HISTOIRE D'ESPAGNE, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS...

Ch Paquis, Louis Dochez



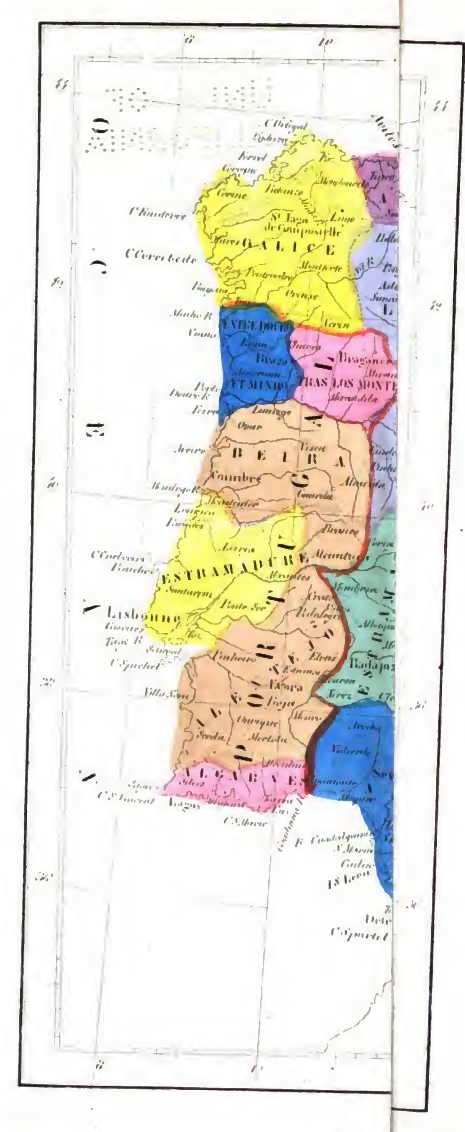

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
JAMES·K·MOFFITT·FUND
No.
Let there be light!



HISTOIRE

D'ESPAGNE.

N°9.



GALICE
St Jago de Compostelle
C. Finisterre
ENTRE DOURO ET MINHO
TRAS LOS MONTES
Bragance
BEIRA
Coimbre
Guarda
Almeida
ESTRAMADURE
Santarem
Lisbonne
ALENTEJO
Evora
Elvas
Badajoz
ALGARVES
C. St Vincent
Lagos
C. Ste Marie

HISTOIRE

D'ESPAGNE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

D'après Aschbach, Lembké, Dunham, Bossi, Ferreras, Schæfer, etc.,

PAR

MM. CH. PAQUIS ET DOCHEZ.

TOME PREMIER.

PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844

PRÉFACE.

L'Espagne est un pays qui offre à la curiosité l'intérêt le plus vif et le plus varié, à la science politique les leçons les plus nombreuses et les plus frappantes, aux hommes d'état du siècle les sujets de méditations de l'ordre le plus élevé : par son passé, par son présent, par l'avenir qui se prépare pour elle, l'Espagne appelle vivement l'attention. Nul pays n'a subi plus de vicissitudes, n'a vu plus de catastrophes, n'a été plus souvent dans la possession des peuples étrangers. Les Ibères, les Celtes, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains, les Goths, les Arabes le subjuguent et le gouvernent tour-à-tour ; quand ce ne sont plus des peuples étrangers qui viennent lui imposer leur joug, ce sont des princes étrangers qui viennent s'asseoir sur son trône. Et cependant, malgré tous ces bouleversements, toutes ces invasions successives, au milieu de ce mélange de tant de peuples divers, l'Espagne a conservé un caractère qui lui est propre, une physionomie originale. D'où vient cette singulière destinée ? Quelle est la cause de cette foule de contrastes qu'elle nous présente ? Une nation qui semble douée du plus brillant courage, de la persévérance la plus opiniâtre, et qui succombe toujours ! Un pays qui est entouré de tous côtés par la mer, ou par d'inaccessibles montagnes et qui s'est vu tant de fois à la discrétion de l'étranger ! Un sol d'une fertilité extraordinaire et une pauvreté comparative affligeante parmi les habitants ! Assurément il y a bien là matière à réflexion. Pourquoi les Goths ont-ils si facilement dépossédé les Romains, qui avaient dépossédé les Carthaginois et soumis les Ibères ? Pourquoi les Arabes ont-ils encore plus facilement dépossédé les Goths ? Pourquoi le même pays qui a vu jadis tant de richesses accumulées dans son sein, qui a failli usurper l'empire universel, a-t-il vu depuis tant de misère et compté pour si

peu dans la balance politique de l'Europe? Il y a, ce nous semble, dans de telles questions des sources d'instruction bien positives, et dont les hommes qui président aux destinées des peuples peuvent faire leur profit. Or ces questions, comment les résoudre? Par une connaissance approfondie de l'histoire de la nation espagnole.

Est-ce avec les histoires qui existent qu'on peut arriver à cette solution, acquérir cette connaissance exacte, complète, approfondie? Nous ne le croyons pas. Il existe deux histoires générales d'Espagne d'une étendue telle que le sujet la comporte, celle du P. Mariana et celle de Ferreras. Le premier est universellement reconnu comme trop déclamatoire, trop crédule, trop imbu de l'esprit de son ordre; il admet sans examen toutes les fables des anciens chroniqueurs et donne une prépondérance trop marquée aux intérêts religieux sur les intérêts politiques. Ferreras, quoique plus exact et plus critique, ne l'est pas encore assez. Beaucoup d'erreurs et des erreurs fort graves déparent son ouvrage. Tous deux d'ailleurs ont manqué d'une foule de ressources qui ont été depuis offertes à l'historien. Des documents du plus haut intérêt ont été exhumés; les ténèbres qui enveloppaient les institutions politiques du pays ont été en grande partie dissipées; les travaux des écrivains arabes surtout sont devenus accessibles à tout le monde. Mariana et Ferreras les ignoraient en grande partie.

La nation espagnole n'a donc pas encore une histoire exacte et complète dans sa propre langue: en a-t-elle une dans les autres langues de l'Europe? Il en existe deux, l'une en langue italienne par Luigi Bossi, l'autre en langue anglaise par Dunham. Toutes deux se distinguent à peu près par les mêmes qualités: clarté, précision, style rapide et élégant. Mais ce ne sont guère que des abrégés. Bossi ne cite jamais, ou du moins rarement, ses sources, et passe avec une incroyable brièveté sur une foule de points. Dunham cite quelquefois; mais son ouvrage n'a que cinq petits volumes, et malgré un talent de narration fort remarquable, on sent souvent qu'il n'est pas assez détaillé; que pour se renfermer dans un cadre qui lui était tracé par des exigences de librairie, il n'a pas pu donner à son sujet tout le développement qu'il comportait.

La France et l'Allemagne ne nous offrent que des commencements d'histoire d'Espagne, M. Depping deux volumes, M. Lembkè un, M. Aschbach trois; point d'histoire complète et qui résume toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour: que faire? Une bonne histoire d'Espagne est pourtant un besoin vivement senti; la lutte actuelle en fait même une publication qui joint le mérite de l'à-propos à une utilité incontestable. Fallait-

il attendre qu'une histoire entièrement satisfaisante eût paru? Le terme eût pu être long. Fallait-il en entreprendre ou en commander une? Mais une histoire d'une telle difficulté ne s'improvise pas. Elle exige de longues études préparatoires; elle présente une masse de matériaux vraiment effrayante. Dans une telle position un seul parti nous a paru convenable et utile. Il existe sur ce sujet des travaux partiels d'un grand mérite : la fusion entre ces divers travaux était facile; c'est à cette fusion que nous nous sommes arrêté. Il y a peu de gloire à acquérir sans doute dans un travail de cette nature : pour atteindre à la gloire il faut voler de ses propres ailes; mais il peut y avoir utilité, et c'est l'utilité que nous avons eue pour but.

A ceux qui craindront le manque d'unité, nous répondrons, que nous avons fait notre possible pour l'obtenir dans le style, et que d'ailleurs le sujet lui-même n'a point cette unité; que l'histoire des Romains ou des Goths diffère grandement de celle des Arabes et de l'histoire moderne; nous ajouterons encore que la première partie de notre travail offre seule un mélange de travaux divers. MM. Aschbach et Lembkè ne commencent leur récit qu'à l'invasion des Wisigoths; nous avons jugé à propos de prendre l'histoire d'Espagne à son commencement, ce qui nous a obligés de recourir à M. Dunham. M. Lembkè a donné un savant et beau travail sur la constitution des Wisigoths; nous l'avons admis et nous ne croyons pas qu'aucun lecteur ait à s'en plaindre. A partir de là, une fois que nous sommes arrivé à l'histoire des Arabes, si l'on en excepte encore les premiers chapitres, nous reproduisons à peu près uniquement le travail si judicieux et si plein de critique de M. Aschbach, qui a consacré de longues veilles à l'étude de l'histoire d'Espagne. L'auteur, qui est déjà arrivé au XVI[e] siècle, a bien voulu consentir à revoir lui-même la traduction de son ouvrage, et nous espérons ainsi pouvoir lui donner dans notre langue toute la fidélité, toute l'authenticité d'un ouvrage original.

L'étude des lois et des institutions est la partie de l'histoire qui excite aujourd'hui le plus d'intérêt; nous n'avons pas oublié cette tendance de notre temps. Après chaque période nous avons exposé l'état politique, moral et religieux du pays durant cette période. Ainsi le premier volume renferme un tableau abrégé des institutions romaines en Espagne, une exposition étendue des institutions gothiques, et le deuxième offrira un travail analogue sur les institutions du moyen-âge, sur les lois et le gouvernement des Arabes, sur les constitutions des monarchies de Léon, de Castille, d'Aragon, et sur les *buenos fueros*, les franchises municipales des

villes. Nous aurons ainsi suivi les progrès de la civilisation espagnole dans toutes ses phases.

Le premier volume comprend l'histoire de toute la Péninsule jusqu'au moment de sa séparation en deux parties, jusqu'à la naissance du royaume de Portugal. Là l'histoire se sépare en deux branches, comme le pays. Nous nous sommes conformé à cette division du sujet; notre travail se divisera également en deux branches séparées ; nous donnerons un volume spécial pour le Portugal et un volume spécial pour l'Espagne ; le récit en acquerra plus de clarté et partant plus d'intérêt. Il y a toujours un grand inconvénient à présenter simultanément les annales de deux pays. Nous l'avons senti surtout dans l'exposition des luttes des dix ou douze petits états qui se sont fondés en Espagne sur les débris de l'empire ommaijade. Quoi que fasse l'historien, quand il embrasse ainsi l'histoire de plusieurs états à la fois, il ne saurait empêcher qu'il n'y ait toujours un peu de confusion dans son récit. C'est l'inconvénient que nous avons voulu éviter. Pour l'Espagne nous suivrons M. Aschbach, professeur d'histoire à Francfort, et pour le Portugal, M. Schæfer, professeur d'histoire à l'université de Giessen, qui vient de publier le premier volume d'une excellente histoire de Portugal.

Si l'on cherche ici le roman, l'histoire enjolivée aux dépens de la vérité, on ne l'y trouvera pas. L'auteur, ou plutôt les auteurs ont cherché avant tout l'exactitude du récit. On n'y trouvera pas davantage ce que d'autres voudraient peut-être, un système historique. Le système de l'auteur est de raconter les faits dans toute leur vérité et d'en laisser l'appréciation aux lecteurs. Ce n'est peut-être pas le moyen de frapper le plus vivement, de mieux captiver l'attention; mais c'est le plus sûr moyen de ne pas tromper. Le public allemand, qui ne se contente pas facilement en fait de science, a déjà prononcé; c'est au public français à prononcer à son tour.

Nous ne dirons qu'un mot sur quelques innovations dans l'orthographe des noms propres ; chaque historien les avait écrits à sa manière ; nous avons autant que possible rétabli l'orthographe originale, suivant pour les noms d'origine germanique le génie de l'ancienne langue tudesque, et pour les noms arabes le génie de la langue arabe.

HISTOIRE

D'Espagne et de Portugal.

INTRODUCTION.

Condition des nations péninsulaires avant l'invasion romaine ; leurs limites respectives.

Malgré toutes les recherches des érudits, il sera, je crois, impossible de jamais constater exactement quand et par qui la Péninsule fut peuplée (1). Les plus anciens habitants que l'histoire nous fasse connaître sont les Ibères, nation qui tire probablement son origine de la contrée asiatique de ce nom. L'établissement de colonies ibériennes le long des côtes de la Méditerranée, depuis l'Asie-Mineure jusqu'à la Catalogne, semble indiquer les progrès graduels de ces hardis aventuriers de l'est à l'ouest. Il est hors de doute qu'ils étaient établis dans le pays à une époque qui se perd dans les profondeurs de l'antiquité; mais on peut raisonnablement douter qu'ils en aient été les premiers habitants. La position, le climat et la fertilité du territoire ont dû le faire habiter avant

(1) Nous devons prévenir ici, que, par Synecdoche, le mot *Espagne* sera fréquemment employé dans cet ouvrage, pour désigner toute la Péninsule.

la plupart des autres pays de l'Europe (1).

A une époque tellement reculée que nous ne pouvons y remonter (2), les Ibères furent troublés dans leurs possessions par les Cel-

(1) On a beaucoup discuté sur l'origine du nom d'Espagne. *Bocarto*, qui aime les étymologies orientales, est allé chercher celle de ce mot dans les langues d'Asie, et trouvant que *Span*, ou *Sphan* signifiait *lapin*, il en a conclu sans autre raison, que ces animaux devaient être très-nombreux dans la Péninsule, et que les premiers peuples qui y abordèrent, frappés de cette circonstance, lui donnèrent par analogie le nom d'Espagne. Cette étymologie est rejetée aujourd'hui pour une foule de motifs qu'il serait trop long de déduire. On a fort bien remarqué que l'on pourrait de même expliquer le nom de *Gaule*, *Gallia*, par l'abondance des coqs (en latin *Galli*), qui se trouvaient dans le pays, et cependant le nom existait avant l'invasion du peuple qui parlait la langue latine. Toutes ces analogies sont purement accidentelles et ne prouvent rien.

Court de Gébelin a fait une conjecture qui pourrait présenter plus de probabilité. Ayant observé que parmi les diverses significations du mot *Span*, la plus générale et la plus catégorique était celle de *chose cachée*, il en a conclu, que les Phéniciens avaient dû nommer ainsi la Péninsule, parce qu'elle était pour eux un pays caché, lointain, qu'ils n'avaient pu trouver qu'en franchissant la Méditerranée, et après beaucoup d'essais infructueux, un pays situé au septentrion qu'ils n'avaient jamais vu, et que surtout ils cachaient avec soin aux autres peuples. Les Grecs, qui ont visité la Péninsule avant les Romains, auraient procédé par la même analogie, en nommant ce pays *Hespérie*, c'est-à-dire, occident par rapport à eux, comme ils nommaient *Hespera* le couchant même, le pays derrière lequel ils voyaient le soleil disparaître. C'est pour cela que l'Italie prend aussi quelquefois chez eux, le nom d'*Hespérie*. *Diodore* appelle *Hespera*, c'est-à-dire occidentale, une grande île d'Afrique formée par le fleuve Triton. On nommait *Hesperii*, les Ethyopiens, qui étaient le plus à l'occident; *Hesperio* un cap d'Afrique situé au couchant; *Hesperio* un golfe de l'Océan atlantique pour le même motif; *Hesperi*, la ville la plus occidentale de la Pentapole Cyrénaïque; *Hesperides* quelques îles de l'Océan, que l'on suppose être celles du cap Vert, ou les Canaries, ou les Açores. L'étymologie grecque paraît incontestable, et sert à confirmer l'étymologie phénicienne. M. Desbrosses a expliqué *Hispania* par *isp-ania*, pays des chevaux, parce que dans les langues orientales, *isp*, *ipsa*, veut dire cheval, et *tan* ou *ania* pays, contrée; par exemple, *Ispahan*, ville des chevaux. Ce qu'il faut accorder à l'auteur de cette hypothèse, c'est que les chevaux abondaient et étaient d'une race excellente dans la Bœtique, où les Phéniciens firent leurs premières découvertes.

Astarloa (dans son Apologie de la langue basque, pag. 194, 197) prétend que la forme espagnole du nom *España*, est la primitive, et que ce nom *España*, qui signifie le bord, l'extrémité d'une chose, lui a été donné à cause de sa situation sur les bords de la mer, et à l'extrémité de l'Europe; mais cette conjecture est peu vraisemblable, la forme espagnole n'est qu'une altération de la forme latine qui lui est antérieure. Aucune de ces dérivations ne satisfait les savants. M. Guillaume de Humboldt, dans ses Recherches sur la langue basque, remarque seulement que quelques mots basques commencent par *is*, qu'il y a encore dans la Biscaye des noms de lieux commençant ainsi, comme *Ispaster*, qui rappelle les *Ipasturgi* de la Bœtique mentionnés par Pline, et que Plutarque (*Sertorius*, c. II.) parle d'un paysan lusitain appelé *Spanus*. La syllabe initiale *His* ne se trouve parmi les noms ibériques que dans celui d'*Hispalis*, qui s'appelait ainsi, selon Isidore, à cause de sa situation sur les marais, et de sa construction sur pilotis, étymologie qui ne peut mener à aucun résultat. On trouve dans l'Ombrie, un lieu appelé *Hispellum*. (Pline, I, 171, 7).

Le nom d'*Ibérie* n'a pas fait naître moins de conjectures; beaucoup d'érudits croient que ce nom est d'origine orientale, et ils voudraient le rapporter à la racine *Eber*, d'où viendrait aussi le nom des Hébreux. Cette racine signifierait un homme venu d'au-delà d'un fleuve ou d'une masse d'eau; or, on raconte que les Celtes donnèrent ce nom au premier grand fleuve qu'ils rencontrèrent au-delà des Pyrénées, lorsqu'ils passèrent de la Gaule en Espagne, d'où seraient dérivés les noms d'*Èbre* et d'*Iberia*. Que ce soit là une explication traditionnelle, ou qu'elle ait été tirée par conjecture des noms mêmes, ou de la dénomination postérieure de *Celtiberi*, on ne saurait comprendre comment ces peuples, que l'on suppose venus de l'orient, des bords du Gange ou de l'Euphrate, auraient donné à un fleuve qui leur barrait le chemin, le nom d'un

tes (*a*), nation dont l'origine est enveloppée dans une obscurité impénétrable, et dont les migrations ont été, et sont encore le sujet de discussions aussi ingénieuses qu'inutiles. Les deux peuples, nous dit-on, étaient divisés en de nombreuses tribus, qui, différant de mœurs et de langage, furent long-temps hostiles les unes aux autres. Elles combattirent long-temps pour la possession, ou peut-être pour la suprématie du pays, jusqu'à ce que, reconnaissant par expérience que leur lutte était interminable, et n'amenait aucun résultat, elles consentirent probablement à se fondre ensemble, ou, tout au moins, à partager le pays entre elles. Ce serait depuis cette fusion que ces peuples auraient pris le nom de Celtibères (3).

---

homme, et beaucoup moins encore celui d'un homme venu d'au-delà du fleuve. On pourrait voir plutôt dans ce nom une preuve manifeste, que l'Espagne était habitée avant l'arrivée des Celtes, et qu'ils prononcèrent le nom d'*Eber*, étonnés de voir quelqu'un venir vers eux d'un air amical, ou menaçant, en partant de la rive opposée ; le fleuve lui-même aurait conservé ce nom ; on aurait donné le nom d'*Ibérie* au pays, et celui d'*Ibères* aux peuples qui l'habitaient ; tout ceci est toujours fort conjectural. Du reste, au rapport de Ptolémée, une très-ancienne ville de l'Inde, située au-delà du Gange, s'appelait *Iberingi*, ce qui viendrait à l'appui de l'opinion qui place sur le Gange l'origine des Celtes venus en Europe. On nommait également *Iberia* une vaste province de l'Asie située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, ce qui a occasioné quelques erreurs parmi les historiens ; *Ibera* une ancienne ville de l'Espagne même, que les Romains trouvèrent extrêmement riche à l'époque de leur conquête de l'Espagne ; *Iberi*, quelques peuples fort anciens de la partie septentrionale de l'Italie, qui peut-être reçurent ce nom pour être venus d'au-delà d'un fleuve, d'un lac, ou d'une montagne, ou d'un défilé situé entre la mer et les Alpes (Bossi, I, 24.). Les racines que l'on trouve dans la langue basque ne donnent pas une étymologie plus concluante. La syllabe radicale se trouve dans le fleuve *Ibia*, qui coule à la pointe nord-ouest de l'Ibérie (P. Méla, III, 19), et dans la ville *Ibis*, citée par Tite-Live seul (XXVIII, 21), dont il n'indique pas la situation, mais qui devait être dans le voisinage de la nouvelle Carthage, si l'on rapproche la mention de cette ville des passages précédents. Les mots basques, qui pourraient conduire à une étymologie, sont *ibili*, aller, errer, émigrer ; *ibeni*, ranger, joindre ; *ibarra*, vallée ; *ibaya*, fleuve. C'est de ce dernier mot, et de *eroa*, *erua*, écumant, impétueux, qu'Astarloa fait dériver le nom du fleuve *Iberus* (aujourd'hui Èbre). Il est également difficile d'expliquer le rapport du nom des Ibères avec celui des Euskes, Vaskes, ou Basques, beaucoup d'auteurs prétendant que le nom d'Ibérie s'étendait à tout le pays, et celui de Basques, qui s'est toujours conservé dans la langue, que l'on regarde comme primitive, ayant la même prétention à la généralité. Dans tous les cas, il n'est point prouvé que toutes les peuplades ibériques se soient appelées Ibères : c'est même peu vraisemblable, et l'on doit plutôt supposer, que dans des temps très-reculés, le nom d'une tribu a été transporté par les étrangers à tout le pays.

(2) Ocampo, suivant l'autorité de la tradition, ou d'après ses propres conjectures, la fixe à environ mille ans avant Jésus-Christ*.

* Selon M. Amédée Thierry, l'invasion en Gaule et en Italie des Ligures et des Sicanes, tribus ibériennes, nous révèle à peu-près l'époque de l'invasion des Celtes en Ibérie, puisque ce fut le mouvement de ces derniers qui força les premiers à sortir de la Péninsule. Or les Sicanes, après avoir longé les côtes de la Méditerranée, s'emparèrent de la Sicile en 1400 ; l'irruption des Celtes en Ibérie aurait donc eu lieu vers le seizième siècle avant notre ère (*Note du Traducteur*).

(*a*) De *ceil*, cacher ; *coille*, forêt ; *ceiltach*, qui vit dans dans les bois. *Armstrong's gaëlic. diction.*

(3) *Destos Celtas y de los Españoles que se llamaban Iberos, habiendose entre si emparentado, resulto el nombre de Celtiberia !* (Mariana, tom. I, p. 25.) Strabon et Ptolémée parlent de cette convention singulière, sans exemple dans l'histoire, comme d'un fait incontestable. Martial (mais l'autorité d'un poète a peu de poids) confirme aussi que cette opinion prévalait dans son siècle et dans son pays, lorsqu'il se vante de descendre des Ibères et des Celtes.

Ab Celtis genitos et Iberis.

Et dans une autre épigramme :

Ab Celtis genitus, Tagique civis ex Iberis.

Tels sont les renseignements que les plus anciennes autorités nous aient laissés sur la population de l'Espagne, avant les temps historiques. Ils ne satisfont pas néanmoins les écrivains espagnols, qui, toute respectable que soit l'antiquité assignée à leur nation, en réclament encore une plus haute. Se fondant principalement sur les allusions éparses et à peine intelligibles que l'on rencontre çà et là dans les poëtes et les géographes anciens, et un peu aussi sur les riches trésors des traditions qui circulaient au moyen âge, ils ont formé l'hypothèse la plus étrange : à une ou deux exceptions près, lequel d'entre eux a jamais douté que Tubal, petit-fils de Noë, n'ait colonisé le pays 2165 ans avant Jésus-Christ (1); que le patriarche lui-même n'ait visité le fondateur de la colonie, et ne l'ait aidé dans le grand œuvre de bâtir des villes et de faire des constitutions ; qu'Osiris, Bacchus, Hercule, Atlas, Nabuchodonosor, et une foule de personnages non moins illustres, n'en aient fait le théâtre de leurs exploits ; ou que la multitude de rois dont les noms et les actions sont si minutieusement rapportés, n'y aient régné des milliers d'années avant tout renseignement historique ?

Les progrès de la fable sont faciles à imaginer, surtout lorsqu'il s'agit de soutenir un système favori. Des rumeurs, qui ne se répandent d'abord qu'avec une sorte de timidité, sont avidement reçues et adoptées par des esprits crédules ; des allusions obscures sont ingénieusement éclaircies ; la faible et incertaine lumière de la tradition est acceptée pour guide ; à la masse des matériaux ainsi accumulés, chaque siècle apporte de nouvelles additions, jusqu'à ce que la fiction, revêtue du vénérable manteau du temps, usurpe la place d'une incontestable autorité, et enjoigne à l'intelligence de se prosterner devant elle.

Les Celtes entrèrent-ils dans la Péninsule par les Pyrénées, ou bien vinrent-ils des côtes de l'Afrique ? Pendant que les écrivains français soutiennent la première hypothèse, Masdeu (1) et d'autres historiens nationaux défendent aussi obstinément la seconde. Mais comme les deux partis se laissent entraîner par un préjugé national plutôt que par un sincère désir de trouver la vérité, leurs persévérantes investigations ont peu ajouté au trésor de nos connaissances. Dans l'absence absolue de tout témoignage positif, le fait ne saurait être constaté ni par l'un, ni par l'autre. Cependant il serait plus raisonnable de supposer que le flot des migrations celtiques déborda du Bosphore sur l'Europe jusqu'aux Iles-Britanniques, ou se glissa même le long des côtes septentrionales de la Méditerranée: nous ne lisons nulle part qu'ils aient jamais formé une seule colonie sur les côtes méridionales de cette mer. Mais quel peuple était-ce que les Celtes ? formait-il réellement une race distincte ? ou ce terme n'était-il employé par les Grecs que comme un nom général, pour désigner les habitants des montagnes de l'Europe occidentale, de même qu'ils désignaient par le nom de Scythes ceux des montagnes de l'Europe septentrionale (2) ?

(1) Croira-t-on que cette hypothèse est basée sur un passage ambigu de Josèphe et un autre de saint Jérôme, qui ont évidemment trait à la contrée d'Asie qui portait le nom d'Hérie, puisque Josèphe lui-même dit qu'elle était située entre la Colchide et l'Albanie ?

(1) *Historia critica de España, y de la cultura Española en todo genero.* 21 vol. in-4. Madrid, 1783-1805 *.

* M. Amédée Thierry, qui a fait des recherches approfondies sur les premiers peuples de la Gaule et de la Péninsule ibérique, pense que les Celtes entrèrent en Espagne par les Pyrénées. C'est un fait qui a pour lui toutes les vraisemblances, et qui sera hors de doute, si l'on admet que les Celtes soient venus de l'Asie, et aient traversé l'ancienne Germanie, pour ne s'arrêter qu'aux bords de l'Océan occidental. (*Note du trad.*).

(2) Ce sont, dit Hérodote, les peuples les plus occidentaux de l'Europe. Quels pays habitaient-ils donc, l'Irlande, la Gaule ou l'Ibérie? le père de l'histoire en savait si peu sur ce sujet, qu'il les place à l'embouchure de l'Istère ou Danube. Appien dit que les Celtes sont des Gaulois, et il a probablement raison. Mais d'où étaient-ils venus dans la Gaule? Quant au système de Masdeu, il n'y a qu'un espagnol qui puisse l'adopter; il n'a été imaginé que pour échapper

Cette dernière supposition serait aussi plausible que la première (*a*).

La plupart des écrivains espagnols s'arrêtent avec un certain orgueil à décrire la situation des Ibères et des Celtes, avant les irruptions des autres nations (1). A les en croire, des gouvernements étaient déjà institués; des cités admirablement policées; les arts et la philosophie florissaient, lorsque la Grèce elle-même, cette mère de la civilisation européenne, était encore plongée dans la barbarie. De tels rêves peuvent amuser une imagination patriotique ; mais la main sévère de la vérité doit tracer un tableau bien différent : elle ne peut nous montrer qu'un pays, où une multitude de tribus fières et indépendantes rendaient les querelles fréquentes et inévitables, et où des habitudes sauvages ne laissaient aucun espoir de sécurité, encore moins de paisibles jouissances. Chaque contrée a eu son âge d'or; mais aussi chacun a soin de le reporter sagement à une époque qui échappe à l'histoire et où l'imagination peut se jouer en toute liberté.

Le caractère de ces tribus, tel qu'il nous est représenté, n'est rien moins que favorable à la tranquillité de la vie sociale. Partout où il y a des montagnes, il y aura des voleurs, jusqu'à ce que les arts de la paix se répandent, et que la violence de l'état sauvage soit réprimée par le bras puissant de l'autorité. Les montagnards de la Péninsule, comme ceux de l'Écosse et du pays de Galles, voyant que les lieux qu'ils habitaient étaient trop stériles pour fournir à leur subsistance, descendaient dans les plaines, emportaient dans leurs repaires et les bestiaux et les produits du sol. De telles agressions ne pouvaient avoir lieu sans exciter des luttes entre les pillards et les victimes. C'est ainsi que la nécessité enseigna aux uns et aux autres l'usage des armes. C'est pour cela aussi que les habitants des montagnes et des plaines adjacentes se sont toujours distingués, comme toute l'histoire nous le montre, par leur caractère guerrier et cruel. Mais dans la condition mixte de la nature humaine, il y a peu de maux qui ne produisent un bien partiel. Le courage, qui dans un état de société grossier poussait les peuples à une lutte injuste, et engendrait des habitudes féroces, devait dans un état plus avancé, quand les bienfaits de la liberté seraient appréciés, enseigner à repousser les attaques des nations étrangères : aussi trouvons-nous que les montagnes ont été toujours et partout les asiles de l'indépendance. Celles des Galles, de l'Écosse, de la Suisse, de la Calabre, des Asturies et de la Grèce, sont renommées dans l'histoire comme le berceau ou le refuge de la liberté nationale.

Les armes de ces peuples étaient simples, mais formidables. Deux lances d'environ trois pieds de long, une courte épée, une fronde, et une perche armée de crochets à l'extrémité pour saisir les rênes des chevaux, et que les Romains ont appelés bident, étaient les armes les plus ordinaires des combattants à pied. Les cavaliers portaient des sabres, quelquefois des haches, ou de lourds maillets, mais généralement des lances de six pieds. Fantassins et cavaliers, tous étaient protégés par un bouclier, et en outre, ceux-ci entouraient leurs cuisses d'une espèce d'armure sur laquelle l'épée ne produisait aucun effet. Lorsqu'ils s'avançaient au combat, chaque cavalier avait ordinairement un fantassin monté en croupe, qui descendait au moment où la lutte commençait, et fondait sur l'ennemi.

à la honte de faire venir la nation espagnole d'un pays aussi odieux que la France. Je ne sais plus quel auteur a dit, qu'un Espagnol commence à boutonner son habit par en haut, par l'unique raison qu'un Français commence par en bas. Cet auteur connaissait bien les Espagnols.

(*a*) Nous avons vu que le nom même de Celtes est d'origine gallique ou celtique, et non d'origine grecque; on en trouve la racine dans la langue même, c'est une opinion reçue aujourd'hui, et le témoignage de César la confirme; *Ipsorum lingua Celtæ appellantur*, dit-il. Cette considération seule fait tomber la seconde hypothèse présentée par M. Dunham. (*Note du trad.*)

(1) Voyez Garibay, Mariana, Ferreras, etc., qui se complaisent dans le tableau animé de l'ancienne Espagne, tel qu'il est tracé par saint Augustin, *de Civitate Dei*.

L'adresse du cavalier était remarquable : il pouvait diriger deux chevaux à la fois, et enjamber de l'un sur l'autre avec une surprenante dextérité, lors même qu'ils allaient avec la plus grande vitesse.

Les combats de taureaux paraissent avoir été leurs amusements favoris dès les temps les plus reculés. On ne peut pas dire que cette coutume fut introduite par les Romains ; car on voit de ces combats représentés sur d'anciennes médailles, et sur un monument découvert à Clunia, il y a environ 60 ans, qui remontent incontestablement à une époque antérieure à la domination des Romains.

Ils étaient très sobres ; du pain fait de farine de glands, ou des châtaignes, avec de l'hydromel ou du cidre, satisfaisaient les besoins modérés des différentes tribus ; et bien que les habitants des districts maritimes fussent fournis de vin, et que les plus riches parmi ceux de l'intérieur ne fussent pas étrangers à la nourriture animale, ils observaient dès cette époque barbare une frugalité qui contrastait fortement avec l'intempérance des nations septentrionales (1). Pour les grands festins même ils n'avaient point de tables ; des bancs placés contre le mur étaient les commodités préparées pour les convives. Dans ces occasions on introduisait des musiciens, quelquefois des danses avaient lieu ; mais les femmes étaient exclues de ce dernier exercice, et l'on pourrait dire de presque toutes les fêtes.

Leur costume n'était pas moins simple, une saye de lin ou de cuir, serrée autour du corps par une ceinture, avec un bonnet, constituait le costume du soldat; une tunique de laine de couleur brune, descendant jusqu'aux pieds, et quelquefois surmontée d'un capuchon comme les plisses modernes des femmes (2), était le vêtement de la paix (*a*). Toutefois les femmes n'ignoraient point les ornements de fantaisie.

Lorsqu'un individu était affligé d'une maladie sérieuse, on le transportait sur le chemin public, afin que le passant eût pitié de lui, et lui indiquât les remèdes qui s'étaient trouvés efficaces dans des occasions semblables.

La justice était administrée avec sévérité. Les coupables d'un crime capital étaient lapidés, ou précipités du haut d'un rocher : on conduisait les parricides hors des frontières de l'état, et là on les lapidait ; leurs os même paraissaient trop impurs pour reposer dans le sol natal.

Les funérailles des grands étaient magnifiques. Le corps du défunt, revêtu de riches habits, était exposé pendant quelques jours aux regards du public ; et tandis qu'il brûlait religieusement sur le bûcher, un orateur proclamait ses exploits et l'illustration de sa famille à la multitude assemblée : des exercices militaires étaient ensuite exécutés sur sa tombe. Il arrivait assez souvent que les plus intimes de ses amis ou de ses compagnons d'armes avalaient du poison, dédaignant de survivre à celui dont ils n'avaient jamais été séparés pendant la vie. C'est qu'en effet il n'y a point d'attachements si forts que ceux qui sont formés sur le champ du danger et de la mort. Les annales scandinaves nous présentent de nombreux exemples de semblables dévouements.

L'agriculture était abandonnée aux femmes, comme une occupation au-dessous de la dignité d'un guerrier. Le beau sexe conduisait les bœufs, tenait la charrue, semait le blé, et était, en outre, chargé des soins domestiques. C'est sur les femmes que retombaient tous les travaux pénibles, comme cela existe

(1) La même modération a honorablement distingué leurs descendants dans tous les siècles, et Mariana avance une chose contraire à tous les renseignements historiques, quand il dit que les anciens Espagnols mangeaient beaucoup.

(2) Le *sagum cucullatum*, dont l'usage passa probablement d'Espagne en Gaule et en Italie, *Depping*. Ce costume semble encore exister dans sa plus grande pureté dans le Brabant.

(*a*) Il paraît qu'à la guerre, ou hors de chez eux, ils ne conservaient pas toujours la même simplicité dans leurs vêtements, car on raconte qu'à la bataille de Cannes (*Polybe*, III. 114. *Tite-Live*. XXII. 46), les Espagnols se distinguaient par la blancheur éclatante de leurs habits de lin, ornés de bandelettes de pourpre. (*Note du trad.*)

encore aujourd'hui dans ce pays (1). Lorsqu'elles étaient surprises par les douleurs de l'enfantement, elles se retiraient dans un coin, n'importe où, se délivraient elles-mêmes, enveloppaient l'enfant dans une couverture chaude et retournaient à leurs occupations, comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé. Ces faits paraîtraient incroyables même à cette époque, malgré les connaissances que nous avons acquises sur la vie sauvage, s'ils n'étaient attestés par des autorités trop imposantes pour laisser place au doute (2).

Nous avons des raisons de croire que les nations celtibériennes n'ignoraient pas le commerce, même avant l'invasion des Phéniciens; mais c'était un trafic qui se bornait aux côtes, et consistait uniquement à échanger les superfluités de leur pays contre les productions des îles de la Méditerranée, principalement contre le vin. Il est certain qu'ils ne connaissaient point la valeur des métaux précieux, jusqu'à ce que les avares Syriens fussent venus les forcer à travailler aux mines. Depuis cette époque les richesses de l'Espagne devinrent presque proverbiales. Des monnaies et des médailles d'ancienne date, les unes représentant les rites religieux ou les occupations ordinaires du peuple, les autres couvertes de caractères phéniciens, se trouvent encore fréquemment en travaillant la terre; les bibliothèques et les musées d'Espagne en renferment une grande quantité, qui jettent quelque lumière sur cette période obscure de leur histoire. Mais le fer était le minéral pour lequel le pays était le plus renommé; lorsqu'on le changeait en acier, il formait des armes d'une trempe excellente, qui, jointe à la perfection du travail, les faisait beaucoup rechercher par les étrangers (1).

C'est aux Phéniciens, dit-on, que l'on doit attribuer l'introduction de l'idolâtrie en Espagne et en Portugal; la tradition affirme qu'avant leur arrivée, les traces du culte patriarchal, sinon mosaïque, n'étaient pas encore tout-à-fait détruites. Mais les Celtes s'étaient déjà établis dans le pays, et avaient sans doute introduit un système religieux distinct de celui des Syriens, et ressemblant sous beaucoup de rapports à celui des Galls et des Bretons. Si la connaissance et le culte d'un seul Dieu y existèrent jamais avant la prédication du christianisme, ce ne fut probablement que parmi les Ibères, ou les habitants établis en Espagne avant que le peuple entreprenant des Celtes eût abandonné ses montagnes et ses forêts natales.

Les divinités adorées par les colonies tyriennes, et que ces colonies firent connaître aux tribus indigènes, étaient sans doute nombreuses; cependant on en trouve peu dans les anciens auteurs contemporains. Hercule, représenté quelquefois comme pilote gouvernant un vaisseau, quelquefois tenant un arc, était l'emblème du soleil. La lune était représentée sous la forme d'une tête avec deux cornes, destinées probablement à figurer celles d'un taureau ou d'une vache. On appelait le soleil Baal, et la lune Astarté, ou Astaroth. C'est vraisemblablement l'Isis et l'Osiris des Egyptiens, qui em-

(1) Le Turc le cède encore à l'Espagnol en indolence. C'est là le fléau qui, chez les deux nations, empêche toute entreprise et les tient dans un état à peine d'un degré au-dessus de l'existence négative. Pendant que les femmes se livrent aux plus durs travaux des champs, où sont les hommes? à la siesta, ou peut-être fumant tranquillement une pipe à la vue de leurs compagnes.

(2) Arabshah, dans sa vie de Timur, dit que chez les Tartares nomades il n'y a rien de plus commun pour une femme, surprise pendant un voyage par les douleurs de l'enfantement, que de descendre de sa monture, de se retirer à une courte distance, de mettre au monde son enfant, de le suspendre par un espèce de schall à son cou, de remonter et de continuer sa route, tout cela sans la moindre assistance. Le rapport du docteur syrien a été maintes fois confirmé depuis par les voyageurs.

(1) Pendant la guerre contre Annibal, les Romains introduisirent dans leurs armées la courte épée espagnole, dont le tranchant était plus fin que celui des épées d'aucun autre pays. La réputation de cette arme s'est maintenue jusqu'à nos jours dans les lames de Tolède, qui ont un tranchant à la fois plus fin et moins sujet

ployaient toujours la figure d'une vache pour représenter la lune (1).

C'est par là qu'on explique l'origine de plusieurs monuments répandus dans la Péninsule. On trouve fréquemment des taureaux de pierre en Portugal. Sur le pont de Salamanque on en voyait autrefois un qui était énorme et beaucoup plus vieux que le pont même (2); c'était apparemment une idole nationale d'une époque très reculée. On en a aussi récemment découvert un en Catalogne, qui est d'autant plus remarquable, que la tête de l'animal est accompagnée d'une tête humaine avec quatre yeux et deux cornes, ou ailes (3).

Les noms des autres divinités se trouvent inscrits sur d'autres débris de monuments ; mais leurs attributs et leurs priviléges sont tout-à-fait inconnus, ou très-imparfaitement compris. De tous, c'est *Endovellicus*, ou *Enobolicus*, ou *Endobélion*, qui a le plus d'inscriptions ; mais comme elles sont d'une époque postérieure à l'invasion des Romains, il est possible que ce nom ait été introduit par eux, ou du moins qu'ils l'aient tellement latinisé, que tous les efforts des érudits soient impuissants à le reconnaître (4).

Une autre divinité, *Salambo* (1), était adorée par les femmes de Séville ; c'est le nom sous lequel les Babyloniens adoraient Vénus. Les rites célébrés en son honneur dans cette dernière ville ressemblaient parfaitement à ceux qui étaient usités dans le culte de l'Adonis grec. Astarté, Salambo, Isis et Vénus sont donc probablement une seule et même divinité ; et le favori de la déesse Cyprienne, peut aussi être reconnu sous différents noms à travers le nuage obscur qui enveloppe les superstitions de l'Egypte, de la Syrie et de la Chaldée. Une troisième divinité, *Ipsistos*, a pu être introduite par les colons grecs, qui, comme nous le verrons plus bas, étaient établis en Espagne, à une époque très-reculée (2). On a découvert dans le territoire d'Alméda un anneau de cornaline, portant une inscription qui indique suffisamment la puissance de ce Dieu : « N'attire pas sur toi

---

à plier que celui de nos épées de Birmingham et de Scheffield.

(1) Ce qui prouve que la principale fête des anciens espagnols était la pleine lune, c'est ce fait que le nom d'*Agandia* ou d'*Asteartia* qu'ils lui donnaient, est encore le nom du dimanche chez les Basques.

(2) « Dize una historia que los Romanos hizieron la puente que el en ella es. Al principie de la qual pusieron un toro de pedra de estrana grandeza que ahora alli parece — *Libro des Grandeza y Casas memorables de España*, fol. XCVII. (Séville, 1549.) Depuis long-temps l'idole a été enlevée ou détruite.

(3) M. Depping, d'après Masdeu, pense, et non sans raison, que la tête humaine est destinée à représenter le Saturne phénicien, le mari d'Astarté; les yeux et les ailes, symboles de l'omniprésence et de la sagesse, sont les attributs assignés à cette divinité par Sanchoniaton dans le fragment que nous a conservé Eusèbe.

(4) Les anciens Romains, comme les Français modernes, avaient une aptitude particulière pour défigurer les noms propres. On devrait toujours traduire ces noms dans les autres idiômes sans y faire ni addition ni changement : si l'on avait suivi ce parti, nous aurions trouvé beaucoup moins de dieux et de héros dans l'antiquité, et leurs attributs et leur caractère auraient été bien mieux définis. Peut-être, comme plusieurs écrivains le conjecturent, l'*Endovellicus* d'Espagne, le *Bellucadrus* de la Bretagne, le *Belenus* de la Gaule, l'*Abellio* du Norique, le *Bel* de la Chaldée et le Baal des Phéniciens, sont une seule et même divinité *.

* M. Dunham a pleinement raison ; l'habitude de défigurer les noms propres a eu des inconvénients déplorables ; c'est parce que nous avons senti ces inconvénients, que dans un ouvrage précédent (Histoire d'Allemagne) nous avons adopté et que nous adopterons, autant que possible, dans ceux de cette collection, l'orthographe originelle des noms propres, nous autorisant en cela de l'exemple d'un de nos premiers historiens, M. Augustin Thierry. (*Note du Trad.*)

(1) *Voy.* Hesichii Lexicon, Σαλαμβὼ ἡ Ἀφροδίτη παρὰ βαβυλωνίους ; tom. 11, col. 1143.

(2) Selden, *De Diis Syriis syntagma* 20. — *Martin. Religion des Gaulois*, liv. II, chap. 21, etc.

» ou sur moi la colère du dieu Ipsistos : c'est » un grand nom! (1) »

Nous pourrions citer encore d'autres divinités, mais elles sont trop obscures pour mériter d'occuper l'attention du lecteur.

Il faut ajouter aussi que les parties de la Péninsule habitées par les tribus celtiques abondaient en pierres mystérieuses, qui attestent les rites et les impostures des Druides.

Les observations qui précèdent s'appliquent à la masse collective des nations espagnoles. Nous allons maintenant examiner les principales plus en détail. Il est indispensable de connaître leur position géographique, pour comprendre leur ancienne histoire. Nous ne négligerons pas non plus d'ajouter quelques détails sur leurs coutumes et les contrées qu'elles habitaient, lorsqu'elles nous paraîtront différer du tableau général que nous venons de présenter.

Comme nous l'avons déjà observé, la Péninsule, depuis l'époque la plus reculée, était divisée en une multitude de tribus, sorties primitivement de deux grandes races. Les Celtes régnaient au nord et à l'ouest, les Ibères au sud et à l'est (2). Un peuple, composé des deux races, les Celtibères, dont le nom indique cette fusion, possédait une grande partie de l'intérieur. Nous classerons sous ces trois divisions générales toutes les tribus du pays qui ont fait quelque figure dans l'histoire ancienne : quant à celles dont il ne reste que les noms, nous les laisserons de côté, puisqu'elles ne formeraient qu'une nomenclature inutile.

Nous devons toutefois dire d'avance que cette classification n'est pas proposée comme d'une exactitude rigoureuse, bien qu'elle nous paraisse suffisante. Les expéditions des Phéniciens, des Grecs et des Carthaginois, et encore plus les migrations des tribus indigènes, amenèrent sans doute diverses modifications

(1) Τον θεον σου ὑψιστον μη με αδικησις· μεγα το ονομα. *Ipsistos, le plus élevé,* était une épithète appliquée à Jupiter; et, dans le cas dont il s'agit, elle a dû être appliquée à la principale divinité, peut-être au *Dieu inconnu*, de l'existence ou de la suprématie duquel une idée vague avait pu se maintenir dans la Péninsule durant la période même la plus obscure de l'idolâtrie.

(2) Ce fait paraît décisif en faveur de l'opinion qui veut que les Celtes soient entrés en Espagne par les Pyrénées et aient délogé les Ibères du nord et de l'ouest *.

* S'il est vrai, comme le prétendent les philologues, que les principales terminaisons des noms celtiques soient *briga*, *dunum*, *magus*, *vices*, nous pouvons facilement suivre la marche des Celtes dans la Péninsule. Entrés par les Pyrénées, ils se seraient étendus le long des côtes sans beaucoup pénétrer d'abord dans l'intérieur, et surtout vers le sud, car les villes dont le nom se termine en *briga* se trouvent généralement sur les côtes, depuis la Biscaye et la Navarre jusqu'à l'Andalousie, et même jusque chez les Edétains, qui avaient *Segobriga*. Ainsi on rencontre, sans presque s'écarter de la mer, Flaviobriga, Juliobriga, Lagobriga, Cœliobriga, Langobriga, Talabriga, Conimbriga, Meidobriga, Cétobriga, Merobriga, Lacobriga, Nertobriga, enfin Segobriga, etc.; tandis qu'on n'aperçoit dans l'intérieur du pays aucune ville dont le nom ait cette terminaison. Si à cette circonstance déjà assez significative, on ajoute que l'on rencontre également dans la Gaule, dans la Bretagne et dans les districts de l'Allemagne habités par les Celtes, des noms de villes ou de peuples renfermant ces deux mêmes syllabes *briga*, il sera naturel d'en conclure que c'était le même peuple qui imposait tous ces noms, et que ce peuple était les Celtes. Or, nous trouvons dans la Bretagne les *Brigantes* dont la ville d'*Isubrigantum* tirait son nom; à l'extrémité orientale du lac de Constance, et dans l'Allemagne celtique *Artobriga* (Ratisbonne), *Bregetium ;* dans la Gaule, les *Segobriges*, sur la côte méridionale; les *Nitiobriges*, en Aquitaine; *Samarobriva* (aujourd'hui Amiens), *Eburobrica*, entre Auxerre et Troyes, *Baudobrica, Bontobrice* et *Mogetobria*, entre le Rhin et la Moselle. Tous ces noms sont autant de monuments que les Celtes ont laissés de leur passage dans les pays qu'ils ont habités. Consultez Guillaume de Humboldt: *Pruefung Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskichen Sprache.* (*Note du Trad.*)

de la société sur ces côtes, l'amalgame de quelques états et la formation de plusieurs autres.

LES CELTES (1).

Les Celtes se composaient de cinq puissantes tribus :

1° *Les Astures*, qui habitaient un territoire plus étendu que la principauté moderne de ce nom ; car il comprenait aussi une portion considérable des royaumes de Léon et de la vieille Castille. Les Romains le confondent souvent avec le pays des *Gallaici* ou Galliciens.

Les Astures ultramontains, comme leurs descendants actuels, demeuraient dans les gorges formées par les nombreuses ramifications des montagnes qui traversent leur contrée. Ces branches appelées *Sierras*, quelquefois *Cerros*, par les Espagnols, sont si près l'une de l'autre, que plusieurs des ravins qui les séparent, sont à peine assez larges pour servir de lits aux torrents qui descendent des montagnes presque toujours couvertes de neiges. Souvent le paysage est singulièrement pittoresque. Des collines qui s'élèvent par degrés à une hauteur considérable, et dont plusieurs sont couronnées de forêts d'un vert sombre; des chaumières construites çà et là au milieu des arbres et envoyant dans les airs leurs tourbillons de fumée ; le fracas des torrents qui se précipitent à travers les rochers ; le murmure des arbres agités par le vent ; le bruit des moulins champêtres, car dans ces solitudes, les habitants séparés du reste de l'Espagne, sont forcés de pourvoir par eux-mêmes à tous leurs besoins (2) ; le mugissement des troupeaux , les courses des jeunes chèvres qui escaladent les rochers , les chants joyeux des bergers , qui sont actifs, innocents, et par conséquent heureux, forment un tableau plein d'attrait pour l'esprit contemplatif ou philanthrope. Dans plusieurs des vallées et sur la croupe des montagnes les moins escarpées on trouve une végétation vigoureuse ; les arbres fruitiers même y sont communs et le blé abondant. Les vents piquants, qui dans d'autres districts montagneux détruisent les espérances des laboureurs, sont ici arrêtés par les remparts éternels que forme la nature. Une atmosphère pure et fortifiante donne à la population la vigueur et la santé.

La position naturelle de ce pays, en préservant les habitants du malheur d'être subjugués par les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths et les Maures, les a sauvés aussi de la contagion des vices sociaux, et a nourri en eux un esprit d'indépendance indomptable. Sous le rapport de la valeur ils n'étaient surpassés par aucun autre peuple de la Péninsule. Leur vêtement ordinaire était la peau de chamois. Leur vigoureuse constitution et leurs habitudes actives exigeaient une nourriture plus substantielle que des fruits seuls. Le gibier, qui a toujours été abondant dans le pays, leur fournissait des aliments inépuisables, et leur donnait la force de supporter les plus rudes travaux. Pendant la paix, ils cultivaient la terre ; lorsqu'ils étaient occupés à la guerre, ce devoir revenait nécessairement aux femmes. Les Romains parvinrent à pénétrer dans les districts qui renfermaient des mines d'or ; mais le pays ne fut qu'imparfaitement connu, encore moins subjugué par eux.

Neuf autres tribus étaient soumises aux Astures (1).

2° *Les Cantabres* qui habitaient un territoire comprenant la Biscaye, les provinces

(1) Nous devons en grande partie les détails qui suivent au savant Masdeu, et à son judicieux abréviateur, M. Depping. Les pages qui précèdent sont principalement tirées de Strabon, Ptolémée et Pomponius Mela.

(2) Quelques parties des Asturies envoyaient dans d'autres ports le long de la côte du blé, des châtaignes et du lin, mais pas en grande quantité.

(1) « Regio ubique montuosa et aspera, et Hispaniæ pene dissimilis, Baccho prorsus inimica, Marti vero et Vulcano adeo amica, ut non immerito quis illius dei officinam vocet, ex quâ plenâ manu natura martio huic populo arma largiatus (*Nonnius*). » Medina nous dit (*Grandeza del España*, fol. CXXVI) que trois cents for-

de Guipuscoa et d'Alava. Il abondait en métaux précieux et surtout en fer. Dans le fait tout le pays était une série continue de mines. C'était l'arsenal de l'Espagne, et même des nations étrangères : c'était la forge de Vulcain (1). Sa richesse sous ce rapport en faisait un objet de convoitise pour les Romains ; mais les mains qui savaient fabriquer ces armes savaient aussi s'en servir, et cette race intrépide conserva son indépendance. Cette conscience qu'ils avaient de leur force leur donnait un air de dignité calme, et une décision dans leurs résolutions, que nous chercherions en vain dans toute autre nation de la Péninsule. Passionnément attachés à leurs montagnes, toutes nues qu'elles fussent, non moins amoureux des combats, insensibles à la faim, à la chaleur et au froid, ils étaient la terreur de Rome (2). Ils ne pouvaient réellement vivre sans avoir un ennemi à combattre ; s'ils étaient faits prisonniers, ils se décidaient généralement au suicide, non-seulement par horreur pour l'esclavage, mais par dégoût pour une vie que le défaut de succès leur faisait considérer comme déshonorée. Quelquefois ils étaient mis à mort par les vainqueurs, destin qu'ils accueillaient par des chants de joie.

Leurs habitudes étaient grossières : se rincer chaque jour la bouche avec de l'urine et boire le sang des chevaux, sont des actes qui paraîtraient un peu révoltants à notre raffinement moderne. Les lamentations bruyantes qu'ils faisaient éclater aux funérailles, et plusieurs de leurs autres coutumes, ressemblaient fortement à celles des Irlandais. Dans les deux pays, comme cela se remarque, à la vérité, dans tous les districts montagneux, le peuple a conservé son caractère national et perpétué les anciens usages.

On rencontre dans ces solitudes beaucoup de débris de l'antiquité : les *tumuli* et les monuments druidiques semblent prouver à la fois et l'origine asiatique du peuple, et son identité, ou sa fusion postérieure avec les Celtes. Aujourd'hui même son costume offre une ressemblance frappante avec celui des Tartares. Les dimanches, dit un écrivain du sixième siècle (1) (et il en est encore de même aujourd'hui), lorsqu'ils se rendent à l'église, ou qu'ils paraissent dans une procession, on les prendrait, à distance, pour une troupe de Turcs ou de Persans. Les turbans des femmes et les lances portées par les hommes, même lorsqu'ils se rendent à la maison de Dieu (2), justifient parfaitement la remarque.

Des sept villes nommées par Ptolémée, il n'en reste plus que deux, Guevara et Tolono (anciennement Gebata et Tulanio); et parmi leurs diverses tribus, les *Barduli* étaient

---

ges en activité de son temps, produisaient approximativement trois cent mille quintaux de fer par année. Il ajoute, et c'est une remarque assez caractérisque, que ce fut Cacus qui le premier découvrit et exploita les mines d'Espagne : « Leese » que el primero homo que descubrio en España » los minos de hierro fue Caco, el que primero » labro armas. »

(1) *Florez*, España Sagrada, passim; et *Lemos*, *Historia Geral de Portugal*, tom. I.

2 « Cantaber ante omnes, hyemisque æstusque famis- (que
Invictus, palmam-que ex omni ferre labore.
Mirus amor populo, cum pigra incanuit ætas,
Imbelles jamdudum annos prævertere saxo,
Nec vitam sine Marte pati. »

Cette coutume horrible a régné aussi dans d'autres pays.

(2) Dans les temps modernes, ce peuple a conservé sa réputation militaire, et il n'est pas moins renommé pour sa franchise et son caractère joyeux.

« La gente destas provincias son de mas apacables corazones que las otras gentes de España, muy liberales y amigables. Son naturalmente gente alegre y placentera, muy ligeros y buenos para batallar! » (*Grandezas de España*, fol. CXXVI.)

(1) *Andre de Poza*, dans sa dissertation sur la *Antiqua Lengua*, etc., *de las Españas* (tel qu'il est cité par Masdeu).

(2) Ils laissent ces lances sous le porche de l'église jusqu'à la fin du service, ce qui donne au temple plutôt l'aspect d'un corps-de-garde que d'un édifice religieux.

les plus nombreux et les plus puissants. Sept autres tribus étaient soumises aux Cantabres (1).

3° Les *Vascones (Basques)*, qui habitaient le pays qui s'étendait sur tout le royaume de Navarre, et une grande partie de l'Aragon : il était borné par les Cantabres, les Pyrénées, le territoire des Ilergètes et l'Èbre.

L'esprit guerrier des Basques était bien connu des Carthaginois et des Romains. Annibal en enrôla un grand nombre dans ses troupes avant son invasion d'Italie, et beaucoup servirent aussi à soutenir la fortune chancelante de la république en Afrique. La stérilité de leur sol natal et leur penchant pour la vie militaire, les disposaient à combattre sous les drapeaux de tout général qui voulait les employer. Leur costume avait beaucoup de ressemblance avec celui de leurs voisins, les Cantabres.

Ce qui a surtout rendu ce peuple fameux, c'est son langage, qui a long-temps exercé la sagacité des savants. Était-ce le langage primitif de l'Espagne? ou bien était-il identique avec la langue celtique? ce sont-là deux problèmes dont des travaux récents ont beaucoup avancé la solution, mais sur lesquels il restera toujours de l'incertitude. Quoi qu'il en soit, il paraît probable, d'après le nombre des mots basques employés dans la topographie du pays, que ceux-là ont raison qui prétendent que cette langue était universelle en Espagne à une époque très-reculée. Quant à la seconde question, on connaît si peu de chose de l'ancienne langue des Celtes, et il est si douteux que cette race célèbre ait possédé une langue commune, que toute discussion sur ce sujet serait oiseuse. Entre les dialectes d'origine celtique qui subsistent et le basque, il y a une affinité incontestable; mais cette même affinité se remarque aussi entre le basque et le gothique, et même entre cette langue et le grec et le latin; et il est probable qu'elle en avait encore une plus grande avec le phénicien.

(1) *Florez, España sagrada*, passim; et *Lemos, Historia Geral de Portugal*, tom. 1.

Si l'on met de côté l'accident des inflexions dans les terminaisons des mots, on trouvera entre les langues beaucoup plus d'affinité que nous ne le soupçonnons. Mais qu'elle soit celtique ou ibérienne, la construction du basque appartient aux langues asiatiques, et elle est incontestablement un des plus anciens idiômes du monde (1).

4° Les *Gallaici*, ou Galliciens, qui occupaient toute la Gallice moderne, et une portion du royaume de Léon : ils possédaient les côtes maritimes entre les Asturies et la Lusitanie, et étaient séparés par de hautes montagnes du reste de la Péninsule.

Ainsi que toutes les nations de l'Espagne, spécialement celles du nord, ces peuples se distinguaient par leur caractère belliqueux. Comme si la nature n'avait pas suffisamment défendu leur pays, de nombreuses forteresses en couvraient les frontières, probablement pour les protéger contre les incursions des pirates, dont les ravages étaient fréquents et terribles. Dès les temps les plus reculés, comme à présent, leur supériorité maritime sur toutes les autres peuplades de l'Espagne était hors de contestation. L'abondance du poisson sur leurs côtes, et la fertilité de leur sol, attiraient les marchands phéniciens et carthaginois dans leurs ports, et répandaient parmi eux une prospérité inconnue chez leurs voisins. En outre ils

(1) Le lecteur curieux peut consulter sur ce sujet Larramendi, de la *Antiguedad y Universalitad del Vascuense*, et le *Dictionario Trilingue, Castellano, Vascuense y latin*, fol. 1746; *Apologia de la Lengua Bascongada*, etc., par Astarloa, 40. Madrid. 1803. *Alfabeta de la Lengua primitiva de España, y Explicacion de sus mas antiguos monumentos de inscripciones y medallas, por Aspiros*, in-4°, Madrid, 1806; Masdeu, *España antiqua*, tom. 1, liv. 1. Quand cet auteur rencontre l'assertion, que le basque est la langue mère de toutes les langues européennes et la plus ancienne de l'univers (la unica de la Europa y la mas antiqua del orbe), comme ayant été parlée avant le déluge, il peut bien sourire de la facilité avec laquelle on appuie des hypothèses séduisantes sur les plus faibles bases; de telles inventions s'évanouissent devant le flambeau de la critique.

possédaient de nombreuses mines de métaux précieux et d'étain. L'or, dit-on, y était si commun, que les laboureurs en extrayaient souvent dans les campagnes des lingots pesant plusieurs livres. C'est une exagération ; mais il n'est pas douteux que les mines étaient extrêmement productives.

Les indigènes adoraient principalement le soleil et la lune ; mais les inscriptions encore existantes prouvent incontestablement qu'ils avaient beaucoup d'autres dieux en commun avec les peuplades du nord : quinze tribus voisines reconnaissaient leur suprématie.

5° Les *Lusitaniens*, habitant la partie occidentale de la Péninsule, qui était plus étendue que le royaume actuel de Portugal. Elle comprenait en plus les deux Estramadures, et une partie de la Castille et de Léon (1).

Les tribus répandues sur ce vaste district étaient nombreuses, mais toutes en apparence sorties d'une souche commune, les Celtes. Les plus formidables étaient les *Calones*, les *Turdetani*, les *Turduli*, qui étaient probablement une tribu des derniers, et les *Lusitani*, qui ont donné leur nom au pays. Strabon renferme sur les Turdétains quelques renseignements précieux. Il dit qu'ils étaient les peuples les plus instruits de toute l'Espagne ; qu'ils avaient soumis leur langue à des règles grammaticales, et que depuis six mille ans ils possédaient des poèmes en vers et même des lois (2). Mais si nous rejetons la fable, nous ne trouvons rien dans leurs habitudes ou leurs manières qui les distingue des autres branches de cette grande race, excepté peut-être un plus grand nombre de monuments druidiques. On les représente comme excessivement sauvages et féroces, à tel point, que si aucun ennemi étranger ne se présentait, ils se livraient des combats acharnés entre eux ; mais on pourrait avec autant de raison dire la même chose de toutes les autres tribus de la Péninsule.

(1) La limite orientale de la Lusitanie s'étendait presque jusqu'à Tolède.

(2) Strabo, lib. III. Les Espagnols se sont avidement emparés de ce passage de Strabon pour prouver leur ancienne civilisation. Mais ils sont fort embarrassés pour concilier ces 6,000 ans avec la chronologie hébraïque. Masdeu réduit l'année à trois mois, ne comptant que 1500 ans depuis l'établissement des Phéniciens jusqu'au temps de Strabon.

LES IBÈRES (1).

Les nombreuses tribus de cette nation occupaient, comme nous l'avons observé plus

(1) Les recherches des savants ont établi et mis hors de doute, que la langue basque était parlée dans toute l'étendue de la Péninsule, et que cette langue était celle des Ibères. Il s'en suit donc que les Ibères formaient une grande nation qui occupait primitivement tout le pays ; elle pouvait se diviser en plusieurs peuplades et se distinguer par plusieurs dialectes ; mais toutes ces peuplades remontaient à la même souche, tous ces dialectes à la même langue mère. D'un autre côté le basque que l'on parle encore de nos jours étant le même que celui dont on retrouve les racines dans les plus anciens noms de lieux, il en résulte aussi que les basques de nos jours sont les descendants directs des anciens Ibères. Ils ont conservé et la langue et le sang de la race primitive. Maintenant, si nous réfléchissons que les Celtes sont entrés dans la Péninsule par les Pyrénées, qu'ils ont longé les côtes du nord, et que c'est précisément vers le nord que le mélange des deux races celtique et ibérienne a commencé à s'opérer, nous serons encore amenés à conclure que les Ibères ont précédé les Celtes dans la Péninsule. L'induction tirée des noms de lieux est aussi concluante et ne laisse plus aucune incertitude.

Mais les érudits ont fait une autre question : outre les Celtes et les Ibères, existait-il un autre peuple sur le sol péninsulaire ? rien n'autorise à le croire ; les écrits des anciens n'en font nulle mention ; les noms de lieux n'en conservent aucune trace. Les Celtes et les Ibères étaient donc selon toute probabilité, les seuls peuples qui eussent foulé ce sol avant l'arrivée des Phéniciens.

Un auteur espagnol, M. Astarloa (*Apologia de la lengua primitiva*, pag. 198), a imaginé une autre hypothèse, dont nous croyons devoir faire mention, bien qu'elle soit démentie par tous les faits. Il a prétendu que le mot *celtiberia* était la corruption de *zaltiberia*, qui signifierait *rivage riche en chevaux*. La différence du caractère des

haut, les provinces orientales et méridionales de la Péninsule. Leur territoire était si étendu, que toute l'Espagne s'appelait quelquefois Ibérie.

Leur province la plus méridionale était la Bœtique. Mais à raison de l'affluence continuelle des étrangers vers ces bords, de la formation de nouvelles colonies, et plus encore à raison de l'amalgame des naturels avec les étrangers, il est difficile de déterminer quelle portion de la province était habitée par les indigènes purs. Les *Turdetani* semblent avoir habité une partie de la Lusitanie aussi bien que de la Bœtique. Les ***Beturiani*** ou ***Betures*** occupaient la partie nord-ouest; les ***Bastuli*** la méridionale, comprise aujourd'hui dans le royaume de Grenade, et les ***Turduli*** s'étendaient du détroit de Gibraltar à Cordoue. Il est probable que ces deux derniers peuples étaient phéniciens et carthaginois, toutefois avec un mélange considérable d'indigènes. La Bœtique même a été appelée province carthaginoise.

En nous avançant du détroit de Gibraltar le long des côtes et passant les ***Bastuli***, nous arrivons aux *Bastiani*. Leur pays comprenait la plus grande partie de la Murcie, et était traversé par le Tadder, aujourd'hui la Segura. Il contenait quinze villes, sans compter les ports.

Les *Contestani* s'étendaient de Carthagène à la rivière de Xucar, autrefois le Sucro, et à l'ouest jusqu'à la chaîne d'Idubeda : leur territoire, en conséquence, embrassait une portion des provinces de Murcie et de Valence. Il avait plusieurs ports, dont le plus fameux

---

Ibères et des Celtes, la différence de leur langage et de leurs institutions, réfutent suffisamment cette hypothèse toute gratuite.

Quant à la manière dont le mélange des deux peuples s'opéra, les anciens nous ont laissé à cet égard dans une grande incertitude. Y eut-il un traité par lequel les Ibères cédèrent une partie du pays aux Celtes? ou bien y eut-il invasion et soumission des indigènes par les étrangers? c'est ce qu'on ignorera probablement toujours. Mais ce qu'on sait, c'est que les Ibères n'habitaient que les environs des Pyrénées-Orientales et les côtes méridionales, et que les deux nations mélangées occupaient l'intérieur du pays, la Lusitanie, et la plus grande partie des côtes septentrionales. Si l'on considère cette autre inconstance, que les noms de lieux d'origine celtique sont rares dans l'intérieur du pays, et qu'ils sont fréquents sur les côtes du nord depuis les Pyrénées jusqu'à la Lusitanie, on y verra une nouvelle raison de croire que le passage des Celtes se fit par les ***Hautes-Pyrénées***, et qu'ils parcoururent seuls les côtes avant de se mêler aux Ibères. On pourrait même y voir des motifs de supposer que l'invasion eut lieu d'une manière violente et non par suite d'un traité amical.

Maintenant d'où venaient les Ibères? Étaient-ils un peuple primitif? N'y avait-il aucune parenté entre eux et les Celtes? On ne peut faire sur ce sujet que des conjectures. Plusieurs auteurs penchent à croire, sur les deux dernières questions, que les Ibères appartenaient primitivement à la grande race celtique et qu'ils n'en étaient qu'une branche depuis long-temps séparée. La conjecture admise par M. Dunham, qu'ils venaient de la contrée asiatique de ce nom, a pour elle beaucoup de probabilité; d'abord la ressemblance du nom; puis les noms de lieux dérivés du basque, que l'on trouve en Italie, dans les trois grandes îles de la Méditerranée, dans le midi de la Gaule et spécialement dans l'Aquitaine. Ils ont donc dans un temps, qui n'est pas bien déterminé, formé des établissements permanents dans ces pays. Deux hypothèses ont été présentées pour expliquer ces établissements; l'une, adoptée par M. Amédée Thierry, suppose que les Ligures et les Sicanes étaient des tribus ibériennes, qui, refoulées de la Péninsule par l'invasion des Celtes, se jetèrent dans la Gaule, longèrent les côtes de la Méditerranée et allèrent s'établir en Sicile; l'autre, avancée par plusieurs érudits allemands, et entre autres M. Guillaume de Humboldt, trouve peu probable qu'ils eussent émigré, du moins tous, de l'Ibérie ou de la Gaule, et suppose qu'ils s'étaient fixés dans ces pays avant tout souvenir d'homme, et qu'ils étaient venus de l'orient. Les deux hypothèses, au reste, pourraient être vraies; il serait possible que les Ibères, en venant d'Asie, eussent laissé des tribus en Italie et en Gaule, et que plus tard des Ibères d'Espagne eussent été les rejoindre; Voy. Guillaume de Humboldt, ***Pruefung Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens.*** Berlin, 1821. (***Not. du tr.***)

était Carthagène, bâti par les Carthaginois.

Au nord de cette tribu étaient les *Edetani*. Leur côte maritime était fort peu étendue, n'allant que du Sucro à l'Uduba; mais au nord, à l'ouest, leur territoire embrassait un espace beaucoup plus vaste. Il comprenait une portion de Valence et de l'Aragon. Ses ports étaient nombreux : les principaux étaient Salduba, maintenant Sarragosse sur l'Èbre, Valence, et Sagunte, maintenant Murviedro.

Les *Ilercacones* s'étendaient sur la côte depuis l'Uduba jusqu'au-delà de l'Èbre, comprenant une portion considérable de Valence; ils apprirent les avantages du commerce des Grecs, qui furent de bonne heure en communication avec eux. Hibera, vers l'embouchure de ce grand fleuve, qui est probablement la ville actuelle d'Amposta; Tenebrius, plus près de la mer, protégée par le promontoire de ce nom; Dertosa, aujourd'hui Tortose, plus haut en remontant l'Èbre; et Biscargis, qui est peut-être aujourd'hui Morella, étaient des ports florissants.

Les *Cosetani* étaient aussi une tribu maritime, qui s'étendait sur les côtes de la Catalogne jusqu'au fleuve de Lobrégat; leur capitale était Tarrago, aujourd'hui Tarragone.

Les *Laletani* habitaient près des Pyrénées et s'étendaient jusqu'à la Ter : leur capitale était la célèbre ville de Barcino, aujourd'hui Barcelone, bâtie par les Carthaginois.

Entre ce peuple et les Pyrénées étaient situés les *Indigètes*. Les Grecs fondèrent sur cette côte deux colonies florissantes, Emporium, maintenant Ampurias, et Rhodia, maintenant Rosas.

A l'ouest des *Indigètes* et des *Laletani* étaient les *Ilergètes*, dont la capitale était Ilerda, maintenant Lerida, et qui étaient la plus vaillante des tribus habitant la Catalogne et l'Aragon. Les *Ausetani* et les *Laletani* formaient une portion de la même tribu, ou en dépendaient.

Nous avons sur le peuple ibérien en général moins de renseignements qu'on n'aurait pu s'y attendre d'après leur commerce continuel avec les autres nations. On le représente comme opiniâtrément attaché à la liberté; mais les tribus qui habitaient les côtes étaient probablement encore plus avides de gain. Les femmes étaient employées à la culture du lin, et les plus industrieuses d'entre elles recevaient des récompenses annuelles. On dit que les hommes étaient d'une taille élancée et d'une agilité remarquable, et qu'ils avaient en horreur la corpulence; leurs principales divinités étaient le soleil et la lune.

LES CELTIBÈRES.

La région habitée par cette race mélangée a eu une étendue très-inégale, qui paraît avoir changé à différentes époques. Dans les temps les plus anciens, lors de la jonction des Ibères et des Celtes, elle a dû comprendre la plus grande partie de l'Espagne, sinon la totalité; mais lorsque la Celtibérie fut restreinte au pays habité par un peuple central, comme à l'époque de l'invasion romaine, elle ne comprit plus que les deux Castilles; plus tard, lorsque les diverses tribus se réunirent sous Viriate pour secouer le joug des Romains, elle fut encore plus circonscrite. Mais même à cette époque elle était encore très-puissante. Elle était bornée à l'est par l'Aragon et Valence, au sud par les *Bastitani*, et au nord par les tribus limitrophes de la Cantabrie. La limite occidentale n'est pas aussi clairement déterminée. Les *Carpetani*, que Strabon place dans cette direction, et même les *Orretani*, qu'il place au sud-ouest, n'étaient probablement que des tribus de la grande nation celtibérienne, mais des tribus puissantes (1). S'il en était ainsi, leur pays devait

(1) La plupart des historiens sont de cette opinion, qui s'accorde si bien avec la probabilité. Les expressions de Mariana, en parlant de ces tribus et de quelques autres, sont explicites : « Todos pueblos comprehendidos en el distrito » de los Celtiberios, y emparentados con ellos (*Historia de España*, tome 1, page 25).» Les Olcades étaient au centre et appartenaient évidemment à la nation celtibérienne.

En indiquant les demeures de quelques unes des nombreuses tribus de la Péninsule, nous

s'étendre jusqu'aux frontières de la Lusitanie, ou du moins jusqu'à celles de l'Estramadure, qui faisait elle-même partie de la Lusitanie. Le pays, dit Strabon, était divisé en quatre grandes tribus, dont les *Arevaci* étaient la plus puissante. Il n'était pas aussi fertile que la Murcie et Valence, mais il abondait en bestiaux et en gibier.

Comme les Celtibères étaient un amalgame d'Ibères et de Celtes, on doit naturellement s'attendre à trouver un mélange analogue dans leurs caractères et leurs habitudes. C'est ce que l'on observe réellement, mais non pas dans une proportion égale; les traits caractéristiques des Celtes prédominent.

Outre les divinités mentionnées dans le commencement de cette introduction comme adorées par les peuplades espagnoles, les Celtibères, nous dit-on, en avaient une qui leur était particulière, et dont ils ne prononçaient jamais le nom. On en célébrait les rites à la pleine lune, pendant le silence de la nuit. Or nous savons qu'à la même époque, on rendait en Phénicie des honneurs nocturnes à une divinité que les savants supposent être Astarté. D'un autre côté nous avons conjecturé plus haut, qu'Astarté pouvait être la même que Vénus : qu'a donc de commun cette déesse sensuelle avec la chaste planète! Nous ne saurons jamais si les habitants n'ont pas adoré Diane, ou s'ils n'ont pas tiré cette superstition de quelque autre source que de leur commerce avec les Grecs ou les Romains. Il est assez probable que le culte de Diane fut propagé en Espagne par les Rhodiens, qui fondèrent un magnifique temple en son honneur dans leur colonie de Rhodia.

Quelques admirateurs enthousiastes des Celtes ont prétendu que les Druides enseignaient une morale pure, l'existence d'un seul Dieu, et l'immortalité de l'âme. Quelle que fût leur morale (et l'on peut avec juste raison contester sa pureté), il n'est pas besoin de prouver ici que leurs rites religieux étaient de la nature la plus odieuse; le renversement de leurs autels par les Romains mérite à cette nation la reconnaissance de la postérité.

Les Celtibères étaient une nation très-brave. Ils n'attendaient pas l'ennemi, mais allaient le chercher; ils ne combattaient pas derrière des retranchements, mais en pleine campagne et avec la plus grande intrépidité. Forts, vigoureux, pleins d'audace et de courage, ils sont représentés par leur compatriote, le célèbre Martial, comme formant un contraste complet avec les voluptueux Romains (1); toutefois ils n'avaient ni la résolution inflexible, ni la persévérante énergie et la grandeur native des Cantabres. Ils se laissaient trop facilement enfler par le succès et abattre par les revers : c'était en un mot une nation sordide et égoïste, comme le prouve suffisamment leur conduite dans les guerres contre les Romains.

avons été obligés de nous écarter en quelques points de l'autorité de d'Anville, et même de celle de Masdeu. Mais jamais nous ne l'avons fait sans éprouver beaucoup de défiance, et sans répéter l'examen du sujet. Après tout, on ne doit pas attendre une exactitude parfaite sur des points sur lesquels on ne trouve pas deux écrivains qui s'accordent, pas deux du moins de ceux qui examinent la chose par eux-mêmes. Lorsque nous trouvons des écrivains ayant des opinions uniformes sur la position des diverses tribus, et il s'en rencontre assurément assez, nous pouvons soupçonner que la plupart d'entre eux se sont épargné la peine des recherches.

(1) Martial, lib. x, epig. 18. Mais il faut un peu se défier de la partialité nationale de cet écrivain. Lorsque s'adressant à Carménion, il lui dit :

« Os blœsum tibi debilisque lingua est
» Nobis filia fortius loquetur. »

ou il se moque, ou les dames celtibériennes devaient avoir de prodigieux poumons, ce qui n'est pas une grande recommandation pour des femmes. Dans ces autres vers:

Tam dispar aquilæ columba non est
Nec dorcas rigido fugax leoni;
Quare, desine me vocare fratrem,
Ne te, Carmenion, vocem sororem

il y a autant de sarcasme que de poésie ou de vérité.

COMMENCEMENTS

D'UNE HISTOIRE POSITIVE.

Les Phéniciens, comme nous l'avons déjà dit, furent les premiers qui, attirés par l'instinct infaillible du gain, dirigèrent leurs courses vers une contrée qui promettait les plus grands avantages à leur commerce. On ne sait point quelle est l'époque précise où ils entrèrent en relations avec les habitants, ce fut sans doute avant la fondation de Rome ou de Carthage (1). Pendant quelque temps leurs établissements, dont *Gades*, maintenant Cadix, était le premier et le plus puissant, furent bornés aux côtes de la Bœtique, d'où ils fournissaient aux indigènes les produits de l'Asie-Mineure et des bords de la Méditerranée en échange des productions plus précieuses de la Péninsule, telles que l'or, l'argent et le fer (2). On suppose, qu'avant leur arrivée, l'usage de ces métaux était inconnu aux Celtes et aux Ibères. D'abord ils obtinrent la permission de bâtir des magasins et des temples pour la commodité de leur commerce et l'adoration de leurs dieux. Bientôt ces magasins se convertirent en villages, et les villages en villes fortifiées. D'ailleurs Cadix, Malaga, Cordoue, et d'autres places de moindre importance, sont des monuments de leurs heureuses entreprises et des preuves de leur intention de former des établissements permanents dans un pays auquel la nature avait prodigué ses dons les plus précieux. Avec le temps ils pénétrèrent dans l'intérieur, et arrivèrent dans le cœur des districts montagneux du nord, probablement pour surveiller les opérations des mines qu'ils avaient fait ouvrir. Des monnaies, des médailles et des ruines, attestant leur séjour permanent, ont été trouvées dans la plupart des provinces d'Espagne, et même à Pampelune dans la Navarre. Presque partout ils ont laissé des traces de leur existence, non-seulement en inscriptions médalliques ou lapi-

(1) Masdeu fixe la chronologie d'une manière très satisfaisante pour lui-même. A l'en croire, ce fut dans le vingt-deuxième siècle avant Jésus-Christ que les Phéniciens firent leurs premiers essais de navigation; dans le vingtième ils s'aventurèrent jusqu'à l'Egypte; dans le dix-neuvième ils visitèrent Argos; dans le dix-septième ils eurent de bons ports et de bons arsenaux; dans le seizième ils firent leur première apparition sur les côtes d'Espagne; dans le quinzième ils fondèrent Cadix; dans le douzième ils construisirent la fameuse flotte qui aida Sémiramis dans l'invasion de la Judée; dans le onzième ils enseignèrent la navigation aux Juifs; dans le septième ils naviguèrent autour de tout le continent de l'Afrique, depuis la mer d'Arabie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et de là jusqu'aux colonnes d'Hercule!

(2) Aristote montre plus de crédulité que de philosophie, quand il avance que les Phéniciens acquirent à Tarifa (alors Tartessus) une si prodigieuse quantité d'argent, que leurs vaisseaux ne purent l'emporter, et que leurs ancres et leurs autres instruments les plus communs étaient du même métal. Toutefois l'exagération ne prouve peut-être qu'une chose, l'abondance de l'argent. La Bœtique, où les Tyriens étaient le plus nombreux et qu'ils habitaient depuis le plus longtemps, était, dit-on, plus riche qu'aucune autre partie de l'Espagne.

daires, mais encore dans la religion, dans le langage et dans les mœurs du peuple.

Il est possible cependant que la résidence de cette nation en Espagne ait été confondue avec celle des Carthaginois. La similitude de langage, de manières et de superstitions a dû naturellement affaiblir et avec le temps détruire la différence entre les deux nations. L'incertitude qui enveloppe cette période, et l'apparente contradiction des dates qui nous sont parvenues, et des faits qui les accompagnent, viennent à l'appui de ce soupçon. Toute cette période même, depuis le premier établissement des Tyriens jusqu'aux guerres entre les républiques rivales de Rome et de Carthage, est trop conjecturale pour mériter le nom d'historique, bien qu'on voie un petit nombre de faits briller çà et là à travers la profonde obscurité qui les environne.

L'exemple des succès des Phéniciens engagea les Grecs à tenter la même carrière. Environ huit ou neuf cents ans avant notre ère, les Rhodiens abordèrent sur les côtes de la Catalogne, et fondèrent une ville qu'ils appelèrent *Rhodia* (Rosas), du nom de leur île. Ils furent suivis par les Phocéens, dont le père de l'histoire atteste l'habileté maritime. Ceux-ci fondèrent aussi une ville sur la même côte; et à mesure que leurs ressources s'accrurent, leur ambition augmenta de même; ils dépossédèrent leurs compatriotes de Rhodia et étendirent leurs établissements le long des côtes de Catalogne et de Valence. D'autres expéditions partirent des nombreux ports de la Grèce pour la même destination, mais à des intervalles fort éloignés, et donnèrent des noms à de nouveaux établissements, dont on peut encore reconnaître quelques uns, malgré les changements que le temps a produits (1).

Depuis long-temps la république africaine contemplait avec jalousie la prospérité croissante des Tyriens et attendait une occasion de les supplanter; cette occasion se présenta enfin : l'avarice de ces marchands leur avait fait adopter des mesures que les fiers indigènes considérèrent comme oppressives. Une querelle s'éleva : les deux partis recoururent aux armes, et après une courte lutte, les souverains de la mer furent forcés de céder devant leurs intrépides adversaires. Plusieurs des établissements phéniciens tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui paraissaient résolus à délivrer leur territoire de ces étrangers avides. Voyant Cadix menacé, ceux-ci implorèrent le secours des Carthaginois, qui possédaient déjà un établissement sur la petite île d'Iviza. L'invitation fut acceptée avec empressement. Peut-être, comme quelques auteurs l'ont prétendu, les Carthaginois avaient-ils fomenté la mésintelligence et contribué à en faire une querelle ouverte. Quoi qu'il en soit, ils débarquèrent des forces considérables sur les côtes de la Bœtique, et après quelques combats dont nous chercherions en vain à constater les détails, ils triomphèrent des Phéniciens et des naturels, et saisirent la proie qu'ils avaient si long-temps convoitée. Cadix devint alors un fort où ils pouvaient se retirer lorsque le danger devenait trop pressant, et l'arsenal où ils fabriquaient des fers pour le reste de l'Espagne.

Le progrès des armes carthaginoises, nous dit-on, fut irrésistible; cependant il ne fut pas rapide, s'il faut s'en rapporter aux dates des anciens écrivains : les provinces d'Andalousie, de Grenade, de Murcie, de Valence et de Catalogne, ne reconnurent la suprématie de la république (225 av. J.-C.) qu'après avoir été, avec quelques autres provinces, ravagées plutôt que subjuguées par Hamilcar, père du grand Annibal; et la plupart des nations guerrières de l'intérieur, surtout des districts montagneux, n'acceptèrent jamais le joug, quoiqu'on eût mené contre elles les vieilles armées d'Afrique (1). De ces succès si lents de Car-

(1) Hérodote, lib. I. Strabon, lib. III et IV. Pline, lib. XVI. Pomponius Mela, lib. III. Mariana, tom. I, pag. 391. Masdeu, *España Antigua*, part. 2. Maurice, *Indian Antiquities*, vol. VI.

(1) Επι δε τουτῳ, dit Appien, Βαρκας μεν τον ὑπο Καρχηδονιοις Ιβηριαν καθισταμενος, etc.

thage pendant plus de deux cents ans avant Hamilcar, il faudrait conclure ou qu'elle se contentait d'avantages purement commerciaux, conclusion en désaccord avec toute la teneur de sa politique, ou que ses transactions dans la Péninsule ont été confondues avec celles de l'état de Tyr (1).

Le général carthaginois employa huit ans à étendre et à consolider ses nouvelles conquêtes. Il eut besoin de toute sa valeur, et peu de capitaines en eurent d'avantage, pour réprimer les perpétuelles attaques des tribus indigènes qui se glorifiaient de leur indépendance et ne connaissaient point la crainte. Dans cette vue il bâtit plusieurs forteresses (on dit que l'importante cité de Barcelone fut du nombre) dans lesquelles il distribua une portion de ses troupes, pour tenir en respect les campagnes environnantes, pendant qu'avec les autres, il se portait de place en place, selon que l'occasion l'exigeait. Sa sévérié lui aliéna probablement l'esprit du peuple et fit prendre en horreur la domination qu'il s'efforçait d'établir. Il fut arrêté dans la carrière de ses conquêtes par les Edétains et les Saguntins, qui se révoltèrent ouvertement et firent de vigoureux préparatifs pour se défendre. Il tomba sur eux; mais ni le nombre de ses troupes ni sa propre bravoure ne purent prévaloir contre des hommes à qui l'espoir de la liberté et de la vengeance donnaient une puissance irrésistible. Les deux tiers de son armée périrent, et lui-même fut du nombre des victimes. Son fils Annibal étant trop jeune pour lui succéder, l'administration des provinces carthaginoises et la conduite de la guerre, furent confiées par un décret du sénat à son gendre Asdrubal (1).

(1) Selon le calcul ordinaire, les Carthaginois débarquèrent en Espagne environ 500 ans avant Jésus-Christ.

D'autres, dit Mariana, prétendent que ce ne fut pas beaucoup de temps avant la première guerre des Romains avec les Carthaginois.

Peut-être a-t-on quelquefois confondu l'année de la fondation de Rome avec l'année avant J.-C.

Le nouveau gouverneur égala peut-être son prédécesseur en courage et le surpassa en prudence. Ceux que les armes ne pouvaient aisément soumettre, il tâcha de les avoir pour alliés; et il adopta envers les naturels une ligne de conduite conciliatrice, qui leur était inconnue jusqu'alors. En cela, toutefois, il était plutôt guidé par la politique que par l'inclination; il savait être cruel lorsque cela lui convenait; mais comme il y a lieu de croire qu'il visait à une souveraineté indépendante, il voulait s'assurer l'appui des naturels en cas d'une lutte avec Carthage: loyauté punique, comme la foi punique, ne pouvaient subsister plus long-temps que ne le permettait le soin de l'intéret personnel.

La ville de Carthagène, qu'Asdrubal fonda sur le golfe moderne de ce nom, et qu'il pourvut d'un admirable port, fut le plus glorieux monument de son administration : on aurait pu dire aussi le plus coupable; car il la destinait à être le siége de sa royauté future, comme le prouve l'ensemble de sa politique et ce fait, qu'il y érigea un palais magnifique pour sa propre commodité. Le succès de ses armes, la nature de ses projets, qui tendaient évidemment à quelque grand but, ses talents, son ambition, excitèrent à la fois la frayeur des colonies grecques établies sur les côtes de Catalogne et de Valence, et des différentes nations indépendantes de l'intérieur. Les unes comme les autres s'alarmèrent en voyant la rapidité avec laquelle il marchait à la soumission universelle de la Péninsule; et comme elles étaient trop faibles pour le combattre avec leurs propres forces (quelques-unes des plus puissantes peuplades indigènes étaient ses tributaires ou ses alliées), elles résolurent d'appeler un troisième pouvoir, qui à son tour avait long-temps regardé avec jalousie la prospérité croissante de Carthage, et envié à cette république la possession d'un pays si admirablement adapté aux be-

(1). Polyb., lib. III, cap. 27, etc. Tit.-Liv., lib. XX, etc.

soins du commerce et de la guerre, et si riche en ressources qu'elles paraissaient inépuisables.

227 av. J-C.— Rome embrassa avec empressement la cause des états mécontents: il est également probable qu'elle avait fomenté en secret ce mécontentement, comme Carthage l'avait fait avant elle dans une occasion semblable. Elle envoya des ambassadeurs dans la Péninsule, pour sonder les dispositions des autres tribus, et s'assurer par là de l'appui sur lequel elle pourrait compter dans le cas d'une rupture avec Carthage. Ayant découvert qu'il existait réellement une aversion générale contre la domination punique, et qu'en tout temps elle pouvait espérer de faire de l'Espagne le théâtre de sa lutte entre elle et sa rivale, elle commença à agir avec plus de décision. Comme alliée et protectrice des états confédérés, elle envoya à Carthage une députation qui obtint du sénat deux importantes concessions : 1o que les Carthaginois ne pousseraient pas leurs conquêtes au-delà de l'Èbre ; 2o qu'ils n'inquiéteraient point les Saguntins et les autres colonies grecques.

Quoique Asdrubal eût été instruit de ces concessions et qu'il eût même promis de les observer, rien n'était plus loin de son intention que de renoncer aux projets gigantesques qu'il avait formés. Il rassembla secrètement des troupes, décidé à tenter un dernier effort pour soumettre entièrement l'Espagne avant que Rome pût secourir les confédérés; et ayant achevé en trois ans ses formidables préparatifs, il jeta le masque et marcha contre Sagunte. Mais il fut assassiné sur la route par un esclave de Tagus, prince espagnol qu'il avait mis à mort, sans doute injustement (1). L'attachement de cet esclave pour la mémoire de son maître ne pouvait être égalé que par la fermeté inflexible avec laquelle il supporta les tourments affreux que infligea l'impitoyable Annibal.

Ce célèbre Carthaginois était dans sa vingt-cinquième année, lorsqu'il succéda à son frère. Il était plus à craindre que tous ses prédécesseurs réunis. A des talents militaires et à une valeur qui n'ont peut-être jamais été égalés dans aucun siècle, il joignait un sang-froid, un calme dans le jugement et une inflexibilité de résolution étonnants. Pendant qu'Asdrubal n'était guidé que par des considérations personnelles, son frère prit pour mobile principal de ses actions, la vengeance contre l'ennemi acharné de son pays, et encore plus contre les destructeurs des membres de sa famille. Il y a dans cette pensée unique et absorbante d'Annibal une sorte de grandeur morale qui, malgré son caractère infernal, emporte notre admiration.

Le jeune héros ne perdit pas de temps pour étendre ses conquêtes et amasser les ressources nécessaires à la grande lutte qui se préparait. Ayant soumis quelques peuplades belliqueuses de la moderne Castille et du royaume de Léon (1) et mis en pleine exploitation quelques riches mines d'argent au pied des Pyrénées, il marcha à la tête de 150,000 hommes contre Sagunte, qu'il investit en forme. En vain les députés romains que le sénat dépêcha à cet effet, lui intimèrent qu'une attaque contre l'alliée de la république serait regardée comme une déclaration de guerre contre la république elle-même. Il avait fait vœu de détruire la ville, et rien ne pouvait le détourner de son projet; mais bien qu'il pressât le siége avec la dernière vigueur, les assiégés se défendirent si opiniâtrément, que ni son grand génie pour la guerre, ni ses forces formidables, ne purent réduire la place en moins de neuf mois;

(1) Polyb. (liv. III, chap. 3) dit qu'il fut assassiné une nuit dans sa tente par un certain Gaulois, qui voulait se venger d'une injure personnelle. La variation des deux récits est très-légère.

(1) Parmi ces tribus se trouvaient les *Carpetani* (que Polybe appelle à tort Carpesii) et leurs alliés les *Olcades*, tous, comme nous l'avons vu, de la grande famille celtibérienne. Polybe dit que le général carthaginois rencontra et défit sur les bords du Tage plus de cent mille barbares ; c'est une exagération qu'on ne devrait pas attendre de ce judicieux historien.

elle n'aurait même pas encore succombé, si la famine n'avait pas été pour elle un ennemi plus terrible que l'épée. Pendant long-temps tous les assauts furent repoussés avec de grandes pertes pour les assaillants, et la garnison faisait fréquemment des sorties, qu'elle poussait jusque dans leur camp même, jamais sans succès. Dans une de ces occasions, Annibal lui-même fut dangereusement blessé; mais pour cela il ne suspendit pas long-temps les opérations. Les brèches que ses machines faisaient dans les remparts étaient réparées avec une incroyable activité. Mais malheureusement pour les Saguntins, ils avaient affaire à un homme que les obstacles ne faisaient qu'irriter et exciter à de plus grands efforts. Pour mettre ses soldats sur le niveau de ceux qui combattaient du haut des remparts, il inventa des tours mobiles qui, traînées par des roues, transportaient les Carthaginois près des remparts, et du haut desquelles ils pouvaient combattre les assaillants avec des avantages égaux. Ceux-ci, voyant enfin que leur ennemi ressemblait plus à un démon qu'à un homme, que les attaques devenaient de plus en plus fréquentes; et sentant surtout qu'ils étaient épuisés par la faim et la fatigue, se retirèrent dans le centre de la ville pour attendre le dernier choc des Africains. Mais il parut déshonorant à leurs propres yeux de fuire ainsi l'ennemi. Sachant que leur perte était inévitable, ils voulurent que le dernier acte de cette sanglante tragédie fût une digne consommation des horreurs précédentes. Ayant réuni tous leurs effets précieux et toutes les matières combustibles en un seul tas, et placé leurs femmes et leurs enfants autour, ils sortirent des portes, et se précipitèrent au milieu de l'ennemi étonné. Le massacre fut prodigieux des deux côtés; mais à la fin le nombre et la force l'emportèrent sur la faiblesse et le désespoir; les Saguntins furent taillés en pièces presque jusqu'au dernier. Leur sort ne fut pas plus tôt connu dans la ville, que leurs femmes, qui étaient dans l'attente du résultat, mirent le feu à l'immense bûcher, et se jetèrent avec leurs enfants au milieu des flammes. Bientôt les tourbillons de fumée et de flammes apprirent la catastrophe aux Carthaginois, qui entrèrent sur-le-champ, et passèrent au fil de l'épée le petit nombre de traînards qu'ils purent trouver, principalement les vieillards des deux sexes (1). Quelques individus cependant avaient déjà échappé par la fuite (2) Ainsi périt une des villes les plus florissantes de l'Espagne, ville qui sera à jamais mémorable dans les annales du genre humain; sa destruction hâta, si même elle n'occasiona pas la seconde guerre punique (3).

Rome, à qui sa lenteur à secourir son alliée, attira l'exécration de la Péninsule, prépara alors ses puissants armements pour la grande lutte qu'elle allait livrer sur le sol espagnol à son ambitieuse et vindicative rivale. Annibal rassembla ses forces pour envahir l'Italie. Le plan de cet ouvrage ne nous permet pas de suivre le héros carthaginois au-delà des frontières de la Péninsule. Pendant qu'il répand la terreur autour de lui, et que les tours mêmes de la ville éternelle chancellent, notre tâche est de jeter un coup

(1) Le lecteur trouvera un récit intéressant de ce siége dans Tite-Live. Il n'est pas probable cependant que la destruction de la ville fut aussi complète que cet historien le rapporte. Polybe dit qu'elle fut prise d'assaut et pillée ; mais il ne fait aucune mention du bûcher ni de la mort volontaire des femmes.

(2) Cf. Tite-Live, Polybe, Florus, Cornélius Népos, Aurélius, Victor, Plutarque, passim.

(3) Polybe (liv. III, chap. 1) observe très-judicieusement, que la prise de Sagunte et le passage de l'Èbre ne furent pas les causes, mais l'ouverture de la seconde guerre punique. Cette cause ne fut pas non plus, dit-il, la vengeance particulière d'Annibal; elle se trouvait dans des faits antérieurs, surtout dans la haine d'Amilcar contre le nom romain, et dans les mortifications que lui avaient causées les revers que ses armes avaient éprouvées en Sicile. Cette haine, il la transmit à Asdrubal et à son fils Annibal, qui ne firent que continuer sa politique. L'historien aurait pu ajouter encore que, bien que la mine fût préparée, il fallait une étincelle pour la faire éclater, et cette étincelle fut le siége de Sagunte.

d'œil rapide sur les événements qui, après l'invasion de Scipion, sont arrivés dans le pays qu'il avait laissé derrière lui.

Tous les écrivains s'accordent à dire que le joug carthaginois était intolérable: l'avidité avec laquelle les gouverneurs locaux cherchaient des prétextes pour saisir les propriétés des naturels, la rigueur avec laquelle on forçait quelques-unes des tribus captives à travailler aux mines; les exactions d'une soldatesque hautaine et mercenaire; l'insolence du succès d'un côté, le ressentiment des injures souffertes de l'autre, avaient préparé la voie aux convulsions qui ébranlèrent l'Espagne jusque dans son centre, et se terminèrent enfin par l'anéantissement de ses oppresseurs.

LIVRE PREMIER.

LA PÉNINSULE SOUS LES ROMAINS.

CHAPITRE PREMIER (1).

DE 218 ANS AVANT J.-C. JUSQU'A 409 ANS A. D.

Tableau de l'Espagne jusqu'à la décadence de la domination romaine.

La chute de Sagunte ne fut pas plus tôt connue à Rome, que de nouveaux ambassadeurs furent à la hâte dépêchés pour la Péninsule, pour former une confédération des tribus hostiles à la domination carthaginoise; ils furent froidement reçus : «N'avez-vous pas honte, ô Romains, s'écria le vénérable chef d'un peuple ibérien, d'espérer que nous préférerons votre amitié à celle des Carthaginois? Pensez-vous nous faire si tôt oublier votre infidélité envers les Saguntins, qui ont succombé, non par la valeur de leur ennemi, mais par votre perfidie? Allez chercher ailleurs des alliés et des amis, allez quelque part où le récit du destin de Sagunte ne soit point parvenu.» Trop confus pour répondre, les ambassadeurs se retirèrent, et allèrent essayer l'effet de leurs prières sur d'autres tribus; mais bien que quelques-unes aient prêté une oreille favorable à leurs propositions, leur mission échoua, et ils s'en retournèrent à Rome fort désappointés.

Mais pendant ce temps-là, Cnœus Scipion, lieutenant de son frère Publius le consul, débarquait à Ampurias en Catalogne, avec 10,000 hommes d'infanterie et 700 chevaux; en même temps Annibal traversait la Gaule pour se rendre en Italie, détruire le nom même

(1) Il nous suffira, pour éviter de continuels renvois aux autorités, de dire que nous avons puisé la plus grande partie de ce chapitre dans Tite-Live, Polybe, Appien, *Roman. Hist.*, et de *Bell. Hisp.*; Orosius, Florus, Salluste, César et Hirtius-Pansa, Dion Cassius, et dans les biographes Cornélius Népos, Aurélius Victor et Plutarque. Il n'y a aucune nécessité de citer minutieusement des passages qui doivent être présents à la mémoire de tous les hommes instruits.

de Rome, et délivrer le monde (1); armement évidemment sans proportion avec l'importance de l'entreprise. Ce général, qui sentait sa faiblesse, commença ses opérations avec les plus grandes précautions. Son premier objet fut de gagner les peuples ibériens au nord de l'Èbre. Il allait familièrement au milieu d'eux, leur adressait la parole avec la plus grande affabilité, leur témoignait non-seulement de la bonté, mais de l'affection; leur persuadait que son principal désir était leur indépendance et leur bien-être, et flattait leur amour-propre en faisant les plus grands éloges de leur valeur. Une conduite si nouvelle et si inattendue attira de nombreuses troupes sous ses drapeaux, et il fut bientôt assez fort pour lutter avec Hannon, général carthaginois, qui commandait en Catalogne, et qu'il battit en lui faisant essuyer de grandes pertes.

De 217 à 214.— Les campagnes suivantes répondirent à de si heureux auspices. Une victoire navale, remportée sur la flotte carthaginoise à l'embouchure de l'Èbre, mit en son pouvoir toute la côte maritime depuis la province de Murcie jusqu'aux Pyrénées. Le pillage des colonies puniques excita ses soldats à des opérations plus vigoureuses; l'adhésion des tribus celtibériennes et l'arrivée de son frère Publius Cornélius Scipion, son supérieur dans le commandement, avec des renforts considérables, augmentèrent l'aspect encourageant des affaires. Ils défirent Asdrubal, général en chef des Carthaginois, dans trois engagements successifs, et le forcèrent à chercher un refuge dans les murs de Carthagène Les triomphes des Romains avaient été si rapides et si complets, que l'Espagne fut dès lors regardée comme une province de la république. Elle l'était bien en effet; car des nombreuses forteresses situées sur les côtes, il n'y en avait plus que trois ou quatre qui fussent au pouvoir des Carthaginois.

213 av. J.-C. — Mais Asdrubal avait beaucoup de grandes qualités en commun avec Annibal, son héroïque frère. Il avait la fermeté qui sait supporter les revers, et l'activité qui sait les réparer. S'étant procuré deux renforts de Carthage, et s'étant fortifié, à l'imitation des deux Scipion, par des alliances dans l'intérieur du pays et en Afrique, il résolut de faire un vigoureux effort pour conserver les possessions puniques qui restaient encore, ou du moins pour se frayer un chemin jusqu'aux Pyrénées, et tâcher, comme il en avait reçu l'ordre de son gouvernement, de rejoindre en Italie son frère, dont la brillante fortune commençait à décliner. Les Scipion redoutaient cette jonction. Pour s'opposer à son passage, ainsi que pour frapper un dernier coup qui leur donnât la suprématie incontestée de la Péninsule, ils formèrent une armée formidable, principalement en admettant sous leurs drapeaux, moyennant une paie régulière (1), les nations belliqueuses de la Celtibérie. Enorgueillis de cet accroissement, ils divisèrent leurs forces, et marchèrent, pleins de confiance dans le succès, contre Asdrubal et Magon. Cnœus eut affaire au premier, Publius au second.

Cependant la domination de Carthage n'était pas encore arrivée à son terme. Le rusé Asdrubal, en faisant offrir aux Celtibériens, par des émissaires de la même nation, une paie égale à celle des Romains, s'ils voulaient retourner dans leurs forêts, réussit à détacher ces redoutables barbares de la cause de Rome. En vain Cnœus Scipion employa les prières et les menaces pour les engager à rester; ils ne voulurent rien écouter. Ainsi privé d'auxiliaires, et n'ayant que la moitié des légions romaines, il se trouva trop faible pour risquer une action. En conséquence il battit en retraite, pour se réunir à son frère, ou du moins pour rassembler de nouvelles forces et réparer la perte inattendue qu'il venait d'éprouver.

Mais le cours des événements avait changé pour un moment. Pendant que Cnœus se re-

(1) « Ad delendum nomen Romanorum, liberandumque orbem terrarum. Tit.-Liv., lib. XXI. »

(1) Ce furent les premiers mercenaires admis dans les armées de Rome; l'exemple était impolitique; il eut des conséquences fatales.

tirait devant Asdrubal, alors triomphant, Publius était défait et tué par Magon, et son armée presque entièrement anéantie. Le vainqueur s'unit à Asdrubal, et tous deux se mirent à la poursuite du Romain fugitif. Ils le trouvèrent retranché sur une petite colline. Au premier choc ses soldats furent dispersés, beaucoup furent tués; mais quelques-uns s'enfuirent, avec leur général, vers une forteresse voisine; elle fut bientôt prise d'assaut, et tous ceux qui s'y trouvaient passés au fil de l'épée(1); les autres se sauvèrent dans le camp de leurs compatriotes, près de l'Èbre.

Ainsi succombèrent deux habiles capitaines, aux armes desquels la victoire n'avait jamais cessé de sourire pendant six années fécondes en événements. Il ne fallut guère qu'un mois pour défaire leur glorieux ouvrage, et précipiter ces maîtres de l'Espagne au désespoir et à la mort. L'histoire, toute pleine qu'elle est de vicissitudes, nous a rarement montré des revers aussi soudains et aussi terribles.

Le désespoir des soldats romains en voyant tomber leurs chefs, abattit leur courage; ils étaient disposés à se soumettre avec indifférence à la volonté des vainqueurs. Des lamentations, des gémissements, et même des larmes énervaient leur fermeté, et ils se seraient rendus sans résistance à l'ennemi, si leur chagrin n'avait été subitement changé en rage par le discours de Lucius Martius, un de leurs généraux, qui les exhorta à venger la mort des Scipion, ou à mourir eux-mêmes. Déjà les Carthaginois, sous la conduite d'Asdrubal (fils, non d'Amilcar, mais de Gisgon), s'approchaient de leur camp fortifié, lorsqu'ils furent tirés de leur abattement, et se préparèrent à bien recevoir l'ennemi. Leur attitude déterminée n'échappa point à celui-ci, qui, saisi d'une terreur panique, se retira promptement dans ses retranchements. Martius, pendant le silence de la nuit, les conduisit au camp d'Asdrubal, qui, chose étrange, n'était gardé par aucune sentinelle. Les Romains pénétrèrent dans les tentes sans opposition, et commencèrent le carnage en poussant de grands cris. Les uns tuaient l'ennemi à demi éveillé; les autres mettaient le feu aux tentes; d'autres gardaient les portes pour intercepter la fuite de ceux qui voudraient échapper (1). Les flammes, les clameurs, le carnage, donnaient à cette terrible scène un caractère vraiment infernal, et il était impossible aux malheureuses victimes de s'entendre, encore plus de délibérer. Ceux qui cherchaient à fuir étaient massacrés aux portes; ceux qui franchissaient le fossé, et atteignaient les bois voisins, rencontraient le même destin en tombant dans les embûches que Martius avait préparées. Lorsque cet affreux massacre fut fini, les Romains s'avancèrent vers le camp de Magon, pour renouveler la même scène de sang. Ils forcèrent les portes et pénétrèrent dans les tentes; mais le jour parut, et s'ils en tuèrent beaucoup, beaucoup aussi s'échappèrent. Le massacre fut grand sans doute dans ces deux oc-

(1) « Cn. Scipionem alii in tumulo primo impetu hostium cœsum tradunt, alii cum paucis in propinquam castris turrim perfugisse. Hanc igni circumdatam, atque ita exactis foris, quæ nullâ moriri potuerunt vi, captam; omnesque intus cum imperatore occisos. » Tit.-Liv., lib. xxv, cap. 37. La dernière version est la plus généralement reçue.

Masdeu (tom. iv, part. i, p. 53) pense que ces deux batailles furent livrées dans le royaume de Valence, sur les frontières d'Aragon. Il est probablement plus près de la vérité que Mariana, qui place l'un des lieux en Andalousie, l'autre en Murcie; ou que Ferreras, qui préfère la Nouvelle-Castille et l'Andalousie. Le monument qu'on appelle la tour des Scipion près de Tarragone, n'est certainement pas la tombe de ces héros: mais la perpétuité de la tradition pendant tant de siècles confirme jusqu'à un certain point la conjecture que les deux batailles se livrèrent dans le voisinage.

(1) « Pars semi-sopitos hostes cædunt; pars ignis escas, stramenta arida tectis injiciunt; pars portas occupant. Hostes simul ignis, cædes, velut alienatos sensibus, nec audire, nec providere quicquam sinunt. » Tit.-Liv., lib. xxv, cap. 40.

casions, mais fort au-dessous de l'étendue que lui assignent quelques historiens (1).

211 av. J.-C. -- Reconnaissante envers l'homme qui l'avait sauvée d'une entière destruction, l'armée romaine proclama Martius son général en chef; mais une autorité qui n'était pas conférée par le sénat donna de l'ombrage à ce corps jaloux, et Martius fut déposé. Cependant l'incapacité du nouveau général était si frappante, qu'il fut bientôt obligé de ré-igner son autorité entre les mains du fameux Publius Cornélius Scipion, plus tard surnommé l'Africain, fils du héros de ce nom, dont nous venons de raconter la triste fin.

Soit piété ou hypocrisie, cet homme extraordinaire, qui n'était alors que dans sa vingt-quatrième année, avait dès cet âge obtenu une réputation de sainteté dans sa ville natale. On le croyait, et il se croyait peut-être lui-même le favori spécial des Dieux (2). Toujours est-il certain qu'il avait conscience de la puissance qui était en lui et qui ne demandait que l'occasion pour accomplir les plus grandes choses.

Lorsque Scipion débarqua en Afrique à la tête d'un armement considérable, il trouva que le bruit de la faveur divine qui l'accompagnait lui avait procuré celle des hommes. La renommée de son père et de son oncle, dont la mémoire n'était pas moins chérie par les naturels des environs de Tarragone, que par les Romains eux-mêmes, applanit aussi le rude sentier qui s'étendait devant lui. Ainsi qu'eux, il apparut parmi les habitants plutôt comme un ami que comme un maître. Ceux-ci renouvelèrent leur alliance avec la république, et promirent leur appui.

Les Carthaginois observaient ces progrès avec beaucoup d'inquiétude, et se préparaient à résister à la tempête, quelque part qu'elle éclatât. Lorsque la campagne s'ouvrit, Asdrubal, frère d'Annibal, était à Sagunte, qui avait été rebâtie par les Scipion; l'autre Asdrubal était dans la Bœtique, vis-à-vis Cadix; et Magon se trouvait entre la Nouvelle-Castille et l'Andalousie. Ce fut une erreur fatale que de diviser leurs forces dans un pareil moment, et quand ils étaient appelés à combattre un tel homme. Sans chercher aucun des trois, comme ses prédécesseurs l'auraient fait, Scipion marcha sur Carthagène, la métropole des possessions puniques en Espagne, et l'investit étroitement. Un coup si hardi n'était prévu par personne. En vain Magon s'avança pour secourir la place, elle succomba après un siége court, mais vigoureux. Ses richesses devinrent la proie du nouveau général, et Magon lui-même fut du nombre des prisonniers faits en cette occasion (1).

La conduite bien connue de Scipion envers la fiancée d'Allucius, prince espagnol allié avec Carthage, a plus fait pour sa renommée que toutes les victoires qu'il a jamais gagnées, et sous ce rapport il mérita d'autant plus d'éloges que la chasteté n'était pas dans le catalogue de ses vertus. Peut-être l'estime dans laquelle les naturels tenaient l'honneur des femmes avait-elle fortifié la résolution d'une âme naturellement noble. Quoi qu'il en soit, la conduite de Scipion est un fait incontestable, et qu'on rencontre avec plaisir au milieu des horreurs de la guerre. Parmi les prisonniers faits dans cette ville cé-

---

(1) « Ad trigenta septem millia hostium cæsa, autor est Claudius, qui annales Acilianos ex græco in latinum sermonem vertit, — captos ad mille octoginta, etc. » Tit.-Liv., lib. XXVI, cap. 40.

Ceci est évidemment une exagération; et il en est probablement de même du rapport de Valerius Antias, qui réduit le nombre à 17,000. La plus grande partie des troupes carthaginoises n'étaient ni dans l'un ni dans l'autre camp, mais avec Asdrubal, fils d'Amilcar, alors à Carthagène.

(2) « Sive et ipse capti quâdam superstitione animi, sive ut imperia consiliaque velut parte oraculi missa, sine cunctatione assequeretur. *Tit.-Liv.* Masdeu appelle Scipion : *insigne hypocrita.*

(1) Plutarque (*in vita Scipionis*) ne s'accorde pas toujours avec Polybe (lib. I, cap. 10) et Tite-Live (lib. XXVI), ni quant au caractère de Scipion, ni quant aux événements de la guerre. L'autorité de Polybe doit naturellement être préférée à celle de Tite-Live, et celle de Tite-Live à celle de Plutarque.

lèbre, se trouvaient la femme de Mardonius, et les filles d'Andobal, deux princes qui avaient vigoureusement combattu contre les Romains. Scipion confia ces femmes aux soins d'un jeune officier romain. La délicatesse innée de la matrone et des jeunes princesses se révolta contre un tel arrangement; elles se rendirent près de Scipion, se jetèrent à ses pieds, et le supplièrent, en versant des larmes, de leur accorder une faveur. Il promit qu'elles auraient tout ce que leur situation exigeait. « Non, répondit la matrone, ce n'est point là ce que nous désirons: puisque nous sommes prisonnières, nous n'avons pas droit de nous attendre à un autre traitement que celui des prisonniers. Notre honneur est le seul bien qui nous reste, et nous voulons que vous en soyez le gardien. Quant à moi, mon âge me sert de protection, mais ces innocentes jeunes filles peuvent être exposées au danger. » Le général ne put s'empêcher d'admirer une délicatesse aussi pure : il les remit aux soins d'un officier âgé et respectable.

Le reste de la conduite de Scipion à cette époque est également digne de louange. Il rendit aux citoyens leurs biens et leur liberté ; les ôtages que les Carthaginois avaient exigés d'un grand nombre de tribus furent honorablement renvoyés ; il offrit à deux mille artisans qu'il retint, la perspective d'un affranchissement à des conditions faciles, et il se montra sous tout autre rapport aussi compatissant, nous pouvons même dire aussi généreux envers les vaincus qu'un vainqueur pouvait l'être. Cette conduite, non moins politique qu'inattendue, contribua beaucoup plus à ses succès futurs, que ses talents supérieurs, ou la valeur de ses légions.

De 209 à 206.— Les progrès de Scipion furent rapides. Il pénétra dans la Bœtique, battit Asdrubal (qui parvint toutefois à franchir les Pyrénées et à atteindre l'Italie), et dans un autre engagement il fit prisonnier Hannon, frère et successeur d'Asdrubal. Dans la campagne suivante, il réduisit plusieurs places de la même province, le dernier refuge des forces carthaginoises. Dans une troisième, il anéantit à jamais la puissance de l'ennemi, par une victoire décisive, quoique chèrement achetée, sur l'héroïque Asdrubal, fils de Gisgon. Dans cette dernière occasion, il est vrai, il dut la plus grande partie de son succès à l'adresse avec laquelle il sut agir sur la superstition de ses partisans. Il les informa gravement qu'il avait vu Jupiter, qui lui avait promis la victoire, et ils le crurent (1).

Les Carthaginois se trouvaient maintenant réduits à la dernière extrémité. La courte absence de Scipion, qui passa en Afrique, l'indisposition qu'il éprouva à son retour, et l'insurrection de quelques tribus indigènes, qui trouvaient qu'un changement de maîtres ne leur avait pas donné ce qu'elles avaient espéré, leur laissèrent, à la vérité, quelque temps pour respirer. Mais leur destin fut décidé aussitôt après sa guérison. Après avoir châtié sévèrement les naturels qui avaient osé aspirer à la liberté, il s'avança vers Cadix, la première et la dernière possession de la république africaine dans la Péninsule. Voyant que la résistance serait inutile, et pressé par les lettres répétées d'Annibal, qui demandait de nouveaux renforts, le sénat donna enfin l'ordre d'abandonner la ville et de transporter la garnison en Italie. Ainsi finit la domination punique en Espagne, après une lutte de treize années contre les armées de Rome.

L'Espagne, regardée depuis cette époque comme une province romaine, fut divisée par le sénat en Espagne-Citérieure et Espagne-Ultérieure, l'Èbre servant de limite entre les deux (2). Deux gouverneurs, quelquefois avec la dangereuse autorité de proconsuls, mais généralement avec le titre de préteurs, administraient ces vastes divisions ; l'un avait sa résidence à Tarragone ; l'autre changeait la sienne selon les circonstances. La durée de leur autorité dépendait du bon plaisir du sénat : elle variait d'une

(1) Ainsi que Cromwell, il semble avoir été un étrange composé de fanatisme et d'hypocrisie.

(2) Cette limite fut changée dans la suite par l'augmentation de l'Espagne-Citérieure jusqu'à ce que les deux, avec le temps, devinssent à peu près égales.

année à six ; mais dans ce dernier cas, elle était annuellement renouvelée, avec un changement de titre, sinon une diminution de pouvoir. Le consul d'une année était le proconsul de l'année suivante, et il en était de même pour le préteur.

De 205 à 149.—Mais si la république victorieuse avait alors peu à craindre de sa rivale, les habitudes fières et l'esprit indomptable des indigènes offrirent suffisamment d'exercice au courage et aux talents des préteurs. Quelques-uns de ces gouverneurs étaient des hommes d'humanité et de justice; mais la plupart étaient des tyrans qui foulaient le peuple aux pieds et lui imposaient des contributions trop lourdes pour être supportées. Entrer dans les détails des événements qui suivaient les insurrections incessantes des peuplades, surtout des Celtibères et des Lusitains; rapporter les alternatives de défaites et de victoires éprouvées par les Romains, ce serait ne faire qu'une insipide répétition des vicissitudes ordinaires de la guerre dans tous les siècles et dans tous les climats ; ce serait également dépasser les bornes de cet ouvrage. Il suffira d'observer que pendant plus d'un demi-siècle, les préteurs, tout en déployant autant de perfidie que de valeur, ne purent réduire plusieurs des tribus belliqueuses à l'état d'esclavage qu'ils avaient ordre de leur imposer. Quelques-uns d'entre eux furent honteusement défaits; d'autres, quoique plus heureux dans les armes, furent cependant contraints d'accorder la paix à des conditions que le sénat ne pouvait manquer de condamner et qu'eux-mêmes ne se proposaient pas d'observer plus longtemps qu'ils ne le trouveraient utile. Lorsque de nouveaux renforts leur arrivaient, ils tombaient, sans avertissement, sur quelques tribus inoffensives, qu'ils espéraient subjuguer ainsi; mais l'avantage n'était que transitoire; le bruit de la perfidie se répandait de forêts en forêts, courait de montagnes en montagnes; il armait les naturels indignés, dont la bravoure combinée forçait de nouveau les généraux romains à demander la paix, que de nouveau ils ne manquaient jamais d'enfreindre. Leur manque de foi, leurs cruautés, leurs rapines continuelles, rendirent le nom romain aussi odieux que l'eût jamais été celui de Carthage, et l'Espagne aurait bientôt secoué le joug, si les différentes tribus s'étaient réunies en nombre suffisant. Mais les Celtibères et les Lusitains s'en voulaient autant les uns aux autres qu'ils en voulaient à l'ennemi commun ; un esprit de jalousie et de méfiance, artificieusement entretenu par les généraux romains, les tint séparés, jusqu'à ce que la tribu la plus détestée fût exterminée. Ce ne fut que quand ils se virent tous menacés, qu'ils adoptèrent un plan général de confédération, et cela sur une échelle si peu étendue, que bien qu'il fût suffisant pour résister, souvent même pour battre l'ennemi, il ne l'était pas pour poursuivre la victoire, et par conséquent pour tirer quelque avantage du succès (1).

Enfin un événement arriva, dont les conséquences faillirent devenir fatales à l'oppressive domination de la république dans la Péninsule. Le consul Lucullus et le préteur Galba avaient pénétré dans le cœur de la Lusitanie, pour anéantir une à une les tribus belliqueuses de cette contrée. Leurs exactions énormes et leurs cruautés inouïes furent trop éclatantes pour que les historiens de leur propre nation aient osé les passer sous silence. Pendant cette expédition, le dernier reçut une députation de différentes peuplades des bords du Tage, qui offrirent de se soumettre aux Romains à des conditions qui avaient été auparavant ratifiées par les deux parties. Il accepta avec empressement leur proposition, leur parla avec la plus grande bonté, et leur exprima son vif désir d'améliorer leur situation en les transplantant dans une contrée plus fertile, où ils pourraient jouir sans trouble des fruits de leur industrie sous la protection de Rome. « Venez, dit-il, en quelque nombre que vous voudrez ; je vous don-

(1) Tite-Live (XXX, 40), dans son récit des guerres obscures de cette période, amplifie à la fois et les succès de ses compatriotes et les pertes de l'ennemi. Mais nous avons Florus, Appien, Strabon, Orosius, etc., pour corriger ses exagérations.

nerai des terres à tous ; je serai votre père ! » Séduits par cette perspective attrayante, et fatigués des maux de l'anarchie, trente mille pauvres Espagnols se rendirent à son camp. Il les reçut avec joie, les divisa en trois corps avant de les faire partir pour les trois portions de territoire qu'il leur avait assignées, les établit dans trois plaines découvertes, et leur ôta leurs armes, sous prétexte qu'elles leur seraient inutiles dans la vie paisible qu'ils allaient mener. Une fois qu'ils furent ainsi séparés et sans armes, il tomba sur eux avec la rapidité de l'éclair, en massacra plus de neuf mille, et en fit vingt mille prisonniers, qu'il vendit comme esclaves dans la Gaule (1). Quelques-uns échappèrent, mais en petit nombre ; parmi eux se trouvait Viriate, l'homme le plus étonnant que nous présente l'ancienne histoire d'Espagne.

Cet homme était un berger né sur les côtes de la Lusitanie. Si le hasard lui donna une basse naissance, la nature avait amplement compensé ce désavantage. A une constitution vigoureuse, qu'un exercice constant avait rendue insensible à la faim, à la fatigue et à la rigueur des éléments, il joignait une âme d'une élévation et d'une étendue extraordinaire, un courage qui excitait l'admiration des plus audacieux, et un esprit d'indépendance qui dédaignait de se soumettre aux perfides, orgueilleux et rapaces préteurs de Rome. Il voulait bien être l'allié, mais jamais l'esclave de cette république. Ses grandes qualités furent bientôt appréciées par ses compatriotes. Sentant qu'il était appelé à une plus haute destinée qu'au soin de garder des troupeaux, il rassembla peu à peu autour de lui tous ceux des Lusitains qui comme lui brûlaient de venger les maux de leur patrie. Pendant quelque temps, peut-être pendant des années, ses exploits se bornèrent à dépouiller les avares envahisseurs du butin qu'ils avaient amassé. Toutes les fois qu'il découvrait un corps détaché de Romains (et il avait des émissaires dans toutes les directions), l'ouragan n'aurait pu être plus rapide, ni la foudre plus destructive que les coups qu'il frappait. On dit qu'il ne gardait rien pour lui des richesses qu'il acquérait ainsi; il en distribuait une partie à ses partisans, et le reste aux pauvres, pour lesquels il était le plus généreux des bienfaiteurs. Lorsque l'ennemi était trop fort pour être attaqué avec quelque perspective de succès, il se contentait de harceler ses derrières ; et s'il était poursuivi, il fuyait dans les retraites inaccessibles de ses montagnes, pour en redescendre à la première occasion favorable.

Ainsi formé par la meilleure des écoles pour le grand théâtre qui allait s'ouvrir devant lui, il se distinguait par une tempérance extraordinaire, qui approchait même de l'austérité. Jamais il ne changeait de costume et ne se permettait le luxe d'un lit; du pain et un peu de viande formaient sa seule nourriture ; de l'eau, sa seule boisson. Il avait un empire suprême sur ses passions. On dit qu'il offrit sa personne en sacrifice sur l'autel de la patrie et qu'il sourit de l'offrande. Le jour de ses noces il donna une preuve du mépris qu'il avait pour le luxe et les commodités de la vie. A cette occasion les convives furent traités avec une grande magnificence par le père de la jeune mariée, qui était un des hommes les plus riches de la Péninsule. Non-seulement les tables étaient chargées de vaisselles d'or et d'argent, et garnies des mets les plus exquis, mais le parquet même était couvert des plus riches tapis. A l'heure du dîner, Viriate, tenant à la main sa lance, qu'il ne quittait jamais, entra dans la salle. Jetant un regard mécontent sur les choses magnifiques étalées autour de lui, il s'approcha de la table, et mangea rapidement son plat accoutumé, sans s'as-

(1) Le consul et le préteur retournèrent bientôt à Rome chargés des fruits de leur infamie. Un tribun du peuple accusa publiquement le préteur; mais l'or fut tout puissant auprès des juges et des témoins. Le consul n'était guère moins coupable ; par un acte de détestable perfidie, il s'était emparé d'une ville appartenant aux *Vaccæi*, l'avait complètement pillée, et avait passé au fil de l'épée des milliers d'habitants sans méfiance, sans distinction de sexe ou d'âge. L'Espagne était le théâtre où les hommes ruinés allaient réparer leurs fortunes, et où la soif du sang pouvait s'assouvir avec impunité.

seoir, pendant que les convives se livraient aux délices d'un festin si richement servi. Il reçut ensuite la main de son épouse selon les rites du pays; mais aussitôt que la cérémonie fut achevée, il la prit dans ses bras, la plaça sur son cheval, et s'élança vers les montagnes, où ses partisans étaient campés.

147 ans av. J.-C. — Animé par le succès et le nombre toujours croissant de ses adhérents, que la perfidie de Galba excita à la vengeance, Viriate, maintenant chef reconnu de plusieurs tribus, descendit de ses montagnes et porta la terreur de ses armes dans les plaines de la Lusitanie. Pendant que ses troupes étaient occupées à piller sur les frontières des Turdétains, qui habitaient la partie occidentale de l'Andalousie, peut-être aussi les Algarves du Portugal, elles furent surprises par le préteur Vitellius à la tête de dix mille Romains. S'apercevant que la résistance leur servirait de peu, elles se préparaient à se rendre, lorsque Viriate, d'une voix de tonnerre, les appela autour de lui, leur reprocha leur manque de subordination, encore plus leur terreur panique, et leur fit jurer d'obéir implicitement à ses ordres. Il les forma en ligne de bataille, comme s'il était résolu à disputer le terrain à Vitellius. Mais rien n'était plus loin de sa pensée : il ne voulait pas encore opposer ses recrues inexpérimentées à l'attaque de vieilles troupes bien disciplinées. Dans ce moment critique il eut recours au stratagème : dès qu'il fut monté sur son cheval, comme pour charger l'ennemi, toute son infanterie, conformément à ses ordres, s'enfuit précipitamment par les sentiers escarpés de la montagne, ne le laissant qu'avec mille cavaliers en face de Vitellius. A la vue de cette manœuvre extraordinaire, les Romains restèrent immobiles, et ne revinrent de leur étonnement que quand les fugitifs furent trop loin pour que la poursuite pût avoir un résultat. Pendant plus de vingt-quatre heures il sut les amuser par une suite de feintes habiles : lorsqu'ils avançaient, il reculait, mais toujours son front tourné vers eux; s'ils faisaient halte, il s'arrêtait aussi, comme s'il était prêt à les recevoir. La seconde nuit, sachant que ses troupes approchaient déjà du rendez-vous fixé, lui et ses cavaliers partirent avec la rapidité du vent, et les rejoignirent dans les murs de Tribola (1).

Ce stratagème fut suivi d'un autre encore plus humiliant et plus funeste pour les Romains. Pendant qu'ils s'avançaient vers Tribola, et qu'ils traversaient un bois, ils furent surpris par l'apparition inattendue du chef lusitain, accompagné d'une poignée de soldats. Feignant une extrême frayeur, il s'enfuit, et les attira avec adresse dans un marais que, par la connaissance qu'il avait des lieux, lui et sa bande traversèrent sans danger. Mais les Romains enfoncèrent dans la vase, et tandis qu'ils s'efforçaient de s'en retirer, il les assaillit avec toutes ses forces qu'il avait placées en embuscade ; près de la moitié périrent ou furent faits prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvait le préteur lui-même, qu'un féroce Lusitain, méprisant son âge et sa corpulence, perça de son épée.

Viriate avait trop de sagacité pour ne pas poursuivre ses avantages. Il suivit les fuyards dans la Carpétanie, et leur fit à chaque pas essuyer de nouvelles pertes. Pas un n'aurait échappé, si Nigidius, préteur de l'Espagne-Citérieure, n'était accouru de Tarragone pour venger la mort de son collègue. Ces nouvelles troupes furent rejointes par les fuyards, et leurs forces combinées présentant un front trop formidable au chef lusitain, il battit en retraite. Il fut poursuivi jusqu'en Portugal, où ses armes triomphèrent de nouveau des Romains dans une bataille.

146 ans av. J.-C.— La campagne suivante fut marquée par des succès encore plus signalés. Deux nouveaux préteurs, Unimanus et Plautius, furent successivement défaits presque au même endroit, non loin des bords du Tage dans la province portugaise de l'Alentejo. Le vainqueur porta alors ses armes dans la Bœtique. Pendant sa marche, il s'abstint soigneusement de faire aucun mal aux récoltes, politique aussi humaine qu'elle était

(1) Tribola était probablement située entre Béja et Evora, dans la province de l'Alentejo.

sans exemple; mais il exigea des contributions rigoureuses des villes qui reconnaissaient l'autorité de la république. La plupart des nations ibériennes au sud du Xucar sentirent le poids de ses armes, ou se soumirent à ses demandes. La ville forte de Ségobriga, aujourd'hui Ségorbe, dans le royaume de Valence, osa le braver. Avec lui, là où la force échouait, le stratagème réussissait presque toujours. Ayant placé ses troupes en embuscade, à quelque distance de la ville, il envoya une troupe d'élite saisir des troupeaux de bœufs et de moutons qui paissaient dans la plaine. Un grand nombre d'habitants étant sortis de la ville pour défendre leur propriété, tombèrent dans l'embuscade, et périrent. Cependant la place refusa encore de se rendre. Le rusé Lusitain fit semblant d'abandonner le siége, alla camper à trois journées des remparts, puis revint tout-à-coup, et pendant que les habitants étaient occupés d'une fête religieuse, il força l'entrée de la ville, et tira d'eux une terrible vengeance(1).

De 145 à 140 ans av. J.-C. — Rome commença alors à considérer sérieusement une guerre qui lui avait enlevé près de la moitié de ses possessions dans la Péninsule. Le consul Quintus Fabius Maximus y fut envoyé à la tête de dix-sept mille hommes; mais il évita prudemment la rencontre du redoutable Viriate, jusqu'à ce qu'une discipline rigoureuse de douze mois eut endurci ses troupes à la fatigue et leur eut rendu la confiance en elles-mêmes. Son lieutenant essuya une défaite sous les murs d'Orsona (aujourd'hui Ossuna), mais il remporta bientôt une victoire décisive sur les Lusitains. Le préteur Lœlius obtint d'autres avantages, mais pas assez marqués pour comprimer les efforts de l'ennemi. Tandis que Thermès et Numance bravaient les plus habiles généraux et les plus nombreuses armées de Rome, Viriate courait de tribu en tribu, relevait les courages abattus, raffermissait ceux qui chancelaient, et ne perdait aucune occasion d'attaquer l'ennemi, quand il y avait la moindre probabilité de succès. Mais les plus puissants de ses alliés, les Celtibères, ceux dans lesquels il avait le plus de confiance, étaient d'un caractère trop inconstant pour rester fidèles à la cause commune. Tant que ses armes furent victorieuses, ils suivirent avec empressement son étendard; mais quand venaient les revers, et en dépit de ses talents et de son activité, c'était souvent son lot, ils prêtaient une oreille favorable aux propositions de Rome. Il est vrai que quelques tribus de cette nation lui restèrent aussi fidèles que les plus dévoués de ses Lusitains; mais la défection des autres le força souvent à se réfugier dans ses montagnes. Il n'est donc pas étonnant que le consul Métellus, successeur de Fabius, soumît plusieurs des tribus révoltées, et contraignît Viriate à se retirer dans la Lusitanie. Mais ce dernier n'était jamais plus redoutable que dans la retraite. Ayant attiré le consul Servilianus dans le cœur du pays, il le mit deux fois en déroute avec un grand carnage. Cette guerre, en général, était si désastreuse pour les Romains, malgré l'habileté et la valeur de Métellus; les pertes de l'ennemi étaient si promptement réparées, que Pompeius Rufus, son successeur, après avoir livré un assaut inutile à Termès et à Numance, fit la paix avec Viriate. Il était réellement forcé de la faire ou de voir détruire son armée, que le chef lusitain avait attirée dans une position très-défavorable, et qui était à sa merci. La nature toute raisonnable des conditions atteste la modération de Viriate, non moins que son désir d'assurer la tranquillité de sa patrie (1).

Si, comme Appien le rapporte, cette paix fut ratifiée par le sénat romain, la perfidie de ce corps fut aussi infâme qu'aucune de celles qui avaient souillé ses préteurs. Cœpion, successeur de Pompéius dans le gou-

(1) Tit.-Liv. Epit. lib. LX.—II. Florus. *Hist. Rom.* lib. XI, c. 17. Appien, *de Bello Hispanico*, lib. 3. Orosius, lib. IV, v. Cornélius Victor, *de Viris illustribus*, passim. Appien est généralement exact, comme on pouvait l'attendre d'un étranger, et Orosius l'est encore davantage.

(1) Viriate lui-même désirait la paix. « Pacem a » populo Romano maluit *integer* petere, quam » *victus* (*Aurelius Victor*). »

vernement de l'Espagne-Ultérieure, reçut des ordres secrets de poursuivre la guerre, mais comme sous sa propre responsabilité, et de manière à ne pas compromettre l'honneur du sénat. En conséquence, ce général fondit sur Viriate, qui sans méfiance, avait congédié la plus grande partie de ses troupes, dans la persuasion que les hostilités ne recommenceraient pas. Le héros lusitain, après avoir trompé Cœpion de la même manière qu'il avait déjà trompé Vitellius, se retira dans la Castille pour solliciter du secours des Arévaques et des autres peuplades de la Celtibérie. Voulant toutefois connaître les motifs d'une aussi perfide agression, il envoya trois de ses officiers au camp du général romain. L'âme basse de Cœpion saisit avidement l'occasion qui se présentait de séduire la fidélité de ces hommes (1). Au moyen de flatteries adroites, et de la promesse d'une magnifique récompense, il parvint à décider ces avides barbares à assassiner leur chef. Ils retournèrent dans le camp pour exécuter leur infâme projet. Malheureusement la chose n'était que trop facile; quoique Viriate dormît peu, et qu'il ne quittât jamais son armure, il permettait à ses compagnons d'avoir un libre accès dans sa tente à toute heure du jour ou de la nuit. Les traîtres profitèrent d'un privilége si imprudemment accordé. Ils se glissèrent dans sa tente, le trouvèrent endormi, et détruisirent par le poignard la dernière espérance de l'Espagne. Le soleil du matin éclaira leur fuite et le désespoir des Lusitains. C'est une consolation de savoir que les assassins n'obtinrent pas leur récompense. On peut aimer la trahison, mais jamais le traître; Cœpion reçut leur rapport avec joie, mais il les congédia en leur adressant des reproches et des insultes.

Ainsi succomba un grand capitaine et un héros, qui pendant plus de onze ans avait bravé les plus formidables armées et déjoué l'habileté des meilleurs généraux de Rome. Quelques écrivains de cette nation l'ont traité avec une sévérité imméritée. Ils l'ont appelé rebelle et voleur, ne réfléchissant pas qu'il ne devait aucune obéissance à Rome, et que les exploits de ses premières années qui ressemblaient un peu au brigandage, se bornaient aux ennemis de son pays. Mais ils ont été obligés de reconnaître eux-mêmes ses brillantes qualités, son héroïsme, son génie, sa fidélité dans la vie publique, sa tempérance dans la vie privée, et ils n'ont pu passer sous silence la générosité avec laquelle il abandonnait à ses compagnons le butin fait sur l'ennemi, sa modération dans la prospérité, sa constance et sa fermeté dans les revers (1).

De 127 à 133. — Les honneurs funéraires ne furent pas plus tôt magnifiquement rendus au corps de Viriate, qu'on lui nomma un successeur, dont le premier et le dernier acte fut de faire la paix avec les Romains. L'armée conservait encore sa force brute, mais l'âme qui pouvait la diriger avait disparu pour toujours. Cependant les Numantins, qui avaient été les plus fermes soutiens de Viriate, furent encore fidèles à sa mé-

(1) Le crime de Cœpion ne resta pas impuni. Il passa ses dernières années dans la misère. Cicéron (*pro Balbo*) et Strabon (lib. IV, p. 138.) disent qu'il fut banni. Valère Maxime nous dit qu'il fut étranglé en prison, et son cadavre ignominieusement traîné dans une partie infâme de la ville. Selon Strabon, la divinité vengeresse châtia le crime du père jusque dans les enfants. Il n'avait, dit-on, que des filles dont la vie et la mort furent également ignobles. Eutrope est le seul auteur qui ne reconnaisse pas Cœpion coupable. Ce général, dit-il, ne savait rien du crime, et lorsque les assassins demandèrent une récompense, il répondit : *Nunquam romanis placuisse imperatorem a suis militibus interfici* (lib. 4, cap. 16). Aurélius Victor se trompe également quand il dit que le crime ne fut pas approuvé par le sénat, *quæ victoria, quia empta est, a senatu non probata*. Le crime fut utile et par conséquent agréable. Florus, plus franc, avoue: *Hinc hosti gloriam dedit, ut videretur aliter vinci non potuisse*.

(1) Viriate ressemble sous plus d'un rapport au Wallace de l'Ecosse ; et sous quelques-uns la comparaison est même favorable à Viriate.

moire après sa mort : ils rejetèrent avec mépris les ouvertures insidieuses de Pompée, qu'ils forcèrent à fuir honteusement loin des murs de leur ville.

L'ancienne Numance était la capitale des Pelindones, tribu celtibérienne qui habitait l'extrémité nord-est de la Vieille-Castille, et s'étendait jusqu'en Aragon. Ses voisins étaient les Arevaques et les Vaccéens, qui appartenaient aussi à la grande nation celtibérienne. Elle était située sur une hauteur, et défendue de tous côtés par la nature, excepté du côté du sud, que la main et l'art avaient également fortifié. On en voit encore les ruines dans le voisinage de Soria.

A raison de l'inflexible esprit d'indépendance que cette ville avait montré pendant les guerres de Viriate, le sénat romain décréta alors sa destruction. Pompilius, qui eut ordre de l'investir, se retira de devant ses murs avec non moins d'humiliation que Pompée. Le consul Hostilius s'avança ensuite; mais au lieu de livrer assaut à ses héroïques défenseurs, il fortifia le camp que son prédécesseur lui avait laissé : ce fut le camp, non la ville, qui se trouva en état de siége. Les Numantins faisaient de fréquentes sorties et le harassaient tellement, qu'il résolut de s'échapper avec ses troupes pendant le silence de la nuit. Mais un accident qui caractérise bien cette brave nation fit découvrir cette fuite soudaine. Une jeune Numantine était recherchée par deux jeunes gens, entre lesquels le père ne pouvait décider, leur valeur et leur condition étant égales ; pour terminer la dispute, il proposa que celui des rivaux qui lui apporterait le premier la main droite d'un ennemi aurait sa fille. A l'instant les deux prétendants sortirent des portes, décidés tous deux à engager une lutte mortelle avec une des sentinelles romaines.

On peut concevoir quelle fut leur surprise de ne trouver dans le camp ni sentinelles ni soldats. Ils revinrent tout tristes à la ville, où l'on apprit ainsi la fuite de l'ennemi. Sans perdre un moment, quatre mille des habitants s'élancèrent à la poursuite des fuyards. Ils atteignirent les Romains, dont ils tuèrent vingt mille; mais ils eurent la générosité de laisser la vie et la liberté aux autres, à condition qu'à l'avenir la paix subsisterait entre eux et la république.

De 137 à 134. -- Le sénat refusa de ratifier la paix, et envoya d'autres généraux pour poursuivre la guerre. Ils subjuguèrent la Lusitanie et la Galice; mais ils échouèrent devant Palencia, principale ville des Vaccéens, et les plus hardis n'osèrent pas attaquer Numance. Indignée des humiliations qu'essuyaient ses armes et de la poltronerie de ses généraux, la république nomma Scipion Émilien au commandement des légions destinées à lutter contre cet objet des terreurs de Rome (1).

Le premier acte d'Émilien fut de purger le camp romain des abus que ses prédécesseurs n'avaient pu ou n'avaient osé attaquer. Il chassa les femmes publiques, dont le nombre se montait à 2,000; bannit toute une armée de cuisiniers et de valets; vendit les ustensiles de luxe, et réduisit à une nourriture frugale, mais saine, les soldats qui étaient accoutumés à rechercher le luxe dans leurs repas. Il les soumit aussi à de constantes fatigues, et rétablit l'ancienne sévérité de la discipline. Ayant ainsi régénéré l'armée, le consul investit étroitement Numance, de manière à empêcher toute introduction, soit de vivres, soit de troupes. Son but était évidemment de réduire la place plus par la famine que par les armes. Une inégalité de soixante contre dix était une terrible chance contre les assiégés. Un jour qu'après avoir fait des prodiges de valeur, ils furent forcés de chercher un refuge derrière leurs remparts, leurs vieillards les réprimandèrent d'avoir fui devant un ennemi qu'ils avaient si souvent vaincu. « Le troupeau est le même, répondit un brave guerrier, mais il y a un autre berger. »

Rapporter en détail tous les événements de ce siége fameux, ce serait peut-être fatiguer

(1) *Terror imperii,* titre que méritaient noblement les Numantins.

le lecteur. Tant qu'il resta de la nourriture et par conséquent de la force aux habitants, ils bravèrent les fatigues et les dangers de la guerre. Dans leurs fréquentes sorties, ils cherchaient à exterminer l'armée; mais le prudent consul avait protégé ses troupes par des retranchements presque aussi forts que les remparts de la ville, et les assaillants furieux étaient obligés de s'en retourner sans leur avoir fait beaucoup de mal. Cependant la faim commençait à exercer de funestes ravages. Non-seulement les plus vils aliments étaient recherchés avec avidité, mais les cadavres mêmes étaient dévorés. En vain les habitants envoyèrent des députations au consul pour obtenir une paix honorable; en vain ils firent valoir leur propre générosité dans cinq occasions précédentes, où cinq armées de Rome s'étaient trouvées à leur merci; en vain ils réclamèrent une bataille en pleine campagne, afin de pouvoir au moins mourir sur le champ d'honneur; il répondit froidement qu'il ne voulait pas risquer la vie d'un seul soldat; qu'il renonçait à la gloire de la victoire, et se contentait d'attendre les effets inévitables de la famine. Cette réponse remplit toute la ville d'une fureur inexprimable, fureur rendue encore plus horrible par l'ivresse. Dans un accès de désespoir, les hommes sortirent d'une porte, les femmes de l'autre, et se précipitèrent avec une frénésie effrayante sur les retranchements romains. Mais quel effet trois ou quatre mille créatures épuisées par la faim pouvaient-elles faire contre le formidable boulevard de soixante mille hommes dans toute leur vigueur? Quelques-uns succombèrent; les autres furent repoussés dans la ville. Emilien, avec un rafinement de froide cruauté, ordonna que l'épée cessât de faire son office, ajoutant ironiquement, que plus il y aurait de bouches, plus les provisions restantes seraient promptement épuisées (1). Personne ne songeait encore à une reddition sans condition; il n'y avait encore personne qui ne préférât la mort plutôt que de voir sa femme, sa sœur ou sa fille victimes de la lubricité d'un féroce vainqueur, et de se soumettre à la perspective d'un éternel esclavage. D'une voix unanime, il fut résolu que ce serait à la faim de les délivrer de leurs maux. Mais leur impatience ne put attendre les lents effets d'une telle mort: les uns prirent du poison; les autres se percèrent de leurs épées; d'autres mirent le feu à leurs maisons et périrent dans les flammes. D'autres encore, considérant que cette manière de sortir de la vie était indigne de braves guerriers, se rendirent sur la grande place, et en présence d'un public qui applaudissait, ils engagèrent deux à deux un combat mortel. Le vaincu était immédiatement décapité, et son corps jeté dans un énorme feu. Le vainqueur recommençait ensuite le combat avec un autre, et infligeait ou recevait le même destin. Pendant ces terribles scènes, les pères et les enfants, les parents et les amis, se détruisaient les uns les autres, ou se précipitaient avec des cris d'un sauvage triomphe au milieu de la fournaise, qu'ils avaient, comme l'ancien roi Chaldéen, chauffée sept fois plus dans cette vue. Tous périrent ainsi, pas une créature animée ne survécut! Des ruines, du sang, la solitude, des corps mutilés et livides, furent les seules choses qui restèrent pour réjouir les yeux des vainqueurs, si l'on en excepte cependant les murs des maisons qu'il fit abattre, ainsi que les remparts (1).

(1) Velocius eos absumpturos frumentum, quod haberent, si plures fuissent. *Tit.-Liv. Ep.* lib. VIII.

(1) Tit.-Liv. *Epit. Hist.* lib. LVIII. Paterculus lib. II. Florus, *Epit.* lib II. Eutropius, *Brev. Rom.* lib. IV. Plutarque, *In vita Scipionis.* Orosius, lib. V, cap. 7. Nous avons beaucoup à regretter la perte de l'ouvrage écrit sur cette guerre par Polybe, témoin oculaire. Appien diffère sur un point des autres historiens; il dit que quand ils se virent réduits à la dernière extrémité, les Numantins ouvrirent les portes de leur ville, et prièrent Scipion de leur accorder un répit de dix jours, *pour se tuer les uns les autres,* et que le général romain leur accorda leur étrange requête. Pourquoi demander sa permission? Chacun ne pouvait-il pas se donner la mort lui-même?

La chute de Sagunte avait déjà été assez terrible : celle de Numance fut vraiment horrible ; elle se présente seule dans les annales du monde, comme un monument d'effrayante sublimité, attestant que dans des cas extrêmes, l'homme a une puissance qui ne le cède point à celle d'un démon. Mais quel langage peut caractériser la conduite du général romain ! Il fallait assurément qu'il fût le principe du mal incarné, pour contempler ainsi froidement de telles horreurs, des horreurs qu'un mot de sa bouche aurait fait cesser. S'il y a pour la conduite de l'homme une rétribution sur la terre, et l'histoire bien comprise, n'est qu'une image de la justice morale de Dieu ici-bas, la fin d'un tel homme (1) ne pouvait être douce et tranquille, et certes elle ne le fut pas (2). Que sa mémoire soit à jamais maudite !

De 132 à 81. -- Le malheur de Numance fut l'avant-coureur de la soumission des trois quarts de la Péninsule. Elle répandit une telle terreur parmi toutes les peuplades indigènes, excepté celles qui, par la position de leurs demeures, avaient peu à craindre d'une agression étrangère, qu'elles envoyèrent des députations au vainqueur, soit pour reconnaître la souveraineté, soit pour solliciter l'alliance de Rome. A dater de cette époque, leurs luttes pour l'indépendance ne furent ni fréquentes ni simultanées. Des insurrections partielles, faibles et séparées par de longs intervalles, et les irruptions des Cimbres que les Celtibères forcèrent à repasser les Pyrénées, furent les seuls événements qui varièrent l'uniforme tableau des rapacités prétoriennes, et fournirent de nombreuses occasions d'exercer leur cruauté, jusqu'au temps où les guerres civiles de la république inondèrent de nouveau la Péninsule de flots de sang. Le lecteur va donc se trouver transporté tout-à-coup à ces guerres ; et il n'aura guère sujet de regretter ce bond par-dessus les événements obscurs et sans intérêt de plus d'un demi-siècle, car pendant tout l'intervalle de la chute de Numance à l'usurpation de Sylla, l'Espagne présente le tableau d'une triste uniformité.

81. — Dans la liste des proscriptions qui suivirent le triomphe de Sylla, se trouvait le nom de Quintus Sertorius, qui avait naguère servi en Espagne comme tribun du peuple. Sertorius, dit Salluste, était dans toute la force de l'âge, doué de toutes les qualités physiques et intellectuelles qui forment le bon soldat. Une rare sobriété l'avait fait remarquer parmi les généraux romains, et il ne le cédait à aucun d'entre eux sous le rapport des talents militaires. Insouciant du danger, modéré dans le succès, il ne se laissait ni décourager par les revers, ni emporter par la bonne fortune. Dans l'action, il avait un œil d'aigle pour saisir le moment décisif, frapper un grand coup, et reconnaître par quelle manœuvre on pouvait le mieux tromper l'ennemi. A ce portrait exact, il faut ajouter, comme lui servant d'ombre, une ardente ambition qui ne connaissait point de bornes, et qui aurait marché à son but, quand il aurait fallu, pour y arriver, traverser des mers de sang.

Ce général fut assez heureux pour échapper à l'épée sanglante du dictateur, débarquer dans l'Espagne-Citérieure, et gagner la faveur des peuplades ibériennes. Les intolérables exactions des gouverneurs locaux les rendaient assez disposées à embrasser la

(1) On le trouva mort dans son lit. B. C. 127. D'après le témoignage unanime des historiens, on ne peut douter qu'il ne mourut de mort violente : « *Suspecta fuit tanquam ei venenum dedisset Sempronia uxor.* » Tit.-Liv. LXIX. Orosius confirme le soupçon. Paterculus ajoute que son cou présentait des marques de violence. Aucune enquête ne fut faite sur cet évènement mystérieux, et cela pour des raisons assez claires ; l'une, dit Plutarque, était la crainte que l'on ne découvrît quelque chose qui accusât Caius Gracchus. Toute la famille y était sans doute pour quelque chose : la fin tragique de ses membres fournit une leçon instructive à l'historien chrétien.

(2) Voyez la tragédie de Numance, par Cervantes, composition qui, bien qu'extrêmement inégale, et abondant, comme tous ses autres ouvrages, en images à la fois basses et magnifiques, paiera amplement la peine qu'on prendra à la lire.

cause d'un homme qui leur offrait de faire redresser leurs griefs, et de leur assurer un meilleur avenir; neuf mille hommes se réunirent sous son étendard, et le mirent à même de lutter sur le sol de l'Espagne contre les forces de son vindicatif ennemi.

Ses premiers efforts ne furent pas heureux; par l'effet de la trahison de son lieutant, ses troupes furent mises en pleine déroute par le général de Sylla, et lui-même forcé de chercher sa sûreté sur la mer. A l'aide de quelques corsaires ciliciens, il prit possession d'Iviça; mais il fut aussi contraint d'abandonner cette place. Pendant qu'il délibérait si son meilleur parti ne serait pas de faire voile pour les îles Fortunées, et d'y passer dans la tranquillité le reste de ses jours, les pirates, ses alliés, l'abandonnèrent pour secourir le roi de Mauritanie, dont les états étaient alors envahis. Indigné de leur désertion, il résolut de se venger sur eux avant de commencer sa carrière philosophique. Il se hâta d'aller combattre le roi africain, et assura le succès au parti qu'il épousa. Le rôle de sage n'eut plus alors d'attrait pour lui, et il reçut avec joie une députation des Lusitains, qui venait lui offrir le commandement en chef de leurs forces, à condition qu'il les protégerait contre les ravages des partisans de Sylla. Accompagné de près de cinq mille de ses vétérans, il débarqua en Lusitanie, où ses forces s'accrurent promptement jusqu'au nombre de huit mille.

80. — Le vent de la fortune avait alors changé; les préteurs de Sylla, Didius et Domitius, furent les premiers qui sentirent la pesanteur de son bras. Sa victoire produisit un effet prodigieux sur les tribus lusitaines et celtibériennes, qui devinrent dès-lors ses plus fermes soutiens. Elles lui ouvrirent les portes de leurs villes, augmentèrent les rangs de son armée, et le mirent à même de triompher des forces nombreuses qui s'avançaient pour le combattre. En peu de mois, son pouvoir se trouva si complètement établi, qu'il parvint à réunir les deux nations, et à en former un seul état qui ne dépendait que de lui. Il accorda au peuple un gouvernement exactement semblable à celui de Rome; il créa trois cents sénateurs, romains de naissance, et il leur subordonna de nombreux magistrats qui, sous les titres de préteurs, de questeurs et de tribuns du peuple, présidaient à l'administration de la justice dans les provinces et dans les villes. L'armée fut équipée et exercée à la romaine; elle fut divisée en légions et en centuries, et soumise à des préfets, à des tribuns militaires et à des officiers subalternes, comme les armées de la république. Les grades supérieurs furent principalement remplis par des Romains; les troupes indigènes furent non-seulement armées, disciplinées, mais admises aux mêmes priviléges que les autres. Evora, dont il avait fait la capitale de la Lusitanie, devint sa résidence ordinaire, et fut embellie des plus nobles productions de l'art. Osca, maintenant Huesca, fut aussi constituée métropole de la Celtibérie; il lui donna une université, où la grammaire et la rhétorique étaient enseignées par des professeurs grecs et latins, où une foule d'élèves affluaient de toutes les parties de la Péninsule. Il assistait souvent à la distribution des prix que l'on faisait aux heureux concurrents. C'était lui qui présidait aux examens, et communiquait l'esprit d'émulation aux naturels. Le succès dans les sciences était récompensé par le droit de bourgeoisie, et rendait par conséquent admissible aux plus hauts emplois civils. Dans le fait, il ne négligeait rien de ce qui pouvait civiliser un peuple brave et actif, et en faire l'auxiliaire de ses grands desseins. Une nouvelle activité fut donnée aux opérations des mines, des arsenaux furent ouverts, des armes fabriquées, et les arts mécaniques, surtout ceux qui se rapportaient à la guerre, reçurent une grande impulsion (1).

Cependant ce grand homme, qui fut ainsi salué comme le régénérateur de l'Espagne,

---

(1) Sallustius, *Fragmentum historiæ*, lib. I et II. Florus, *Epitome*, lib. III, cap. 22. Plutarque, *In vitis Sertorii et Pompei*. Orosius, *Adversus Paganos historiar.* lib. V, cap. 23.

ne paraît pas avoir jamais eu l'intention sérieuse d'assurer son indépendance. Il affirmait, il est vrai, que son cœur était dans son pays adoptif, qu'il n'avait que sa grandeur pour but; mais toutes ses actions tendent à confirmer que ses vues s'élevaient jusqu'à la dictature du monde romain. Il voulait, non pas humilier la république, qu'il aimait autant qu'un ambitieux égoïste peut aimer quelque chose en dehors de sa propre satisfaction, mais ses ennemis personnels, ceux qui avaient voulu le faire périr. Il n'oubliait jamais qu'il était exilé; à l'exception de ses compatriotes, il regardait tous ceux qui l'entouraient comme des barbares dont il ne supportait le commerce que dans l'espoir d'en faire les instruments de sa grandeur (1).

L'ascendant prodigieux qu'il avait ainsi acquis sur les naturels étonne; mais on en trouve une explication assez naturelle dans les impostures par lesquelles il cherchait à agir sur leurs sentiments superstitieux. Un chasseur lusitain lui avait fait présent d'une belle biche blanche, qui devint tellement apprivoisée qu'elle le suivait comme un chien. Il leur fit croire que cette créature était un don de Diane, et servait d'intermédiaire entre lui et la déesse. Lorsqu'elle paraissait couronnée d'une guirlande de fleurs, le peuple était persuadé que son général allait remporter quelque avantage signalé. A quels misérables expédients l'ambition ne peut-elle point s'abaisser!

Les succès étonnants de Sertorius éveillèrent la jalousie non moins que les craintes de Sylla. Le consul Métellus Pius mit ses légions en mouvement pour anéantir l'audacieux rebelle; mais la victoire se déclara pour son antagoniste, dont l'arrivée de Perpenna à la tête de seize mille soldats romains rendit les forces encore bien plus redoutables. Le sanguinaire dictateur avait cessé d'exister; mais son parti subsistait, conduit par Métellus. Ce général étant évidemment incapable de lutter seul contre Sertorius, la république envoya le fameux Pompée à son secours.

De 76 à 73.— Depuis cette époque, la fortune de la guerre devint variable. Pendant quelque temps Sertorius triompha de Métellus et de Pompée; mais à leur tour ils réduisirent plusieurs de ses places fortes, et défirent son lieutenant Perpenna. Enfin les deux chefs se rencontrèrent sur le bord du Xucar. Tous deux déployèrent une grande valeur; mais après une lutte opiniâtre et sanglante, la victoire se déclara encore pour Sertorius. Cet avantage toutefois fut inutile : ayant effectué sa jonction avec Métellus, Pompée fit de nouveau tête au vainqueur qui chercha un refuge derrière ses retranchements. La disparition de son oracle, la fameuse biche blanche qu'il avait cachée lui-même, lui servit à expliquer ce revers: « Diane, dit-il, mécontente de ses partisans, avait rappelé à elle sa céleste messagère, et lui avait ordonné de se retirer devant Métellus : mais en même temps elle lui avait donné des espérances de pardon et de succès s'ils lui offraient les sacrifices convenables. » Pour tirer ses troupes du danger qui les environnait, il eut recours au fameux expédient de Viriate : à un signal donné, elles s'échappèrent par une multitude de sentiers différents. Il les rejoignit, offrit les sacrifices requis, et le lendemain, pendant qu'il était au milieu de son conseil, occupé à délibérer, l'animal bondit tout-à-coup dans la salle, et témoigna son affection en appuyant sa tête sur les genoux du général. Tous les assistants, romains et indigènes, poussèrent des cris de joie en revoyant la divine messagère. Personne ne manifesta plus de plaisir que l'artificieux auteur de cette farce. S'adressant à la biche, il lui demanda quels étaient les ordres de la terrible déesse des forêts, et annonça aux spectateurs qu'ils étaient rentrés dans sa faveur, et pouvaient compter sur une victoire prochaine. Cependant on ne put guère dire que la prédiction fut vérifiée; car s'il battit Pompée, son lieutenant Perpenna fut défait par Métellus avec une perte presque égale. La fortune fut à peu près balancée des deux côtés; la victoire du jour fut neutralisée par

(1) Plutarque est beaucoup trop favorable à ce Romain, comme il l'est à la plupart des personnages dont il a prétendu retracer la vie.

la défaite du lendemain. Mais ce furent les généraux de la république qui souffrirent le plus, parce que leurs pertes ne pouvaient se réparer ni aussi vite, ni aussi efficacement que celles de Sertorius, qui disposait à son gré des ressources de la Lusitanie et de la Celtibérie, et qui avait pour alliées les peuplades belliqueuses de la Cantabrie et des Asturies (1).

La guerre aurait peut-être continué encore quelque temps avec le même caractère indécis, si quelques circonstances particulières n'avaient hâté la catastrophe de Sertorius. Le prix mis à sa tête par un décret de Metellus, et le succès de Pompée contre quelques unes des villes qui s'étaient déclarées pour lui, firent chanceler quelques-uns des soldats romains dans la fidélité qu'ils lui avaient jurée; les uns désertèrent, les autres lui devinrent suspects. Il ne choisit plus alors que des indigènes pour amis et pour conseillers. Cette méfiance contre une nation et cette confiance dans l'autre donnèrent naissance à deux factions, dont les intrigues empoisonnèrent sa vie. Les indigènes lui rapportaient toutes les paroles séditieuses qu'ils avaient entendues de la bouche des Romains; ceux-ci voulant creuser un abîme entre lui et leurs rivaux, commettaient une foule d'actes arbitraires pour lesquels ils alléguaient l'autorité du général; les deux partis faisaient également entendre des plaintes; des complots pour lui ôter la vie, furent découverts ou inventés. Ces intrigues le tenaient dans un état d'agitation et d'alarmes continuelles; dans l'intérêt de sa propre défense, il punit les accusés, sans faire beaucoup d'attention à la validité des témoignages produits contre eux; en un mot il soupçonna tout le monde, et devint cruel à la fois envers les Espagnols et les Romains. Une conspiration fut ourdie par Perpenna, qui avait toujours été jaloux de son autorité, et qui résolut de la faire passer dans ses propres mains. De concert avec ses complices, il forgea une lettre, qui était censée écrite par un des lieutenants du général, et qui renfermait la nouvelle d'une victoire remportée sur l'ennemi. Sertorius la lut avec d'autant plus de plaisir que depuis quelque temps ses affaires ne présentaient plus un aspect aussi favorable qu'auparavant. Dans la bonne humeur que lui causa cette nouvelle, il accepta une invitation à un souper splendide qu'on avait préparé pour célébrer le succès de ses armes. Les conspirateurs le reçurent avec beaucoup de respect apparent; mais à la fin, feignant d'être emportés par l'ardeur du vin, leur langage prit un ton inusité d'inconvenance et même de hardiesse. Pensant que les remontrances n'auraient aucun effet sur des hommes dont l'état approchait de l'ivresse, le général s'inclina sur son siége pour échapper à une conversation qu'il désapprouvait. Perpenna prit alors une coupe pleine de vin, et la laissa tomber sur le parquet; c'était le signal convenu. Au même instant un des traîtres porta un coup à Sertorius qui voulut se lever; mais on lui saisit fortement les mains, pendant qu'une douzaine de poignards cherchaient le chemin de son cœur (1).

Celui qui verse le sang de l'homme, verra son sang versé par la main de l'homme, est une sentence dont toute l'expérience humaine confirme la vérité. Perpenna succéda à la puissance de sa victime; mais il fut vaincu dans la première bataille et fait prisonnier par Pompée. Le misérable, dans l'espoir du pardon, présenta au vainqueur un certain nombre de lettres qu'il avait trouvées parmi les papiers de Sertorius, et qui compromettaient quelques-uns des premiers personnages de Rome. Le méprisant à la fois pour sa trahison et son abjecte bassesse, Pompée détruisit noblement ces dangereux témoignages, et ordonna de le mettre à mort. Tous les complices de Perpenna subirent le même sort, un seul excepté, qui traîna une vie plus triste que la mort même, poursuivi par la malédiction de Dieu et des hommes.

(1) Voir les mêmes auteurs que nous avons déjà cités.

(1) Outre les mêmes autorités que plus haut, voyez Plutarque, *In vita Luculli*, et Appien, *Bell. civ.*, lib. I.

Après sa mort, Sertorius fut encore l'idole de l'Espagne ; sa mémoire fut précieusement conservée dans le cœur des indigènes, qui pleuraient en réfléchissant à ses grandes vertus, à son héroïsme, à sa générosité, à son affabilité et aux services qu'il leur avait rendus. Si l'épée de Pompée n'avait pas vengé sa mort, leurs mains se seraient teintes dans le sang des conspirateurs. Plusieurs d'entre eux abandonnèrent la cause générale ; quelques-uns se soumirent à Pompée, d'autres cherchèrent un refuge dans leurs montagnes et dans leurs forêts. Avec Sertorius s'évanouit la dernière étincelle de l'indépendance nationale.

De 72 à 60. — Les villes qui avaient obéi aux chefs décédés se soumirent alors aux Romains. Pompée poursuivit ses succès de l'Andalousie jusqu'aux Pyrénées. Pampelune, dans la Navarre, s'éleva à sa voix. Après son départ, les préteurs n'eurent plus affaire qu'à des insurrections partielles, occasionées par leur propre rapacité, et toujours réprimées sans difficulté, jusqu'à ce que les guerres entre César et Pompée vinssent ébranler la Péninsule de son centre à ses extrémités, et en faire le théâtre d'horreurs trop pénibles pour qu'on puisse y arrêter les yeux (1).

César visita d'abord l'Espagne comme questeur ; neuf ans plus tard, il y revint comme préteur de l'Espagne-Ultérieure. La Gallice et les parties de la Lusitanie, qui avaient jusqu'alors conservé leur liberté, furent les premières à sentir la puissance de ses armes, et à se soumettre au joug. Lorsque les trois lieutenants de Pompée, auquel on avait assigné, comme triumvir, le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique, arrivèrent, ils ne trouvèrent presque rien à faire, jusqu'au temps où César revint une troisième fois pour arracher ces riches provinces de leurs mains.

Le plan de ce grand capitaine était d'attaquer l'Espagne sur deux points. Pendant que son lieutenant Fabius franchissait les Pyrénées, et pénétrait dans l'Espagne-Citérieure, il débarqua à Ampurias, et marcha sur l'Èbre. Cependant avant que les deux armées eussent fait leur jonction, Fabius avait essuyé un revers près de Lérida, contre les forces réunies d'Afranius et de Petreius, deux lieutenants de Pompée. Mais il eût fallu que cette perte fût bien considérable pour que le génie de César ne pût la réparer. Son premier objet était de couper les communications entre ses ennemis et la ville d'où ils tiraient leurs provisions. Pour arriver à ce but, il tâcha de prendre possession d'une colline qui était entre leur camp et la place ; mais le détachement qu'il envoya à cet effet fut repoussé par les indigènes avec quelque perte. Il éprouva lui-même un autre désavantage. Son camp se trouvait entre deux rivières, la Cinna et la Segra, que la fonte des neiges des montagnes voisines et une pluie continuelle avaient rendues trop profondes et trop rapides pour qu'on pût les traverser avec sûreté. Ses provisions et les renforts qui lui venaient de la Gaule étaient sur la rive opposée, en danger de tomber entre les mains de l'ennemi. Bientôt le manque de subsistance et le découragement qui commença à s'emparer de ses troupes, rendirent sa position difficile, et sa destruction fut déclarée inévitable. Mais les ressources de son génie étaient immenses, et il les connaissait à peine lui-même ; ayant construit de petits bateaux hors de la vue de l'ennemi qui gardait alors les bords, il passa tranquillement une portion de ses troupes sur la Segra, en partie cachée au camp ennemi par de hautes montagnes. Aussitôt il s'empara du sommet d'une de ces montagnes qu'il fortifia, et il put alors construire un pont sur lequel il fit passer sa cavalerie. Ayant transporté avec autant de promptitude et de succès ses renforts dans la même position, il se hâta de prendre l'offensive et battit Pompée. La nouvelle d'une victoire navale, remportée par sa flotte près de Marseille, arriva dans ce moment favorable, et attira à sa cause les Lacétains, les Ansétains, les Ilercavones, les Cosétains, et quelques autres peuplades de la Catalogne.

(1) Les mêmes autorités qu'auparavant, et de plus Paterculus, lib. II, et Dion Cassius, lib. XXIX.

Pour rétablir ses communications avec l'autre rive de la Ségra, et intercepter ainsi des deux côtés les provisions envoyées à Lérida et au camp de l'ennemi, il résolut d'adopter un expédient qui surprit celui-ci autant qu'il l'effraya. Ce fleuve étant trop profond et trop rapide pour qu'on pût construire un pont vis-à-vis de l'endroit où il campait, il se préparait à en détourner une portion dans un réservoir, de manière qu'on pût le passer à gué. Mais les deux généraux de Pompée, dont la position était déjà suffisamment critique, n'attendirent pas le succès de ce moyen imprévu; ils quittèrent Lérida, dans l'intention de traverser l'Èbre, et d'établir le théâtre de la guerre dans la Celtibérie. Ils furent bientôt rattrapés par l'infatigable César, et bloqués entre les montagnes qui s'étendent entre l'Èbre et la Cinna. Vainement ils essayèrent de rompre ses lignes et de retourner à Lérida, ils manquèrent bientôt de subsistances, et furent enfin obligés de capituler (1).

Ainsi finit la première campagne de cet habile capitaine qui, sans risquer le salut de ses troupes, réussit par des mouvements adroitement combinés, à réduire l'ennemi à la dernière extrémité. Sa conduite dans cette occasion mémorable a excité l'admiration des meilleures autorités militaires (2).

Des armées de Pompée 25,000 hommes restaient encore sous Varron, qui commandait dans la Bœtique. Le vainqueur marcha contre lui, et le força aussi à se rendre. Ayant ainsi fait reconnaître son autorité dans la Péninsule, il nomma ses lieutenants Cassius et Lepidus préteurs des deux grandes provinces, et retourna à Rome.

(1) Cæsar, *de Bello civili*, lib. I. Tit.-Liv., *Epito. histor.*, 110. Florus, lib. IV, cap. 1. Dion Cassius, lib. XL et XLI. Suétone et Plutarque, *In vita Cæsaris.* Orosius, *Adversus Paganos historiarum libri septem*, lib. VII, cap. 15.

(2) Guiscard, *Mémoires historiques et critiques*, etc., tome I et II. Puységur, *Art de la guerre*, tome II. Crissé, *Commentaires de César*, avec des notes critiques, historiques et militaires, tom. III et IV.

48.—La rapacité non moins que la tyrannie de Cassius, irrita à un tel point et les indigènes et les Romains, qu'ils se révoltèrent ouvertement, et choisirent Marcellus pour préteur à sa place. Il eut recours au roi de Mauritanie, et à Lépidus, qui gouvernait la province Citérieure; ils accoururent à son secours; mais le dernier, en apprenant sa conduite, épousa le parti contraire. Cet homme est un autre exemple de la rétribution divine: s'étant embarqué à Malaga avec ses immenses trésors, dans l'intention de revoir l'Italie, lui et ces mêmes trésors furent engloutis près de l'embouchure de l'Èbre (1).

47.—La chute de Pompée en Afrique ne rendit pas la paix au monde romain. Le fils de cet homme fameux choisit l'Espagne comme le théâtre le plus propre pour combattre le redoutable dictateur. Un grand nombre de partisans de son père s'y étaient réfugiés en fuyant d'Afrique, et la mémoire de ce père y était encore chérie par plusieurs peuplades indigènes. Une armée se leva à son arrivée; la Bœtique se déclara pour lui, et le successeur de Cassius fut forcé de fuir (46 ans av. J. C.); César accourut une quatrième fois en Espagne pour soutenir ses ambitieux projets par la destruction de ses antagonistes.

45.— Après avoir réduit plusieurs villes qui s'étaient déclarées pour le jeune Pompée, César établit son camp à la vue de l'ennemi, sur les plaines de Monda, à vingt-quatre milles de Malaga. D'abord l'action qui suivit, fut défavorable au dictateur; après une lutte opiniâtre, ses rangs commencèrent à plier. Son agitation était extrême; il s'élança de son cheval, éleva son casque en l'air, et se précipitant au milieu de ses soldats, il s'écria: « Soldats, je suis votre César! Vétérans! » après tant de victoires, vous laisserez- » vous vaincre par un jeune homme? abandonnerez-vous ainsi votre chef? Ah! plutôt » que de périr par le fer de Pompée, j'aime » mieux périr de ma propre main! » En disant ces mots, il plaça la pointe de son épée

(1) Les mêmes autorités qu'auparavant; voy. aussi Hirtius Pansa, *de Bello Hispanico*, cap. 8.

contre sa poitrine ; mais elle lui fut arrachée, et un cri général s'éleva autour de lui: « Jamais » nous n'abandonnerons notre César ! » Ils reprirent courage ; ils se précipitèrent contre l'ennemi avec fureur ; la victoire fut décisive. Pompée s'enfuit après avoir perdu trente mille des siens. Les débris de cette armée naguère formidable se jetèrent dans Monda, qui ouvrit ses portes au vainqueur, après un siége très meurtrier. Pour compléter le succès de César, Pompée lui-même fut pris et tué, après une vaine tentative pour s'échapper par mer du port de Carteia.

De 44 à 42.— Les villes de la Bœtique, qui étaient encore occupées par les adhérents de Pompée, furent promptement réduites par César. Mais il n'eut pas plus tôt quitté le pays que Sextus Pompeius, frère de celui qui venait de périr, renouvela la guerre dans la Lusitanie, et la transporta ensuite dans la Bœtique. L'incendie aurait pu de nouveau se communiquer à toute la Péninsule, si la mort du dictateur n'avait apaisé la fureur du parti contraire. La politique de Lépide et d'Auguste, à qui elle appartint successivement, parvinrent à la tranquilliser. Quelques troubles partiels éclatèrent, il est vrai, avant que le dernier se fût emparé de la souveraineté du monde romain ; mais ils furent promptement réprimés par les mesures vigoureuses de ses généraux (1).

Sous les empereurs, l'Espagne n'eut pas une histoire distincte de celle de l'empire lui-même, dont elle devint une province paisible. Cependant, quelques événements intérieurs qui ont été un peu négligés par l'historien du monde romain peuvent mériter d'occuper un instant l'attention.

38. — Octave ne se fut pas plus tôt élevé à l'empire, que toute l'Espagne fut déclarée pour toujours tributaire des empereurs. Cette soumission de tant de peuples à un seul chef, cette souveraineté de tant de territoires, dont les uns avaient été indépendants, les autres alliés de Rome, a paru à juste titre assez importante pour servir de base à un nouveau système de chronologie. De là l'*ère espagnole*, qui commença trente-huit ans avant Jésus-Christ, et d'après laquelle les écrivains nationaux continuèrent à compter jusqu'au quatorzième siècle, où elle fut remplacée par l'ère chrétienne.

Un des premiers actes d'Auguste fut de décréter une nouvelle division du pays. L'expérience avait prouvé que l'ancienne division en deux grandes provinces, la citérieure et l'ultérieure, était trop étendue pour que chaque province pût être bien administrée par des gouverneurs locaux. On en fit trois alors; la Tarragonaise, qui comprenait la Catalogne, l'Arragon, la Navarre, la Biscaye, les Asturies, la Gallice, une partie du royaume de Léon et du Portugal, les deux Castilles, la province de Murcie, Valence et les îles Baléares ; la Bœtique, qui comprenait Grenade et l'Andalousie, avec une petite portion de l'Estramadure, jusqu'à la Guadiana; et la Lusitanie, qui contenait le reste de l'Estramadure, les Algarves, et tous les territoires du Portugal et de Léon jusqu'au Duero. Le politique empereur abandonna au sénat l'administration de la Bœtique, comme étant la plus soumise des provinces, conservant pour lui celle des deux autres; sous prétexte qu'il fallait le bras puissant de l'autorité militaire pour les tenir dans l'obéissance, il conserva ainsi dans ses propres mains la disposition de toutes les armées romaines qui étaient dans la Péninsule.

26. — L'importance de ses possessions en Espagne était une raison suffisante pour qu'il les visitât en personne. A son arrivée en Catalogne, il trouva ses troupes vivement engagées dans la guerre cantabre. Cette nation indomptée avait jusqu'alors, ainsi que les Astures, refusé de se soumettre aux Romains, et souvent prêté son assistance aux Vaccéens dans les luttes que ceux-ci avaient soutenues contre les envahisseurs. Le dessein d'Auguste était de pénétrer dans le cœur même des montagnes cantabres ; mais après quelques opérations

(1) Tit.-Liv. *Epit. histor.* 115. Florus, *de Bello Hispanico.* Dion Cassius, lib. 43. Orosius, lib. VI, cap. 16. Eutropius, *Brev. rer. rom.*, lib. VI. Ajoutez à ces auteurs Suétone et Plutarque, *In vita Cæsaris.*

sans importance, il trouva qu'il n'y avait pas de lauriers à cueillir pour lui dans une telle guerre, et il laissa la poursuite des hostilités à son lieutenant Antistius. Les efforts de celui-ci furent plus heureux ; il battit les habitants, les poursuivit dans les retraites de leurs montagnes, et les força de se rendre, mais non pas avant d'avoir éprouvé de grandes pertes. Fidèles à leur caractère, plusieurs des prisonniers se donnèrent fièrement la mort. Les mères tuèrent leurs enfants, puis se tuèrent les unes les autres, pendant que les hommes se précipitaient au milieu des vainqueurs, pour y chercher une mort glorieuse. L'armée romaine parcourut en triomphe ces sauvages régions, qui reconnaissaient ainsi temporairement la souveraineté de l'empereur. Le même succès accompagna les armes de Carisius, parmi les Astures.

De 25 à 19. — Mais l'Espagne septentrionale, était plutôt vaincue que soumise ; quelques districts de la Navare ne furent jamais foulés par un pied romain, et ceux mêmes qui se soumirent aux lieutenants d'Auguste, se révoltèrent aussitôt que leurs oppresseurs furent retirés. Deux fois les Astures et les Cantabres se levèrent contre Rome, et deux fois ils furent obligés de se soumettre. Enfin les deux partis semblèrent fatigués de la guerre ; les indigènes, parce qu'ils ne pouvaient espérer de renverser la puissance de leurs vainqueurs, et les Romains, parce que, bien qu'ils parcourussent en tous sens le pays, ils ne pouvaient conserver la possession de ces montagnes, ni par conséquent en réduire les habitants au même état d'esclavage que les parties plus accessibles. Tant que les naturels professèrent une obéissance nominale pour Rome, et s'abstinrent de harceler leurs voisins de la plaine, on les laissa jouir d'une grande liberté. Ce fut ainsi que les bienfaits de la paix furent rendus au pays, deux cents ans après l'invasion du premier Scipion.

Tout égoïste qu'était la politique d'Auguste, elle fut souvent favorable à ses sujets. S'il les tenait dans la condition d'esclaves, il se montrait, plus par calcul peut-être que par principe, protecteur clément et magnifique. Pour soustraire l'Espagne à la rapacité des gouverneurs locaux, ce fléau de tous les pays conquis, il décréta qu'à l'avenir ils n'extorqueraient aucune contribution d'une province vers la fin de leur administration. Il permit, il est vrai, aux provinces de témoigner leur reconnaissance aux gouverneurs qui le méritaient, mais seulement soixante jours après leur départ. C'était une loi admirable ; elle les rendait attentifs à cultiver la faveur du peuple, et à se rendre dignes d'une récompense qui devait désormais être accordée, non pas à la puissance ou par la flatterie, mais par la libre volonté des gouvernés. Il ouvrit des communications avec l'intérieur en faisant construire des routes qui traversaient toutes les parties du pays, et en érigeant des ponts sur la plupart des rivières ; il fonda de nouvelles colonies, exempta plusieurs villes du paiement des taxes, conféra à d'autres les priviléges de citoyens romains, et éleva beaucoup d'indigènes aux plus hautes dignités. Assez souvent aussi, il montra des qualités que nous aurions quelque peine à concilier avec la teneur habituelle de sa conduite, si l'expérience ne prouvait pas que l'espoir des applaudissements peut rendre l'égoïste généreux, et donner de la clémence à l'homme le plus vindicatif. On en vit un remarquable exemple dans un certain Caracota, fameux brigand, qui, à la tête d'une bande formidable, avait long-temps ravagé avec impunité les campagnes des environs et défait les troupes envoyées pour le prendre, ou éludé leur poursuite. Mais lorsqu'Auguste eut mis sa tête à prix, il eut lieu de trembler ; le dernier de ses compagnons pouvait à tout moment lui ôter la vie. Il se rendit donc près de l'empereur, avoua ses crimes, promit d'y renoncer, et finit par demander non-seulement son pardon, mais la récompense qui avait été promise pour sa capture. La singulière intrépidité de ce bandit et sa confiance dans la clémence impériale firent une profonde impression sur Auguste, qui lui accorda volontiers ce qu'il demandait. Une conduite semblable, des bienfaits tels que ceux que

nous venons de rapporter, pouvaient fort bien conquérir l'attachement d'un peuple qui avait long-temps gémi sous l'oppression, et qui dans tous les siècles s'est fait remarquer par un prompt ressentiment des injures et une vive reconnaissance des faveurs. Dans la plénitude et l'aveuglement de leurs cœurs, ils lui érigèrent des autels pendant sa vie et des temples après sa mort (1).

A. D. de 14 à 37. — Le règne de Tibère fut un fléau pour l'Espagne, comme pour la plupart des autres provinces de l'empire. Sa propre rapacité était déjà assez insigne; celle de ses préteurs et de ses proconsuls était pire encore. Il faut ajouter à cela une cruauté qui ne se ralentissait jamais, et qui comptait pour rien la vie de milliers d'hommes, quand il s'agissait de satisfaire sa vengeance ou son avarice. En vain les malheureux habitants en appelaient à sa justice, les oppresseurs étaient ses créatures, et par leur conformité avec lui, ils pouvaient compter sur l'impunité. Le sénat se crut enfin obligé de bannir un de ces tyrans odieux; un autre fut assassiné par un naturel dans un moment d'indignation. Ces exemples, ainsi que la crainte d'une insurrection générale, produisirent sans doute quelque effet sur les gouverneurs qui vinrent après eux; mais ils n'en produisirent aucun sur le tyran lui-même, qui confisqua les biens des riches, doubla les taxes, priva les enfants de leur héritage, encouragea les délateurs, et sous le moindre prétexte bannit ou exécuta tous ceux dont il convoitait la fortune, et dont il redoutait le patriotisme (2).

A. D. 37. — Caligula fut pire encore. Après avoir épuisé le trésor romain par les plus honteux excès, il tourna ses regards vers l'Espagne, comme étant le pays où il trouverait des moyens de remplir ses coffres, et il partit de Rome spécialement dans cette vue; mais sa fin tragique sauva la Péninsule du malheur de sa présence. (De 41 à 70.) Claude et Néron succédèrent aux vices de leurs prédécesseurs, et y ajoutèrent même beaucoup. La fatale sévérité avec laquelle ce dernier traita la famille de Sénèque fut un crime plus noir aux yeux des Espagnols que tous ses autres excès mis ensemble. Ce pays ne fut pas lent à trouver un vengeur. Galba, gouverneur de Tarragone, à la prière et des Gaulois et des Espagnols, leva l'étendard de la révolte, fut déclaré empereur par les Romains et les naturels, et son choix fut confirmé par le sénat, à la nouvelle de l'assassinat de Néron. Mais il n'arrive pas souvent que la trahison soit heureuse. Assassiné lui-même, après sept mois d'empire, Galba aurait pu être un avertissement pour la postérité, si l'ambition était capable de profiter de quelque leçon. Il eut pour successeur deux chefs dont le règne fut encore plus éphémère, qui descendirent, dans la tombe, pour ainsi dire le lendemain où ils étaient montés sur le trône (1).

De 70 à 81. — Vespasien, et après lui Titus, travaillèrent avec succès à réparer les maux que l'anarchie, la rébellion et la continuelle effusion du sang, avaient causés au pays. Sous le premier, Pline le Naturaliste, questeur de l'Andalousie; sous le second, Celer, proconsul de Tarragone, secondèrent avec zèle les vues bienfaisantes de leurs maîtres. (De 81 à 96.) Domitien défit leur noble ouvrage; ses préteurs et ses proconsuls, conformant leurs manières aux siennes, ne laissèrent aucune place à l'abri de leurs monstrueuses rapacités. Toutefois, quelques-uns de ces tyrans trouvèrent leur châtiment par l'effet des énergiques remontrances de leurs victimes, et surtout par l'intervention de Pline, qui, bien qu'il ne fût plus en Espagne, continuait à éprouver le plus vif intérêt pour son bien-être. La vie de Nerva fut trop courte

(1) Velleius Paterculus, lib. II, cap. 90. Tacite, *Annal.*, tom. I, cap. 3. Dion Cassius, lib. LIII, cap. 25.

(2) Suetonius, *In vita Tiberii*. Dion Cassius, lib. LVIII, cap. 22. Tacitus, *Annal.* tom. II, lib. 6.

(1) Tacitus, *Histor.*, lib. II, cap. 67, etc. Suetonius, *In vita Galbæ*. Dion Cassius, tom. XI, lib. LXV, cap. 10, etc.

pour le bonheur de la province, non moins que pour celui de l'humanité. Trajan, son fils adoptif et son successeur, Espagnol de naissance, et le premier étranger revêtu de la pourpre impériale, n'oublia heureusement ni l'un ni l'autre. (A. D. de 97 à 117.) L'Espagne peut à juste titre se vanter d'avoir donné au monde un des plus grands princes qui aient jamais porté le sceptre. Sous son règne, la paix et les arts florirent dans la Péninsule. De nouvelles routes furent construites par ses ordres, et les anciennes réparées. Le bel arc de Torre-den-Barca, en Catalogne, le prodigieux pont d'Alcantara, dans l'Estramadure, et la magnifique colonnade de Zalamea de la Serena, peut-être aussi le cirque d'Italica (vieille Séville), la tour de Corunna, le Monte-Ferrada, dans la Gallice, et les célèbres aqueducs de Tarragone et de Ségovie, attestent sa patriotique magnificence. Son successeur Adrien, qui était aussi son compatriote, hérita (de 117 à 138), non point, il est vrai, de ses talents et de ses qualités élevées, mais de son attachement pour le pays qui leur avait donné naissance à tous deux. On trouve encore dans plusieurs provinces de la Péninsule des monuments qui attestent leurs bienfaits et la reconnaissance avec laquelle ils étaient reçus. La même prospérité signala les règnes du grand et bon Antonin-le-Pieux, et de l'Espagnol Marc-Aurèle (de 138 à 195), dont la mémoire vécut longtemps dans les cœurs de leurs compatriotes. Ces quatre empereurs, dont trois étaient Espagnols et l'autre Gaulois, peuvent réclamer la gloire d'avoir rendu le monde plus heureux pendant les quatre-vingt-deux années de leur gouvernement, qu'il ne l'a été à toute autre période de l'histoire. Avec eux finit le règne de la raison et de la vertu, et par conséquent du bonheur social (1). Le petit nombre de bons empereurs qui parurent plus tard sur le théâtre du monde, furent incapables de retenir le torrent de la corruption universelle; ils ne se montrèrent que comme des lumières transitoires, qui rendirent plus frappantes les ténèbres qui les entouraient.

A. D. De 180 à 395.— Des trente empereurs et plus qui tinrent le sceptre depuis l'avènement de Commode jusqu'à celui d'Honorius, il en est peu qui aient des rapports immédiats avec l'Espagne, et le pays ne présente pas beaucoup de faits qui puissent intéresser un lecteur moderne, si ce n'est l'introduction et les progrès du christianisme, dont nous aurons bientôt à nous occuper. A mesure que l'autorité impériale s'affaiblissait, la tyrannie des gouverneurs locaux augmentait; les nerfs de l'administration se trouvant relâchés, et les lois méprisées par des magistrats corrompus et une soldatesque licencieuse, il y avait peu de sécurité soit pour les personnes, soit pour les propriétés. Pendant que la rapacité de l'homme puissant pénétrait dans la demeure du faible, et que les légions étaient occupées à réprimer les insurrections partielles que l'oppression avait fait naître, des bandes de voleurs organisées dépouillaient et l'industrieux agriculteur et le voyageur. Il faut ajouter à ces maux, le terrible fléau de l'invasion étrangère sous le règne de Galienus. Une masse de Suèves, de Francs et des autres barbares du nord de l'Europe, franchit les Pyrénées vers l'an 260, et réduisit en cendres plusieurs villes florissantes. Pendant douze ans, ce flot dévastateur se répandit sur cette opulente contrée laissée sans défense, et ce ne fut que par la valeur de

(1) Dion Cassius, tom. II, lib. 52, etc. Eutropuis, *Breviarium historiæ romanæ*, lib. VIII. Idartianus, *Adrianus imperator*. Aurel. Victor, *de Cæsaribus*, p. 129, etc. Gibbon, *History of decline and fall*, b. I, qui appelle cette période la plus heureuse dont ait jamais joui la race humaine, a parfaitement raison. Aurel. Victor, p. 134, paraît lui avoir fourni cette idée que confirme le savant Masdeu, p. 193 : « *Estos quadro » imperadores estrangeros formaron, sin duda » alguna, el siglo mas feliz del imperio roma- » no.* » Le nombre des médailles, des inscriptions en l'honneur des trois empereurs espagnols est très-considérable. Voyez *la Collecion de lapidas y medallas qui serven para mayor illustracion de la España romana*, par l'auteur que nous venons de citer, tome V ou VI.

Posthumus, rival de Galiénus, qui tenait la Gaule et l'Espagne sous son pouvoir, qu'il put être détourné et poussé vers les rivages de la Mauritanie. On voyait encore des traces de son aveugle furie du temps d'Orosius, qui écrivit au cinquième siècle. Mais une paix de cent cinquante années suffit grandement pour réparer les maux qu'il avait faits, si non pour assurer la tranquillité intérieure. La religion chrétienne produisit incontestablement son effet en Espagne comme elle le fit partout ailleurs; elle adoucit la férocité d'un peuple sauvage. Mais ensuite ses progrès furent lents; elle eut à combattre toute espèce d'obstacles, avant de parvenir à faire reconnaître sa vérité, et d'établir son autorité. On dit que Constantin-le-Grand dut sa conversion à un Espagnol.

Depuis le règne de Constantin jusqu'à celui d'Honorius, l'histoire d'Espagne présente également peu de circonstances particulières qui la distinguent de celle de l'empire. Elles trouveront place au commencement du livre suivant.

CHAPITRE II.

Etat civil, politique et religieux de l'Espagne sous les Romains.

Nous avons déjà dit qu'Auguste divisa l'Espagne en trois provinces, la Bœtique, la Lusitanie, et la Tarragonaise. Cinquante-quatre ans après sa mort, Othon ajouta à la Bœtique, ou plutôt y incorpora la province africaine de Tingitanie. Cette division subsista jusqu'au règne de Constantin-le-Grand, qui introduisit des changements importants dans l'empire. Non-seulement il sépara la Tingitanie de la Bœtique, mais il enleva à la province tarragonaise les gouvernements de Carthagène et de la Gallice; de cette manière il forma six provinces, Tarragone, Carthagène, la Gallice, la Lusitanie, la Bœtique et la Tingitanie. Théodose-le-Grand en ajouta une septième, les îles Baléares.

Les anciens gouverneurs des deux provinces de l'Espagne-Citérieure et de l'Espagne-Ultérieure, avaient un contrôle souverain à la fois sur les affaires civiles et militaires, et portaient le titre de consuls ou de préteurs. Comme d'après leur institution, ces dignités étaient annuelles, ceux qui les remplissaient plus d'un an s'appelaient proconsuls ou propréteurs. A l'avènement d'Auguste, les gouverneurs de la Lusitanie et de Tarragone prirent le titre de légats impériaux *(legati Augustales)*, pendant que ceux de la Bœtique continuèrent à s'appeler proconsuls. Chacun de ces grands dignitaires avait deux ou trois députés ou vice-légats, qui résidaient dans les grandes villes de chaque gouvernement. Tel fut le système général qui subsista jusqu'au temps de Constantin-le-Grand. Cet empereur divisa le monde romain en quatre grands diocèses, dont chacun était gouverné par un préfet prétorien. L'Espagne fut attachée à la préfecture des Gaules, et gouvernée par un vicaire *(Vicarius)*, dont dépendaient les gouverneurs locaux. Les appels étaient portés des tribunaux de ces gouverneurs à celui du vicaire, et de là à la cour du préfet. Les gouverneurs de la Lusitanie, de la Bœtique, et subséquemment de la Gallice, furent invariablement désignés sous le titre de consuls, pendant que ceux des deux autres provinces s'appelaient présidents *(præsides)*. Outre le vicaire, dont l'administration se bornait principalement aux affaires civiles, il y avait encore le comte, dont les fonctions étaient d'une nature militaire; mais quelquefois les affaires civiles et militaires revenaient également au vicaire (1).

(1) Le nombre complet des gouverneurs qui administrèrent l'Espagne romaine depuis la première invasion de Scipion jusqu'à celle des Goths fut de trois cent trente-cinq. Dix furent gouverneurs de toute l'Espagne; cent douze l'administrèrent après qu'elle fut divisée en deux provinces; cent cinquante-quatre, lorsqu'elle le fut en trois, et cinquante-neuf, lorsqu'elle le fut en cinq. Parmi eux, il y eut cinquante-sept con-

Il ne faut cependant pas supposer que l'autorité de ces officiers s'étendît sur toutes les villes de la Péninsule: quelques-unes étaient gouvernées, même en dernier ressort, par leurs propres lois; d'autres dépendaient immédiatement de la capitale du monde romain; d'autres étaient libres et abandonnées à leurs anciennes lois et à leurs anciens tribunaux. On distinguait les colonies, les municipes, les villes romaines, les alliées, les tributaires, et il y en avait encore d'autres qui jouissaient du droit latin. Ainsi la province de Tarragone contenait soixante-dix-neuf villes, dont douze colonies, treize villes romaines, dix-huit jouissant du droit latin, une alliée, et cent trente-cinq tributaires (1). La Bœtique renfermait cent soixante-cinq villes, savoir: neuf colonies, dix-huit municipes, vingt-neuf villes du droit latin, six villes libres, trois alliées, et cent vingt tributaires. Dans la Lusitanie, on comptait quarante-cinq villes, parmi lesquelles étaient cinq colonies, une municipe, trois villes du droit latin, et trente-six tributaires (2).

Les colonies étaient peuplées par des citoyens de Rome, principalement par des soldats; les habitants de ces villes ne perdaient pas le plus faible degré de leurs priviléges par leur séjour dans les provinces. Ils étaient gouvernés par les mêmes lois que la métropole, et étaient censés, comme les hommes libres non résidants des bourgs anglais, lui appartenir essentiellement; leur exemption de la juridiction des gouverneurs et des juges locaux n'était pas le moindre des avantages dont ils jouissaient. On observait de certaines cérémonies dans la formation d'une colonie. Après que des députés avaient choisi le lieu le plus propre pour la nouvelle ville, -- et comme les moines des temps postérieurs, ils se trompaient rarement dans leurs choix, -- les colons avançaient en rang de bataille pour en prendre possession; un prêtre traçait alors l'enceinte du nouvel établissement avec une charrue attelée d'un bœuf et d'une vache. Aussi sur presque toutes les médailles, on voit une charrue avec un attelage conduit par un prêtre; c'est là le symbole de la colonisation. Lorsque la colonie arrivait, les anciens habitants étaient arbitrairement chassés de leurs demeures pour faire place aux Romains. Les municipes étaient les villes qui étaient admises à l'honneur de la bourgeoisie romaine, qui étaient de même exemptes de la juridiction des gouverneurs provinciaux, et dont les habitants pouvaient aspirer aux plus hautes dignités, même dans la ville éternelle, soit en raison de leurs services publics, soit par la faveur des empereurs. Vingt-deux municipes furent successivement établies en Espagne; et bien que leurs priviléges ne fussent pas égaux à ceux dont jouissaient les colonies, leur prospérité était si brillante, que sous le règne d'Adrien, on doutait si les sociétés qui étaient sorties de Rome, ou qui avaient été reçues dans son sein, se trouvaient dans une position plus digne d'envie (1). Le droit du Latium était moins précieux; dans les villes qui le possédaient, les magistrats seuls étaient reconnus comme citoyens romains. Les villes libres *(immunes)* étaient celles que les conquérants laissaient

suls et proconsuls, quatre-vingts préteurs et propréteurs, trente-quatre légats et vice-légats, six préfets et propréfets, dix-neuf présidents et vice-présidents, dix-neuf préfets prétoriens, treize vicaires; les autres étaient des questeurs, des procureurs et autres ministres impériaux, dont les fonctions étaient entièrement civiles.

(1) Sans compter les îles Baléares, qui avant Théodose, dépendaient de la province tarragonaise.

(2) Cenni, *Dissertationes de Antiquitate ecclesiæ hispaniæ*, tome I, passim. Pline, *Historia naturalis*, lib. III, Masdeu, *España romana*, tome IX. Depping, *Histoire générale*, II, 33. Ce dernier auteur a commis plusieurs erreurs dans ses renvois.

(1) Aulus Gellius, *Noctes atticæ*, lib XVI, c. 13, tel qu'il est cité par Gibbon, *History of the decline and fall*, I, 44. L'empereur Adrien manifesta beaucoup de surprise de ce que les villes d'Utique, de Guades et d'Italica, qui jouissaient déjà des droits de municipes, aspiraient au titre de colonies.

dans la paisible possession de leurs lois et de leurs magistrats nationaux, et qui n'étaient point taxées pour l'entretien du reste de l'Empire. Ce privilége n'était accordé qu'avec répugnance, ou plutôt il était toujours extorqué par la nécessité et regardé avec jalousie; il ne fut conféré qu'à six villes espagnoles. Les cités alliées *(civitates confederatæ)* étaient encore moins nombreuses, et restèrent d'abord réellement indépendantes, comme le mot l'indique. Les villes tributaires *(stipendiariæ)* occupaient, comme leur nom le suppose, le dernier degré dans l'échelle de la société civile, et c'étaient elles qui soutenaient principalement le fardeau de l'empire romain.

Mais les distinctions entre ces diverses classes ne furent pas maintenues long-temps. Othon admit beaucoup d'Espagnols aux droits de bourgeoisie; Vespasien octroya le droit latin à celles des villes qui n'avaient pas encore ce privilége, et Antonin fit disparaître toutes les barrières qui restaient, tous les citoyens de son vaste empire ayant été déclarés citoyens de Rome; à dater de ce moment, la constitution civile devint nécessairement uniforme (1).

Les villes qui obéissaient à la constitution de Rome étaient gouvernées de la même manière que celles d'Italie; chacune avait son conseil municipal, appelé *Curia*, dont les membres *(decuriones)* étaient choisis parmi les principaux habitants des provinces. Leur poste ne paraît cependant avoir été très digne d'envie; selon toute probabilité il était gratuit, et en outre ils étaient responsables de la rentrée des impôts. Il fallait quelque sévérité pour forcer des hommes de considération à se charger des nombreuses obligations qu'il imposait, et dont la faveur de l'empereur pouvait seule les exempter. Les décemvirs, dont l'autorité était ordinairement annuelle, étaient les principaux magistrats de ces villes, et leur charge était environnée d'une grande considération. Dans certains endroits, la curie était présidée par quatre magistrats *(quatuorviri)*. Les édiles, dans les provinces comme à Rome, étaient chargés de la police générale, des édifices, des grandes fêtes, et du soin encore plus important d'approvisionner les villes; plus ils faisaient de dépenses dans les réjouissances publiques et les spectacles qu'on donnait au peuple, plus ils étaient estimés et aimés. A ces occasions, on frappait des médailles qui portaient leur nom. Les cabinets des curieux en conservent plusieurs; on y voit représenté un autel ou un taureau, ou un autre signe pour rappeler la fête que les édiles ont donnée. Cette charge était moins un moyen de s'enrichir que de faire un usage éclatant de ses richesses, et de faire montre de grandeur et de générosité; les monuments dont ils embellissaient les villes étaient souvent construits à leurs propres frais. Un chevalier romain, à qui la ville de Carthagène déféra le titre d'édile, ordonna par son testament que son héritier élevât un monument, probablement une statue, de deux cent cinquante livres pesant d'argent, et que l'inauguration s'en fît par un banquet public. Le conseil des décurions éternisa cette libéralité par une inscription conservée dans le royaume de Tunis, en Afrique (1).

Les curateurs étaient chargés de la distribution du blé contenu dans les greniers publics. Chaque ville avait un tribunal composé de dix juges *(decemviri)*, et c'était à trois de ces magistrats *(triumviri capitales)* qu'étaient dévolus l'exécution des condamnations capitales et le soin des prisons. Parmi les offices inférieurs de judicature, les anciennes inscriptions de l'Espagne nous font connaître les *accensi*, ou secrétaires particuliers; les *cornicularii*, ou copistes; le *questionarius*, qui sans doute interrogeait les témoins, le *tabularius*, qui paraît correspondre à l'assesseur des paroisses en Angleterre, et et les *bénéficiarii*, dont les fonctions ne sont qu'imparfaitement connues (2).

---

(1) Les mêmes autorités, excepté Cenni; ajoutez-y Florez, *Medallas*, cap. II.

(1) Masdeu, tome VI, inscrip. 723. Depping, II, 38.

(2) Voyez les différentes inscriptions recueillies par Masdeu, *España romana*, tome V et VI.

La législation de l'Espagne devant être examinée dans une partie subséquente de cet ouvrage, il est inutile de parler ici longuement de ses lois, surtout si l'on considère que ce sont les mêmes que celles qui ont régi Rome sous la république et sous l'empire, et qui par conséquent sont trop bien connues, pour exiger autre chose qu'une analyse succincte.

Le système financier des Romains était à la fois compliqué et ruineux, du moins sous les empereurs. Outre les contributions et les taxes ordinaires, telles que les capitations, les tributs, la taxe sur les successions, etc., l'Espagne devait encore fournir à la capitale un vingtième de son produit annuel en blé, et cela à un prix qui fut long-temps fixé par les magistrats romains eux-mêmes. La taxe sur les successions, qui se montait à un vingtième ou à cinq pour cent, fut imposée par Auguste, non pas toutefois sans une grande opposition de la part du sénat, composé de gens riches, sur qui cette nouvelle charge devait peser le plus. Elle fut modifiée par Trajan, de manière à frapper moins sévèrement ceux qui avaient des biens à léguer, ou qui devaient hériter ; elle fut doublée par Caracalla, qui la rétablit ensuite sur l'ancien pied du vingtième, jusqu'à ce qu'elle disparut définitivement du revenu public (1). Pour recevoir ces différentes sortes de contributions, il fallait toute une armée de fonctionnaires de divers grades, comme on en peut juger par les inscriptions anciennes, qui nous en ont conservé les noms et les titres. Si l'on voulait connaître exactement ces noms et ces titres, il faudrait les aller chercher dans les ouvrages spécialement consacrés à ce sujet. Nous en citerons seulement ici quelques-uns. Du temps de la république et sous les premiers empereurs, le droit du vingtième sur les successions était affermé par le fisc comme les autres impôts. Les fermiers qui formaient des associations, et qui étaient toujours des gens très riches, s'appelaient *publicani ;* ils avaient des receveurs, *vicesimarii*, chargés de lever l'impôt dans toute la province. Dans la suite, le gouvernement mit plus de régularité dans la levée de cet impôt; il en confia la direction à un surintendant, qui recevait les fonds, à mesure qu'ils rentraient, des mains des procureurs impériaux, appelés procureurs du vingtième des successions, pour les distinguer des procureurs des rentes domaniales, des péages, des affaires provinciales, etc. Quelquefois la même personne réunissait deux procurations différentes (1), et y joignait encore d'autres charges, telles que la place de tribun militaire, de chef de cohorte. Le poste de procureur du vingtième était en général occupé par des hommes de distinction, et paraît avoir été très honorable. Les procureurs avaient en sous-ordre des sous-procureurs, *subprocuratores*, des contrôleurs, *tabularii*, des collecteurs, *rationales*, et des teneurs de registres, de comptes, *a commentariis.* Ces places subalternes étaient occupées par des affranchis. Dans une inscription trouvée à Rome, on lit que celui en l'honneur de qui elle a été faite était à la fois procureur et collecteur. D'autres inscriptions portent que la même personne avait été procureur dans deux provinces très éloignées, par exemple, en Espagne et en Illyrie; mais il est possible que la personne ait occupé ces places à deux époques différentes.

Au temps de la république, il y avait un autre droit du vingtième que payaient les esclaves à qui l'on accordait la liberté et le droit de bourgeoisie ; la levée de cet impôt se faisait également par des fermiers et des procureurs; mais il cessa à la fin de la république (2).

L'Espagne, comme nous l'avons vu, eut autant à souffrir qu'aucune autre province de l'empire des besoins des empereurs et de la rapacité des gouverneurs résidents qui épuisaient toutes ses ressources. Il ne sera pas superflu d'entrer ici dans quelques détails, pour faire encore mieux comprendre quelle était la position de la nation espagnole sous

(1) On ne trouve aucune mention de cette taxe dans le code Justinien.

(1) Voyez Masdeu, *Inscrip. de Séville.*

(2) Depping, *Hist. gén. d'Esp.*, vol. II, p. 42. Nous faisons ici de nombreux emprunts à cet auteur.

les Romains. Dès que le sénat avait nommé le gouverneur, ou le préfet d'une province, il réglait par un décret l'état militaire, ainsi que la suite destinée à accompagner ce fonctionnaire, et à former, pour ainsi dire, sa cour dans le gouvernement où il devait résider. Cette suite était toujours conforme à la dignité du préfet, et à la grandeur de sa province : elle était entièrement défrayée pendant toute la route par les villes où le cortége s'arrêtait. Ce privilége, limité d'abord, fut toujours étendu davantage par les préfets, à mesure que les mœurs se corrompirent. Abusant de la soumission des villes provinciales, ils faisaient défrayer aussi une foule de personnes inutiles, qu'ils traînaient à leur suite dans les provinces, soit par vanité, soit pour varier leurs amusements; quelques-uns allèrent encore plus loin, et se firent payer, argent comptant, des sommes arbitraires par des villes qu'ils ne faisaient que traverser. Dès leur arrivée dans la province, les préfets publiaient un édit contenant les lois fondamentales d'après lesquelles devaient se juger les affaires litigieuses; ils y fixaient aussi le taux des usures qu'il serait permis de prendre pendant leur préfecture. Cette mesure était d'autant plus nécessaire, que dès le temps de la république, les provinces étaient remplies d'usuriers romains, qui spéculaient sur la misère du peuple, et lui extorquaient le peu de bien qu'il possédait. La valeur des capitaux n'était pas sans doute la même dans tous les temps. Une inscription conservée à Barcelone nous apprend que les biens fonds rapportaient annuellement, sous le règne de Marc-Aurèle, douze pour cent, dont le dividende se payait chaque mois (1). Mais les usuriers ne se contentaient pas d'un revenu aussi modique, et souvent ils se fiaient à l'amitié du préfet pour commettre les plus grandes injustices, n'étant même quelquefois que ses prête-noms. Le préfet s'entendait aussi très souvent avec les fermiers de Rome pour augmenter les impositions et pour étendre les droits qu'ils avaient en fermage; et quoiqu'il ne fût point chargé de la levée des contributions et des dépenses publiques, il s'y immisçait cependant secrètement en faveur des fermiers, qui à leur tour pouvaient le favoriser de plus d'une manière, puisque c'était d'eux que son questeur recevait les sommes nécessaires à l'entretien de ses troupes et de ses administrations. Les préfets étaient souvent encore amis des édiles de Rome, qui pour être en état de donner au peuple des spectacles pompeux, s'adressaient à eux pour avoir des fonds. Il était, à la vérité, défendu aux préfets de grever les provinces d'impôts extraordinaires, à moins que ce ne fût dans un cas urgent; mais ces gouverneurs, maîtres absolus dans les contrées éloignées de l'Italie, trouvaient moyen d'abuser impunément de leur pouvoir, et de dépouiller les particuliers pour satisfaire une basse cupidité, ou pour acheter la protection des hommes puissants de la capitale. Ils se plaisaient à susciter des bruits de guerres prochaines, et même à trouver des prétextes de mesures guerrières, afin d'avoir plus d'occasions de molester les peuples et de lever des contributions militaires; ils n'en exemptaient même pas les villes libres, qui, de droit, ne payaient aucun impôt extraordinaire. Pour l'entretien de la maison du préfet, la province était obligée de fournir une quantité fixe de blé. Les préfets se faisaient souvent donner, en place du blé en nature, une somme équivalente; mais au lieu de se conformer au prix courant des grains, comme cela leur était prescrit, ils le taxaient arbitrairement pour augmenter leurs rapines; ils en faisaient autant pour le blé que la province était obligée d'envoyer à Rome. Nous avons vu que le sénat se vit enfin dans la nécessité de les priver du droit de fixer eux-mêmes le prix que le gouvernement payait pour ces fournitures.

Abusant de toutes les facilités, que leur donnait leur autorité, d'opprimer le peuple, les préfets allèrent jusqu'à exiger comme un devoir les témoignages de reconnaissance que les provinces leur avaient donnés d'abord spontanément à la fin de leur préfecture, et

(1) Masdeu, tome VI, *Inscrip.* 963.

ils surent amener les conseils provinciaux au point de leur faire, à leur départ, des dons gratuits, de leur ériger des statues, et d'envoyer à Rome des députations solennelles, pour y rendre publiquement témoignage de la bonne administration du gouverneur. Nous avons fait mention plus haut de la loi par laquelle Auguste chercha à remédier enfin à cet abus (1).

L'état militaire de l'Espagne sous les Romains est un sujet peu compris. De nombreuses inscriptions attestent que cette importante province fournissait un nombre considérable de troupes pour les guerres étrangères ; mais, excepté dans les circonstances difficiles, et lorsqu'un danger menaçait, les troupes romaines dans la Péninsule excédaient rarement trois légions, quinze à dix-huit mille hommes, force si mince, qu'il fallait, ou que les naturels eussent perdu tout désir de recouvrer leur ancienne indépendance, ou qu'ils fussent complètement réconciliés avec la domination de leurs orgueilleux maîtres. Il est vrai aussi que la politique qui les admettait, non-seulement à l'honneur de la bourgeoisie, mais aux plus hautes dignités civiles, militaires, et même religieuses, était merveilleusement imaginée pour obtenir, non-seulement l'obéissance, mais encore l'attachement d'un pareil peuple. En outre, il paraîtrait que Rome suivait aussi la même politique que la cour actuelle d'Autriche, qu'elle envoyait dans des pays éloignés toutes les cohortes tirées de l'Espagne, et qu'elle n'envoyait dans la province que des légions entièrement romaines. On a retrouvé des monuments érigés en l'honneur de soldats espagnols, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en France et même en Egypte.

Tant que la situation de l'empire continua d'être brillante, l'Espagne, malgré les maux qu'elle était forcée d'endurer, ne pouvait manquer de participer jusqu'à un certain point à la prospérité générale. Les arts de la vie, les plus élégants comme les plus utiles, atteignirent un état florissant ; l'architecture entre autres

(1) Depping, *ib.* II, 45.

parvint à un haut degré de perfection, comme le prouvent les nombreux débris de l'antiquité que le temps a épargnés ; il n'est pas moins évident, d'après le témoignage du meilleur des juges, de Pline le Naturaliste, que l'agriculture fut cultivée avec une égale perfection. Les richesses du sol en blé, en huile et en fruits, étaient pour ainsi dire inépuisables. Une autre source de richesses pour les propriétaires, surtout pour ceux de la Bœtique, c'étaient les brebis, qui étaient encore plus estimées dans ces temps qu'elles ne le sont de nos jours. La vigne était cultivée avec tant de succès, que le vin des environs de Tarragone, passait pour valoir les meilleurs d'Italie. Ces productions, ainsi que celles des mines, et la supériorité des manufactures indigènes, qui obtenaient des demandes innombrables, donnèrent naissance à un commerce étendu ; plus étendu même que celui qui avait existé sous les Carthaginois. Il y avait entre les deux nations conquérantes cette différence importante, que tandis que l'Africain, dominé par l'égoïsme caractéristique du marchand, voulait monopoliser tous les avantages, le Romain, d'un esprit plus élevé, accordait aux autres une libre participation à ces avantages (1).

La prospérité qu'amenèrent les productions et les manufactures du pays, permit aux esprits élevés d'étudier les sciences qui embellissent la vie, non moins que les arts qui servent à la soutenir. Outre ses routes, ses statues, ses bains, ses théâtres, ses aqueducs et ses ponts, tous monuments de la civilisation indigène (2), l'Espagne peut se vanter d'avoir donné le jour à des hommes qui ont disputé la palme de l'érudition, et même la palme de l'éloquence, aux plus célèbres Romains.

(1) Plinius, Strabo, Dio Cassius, et les inscriptions que l'on trouve dans les cinquième et sixième volumes de Masdeu.

(2) Les débris de ces beaux ouvrages se trouvent décrits dans les livres de voyages et surtout dans l'interminable collection des antiquités romaines.

Le lecteur qui a étudié les auteurs classiques, connaît leurs noms ; ils forment une noble et copieuse liste, supérieure à celle qu'aucune autre province ait fournie.

Mais le sujet le plus important de ce chapitre est celui de la religion, non pas du paganisme, dont la situation en Espagne ne différant, sous aucun rapport, de celle qu'il avait en Italie, n'a pas besoin d'être décrite ici, mais du christianisme, dont l'introduction, les progrès et l'état, doivent attirer l'attention de quiconque croit à la vérité de la doctrine que le Christ est venu annoncer sur la terre. On n'attendra donc de nous aucune excuse, si nous entrons à ce sujet dans des détails un peu plus étendus que ne semblerait peut-être le comporter la rapidité observée jusqu'ici dans notre récit. C'est presque le seul sujet par lequel la condition de cette province diffère de celle de l'état dominant, et par conséquente le seul sur lequel un historien de cette province doit s'arrêter un peu plus longuement.

Si la tradition n'avait pas depuis long-temps cessé d'être regardée comme une autorité en-deça des Pyrénées, l'historien aurait peu de peine à fixer l'époque de l'introduction du christianisme en Espagne. Pendant dix-huit siècles, elle a sans interruption nommé saint Jacques-le-Majeur comme le premier apôtre qui prêcha l'évangile au peuple idolâtre de ce pays. Que cet apôtre ait parcouru la Péninsule, la Lusitanie et la Gallice jusqu'au cœur de l'Arragon ; que pendant qu'il était à Sarragosse, il ait été honoré d'une visite de la Sainte-Vierge, et que par son ordre exprès, il ait élevé sur la place une église en son honneur ; qu'après son martyre à Jérusalem, son corps ait été apporté par ses disciples de la Syrie à *Iria Flavia* (aujourd'hui El Padron), en Gallice, et de là transféré à Compostelle, pour y être vénéré par les fidèles tant que le monde durera (1), ce sont là autant de points dont aucun Espagnol orthodoxe n'a jamais douté (1). On croit avec une égale assurance, et certainement avec plus d'apparence de raison, que saint Paul, en personne, continua l'œuvre commencée par son compagnon d'apostolat (2), et répandit les semences de la nouvelle doctrine dans les provinces de Catalogne, d'Aragon, de Valence, et surtout d'Andalousie.

Mais soit que l'évangile ait été propagé dans la Péninsule par ces apôtres ou par leurs successeurs, toujours est-il certain que l'Espagne peut faire remonter ses martyrs jusqu'au second siècle, peut-être même jusqu'au premier. Que saint Eugène, que les écrivains ecclésiastiques nationaux honorent comme le premier évêque de Tolède, ait souffert le martyre, lors de la seconde persécution générale qui eut lieu sous Domitien (3), que saint Mancius d'Evora l'ait souffert sous Trajan, Facundus et saint Primitivus, en Gallice, sous Marc-Aurèle, avec une foule d'autres, dont les actes et la constance sont si minutieusement retracés par les Bollandistes, c'est ce dont on ne peut raisonnablement douter, bien que l'autorité dont nous tirons nos renseignements soit loin d'être irrécusable sous tous les rapports. Mais d'autres martyrs sont appuyés sur une autorité, qui doit rencontrer peu de contradicteurs ; celle des premiers pères de l'église, et surtout celle du poète indigène Prudentius, qui établit pleinement l'ancienneté des persécutions essuyées par les chrétiens d'Espagne. Il ne sera sans doute pas hors de propos de retracer ici la vie et la fin de quelques-uns de ces

(1) « Nadie no osera negar que el cuerpo del glorioso apostol esta en la ciudad de su nombre, traydo alli, y hallado despues con tan grandes milagros. » — *Morales*.

(1) Voyez l'Appendix A.

(2) Le témoignage de saint Athanase, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Épiphane, de saint Jean Chrysostôme, de Théodore et de saint Jérôme, ont bien assurément quelque poids; quoiqu'ils n'aient fait que suivre la tradition de leur temps, le courant était néanmoins près de sa source, et par conséquent plus pur qu'à une époque plus éloignée.

Voyez Florez, *Espagña sagrada*, tome III.

(3) Voyez l'Appendix B.

saints confesseurs de la vérité qui vécurent à une époque postérieure, et sur les actions desquels nous possédons les témoignages les plus sûrs.

De tous ceux que l'ancienne église peut produire, il n'en est aucun de plus distingué que Fructuose, aucun dont l'exemple soit plus fait pour édifier les vrais croyants, ou pour confondre les incrédules (1). Sous le règne du méprisable Galien, ce prélat gouvernait l'église de Tarragone. Æmilien, président de l'Espagne ultérieure, venait de publier un édit, qui ordonnait aux chrétiens, sous peine de mort, de sacrifier aux dieux: ces menaces ne produisirent aucun effet sur l'évêque, qui continua d'adorer le vrai Dieu, avec ses diacres et un nombre choisi de ses ouailles. Un jour qu'il reposait dans un appartement retiré, il fut tout-à-coup réveillé en entendant frapper violemment à sa porte. Il se leva, et trouva des messagers du tyran, qui le sommèrent, ainsi que ses diacres, de comparaître devant le tribunal du préfet. « J'obéis, répondit-il avec douceur; attendez seulement que je prenne un habit. » Il fut conduit devant Æmilianus, accompagné d'Augurius et d'Eulogius, puis envoyé avec eux à la prison publique, pour y être chargé de chaînes et attendre le jour de son martyre. En chemin, il montra toute la magnanimité d'un héros, et toute cette résignation d'une foi qui enseigne la renonciation à soi-même; il sentait qu'il serait soutenu par l'esprit divin dans la terrible épreuve qui l'attendait, et toutes ses inquiétudes se concentrèrent dans ses deux compagnons. « Persé» vérez avec moi, leur dit-il; montrez-vous » fermes dans la foi, comme il convient à des » ministres du Christ; que la mort ne vous » effraie pas, car elle vous procurera une » récompense assurée; la prison et les chaî» nes sont les portes par lesquelles il faut, » dans ces temps d'épreuve, que les enfants » de Dieu s'approchent de leur père. » Il continua de les fortifier par des exhortations semblables tout le temps de leur emprisonnement, et non seulement eux, mais encore tous ceux que l'affection pour leur pasteur portait à lui rendre visite. « Connais-tu, lui dit » le préfet, le décret de l'empereur? — Qu'or» donne-t-il? — Que tu adores les dieux. — » J'adore un seul Dieu, répondit le prélat, » celui qui a créé le ciel et la terre.—Ignores» tu donc, demanda l'autre d'un ton sévère, » qu'il y a plusieurs dieux? — Je l'ignore. — » Quoi! tu refuses d'adorer les Dieux? tu ne » veux pas révérer les statues de l'empereur? » Qui donc sera craint ou honoré désor» mais? » Se tournant alors vers Augurius, le juge lui demanda: « Partages-tu aussi les erreurs de Fructuose? — Comme lui, répondit le diacre avec modestie, j'adore un seul Dieu tout-puissant. « Irrité du calme étonnant de ces deux confesseurs de la vérité, le préfet s'adressa alors au troisième, et lui demanda d'une voix impérieuse: « Et toi, adores-tu aussi ce *Fructuosus?* » Eulogius répondit avec un égal sang-froid: « Ce n'est pas Fructuosus que j'adore, mais celui à qui Fructuosus adresse ses prières. » Encore plus indigné, et dans un trouble plus visible, le juge garda le silence un moment; puis se tournant brusquement vers Fructuosus, il lui dit: « Es-tu évêque? — Je le suis! répondit d'une voix ferme le prélat, qui savait bien qu'une réponse affirmative à cette seule question était son arrêt de mort. L'interrogatoire se termina là, et tous les trois furent condamnés aux flammes. Aucun d'eux ne laissa apercevoir le plus léger changement sur sa figure; lorsqu'ils furent conduits au lieu du supplice, ils furent les seuls dont l'âme ne s'émut pas à la vue des terribles préparatifs qui se faisaient devant eux. Beaucoup de païens s'étaient rassemblés dans ce lieu pour dire un dernier adieu à l'homme dont les mœurs avaient été irréprochables, et pour

(1) Voyez Ruinart, *Acta primorum Martyrum sincera et selecta*. Cet ouvrage ne doit pas être confondu avec le vaste répertoire de légendes miraculeuses publié par les Bollandistes sous le titre de *Acta Sanctorum et Martyrum*. Quelques détails additionnels sont tirés de Moralès, *Cronica general de España*, tome II, fol. 325.

le destin duquel ils manifestèrent une honorable sympathie. Il les remercia de ce témoignage d'estime ; mais toutes ses pensées se portaient sur le troupeau qu'il laissait derrière lui. Un chrétien se baissa pour délier ses sandales ; il refusa avec douceur ce service, en disant : « Non, je puis les délier » moi-même ; nulles mains ne sont plus » propres que les miennes à donner la liberté » à ces pieds qui vont entrer dans les joyeu- » ses régions du martyre. » A d'autres qui fondaient en larmes, il reprochait avec bonté leur faiblesse. Lorsqu'il fut assis sur le fatal bûcher, il cria d'une voix éclatante aux chrétiens qui l'entouraient : « Mes frères ! ne craignez point de manquer jamais de pasteurs : l'amour et la grâce de Dieu ne vous abandonneront jamais, ni dans cette vie, ni dans la vie future ! Ne pleurez pas : ce supplice ne durera pas une heure ! » Les flammes enveloppèrent alors les trois victimes ; les liens qui attachaient leurs mains, furent les premiers consumés ; ils les élevèrent alors vers le ciel et se mettant à genoux, comme s'ils étaient devant l'autel, ils terminèrent leur carrière par un acte conforme à toute leur vie antérieure.

Le plus sceptique des philosophes modernes ne saurait se dispenser d'accorder son tribut d'admiration à des principes, qui, fussent-ils aussi faux qu'ils sont vrais, peuvent ainsi élever la nature humaine au-dessus d'elle-même, lui donner la force de supporter sans s'émouvoir les plus cruels tourments, et de franchir, non-seulement sans inquiétude, mais avec une joyeuse confiance, la terrible barrière qui sépare le temps de l'éternité (1).

Ce fut durant le règne du féroce Dioclétien que les persécutions s'exercèrent avec le plus de fureur dans la Péninsule. Le sang ruissela de tous côtés ; les bûchers s'allumèrent ; on renversa les églises, on brûla les livres sacrés, on se mit partout à la poursuite des chrétiens comme d'une proie dont on était avide. Outre saint Eugène, qui périt à une époque précédente, Tolède compte dans la liste de ses martyrs sainte Léocadie ; Alcala de Henares, saints Just et Pastor ; Avila, saint Vincent, saints Sabine et Christète, frère et sœur ; Calatrava, les soldats Euretrius et Calédonius : Burgos, les vierges Centola et Hélène ; Léon, Mancellus, sa femme Nonia, avec leurs enfants ; Astorga, la vierge Martha ; Orenze, saintes Marine et Euphémie ; Braga, saints Victor, Sylvestre, Cuenphates et sainte Suzanne ; Lisbonne, saints Vérissimus, Maximus et sainte Julie, qui étaient parents ; Evora, sainte Colombe ; Mérida, les deux héroïques femmes Eulalie et Julia, avec un grand nombre d'hommes ; Cordoue, un nombre non moins considérable ; Séville, les sœurs Juste et Rufine ; Cadix, Malaga, Gérone, Barcelone et Lérida, chacune une multitude (1). Mais la ville de Sarragosse est de toutes celle qui en fournit le plus grand nombre ; Prudentius l'appelle avec juste raison *patria sanctorum martyrum* ; car il n'y eut pas une seule persécution qui ne sévît avec la même fureur contre cette ville malheureuse. Fatigué de sacrifier ses victimes une à une, le président Publius Dacianus, le plus sanguinaire ministre des deux sanguinaires empereurs Dioclétien et Maximien, imagina un expédient par lequel il pût d'un seul coup exterminer toute la population chrétienne. Il publia un édit par lequel

(1) « Chrétiens ou infidèles, apprenez par l'exemple de saint Fructuose en quoi consiste la vraie grandeur d'âme, et jusqu'à quel point la religion est capable de porter la résignation et la constance ; et vous, admirateurs aveugles de l'antiquité païenne, dites-nous si l'histoire a de plus grands caractères à nous offrir, ou si Socrate, avec son démon familier, mérite d'être mis au-dessus du saint évêque qui n'avait jamais prêché qu'une doctrine pure et sublime ? Lisez l'histoire de l'Église pendant les quatre premiers siècles, et vous y trouverez mille Socrates ! » Depping, *Hist. gén. de l'Esp.* vol. II, p. 123. Cela n'est pas très-neuf, mais c'est éloquent et juste.

(1) Masdeu, *España Romana*, tom. VIII, p. 217. Moralès, Cron. gen. tom. II, fol. 331—381. Florez, *España sagrada*, tom. III, pag. 183, etc.

il accordait un libre pardon et la permission d'aller chercher de nouvelles demeures à tous ceux qui voudraient quitter la ville un certain jour. Au temps fixé, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants sortirent des murs, dans la pleine assurance que leur exil volontaire leur procurerait au moins la douceur de vivre tranquilles. Mais le perfide gouverneur, tombant tout-à-coup sur eux avec les troupes qu'il avait placées en embuscade, les massacra tous, et fit ensuite jeter leurs cadavres dans les flammes(1).

De cette noble armée de martyrs, aucun ne semble plus digne d'un souvenir particulier que saint Vincent. Ce héros chrétien était natif de Sarragosse et fils d'Euticius, magistrat distingué, et d'Essola, native de la ville d'Osca. Dès son enfance, il montra un goût prononcé pour l'étude et les dispositions les plus heureuses. Son savoir et son éloquence le firent connaître jeune encore à saint Valère, évêque de Sarragosse, dont il devint le diacre; et comme ce prélat éprouvait une grande difficulté à parler en public, c'était au jeune Vincent qu'il confiait le soin d'adresser des discours et des exhortations aux chrétiens de son diocèse. Sa popularité parvint aux oreilles de Dacien, qui fit venir devant lui l'évêque et son diacre, et les renferma tous deux, pesamment enchaînés, dans le plus obscur cachot de Valence. Après qu'ils eurent passé quelque temps dans cet horrible séjour, ayant à peine assez de nourriture pour ne pas mourir de faim, ils furent de nouveau amenés devant le tyran, qui n'apercevant sur leur visage aucun signe d'abattement ou de souf.rance, demanda aux gardes d'une voix courroucée s'ils n'avaient point désobéi à ses ordres. Quand il entendit qu'ils avaient été ponctuellement exécutés, il eut recours à la ruse, affecta une touchante modération, et essaya de séduire par la douceur ceux sur lesquels la sévérité n'avait produit aucun effet visible. Il les exhorta à se conformer aux décrets des grands maîtres du monde, qui voulaient expressément que l'ancienne dignité du culte fût rétablie, et que partout on rendît honneur aux dieux par des sacrifices. Valère essaya de répondre; mais voyant son embarras, son jeune ami lui dit: « Mon père, me permettez-vous de répondre à ce juge? » Le saint évêque lui dit avec douceur: « Mon fils, depuis long-temps je t'ai confié la mission de parler pour moi; je te permets donc de justifier la religion pour laquelle nous sommes ici. » Saint Vincent, animé d'un zèle extraordinaire, adressa alors à Dacien un discours plein de véhémence, soutint l'unité de Dieu et la divinité du Christ, et opposa la sublimité des doctrines qu'il professait aux puériles absurdités du paganisme. Il conclut en affirmant que les prières, pas plus que les menaces, ne pourraient les rendre coupables d'idolâtrie.

L'intrépidité du jeune orateur remplit Dacien de fureur. « Qu'on emmène d'ici cet évêque, s'écria-t-il; puisqu'il a désobéi à l'édit impérial, il est juste qu'il en soit puni par l'exil; quant à ce drôle qui joint l'insulte à la désobéissance, un châtiment plus terrible lui est réservé. Appliquez-le à la torture, disloquez ses membres, et faites-lui sentir par de longs tourments comment on châtie un rebelle. » Cet ordre fut promptement exécuté, et Dacien eut la barbarie de contempler les tortures de sa victime, et d'y insulter encore par des paroles ironiques. Vincent dont le visage ne pâlit point, dont les lèvres ne prononcèrent pas une plainte, regardant son bourreau avec un air calme et serein qui prouvait que le ciel avait déjà commencé pour lui, répondit tranquillement: « J'ai toujours ardemment souhaité d'avoir une occasion de prouver mon attachement à la religion du Christ; tu me l'as fournie, et je suis content. » Transporté de rage, le gouverneur frappa les bourreaux, parce qu'ils ne pouvaient arracher un seul gémissement à leur victime. « Quoi donc! dit Vincent avec un calme intolérable pour

(1) Prudentius, *in hymno Martyrum Cæsar Au.* édition de ses œuvres publiées à Rome par Arevalus, 1788. Florez, *España sagrada*, tom. III, VII, VIII, etc.

le tyran, tu veux aussi me venger de ces hommes grossiers. » Dacien à ces mots écume de rage, et s'écrie d'une voix concentrée par la fureur : « Ne pouvez-vous donc arracher un seul cri de douleur à cet homme, vous qui avez si souvent dompté les malfaiteurs les plus opiniâtres ? Triomphera-t-il ainsi de nous ? » On apporte des instruments plus aigus, la chair du chrétien est déchirée, séparée des os, et bientôt tout son corps ne présente plus qu'une vaste plaie. Un instant même le sauvage Dacien fut ou parut être adouci. « Jeune chrétien, lui dit-il, n'as-tu donc pas pitié de toi-même ? Dans la fleur de l'âge tu ne veux point te laisser persuader d'éviter une mort horrible par un acte de soumission. — Ta feinte sympathie, répondit saint Vincent, avec le même calme qu'auparavant, m'affecte aussi peu que les supplices raffinés que tu me fais éprouver. Jamais je ne consentirai à renier mon créateur pour tes idoles de bois et de pierre ; ton opiniâtreté à me tourmenter se lassera plutôt que ma constance. »

La victime est ensuite placée sur un lit de fer, hérissé de pointes aiguës, et au-dessous duquel on allume un feu modéré, afin de faire durer ses souffrances. On presse ses membres déchirés sur les pointes, on verse des liquides bouillants dans ses blessures ; on casse ses os avec des barres de fer ; en un mot, on emploie toutes les tortures qu'une infernale imagination peut inventer. Cependant l'héroïque martyre ne murmure pas davantage ; enfin, ses membres brisés, ayant été jetés avec violence sur un lit de cailloux aigus, il sentit que le moment de sa délivrance approchait. Alors le tyran ordonna de le transporter sur un bon lit, et de tout faire pour le conserver, afin de pouvoir, lorsqu'il serait guéri, inventer de nouveaux tourments pour dompter cette constance qui l'humiliait ; au bout de quelques heures il expira ; son corps fut transporté au milieu de la mer, et lancé dans les flots. Mais les vagues le rejetèrent sur le rivage ; il fut trouvé par quelques chrétiens et enterré secrètement. La renommée de sa constance surhumaine se répandit promptement dans toute la chrétienneté, et du temps de saint Augustin, on célébrait sa fête dans tous les pays où la religion était établie (1).

Il est impossible de lire le récit de ces sanglantes tragédies et d'autres semblables, sans être frappé de l'esprit de bravade qui caractérise un si grand nombre de victimes, esprit que nous tenterions vainement de concilier avec la charité ou avec l'humilité chrétienne. Mais cet esprit a-t-il jamais existé ? N'est-ce point l'invention d'un âge postérieur ? La raison et la charité doivent nous porter à répondre par l'affirmative. La légende, qui rapporte que, tandis que saint Laurent rôtissait sur son gril, il pria gravement un bourreau de le retourner, afin que son autre côté pût rôtir également, est aussi ridicule que fausse.

On ne saurait nier cependant, que la couronne du martyre ne fût quelquefois recherchée avec une ardeur qui attestait plutôt l'intempérance d'un zèle mal entendu, que la modération d'un principe raisonnable. Pendant que Dacien allumait les feux de la persécution dans la province tarragonaise, des parents chrétiens fort riches quittèrent la ville de Barcelone et se retirèrent dans la campagne, emmenant avec eux leur fille Eulalie, objet de leurs plus tendres espérances, pour échapper à la persécution infatigable de ce monstre. Mais quoiqu'elle n'eût encore que

(1) Ruinart, *Acta primorum Martyrum*, tom. II. Morales, *Cronica gen.* II, 341, Sanctus Augustinus, *Sermones, in opera*, II, 274, etc. Florez. *España sagrada*, VIII, 179 et *Appendix Z*. Prudentius, *Hymnus* V. *Passio S. Vincentii Martyris*. Le second de ces écrivains recueille avec un soin si minutieux toutes les légendes absurdes que fournissent la tradition, les bréviaires nationaux et les légendes monacales des Bollandistes, que ses récits sont quelquefois plus propres à amuser qu'à édifier ; il est permis de rire de la naïveté avec laquelle il raconte que les anges apparurent à saint Vincent dans sa prison, qu'une croix fut miraculeusement envoyée pour protéger son corps sur le rivage, et qu'il traversa sans difficulté les vagues, bien qu'il eût une énorme pierre pendue au cou, etc.

quatorze ans, la jeune fille était loin d'approuver une démarche que son imagination échauffée lui représentait comme une lâche désertion d'un poste que la Providence avait assigné à sa famille. Ayant appris que Dacien était arrivé à Barcelone pour y établir son sanglant tribunal, elle s'échappe pendant la nuit de la maison de son père, et arrive à la ville le lendemain matin, au moment même où il venait de commencer l'audience. Elle lui reproche hardiment ses cruautés ; l'accuse de tous les maux que la chrétienneté a soufferts, et retrace son impiété, sa perfidie et sa barbarie en termes qui le remplissent de stupéfaction et lui ôtent pour un moment le pouvoir de la parole. Mais bientôt il se remet de son trouble, ordonne d'arrêter la jeune fille, l'applique à la torture et la condamne enfin à une mort douloureuse ; sa constance resta inébranlable, et elle expira en louant Dieu de l'avoir rendue digne d'une fin si glorieuse (1).

La fureur de la persécution s'apaisa après la mort de Dioclétien. Pendant les guerres civiles qui déchirèrent l'empire sous Maximien et Constance-Chlore, les chrétiens commencèrent à respirer ; vint ensuite le règne de Constantin, et après sa conversion l'Eglise jouit de la paix extérieure; mais des querelles s'allumèrent dans son propre sein ; les deux partis d'Athanase et d'Arius troublèrent longtemps sa tranquillité.

L'antiquité de l'Eglise étant suffisamment établie par ses premiers martyrs, nous allons consacrer quelques pages à l'examen de sa discipline, sujet qui n'est pas sans intérêt, surtout quand la discipline se trouve, comme dans l'Eglise chrétienne, liée avec la doctrine; heureusement c'en est un sur lequel les actes des premiers conciles nous ont laissé de nombreux renseignements.

Des trois conciles nationaux tenus durant les quatre premiers siècles, le premier est celui d'*Illiberis*, ou Elibéris, ville située près de la moderne Grenade. On peut dire aussi que c'est le plus intéressant, parce qu'il fut probablement tenu avant la conversion de Constantin, et par conséquent quelques années avant celui de Nicée ; s'il en est ainsi, c'est le plus ancien concile, non seulement de l'Espagne, mais du monde chrétien, dont les actes nous soient parvenus. Il se composait de dix-neuf évêques, et de trente-six presbytères ou prêtres, avec un nombre encore plus considérable de diacres. Les canons de ce concile sont tous des lois ecclésiastiques, dont les unes s'adressent aux prêtres, les autres aux laïques ; elles concernent pour la plupart les fautes et les crimes qui excluent pour toujours ou pour un certain temps du baptême et de la communion ; c'est une sorte de code pénal, sans ordre et sans plan ; on voit que les évêques n'avaient d'autre but que de rendre certaines ordonnances, qui dans les circonstances du temps étaient les plus nécessaires, et l'on remarque aisément qu'ils les ont écrites sans la moindre recherche de style, afin de les mettre à la portée du vulgaire. Comme ces lois sont très propres à faire connaître l'esprit et les mœurs du temps, nous allons en transcrire quelques-unes, en conservant la simplicité avec laquelle le concile les a rédigées.

Canon 15. Le nombre des filles, quelque grand qu'il soit, ne doit nullement engager les parents à donner en mariage aux gentils les vierges chrétiennes, afin que la fleur de leur jeunesse, ne soit pas flétrie par des adultères (1). — *Canon* 16. Il ne faut marier les filles ni avec les hérétiques qui s'écartent de l'Eglise catholique, ni avec les juifs, parce qu'il ne peut pas y avoir de société entre un fidèle et une infidèle : si les parents enfreignent cette défense, ils seront exclus de la communion des fidèles pendant cinq ans. — *Canon* 17. Si quelques parents donnent leurs filles à des prêtres païens, on ne leur accordera pas la communion même à l'article de la mort. —

(1) Moralès, *Cron. gen.* II, fol. 335. Florez, *España sagrada*, tom. III, etc.

(1) *Propter copiam puellarum, gentilibus minime in matrimonium danda sunt virgines christianæ, ne ætas in flore tumens, in adulteris resolvatur.*

Canon 19. Les évêques, les prêtres, et les diacres, ne pourront s'éloigner de leurs établissements pour faire le commerce, ni parcourir les provinces pour trafiquer : s'ils ont besoin de pourvoir à leur subsistance, ils pourront charger de ce soin leur fils, leur affranchi, leur domestique, ou un autre homme quelconque, et s'ils veulent faire le commerce, il faut qu'ils le fassent dans l'intérieur de leur province. — *Canon* 23. Il est ordonné d'observer les jeûnes ou abstinences chaque mois, excepté dans les jours de juillet et d'août, à cause de la faiblesse de quelques-uns (1). — *Canon* 27. Un évêque ou un clerc quelconque ne pourra avoir d'autre femme avec lui que sa sœur ou une vierge vouée à Dieu. — *Canon* 33. Il est absolument enjoint aux évêques, prêtres et diacres placés dans le ministère, de s'abstenir de leurs femmes, et de ne pas faire d'enfants : celui qui enfreindra cet ordre, sera dépouillé des honneurs du clergé (2). — *Canon* 34. Il est défendu d'allumer, pendant le jour, des cierges dans les cimetières, parce qu'il ne faut pas inquiéter l'esprit des saints : ceux qui n'observeront pas cet ordre, seront écartés de la communauté de l'Eglise. — *Canon* 35. Il est défendu aux femmes de veiller la nuit dans les cimetières, parce que souvent sous prétexte de dévotion, elles y commettent en secret des crimes. — *Canon* 36. Il est arrêté qu'il ne doit pas y avoir de tableau dans l'église, et qu'il ne faut pas peindre sur les murs des objets de culte ou d'adoration. — *Canon* 40. Il est défendu aux propriétaires qui lèvent les revenus de leurs terres, de toucher à ce qui a été porté en offrande aux idoles : ceux qui enfreindront cette ordonnance, seront exclus de la communion pendant cinq ans. — *Canon* 45. Une femme publique qui se marie, et qui ensuite veut entrer dans la communauté des fidèles, doit être reçue sans délai.

— *Can.* 48. Il a été arrêté qu'on abolirait la coutume de mettre, lors du baptême, des deniers dans le tronc, afin que le prêtre ne paraisse pas distribuer pour de l'argent ce qu'il a reçu gratuitement. Les prêtres ni les clercs ne laveront plus désormais les pieds de ceux qu'ils baptisent (1). — *Can.* 50. S'il y a quelque clerc ou fidèle qui ait mangé avec les juifs, il sera écarté de la communion, afin qu'il se corrige. — *Can.* 55. Les prêtres païens qui auront seulement porté la couronne des sacrificateurs, sans faire des sacrifices et sans donner quelque chose de leurs revenus aux idoles, pourront être reçus dans la communauté au bout de deux ans. — *Can.* 56. Mais le magistrat sera écarté de la communauté pendant l'année qu'il exerce les fonctions de *Duumvir*. — *Can.* 57. Ni les femmes, ni leurs maris ne pourront prêter leurs vêtements pour l'ornement d'une fête mondaine ; s'ils le font, ils seront assujétis à une pénitence de trois ans. — *Can.* 59. Il faudra défendre qu'aucun chrétien ou gentil, ne monte au Capitole pour sacrifier ou pour voir sacrifier aux idoles ; l'un ou l'autre de ces actes sera regardé comme le même crime : si un fidèle s'en rend coupable, il ne pourra rentrer dans la communauté qu'au bout de dix ans, et après des actes de pénitence. — *Can.* 60. Si quelqu'un brise des idoles et est tué dans cette action, il ne pourra pas pour cela être reçu dans le nombre des martyrs, parce qu'il n'y a rien écrit là dessus dans l'église, et qu'on ne trouve pas que les apôtres l'aient jamais fait. — *Can.* 62. Si un aurige (conducteur de char) ou un pantomime veut être admis parmi les fidèles, il faudra d'abord qu'il renonce à son art. —

(1) C'est-à-dire, pendant les grandes chaleurs des mois d'été.

(2) *Placuit in totum prohibere episcopis, presbiteris, diaconibus ac subdiaconibus positis in ministerio, abstinere se a conjugibus suis ac non procreare filios; quod quicumque fecerit, ab honore clericatûs exterminetur.*

(1) L'usage de laver les pieds de ceux qui recevaient le sacrement du baptême était anciennement établi chez les Gaulois, les Goths, les Espagnols et les Milanais. Voyez la préface de *Basnage*, c. 5, § 35, du 1er vol. de *Danisii lectiones antiquæ*, Anvers, 1725.

Can. 65. Si la femme d'un clerc quelconque commet une infidélité, et si le mari, le sachant, ne la répudie pas sur-le-champ, il ne pourra pas recevoir la communion, même à l'article de la mort, afin que ceux qui doivent être un modèle de bonne conduite, ne semblent pas faire profession de crimes.—*Can.* 67. Il sera défendu aux femmes chrétiennes ou catéchumènes d'entretenir des hommes à longs cheveux et des esclaves coiffeurs; celle qui méprisera cette défense, sera éloignée de la communion (1).—*Can.* 78. Si un chrétien marié a un commerce charnel avec une juive ou une femme de la race des gentils, il sera exclu de la communauté : s'il a été découvert par un autre, il pourra rentrer au bout de cinq ans, et après une pénitence légitime.—*Can.* 79. Si quelque fidèle joue aux dés, il fera abstinence, et si après la correction il joue encore, il pourra être exclu pendant un an.—*Can.* 81. Il est défendu aux femmes d'écrire à des laïques sous d'autres noms que sous celui de leurs maris, ou de recevoir des lettres adressées à leur propre nom seulement (2).

Le concile de Cæsar-Augusta (Sarragosse), qui fut aussi national, se composa de douze évêques seulement (on ne mentionne point le nombre des prêtres et des diacres), et il fut assemblé dans l'unique but de condamner l'hérésie de Priscillien. Ses canons sont au nombre de huit.

Le troisième, qui fut le premier concile de Tolède, se composait de dix-neuf évêques, et d'un nombre correspondant d'ecclésiastiques inférieurs. Son premier acte fut d'admettre les canons du concile de Nicée, spécialement ceux qui se rapportent à l'ordination des prêtres; mais ce qui le rend surtout remarquable, c'est le symbole de la foi, dans lequel on affirme expressément cette grande doctrine catholique, que le Saint-Esprit procède du père et du fils, doctrine qui, comme on sait, ne fut point reçue par l'église universelle avant le quatrième concile de Latran, en 1215. Les vingt canons de ce concile ont rapport aux ordres sacrés, à la chasteté des vierges vouées à Dieu, et à la continence des ecclésiastiques et de leurs veuves.

Il ne paraît pas, d'après les registres de ces conciles, que l'Église espagnole eût encore reçu les dignités de primats, d'archevêques, ou de métropolitains. Les évêques semblent avoir été égaux en pouvoir, et indépendants les uns des autres (1). La seule supériorité admise venait de la priorité de la consécration. Il n'y a non plus aucune raison de supposer que les appels fussent nécessairement portés à Rome, bien que la considération extraordinaire attachée à ce siège, et le caractère supérieur de ceux qui l'occupaient, aient rendu ces appels assez communs (2). Les évêques et les autres membres

---

(1) *Prohibendum, ne quæ fidelis vel catechumena aut comatos aut viros cinerarios habeant, etc.*

La licence des mœurs était déjà si grande à cette époque, dit M. Depping, que les femmes riches, par un raffinement digne des pays les plus efféminés de l'Asie, entretenaient un grand nombre d'esclaves, parmi lesquels elles distinguaient les Germains et les Gaulois, à cause de leur taille élégante et de la force de leur tempérament. Ces hommes étaient à leur service en qualité de laquais, de coiffeurs, etc., mais en réalité elles en faisaient autant d'instruments de leurs débauches. (Depping, *ib.* II. 145.)

(2) Voy. les autres canons de ce concile, et ceux des deux conciles suivants dans la collection de Loaisia, folio, Madrid, 1593.

(1) Cette égalité primitive des évêques a été contestée sans succès par Moralès, *Cron.* tom. II, lib. X; par Florez, *España sagrada*, tom. III. trat. I.; par Cenni, *de Antiquitate Ecclesiæ Hispanæ*, dissertatio I; et par d'autres écrivains de la même opinion. Ils auraient bien pu néanmoins se contenter de la hiérarchie qui existait réellement depuis les temps apostoliques.

(2) Baronius et les autres avocats de la suprématie du pape, laissent beaucoup à désirer sur ce sujet; pour la contester, ses adversaires ont eu recours à saint Cyprien (*Epistola ad Cornelium, et Epist. ad Clerum et Plebes in Hispania*), qui désapprouve en termes fort vifs, un appel de l'autorité des évêques africains au pape Cornelius. Mais cette citation ne resout nullement la difficulté; car bien que ce prélat défende l'indé-

du clergé étaient élus par le peuple. Le baptême était administré par l'évêque ou le prêtre, ou en leur absence, par le diacre. Dans les cas d'urgente nécessité, il pouvait aussi être administré par un laïque, pourvu qu'il n'eût pas contracté un second mariage. Avant de recevoir ce sacrement, les catéchumènes passaient deux ans, séparés des fidèles, à acquérir une connaissance suffisante de la doctrine qu'ils allaient embrasser, et des devoirs qu'ils devraient pratiquer; en cas de maladie sérieuse, on abrégeait le temps de l'épreuve; en cas de péché mortel, il était prolongé. Le gentil converti qui devenait relaps, et la femme catéchumène qu'on trouvait coupable d'incontinence étaient punis, l'un de trois, l'autre de cinq nouvelles années d'épreuve (1).

La confirmation suivait immédiatement le baptême des catéchumènes, et était donnée par l'évêque. Elle consistait dans l'imposition des mains et dans l'onction; le saint chrême était aussi employé dans le baptême (2).

Outre les peines infligées par les canons que nous avons cités, voici encore quelques autres détails. La pénitence sacramentelle suivait la commission des péchés mortels, et on l'appelait réconciliation, parce que le pécheur était par là réconcilié avec Dieu. La pénitence cérémoniale était une satisfaction publique donnée à l'Église où le crime entraînait plus qu'un scandale ordinaire : dans ce cas, le pénitent occupait une place séparée des autres pendant un espace de temps proportionné à la gravité de l'offense. Une pénitence d'une année était infligée au joueur de dés, parce qu'on invoquait les divinités païennes dans cet ancien jeu; une de deux ans au sous-diacre qui se mariait une troisième fois; une de trois ans au diacre qui portait une couronne à l'imitation des prêtres païens et aux parents qui rompaient les fiançailles de leurs enfants; une de cinq ans à celui qui épousait sa belle-fille ou sa belle-sœur; à la veuve qui péchait, et qui épousait son complice; aux médisants, quelque légère que fût la faute, aux maris ou aux femmes coupables d'adultère (1), aux femmes non mariées qui péchaient avec différents hommes; aux diacres qui se trouvaient coupables de quelque crime capital avant l'ordination, et aux femmes de charge qui par des coups occasionaient involontairement la mort de leurs esclaves (si c'était volontairement, la pénitence était de sept années); de six ans à l'apostat ou à l'hérétique qui revenait à la foi; à toutes les prostituées, et à toutes les vierges consacrées qui violaient leur vœu; une pénitence de toute la vie à la veuve d'un évêque, d'un prêtre ou d'un diacre qui se remariait, à ceux qui commettaient de fréquentes infractions à la fidélité conjugale, et aux prêtres païens, qui après s'être convertis et avoir reçu le baptême, sacrifiaient aux idoles. Outre ces réglements, l'évêque avait le pouvoir d'interdire tout commerce avec les fidèles à l'homme qui s'asseyait à la table d'un juif, à celui qui répandait des libelles ou des compositions satiriques, et à celui dont la conduite scandaleuse méritait une censure publique (2).

Il y avait deux espèces de communion : la communion sacramentelle ou de l'eucharistie, et la communion ecclésiastique, qui consistait dans la réunion des fidèles dans la même église. Certains pénitents étaient ad-

pendance des diocésains dans leurs juridictions respectives, il appelle la chaire de saint Pierre la principale église, et la source de l'unité sacerdotale.

(1) On peut aussi trouver les actes des trois conciles dans la *Collectio maxima Conciliorum omnium Hispaniæ, cum notis*, etc., par Catalani et Aguirre; Rome, 1753; ouvrage d'une meilleure critique et d'une plus grande étendue que celui de Loaisia.

(2). *Concilium Illiberitanum*, can. 38, etc. *Concilium Toletanum*, I, canon 2, etc.

(1) Mais si le mari péchait avec une juive ou une païenne, il paraît que son châtiment était une excommunication perpétuelle : — ***Si quis fidelis habens uxorem cum Judæa vel gentili fuerit mæchatus, a communione arcetur.***

(2) Concil. Illib. can. 3 et 4, 22, 40, etc. Concil. Tol. I, can. 4, 10, etc.

mis à l'église, pendant les prières et le saint sacrifice; mais il ne leur était pas permis de se joindre à la sainte cène, tant que le terme canonique de leur pénitence n'était pas expiré. Généralement ce sacrement était administré tous les jours dans les églises; mais anciennement les fidèles pouvaient aussi communier chez eux; ils prenaient le pain consacré dans leur main nue, ou enveloppé dans un morceau de linge fin, et le gardaient chez eux jusqu'à ce qu'ils en eussent besoin. Cette imprudente coutume conduisit à des abus, et fut interdite, d'abord par le concile de Sarragosse, et vingt ans plus tard par celui de Tolède (1).

Naturellement il y avait aussi deux espèces d'excommunication: la petite qui excluait le pécheur de la sainte cène; la grande, qui l'excluait non-seulement de ce sacrement, mais encore de tout commerce ecclésiastique avec les fidèles, c'est-à-dire, qui lui interdisait de s'assembler avec eux dans la maison du seigneur. Nul autre que l'évêque ne pouvait excommunier, nul autre ne pouvait absoudre. Il semblerait dans certaines occasions que les délinquants ecclésiastiques étaient punis avec encore plus de sévérité, et qu'on leur interdisait même tout commerce avec leurs plus proches parents. Pendant long-temps l'excommunication fut le seul châtiment que la hiérarchie pouvait infliger à ses membres coupables; elle n'avait point de prisons, point de geôliers, point de bourreaux; rien du formidable appareil avec lequel on procéda plus tard au châtiment de la désobéissance ou de l'hérésie (2).

Comme nous l'avons dit, la sévérité de l'ancienne discipline allait jusqu'à refuser l'eucharistie à certains pécheurs, même à l'article de la mort. Pour ceux-là, il n'y avait pas de repentir, pas de pénitence si longue qu'elle fût, qui pût les laver de leur impureté, et les rendre dignes de participer au plus sacré des priviléges. Les sodomites, les entreteneurs de mauvais lieux, les assassins, les délateurs dans des cas capitaux, le calomniateur d'un ecclésiastique, le baptisé qui retombait dans l'idolâtrie, le père qui donnait sa fille à un père païen, la femme adultère protégée dans son crime par son mari, la femme mariée qui détruisait son fruit illégitime, la veuve qui, après avoir péché avec un homme, se mariait avec un autre, l'ecclésiastique qui vivait avec une femme adultère, l'homme adultère qui retombait dans le même crime après avoir fait pénitence, le ministre des autels qui vivait dans un concubinage public ou était découvert en flagrant délit de fornication, le beau-père qui épousait sa belle-fille, et la femme qui abandonnait son mari sans permission d'en épouser un autre (1), étaient soumis en mourant à cette rigoureuse interdiction. Mais si on leur refusait ce sacrement, on ne leur refusait pas l'absolution; le pénitent ne mourait donc pas sans conserver l'espoir d'une réconciliation avec le ciel.

Il y avait un moyen par lequel tous les pécheurs, excepté ceux que nous venons de citer, pouvaient rentrer dans les priviléges de la communion, même avant l'expiation de la pénitence décrétée par les canons; c'était de solliciter la paix des confesseurs, c'est-à-dire de ceux qui avaient souffert des persécutions et des tourmens pour la foi de Jésus-Christ. Le confesseur accordait sa paix au pénitent par un écrit qu'il appelait *litteræ confessoriæ* ou *pacificæ*. Le pénitent présentait cet écrit à l'évêque qui l'absolvait immédiatement, et en signe de sa réadmission aux droits de la communion, il lui donnait un autre acte, *litteræ communicatoriæ*, qui lui permettait de s'approcher de la sainte table, dans quelqu'église que ce fût (2). Cette coutume superstitieuse était fondée sur cette opi-

(1) Concil. Cæs. Aug., can. 5. Con. tol. I, can. 13, etc.

(2) Con. Illib., can. 28, etc. Conc. Cæsar-Aug., can. 5. Con. Tol. I, can. 11, etc.

(1) Mais si ce mari était coupable d'adultère, il pouvait recevoir le sacrement dans un danger de mort. Can. 9, du Conc. Illib.

(2) Conc. Illib., can. 25. Mendoza, *de Concilio Illeberitano confirmando*. lib. II. cap. 52.

nion, que les confesseurs ayant une grande abondance de mérites, pouvaient en accorder une portion aux pénitents qui n'en avaient aucun par eux-mêmes. On sait combien les indulgences engendrèrent d'abus plus tard, et quel mal elles ont fait au christianisme.

On a établi de longues et amères discussions sur le mariage et la continence du clergé espagnol; les uns soutenant que le célibat avait été obligatoire pour eux dès les temps apostoliques; les autres, que le mariage leur était permis, sous certaines restrictions, non moins qu'aux laïques. Des deux côtés, on convient que quelques-uns d'entre eux avaient des femmes; mais, disent les partisans du célibat, c'étaient des femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, et dont ils étaient forcés de se séparer en cette occasion, ou dont au moins ils ne pouvaient réclamer le *debitum conjugale*. A l'appui de cette opinion, ils citaient le trente-troisième canon du Concile d'Illiberis. Les expressions de ce canon sont certainement assez fortes pour justifier ceux qui défendent l'ancienneté de la continence cléricale; cependant beaucoup d'écrivains, et entre autres le judicieux *Masdeu*, prétendent qu'on n'enjoignait point par là aux ecclésiastiques une perpétuelle chasteté, mais qu'on leur interdisait seulement l'usage du mariage pendant le temps qu'ils étaient occupés à administrer les sacrements. Rien n'autorise une pareille interprétation: quand étaient-ils exempts du service assidu des autels? la vérité semble être, que l'on refusait rigoureusement la jouissance du privilége aux ecclésiastiques, qui administraient les sacrifices, évêques, prêtres, diacres et sous-diacres: on l'accordait, bien qu'avec répugnance, aux ordres inférieurs, aux lecteurs, acolytes, exorcistes et ostiaires; et que ces derniers, lors de leur élévation aux grades supérieurs du ministère, étaient tenus de s'abstenir de leurs femmes, ou de se soumettre à la pénitence canonique en cas de violation de cet engagement.

Un des traits les plus singuliers qui caractérisent les premiers conciles d'Espagne, c'est la permission accordée aux évêques et aux autres ecclésiastiques, de se livrer à tout commerce honorable, pourvu que ce fût dans leur province: une telle permission était justifiable à une époque où les dîmes n'étaient pas connues, où l'église n'était soutenue que par des contributions volontaires et par conséquent sujette à souffrir de la faim. Les contributions qui ne sont pas obligatoires, ne sont ni de longue durée, ni proportionnées aux exigences de l'occasion.

L'assistance aux offices publics était obligatoire, et pour les ecclésiastiques et pour les laïques. Le concile d'Illibéris imposa une pénitence aux chrétiens qui pendant trois dimanches successifs n'entraient point à l'église; et celui de Tolède fulmina une suspension contre tout ecclésiastique qui n'assistait pas tous les jours à l'office divin. On ne permettait pas de passer un seul jour du carême sans prière et sans pénitence: généralement la congrégation s'assemblait dans les églises, quelquefois dans les cimetières, où elle passait la nuit en prières, particulièrement les vigiles des saints. Mais cette habitude de se réunir pêle-mêle, hommes et femmes, à de telles heures et dans des lieux si solitaires (les cimetières étaient hors des murs de la ville), entraîna des abus; il fut enfin défendu aux femmes d'y paraître (1).

Les jeûnes étaient observés tous les vendredis et les samedis, outre toute la saison du carême, et dans les occasions où l'évêque l'ordonnait. On a vu cependant qu'il y avait une exception pour les mois de juillet et d'août, à cause des grandes chaleurs qui affaiblissent le corps. Les jours de jeûne, on n'interdisait pas seulement la viande, mais tout ce qui avait eu vie, même le lait, le vin, les œufs, en un mot tout ce qui était savoureux et délicat (2).

Des fêtes étaient célébrées tous les dimanches de l'année, et en outre à Noël, à

(1) Conc. Illib. can. 31, 34, 35, etc. Conc. Cæs. Aug. can. 3.

(2) Conc. Illib. can. 23, etc. Conc. Cæs. Aug. can. 2.

l'Épiphanie, à Pâques et à la Pentecôte. Les reliques des martyrs et des saints étaient souvent enterrées sous l'autel, et tenues en grande vénération ; mais on n'avait pas encore institué de solennité en leur honneur. Primitivement le droit de canoniser appartenait à l'évêque, ainsi qu'aux conciles nationaux et provinciaux. Les noms des martyrs sanctifiés étaient écrits dans un livre, et lus par le diacre durant la messe. Ainsi étaient également honorés les fondateurs et bienfaiteurs des églises, et ceux qui offraient de riches présents sur l'autel : de là vient la commémoration des vivants et des morts dans tout le monde catholique romain (1).

Les personnes consacrées à Dieu étaient avouées et protégées par la primitive église ; mais on ne connut point de monastères en Espagne pendant les quatre premiers siècles. Les femmes qui formaient dans les mains de l'évêque, et devant l'autel, des vœux de virginité, et les hommes qui se soumettaient de même aux obligations de la continence et et de la contemplation religieuse, passaient leur vie quelquefois dans leur propre maison, mais le plus ordinairement en communauté de deux ou de trois, dans la demeure d'ecclésiastiques respectables par leur âge et par leurs mœurs. Les femmes prenaient le voile dès l'instant de leur profession, comme un signe public de la vie qu'elles avaient embrassée; mais de peur qu'elles n'engageassent la guerre avant de connaître la force de l'ennemi, le concile de Sarragosse décréta qu'aucune femme ne prononcerait le vœu irrévocable, ou ne prendrait le voile, avant l'âge de quarante ans, bien qu'avant cet âge, la chasteté fût vivement recommandée, et son observation sanctifiée (2). Il n'était pas permis aux veuves des ecclésiastiques de contracter un second mariage, comme nous l'avons vu dans le Catalogue des Pénitences. Mais elles n'étaient pas obligées à la continence par des vœux, comme les vierges ; la veuve qui se remariait, encourait l'excommunication inférieure, elle était exclue de tous les sacrements, excepté celui de la pénitence : la vierge consacrée, qui se mariait encourait la grande, et elle n'était admise dans le sein de l'église qu'après que son mari était mort, ou qu'elle s'était séparée de lui (1).

Quelques-uns de ces réglements, surtout ceux du premier concile, paraîtront d'une sévérité excessive. Mais il faut tenir compte des motifs qui ont pu guider les pères d'Illibéris. L'idolâtrie dominait encore au quatrième siècle, et ils devaient craindre pour leurs troupeaux le contact, et par conséquent l'infection probable du paganisme. On peut dire que les canons sur le second mariage des veuves d'ecclésiastiques sont complètement absurdes. Le soixante-septième, qui défendait aux femmes de garder des esclaves aux longs cheveux, se trouve expliqué dans une note de M. Depping que nous avons citée. Il indiquait une déplorable dépravation dans les mœurs ; mais il faut dire aussi que le mal n'était pas très-étendu, et que l'influence croissante du christianisme parvint peu à peu à l'extirper et à purifier l'esprit de la femme. Quant aux autres canons, tout ce qu'on peut dire à leur éloge, c'est que leurs auteurs avaient de bonnes intentions, et que ces réglements étaient en général bien adaptés au but qu'ils avaient en vue : ils contiennent les éléments grossiers d'un code ecclésiastique, et sont écrits dans un langage encore plus grossier. Mais malgré tous leurs défauts, ils présentent un grand intérêt, non-seulement, parce que ce sont les premiers monuments existants de la discipline ecclésiastique, mais encore, parce qu'ils ont guidé les pères du fameux concile de Nicée.

L'Espagne a eu des hérésies, comme les autres provinces chrétiennes de l'empire.

(1). Concil. Illib. can. 43 et 60.

(2) « *Item lectum est, non velandas esse virgines quæ se Deo voverint, nisi quadraginta annorum probata ætate, quam sacerdos comprobaverit. Ab universis episcopis dictum est : Placet.* Conc. Cæs. Aug. can. 8. Le troisième concile de Carthage (can. 4) fixa l'âge de 25 ans.

(1) Conc. Illib. can. 13, 27, etc. Conc. Cæs. Aug. can. 6 et 8. Conc. Tol. I. can. 6, 9, etc.

après celle d'Arius, sur laquelle nous nous étendrons, quand nous arriverons à la domination des rois Goths, qui a jeté de grands troubles dans le monde chrétien pendant le règne de Constantin et de ses fils, et contre laquelle Osius, évêque de Cordoue, se signala avec un zèle qui ne le céda qu'à celui d'Athanase lui-même; la plus remarquable hérésie fut celle des priscillianistes. Un certain Marc, hérétique égyptien, ayant répandu la doctrine du gnosticisme en Gaule, passa en Espagne, où il propagea les mêmes erreurs et d'autres encore. La facilité de son élocution, non moins que la nature de ses principes, lui procurèrent bientôt quelques disciples parmi lesquels Priscillien fut le plus distingué. Ce prêtre espagnol était riche, éloquent, subtil, entreprenant, et par conséquent bien fait pour étendre et multiplier la fausse doctrine de Marc, dont il devint en peu de temps le chef reconnu. Il enseignait que le mariage était une contrainte innaturelle et tyrannique; que le plaisir était un des plus beaux privilèges de notre nature; que vivre selon les impulsions de la nature était le rôle de la vertu, ainsi que de la sagesse : il soutenait la doctrine manichéenne des deux grands principes, et confondait, ainsi que Sabellius, les personnes de la trinité. A tout cela, il joignait la superstition chaldéenne des influences planétaires, et les subtilités métaphysiques des Egyptiens et des Grecs. Une multitude de femmes embrassèrent bientôt le système sensuel de cet archi-hérétique, leur exemple entraîna l'autre sexe; le clergé lui-même fut enfin infecté de ces erreurs séduisantes, et pour mettre le comble à tout, deux évêques de la Bœtique se déclarèrent ouvertement les sectateurs de Priscillien (1).

Le parti orthodoxe contemplait avec alarme les progrès de cette détestable hérésie. Comme nous l'avons déjà dit, un concile s'assembla à Sarragosse, les nouvelles doctrines y furent solennellement condamnées, et les prélats apostats déclarés indignes de leur haute position dans l'église; mais cette censure ne produisit aucun effet. Priscillien eut l'adresse de se faire élire à l'évêché d'Avila en Gallice, et sacrer par les mains des évêques ses partisants. Le parti orthodoxe se trouva alors dans une situation fort embarrassante; une vive anxiété s'empara de lui, et deux de ses prélats s'adressèrent à l'empereur Gratien pour le prier de supprimer cette secte audacieuse. En effet il parut un édit impérial, qui déposait les deux évêques coupables et qui bannissait les autres hérétiques de la péninsule. Pour arrêter la foudre suspendue sur sa tête, Priscillien accourut à Rome, dans l'espoir que son éloquence ramènerait l'empereur à ses opinions : il se présenta à la cour impériale acompagné d'un grande nombre de prosélytes, et parvint après quelques difficultés, à obtenir le rappel du décret; il revint en triomphe dans son diocèse (381) où il propagea ses funestes erreurs avec plus de succès encore qu'auparavant, pendant que ses disciples n'imitaient que trop bien son exemple dans les autres parties de la péninsule; mais lorsque Gratien céda à l'ascendant de l'usurpateur Maxime (384), les représentations de l'évêque orthodoxe Idatius décidèrent le nouvel empereur à convoquer un concile à Bordeaux pour y faire condamner l'hérésie. Priscillien s'y présenta avec ses soutiens; mais voyant que le concile lui était contraire, il en appela à Maxime, dans l'attente que ses sophismes n'auraient pas moins de succès que dans l'occasion précédente; mais cette fois l'animosité vindicative de ses ennemis l'emporta, plus même que la justice de leur cause : malgré la vertueuse interposition de Saint-Martin de Tours, qui s'efforça d'amener l'empereur à des mesures plus douces, Priscillien et ses partisans furent décapités (1).

(1) *Sulpicii Severi Historia sacra*, lib. II. (Apud Florez, *España sagrada*, XIV. 359.)

(1) *Ibid. Idatius, episcopus Limicencis, Chronicon et Fasti consulares*, vol. II, dans la collection de Sandoval, et dans Florez, *España sagrada*. tome IV. App. 4. Voyez aussi Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, etc., tome VIII, p. 498.

Tant que Maxime vécut, les nombreux adhérents de Priscillien furent poursuivis par Idatius avec une sévérité inexorable ; mais peu de temps après la mort de l'empereur (388), ce turbulent prélat, dont les cruautés avaient souvent révolté les évêques ses frères, fut banni, et la fureur de la persécution commença à s'apaiser. Mais le priscillianisme n'était pas extirpé ; malgré la nouvelle condamnation que le concile de Tolède porta contre cette doctrine (400), elle continua de troubler l'église d'Espagne long-temps après l'avènement de la dynastie gothique (409).

Quoique les effets produits dans le christianisme sur l'état moral des Espagnols fussent extrêmement favorables, ils n'étaient cependant point universels. Le paganisme avait poussé de trop profondes racines pour être détruit avec facilité ; plusieurs des convertis ne l'étaient que nominalement. Si, pour s'assurer les avantages qui s'attachèrent à la profession de la nouvelle foi, après qu'elle fut devenue religion de l'état, ils s'y conformaient extérieurement, ils regrettaient en secret les superstitions du vieux temps, et leurs mœurs dissolues prouvaient qu'ils étaient encore infectés des vices de l'idolâtrie. Peu à peu la ferveur de ceux qui avaient embrassé le christianisme par conviction se refroidissait, et la sévérité de mœurs qu'ils avaient contractée faisait de nouveau place à la licence. Les sanglants combats du cirque, et les représentations obscènes du théâtre, représentations, que, suivant un auteur contemporain (1), on ne pouvait voir sans en être souillé, n'étaient pas les seuls ni les plus frappants indices d'une démoralisation rapidement croissante. Les riches négligeaient leurs épouses pour leurs belles esclaves et d'autres femmes, non pas d'une manière aussi générale que le prétend ce même écrivain morose, mais du moins à un degré qui indiquait une profonde corruption (1). Les prêtres, non moins que les laïques, en étaient infectés : les ecclésiastiques, dit Salvien, qui ont des femmes légitimes, et même ceux qui vivent dans le concubinage, sont élevés aux dignités de l'église, au grand scandale des fidèles. Ce fut pour obvier à ces désordres que plusieurs canons très-sévères furent rendus par les conciles dont nous avons parlé.

Mais heureusement pour l'honneur de la vraie foi, la dépravation de ces temps n'infectait guère que les riches. La portion respectable des femmes en était exempte. Le nombre de celles qui abandonnaient le commerce du monde, et contractaient volontairement l'obligation d'une éternelle chasteté, était, dit-on, prodigieux, presque égal à celui des femmes mariées (2).

Un des plus glorieux effets du christianisme fut la diminution de l'esclavage. Sous les Romains païens on exigeait plusieurs formalités vexatoires avant d'accorder l'affranchissement à un esclave. Constantin voulut que l'acte fût légal et obligatoire, pourvu qu'il eût lieu dans l'église, en présence des prêtres et de la congrégation des fidèles. Plus tard, il fut défendu aux Juifs et aux hérétiques d'avoir des esclaves chrétiens, et si même les esclaves de ces deux classes étaient païens, ils devenaient libres en embrassant la religion de l'Évangile : un troisième réglement conféra le droit de citoyen romain à ceux qui étaient ainsi publiquement affran-

(1) *Talia enim sunt quæ illic fiunt, ut non solum dicere, sed etiam recordare, aliquis sine pollutione non possit.* » Salvianus, *De vero judicio et Providentia Dei.* l. VI. Ce vieux prêtre de Marseille fait particulièrement allusion aux mouvements voluptueux des danseuses de la Bœtique, et surtout de celles de Cadix, dont les danses lascives faisaient depuis long-temps le principal amusement du peuple.

(1) *Apud Aquitanos, quis potentùm non in luto libidinis vixit? Quis conjugii fidem reddidit? Sed forsitan hoc in Aquitanicis tantum? Transeamus ad alias mundi partes, quid Hispanios? Nonne vel eadem vel majora vitia perdiderunt?* Lib. VI, p. 65. Ceci est une pure déclamation, mais une déclamation fondée sur quelques faits réels.

(2) Cod. can. justin. canon. 39.

chis, et légalisa même la simple intention d'un maître d'affranchir un esclave, pourvu que cette intention eût été exprimée en présence de témoins.

Au reste, la situation matérielle des peuples était peut-être encore plus triste que leur état moral, et servait jusqu'à un certain point à expliquer celui-ci. Des villes dépeuplées, présentant les traces du pillage et de l'incendie, des champs désolés, que les propriétaires laissaient incultes, afin de diminuer leur valeur, et de se donner les airs de la pauvreté(1), le commerce entièrement anéanti, l'activité de l'industrie suspendue, le découragement partout, tel était le tableau qu'offraient alors la plupart des provinces de l'empire. Grâce aux charges intolérables qui pesaient sur elle, la population souhaitait la mort, et la regardait comme le terme de ses souffrances. Les malheureux opprimés redoutaient même la propagation de leur race, de peur de laisser leurs misères pour tout legs à leurs descendants (2). L'oisiveté et une piété peut-être mal entendue cherchaient dans les cloîtres un asile qui n'était pas toujours respecté (1). Lorsque le malheur des temps est à son comble, les âmes se replient naturellement vers les idées religieuses.

(1) L. I, C. Th. *De censitor.*

(2) Nov. 38. Præf. §. I. *Denique quoniam ipsis corporibus fraudare curiam voluerunt, rem omnium impiam adinvenerunt, a nuptiis legitimis abstinentes.*

Dans une pareille situation, il ne fallait plus à l'empire qu'une faible secousse au-dehors pour abîmer au-dedans l'édifice politique du monde romain. Tout changement, quel qu'il fût, devait paraître un bienfait. Il présentait toujours dans le lointain la perspective d'un avenir plus paisible. Aussi, bien loin de trembler devant les invasions des barbares, les habitants d'un grand nombre de provinces soupiraient-ils après leur arrivée, les regardant comme des auxiliaires et des libérateurs (2).

(1) L. 24. Cod. *De Decurion.*

(2) Zosim. IV, 32, dit: καὶ ἦν πᾶσα πόλις καὶ πᾶς ἀγρὸς οἰμωγῆς καὶ θρήνων ἀνάμεστος, τοὺς βαρβάρους ἁπάντων ἀνακαλούντων καὶ τὴν ἐξ ἐκείνων ἐπισπωμένων βοήθειαν. Et plus tard Salvien., liv. v, dit, en parlant des provinces soumises par les barbares: « Quamvis ab his, ad quos confugiant, discrepent ritu, discrepent lingua, ipso etiam, ut ita dicam, corporum atque induviarum barbaricarum fœtore dissentiant, malunt tamen in barbaris pati cultum dissimilem, quam in Romanis injustitiam sævientem. Itaque passim vel ad Gothos, vel ad Bagaudas, vel ad alios ubique dominantes barbaros migrant, et migrasse non pœnitet... Unum illic Romanorum omnium votum est, ne unquam eos necesse sit in jus transire Romanorum. Una illic et consentiens romanæ plebis oratio, ut liceat eis vitam, quam agunt, agere cum barbaris. »

LIVRE II.

LA PÉNINSULE SOUS LES GOTHS.

CHAPITRE PREMIER.

DE 406 A 531.

Invasion des Vandales, des Alains et des Suèves en Espagne.

Nous sommes arrivés à une période importante de l'histoire d'Espagne; nous entrons véritablement dans l'histoire moderne; car la domination des Goths a eu sur les destinées du pays une influence qui s'est fait sentir long-temps, et qui subsiste peut-être encore. Cette période mérite donc des développements plus étendus que celle qui précède (a); c'est jusqu'à elle qu'il faut remonter pour trouver la racine de plusieurs institutions de l'Espagne actuelle.

Lorsque Honorius monta sur le trône, l'empire romain n'avait plus pour ainsi dire qu'une existence de pure tolérance. Les barbares du nord de l'Europe se préparaient déjà à envahir les fertiles provinces du sud, et les gouverneurs les plus puissants, au lieu de songer à défendre les frontières, n'aspiraient plus qu'à s'assurer une souveraineté indépendante. Un immense désordre régnait partout; toute hiérarchie était détruite; tout patriotisme éteint. L'heure de la dissolution approchait.

Le dernier jour de l'année 406, une masse de Vandales, de Suèves, d'Alains et d'autres hordes germaniques, franchit le Rhin, pour se précipiter sur la Gaule (1). Elle traversa, sans rencontrer beaucoup de résistance, les

(a) Jusqu'ici nous avons mis dans des notes séparées les additions que nous avons cru devoir faire au récit de M. Dunham; il s'agissait moins d'exciter l'intérêt que de constater des origines. Désormais nous fonderons ces additions dans le récit principal, pour ne pas le couper trop souvent. Nous devons prévenir que, pour les deux époques suivantes, la domination des Goths et la domination des Arabes, nous ferons des emprunts nombreux et étendus à M. Lembkè, qui poursuit en ce moment ses recherches dans les Bibliothèques d'Espagne et dont les travaux nous seront communiqués. Le public français jouira ainsi le premier des découvertes précieuses qu'a faites ce savant historien. Nos additions seront en outre appuyées sur l'histoire des Vandales par Mannert, et sur celle des Wisigoths, et des Arabes, par Aschbach; ce dernier surtout nous fournira de grandes ressources. (*Note du Trad.*)

(1) Zosim, VI, 3. Prosp., Chron. h. a. Oros., VII, 40. Isidor., Hisp. hist. Vand., I. Procop. Bell. Vand., I, 3.

pays riverains de la Loire et la Gaule méridionale; et les montagnes escarpées des Pyrénées purent seules arrêter sa marche dévastatrice. Toute la Gaule fut le théâtre des plus affreux ravages; les villes furent pillées, les habitants emmenés en esclavage, et ce qui échappa au fer des barbares, succomba au supplice de la faim (1). Pour mettre un terme à tant d'horreurs, Constantin, qui venait d'être proclamé empereur en Bretagne par les légions révoltées, passa dans la Gaule (407), et chercha à soumettre les barbares, soit par des traités, soit par la force des armes (2). Il réussit à se faire aussi reconnaître comme empereur par les peuples et les troupes de la Gaule, à étendre sa domination jusqu'aux Alpes, et repoussa le goth Sarus, qui commandait pour Honorius (3). Lorsqu'il somma également l'Espagne de se soumettre, deux frères de noble origine, Didymus et Verinianus, se mirent en mesure de le repousser pour conserver cette province, leur patrie, à l'empereur légitime. Constantin, appréciant le danger qui le menaçait, nomma césar son fils Constant, et l'envoya à la tête d'une armée contre ces deux frères. Ils furent complètement défaits dans la première bataille, et l'Espagne reconnut le pouvoir de Constantin (4). Constant revint avec les frères prisonniers près de son père, et laissa Gérontius en Espagne, pour occuper les passages des Pyrénées, dont la garde avait été jusque-là confiée aux Espagnols indigènes. Bientôt Constant eut lieu de se repentir de la confiance qu'il avait eue en son général. Gérontius se révolta, proclama Maximus empereur, et appela à son secours les peuplades germaniques qui erraient encore dans la Gaule, en leur ouvrant les passages des Pyrénées (1).

Il n'était point dans la nature de ces peuples de se fixer nulle part d'une manière permanente; leur esprit inquiet et avide leur montrait au-delà des Pyrénées un pays jusqu'alors à l'abri des ravages, et qui par conséquent promettait un riche butin; leur première tentative pour franchir ces montagnes avait échoué devant la courageuse résistance des deux frères Didymus et Verinianus, et ils s'étaient vus contraints de rétrograder pour attendre une meilleure occasion. La trahison de Gérontius et de ses soldats la leur offrit. Les passages des Pyrénées s'ouvrirent pour eux, et les Vandales, qui formaient pour ainsi dire l'avant-garde, franchirent librement ces boulevards de l'Espagne sous la conduite de Gunderich, suivis d'essaims innombrables d'Alains sous Respendial, d'autres disent d'Atax, et de Suèves commandés par Hermerich (2). Au mois de septembre ou d'octobre 409 (3), ils foulèrent pour la première fois le sol espagnol, et comme un torrent dévastateur, se répandirent dans toute la Péninsule. Non contents de piller les villes et de les livrer aux flammes, ils saccagèrent aussi dans leur sauvage fureur les fruits de la terre; la peste et la famine apparurent à leur suite; les bêtes fauves quittèrent leurs repaires, attirées par l'odeur des cadavres restés sans sépulture; en un mot la misère des habitants fut à son comble.

(1) Voyez *Sancti Hieronymi ad Ageruchiam ep.* 9.

(2) Oros., l. c.

(3) Zosim., VI, 2. Olympiod., ap. Phot., cod. 80, est le principal historien de cette époque, et il est fâcheux que nous ne possédions qu'un extrait de ses ouvrages. (Je le citerai d'après l'édition de Hœschel, *Genevæ*, 1612, fol.)

(4) Oros., VII, 40. Zosim., VI, 4.

(1) Zosim., VI, 5. *Renatus profuturus*, ap. Greg. Tur., II, 9.

(2) Principalement d'après Zosim., VI, 3, 4, 5. Olympiod., l. c. Sozomen, IX, 11, 12, 13.

(3) L'époque de l'irruption des barbares est exactement déterminée par Idat., chr., *ad ann.* 409. Fast. *eod.* (*In Esp. sag.*, tome IV, p. 487.) Cassiod., chron. h. a. Prosp., chron. *ad a.* 16. Arcad. et Hon. Sever. Sulpit., Epit. chr. h. a. (*In Esp. sag.*, t. IV, p. 451.) Isid., Hisp. hist. Vand., 71. (Ex. ed. Faust. Areval. *Romæ*.) Compar. Flor., *Esp. sag.*, t. II, p. 51, t. IV, p. 394 sq. Voy. en outre Oros, VII, 40. Zosim, VI, 5. Hist.

Après qu'ils eurent ainsi complètement épuisé le pays, les barbares comprirent qu'une possession paisible et la culture de la terre étaient préférables à une vie errante et qui ne reposait que sur la jouissance du moment; car bien loin de rencontrer une résistance hostile dans les habitants, ils trouvèrent au contraire un peuple paisible, laborieux, qui, content d'être délivré du joug oppresseur des Romains, tendait lui-même la main aux barbares. Ceux-ci résolurent alors (411) de se partager la Péninsule par la voie du sort. Les Vandales et les Suèves eurent pour eux la Galice; les Alains obtinrent la Lusitanie et la province carthaginoise; et la Bœtique échut à une tribu des Vandales, celle des Silinges; il n'y eut que la province tarragonaise qui resta encore aux Romains (1). La paix commença alors à porter ses fruits, et déjà les habitants paraissaient préférer leur nouvelle destinée à l'oppression régulière et froidement combinée des Romains, lorsqu'un nouveau déluge de barbares, sortis de l'Orient, vint fondre sur eux (2).

Rome, la ville éternelle, contre laquelle avait échoué la valeur d'Annibal, avait été honteusement abandonnée par ses empereurs à la fureur d'Alarich, roi des Wisigoths*, qui, des provinces orientales de l'empire, s'était porté avec son peuple dans les fertiles campagnes d'Italie. Deux fois il avait consenti à lever le siége de la ville au prix de sommes énormes; et après avoir élevé sur le trône un empereur, nommé Attale, il l'en avait précipité, parce que cela ne convenait plus à ses desseins. Mais lorsque Honorius, qui tremblait dans Ravenne, refusa de ratifier les conditions d'une paix durable, il se présenta pour la troisième fois devant Rome pour se venger par le pillage et l'incendie; après une courageuse résistance, la ville succomba sous le glaive du Wisigoth. Mais là se termina sa carrière: au moment où il méditait de quitter l'Italie et de passer dans une autre partie du monde, la mort l'atteignit sur les côtes de la Calabre (1). Son peuple choisit pour son successeur un de ses parents, Ataulf, homme aussi brave qu'habile et expérimenté.

Pendant ce temps-là, Constantin, serré de près par Gérontius, avait fait proposer son amitié à Honorius, représentant qu'il s'était révolté, non de son propre mouvement, mais forcé par ses soldats, et qu'il était prêt à délivrer la Gaule des barbares qui la ravageaient. Honorius accepta cette offre (2); mais s'apercevant que Constantin pouvait à peine se défendre contre Gérontius, il résolut de mettre un terme à la puissance de tous les deux, et

---

Misc. p. 92. (*In* Murat. CRR. *rer Ital.* t.) Soz., IX, 12. Salvian., *De provident. Dei*, p. 137, etc. « *Matres quoque necatis vel actis per se natorum suorum sint pastæ corporibus,* » dit la chronique d'Idatius. Ceci est probablement exagéré. Un auteur raconte qu'une femme ayant tué et fait cuire quatre de ses enfants, l'horreur qu'inspira cette action fut si grande, qu'elle fut lapidée par la multitude furieuse. Un seul exemple a suffi aux analystes déclamateurs de l'Espagne pour en faire une accusation générale.

(1) Idat. ad ann., 411. Isidor. Hisp. *hist. Vand.* 73. Oros. VII, 40.

(2) Oros. VII, 41, dit comme contemporain: « Quamquam et post hoc quoque continuo barbari, execrati gladios suos, ad aratra conversi sunt, residuosque Romanos ut socios modo et amicos fovent; ut inveniantur jam inter eos quidam Romani, qui malint inter barbaros pauperem libertatem quam inter Romanos tributariam sollicitudinem sustinere. »

* Wisigoths, c.-à-d. Goths de l'Ouest (Westgoths), à raison de leur position vis-à-vis des Ostrogoths (Ostgoths), c.-à-d. Goths de l'Est.

(1) Il n'entre pas dans le plan de cette histoire de raconter les exploits ou plutôt les aventures antérieures des Wisigoths. On peut consulter là-dessus les dissertations de D. Ignatio de Luzan, de D. Marde Ulloa et de D. Franc. Manuel de la Herta, dans le premier volume des *Memorias de la real Academia de la Historia;* Madrid, 1796, fol., et *Aschbachs Geschichte der Westgothen*, S. 1-92. Nous remarquerons seulement ici que, pressés entre le Dniéper et la Theiss par les hordes huniques qui s'avançaient de l'Orient, ils quittèrent leurs demeures, et furent admis dans la Mœsie, d'où ils partirent vers l'an 400, pour envahir l'Italie.

(2) Olympiod., col. 179.

dirigea une armée considérable sur la Gaule. Le vaillant Constance, qui commandait cette armée, força Constantin à déposer la couronne à Arles. Lorsque celui-ci s'était rendu, on lui avait garanti la vie sous serment; mais Honorius le fit décapiter pour venger ses parents Didymus et Verinianus (1). Gérontius se sentant trop faible pour résister seul à Constance, et menacé par ses propres gens dans sa fuite, prit le parti de se donner la mort (2). Le général d'Honorius n'avait cependant pas encore achevé l'œuvre de la pacification, puisqu'un nouvel adversaire se présenta dans Jovinus, que les révoltés avaient proclamé empereur à Mayence (3).

412. — Excité probablement par Attalus à se joindre à Jovinus (4), parce que les promesses d'Honorius étaient sans valeur, peut-être aussi sous le prétexte de vouloir reconquérir cette province pour l'empereur, Ataulf conduisit ses Goths dans la Gaule (5). A peine arrivé, il fondit sur son ennemi mortel, le goth Sarus, qui, offensé par Honorius, avait quitté sa cour; il l'attaqua avec des forces très supérieures, le défit et se vengea en faisant couler le sang de son prisonnier. La réunion entre lui et Jovinus n'eut pas lieu; celui-ci dédaignant une alliance avec le barbare, proclama son frère Sébastien co-empereur contre la volonté d'Ataulf (6). Irrité de cette marque de mépris, Ataulf se retourna vers Honorius et lui promit la tête des révoltés; à peine l'empereur avait-il accepté cette proposition, qu'il reçut en effet la tête de Sébastien; Jovinus fut fait prisonnier, et tué par la main du général impérial Dardanus (1).

Ataulf eut alors à lutter contre un vaste projet qui tentait fortement son ambition; anéantir l'empire romain et le nom même de Rome, établir une Gothie à la place, et s'immortaliser comme fondateur de ce royaume, paraissait une noble pensée à son âme avide de célébrité; mais comme l'expérience lui avait appris que son peuple était peu disposé à se soumettre aux lois, sans lesquels il est impossible de fonder un état bien ordonné, il pensa qu'il serait glorieux pour lui aux yeux de la postérité de relever le nom romain qui était tombé si bas (2). Un puissant motif vint fortifier en lui cette pensée. Il aimait Placidie, sœur de l'empereur, qu'il avait emmenée après la prise de Rome, comme la plus belle partie du butin. Elle le priait incessamment d'accorder la paix à son frère, et s'efforçait d'adoucir son ressentiment contre les Romains. Pouvait-il résister à ses prières (3)? Ce fut pourtant cette princesse qui donna occasion à une nouvelle lutte; car Constance, un des plus braves généraux de l'empereur, quoique difforme et d'un aspect repoussant (4), avait eu assez d'ambition pour élever ses prétentions jusqu'à Placidie, voyant peut-être en elle un marche-pied pour arriver au trône. Lorsqu'on entama les négociations avec Ataulf, on lui imposa donc pour condition de rendre la princesse, en lui promettant de lui donner en retour du blé, dont il manquait. Nullement disposé à se dessaisir d'une proie aussi chère, Ataulf en appela à son épée et chercha à s'emparer par ruse de la ville de Marseille, où il espérait trou-

(1) Olympiod., col. 183. Greg. Tur., II, 19. Sozom., IX, 13, 14. Idat., h. a. Oros., VII, 42.

(2) Olymp., l. c. Suivant Oros., VII, 42, il fut tué par ses soldats.

(3) Olympiod., l. c. Oros., l. c. Greg. Tur., II, 9. Sidon. Apoll. V, 9.

(4) Olympiod., l. c.

(5) Prosp., Chr. Cassiod., Chr. h. a. Jornandès, qui est peu sûr, est le seul qui prétende qu'Ataulf pilla encore une fois Rome avant de quitter l'Italie, et il ne me paraît pas croyable qu'il ait fait un traité avec l'empereur, ainsi que le dit *Aschbach*, d'après le même Jornandès.

(6) Olympiod., l. c. Sozom., IX, 15.

(1) Olympiod. col. 186. Idat. Prosp. Chron. Amm. Marcell, h. a. Oros. VII, 42. Sozom. IX, 15.

(2) Oros. VII, 43, assure d'après des témoins oculaires, que tel était le but d'Ataulf.

(3) Oros. VII, 43. dit: *Ob hoc abstinere a bello, ob hoc inhiare paci nitebatur, præcipue Placidiæ uxoris suæ persuasu et consilio temperatus.*

(4) C'est le portrait qu'en fait Olympiod. col. 186. Jornandès, c. 31, représente au contraire Ataulf comme un fort bel homme.

ver de grandes provisions. La vigilance du gouverneur Boniface fit échouer son plan (1). Ataulf fut plus heureux devant Narbonne; il entra dans la ville en vainqueur (2), et prit aussi Toulouse et Bordeaux (3). Alors il n'hésita plus d'épouser Placidie, but de tous ses désirs. Le mariage fut célébré à Narbonne avec une magnificence royale dans la maison d'Ingenius, et ce fut le fantôme d'empereur Attalus, qui entonna l'hymne du mariage (4). On pouvait donc espérer que cette princesse, douée d'un esprit élevé, fille et sœur d'empereurs romains, étoufferait la passion de la guerre dans le cœur du barbare, et que l'on trouverait en elle une puissante médiatrice de la paix; mais le jaloux Constance ne songea qu'à rallumer le flambeau de la guerre (5). Pour l'effrayer, Ataulf revêtit une seconde fois Attalus de la pourpre (6). Mais sans s'en mettre en peine, Constance se porta rapidement contre Narbonne, capitale des Goths, et força la garnison, qui craignait d'être coupée de l'armée principale, à évacuer cette ville. Après avoir pillé les villes les plus florissantes de l'Aquitaine, la nation entière des Wisigoths, Ataulf traînant Attalus à sa suite, franchit les Pyrénées (7), non comme alliée des Romains, et dans la vue de combattre les barbares établis en Espagne (8); mais chassée par les Romains, et cherchant là une nouvelle patrie. Attalus, abandonné par les Goths, tomba entre les mains des Romains, et subit la peine de sa révolte (1).

(1) Olympiod. l. c.

(2) Idat. h. a.

(3) Voy. Mascov. *Geschichte der Teutschen*, vol. I, p. 376.

(4) Olympiod. col. 185, 189. Idat. h. a. Jornand. se trompe, lorsqu'il avance, c. 31, que le mariage eut lieu en Italie. Philostorg. XII, 4, dit qu'Ataulf s'était auparavant séparé de sa première femme.

(5) Olympiod. col. 188.

(6) *Prosp. Chron.* et *Paulini eucharist.* v. 291, sq. (Lps. 1681.)

(7) Oros. VII, 43. Idat. place à faux cet événement en l'an 416. Voy. Pagi. ad ann. 414.

(8) Comme le prétend Jornand. c. 31, contre le témoignage d'Oros. Idat. Olympiod.

Ataulf lui-même ne tarda pas à partager son destin. Il s'était aliéné l'esprit de ses soldats par ses ménagements pour les Romains, et d'un autre côté, ils voyaient avec un profond mépris l'ascendant que la reine son épouse exerçait sur lui (415). Une conspiration se forma contre sa vie, et un jour qu'il se divertissait à voir caracoler ses chevaux dans la cour de son palais à Barcelone, son serviteur Dobbios, dont il avait tué le maître précédent, Goth de distinction, saisit un moment favorable et lui plongea un poignard dans le cœur (2). En mourant Ataulf recommanda à son frère de renvoyer Placidie à Honorius, et de maintenir la paix avec les Romains. Mais Siégerich, frère de Sarus, et chef présumé de la conspiration, qui se plaça violemment à la tête des Goths, chercha à venger la mort de son frère: il arracha à l'évêque Sigesar les enfants qu'Ataulf avait eus d'un premier lit et les mit à mort; il força la princesse Placidie à marcher pieds nus devant son cheval, dans les rues de Barcelone. Cette conduite révolta les Goths eux-mêmes, et ils le tuèrent au bout de sept jours. Son sort n'excita aucune pitié; on le regarda comme une juste punition du sang qu'il avait versé (3).

Le suffrage des Goths se porta alors sur Wallia, prince digne de leur choix sous tous les rapports. Ils espéraient qu'il se montrerait l'ennemi implacable des Romains; mais voyant que l'Espagne présentait une vaste carrière à ses talents, Wallia préféra s'en faire des alliés; toutefois il essaya de réaliser le plan du grand conquérant Alarich, de fonder un nouveau royaume au-

(1) Oros. VII, 42. Prosp. Chron. ad ann. 416.

(2) Olympiod. col. 188. Oros. VII, 43. Idat. ad ann. 416. Isidor Hisp. Hist. Goth. 19. Que Dobbios ait été le serviteur de Sarus, c'est un fait dont je ne trouve la mention que dans *Aschbach*, qui admet aussi dans son récit les circonstances douteuses de celui de Jornandès.

(3) Olymp. col. 188. Jornand. c. 31. Oros. VII, 43. Isid Hisp. Hist. Goth, 20. Idat. et Prosp. ne le nomment pas une seule fois.

delà de la mer en Afrique; mais une tempête dispersa sa flotte et la repoussa sur les côtes (1).

La nouvelle du désastre se répandit promptement dans les Gaules; à peine Constance, général d'Honorius, en fut-il instruit, qu'il se hâta de s'avancer vers les Pyrénées à la tête de forces imposantes. Wallia rassembla aussitôt les débris de son armée et se porta rapidement à sa rencontre. Heureusement que la démonstration du général romain avait pour cause plutôt l'amour que l'ambition. Constance était plus désireux de s'assurer la possession de Placidie, dont la main lui avait été promise par l'empereur, que de renverser le trône d'un roi. A peine les deux armées eurent-elles campé en face l'une de l'autre, qu'il proposa la paix à des conditions trop avantageuses pour être rejetées. En retour non-seulement de la neutralité, mais encore de la protection des Romains, il ne demandait à Wallia que de lui remettre sa royale captive, la princesse Placidie, et de s'engager à marcher contre les Suèves et les autres peuplades qui occupaient la Péninsule (417). Il était difficile au roi goth de faire accueillir par son armée une mesure qui avait déjà coûté la vie à Ataulf. Avant de répondre aux ouvertures de Constance, Wallia crut devoir consulter ses soldats; on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel il sut influencer leur détermination, en flattant leurs passions favorites. « Invincibles Goths, dit-il, en quelques » lieux qu'il vous ait plu de diriger vos pas, » des frontières du nord aux limites les plus » reculées du sud, partout vous avez su vous » frayer un chemin les armes à la main, rien » n'a pu arrêter votre marche triomphante. » Éloignement, différence de climats, mon» tagnes, rivières, bêtes féroces, nations » nombreuses et braves, c'est en vain que » tous ces obstacles vous ont été opposés. » Les Vandales, les Alains, les Suèves osent » enfin nous attaquer par-derrière, pendant » que les Romains nous menacent par» devant. C'est à vous, vaillants guerriers, » de choisir le parti que vous avez à pren» dre, l'ennemi que vous voulez combattre. » Quelle que soit la détermination à laquelle » vous vous arrêtiez, votre bravoure me ré» pond de la victoire : tant que je comman» derai à des hommes qui ne connaissent » pas la crainte, je n'aurai moi-même rien » à redouter. Si le parti qu'il vous convient » de prendre était laissé à ma seule décision, » je me rappellerais seulement que je suis » votre roi : je ne prendrais conseil que de » mon propre courage, et je choisirais l'en» nemi le plus digne de vous. Les Romains » vous sont assez connus. Leurs villes ont » plus d'une fois éprouvé la puissance de » vos armes ; et les portes de leur capitale » même se sont ouvertes à votre comman» dement. Pourquoi perdre un temps pré» cieux à vous mesurer encore avec de pa» reils lâches? Il y a plus de gloire à les » mépriser qu'à les vaincre. » Il termina ce discours en conseillant à ses soldats de rendre Placidie, et de marcher contre les vaillantes tribus du nord qui s'étaient emparées d'un pays qui n'appartenait qu'à eux seuls, leur promettant qu'après la défaite de l'ennemi, il reprendrait les armes contre les Romains. D'unanimes acclamations accueillirent ce discours. Placidie fut rendue à Euplatius, envoyé de l'empereur, et la paix conclue avec les Romains (1). Wallia obtint en retour du blé, pour la subsistance de son peuple, et en même temps il offrit son bras à l'empereur, pour soumettre les autres nations qui s'étaient emparées de l'Espagne, et la reconquérir à l'empire : de son côté Honorius lui promit la possession de l'Aquitaine et de quelques contrées voisines (2).

(1) Oros. VII, 43. Isid. Hisp. Hist. Goth, 22, place cette expédition après la soumission des Alains; mais le contemporain Orose la fixe avant la paix avec les Romains.

(1) Orosius, lib. VII, c. Jornandès, de Origine Get. p. 617. Idatii Chronicon, p. 352 (apud Florez, tom. IV) Joan. Magnus, Historia. p. 77, etc. Isid. Hisp. Hist. Goth. 21. Philostorg XII, 14. Prosp. h. a.

(2) Oros. l. c. Isid. Hisp. l. c. s'accordent à

Mais avant d'attaquer à guerre ouverte les peuples germaniques établis dans la Péninsule, Wallia s'empara par ruse d'un prince des Vandales, nommé Frédibal, et l'envoya à Honorius, pour l'ornement de son triomphe (1). Sûr alors de l'amitié de l'empereur, il fondit tour à tour sur chacun des peuples péninsulaires, qui loin de réunir leurs forces contre l'ennemi commun (2), se laissèrent écraser les uns après les autres. Les Silinges de la Bœtique furent complètement exterminés; et les Alains, jusqu'alors le plus puissant peuple de la Péninsule, furent si vigoureusement battus, qu'après avoir perdu dans la bataille leur roi Atax, ils ne virent plus d'autre moyen de salut que de sacrifier leur indépendance, et même leur nom, de s'incorporer aux Vandales établis dans l'ouest de l'Espagne, et de reconnaître leur roi Gunderich (419) (3).

Les Suèves auraient infailliblement partagé le sort de l'une ou l'autre de ces deux peuplades, s'ils ne s'étaient hâtés de se mettre sous la protection des Romains dont ils se reconnurent tributaires. Il était de l'intérêt de Wallia de respecter les alliés de l'empire. Il se contenta donc de désarmer les Suèves; mais il les laissa tranquilles dans le pays qu'ils occupaient (4).

L'orgueil d'Honorius lui fit regarder ces importants succès comme s'ils n'avaient été obtenus que dans son seul intérêt. Suivant sa promesse il donna pour récompense aux vainqueurs cette partie du Languedoc et de la Gascogne qui se trouve comprise entre Toulouse et l'Océan (1). Content d'avoir soumis au sceptre romain une grande partie de la Péninsule, Wallia repassa les Pyrénées pour aller prendre possession de ce pays. Il fit de Toulouse la capitale de son royaume, et y mourut deux ans après ses glorieux triomphes. Depuis cette époque jusqu'au règne d'Eurich, les Goths restèrent paisibles dans leurs nouveaux établissements, et ne se montrèrent que rarement en Espagne. Quoiqu'ils se considérassent comme les seuls maîtres légitimes de cette contrée, la souveraineté en résidait néanmoins dans les Suèves et les Vandales. Ils avaient assez à faire, il est vrai, de lutter contre leurs ambitieux voisins, les Franks et les Burgundes, ou contre les généraux de l'empire, et ils étaient par conséquent peu disposés à se faire de nouveaux ennemis.

Fatigués de servir d'instruments aux Romains pour asservir ou détruire les peuplades germaniques, les Wisigoths changèrent alors l'épée pour la charrue, et cherchèrent par de sages institutions à faire prospérer le pays qui leur était assigné. Après la mort de Wallia, ils élevèrent sur le trône Théodored, ou Théodorich (2), comme l'homme le plus distingué par les qualités du corps et de l'âme. Bientôt il fut invité par les Romains à les appuyer avec ses Goths dans une expédition en Espagne. Gunderich, roi des Vandales, avait attaqué les Suèves dans les montagnes de la Gallicie; Hermerich, roi des Suèves, s'était retranché sur le mont Hervas, avait repoussé les Vandales, et les

---

dire qu'il entreprit l'expédition d'Espagne, non pour son propre compte, mais pour celui des Romains. Idat. ad an. 417, dit de même : *Wallia* romani nominis causa intra Hispanias cædes magnas efficit barbarorum. Cf. Hist. misc. p. 92. D.

(1) Idat. h. a.

(2) Un passage d'Oros., VII, 43, montre combien ces peuples étaient divisés; il écrit à Honorius : *Nos nobiscum confligimus, tibi vincimus.*

(3) Idat. h.a. Cf. Sidon. Appolin. Panegyr. Anthem., v, 360-364.

(4) Idat. chron., fol. 4. Isid., Historia de reg. goth., p. 207.

(1) *Gothi... sedes in Aquitanica a Tolosa usque ad Oceanum acceperunt.* Prosp., *Chr.* h. a. *Constantius pacem firmat cum Wallia, data eidem ad habitandum secunda Aquitanica et quibusdam civitatibus confinium provinciarum.* Cf. Jornand. c. 33. *Epitome chron. Sulp. Sev.* (in *Esp. sagr.* t. IV), p. 452. *Reversi Gothi ad Gallias sedes recipiunt a Tolosa in Burdegalem ad Oceanum usque.*

(2) Olympiod. le nomme *Theodoricus*; 193, ainsi que Jornand., c. 34. Greg. Tur. le nomme *Theodorus*, Idat. *Theodores*, Isid., Hisp. 23, *Theuderedus*.

avait même forcé d'abandonner la terre hospitalière qui les avait accueillis dans leur exil. Profitant de cette désunion de leurs ennemis mortels, les Romains établis en Espagne marchèrent contre les Vandales sous leur *comes* Asturius et le vicaire Maurocellus, les chassèrent de Bracara avec de grandes pertes (420), les forcèrent à se retirer dans la Bœtique, et donnèrent leur nom à cette province, qui s'appela d'abord Vandalicie, puis Vandalusie, d'où l'on a fait Andalousie. Pour achever leur défaite, Castinus, comte des domestiques *(comes domesticorum)*, ou capitaine des gardes, s'avança au secours des Romains, avec une armée considérable, dans laquelle se trouvaient beaucoup d'alliés goths. Par des mesures habilement prises, il réussit à presser si étroitement les Vandales, que domptés par la faim, ils étaient disposés à se rendre, lorsqu'il fut assez imprudent pour préférer à la voie des négociations une victoire en bataille rangée; les Vandales, qui combattirent avec le courage du désespoir, le défirent complètement près de Tarragone, et lui firent éprouver une perte de 20,000 hommes (1). Les Vandales surent profiter de leur victoire. Ils pillèrent Hispalis (425) et *Carthago* Spartaria, ravagèrent les îles Baléares, et jetèrent alors les yeux sur la Mauritanie.

Gunderich, après avoir pris Hispalis, opprimé cruellement le clergé de cette ville, et pillé l'opulente église de Saint-Vincent, y était mort en 428 (2). Son successeur Geiserich avait reçu du gouverneur d'Afrique, Boniface, l'invitation de passer la mer pour soumettre le pays, et le partager avec lui. Geiserich accepta avec empressement une telle proposition; mais au moment même où il réunissait son peuple (429), les Suèves, sous la conduite d'Hermiar, envahirent les provinces qu'il abandonnait. Il se retourna promptement, atteignit l'armée des Suèves près d'Emerita, et lui fit essuyer une défaite complète. Hermiar lui-même tomba en fuyant dans le fleuve Anas (1), et se noya. Geiserich reprit ensuite tranquillement le chemin de la mer, s'embarqua avec tout son peuple, au nombre de 80,000 hommes, auxquels s'étaient joints beaucoup d'Alains et de Goths (2), passa en Afrique, et y devint le fondateur d'un puissant empire (3).

Pendant ce temps-là, Théodorich, qui trouvait les limites de l'Aquitaine trop étroites pour son ambition, avait voulu profiter des troubles survenus dans l'empire à la mort d'Honorius, et s'étendre aux dépens des Romains. Il passa le Rhône en 426, prit plusieurs petites villes et vint mettre le siége devant Arles. Pour délivrer cette importante place, Aëtius, gouverneur de la Gaule, accourut à la tête d'une nombreuse armée, et força les Goths à se retirer avec une grande perte.

En 430, pendant que le redoutable Aëtius combattait contre les Franks sur le Rhin, les Wisigoths voulant profiter de son absence, firent une nouvelle tentative contre Arles; mais elle ne fut pas plus heureuse que la première. Aëtius se porta sur eux avec rapidité,

---

(1) Idat. h. a. dit de Castinus : *Inconsultè publico certamine confligens auxiliorum fraude deceptus.* Ces derniers mots ont probablement trait aux Goths, qui servaient dans l'armée romaine. Du reste, voyez Prosper. h. a, Salvian., De gub. Dei, L. VII, p. 165 (édit. Baluz.) Epit. Sever. Sulp., p. 452.

(2) Idat. h. a. Isid. Hisp. 73. Procop., Bel. Vand., I, 3, raconte autrement sa mort, et Mannert, *Geschichte der Vandalen*, 49, fait encore un récit différent, en suivant *Viti de persec. Vand.*, L. 2. Procop. l. c. Jornand. cap. 33. Suivant les chroniqueurs ecclésiastiques, la mort de Gunderich fut l'ouvrage du saint irrité. Il tomba mort sur le seuil de l'église, dit l'un; il mourut après avoir mis en sûreté son butin, dit l'autre. Tous s'accordent à dire qu'il fut emporté par le diable. « *Gondericus, rex Vandalorum, capta Hispali, cum impiè elatas manus in ecclesiam civitatis ipsius extendisset, mox Dei judicio dæmone correptus interiit.* Idat. Chron.

(1) Aujourd'hui la Guadiana. Idat., h. a.

(2) Possidonius, *in Vita sancti Augustini*, c. 28.

(3) Procop. l. c. I, 3-5. Jornand., c. 33. Vict. Vit. I, 1. Greg. Tur., II, 2, nomme Thrasamund au lieu de Gunderich.

les battit, et fit leur chef prisonnier (1). La renommée des exploits d'Aëtius parvint jusqu'aux habitants de la Galice; fatigués de l'oppression inouïe des Suèves, qui ne faisaient des traités que pour les rompre, ils lui envoyèrent demander du secours par une députation, dans laquelle se trouvait l'évêque Idatius, qui nous a transmis les événements de cette époque. Aëtius prêta l'oreille à leurs prières (422), et envoya le *comes* Cæsarius aux Suèves pour leur recommander de rester en paix. Cette insinuation et l'intervention de quelques évêques décidèrent Hermerich à accorder une paix durable à la Galice depuis si long-temps troublée (435) (2).

Les empereurs romains étaient accoutumés à voir leurs plus vaillants généraux se transformer en dangereux adversaires. Ensevelis dans la mollesse de leurs cours, ils tremblaient plus souvent devant leurs serviteurs victorieux, que devant les attaques des nations ennemies. L'âme de Placidia ellemême n'était pas exempte de cette crainte, et dans le fait, Aëtius semblait réunir en lui des qualités qui pouvaient devenir inquiétantes pour l'empire : les victoires qu'il remportait si facilement, ses liaisons avec les barbares, la confiance illimitée que ses troupes avaient en lui, étaient bien propres à le rendre suspect. Pour lui opposer un contrepoids, Placidia rappela à Rome ce même Boniface qu'Aëtius avait auparavant sacrifié à son ambition, et le revêtit des plus hautes dignités. Aëtius voulut prévenir son adversaire, et leva l'étendard de la révolte.

On en vint à une bataille dans laquelle Boniface remporta la victoire; mais il y reçut une blessure si grave, qu'il paya cette victoire de sa vie (3). Aëtius se sauva chez ses anciens amis, les Huns. Ils lui firent un accueil très-hospitalier, et conduits par lui, ils menacèrent les frontières d'Italie. Le lâche Valentinien ne pouvant leur opposer une résistance sérieuse, appela les Wisigoths à son secours; mais dans ce moment même (433) Aëtius changea de dessein, se réconcilia avec l'empereur, et revêtu de nouveau des premières charges de l'état, il fit entrer l'armée hunique à la solde romaine (1). Lorsque Aëtius tourna ses armes contre les habitants révoltés de la Gaule septentrionale (2), Théodorich chercha à profiter de cette circonstance pour étendre sa puissance. Il se présenta devant Narbonne et en pressa vivement le siége. Mais lorsque après une courageuse résistance les habitants, vaincus par les horreurs de la famine, étaient sur le point de se rendre (436), le général romain Litorius réussit à ravitailler la place et à en prévenir ainsi la chute (3). Aëtius eut le temps d'arriver et de repousser les Goths avec son bonheur ordinaire (4). Litorius, enorgueilli de sa première victoire, et s'appuyant sur une armée auxiliaire de Huns (5), crut pouvoir mettre un terme à la domination des Wisigoths. A cet espoir se joignait encore le désir d'obscurcir la gloire d'Aëtius, sous les ordres duquel il était. Il se présenta donc devant Toulouse (439), où les Goths s'étaient retirés; ceux-ci, abattus par la défaite qu'ils venaient d'essuyer, demandèrent la paix; ayant éprouvé un refus, ils employèrent les représentations de leurs évêques, pour fléchir l'esprit de Litorius. Ce fut en vain; il ne restait plus aux Goths que le secours du ciel, et pendant que nuit et jour Théodorich implorait l'assistance du Très-Haut, Litorius, qui professait le paganisme, trompé par les prédictions de ses devins, crut que l'heure de la victoire avait sonné. Il entreprit le siége; mais les Goths, enflammés par leur confiance dans la protection du ciel, sortirent et se précipitèrent avec la plus grande impétuosité sur les assaillants, prirent les Huns par le flanc, les enfoncèrent, et Litorius, qui avait espéré entrer en vainqueur

(1) Idat. Prosp. h. a.
(2) Idat. h. a.
(3) Idat. h. a.

(1) Prosp. h. a. Amm. Marcellin, h. a. Epit. Sev. Sulp. p. 452.
(2) Ils sont cités dans l'histoire sous le nom de *Bagaudes* (*Bagaudæ*). Salvian. *de gubern. Dei*, l. v, p. 91.
(3) Prosp. h. a. Idat. h. a. Isid. Hisp. 24.
(4) Idat. h. a.
(5) Sidon. Apollin. panegyr. Aviti. v. 246.

à Toulouse, tomba blessé entre les mains des Goths, qui le mirent à mort (1).

La perte des Romains fut si considérable, que tout le pays jusqu'au Rhône se trouva à la disposition de Théodorich (2). Les villes, abandonnées des garnisons romaines, admirent sans crainte les Wisigoths; le danger devenait de plus en plus imminent pour Rome, lorsqu'enfin Avitus, préfet prétorien de la Gaule, parvint, par ses représentations et l'offre de conditions favorables, à rétablir la paix (3).

La Péninsule espagnole fut aussi de plus en plus le théâtre de luttes multipliées entre les Romains et les envahisseurs de race germanique. Mais après que, comme nous l'avons dit, les Vandales eurent quitté l'Espagne, le royaume des Suèves prit plus de force et d'étendue. Hermerich, accablé par le poids de l'âge, nomma roi son fils Rechila (438); le premier acte du nouveau souverain fut une victoire brillante qu'il remporta près du fleuve Singilio (Xenil), dans la Bœtique, sur le général romain Andevotus; un riche butin et la prise d'Emérita furent le fruit de cette victoire (441) (4). Après la mort d'Hermerich, Rechila s'empara aussi d'Hispalis, assujétit toute la Bœtique et la province carthaginoise (5), dompta les Silinges, occupa Séville, et anéantit totalement les débris des Alains, s'il y en avait encore. La fermeté de son gouvernement lui assura jusqu'à sa mort la paisible possession de ses conquêtes. Mais les Vandales ravageaient pendant ce temps les côtes de la Galice, et le *comes* Sébastien tenta, par le secours des Goths, de se rendre maître de la Catalogne. Quelques auteurs prétendent qu'il occupa Barcelone et s'y maintint une année entière; mais le départ de ce général pour l'Afrique accrut l'audace des Suèves; ils envahirent la Carpétanie et la province de Carthagène, qu'ils rendirent aux Romains par un traité de paix. Pendant ce temps-là la partie de la Péninsule qui restait encore aux Romains, était en proie à la plus extrême misère; les habitants, accablés par les Romains des charges les plus intolérables, sans être pour cela protégés contre les attaques des barbares, se soulevèrent sous le nom de *Bagaudes* *, contre leurs prétendus défenseurs, et combattirent avec le courage du désespoir; cependant Asturius, qui avait le titre de *dux utriusque militiæ*, parvint à ramener à l'obéissance la province tarragonaise, et bientôt après, les Arécellitains qui s'étaient également déclarés en révolte dans leurs montagnes, furent obligés de se soumettre aux forces supérieures de Merobaudis (443) (1).

Pour consolider la domination romaine en Espagne, Vitus, *magister utriusque militiæ*, fut envoyé contre les Suèves à la tête d'une armée considérable et d'un nombreux corps d'auxiliaires Goths (446); mais les Suèves le surprirent, le mirent en fuite, et ravagèrent de nouveau le pays (2). Réchila, qui fut le dernier roi païen des Suèves, étant mort à Emérita, en 448, son fils Réchiar se convertit à la foi chrétienne, et monta sur le trône, non sans avoir des concurrents secrets. Le christianisme ne montra pas encore à cette occasion toute sa puissance; il n'adoucit que médiocrement les mœurs des barbares; mais il procura à Réchiar l'avantage de pouvoir demander la main de la fille du roi goth, Théodorich. Lorsqu'il l'eut obtenue, certain de l'amitié des Goths, il attaqua avec confiance les provinces romaines de l'Espagne, et ravagea d'abord la *Vasconie* (3). Ensuite

(1) Idat. Prosp. h. a. et d'après lui Isid. Hisp. 24. Cassiod. chr. h. a. Cf. Salvian. de Gubern. Dei. L. VII. p. 140.

(2) Sidon. Apoll. paneg. in Avit. v. 246. sq. 299 sq.

(3) Sidon. Apoll. l. c. v. 305 sq. Idat. Prosp. h. a. Isid. Hisp. 25. Jordan. c. 31.

(4) Idat. h. a. Isid. Hisp. 85.

(5) Idat. h. a. Isid. Hisp. 86.

* Du mot celtique *bagad* ou *bagud*, junte ou assemblée. En Espagne comme en Gaule, ce fut, non pas un esprit de mutinerie, mais la misère profonde du peuple et l'oppression des Romains, qui donnèrent naissance aux Bagaudes. (*Note du trad.*)

(1) Idat. h. a. Salvian. de Gub. Dei. p. 108, 109.

(2) Idat. h. a.

(3) Idat. h. a. Isid. Hisp. 87.

il alla, pour fortifier le lien de l'amitié, rejoindre son beau-père à Toulouse, et à son retour il pilla, avec l'aide des Goths, les territoires de Cæsar-Augusta, d'Ilerda, et d'autres villes de la province tarragonaise (1). Théodorich ne possédait plus guère, en Espagne, qu'une partie de la Catalogne actuelle; mais il occupait un vaste territoire dans la Gaule, et avait une nombreuse famille, six fils et deux filles. Il avait marié la seconde à Unerich, fils du roi vandale, Genserich; mais le barbare, sur le soupçon qu'il avait été empoisonné par sa bru, la renvoya honteusement mutilée à son père. Craignant alors que celui-ci, pour venger sa fille, ne s'unît avec les Romains contre lui, Genserich chercha à lui susciter un ennemi, qui fût assez puissant pour le retenir dans la Gaule. Rien ne pouvait lui être plus agréable que la nouvelle, que le redoutable Attila, qui avait réuni sous lui toute la nation des Huns, et plusieurs peuplades gothiques et germaniques, s'avançait vers l'Occident pour étendre encore les limites de son empire. Il tenta, par des envoyés et de riches présents, de diriger l'ambition d'Attila contre les Wisigoths (2); et celui-ci, qui avait déjà porté ses regards sur les Gaules, ne refusa pas d'écouter les insinuations du roi vandale; mais aussi rusé que vaillant, il chercha auparavant à brouiller les Wisigoths avec les Romains, de peur qu'ils ne réunissent leurs forces contre lui. Il fit dire à Valentinien, qu'il n'en voulait nullement à son empire; mais qu'il avait juré l'extermination des Goths, auxquels l'empereur offrait la paix et son amitié. Il engagea au contraire Theodorich à se souvenir de la défaite essuyée par les Romains, et à refuser leur alliance. Mais Valentinien, accoutumé lui-même à combattre avec les armes de la ruse, ne se fia point aux paroles flatteuses du roi hun; il se hâta au contraire de réclamer le concours énergique de Théodorich. Celui-ci répondit: « Ton ennemi est notre ennemi; quelque part qu'il se dirige, il nous trouvera en face de lui; plus il est enflé par la victoire, plus il est agréable à notre peuple d'avoir à combattre contre lui. » Pour appuyer ses promesses par des faits, Théodorich assembla une nombreuse armée, et alla, accompagné de ses deux fils aînés, Thorismund et Théodorich, joindre Aëtius, qui de son côté avait également réuni de nombreuses troupes, tant de Romains que d'auxiliaires de la Gaule et de la Germanie. Attila avait déjà envahi la Gaule avec 500,000 hommes, et s'était avancé jusqu'à Orléans (1), lorsqu'en train de passer la Loire, il apprit la nouvelle de la jonction des armées gothique et romaine. Cette jonction avait été tellement hâtée par l'activité d'Avitus (2), que les alliés arrivèrent précisément à temps pour sauver Orléans (3). Attila rétrograda et se prépara à livrer bataille dans les champs catalauniques (plaines de Châlons en Champagne) (4). Nous voyons ici les peuples germaniques placés en face les uns des autres dans les deux camps (5), et combattant pour décider si la barbarie hunique l'emportera, ou si l'empire romain sera encore une fois arraché à sa ruine; quoi qu'il arrivât,

(1) Idat. Isid. Hisp. l. c.

(2) Les meilleurs renseignements sur ces événements se trouvent dans Jorn. c. 36. Cf. Prisc. *in Excerpt. legation.* Quelques auteurs prétendent qu'Attila fut appelé par les Romains, qui redoutaient la puissance croissante des Goths et voulaient lui imposer des limites.

(1) Ceci est tiré de Sidon. Apoll. L. VIII, epit. 15. Jornand. c. 37.

(2) Sidon. Apoll. paneg. Aviti. v. 336 sq.

(3) Jornand. c. 37. Grégor. Tur. II, 7.

(4) Jornand. c. 37. dit: *In campos Catalaunicos, qui et Mauriaci nominantur;* et Gregor. Tur. l. c. nomme le lieu *Mauriacum campum*. Comparez la note de Ruinart. Sulp. Sever. Epit. chr. p. 453. (Apud Florez, *España Sagrada*), dit: *Aetius Patricius cum Theodorico rege Gothorum contra Attilam regem Hugnorum Tricasia pugnat loco Mauriacis.* Cf. *Histoire de Languedoc*, I, 190; dans tous les cas, l'endroit choisi n'était pas éloigné de Châlons-sur-Marne.

(5) Les Ostrogoths, les Gépides, les Rugiens, les Scyres, les Burgundes, et les Thuringes, combattaient du côté des Huns. Jornand. c. 38. Sidon. Apoll. in Avit. v. 319 sq. Du côté des Romains étaient d'autres Burgundes, les Alains, et un grand nombre de peuplades occidentales, que citent l'*Histor. Miscell.* p. 97. D. et Jornand. c. 36.

les Germains ne pouvaient manquer d'être la proie du vainqueur.

Attila ne se prépara point à la bataille avec sa résolution accoutumée ; intimidé déjà par un premier échec, il fut tellement troublé par les prédictions de ses devins, qu'il ne commença la bataille que trois heures après midi (1), afin que, s'il n'était pas le plus fort, l'obscurité vint promptement mettre fin à l'engagement. Voici quelle était la disposition du lieu choisi : au milieu d'une grande plaine s'élevait une hauteur, dont la possession était décisive pour le succès de la bataille; le flanc gauche était occupé par les Romains et les Wisigoths, le droit par les Huns. Attila plaça ses auxiliaires, les Ostrogoths et les Gépides sur les deux ailes, et lui-même avec le noyau de l'armée occupa le centre pour tout surveiller ; Aëtius et Théodorich au contraire, occupaient l'un l'aile gauche, l'autre la droite, de sorte qu'ils tenaient au milieu d'eux le roi des Alains, Sangiban, ou Sambida, qui leur était suspect. Les deux armées s'étant mises en mouvement, Thorismond et Aëtius parvinrent à s'emparer du sommet de la hauteur avant l'arrivée des Huns, et à s'assurer ainsi un point d'appui sûr (2). Attila, qui vit plier les siens, s'efforça de les ranimer et les excita à fondre d'abord sur les Wisigoths et les Alains; il s'engagea une lutte telle qu'on n'en avait pas vue depuis des siècles. On combattait homme contre homme; la tactique ne pouvait rien ; la valeur seule l'emportait; le sang coulait par torrent. Théodorich, emporté par l'ardeur de son courage, tomba un des premiers, sans qu'on sache positivement s'il fut jeté en bas de son cheval et foulé aux pieds par les siens dans la chaleur de la mêlée, ou s'il fut percé par la flèche de l'Ostrogoth Andagès. Mais loin d'être découragés par cette perte, les Wisigoths continuèrent la lutte avec une nouvelle fureur, et contraignirent Attila à se retirer dans son camp défendu par une enceinte de chariots. La nuit seule mit fin à l'effusion de sang ; Thorismund étant descendu de la hauteur pour aller retrouver ses troupes au milieu de l'obscurité, arriva sans s'en apercevoir près du camp de l'ennemi, reçut une blessure à la tête, et ne fut sauvé qu'avec peine par les siens. Aëtius, qui en cherchant les Goths tomba également au milieu des ennemis, résolut alors de suspendre la lutte jusqu'à la pointe du jour. Mais lorsque le lendemain matin, il vit le champ de bataille jonché d'innombrables cadavres (1), et qu'Attila n'osait pas sortir de ses retranchements, le général romain s'attribua la victoire. Pour la rendre complète, les Goths et les Romains résolurent d'affamer Attila dans son camp. Mais celui-ci avait déjà fait élever un bûcher avec les selles de ses chevaux, afin de pouvoir périr dans les flammes, en cas de danger, plutôt que de recevoir la mort de la main de son ennemi mortel, ou de servir comme prisonnier à l'ornement de son triomphe (2). Pendant qu'il attendait ainsi quel serait son destin, le camp des Wisigoths retentissait de lamentations et de chants lugubres sur la perte de leur roi, dont on avait trouvé le cadavre sous le tas de morts le plus épais. Reconnaissant à la fois et les services du père et la valeur du fils, les Goths proclamèrent aussitôt pour roi Thorismund, qui, après s'être occupé de faire religieusement brûler le corps de son père, résolut de venger sa mort sur le reste des Huns. Mais le destin voulut encore conserver dans Attila un instrument de punition pour les Romains dégénérés. Aëtius, qui croyait avoir suffisamment abattu la puissance des Huns, craignait de voir s'élever dans les Wisigoths victorieux un ennemi, auquel la puissance déchue de Rome ne serait plus en état de résister. Comme Thorismund le sollicitait de renouveler l'attaque, il

(1) *Circa nonam diei horam*. Jornand., c. 37.

(2) Jornand., c. 38.

(1) Idat., Jornand., et l'Hist. misc., diffèrent sur le nombre. Si l'on considère le peu de durée de la bataille, on serait tenté de croire qu'il a toujours été exagéré.

(2) J'ai décrit la bataille d'après Jornand., c. 40, Cf. Idat., h. a. Epit. Sulp. Severi, p. 453. Hist. misc., p. 97, Isid. Hisp. 25. Prosp. chr. h. a. Cassiod. chr. h. a.

refusa et conseilla au nouveau roi de retourner dans ses états avant que son jeune frère, qui avait entre les mains les trésors paternels, ne pût lui disputer le trône.

Thorismund regagna en toute hâte sa capitale, et Attila contempla avec étonnement la retraite de l'ennemi (1). Mais la trop grande prévoyance d'Aëtius faillit causer sa perte; il eut à soutenir une nouvelle lutte très vive avec les Huns; les cités les plus florissantes d'Italie devinrent la proie d'Attila. Cependant il n'osa point franchir les murs de la ville éternelle (2); il se dirigea de nouveau vers la Gaule, et tourna ses armes contre les Alains, lorsque Thorismund accourut à leur secours. Celui-ci remporta une seconde victoire brillante et contraignit Attila à se retirer de l'Occident (453) (3).

Thorismund paraît aussi s'être brouillé avec les Romains; il assiégea Arles; mais le préfet Ferreolus lui persuada de s'éloigner (4). Ce fut sans doute aussi pour l'apaiser qu'Aëtius lui envoya, comme part du butin fait sur les Huns, un grand vase d'or (5), pesant cinq cents livres et rempli de pierres précieuses, qui a été depuis conservé comme le plus beau joyau dans le trésor des rois goths. L'esprit turbulent et avide de Thorismund, son despotisme et sa cruauté, semblent l'avoir rendu tellement odieux à son peuple, que ses deux frères, Théodorich et Friederich, saisirent le moment où il était sans armes et le firent assassiner par Ascalernus, un de ses serviteurs (1). Il avait à peine régné un an (2).

Quelques historiens prétendent que Rechiar, roi des Suèves d'Espagne, assista à la bataille des champs Catalauniques, mais nous ne connaissons pas de document qui le prouve. On ajoute qu'avec le secours des Goths, ce prince enleva la ville de Cæsar-Augusta aux Romains, qu'il dévasta de nouveau la Carpétanie et la province de Cartagène, et qu'enfin ayant conclu la paix avec les Romains, il resta maître de la Bœtique, de la Lusitanie et de la Galice.

Sous le règne de Thorismund, un concile se réunit dans la Galice, sur l'invitation du pape Léon, ami de Turibius, évêque d'Asturica, qui séjournait alors en Italie; et les erreurs des priscillianistes qui continuaient à infester l'Espagne, furent de nouveau condamnées dans ce concile.

Théodorich II, souillé à la vérité du sang de son frère, mais en même temps prince distingué par de brillantes qualités (3), monta sur le trône des Wisigoths. Pour donner aux Romains une preuve de son amitié, il chargea son frère Friederich de soumettre les *Bagaudes* qui s'étaient de nouveau soulevées dans la province tarragonaise (4) (454); bientôt il prit une influence

(1) Jornand., c. 41. Misc. p. 97, Cf. Gregor. Tur., II, 7.

(2) On raconte que ce fut l'intercession du pape saint Léon, qui décida le barbare à se désister de l'entreprise qu'il méditait contre Rome.

(3) Jornand., cap. 43, est à la vérité le seul historien qui raconte cette expédition; cependant nous ne pouvons pas, faute d'autres documents, la rejeter d'une manière absolue. Pfister, *Histoire d'Allemagne*, I, p. 388 (traduct. franç.), la raconte également.

(4) Sidon. Apoll. l. VII, ep. 12.

(5) Fredegar. chr. c. 73, *Excerpta ex Idatii chr.*, apud Bouquet, t. II, p. 463. Il sera encore souvent question de ce joyau.

(1) Idat. Prosp. h. a. Isid. Hisp. 30. Gregor. Tur. II, 7. Jornand. c. 43.

(2) Jornandès fait durer le règne de Thorismund trois ans de plus. Mais il est plus sûr de s'en rapporter à l'autorité de l'évêque Idatius, qui était contemporain de Thorismund. Selon cet historien, ce prince aurait lui-même provoqué le crime de ses frères par le dessein qu'il avait formé de se débarrasser d'eux, de sorte qu'en l'assassinant, ils n'auraient fait que le prévenir et agir dans l'intérêt de leur propre sûreté. « Thorismo, rex Gothorum, *spirans hostilia* in Theodorico et Frederico fratribus jugulatur. » Tel est le langage vague d'Idatius. Jornandès rapporte cette catastrophe d'une autre manière.

(3) Voy. le portrait qu'en fait Sidon. Apoll. l. 1, ep. 2.

(4) Idat. h. a.

excessive sur l'armée romaine. Aëtius, le dernier Romain qui avait essayé d'attirer sur lui-même les attaques redoutables des barbares, était tombé frappé de la propre main de Valentinien. Lorsque, pour le venger, Maxime eut assassiné l'empereur et se fut placé sur le trône, il jugea prudent, afin de consolider son nouveau pouvoir, de s'allier avec les Wisigoths, et il envoya à cet effet, à Toulouse, Avitus, qui jouissait déjà d'un grand crédit parmi eux. Informés de son arrivée, Théodorich et son frère allèrent au-devant de lui en grande pompe, et le reçurent à Toulouse avec les plus grands honneurs (1). Mais peu de temps après (425), la nouvelle du meurtre de Maxime et du pillage de Rome par les Vandales étant arrivée, Théodorich engagea vivement Avitus à se revêtir de la pourpre impériale (2). Obéissant aux conseils de son ami et à la voix de l'ambition (3), Avitus convoqua à Arles une assemblée des hommes les plus distingués de la Gaule, et s'y fit proclamer empereur (4); de là, il se rendit à Rome, et fut reconnu comme empereur d'Occident, par Marcianus, empereur d'Orient.

La partie de la Péninsule pyrénéenne qu'occupaient les Romains était toujours infestée par les incursions dévastatrices des Suèves (453). Sous l'empereur Valentinien, le *comes* de l'Espagne (5), Mansuétus, et le *comes* Fronto étaient, il est vrai, parvenus à conclure avec eux une trêve que l'envoyé de Justinien renouvela, et par laquelle les Romains conservèrent la province carthaginoise; mais à peine les Suèves avaient-ils fait un traité, qu'ils songeaient à le rompre. Bientôt la flamme de la guerre se ralluma (454). Ils fondirent sur les provinces romaines à peine pacifiées (456); Avitus, ainsi que son ami dévoué, Théodorich, leur envoyèrent des messagers, pour les engager à observer la paix qu'ils avaient signée. Rechiar ne voulut pas même prêter l'oreille aux prières de son beau-père; il envahit même la province tarragonaise. Pour achever les malheurs de l'Espagne, les Hérules débarquèrent dans cette même province, et pillèrent les côtes de la Galice, de la Cantabrie et de la Vardulie. Mais une seconde ambassade de Théodorich ayant été renvoyée avec un mépris insultant et les barbares continuant leurs ravages, le roi wisigoth crut alors ne plus pouvoir laisser reposer le glaive dans le fourreau, d'autant plus qu'Avitus lui-même l'exhortait à déclarer la guerre aux Suèves. Il franchit les Pyrénées à la tête d'une grande armée, de concert avec les rois des Burgundes, Gundioch et Hilperich (1), et s'avança à la recherche des Suèves (le 6 août 456). Les deux armées se rencontrèrent près de Paramo (2), non loin d'Asturicum, sur les bords du fleuve Ubricus *(Obrego)* et l'on en vint à une bataille dans laquelle les Suèves furent taillés en pièces; à peine Rechiar, gravement blessé, parvint-il à s'échapper. Pendant qu'il errait sur les frontières de la Galice, Théodorich faisait son entrée à Bracara, où il épargna la vie, mais non la fortune et la liberté des habitants : ils furent emmenés prisonniers; les églises furent pillées et profanées; les prêtres et les vierges consacrées à Dieu, arrachés à leurs autels. Les vents contraires repoussèrent en Portugal Rechiar, qui cherchait à s'échapper par mer et le firent tomber entre les mains de Théodorich, qui bientôt après (décembre) ordonna sa mort. L'empire des Suèves en Espagne paraît avoir fini avec lui; la nation se soumit à Théodorich; cependant celui-ci ayant abandonné la Galice pour s'avancer dans la Lusitanie, quelques restes de Suèves se réunirent à l'extrémité occidentale de la province, et nommèrent pour leur roi Maldras, fils de Massilia. Théodorich chercha à bien disposer les autres pour la domination wisigothe, et leur donna

(1) Sidon. Apoll. paneg. Aviti, v, 389-484.
(2) *Id.* l. c. v. 501, sq.
(3) Greg. Tur., II, 11.
(4) Sidon. Apoll., l. c. v. 524, sq. Idat., h. a.
(5) Cette dignité existait donc encore.

(1) Jornand., c. 44.
(2) Vict. Tunn. chr.

pour chef un Warne, nommé Achiulf. Mais au moment où il venait de prendre et de piller Emerita, il reçut la nouvelle de la déposition d'Avitus; alarmé par cet événement inattendu, il se hâta de retourner en Gaule (457) (1). Une armée, qu'il laissa en Espagne, se porta en Galice pour punir Achiulf, qui s'était séparé des Wisigoths, et dans une folle confiance s'était fait proclamer roi indépendant des Suèves (2); cette armée, qui n'était plus contenue par la surveillance sévère de son souverain, signala partout son passage par des ravages et des actes de violence. Elle pénétra par ruse dans la ville d'Asturicum (Astorga), la pilla, n'épargna ni le sexe ni l'âge, emmena prisonniers les évêques eux-mêmes avec leur clergé, et livra enfin la ville aux flammes*. Palentia éprouva le même sort; Achiulf, qui ne se sentait aucun penchant à défendre les Suèves, essaya à peine de résister, prit la fuite et tomba entre les mains des Goths, qui le mirent à mort en Portugal (3). Les Suèves, privés de leur chef, envoyèrent des députés à Théodorich pour lui demander un nouveau souverain, en lui promettant en même temps soumission et obéissance. Non-seulement il leur accorda un pardon complet, mais il leur permit même de choisir un roi parmi eux (4). Les uns appelèrent alors Frantan au pouvoir, les autres s'en tinrent à Maldras, déjà élu, recommencèrent leurs courses et leurs pillages selon l'ancienne coutume, dévastèrent la Lusitanie (458), s'emparèrent par surprise d'Ulyssipona, et ravagèrent tout le pays d'alentour jusqu'au Durius (5).

Théodorich, irrité de la mort de son ami Avitius, ne pouvait songer à conserver aucun ménagement envers Majorien, qui l'avait remplacé sur le trône impérial; lorsqu'on vint lui annoncer les nouvelles incursions des Suèves, il n'hésita plus à regarder l'Espagne comme perdue pour les Romains; libre de toute obligation envers le nouvel empereur, il vit dans la Péninsule la plus belle des proies pour ses Wisigoths qui, à raison de leur population croissante, se trouvaient déjà trop à l'étroit dans la Gaule. Une armée qu'il envoya au-delà des Pyrénées sous la conduite du duc Cyrila, s'avança sans rencontrer beaucoup de résistance jusqu'à la Bœtique (1); bientôt le duc Sunierich en amena une deuxième. Les Suèves sous Maldras continuaient toujours à ravager la Lusitanie; d'un autre côté les partisans de Frantan avaient, après sa mort, transmis le pouvoir à Remismund (2) et pillaient la Galice. Comme pour mettre le comble aux maux de la Péninsule, les Hérules firent une descente et vinrent ravager les côtes de la Galice et de la Bœtique. Maldras tua son propre frère et parcourut en vainqueur le Portugal, où son prédécesseur avait trouvé la mort. La guerre continuait avec fureur entre les Suèves et les indigènes, lorsque enfin le maître de l'infanterie Népotien et le *comes* Sunierich apportèrent la nouvelle que la paix était conclue entre Majorien et Théodorich (460). Théodorich, qui avait essayé d'enlever Arles aux Romains, avait été repoussé par le *comes* Ægidius et s'était décidé à renouveler le traité de paix (3). Mais les Suèves ne prêtè-

(1) Le récit de cette expédition de Théodorich a pour autorités Idat. h. a. Isid. Hisp. 31, 32, 87, 88. Jornand. c. 44.

(2) Idat. h. a. Cf. Jornand. c. 44.

* Mariana raconte que les Goths s'abstinrent de détruire Mérida, parce qu'ils en reçurent l'injonction de sainte Eulalie, protectrice de cette ville.

(3) Jornand. c. 44.

(4) Jornand. c. 44.

(5) Idat. h. a. et d'après lui Isid. Hisp. 88.

(1) Idat. h. a.

(2) Isid. Hisp. 33, l'appelle le fils de Maldras. L'histoire des Suèves à cette époque est fort embrouillée et fort obscure, surtout à cause de la différence des textes qu'on trouve dans les différentes éditions d'Isidore. Après un examen attentif de toutes les autres, j'ai cru devoir suivre celle d'Arevalo (*Romæ*, 1803). Pour le reste, je me suis attaché à Idatius, sous les yeux duquel ces événements se passaient, et j'ai suivi les calculs de Florez.

(3) *Paulini*, *de vita S. Martini*, l. VI, Greg. Tur. *de Miac.* S. Martini, l. I. Prisc. exc. legat. p. 42. Cf. Histoire de Languedoc, t. I, note 55.

rent aucune attention aux représentations des Goths et des Romains réunis; après avoir assassiné leur roi Maldras et opposé Frumar à Remismund (460), ils fondirent pendant les fêtes de Pâques sur les Romains établis à Lucum (Lugo), et les égorgèrent.

Majorien lui-même se rendit en Espagne pour passer de la province carthaginoise en Afrique et marcher contre les Vandales; mais ceux-ci, informés de son projet, prirent ses vaisseaux et le forcèrent à retourner en Italie sans avoir rien fait (1). L'armée gothique, qui entra en Galice sous Népotien et Sunierich, fut plus heureuse; les Suèves furent chassés de Lucum (2); sous la conduite de Frumar, ils se dirigèrent vers Aquæ-Flaviæ (aujourd'hui Chavès), y emmenèrent l'évêque Idatius prisonnier, et ravagèrent la contrée (3). D'un autre côté, Remismund parcourut le pays des Aurégenses et les côtes de la Galice. Pendant que des messagers allaient et venaient entre les Suèves et les Goths, Sunierich prit la ville de Scalabis (Santarem); Idatius recouvra sa liberté, et les Suèves laissèrent au moins une ombre de repos aux habitants (4).

A peine les Romains avaient-ils conçu l'espoir de voir la situation délabrée de l'empire, réparée par Majorien, que celui-ci fut assassiné de la main de Ricimer, de cette même main qui l'avait revêtu de la pourpre (461). Le comte Ægidius et les troupes romaines qu'il commandait dans la Gaule refusèrent de reconnaître le nouvel empereur; elles menacèrent même de marcher sur l'Italie pour le renverser. Théodorich prévoyant que les divisions des grands parmi les Romains amèneraient bientôt la chute de l'empire, n'hésita plus à tenter de s'enrichir aussi de ses débris. Il rappela d'Espagne ses généraux Sunierich et Népotien, leur donna pour successeur Arborius (462) (1), et tourna alors ses armes contre Ægidius, qui se présentait le premier comme obstacle à ses projets. L'inimitié qui existait entre celui-ci et le comte Agrippinus, gouverneur de la Gaule narbonnaise, favorisa singulièrement les projets ambitieux de Théodorich. A peine avait-il paru devant les murs de Narbonne, que sans essayer de faire résistance, ce général lui livra la place, qui était la plus importante des frontières romaines (2), et le rendit ainsi maître de toute la Gaule narbonnaise. Une autre armée marcha vers l'Armorique sous les Ordres de Friederich, frère de Théodorich, pour y chercher Ægidius; elle le rencontra sur les bords de la Loire, près d'Orléans; une action sanglante s'en suivit (463); la victoire se déclara pour Ægidius, et Friederich lui-même fut tué dans la mêlée (3). Ægidius résolut de profiter de sa victoire, et envoya des députés en Afrique pour s'unir avec les Vandales contre l'usurpateur Sévérus; mais il mourut peu de temps après, probablement empoisonné par ses compatriotes du parti opposé. Tout le pays entre le Rhône, la Loire et l'Océan, qui jusqu'alors avait fait partie de l'empire romain, n'en resta pas moins ouvert aux Wisigoths (4), et il ne se trouva plus de général pour leur en disputer la possession.

Vers le même temps, les peuples de la Galice, poussés à bout par les excès des Suèves, avaient imploré la protection de Théodorich. Ce prince venait de leur envoyer Cyrila en qualité de médiateur, lorsque la mort de Frumar réunit sous le sceptre de Remismund toute la puissance des Suèves (5). Celui-ci, non content d'accorder la paix aux

(1) Idat. h. a. Marii Avent. chron. (apud Bouquet, t. II) p. 13. Epit. chron. Sulp. Sever. p. 453.
(2) Idat. h. a. Isid. Hisp. 33.
(3) Idat. h. a.
(4) Idat. h. a.

(1) Idat. h. a.
(2) Idat. h. a. Isid. Hisp. 33. Prisc. excerpt. leg. l. c.
(3) Idat. h. a. Mar. Avent. p. 13. Gregor. Tur. de Glor. Cf. c. 22. Epit. Sulp. Sev. p. 433.
(4) Idat. h. a. Ce que Gregor. Tur. raconte d'Ægidius est depuis long-temps reconnu comme une fable.
(5) Idat. h. a. Isid. Hisp. 33, 90.

Galiciens, fit demander son amitié à Théodorich. Son envoyé revint comblé de présents, et dans la compagnie d'une jeune princesse destinée pour épouse à son maître. Mais l'esprit remuant des Suèves ne pouvait souffrir le repos. Ils surprirent *Conimbrica* et ravagèrent la Lusitanie. Cependant, pour ne pas avoir l'air de mépriser l'alliance de Théodorich, ils lui envoyèrent de temps en temps des députés, et Remismund abandonna même la foi catholique pour l'arianisme, que professait son épouse (465). Ajax, arien zélé, accourut des Gaules pour mettre à profit cette disposition du roi, et réussit par son éloquence à convertir à l'arianisme toute la nation des Suèves (1). Bientôt ceux-ci ayant attaqué les Aunonenses, une des peuplades de la Galice, Théodorich leur fit dire de rester en paix, mais inutilement. Lorsque son envoyé Salla revint à Toulouse, il ne trouva plus le monarque en vie. Un fatricide l'avait élevé sur le trône; un fratricide l'en précipita; il tomba sous le poignard de son ambitieux frère Eurich (2).

Lorsque celui-ci monta sur un trône ensanglanté, l'empire d'Occident se trouvait sans maître, par le caprice de Ricimer. Eurich s'empressa d'envoyer une députation à Léon, empereur d'Orient, probablement pour s'assurer son amitié (3); d'autres députés partirent pour le pays des Vandales, des Ostrogoths et des Suèves (4). Ceux-ci poursuivaient toujours et sans interruption le cours de leurs déprédations. Ils commirent les plus horribles excès chez les Aunonenses, se précipitèrent sur la Lusitanie, surprirent la ville de Conimbrica qui ne s'attendait à aucune attaque, ravagèrent la contrée d'alentour, et emmenèrent les habitants en captivité. Ulyssipona tomba aussi entre leurs mains (1) par la trahison du commandant Lusidius (469). Pour mettre un terme à ces désordres et en même temps pour achever la ruine de l'empire romain en Espagne, Eurich fit passer les Pyrénées à son armée. Les Goths se dirigèrent vers la Lusitanie, entrèrent dans Émérita, combattant indistinctement Suèves et Romains (2) : toutefois, cette campagne paraît avoir eu pour suite plutôt la ruine du pays, que l'affermissement de la domination gothique.

Cependant Eurich, adoptant les idées de son prédécesseur, avait conçu le dessein de mettre à profit la situation précaire de l'empire d'Occident, et de s'adjuger la Gaule entière par le droit du plus fort (3). La nouvelle des préparatifs que faisaient les deux empereurs contre les Vandales ne servit qu'à le fortifier dans sa résolution. Ajoutez à cela que le préfet des Gaules, Arvandus, esprit remuant et ambitieux, qui voyait avec dépit le grec Anthémius sur le trône d'Orient, conseilla à Eurich de commencer aussitôt la guerre par l'anéantissement des Bretons (470), qui, chassés de leur île, s'étaient établis de l'autre côté de la Loire sous la protection de l'empereur, et ensuite de partager la Gaule avec les Burgundes. Mais une lettre d'Arvandus fut interceptée, lui-même conduit prisonnier à Rome, et il n'échappa au supplice que par l'intercession de son ami Sidonius (4). Cependant Eurich, poussé aussi à la guerre par le roi des Vandales (5), ne méprisa pas le conseil que lui avait donné Arvandus; avant qu'Anthémius eût eu le temps de faire ses préparatifs, il attaqua ses alliés, les Bretons qui, forts de 15,000 hommes, s'étaient fortifiés dans Biturica (Bourges), sous les ordres de Riothémus.

(1) Idat. h. a. et d'après lui Isid. Hisp. 90.
(2) Idat. et Marius Avent. p. 13, placent cette mort en 467; mais la note 56, de l'Histoire de Languedoc, prouve qu'il mourut au mois d'août 466. Cf. Isid. Hisp. 33. Jornand. c. 45, Epit. chr. Sever. Sulp. p. 453. Chronol. Reg. Goth. p. 704. Append. Chron. Vict. Tunn.
(3) Idat. h. a. Isid. Hisp. 34.
(4) Idat. h. a.

(1) Idat. h. a. Isid. Hisp. 90.
(2) Idat. h. a. Les documents sont fort défectueux, puisque malheureusement la chronique d'Idatius nous abandonne ici.
(3) Jorn. c. 45, dit : Euricus ergo, Visigothorum rex, crebram mutationem romanorum principum cernens, Gallias suo jure nisus est occupare.
(4) Sidon. Apoll. I, ep. 7, ibique Sirmond.
(5) Jornand. c. 45, 47.

Il avait des forces bien supérieures et il remporta une victoire si complète sur les Bretons, que bien peu parvinrent à s'échapper en se réfugiant chez les Burgundes (1), alliés de Rome. Si ces deux peuples s'opposèrent aux Wisigoths, Eurich trouva en revanche des amis parfaitement disposés dans les commandants romains. Séronatus, homme perfide et intéressé (2), qui administrait les provinces romaines de la Gaule, fit alliance avec lui ; mais saisi par ses subordonnés, il fut livré à Anthémius.

En attendant, Eurich frappait de tous les côtés sans éprouver de résistance (471-472). Toute l'Aquitaine et tous les pays situés entre le Rhône, la Loire et l'Océan, se soumirent à son sceptre. Le seul district d'Arvernum (Auvergne) osa lui résister (3). Augustonemetum (Clermont), capitale du pays, fut défendue avec un rare courage (473) par Ecdicius, fils de l'empereur Avitus, soutenu des Burgundes (4), si bien que les Goths furent contraints de lever le siége et d'évacuer le pays des Arvernes. Mais après avoir rassemblé de nouvelles forces, ils revinrent et livrèrent la contrée à la plus affreuse désolation (5), jusqu'à ce qu'enfin un traité leur donnât ce qu'ils n'avaient pu conquérir par la force des armes (474). Julius Népos, qui pendant ce temps était monté sur le trône d'Occident, envoya de Ravenne le questeur Licinianus comme médiateur auprès d'Eurich ; mais les négociations n'eurent pas de succès. L'empereur, décidé à tous les sacrifices pour obtenir la paix de ce côté, envoya plusieurs évêques à Toulouse, et fit offrir à Eurich la paisible possession des provinces conquises jusque-là, à la condition d'abandonner Arvernum (1). Mais Eurich, qui regardait avec raison cette contrée comme la clef de son royaume, se refusa obstinément à cette clause. Alors, l'empereur en désespoir de cause, se décida à lui envoyer un homme dont l'éloquence eût assez de pouvoir pour le ramener à des prétentions plus modérées. Il jeta les yeux sur Épiphanes, évêque de Pavie, renommé parmi ses contemporains, pour la sainteté de sa vie et la puissance de sa parole (475). Le pieux évêque accepta volontiers les fatigues d'un si long voyage, dans l'espoir de travailler au bien-être de ses frères. Il fut reçu à Toulouse par Léon le sage, conseiller du roi des Wisigoths, avec tous les honneurs dûs à son rang. Épiphanes réussit, il est vrai, à obtenir d'Eurich la ferme promesse d'être désormais l'ami fidèle des Romains ; mais aussi les Goths gardèrent non-seulement leurs conquêtes passées, mais encore Arvernum ; et Eurich fut déclaré roi indépendant de ces pays.

Le nouvel empire des Wisigoths était borné au nord par la Loire, à l'est par le Rhône, à l'ouest par l'Océan, et au sud, la Péninsule leur offrait une occasion bien tentante de prendre aussi de ce côté la mer pour limite (2).

Eurich envoya donc une armée au-delà des Pyrénées, sous les ordres du *comes* Gauterit, afin d'en faire disparaître les débris de la domination romaine (3). Pampelune, Cæsar-Augusta, et les villes voisines furent soumises. La noblesse de la Tarragonaise fut dispersée dans une bataille. Heldefred s'empara des villes maritimes, et Rome fut rem-

(1) Jornand. c. 45. Gregor. Tur. II, 18. Voyez la lettre de Sidon. Apoll. à Riothiémus, III, 3.

(2) Sidon. Apoll. II, 1. V, 13. VII, 7.

(3) 73, III, 23, VII, 1.

(4) Id. III, 4, II, 1, III, 3, V, 16. Jornand. c. 45, lui donne le nom de Decius. Gregor. Tur. II, 24. Sidonnius lui-même ne contribua pas peu à la conservation de la place.

(5) Sidon. Apoll. III, 1, 2, 3. IV, 6. VI, 10. VII, 1. II, IX, 3. Sidon. Apoll. III, 7. V, 16.

(1) Sidon. Apoll. VII, 6.

(2) Eunodii vita S. Epiphani *in Sirmondi Opera varia*, t. 1. 1665, 1668.

(3) On ne sait pas positivement dans quelle année cette expédition eut lieu : Aschbach, p. 153, la place en l'an 477. Selon Sulp. Sever. Epit. Chron. p. 433, elle eut lieu entre la mort d'Anthémius (473) et la prise d'Arles par Eurich.

placée en Espagne par les Wisigoths. Il n'y eut qu'un petit royaume des Suèves en Galice et en Lusitanie, qui survécut à cette révolution, et comme l'histoire garde le silence sur ce petit état pendant plus d'un siècle, il est à croire qu'il s'occupa plus d'améliorer sa situation intérieure que d'acquérir de la gloire au-dehors (1).

Au moment même où Odoaker mettait fin à l'empire d'Occident, l'empire des Wisigoths atteignait sa plus grande extension. Il avait pour limites de grands fleuves et l'Océan (2).

Mais Eurich, non content de toutes ces conquêtes, après avoir détruit les pirates saxons qui ravageaient les côtes de l'Aquitaine (3), tourna ses regards vers les contrées situées au-delà du Rhône. Les habitants de ce pays, même après la chute de Rome, avaient conservé à l'empereur Népos une ombre d'autorité; mais après la mort de ce prince, Odoaker n'ayant pu réussir à soumettre ces contrées (la Provence d'aujourd'hui), parce qu'il avait sur les bras la guerre d'Italie, Eurich n'hésita pas à profiter de la circonstance. Il passa le Rhône, et réunit à son empire Arles et Massilia (4); de sorte qu'il s'étendit à l'est jusqu'aux Alpes liguriennes (5). Au nord, il subjugua les Sicambres, tribu des Franks, qui s'étaient établis sur les bords du Wahal (6), et les Burgundes éprouvèrent aussi la puissance de ses armes (7).

Ces succès répandirent partout la renommée d'Eurich. Des contrées les plus lointaines on vit accourir des députés lui apportant l'hommage de leurs princes. Saxons, Franks, Gaulois, Burgundes, Ostrogoths, Romains, Suèves, Vandales, Thuringes, se disputèrent son alliance, et on vit à la cour du roi des Wisigoths, jusqu'à des ambassadeurs persans, venus des bords de l'Euphrate (1). Mais Eurich ne se borna pas au mérite des conquêtes, il voulut aussi faire goûter à son peuple les bienfaits de la paix. Ayant reconnu que de sages institutions étaient le plus sûr moyen de resserrer les liens de la société, tandis que l'arbitraire et l'incertitude de la propriété, n'étaient propres qu'à perdre un empire, il recueillit dans un code écrit toutes les coutumes observées jusque-là par les Goths (2). Il fut admirablement servi dans ce projet par les conseils du sage Léon, qui, bien que catholique et romain, n'en occupait pas moins un rang élevé à sa cour, et se montrait l'infatigable soutien des opprimés, et le zélé protecteur des sciences, comme le témoigne assez sa liaison intime avec le savant Sidonius (3).

Eurich ne se borna pas à ces mesures, pour que le bonheur de son peuple répondît à ses vues bienfaisantes. Ayant reconnu qu'une justice régulière était un des meilleurs appuis de l'état, il crut devoir lui donner pour base une croyance religieuse fixe et uniforme. Tous, il est vrai, reconnaissaient le dieu des chrétiens; mais ils n'étaient pas d'accord sur les attributs de Jésus-Christ. Les Goths avaient adopté la doctrine d'Arius; les Romains étaient restés fidèles à la vieille croyance catholique. Plus il leur semblait difficile de régler ce point litigieux, et plus la haine entre les deux croyances était irréconciliable. Eurich se figura que la force pouvait mettre

(1) Isid. Hisp. 34. Epit. Chr. Sulp. Sever. l. c. Quelques auteurs, par exemple Masdeu, Depping, etc., appellent Eurich le premier roi wisigoth de l'Espagne, mais comme jusqu'à Theudès, aucun roi wisigoth n'eut sa résidence en Espagne, ce n'est qu'à lui que nous avons commencé une nouvelle période.

(2) Joh. v. Muller. *Gesch. Schweizer*, vol. 1, ch. 8.

(3) Sidon. Apoll. VIII, 6, 9.

(4) Jornand. c. 47. Isid. Hisp. 34. Epit. Chro. Sulp. Sever. p. 454.

(5) Procop. bell. Goth. 1, 12.

(6) Sidon. Appoll. VIII, 3, 9.

(7) Jornand. c. 47, dit en termes précis : *Burgundiones subegit*. Cf. Sidon. Apoll. VIII, 9, et *Histoire de Languedoc*, t. I, note 59, 62.

(1) Tel est le récit, un peu poétique sans doute de Sidon. Apoll. VIII, 9.

(2) Isid. Hisp. 35. *Sub hoc rege Gothi legum statuta in scriptis habere cœperunt. Nam antea tantum moribus et consuetudine tenebantur.*

(3) Voyez sur saint Léon, Sidon. Apoll. IV,

un terme à cet état de choses. Arien lui-même, il poursuivit les prêtres catholiques avec acharnement. Les évêques furent déposés, leurs siéges laissés vacans, et l'exercice du culte catholique entravé de mille manières (1). Bien loin de ramener l'union parmi ses sujets, cette persécution fut le signal de la décadence pour l'empire wisigoth de Toulouse; car en matière religieuse, plus la persécution est violente, plus la résistance est énergique.

Jusque-là presque tous les rois wisigoths avaient péri par le fer; Eurich trouva dans Arles une mort plus paisible au milieu de sa famille et de ses courtisans, en 483 (2).

Décadence de l'empire de Toulouse, sous Alaric II.

Immédiatement après la mort d'Eurich, les Wisigoths élurent pour son successeur son fils Alarich (3), prince efféminé et peu porté à la guerre. Afin de ne donner à ses sujets orthodoxes aucun prétexte de mécontentement, il leur abandonna l'élection de leurs évêques, et ne mit plus d'obstacles à l'exercice du culte catholique. Mais aussi, il se montra sévère pour les factieux. Burdimelus, qui s'était mis à la tête d'une rébellion en Espagne, fut amené à Toulouse (496), et exécuté (1). Les cruelles persécutions qui avaient pesé sur les catholiques pendant le règne d'Eurich, n'avaient servi qu'à exalter leur zèle religieux, et à éveiller en eux le désir d'être soumis au sceptre d'un prince de leur croyance, disposition que le clergé se garda bien de laisser éteindre, et dont il profita pour faire alliance avec Chlodwig (Clovis), roi des Franks, à peine converti au catholicisme (2). Pour enlever tout prétexte d'invasion à ce voisin redoutable, Alarich n'hésita point à violer les lois de l'hospitalité, en livrant aux députés du roi des Franks le gouverneur romain Syagrius, refugié près de lui (3). Reconnaissant de cette lâche trahison, l'hypocrite Chlodwig lui jura amitié pour le moment; mais il n'attendait que l'occasion d'agrandir sa domination aux dépens de ses voisins hérétiques. La certitude de trouver un grand nombre d'alliés parmi les Wisigoths eux-mêmes, devait fortifier ses projets contre Alarich. Il témoigna sans détour sa haine aux députés des Wisigoths, et des deux côtés on se prépara à la guerre.

Mais Théodorich, roi des Ostrogoths, allié des deux partis (4), et de la même communion qu'Alarich, interposa sa médiation. Il commença par écrire à celui-ci qu'il devait bien se garder d'allumer le flambeau de la guerre; que s'il existait des sujets de divisions entre Chlodwig et lui, il n'avait qu'à prendre pour arbitre, Gundobald, roi des

22, VIII, 3, IX, 13, 16. Carm. 91, 315, 23, v. 446, sq. *Eunodii vita S. Epiphanii*, p. 1667.

(1) Gregor. Tur. II, 25. Sidon. Apoll. (qui fut lui-même extrêmement zélé pour les intérêts de son église) VII, 6, etc.

(2) On n'est pas d'accord sur l'année de sa mort, à cause des différentes leçons de l'ouvrage d'Isid. Hisp. Les éditions de Grial, de Labbé, de Florez, d'Arevallo, disent que ce fut dans l'Aera 521, c. a. la 10e année de Zénon, et par conséquent dans l'an 483. *Le chron. Æmiliam.* me paraît s'accorder avec ce calcul. D'autres éditions d'Isid. disent l'Aera 522, la 11e année de Zénon et par conséquent l'an 484. Jornand. c. 47 et la *Chron. Fori Judic. Escorial* (l'un et l'autre donnent à Eurich 19 années de règne), et la Chron. de Cardena viennent à l'appui de cette version; cependant je suis le texte épuré d'Isidore, et je donne l'année 483 comme celle de la mort d'Eurich, même contre l'opinion de l'auteur de l'Histoire de Languedoc. (Lembke, 1, 46.)

(3) Isid. Hisp. Goth. 36.

(1) Cf. Masov, II, 24.

(2) Append. Chron. Vict. Tunn.

(3) Volusien, évêque de Tours, qu'Alarich soupçonnait d'entretenir de telles intelligences avec les Franks, fut transporté en Espagne, Gregor. Tur. II, 26, X, 31, d'autres évêques indociles subirent des peines analogues.

(4) Audeflède, sœur de Chlodwig, avait épousé Théodorich, et celui-ci avait donné à Alarich sa propre fille Theudigotha, (Procop. de bell. Goth. I, 12, l'appelle Theudichusa). Voy. Jorn. c. 58.

Burgundes (1). Théodorich écrivit également à Gundobald (2), ainsi qu'aux rois des Hérules, des Varnes et des Thuringes (3), et réclama leur intervention pour arrêter la guerre : « Leur intérêt l'exigeait, disait-il, car, une fois les Wisigoths abattus, qui empêcherait Chlodwig de s'emparer de leur pays (4). Enfin il écrivit au roi frank lui-même, qu'il ne devait pas pour un sujet futile, en appeler à la fortune incertaine des armes, mais s'en rapporter à la décision d'un arbitre impartial : qu'au reste, celui des deux qui mépriserait ses conseils serait son ennemi (5).

Il paraît que ces ouvertures de paix eurent une issue favorable (6). Alarich prêt à tous les sacrifices pour éviter la guerre, proposa une entrevue à Chlodwig (7). Elle fut acceptée, et les deux princes s'abouchèrent dans une île de la Loire, près d'Amboise (498) (8). Ils se donnèrent un festin, et se jurèrent une amitié mutuelle, au bruit des coupes (9).

En effet, Chlodwig tenait à ne pas augmenter pour le moment le nombre de ses ennemis, il voulait d'abord se débarrasser des Burgundes. Les prétextes ne lui manquèrent pas; il attaqua leur roi Gundobald, avec l'aide de son propre frère Godégisèle, et le rendit tributaire (500) (10). Il paraît qu'alors il existait des intelligences entre Gundobald et Alarich, puisque le premier envoya à Toulouse (1) les Franks qu'il tenait prisonniers à Vienne. Si cela était, le ressentiment de Chlodwig contre Alarich dut naturellement s'en accroître.

Afin de s'assurer l'affection des catholiques dans ces circonstances difficiles, Alarich s'appliqua à faire fleurir la paix. Comme les anciens habitants de son royaume suivaient le droit romain, et spécialement le code théodosien, dont l'interprétation était sujette à controverse, Alarich le fit revoir par le clergé et les premiers jurisconsultes du pays, sous la présidence du *comes* Gojarich et forma un nouveau code des institutions romaines encore en vigueur (506). Ce recueil fut soumis à l'approbation des évêques et des députés provinciaux ; et le *comes* Gojarich fut chargé d'en répandre des copies dans les provinces, avec le seing du *référendaire royal* Anianus, ainsi qu'un décret du roi (2), qui interdisait tout livre de droit étranger. C'est là le *Breviarium Alaricinianum* (3).

Entre autres preuves de l'impartialité d'Alarich envers les catholiques, on peut citer la protection accordée à Eugénius, évêque orthodoxe de Carthage (4), persécuté par les Vandales ariens, et la permission donnée au clergé catholique de tenir librement ses assemblées religieuses (5). Toutefois, malgré ces concessions, ce fut à cette époque que le mécontentement des catholiques et

(1) Cassiod. Var. III, 1.

(2) Id. III, 2.

(3) Id. III, 3.

(4) Nous ne savons pas si ces lettres eurent des suites.

(5) Ille nos et amicos nostros patietur adversos, qui talia monita... crediderit esse temnenda. Cassiod. Var. III, 4.

(6) J'ai suivi au milieu de ces événements confus la chronologie indiquée dans la note 60 de l'*Histoire de Languedoc*.

(7) Gregor. Tur. II, 35.

(8) *Juxta vicum Ambaciensem*. Grégor. ibid.

(9) Les choses que racontent Rorico, l. IV. Aimoin, I, 20 et Fredeg. (fragm. apud Bouquet, II, 463) sont évidemment des fables inventées par ces moines.

(10) Gregor. Tur. II, 32.

(1) Id. II, 33. Fredegar. epit. 24, dit seulement : *Francos aggregatos in unam turrem trucidavit*.

(2) Selon le *Commonitorium*.

(3) Voyez Savigny, *Gesch. des rœmis. Rechts im Mittelalter*. Thl. I, s. 257 ff. et Thl. II. s. 36. ff.

(4) Vict. Vit. pers. Vandal. P. II, c. 8. Gregor. Tur. Hist. II, 3. de gloria mart. I, 58.

(5) Le concile d'Agde (a. 506) en fournit la preuve, *apud Sirmond, concil.* Gall. t. I, p. 160. A l'ouverture de ce même concile les pères assemblés rendirent justice à l'esprit de résignation d'Alarich. Voyez Aschbach, *Gesch. der Westgoth*. p. 167, note 142. L'auteur a mis Tolède, au lieu de Toulouse.

surtout des évêques, parut à son comble (1). Il s'en suivit en Espagne une rébellion ouverte, qui fut toutefois bientôt étouffée (2).

Chlodwig, dont la puissance venait de s'accroître par la défaite des Burgundes, cédant aux instances réitérées des sujets catholiques d'Alarich, se décida à tenter contre lui la fortune des armes (507). Brûlant de réunir à ses possessions les belles contrées de la Gaule méridionale, il eut l'habileté de donner pour prétexte apparent de son entreprise l'extirpation de l'hérésie (3). Il entra donc en campagne pour prévenir promptement Alarich, qui, de son côté, réclamait l'assistance des Ostrogoths (4). Chlodwig sut remplir ses troupes de confiance par le vœu qu'il fit d'élever une église à saint Pierre et à saint Paul, et par l'adoration du tombeau de saint Martin de Tours (5) : et en effet les miracles ne manquèrent pas pour enflammer le courage de ses guerriers. Ils passèrent la Loire, et se répandirent comme un torrent dans le pays de Tours, que les Wisigoths avaient abandonné, pour aller attendre les Ostrogoths dans un camp fortifié sous les murs de Poitiers. Mais avant l'arrivée de ses alliés, Alarich fut forcé de sortir de ses retranchements pour mettre un frein à la furie de son rival. Le combat se livra à Vouillé près de la Vienne (Campus vogladensis), à deux milles de Poitiers. Après une lutte acharnée, Alarich perdit le trône et la vie ; il périt de la main même de Chlodwig (6). Avec lui finit l'empire wisigoth de Toulouse.

(1) Grégor. Tur. II, 36.

(2) Append. ad Vict. Tunn.

(3) Grégor. Tur. II, 37. Procop. bell. Goth. I, 12. Aimoin dit positivement, I, 20, que la cause de la guerre était : « quia Gothi arianæ hæreseos.,. erant optimamque galliarum partem... obtinebant. »

(4) Procop. l. c.

(5) Gregor. Tur. l. c.

(6) Const. Gregor. Tur. l. c. Fredegar. epit. 25. Procop. l. c. qui cite par erreur Carcassonne comme le lieu du combat Isid. Hisp. 36 ; Rorico, l. IV ; Aimoin, I, 20, racontent des fables.

L'épée des Franks avait brisé la puissance des Goths ; la propre désunion de ceux-ci acheva leur ruine. Le parti qui avait décerné la couronne à un roi de vingt ans, Amalrich, fils d'Alarich, ne put faire agréer son choix, parce que la jeunesse du prince était un mauvais garant dans des circonstances aussi critiques. En conséquence, Gésalich (1), fils naturel d'Alarich, fut proclamé à Narbonne (507) (2). Les Wisigoths s'attirèrent par là l'inimitié de l'Ostrogoth Théodorich, grand-père d'Amalrich, sans pouvoir arrêter les empiètements continuels de Chlodwig, car le bâtard Gésalich semblait n'avoir hérité que des faiblesses de son père : l'honneur et le courage guerrier lui manquaient complètement (3). Aussi ne put-il empêcher Chlodwig et son fils Théodorich de s'emparer en peu de temps de tout le pays situé entre la Loire, le Rhône et l'Océan (4). Quelques places fortes restèrent seules entre les mains des Wisigoths ; et l'année suivante, Toulouse, la résidence de leurs rois, tomba au pouvoir de Chlodwig, avec tous ses trésors (5). Ils avaient régné quatre-vingt-neuf ans sur ces pays (depuis Wallia 419 — 508) ; et leur puissance fondée par Alarich I, le vainqueur de Rome, s'éteignit sous Alarich II, de ce côté-ci des Pyrénées (508) (6).

De Toulouse, Chlodwig marcha sur Carcassonne, pour s'emparer des trésors que les Goths y avaient amassés pendant leurs premières conquêtes (7). Mais il rencontra une résistance opiniâtre, et le siége traîna en longueur. En revanche, l'allié de Chlodwig, le Burgunde Gundodald, réussit à s'emparer de Narbonne ; Gésalich déserta honteuse-

(1) Isid., Hisp. 37, le nomme Gisaleicus.

(2) Isid., l. c. Procop., Bell. Goth., I, 12.

(3) *Id.* l. c.

(4) Greg. Tur., II, 37. Fredegar., Epit. 25-26.

(5) Gregor. Tur., l. c. Aimoin. I, 22.

(6) Jornand., c. 47.

(7) Procop., Goth. I, 12, fait déjà mention de la table de Salomon, qui se représente encore à l'époque de la conquête des Arabes.

ment la place pour se réfugier à Barcelone (1), au-delà des Pyrénées. Il paraît que ce ne fut pas tant la crainte de Chlodwig qui l'engagea à cette fuite, que ses secrètes intelligences avec les Franks, et l'espoir d'acheter la tranquille possession de la Péninsule par l'abandon des provinces gauloises (2). Il lui fallait aussi chercher un allié contre les Ostrogoths envoyés par Théodorich. En effet, ce prince en partie pour soutenir les droits de son petit-fils Amalrich, qui avait survécu à la ruine commune (3), en partie pour mettre des bornes à la puissance de Chlodwig, qui l'enveloppait de plus en plus, s'était décidé à envoyer dans les Gaules une nombreuse armée de Goths et de Gépides, sous la conduite d'Ibbas (4). Ce général attaqua près d'Arles, les Franks et les Burgundes réunis, auxquels il fit éprouver une défaite capitale, délivra Carcassonne vivement pressée par Chlodwig, et enleva aux Franks une bonne partie de leurs conquêtes. Au moment de poursuivre le cours de ses victoires, il reçut de Théodorich l'ordre d'aller attaquer Gésalich, de l'autre côté des Pyrénées, de reconquérir l'Espagne pour son petit-fils Amalrich, qui n'avait pas encore atteint sa majorité. La chose était facile; Gésalich, qui avait déjà su se rendre odieux à son peuple, vint au-devant d'Ibbas (509); mais, complètement battu près de Barcelone, il se réfugia en Afrique, pour y implorer les secours de Thrasamund, roi des Vandales (1). Mais ce prince, redoutant le courroux de Théodorich, dont il avait épousé la fille, refusa à Gésalich des hommes et des vaisseaux, et se borna à quelques subsides (2). Gésalich s'en servit pour se rendre en Espagne et de là dans la Gaule. Pendant un an, il se tint caché en Aquitaine sous la protection de Chlodwig (510). Mais ayant osé se remontrer à la tête des siens, de l'autre côté des Pyrénées (511), il fut battu une seconde fois par Ibbas, auprès de Barcelone, arrêté dans sa fuite au passage de la Durance, et mis à mort par les Goths (3), après avoir porté pendant quatre ans le vain titre de roi (4).

Comme Amalrich, possesseur légitime du trône, était encore enfant, son grand-père Théodorich gouverna en son propre nom (5) les possessions des Wisigoths, en Gaule et en Espagne. Quant aux Franks, il paraît que si après la mort de Chlodwig, Théodorich ne fit pas la paix avec eux (6), il les laissa du moins paisibles dans leurs conquêtes en Aquitaine, se contentant lui-même de la Gaule narbonnaise. Théodorich fit transporter à Ravenne (7), pour plus grande sûreté, les trésors que les Goths avaient amassés dans Carcassonne. Quoiqu'il n'ait jamais établi sa

(1) Isid., Hisp. 37. Chronol. reg. Goth. (Bouquet, II, 704) n. 11.

(2) Deux grands historiens du peuple allemand, Mascov, II, 31, et Pfister, I, 416, note 1 (traduction française), ont déjà remarqué que les faits de cette époque sont très obscurs. Dans Cassiod., Var. v, 43, on trouve un passage où Théodorich dit de Gésalich : « Qui nostris inimicis, dum a nobis foveretur, adjunctus est. » Compar. Histoire de Languedoc, t. I, note 63.

(3) Gregor. Tur., II, 37.

(4) Voyez sur cette campagne Jornand. c. 58. Procop., Bell. Goth., I, 12. Cassiod. chron. h. a. Var., I, 24. III, 43. IV, 16, 17. V, 10 sq. VIII, 10. Gregor. Tur. passe sous silence cette expédition si funeste à ses compatriotes.

(1) Isid. Hisp. 37, 38. Append. chron. Vict. Tunn. Chronol. reg. Goth., p. 704.

(2) Cassiod. Var., V, 43, 44. Isid. Hisp. 38. Append. chron. Vict. Tunn.

(3) Isid. l. c.

(4) Depping, II, 218, raconte avec beaucoup de négligence l'histoire de Gésalich, et commet de nombreuses erreurs.

(5) Les auteurs qui nous servent de sources placent Théodorich dans la liste des rois wisigoths. Isid. Hisp. 39. Chron. reg. Goth. n. 12. Les conciles tenus par les Wisigoths depuis l'an 511 jusqu'à 516 comptent aussi depuis le règne de Théodorich, par ex. *Concil. Gerund.*, an. 517, *Taracon.*

(6) Jornand. c. 58.

(7) Procop., Bell. Goth. I, 12. Cassiod. Var. II, 6. XI, 1. Avit., ep. 32. Ennod., l. IX, ep. 32 Compar. Papon, Hist. de Provence, t. II, p. 42.

cour en Espagne, il ne négligea point les intérêts de ce pays. Il en confia l'administration à Theudès, un de ses plus habiles généraux, qui fut en même temps chargé de gouverner son petit-fils, fixa sa résidence à Toulouse et prit le titre de *præfectus prætorio Galliarum*. Il ordonna que les juges et les fonctionnaires locaux traitassent le peuple avec douceur, que l'on accordât le pardon aux rebelles qui témoigneraient du repentir; que la Gaule gothique fût exempte de toute espèce de tribut pendant une année entière, et que les duellistes fussent punis pour oser empiéter sur la loi et se faire justice par eux-mêmes. Ces réglements sages et modérés lui gagnèrent l'amour du peuple (1). Mais Theudès, homme avide d'honneurs et de pouvoir, épousa une riche espagnole qui n'était pas d'origine wisigothe, et s'entoura d'une garde nombreuse; en un mot, il avait plutôt l'air de gouverner en roi indépendant que comme ministre d'un autre (2). Dans la crainte de le voir se jeter entre les bras des Franks, Théodorich n'osa pas lui enlever son gouvernement; mais il imagina mille prétextes pour l'attirer à Ravenne: Theudès était trop habile pour donner dans le piége.

Ce fut probablement pour l'empêcher d'usurper le trône que Théodorich déposa Theudès, lorsqu'Amalrich fut parvenu à un âge convenable. Theudès rentra dans la vie privée, sans mécontentement apparent, mais non sans de secrets soupirs. Le roi italien ne survécut que quatre ans à cette prudente résignation. Il mourut après un règne brillant de 33 ans en Italie, et 15 ans de domination sur l'empire des Wisigoths, réuni au sien (3), sans qu'il eût cherché cette réunion dans des vues d'intérêt personnel (526) (1). Ses deux petits-fils, Athalrich et Amalrich, conclurent un traité qui donnait à l'un les pays au-delà, à l'autre les pays en-deçà du Rhône, qui abolissait le tribut payé aux Ostrogoths par les Wisigoths, et qui rendait à Amalrich les trésors transportés de Carcassonne à Ravenne (2). Par suite de ce traité, la Provence échut à Athalrich; tandis que les Wisigoths reçurent l'Espagne, et la Septimanie, portion de l'Aquitaine, reprise aux Franks.

Jaloux de rester en bonne intelligence avec les Franks, ses puissants voisins (3), Amalrich fit demander la main de Chlothilde, fille de Chlodwig. Elle lui fut accordée, et envoyée à la cour de Toulouse avec une riche dot (4). Mais cette alliance qui devait affermir le trône d'Amalrich, fut la cause de sa ruine. En effet, arien zélé, il n'épargna ni prières, ni menaces, pour décider son épouse à l'apostasie. Ses mauvais traitements allèrent si loin, que Chlotilde envoya à ses frères un voile trempé de son sang, en leur demandant vengeance. Childebert prit cette affaire d'autant plus à cœur qu'une guerre avec Amalrich pouvait agrandir son empire (531). Les Goths succombèrent dans une bataille sous les murs de Narbonne; ils furent même séparés de leurs vaisseaux. Quant à Amalrich, les uns prétendent que retardé dans sa fuite, tandis

(1) Jornand., c. 58.

(2) Procop., I, 12.

(3) Car il régna sur les Wisigoths jusqu'à sa mort, comme on le voit dans Idat., Hisp. 39, 40. App. chr. Vict. Tunn. Chronol. reg. Goth. n. 12, et n'abandonna point le gouvernement à Amalrich, mineur, comme Depping le dit, II, 221, ainsi que Masdeu lui-même, c. 61, d'après Concil. Tol., II. Toutefois il paraît qu'Amalrich fut reconnu en Espagne comme souverain indépendant depuis 522, car dans le Conc. Tol., II, qui fut tenu en 527, on trouve: « Anno quinto regis Amalrici... » et Ildefons., *de scrip. eccles.* c. 5, dit de Montanus, métropolitain de Tolède, qui mourut en 531, qu'il avait occupé son siége pendant neuf ans, sous Amalrich.

(1) D'après Isid., Hisp. 39: « Inde Italiam repetens; » et Procop., I, 12, on a prétendu prouver la présence de Théodorich en Espagne. Mais voyez Pagi ad ann. 508, § 5.

(2) Procop., Goth. I, 13.

(3) *Id.* δύναμιν τὴν Γερμανῶν κατῤῥωδήσας.

(4) Non pas à Séville, comme le prétendent Moralès, l. XI, c. 44, et Mariana, V, 7. Voyez Hist. de Languedoc, t. I, nº 66, note 6, sq.

qu'il revenait pour sauver ses trésors (1), il tomba sous la lance d'un Frank. D'autres racontent que réfugié en Espagne, il périt à Barcelone dans une révolte de ses troupes (2).

(1) Greg. Tur., III, 10, et Gesta reg. Franc., c. 23. Chronol. reg. Goth., n° 13. Aimoin. II, 8. Procop., Bell. goth., I, 13, et Jornand. c. 58, rapportent simplement la défaite et la mort d'Amalrich, sans donner des détails.

(2) Isid. Hisp. 40. Fredegar. épit. 31. Appen. chron. Vict. Tunn. Chron. Moissiac, p. 650. Ado Vienn. p. 677. Compar. Hist. de Languedoc, t. I, note 67, n. 3, sq. Mascov, thl. II. Anm. S. 73 ff. Risco, Esp. sagr., t. XXXII, p. 322, sq.

Childebert fit dans Narbonne un riche butin, et ramena sa sœur Chlotilde; mais elle mourut dans la route (1).

Ce dernier coup porté à la puissance des Wisigoths, dans la Gaule, était trop violent pour qu'ils pussent y conserver le siége de leur empire; ils dûrent donc chercher de l'autre côté des Pyrénées paix et sûreté.

(1) Greg. Tur., l. c. Aimoin., II, 8, et Ado Vienn., p. 667, sont les seuls qui rapportent que Childebert pénétra en Espagne et saccagea meme Tolède.

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE ÉLECTIVE EN ESPAGNE.

§ I. ROYAUTÉ ÉLECTIVE SOUS LES ROIS ARIENS (531--586).

Theudès, Theudégisile, Agila, Athanagild.

Jusque-là le trône avait toujours appartenu à des rois pris dans quelque noble race du pays. Il n'était pas rare, il est vrai, de voir la force tenir lieu du droit (1) : souvent la parenté avec le roi décédé était devenue un titre (2); plus souvent encore, la volonté des grands avait disposé du trône (3). Mais à partir de ce moment, les droits d'hérédité sont entièrement méconnus, et remplacés par le bon plaisir de la noblesse laïque et ecclésiastique : source féconde de troubles et de complots ambitieux.

Theudès fut le premier prince étranger (4) qui parvint au trône des Wisigoths (531); il le fit en s'appuyant sur le suffrage du peuple (5). Il fut aussi le premier roi qui fixa le siége du royaume en Espagne. Afin de gagner l'affection de ses peuples, catholiques pour la plupart, il leva tout obstacle à l'exercice de leur culte, et alla même jusqu'à permettre aux évêques d'assembler des synodes pour discuter les intérêts et soutenir les doctrines de leur église (1).

Il paraît que dès l'année 533, les Franks avaient enlevé aux Wisigoths plusieurs villes de la Septimanie (2); dix ans plus tard, on vit les rois Childebert et Chlotar, ce dernier suivi de ses trois fils, franchir les Pyrénées et ravager toute la province tarragonaise. Pressés vivement dans Cæsar-Augusta, les habitants cherchèrent leur salut dans l'intercession des Saints; après un jeûne rigoureux, les hommes et les femmes en habits de deuil, promenèrent autour des remparts les reliques du bienheureux martyr Vincent. Cette pieuse procession ne manqua pas son effet.

(1) Théodorich II, Eurich.

(2) Alarich II. Amalrich.

(3) Ataulf, Wallia, Théodorich I, Thorismund.

(4) Car il était Ostrogoth et frère utérin du roi Ildebad. Procop., Bell. Goth., l. II, c. ult.

(5) Isid. Hisp. 41, dit : *Theudis in Hispania creatur in regnum.*

(1) Isid. Hisp. 41, et les conciles tenus sous son règne. Conc. Barcino. Ilerdens. Valentin.

(2) Gregor. Tur. III, 21, Cf. Hist. de Languedoc, t. I, p. 261-267.

En apprenant les détails de la cérémonie, les Franks désespérant de lutter contre un si puissant auxiliaire, se hâtèrent de lever le siége (1), et l'approche d'une nombreuse armée de Goths, sous les ordres de Theudegisile les décida à repasser les Pyrénées. Mais ils trouvèrent l'ennemi maître des défilés, et ils auraient été probablement anéantis, si le général goth, cédant aux supplications et à l'or des vaincus, n'avait accordé à leurs prières une trêve de vingt-quatre heures, dont ils profitèrent pour traverser les montagnes (2).

Long-temps auparavant, Gélimer, roi des Vandales, dont le trône chancelant venait de s'écrouler sous les coups des généraux de Justinien, avait en vain réclamé l'assistance de son co-réligionnaire Theudès (3). Mais les Ostrogoths, attaqués vigoureusement par le même empereur, ayant élevé au trône Ildebad, proche parent de Theudès, pour s'assurer l'appui de ce dernier (4), le roi wisigoth attaqua les Grecs en Afrique et leur enleva Septa (Ceuta), qu'il perdit bientôt; pour la reprendre, il se vit contraint de faire passer la mer à une seconde armée, qui périt victime de son trop de respect pour les commandements de l'église. En effet, au moment où pour chômer la fête de Pâques, les assiégeants désarmés négligeaient les précautions militaires, ils essuyèrent une si vive sortie, que l'armée entière fut anéantie (1). Bientôt après Theudès périt assassiné dans son palais, par un Goth qui feignait la démence (548). Au moment d'expirer, la conscience de son propre crime le porta à pardonner à son meurtrier (2). Il laissa la réputation d'un prince juste, vaillant et habile, qui assura à ses états les bienfaits de la paix intérieure, en évitant de manifester aucune préférence injurieuse pour ses coréligionnaires, et en traitant tous ses sujets avec la même faveur.

Le général Theudégisile fut alors élevé sur le trône; mais il ne goûta pas long-temps les douceurs de la royauté (3). Lassés de ses déréglements et irrités de sa licence, qui ne respectait pas même leurs femmes et leurs filles, les grands crurent que s'ils avaient le droit de se choisir un monarque, ils avaient bien aussi celui de s'en débarrasser (4), lorsqu'il commençait à leur déplaire. Theudégisile fut donc assassiné à Hispalis, dans un festin nocturne, et Agila fut choisi pour son successeur (549) (5).

Mais ce prince n'eut pas non plus le bonheur de conserver long-temps l'affection de

(1) Gregor. Tur. III, 29. Ado Vienn., p. 677. Fredegar., epit. c. 42. Aimoin, II, 19. Gesta reg. Franc., p. 558.

(2) Gregor. Tur. ne dit rien de cette défaite de ses compatriotes, il est vrai, non plus que ceux qui le copient. Mais le contemporain Jornandès dit, c. 58 : « Theudis... Francorum insidiosam calumniam de Hispaniis pepulit. » Et Isid. Hisp. 41, raconte d'une manière précise cette victoire des Goths. Compar. Risco, Esp. sagr., t. XXXIII, p. 324, sq. La Chr. reg. Goth., n. 14, dit de Theudès : « Francorum reges infrà Hispanias usque Minium superavit. » Au lieu de *Minium*, Risco, l. c. p. 328, prétend qu'il faut lire *nimium*. Voy. aussi la note de Noguera sur Mariana, V, 8.

(3) Procop., Bell. Vandal., I, 24.

(4) Procop., Bell. Goth., II, 30. ᾧ δὴ καὶ Θεῦδιν θεῖον τε ὄντα κ. τ. λ.

(1) Isid. Hispan. 42, est le seul qui raconte cet événement. L'opinion du P. Daniel, *Histoire de France*, t. I, p. III, que Septa est aujourd'hui la ville de Cette, se trouve déjà refutée dans l'*Histoire de Languedoc*, t. I, note 70. Il est aussi question dans *Hist. misc.*, p. 105, 106, d'une expédition des Grecs vers le détroit de l'Océan, et *in castellum quod Septum vocatur*.

(2) Il paraîtrait ainsi s'être reconnu coupable de la mort d'Amalrich. Isid., Hisp. 43 Chronol, reg., Goth. n. 14.

(3) J'écris son nom tel qu'on le trouve dans Gregor. Tur. III, 30, ed. Bouquet (Theudegisilus); mais Isid. Hisp. 44, ed. Arevalo, l'appelle Theudisclus; et Jornand. c. 58, ed. Muratori, Théodigis.

(4) Gregor. Tur. l. c. : *sumpserant enim Gothi hanc detestabilem consuetudinem, ut, si quis eis de regibus non placuisset, gladio eum appeterent et, qui libuisset animo, hunc sibi statuerent regem.*

(5) Isid. Hisp. 44. Gregor. Tur. III, 30. Fred. ep. 43, Chronol. Reg. Goth. 15.

ses sujets. Une rébellion éclata à Cordoba (Cordoue), et lorsqu'il se présenta pour la combattre il fut attaqué par les habitants avec une telle impétuosité, que non-seulement il fut défait, mais encore qu'il perdit son fils et ses trésors. Pour lui, il parvint à regagner Émérita, et y fortifia si bien son parti, qu'Athanagild, chef de la faction ennemie, crut plus prudent de s'assurer la victoire par une intervention étrangère que de marcher seul à une défaite certaine. Funeste résolution, qui eut bien pour effet la ruine d'Agila, mais qui remit sous le sceptre de l'empereur d'Orient une bonne partie de la Péninsule. En effet, appelés par Athanagild au moment où ils venaient de reconquérir l'Italie, l'Afrique, et les îles de la Méditerranée, les Grecs ne laissèrent pas échapper l'occasion de prendre pied en Espagne. Le patrice Libérius accourut avec une puissante armée, au secours des rebelles pressés par Agila (1). Mais après qu'Athanagild, soutenu par les Grecs, eut battu son rival près d'Hispalis, les Goths ouvrirent les yeux en voyant leurs alliés prendre pour eux la ville conquise. Convaincus que, par l'effet de leurs dissensions, ils deviendraient en peu de temps la proie de l'étranger, ils se décidèrent à une réconciliation, sacrifièrent Agila (554), et remirent toutes leurs forces sous le sceptre d'Athanagild (2). Celui-ci, voyant les suites funestes de sa faute, s'efforça d'expulser ses dangereux alliés ; mais ceux-ci se maintinrent longtemps dans les places maritimes, et ne renoncèrent pas si facilement à leurs conquêtes (3).

Jaloux de consolider son alliance avec les Franks, le prince wisigoth fit offrir la main de sa fille Brunehilde à Siegbert, roi d'Austrasie. Brunehilde se rendit à Metz avec de riches présents, et Siegbert parvint bientôt à la convertir au catholicisme (566). Suivant l'exemple de son frère, Chilpérich, roi de Soissons, demanda et obtint Galswinde, sœur de Brunehilde, qui fut envoyée à Rouen avec une dot considérable. La nouvelle reine adopta bientôt la croyance de son époux (567). Quant à la fatale destinée des deux princesses, elle appartient aux plus sanglantes pages de l'histoire des Franks (1).

A partir d'Athanagild, nous pouvons reprendre le fil de l'histoire des Suèves, gouvernés depuis un siècle par une série de rois ariens tout-à-fait inconnus. Au temps de Carrarich, une épidémie fit de grands ravages dans tout le pays, et le fils du roi en fut atteint ; les remèdes humains ayant été déclarés impuissants, on eut recours au ciel.

Les miracles qui se faisaient sur le tombeau de saint Martin-de-Tours étaient alors en possession d'alimenter la pieuse crédulité du monde chrétien. Carrarich envoya donc à Tours de riches présents, et fit serment de se convertir à la foi catholique, si les prières du saint obtenaient la guérison de son fils. Le jeune prince fut guéri, le fléau disparut, et tout l'honneur en revint aux miracles du saint. Carrarich reconnaissant se convertit avec tout son peuple (2). Dans un

(1) Jornand. c. 58.

(2) Isidor. Hisp. 46, Gregor. Tur. IV, 8. Fredegar. épit. 48, Jornand. c. 58, Chronol. Reg. Goth. n. 16.

(3) Gregor, Tur. IV, 8, Isid. Hisp. 47.

(1) Gregor. Tur. Fredegar. et Venant. Fortun. Carm. VII, 7, sont ici les principales sources.

(2) Isidor. Hisp. ne fait pas mention de ce Carrarich ; il cite Theodemir comme le premier roi catholique des Suèves; mais Gregor. Tur. *de mirac. S. Martini*, I, 11, raconte les événements qui y ont trait, d'une manière trop explicite, pour que nous n'ajoutions pas foi à son récit. C'est ici surtout qu'il règne une grande confusion dans l'histoire des Suèves; le même roi, que Isid. Hisp. appelle *Théodemir*, porte le nom de *Ariamir* dans le *Con. Bracar.* I, et la *Chron. Iriense* (*Esp. Sagr.* t. XX), qui ne fut écrite qu'au commencement du treizième siècle, dit, c. I, que *Mirus* se convertit le premier au catholicisme, mais qu'il n'était roi que de Lucum, tandis qu'Ariamir régnait sur Bracara; mais qu'après la mort de celui-ci, Mirus fut seul roi des Suèves, et tint le deuxième *Conc. Bracar.* *Ferreras*, t. III, § 301, sq. dit qu'Ariamir changea de nom lors de sa conversion au catholicisme et s'appela Théodomir. Bien que le registre du

concile tenu sous son successeur Théodomir (561), la religion catholique fut entièrement séparée du culte des Suèves, et une nouvelle discipline introduite dans l'église (1). Le fondateur du cloître de Dumes, le sage et pieux Martin de Pannonie, eut la plus grande part à cette réforme (2).

Athanagild survécut peu à ces événements. Plus heureux que ses prédécesseurs, il trouva en 567 une mort paisible à Tolède (3). Depuis, on a prétendu que sans professer ouvertement la foi orthodoxe, il était catholique au fond du cœur (4).

569—577. Pendant cinq mois les grands de l'empire furent partagés sur le choix d'un nouveau monarque; enfin, les suffrages se réunirent sur Liuwa, qui, après un an de règne, se sentant trop faible pour supporter seul le fardeau du pouvoir, se donna pour collègue son frère Leuwigild. Il se réserva la Gaule narbonnaise, abandonnant au nouveau roi les provinces espagnoles (1). Celui-ci épousa Goswinde (2), veuve d'Athanagild, et fit les plus grands efforts pour assurer la prospérité du royaume contre les troubles du dedans et les attaques du dehors. Il commença par marcher contre les Grecs qui s'étaient maintenus jusque-là sur les côtes de la Péninsule. Il les chassa du territoire de Bastania (Baza) et de Malaga, et la trahison de Framidaneus (3) le rendit maître de la ville forte d'Assidona. De là, il marcha sur Cordoba révoltée, en châtia les habitants, et soumit à son sceptre une foule de villes et de forteresses (4). Enfin, après la mort de Liuwa (5), il réunit sous son empire la Gaule et l'Espagne, et attaqua avec une nouvelle force les ennemis intérieurs qui mettaient encore obstacle à l'affermissement de la monarchie. Il commença par le nord de l'Espagne, subjugua les Cantabres (6), toujours en révolte, prit leur forteresse d'Amaïa, et se rendit ainsi maître du pays. Puis, il pénétra dans les montagnes des Aurégenses (7), pour combattre Aspidius, roi indépendant de la contrée, qu'il fit prisonnier avec sa femme et ses enfants. Dans une expédition en Galice, il contraignit Miro, roi des

---

conc. Bracar. I, cite Ariamir comme roi, il paraît néanmoins d'après les mots qui s'y trouvent, « *currente era* DXCIX (c. à. d. A. D. 561), anno tertio Ariamiri regis, » que c'est le même qui s'appelle ailleurs Théodemir. Grégor. Tur. Hist. Francor. V, 38, dit que saint Martin de Dumes mourut l'an 580, après avoir été évêque environ 30 ans, dans la Galice, où il était arrivé vers l'époque des miracles de saint Martin de Tours; que ces derniers eurent lieu par conséquent vers l'an 550 sous Carrarich, et non sous Théodemir, qui monta sur le trône en 559, comme nous le voyons dans l'histoire des Suèves. On dit dans Rod. Tol. c. 19 : *Regnavit autem Theodomirus Suevorum rex annis decem ;* mais Joa. Bicl. dit : *Anno quarto Justini* (c. à. d. 570) *in provincia Gallæciæ Miro post Theodomirum Suevorum rex efficitur*. Le règne de Théodemir aurait donc commencé vers l'an 559 ou 560, et ce devrait être le même qui s'appelle Ariamir dans le Conc. Bracar. I.

(1) *Conc. Bracar.* I, Aguirre, Concilia Hisp. ed. Catalani, t. III, p. 177, sq. Il est signé par huit évêques; parmi eux sont ceux de Bracara, d'Iria, de Conimbrica, de Dumes et de Britonia, d'où l'on peut conjecturer jusqu'à un certain point quelle était l'étendue actuelle du royaume suève.

(2) Gregor. Tur. V, 38, Isid. Hisp. Goth. 91, de Vir. illust. c. 35.

(3) Isid. Hisp. 47, Jos. Biclar. (dont la chronique commence ici) apud Florez, *Esp. Sagr.* t. VI. h. a. Chron. Reg. Goth.

(4) Je ne trouve rien là-dessus dans Grégoire de Tours, que cite Aschbach, p. 196. *Lucas Tudensis* (*Hispania illustrata*, t. IV, p. 49), est au contraire le premier historien qui en parle; il intercale dans le texte d'Isid. Hisp. les mots suivants: *fidem catholicam occultè tenuit et christianis valdè benevolus fuit.*

(1) Isid. Hisp. 48, Joa. Biclar. h. a.

(2) Joa. Biclar. h. a. Gregor. Tur. IV, 38.

(3) Joa. Biclar. h. a.

(4) Id. h. a.

(5) Joa. Bicl. doit être ici préféré à Isid. Hisp. qui ne fait régner Liuwa que trois ans.

(6) Joa. Bicl. h. a. Isid. Hisp. 49.

(7) Isidor. Hisp. 49, dit : *Aregiam iste cepit.* Joa. Biclar. dit : *Aregenses montes ingreditur* ; de là Mariana, l. V, c. II, conclut qu'il fit une expédition en Aquitaine ; mais les *montes Aregenses* sont appelés ailleurs *Araucones.*

Suèves, à lui demander une trêve (1). Le même bonheur l'accompagna devant Orospeda (2); les châteaux et les villes du pays s'ouvrirent devant lui. Grâce à ses exploits, la paix intérieure du royaume fut assurée, les foyers de rébellion étouffés, et Leuwigild put enfin consacrer son activité au bien-être de son peuple.

Il profita de ce repos pour fonder dans la province de Celtibéria, encore pauvre en cités, une ville entourée de remparts et de faubourgs, à laquelle il accorda des priviléges précieux, et qu'il nomma Reccopolis, en l'honneur de son fils Reccared (3).

Pour assurer à ses deux fils la succession du trône, Leuwigild les avait appelés d'avance au partage de l'autorité (4). Jaloux de resserrer ses liens d'amitié avec la famille régnante des Franks, il demanda pour son fils aîné Hermenégild, la main d'Ingunde, fille de Siegbert et de Brunehild, qui lui fut accordée, et envoyée à Tolède avec une dot considérable (5). Cette alliance par laquelle Leuwigild crut assurer le bonheur de son fils ne fut pour lui qu'une source d'infortunes. La haine entre les catholiques et les ariens, loin de s'éteindre, fut rallumée par la reine Goswinde, arienne zélée. A peine la belle-fille du roi, qui professait le catholicisme, fut-elle arrivée à la cour, que Goswinde employa d'abord les caresses et les prières, puis les menaces, et enfin les violences les plus scandaleuses, pour la contraindre à embrasser l'arianisme ; mais tous ces mauvais traitements ne réussirent qu'à fortifier Ingunde dans sa croyance (6).

Pour rétablir la paix domestique, et mettre sa belle-fille à l'abri des violences, le roi assigna à Herménégild une résidence éloignée : ce fut, à ce qu'il paraît, la ville d'Hispalis, sur laquelle il jeta les yeux. Mais bientôt les instances d'une épouse chérie (1), les exhortations et l'exemple de Léandre, évêque catholique d'Hispalis, firent une telle impression sur l'esprit du jeune prince, qu'il abjura son hérésie pour embrasser le catholicisme (2). La conviction n'opéra pas seule cette conversion ; il s'y mêla l'espoir de se frayer un chemin au trône, à la tête du parti catholique alors prépondérant. Ce soupçon est confirmé par la suite des événements. Le prince trouvait des auxiliaires naturels dans les passions haineuses des catholiques contre l'hérétique Leuwigild. Mais reconnaissant que ses propres forces ne suffiraient pas pour le mettre à l'abri du courroux paternel, il fit alliance avec les Grecs orthodoxes qui se maintenaient encore en Espagne, et finit par lever l'étendard de la révolte (3).

La nouvelle de cette double apostasie, arrivée à Tolède aux oreilles du roi, déjà indisposé contre les catholiques, l'enflamma

(1) Joa. Bicl. h. a.

(2) Aujourd'hui Alcaraz et Cazorla. Voyez Masdeu, t. VIII, c. 79.

(3) Joa. Bicl. h. a. Chronol. Reg. Goth. n. 19.

(4) Joa. Bicl. *Ad ann.* 573.

(5) Gregor. Tur. IV, 52, V, 39, IX, 2, 4, Joa. Bicl. h. a.

(6) Gregor. Tur. V, 39.

(1) Gregor. Tur. l. c. Il est intéressant de voir dans l'histoire, combien de rois se convertirent à la nouvelle foi, aux instigations de leurs femmes : ainsi chez les Franks on trouve Chlotilde, chez les Langobards, Théodelinde ; et il est vraisemblable que Remismund devint arien par amour pour sa femme. Voy. plus haut.

(2) Paul. Diacr. *de gest. Longob.* III, 21, dit : *Prædicatione Leandri... Atque adhortatione suæ conjugis ab ariana hæresi... Ad catholicam fidem conversus fuerat.* Il doit cependant paraître étrange que le chroniqueur contemporain et national, Jean de Biclare, qui était zélé catholique, tout en racontant la révolte d'Herménégild contre son père, ne fasse aucune mention que ce prince fut catholique. Isid. Hisp. n'en parle pas d'avantage. L'ami de Léandre, le pape Grégoire-le-Grand, dans son dialogue III, 31 et *præfac.* in *Jobum*, lui attribue cette conversion.

(3) Ses contemporains et co-réligionnaires sont unanimes à cet égard : Joa. Bicl. h. a. Isid. Hisp. hist. Goth. 69, Chron. 117. Gregor. Tur. dans plusieurs passages, notamment, V, 39 (Herm), *ad partem se imperatoris jungit, ligans cum præfecto ejus amicitias, qui tunc Hispaniam impugnabat.*

d'une juste colère. Attribuant tout le mal à l'esprit de prosélytisme du clergé orthodoxe, ce fut contre lui qu'il dirigea ses premiers coups (580). Des évêques furent bannis, d'autres emprisonnés, ou même mis à mort, et les biens des églises confisqués (1). L'évêque d'Agde, Fronimius, accusé d'avoir affermi Ingunde dans sa croyance, pendant son voyage vers l'Espagne, faillit tomber sous les coups d'un assassin dirigé par le roi (2). L'évêque d'Hispalis, Léandre, auquel était imputée avec raison la conversion d'Hermenégild, expia ce crime par le bannissement; mais pour rendre sa disgrâce utile à ses frères, il alla à Constantinople implorer l'assistance de l'empereur Tibérius (3). Les prélats d'Émérita, d'Astigi et de Carthago-Nova ne furent pas épargnés, et durent abandonner leurs diocèses (4). Mais ayant fini par s'apercevoir que toutes ces rigueurs ne servaient qu'à enflammer le fanatisme des catholiques, qui soupiraient après la couronne du martyre, Leuwigild résolut de revenir à des moyens plus doux, pour amener le rapprochement des deux partis. En conséquence il assembla à Tolède un concile des évêques ariens, et leur représenta que ce qui s'opposait surtout à la conversion des catholiques, c'était la cérémonie d'un second baptême: la clause fut donc abolie, et cette condescendance entraîna bon nombre de catholiques, qui préféraient les avantages temporels à leur part de bonheur éternel (1). Mais la réconciliation ne pouvait être sincère; au parti vaincu il restait la ruse, et les haines secrètes mais énergiques de l'opprimé contre l'oppresseur. Les esprits demeurèrent donc hostiles, et l'on se soumit, non par conviction, mais par crainte.

Après avoir encore subjugué une portion de la Vasconie, et fondé la ville de Victoriacum (581), Leuwigild tenta d'abord les moyens de persuasion pour ramener son fils au devoir (2). Mais voyant toutes ses avances opiniâtrément repoussées, il marcha contre lui à la tête d'une armée. Il enleva promptement Émérita (582) (3), et s'avança ensuite vers Hispalis, pour y assiéger ce fils rebelle (583). Mais en route, il reçut la nouvelle d'une invasion des rois franks, Chilpérich et Childebert, dans la Gaule gothique. Car les Franks ne manquaient jamais de prétextes pour rompre la paix, quand elle leur était importune. Cette fois ils avaient l'affront d'Ingunde à venger. Pour détourner l'orage, Leuwigild envoya demander à Chilpérich la main de sa fille Rigunde, pour son plus jeune fils Reccared (4). Les négociations ne l'empêchèrent pas de presser vivement le siége d'Hispalis. Pendant deux ans, Hermenégild défendit le terrain pied à pied. Aucun secours ne parut: car Miro, roi des Suèves, son coreligionnaire, accouru à son aide, fut contraint de se soumettre et de se retirer (5).

---

(1) Gregor. Tur. v, 39.

(2) Gregor. Tur. IX, 24.

(3) C'est là qu'il fit la connaissance personnelle de Grégoire-le-Grand, qui s'y trouvait comme envoyé du pape Pélage. Greg. *M. præf. ad expos. libri Job*. Il paraîtrait résulter, il est vrai, du passage de *Gregor. M. Dialog.* III, 31, que la conversion d'Hermenégild n'eut lieu qu'après l'arrivée de Léandre; mais la présence de Grégoire et de Léandre à Constantinople tombe dans l'année 584 — 586. Voy. *Cenni de antiquit. eccl. Hisp.* t. II, 216, sq.

(4) Sur cette persécution voyez Isid. Hisp. 50. Gregor. Tur. v, 39. Pauli Emeritens. *De vita Patrum Emeritens.* c. 10, 11, 12. (Apud Aguirre, ed. Catalani. t. IV, p. 218, sq.) Florez (*Esp. Sag.* t. XIII, p. 326 sq.) fait vivre, il est vrai, ces légendaires dans le septième siècle; mais la nature de leur langage appartient à une époque plus ancienne: on y voit des mots comme *caballum, levare.*

(1) Joa. Biclar. h. a. Comp. Florez, t. VI, p. 415. Isidor. Hisp. 50.

(2) Joa. Biclar. h. a. Il place cette campagne avant celle contre Hispalis. *Aschbach*, p. 207, commet donc une erreur en la plaçant après.

(3) Gregor. Tur. VI, 18.

(4) *Ibid.*

(5) Isid. Hisp. 91, dit, il est vrai, que Miro avait soutenu le père contre le fils; mais voyez Gregor. Tur. VI, 43, et Joa. Bicl. h. a. Risco,

Afin de presser le siége, Leuwigild détourna le cours du fleuve (484), et fit relever les fortifications de la vieille Italica. La famine rendit enfin toute résistance impossible. La ville ouvrit ses portes; mais Hermenégild vint à bout de s'échapper et de se sauver à Cordoue (1). De là il espérait tenir tête au vainqueur, avec l'appui de l'empire d'Orient; mais les Grecs dégénérés ne démentirent pas leur caractère et le fils rebelle fut vendu à son père pour 30,000 *solidi* (2). Abandonné des hommes, Hermenégild se réfugia dans le sanctuaire d'une église voisine, d'où il fit demander grâce à son père. Puis, son frère Reccared lui ayant juré au nom du roi qu'il n'avait rien à craindre, il abandonna son asile pour aller se jeter aux pieds de Leuwigild avec toutes les marques d'un profond repentir. Celui-ci cédant d'abord à la voix de la tendresse paternelle, le releva, l'embrassa et versa des larmes. Pendant un moment l'amour du père lutta contre les suggestions de la politique; enfin, se souvenant de ses devoirs de roi, il ordonna que le rebelle fût dépouillé des ornements royaux, et exilé à Valence pour y vivre désormais en simple particulier (3). Pendant ce temps, les négociations n'avaient cessé de se poursuivre pour amener le mariage de Reccared et de Rigunde. La princesse fut enfin remise aux mains du plénipotentiaire wisigoth, avec une riche dot. Après de tristes adieux, elle partit pour l'Espagne, suivie d'une nombreuse escorte de guerriers. Le voyage fut signalé par des présages funestes, annonces d'un avenir plus funeste encore. Dès la première nuit la petite troupe fut attaquée par des brigands, qui enlevèrent la meilleure partie des trésors. Enfin, à peine arrivée à Toulouse, sous bonne escorte, elle reçut la triste nouvelle du meurtre de son père. Alors ses compagnons, croyant pouvoir impunément piller une femme sans défense, s'enfuirent avec ses trésors. Ce ne fut qu'après de longs outrages et de cruelles souffrances qu'elle put revoir sa mère et sa patrie (1).

Si la querelle du père et du fils avait fini par l'exil de celui-ci, la justice de Leuwigild eût reçu l'approbation de la postérité, et le rebelle n'aurait pas été loué avec tant de pompe pour des vertus qu'il n'avait pas. Mais Hermenégild était incapable de reconnaissance; peut-être même la clémence avec laquelle il avait été traité n'avait-elle servi qu'à le rendre plus audacieux et plus criminel. Il était à peine arrivé au lieu de son exil, qu'il reprit ses coupables menées contre son pays et son roi. Il se lia de nouveau avec les Grecs, les plus perfides et les plus formidables ennemis du repos de l'Espagne; il excita les indigènes à la révolte, et à la tête de ces forces combinées, il fit une irruption dans l'Estramadure. On peut facilement concevoir l'indignation de Leuwigild; ayant rassemblé à la hâte un corps de vieilles troupes, il ouvrit une seconde et triste campagne contre ce fils ingrat, le chassa de Merida, et le poursuivit jusqu'à Valence. L'intention d'Hermenégild était de s'échapper et de passer en France dans l'espoir d'armer son beau-frère en sa faveur; mais il fut suivi de près par les émissaires de son père, livré en leurs mains, et jeté dans les cachots d'une prison à Tarragone. C'est ici que commence la partie tragique du récit. Il n'y a aucune raison de supposer que la mort du prince fut résolue. Au contraire chacune des mesures de Leuwigild indiquait ses égards pour un ennemi, qui, quoique souillé des crimes les plus noirs, était toujours son fils, et pouvait encore réparer ses torts. Mais ap-

Esp. Sagr. t. xl, p. 73, en rapportant ce passage de Joa. Bicl.; *Leuwigildus, rex, civitatem Hispalensem..... obsidet, et rebellem filium gravi obsidione concludit; in cujus solatio Miro, etc.*, l'entend comme si Miro était venu au secours de Leuwigild; mais le mot *cujus* se rapporte évidemment à *filium*.

(1) Joa. Bicl. h. a.

(2) Gregor. Tur. v, 39.

(3) Joa. Bicl. h. a. Compar. Gregor. Tur. v, 39.

(1) Gregor. Tur. vi, 18-33-34-40-45. vii, 9-15-39. Voyez en outre l'*Appendice C.*

préciant le danger de l'union entre ce fils et les catholiques, sachant combien elle avait été fatale à son repos et à celui du royaume, et quels maux elle pourrait causer par la suite, il voulut avant tout le détacher d'eux. Dans ce but, il envoya plusieurs messagers confidentiels au prince, lui promettant, dit-on, non-seulement le pardon, mais la rentrée dans la faveur royale, s'il voulait revenir à la foi arienne. Avec une constance, qui l'honore, Hermenégild repoussa et les promesses et les menaces, et déclara qu'il était inébranlablement décidé à vivre et à mourir dans la religion catholique. Le roi n'en fut que plus irrité; toutefois il ne recourut pas encore, à ce qu'il paraît, aux mesures désespérées. Une nuit il envoya un évêque arien à la prison, pour lui assurer que, s'il voulait seulement consentir à recevoir la communion des mains de ce prélat, on n'exigerait de lui rien de plus, et que son pardon serait à l'instant signé. Quelque blâmable que nous paraisse ce zèle fanatique et persécuteur du roi, il était naturel dans ce siècle, et nous devons nous rappeler d'ailleurs que la politique y avait au moins autant de part que la religion; car dès qu'une fois le bruit se serait répandu que le prince s'était conformé même extérieurement dans un seul point à l'arianisme, le but qu'on poursuivait serait atteint; la ligue entre lui et les rebelles catholiques serait rompue. En refusant la communion qu'on lui présentait ainsi, Hermenégild fit une chose à laquelle tout homme consciencieux est tenu dans de pareilles circonstances. Mais si l'on en croit un écrivain contemporain, Grégoire de Tours, il se conduisit avec beaucoup d'insolence envers l'évêque, qui, comme messager de son père, avait droit à son respect. «Tu n'es qu'un ministre du diable, lui aurait-il dit, et tu ne peux mener qu'à l'enfer. Sors d'ici, misérable! va subir les châtiments qui te sont réservés!» Le prélat insulté revint auprès du roi, auquel il raconta ce qui s'était passé. Ce fut alors que Leuwigild, dont le tempérament inflammable avait rarement besoin d'être excité, se livra à des transports de fureur inimaginable et ordonna l'exécution du jeune insolent. Cet ordre ne fut que trop promptement exécuté (585); les ministres de la vengeance coururent à la prison, et une hache d'armes fendit la tête du jeune prince des Goths (1).

Que les crimes d'Hermenégild méritassent la mort, nul ne peut songer à le contester; mais la nature frémit et se révolte quand un père, quelque juste qu'en soit la cause, devient l'exécuteur de son enfant. Tout ce qu'on peut dire en faveur de Leuwigild, et c'est peu de chose, c'est qu'il ne médita pas de sang froid un acte si odieux, et que l'ordre fatal lui échappa dans un moment où la passion l'avait privé de tout empire sur lui-même. Mais d'un autre côté la vérité historique ne permet pas de donner à la victime le titre de martyr (2). Il y a beaucoup de raisons de croire que s'il n'avait pas ajouté la révolte à l'abjuration de sa foi première, il aurait eu peu à craindre. Il aurait pu être, il est vrai, privé de ses attributs royaux; mais il aurait eu la faculté de vivre comme un noble opulent, et il n'est pas improbable qu'après un court intervalle il serait rentré dans ses honneurs. Après sa première rébellion, après s'être ligué avec les ennemis jurés de sa patrie pour l'inonder de sang et précipiter un père affectueux d'un trône si noblement occupé, il reçut pour tout châtiment l'ordre d'aller fixer sa résidence loin de la cour. Un véritable sentiment de sa faute, un humble et sincère aveu de ses erreurs passées, auraient bientôt désarmé le ressentiment du roi, comme le prouve toute sa conduite. Il est

(1) Ainsi le rapportent fort au long et avec accompagnement de miracles le pape Gregor. Magn., *Dialog.* III, 31, d'après des ouï-dire et Paull. Diac., *de Gest. longob.* III, 21 (qui écrivait vers l'an 773). Le contemporain Joa. Bicl., qui se trouvait dans le voisinage, ne parle que de sa mort par la main du bourreau. Il en est de même de Greg. Tur., VIII, 28, et de Fredegar. Epit. c. 87-92.

(2) Le pape Sixte V l'a canonisé. Voy. Moralès, t. II, l. IV, c. 47. Padilla, Hist. eccl., t. II, cent. 6, c. 47. et les *Acta SS. sub die* 13 *april.*

même presque certain que Leuwigild, avec une clémence dont l'histoire offre peu d'exemples, lui aurait pardonné encore sa seconde rébellion, s'il avait voulu seulement renoncer à tout commerce avec le parti catholique, qui conspirait incessamment contre le trône. Ce prince, que ses contemporains et même ses coreligionnaires condamnent comme rebelle à l'autorité paternelle, a été depuis mis par l'Eglise romaine au nombre des martyrs. Sa conversion et sa mort ont fait passer sur tous ses crimes. Le bréviaire de l'église espagnole et un ou deux chroniqueurs nous disent, que pendant la nuit qui précéda son exécution, le cachot du saint fut éclairé par une lumière céleste, que des anges vinrent planer au-dessus de son cadavre et célébrer son martyre par des chants sacrés (1); une foule de miracles sont attribués à son intercession; un historien de la fin du seizième siècle, Moralès, nous dit gravement qu'un miracle signalé a été accompli en sa faveur par l'entremise de ce grand saint (2); le judicieux Masdeu lui-même, à la fin du dix-huitième siècle, a partagé les croyances de ses compatriotes.

Son épouse Rigunde, restée entre les mains des Romains, voulut retourner près de sa

(1) « Mas luego fue nuestro señor servido mostra con milagros la gloria que el alma de su santo martyr gozaba con el en su regno, y como le debian reverenciar en la tierra. Los angele cantaron de noche hymnos y psalmos sobre el cuerpo del santo; y otros afirmaron que avian parecido alli lumbres del cielo, que quitavan las tinieblas de la carcel. » — Moralès, *Cron. gen.*, III, 79. Hermenégild n'a été canonisé que vers la fin du seizième siècle. Un de ses os est conservé comme une relique sacrée dans l'église de Saragosse.

(2) Moralès, III, 79. Un jour, dit-il, il tomba dans l'eau au port Saint-Martin, enveloppé dans son manteau; comme il ne savait pas nager, il recommanda le salut de son âme à Dieu et à son glorieux patron, n'espérant plus pouvoir sauver son corps. Il avait déjà enfoncé deux fois, quand un marin lui tendit d'un vaisseau voisin une perche qu'il saisit, et par laquelle il fut arraché à la mort. Lorsqu'ensuite il mesura la perche, *il trouva qu'elle était si courte qu'elle ne pouvait atteindre l'eau!* Sans doute le saint l'avait allongée, et lorsqu'elle eut fait son office, il lui avait permis de reprendre sa longueur naturelle. Moralès nous assure qu'il pourrait énumérer de nombreuses faveurs qu'il dut à l'intercession de ce saint prince. Il a écrit en l'honneur de son patron un poème en hexamètres latins, qui égale en étendue un livre de l'Énéide. Voici comment il fait allusion au miracle:

Namque ego non dignus votis te aut voce precari,
Poscere te indignum fecerent quem crimina : casu
Oceano mersus, salsos sub gurgite fluctus
Cum biberem, vitæque esset spes nulla superstes;
Tunc animo inclamans (vocem præcluserat unda),
Ermenigilde! tecum vocis sine munere nomen
Mente voco, mente ingemino. Jamque habitus ore
Comprimitus vitæ, et totus defecerat usus;
Corde tamen necdum tunc, sancte, oblivia perstant
Ulla tui. Donec cœlo jam redditus undis
Servatus, jam verba sonant, jam solvere gratas,
Inque tuas, princeps, cœpi prorumpere laudes.

L'évêque catholique Joa. Biel., persécuté à cause de sa foi, ad ann. 582, 583, 584.; Isid. Hisp. 49, 51.; et le très-orthodoxe Gregor. Tur. VI, 43, traitent fort mal Hermenégild. D'un autre côté le pape Grégoire-le-Grand, Dialog. III, 31, le regarde comme un saint martyr. Le cardinal Aguirre (Concil. Hisp. t. II, p. 421) va même jusqu'à accuser les ariens d'avoir falsifié la Chronique Joa. Biel. Une chose singulière, c'est qu'Isidore, frère de Léandre, qui eut une si grande part à la conversion d'Hermenégild, donne l'épithète de rebelle à ce dernier, et garde le silence sur sa mort. Il paraît même que les écrivains goths d'alors évitèrent à dessein de citer Hermenégild comme martyr, malgré l'exemple de Grégoire-le-Grand, dont ils connaissaient les dialogues (Voyez Idelphons., *de Vir. illustr.* c. 1). Le plus étonnant en cela est Paull. Emeritens, qui dans sa préface même de son Hist. patr. Emerit., parle des dialogues de Grégoire comme lui étant connus, et qui arrivant au passage suivant : « *Post cujus mortem Reccaredus rex, non patrem perfidum, sed fratrem martyrem sequens, ab arianæ hæresis pravitate conversus est. totamque Visigothorum gentem ita ad veram fidem perduxit*; change les mots les plus importants d'une façon singulière, et écrit ainsi : « *Post cujus crudelissimam mor-*

famille avec son jeune fils Athanagild (1); mais elle fut arrêtée sur les frontières et envoyée à Constantinople, où l'empereur Maurice la retint prisonnière.

Une révolution survenue parmi les Suèves attira bientôt l'attention de Leuwigild de ce côté. Miro qui lui avait juré fidélité, était mort en 583 (2), et son fils Eborich (Eurich), en montant sur le trône, avait renouvelé le même serment de fidélité et d'obéissance; mais dès l'année suivante, il fut contraint par le rebelle Andeca de changer sa couronne pour la tonsure (585). Afin d'assurer sa domination, l'usurpateur épousa Sisegunde, veuve de Miro (3). Mais le châtiment suivit de près le crime. Leugiwild voyant une occasion de mettre fin à la puissance des Suèves, entra en Galice, précipita sans peine Andeca d'un trône mal affermi, ne lui laissa le choix qu'entre le cloître et le tombeau, et accomplit ainsi la ruine du royaume indépendant des Suèves, désormais irrévocablement réuni au royaume wisigoth (1). Les efforts de Malarich, pour relever en Galice la monarchie détruite, vinrent échouer devant la vigilance des généraux de Leuwigild (2).

Pendant cent soixante-seize ans (de 409 à 585), l'empire des Suèves s'était maintenu dans la Péninsule en dépit des Romains et des Goths. A partir de ce jour son nom disparaît de l'histoire. Pendant le cours d'une si longue lutte, il n'avait pas même su conquérir une nationalité.

Presque dans le même moment, les rois franks, Childebert et Gontram, irrités des infortunes de leur sœur et nièce Ingundes et du trépas d'Hermenégild, poussés surtout par le désir de faire la conquête des Gaules, résolurent enfin de déclarer la guerre à Leuwigild. Comme Childebert était occupé à guerroyer en Italie contre les Langobards, Guntram ouvrit seul la campagne. Il résolut de la commencer par l'invasion de la Septimanie, dont la conquête lui frayait une route au cœur de la monarchie wisigothe (3). Tandis qu'une partie de ses guerriers était arrêtée devant les portes de Nîmes, les habitants de Carcassonne reçurent son général Terentiolus, mais pour le chasser bientôt de leurs murs, le tuer et disperser ses troupes. Dans le désordre de leur fuite, les Franks tombèrent au milieu d'un parti de Toulousains qui les tailla en pièces. Ils ne furent pas plus heureux devant Nîmes, dont ils levèrent le siége, en se contentant de ravager la contrée d'alentour, avant de rentrer dans leur pays. L'approche d'une armée ennemie, commandée par Reccared, acheva leur déroute; ils recueillirent alors les fruits de leurs propres dévastations, et la famine vint les achever. Le vainqueur les poursuivant sans

tem venerabilis vir Reccaredus princeps.... non patrem perfidum, sed Christum dominum sequens ab arianæ hæreseos pravitate, conversus est, totamque gentem, etc. » Comment expliquer ce silence? Peut-être les Goths étaient-ils irrités contre Hermenégild de ce qu'il s'était lié avec les Franks et les Romains, et au milieu des troubles continuels qui agitaient le pays, les écrivains ne voulaient-ils pas se présenter comme les panégyristes d'un rebelle. Mais on peut conjecturer d'après les paroles de Grégoire de Tours, qu'il n'avait été informé de toute l'affaire que par les évêques ariens envoyés en Gaule, avec lesquels il s'entretint (VI, 40), et qui naturellement jugeaient Hermenégild avec partialité. Il est à remarquer aussi que ni les Goths, ni les Muzarabes n'ont institué dans leurs liturgies un office en l'honneur d'Hermenégild, et qu'un seul écrivain du septième ou du huitième siècle, édité par Florez, t. XVI, p. 366 sq., Valerius Abbas dans son ouvrage intitulé, *De vana sæculi sapientia*, c. 8, cite parmi les martyrs royaux, *Regem Gothorum Hermenegildum.*

(1) Les lettres adressées à cet Athanagild se trouvent dans Gregor. Tur. Op. Ruinart, p. 346.

(2) Gregor. Tur., VI, 49. Joa. Bicl. an. 583. La *Chron. Triens.*, c. 2 (*Esp. sagr.*, tome. XX, p. 599), fait marcher Miro au secours de Leuwigild contre Nîmes et suppose qu'il y fut tué.

(3) Gregor. Tur. l. c. Joa. Bicl. h. a. Isid. Hisp. 92.

(1) Joa. Bicl. h. a. Isid. Hisp., 92. Append. ad Marii Chron., p. 19.

(2) Joa. Bicl. h. a.

(3) Greg. Tur., VIII, 30.

relâche, délivra ses provinces, et entra sur celles de l'ennemi dont les citadelles tombèrent en son pouvoir, soit de vive force, soit par capitulation. Le plus fameux exploit de cette campagne fut la prise d'Ugernum, ville forte sur le Rhône, dont les habitants furent emmenés en captivité. Après cette expédition, Reccared retourna sous les murs de Nîmes (1).

Une flotte envoyée par Guntram pour tenter une descente en Galice n'eut pas plus de succès; elle fut repoussée par l'activité de Leuwigild, et il n'y eut qu'un petit nombre de vaisseaux qui purent s'échapper pour rapporter au pays la nouvelle du désastre (2).

Leuwigild, croyant avoir assez humilié l'orgueil des Franks, leur fit offrir la paix, qui fut refusée. Reccared rentra alors dans le pays ennemi (3). Deux chefs franks, Désiderius et Austrowald, marchèrent contre Carcassonne et repoussèrent une sortie des Goths. Mais tandis qu'Austrowald était occupé à leur poursuite, Désidérius périt dans un assaut avec tous les siens. Son compagnon fut donc contraint de se replier sur les états de Guntram (4), en même temps que Reccared était rappelé dans sa patrie par la mort du roi son père.

Après avoir élevé son royaume au plus haut point de splendeur, Leuwigild était mort dans son palais de Tolède. On peut dire qu'il fut le premier roi réel de la Péninsule, dont jusqu'à lui les habitants avaient été accoutumés à ne regarder les Goths que comme des ennemis et des barbares. Là où une ombre du pouvoir impérial rappelait encore le souvenir de Rome, là où les habitants pusillanimes tremblaient devant les incursions des Suèves, là les masses qui voulaient avant tout le repos et qui le trouvaient dans l'obéissance, se soumirent au sceptre des Goths; d'une mer à l'autre, le pays obéissait aux ordres de Leuwigild, et il n'y avait plus qu'une faible partie des côtes qui reconnaissait l'empereur d'Orient. Au reste, le roi des Goths gouverna d'une main puissante les pays qui lui étaient soumis. Il sut par sa fermeté, et lorsqu'il le fallait, par ses rigueurs, mettre un frein à l'arrogance des grands, dont l'esprit inquiet soupirait toujours après le changement. Tout ce qui, dans les lois existantes, lui parut inutile ou contraire à ses vues, disparut pour faire place à d'heureuses innovations. Il sut comprendre aussi que la plus grande force d'un état réside dans un système de finances bien ordonné; c'est pour cela qu'il créa un trésor public, et s'occupa avec activité des moyens de le remplir (1).

Malheureusement pour sa gloire, il ternit l'éclat d'un règne si brillant par ses persécutions contre le parti orthodoxe ou catholique; il séduisit quelques prélats, comme nous l'avons vu, en entraîna d'autres à l'apostasie par la terreur; et punit par l'exil, la prison et même la mort, ceux qui résistaient à la fois à ses caresses et à ses menaces. Son avarice paraît avoir égalé son amour de la vengeance. Les églises et les monastères des orthodoxes furent pillés, et de riches individus forcés d'acheter leur grâce. Contrairement à ses prédécesseurs, dont les habitudes étaient celles de leurs nobles et que leur pouvoir seul distinguait des autres, il prit la couronne dans une assemblée publique (2), éleva dans son palais un trône magnifique du haut duquel il donnait ses audiences, et s'environna de tous les insignes de la royauté. C'est le premier roi wisigoth qui soit représenté sur les anciennes monnaies avec le diadème royal sur le front. Un an avant sa mort, il associa son fils Reccared à la dignité royale, probablement pour récompenser le

(1) Joa. Bicl. h. a. Greg. Tur. l. c.

(2) Greg. Tur., VIII, 35.

(3) Greg. Tur., VIII, 38.

(4) *Id.* VIII, 45.

(1) C'est ainsi que le représentent Isid. Hisp. 51, et Chronol. Reg. Goth., nº 19.

(2) Mêmes autorités. Voyez aussi Masdeu, t. IX, p. 7, n. 13, *Description des médailles*.

courage et les talents qu'il avait déployés dans la guerre contre les Franks. Ses actes sont le meilleur indice de son caractère. Sa plus grande gloire aux yeux d'un Espagnol, c'est de s'être converti, comme on le soupçonne, à la foi catholique quelques jours avant sa mort. Si ce changement était moins contestable, il est probable que l'on nous aurait moins parlé de ses défauts et que l'on aurait cherché à les cacher sous le voile de l'orthodoxie (1).

(1) Il est tout-à-fait invraisemblable qu'il se soit converti à la foi catholique avant sa mort, comme le raconte Greg. Tur., VIII, 46, et même comme le donne à entendre Gregor. Magn. Dialog. III, 31, puisque ni Joa. Bicl, ni Isid. Hisp. n'en disent rien. Paull. Emerit. c. 16, l'envoie même dans l'enfer pour l'éternité.

CHAPITRE III.

RÉVOLUTION AMENÉE DANS LA MONARCHIE DES WISIGOTHS PAR L'ADOPTION DU CATHOLICISME.

Depuis Reccared jusqu'à Wamba.

(586–672).

Le temps qui suivit fut un temps de repos pour le peuple wisigoth. L'empire avait atteint ses limites naturelles, et ne craignait plus les ennemis du dehors. Désormais, l'esprit des princes ne devait plus se tourner vers la conquête, mais vers l'affermissement de la puissance royale. Si jusque-là elle n'avait pas jeté de profondes racines, il fallait l'attribuer au système mixte d'élection et d'hérédité qui n'était pas appuyé sur des lois fixes, qui ouvrait le chemin du trône à l'ambition des grands, et devenait ainsi une source inépuisable de dissensions et de guerres civiles, qui tôt ou tard devaient finir par la ruine entière de l'état. A partir de ce moment jusqu'au dernier jour du royaume, la constante politique du peuple wisigoth fut de ne prendre les armes que pour repousser l'invasion étrangère.

Cédant peut-être à l'exemple de son frère, peut-être aussi à l'éloquence de Léandre(1), qui avait été rappelé, mais spécialement à sa propre conviction, qui lui faisait un devoir d'embrasser la croyance de la majorité de son peuple, le nouveau monarque se décida à entrer dans le sein de l'église orthodoxe. Mais avant de rendre cette démarche publique, et de réaliser le vaste plan qu'il avait conçu d'amener tous ses sujets à un même culte, et de faire disparaître une cause perpétuelle de troubles, il s'occupa de conclure la paix avec les Franks. Son envoyé trouva près de Childebert un accueil favorable; mais Guntram rejeta sa proposition avec des paroles insultantes (1).

Long-temps le roi avait caché avec soin ses projets de conversion; il craignait grandement qu'ils ne parvinssent aux oreilles de son peuple. Il savait quelles difficultés devait nécessairement rencontrer l'exécution d'un tel plan. Il connaissait trop bien la fierté des Goths pour croire qu'on pourrait les soumettre par force à une mesure quelcon-

(1) C'est Gregor. Magn. Dial. III, 31, qui a avancé ce fait; il est contredit par la chron. postérieure de Luc. Tud. et d'autres autorités.

(1) Gregor. Tur. IX, 1.

que, surtout à une mesure contre laquelle se révoltaient leurs préjugés les plus invétérés. Le temps et la patience, non moins qu'une grande adresse, étaient indispensables pour réussir dans une entreprise aussi délicate. Il ne se reposa pas uniquement sur son influence personnelle. Il dépêcha secrètement ses confidents ecclésiastiques dans les provinces pour inculquer partout les mêmes sentiments Une autre mesure plus hardie, mais en parfait accord avec sa nouvelle politique, fut de rendre aux églises catholiques les trésors enlevés par ses prédécesseurs et d'assurer aux plus indigentes une augmentation considérable de revenu. Il trouva moyen d'exécuter tout cela sans exciter de murmures, plus peut-être par l'influence de son caractère personnel, que par ses leçons de modération. Il était populaire et méritait de l'être ; sa clémence envers tous ceux qui n'étaient pas incorrigibles, sa libéralité envers les pauvres, son amour de la justice, ses manières affables et sa générosité, lui obtinrent l'affection de son peuple et firent plus pour le projet qu'il méditait, que la raison ou l'éloquence.

Lorsqu'enfin il crut les esprits suffisamment préparés, il jugea à propos de donner à sa conversion une sanction solennelle et d'entraîner son peuple à l'imiter. Pour ôter tout soupçon de violence, le dixième mois de son règne (8 mai 589), il convoqua à Tolède un concile des évêques ariens et catholiques. Il invita les prélats des deux églises à discuter en sa présence, à exposer leurs doctrines avec modération, et se présenta entre eux comme un médiateur impartial; il se déclara ennemi de toute persécution pour affaires de conscience, exhorta les deux partis à la paix et à l'harmonie, confessa publiquement la religion catholique et réussit ainsi à préparer les esprits au calme et à la réflexion. Ayant invité l'assemblée à passer trois jours consécutifs dans le jeûne et les prières, il ouvrit le concile le troisième jour par un discours étudié ; il représenta que la religion était une affaire de la plus haute importance pour l'homme, non seulement comme décidant du bonheur ou du malheur d'une vie éternelle; mais encore comme contribuant efficacement au bien-être ici-bas, puisqu'aucune société organisée ne pouvait exister sans sa sanction. Il parla ensuite des deux religions d'un ton calme et doux, mais en même temps ferme et résolu ; il en appela aux miracles opérés en faveur de la religion catholique, pour prouver sa divine origine, exprima sa croyance en leur réalité et leur multitude, et finit par déclarer, que, comme après la plus mûre délibération, il était resté convaincu de la vérité de cette foi, il avait résolu d'en faire une confession publique, tout en protestant n'avoir aucune intention de l'imposer à personne autre. Toutefois il soumit à l'assemblée ce raisonnement : que si l'unité de la religion pouvait être rétablie, cela mettrait naturellement fin aux troubles qui avaient si long-temps tourmenté le royaume, et qui s'opposaient autant à la prospérité nationale qu'au bonheur individuel ; enfin il fit lire un acte qui contenait son abjuration de l'arianisme, ainsi que sa croyance à l'égalité des trois personnes de la Trinité et à l'autorité de l'église catholique et apostolique. Son discours fut non seulement écouté par approbation, mais accueilli avec de grands applaudissements ; et lorsque lui et la reine son épouse eurent solennellement signé l'acte de confession (1), la plupart des nobles et des prélats de l'assemblée se hâtèrent d'en faire autant. La foi catholique fut ainsi déclarée religion de l'état. Espagnols, Suèves, Goths, furent réunis dans une même communion ; et un canon fut rendu à la suggestion de saint Léandre, et avec le concours des différents membres présents, portant que désormais personne ne serait admis à la table du Seigneur s'il ne récitait préalablement le symbole de la foi, tel qu'il avait été adopté par le concile de Constantinople.

Au premier coup d'œil, on ne peut assez admirer qu'une révolution si générale et si féconde ait pu s'effectuer par la seule force

(1) Joa. Biel. h. a. Gregor. Tur. IX, 11. Isid. Hisp. 52.

de la parole, sans violence, et sans aucune résistance sérieuse (1). Mais un examen plus attentif démontre que tout se passa dans l'ordre naturel.

Le hasard seul avait jeté les Goths dans l'hérésie d'Arius, au moment de leur conversion au christianisme. A coup sûr, on ne peut attribuer cette démarche à leur propre choix; car ces fils grossiers de la nature n'étaient pas en état de juger des controverses théologiques, qui d'ailleurs paraissaient au-dessus de la raison humaine. On peut ajouter aussi que leur croyance était pour eux chose si indifférente, que, lorsque plus tard ils se trouvèrent en contact avec les catholiques des Gaules et d'Espagne, ils les persécutèrent, non pas à cause de leur foi, mais seulement parce qu'ils se montraient obstinément rebelles à la domination du vainqueur. Souvent on les vit prêter un appui efficace à l'Église catholique. Jamais la succession des évêques ne fut interrompue, et jamais on ne leur refusa la permission de tenir leurs synodes en pleine liberté. Aussi ne fut-il pas difficile à des hommes fidèles au principe de leur Église, et pénétrés d'une fervente conviction, d'amener peu à peu une foule de Goths ariens à l'adoption du catholicisme. L'Église romaine avait encore sur sa rivale l'avantage de l'ancienneté et de l'immutabilité; et les miracles ne manquaient pas pour témoigner auprès du vulgaire, de son origine céleste (2). Comme d'ailleurs les catholiques formaient incontestablement le plus grand nombre de ses sujets, et que le roi voyait en eux un parti actif et redoutable, dont le premier principe était d'aspirer à la plus grande extension possible et de chercher à convertir les croyances chancelantes, il se décida enfin à tarir cette source d'éternelles divisions qui menaçait de tout engloutir. Deux partis lui restaient : employer le fer et le feu pour contraindre les catholiques à abjurer en masse, ou bien se convertir lui-même au catholicisme, et éteindre ainsi tout foyer de discordes. Le premier moyen lui parut impraticable : la majorité des catholiques était trop imposante, et l'appui qu'ils pouvaient trouver au-dehors, trop formidable. D'ailleurs, la constance au milieu des persécutions était le premier devoir de leur religion; les inutiles efforts d'Eurich et de Leuwigild avaient assez témoigné de leur obstination. Il ne restait donc au roi qu'un seul parti; c'était de se placer lui-même à la tête de l'Église opprimée. L'avenir montra la sagesse de cette résolution. Le peuple, qui ne voyait dans l'adoption d'une nouvelle profession de foi, qu'une simple formule dont le sens était pour lui incompréhensible et insignifiant, ne fit aucune difficulté de suivre l'exemple de son roi.

Quelle que fût la satisfaction que cet important changement causa aux Goths en général, il s'en trouva encore quelques-uns qui eurent le courage de le blâmer comme une apostasie : un ou deux des prélats ariens les plus fanatiques ne se contentèrent pas de déclamer contre le roi en public et en particulier, ils allèrent jusqu'à conspirer contre sa vie; mais la conspiration fut découverte et ses auteurs punis, non pas cependant avec rigueur; car Reccared répugnait même à la stricte justice. Ils furent bannis et leurs biens confisqués (1). On cite parmi les conspirateurs, Sunna, évêque arien d'Emerita, Segga, Witerich et plusieurs autres grands. Ce furent l'évêque catholique Massona et le duc Claudius, qui prévinrent la conspiration et l'empêchèrent d'éclater.

Lorsque le monarque crut avoir assuré le repos du royaume, il envoya de nouveaux messagers de paix aux rois des Franks, puisqu'il leur était maintenant uni par la foi. Mais

(1) Joa. Bicl. dit à ce propos : «Reccaredus... sacerdotes sectæ arianæ sapienti colloquio aggressus, ratione potius quam imperio converti ad catholicam fidem facit. » On ne trouve point dans Joa. Bicl. que Sisbert, qui avait tué Herménégild, ait été exécuté par Reccared, comme Aschbach l'a pourtant avancé, p. 223.

(2) Gregor. Tur. Hist. Franc. IX, 15, et de gloria confess. c. 13, parle des miracles des évêques ariens, qui ne réussirent pas.

(1) Joa. Bicl. h. a. Cf. *Paull. Emerit.* c. 17, 18.

Guntram lui fit un accueil aussi peu gracieux que la première fois et répondit : « Comment » la paix pourrait-elle exister entre nous, et » quelle confiance puis-je vous accorder, à » vous qui laissez languir ma nièce, Ingunde, » dans une indigne captivité après avoir » fait mourir son époux? De tels outrages » demandent vengeance !..... » Les mêmes ambassadeurs trouvèrent une meilleure réception près de Childebert. Comme ils lui offrirent de riches présents, et l'assurèrent que leur maître était prêt à se laver par serment de tout soupçon injurieux, le roi et la reine-mère acceptèrent la paix. La main de Chlodoswinde, sœur de Childebert, fut accordée à Reccared, sous la condition que Guntram ne trouverait rien à redire à cette union (1).

Les habitants de la Septimanie avaient également reçu l'invitation d'embrasser la foi catholique. Mais cette invitation trouva un obstacle énergique dans l'opiniâtreté de l'évêque arien, Athalocus. Ligué avec deux comtes de noble race, Granista et Wildigern (2), il s'efforça de soulever la province, et ne craignit pas d'employer les plus violentes persécutions, pour arrêter les conversions. Puis, afin de se mettre à l'abri de la vengeance de Reccared, il se hâta d'appeler les Franks à son secours ; aussitôt, une armée de 60,000 hommes sous les ordres du *dux* Desiderius, entra en Septimanie; mais elle fut bientôt complètement anéantie par les généraux de Reccared (3). Une fois convaincus de la puissance du roi, les habitants n'osèrent plus différer leur conversion, et Athalocus, n'apercevant aucune chance de salut, après l'issue funeste de son entreprise, expira dans le désespoir (4).

Il ne faut pas s'étonner si la veuve de Leuwigild, arienne zélée, que sa conduite envers Ingunde avait rendue si odieuse, vit avec dépit le nouvel ordre de choses. Bien qu'elle eût feint d'embrasser aussi la foi catholique, elle ne tarda pas à s'engager dans une conspiration de l'évêque Udila, contre les jours du roi. Mais le complot fut encore découvert, Udila condamné au bannissement, et la reine mourut de mort subite (1).

Cependant, Childebert, par ses instances, avait obtenu le consentement de Guntram à l'union de Chlodoswinde avec Reccared (2). Ebrigisel, porteur de cette nouvelle, partit pour Tolède, chargé de riches présents. Mais à son passage à Paris, il fut retenu par les agents de Guntram (3); et soit que ce dernier eût retiré son consentement, soit que Reccared, prévoyant de nouvelles difficultés, eût renoncé de lui-même à ses prétentions, toujours est-il que celui-ci épousa la fille d'un noble Goth, appelée Badda (4), et que la guerre se ralluma entre les deux princes. Une armée de Franks fit irruption dans la Narbonnaise, sous la conduite de Boson, qui établit son camp devant Carcassonne. Le vaillant *dux* de la Lusitanie, Claudius, vint lui présenter la bataille; elle fut promptement décidée. Jamais les Goths n'avaient remporté une pareille victoire. L'armée des Franks tourna le dos, et son camp tomba aux mains du vainqueur (5). Depuis cette défaite, il paraît que Guntram ne se soucia plus de tenter le sort des armes contre de si dangereux ennemis (6). Les Goths demeurèrent donc paisibles possesseurs de la Septimanie, jusqu'à la chute de leur puissance.

Jusqu'à ce jour la désunion des deux clergés, et leurs mutuelles persécutions, avaient interdit à l'un et à l'autre tout crédit et toute

(1) Gregor. Tur. IX, 16.
(2) Paull. Emerit. de vitis patr. Emerit. c. 19.
(3) Joa. Bicl. h. a.
(4) Gregor. Tur. IX, 15.

(1) Joa. Bicl. h. a.
(2) Gregor. Tur. IX, 20.
(3) Gregor. Tur. IX, 28.
(4) Elle a signé comme reine sur les registres du *Conc. Tol.* III.
(5) Joa. Bicl. h. a. fait fuir 60,000 Franks devant 300 Goths, sans qu'on puisse supposer une erreur de copiste, puisqu'il compare cet événement à l'histoire de Gédéon. Cf. Isid. Hist. 54. Chronol. Reg. Goth. 20, *Fredegar. Chron.* c. 10.
(6) Con. Tol. III. (apud *Catalani*, t. III, p. 221, sq.) Joa. Bicl. h. a. Isid. Hisp. 53.

influence dans les affaires publiques. A partir du dernier concile, le clergé fut solennellement reconnu comme un pouvoir de l'état. Le roi lui-même s'était incliné devant son caractère sacré, et délivré maintenant de toute inquiétude, il avait le pouvoir et la volonté de s'élever au premier rang. Son influence ne se borna donc plus aux intérêts de l'église; il prit également part aux affaires politiques. Le pontife romain, Grégoire-le-Grand, fut pénétré d'allégresse à la nouvelle de la conversion du peuple wisigoth (1). De toutes les conquêtes de l'église orthodoxe, sous son pontificat, celle-ci était la plus brillante, et Grégoire prodigua les louanges et les remercìments aux auteurs de cette pieuse révolution (2). L'empereur Justinien avait conclu avec Athanagild un traité qui inquiétait Reccared. Celui-ci pria le pontife, qui résidait alors à Constantinople, de lui en donner communication. Grégoire répondit que presque tous les actes de ce règne avaient été anéantis dans un incendie, et que d'ailleurs le traité en question n'était pas à l'avantage des Goths(3). Le roi apprenant les préparatifs des Grecs contre ses états, se tint sur ses gardes et parvint à repousser leurs attaques, et à les resserrer dans d'étroites limites (4). On ne nous dit point comment ces troupes, dont le nombre ne pouvait être considérable, continuaient à se maintenir sur les côtes d'un si puissant royaume, en dépit d'un roi brave et habile, et d'une nation belliqueuse; ni la facilité avec laquelle elles pouvaient, à raison de leur situation, se procurer des provisions par mer, ni la force des lieux qu'elles occupaient, ne suffisent pour expliquer ce fait. Il faut chercher cette explication ailleurs. Toute brillante que paraisse la monarchie gothique de l'Espagne, lorsqu'on la regarde de loin, elle devait présenter plus d'un point faible à celui qui l'observait de près; elle se composait de matériaux fort discordants; le Suève haïssait le Goth, le Goth le Suève, et l'Espagnol tous les deux; il fallait des siècles ou de grandes révolutions dans les esprits pour détruire une antipathie que des siècles avaient nourrie. Il est probable que la politique des impérialistes travaillait à fomenter et à envenimer incessamment ces animosités qui la servaient si bien. D'ailleurs les Goths, qui, comme les Polonais, étaient formidables en pleine campagne, ne furent jamais très habiles à réduire les places fortifiées.

Reccared porta à la puissance des Grecs des coups dont elle se ressentit toujours. Il réussit également à châtier les turbulentes peuplades de la Vasconie, qui à chaque instant descendaient de leurs montagnes (1). Tout le reste du règne de ce monarque fut un continuel effort pour augmenter le bien-être de ses sujets; son administration sage et modérée obtenait les plus brillants résultats, et son peuple lui accordait une confiance et une affection sans bornes. On a dit avec vérité de lui, que, sous son règne, il ne s'éleva pas une seule guerre dans laquelle il ne fût victorieux, pas une rébellion qu'il n'étouffât promptement, pas une conspiration qu'il ne découvrît. Malgré tant de qualités précieuses, malgré la sagesse de son gouvernement, il ne faut cependant pas s'étonner si les partisans désespérés de l'hétérodoxie firent encore de nouvelles tentatives pour le détrôner et l'assassiner. La dernière dont l'histoire fasse mention avait pour chef un noble Wisigoth, Argimund, gouverneur de la Carpétanie; mais le complot ayant été découvert, ses complices furent punis de mort; lui-même, honteusement mutilé, fut traîné sur un âne dans les rues de la capitale, et ensuite décapité, pour effrayer ceux qui voudraient l'imiter (2).

Désormais il fut permis à Reccared de faire goûter à son peuple tous les bienfaits de

(1) Deux lettres qui lui sont adressées par Reccared, se trouvent dans *Baluzii Miscellan.* t. v.

(2) Lettre de Grégoire à Reccared dans Greg. M. epist. l. VII, ep. 128, à Léandre, I, 41. IV, 46. VII, 127.

(3) Gregor. Magn. epist. IX, 122.

(4) Isid. Hisp. 54. Luc. Tud. p. 50.

(1) Isid. Hisp. 54.

(2) Joa. Biel. h. a. Ici finit sa chronique.

la paix. Voulant opposer le clergé comme contre-poids à la puissance des nobles toujours remuants et prêts à se révolter, il se montra zélé protecteur des églises et des couvents: tous ceux qui avaient été détruits ou ruinés par son père, furent relevés à grands frais; lui-même en fonda de nouveaux, et les dota richement, ainsi que le clergé (1). Tant de sollicitude pour la gloire de l'église; tant de nobles efforts pour améliorer les institutions et les lois de ses états, font de Reccared un grand roi, digne des éloges que lui prodiguent ses contemporains (2). Maintenant que les Romains et les Goths n'avaient plus qu'un même culte, il jugea nécessaire de leur donner mêmes droits et même législation, afin qu'avec le temps ils ne fissent plus qu'un seul peuple. C'était attaquer le mal dans sa racine; peu à peu les barrières qui séparaient les deux nations tombèrent devant ces sages réformes, et à dater de cette époque, toute loi nouvelle leur fut commune.

Reccared fut le premier roi qui se fit sacrer, et à l'exemple des monarques ostrogoths en Italie, et d'Autharis, prince des Langobards, il prit le nom de *Flavius*, que portaient les empereurs romains (3). Au moment où il voyait enfin son royaume florissant, et où il commençait à recueillir dans les bénédictions de son peuple la plus douce récompense de ses efforts, il renouvela encore une fois son abjuration, et s'endormit d'une mort paisible, à Tolède, en 601, après vingt-cinq ans de règne (4).

Suivant saint Isidore, évêque contemporain de Séville, pendant sa dernière maladie, le roi, poussé par un vif sentiment de dévotion, fit une confession publique de ses fautes, conformément à la pratique de la primitive église.

(1) Joa. Bicl. ad ann. 586. Isid. Hisp. 55.

(2) Voy. le portrait que fait de lui Isid. Hisp. 52, 55.

(3) Luc. Tud. p. 50.

(4) Voy. les médailles et les inscriptions dans *Masdeu*, t. IX, p. 11—14.

Jeune d'âge, mais riche de vertus, Liuwa II, fils de Reccared, monta sur le trône de son père (1). Malheureusement il ne garda le sceptre que deux ans. Witerich, qui s'était signalé sous le règne précédent par sa turbulence (2), et à qui Reccared avait pardonné, profita de la jeunesse du roi pour le détrôner; non content de cet attentat, il fit couper la main droite à ce malheureux prince, et ordonna bientôt son supplice (3).

L'usurpateur fit de vains efforts pour agrandir sa domination aux dépens des Grecs. Bien que le courage ne lui manquât point, pas une de ses entreprises ne réussit: le seul exploit de ses généraux fut de faire prisonnière la garnison romaine de Séguntia (4). De nouveaux traités furent conclus avec les Franks. Dans la quatrième année de son règne il accorda la main de sa fille, Hermenberge, à Théodorich, roi des Burgundes, qui ne se distinguait point par la délicatesse ou la fidélité conjugale. Au bout d'une année, ce prince, cédant aux instances de son aïeule Brunehild, la répudia et la renvoya à son père, après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle possédait (5). Ici, comme on le voit, l'insulte fut ajoutée à la cruauté. Pour venger cette insulte, Witerich fit alliance avec Chlotaire, roi de Neustrie, et Théodebert, roi d'Austrasie, et attira dans son alliance Agiluf, roi des Langobards. Mais Théodorich sut détourner l'orage qui le menaçait, et son

(1) Il paraît qu'il n'était pas né d'un mariage légitime: Isid. Hisp. 57, dit, qu'il était *ignobili matre progenitus*.

(2) Isid. Hisp. 56, Add. ad Joa. Bicl. (*Esp. Sagr.* t. VI, p. 422 sq.) I. *Chronol. Reg. Goth.* 20. Witerich avait conspiré contre la vie de Reccared; lui-même s'était chargé de l'assassiner, mais il lui avait été impossible de tirer son épée et il avait été arrêté sur le fait.

(3) Isid. Hisp. 57, Add. ad Bicl. 2, Chronol. Reg. Goth. 21.

(4) Isid. Hisp. 58. *Seguntia* ne pouvait pas être la ville de *Siguenza* depuis long-temps soumise aux Goths; c'était plutôt Gisgonza sur le détroit de Gibraltar. Voy. Ferreras, t. III, § 455.

(5) Fredegar. Chron. c. 30.

offense resta impunie (1). Witerich fut moins heureux. Son incapacité, le déréglement de ses mœurs, et par-dessus tout le mauvais succès de ses armes, lui attirèrent la haine du peuple (2). Un complot se forma contre lui : il fut massacré à sa propre table, au milieu d'une orgie, et son cadavre demeura sans sépulture (3).

Gundemar lui succéda. Il paraît que pour se mettre en état de soutenir la guerre contre Théodorich, il conclut avec Théodebert, roi d'Austrasie, un traité par lequel ce dernier s'engageait à lui fournir des hommes, moyennant une somme déterminée. Vraisemblablement l'argent ne fut pas compté ; car Théodebert garda en otages les envoyés de Gundemar, Totila et Gundrimir. Le gouverneur de la Septimanie, Bulgaran, fit au nom des Goths une énergique protestation, et revendiqua, les armes à la main, la possession des deux villes, cédées jadis à Brunehild, par Reccared. Il paraît cependant qu'on n'en vint pas à une guerre ouverte (4).

La courte durée de son règne ne permit à Gundemar de se signaler par aucune action mémorable. Cependant il soumit les Vascons et repoussa les attaques des troupes ro-

(1) Fredegar. Chron. c. 31. Aimoin, III, 93, 99, embellit l'histoire de fables.

(2) Luc. Tud. dit seul qu'il voulait rétablir la religion arienne.

(3) Isid. Hisp. 58, *Add. ad Joa. Bicl.* 3.

(4) Cette explication me paraît résulter des trois lettres du comte ou évêque (sur ce point les versions diffèrent) Bulgaran, que l'historien Aschbach croit n'être pas imprimées, bien qu'elles l'aient été dans l'édition de Mariana, publiée à Valence, 1785, t. II, p. 54 sq. Puisque ces trois lettres adressées à un évêque frank, paraissent encore être peu connues, j'en citerai ici les passages les plus marquants : Ep. I. « Ut si scripta, quæ paulo ante glorioso Theutiberto regi directa, sicut polliciti estis, destinare procurastis : aut si missi vestri jam reversi sunt, vel quod reciperetis responsum, vel si usque hic placita deportantes, aut certe si ad præsentiam gloriosissimi domini mei Gundemari regis præparaturi advenerint, certius sciamus, quomodo aut ubi pecunia præparetur, etc. — » Ep. 2. « Et quia latere Beatitudinem vestram non arbitror, quod filius vester dominus Theutibertus cum gentem (l. gente) Gothorum a decidentibus velut olim existit colligata principibus ; nunc per pactum (l. pactorum) allegatione pacem per legatis idem (l. ejusdem) gentis devovit roborare perpetuam. Ex quo aliquod gratiæ merito pecuniæ, numerum genti (l. gentis) pollicitus est impertire Francorum. Unde jam me constat, memorato vestro filio Theutiberto per venerabilem fratrem vestrum. — Verum episcopum destinasse scripta, per qua innotui quod jam ipsa pecunia a filio vestro domino meo Gundemaro rege directa. — Obinde tuam Sanctitatem debita humilitate deposco, et si agnoscitis ea quem (l. eam quam) direximus ad dominum Theutiberium paginam pervenisse ; aut si ea quæ per legatis Gothorum sunt sub definitione inita, si manebunt veraciter adlegata, vel quantum prædictus filius vester in Abatorum (l. Avarorum) bellica triumphatus est acie, vestris mereamur adfectibus informari. » etc. Ep. 3. — « Manet enim filio vestro glorioso domno meo Gundemaro Regi cunctæque genti Gothorum non exigua, sed magna pecuniæ repetitio, ut nobiles eidem genti (l. ejusdem gentis) legatos vestra magnificentissime cum consolato veritatis gratia discurrentes ab vestro injuste principe capti. — Pateat vero Totilanum et Gundrimiros viros illustres a serenissimo domino meo Gundemaro rege directos, in finibus vestris iu locum Irapinas post illatam eorum dispectionem inter præceptione clausistis, et ad vos usque succedere loculenter aditum denegastis. — Dignum est, ut vestrt (l. vestri ut) primum in sua dignitate Gothorum restituantur legati ; et inter affinem sanguinis gentem servantem pacem, domino adjuvante, vestrorum si necesse est, ad præsentiam gloriosi domini mei libertas maneat itineris legatorum. Nam de loca unde intimastis Jubiniano et Corneliano, qua in provincia Gothorum noscitur domna Brunigildes possedisse, ut a suis post ejus jure aditum tribuamus hominibus ; ordinandam miramur tuam sic nos hortare Beatitudinem, ut loca qua pro stabilitate concordiæ sanctæ memoriæ dominus noster Richaredus rex in jure memoratæ contradidit domnæ, (ut) a partibus vestris scandalum nutrientibus fœdus sit charitatis disruptum, et pars jura quæ stimulum illicite suscitat, possessiones debeat gentis possidere Gothorum. »

maines. Il eut au moins l'avantage de mourir de mort naturelle, avantage qui était rarement accordé aux rois goths de l'Espagne (1). En 612, Sisebuth, dont le front fut à son tour orné du dangereux diadème, soumit d'abord les indomptables montagnards des Asturies, et ses généraux subjuguèrent les Ruccones (2). Le nouveau roi tourna ensuite ses armes vers le sud, afin de balayer les restes de domination grecque qui subsistaient encore sur les côtes. Vainqueur dans deux batailles, la plupart des villes maritimes tombèrent entre ses mains. Plusieurs furent à jamais perdues pour la cour grecque. Mais il mérita encore plus d'éloges pour son humanité que pour son courage et son habileté dans la guerre. Il versa des larmes en voyant les blessures de ses propres prisonniers, et racheta de son argent ceux qu'avaient faits ses soldats (3). Toutes les fois qu'une ville était prise d'assaut, il faisait proclamer que les ennemis qui, même au milieu de la lutte, pourraient atteindre son quartier et réclamer sa protection, auraient la vie sauve et conserveraient leur liberté. Un tel expédient indique à la fois et l'admirable clémence du monarque, et le caractère sanguinaire de ses soldats, qui avaient coutume de massacrer indistinctement tout ce qu'ils rencontraient. Il continua ses succès, marcha de victoire en victoire, et contraignit enfin le patrice Cæsarius à demander la paix. Sisebuth accueillit ses propositions, et envoya même une ambassade à l'empereur Héraclius. Ce prince se trouva trop heureux de signer un traité qui abandonnait aux Wisigoths la plus grande partie des côtes méridionales de la Péninsule (4).

(1) Isid. Hisp. 59, et d'après lui la Chronol. Reg. Goth. 29.

(2) Isid. Hisp. 61.

(3) Isid. Hisp. l. c. Fredegar. Chr. c. 33. Append. ad Marii Chr. p. 19. Aimoin. IV, 13.

(4) Voy. la correspondance de Cæsarius et Sisebuth, qui n'a été publiée que dans *Esp. Sagr.* t. VII, p. 320, 325.

621. — Il est étrange qu'un prince qui avait montré tant d'indulgence envers ses ennemis, ait ensuite persécuté ses sujets juifs avec tant de rigueur, que ses coreligionnaires eux-mêmes n'osent prendre sa défense (1). Il voulut convertir à sa foi ce peuple paisible, non par la persuasion, mais par les plus cruelles rigueurs. Il publia un édit portant que tous ceux qui, dans le courant de l'année n'auraient pas cherché leur salut dans le baptême, seraient condamnés à la servitude, à de honteux châtiments, à l'exil et à la confiscation. Tels étaient les ordres de ce monarque jusque-là si humain (2). Il obtint l'abjuration de tous ceux de ces malheureux qui ne purent chercher un asile de l'autre côté des Pyrénées; quatre-vingt mille consentirent à recevoir le baptême. Mais au fond du cœur, les nouveaux convertis n'en nourrissaient qu'une haine plus implacable contre les oppresseurs, et ils soupiraient après le moment de leur délivrance (3). Un grand nombre aimèrent mieux s'exiler volontairement et se retirer en France que de renier leur croyance. Ceux qui tout en restant en Espagne refusèrent de se conformer à l'édit, furent traités avec la plus grande cruauté. A la fin cependant l'Église se désista sagement de cette détestable politique. On s'aperçut que, tandis que les nouveaux convertis imploraient le Christ du bout des lèvres, ils blasphêmaient souvent contre lui du fond du cœur, et que la violence et l'hypocrisie étaient de pauvres moyens de servir les intérêts de la véritable religion. En conséquence il fut ordonné par

(1) Isid. Hisp. 60. Le Conc. Tol. IV, c. 37, défendit dans la suite, qu'à dater du jour de la promulgation du canon, aucune violence eût lieu.

(2) Leg. Visig. l. 12, t. III, l. 3, Cf. l. II, 12, t. II, l. 13, 14.

(3) Isid. Hisp. *H. Goth.* 60. *Chron.* 120. *App. ad Marii Chron.* p. 19. Isid. Pac. (dont la chronique commence à cette époque, *in Esp. sag.* t. VIII) n. 6. Chron. Moissiac. p. 652. On trouve les documents juifs dans Basnage, *Histoire des Juifs depuis Jésus Christ*, t. VIII, p. 389.

le quatrième concile de Tolède, que les saints sacrements ne seraient plus administrés à ceux qui ne voudraient pas les recevoir.

Sous d'autres rapports Sisebuth fut un roi sage et patriote. Il obtint l'amour et l'admiration de ses sujets, protégea les sciences(1) et dota richement les églises et les monastères (2). Des évêques éclairés, tels qu'Helladius, de Tolède, et Isidore, d'Hispalis, furent sous son règne les ornements de l'Eglise; et lui-même se montra si jaloux de maintenir rigoureusement la discipline ecclésiastique, qu'il déposa un évêque qui avait fait représenter des usages païens sur un théâtre public (3). La construction d'une flotte dans la vue, non-seulement de défendre le pays, mais encore d'instruire ses sujets dans l'art maritime, était une grande et noble idée (4). On croit aussi que ce fut lui qui entoura de fortifications la ville d'Evora. A sa mort, attribuée tour-à-tour à la maladie, au remède, et même au poison, il n'y eut qu'un cri de douleur dans toute la Péninsule(5). Son fils Reccared II, ne régna que trois mois, et n'eut pas le temps de rien léguer à l'histoire (6).

623. — Après lui, les Goths élevèrent sur le trône Svintila, général heureux sous Sisebuth, et fils présumé de Reccared Ier (1). On le représente comme un étrange composé de vices et de grandes qualités ; du moins sa vie offre à deux époques différentes un étonnant contraste si l'on en croit les historiens. Son premier soin fut d'anéantir, sur les côtes occidentales de la Péninsule, les restes de la domination romaine, plus importuns que dangereux. Les gouverneurs impériaux se soumirent de gré ou de force : les villes lui ouvrirent leurs portes, et il fut le premier roi depuis Athanagild, qui ne compta plus un ennemi dans la Péninsule (2). Il dompta avec un égal bonheur les Vascons, dont les incursions fréquentes fatiguaient la Tarragonaise. A l'approche de Svintila, ils déposèrent les armes, demandèrent la paix avec instance, et donnèrent des otages, comme garants de leur fidélité. En punition de leurs révoltes, le roi les condamna à construire à leurs frais et de leurs propres mains la ville d'Ologitis, aujourd'hui Olite, et se fit jurer par eux foi et obéissance (3). Si Svintila fut heureux guerrier, il ne se montra pas moins grand par ces vertus qui font la gloire d'un prince, plus encore que le courage et l'éclat des conquêtes. Sa sollicitude pour l'administration de l'état, son amour pour la justice, et son zèle infatigable pour le bonheur de ses peuples, sont hautement proclamés par son pieux contemporain, Isidore d'Hispalis ; ils lui méritèrent le beau surnom de *père des Pauvres* (4). Cependant, séduit par l'espoir de rendre la royauté héréditaire dans sa famille, il eut l'imprudence de faire asseoir à côté de lui sur le trône, son fils Ricimer, et de le

(1) Cela est attesté par Isid. Hisp. 60, et les lettres de Sisebuth aux évêques Cæcilius, Eusebius, à Theudilan, au roi des Langobards Adualdl et à Theudelinde. Voy. aussi la vie de saint Didier écrite par lui, *in Esp. Sagr.* t. VII. App. 4, Isid. Hisp. *Præfatio ad Sisebutum regem* mise à la tête de son livre : *De natura rerum*.

(2) On le regarde comme fondateur de l'église de Sainte-Léocadie de Tolède. *Chronol. Reg. Goth.* 24.

(3) C'est là tout ce qu'on peut conclure de l'obscur écrit de Sisebuth (*Esp. Sagr.* t. VII, p. 326).

(4) Isid. Hisp. Recapitul. in laudem Goth. 70, dit : *Postquam Sisebutus princeps — regni sumsit sceptra, ejus studiis ad tantam felicitatis virtutem profecti sunt* (*Gothi*), *ut non solum terra, sed et ipsa maria suis armis adeant.*

(5) Isid. Hisp. 61, Chronol. Reg. Goth. 24.

(6) Isidor. Hisp. 61, ne lui accorde que peu de jours de règne; Isid. Pac. trois mois; d'autres le passent tout-à-fait sous silence.

(1) Suivant Luc. Tud. p. 51, et Rod. Tol. II, 18.

(2) Isid. Hisp. 62, Chronol. Reg. Goth. 35. Isid. Pac. 8.

(3) Isid. Hisp. 63.

(4) Isid. Hisp. 64.

proclamer son égal en pouvoir (1). Ici commence la partie de sa vie qui lui a attiré la censure des historiens. Ils disent qu'au lieu de consacrer comme auparavant sa vie au bonheur de son peuple, il la passait dans la sensualité, et que comme l'égoïsme est inséparable des plaisirs sensuels, il devint cruel et s'attira les malédictions du peuple; que son aversion pour les affaires publiques s'accrut avec son goût pour la dissipation, et qu'enfin il laissa tout-à-fait le fardeau du gouvernement à sa femme et à son frère, dont l'oppression était encore plus intolérable que la sienne. C'étaient là peut-être autant de prétextes dont on couvrait la véritable cause du mécontentement; cette cause était l'association de son fils Ricimer au pouvoir.

Les grands du royaume, ainsi que le clergé, virent là un empiétement sur leurs droits. Aucun d'eux ne pouvait se résigner de bonne grâce à perdre l'espoir de monter un jour sur le trône, ni le clergé oublier que l'on s'était passé de son consentement pour une démarche si importante (2). C'est pourquoi ce monarque, que le peuple révérait comme un père, et que le pieux Isidore nous a peint sous des couleurs si brillantes (3), ne fut plus aux yeux des deux partis qu'un tyran odieux. On peut supposer aussi que des conspirations furent formées, et que Swintila en ayant saisi le fil, indisposa encore les grands par le châtiment des coupables. Bref, ils finirent par se mettre en rébellion ouverte, et placèrent à leur tête un des leurs nommé Sisenand. Celui-ci implora l'appui de Dagobert, roi des Franks. Le fameux vase d'or, ce précieux joyau que Thorismund avait reçu d'Aëtius 1, fut promis au roi frank pour prix de son assistance. En conséquence une nombreuse armée de Burgundes marcha au secours des rebelles, et la nouvelle de son approche suffit pour détacher de Swintila toutes les forces du royaume. Abundantius et Venerandus, chefs des Franks, pénétrèrent jusqu'à Cæsar-Augusta, où Sisenand fut élevé sur le trône. Les troupes alliées reprirent alors le chemin de leur patrie. Sisenand remit à l'envoyé de Dagobert la récompense promise; mais les Goths, qui regardaient comme une honte de voir passer en des mains étrangères ce monument de leur bravoure, tombèrent sur les ambassadeurs et reprirent le joyau. Dagobert reçut en dédommagement deux cent mille *solidi* (2), qui furent dépensés dans la construction de la fameuse église de Saint-Denis.

Quoique Sisenand fût ainsi parvenu au but de son ambition, il savait que la même faveur populaire qui lui avait accordé la couronne, pouvait l'en dépouiller un jour avec l'inconstance ordinaire de la multitude. Il savait aussi que Swintila qui s'était renfermé dans la vie privée, conservait encore quelques partisans. On peut croire que la révolution qui venait de s'opérer, avait mécontenté la portion du peuple qui n'avait pas d'influence dans l'état et qui voyait dans Swintila un prince juste et équitable. Sisenand crut nécessaire de convoquer à Tolède un concile général, en apparence pour corriger quelques abus parmi le clergé, mais en réalité pour se faire reconnaître par ce corps imposant. Quatre-vingt-seize évêques y figurèrent, soit en personne, soit par représentation, et l'assemblée se tint dans l'église de Sainte-Léo-

(1) Isid. Hisp. termine malheureusement son histoire des Goths par ce document, et depuis lors les sources deviennent rares et fort pauvres. Schlosser, *Weltgeschichte*, Bd. II, Thl. I, S. 306, confond d'une manière étrange Ildefonse de Tolède avec Isid. Hisp.

(2) Il ne nous reste aucun vestige d'un concile tenu sous Swintila.

(3) Isid. Hisp. *in fine*. Aucun historien ancien ne parle des défauts qu'on lui impute; ce qui s'explique, en ce que jusqu'à Luc. Tud. et Rod. Tol. tous copient Isidore. Fredeg. Chron. 73, dit: « Cum esset S. nimium in suis iniquus et cum omnibus regni sui primatibus odium incurreret, etc. » Il n'est question des défauts de Swintila que dans le conc. Tol. IV, c. 75, dont nous parlerons plus tard.

(1) Voyez plus haut, p. 79.

(2) Fredeg. Chron. 73, et d'après lui *Gesta Dagoberti*. I. ap. Bouquet, t. II, p. 587.

cadie, sous la présidence d'Isidore d'Hispalis. Combien l'orgueil du clergé dut grandir, lorsqu'il vit à ses pieds le roi Sisenand lui demandant sa sainte assistance! Aussi, après avoir promulgué soixante-quatorze canons pour régler la discipline de l'Église, les prélats n'hésitèrent-ils pas à s'attribuer la mission de prononcer entre les compétiteurs au trône. Croyant voir dans Sisenand un fils soumis et docile à la sainte Église, dans Swintila au contraire un opiniâtre champion des prérogatives royales, ils proclamèrent celui-ci indigne du trône, et le déclarèrent, lui, son épouse et ses enfants, inhabiles désormais à revêtir aucune dignité de l'état. De plus, ils le condamnèrent à restituer le fruit de ses extorsions, et le même arrêt s'étendit à Geila, frère du roi déchu et à son épouse (1). C'était la première fois que le clergé exerçait un tel pouvoir et une telle sévérité si étrange pour un coup d'essai. Aussi d'autres historiens l'expliquent-ils par d'autres motifs encore que l'ambition de corps. Ils disent que les pères avaient une grande frayeur de Sisenand, et que plusieurs avaient été gagnés par lui. Pour qu'à l'avenir la succession au trône ne fût plus un sujet de discordes, les pères assemblés décrétèrent de leur propre autorité, qu'à la mort de chaque roi, la noblesse et le clergé se réuniraient à Tolède pour faire choix d'un nouveau monarque, et que celui qui oserait fomenter des troubles, ou qui, au mépris de la foi jurée, conspirerait pour s'élever sur le trône ou pour assassiner le roi, serait maudit et retranché de la communion des fidèles. A trois reprises, le concile prononça les plus terribles malédictions contre les coupables à venir. Enfin, Sisenand fut exhorté à suivre les voies de la sagesse et de la justice, et à se montrer doux et humain envers le peuple que la volonté de Dieu avait confié à son sceptre. Quant aux rois futurs, dont l'orgueil oserait secouer le frein de ces lois, ou dont la cruauté opprimerait le peuple, on invoqua contre eux les châtiments de la justice éternelle (1).

636.— Sisenand ne se montra pas ingrat: dans ce même concile, il décréta que le clergé serait exempt de tous les impots et de toutes les charges publiques (2). En retour l'Église lui a donné le nom de *grand prince* et de *roi orthodoxe* (3). Après avoir porté cinq ans à peine une couronne acquise par la trahison et la bassesse, il mourut paisiblement à Tolède (4). Quant à la destinée ultérieure de Swintila, elle est restée justement ignorée, parce qu'il ne sut pas s'élever par l'amour du peuple, au-dessus des menées ambitieuses de la noblesse et des empiétements du clergé.

638.—A la mort de Sisenand, le choix des Goths tomba sur Chintila, qui, conformément aux réglements du dernier concile, s'empressa de convoquer les prélats à Tolède, pour confirmer son élection. Il se présenta

(1) Il est à remarquer, qu'en infligeant ces châtiments, les pères disaient: *Id cum gentis consultu decrivimus,* tandis qu'ils nomment *pontificale decretum,* leurs autres réglements sur la succession au trône, et qu'aucun laïque ne paraît avoir assisté aux assemblées dans lesquelles ces réglements étaient faits.

(1) Voy. les actes du quatrième concile de Tolède, principalement le can. 75. On y lit: *Te quoque præsentem regem, futurosque sequentium ætatum principes, humilitate, qua debemus, deposcimus, ut moderati et mites erga subjectos existentes, cum justitia et pietate populos a Deo vobis creditos regatis. — Sane de futuris regibus hanc sententiam promulgamus, ut si, quis ex eis contra reverentiam legum superba dominatione et fastu regio in flagitiis et facinore sive cupiditate crudelissimam potestatem in populis exercuerit, anathemathis sententia a Christo Domino condemnetur, et habeat a deo separationem atque judicium.* Fredeg. et la plupart des autres historiens se taisent sur la manière dont il monta sur le trône. L'Add. ad Joa. Bicl. 16, dit seulement: Sis. per tyrannidem regnum Gothorum invasit: mais Isid. Pac. 9, contredit cette assertion.

(2) Can. 47.

(3) Chronol. Reg. Goth. 26, *Sis. patiens fuit et regulis catholicis orthodoxus extitit.*

(4) Il régna quatre ans, onze mois et quatorze jours. Voy. *Masdeu*, t. v, p. 314.

devant les pères assemblés, escorté des grands du royaume; et comme son élévation avait excité de puissantes rivalités, et qu'il sentait son trône chancelant, il fit renouveler les lois précitées (1). En outre, les pères décrétèrent qu'à l'avenir nul ne pourrait aspirer au titre de roi, s'il n'était pas noble et de race gothique, et s'il ne réunissait l'unanimité des suffrages. L'infraction à ce réglement entraînait l'excommunication (2). Pareil châtiment était réservé à celui qui emploierait des maléfices et sortilèges pour attenter à la vie du roi, ou pour connaître l'heure de sa mort (3). Il s'en fallait de beaucoup que tous les évêques eussent assisté au concile, et ce fut peut-être là le motif qui engagea le roi à en convoquer un second dix-huit mois après. On se rappelle, que la conversion forcée des juifs avait été fortement blâmée par le pieux Isidore, et condamnée par le quatrième concile de Tolède. Ce nouveau concile (le VI de Tolède) fut moins tolérant; le troisième canon obligeait tous les rois futurs de jurer à leur avènement, non-seulement qu'ils ne souffriraient l'exercice d'aucune autre religion que la catholique, mais encore qu'ils feraient rigoureusement exécuter les lois contre tous les dissidents, spécialement contre l'abominable race des juifs (4). On convint de plus, pour anéantir toute source de discordes, que désormais les domaines accordés comme récompenses aux loyaux serviteurs du roi, leur demeureraient en propriété (5), et que de leur côté, les descendants du monarque ne seraient point inquiétés dans la possession de leurs biens (1). On augmenta encore la rigueur des édits du précédent concile contre les ennemis du trône; le bannissement fut décrété contre ceux qui du vivant même du roi aspireraient à la couronne, ou chercheraient à s'en emparer par la violence. Celui qui était engagé dans les ordres, ou qui avait subi l'affront de la *décalvation* (2), celui qui était de race slave ou étrangère, était à jamais exclu du trône. On déclara de nouveau qu'il n'y avait qu'une naissance noble et une vie sans tache qui pussent donner le droit de prétendre à la couronne (3). On finit, comme dans le précédent concile, par appeler les plus affreuses malédictions sur la tête de l'impie qui attenterait à la vie du roi, ou essayerait de s'emparer par force de la royauté. En cas de régicide, afin que le successeur fût à l'abri du soupçon de complicité, on lui fit un devoir sacré de la vengeance, et tout le peuple goth lui devait assistance dans l'accomplissement de cette œuvre de justice (4).

640. — Deux ans après, Chintila mourut, et on lui donna pour successeur son fils Tulga, sans doute parce qu'on le crut héritier de la condescendance de son père pour le clergé, et parce que son âge tendre était un garant de docilité (5). Mais les Goths avaient besoin d'un bras plus ferme pour tenir le sceptre. Le frein des lois se trouvant sans force contre leur esprit indomptable, le feu des guerres civiles, à peine éteint, ne tarda pas à se rallumer avec plus de fureur que jamais. Un parti nombreux parmi les grands comme parmi le peuple, se déclara pour Chindaswinth, vieux et inflexible guerrier, dont le gouvernement promettait au moins la tranquillité; il sut en profiter pour détrôner Tulga, auquel un cloître servit de prison (6). La face des af-

(1) Conc. Tol. V. c. 2, 7.
(2) Isid. c. 3.
(3) Ibid. c. 4, 5.
(4) Con. Tol. VI, c. 3. Cette intolérance est blâmée par saint Isidore. Voici les paroles du saint évêque : *Initio regni sui Judæos ad fidem christianam permovens æmulationem quidem habuit, sed non secundum scientiam; potestate enim compellit quos provocare fidei ratione oportuit.* De tels sentiments feraient honneur à des siècles plus éclairés.
(5) Ibid. c. 14.

(1) Ib. c. 16.
(2) Voyez plus bas, au sujet de ce châtiment.
(3) Con. VI, c. 17.
(4) Ibid. 18.
(5) Add. ad Joa. Biel., 21. Isid. Pac., 11.
(6) Tel est le récit de Fredegar., c. 82. Isid. Pac. 13, dit aussi: *Ch. per tyrannidem regnum*

faires changea bientôt. Pour se maintenir sur un trône usurpé, le nouveau monarque eut recours à des armes plus redoutables que les décrets de l'assemblée dont il avait été le premier à mépriser les menaces. Sa couronne fut affermie, non par une servile soumission aux volontés du clergé, mais par les rigueurs et la violence. Pour extirper dans sa racine l'esprit de discorde et d'ambition qui animait la noblesse, de sanglants édits furent promulgués contre les Goths qui avaient joué un rôle dans les révolutions et les complots antérieurs à son règne. Ceux dans lesquels il avait trempé lui-même, trouvèrent seuls grâce devant ses yeux. Deux cents Wisigoths de la plus noble origine furent condamnés à mort; d'autres moins coupables, au bannissement, et pour comble de cruauté, les femmes et les enfants des condamnés, ainsi que leurs biens, furent la récompense des serviteurs dévoués du roi (1). Une foule de grands, prêtres ou laïques, que leur conscience ne rassurait pas, allèrent attendre un meilleur avenir dans un exil volontaire. Réfugiés au-delà des Pyrénées, ou sur les côtes d'Afrique, ils s'établirent dans une nouvelle patrie, sans perdre l'espoir de reconquérir l'ancienne.

Ces mesures assurèrent, il est vrai, le repos intérieur du royaume : l'esprit intraitable des Goths plia enfin devant la fermeté du monarque. Mais au-dehors se formait un orage menaçant, et un moment Chindaswinth eut peur des émigrés, qui, dans leur soif de vengeance, voulaient reconquérir leur patrie par les secours de l'étranger. Afin d'empêcher le reste de son peuple de faire cause commune avec ses ennemis, il promulgua contre eux les plus terribles édits. Tout citoyen qui avait quitté le royaume depuis Chintila, pour y rentrer de vive force, était inexorablement puni de mort; ou bien, si le roi jugeait à propos de lui faire grâce de la vie, on lui crevait les yeux et l'on confisquait ses biens au profit du trésor (1). Comme outre les laïques, une foule de prêtres cherchaient asile à l'étranger, Chindaswinth résolut d'employer contre eux les mêmes mesures de rigueur. Le bras séculier ne pouvant les atteindre, il eut recours au clergé même, qu'il convoqua à Tolède, pour délibérer sur les moyens de conjurer l'orage. On décréta, selon ses désirs, la déposition contre tout ecclésiastique qui passerait à l'étranger, pour rentrer en ennemi dans le royaume, ou qui formerait quelque complot contre la patrie ou le roi. Pareil châtiment à celui qui favoriserait la fuite ou le retour d'un coupable (2); pour un ecclésiastique, convaincu d'avoir prêté assistance à la trahison, l'excommunication perpétuelle; pour un laïque, convaincu d'avoir abandonné son pays dans des vues criminelles, ou d'avoir trempé dans les complots des émigrés, d'abord la confiscation, et ensuite l'excommunication, avec défense d'approcher des sacrements jusqu'à sa dernière heure; même punition contre quiconque parlerait mal du roi monarque, ou souhaiterait sa mort. Le roi fut sérieusement prié de tenir la main à l'exécution de ces décrets (3).

Ces lois sévères donnèrent enfin la sécurité au-dehors comme les précédentes avaient assuré le repos intérieur. Dans le but de la consolider encore, et de prévenir toute discorde future au sujet de la succession à la couronne, Braulio, évêque de Cæsar-Augusta, portant la parole au nom du clergé, pria le roi, dont l'âge avancé ne promettait plus un long règne, de vouloir bien se choisir (549) un successeur de son vivant; il ajouta que le choix ne pouvait mieux tomber que sur son propre fils, Ré-

---

Gothorum invasum Hiberiæ triumphabiliter principatur. Les écrivains postérieurs, comme Luc. Tud., font l'éloge de Tulga.

(1) Fredegar. (contemporain) c. 72. Isid. Pac. 13, dit de lui : *Demoliens Gothos.... regnat.* Chindaswinth est principalement connu en Espagne pour avoir envoyé à Rome un évêque chargé de demander à saint Martin une copie complète du Traité de morale de saint Grégoire, et pour la manière miraculeuse dont le manuscrit fut trouvé. Voyez l'Appendice D.

(1) Leg. Goth., lib. 2. Tit., I, l. 6.
(2) Concil. Tol., VII, Præfatio.
(3) Ib. c. 1.

ceswinth, capable par son âge, de contenir les ennemis du dedans et du dehors, ajoutant, que par l'adoption de cette mesure, le roi lui-même pourrait passer ses derniers jours dans le repos et la tranquillité (1). Rien ne pouvait être plus agréable au monarque qu'une pareille invitation; il abandonna avec joie le trône à son fils, et consacra le reste de sa vie à des œuvres pieuses (2). Lorsqu'il mourut, âgé de quatre-vingt-dix ans (652), Réceswinth se hâta de convoquer un concile général à Tolède, afin de fortifier la discipline de l'église, et d'assurer la paix du royaume. Vingt-deux évêques, douze abbés, dix vicaires représentants d'évêques absents, seize palatins ou grands du palais, se hâtèrent de s'y rendre et en firent une des plus brillantes assemblées de ce genre. C'est également une des plus importantes par le nombre des décrets qui y furent rendus (653). Lorsque tous les membres furent réunis dans la salle des délibérations, le roi se leva et lut à l'assemblée un écrit dans lequel il avait désigné les objets qui seraient soumis à ses délibérations; puis se tournant vers les pères, il les supplia d'ouvrir leur cœur à la pitié, et de le délier du serment qui lui interdisait la clémence dans tout complot contre le roi et l'état, leur représentant qu'en cas d'attentat à la personne royale, ils seraient toujours libres de nommer des juges chargés de concilier l'arrêt avec les droits de la justice. S'adressant ensuite aux grands de l'état qui étaient présents, il les engagea à obéir aux décrets du clergé et à mettre sans délai ses ordres à exécution. Il finit par demander des mesures de répression contre les juifs qui, bien qu'admis par le baptême dans la communauté du Christ, n'en persistaient pas moins dans leurs croyances hérétiques, et maudissaient le nom du Dieu crucifié (1). En voyant les sentiments de bienveillance dont l'âme du roi était pénétrée, et sa répugnance à punir rigoureusement les crimes d'état, les évêques se rappelèrent le précepte de l'évangile qui nous commande de rendre le bien pour le mal. La clause dont la rigueur effrayait Réceswinth, disparut, et le droit de grâce fut ajouté aux priviléges de la couronne (2).

Après avoir ainsi mis en pratique le sublime précepte de l'amour du prochain, les pères du concile pourvurent par de nouveaux décrets au maintien d'un système régulier d'élection. Il fut arrêté qu'à la mort du roi, les prélats et les grands du royaume, se réuniraient à Tolède ou sur le lieu du décès, pour élire un successeur, et qu'aucun prétendant ne songerait à appuyer ses droits par les intrigues d'un parti, ou les passions populaires (3) : enfin, qu'à son avènement le roi nouveau ferait serment de protéger l'église catholique, de ne souffrir dans son royaume ni juif (4), ni hérétique, et de ne jamais opprimer le peuple, ni augmenter les impôts outre mesure (5). Il fut encore décidé, qu'à chaque élection, toutes les propriétés de la couronne reviendraient au nouveau monarque (6), et que les héritiers du feu roi ne pourraient réclamer que les biens qui formaient son patrimoine.

(1) Voy. la supplique de Braulio à Chindaswinth (in Esp. sagr., t. XXX, p. 163).

(2) Fredeg. c. 82. Isid. Pac. 15. Chronol. reg. Goth. 29. L'inscription qu'Eugène de Tolède a composée pour être gravée sur son tombeau (Sirmondi, Opp. t. II, p. 890), n'est réellement pas une flatterie.

(1) Conc. Tol. VIII, præf.

(2) Conc. Tol. VIII, c. 2. L'adresse avec laquelle les évêques surent répondre au désir du roi mérite d'être remarquée.

(3) Conc. Tol. VIII, c. 10. « Ab hinc ergo et deinceps ita erunt in regni gloriam præficiendi rectores, ut aut in urbe regia aut in loco, ubi princeps decesserit, cum Pontificum Majorumque Palatii omnimodo eligantur ascensu; non forinsecus, aut conspiratione paucorum, aut rusticarum plebium seditioso tumultu. »

(4) Les lois de Sisenand furent renouvelées pour eux, c. 12. Voy. aussi : Leg. Visig. l. 12, t. II, l. 16.

(5) Conc. Tol. VIII, c. 10.

(6) Ibid.

Cette sage mesure qui mettait un frein à l'avidité des princes, fut confirmée par Réceswinth, et mise au nombre des lois fondamentales de l'état (1). On espérait que le roi n'ayant, pour ainsi dire, qu'un intérêt viager dans les revenus de sa charge, serait moins porté à imposer de lourdes contributions à son peuple, et que ne pouvant amasser de la fortune pour ses héritiers, il ne serait point tenté de recourir à des extorsions.

Ami zélé de l'église et protecteur des sciences, le roi s'occupa aussi du maintien de la discipline ecclésiastique, comme l'attestent plusieurs conciles assemblés sous son règne(2).—Pour achever la fusion des deux peuples et étouffer jusqu'aux moindres germes de discorde, il abolit l'ancienne loi qui interdisait le mariage entre les Goths et les Romains (3). Enfin, il brisa la dernière barrière qui séparait les deux nations, en proscrivant sous des peines sévères l'usage du droit romain (4), et en soumettant tous ses sujets à une nouvelle législation, dont il fut l'auteur : tâche que le Code de Chindaswinth rendait déjà plus facile (5).

Si l'on en croit l'histoire, le repos de son règne ne fut troublé qu'une seule fois : une seule fois, il fut obligé de faire taire son cœur, pour employer le tranchant de l'épée contre des sujets rebelles. Un noble Wisigoth, nommé Froja, avait réuni les peuplades sauvages de la Vasconie dont les ancêtres quelque temps auparavant avaient abandonné la Biscaye pour le midi de la Gaule, et les avait décidés à repasser les Pyrénées sous le prétexte de revendiquer l'ancien droit d'élection ; mais en réalité pour s'emparer du trône lui-même. Ses troupes indisciplinées descendirent rapidement des montagnes, s'avancèrent dans la Catalogne, et portèrent le meurtre et le pillage jusqu'aux portes de Cæsar-Augusta. Mais bientôt l'armée de Réceswinth les arrêta et les refoula dans leurs repaires des Pyrénées, et Froja périt du dernier supplice (1).

Pendant 23 ans, il fut permis à Réceswinth de répandre sur son peuple tous les bienfaits de la paix. L'histoire de cette époque ne nous présente que bien peu de batailles et d'exploits guerriers ; mais elle a donné à Réceswinth le nom de père du peuple et de protecteur de la civilisation. Tandis que son épée dormait dans le fourreau, il s'occupait d'adoucir l'esprit farouche des Wisigoths par la douce influence des lettres (2). Lorsque enfin les infirmités de l'âge se firent sentir, le roi se retira à la campagne, où il expira au milieu des bénédictions de son peuple (3).

(1) Ib. *in fine.* « Decretum in die secunda universalis concilii editum in nomine principis, et Lex edita in eodem Conc. a Receswinth principe glorioso. » Ce décret fait partie des lois des wisigoths. L. 2., t. I, l. 5.

(2) Conc. Tol., IX (655). Conc. Tol., X (656). Conc. Emerit. (666).

(3) Leg. Visig. L. 2, t. I, l. 16.

(4) Leg. Visig. L. 2, t. I, l. 9-12.

(5) Leg. Visig. L. 2, t. I, l. 8. On trouvera plus bas ces mesures expliquées d'une manière plus étendue (Voy. le chap. *De la Constitution politique*).

(1) *Tajonis* præf. ad Quiricum in V libros sententiar. (Esp. sagr. t. XXXI, p. 171 sq.) Isid. Pac., qui est rectifié par Risco, t. XXXII, p. 337, d'après Rod. Tol. II, 22. Je ne trouve rien dans les autorités qui indique en quelle année cet événement arriva.

(2) Voyez plus bas les services qu'il a rendus aux sciences.

(3) Luc. tud. p. 55, nomme le lieu de sa mort Gerticos, dans la montagne de Coria ; on trouve le même nom dans Rod. Tol. II, 22, et Sebast. Salmant. c. 1 (*Esp. Sagr.* t. XIII, p. 475). Du reste voy. Chron. Reg. Goth. 29. Juliani Chron. 30. Si Isid. Pac. 15, nomme Réceswinth *flagitiosus*, et si Cixila dans la vie de saint Ildefonse (Esp. sagr. t. VI, app. 8) le représente comme un ennemi de son saint, d'un autre côté les pères assemblés au Conc. Emerit. (Catalani, t. IV, v. 198 sq.), et Tajo, *Præfat. ad LL. sentent.*, parlent de lui avec les plus grands éloges.

CHAPITRE IV.

TROUBLES INTÉRIEURS PENDANT LES RÈGNES DE WAMBA, D'ERWICH ET D'EGICA (672—701).

672. — Jusque-là, le trône avait été le but de l'ambition des grands; les candidats n'avaient épargné aucun moyen pour atteindre ce but. Mais, cette fois on vit le cas inouï d'un prince refusant la couronne et ne se rendant qu'à la violence. En effet, les grands rassemblés autour du lit de mort de Réceswinth, désireux de voir à leur tête un prince plein d'énergie, de justice et d'expérience, portèrent les yeux sur Wamba qui réunissait toutes ces qualités, et l'élurent d'une voix unanime. Mais cet excellent homme, qui avait rempli quelques-uns des postes les plus honorables de la monarchie et trouvé peu de charmes dans la grandeur, refusa modestement la dignité qu'on lui offrait. Il allégua son âge avancé, et l'impuissance où il était de s'acquitter des devoirs qui exigeaient tant d'activité et de travail, ajoutant que le trône convenait mieux à un prince possédant toute la vigueur de la jeunesse. On insista; les prières et les larmes furent vainement employées pour le fléchir. Enfin, un des ducs du palais, impatienté de ses refus, lui mit un poignard sur la poitrine, et s'écria : « Choisis ou le trône ou la mort! il ne sortira d'ici qu'un roi ou un cadavre! » Il n'y avait guère moyen de résister à un pareil argument; Wamba céda (1). Mais afin de sauver les apparences, le nouveau prince se rendit à Tolède, pour s'y faire élire régulièrement par l'assemblée qui y était réunie, ou peut-être dans l'espérance que pendant

(1) On était dans le siècle des miracles, et nous ne devons pas être surpris qu'on en ait imaginé un relatif à l'élection de ce prince célèbre. Quelques chroniqueurs disent que son élévation fut l'œuvre du ciel. Suivant la légende, saint Léon, pour se conformer aux désirs des Goths, pria le ciel de les diriger dans le choix qu'ils allaient faire; sa prière fut exaucée; il fut averti en songe qu'ils devaient chercher un cultivateur nommé Wamba, qui habitait dans l'ouest, et qu'ils devaient couronner. En conséquence des soldats furent envoyés à la recherche de cet homme. Ils le trouvèrent occupé à labourer son champ sur les frontières du Portugal, et l'informèrent de son élévation. Croyant qu'ils voulaient plaisanter, il répondit qu'ils pourraient faire de lui un roi, quand la perche qu'il avait à la main reverdirait. Au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents, il eut à peine prononcé ces paroles, que la perche se couvrit de verdure; sur cette manifestation de la volonté du ciel, les soldats l'emmenèrent de force à Tolède, et il y fut couronné.

Cette fable n'est pas très-habilement inventée. Saint Léon ne fut élu pape qu'en 681, et Wamba était indubitablement d'une noble origine.

l'intervalle, les électeurs changeraient d'avis en faveur de quelque autre candidat; mais il n'en fut rien. Le dix-neuvième jour après la mort de Réceswinth, son successeur fut sacré par le métropolitain Quiritius (1). Le peuple entier manifesta beaucoup de joie d'un pareil choix. Dans la Septimanie, cependant, une ambition envieuse et déçue osa lever l'étendard de la révolte. Le comte Hildérich, gouverneur de Nîmes, furieux de voir la couronne lui échapper, entraîna sa province dans la rébellion, de concert avec deux complices, Gunild, évêque de Maquelonne, et l'abbé Ranimir. Dans le but de se faire des alliés, ils ne craignirent pas de prêter asile aux juifs (2), qu'un nouveau décret venait encore de bannir du royaume, et qui dans leur exaspération accoururent en foule se joindre aux révoltés. Le pieux évêque de Nîmes, Arégius, qui refusa de prêter l'oreille à leurs propositions, fut déposé et conduit en captivité chez les Franks. Ranimir s'empara du siége vacant, tandis que les rebelles rassemblaient une armée, et parcouraient en brigands la province narbonnaise (3).

673. — A la nouvelle de cette révolte, le roi chargea le duc Paulus de châtier les révoltés. Mais ce général, grec de naissance (4), joignait l'artifice à une ambition démesurée; se voyant à la tête d'une armée, il crut pouvoir impunément porter la main sur la couronne. Plein de cette idée, il s'avança lentement vers la Gaule, et profita d'une halte dans la province tarragonaise, pour exciter sous main le mécontentement. Ranosind, *dux* de cette province, et le *gardingus* Hildigis, vinrent bientôt grossir son armée. Ils marchèrent alors de concert contre Narbonne (673), en apparence pour faire rentrer la Septimanie dans le devoir, mais en réalité pour y établir le siége de leur empire. Avant que l'évêque Argebald, qui se doutait de leurs desseins, eût eu le temps de fermer les portes, Paulus parut sous les murs, et s'empara de la ville par surprise (1). Renonçant alors à la feinte, il convoqua une assemblée des chefs et des soldats, injuria l'évêque qui avait voulu lui fermer les portes, et exhorta l'armée à renoncer au service de Wamba. Il représenta celui-ci comme dégoûté des soucis de la royauté, et impatient de rentrer dans la vie privée; exagéra le nombre et la force des rebelles sur les différentes parties des frontières; affirma que jamais le vieux roi ne serait capable de les ramener à l'obéissance; flatta les préjugés et les passions du peuple; et quand il eut ainsi préparé les esprits, Ranosind, qui était dans le secret, s'écria que Paulus seul méritait d'être roi; et tous les assistants supplièrent l'hypocrite grec au nom du peuple wisigoth, d'accepter la couronne. Hildérich, Gunild et Ranimir reconnurent son autorité, ainsi que la Narbonnaise, et une portion de la Tarragonaise. A force de promesses et de présents, il s'assura l'appui des Franks et des Vascons, et attendit avec impatience le moment où il lui serait permis de jouir, dans la Péninsule même, des fruits de sa trahison. Il écrivit à Wamba une lettre trop curieuse pour que nous l'omettions :

« Au nom du Seigneur, Flavius Paulus, roi de l'Est, à Wamba, roi du Sud.

» Dis-moi, guerrier; dis-moi, seigneur des bois et ami des rochers! as-tu jamais franchi les passages escarpés de ces montagnes inhabitables? As-tu jamais comme le lion terrible, fait plier sous ta poitrine les buissons et les arbres de la forêt? As-tu jamais surpassé la vélocité du daim ou les bonds du cerf, ou dompté la férocité du san-

(1) La source principale pour l'histoire de Wamba est l'ouvrage du métropolitain de Tolède Julien, témoin oculaire, *Historia Wambæ regis Toletani*, que *Luc. Tud.* a copié dans sa chronique; la meilleure édition est de *Florez* dans Esp. Sagr. t. VI, p. 534 sq.

(2) *Luc. Tud.* p. 59, intercale ce fait.

(3) *Julian.* l. c. 5, 6.

(4) *Luc. Tud.* l. c.

(1) *Julian.* c. 7.

glier et de l'ours? As-tu jamais triomphé (1) du venin des vipères et des serpents? Si tu as fait tout cela, viens à nous, guerrier, viens à nous, afin que nous ayons le plaisir d'entendre à notre aise les accents du rossignol. Allons, homme merveilleux, toi dont le courage grandit avec l'occasion, descends vers les défilés des Pyrénées; tu y trouveras le grand Oppopambeum, avec lequel tu pourras engager un combat sans déshonneur (2). »

Si cette lettre a réellement été écrite par le chef des révoltés, elle indiquait un adversaire peu redoutable; si comme on le conjecture, elle était destinée à ridiculiser et la puissance et les goûts champêtres de Wamba, le ridicule retombait complètement sur son auteur.

Wamba se trouvait occupé à réduire en Cantabrie, les peuplades sauvages des Vascons, lorsqu'il reçut la nouvelle de la rébellion de Paulus. Il appela aussitôt autour de lui les grands de sa cour et les chefs de son armée, pour tenir conseil sur les mesures à prendre. Quelques-uns furent d'avis de retourner à Tolède, pour y rassembler des forces; d'autres lui conseillèrent de marcher incontinent vers la Gaule, afin d'étouffer la rébellion dans son berceau (3). Le roi se décida pour ce dernier avis; mais avant tout, il fallait en finir avec les Vascons. Il sut si bien enflammer les esprits par sa parole, qu'il n'eût besoin que de sept jours pour soumettre ce peuple redoutable : des otages lui garantirent leur fidélité. L'armée, toujours animée de la même ardeur, s'avança rapidement vers les Pyrénées, par Calagurris et Osca, et se partagea en trois corps pour faire irruption dans la Gaule. Le roi maintint parmi ses troupes la discipline la plus sévère et punit rigoureusement tout acte de licence. Barcino et Gérunda lui ouvrirent leurs portes (1). L'armée, parvenue sans reprendre haleine, aux cimes des Pyrénées, s'empara des places fortes de Caucolibéris, Vulturaria et *Castrum* Lybœa, où elle fut récompensée par un riche butin. Deux généraux de Wamba forcèrent la citadelle de Clausura, flanquée de deux montagnes escarpées. Dans cette dernière place, Hildigis et Ranosind tombèrent entre les mains des vainqueurs, et furent envoyés au roi pour recevoir le prix de leur trahison : Wittimir eut peine à s'échapper, pour aller porter à Paulus la nouvelle du désastre. Une fois descendu dans la plaine, Wamba rallia ses troupes, et envoya un corps d'élite assiéger Narbonne; un autre fut embarqué pour l'aller attaquer du port, et le roi resta en arrière avec l'armée de réserve. Paulus, qui peu de jours auparavant avait écrit avec tant d'arrogance à son rival, s'enfuit lâchement de Narbonne à Nîmes, à la nouvelle de son approche. Wittimir, chargé de la défense, rejeta les propositions de l'ennemi, et soutint bravement le siége. Mais un jour que du haut des murailles, il adressait aux Wisigoths d'insolentes provocations, ses outrages excitèrent leur fureur; ils s'élancent en masses serrées sur les retranchements, au milieu d'une grêle de traits, culbutent la garnison, et escaladent les murs. Le combat recommence dans l'intérieur de la ville, pendant un moment il est soutenu avec une sorte de rage. Mais le nombre l'emporte bientôt et les Wisigoths font un horrible massacre des assiégés. Lorsque Wittimir vit qu'il ne lui restait plus d'espoir, il se réfugia dans l'église de la ville, et se cacha derrière l'autel de la Vierge. Il y fut poursuivi, et comme il manifestait encore quelque envie de résister, un soldat saisit une tablette très-lourde, et se préparait à l'en écraser. Il se rendit alors et fut publiquement battu de verges, ainsi que ses compagnons (2). L'ar-

(1) On lit dans l'original *evomuisti*, tu as vomi. La phrase n'aurait pas de sens avec ce mot; il est probable que c'est une faute du copiste et que la véritable leçon est *edomuisti*, tu as dompté, triomphé de...

(2) Epistola Paulli perfidi Wambano regi, dans Esp. Sag. t. VI, p. 533. *Oppopambeum*, redresseur de torts.

(3) *Julian*. c. 8.

(1) *Julian*. c. 10.

(2) *Julian*. l. c. c. 11, 12.

mée victorieuse pousuivit le cours de ses succès; Béziers, Agde et Maguelonne, tombèrent en son pouvoir. De là, le monarque wisigoth détacha un corps de trois mille guerriers d'élite, pour s'emparer de Nîmes, où Paulus s'était retranché avec ses meilleures troupes. Ils marchèrent sans relâche, et profitèrent des ombres de la nuit, pour paraître avec le jour devant les murailles. L'attaque commença à l'instant. La lutte fut vigoureusement soutenue pendant tout le jour, et lorsque les ténèbres vinrent y mettre fin, Paulus, pour augmenter le découragement des Wisigoths, fit répandre le bruit qu'un corps considérable d'auxiliaires germains et franks s'avançait pour délivrer la place. Pendant un moment cette ruse produisit son effet. Mais les Goths avaient envoyé un exprès à Wamba pour réclamer du renfort, et dès la pointe du jour son général Wandimir parut devant la ville avec un corps de dix mille hommes. A cette vue, Paulus ne se découragea pas encore; sachant qu'il fallait faire quelque chose pour relever l'abattement subit de ses partisans, il les rassembla à la hâte, et les harangua avec l'impudence qui le caractérisait. « Nos ennemis ont été favorisés par la fortune, dit-il; le vieux Wamba a triomphé, mais là seulement où il a trouvé peu ou point de résistance. Maintenant il reconnaît qu'il a affaire à des remparts solides et à des cœurs plus inébranlables encore, et lui et les siens commencent à laisser voir leur poltronnerie naturelle (1). Il a rassemblé toutes ses forces pour nous investir : anéantissez cette poignée d'hommes, qui est dans la plaine, et vous pourrez ensuite marcher sans obstacle du Rhône au Bœtis. » Ce discours ranima un peu leur courage, sans cependant obtenir d'eux qu'ils fissent une sortie pour tenter la fortune dans la plaine. La lutte fut vigoureusement soutenue pendant quelque temps du haut des fortifications. Mais les flèches et les autres projectiles des assaillants faisaient tant de ravages parmi les assiégés, que leurs rangs s'éclaircissaient d'une manière effrayante. « Les Goths ne sont pas des poltrons, Paul! s'écrièrent-ils en jetant des regards de reproche sur celui qui les avait sacrifiés à son ambition. » « Allons, soldats! cria le général de Wamba, apportez du feu et des échelles, le soleil est haut encore, et honte à nous, si nous n'entrons pas dans la place aujourd'hui! » A l'instant les Goths s'élancent, escaladent les remparts, mettent le feu aux portes et se répandent dans les rues, le fer et le feu à la main. Le combat se renouvela encore au sein de la ville, mais il fut court. L'épée des Goths poursuivit sa carrière de destruction. La garnison chercha inutilement un asile dans cet amphithéâtre, témoin jadis des jeux du cirque,

(1) *Julian.* c. 13, 18. Saint Julien s'indigne d'entendre ainsi accuser ses compatriotes de lâcheté. Dans une déclamation *contre le tyran de la Gaule,* il montre autant d'animosité contre tout ce qui est français, qu'aucun écrivain moderne de l'Espagne. « O Gaule, s'écrie-t-il, à propos de la soumission de Paulus, où est la liberté dont tu te vantais avec tant d'arrogance? où sont les termes de mépris par lesquels tu voulais rabaisser les hommes de ma patrie audessous de tes femmes ? » Il accuse ensuite la Gaule, de perfidie, de blasphème, d'hérésie, de sodomie, de meurtre, et de tous les crimes imaginables que la nature humaine peut commettre. « Elle est, dit-il, la mère de l'infidélité, méritant richement sa réputation d'infamie..... toutes ses actions ont pour mobile la cruauté et la pollution. » Il voit la conspiration dans ses assemblées et ses conciles, la déception dans ses transactions, l'obscénité dans ses actes, la perfidie dans son commerce, la corruption dans ses tribunaux, et ce qui est pire que tout cela, le judaïsme et le blasphème dans sa religion. » Le bon évêque se console cependant à l'idée que le pays est sur le point d'une ruine totale. — *Hist. Wamb.*, n° 5, p. 584, etc. (Apud Florez, *Esp. Sagr.* tome VI.)

Masden sourit en transcrivant ces invectives. Il a eu soin d'insérer toute la tirade dans son appendice, et il a sans doute regretté de ne pouvoir y faire entrer également l'histoire. Un homme placé plus haut que Masdeu, M. Southey, n'a pas montré moins de plaisir à répéter ces phrases. Voyez Roderic, Southey, vol. I, n. 12, p. 289.

sanglants plaisirs du peuple-roi (1), où elle espérait résister assez long-temps pour obtenir des conditions. Les soldats eurent alors à combattre avec une partie des habitants furieux, qui les accusaient d'être la cause de leurs maux; ils se jetèrent sur eux et les massacrèrent. Paulus attendait à chaque instant la mort; mais il fut soigneusement épargné par la populace, qui se vengea sur ses parents. Un d'eux fut percé devant lui, un autre à ses côtés, pendant qu'il se tenait sur les degrés de l'amphithéâtre; lui-même en butte aux outrages des siens, livré aux angoisses de la terreur, contemplait du haut de l'amphithéâtre cette scène de carnage. Lorsque le jour commença à baisser, il jeta loin de lui ces insignes royaux, traîtreusement usurpés, et la nuit se passa à attendre dans le désespoir le dénouement de ce drame sanglant.

Le lendemain, les habitants députèrent vers le roi leur évêque Argebald, pour implorer leur grâce. Le prélat sortit revêtu de ses habits pontificaux, et trouva Wamba à environ quatre milles de la ville. Celui-ci l'accueillit avec douceur, et lui promit la vie des rebelles, en se réservant toutefois le droit de leur infliger un juste châtiment (2). Après avoir envoyé quelques troupes pour rétablir l'ordre dans la ville, il y fit une entrée triomphale, à la tête de l'armée victorieuse. Ses plus braves chefs entrèrent dans l'amphithéâtre, arrachèrent Paulus de son asile, en le traînant par les cheveux, et le conduisirent au camp avec ses complices, pour y attendre le sort qui leur était réservé. Quant aux Franks, prisonniers, ils furent traités avec douceur, et renvoyés libres dans leur patrie. Lorsqu'il eut fait ensevelir les morts, donné la liberté à de nombreux captifs, réparé autant qu'il le pouvait les maux que la ville avait éprouvés, et fait rendre le butin aux habitants, le vainqueur ordonna d'amener son arrogant rival devant lui, en présence de toute l'armée, et des grands du royaume, assemblés en cour de justice. Paulus se montra aussi humble qu'il avait été hautain auparavant. Son souverain lui ayant demandé quelle raison il avait eue de se révolter, s'il avait reçu quelque injustice? Paulus avoua n'avoir reçu que des bienfaits des mains du roi, et que l'ambition seule l'avait entraîné à l'ingratitude et à la trahison. Il se prosterna ensuite aux genoux du roi, et le pria d'épargner sa vie. « Quant à ta vie et à celle de tes compagnons, répondit le roi, j'ai promis de les épargner; et quoique vous ne méritiez guère d'indulgence, je tiendrai ma promesse. » La cour n'hésita pas à leur appliquer les décrets des conciles de Tolède, qui prononçaient la peine de mort et la confiscation, contre les crimes d'état (1). Mais Wamba, fidèle à sa parole, leur fit grâce de la vie, et se contenta de les condamner au honteux châtiment de la *décalvation* (2), et à un emprisonnement perpétuel dans les murs de Tolède. Pendant qu'il rassemblait ses forces pour prévenir une invasion des Franks, il fut averti que le *dux* Lupus ravageait le territoire de Béziers. A cette nouvelle, Wamba rétrograda pour aller le châtier; mais les ennemis avaient disparu, et leur bagage abandonné devint la proie des Wisigoths (3).

Après avoir ainsi pacifié toute la Gaule gothique, changé quelques gouverneurs, réparé les désastres causés par la guerre, expulsé les juifs, remercié l'armée victorieuse et renvoyé les soldats qui demandaient leur congé, Wamba retourna dans sa capitale, où il fit une entrée triomphale (4). Devant lui marchaient les rebelles, la tête rasée, les pieds nus, et le corps couvert de vêtements faits de poils de chameaux ou de chèvre. Paul était remarquable entre tous par la couronne

(1) Ib. c. 19, 22.
(2) Ibid. c. 23, 26.

(1) Judicium in tyrannorum perfidia promulgatum, d'après la narration de *Julian*, ouvr. cité p. 557 sq.
(2) *Julian*. l. c. c. 27. Qu'il leur eût fait crever les yeux, c'est un fait qui n'est mentionné que dans *Rod. Tol.* III, 8.
(3) *Julian.* c. 27.
(4) *Julian.* c. 28, 30.

de cuir qui ornait son front, emblème de sa vaine et passagère souveraineté. Les huées de la populace et sa condamnation à une prison perpétuelle n'étaient pas encore, au sentiment des historiens, un châtiment satisfaisant des maux dont il avait été la cause.

Après ces glorieux exploits, Wamba appliqua tous ses soins à travailler au bonheur de ses sujets. Par le zèle qu'il montra pour les arts de la paix, par les encouragements qu'il donna à l'activité bienfaisante du clergé et les efforts qu'il fit, pour améliorer la situation matérielle du royaume, il s'attira les bénédictions du peuple. Une longue paix avait énervé le courage des Wisigoths; ils n'avaient plus cette ardeur pour les combats et cet esprit d'indépendance qui les avaient distingués autrefois. Eux qui se regardaient naguère comme le peuple vaillant par excellence, voyaient maintenant, les bras croisés, les incursions des ennemis sur la frontière. Pour remédier à cet état de choses, Wamba ordonna que tous les sujets de l'empire, prêtres et laïques, seraient tenus d'accourir à la défense de la patrie toutes les fois qu'ils en seraient requis par le comte ou gouverneur de la province, soit pour repousser les attaques d'un ennemi extérieur, soit pour étouffer une insurrection intérieure. Tout duc, comte, évêque, tout membre du clergé inférieur, jusqu'aux diacres exclusivement, qui manqueraient à l'appel, étaient tenus de réparer les dommages causés par l'ennemi. Tout laïque, coupable du même crime, était condamné au bannissement et à la confiscation. Les gens de bas étage étaient passibles de châtiments corporels, ou même de la perte de leur liberté (1). On voit que cette loi mettait le glaive aux mains du clergé, habitué jusque-là à ne se servir que des armes spirituelles. Les pacifiques pasteurs du peuple se virent, par là, transformés en chefs de guerre, et obligés de mettre en oubli ces saints préceptes de douceur, recommandés par l'église. Ces nouvelles obligations n'auraient point répugné autrefois à leur caractère martial; la plupart des dignitaires de l'église appartenaient à la race conquérante, et aimaient à se montrer dignes de leur origine sur le champ de bataille comme dans leur palais. Mais au milieu du tourbillon des camps et des affaires mondaines, ils n'étaient que trop exposés, et dans le fait la discipline ecclésiastique devint tellement relâchée, que dans un concile tenu à Tolède, on crut devoir promulguer les décrets les plus sévères, pour réprimer la licence du clergé, qui ne mettait plus son ambition dans la propagation du saint évangile, mais dans la participation aux vains plaisirs du monde (1).

Comme il s'élevait de fréquentes disputes entre les évêques sur l'étendue de leurs diocèses, Wamba fit décréter une nouvelle division par un autre concile (2). Comme en outre la puissance de quelques évêques s'était accrue d'une manière démesurée, à la faveur des troubles antérieurs, Wamba jugea convenable de ramener plus de proportion entre les diocèses et les juridictions. Mais il s'attira par là la haine de plusieurs dignitaires, qui se virent resserrés dans

(1) Leg. Visig. l. 9, t. 2, l. 8, 6.

(1) Conc. Tol. XI, c. 2,5,6,7,8,9. *Isid. Pac.* 22, parle aussi d'un concile tenu cette année à Tolède, où tous les évêques d'Espagne et des Gaules furent convoqués, sous la présidence de saint Ildefonse. Mais au Conc. Tol. XI, dont nous avons les actes, paraissent seulement des évêques de la province de Tolède; Ildefonse était mort depuis 667, et *Rod. Tol.* III, 11, qui pour le reste copie *Isid. Pac.*, nomme Quiricus comme président.

(2) On a beaucoup disputé sur la question de savoir, si ce changement se fit dans le même concile, qui réforma la discipline ecclésiastique, ou dans un autre, assemblé pour cet effet seulement. M. Aschbach se décide pour ce dernier parti, c'est sa version que nous avons suivie. Ferreras (vol. II, *ad ann.* 676) conclut du silence de tous les écrivains sur le onzième concile, qui serait censé avoir fait cette nouvelle division des diocèses, que Wamba la décréta seul de sa pleine puissance. Guthrie et Gray pensent que les actes du onzième concile de Tolède, où se fit la nouvelle division des évêchés, ont été annulés, parce que

leur puissance. Malheureusement les actes de ce concile ont été perdus, et l'on ne sait pas même l'année où il fut tenu. Toutefois la chronique de Lucas Tudensis nous en a transmis quelque chose, et c'est un trésor précieux, bien qu'elle contienne beaucoup d'erreurs. On laissa subsister les six archevêchés, qui formaient en même temps les six provinces du royaume; mais on changea leurs limites. Leurs siéges étaient Tolède, Hispalis, Merida, Braga, Tarragone et Narbonne. Tolède, capitale du royaume et résidence du premier archevêque ou primat, avait dans sa juridiction dix-neuf évêchés; Hispalis ou Séville, neuf; Mérida, treize; Braga, huit; Tarragone, quinze, et Narbonne, huit. Il y avait encore deux évêchés indépendants, ceux de Léon et de Luco, de sorte que le royaume wisigoth contenait, outre six archevêchés, soixante-quatorze évêchés (1).

Pendant que Wamba était occupé à améliorer la discipline de l'Église, il fut tout à coup appelé aux armes par un ennemi jusque là inconnu aux Goths. Les successeurs de Mahomet avaient envoyé plusieurs généraux vers les contrées de l'occident; et enfin, Okba (de 670 à 683) avait soumis les provinces grecques du nord de l'Afrique, s'était emparé de la forteresse de Tanger, située vis-à-vis de l'Espagne, et était parvenu jusqu'aux bords de l'Océan.

Okba tenta bientôt de passer dans la partie méridionale de l'Espagne. Wamba informé à temps s'était préparé à repousser énergiquement une telle attaque. Les mahométans moins expérimentés dans la marine que les Goths, qui entretenaient continuellement des relations par mer avec le sud de la Gaule et l'Italie, n'eurent pas lieu de se féliciter de cette première tentative. Ils perdirent 272 bâtiments, tant grands que petits, avec une grande partie des hommes qu'ils portaient (1). C'est ainsi qu'un bras ferme sut encore éloigner pour le moment l'orage qui s'apprêtait à fondre de l'Afrique sur l'Espagne.

Au moment où Wamba croyait son trône plus solide que jamais, la trahison préparait dans l'ombre un piége à sa trop grande confiance. Du temps de Chindaswinth, Ardabast, grec de noble origine, peut-être un descendant d'Athanagild, banni de Constantinople, était venu chercher un asile en Espagne; il y avait reçu une généreuse hospitalité; il avait même épousé une princesse de la famille royale. De ce mariage était né Erwich, qui non content du titre de comte, voulut s'élever plus haut, et fit donner à son bienfaiteur un breuvage empoisonné, qui le mit à deux doigts du tombeau. Wamba tomba dans une longue léthargie 680); on lui administra les sacrements, et les évêques et les grands du palais, appelés par Erwich ou d'intelligence avec lui, revêtirent le corps d'un vêtement de pénitent, et lui rasèrent la tête, comme c'était la

le concile assemblé à Tolède en 675, n'était pas un concile général, mais seulement un synode particulier de la province de Tolède, comme on le voit clairement d'après les actes. Mais l'examen de ces mêmes actes prouve précisément le contraire. Wamba fait mention de ce concile même dans sa loi, lib. v, tit. I, l. 6, *de coercitione Pontificum, qui pro rebus, quas a suis ecclesiis auferunt, triennium intercessise, caussentur.* Cette loi fut promulguée en l'année 676, par conséquent peu de temps après la tenue du concile.

(1) Lucas Tudensis in Chr. Mundi Hisp. illust. t. IV, p. 56, sq. donne les noms des siéges épiscopaux et l'étendue de leur juridiction.

(1) *Sebast. Salmant* (qui écrivait sous Alphonse III), c. 3, est le premier historien qui fasse mention de ce fait. *Luc. Tud.*, p. 68, Rod. Tol. III, 111. *Cronica general*, fol. 255, l'ont copié. La chronique le place à tort dans l'an 681, où Wamba ne régnait pas encore. Luc. Tudens. *chron. Mundi*, l. c. dit: «Naves Sarracenorum Hispaniæ littus agressæ, occurrentibus ejus (Bambanis) exercitibus omnes ibi illi deletæ sunt et ignibus concrematæ.» Vasæus place cet événement dans l'année 675; Ferreras croit que ce fut deux ans plus tard, parce que Wamba était trop occupé auparavant de réduire ses ennemis intérieurs, comme si les Arabes avaient dû attendre poliment que Wamba pût disposer de toutes ses forces pour les repousser.

coutume (1). Dès lors Erwich se crut certain du succès de son plan. Il prit en main les rênes de l'état, et se fit proclamer roi. Mais la constitution vigoureuse de Wamba triompha de l'effet du poison, et lorsqu'il eut recouvré l'usage de ses sens, il pénétra l'infernale méchanceté et l'ingratitude de l'usurpateur (2). Mais il avait tant de grandeur d'âme et de désintéressement, qu'il aima mieux laisser ce crime impuni et se retirer dans la solitude d'un cloître, que de faire couler des flots de sang dans une guerre civile. Comprenant que la tonsure et l'imposition du froc le rendaient inhabile à régner aux yeux de ses sujets (3), et sachant d'ailleurs qu'Erwich moins sévère que lui envers les ecclésiastiques, avait le clergé pour lui, il se résigna, et signa une déclaration par laquelle il reconnaissait Erwich pour son successeur. Quant à lui, il vécut encore plusieurs années dans un couvent où il s'occupa à méditer sur le néant de cette vie (4).

Deux lois de l'empire avaient été violées à l'élection d'Erwich : d'abord il était de race étrangère ; de plus il n'avait pas été élu par le libre choix des évêques et des grands ; il était censé régner en vertu des dernières volontés du roi Wamba. Le consentement des deux ordres était donc indispensable pour rendre l'élection valide. En conséquence il convoqua un concile au plus tôt à Tolède, où se présentèrent un grand nombre d'évêques sous la présidence de Julien, archevêque de cette ville, et quinze grands du royaume (691). Erwich leur demanda de reconnaître son titre et leur présenta deux écrits pour sa justification. Dans le premier, les grands du palais attestaient avoir vu Wamba recouvert du froc de pénitent ; dans le second, ce malheureux prince exprimait le vœu d'avoir Erwich pour successeur. Enfin une troisième lettre signée de Wamba, enjoignait au primat Julien de sacrer le nouveau roi, comme c'était son devoir. Après avoir pris connaissance de ces actes, l'assemblée déclara tout d'une voix l'élection valide, et releva le peuple du serment prêté au dernier roi. Pour enlever à Wamba tout moyen de remonter sur le trône, il fut décrété que tout homme qui, même à son insu, se trouverait une fois revêtu du froc, ne pourrait le quitter sous aucun prétexte.

Les actes de ce même 12e concile, ainsi que ceux du 13e qui fut tenu deux ans plus tard (1), montrent combien le nouveau roi cherchait à se rendre agréable aux grands et au clergé. Non-seulement les plus grands priviléges furent accordés aux ecclésiastiques et aux palatins ; mais on rétablit dans leurs droits les grands qui avaient été dégradés sous le règne de Wamba, et l'on abrogea la loi salutaire qui punissait d'infamie tout noble qui en temps de guerre refusait de rejoindre l'armée du monarque. Les partisans même du rebelle Paulus furent rendus à la

(1) Conc. Tol. XII, c. 2.

(2) Mabillon parle dans la préface de la part. 2, *sect.* IV *Benedict.* de l'usage de mettre le froc au roi en cas de maladie grave. Plusieurs conciles ont décrété contre les crimes d'état la peine de la tonsure ou décalvation. Voy. Conc. Barc. (in an. 540) can. 6, 9. Concil. Tol. III, can. 12. Conc. Tol. IV,) can. 55. Conc. Tol. VI, can. 7.

(3) Voyez l'Appendice *E.* Chronol. Reg. Goth. (*Wamba*) *ab Erwigio regno privatur.*

(4) *Julian. in Chron. Isid. Pac. Chron.* et *Alph. Mag.* Plusieurs auteurs prétendent que Wamba vécut jusqu'en 688. Selon Lucas Tud. même, Cixilona, fille d'Erwich, fut accordée pour épouse au roi Egica, d'après les conseils de Wamba. Schlosser (*Die allgemein. Weltgesch.* vol. II, part. I, p. 313) prétend que les expressions consignées dans les actes du 13e concile de Tolède où Erwich dit : *Retrouctis divæ memoriæ prædecessoris nostri Vambæ regis temporibus*, prouvent que Wamba n'existait plus alors. D'un autre côté Mabillon (*De re diplomatica*, p. 536) cite des exemples qui montrent que du vivant même des princes on employait les expressions *piæ memoriæ, divæ memoriæ, bonæ memoriæ.*

(1) Le XIVe (684) concile de Tolède n'a aucun intérêt sous le point de vue politique ; il ne fit que confirmer la condamnation portée contre les Monothélites, par le 6e concile général de Constantinople.

liberté et à leur ancienne position (1). On abolit deux évêchés qu'avait fondés Wamba, et cela dans des termes qui étaient autant d'insultes pour le fondateur. Pour s'attacher également le peuple, Erwich quitta tout l'arriéré des impôts jusqu'à la dernière année de son règne. Julien, qui avait concouru à l'élévation du nouveau trône, jouit d'une si grande puissance sur le clergé goth, que celui-ci ne put s'empêcher d'en manifester son mécontentement (2).

Que le successeur de Wamba ait été tourmenté et par les nombreux troubles qu'excitèrent les partisans du gouvernement précédent, et plus encore peut-être par les reproches de sa conscience, c'est un fait qu'attestent non-seulement les actes des conciles tenus sous son règne, mais même l'ensemble de sa propre vie. Malgré tous ses efforts pour gagner la faveur du peuple, le monarque eut la mortification de voir témoigner les plus vifs regrets pour le dernier souverain.

Afin de se mettre à l'abri des révolutions à venir, il se fit déclarer inviolable lui et sa famille. Le bannissement fut décrété contre quiconque essaierait de nuire à la reine Luibigotona et à ses enfants, ou de les inquiéter dans la possession de leurs biens. Il fut en outre ordonné qu'à l'avenir la veuve du roi ne pourrait se remarier, et que celui qui oserait aspirer à sa main, encourrait la peine de l'excommunication.

Toutes ces mesures ne suffirent pas pour rassurer le roi contre la crainte d'éprouver un jour, lui et les siens, le sort qu'il avait préparé à Wamba : enfin il crut avoir trouvé le moyen de n'avoir plus rien à redouter. Wamba était encore en vie, et son plus proche parent, Egica, devait nourrir contre l'usurpateur des projets de vengeance. Pour l'apaiser, Erwich résolut de lui donner sa fille Cixilona, avec la promesse de le faire hériter du trône. Mais avant tout, Egica dut faire serment de maintenir la famille du roi dans la possession de ses biens, et de la garantir de tout dommage. De cette sorte, Erwich crut avoir mis sa maison à l'abri de la vengeance des partisans du roi déchu, oubliant que dans le cœur d'un ambitieux, les bienfaits présents n'éteignent pas le souvenir des injures passées. — Au reste, il ne goûta pas long-temps les douceurs de la royauté. Sentant sa fin approcher, il se fit revêtir d'un froc de pénitent, et résigna la couronne aux mains d'Egica (687). Mais avant d'expirer, il lui fit jurer d'étendre une main équitable sur le peuple confié à ses soins.

A peine maître du trône, par la mort de son beau-père, Egica sentit se réveiller toute sa haine pour le perfide ennemi de Wamba. Toutefois, il suivit, pour consolider sa couronne, la même politique que son beau-père. Son premier soin fut de rendre odieuse et méprisable la mémoire du feu roi, en se montrant comme un prince rempli de douceur et de justice. Il résolut aussi de relever le parti opprimé sous le dernier règne, afin de se ménager un puissant appui. En conséquence, une diète fut convoquée à Tolède, et le nouveau roi vint demander conseil à l'assemblée, sur les doutes cruels dont son esprit était obsédé. — Son prédécesseur avait exigé de lui deux serments inconciliables : par le premier, il s'était engagé à servir de protecteur à la famille du feu roi, et à ne se regarder que comme l'instrument de son beau-père (1) : dans le second, il jurait de n'avoir qu'une même justice pour tous; mais comment remplir ce dernier engagement, sans réparer toutes les injustices du règne qui venait de finir? Des hommes de noble race n'avaient-ils pas été réduits en servitude, mis à la torture et dépouillés de leurs richesses? La restitution des biens confisqués lui était imposée par son dernier serment;

(1) Voir là dessus les deux premiers canons du XIII concile et le septième du XII.

(2) Conc. Tol. XII, can. 6. Ferreras conteste que les évêques se soient adressés au pape et en aient obtenu le privilége d'être soumis à son autorité immédiate et non à celle du primat.

(1) Conc. Tol. XV. Le roi, dans un discours,

mais comment, sans manquer au premier, dépouiller la famille d'Erwich, qui avait profité des confiscations? Il s'en remettait à la sagesse de l'assemblée, pour éclairer sa conscience, et décider auquel des deux serments il devait s'en tenir. Tels furent les prétextes qu'il mit en avant; mais c'était évidemment plutôt par hypocrisie et par désir de popularité, que par incertitude de ce qu'il avait à faire. La décision du concile était facile à prévoir, les souples ecclésiastiques qui avaient depuis long-temps perdu de vue l'indépendance de leur profession, et étaient devenus les simples ministres du monarque (dans le fait, les évêques étaient, *ex officio*, ministres de la couronne, dans un état qu'on peut appeler théocratique), prononcèrent comme le roi le désirait. Ils puisèrent les motifs de leur décision dans les saintes écritures et dans les préceptes des pères de l'Église. D'une voix unanime ils relevèrent le roi de son serment en faveur de la famille d'Erwich; car le bien être d'une seule maison ne pouvait balancer l'intérêt commun. Le prince fut donc autorisé à récompenser ou à punir chacun de ses sujets, les membres de la famille d'Erwig entr'autres, selon que la justice lui paraitrait l'exiger, et à ne pas exposer le salut de son âme par une coupable condescendance aux dernières volontés d'Ewich.

Ayant su mettre ainsi de son côté les apparences du bon droit, il put sans inquiétude réparer aux dépens de la famille d'Erwich les vexations du règne précédent, relever ceux qui avaient été abattus, rendre les biens à ceux qui avaient subi des confiscations, rétablir dans leur noblesse ceux qui avaient été dégradés. Il éloigna de lui son épouse, Cixilona (1). On ne sait si ce fut d'après les conseils de Wamba; mais du consentement des grands et des évêques, ou de sa toute puissance royale, il nomma le fils qu'il avait eu d'elle, gouverneur de la Galice, pour lui frayer le chemin au trône. Comme il arrive toujours, en voulant se concilier un parti, il irrita l'autre, la situation du royaume ne fit qu'empirer. Le nombre des factions se multiplia, les haines s'aigrirent, et l'élévation d'un parti aux dépens d'un autre, ne put passer pour une bien habile médiation. La tranquillité de l'empire devint fort incertaine, la monarchie chancelante. L'étendue illimitée du pouvoir royal, l'esprit ambitieux du clergé et de la noblesse, qui, loin d'être les soutiens du trône, s'en montraient quelquefois les plus dangereux ennemis, enfin la corruption générale, étaient autant de puissants germes de ruine et de décadence. Les anciennes vertus germaniques s'étaient éteintes avec les années; la faiblesse et l'indolence avaient remplacé l'énergie antique. La pureté primitive des barbares avait disparu sous une multitude de vices hideux (2). L'idolâtrie s'était glissée à la place d'un culte divin. Le clergé lui-même, au lieu d'être un modèle d'édifiante piété, semblait rivaliser avec les autres ordres dans cette lutte de licence effrénée et de passions mondaines. De toutes parts on désertait les saints asiles de la dévotion, et l'autel du Seigneur restait solitaire, tandis que ses prétendus serviteurs dissipaient dans la débauche les trésors ar-

expose qu'il avait juré « quo pro omni negotio filiorum suorum ita me ipsum opponendo sollicitus essem, qualiter eorum causæ ad victoriam pervenirent, et quidquid me pro quibuslibet causis imperasset, in omnibus jussa ejus implerem. » On y retrouve le serment lui-même dans toute son étendue.

(1) Chronol. Reg. Goth. *filium Erwigii cum juratione* (mieux *conjuratione*) Wambæ subjecit Luc. Tud. Chr. mundi, p. 69. Avunculus ejus rex Wamba ei præcepit, ut conjugem dimitteret eo quod pater ejus Erwigius eum callide expulisset a regno.

(2) V. les peines infligées aux vices contre nature dans le Conc. Tol. XVI, c. 3. Ce concile donne surtout dans ses statuts une triste image de la dégénération des Goths et du bouleversement du royaume. Quelle différence de cette peinture aux éloges que leur donnait auparavant *Salvian!* (De Guberm. Dei l. 5.)

rachés à la pieuse crédulité des fidèles (1). La misère était devenue si générale, que pour une foule d'hommes la vie n'était plus qu'un fardeau insupportable dont ils se délivraient par le suicide (2).

Ce court règne de huit ans enleva au royaume des Wisigoths la plupart des fruits que lui avaient assurés les sages mesures de Chindaswinth, Réceswinth et Wamba; l'orgueil des grands, qui avait été presque entièrement dompté, se releva plus redoutable que jamais, parce qu'on leur accorda de nouveaux priviléges, et que le droit d'élection qui leur fut confirmé répandit parmi eux le germe de la révolte. Le clergé augmenta sa puissance, et se hâta de faire remettre en vigueur les lois contre les juifs, qui étaient tombées en désuétude.

Il est juste de dire qu'Egica fit ses efforts pour arrêter le mal et y remédier. Il ne refusa aucune franchise aux églises et aux prêtres; il chercha à alléger le fardeau des impôts, et sa vie fut un modèle de piété (3). Mais tandis qu'il s'occupait du bonheur de son peuple, un ambitieux prélat complotait dans l'ombre. Sisebert, malgré la haine de la nation, qui détestait en lui un profanateur des choses saintes (4), s'était élevé au premier siége du royaume, l'archevêché de Tolède, après la mort du savant et vénérable Julien. Mais son ambition visait encore plus haut. Foulant aux pieds les premiers devoirs du prêtre, l'humilité et l'obéissance, il ne craignit pas de se mettre à la tête d'une conspiration qui menaçait le trône (692). Allié par sa naissance aux premières familles du pays, et sachant bien que les factions n'attendaient qu'un chef, il ne lui fut pas difficile de se faire un puissant parti. Lui et les siens ne voulaient rien moins que se défaire du roi, de sa famille, et de cinq courtisans qui lui étaient dévoués, afin de pouvoir ensuite disposer de la couronne (1). L'histoire antérieure nous montre que de telles conspirations, conduites par des membres influens du clergé, pouvaient réussir. Pour être plus sûr du succès, Sisebert lia des intelligences avec la veuve d'Erwich, qui devait probablement, d'après son plan, épouser le roi futur, et gagner ainsi à sa cause le parti opprimé par Egica (2). Heureusement cette œuvre de ténèbres ne vit pas le jour; le complot fut dénoncé au roi, qui s'empara aussitôt de la personne de Sisebert. Cependant à cette nouvelle ses complices prirent les armes pour tenter la fortune de la guerre; mais trop faibles et trop désunis pour lutter contre les forces royales, ils commencèrent bientôt à se débander; les uns réclamant la clémence du roi, les autres cherchant leur salut dans les pays étrangers.

La triste situation du royaume, et le procès du traître Sisebert, engagèrent le roi à convoquer à Tolède un concile général (693). Sisebert, convaincu de son crime, subit toute la rigueur des lois; il fut déposé comme rebelle et parjure, dépouillé de ses biens au profit du trésor royal, et condamné à l'excommunication et au bannissement (3). Le clergé déclara qu'il ne serait réadmis dans le sein de l'église que sur son lit de mort. En même temps on renouvela le canon d'un concile précédent, portant que quiconque attenterait à la vie du roi, de sa femme et de ses enfants, serait excommunié, et que quiconque s'engagerait dans une conspiration contre le

(1) Acta Conc. Tol. XVI. Discours du roi, etc. 5.
(2) Ib. c. 4.
(3) Tout cela se trouve affirmé dans le Conc. Tol. XVI, c. 8.
(4) Il osa monter sur la chaise sur laquelle la sainte Vierge se tenait quand elle avait apparu à saint Ildephonse, et revêtir l'habillement céleste qu'elle-même lui avait donné. Sisebert s'était en outre moqué d'un prêtre qui faisait un prêche sur cette apparition miraculeuse.

(1) Conc. Tol. XVI, c. 9, 12.
(2) Dans un concile tenu à Sarragosse en 691, on décréta que la veuve du roi devait se renfermer dans un cloître, de même que dans le 13e concile de Tolède, on avait déjà décidé qu'il ne serait pas permis à la veuve du roi de se remarier.
(3) Conc. Tol. c. 9, 12.

royaume, perdrait ses honneurs et priviléges, et deviendrait l'esclave du roi.

A peine ce complot était-il réprimé et puni qu'un autre, dont l'exécution aurait pu avoir les conséquences les plus terribles pour l'Espagne entière, vint éveiller toute la vigilance du roi. On sait que la plupart des juifs répandus en Espagne, opprimés par des lois rigoureuses, ou poussés par l'appât des récompenses, par la promesse de l'état d'homme libre et de l'exemption des impôts, avaient pris le masque du catholicisme. Mais si leur genou fléchissait devant la sainte hostie, leur cœur en faisait raillerie, et soupirait après le jour de la liberté et de la vengeance (1). Ils n'ignoraient pas que leurs frères d'Afrique, soumis à la domination arabe, jouissaient du libre exercice de leur culte, pourvu qu'ils payassent un tribut déterminé. C'était une situation digne d'envie pour les malheureux juifs d'Espagne. Dans l'espoir d'obtenir la même liberté, si les musulmans devenaient maîtres de la péninsule, ils firent alliance avec les juifs d'Afrique, et ceux-ci promirent d'exciter l'ambition de leurs maîtres à porter la conquête de l'autre côté du détroit (2). Mais Egica eut vent de ce complot, malgré la prudence et le secret avec lequel tout était conduit. Afin d'en prévenir l'explosion, il convoqua un nouveau concile (694), et en réclama les mesures les plus énergiques. Et en effet, l'énormité de ce double attentat contre la religion et la patrie semblait demander le plus sévère châtiment. Le concile décida en conséquence, que les juifs seraient privés de leurs biens, réduits en servitude avec leurs femmes et leurs enfants, et partagés entre des catholiques éprouvés. Afin de fermer à leurs descendants toute voie de retour vers l'hérésie, il fut décrété en outre que les enfants au-dessus de sept ans seraient enlevés à leurs parents pour être élevés dans le culte catholique; enfin les jeunes filles ne purent prendre que des maris chrétiens, et les jeunes gens que des épouses chrétiennes (1). On espérait ainsi effacer jusqu'aux dernières traces du judaïsme; mais le feu de la haine couvait au fond du cœur des opprimés, et cette haine pouvait devenir un puissant auxiliaire pour les Arabes, qui malgré la découverte de la conspiration parurent avec une flotte sur les côtes de la Péninsule; heureusement le courage de Theudemir, chef de la flotte des Goths, parvint à repousser cette nouvelle tentative (2). On ne sait si une bataille navale fut livrée, ni dans quelle contrée les deux partis ennemis se rencontrèrent; les détails de cette guerre sont tout-à-fait inconnus, faute de documents.

On ne sait également rien de précis sur la guerre qu'Egica fit dans la Gaule; il est même incertain si ce fut contre les Franks, ou contre les Vascons qu'il eut à combattre. Mais ce qu'il y a de constant, c'est qu'Egica n'eut pas le dessous. On rapporte que trois batailles furent livrées sans que la victoire se déclarât pour l'un des partis (3).

Il fallait que le monarque wisigoth eût acquis un grand crédit, puisque dans la dixième année de son règne, il vint à bout de faire asseoir son fils Witiza à côté de lui sur le trône, au mépris de la constitution (698). Il est vraisemblable qu'il ne l'avait d'abord nommé gouverneur de la Galice, l'ancien royaume des Suèves, qu'avec le consentement des grands et du clergé; mais que plus tard il l'associa au trône de sa pleine

(1) Conc. Tol. c. 1.
(2) Conc. Tol. XVII, in tomo Regio.

(1) Conc. Tol. XVII, c. 8.

(2) *Isid. Pac.* 38, dit positivement: In *Græcos* qui æquoreo navalique descenderant..... triumphaverat. Cependant tous les écrivains postérieurs, qui ne peuvent le tirer que de lui, ainsi que Depping, t. II, p. 296, et Aschbach, p. 301, parlent d'une flotte arabe. Je ne trouve dans les sources arabes aucune trace d'une bataille navale qui ait été livrée à cette époque.

(3) *Alphons. Magnus in Chronic.* parle de cette guerre. *Lucas Tudensis* dit à ce propos : *Cum Francis ter bellum gessit: sed nullum triumphum habuit, nec quidem victus fuit.*

autorité (1). Depuis lors jusqu'à la fin du règne d'Egica, les monnaies portèrent deux têtes, avec cet exergue : *Concordia regni* ; ce qui tendrait à faire croire que tous deux régnaient en même temps sur toutes les provinces.

Lorsqu'Egica eut la satisfaction de voir l'intérieur du pays pacifié, les ennemis du dehors tenus en respect et son fils chéri du peuple, il mourut d'une mort paisible, après treize ans de règne (en 701). A peine avait-il rendu le dernier soupir, que Witiza s'empressa de saisir la couronne et de se faire déclarer roi unique (2). Le royaume était alors dans une situation florissante, les arts et les sciences y étaient cultivés avec succès, et la prospérité y avait atteint un degré inconnu dans tout autre état contemporain ; le gouvernement avait bien autrement d'énergie que la France déchirée par les factions et gouvernée par des fantômes de rois. La puissance et la constitution des Goths auraient pu se maintenir long-temps encore, si l'ambition des grands, ce ver rongeur, n'avait miné constamment l'édifice politique, de telle sorte qu'il ne fallait qu'une légère secousse pour le faire crouler.

(1) *Isid. Pac.* 29, place ce fait dans l'Era 736. Le cont. chr. *Joa. Bicl.* dans l'Era 732 ; *Seb. Salmant.* c. 5, dans la dixième année du règne d'Egica. Cf. *Luc. Tud.* p. 69, et Masdeu, t. IX, p. 33, 36. L'histoire de Languedoc, t. I, p. 375, prétend que cette double royauté s'étendit aussi sur la Septimanie, et elle s'appuie pour cela sur une médaille qui fut frappée à Narbonne vers cette époque. Cette médaille représente d'un côté les têtes des deux rois séparées par une croix, avec ces mots autour :

I. DI. NM. EGICA. RE.

On lit au milieu du revers le mot *Narbo* tracé par cinq lettres romaines rangées de la manière suivante en forme de croix :

N
BAO
R

Avec cette inscription autour :

WITIZAN. R.

(2) Chron. Reg. Goth. *Seb. Int.* 6. *Isid. Pac.*

Les prétextes ne manquaient pas aux mécontents. La constitution venait d'être violée encore une fois ; un roi s'était placé lui-même sur le trône au mépris du droit d'élection des nobles wisigoths (1), et la couronne paraissait désormais fixée dans la famille d'Egica. Cette espèce d'usurpation ne pouvait manquer d'éveiller de jalouses rivalités. Néanmoins Witiza chercha, par la modération de son gouvernement, à cicatriser les plaies de l'état. Non-seulement il reçut en grâce ceux que la sévérité de son père avait frappés, et les rappela de l'exil, mais encore il les rétablit dans leurs dignités. Quiconque avait été victime d'une injuste oppression sous le règne d'Egica, fut comblé de bienfaits ; et tous ceux que la confiscation avait atteints, rentrèrent dans leurs biens. Toutes les obligations écrites (2) que le père avait obtenues par ruse et par violence, furent brûlées par le fils dans une assemblée publique. Ainsi tous les innocents furent libérés des obligations impossibles à remplir ; ils recouvrèrent même leurs biens, et les premières charges de la cour furent pour eux. Bientôt on vit l'allégresse et le bonheur régner dans toute l'Espagne, et depuis les Pyrénées jusqu'aux colonnes d'Hercule, on n'entendait que les louanges du roi.

Tel est le fidèle tableau du règne de Witiza, s'il en faut croire les chroniqueurs espagnols les plus rapprochés de ce temps (3). Il est impossible d'y trouver une ombre de reproche, et leur véracité ne saurait être suspecte. Et cependant, par une étrange contradiction, tous les historiens postérieurs, sans nommer les sources où ils puisent, s'accordent à nous représenter ce même prince comme un monstre qui, non content de réunir en lui l'assemblage

(1) *Isid. Pac.* 29, dit la même chose de Witiza : Patris succedens in solio *petulanter*.

(2) Je traduis ainsi le mot *cautiones*, quoique les modernes, et même *Aschbach*, p. 303, entendent par là des papiers d'un contenu séditieux.

(3) Voyez continuat. Chron. *Joa. Bicl.* (qui termine sa chronique à l'année 721), n. 43, et *Isid. Pac.* (qui écrivit dans l'année 750), n. 29, 30.

des vices les plus hideux, faisait un devoir du crime à tout ce qui l'entourait. Ils le représentent comme l'auteur de tous les maux qui amenèrent la ruine de l'empire, et aucune expression n'est assez forte au gré de leur haine. Le défaut de documents contemporains ne nous permet pas de donner une histoire authentique de ce prince. Quoi que nous fassions, nous n'espérons pas arriver à des conclusions qui satisfassent tout le monde; néanmoins, nous croyons utile d'essayer d'expliquer ces contradictions, et d'apprécier les divers témoignages, afin de faire voir pourquoi, à mesure que les historiens s'éloignent de l'époque de Witiza, leurs récits deviennent plus détaillés, et leur réprobation plus vive.

Un siècle après sa mort, un court passage d'un chroniqueur étranger (1) nous apprend que Witiza était adonné à la luxure la plus effrénée, et qu'il était un objet de scandale pour les prêtres comme pour les laïques. On trouve des imputations encore plus odieuses dans un chroniqueur espagnol (2) qui vivait vers la fin du neuvième siècle: «Witiza, écrit cet auteur, plongé dans les plus honteuses débauches, vivait entouré d'une foule de femmes et de concubines, et afin d'échapper aux censures ecclésiastiques, il osa dissoudre les assemblées des évêques et braver les canons de l'église; il alla même jusqu'à ordonner aux évêques et aux prêtres de se marier. Ces impiétés furent la cause de la ruine des Goths! »

Une autre chronique de même date (3) ne dit rien de la décadence de la discipline ecclésiastique, ni de la vie licencieuse du roi; mais elle nous apprend que du temps de son père, pendant qu'il était gouverneur de la Galice, le jeune prince avait tué dans un accès de colère (1) le duc Fafila, père de Pélayo (Pélage), et que plus tard, lorsqu'il fut devenu roi, il chassa Pélayo de Tolède, en haine de son père.

C'est à l'aide de tous ces témoignages, qui ont acquis près de la postérité une si fâcheuse réputation à Witiza, qu'un moine (2) du onzième siècle, plus amoureux des ornements oratoires que de la vérité historique, traça le portrait de ce monarque. Il ajoute: que Theudefred, *dux* de Corduba (Cordoue), issu de sang royal, avait eu les yeux crevés par l'ordre du roi, qui redoutait son ambition.

C'en était bien assez pour flétrir la mémoire de Witiza. Mais comme si ces imputations ne suffisaient pas encore à l'animosité du clergé, un évêque (3) espagnol du treizième siècle vint ajouter de nouveaux traits à cette hideuse peinture. Après avoir reproduit presque dans les mêmes termes, tous les reproches de ses devanciers, il ajoute: qu'afin de prévenir toute résistance à sa tyrannie, Witiza avait fait abattre les murailles des villes à l'exception de Tolède, Astorga et Tuy; que ce Theudefred, mutilé par son ordre, était le fils du roi Chindaswinth (4), que Pé-

(1) Chro. Moissiacense ad ann. 715, ap. *Pertz* Monum. hist. Germ. t. I, p. 290. *His temporibus in Spania super Gothos regnabat Witicha, qui regnavit annis VII et menses III. Iste deditus feminis, exemplo suo sacerdotes ac populum luxuriose vivere docuit, irritans furorem Domini.*

(2) *Sebast. Salmant.* c. 6.

(3) La *Chron. Albeldense*, n. 46, mais ce passage ne se trouve que dans le manuscrit du cloître de S. Milan (V. Esp. Sagr. t. XIII, p. 449, note 1), et n. 50. Quoi qu'il en soit, on ne doit pas considérer ce document comme un mémoire composé pour l'histoire de Witiza, mais comme un éclaircissement sur l'origine de Pelayo: la plupart des auteurs espagnols de notre temps sont portés à rejeter comme fabuleux les vices de Witiza. *Mayans* dit que ce fut le plus juste et le plus sage des princes wisigoths. C'est tomber dans un autre extrême; l'un ne peut pas plus se soutenir que l'autre.

(1) Roderic. Tol. l. III, c. 18. « Fafillam Witiza, occasione uxoris, fuste in capite vulneravit: ex quo vulnere mortuus fuit juxta urbicam. » *Occasione uxoris* est très-vague. De laquelle s'agit-il? on ne le dit pas. *Luc. Tud.* p. 69, seul dit: Uxore Witizæ instigante.

(2) Monachus Silensis. 6, 14, 15.

(3) *Luc. Tud.* p. 69.

(4) L'invraisemblance est frappante. Chindaswinth, vieillard nonagénaire, mourut en 652.

layo, fils de Fafila, n'avait pu échapper que par la fuite aux embûches de l'assassin de son père; que l'évêque de Tolède, Julien, avait été chassé de son siége, contrairement à toutes les lois de l'église, afin de faire place au propre fils du roi Oppas (1), déjà évêque d'Hispalis; enfin, que pour comble d'impiété, il avait levé la sentence de bannissement prononcée contre les Juifs, et accordé les droits de cité à ce peuple maudit. Aussi, la colère du Très-Haut ne manqua-t-elle pas de se venger de tous ces attentats, par la dissolution de l'empire wisigoth.

Vers le même temps où cet évêque composait l'histoire de Witiza, un archevêque de Tolède (2) écrivait les faits et gestes des Wisigoths, d'après des annales et des traditions récentes. Grâce au hasard ou à l'activité de ses recherches, il se trouva en possession de toutes ces chroniques et d'autres documents authentiques sur le règne de Witiza. Mais comme en même temps, il avait devant les yeux les vieilles chroniques altérées par des interpolations, il ne put se résoudre à prêter aux unes foi entière, et à rejeter complètement les autres. Il prit donc un moyen terme, par lequel il crut concilier les deux exigences. Il nous montre d'abord (3) Witiza comme un prince modèle, comme le père de son peuple, puis tout-à-coup, par une étrange contradiction, il fait de ce prince vertueux un débauché sans frein, et lui prête tous les traits infâmes que nous venons de lire (4). Long-temps après cet auteur, tous les historiens espagnols ont suivi la même marche (5) jusqu'à ces dernières années, où des esprits impartiaux et consciencieux ont cherché à réhabiliter la mémoire de Witiza (1).

Si nous résumons les accusations que la postérité à portées contre ce prince, nous voyons qu'on lui reproche une scandaleuse licence, la ruine de la discipline ecclésiastique, la rébellion contre l'église, et enfin, une foule de cruautés contre les grands de son royaume. Si d'un autre côté nous soumettons à l'examen la liste de ses accusateurs, nous reconnaîtrons que depuis le premier jusqu'au dernier, tous appartiennent à l'état ecclésiastique (2). Plus les témoignages se rapprochent de notre époque, et plus on doit s'attendre, en raison de la prépondérance croissante du clergé, à trouver en eux de haine contre un prince qui ne montra peut-être pas pour cette classe la même bienveillance que ses prédécesseurs. Ce qui dans tous les cas paraît positif, c'est que Witiza ne vécut pas en bonne intelligence avec son clergé. Nous lisons déjà dans un document fort ancien (3), que ce prince avait

---

D'après *Rod. Tol.* III, 16, Theudefred était fils de Receswinth.

(1) *Luc. Tud.* se trompe encore ici. Il n'y avait de ce temps aucun évêque Julien de Tolède, et Oppas n'était pas fils de Witiza; c'était son frère. V. *Isid. Pac.* 36.

(2) *Rodericus Toletanus.*

(3) L. III, c. 14, évidemment en se servant des termes de Isid. Pacensis.

(4) Ibid. c. 15, 16, d'après *Seb. Salmant.* et autres.

(5) Ainsi *Moralès, Mariana, Ferreras; Aschbach* lui-même incline pour eux, et tombe dans une erreur tout-à-fait dénuée de preuves.

(1) D'abord *Pellicer* dans ses *Annales de la Monarquia de las Españas despues de su perdida ;* mais surtout *de Gregorio Mayans y Siscar* defensa del rey Witiza. Valencia, 1772 (Deutsch in Bueschings Magazin. P. 1, p. 579).

(2) La lettre de saint Boniface de Mayence au roi saxon Ethelbald (ep. 19) fait déjà allusion à la décadence des mœurs en Espagne, dont il avait vu la conquête par les Arabes, lorsqu'il dit: *Quod si gens Anglorum — spretis legitimis matrimoniis per adulteria diffluit, nascitura ex tali commixtione sit gens ignava et Dei contemptrix, quæ perditis moribus patriam pessundet; sicut Burgundionibus et Provincialibus et Hispanis contigit, quos Sarraceni multis annis infestarunt propter peccata præterita.* Ce passage était peut-être sous les yeux de l'auteur de la Chron. Moissiac.; mais comme l'a prouvé *Ant. Augustin. de emend. Decr. Grat.* l. II, dial. 3, il a été admis avec des altérations dans *Gratiani Decr. dist.* 56, can. 10, *si gens Anglorum*, duquel canon *Luc. Tud.* a copié littéralement plusieurs mots.

(3) *Isid. Pac.* 35. *Sinderedus — sanctimoniæ*

engagé le saint évêque de Tolède, Sindered, à persécuter les prêtres de son diocèse, les plus recommandables par l'âge et par les vertus. Était-ce par zèle outré pour la discipline ecclésiastique? était-ce par mauvais vouloir? c'est ce qu'il est difficile de décider, d'après le texte obscur du document. Mais ce qui reste constant, c'est que le roi n'entrava pas, comme on le prétend, les assemblées du clergé (1), et nous savons qu'un concile fut tenu à Tolède sous son règne (2): par malheur, les actes de ce concile ont été perdus, et cette circonstance, occasionée peut-être par la chute du royaume wisigoth, est devenue pour la postérité prévenue, le texte d'une nouvelle accusation; en effet, on a soupçonné que les décrets de ce concile avaient été anéantis après la mort de ce monarque, parce qu'ils étaient en contradiction avec les lois fondamentales de l'église, et présentaient une tendance hérétique (3).

Si donc l'accusation d'avoir causé le relâchement de la discipline ecclésiastique, et détruit les lois de l'église, ne semble pas avoir grand fondement, on ne doit pas tenir plus de compte du reproche d'avoir donné au clergé un scandaleux exemple, et hâté par là la ruine du royaume. Et, en effet, comment prendre au sérieux l'odieuse inculpation d'avoir vécu entouré de concubines, déshonoré sans distinction les femmes et les filles de ses sujets, même celles de ses courtisans les plus dévoués? Est-il donc croyable que cette circonstance eût échappé à ses contemporains, qui n'en disent pas un mot; et dans tous les cas, comment expliquer ce concert de louanges, qu'ils font entendre en faveur de son gouvernement? Qu'au milieu de la corruption générale, le monarque se soit seul distingué par une vie pure et sans tache, c'est ce dont il est permis de douter. Mais qu'il ait donné l'exemple de la licence au clergé et l'ait entraîné aux mêmes vices, c'est un reproche qui tombe non sur lui, mais sur ses accusateurs, puisque leur devoir n'était pas de le suivre dans ses écarts, mais de le précéder dans le chemin de la vertu. Enfin, les prêtres d'alors n'avaient besoin ni de permission, ni d'ordre pour quitter le célibat, puis qu'aucune loi ne leur défendait le mariage.

Par conséquent, ce n'est ni dans la destruction de la discipline ecclésiastique, ni dans la rébellion contre l'église romaine, ni même dans la corruption des mœurs, qu'il faut chercher la véritable cause de la chute de la puissance wisigothique. Elle avait été préparée de longue main par l'anéantissement de tout patriotisme, par l'ambition déréglée des grands, qui aimèrent mieux livrer leur patrie au funeste patronage de l'étranger, que de prêter assistance à leur roi. Les descendans des familles déchues ambitionnaient la couronne, et voyaient avec un dépit jaloux, qu'elle commençait à devenir le patrimoine d'une seule maison. On ne saurait donc s'étonner si Witiza, à qui l'impuissance des lois interdisait toute autre ressource, eut recours aux rigueurs et à la violence. On ne sait pas positivement comment la couronne lui fut enlevée, s'il succomba dans une bataille, ou fut assassiné

studio claret : atque longævos et merito honorabiles viros, quos in suprafata sibi commissa ecclesia reperit, non secundum scientiam zelo sanctitatis stimulat, atque instinctu jam dicti Witizæ principis eos sub ejus tempore convexare non cessat.

(1) *Isid. Pac.* 29.

(2) *Rod. Tol.* III, 14.

(3) Tout le monde sait que les actes du Conc. Tol. XVIII, sont perdus; on ignore également l'année où il a été tenu. Dans une liste des conciles, qui se trouve sur une vieille feuille de parchemin, représentée par *Florez*, t. VI, p. 233, 234, on lit ceci: Synodus XVIII Toletani concilii L... (sc. episcoporum). Il paraît résulter de là que les actes de ce concile furent aussi admis dans la collection des lois ecclésiastiques. *Baronius* au contraire (ad ann. 701, n. 11, 22) affirme que Witiza a révoqué les statuts de ces assemblées, lorsque vers ses dernières années il se plongea dans le vice; puis il cite deux lettres de Grégoire VIII pour prouver que l'Espagne, avant la conquête des Arabes, était tributaire du saint siége et que ce tribut ne fut refusé que par le rénégat Witiza.

dans son palais, ou s'il s'ensevelit dans l'ombre d'un cloître, ou si enfin il mourut de mort naturelle (1). Toujours est-il vrai que son avénement, dans lequel les grands ne virent qu'une injuste spoliation, les remplit d'un tel courroux, qu'ils ne rêvèrent plus que complots et rébellion.

Ainsi rien n'est moins prouvé que les imputations lancées contre Witiza par certains chroniqueurs, et c'est toujours dans l'ambition des grandes familles qu'il faut aller chercher la cause des conspirations qui troublèrent son règne, et qui peut-être amenèrent sa chute. Ce Theudefred, à qui il fit crever les yeux dans Cordoue, ce Pélage, qui fut forcé de s'enfuir dans les montagnes du nord, étaient des chefs de complots, issus, selon les chroniqueurs, des anciens rois. Ces agitations intérieures n'empêchèrent cependant pas Witiza de repousser avec de grandes pertes une flotte arabe, qui parut sur les côtes et essaya un débarquement en 709. Mais il paraît que les grands, surtout ceux d'origine romaine ou espagnole, de concert avec une partie du clergé, profitèrent de l'occasion pour former un nouveau complot. Roderich, fils de Theudefred (2), se mit à la tête des conjurés; chaque jour aussi le roi indisposait davantage les grands, parce qu'il prétendait gouverner sans contrôle. Ce complot eut-il une heureuse issue et mit-il ses auteurs en possession du pouvoir, ou la mort naturelle ou violente de Witiza en rendit-elle l'exécution inutile? c'est ce que les documents ne nous disent point: tout ce qu'on sait, c'est que Roderich fut proclamé roi, non pas selon les voies régulières (1), mais seulement par son parti, qui eut de la peine à se soutenir contre le parti contraire, conduit par les

(1) Isid. Pac. Rod. Tol. et Luc. Tud. sont à ce sujet dans une contradiction évidente entre eux et avec les autres historiens. L'assertion de l'évêque Roderigue, que Witiza avait eu les yeux crevés, et qu'il avait encore vécu deux ans à Cordoue comme prince déchu, a déjà été refutée par Mariana, qui dit : ***Numero et diligentia potiores historici Witizam ex morbo Toleti obiisse confirmant.*** Seulement Mariana a la mauvaise habitude de ne point citer ses autorités, et de supposer qu'on doive le croire sur parole. La Chronique d'Alphonse-le-Grand se borne à dire : ***Witizane defuncto, Rudericus a Gothis eligitur in regnum;*** la ***Chronicon Moissiacense***, l. c. ne parle pas du destin de Witiza; elle dit seulement : ***Gothi super se Rodericum regem constituunt.***

(2) ***Roder. Tol.*** l. III, c. 17.« Igitur Rodericus, filius Theodofredi, quem Witiza ut patrem privare oculis visus fuit, favore Romani senatus, qui eum ob Recisuindi gratiam diligebat, contra Witizam publicè decrevit rebellare, qui viribus præeminens cœpit eum, et quod patri suo fecerat, fecit ei. » Guthrie et Gray prétendent qu'on doit entendre par ***Senatus romanus*** les Romains de l'Italie ou les Grecs. Ces auteurs se trompent; on avait, il est vrai, tenté la fusion des Goths et des Espagnols ; mais cette fusion était loin d'être complète, et par ***Romani*** les chroniqueurs de cette époque entendent toujours les Espagnols.

Pour faciliter l'intelligence du texte, je place la table généalogique suivante, comme elle résulte des écrivains que j'ai cités. On ne peut mettre en doute l'existence des personnes qui y sont nommées.

CHINDASWINTH

RECESWINTH	FAVILA, duc de Cantabria	N. N. fille (?) mariée à Artabast.
THEUDEFRED (*Rod. Tol.* III, 16.) D'autres le font fils de Chindaswinth.	PELAYO, (Les calculs chronologiques prouvent l'invraisemblance que Pelayo ait été petit-fils de Chindaswinth.)	EXWICH
RODERICH		CEXILONA, mariée à *Fgica*, parent de Wamba.
WITIZA	OPPAS, Evêque d'Hispalis. D'après *Luc. Tud.* p. 69, fils de Witiza.	N. N. sa fille (?), mariée au comte Julien.
EBA. SISEBUTH D'après *Luc. Tud.* p. 10. Ils s'appelaient Farmarius et Expulia.		

(1) Continuat. Joan. Bicl. (Ap. Florez, ***Esp. Sagr.*** t. VI, p. 430). ***Rodericus furtim magis quam virtute Gothorum invadit regnum annum unum.*** Le plus ancien écrivain de ce temps, Isid. Pacens., dit du même : ***Rodericus tumultuose regnum hortante Senatu romano*** (c.-à-d. les grands d'origine romaine) ***invadit.*** En parlant de sa chute il rappelle également son usurpation : eoque prælio, fugato omni Gothorum exercitu, qui cum eo æmulanter fraudulenterque ob ambitionem regni advenerant (Rodericus) cecidit. Sicque regnum simulque cum patria male cum æmulorum internecione amisit.

fils de Witiza, Eba et Sisebuth, et leur oncle l'archevêque Oppas. Une sanglante guerre civile ayant pour objet la couronne, que les fils de Witiza réclamaient probablement en vertu des canons du XVIIIe concile, désola le pays. Roderich avait pour lui le titre de roi, et une grande partie des grands et du clergé. Tout marchait dans son parti avec promptitude et unité; de là sa prépondérance qui le mit bientôt en possession du trône, sans toutefois pouvoir désarmer ses adversaires. Ceux-ci attendaient un moment favorable; le gouvernement tyrannique et les mœurs dissolues de Roderich, en le rendant de jour en jour plus odieux, ne tardèrent pas à leur donner l'espérance que ce moment approchait. Les deux partis étaient donc prêts à en venir aux mains de nouveau, et le gouvernement privé de toute énergie, lorsque les sectateurs de Mahomet réunirent de nouvelles forces et fondirent sur ce malheureux royaume. Tel est le récit des chroniqueurs nationaux.

Mais les historiens arabes, qui puisèrent peut-être à des sources antérieures, présentent une autre version: ils prétendent que Roderich n'était pas de sang royal, pas même de la noble race des Goths, mais qu'à la mort de Witiza il s'était emparé du trône par violence; qu'il s'y était maintenu par son énergie et ses grandes capacités, qu'il avait en outre un nombreux parti parmi les grands; que les fils mineurs de Witiza avaient par conséquent été exclus du trône, mais que Roderich leur avait laissé la vie et leur avait même permis de résider près de lui dans la capitale, et que plus tard, pour se venger, ils avaient appelé les Arabes dans la Péninsule (1).

Si les circonstances, qui accompagnèrent l'élévation de Roderich offrent beaucoup d'incertitude, celles qui amenèrent sa chute n'en offrent pas moins. Depuis quelque temps, la critique a soumis à un examen attentif et apprécié à leur juste valeur les relations romanesques des chroniqueurs crédules, tels que Rodric de Tolède, l'évêque de Tuy, et Alphonse le savant, qui vécurent tant de siècles après les événements, et qui ont aveuglément suivi la voie de la tradition, à une époque où le goût du merveilleux était universel et parmi les chrétiens et parmi les mahométans. L'esprit qui se délectait à écouter le récit des exploits exagérés, sinon fabuleux, de Bernardo del Carpio, de Fernand Gonzalez et du fameux Cid, qui croyait aux chevaliers de la Table-Ronde, aux merveilles de la cour du roi Arthur, et aux miracles rapportés par Berceo et d'autres moines, devait facilement ajouter foi aux exploits moins invraisemblables de Roderich. Il faut donc aborder avec une certaine méfiance cette partie de l'histoire d'Espagne. Bien des probabilités portent à croire que la fiction s'y mêla le plus souvent à la vérité. Qu'il y ait eu une fille du comte Julien, gouverneur des possessions gothiques en Afrique, nommée Florinda ou la Cava (1); que pendant l'absence de son père, elle soit restée à la cour, et ait été séduite par le roi; qu'elle ait informé son père de son déshonneur, et invoqué sa vengeance; que le père irrité se soit ligué avec les Mores qu'il avait jusque-là vaillamment combattus, et qu'avec leur secours il ait envahi le royaume et causé sa ruine (2), ce sont là des faits probables, mais que la critique historique ne saurait admettre d'une manière positive, parce qu'on n'en trouve aucune preuve authentique dans les anciens documents. Le nom de *Cava* (en

(1) Tel est le récit qu'on trouve dans *Ahmed el Mokri* (voyez feuille 52, b.) où il est dit que Roderich avait été auparavant commandant de l'infanterie et de la cavalerie. — f. 54, a., où une autre relation porte que la veuve de Witiza tint les rênes du gouvernement à Tolède pour ses trois enfants mineurs, mais que Roderich s'empara du trône. Les fils de Witiza nomment Roderich vassal et serviteur de leur père, lequel leur a enlevé la souveraineté. Cf. *Murphy*, history of the Mahometan Empire in Spain, p. 55.

(1) Voyez l'Appendice G. Mantuana, Pellicer, Masdeu et Condé rejettent avec mépris cette fable de Florinda; elle est admise sans examen par Mariana, et par Ferréras.

(2) Voyez l'appendice H.

arabe, mauvaise femme), donné à la fille de Julien, celui d'Alifa donné à sa suivante, rendent déjà la narration fort suspecte, et elle le devient encore davantage si on la rapproche de la Tour enchantée (1), ouverte par Roderich (2), des batailles de Covadunga et de Clavijo, ou de la merveilleuse intervention d'une foule de saints en faveur des fidèles (3).

Au milieu de l'obscurité qui enveloppe toute cette époque, l'historien a peine à se reconnaître. Les éclairs qui parfois brillent à travers ces ténèbres, sont plus propres à troubler sa vue qu'à guider sa marche incertaine. Il parait que dans l'état de décadence universelle où était tombée l'Espagne, il ne se trouva pas un homme capable d'entreprendre le récit de la ruine du royaume. La chronique d'Isidore de Béja est écrite d'un style si obscur, qu'elle jette fort peu de lumière sur les événements de cette époque. Peut-être aussi qu'un sentiment de honte éteignit dans tous les cœurs l'envie de transmettre à la postérité le tableau du déshonneur national. Par un motif contraire, les vainqueurs étaient jaloux de publier le récit de leurs triomphes; mais ces mémoires qui sont pour l'historien une source précieuse, ne représentent qu'une face de la question, et doivent être consultés avec circonspection. Quoique les auteurs arabes, dont les écrits nous sont parvenus, n'aient pas été contemporains des événements, on ne peut douter cependant qu'ils n'aient puisé aux sources des premières traditions et des monuments écrits. C'est donc dans ces auteurs qu'il faut puiser, en les comparant toutefois avec les auteurs nationaux qui sont venus après eux.

Toutes les fois qu'un peuple est tombé et a disparu de l'histoire, un autre a surgi pour le remplacer sur le théâtre du monde. Tandis que l'esprit du christianisme, à peine vainqueur de l'hérésie, se perdait dans les subtilités théologiques, et que tout sentiment de nationalité semblait s'éteindre parmi les Goths, une religion nouvelle qui devait changer la face du monde prenait naissance au sein d'une nation presque complètement ignorée jusqu'alors. Les anciens nomades de l'Arabie que les Grecs appelaient *Scénites* (de σκηνή, tente), ne formaient pas même une nation proprement dite, mais un assemblage de tribus appartenant à une même race primitive et souvent hostiles entre elles. Elles n'avaient point de gouvernement commun; chaque tribu obéissait à un chef particulier. Ils partageaient leur temps entre la culture de la terre, le soin des troupeaux et le brigandage qu'ils exerçaient sur les frontières. Un homme changea tout cela et fit de ce peuple si obscur un des premiers peuples de la terre.

Mohammed, fils d'Abdallah (1), se disant prophète du vrai Dieu, établit parmi ses compatriotes une doctrine dont le premier principe était le prosélytisme à la pointe du glaive. L'ardente imagination des Arabes s'enflamma pour la nouvelle foi, et le fanatisme demi-religieux, demi-guerrier, qui s'empara d'eux, leur fit faire en peu de temps d'étonnantes conquêtes. Ils n'aspiraient à rien moins qu'à soumettre le monde, et les commencements semblaient encourager cette espérance. De vastes contrées d'Asie furent subjuguées, d'éclatantes victoires furent remportées par leurs armes. Les déserts de la Lybie ne purent arrêter leur course. Abu-Bekr (*Père de la Vierge*) et Omar, successeurs du prophète, avaient vigoureusement poursuivi son œuvre; la Syrie et la Palestine s'étaient soumises au cimeterre de Khaled et à la fortune

(1) Voyez l'appendice I.

(2) Les Arabes nomment Witiza Ghitischa, et Roderich Ladhrik.

(3) Voyez les règnes de Pélage, de Ramire, les miracles de saint Milan, et les vingt-et-un attribués à Notre-Dame, dans Sanchez, vol. 11.

(1) *Mohhammed ben Abdallah Al-Quoraysehy*, Mohhamed, fils d'Abdallah, de la tribu de Quorayschy, selon la coutume des Arabes, qui ajoutaient le nom du père, et quelquefois de l'aïeul, à celui du fils.

d'Obeidah; Saad avait fondé en Perse la dynastie des Sassanides, et l'infatigable Amru-ben-Abas, général d'Omar, avait soumis l'Egypte. Toutes ces conquêtes s'étaient faites avec une rapidité qui tenait du prodige. Mahomet était né en 572, et les Arabes régnaient sur une grande partie de l'Asie et sur l'Egypte en 640. Bientôt Amru entreprit une expédition contre la Pentapole africaine, s'avança rapidement dans l'intérieur, et ne fut arrêté que par les Berbères, peuples du nord de l'Afrique, assez semblables aux Bédouins, et dont nous avons défiguré le nom en ceux de Barbarie et Barbaresques. Se voyant hors d'état de résister, ces peuples lui envoyèrent des députés (643). Amru les fit conduire près du khalife. Non-seulement Omar les reçut avec bonté, mais il leur assura même sa protection, parce que leur manière de vivre et une prophétie de Mahomed parlaient en leur faveur. Amru, l'homme le plus capable de bien diriger une expédition en Afrique, fut rappelé en 654, par Othman, successeur d'Omar. Il fut remplacé par Abdallah-ben-Saad qui, pourvu de tous les moyens de succès, marcha vers le nord de l'Afrique et tenta de soumettre les pays sur lesquels régnait encore l'empereur de Constantinople, dont le général, Bélisaire, avait chassé les Vandales (1). Après avoir pillé la contrée, il rentra en Egypte, parce que ses ressources étaient épuisées, et laissa derrière lui Abdallah-ben-Nafi, qui poussa ses courses jusqu'aux côtes d'Espagne. Celui-ci vainquit d'abord la flotte grecque (2), qui parut avec des troupes de débarquement; mais là s'arrêtèrent pour cette fois ses succès; les revers suivirent bientôt et le pays fut perdu pour les musulmans. Les Grecs revinrent avec de plus grandes forces et les guerres civiles, qui éclatèrent entre la tribu d'Ali et celle d'Othman, suspendirent pendant quelque temps le cours des conquêtes arabes (1).

Mais les habitants des côtes d'Afrique, opprimés par les Grecs, rappelèrent les Arabes, et le vaillant Okbah-ben-Nase parvint, à l'aide des peuplades berbères devenues alliées, à anéantir complètement les forces impériales. Le vainqueur éleva sur l'emplacement de Cyrène la ville de Cairwan, y bâtit des temples et des écoles d'Islam, et y fonda le siége de la domination arabe en Afrique. Après avoir propagé, à la pointe du glaive, la foi du prophète parmi les habitants de l'Afrique septentrionale, il s'avança jusqu'aux côtes les plus occidentales du pays de Suze (2); arrêté enfin dans sa course impétueuse par les vagues de l'Océan, il fit entrer son cheval dans la mer jusqu'au poitrail, et s'écria : « Allah ! si la profondeur de cette mer ne m'arrêtait, j'irais jusqu'au bout du monde répandre la gloire de ton nom et la connaissance de ta sainte religion ! » Ce fougueux disciple de Mahomet ne vécut point assez pour voir l'accomplissement de ses vœux. Il revint à Cairwan, soumit une partie des Berbères qui s'étaient révoltés, et poussa avec la cavalerie une reconnaissance dans le pays de Zab; mais il trouva la mort dans une bataille sanglante près de Téhuda, où les musulmans succombèrent sous les efforts réunis des Grecs et des (3) Berbères (682-83). Presque

(1) La conquête de l'Afrique par les Arabes attend encore un historien qui ait compulsé toutes les sources, car le récit de Cardonne et celui de Condé (*Hist. de la dominacion de los Arabes en España*) sont complètement contradictoires. On trouve quelques renseignements tirés de Noveiri par Otter, *Mem. de l'Acad. des Inscript.* t. XXI, p. 111, 825, et dans les notices et extraits de M. Silv. de Sacy, t. I, p. 124, sq.

(2) Theophan. Chronogr. p. 280.

(1) Noveiri, dans Otter, l. c. Condé, 12.

(2) D'après Otter, l. c., p. 119, et Sylv. de Sacy, l. c., p. 157, il s'avança jusqu'à Tandja, et rencontra là les Grecs, dont le général se nommait Julian, ou don Illan; dans Cardonne, il s'appelle Elias, mais Condé ne parle nullement de cet engagement, qui me paraît avoir été confondu avec celui que soutint plus tard le goth Julian, ou Julien.

(3) Otter, l. c. Condé, 17, Kitab Aldschuman, l. c. Après cette expédition, dit ce dernier, Okba revint sur ses pas sans trouver aucune résistance. Lorsqu'il fut près du mont Awras dans l'Afrique, Kussilé ben Avam al Awrissi le tua en un lieu nommé Tehouda, la LXIII année de l'hégire.

tous les Arabes périrent; il ne s'en échappa que quelques-uns pour porter la triste nouvelle à Cairwan. Ce terrible échec leur enleva encore leurs conquêtes avec la même rapidité qu'elles avaient été faites. La ville de Cairwan même tomba entre les mains de l'ennemi, et il ne resta plus à la puissance arabe en Afrique que la ville et le territoire de Barca.

Zohair, successeur d'Okbah, entreprit de venger sa défaite; il partit de Barca, s'avança contre les Berbères, qui erraient dans le pays, et il revenait chargé d'un riche butin, lorsqu'il reçut la nouvelle d'un nouveau débarquement de troupes grecques. Se fiant au bonheur qui l'avait toujours accompagné, il marcha contre l'ennemi qui lui était bien supérieur en nombre, éprouva une défaite complète et perdit la plus grande partie des côtes. Le khalife Abdelmelek-ben-Merwan nomma après lui gouverneur de l'Égypte, Hhasan-ben-Naaman. Dans son ardeur belliqueuse, Hhasan voyait avec peine le traité de paix qui venait d'être conclu entre le khalife et l'empereur Justinien II. Celui-ci eut la folie de rompre une paix si avantageuse aux Grecs, et de donner par là occasion aux Arabes de recommencer leurs conquêtes dans l'Afrique dégarnie de troupes. Hhasan saisit le moment favorable, entra dans le pays à la tête de 40,000 guerriers d'élite (693-94), s'empara des côtes, et chassa les Grecs des villes maritimes. Carthage, principal port des Grecs, fut prise d'assaut, ruinée de fond en comble, ses habitants massacrés (1), et la frayeur qu'excita cet exemple, amena promptement la soumission des autres villes. Cependant les années suivantes Léontius, successeur de Justinien II, ayant envoyé au secours du pays opprimé le patrice Jean avec une flotte (2), celui-ci parvint à s'assurer l'alliance des Berbères, et toute la face des choses changea au préjudice de l'islamisme. Les Berbères, enflammés par leur reine Damiah, arrachèrent à Hhasan toutes ses conquêtes et le repoussèrent jusqu'à Barca (696-97). Au lieu de profiter de l'enthousiasme de leurs alliés, les Grecs se retirèrent sous prétexte d'aller chercher des renforts, et furent complètement battus près d'Utique.

Cependant Hhasan ne restait pas oisif; aussitôt qu'il eut rassemblé une nouvelle armée, il envahit de nouveau ces pays si souvent conquis et perdus. La reine des Berbères Damiah fut vaincue et faite prisonnière dans une bataille meurtrière, et comme malgré toutes les exhortations, elle refusait de se convertir à l'islamisme, Hhasan lui fit trancher la tête (1). On vit bientôt que les Berbères étaient privés des conseils de leur héroïque reine et de l'expérience des généraux grecs; ils combattaient sans énergie et sans ordre, et étaient vaincus dans presque toutes les occasions.

Avant que Hhasan eût achevé son œuvre, il fut rappelé. La renommée des trésors que renfermait l'Afrique engagea Abdelaziz-ben-

(1) Theophan. p. 246, Nicephor. Constantinopolit. Breviar. p. 21. Manuscrits d'Ahmed el Mokri.

(2) Nicephor. p. 28, Nicephor. Constant. Breviar. p. 309. Il est tout-à-fait faux, que Jean ait été appuyé par des auxiliaires goths, comme le dit Gibbon, d'après Leo Africanus; et cet auteur manque aux règles de la critique historique, quand il dit, dans la note 158: I know not from what Arabic writer the African derived his Goths; *but the fact, though new, is so interesting and so probable, that I will accept it on the slightest authority.*

(1) V. Condé, qui, comme Gibbon, p. 416, la nomme Cahina; Cardonne, d'après Noveiri, raconte d'elle beaucoup de miracles. Assemann (*Italiæ historiæ scriptores* ex bibl. Vatican, etc. t. I, p. 495) va incontestablement trop loin quand il refuse de croire à l'existence de Damiah, et qu'il dit: « Quod vero id Noveirius de heroina illa scribit, quæ Hasano fortiter cum Africanis restitisse perhibitur, ipsum qui Hasanum compulisse, ut post captam primo anno Carthaginem, inde recederet, perque annos quinque in Barcam esse reciperet; haud dubiè is intelligit Joannem Patricium, qui cum eunuchus esset, a sarracenis femina appellatus est. » Nous croyons que M. Lemkè se trompe également quand il change le sexe de Damiah, et en fait un héros. Voyez *Aschbach, Gesch, der Westgothen*, p. 315.

Merwan à donner à son frère le gouvernement de cette province; celui-ci l'accepta, mais il resta dans l'Egypte dont la possession était déjà assurée. Bientôt son neveu le khalife Walid ben Abdemelek, lui expédia l'ordre d'envoyer dans l'Afrique occidentale (696-97) Abu Abderrahhman Muza ben Nosaire (1) de la tribu de Lakhmi (2). Ce guerrier, au nom duquel se rattache une des plus brillantes conquêtes des Arabes, avait vu le jour à Wadil Kora dans l'Hedjaz sous le règne d'Omar ben El Khattab (3), et comme il était connu pour un des plus ardents défenseurs de l'islamisme, le choix du khalife ne pouvait tomber sur un plus digne. Rien ne peut se comparer à la promptitude de ses victoires dans le pays des Berbères. Lorsqu'on vint lui annoncer que les naturels essayaient encore de secouer le joug mahométan et se soulevaient de tous côtés, il détacha contre eux son fils Abdallah, qui extermina les rebelles et revint avec cent mille têtes (4). Son second fils, Merwan, envoyé dans une autre contrée, lui en avait rapporté autant. Ces massacres réitérés avaient dépeuplé la plupart des villes d'Afrique, et le pays présentait le plus triste aspect. A ces calamités se joignirent bientôt la sécheresse et la famine. Pour apaiser le courroux d'Allah, Muza prescrivit un jeûne et des prières publiques, et Allah récompensa sa confiance. Bientôt on vit des nuages s'amonceler sur l'horizon, et des pluies rafraîchissantes répandirent la vie et l'abondance dans les campagnes. Muza se hâta d'ordonner des actions de grâce solennelles, adressa un discours au peuple pour l'exhorter à la reconnaissance envers Dieu et partit pour de nouvelles découvertes. Les Berbères qui n'étaient jamais soumis, le harcelèrent dans la route, et à la fin, une mêlée générale s'engagea. Muza les culbuta, en tua beaucoup, fit beaucoup de prisonniers, et en envoya au khalife une si prodigieuse multitude, que l'étonnement fut grand à la cour de Damas. Il ne s'arrêta qu'à l'extrémité du pays de Suze, sur les bords de l'Océan (1). Le reste des Berbères, prévoyant le sort qui les menaçait, se soumirent et lui jurèrent obéissance. N'ayant plus maintenant autour de lui ni Grecs ni Berbères à combattre, le général arabe retourna au centre de son gouvernement, en laissant à Magreb, son lieutenant Tarek ben Zejad(2), avec une armée de 19,000 Berbères nouvellement convertis à l'islamisme. Il laissa également quelques doctes Arabes pour instruire ceux-ci dans la doctrine du koran. Quant à Muza lui-même, les uns disent qu'il se rendit à Damas pour déterminer Walid (khalife depuis 705) à tenter la conquête de l'Espagne, et lui exposer son plan; d'autres rapportent qu'il se borna à lui écrire, lui peignant la contrée comme « supérieure à la Syrie pour la beauté du » ciel et de la terre; au Yémen pour la dou- » ceur du climat; aux Indes pour ses fleurs » et ses parfums; à l'Égypte pour ses fruits;

(1) Ebn Khalkan, dont M. Lemkè a suivi la narration manuscrite, a écrit sa vie.

(2) Ahmed el Mokri (feuillet 52 a.) dit que le père de Nosair était d'origine étrangère; qu'il fut fidèle serviteur de la famille Merwan et commandant de l'armée de Moawia ben Abi Sofjan; et qu'il refusa néanmoins de marcher avec lui contre le noble Ali ben Abi Taleb (V. Ebn Khalkan). D'autres prétendent qu'il avait été admis dans la tribu de Lakmi, et que c'était un affranchi d'Abdelaziz ben Merwan. V. Ebn Said dans Ahm. el M. feuil. 60, et Ebn Hhajan, ibid. feuil. 47.

(3) L'an 19 de l'hégire, Ebn. Khalk. l. c. Ahm. el M. feuil. 60.

(4) El Hhomaidi, ap. Condé. Ahm. el M. ne fait monter le nombre des têtes qu'à 65,000. Cf. Noveiri, ap. Otter, l. c. p. 122.

(1) Abu Schabib el Sadfi, dans Ahm. el M. feuil. 49 b.; de même Ebn Khalkan.

(2) Condé, c. 8, p. 29. C'est ainsi que le nomment la plupart des écrivains arabes. Ahm. el M. feuill. 55, lui donne le nom de Tarek ben Zejad ben Abdallah. Quelques-uns lui donnent le surnom de *el Berberi*, d'autres disent qu'il était de la tribu de Sadfi. V. Ebn Khalkan, Abu Schabib el Sadfi et el Razi; celui-ci prétend que c'était un Persan d'Hamadan et nullement un affranchi de Muza. Ebn. Khaldun. ap. Ahm. el M. f. 48 a. l'appelle *el Leithi*.

» à la Chine pour ses métaux précieux (1). » Tarek s'empressa de profiter de son pouvoir pour tenter des conquêtes en son propre nom; il alla mettre le siége devant Tandja (Tanger (2)) la plus forte place du pays, la contraignit à se rendre et força les habitants d'embrasser l'islamisme. Il rencontra plus de résistance devant Sebta, citadelle voisine des colonnes d'Hercule (3), que le Wisigoth Julien défendit avec courage. Witiza qui régnait alors, lui envoya d'Andalos (4) des vaisseaux chargés d'hommes et de vivres, qui le mirent à même de résister à tous les efforts des Arabes.

Nous voici revenus sur les côtes du détroit de Gibraltar d'où l'œil pouvait s'étendre sur la riche contrée d'Andalos. Les Arabes sont restés vainqueurs dans leurs luttes avec les indigènes d'Afrique; ils n'ont plus d'ennemis autour d'eux; plus de conquêtes à faire. Il faut passer dans une autre partie du monde. Non seulement leur position les y invite; mais ils y sont appelés par les divisions intestines qui déchirent alors l'Espagne; ils voient avec satisfaction le pays épuiser ses forces dans les querelles de Roderich et des fils de Witiza; le désir de propager leur foi, l'importance de la conquête, la facilité avec laquelle elle doit se faire, tout les pousse à tenter une descente dans la Péninsule. Le khalife Walid, dont les généraux avaient étendu la puissance en Orient jusqu'aux Indes, en Occident jusqu'à l'Océan Atlantique, n'hésita point sur l'heureuse combinaison du projet que Muza lui présenta, et s'empressa de lui envoyer les pouvoirs nécessaires, charmé d'accomplir la prédiction du prophète, qui promettait à ses disciples l'Orient et l'Occident.

Le gouverneur arabe avait obtenu des renseignements assez exacts sur le pays, tant par les Africains, que par les Goths mécontents ou persécutés qui venaient se réfugier en Afrique; il savait combien la situation des partis le favoriserait. Le peuple était peu habitué à la guerre contre des ennemis extérieurs; une longue paix avait énervé son courage. Les Goths d'alors étaient bien différents de ces guerriers du nord, devant qui tous les obstacles disparaissaient. Cet esprit sauvage, qui s'enflammait aux chants guerriers des bardes scandinaves, et se plaisait au milieu des scènes de sang et de dévastation, s'était d'abord un peu humanisé par l'influence du christianisme, et les douceurs d'une vie paisible l'avaient enfin complétement détruit; les vertus militaires étaient si bien éteintes, que les habitants étaient insensibles, non seulement à l'honneur, mais même à leur sûreté. Ils contemplaient avec indifférence les fréquentes descentes que les pirates faisaient sur les côtes sans défense. Plusieurs lois du code wisigoth nous montrent clairement, qu'il n'y en avait pas de plus antipathiques au peuple que celles

(1) Selon Condé, c. 8, p. 26, 27, il ne se rendit pas lui-même à Damas. « Persuadido Muza, y resuelto con la esperanza de tan rica y gloriosa conquista, escribió al Califa y le propuso la importancia de esta empresa. »

(2) La *Tingis* des Romains. Selon d'autres récits, Tandja avait été prise par les Arabes avant Tarek.

(3) Le *castellum ad septem fratres* (Mela, I, 5. Pline hist. n. V, 2), dont on fit plus tard *Septum*. Les Vandales s'en emparèrent. Après leur dispersion, Justinien résolut de le réparer et d'y mettre une garnison. Plus tard encore les Wisigoths l'assiégèrent; du reste il ne nous reste aucune trace prouvant qu'ils aient eu des établissements sur les côtes d'Afrique. Schloezer (*Gesch. von. Nordafrica*, s. 11, 13) prétend cependant que les Goths d'Espagne s'étaient établis et fortifiés sur les côtes situées en face d'eux.

(4) C'est le nom que les Arabes donnaient à toute la Péninsule. Contre l'opinion généralement reçue, M. Lembkè ne croit pas que ce nom soit dérivé de celui des Vandales, parce que ce peuple avait séjourné trop peu de temps en Espagne, pour laisser son nom à une province. Casiri, t. II, p. 327 sq., a essayé de trouver une autre étymologie. Les Arabes eux-mêmes disent que le pays fut ainsi appelé du nom d'Andalos, fils de Tubal, qui était fils de Japhet, qui était fils de Noé, parce qu'il y aborda le premier. V. Ebn Said, l. c. ap. Ahm. el M. f. 256. Les Arabes racontent beaucoup de fables sur cet Andalos, p. ex. Ebn Khalkan dans la *vie de Muza ben Nozair*.

qui l'appelaient à la défense du pays (1). Les appels de ce genre étaient généralement peu écoutés. En vain Wamba décréta des peines sévères contre ceux qui refuseraient de prendre les armes ou de répondre à l'appel du gouverneur, ces peines furent inefficaces. Car d'après un rapport fait par Erwich au douzième concile de Tolède, la moitié de la nation était privée, pour cette cause même, du droit de témoignage dans les cours judiciaires et par conséquent déclarée infâme, tache, que ce prince, qui visait à la popularité, eut l'impolitique d'effacer (2). Mais ce n'était pas tout : deux classes nombreuses étaient depuis long-temps hostiles à la domination des rois wisigoths, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer; les juifs contre qui on avait porté des lois si sévères, et les esclaves dont la condition était si abjecte. Les ariens aussi constituaient encore une classe, sinon nombreuse, du moins pleine de ressentiment. Tous regardaient l'anéantissement d'un gouvernement odieux, comme le plus grand des biens, peut-être comme le plus grand des devoirs. Le peuple wisigoth lui-même, jouissait d'un sort peu favorable; accablé sous l'oppression des grands, ruiné par les fureurs des guerres civiles, dont il ne pouvait espérer aucun profit, il n'avait point cet esprit national, cet amour de la patrie qui fait le plus ferme appui d'un gouvernement. Quelle différence entre ce peuple et les Arabes, si pleins d'enthousiasme et si fiers de leurs récentes victoires!

Cette différence dans la situation morale des deux peuples ne présageait-elle pas l'issue de la lutte qui allait s'engager?

Quel que fut le motif de la haine du comte Julien contre Roderich, cette haine était violente; il ne craignit pas d'y sacrifier l'indépendance de sa patrie. D'après les documents arabes, il est plus que vraisemblable que le comte goth avait des intelligences avec les fils de Witiza, dont il était proche parent; qu'il refusa d'obéir au pouvoir d'un roi qui était illégitime à ses yeux; qu'il livra Ceuta aux Arabes; et qu'il espérait expulser avec leurs secours, Roderich et son parti.

Il alla en son nom et en celui d'Éba, Sisebuth et Oppas, proposer à Muza de faire passer une armée en Espagne; il s'attacha à lui démontrer l'extrême facilité de l'entreprise, lui assurant qu'une foule de chrétiens n'attendait que lui pour renverser l'usurpateur. Cette proposition ne pouvait manquer de sourire au général arabe. Il est même probable qu'il s'attendait à quelque chose de semblable. Mais il voulut procéder d'abord avec prudence; il se rappelait que la marine des Goths avait déjà repoussé plusieurs fois avec perte les flottes arabes, et que ses propres troupes avaient naguère rencontré une vive résistance devant les forteresses de Tandja, Arsilla et Ceuta; il n'osait encore mettre beaucoup de confiance dans les traîtres espagnols, d'autant plus qu'ils ne lui promettaient que du butin, sans lui accorder le droit d'étendre l'islamisme; de sorte qu'en soumettant le pays, il ne travaillerait pas pour lui, et ne ferait que prêter son appui à un parti opprimé (1).

Muza ne voulant donc ni hasarder sa réputation passée dans cette expédition, ni ajouter une foi aveugle aux promesses du comte Julien, résolut de mettre à l'épreuve la bonne foi de celui-ci, et le chargea de faire une descente sur les côtes, et de donner ainsi un témoignage éclatant de sa haine contre ses compatriotes. Julien rassembla donc les forces de sa province, s'embarqua sur deux vaisseaux, passa en Espagne, ravagea quelques districts, et revint au bout de deux jours chargé de butin, et apportant de nouvelles promesses d'appui de la part des mé-

(1) *Forijudicum*, l. III, lex 8, tit. 2.

(2) Conc. Tol. XII. Voyez également plus haut les règnes de Wamba et d'Erwich.

(1) Alph. Magn. Chron. «Filii vero Witizani invidia ducti eo, quod Rodericus regnum patris eorum acceperat, callide cogitantes, nuntios ad Africam mittunt, Sarracenos in auxilium petunt, eosque navibus advectos Hispaniam intromittunt.»

contents. La nouvelle de ce succès se répandit parmi les musulmans, qu'elle remplit de confiance dans Julien l'Infidèle.

Malgré ce premier succès, Muza n'osa encore tenter l'expédition avant d'avoir obtenu de nouveaux avis de Walid. Ce prince prudent, craignant les dangers d'une expédition d'outre-mer, et la trahison d'un allié peu sûr, lui recommanda d'user de la plus grande circonspection dans une entreprise qui compromettait la vie de tant de vrais croyants. Muza lui répondit qu'il n'était séparé du pays d'Andalos, que par un détroit qu'un œil perçant pouvait franchir. Toutefois, il résolut d'abord d'envoyer une troupe peu nombreuse faire une reconnaissance dans le pays (1). Cette mission importante fut confiée à un de ses affranchis, le Berbère Tarif Abu Zara (2). Ce guerrier s'embarqua sur quatre navires avec cent cavaliers arabes et quatre cents fantassins africains, et vint aborder à une presqu'île qui prit de lui le nom de Tarif. Il s'y arrêta quelques jours pour attendre du renfort, puis s'enfonça dans l'intérieur du pays, dont la richesse surpassa les plus hardies espérances des musulmans. Ils ravagèrent la contrée, incendièrent les églises, et revinrent avec quelques prisonniers sans avoir éprouvé aucune perte (1).

Ce résultat acheva de décider Muza. L'habile Tarek Ben Zejad reçut le commandement de l'expédition, composée de 12,000 hommes, presque tous Berbères (2). Julien l'infidèle leur servit de guide. Pendant la traversée, Tarek tâcha d'enflammer ses soldats et de les bien disposer pour lui. Il leur raconta que le prophète et les quatre khalifes, ses successeurs, lui étaient apparus en songe, lui avaient promis la victoire, et recommandé de traiter les musulmans avec douceur (3). Comment aurait pu échouer une entreprise que le prophète de Dieu prenait si visiblement sous sa protection?

Bientôt apparurent les côtes de la Péninsule avec tout l'éclat de leur riche nature. C'était un spectacle bien doux à la vue, auprès des arides déserts de l'Arabie. Le débarquement se fit sans obstacle, le cinquième jour de la lune de Regeb, A. H. 92, qui correspond au 28 avril 711. A. D. (4). Les Arabes

---

(1) Toutes ces circonstances servent encore à confirmer l'invraisemblance de l'histoire de Florinda et du roi Roderich, car si Roderich ne monta sur le trône qu'en 711 (voy. plus haut), comment serait-il possible que, dans la même année Julien ait été à Tolède, qu'il en soit revenu, qu'il se soit entendu avec Muza, que celui-ci ait écrit à Walid, qu'il en ait obtenu une réponse, et qu'enfin la conquête se soit encore faite dans la même année? Il est plus probable que la haine de Julien contre Roderich remontait plus haut, jusqu'au temps de Witiza, contre lequel Roderich s'était peut-être révolté.

(2) Ebn Khaldun, ap. Ahm. el M. f. 48 a. le nomme ainsi; l'existence de ce Tarif est niée dans *Assemanni Scriptor. rer. Ital.* t. III, p. 77, qui soutient que ce sont les copistes africains qui ont changé le nom de Tarek en celui de Tarif. Mais tous les écrivains arabes distinguent expressément deux généraux. Voyez El Hhajan dans Ahm. el M. f. 47 a. 53, 60 a. Ebn. Khaldun, l. c. Abulfedae Tabb. geogr. ed. Rink, p. 112. Abul Hhasan Ebn Musa ben Said. dans Ahm. el M. f. 32 b. Lembkè, I, 258.

(1) Cette expédition est racontée par les auteurs cités dans la note précédente, qui la placent évidemment à tort dans le Rhamadan, 91 (A. D. 710). Ebn Khaldun dit que Tarif débarqua en même temps que Tarek.

(2) Ebn Baschkual, ap. Ahm. f. 47 b. 53 b. D'après Ebn Hhajan, ibid. f. 47 b. elle ne comptait que 7,000 hommes. El Razi donne le même nombre, ibid. f. 53 b. D'après Ebn Khaldun, ibid. f. 48 a., il y avait 10,000 Berbères et 300 Arabes. Ebn Khalkan, l. c. dit: douze mille cavaliers et autant de fantassins.

(3) Ebn Khalkan, l. c. (d'après Ebn Baschkual) El Razi, l. c.

(4) La plupart des auteurs fixent le jour de son débarquement au 5 Redgeb, de l'H. 92. (28 avril 711). Voyez Ebn Khalkan, l. c. Ebn el Khatib ap. Casiri, t. II, p. 182. M. Lembkè, qui donne cette date, a également fait usage d'un manuscrit de Ebn el Khatib. Abdelmelek Ebn Habib, ap. Nicoll Catal. Codd. Mss. Arab. Bibl. Bodlej. p. 120. Ebn. Baschkual, ap. Ahm. el M. f. 47 b. Voyez en outre l'Appendice K.

ravis, nommèrent le lieu du débarquement au pied du mont Calpé, Algezirah al Ghadra, ou Jazirath, l'île Verdoyante, nom que l'île et la ville en face conservent encore. On raconte qu'à peine débarqué, Tarek, pour ôter tout espoir de retour à ses gens et leur faire une nécessité de la victoire, mit le feu à tous ses vaisseaux (1). Mais il est plus vraisemblable qu'il les renvoya en Afrique pour aller chercher des renforts (2). Un promontoire escarpé qui s'élevait en face de son camp lui offrait un point d'appui favorable; il s'en empara et s'y entoura de retranchements. La fantaisie lui vint de changer le nom de cette montagne (Calpé) en celui de Tarek, d'où est venu le nom de Gibraltar (Gebal-Tarek, *mont de Tarek*).

Le gouverneur de l'Andalousie était alors ce même Theudemir (le Tadmir des Arabes), qui avait réussi précédemment à repousser l'invasion. L'arrivée des étrangers l'étonna d'abord; leur petit nombre ne pouvait lui inspirer aucune crainte. Mais quand il vit les débarquements se succéder avec la même rapidité que la vague succède à la vague, il commença à concevoir de sérieuses inquiétudes. Il se hâta de demander du secours à Roderich. « Une horde d'Africains, lui » mandait-il, vient de descendre sur nos » côtes, sortie de terre, ou descendue du » ciel, on ne saurait le dire, tant leur aspect » est étrange. Ils m'ont assailli tout-à-coup: » je leur ai défendu l'entrée du pays aussi » bien que j'ai pu, mais leur nombre et leur » impétuosité ont triomphé; en dépit de tous » mes efforts, ils sont maintenant campés » sur le sol national: envoyez-moi sans dé- » lai de nouvelles troupes; appelez sous les » drapeaux tous ceux qui sont en état de » porter les armes. Le cas est si pressant, » que votre présence me semble néces- » saire (1). »

Lorsque Roderich reçut la nouvelle de cette agression si menaçante, il était occupé à réduire les peuplades toujours indociles de la Vasconie (2); il se hâta d'appeler la nation aux armes, et d'envoyer un corps de cavalerie d'élite au secours de Théudemir. Mais cette troupe était peu exercée au combat; elle ne put résister long-temps à l'aveugle impétuosité des cavaliers arabes commandés par le brave Mogaith el Rumi (3). Tout ce que purent faire les vaincus, ce fut de porter au roi la nouvelle de leur défaite.

Roderich comprit alors, comme le reste de la nation, que cette guerre devenait trop sérieuse, pour que la conduite en fût confiée à un subalterne, et qu'on n'opposât au danger que des mesures partielles. Il se mit en marche lui-même à la tête d'une armée de 90,000 hommes (4), et entra dans le terri-

(1) Le *Geographus Nubiensis*, p. 179 (édit. arabe, Rome), chez lequel règne au reste beaucoup de confusion, dit que Tarek mit le feu à ses vaisseaux, parce que ses troupes suspectaient sa fidélité, peut-être aussi son courage. Condé, 29, suit son récit.

(2) El Razi, l. c. rapporte que son armée se monta jusqu'à 28,000 hommes.

(1) Ahm. el M. f. 50 a. Ebn Khalkan, Eben Hazil, ap. Casiri, t. II, p. 327. Ebn Kauthir, ap. Conde, 29, Depping, t. II, p. 307. Fetah-el-Andalos.—La lettre de Theudemir pourrait bien n'être qu'une invention des auteurs arabes.

(2) Murphy, p. 59. « When Roderic received intelligence of this invasion, and learned that Julian had instigated it, he was in the territory of Pampeluna, carrying a war against the Vascons. » El Bazi et Ebn Hhajan, ap. Ahm. l. c. Les auteurs arabes parlent de présages sinistres qui avertirent Roderich. Voyez Ebn Khalkan, l. c. Ahm. f. 53. Rod. Tol. III, 7, et surtout les romans intitulés: *Cronica del rey Rodrigo, patrimero rey de los Godos* (Valladolid, 1520, fol.) et *La Verdadera Historia del rey don Rodrigo, etc. par Albucacim Tarif Aben Tarique, traduzida* (c.-à-d. tué) *par Miguel de Luna*. Ce dernier a eu plusieurs éditions.

(3) Son nom contient tout une ligne en arabe. El Hhedjari et Ebn Hhajan disent, qu'il était Grec; d'autres qu'il était de Roum en Asie. Voy. sa vie dans Ahm. el M. f. 342 a. Ben Hazil, ap. Casiri, t. II, p. 327. Ebn El Khatib, ib. p. 252.

(4) Ebn Hhazil, l. c. Ebn Khalkan dit 70,000 hommes. Ebn Khaldun (48 a). Ahm. f. 40,000; d'autres 100,000. Ahm. el M. f. 54 a.

toire de Corduba, où il avait élevé une forteresse. Mais les plus dangereux ennemis n'étaient pas les musulmans, ils étaient au milieu de son peuple. Les mécontents ou les complices de Julien, commencèrent à se dire entre eux : « Pourquoi obéissons-nous » à Roderich l'usurpateur? n'était-il pas un » vassal comme nous, et de quel droit nous » commande-t-il? A quoi bon aller combattre » ces étrangers? leur but n'est que d'amasser » du butin et de s'en aller. Mieux vaut nous » réunir à eux, et quand nous en serons dé» livrés, nous pourrons rendre la couronne » à qui elle appartient (1). » Ainsi parlaient ces hommes sans cœur. Roderich s'imaginait follement qu'en face d'une invasion étrangère, qui menaçait la patrie d'une ruine complète, les divisions se tairaient, et que tous les Goths se réuniraient dans un même sentiment pour défendre le territoire. Plein de cette pensée, il commit une autre imprudence ; il appela près de lui les fils de Witiza, dans l'espoir de les réconcilier avec son usurpation et de les empêcher de faire une alliance honteuse avec l'ennemi. Ils obéirent, probablement parce qu'ils étaient trop faibles pour résister ; mais ils n'attendaient qu'un moment opportun pour le trahir (2).

Cependant Tarek, informé de l'approche de l'armée formidable des Goths, conçut quelques alarmes; il se hâta de demander de nouveaux renforts à Muza, qui lui envoya 5,000 musulmans (3). Les deux armées se trouvèrent enfin en présence, non loin de Xerès de la Frontera, au-dessous de Cadix, dans la contrée de l'ancienne Asido; elles n'étaient séparées que par le Guadalète (Al-Ouad-al-Léthé, *le fleuve du Léthé* (1).

Le moment décisif est donc arrivé; les deux peuples vont engager une bataille, dont la perte enlève un royaume aux uns, toute voie de salut aux autres. Les uns ayant leurs foyers, leur religion, leur nationalité à défendre, mais affaiblis par les divisions et privés de cette confiance en eux-mêmes, qui est le principe de la force; les autres, pleins d'ardeur, voyant devant eux un riche butin, et la conquête d'un pays où ils devaient trouver tous les biens réunis ; les Goths, protégés par la cuirasse et le bouclier, prêts à repousser l'attaque avec la pique et l'épée à deux tranchants ; les Arabes montés sur leurs coursiers rapides, la tête ceinte du turban, l'arc à la main, le cimeterre derrière le dos, et la lance au côté ; tel était le tableau que présentaient les deux camps (2). Les douze mille hommes que Tarek avait amenés avec lui, les cinq mille que Muza venait de lui envoyer, joints aux détachements de juifs altérés de vengeance et de chrétiens mécontents qui étaient venus grossir ses rangs, faisaient monter l'armée des Arabes à vingt-cinq mille hommes environ. On peut calculer que celle des chrétiens allait de quatre-vingt à cent mille. Malgré cette différence énorme dans le nombre, Tarek n'hésita pas à risquer une bataille (3).

Roderich en personne commandait le centre de son armée; il avait confié les deux ailes aux fils de Witiza, confiance bien imprudente qui fut cause de sa perte. La bataille commença le dimanche matin 19 juillet 711, et dura jusqu'au dimanche suivant. Pendant plusieurs jours, la lutte se soutint avec des chances égales ; elle durait depuis

(1) Ebn Hhajan, ap. Ahm. f. 47 b. et de même f. 54 a.

(2) Ainsi le rapporte El Razi, ap. Ahm. f. 54. Le moine de Silos dit, 15, 16 : Qu'ils étaient allés en Afrique et qu'ils s'étaient réunis avec Julien et les Arabes.

(3) Murphy : Musa, therefore, who had been engaged in preparing ships for the purpose of conveying troops, since Tarik's departure, dispatched by them five thousand Moslems. » Selon Cardonne, il en envoya 7,000.

(1) Voy. dans Ahm. et M. Les Romains nommaient le fleuve Chryssus. V. *Esp. Sagr.* t. IX, p. 48 sq.

(2) V. Ebn Khalkan l. c.

(3) Condé, p. 31. « Acometiéronse con igual animo y saña, aunque muy desiguales en número, pues habia cuatro Cristianos para cada Muslim. »

la pointe du jour jusqu'à ce que l'obscurité vînt y mettre fin ; les deux armées reposaient pendant la nuit sur le champ de bataille jonché de cadavres, attendant le lever du soleil pour renouveler le carnage. Déjà les rangs étaient fort éclaircis de part et d'autre. Mais Tarek, qui voyait diminuer sa petite armée, sans pouvoir espérer de renforts, sentait bien plus vivement ses pertes ; aussi le troisième jour les Arabes engagèrent-ils le combat avec moins de vivacité que le jour précédent; déjà ils commençaient à céder au grand nombre de leurs ennemis, et la victoire semblait se déclarer pour les Goths. Lorsque Tarek vit l'imminence du danger, et l'épuisement toujours croissant des siens, il se souleva sur ses étriers, et s'écria : « Musulmans! vainqueurs de l'Afrique, » est-ce à vous de plier devant les chré- » tiens? où fuirez-vous? vous avez der- » rière vous la mer; devant vous l'ennemi. » Suivez-moi; j'ai résolu ou de mourir ici, » ou de terrasser et de fouler aux pieds le » roi des Goths(1). » A ces mots, ses troupes reprennent courage, et la mêlée recommence et dure jusqu'à la nuit. Cependant il n'était pas vraisemblable que la petite armée des musulmans pût encore continuer la lutte un autre jour; mais Julien s'entendit pendant la nuit avec les deux fils de Witiza. Ceux-ci n'attendaient que l'occasion; ils firent dire à Tarek, qu'ils étaient prêts à se joindre à lui contre l'usurpateur du trône de leur père, et qu'il pouvait compter sur leur concours, s'il voulait leur assurer la restitution de l'héritage paternel (2).

Cette proposition arrivait dans un moment trop opportun pour être rejetée. Le musulman promit ce qu'on exigeait. Le quatrième jour, lorsque Roderich rangea les siens en bataille et qu'il s'aperçut que les troupes que commandaient Eba et Sisebuth avaient passé à l'ennemi; il entra dans une grande colère; mais il ne perdit pas encore l'espérance de la victoire. Emporté par son indignation, il engagea la bataille avec un redoublement de fureur, afin de punir les traîtres qui combattaient maintenant dans les rangs de l'ennemi. La lutte se continua ainsi jusqu'au dimanche, sans que la fortune se déclarât pour l'un ou l'autre parti. Mais enfin la défection de Sisebuth et d'Eba avait ranimé les Arabes et jeté du découragement parmi les Goths. L'égalité était en quelque sorte rétablie entre les deux armées. Pour en finir, Tarek résolut de s'attaquer au roi lui-même. Ses regards perçants l'eurent bientôt reconnu revêtu d'un manteau de pourpre, une couronne sur la tête, et se promenant entre les rangs des siens, sur un char magnifique, orné d'ivoire et traîné par deux mules blanches (1). Tarek, suivi de ses intrépides cavaliers, pousse à lui, se fraie un passage à travers les escadrons ennemis, l'étend mort à ses pieds (2), et lui tranche la tête. Cette tête fut plus tard envoyée à Damas, et le khalife la fit attacher au-dessus d'un poteau, à la porte du palais. Tel est le récit des auteurs arabes. Les écrivains espagnols prétendent au contraire que Roderich trouva son salut dans la fuite, et que caché dans une vallée solitaire sous un costume de paysan, il échappa aux

(1) Ebn Khalkan l. c. rapporte ici un long discours de Tarek. Ben Hazil le donne moins long, p. 327. Cf. Condé, 31.

(2) Ahm. el M. f. 54 a. Cf. Rod. Tol. III, 19. Isid. Pac. 34.

(1) Ebn Khalkan l. c. Ben Hazil et Condé, Rod. Tol. Aux yeux de beaucoup de critiques cette description passe pour une invention des auteurs arabes. V. *Aschbach, Geschichte der Westgothen*, p. 324.

(2) Ebn Khalkan l. c. Ben Hazil l. c. Ebn el Khatib, ap. Casiri, II, 183, 252. Le continuat. Joa. Biel. p. 430, Isid. Pac. n. 84, et Monachus Sil. n.16, 16, disent qu'il périt dans la bataille. Condé, p. 32, d'après un auteur arabe (Tarek) : conociendo al Rey Ruderic por sus insiginias y caballo le acometió y le pasó de una lanzada, y el triste Ruderic cayó muerto. Rod. Tol. III, 19 (suivant la Chron. Albeld. in *Esp. Sagr.* t. XIII, p.78), dit qu'on ne sait pas ce que devint Roderich, mais il se contredit, c. 20, en rapportant (d'après Sébast. Salmant.) que son tombeau avait été découvert à Viseu. Voyez l'Appendice I, où l'on examine toutes les versions sur le sort de Roderich.

recherches de l'ennemi. Suivant un troisième récit, Roderich se serait noyé en voulant passer le Guadalète ; les musulmans auraient retrouvé sur le bord son cheval blanc, sa selle ornée de pierreries, sa couronne, ses habits et même une de ses bottes. Cette version nous paraît peu probable.

Dès qu'on sut que le roi avait disparu, les Goths se débandèrent, et prirent la fuite en désordre, laissant à l'ennemi le champ de bataille et un butin immense. Ainsi fut décidé le sort de l'Espagne après une des plus contestées et des plus sanglantes batailles dont l'histoire fasse mention (1). Le royaume des Wisigoths avait duré trois siècles, depuis Alarich jusqu'à Roderich. Descendant de Receswinth et irrité des mauvais traitements infligés à son père, Roderich avait voulu, dit Aschbach, se venger contre Witiza en levant l'étendart de la révolte. Son élévation sur le trône montre la force du parti qu'il s'était fait, et qui, pour s'attacher à sa fortune, avait dû reconnaître en lui un chef brave et résolu. La brièveté de son règne, qui ne dura qu'un an, ne lui permit pas de beaucoup faire, et faute de documents, nous ne pouvons savoir clairement si ce fut un souverain énergique, sage, aimant la justice, ou un tyran cruel, ou un prince efféminé, adonné aux plaisirs et à la mollesse. Seulement l'ensemble des événements tend à faire croire que sur le champ de bataille il montra beaucoup de valeur, et ne se borna point à étaler une magnificence ridicule, comme le disent les auteurs arabes, et après eux beaucoup d'historiens espagnols.

Les Goths avaient perdu non-seulement la plus grande partie de leur noblesse, mais encore l'élite de leurs hommes libres. Les fils de Witiza eux-mêmes ne purent jouir des fruits de leur trahison ; le dernier jour de la bataille, ils trouvèrent la mort en combattant parmi les leurs, déliant ainsi Tarek de toutes les promesses qu'il avait pu leur faire. On reconnut les cadavres des nobles et des grands à l'anneau d'or qu'ils portaient au doigt ; les simples hommes libres en avaient d'argent, et les esclaves de cuivre. Tarek mit de côté la cinquième partie du butin, et partagea le reste entre neuf mille musulmans et leurs serviteurs (1).

Que les chrétiens seraient restés vainqueurs, si la trahison ne les avait pas perdus, c'est ce qu'on peut raisonnablement inférer de leur supériorité en nombre et du courage qu'ils déployèrent pendant les premiers jours. Il est néanmoins impossible d'éprouver beaucoup de sympathie pour leur malheur : le cruel despotisme qu'ils exerçaient sur leurs esclaves et l'horrible persécution de ceux qui s'écartaient de leur religion, doivent enlever toute sympathie pour le malheur de ces tyrans. La monarchie wisigothe était fondée sur l'usurpation et dans le sang ; elle devait avoir une chute analogue ; elle méritait de tomber, dit un éloquent écrivain, et elle tomba.

Un succès si grand et si inattendu étonna Muza, et lui déplut peut-être. Il affecta dans ses lettres d'en éprouver une grande satisfaction ; mais une basse envie s'empara de son cœur contre l'heureux conquérant d'un si beau pays, et au lieu de le féliciter, il lui envoya l'ordre de suspendre le cours de ses triomphes, et de s'arrêter où il se trouvait, pour y attendre son général et de nouveaux renforts (2). Il voulait maintenant passer dans la Péninsule, et cueillir les lauriers qu'un autre avait mérités ; lauriers que dans ses lettres au khalife, il s'attribuait modestement lui-même. Tarek pénétra le véritable motif de cette suspension d'hostilité et le méprisa. Il voyait que, bien que les Goths fussent actuellement dispersés, divisés et incapables de lui résister, un chef actif pouvait se montrer d'un instant à l'autre parmi eux, concentrer leurs forces éparses et

(1) Voyez l'Appendice K, sur la date précise des événements.

(1) Murphy, p. 62.

(2) Ebn Khaldun, ap. Ahm. el M. feuill. 48 a. El Razi ap. Casiri, II, 321. Condé, p. 31. Rod. Tol. III, 23.

tenter un nouvel effort pour maintenir leur indépendance.

Il en dut coûter néanmoins au brave Tarek de ne point poursuivre ses avantages; tout cédait à la valeur de ses troupes, et aux moyens de terreur qu'il employait (1) ; il venait de parcourir en vainqueur une grande étendue de pays et de prendre la ville d'Astigi, où s'étaient réfugiés la plupart des fuyards goths (2). Lorsque les ordres de Muza arrivèrent au camp, étonné, irrésolu, Tarek convoqua ses principaux officiers, lut les lettres de l'émir, leur exposa la situation actuelle des affaires, et leur demanda un avis sur la conduite qu'il avait à tenir. Tout le monde partage sa surprise; les officiers se regardent sans oser émettre une opinion, lorsque Julien, le chrétien se lève et dit : « Qu'il n'y avait pas » de temps à perdre, pendant que le trouble » et l'effroi étaient encore dans le cœur des » vaincus, qui fuyaient de toutes parts ; qu'il » fallait poursuivre immédiatement et vigou- » reusement la guerre, avant qu'ils eussent » le temps de se reconnaître ; que Tarek de- » vait partager son armée en plusieurs corps, » diriger les uns sur les premières villes de la » province, et marcher lui-même avec le prin- » cipal corps sur Tolède. » Tous les officiers arabes se rangèrent vivement à cet avis. Tarek, avec une véritable duplicité musulmane, feignit d'avoir quelque répugnance à désobéir aux ordres de son supérieur, et sembla ne céder que par complaisance aux vœux de ses officiers et à l'urgence de la situation. Il rassembla ses forces, fit le partage des chevaux pris dans la dernière bataille, parcourut le camp à cheval, loua ses troupes de la valeur qu'elles venaient de déployer et leur promit de nouvelles conquêtes. Il faut ajouter à son honneur qu'il leur recommanda la modération. « Epargnez les personnes qui sont sans armes et inoffensives, leur dit-il ; réservez vos cimeterres vengeurs pour ceux qui vous combattent ouvertement. Ne pillez pas le paisible laboureur : et au retour, les dépouilles des villes que vous aurez conquises par votre courage, seront à vous. » Ayant donc divisé son armée en plusieurs corps, il en envoya un, sous les ordres de Mogaith el Rumi, assiéger Cordoue ; un autre sous Zaïd Aben Kesadi dut se porter sur Malaga ; un troisième sur Elbira (Elvire), et le général en chef lui-même prit la route de Tolède avec le reste de l'armée (1).

Cependant les Goths ou plutôt quelques-uns des nobles les plus vaillans avaient reconnu Theudemir comme successeur de Roderich et réuni les débris de l'armée : non pas peut-être dans la vue d'opposer une résistance sérieuse, mais afin d'obtenir des vainqueurs des conditions plus favorables. A proprement parler, Roderich ne fut donc pas le dernier des rois goths. Après sa mort, le sceptre fut porté, quoique bien tristement, par Theudemir et Athanagild ; leur royaume, tout borné qu'il fût, avait au moins autant d'étendue que celui du fameux Pélage (Pelayo). On trouvera développées dans l'Appendice les autorités et les raisons sur lesquelles nous avons appuyé la nouvelle hypothèse adoptée ici, qui fait régner Theudemir en Murcie, pendant que Pélage et ses successeurs régnaient dans les Asturies, et qui concilie ainsi les relations contradictoires des précédents historiens (2).

A son arrivée sous les murs de Cordoue, Mogaith el Rumi somma les habitants de se rendre, et leur promit toute sécurité pour eux et leurs biens, pourvu qu'ils s'engageas-

(1) Ahm. f. 53 b. dit, qu'il fit cuire la chair des morts en présence des prisonniers, comme pour en faire un repas aux Arabes, et qu'ensuite il leur donna la liberté, afin que cette nouvelle se répandît et jetât la terreur parmi les chrétiens.

(2) Ahm. f. 54, b.

(1) Ahm. l. c. Ebn el Khatib, ap. Casiri, II, 25. Condé, p. 35, 36. Rod. Tol. III, 21.

(2) Voyez l'appendice L, où nous avons essayé de défendre notre nouvelle hypothèse, et par conséquent de réfuter celle des écrivains qui nous ont précédés.

sent à payer chaque année un tribut modéré. Il montra même un désir très honorable de leur épargner les horreurs d'un assaut; mais se confiant dans la bonté de leurs fortifications et dans la valeur de quelques soldats échappés au massacre de Xerès, les habitants refusèrent d'obéir à la sommation. On dit que Mogaith rencontra dans la campagne un berger qui lui indiqua un endroit où l'escalade était facile, et que quand la nuit arriva, le général arabe ordonna à mille cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe de traverser le Guadalquivir à la nage. Le passage ne fut pas plutôt effectué (1), que les fantassins marchèrent vers les remparts dans un profond silence, les escaladèrent sans beaucoup de difficulté; et ayant ouvert une des portes, admirent la cavalerie qui fut suivie d'un nouveau détachement. Le gouverneur de la place se voyant surpris, s'enfuit avec quatre cents hommes dans l'église de Saint-Georges où il se retrancha et se défendit vaillamment, pendant que les habitants se soumettaient sans opposition. Ceux-ci furent traités avec clémence. Pendant trois mois le commandant wisigoth soutint avec opiniâtreté tous les assauts, et bien des Arabes tombèrent, avant que les fossés qui entouraient l'église pussent être franchis. Les chrétiens étaient si déterminés, qu'ils aimèrent mieux brûler l'église, et périr dans les flammes, que de se rendre aux infidèles. Le gouverneur voulut s'échapper pendant la nuit, d'autres disent, se frayer un passage à travers les ennemis, mais il fut atteint et fait prisonnier (2). Aben Kesadi ne fut pas moins heureux. On tenta en vain quelque résistance a Ecija (1); il réduisit promptement les habitants à la condition de tributaires et les força à lui donner des otages pour garantir le paiement exact de la somme stipulée. Ayant ensuite soumis Malaga, il alla joindre sa division à celle qui assiégeait Elbira. La ville fut bientôt prise d'assaut. Là, comme ailleurs, les musulmans mirent à profit la haine des juifs contre les chrétiens. Les places fortes reçurent des garnisons juives, mêlées de quelques Arabes (2). Ces deux divisions victorieuses se trouvèrent ainsi libres d'aller rejoindre Tarek sous les murs de Tolède.

La situation avantageuse de Tolède, inaccessible presque de tous côtés, environnée par le Tage et par des montagnes escarpées, fortifiée encore par les ouvrages de l'art que les rois goths y avaient ajoutés, l'avaient rendue presque imprenable. Cependant les ha-

(1) On trouve le récit de cet exploit des cavaliers dans les fragments de Casiri, et plus au long dans Condé. Le premier ne parle que de 700 chevaux, sans faire mention des fantassins montés en croupe. Il n'y a pas de cheval qui puisse passer ce fleuve large et rapide avec un cavalier, encore moins avec deux.

(2) Ahm. f. 55 b. 342 (traduction de Murphy l. c. 63, sq. Condé, p. 37, 38. Rod. Tol. III, 22. Cardonne s'écarte un peu de ce récit, V, p. 60).

(1) On a donné de grands éloges à la résolution que prirent alors les nonnes du couvent de Notre-Dame de la Vallée à Ecija. Craignant les outrages des vainqueurs, elles se défigurèrent si horriblement, que les infidèles, au lieu de se jeter dans leurs bras, les mirent à mort. » *Assi*, dit Moralès, *reverencian los de aquella ciudad todo aquel camino hasta el monasterio* (les religieuses ainsi défigurées sortirent du couvent pour aller au-devant des Mores et furent tuées sur la route) *como bañado con la sangre de aquellas santas martires : y aun affirman como algunas personas que lo han andado de noche con devocion, han visto en el lumbres celestiales. Y es cosa insigne, y de singular gloria para aquella ciudad, aver tenide tanto numero de martires, que le valdran mucho mas en el cielo, que todas la muchas requezas de sus campos, aunque son tan grandes.* » *Cronica general de España*, tom. III, p. 105. Le lecteur qui connaît l'histoire d'Angleterre se rappellera les religieuses de Coldingham qui adoptèrent le même expédient pour échapper à la brutalité des Danois.

(2) Ahm. f. 55. Moawia ben Hescham (b. A. D. 796) ap. Ebn el Khatib, l. c. diffère la prise d'Elvire et de Malaga jusqu'à l'arrivée de Muza. El Razi, ap. Casiri, t. I, 105, attribue cette prise à Abdelaziz.

bitants étaient dans la plus grande consternation ; de tous côtés arrivaient les bruits les plus sinistres ; chaque jour on apprenait de nouveaux désastres. On n'entendait parler que des hordes innombrables d'infidèles qui s'approchaient, de leur irrésistible valeur et de la vitesse, ainsi que de la vigueur de leurs chevaux. La ville n'avait qu'un petit nombre de défenseurs ; beaucoup de nobles avaient été rejoindre les drapeaux de Theudemir à Murcie et à Grenade. D'autres désespéraient trop du succès pour prendre les armes. On avait même vu le pieux archevêque Sindéred abandonner son troupeau; comme s'il avait eu un pressentiment des funestes malheurs dont la ville allait devenir victime, il était allé se réfugier dans les Asturies, emportant avec lui les reliques, les vases sacrés et les ornemens destinés au ministère des autels, de peur que les ennemis du nom chrétien ne les profanassent (1). Mariana ajoute qu'il n'oublia pas surtout la miraculeuse chasuble que saint Ildephonse avait reçue du ciel, ni un coffre plein de saintes reliques qui étaient venues de Jérusalem et que l'on conservait soigneusement à Tolède. Il emporta également tous les livres sacrés, avec les ouvrages de saint Isidore, de saint Ildephonse et de saint Julien. Il craignait que les infidèles ne fissent brûler ces livres précieux dont la perte aurait été irréparable.

La situation des habitants devenait de plus en plus critique il était évident qu'une capitulation honorable pouvait seule les sauver des horreurs qui accompagnent une entrée par la force des armes. On envoya donc une députation à Tarek, qui la reçut avec bonté, et dicta entr'autres les conditions suivantes : 1° que les Tolédans lui remettraient leurs armes et leurs chevaux ; 2° que ceux qui le désireraient pourraient quitter la ville, mais sans rien emporter avec eux ; 3° que l'on garantirait à ceux qui resteraient, la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés, en exigeant toutefois un tribut annuel modéré; 4° qu'on leur permettrait le libre exercice de leur religion, et qu'ils conserveraient leurs églises; mais qu'ils n'en élèveraient point de nouvelles sans l'autorisation expresse du gouvernement (1), et qu'ils ne blesseraient point les préjugés des musulmans par des processions, ou d'autres cérémonies religieuses; 5° qu'ils auraient leurs propres juges, leurs propres lois ; mais que la juridiction de leurs tribunaux ne s'étendrait pas à ceux qui auraient quitté le christianisme pour embrasser l'islamisme (2). Ces conditions furent acceptées; des otages furent donnés: et Tarek, avec une portion de ses troupes, entra en triomphe à Tolède. Il prit possession du palais royal, où l'on dit qu'il trouva, entre autres richesses, vingt-cinq couronnes d'or, nombre correspondant à celui des rois Goths depuis Alarich jusqu'à Roderich (3).

Tarek demeura stupéfait à la vue des richesses de cette antique résidence royale, qui devenait son partage (4). Mais son ardeur ne lui permit pas de séjourner longtemps à Tolède. Après avoir pris toutes les précautions convenables pour la sécurité de cette capitale, il continua sa course victorieuse, et se mit à la poursuite de quelques bandes de chrétiens fugitifs, qui refusaient

(1) Isid. Pac. 35.

(1) Voyez sur les églises qui restèrent aux chrétiens, *España Sagrada*, t. III, p. 252. *Pisca Descr. de la ciudad de Toledo*, p. 123.

(2) El Razi, ap. Casiri, II, 320. Abdelmelek ben Habib, ap. Nicoll. l. c. p. 120. Elmacin, p. 72. Condé, cap. 12. Rod. Tol. III, 23.

(3) Quel Alarich? est-ce le grand Alarich, ou le successeur d'Eurich? Du premier à Roderich il y a eu *trente-six* rois. Ce ne serait pas non plus le nombre des rois qui régnèrent depuis Amalarich premier monarque wisigoth qui établit sa cour en Espagne. Chaque couronne, nous dit-on, avait une inscription particulière indiquant le nom, l'âge et la durée du règne de celui qui l'avait portée. Cette histoire n'a pas beaucoup de vraisemblance. Plus tard on appliqua comme reproche aux chrétiens de Tolède le nom de *Mozarabes*, à raison de leur facile soumission aux infidèles et de leur opiniâtreté à conserver la liturgie gothique, de préférence à la romaine.

(4) Voyez pour le butin Hhajan ben Said, ap. Ahm. el M. f. 61 b.

de plier sous le joug mahométan. Il les atteignit et les dispersa dans les montagnes de la Vieille-Castille. La première place un peu importante qu'il rencontra fut Wadil Ilhedjara (1); il s'empara ensuite d'un défilé qui le conduisit dans une ville où se trouvait la partie la plus précieuse du butin qu'il eût fait jusqu'alors. C'était une table d'or massif, ornée de pierreries et de perles fines (2). En commémoration de cette importante prise, Tarek donna à la ville le nom de *Cité de la Table* (3). Il continua d'avancer et prit par famine la forteresse d'Amaya (4); mais ici l'héroïque musulman fut arrêté dans le cours de ses triomphes, non par la valeur de l'ennemi, non pas même par l'inconstance de la fortune, mais, sort bizarre ! par la jalousie mesquine de son propre général.

Muza venait d'arriver dans le pays d'Andalos, à l'âge de soixante - quatre ans (5) (712), respirant la vengeance contre l'homme, qui, en désobéissant à ses ordres, avait recueilli une si riche moisson de gloire à son préjudice. Outre une armée de 18,000 hommes, il avait amené avec lui beaucoup d'illustres chefs arabes, dont quelques-uns appartenaient à la tribu du prophète, entr'autres deux de ses fils, Abdelaziz et Merwan, ayant laissé à l'aîné, Abdallahh, le soin de gouverner l'Afrique en son absence. On voyait autour de lui l'ami et le compagnon du prophète el Monidher; Ilhanesch ben Sanaani, qui avait combattu à Kuffa à côté d'Ali ; Ali ben Rebahh né du temps de Jarmuck ; Ilhajut Ebn Redja el Temani ; Abderrhaman el Ilhobol ; Ilhajan ben Abi Djebla, qui avait été envoyé en Afrique par Omar ben Abdelaziz, pour y prêcher l'islamisme, et tant d'autres qui ne le cédaient point à ceux-ci en illustration (1). Avant de prendre possession des conquêtes qui avaient été faites, il résolut de les égaler par les siennes, et de trouver par là un prétexte de se vanter que c'était lui qui avait ajouté un nouveau royaume à l'empire des khalifes. Arrivé à une montagne, à laquelle il donna son nom, il jugea à propos de prendre une autre route que Tarek, afin de n'avoir pas l'air de marcher sur ses traces. Les complices de Julien, qui le suivaient, lui dirent alors : « Nous allons » te montrer un chemin plus glorieux que » celui de Tarek, et qui te mènera aux plus » riches cités d'Andalos (2). » Ils le conduisirent le long des côtes, à Schahduna, qu'il emporta d'assaut. Carmona, la plus forte place du pays, fut prise par la perfidie des partisans de Julien, qui furent admis sans méfiance en qualité de Wisigoths, et qui ouvrirent les portes aux Arabes, à l'entrée de la nuit. Hispalis, ancienne résidence royale, résista quelque temps ; mais les commandants de la garnison ayant pris la fuite, Muza entra dans la ville sans coup férir; il y laissa selon la coutume, une nombreuse garnison juive avec quelques musulmans (3). De là il passa dans la Lusitanie, et presque sans s'arrêter, il prit Libla, Ossonoba, Béja et Mertela. Rien n'arrêta sa marche victorieuse, avant qu'il arrivât sous les murs de Mérida, magnifique cité, toute fière de ses palais, de ses aqueducs et des autres monuments gigantesques de la grandeur romaine. L'étendue, la magnificence et la renommée de cette ancienne capitale de l'Espagne, enflammèrent le courage de Muza. « Heureux, s'écria-t-il, celui qui soumettra cette grande ville ! »

(1) Guadalajara.

(2) Voyez l'Appendice M.

(3) On n'est pas certain quelle était cette ville. Moralès, l. 12, c. 27. Mariana *in Memor. de la Academ.* de la Historia, t. III, p. 429, prétendent que c'était Medina Celi. Pellicer, Masdeu, disent que c'était Alcala de Henarès.

(4) El Razi, ap. Casiri, II, 320.

(5) Ebn Khaldun ap. Ahm. f. 48 a. et Ebn Ilhajan, ib. f. 57 a. disent dans le Ramadhan, 93. El Razi, l. c. p. 321. Novairi, ap. Pagi ad ann. 721. Conde, p. 35, l'art de vérifier les dates l. c. p. 304, disent au Redjeb 93. Isid. Pac. dit l'an 92; mais son opinion n'a aucune valeur.

(1) Voy. leurs noms et leur vie dans Ahm. f. 59, 60, 61, 340, 341, 342.

(2) J'ai puisé le récit des conquêtes de Muza dans Ebn Ilhajan, ap. Ahm. el M. f. 57, 58. Lembke, 1, 269.

(3) Ahm. el M. l. c. El Razi, ap. Casiri, II, 322.

L'opposition que Muza rencontra au milieu même de ses préparatifs, pour dresser ses tentes, ainsi que le formidable aspect des fortifications, lui fit comprendre qu'il faudrait du temps et de grands efforts pour réduire Mérida. Avant de l'investir étroitement, il écrivit à son fils Abdelaziz, pour lui ordonner de réunir à la hâte autant de troupes qu'il pourrait, et de les lui amener sur-le-champ. Il s'aperçut bientôt qu'il ne s'était point trompé sur la valeur des habitants. Leurs sorties meurtrières éclaircissaient chaque jour ses rangs. Enfin, il eut recours à un stratagème qui les força à rester dans l'enceinte des murs. Ayant découvert une profonde caverne creusée dans le roc, à quelque distance des fortifications, il la remplit pendant la nuit d'un corps de troupes d'élite. Le lendemain, il provoqua les Goths, qui, selon leur coutume, sortirent pour accepter le combat; lorsqu'il les eut attirés au-delà de l'embuscade, et qu'il les vit ainsi enfermés entre deux lignes des siens, il fondit sur eux et les extermina entièrement. Mais bientôt il eut lui-même à déplorer une perte non moins cruelle. Les infidèles s'étaient emparés d'une tour qui dominait les remparts. Les chrétiens résolurent de reprendre cette importante position. La lutte fut terrible; mais les assaillants finirent par l'emporter, et tous les Arabes qui se trouvaient dans la tour furent passés au fil de l'épée. Dans la suite, les mahométans appelèrent toujours ce lieu fatal la *Tour des Martyrs* (1). Enfin Abdelaziz arriva avec un renfort de 7,000 chevaux, et un nombre considérable de *Berbères*, ou de mahométans natifs de la Barbarie (les ancêtres des Mores modernes). Les habitants commencèrent alors à se décourager, leur nombre diminuait d'une manière alarmante, leurs provisions étaient épuisées et ils n'avaient aucune espérance de secours; ils résolurent donc de capituler. Leurs députés furent introduits dans la tente de Muza, qui leur fit un accueil favorable. Ils ne purent contempler sans respect le noble aspect et la barbe vénérable de l'émir (1). Un si brave capitaine ne put sans doute de son côté s'empêcher d'admirer le courage déployé par les Méridans. Les conditions qu'il leur imposa furent honorables pour les deux parties; les habitants eurent la faculté de quitter la ville ou d'y rester à l'abri de toutes molestations: il leur promit sûreté pour leurs personnes et leurs propriétés, liberté pour leur religion, mais il réclama pour lui les trésors des églises (2), et les propriétés de ceux qui étaient morts pendant le siége, ou qui avaient fui dans quelque autre ville. Lorsque le vainqueur fit son entrée, il fut grandement émerveillé de la beauté de ces édifices qu'il avait admirés de loin. Parmi les otages qui lui furent donnés en cette occasion, étaient la veuve de Roderich, la princesse Egilona (3).

(1) Tel est le récit des auteurs arabes.

(1) Les écrivains arabes nous disent que quand les députés furent présentés pour la première fois à Muza, ils virent sa barbe blanchie par l'âge, et que quand ils revinrent le lendemain, ils furent surpris de la trouver noire. Ils le crurent magicien, ne sachant pas que dans l'intervalle il se l'était fait teindre avec des sucs d'herbe. Il se serait décidé à cette ruse pour détromper les habitants qui le sachant vieux, espéraient qu'il mourrait avant que de les avoir forcés de se rendre. Les historiens mahométans abondent en contes de ce genre, il faut s'en méfier.

Ben Hazil (Ali Ben Abdelrahman) el Razi. *Fragmenta historiarum*), *ap. Casiri*, tom. II, p. 320—227. *Isid. Pac.* n° 36. *Ap. Florez*, VIII. 298, etc. *Additio ad Joanem Biclarensem*, *apud eumd.* tom. VI, pag. 243, *Chronicon. Abdeldense* ibid. XIII, p. 459). Ximenes, *Rerum in Hispania Gestarum. lib.* III, cap. 24. Condé.

Ebn Khaldun, ap. Ahm. el M. f. 48 a. El Razi ap. Casiri, II, p. 321. Condé, p. 44, Rod. Tol. 23.

(2) La ville se rendit l'an de l'hégire 93; El Razi, ib. Novairi ap. Pagi ad ann. 712. Condé, 44. Le manuscrit de Ahmed el Mocri, f. 57 b. porte l'an 94, et Murphy paraît l'avoir suivi. Mais un autre manuscrit d'Ahmed (*in Memorias de literatura Portugeza*, t. VII, p. 68) porte 93, et l'on ne peut concevoir que 13 mois se soient écoulés, avant que Muza arrivât devant Mérida.

(3) Ainsi la nomment Isid. Pac. 42. Rod. Tol.

Pendant cette conquête une insurrection des habitants d'Hispalis faillit devenir fatale aux musulmans ; quatre-vingts hommes de la garnison furent massacrés, les autres parvinrent à s'échapper et apportèrent à Mérida la nouvelle de la révolte. Sans perdre de temps, Muza envoya son fils Abdelaziz avec des forces imposantes pour rétablir la tranquillité. Celui-ci employa d'abord les remontrances; voyant qu'elles étaient inutiles, il eut recours aux armes pour les ramener à l'obéissance. La ville fut prise d'assaut et un grand nombre de chrétiens passés au fil de l'épée (1).

Pendant que le jeune guerrier travaillait à achever la soumission de l'Espagne méridionale, Muza se hâtait de se rendre de Mérida à Tolède, pour y faire reconnaître son autorité, et punir son lieutenant Tarek d'avoir désobéi à ses ordres. Il réduisit sur son passage celles des villes qui lui résistèrent; mais bien peu le tentèrent, l'habile musulman faisant partout proclamer qu'il ne venait pas pour nuire aux habitants dans leur personne ou leurs propriétés, et qu'il ne faisait la guerre qu'à ceux qui osaient le combattre.

Dès que Tarek apprit l'approche de l'Emir, il alla hardiment à sa rencontre. L'entrevue depuis si long-temps attendue eut lieu à Talavera de la Reyna. Tarek comptait plus pour sa défense sur les riches présents qu'il avait apportés que sur ses protestations de zèle et de dévouement. L'avare Muza le reçut avec une feinte bienveillance et accepta ses présents qui étaient nombreux et d'une grande valeur; mais son orgueil n'en restait pas moins vivement blessé; son désir de vengeance n'était nullement apaisé. A peine fut-il entré à Tolède, que dans une assemblée de chefs musulmans, il priva ouvertement, et au nom du prophète, le brave général de son commandement ; tous les assistants témoignèrent leur désapprobation par un morne silence. Tarek seul eut le courage de le rompre : « Puisque les victoires que j'ai remportées sur les ennemis du khalife, s'écria-t-il, sont mon seul crime, ma conscience peut bien m'absoudre, et j'ai lieu d'attendre la même faveur de mon maître. C'est son intérêt que j'ai eu en vue ; quant au butin, une partie a été distribuée aux troupes victorieuses ; je suis prêt à livrer le reste. » La menace que renfermaient ces paroles, augmenta la fureur de Muza, et il allait se livrer à des voies de fait (1), lorsqu'il fut retenu par les sages représentations de Mogaith el Rumi, l'inébranlable ami de Tarek, qui fit comprendre que les soldats pourraient bien se révolter en faveur d'un chef chéri et indignement outragé. Il se contint donc, mais il lui ôta néanmoins son commandement et le mit en prison (2). Telle fut la récompense du vainqueur des Wisigoths.

Où était Theudemir pendant ces terribles scènes? Après la désastreuse affaire des bords du Guadalète, et son élévation au trône des Goths, ce prince s'était réfugié dans les provinces de Murcie et de Grenade, où il paraît qu'il possédait des domaines considérables, afin d'y organiser la résistance contre les envahisseurs. Il ne pouvait guère, il est vrai, être assez aveuglé par l'enthousiasme pour attendre beaucoup d'avantages d'une lutte où il aurait contre lui des forces si supérieures aux siennes ; mais il paraît qu'il s'était flatté de l'espoir de s'assurer une retraite indépendante pour lui et les siens, au milieu des montagnes de Grenade. Cette dernière et triste consolation lui fut même refusée. Il fut poursuivi par l'entreprenant Abdelaziz, qui, conformément aux ordres de son père, venait de parcourir toute l'Andalousie, et qui ne pouvait permettre à Tadmir ben Gobdos (c'est ainsi que les Arabes appelaient le prince Goth) de jouir d'une souveraineté indépendante si près des conquêtes des fidèles. Redoutant la supériorité de la cavalerie

Hist. Arab. c. 9. Condé, p. 58, la nomme Agèla, El Razi, ap. Casiri, p. 324, la nomme Heylata.

(1) Ebn Hhajan ap. Ahm. f. 57 b. Rod. Tol. III, 23. El Razi, ap. Casiri, II, 323.

(1) Fragments de Casiri, Isidore de Béja ; le moine d'Albelda ; Roderic de Tolède, et Condé.

(2) Ibid. Ebn Khalkan l. c.

10.

arabe, et sentant qu'il y aurait témérité à lutter en rase campagne contre les forces quintuples de son antagoniste, il s'efforçait d'éviter les plaines et les vallées, prenait une position décidée dans les gorges des montagnes, et ne s'éloignait qu'après avoir forcé les envahisseurs à changer la direction de leur marche, ou avoir été culbuté lui-même par une force supérieure; jamais sans avoir causé de grandes pertes à ses ennemis. Mais la lutte était trop inégale pour durer long-temps. Après avoir été expulsé des montagnes, il essaya témérairement de défendre dans la plaine la ville de Lorca : une déroute complète en fut l'inévitable conséquence. Avec le peu de troupes qui lui restaient, il se jeta dans Orihuela, la seule place forte qui tenait encore pour lui. Elle fut promptement investie par les Arabes. C'eût été une folie de vouloir lutter contre des troupes pleines de confiance dans leur nombre, et énorgueillies par la victoire. Le prince goth eut alors recours à un stratagème pour obtenir de l'Arabe victorieux des conditions de paix honorables. Il fit prendre à toutes les femmes des habits d'hommes et des armes, et pour rendre l'illusion plus complète, il leur recommanda de croiser leurs cheveux sous le menton, de manière à faire croire que c'était leur barbe. Ainsi arrangées, elles prirent position sur les remparts de la ville. Lorsque les Arabes virent un si grand nombre de défenseurs, ils furent frappés de surprise, et mirent plus de précautions dans leurs mouvements. Voyant l'effet favorable qu'avait produit cette manœuvre, Theudemir demanda un sauf-conduit, et se rendit sous le costume d'un simple cavalier au camp d'Abdelaziz. Il demanda et obtint sur-le-champ des conditions très-honorables. Theudemir devait conserver le commandement de ses troupes; il fut convenu que les habitants seraient garantis dans leurs personnes et leurs propriétés, et conserveraient leur religion et leurs droits. En revanche l'ambassadeur wisigoth promit que jamais ils n'accueilleraient dans leurs murs les ennemis de l'islamisme et ne favoriseraient aucun complot contre les vainqueurs. Ils devaient de plus payer un tribut annuel, consistant en une pièce d'or pour chaque habitant, quatre mesures de froment, quatre mesures d'orge, quatre de vin, de miel, de vinaigre et d'huile; les vassaux ou fermiers ne devaient payer que la moitié; dans ce traité étaient comprises les villes d'Orihuela, de Valence, de Lecant, de Mula, de Bocsara, d'Ota et de Lorca (1).

Lorsque le traité fut conclu, l'ambassadeur wisigoth se fit reconnaître pour Theudemir (2). Enchanté de son courage, et encore plus de sa confiance dans l'honneur mahométan, Aldélaziz le traita avec respect et même avec affection. Le soir le prince chrétien revint à la ville, et le lendemain matin les portes furent ouvertes aux Arabes. Dès que le jeune Émir fut entré dans la place, il s'aperçut du petit nombre de ses défenseurs, demanda à Theudemir ce qu'était devenue la multitude de guerriers qui la veille couvraient les remparts. Le prince goth avoua le stratagème qu'il avait employé, et Abdelaziz et les chefs musulmans applaudirent hautement à son adresse. Le jeune émir resta trois jours à Orihuela sans faire souffrir le moindre dommage aux habitants (3) et en partit pour soumettre quelques autres villes non moins importantes que celle qu'il venait d'ajouter à l'empire du khalife.

La satisfaction que Muza ne pouvait manquer de ressentir en apprenant les succès de son fils fut un peu troublée par une lettre qu'il reçut de Damas; on lui enjoignait de

(1) Le pays sur lequel régnait Théodomir, comprenait donc une partie des royaumes actuels de Murcie et de Valence (*Edri Hispania*).

(2) Ebn el Khateb, d'après Ahmed ben Amira, ap. Casiri, II, 105, place la conclusion de ce traité au quatrième Redjeb 94 (5 avril 713).

(3) Ahm. el M. f. 55 a. El Razi, ap. Casiri, II, 320. Condé, p. 48, sq. Rod. Tolet. III, 23 (sans nommer Theudemir). Isid. Pac. 38, dit : « Theudimer, qui in Hispaniæ partibus non modicas Arabum intulerat neces, et diu exagitatis, pacem cum eis fœderat habendam, etc. »

rétablir Tarek dans le commandement des troupes qu'il avait si souvent conduites à la victoire, et on lui reprochait en outre d'avoir voulu priver l'islamisme d'un si ferme soutien. L'émir mortifié fut obligé d'obéir. A la grande joie des musulmans, Tarek fut de nouveau investi du pouvoir de les guider au champ de la gloire; il fut même admis à la table de son supérieur, qui, malgré sa profonde rancune, et la résolution où il était de poursuivre cet odieux lieutenant avec toute la vengeance d'un caractère naturellement dur et inflexible, fut contraint de feindre en public une réconciliation.

L'union des deux chefs se trouva bientôt funeste aux chrétiens (1). Tous deux désormais de concert étendirent rapidement leurs conquêtes de l'est à l'ouest. Les villes ou les bourgs tombaient en cendres devant eux. On ne voyait que champs dévastés, églises profanées. — A la moindre résistance, le vainqueur se montrait impitoyable, n'épargnant ni le sexe ni l'âge (2). De toutes parts les malheureux habitants fuyaient leurs demeures et couraient chercher un asile dans les gorges inaccessibles des montagnes. — Une épouvante inexprimable régnait partout.

Muza se dirigea vers le nord (712), réduisit Salamanque, s'avança jusqu'à Astorga; de là se retournant vers le Douro, il suivit le cours de ce fleuve jusqu'à Soria; puis il franchit les montagnes, et arriva à Saragosse que Tarek avait déjà investie. Beaucoup de chrétiens s'étaient réfugiés de toutes les parties de l'Espagne dans cette ville : sa position naturelle, et les fortifications que l'art y avait ajoutées, faisaient espérer que si elle ne pouvait résister efficacement aux armes des mécréants, du moins elle pourrait tenir assez long-temps pour obtenir des conditions favorables. Tant que l'armée de Tarek assiégea seule la place, les habitants se défendirent avec une opiniâtreté digne de l'ancienne réputation espagnole; mais du moment qu'ils virent paraître les troupes de Muza, leur courage tomba, et ils ne songèrent plus qu'à en appeler à la modération du vainqueur. Celui-ci les traita néanmoins avec beaucoup de sévérité. Informé par quelques déserteurs qu'ils étaient sans provisions, Muza profita de leur situation, et leur imposa outre le tribut ordinaire, une énorme contribution, qui devait être payée le jour même où les Arabes entreraient dans la ville (1). De telles contributions étaient toujours exigées des villes qui étaient obligées de se rendre à discrétion; on les appelait *la rançon du sang*, parcequ'elles rachetaient la vie, et sauvaient du pillage les maisons des habitants. Cette fois il fallut encore livrer les vases sacrés des églises pour satisfaire la rapacité de l'ennemi.

La marche de la conquête arabe fut alors plus rapide que jamais; les Goths parurent avoir abandonné tout projet de résistance. Tarek s'empara avec une rapidité surprenante de Tortoze, de Murviédro, de Valence, de Xativa et de Denia. Muza, en se portant vers les Pyrénées, prit Huesca, Tarazona, Lérida, Calahorra, Tarragone, Barcelone, Gérone et Ampurias. Les historiens arabes ajoutent que ce capitaine franchit la barrière des montagnes, et s'empara de Narbonne (2).

(1) Ebn Hhajan, l. c. El Razi, l. c. p. 323. Condé, p. 52.

(2) Déjà Muza avait fait décapiter à Tolède, à l'occasion d'Oppas, fils d'Egica, plusieurs seigneurs goths, qui étaient restés dans la ville, du moins si l'on doit entendre ainsi un passage d'Isid. Pac. 36 : « Toletum urbem regiam usque inrumpendo, adjacentes regiones pace fraudifica male diverberans, nonnulos Seniores nobiles viros qui utcunque remanserant, per Oppam filium Egicæ regis a Toleto fugam arripientem, gladio patibuli jugulat, et per ejus occasionem cunctos ense detruncat. »

(1) Ebn Hhajan ap. Ahm. f. 57 b. El Razi ap. Casiri, II, p. 323. Isid. Pac. 36, ce dernier surtout fait un terrible tableau des ravages commis par Muza.

(2) Ebn Hhajan, ap. Ahm. el M. f. 58 a. et El Hhedjari ibid. 58 b. Novairi ap. Pagi ad ann. 712. AbulfedaTabb. ed. Bink, p. 147. Ces auteurs ont évidemment confondu cette prétendue expédi-

Mais d'abord ce fait est improbable en lui-même; car pourquoi l'émir aurait-il envahi un autre pays, quand la Lusitanie, la Galice, les Asturies et la Biscaye n'étaient pas encore subjuguées? En outre il n'en est fait aucune mention dans les historiens chrétiens contemporains. Il paraît, au contraire, que Muza se dirigea d'Ampurias dans la Galice, et de là dans la Lusitanie, se livrant partout à sa passion dominante, l'avidité des richesses, rançonnant les particuliers, pillant les églises, et faisant même fondre les cloches. Sa conduite sous ce rapport était tout l'opposé de celle de Tarek, qui l'égalait en courage. Ce dernier réservait toujours la cinquième partie du butin pour le trésor du khalife. On prétend qu'il abandonnait généreusement le reste à ses officiers et à ses soldats (1). L'avarice de son supérieur, ou plutôt le ressentiment de l'affront qu'il avait reçu, le porta à dénoncer au khalife la conduite de l'émir, qu'il représenta comme aussi injuste et oppresseur pour les Arabes que pour les chrétiens, et comme s'appropriant la portion de butin légitimement due aux commandeurs des croyants. De son côté Muza ne dénonçait pas avec moins de véhémence les mesures et la conduite de Tarek. Alarmé de la mésintelligence croissante de ses généraux, et du tort qu'elle pouvait causer à l'islamisme, Walid jugea à propos de les rappeler. Mogaith el Rumi fut chargé de notifier aux deux rivaux l'ordre de comparaître en personne devant le khalife, à Damas.

Tarek obéit sur-le-champ, après avoir nommé Habib ben Abi Obéjda pour le remplacer dans le commandement de son armée. Mais Muza fut lent à abandonner les douceurs d'un pouvoir illimité, et encore plus le projet de fonder un vaste empire, qu'il nourrissait depuis quelque temps. Si l'on en croit le témoignage de plusieurs écrivains arabes (1), il avait résolu de subjuguer la Gaule, l'Italie et l'Allemagne, de suivre le cours du Danube, depuis sa source jusqu'au Pont-Euxin, de renverser l'empire grec de Constantinople, et en revenant d'Europe en Asie, d'unir ses nouvelles acquisitions avec Antioche et les provinces de Syrie. Bien qu'un tel projet soit trop étrange pour avoir été sérieusement formé par un homme de l'âge et de l'expérience de Muza, il est certain que la vieillesse avait peu refroidi son ardeur naturelle, et qu'il avait réellement résolu de soumettre le reste de l'Espagne, et les parties de la Gaule, qui appartenaient à la monarchie des Goths. Sa répugnance à obéir au mandat impérial ajouta aux soupçons que l'on avait déjà sur ses desseins, et un ordre plus péremptoire lui fut envoyé de comparaître. Un messager du khalife l'atteignit à Lugo en Galice, saisit la bride de son cheval, et lui enjoignit, en présence de l'armée assemblée, de partir sans délai pour la cour de son maître. La sommation était trop précise dans ses termes et faite trop publiquement pour être méprisée, et l'émir se mit en route malgré sa répugnance. Avant de quitter l'Espagne, il nomma son fils aîné, Abdelaziz, au gouvernement du pays; son second fils, Abdelalahh, fut laissé à Tandja, comme gouverneur d'Almagreb, ou de l'Afrique occidentale, le troisième, Merwan, resta à Cairwan. Son voyage de Tandja en Syrie est pompeusement décrit par les auteurs arabes. Ses richesses prodigieuses, ses milliers de captifs, et sa nombreuse escorte, dont la partie la plus remarquable était 400 nobles goths, magnifiquement costumés, faisaient que son passage ressemblait plus au retour triomphant d'un souverain victorieux, qu'à la marche d'un général accusé qui va implorer la grâce de son

---

tion de Muza jusqu'à Narbonne, avec l'invasion postérieure des Arabes dans la Gaule. Les chroniques frankes se taisent là-dessus, et le *Continuat. chron.* Joa. Bicl. (qui écrivait vers l'an 721) diffère expressément la conquête de la Gaule narbonnaise jusqu'au règne du khalife Iézid.

(1) Condé, p. 55.

(1) V. sur les vastes plans de Muza, Cardonne, t. II, 70, 71.

maître (1). Il est incontestable cependant que tout cet étalage était bien imaginé; la vue de ses nombreux captifs devait attester ses succès à la guerre, et l'offre de ses richesses désarmer la colère du khalife.

Tarek était arrivé plusieurs mois auparavant et s'était déjà justifié aux yeux de Walid. «Demandez aux vrais croyants, avait dit ce général plein de confiance dans son intégrité, demandez aussi aux chrétiens quelle a été la conduite de Tarek en Afrique et en Espagne. Qu'ils disent s'ils l'ont jamais vu lâche, avare ou cruel.» Walid lui assura qu'il connaissait ses services et l'injustice qu'il avait essuyée, et que si on l'avait rappelé, c'était beaucoup plus dans son intérêt que pour écouter les plaintes mal fondées de Muza, puisque sa vie aurait pu courir des dangers dans un pays où l'émir et ses fils étaient si puissants.

Muza n'arriva point en Syrie avant la fin de l'année 714 (2). Walid Abul Abbas était sur son lit de mort, et Suleyman, frère et héritier du khalife, écrivit à l'émir pour lui ordonner de ne point approcher du souverain expirant, mais de différer son entrée à Damas jusqu'à l'ouverture du nouveau règne. Suleyman voulait sans doute que la pompe du spectacle embellît la cérémonie de son avènement, et que les trésors qu'apportait Muza ne courussent point le risque d'être dissipés par son frère. Mais Muza eut l'imprudence de ne tenir aucun compte de cet ordre; peut-être craignait-il le destin qui aurait pu l'attendre si Walid avait recouvré la santé. Il continua donc sa route, entra dans la ville, et se rendit au palais. Les deux généraux furent promptement confrontés en présence du souverain malade, et Muza reconnu coupable d'injustice envers son compagnon d'armes (1). Mais quelque répréhensible qu'eût été sa conduite, Walid ne pouvait oublier ses services passés, et il en aurait probablement été quitte pour une réprimande ou tout au plus pour le sacrifice d'une partie de sa fortune, si le khalife eût vécu; mais ce prince, quelques jours après cette entrevue, dit adieu à l'empire et à la vie, et Muza resta exposé à la vengeance de Suleyman. Il fut jeté en prison, frappé de verges pendant le jour devant la porte du palais, et enfin condamné à une somme si énorme, que le paiement devait nécessairement le réduire à la pauvreté, à moins que ses richesses ne fussent inépuisables (2).

Pendant que Muza était ainsi justement puni de sa rapacité, son fils Abdelaziz s'occupait activement d'achever la soumission de la Péninsule. Il subjugua la Lusitanie en personne, la Navarre et plusieurs villes voi-

(1) Gibbon, vol. v, chap. 51, édition in-4°. Le récit de la conquête de l'Espagne, tel qu'il est fait par cet historien, est éloquent, mais maigre et souvent erroné. C'est à Condé que nous sommes redevable de l'exactitude et de l'étendue de la relation que nous avons donnée. Ahm. el M. 57 b. Ebn Khalkan. El Razi, ap. Casiri, II, 323, Isid. Pac. 38.

(2) Dans l'an de l'hég. 96. Ebn Khaldun ap. Ahm. el M. f. 48 a. Novairi ap. Pagi ad an. 713.

(1) Voici selon El Razi ap. Casiri, II, 324, la discussion qui eut lieu sur la question de savoir lequel des deux généraux avait trouvé la merveilleuse table. Muza apporta la table devant le khalife, et dit : C'est moi, qui l'ai trouvée, mais Tarek répondit : Non, illustre maître des croyants, c'est moi qui ai eu ce bonheur. Muza soutint qu'il mentait. Alors Tarek dit à Walid : « Qu'on apporte ici la table, et qu'on voie si quelque chose y manque; celui qui pourra présenter la partie manquante, sera celui qui l'aura trouvée. » La table fut apportée et Muza avait remplacé le pied manquant par un pied d'or. Lorsque Tarek lui demanda ce qu'il avait fait du véritable, Muza répondit : « Je l'ai trouvée ainsi; » alors Tarek présenta le pied véritable et prouva que c'était son adversaire qui avait osé mentir devant le khalife. Cette discussion n'est selon toute apparence qu'une invention des Arabes.

(2) Les écrivains arabes disent que l'amende était de deux cent mille mithkales, ou d'environ deux millions de francs, somme prodigieuse pour ce temps-là. Ebn Khalkan, Rod. Tol. II, Arab. c. 10, font encore prononcer cette condamnation par Walid. Mais El Razi, l. c. Condé, p. 60, l'attribuent à Suleyman.

sines des Pyrénées par ses généraux. Malgré ses vices privés, il paraît qu'il se montra gouverneur humain et capable, et se conduisit avec beaucoup d'indulgence envers les Espagnols et les Goths. Mais une seule démarche par laquelle il espérait probablement augmenter son influence près des Arabes et près des indigènes, amena sa chute (715). Séduit par les charmes d'Egilona, veuve de Roderich, il en fit d'abord sa concubine et l'épousa ensuite. Il est probable que, poussé par les conseils de cette femme ambitieuse et sans principes(1), il songea à s'assurer une souveraineté indépendante. Il est du moins certain que les musulmans avaient quelques soupçons de ce dessein, et que sa perte était vivement désirée par ceux des conquérants et des naturels dont il avait déshonoré les femmes ou les filles (2). Il est également probable que l'on transmit à Damas des insinuations sur la tendance évidente de sa politique. Quoi qu'il en soit, sa perte fut résolue par le nouveau khalife, et tous les trésors qu'il envoya comme tribut ne purent produire un changement favorable dans l'esprit de son souverain. En outre, Suleyman pouvait craindre que le fils ne se déclarât en rébellion ouverte en apprenant le triste destin du père. Pour prévenir les conséquences qu'il redoutait de l'indignation de cette puissante famille, il envoya des ordres secrets de déposer et de mettre à mort les trois frères. L'ordre fatal qui concernait Abdelaziz fut reçu par le compagnon d'armes du père et l'ami du fils, Habib ben Abi Obeida. Son trouble fut grand quand il l'eut parcouru : « Est-il possible, dit-il, à Zeyad ben Nabaak, qui était associé avec lui dans cette triste commission, que les ennemis de Muza soient parvenus à faire ainsi oublier ses glorieux exploits ! » Cependant après un moment de réflexion, il ajouta en vrai musulman : « Mais Allah est juste ; il faut que le souverain soit obéi. » Pour empêcher les soldats de prendre le parti d'un chef libéral et par conséquent aimé, les deux généraux répandirent activement des bruits injurieux à son honneur, à sa loyauté et à sa religion, et travaillèrent à le faire regarder comme l'ennemi de Suleyman et du prophète. Ces bruits qui étaient d'autant plus facilement reçus, que les apparences semblaient leur prêter quelque fondement, refroidirent l'ardeur de ses amis ; et Abdelaziz tomba sous le poignard des assassins, pendant qu'il assistait aux prières du matin, dans l'église de Séville (1).

Après cette sanglante exécution, qui caractérise si bien le gouvernement musulman, Habib ben Obeida partit avec la tête de l'émir pour la cour de Damas. Ce khalife la montra à Muza dans une audience, et lui demanda s'il la reconnaissait. Le vieillard, qui ne la reconnut que trop bien, détourna ses regards avec horreur et s'écria intrépidement : « Malédiction sur le tyran qui a versé le sang d'un homme qui valait mieux que lui ! » Il quitta ensuite le palais, et entreprit un pélerinage à travers les déserts de l'Arabie. Mais le chagrin d'avoir ainsi perdu ses enfants le conduisit bientôt au tom-

(1) Mariana, avec le style déclamatoire qui lui est ordinaire, nous raconte fort au long la respectueuse passion de l'Arabe, les réponses modestes qu'Égilona fit à ses propositions, etc. Cet historien crédule, qui paraît n'avoir pas connu la valeur relative des témoignages, suit la chronique fabuleuse de Roderic de Tolède, ou la prétendue traduction de el Razi, aussi aveuglément que les histoires les plus authentiques. Il est heureux que son ouvrage soit tombé dans l'oubli ; personne ne le lit plus en Espagne.

(2) *Cum Hispalim (Séville) divitiis et honorum fascibus cum regina Hispaniæ in conjugio copulatam, vel filias regum ac principum pellicatas, et imprudenter distractas extuaret, seditione suorum facta, etc. Isid. Pacensis,* æra 753. Cette conduite suffirait en vérité pour causer une révolte, aussi bien que son intention, « *Jugum arabicum a sua servici evertere.* » Il n'est pas difficile d'expliquer la sévérité du khalife envers toute la famille.

(1) Son corps dont on avait détaché la tête, fut enterré dans la cour de son palais.

beau (1). Il mourut dans sa ville natale, à Wadil-kora, en 716.

Quelque cruels que fussent les coups qui frappèrent Muza, quelque exécrable que fût la manière dont ils lui furent portés, il est impossible de ressentir beaucoup de pitié pour son sort. Il avait montré trop d'envie et de rapacité, et commis trop d'injustice pour avoir des droits à notre sympathie, et bien que les écrivains arabes qui vécurent après lui, parlent peu de sa cruauté, le témoignage des historiens chrétiens contemporains ne la rend pas moins incontestable. Les horreurs qu'il commit dans le cours de ses conquêtes, ou plutôt de ses exterminations ont été comparées au sac de Troie et de Jérusalem, et aux plus grand es atrocités que les empereurs païens eussent exercées contre les chrétiens (2). Il y a sans doute de l'exagération dans les récits déclamatoires de ces historiens; mais l'exagération même doit être admise comme une preuve des faits principaux.

L'exécution d'Abdelaziz produisit une grande consternation dans l'âme des naturels. Ils craignirent que les articles favorables des traités conclus avec les deux émirs ne fussent violés ou éludés par les gouverneurs qui leur succéderaient. Pour appuyer le peu de liberté qui leur restait, sur une meilleure base que le caprice d'un vice-roi, Theudemir, au départ de Habib, envoya des ambassadeurs au chef (1) de l'empire mahométan pour en demander la ratification. Ces ambassadeurs furent bien reçus par Suleyman, qui confirma sans hésiter toutes les concessions faites par Tarek, Muza et Abdelaziz, et qui diminua même le tribut que le roi goth s'était engagé à fournir dans son traité avec ce dernier. Theudemir se contenta ainsi de posséder comme vassal des infidèles, une faible portion de cette monarchie naguère si brillante; et son exemple fut imité par son successeur Athanagild. Nous ne devons pas être surpris que les historiens du pays ne reconnaissent ni l'un ni l'autre dans le nombre de leurs rois, et qu'ils fassent passer immédiatement la couronne à un prince (Pélage) dont les états étaient aussi bornés que ceux de Theudemir, et qui régnait en même temps; mais qui, dédaignant de tenir son sceptre du bon plaisir des vainqueurs, et préférant l'indépendance avec la pauvreté au milieu des stériles rochers des Asturies, à l'abondance avec l'esclavage sur les fertiles plaines de Murcie, eut la gloire d'être honoré comme le régénérateur de son pays, et le restaurateur de la monarchie espagnole (2).

Le règne peu glorieux de Theudemir et de ses successeurs ne mérite guère que nous entrions dans des détails; ce n'étaient plus que des lieutenants des gouverneurs arabes soumis à tous leurs caprices; et les événements auxquels ils eurent part offriraient peu d'intérêt au lecteur. On ne sait si la mort de Theudemir fut naturelle ou violente : on

(1) *Isid. Pac.* 36, 38. (*Apud Florez*, VIII, 28, etc. Addit. ad *Joa. Biclar. Chron. Chronicon Abdel.* n° 78, *Ben Hasil* (*ou mieux Ali ben Abderaman*) *Fragmentum Hist. Hisp.* (*Apud Casiri*, t. II, p. 326.)

(2) « Quis enim narrare queat tanta pericula ? quis numerare tam importuna naufragia ? nam si omnia membra verterentur in linguas, omnium nequaquam Hispaniæ ruinas, vel ejus tot tantaque mala dicere potuerit humana natura. Sed ut in brevi cuncta legenti renotem flagella, relictis sæculi innumerabilibus ab Adamo usque nunc Claudibus, quas per infinitas regiones et civitates crudelis intulit mundo hostis immundus, quicquid historialiter capta Troia pertulit, quicquid Hyerosolyma prædicta per prophetarum eloquia vajulavit, quicquid Babylonia per scripturarum eloquia sustulit, quicquid postremo Roma apostolorum nobilitate decorata martyri aliter confecit, omnia et tot Hispania quondam deliciosa et nunc misera affecta, tam in honore quam etiam in dedecore, experta est. » *Isidorus Pacensis*, æra 749. C'est là une déclamation précieuse et qui caractérise bien les grossiers chroniqueurs du moyen âge.

(1) Une autre version, mais qui s'appuie sur une faible autorité, rapporte que Theudemir alla en personne à Damas.

(2) Voyez Appendice M, et le règne de Pélage.

nous dit seulement qu'en 743 il eut pour successeur Athanagild. Isidorus Pacencis trace de lui un portrait très-favorable. Il le représente comme courageux sur le champ de bataille, constant dans sa foi, prudent dans le conseil, éloquent, versé dans les Saintes Écritures, d'un caractère élevé, et commandant à la fois le respect des chrétiens et des mahométans (1). On ne sait presque rien d'Athanagild, sinon qu'il fut cruellement opprimé par un vice-roi de son temps; que sur un frivole prétexte, il fut condamné à une somme énorme (*ter novies millia solidorum*, dit l'évêque de Béja), et qu'il aurait été forcé de la payer, si les musulmans eux-mêmes, spécialement les soldats, n'étaient pas intervenus et n'avaient pas obligé le vice-roi, non-seulement à être plus juste, mais même à indemniser le prince chrétien de la persécution qu'il avait soufferte (1). Le royaume de Murcie finit vers l'an 755, après l'arrivée d'Abderrahhman, dont les exploits feront la matière du premier chapitre du livre suivant. La suite du destin d'Athanagild est inconnue. Il est probable qu'il se retira, avec plusieurs milliers de ses sujets dans les montagnes des Asturies, lorsque les victoires des Arabes furent portées partout sur les ailes de la renommée, et que les troubles civils des infidèles lui firent craindre que sa vie même ne fût pas en sûreté dans la province désolée qu'il gouvernait (2).

Avant de retracer les exploits de Pelage et de ses successeurs, ou les progrès et la décadence de l'empire mahométan en Espagne, nous allons consacrer un livre séparé à exposer la situation politique, civile et religieuse des peuples soumis à la monarchie gothique.

(1) « Fuit enim scripturarum amator, eloquentia mirificus, in præliis expeditus, qui et apud Almiralmuminin prudentior inter cæteros inventus utiliter est honoratus. » *Isid. Pacen.* æra 750. Mais tous les éloges du bon évêque ne laveront pas la mémoire de ce prince de la dégradation à laquelle il s'est soumis.

(1) Voyez le règne du vice-roi Husam, dans le chapitre I, du livre suivant.

(2) *Isid. Pac. ubi supra.* Monachi Abdeldensis Chronicon, nº 50, etc. (Apud Florez, tom. XIII.) Masdeu, tom. XII, p. 17, 51, et XV, p. 78, etc. La perte de deux autres ouvrages de l'évêque de Béja auxquels il renvoie lui-même, ne peut-être trop déplorée.

LIVRE III.

ÉTAT POLITIQUE, MORAL ET RELIGIEUX DE L'ESPAGNE SOUS LES WISIGOTHS.

CHAPITRE PREMIER.

CONSTITUTION DE L'ÉGLISE.

§ Ier. PREMIÈRE FORME DE L'ÉGLISE ESPAGNOLE, LES MÉTROPOLITAINS. — LES ÉVÊQUES. — LE CLERGÉ INFÉRIEUR. — LES MOINES.

La monarchie des Wisigoths est tombée. Cet arbre qui donnait de si belles espérances a été emporté avant le temps par les orages ; ses fruits n'ont pas eu le temps de mûrir. Ce peuple qui, parti de la Scandinavie, avait traversé toute la partie orientale de la Germanie, de la mer Baltique à la mer Noire ; qui avait campé devant Constantinople, et contraint les empereurs à lui payer tribut ; qui avait franchi le Bosphore, forcé le passage des Thermopyles, vu Sparte et Athènes, puis humilié et pillé la superbe Rome, subjugué l'Italie, la Gaule et l'Espagne, et surpassé tous les autres peuples en courage militaire ; ce même peuple a succombé devant une troupe de 25,000 aventuriers sortis de l'Arabie et des déserts de l'Afrique. Sa chute même a été si complète, que son nom disparaît de l'histoire. Le phénomène est frappant et mérite d'être étudié.

Nous connaissons le théâtre sur lequel le peuple wisigoth est venu jouer son drame d'un moment. Nous avons exposé plus haut quelle était la situation matérielle et morale de la Péninsule avant l'invasion germanique ; nous avons dit brièvement (*a*) quels étaient ses lois, ses usages, sa religion, son organisation politique. Le lecteur sait comment les populations espagnoles différaient sous tous ces rapports, quel mélange les invasions précédentes y avaient déjà introduit, et comment la domination romaine avait étendu sur tout cela son niveau et amorti l'esprit d'indépendance des peuples indigènes. Il s'agit maintenant de rechercher quelles modifications cet état des choses et des hommes a reçues de l'arrivée du peuple wisigoth ; comment ces modifications se sont opérées ; quelles en ont été l'intention, la cause et les conséquences. Les faits extérieurs nous sont

(*a*) Comparez pour l'organisation des provinces sous l'empire romain, *le docteur John Lingard*, Histoire d'Angleterre ; *Léo*, Histoire d'Italie ; *Luden*, Histoire du Peuple allemand ; *Muller*, Histoire de Suisse, et l'Histoire de France, qui font partie de la collection. Ce sujet devant recevoir de longs et savants développements dans quelques-uns de ces ouvrages, nous avons dû ne pas nous y arrêter trop long-temps dans celui-ci pour ne pas faire double emploi. (*Note du trad.*)

connus ; les acteurs ont joué devant nous ; il nous reste à faire connaître les faits plus intimes de la vie du peuple, les monuments qu'il a laissés de son passage.

Les Goths furent d'abord un peuple nomade et conquérant, divisé en plusieurs tribus, qui avaient chacune ses chefs particuliers. Ils n'apparaissent comme corps de nation réunie sous un chef suprême, que vers le milieu du IIIe siècle. Une même famille, celle des Balthes (les Hardis), eut pendant long-temps le privilége de gouverner les Wisigoths, c'est-à-dire, que leurs chefs ou rois étaient héréditaires. Cette unité de gouvernement leur donna un grand avantage sur les autres peuplades germaniques, qui s'entre-déchiraient continuellement et servaient ainsi les projets de leurs ennemis ; elle fut le principe de leur puissance, à laquelle le système purement électif porta plus tard des coups funestes. Les Goths, comme les Franks, les Burgundes et la plupart des peuples barbares, ne connaissaient pas le droit d'aînesse. Cela amenait de fréquents partages et quelquefois des guerres déplorables entre les membres de la famille royale. Dans les cas douteux, le peuple paraît avoir exercé un certain droit d'élection, ou plutôt de décision. Le roi était en même temps grand-prêtre et juge (1); son autorité était tempérée par l'assemblée des hommes libres, qui délibéraient sur les lois, et déclaraient la paix ou la guerre. Les Goths précédèrent la plupart des autres barbares dans les voies de la civilisation; les premiers ils connurent l'écriture, se convertirent au christianisme, et adoptèrent les doctrines de l'arianisme. A peu de chose près, ils avaient encore les mêmes usages, les mêmes institutions et les mêmes croyances, lorsqu'ils arrivèrent en Occident. Seulement le système électif avait succédé peu à peu au système à demi héréditaire.

(1) Comp. pour les institutions des Goths et autres peuples germaniques, *Luden*, sur les Suèves, les Saxons, les Franks et les Burgundes; *Léo*, sur les Ostrogoths et les Langobards; *Lingard*, sur les Anglo-Saxons et les Normands; *Muller*, sur les Helvètes, les Burgondes, etc., dans cette collection.

Le clergé a joué le premier rôle dans la monarchie des Wisigoths; il est juste que nous commencions notre examen par lui, et que nous considérions d'abord son organisation propre, ses lois, son esprit, ses droits et son influence sur l'état politique. Afin de fournir à l'esprit du lecteur tous les éléments sur lesquels il pourra baser son jugement, il sera même nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la hiérarchie générale de l'église dans les premiers siècles et sur ses rapports avec le clergé d'Espagne en particulier.

Le christianisme ayant triomphé des obstacles que le paganisme opposait à son établissement, l'église, fortement constituée dès son origine, agit plus librement. Ses membres étaient divisés en trois classes, les diacres, les prêtres et les évêques. On se rappelle que ces derniers étaient égaux en dignités et en pouvoir, et que seulement le plus âgé présidait les conciles nationaux (1). Lors de la conversion de Constantin, cette hiérarchie si simple avait subi d'importantes modifications. Le prince ayant divisé l'empire en préfectures et en provinces, l'église, qui avait pour maxime de conformer sa constitution extérieure à celle du pouvoir politique, établit également de nouvelles circonscriptions qui coïncidaient avec celles de l'empire ; la multiplication des unes entraîna la multiplication des autres. D'un autre côté, les évêques de chaque province sentirent le besoin d'un pouvoir supérieur, central ; et comme le chef-lieu de la province était le siége de toute la puissance civile, le centre auquel aboutissaient tous les rouages de l'administration, et d'où partaient les nouvelles doctrines et les communautés naissantes, on s'accoutuma insensiblement à reconnaître cette supériorité à l'évêque qui avait sa résidence dans la métropole (2).

(1) Cet évêque s'appelait alors *Episcopus primæ sedis*, Conc. Illib. c. 58.

(2) Conc. Antioch. c. 9: « Episcopos, qui sunt in unaquaque provincia, scire oportet, episcopum qui præest metropoli, etiam curam suscipere totius provinciæ, eo quod in metropolim concurrunt omnes undequaque qui habent negotia : unde visum est, eum quoque honore præcedere, etc. »

De là les métropolitains (1), ou archevêques. Mais souvent une province avait subi des subdivisions, et donné par là naissance à de nouvelles métropoles. Pour prévenir la confusion et les conflits d'autorités, le Concile de Chalcédoine posa en principe, que toujours les divisions ecclésiastiques se régleraient sur les divisions politiques (2). Il fallut encore un autre réglement pour empêcher que les nouveaux dignitaires ne fussent tentés de trop restreindre l'autorité des autres évêques et n'excitassent par là du mécontentement. Afin de prévenir cet abus, le Concile d'Antioche décréta en 341, que le métropolitain de chaque province exercerait une supériorité sur tous les évêques de sa juridiction, mais qu'il ne pourrait les inquiéter dans l'administration particulière de leurs diocèses. C'est dans cet état qu'était l'Église, lorsque les diverses nations barbares firent irruption dans toutes les parties de l'empire romain.

L'Église d'occident, surtout celle d'Espagne, résista pendant quelque temps à ces innovations. Les évêques ne voulaient toujours reconnaître d'autre supériorité que celle de l'ancienneté (3). L'invasion des hordes germaniques vint lui faire une position encore plus spéciale, plus distincte. Cette invasion brisa tous les liens qui réunissaient l'église d'Espagne à celle des autres pays, et de plus la foi arienne opposa à la foi catholique, sinon une ennemie, du moins une rivale redoutable. Vainqueur d'abord, l'arianisme n'épargna pas les persécutions qu'il devait subir plus tard; il était assis sur le trône, c'était lui qui dictait les lois, et l'épée des conquérants lui garantissait l'obéissance. Ce fut alors que l'Église catholique d'Espagne tourna les yeux vers les Églises du dehors et qu'elle sentit le besoin de réclamer leurs sympathies et leur concours pour le maintien de son crédit et de sa discipline. Le pape, qui avait toujours possédé la prééminence sur tous les autres, offrait un point de ralliement; il était le successeur de saint Pierre et de plus il avait sa résidence dans l'ancienne capitale de l'empire, dans cette ville qui avait été si long-temps le séjour des maîtres du monde. C'était là que les traditions des apôtres s'étaient conservées dans toute leur pureté, et le pontife romain devait être à juste titre regardé comme le meilleur interprète de la vraie foi, le meilleur conciliateur entre les deux Églises.

Et dans le fait, l'histoire nous atteste que son influence s'exerça de bonne heure, même sur le clergé espagnol. Dès l'an 385, le souverain pontife adresse à Himérius, évêque de Tarragone, une décrétale, dans laquelle il censure vivement la faiblesse de quelques métropolitains espagnols qui sacraient des évêques coupables de bigamie (1). Cette décrétale, outre la Tarragonaise, mentionne quatre autres provinces, la Carthaginoise, la Bœtique, la Lusitanie, et la Galice, et comme ce sont les divisions qui figurent dans le nouveau partage de l'empire par Constantin (2), elle nous confirme dans l'opinion que l'Église d'Espagne avait, comme les autres, réglé ses circonscriptions diocésaines sur

(1) Ce nom paraît pour la première fois dans le Concile de Nicée, can. 35.

(2) Conc. Chalced. c. 17. Si qua civitas potestate imperiali novata est, aut innovetur, civiles dispositiones et publicos ecclesiarum quoque parochiarum ordines subsequantur. Cf. *Plank*, *Geschichte der christlich kirchlichen Gesellschafts Verfassung*, I, 585 sq.

(3) En 579, au Conc. Cæsar-Aug. I, il paraît qu'on accorda encore la prééminence à l'âge, puisque Fitadius, évêque d'Agen, en Aquitaine, qui n'était nullement suffragant de la Tarragonaise, où le concile était assemblé, signe le premier.

(1) Syricii Papæ Ep. ad Himer. c. 8. (Apud. *Aguirre*, Conc. Hisp. ed. Rom. t. III, p. 13 sq.) Le pape dit, c. 15: ..... ad singulas causas, de quibus... ad romanam Ecclesiam utpote ad caput sui corporis retulisti, sufficientia responsa reddidimus.

(2) Le partage, que la *Cronica general*, part. I, c. 143, attribue à Constantin, appartient au domaine de la fable.

les circonscriptions politiques vers le milieu du quatrième siècle. Fut-ce de son propre mouvement, ou bien le fit-elle pour se conformer aux décrets du concile d'Antioche? c'est ce qu'il nous est impossible de constater. Nous avons sujet de croire seulement que l'adoption de ces décrets eut lieu avant le cinquième siècle, car on trouve dès le milieu du quatrième, que les évêques des chefs-lieux de provinces possédaient tous les droits des métropolitains (1).

Du moment que la hiérarchie romaine avait été ainsi constituée, elle s'était hâté de mettre en exercice l'autorité qui lui était reconnue. C'est ainsi qu'elle était intervenue efficacement dans le procès du priscillianisme; c'est par suite de la même reconnaissance que l'évêque Hilarius et le prêtre Elgidius avaient été implorer à Rome l'assistance du pape Innocent Ier (400) (2), et que plus tard Turibius, évêque d'Asturicum (Astorga), alla implorer celle de Léon Ier (447). Dans cette dernière circonstance le pape accorda par écrit l'*autorisation* de convoquer un concile général, afin de couper le mal à sa racine, et en même temps il écrivit aux évêques de la Tarragonaise, de la Carthaginoise, de la Lusitanie et de la Galice, et leur enjoignit de se rendre au concile; cette autorisation eut son effet, ces injonctions furent écoutées, le siége de Rome jouissait dès lors d'une suprématie incontestée (3).

Les bouleversements auxquels la Péninsule fut si long-temps en proie exercèrent la plus triste influence sur la discipline. Au mépris d'un canon du concile de Nicée, Silvanus, évêque de Calagurris, continuait à sacrer des évêques hors de son diocèse, et Irénée (Irenæus) venait d'obtenir non moins illégitimement le siége de Barcino (Barcelone). C'est encore au pape Hilarius que l'on s'adressa pour la répression de ces abus; les évêques de la Tarragonaise lui écrivirent deux lettres pour réclamer son intervention (1). La puissance du pape se signala d'une manière éclatante. Il convoqua à Rome une assemblée des évêques d'Italie (465), et après en avoir délibéré avec eux, il prononça la déposition de tous les évêques illégitimement sacrés; de plus il ordonna à Irénée de quitter l'église de Barcino et de reprendre son ancien siége, ce qui n'était nullement dans les vœux des prélats espagnols (2).

La foi dans la puissance du pontife romain, considéré comme successeur direct des apôtres et souverain arbitre des différents de l'Église, se fortifia de jour en jour et devint la loi de tout le clergé catholique. En 338 le métropolitain de Bracara, Profuturus, voyant qu'on ne pouvait venir à bout d'extirper les restes de l'hérésie des priscilliens, se rendit à Rome auprès du pape pour le consulter. Dans sa réponse, le pape ne se borna pas à donner ses instructions à Profuturus; il attribua expressément au siége de Rome la suprématie sur toutes les Églises, et le droit de prononcer en dernier ressort sur toutes les querelles ecclésiastiques de quelque importance (3).

(1) Jusqu'au *Conc. Tol.* III, les métropolitains d'Espagne ne signent, il est vrai, que comme *episcopi*, mais le nom de *metropolitanus* se présente déjà en l'an 516 dans le *Conc. Tarracon.* c. 5, 6, 13. Au reste l'*Index canon.* Eccl. Hisp. l. I, tit. 49, prouve que le neuvième canon du Concile d'Antioche était formellement admis en Espagne.

(2) *Innocentii* I, Ep. *ad episcopos synodi Tol.* (Aguirre, t. III, p. 44, sq.) *Præmium.*

(3) *Leonis magni*, Ep. 93 (al. 15), Conc. Bracar. I, Præfatio, Idat. Chr. Ol. 306.

(1) V. ces lettres écrites vers l'an 463 (dans *Aguirre*, t. III, p. 113 sq.) Dans la première ils écrivent: «Privilegium sedis vestræ, quo, susceptis regni clavibus post resurrectionem Salvatoris, per totum orbem beatissimi Petri singularis prædicatio universorum illuminationi prospexit, cujus vicarii principatus sicut eminet, ita metuendus est ab omnibus et amandus. Proinde nos Deum in vobis adorantes,» etc.

(2) *S. Hilari Papæ* Consultatio in synodo romana, et Epist. ad Ascaniam, ap. *Aguirre*, t. III, p. 116 sq.

(3) *Vigilii* Ep. ad Profuturum, ap. *Aguirre*, t. III, p. 161 sq. Déjà *Baluz*, Nova collectio Concil. t. I, col. 1468, remarque que la conclusion de

Une nouvelle mesure va montrer encore combien la puissance du pape était grande, et en même temps combien elle fut utile en contribuant à rétablir partout la discipline et à maintenir l'unité au sein de l'Église. Les communications avec l'Espagne étaient devenues difficiles; les missives du pontife mettaient du temps à parvenir, et il en résultait quelquefois de graves inconvénients. Pour y remédier, les papes trouvèrent convenable de remettre aux mains de certains évêques l'exercice de leur pouvoir; les nouveaux élus prirent le titre de *vicaires légats*. Il est pour la première fois question de cette institution vers le milieu du cinquième siècle. Lors des violentes persécutions d'Eurich, le pape Simplicius, voulant prêter secours et consolation à l'Église affligée, conféra ses pleins pouvoirs à Zénon, évêque d'Hispalis (Séville), prélat renommé pour ses vertus(1). En 518 le pape Hormisdas revêtit de la même dignité un autre métropolitain d'Hispalis, Sallustius, qui avait bien mérité de l'Église. Mais l'autorité du nouveau vicaire se borna aux provinces de la Bœtique et de la Lusitanie. Il lui fut recommandé de n'attenter en rien aux droits des métropolitains (2). Le même pape accorda le vicariat de la Tarragonaise au métropolitain Jean (3), en lui imposant des restrictions semblables (4).

cette décrétale manque dans les meilleurs manuscrits. Aguirre, au contraire, dans les notes, en affirme l'authenticité. *Planck Gesch. der Christ. Gesellschats-Verf.* V. II, p. 696, 698.

(1) *Simplicii* Ep. ad Zenon. ap. *Aguirre*, t. III, p. 120, il dit : Congruum duximus, vicaria sedis nostræ te auctoritate fulciri, cujus vigore munitus, apostolicæ institutionis decreta, nec sanctorum terminos Patrum, nullo modo transcendi permittas. Cf. Ind. canon. Eccl. Hisp. l. I, tit. 51.

(2) *Hormisdæ* Ep. ad Salust. ap. *Aguirre*, t. III, p. 138.

(3) *Cenni* l. c. t. I, diss. 3, cap. 3, le nomme évêque d'Ilici, en s'appuyant sur l'*index canon.* Eccl. Hisp. l. I, tit. 51. Mais toutes les éditions des conciles et les lettres des papes le nomment évêque de Tarraco.

(4) *Hormisdæ* Ep. ad Joann. ap. *Aguirre*, t. III, p. 134.

L'intervention du pape s'exerça ainsi constamment dans toutes les affaires de l'Église d'Espagne, le plus souvent à la sollicitation même de cette Église, quelquefois en vertu du droit que le pontife avait hérité des apôtres. On ne saurait nier que cette intervention n'ait eu la plus heureuse influence sur ses destinées, en lui imprimant un nouveau ressort, quand le relâchement se faisait sentir, et en la ramenant à l'harmonie, toutes les fois que des divisions menaçaient de la dissoudre. On n'aurait toutefois qu'une idée incomplète de l'esprit et de la situation du clergé espagnol, si l'on s'arrêtait à cette dépendance qu'il reconnaissait et à laquelle il semblait recourir lui-même comme au principe de sa force. Il avait aussi ses priviléges et ses libertés ; il ne cessa point de tenir des synodes pour régler ses propres affaires en dehors de la volonté du souverain pontife, et c'est avec raison que l'église d'Espagne revendique l'honneur d'avoir tenu les premiers conciles, dont les délibérations soient parvenues jusqu'à nous. En effet, nous l'avons vue, dès la première ou la seconde année du quatrième siècle, antérieurement au concile de Nicée (1), tenir à Illiberis (Elvire) une réunion, qui comprit dix-neuf évêques, trente-six prêtres, et une foule de membres du clergé inférieur, venus de toutes les provinces du royaume.

Nous avons rapporté plusieurs de ces canons (2) : on se rappelle que l'hérésie des priscillianistes nécessita un premier concile à Cæsar-Augusta (Saragosse) (3), et un second encore plus nombreux à Tolède (4), où l'on adopta les décrets du concile de Nicée, et le symbole proclamé par celui de Constantinople, et où l'on reçut l'abjuration de Smyphosius, de

(1) Memorias de la Acad. de la Historia, t. II, p. 348, 498. *Florez*, t. XII, p. 175 sq.

(2) Conc. Illiberitanum ap. *Aguirre*, t. II, Voyez plus haut, p. 57, 59.

(3) Conc. Cæsar-Aug. ap. *Aguirre*, t. III, p. 1.

(4) *Idat.* Chron. h. a.

Dictimius, de Paternus, etc. (1) Un autre synode réuni à Tolède n'a point laissé d'actes qui nous soient parvenus, mais il nous reste une lettre écrite à ce sujet par le pape Innocent Ier (2). Un cinquième concile fut celui que convoqua Turibius, évêque d'Asturicum, sur l'invitation du pape Léon Ier; la Carthaginoise, la Tarragonaise et la Bœtique y envoyèrent leurs prélats. La Galice, opprimée par les Suèves, ne put s'y associer. Mais les pères transmirent leurs décisions à l'évêque de Bracara (3), afin que la Galice pût aussi en profiter (4). Ces décisions consistaient dans le renouvellement du symbole et la condamnation du priscillianisme.

Ces synodes précédèrent la conquête des Goths, ou du moins leur établissement dans la Péninsule. Quoique ariens, les Goths n'y mirent aucune entrave (5); le clergé catholique eut dans le principe toute liberté de s'assembler et de délibérer comme auparavant. Cette liberté fut pour l'Église catholique une arme puissante dans la lutte qu'elle soutint pour parvenir à la domination sans partage. La marche des événements nous a prouvé, que si quelquefois les rois wisigoths, comme Eurich, et Leuwigild, ont ordonné de violentes persécutions contre la foi catholique, ce n'était pas toujours à la doctrine qu'ils s'attaquaient, mais à l'ambition de ses sectateurs, qui, non contents de voir leur Église prospérer en paix à côté de l'Église arienne, prétendaient détrôner celle-ci, et faire de leur religion la religion de l'état. Ces persécutions eurent quelquefois pour cause une politique qui ne reculait ni devant la sédition, ni devant l'alliance avec les ennemis de la patrie, pourvu que ceux-ci professassent la vraie foi.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la situation de l'Église catholique, à l'époque de la conversion de Reccared, pour comprendre quelle était alors sa puissance. Les évêques orthodoxes étaient dans une immense majorité (1); ils se succédaient sans interruption dans leur siége (2), et n'épargnaient rien pour la prospérité de leur Église. L'éclat des cérémonies extérieures du culte leur donnait un grand avantage sur leurs rivaux, de telle sorte, qu'en se convertissant au catholicisme, ceux-ci ne pouvaient que gagner

(1) Conc. Tol. I. Que l'on ait déjà tenu auparavant un concile dans la même ville, c'est ce qu'on pourrait supposer d'après *Florez*, t. VI, p. 49 sq. *de la sententia definitiva* du Conc. Tol. I; on y trouve, il est vrai, « Prius indictum in urbe Toletana concilium declinarant; » mais il n'y a point là la preuve que ce concile se soit réuni. Nous possédons d'ailleurs les actes du Conc. Tol. I; ils paraissent pris dans différents conciles et rédigés par un auteur unique vers la fin du cinquième siècle; tout le style est narratif et des circonstances postérieures y sont ajoutées, p. ex. les mots, *et cum præcepto papæ urbis Romæ Leone ad Valconium, etc.*

(2) Elle se trouve dans *Aguirre*, t. III, p. 42. Ce synode tombe entre les années 402 et 409. *Florez*, l. c.

(3) Conc. Brac. I, c. 2.

(4) C'est le *Conc. Hispan. generale* ap. *Aguirre*, t. III, p. 90. Outre le renouvellement de la *Regula fidei*, on ne trouve pas d'autre acte. Cf. *Florez*, t. VI, p. 119, 129. *Risco*, t. XL, p. 58 sq. Il paraît aussi qu'un concile a été tenu vers ce temps en Galice, comme on peut l'inférer des paroles d'*Idat*. Chr. an. 447. Quelques-uns le placent à Aquæ Celenæ, mais sans raisons suffisantes. V. *Florez*, l. c.

(5) Les synodes postérieurs qui ont été tenus sous les rois ariens, sont les suivants : Conc. Tarracon. an. 516. Conc. Gerund. an. 517. Conc. Tol. II, an. 527. Conc. Barcinon. vraisemblablement vers 540. Conc. Ilerd. an. 546. Conc. Valletan. an. 546. Conc. Bracar. I, an. 561 (*Baronius*, *Moralès*, l. II, c. 57. *Mariana*, l. V, c. 9, le placent dans l'année 563). Conc. Lucense; il n'y a qu'un ancien écrit des archives de Lugo dans *Morales*, l. II, c. 59, qui parle en 569 de ce concile tenu à Lucum pour l'affermissement du catholicisme chez les Suèves. V. *Florez*, t. IV, p. 141 sq. *Cisco*, t. XL, p. 66 sq. 229 sq. Append. V. VI.—Conc. Bracar. II, an. 572. V. l'Appendice N.

(1) Au Conc. Tol. III (Præf. c. 25), où cependant tout le peuple embrassa la foi catholique, on ne voit paraître que huit évêques jusqu'alors ariens comme représentants de leur Église.

(2) Cela résulte des souscriptions des conciles.

sous tous les rapports, en pouvoir, en richesses, et en indépendance.

Comme la nouvelle église avait pour premier principe l'immutabilité, son organisation ne pouvait changer que pour la forme; le fonds restait ce qu'il était avant la conversion. Quand bien même les Wisigoths auraient senti, ce qui n'est pas, le besoin de faire quelques modifications, ils se seraient crus obligés de ne rien changer dans la constitution ecclésiastique : les formes de l'ancienne organisation et les degrés de la hiérarchie furent donc conservés, les cinq provinces ecclésiastiques (la Tarragonaise, la Carthaginoise, la Bœtique, la Lisutanie et la Galice) restèrent les mêmes; seulement on en créa une sixième, la Gaule Narbonnaise. Chaque chef-lieu eut son métropolitain, comme par le passé ; les métropoles furent toujours Hispalis pour la Bœtique, et Emérita pour la Lusitanie. Dans les autres provinces, la marche des événements amena des modifications, qu'il est convenable d'examiner de plus près.

Dès le commencement du cinquième siècle, les évêques d'Arles et de Narbonne se disputaient le titre de métropolitain de la Narbonnaise ; le pape Zozime avait rendu une décision en faveur du premier (1) ; mais Boniface prononça en faveur du second (2). Sous Léon II et Hilarius, l'évêque d'Arles renouvela ses prétentions; mais il ne put venir à ses fins, la victoire resta à son rival (3). Lorsque sous Eurich, les provinces d'Espagne et la Narbonnaise furent réunies à l'empire wisigoth, l'évêque de Narbonne fut proclamé seul métropolitain légitime et affranchi de toute dépendance (4).

(1) *Zozimi* Papæ Ep. 7 et 8. (Ap. *Toleti,* t. II, col. 414.

(2) *Bonifacii* Papæ Ep. 3 (ib. col. 438).

(3) *Leon* II Ep. 89, 109; *Hilari* Papæ Ep. 7, 8, c. 1.

(4) Il signe toujours sur les registres comme métropolitain depuis le Conc. Tol. III; il tient même des conciles provinciaux particuliers; ainsi Conc. Narbonense de l'an 589 dans *Aguirre,* t. III, p. 172 sq.

Bien qu'après la nouvelle division de l'empire par Constantin, Cæsar-Augusta fût devenue la capitale de la Carthaginoise, le siége du métropolitain resta toujours à Tarragone (1). Du temps de Constantin, la nouvelle Carthage fut incontestablement la capitale de la province carthaginoise, puisqu'elle lui donna son nom, et que nous avons à cet égard des témoignages positifs (2) ; il est également prouvé qu'elle était le siége d'un évêché (3). Mais dès le sixième siècle, son nom disparaît de l'histoire, et il n'est plus question de ses prélats. En effet, après les incursions dévastatrices des Suèves (554), les Romains d'Orient (4) réussirent à s'emparer pour long-temps d'une portion de la Carthaginoise, qui alors se trouva violemment séparée de l'Église gothique. La portion demeurée aux Wisigoths sentit le besoin d'avoir une métropole ; et quelle ville convenait mieux que Tolède, résidence royale? Depuis long-temps, en effet, Tolède avait des prétentions à cet honneur (5), et ses évêques invoquaient à leur appui, non un décret, ni un canon, mais la faveur et l'habitude (6). Quoi qu'il en soit, le siècle suivant vit de grandes discordes parmi les

(1) *S. Innocent.* Papæ Ep. 18, n. 2, ordonne de laisser les métropolitains dans leurs anciens siéges, quand même les empereurs introduiraient une nouvelle division des provinces. Cf. *Cenni,* l. c. t. I, p. 131.

(2) Isid. Hispal. Origg. XV, 1.

(3) Le Conc. Tarrac. I, est signé par Hector, évêque de Carthage. Quelques manuscrits lisent *Hector Episcopus Carthaginensis Metropolis subscripsi.* Mais comme il signe après l'évêque d'Ampurias, il ne peut pas avoir été métropolitain. — Après lui on ne trouve plus que la signature de Licinien, comme évêque de Carthage. *Isid. Hisp.* de Vir. illustr. c. 42.

(4) L'auteur appelle ainsi les sujets de l'empereur de Constantinople.

(5) Conc. Tol. II (an. 527), c. 5, « Sane juxta priorum canonum decreta, » etc. V. l'Append. O.

(6) *Montani* Episcopi Toletani Epistola (ap. *Aguirre,* t. III, p. 156). Cum Toletanæ urbi metropolitani privilegium vetus consuetudo tradiderit, etc. V. l'Appendice M.

évêques ; une partie d'entre eux voulant restreindre la juridiction du métropolitain de Tolède à une portion seulement de la Carthaginoise (1). Pour apaiser ces querelles, le roi Gundemar convoqua un concile de tous les évêques de la province (610), qui déclarèrent unanimement reconnaître pour métropolitain l'évêque de Tolède. Les opposants furent mis au ban de l'empire (2). A la suite de ce concile, un édit royal, signé de tous les métropolitains et de la plupart des évêques (611), déclara que la dignité de métropolitain était irrévocablement attachée au siége de Tolède, et que désormais la province n'aurait plus qu'un seul chef spirituel (3) ; ordonnance qui devait rencontrer d'autant moins de difficultés, que bientôt la seconde moitié de la contrée fut reconquise à l'empire wisigoth, par l'expulsion des Romains d'Orient (4).

Bracara (Brague) devint métropole de la Galice vers l'an 433, sous l'évêque Valconius. Ce fut, sans doute, la trop vaste étendue de sa juridiction qui nécessita vers le milieu du sixième siècle (5) le partage de la province en deux métropoles, dont l'une avait son siége à Bracara, et l'autre à Lucus (Lugo). Ainsi, tous les évêchés d'au-delà du Minium appartenaient au diocèse de Lucus, qui lui-même reconnaissait la suprématie de Bracara. Lorsque peu de temps après, Leuwigild mit fin au royaume des Suèves, il paraît que l'Église de Lucus perdit son importance passagère, et que sa rivale redevint la seule métropole de la Galice (1). Autrefois, les Suèves avaient incorporé à ce diocèse plusieurs évêchés séparés violemment de la Lusitanie ; c'était une grave atteinte portée aux droits du métropolitain d'Émérita ; le roi Réceswinth, cédant aux réclamations qui lui furent faites à cet égard, ordonna la réunion de ces évêchés à leur ancienne métropole (2).

Tel est le tableau des différentes métropoles, jusqu'à la chute de la monarchie ; car les modifications attribuées au roi Wamba ne sont qu'une invention moderne qui ne repose sur aucun témoignage historique (3).

Tous ces métropolitains, chefs suprêmes de l'Église d'Espagne, n'en étaient pas moins entre eux sur le pied d'une parfaite égalité. Les dignités de l'Église d'Orient, comme celles de patriarche, d'archevêque (archiepiscopus) (4), de primat (5), etc..., étaient

(1) Cela résulte des paroles du *Decretum Gundemari* qui mène au même but.

(2) Synodus Toletana sub *Gundemaro*, ap. *Aguirre*, t. III, p. 321.

(3) Decretum *Gundemari regis*, ib. p. 323.

(4) Sur cette dispute entre Carthage et Tolède, v. *Cenni* I, c. t. I, p. 130 sq. *Florez*, t. V, p. 131 sq.

(5) La relation particulière de la division de la Galice en deux provinces métropolitaines repose sur le Conc. apud Lucum a *Theodomiro* principe habitum. Era 607. (*Aguirre*, t. III, p. 187 sq.) Mais ce fragment historique n'est pas du temps des Suèves ou des Goths, et *Florez*, t. IV. *De la division de Obispados y metropolis del tiempo y dominio de los Suevos*, montre qu'il est incertain qu'un pareil concile ait été tenu à Lucus. Au Conc. Bracar. II, de l'an 572, d'après les meilleurs manuscrits, l'évêque de Lucus signe seulement comme *Episcopus ;* mais il paraît dans l'introduction (*Aguirre*, t. III, p. 203), comme métropolitain du synode de Lucus.

(1) Au Conc. Tol. III. *Pantardus* de Bracara signe comme *Metropolitanus Episcopus Galiciæ provinciæ*, et en même temps *pro Nigisio episcopo de civitate Luci.*

(2) Ceci résulte du Conc. Emerit. (Mérida, an. 666) c. 8.

(3) *Luc. Tudensis* en parle le premier, et la Chron. Idacii, où les évêchés sont nommés séparément, est une œuvre apocryphe de *Pelagius Ovetensis.*

(4) Le nom d'*Archiepiscopus* ne se présente pas avant l'invasion des Sarrazins en Espagne, car la signature du Conc. Emerit : « Ego Selva Igiditanæ civitatis ecclesiæ Episcopus, pertinens ad metropolim Emeritensem, hæc instituta cum Archiepiscopo meo Proficio... subscripsi, » a été altérée par un copiste plus récent ; voyez *Florez*, t. XIII, p. 265, t. XIV, p. 149. Mais si des papes dans leurs lettres donnent le titre d'*Archiepiscopus* aux métropolitains espagnols, c'est qu'ils transportent là le style de l'Eglise italienne.

(5) Le nom de *Primat* se trouve, il est vrai,

inconnues au clergé wisigoth. La longue querelle que les siéges de Tolède, de Séville et même de Bracara, soutinrent pour la suprématie, est d'une date plus récente. Dans les conciles de métropolitains, le droit de présidence ne fut pas attaché dans le principe à tel ou tel siége exclusivement, comme en font foi les délibérations des conciles (1). Ce n'est que vers 653 que le métropolitain de Tolèdé entreprit de s'arroger la suprématie, sous prétexte que sa ville avait toujours été le siége des conciles généraux; depuis ce temps, en effet, on lui accorda la préséance, mais non le titre de primat (2).

Bien que les métropolitains exerçassent une autorité sans contrôle au sein de l'église espagnole, ils ne cessèrent cependant jamais de reconnaître la suprématie du pontife romain, même après que leur Église eut triomphé de sa rivale et fut parvenue à régner sans partage. La chute de l'arianisme rendit toute sa liberté à l'autorité épiscopale, et détruisit toutes les entraves qui gênaient les communications avec le siége de Rome; le vicaire apostolique devint dès lors superflu. Aussi, ne trouvons-nous pendant cette période aucune trace de décrétales spécialement destinées à l'Église d'Espagne. Mais d'un autre côté, les délibérations des synodes espagnols (1), ainsi que les écrits des pères de l'Église (2) sont là pour attester les sentiments de soumission et de respect du clergé wisigoth, à l'égard du pontife de Rome. Les papes surent reconnaître tant de fidélité. Léandre d'Hispalis (Séville), qui avait si puissamment travaillé à la conversion des Wisigoths, reçut le Pallium des mains de Grégoire-le-Grand, son ami (3); honneur unique dans les fastes de l'Église espagnole.

L'histoire de toute cette période ne nous offre qu'un cas où les papes aient exercé directement leur juridiction sur le clergé wisigoth. — Un synode (603), composé en grande majorité d'évêques étrangers, s'était permis de déposer Januarius de Malaga, et un certain Stéphanus. Il est probable que les opprimés allèrent chercher justice aux pieds de Grégoire; car celui-ci se déclara hautement juge de la querelle, et envoya sur les lieux le prêtre Jean (Johannes), qui partit avec plein pouvoir de réviser l'affaire, d'apprécier les motifs de cette déposition, et de châtier les évêques prévaricateurs, s'il y avait lieu (4). Jean se présenta donc en qualité de souverain arbitre, et trouvant que Januarius avait été victime d'un injuste arrêt, il le rétablit dans sa dignité, et adressa une sévère réprimande aux prélats auteurs de cette inique condamnation. Quant à celui qui avait accepté le siége vacant, il fut déclaré indigne de revêtir désormais aucune dignité sacerdotale (5).

---

attribué quelquefois à des métropolitains particuliers, mais seulement en tant que *primi Episcopi* de leur province, p. ex. Conc. Brac. I, c. 6. Decretum *Gundemari*.

(1) Elles prouvent aussi que ni Hispalis ni Tolède n'eurent toujours la préséance. L'évêque d'Hispalis signe en 589 le troisième; en 638 le quatrième; 646, 653, 656 et 681 le troisième; 683 le quatrième; 688 le troisième; 693 le second. Celui de Tolède en 589 signe le second; 597 le troisième; 633 le cinquième; 638, 646, 653 le troisième. Au Conc. Tol. XII, où l'on accorda une si grande influence au métropolitain de Tolède sur le choix des évêques (V. plus bas), quelques manuscrits donnent la préséance à celui d'Hispalis. V. notes de *Loaysa* sur ce concile et *Mariana*, VI, c. 17.

(2) *Julien* le portait au Conc. Tol. XII, l'année même où il fut nommé évêque; il venait donc après les autres pour l'ancienneté de la consécration. V. cependant la note précédente.

(1) Par ex. Conc. Tol. II, c. 2, 15. Conc. Tol. IV, c. 6, 17, VI, c. 1.

(2) Par ex. *Isid. Hispal.* Epist. ad Eugenium, et de Eccles. off. II, 5. *Recesventi* Epist. 39, 41, Esp. sagr. t. XXX, p. 375, 376.

(3) *Gregorii*, M. Ep. l. VII, Ep. 125, 126, Cf. *Cenni*, l. c. t. II, diss. V.

(4) *Gregorii*, M. Ep. ad Joannem Defensorem ap. *Aguirre*, t. III, p. 297 sq.

(5) Sententia Joannis Defensoris, ib. p. 302. Cf. *Cenni*, l. c. t. II, p. 145 sq. *Planck*, ouv. cité. t. II, p. 699 sq.

Mais les prélats ne se soumettaient pas toujours aveuglément aux arrêts du pontife. Honorius Ier leur ayant reproché de la froideur pour la foi, Braulio, évêque de Cæsar-Augusta, justifia pleinement ses frères, en envoyant au pape les délibérations d'un de leurs conciles, comme monument de leur zèle pour la discipline (1).

Une autre fois, un violent démêlé s'éleva entre Julien, métropolitain de Tolède, et le pape Benoît II. -- Sous le règne d'Erwich (683), le pontife Léon II avait envoyé en Espagne les décisions des six conciles concernant les monothélites, avec ordre d'en prendre connaissance et d'en faire exécuter les décrets (2). Il fut obéi, et Julien de Tolède envoya à Rome la ratification des évêques, avec un traité théologique dont il était l'auteur (684) (3) : le tout adressé à Benoît II, qui venait de parvenir au Saint Siége. Ce pape remarqua dans l'ouvrage de Julien, certaines expressions au sujet de la sainte Trinité, qui lui parurent inconvenantes, bien qu'elles eussent reçu la sanction du dernier concile de Tolède (4). Les évêques furent donc invités à changer le passage. Mais au bout d'un an (688), et après la mort de Benoît, les prélats espagnols réunis en concile à Tolède, confirmèrent leur première décision, invoquant à l'appui toutes les armes de l'érudition théologique et l'autorité des pères de l'Église (5). Cette nouvelle apologie fut envoyée à Rome, et le pape d'alors, Sergius, non content de l'approuver hautement, adressa une lettre de remercîments à l'Église d'Espagne (1).

(1) *Braulio*, Epist. 21, publiées pour la première fois par *Florez*, t. XXX, append. III.

(2) *Leonis* II, Epist. ap. *Aguirre*, t. IV, p. 297 sq. Conc. Tol. XIV.

(3) *Felix* in vita Juliani ap. *Aguirre*, t. IV, p. 84, *Isid. Pac.* 26, nomme cet écrit *liber de tribus substantiis*.

(4) Conc. Tol. XIV, c. 8, 9, 11.

(5) Conc. Tol. XV, n. 9 sq. On reproche au pape d'avoir lu trop légèrement la profession de foi; n. 12, les évêques disent relativement au pape : « Sicut nos non pudebit, quæ sunt vera defendere, ita forsitan quosdam pudebit, quæ vera sunt ignorare. »

Le métropolitain exerçait une autorité déterminée sur les évêques de son diocèse (2). Il lui appartenait de fixer le lieu du concile annuel de la province, et d'écrire les lettres de convocation. Tout évêque était tenu de se présenter devant lui dans les deux mois qui suivaient l'élection, afin d'obtenir son agrément et sa ratification (3). Le principal devoir du métropolitain était de veiller à la discipline, et à la conduite de ses évêques et de ses curés : de son côté, lors de son élection, il faisait serment de chasteté, de vertu et de justice (4).

Le nombre des évêchés du royaume ne demeura pas constamment le même : il se multiplia en raison des circonstances. De nouveaux siéges pouvaient être créés par ordonnance royale, ainsi que par décret d'un concile. Par suite de cette facilité de création, ils s'accrurent tellement, que vers la fin du septième siècle, on en comptait plus de 80, comme nous l'avons vu plus haut (5). Les limites de chaque diocèse étaient fixées; et il ne fallait pas moins qu'une possession de trente ans pour décider de la propriété en litige d'une église ou de quelqu'autre bien ecclésiastique. Il fallait en outre que ces propriétés fussent situées dans la circonscription de la même métropole, afin que les limites des provinces ne fussent pas sans cesse déplacées (6).

Il existe plusieurs manuscrits qui contiennent la liste des qualités requises pour être éligible à la dignité d'évêque. S'être rendu coupable d'un crime, avoir été condamné à

(1) *Isid. Pac.* 26.

(2) Il sera question plus bas de l'influence du haut clergé sur les événements temporels.

(3) Conc. Tarrac. c. 13, Tol. III, c. 18, IV. c. 3. Emerit. c. 6. Coll. canon S. Martini Bracar. t. XVIII. Conc. Tarrac. c. 5. Luc. II, c. 3, 4.

(4) Conc. Emerit. c. 4. Tol. III, c. 20.

(5) Les signatures des conciles en sont des preuves.

(6) Conc. Tol. IV, c. 34. Émerit. c. 8.

faire amende honorable, être tombé dans l'hérésie, avoir été convaincu de mener une vie licencieuse, ne pas posséder la qualité d'homme libre, n'avoir point passé par tous les degrés de la hiérarchie, et enfin, s'être frayé une route par la corruption, tels étaient les motifs d'exclusion fixés par l'Église (1).

Quand le christianisme s'était établi en Espagne, le choix des évêques avait appartenu au peuple. Ce droit subsista, même après la conquête des Wisigoths, et nous en concevrons facilement la raison. Les évêques avaient le pouvoir contre eux; ils étaient quelquefois en butte aux persécutions ; l'hérésie était assise sur le trône. Comme tous les partis opprimés, le clergé sentait le besoin de se rapprocher du peuple, de s'en faire un appui pour soutenir la lutte. C'eût donc été une mesure tout-à-fait impopulaire, que de lui refuser un droit qu'il avait exercé jusqu'alors (633). Vouloir lui imposer un prélat à l'élection duquel il n'eût pas concouru, c'eût été s'exposer à son mécontentement, et risquer de pousser les masses vers le parti arien. Le peuple conserva donc sa participation au choix de son pasteur. L'élection avait lieu dans un synode provincial; les fidèles proposaient celui qu'ils voulaient pour évêque, et le clergé du diocèse vacant donnait ensuite sa voix.

Lorsque enfin le peuple wisigoth embrassa positivement la religion orthodoxe, le clergé s'occupa de resserrer l'élection populaire dans un cercle déterminé. Il fut décidé (2) que celui-là seul pourrait être évêque, qui serait exempt des défauts susmentionnés, et que le clergé et le peuple de sa propre ville auraient choisi (681), du consentement du métropolitain et des autres évêques de la province (3). On exigeait de plus qu'il fût sacré par trois évêques au moins, ou mieux encore, par le métropolitain, dans l'église indiquée par celui-ci. Quant au métropolitain lui-même, il ne pouvait recevoir la crosse et la mitre, que dans la métropole, et en présence de ses suffragants.

Mais au commencement du septième siècle, le clergé, bien affermi dans son pouvoir, se montra plus hardi; le droit d'élection fut enlevé aux fidèles, et transféré à un autre pouvoir, à celui des rois convertis, qui prêtaient un si ferme appui au clergé; et les rois l'exercèrent avec un peu plus de précision que le peuple (1). Celui-ci n'avait eu qu'une part indirecte à l'élection; les rois s'arrogèrent le droit d'élection tout entier. Les Églises espagnoles présentaient chacune un rapport sur son candidat; le rapport était mis sous les yeux du roi, qui choisissait en conséquence. Le nouvel élu devait être sacré par le métropolitain, au premier synode provincial (2).

Mais comme il arrivait souvent, en raison des distances, que la nouvelle d'une vacance ne parvenait que fort tard à la cour, il en résultait de longs délais préjudiciables au bien de l'Église, puisque les fidèles restaient sans pasteur. Pour remédier à cet inconvénient, le clergé finit par décider que le métropolitain de Tolède, qui se trouvait à portée du

(1) Conc. Tol. IV, c. 19.

(2) Conc. Barcinon. c. 3. Cf. Conc. Tol. IV, c. 19.

(3) Vel consensu, le *vel* doit être compris ici comme conjonctive.

(1) Les premières traces de ce droit se trouvent dans une lettre de Braulio, évêque de Cæsar-Augusta, à saint Isidore (*Florez*, t. XXX, Ap. III). Il est dit : « Ut, quia Eusebius noster metropolitanus secessit..... hoc filiolo tuo domino nostro suggeras, ut illum illi loco *præficiat*, cujus doctrinæ sanctitas cæteris sit vitæ norma. » Dans sa réponse, Isidore dit : « De constituendo autem episcopo Taraconnensi non eam, quam petisti, sensi sententiam regis; sed tamen et ipse adhuc, ubi certius convertat animum, illi manet incertum. » Cf. *Sisebuti Regis* Epistola ad Eusebium (*Florez*, t. VII, p. 326).

(2) Les limites de la prérogative royale sont difficiles à déterminer et elle paraît se confondre avec celle des métropolitains. Ainsi dans *Juliani historia Wambæ*, il est dit de l'évêque de Nîmes : « In cujus electione nullus ordo attenditur, nulla principis vel metropolitani definitio præstolatur.

roi, serait autorisé à assister le monarque dans le choix du nouveau prélat, à quelque province que pût appartenir le siége vacant. Toutefois, le nouvel élu devait se présenter devant le métropolitain de sa province, dans les trois mois qui suivaient son sacre à Tolède, afin de recevoir communication des réglements qui le concernaient (1). Une telle prérogative donnait une grande influence au métropolitain de Tolède, qui aurait fini par devenir un véritable primat, sans la prompte chute de l'empire wisigoth.

D'un autre côté, le roi ne pouvait déposer un évêque. Il fallait pour cela l'arrêt d'un concile, comme le témoignent assez l'affaire de Potamius de Bracara (2), et celle de Sisebert de Tolède (3).

Les lois générales de l'Église catholique, aussi bien que les réglements particuliers de l'Église d'Espagne, déclaraient, il est vrai, que l'évêque était inamovible dans son siége et ne pouvait en être séparé (4). Mais peu avant la chute de l'empire, cette disposition fut violée par un concile qui envoya à Tolède l'évêque Félix d'Hispalis, et fit passer à sa place, Faustinus de Bracara (5). — L'approbation du roi était aussi indispensable que celle du clergé pour la déposition (6). Quant au réglement qui défendait le partage d'un évêché, et qui interdisait le cumul, les Goths ne paraissent pas l'avoir connu; ou, du moins s'ils l'ont connu, ils ne se sont pas fait faute de le mettre en oubli. C'est ainsi que nous voyons saint Martin posséder à la fois les deux siéges de Dumes et de Bracara (1), Asturius être en même temps évêque de Tolède et de Compludo (2), et Félix cumuler le double titre de prélat de Portucale et de Bracara (3).

Toutefois, le métropolitain avait le droit de relever les évêques de leur serment de résidence. Non-seulement, il pouvait les convoquer aux synodes et aux ordinations, mais aussi les appeler près de lui, dans le seul but de donner plus de pompe aux fêtes solennelles. Pour rehausser l'éclat de la cour, les prélats du voisinage étaient invités à venir passer un mois de l'année à Tolède, et à assister le métropolitain dans l'exercice de ses fonctions (4). En outre, chaque évêque devait parcourir une fois par an son diocèse, pour veiller au maintien de la discipline (5), réprimer les écarts, et encourager par sa présence les prêtres fidèles à leurs devoirs.

A la mort d'un évêque, le prélat le plus proche remplissait le siége vacant jusqu'à nouvel ordre, mais seulement après avoir obtenu l'autorisation du métropolitain; car il était défendu aux évêques de se nommer en mourant, un vicaire ou un coadjuteur (6).

En même temps qu'on prenait toutes ces dispositions pour assurer la soumission et la dépendance des évêques, et constituer ainsi une hiérarchie une, homogène et forte, on n'oubliait pas de protéger leurs intérêts contre les empiètements du métropolitain, et de mettre à l'abri de ses attaques le droit d'ordination qu'ils avaient dans leur diocèse. Voici quels étaient les principaux priviléges attachés à la dignité d'évêque et interdits aux membres du clergé inférieur : lui seul avait le droit de faire le Saint-Chrême; lui

(1) Conc. Tol. VII, c. 6. « Licitum maneat deinceps Toletano pontifici, quoscumque regalis potestas elegerit et jam dicti Toletani episcopi judicio dignos esse probaverit, in quibuslibet provinciis, in præcedentium sedibus præficere præsules, et decedentibus episcopis eligere successores; » décret confirmé par Conc. Tol. XIII, c. 9.

(2) Conc. Tol. X.

(3) Conc. Tol. XVI.

(4) Conc. Luc. c. 5.

(5) Conc. Tol. XVI, c. 9. 12.

(6) Ib. c. 12. Ici les évêques disent qu'ils font ces déplacements « secundum prælectionem atque auctoritatem nostri Domini.

(1) Conc. Tol. X. Decretum pro Potamio et aliud decretum. V. *Florez*, t. XVIII, p. 37.

(2) *S. Ildephons.* de Vir. illustr. 8.

(3) Conc. Tol. XVI, la cinquième souscription.

(4) Conc. Tol. VII, c. 6, XIII, c. 8. Emerit. c. 6.

(5) Conc. Tarr. c. 8. Tol. IV, c. 36, VII, c. 4.

(6) Conc. Valentin. c. 2, 4.

seul pouvait donner la confirmation et sacrer les prêtres et les diacres; lui seul pouvait recevoir les vœux des vierges qui se consacraient à Dieu; lui seul enfin pouvait bénir les églises et les autels (1).

L'autorité du pape sur les évêques et sur toute l'Eglise en général paraît s'être exercée de quatre manières : 1° par la remise du pallium, à ceux des métropolitains qu'il jugeait dignes de cet honneur; 2° par la décision des appels sur le jugement des cours ecclésiastiques; 3° par l'envoi de juges pontificaux, pour prononcer en son nom, dans les cas où l'objet du différent exigeait la présence du juge; 4° par la nomination de vicaires ou légats chargés de veiller au maintien de la discipline ecclésiastique.

Sous le nom de clergé inférieur *(ordines minores)*, on comprenait : l'ostiaire (portier), dont l'insigne était un trousseau de clefs; l'acolyte, qui veillait à l'éclairage de l'église; l'exorciste, le psalmiste, le lecteur des livres sacrés; enfin, le sous-diacre (subdiaconus) qui portait le calice et la patène (2).

Pour revêtir l'habit de diacre ou de prêtre, il était indispensable d'avoir reçu la haute ordination *(ordines majores)*, qui ne pouvait être conférée au premier avant 25 ans; au second, avant 30 (3); et encore fallait-il avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie (4).

Les ordres inférieurs pouvaient être conférés à tout âge. Pour être sous-diacre, diacre, et prêtre, il fallait, comme pour les évêques, remplir certaines conditions; il fallait d'abord être homme libre, car l'esclavage était une barrière insurmontable. Il fallait en outre posséder le savoir et la piété. Les causes d'empêchements étaient nombreuses : les soldats, les officiers du palais, les hommes qui s'étaient mariés deux fois ou qui avaient épousé une veuve, les pénitents publics, les possédés, les hommes marqués d'infamie, et ceux qui étaient remarquables par quelque infirmité corporelle, étaient exclus du ministère des autels.

Outre les ecclésiastiques subalternes dont nous venons de parler, chaque cathédrale avait son archiprêtre *(archipresbyter)*, son archidiacre *(archidiaconus)*, et son primicier *(primiclerus)* (1); et afin de rendre la surveillance du prélat plus facile et plus efficace, chaque diocèse était partagé en districts, confiés à des archidiacres, immédiatement soumis à l'évêque (2). En général, le bas clergé vivait dans la dépendance la plus absolue. Soumission et déférence, étaient ses deux premiers devoirs; il ne pouvait, sans l'autorisation de l'évêque, s'immiscer dans aucune affaire temporelle (3). L'évêque nommait à son gré les recteurs de paroisses, et leur accordait le droit d'absoudre les pécheurs, d'expliquer au peuple les saintes écritures, de monter en chaire, et de conférer les ordres inférieurs. En outre, ils recevaient une instruction écrite, concernant les sacrements (4). Aucun clerc ne pouvait recevoir l'ordination hors de son diocèse, et il n'était admis dans les ordres qu'après avoir fait serment de s'attacher à telle ou telle église (5); il y était lié irrévocablement, et à moins d'une dispense de son évêque, il ne pouvait passer dans un autre diocèse. Bien plus, on devait en tous lieux le faire ramener à son église, où l'attendaient de sévères châtiments (6). On voulait ainsi prévenir la

(1) Cf. *Montani*, Ep. ad Palentinos et Ep. ad Theoribium (*Aguirre*, t. III, p. 156, 158). *Isidor. Hisp.* de Off. eccles. II, 2,7. Conc. Brac. I, c. 19, II, c. 5. Cæsar-Aug. II, c. 3, Hispal. II, c. 5, 7. Cæsar-Aug. III, c. 1.

(2) *Isid. Hisp.* de Off. eccl. II, 5, 8, 15. Conc. Tol. IV, c. 28, 40. Brac. I, c. 10, Hispal. II, c. 5. Tol. VIII, c. 6.

(3) Conc. Tol. II, c. 1, IV, c. 20.

(4) Conc. Brac. I, c. 20. Barcin. II, c. 3. Tol. IV, c. 19.

(1) Conc. Emerit. c. 10.

(2) La charge de chorepiscopus se réunissait dans l'Église gothique à celle de prêtre, et le nom n'était pas usité. V. Conc. Hispal. II, c. 7. *Isid. Hisp.* de eccl. Off. II, 6. Cod. vet. con. l. I, t. 35.

(3) Conc. Emerit. c. II.

(4) Le libellum officiale. Conc. Tol. IV, c. 26.

(5) Conc. Valentin. c. 5, 6. Brac. I, c. 8.

(6) Conc. Hispal. II, c. 3.

tendance du clergé à une vie errante et vagabonde ; tendance, qui de temps en temps menaçait de prendre le dessus. L'évêque, il est vrai, pouvait à son gré enlever à leurs paroisses les ecclésiastiques distingués de son diocèse, les appeler à lui, et les garder dans sa cathédrale (1); mais sa volonté ne suffisait pas pour déposer un prêtre : il ne fallait pas moins que l'arrêt d'un synode provincial (2). Cette disposition bienfaisante était destinée à mettre les prêtres à l'abri de l'arbitraire.

Une circonstance particulière vint modifier l'autorité des évêques sur leurs subordonnés. Depuis long-temps, une foule de nouvelles églises s'étaient élevées par le zèle des particuliers, et il n'était pas rare de les voir demeurer sans pasteurs, par la négligence des prélats; ou, si la paroisse était riche, elle devenait pour l'évêque une occasion d'établir ses parents. Afin de remédier à ces abus, la loi accorda au fondateur, sa vie durant, le choix du desservant. Ce droit prit dans la suite une telle extension, qu'il assurait à son possesseur le privilége de présenter à l'évêque des candidats pour les bénéfices vacants (3).

Nous avons vu précédemment que l'on ne connaissait point de monastères en Espagne sous la domination romaine; seulement les veuves et les vierges, sans sortir de la maison paternelle, pouvaient se consacrer à Dieu par des vœux de chasteté, et prendre l'engagement de fuir le plaisir et de mener une vie recueillie et retirée loin du tumulte du monde. Le voile noir pour les unes, le voile blanc pour les autres, étaient les signes de leur vocation. Nous avons suffisamment exposé plus haut les châtiments qu'elles encouraient en violant leurs vœux de chasteté. Sous les Goths, la même coutume se conserva, mais non pas dans la même étendue, parce que des maisons religieuses furent établies pour la réception des personnes de l'un ou de l'autre sexe, qui voulaient se soustraire aux tentations du monde.

Avant l'établissement des monastères, les hommes qui aspiraient à une grande sainteté fuyaient dans les solitudes ou les déserts du royaume, où alternativement ils cultivaient la terre, lisaient des livres de dévotion, et méditaient sur l'exemple des ermites précédents. C'était, comme on sait, dans les provinces orientales de l'empire que l'on vit les premiers anachorètes. Le dégoût du monde, une ardente dévotion pour les uns, l'imitation ou le désir de répandre sur soi de beaux semblants de sainteté pour les autres, étaient les motifs qui avaient peuplé de ces solitaires les déserts de la Thébaïde. Leur nombre fut considérable jusqu'au commencement du sixième siècle, époque où les monastères commencèrent à s'établir en Espagne. Si on a pensé de nos jours qu'il y avait plus de mérite à lutter contre les orages du monde, qu'à les fuir; qu'on pouvait être plus utile, mieux remplir les intentions de la providence par une vie active et bienfaisante au sein de la société, que, par une vie solitaire au sein des déserts, l'opinion contraire prévalait alors dans la multitude. Le clergé supérieur ne la partageait pas aveuglément; car en 380, le Concile de Cæsar-Augusta eut la sagesse d'en réprimer les abus, et décréta que ceux qui prétendaient renoncer à tout rapport avec le monde, seraient retranchés aussi du sein de l'Église, et condamnés à n'y rentrer qu'après une sévère pénitence (1).

En outre, l'instinct de sociabilité que le créateur a mis au cœur de l'homme, comme une condition indispensable de son être, ne pouvait s'anéantir tout-à-fait, même dans des âmes qui soupiraient après une sainteté surnaturelle; plus elles cherchaient à l'é-

(1) Conc. Emerit. c. 12.

(2) Conc. Hispal. II, c. 6. Tol. IV, c. 28.

(3) Conc. Tol. IX, c. 2. Il est à remarquer que ce concile ne fut composé que des évêques de la province carthaginoise.

(1) Conc. Cæsar-Aug. I, c. 6. Plus tard le quatrième Concile de Tolède ordonna également que tous les anachorètes seraient forcés d'entrer dans un cloître; mais la coutume était trop profondément enracinée pour être détruite.

touffer, et plus il se réveillait vif et impérieux. Bientôt, les anachorètes conçurent la pensée de se réunir dans des communautés séparées du monde, pour s'y consacrer en paix à l'œuvre de leur salut. Perspective plus séduisante pour les âmes paisibles et contemplatives, que l'âpreté d'une solitude trop souvent sans fruits et sans consolation. De l'orient à l'occident, on vit alors se réunir de nombreux prosélytes, pour aller, loin de leurs foyers, fonder de nouvelles maisons consacrées au Seigneur.

Presque en même temps, deux de ces hommes mirent pied dans la Péninsule. Pendant que Théodomir Ier régnait sur le peuple suève, plongé dans l'hérésie d'Arius (559, 569), saint Martin de Pannonie arriva sur les côtes de la Galice (1). Son éloquence eut tant de pouvoir sur l'esprit du roi, déjà ébranlé par des miracles, que le prince avec tout son peuple, entra dans le sein de l'Église orthodoxe. Jaloux d'assurer l'avenir de la nouvelle croyance par l'introduction d'une meilleure discipline, Martin éleva un cloître dans le lieu appelé Dumium (2), et une règle sévère fut établie.

Vers le même temps, le pieux moine africain Donatus aborda sur les côtes de la Carthaginoise. Fuyant la persécution, qui menaçait sa foi, il arrivait dans la Péninsule avec environ 60 de ses frères, et une collection de manuscrits, monuments de son érudition (3). Une pieuse femme de noble race lui offrit un asile et lui fournit les moyens d'élever un monastère, qui reçut de la contrée environnante le nom de Servitain. Donat ne manqua pas d'y introduire une règle spéciale; et bientôt, il gagna tous les cœurs par l'éclat de sa sagesse et de ses vertus (1).

Un troisième monastère, celui de Biclaro, fut élevé par les soins de Jean, ancien évêque de Gérundum, long-temps victime des plus violentes persécutions, sous le règne de l'arien Leuwigild. Le nouveau cloître eut aussi sa règle particulière, qui prescrivait aux religieux les devoirs de leur ordre (2).

Mais après le triomphe décisif du catholicisme, dans l'empire wisigoth, chaque contrée vit s'élever une multitude de maisons semblables, et la tendance à la vie contemplative se développa de toutes parts (3); circonstance qui dut éveiller au plus haut point la sollicitude du clergé, et surtout des évêques. On vit paraître des ordonnances spéciales, pour recommander à ces derniers la surveillance la plus active sur les saints établissements; et les moines aussi bien que le reste du clergé, étaient dans la dépendance la plus absolue de leur évêque (4). Mais cette surveillance ne tarda pas à devenir oppressive. Les moines, en dépit de leurs vœux, se virent traiter durement par les évêques, et contraints à des travaux serviles. Aussi, entendit-on s'élever de toutes parts les plaintes les plus amères, et chacun n'envisageait plus qu'avec effroi l'état monastique. Enfin, la justice se fit écouter, et l'on mit un terme à la sévérité des évêques, en restreignant leur autorité. Désormais, leur seul ministère fut de veiller à l'exécution des vœux monastiques, d'installer les abbés, et de punir toute violation à la règle (5). Cette règle était bien loin d'être la même partout; car tout fondateur d'une sainte maison avait le droit d'y introduire la sienne. Il est vrai qu'elles étaient pour la plupart puisées dans des manuscrits spéciaux; mais il s'en fallait

(1) *Isid. Hisp.* de Vir. illustr. 22. *Greg. Tur.* de Mir. S. Martini, I, 11, Hist. Franc. I, 38.

(2) Non loin de Bracara. Martin en a tiré le nom de Martinus Dumiensis. L'année de la fondation est incertaine, mais ce fut vers 560.

(3) *S. Ildefons.* de Vir. illustr. 10. L'année est encore ici incertaine. *Joa. Bicl.* fait mention de Donat. en 570.

(1) Après Donat, on trouve Eutropius comme Abbas Monasterii servitani. *S. Ildeph.* l. c. 32.

(2) *Isid. Hisp.* de Vir. illustr. 31.

(3) Déjà *Isid.* ib. 22, dit de S. Martin de Dumium : Monasteria condidit.

(4) Conc. Tol. IV, c. 53, Emerit. c. II.

(5) Conc. Tol. IV, c. 51.

qu'elles fussent toutes d'accord avec le Code monastique du bienheureux saint Benoît (Benedictus de Hursia), qui prévalait alors dans presque tout l'Occident. Comme les premiers fondateurs de cloîtres en Espagne, Martin et Donat, venaient, l'un des contrées de l'Orient, l'autre des côtes d'Afrique, les règles importées par eux devaient nécessairement se ressentir de leur origine (1).

On ne connaît point l'époque précise où la règle de saint Benoît fut introduite en Espagne; mais nous savons qu'elle était en pleine vigueur dès le commencement du septième siècle. Cette règle imposait un noviciat de trois mois aux convertis (c'est le nom qu'on donnait à tous ceux qui se vouaient au cloître). Quand cette épreuve était satisfaisante, le nouveau frère signait la profession. Le moine avait quatre sortes d'occupations : les exercices religieux, la méditation, les lectures pieuses, et le travail corporel. Six heures de la journée étaient employées à la culture de la terre, ou à quelque travail manuel, et le produit de ce travail était vendu par l'économe ou préfet, et consacré à l'entretien commun de l'établissement. Trois heures étaient consacrées aux exercices spirituels; et trois réservées pour les repas et le repos. Les douze heures de la nuit étaient partagées de même entre le sommeil, la prière et la méditation. La nourriture ordinaire des cénobites se composait de racines, de légumes et de fruits; la viande n'était permise qu'aux jours de fête. On ne prenait qu'un repas par jour, avec une légère réfection à déjeûner, excepté dans les mois d'été, où l'on ajoutait le dîner, probablement parce que les travaux des champs étaient alors plus accablants. Pendant le repas, un des frères lisait à haute voix quelque partie de l'écriture ou de tout autre livre édifiant. Trois plats et trois verres de vin formaient la ration ordinaire de chacun, si ce n'est les jours de jeûne, où l'on n'accordait que du pain et de l'eau une fois dans les vingt-quatre heures. L'habit monastique était de serge grossière; le linge était proscrit comme un objet de luxe; les lits étaient durs; et la règle prescrivait de s'administrer une discipline fréquente et sévère.

La vie de communauté et l'observation d'une discipline plus rigoureuse, tels étaient les deux principaux traits qui distinguaient l'état monacal de l'état ecclésiastique. Aussi regardait-on la vie monastique comme la plus élevée et la plus méritoire; et tout prêtre qui voulait entrer dans un cloître n'avait aucune opposition à craindre de la part de son évêque (1).

Il y avait deux chemins pour arriver à cette bienheureuse condition : la volonté du néophyte, ou le vœu de ses parents (2). En effet, un vœu était alors chose si sacrée, que si un enfant, dans les premières années de sa vie, avait une fois reçu les insignes de l'état monastique, c'est-à-dire la tonsure et le froc, l'enfant devenu homme, ne pouvait, quelqu'envie qu'il en eût, renoncer à une profession qu'on lui avait fait embrasser à son insu. Plus tard, cette disposition (656) fut modifiée par une loi qui défendait de vouer un enfant à l'état monastique avant dix ans révolus; passé cet âge, il était permis à l'enfant de prendre le froc, avec le consentement de ses parents, ou de sa propre volonté; et alors ses vœux étaient irrévocables (3). Les châtiments les plus rigoureux, et même l'excommunication, étaient réservés au moine qui

(1) La règle du cloître servitain est indiquée dans une description d'*Eutropius*, Bibl. Patr. t. XXVII, p. 48. On a encore la Regula monachorum S. Isidori Hispal. Cf. *S. Braulionis* Praenot. in opp. *S. Isid.*

(1) Conc. Tol. IV, c. 50. Ici on donne pour fondement : Quia meliorem vitam sequi cupiunt.

(2) Conc. Tol. IV, c. 49.

(3) Conc. Tol. X, c. 6. L'effet de la tonsure et de l'habit de moine se montre de la manière la plus frappante dans l'histoire de Wamba. Voyez plus haut, p. 126. Justus et Eugenius fournissent deux exemples d'enfants consacrés à Dieu, qui dans la suite montèrent sur le siége de Tolède. *Ildefons.* de Vir. illustr. 8, 13.

désertait le cloître pour rentrer dans le monde (1).

L'Église avait des lois spéciales relativement aux jeunes vierges qui se vouaient à un état d'éternelle chasteté. La loi d'Espagne ne leur permettait pas de prendre le voile avant quatorze ans (2). A partir de ce moment, il leur était prescrit de vivre loin du monde; et elles ne pouvaient désormais demeurer que sous le toit paternel, ou dans des maisons désignées par l'Église (3). Il leur était défendu, sous les peines les plus sévères, d'enfreindre jamais leur vœu de chasteté (4). Toutefois, les couvents étaient ouverts aux filles et aux veuves qui voulaient travailler plus sûrement à l'accomplissement de leurs vœux, dans la prière et le recueillement. Ces couvents étaient confiés à la surveillance de l'évêque. Et quant aux nones, de saints moines se chargeaient de les guider dans la voie du salut. L'économe était nommé par l'abbé, avec le consentement de l'évêque; il avait l'administration des biens du monastère, et dirigeait les dépenses de la communauté (5).

Comme il ne pouvait manquer d'arriver que des vœux prononcés quelquefois sans réflexion, laissassent plus tard des regrets dans bien des cœurs, et que ces cœurs pouvaient sentir le désir de retourner aux joies du monde, on prescrivit pour un semblable crime des peines rigoureuses. La règle n'était pas moins sévère à l'égard de ces hommes qui, ne prenant les dehors de la piété que pour mieux satisfaire leurs passions, allaient chercher une retraite loin de la communauté. Ce privilége ne pouvait être accordé qu'aux religieux d'une sainteté exemplaire. Quant à ceux qui s'abandonnaient à l'oisiveté et à l'ignorance, les portes du cloître se refermaient sur eux, afin qu'ils eussent le temps de travailler à leur conversion (1). Tant qu'il ne manqua pas d'hommes éclairés, infatigables champions de la discipline monastique, ces saintes maisons furent pour le clergé des modèles de piété et des écoles de savoir; pour l'Église, une pépinière de saints hommes, où elle puisait ses hauts dignitaires (2); et même à une époque plus récente, lorsque les moines furent transformés de laïques en prêtres, lorsqu'il leur fut permis par leurs diocésains de bâtir des églises, de confesser et de prêcher, et par conséquent, lorsqu'ils furent dans l'impossibilité de s'occuper de la culture de la terre, on peut douter s'ils ne rendaient pas au centuple à la société les avantages qu'ils en recevaient. S'ils ne vivaient plus du travail de leurs mains, mais des donations des riches, ils étaient des ecclésiastiques actifs et utiles pour les campagnes des environs; ils exerçaient l'hospitalité d'une manière généreuse; ils nourrissaient le pauvre, vêtissaient ceux qui étaient nus, instruisaient l'ignorant, et entretenaient le flambeau des connaissances, dont leurs établissements répandaient les rayons sur toutes les parties du royaume. On trouvait parmi eux les hommes les plus distingués par la sagesse et l'érudition, des hommes qu'on pouvait justement considérer comme des prodiges de savoir, et qui sans ostentation, sans espoir d'obtenir les richesses ou les applaudissements du monde, étudiaient et enseignaient les sciences, dans le seul but de remplir leur utile mission. Mais les services que de tels établissements rendaient sous le rapport littéraire ne pouvaient se comparer encore à ceux qu'ils rendaient à la cause de la religion. Dans les paroisses étendues, où le pasteur était accablé par une multitude de devoirs,

(1) Conc. Tol. IV, c. 49, 52, VI, c. 6.

(2) Conc. Cæsar-Aug. I, c. 8.

(3) Conc. Tol. I, c. 6, 9, 16, 19. Elles s'appelaient *professæ*, *devotæ*, *religiosæ*, *virgines sacræ*.

(4) Leg. visig. l. III, t. IV, l. 18, t. V, l. 2, 3, *Isid. Hisp.* de Off. eccl. II, 18. Conc. Barcin. II, c. 4, Tol. III, c. 10, IV, c. 55, VI, c. 6.

(5) Tel était l'usage, du moins dans la province Bætique. Conc. Hisp. II, c. 11.

(1) Conc. Tol. VII, c. 5.

(2) La plupart des métropolitains de Tolède sortirent des cloîtres, surtout du *monasterium galiense*.

c'étaient les moines qui enseignaient les principes de la religion, ainsi que ceux des connaissances purement humaines; et quelques inconvénients que l'on ait signalés plus tard dans ces établissements, on ne peut nier qu'à tout considérer, ils ne fussent bien imaginés pour favoriser les grands intérêts de la morale.

§ II. ADMINISTRATION DES BIENS DE L'ÉGLISE. — MODE DE RÉPARTITION DES BÉNÉFICES. — IMMUNITÉS DU CLERGÉ. — JURIDICTION ECCLÉSIASTIQUE.

Grâce à la munificence des rois, et à la générosité des fidèles, l'Église avait vu s'accroître ses richesses, et bientôt, le grand nombre des biens ecclésiastiques exigea une administration spéciale. Conformément aux lois religieuses,on posa en principe que tous les biens dévolus à l'église, par donation ou par toute autre voie, étaient désormais inaliénables. En conséquence, l'évêque en avait l'administration, mais non la propriété; il n'avait le droit de les aliéner, ni d'en distraire quelque chose au profit d'une église étrangère, qu'autant que cela se pouvait faire sans préjudice pour la sienne (1). Mais afin de soulager le prélat déjà occupé de ses devoirs spirituels, et aussi pour limiter son pouvoir, en matière de finances, on lui donna un second, sous le nom d'économe (2) (*OEconomus*). Ce dernier ne pouvait être pris que dans le clergé de la cathédrale; car il était expressément défendu de confier à un laïque ces importantes fonctions. L'économe était chargé des finances et des comptes (3). L'institution ne présentait peut-être pas beaucoup de garanties; car comme en sa qualité d'ecclésiastique il se trouvait sous la dépendance de l'évêque, il ne pouvait lui lier les mains.

Quant aux revenus, ils provenaient en partie des dons volontaires et en partie des biens fonds. On en faisait trois parts égales; la première appartenait de droit à l'évêque; la seconde revenait aux prêtres et aux diacres, suivant leurs grades; et la troisième était répartie entre les sous-diacres et le bas clergé; il appartenait au prince de faire rétribuer chacun selon ses mérites (1). En Galice, cette troisième part était consacrée aux réparations et à l'éclairage de l'église (2). Là aussi, l'évêque n'avait droit qu'à un tiers des revenus (3), le second tiers servait à l'entretien de l'église et le troisième était distribué au clergé, toujours en raison du mérite (4). Après la distribution, chacun délivrait un reçu du lot qui lui était échu, afin qu'à la mort du bénéficiaire les biens de l'église ne fussent pas confondus avec le patrimoine (5). A la mort d'un évêque, tous les biens meubles et immeubles du diocèse revenaient à son successeur. De peur qu'il n'y eût quelque désordre, et qu'il ne se commît des soustractions, le prélat le plus voisin était chargé de tout mettre en sûreté, et les héritiers même du défunt ne pouvaient toucher à l'héritage, avant d'avoir obtenu l'autorisation du métropolitain (6).

Dans le cas où un ecclésiastique possédait deux bénéfices, il devait ou renoncer à l'un des deux ou entretenir un vicaire. Un curé pouvait aussi cumuler, mais à condition que les deux paroisses fussent indigentes, et si voi-

(1) Conc. Tol. III, c. 3, IX, c. 1.

(2) Déjà le Conc. Chalcedon. avait établi cette organisation.

(3) Conc. Hispal. II, c. 9. Tol. IV, c. 48, Cod. vet. can. l. III, t. 36. *Isid. Hisp.* Ep. ad Leudered.

(1) Conc. Emerit. c. 14. Tol. XVI, c. 5.

(2) Conc. Brac. I, c. 7, II, c. 2. Cf. Emerit. c. 16.

(3) Conc. Tarrac. c. 8. Brac. I, c. 7. Tol. IV, c. 33, XVI, c. 5. Emerit. c. 16.

(4) Conc. Emerit. c. 13. *S. Isidori*, Epist. ad Leudefredum.

(5) Conc. Tol. II, c. 4, VI, c. 5.

(6) Conc. Tarrac. c. 12. Valentin. c. 2, 3. Tol. IX, c. 7.

sines qu'il les pût desservir facilement toutes les deux (1). Plus tard, cet usage cessa, et les paroisses trop pauvres ou trop peu importantes pour entretenir un pasteur, furent réunies à des églises plus considérables (2).

Les plaintes continuelles du clergé inférieur font foi de l'avidité de quelques évêques, et de leur oppression despotique. Aussi fut-il enjoint aux prélats, sous peine des plus sévères châtiments, de s'en tenir aux revenus assignés à l'église, et de ne point exiger un denier de plus (3). D'un autre côté, afin de prévenir toute dilapidation, il ne leur fut permis de gratifier leurs parents, des biens de l'église, qu'à condition d'en rendre le triple sur leur patrimoine (4).

Tout évêque qui voulait élever une fondation pieuse de ses propres deniers, devait lui assurer le centième des biens de l'église, et le vingtième, si c'était un cloître (5). Il était expressément défendu d'élever une église, avant de lui avoir constitué une dotation suffisante pour faire face à ses dépenses et à l'entretien de son clergé (6); quant à la quotité de la somme, elle était abandonnée au jugement de l'évêque (7). Mais comme le goût des fondations pieuses allait toujours croissant, et qu'une foule de fidèles croyaient faire œuvre méritoire en y sacrifiant leur patrimoine, il fut ordonné par une sage disposition de la loi, que tout donataire qui se trouverait ruiné, serait nourri, lui et ses descendants, aux frais du chapitre qui lui devait son origine (8).

(1) Conc. Emerit. c. 19.

(2) Conc. Tol. XVI, c. 5. Leg. vis. l. V, t. I, l. 5.

(3) Conc, Tol. III, c. 20.

(4) Conc. Emerit. c. 21. Brac. II, c. 2.

(5) Conc. Tol. IX, c. 5.

(6) Conc. Brac. II, c. 5.

(7) Conc. Tol. III, c. 9.

(8) Conc. Tol. IV, c. 38. Le patronat consistait dans ce dernier droit, et dans celui que nous avons mentionné plus haut pour les laïques, comme fondateurs d'églises, de proposer à l'évêque l'ecclésiastique qui devait les desservir; ce droit cependant ne s'étendit pas encore bien loin dans cette période.

Dans le principe, les biens sacerdotaux et les revenus du clergé étaient exempts de toute redevance. Mais plus tard comme les richesses de l'église s'accroissaient constamment et que les besoins de l'état augmentaient aussi chaque jour, il ne fut plus permis aux évêques de refuser leur part des charges publiques, seulement il leur était défendu de grever les biens curiaux ; le revenu des cathédrales devait seul supporter le fardeau (1). Dans l'origine aussi, le clergé était libre de tout service public, afin que rien ne vînt troubler sa sainte vocation (2). Wamba le premier porta atteinte à ces immunités : on se rappelle qu'il rendit un décret qui obligeait le clergé, comme les laïques, au service militaire, toutes les fois que le pays était menacé d'une invasion étrangère ou agité par une révolte intérieure (3). Mais une fois que les prélats eurent reçu les armes séculières, ils ne s'en servirent pas toujours contre les ennemis de la patrie.

Afin de répandre sur l'Église un nouvel éclat de sainteté, et d'assurer la popularité au nouveau culte, par le privilége d'une intervention bienfaisante entre le coupable et la loi, les empereurs romains avaient accordé aux temples le droit d'asile (4). Dans le principe, ce droit n'appartenait qu'à l'autel et au chœur; mais depuis le privilége s'étendit à toute l'église, et enfin à trente pas à l'entour (5). Toutefois, le cours de la justice n'était que suspendu; le coupable ne trouvait dans le temple qu'un abri contre les vengeances personnelles, et l'Église était chargée de l'expiation. En conséquence, le

(1) Conc. Tol. XVI, Præf. Il ne se trouve aucun autre passage d'où résulte pour les ecclésiastiques le devoir de concourir aux charges publiques.

(2) Conc. Tol. IV, c. 47, Cf. avec III, c. 21.

(3) Leg. vis. l. IX, l. 2, l. 8. Il est à remarquer que dans l. 9, le clergé n'est pas obligé au service militaire, comme les autres états. Voyez du reste plus haut, p. 108.

(4) V. le titre du Cod. Theod. et Justin. *De his qui ad ecclesias confugiunt.*

(5) Conc. Tol. VI, c. 12, XII, c. 10.

prélat ne pouvait refuser l'extradition du meurtrier, si l'accusateur s'engageait par serment à lui laisser la vie sauve, en se contentant de le livrer aux parents de la victime, à qui toute vengeance était permise, la mort exceptée (1). Mais le coupable qui ne déposait pas ses armes sur le seuil du temple invoquait en vain la sainteté du lieu. La force pouvait l'en arracher et sa vie même cessait d'être sacrée (2).

Quoique en général le clergé fût soumis à la juridiction séculière, l'Église avait ses tribunaux propres et particuliers pour les cas exceptionnels; ces tribunaux étaient seuls compétents pour les procès entre ecclésiastiques (3). Pour les affaires du bas clergé, l'évêque constituait immédiatement une cour de justice, où la loi exigeait un certain nombre de grands noms. Du reste, l'accusé avait le droit d'appel ; l'affaire pouvait aller du tribunal au métropolitain de la province ; de celui-ci au métropolitain d'une autre province ; et enfin, devant le roi en personne, qui nommait des juges spéciaux pour prendre connaissance de l'affaire (4). Quant aux châtiments, les ordres supérieurs depuis le diacre, étaient à l'abri de la décalvation, du fouet et de la peine capitale ; on leur infligeait à la place, la réclusion, la pénitence perpétuelle et l'excommunication.

Les lois générales de l'Église accordaient au pauvre et à l'opprimé, l'appel devant son évêque. Cette coutume datait en Espagne de la plus haute antiquité (5), et on finit par formuler à cet égard la loi suivante (6) : lorsque un pauvre ne pouvait obtenir justice de ses juges, ou qu'il était victime des vexations d'un puissant, il pouvait en appeler à l'évêque qui soumettait sa cause à un nouvel examen et forçait les magistrats prévaricateurs de révoquer leur sentence, ou le grand seigneur de se désister de ses vexations. S'ils s'y refusaient, ils étaient condamnés à payer au trésor royal deux livres d'or, et au pauvre la cinquième partie de la somme pour laquelle il plaidait, et si d'un autre côté l'évêque, partageant l'injustice des magistrats, confirmait leur jugement, il payait également un cinquième au pauvre. Par cette sage institution les évêques avaient la belle charge de défendre l'indigence contre les oppressions du puissant ; et comme un grand nombre d'entre eux appartenaient à la race espagnole, on peut croire que cette prérogative n'était pas entre leurs mains une arme superflue contre les violences du peuple conquérant.

D'un autre côté cependant, leur puissance ne pouvait pas être exempte de certaines restrictions. Ce n'était pas chose facile que de soumettre un roi et un peuple barbares à une puissance presque toute morale ; et le code des Wisigoths contient plusieurs dispositions tendant à restreindre l'indépendance du clergé, et à le retenir sous le joug du pouvoir civil. Les ecclésiastiques étaient tenus, sous les mêmes peines que les laïques, de comparaître et de défendre leurs causes devant les juges civils (1). Ces mêmes juges étaient compétents pour poursuivre et punir les prêtres, les diacres, et sous-diacres qui manquaient aux règles de la chasteté (2). Le onzième concile de Tolède ordonna que les évêques coupables de certains délits seraient jugés par les lois ordinaires, et punis dans les mêmes cas que les laïques, de la peine du talion (3). En un mot, le clergé qu'on voit à la tête de la société et formant presque seule l'assemblée nationale, est en même temps moins isolé de l'ordre civil, moins constitué en un corps distinct par la juridiction et le privilége, qu'il ne l'était ailleurs à la

(1) Leg. vis. l. VI, t. 5, l. 16 (de Chindaswinth).

(2) V. Leg. vis. l. IX, t. 3. De his qui ad ecclesiam confugiunt. L'évêque Julien de Tolède a écrit un ouvrage spécial : *De vendicatione domus Dei et eorum, qui ad eam confugiunt. Felicis* vita S. Juliani, 8.

(3) Conc. Tol. III, c. 13.

(4) Conc. Tol. XIII, c. 12,. Cf. IX, c. 1.

(5) Conc. Terrac. c. 4.

(6) De Recceswith Leg. vis. l. II, t. l. 28.

(1) *Forum Judicum*, l. 2, t. I, l. 17.

(2) For. Jud. l. 3, tit. 4, l. 16.

(3) Conc. Tol. XI, can. 5.

même époque. Du reste, la coïncidence de ces deux faits est naturelle; on éprouve moins le désir de se séparer d'une société qu'on est plus près de dominer (1).

§ III. SYNODES PROVINCIAUX. — LOIS DE L'ÉGLISE. — DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE ET SERVICE DIVIN.

L'institution des synodes, ce puissant auxiliaire du christianisme naissant (1), était parvenue à sa pleine maturité, depuis la conversion complète du peuple wisigoth. Il y avait, comme dans les autres pays, trois sortes de conciles : les *diocésains*, les *provinciaux* et les *nationaux*. Les premiers, qui étaient convoqués par l'évêque, se tenaient au moins une fois par an, et se composaient des abbés, des prêtres et des diacres du diocèse. Les seconds, qui se réunissaient sur la convocation du métropolitain, se tenaient d'abord tous les six mois, et se composaient de tous les évêques, de beaucoup de prêtres, et de quelques laïques influents, pour mettre à exécution les décrets du concile. Mais comme des déplacements aussi fréquents, et d'ailleurs fort dispendieux, avaient l'inconvénient de tenir trop long-temps les ecclésiastiques éloignés de leur église, on décida, lors de la conversion du peuple wisigoth, qu'à l'avenir il n'y aurait plus qu'un synode annuel, dont le lieu serait fixé par le métropolitain. Le mois de novembre ou celui de juin furent choisis pour cette solennité. Avant de se dissoudre, l'assemblée devait fixer le jour de sa prochaine réunion (2). En cas d'impérieuse nécessité, le monarque avait le droit de convoquer un concile national où devaient assister tous les évêques et les métropolitains, beaucoup d'abbés, de prêtres et de diacres, ainsi que les palatins, c'est-à-dire les ducs, les comtes, les gardinges et les principaux officiers de la cour. Des raisons importantes et dont l'appréciation appartenait au métropolitain, pouvaient seules autoriser l'évêque à envoyer à sa place un prêtre ou archiprêtre, chargé de prendre note des délibérations. Si un prélat faisait défaut sans motifs suffisants, il était mis en interdit jusqu'au prochain synode (2). Après le concile provincial, chaque évêque était chargé de convoquer dans son diocèse une assemblée des abbés, des prêtres et des diacres, pour leur faire part des décisions qui avaient été prises (3); car dans ce temps, les décisions du clergé avaient force de loi. Il n'y avait dans le principe que les évêques et les métropolitains qui eussent droit de voter dans un concile national; plus tard, on autorisa les abbés et d'autres dignitaires non-seulement à conseiller, mais à donner leurs suffrages. Mais les dignitaires laïques n'avaient droit ni de délibérer, ni de voter dans une question qui n'était pas d'une nature strictement temporelle. Dans la collection des conciles d'Espagne tenus sous les Wisigoths, nous en trouvons dix-neuf nationaux, qui tous, excepté celui de Braga et un autre à Cæsar-Augusta, furent tenus à Tolède. De tous les conciles provinciaux, il n'y en a que 21 dont les actes nous soient parvenus. Les conciles diocésains étaient trop circonscrits dans leurs objets pour mériter d'occuper notre attention (4).

Dans l'assemblée solennelle où le peuple et le clergé wisigoth avaient abjuré l'arianisme, on avait proclamé lois de l'Église, les décisions des conciles précédents et les ar-

(1) V. le premier chap. de ce livre.

(2) Conc. Tol III. c. 18. IV. c. 3, XII. c. 12.

(1) Conc. Tol. III, c. 18, IV, c. 4-32. Leg. vis. l. II, t. 1, l. 30. l. XII, c. 12.

(2) Con. Emerit. c. 5. 7. Tol. XI, c. 15.

(3) *Hormidæ Papæ*, Ep. II, ad universos episcopos Hisp. (*Aguirre*, t. III, p. 135.) Conc. Tol. XVI, c. 7.

(4) Voyez plus bas pour les conciles considérés comme assemblées nationales et législatives.

rêtés synodaux des pontifes romains (1). Des réunions spéciales avaient été indiquées pour prendre connaissance des décisions de tous les conciles, tant nationaux qu'étrangers. Dans le synode de Bracara (571), et pour l'instruction de la partie du clergé infectée de l'hérésie priscillianiste, on avait ordonné la lecture du manuscrit renfermant les arrêtés de tous les conciles et de tous les synodes (2). Puis, l'évêque Martin de Bracara s'était présenté avec le recueil des canons de l'Église d'Orient, grossi de tous ceux de l'Église d'Espagne; recueil solennellement publié par le concile de Lucum (Lugo) (3).

Dans la première moitié du sixième siècle, un savant abbé, Denis le jeune (Dyonisius), avait fait un recueil des canons et des décrétales de tous les pontifes romains. Partout où parvint cet écrit, il détrôna les anciens ouvrages du même genre, ou prit place parmi eux : si bien, qu'il était regardé dans tout l'Occident, comme la véritable source du droit ecclésiastique (4). On tenait trop en Espagne aux livres une fois adoptés, pour donner une préférence exclusive au recueil dyonisien; on n'y prit donc que les canons qui manquaient dans les autres, et on en composa un nouveau corps de lois. C'est au savant et zélé Isidore d'Hispalis qu'appartient la gloire d'en avoir fait le premier un livre utile, par l'insertion des décrets synodaux d'Espagne; si bien que par la suite le recueil entier prit son nom (5). De son temps même, il fut enrichi d'une foule d'articles, et un concile de Tolède (655) ordonna que ceux de ces décrets qui manquaient dans les anciens recueils seraient insérés dans le nouveau, et auraient même autorité (1). Ainsi finit par se former une précieuse collection qui, par le nombre et l'importance des matières, ne le cède à aucun ouvrage contemporain (2).

Les lois de l'Église renfermaient de sévères réglements pour maintenir parmi le clergé la piété et la discipline. Du temps des empereurs, le célibat n'était pas encore une loi du sacerdoce; mais l'Église des Wisigoths se montra bientôt plus rigoureuse; elle sentait le besoin pressant de mettre un frein à la licence du clergé. Les conciles retentissaient de plaintes contre ses débordements, et les documents de cette époque fourmillent d'édits rigoureux pour remédier à cette plaie de l'Église. On défendit aux membres du bas clergé, d'avoir plus d'une femme à la fois; de se remarier ou d'épouser une veuve. Tout prêtre qui contractait de nouveaux liens après la rupture des premiers, était retranché de l'Église (3). D'un autre côté, tous les membres du haut clergé, depuis l'évêque jusqu'au sous-diacre, devaient vivre séparés de leurs femmes (4). Mais, comme il arrivait fréquemment que les ecclésiastiques donnaient prise à la médisance,

(1) Conc. Tol. III, c. 1.

(2) Conc. Brac. I, Præf.

(3) Capitula ex Orientalium synodis à S. Martino Episcopo Bracarensi collecta, ap. *Aguirre*, t. III, p. 212 sq.

(4) *Planck*, ouvr. cité. P. II, p. 801 s.

(5) Ainsi *Cenni*, l. c. t. 1. Præf. p. XI sq. affirme que le Codex. vet. canon. publié par lui vient d'Isidore.

(1) Conc. Tol. IX, Præf.

(2) Malheureusement nous ne possédons imprimé que l'Index sacrorum Canonum et Conciliorum, quibus Ecclesia hispanica regebatur ab ineunte sexto sæculo usque ad initium octavi, publié par *Aguirre*, t. IV, p. 9 sq. et par *Cenni*, t. I. Les canons les plus récents qui s'y trouvent sont du Conc. Tol. XVI. Il est fort à désirer qu'enfin la collection complète soit connue, puisqu'il s'en trouve plusieurs manuscrits dans les bibliothèques et les cloîtres d'Espagne. V. *Santander*, Præf. historica critica in veram et genuinam collectionem veterum canonum Ecclesiæ Hispaniæ. Bruxellis ao. 8, vo. Une traduction arabe de cette collection complète se trouve même à l'Escurial; elle a été faite pour l'usage d'un évêque, Jean Daniel, et achevée en 1049; *Koch* a découvert aussi à Strasbourg un manuscrit complet de la collection espagnole. V. Notices et extraits, t. VII, p. 2, 173 sq.

(3) Conc. Tarrac. c. 9.

(4) Conc. Gerund. c. 6.

en gardant près d'eux des parentes ou des amies, de sévères décrets leur interdirent cette habitude (1). Le grand concile de Tolède (2) voulut que les évêques, prêtres et diacres qui renonçaient à l'hérésie, jurassent aussi de s'abstenir désormais de vivre avec leurs femmes (3). Les lois sur le célibat augmentaient de rigueur avec chaque nouveau synode. Tout évêque coupable du péché d'impureté, était menacé de déposition (4); tout prêtre convaincu de vivre dans l'état de mariage ou de concubinage, devait être séparé de sa compagne; et le cloître recevait les deux coupables (5). Relativement au clergé supérieur, si les exhortations et les légers châtiments ne suffisaient pas pour ramener le coupable au devoir, l'interdiction était prononcée contre lui (6). — Potamius, évêque de Bracara, n'ayant pas su résister aux tentations de la chair, sut du moins donner un bel exemple de repentir. Bien qu'il n'existât aucune preuve de son crime, il se condamna lui-même à passer neuf mois dans une cellule, et se démit de ses fonctions. Non content de cette pénitence volontaire, il s'interdit de prendre place au synode, en confessant sa faute devant les pères assemblés. Touchés de son repentir, ils ne voulurent point le retrancher du sein de l'Église. On se contenta de lui infliger la pénitence perpétuelle, et de donner son évêché à Fructuose de Dumes (7).

L'extérieur du prêtre devait être une fidèle image de son cœur. Le commerce et l'usure lui furent expressément interdits (1). La tonsure et un costume simple, uniforme et sévère, devaient le distinguer du laïque (2). L'impression que ces insignes produisaient sur le peuple était telle, qu'il attribuait au froc et à la tonsure une vertu sanctifiante. Aussi, quand les laïques voulaient se réconcilier avec le ciel, commençaient-ils par prendre la tonsure et l'habit de pénitent. Cette pratique était surtout familière aux malades en danger de mort, qui croyaient ainsi s'ouvrir le chemin du ciel. Elle devint si générale, que c'était une impiété de s'y soustraire; et l'on poussa la chose au point que si un mourant ne demandait pas de lui-même le cilice, ses amis et ses parents se croyaient obligés de le lui donner. En cas de guérison, le pauvre malade n'en était pas moins contraint de garder le froc (3), comme la déposition de Wamba en fait foi.

Lorsque la secte des priscilliens prit racine en Espagne, et que la présence de l'hérésie arienne vint entraver le progrès du catholicisme, les évêques orthodoxes cessèrent d'apporter dans les solennités de l'Église, l'uniformité recommandée par les canons. Aussitôt que la nouvelle de cette irrégularité parvint aux oreilles du pape Vigilius (538), il adressa au clergé de la Galice, le plus exposé à la contagion de l'erreur, une instruction spéciale concernant les solennités du culte (4). Plus tard, le synode de Bracara promulgua une ordonnance pour qu'à l'avenir le service divin fût célébré partout, suivant les rites de l'Église (5). Après la conversion complète de la Péninsule, on sentit de nouveau la nécessité d'un rituel, et à l'avenir, aucun prêtre ne dut plus se per-

(1) Conc. Tarrac. c. 1, Gerund. c. 7, 8. Tol. II, c. 3. Ilerd, c. 15, Tol. III, c. 5, IV, c. 22, 23, 43.

(2) Le concile que Raccared convoqua à Tolède pour y faire l'aveu solennel de sa conversion.

(3) Conc. Tol. III, c. 5, Cæsar-Aug. II, c. 1.

(4) Conc. Tol. VIII, c. 4.

(5) Ib. c. 5.

(6) Conc. Tol. IX. c. 10. Leg. vis. l. III, t. 4, l. 18.

(7) Conc. Tol. X. Decretum pro Potamio episcopo.

(1) Conc. Tarrac. c. 2, 3.

(2) Conc. Tol. IV, c. 41.

(3) Conc. Gerund. c. 9; Barcin. I, c. 6; Tol. III, c. 12, IV. c. 55, VI, c. 7, XII, c. 2, XIII, c. 10. Leg. vis. l. III, t. 5. l. 3.

(4) *Vigilii Papæ*, Epist. ad Profuturum, ap. *Aguirre*, t. III, p. 161 sq.

(5) Conc. Brac. I, c. 1, 2, Cf. Gerund. c. 1. V. l'Appendice N.

mettre de régler les solennités de l'église, suivant son bon plaisir (1).

A la chute du jour, et après le coucher du soleil, on se réunissait dans le chœur, pour célébrer les louanges du Très-Haut, par des cantiques et des prières. Tous les jours ordinaires de la semaine, les ecclésiastiques étaient chargés alternativement de faire ce service. Mais les dimanches et fêtes, il se célébrait en commun (2). Dans les cloîtres, ces réunions avaient lieu plusieurs fois par jour (3). Il existait des fêtes spéciales en l'honneur du Sauveur. Celle de la résurrection, comme la plus importante, durait trois jours, à compter du premier dimanche après la pleine lune de mars. Mais comme ce dimanche ne tombait pas chaque année le même jour dans le calendrier, les métropolitains fixèrent au mois d'octobre le dimanche de Pâques (4). Avant la fête, on observait un jeûne de quatorze jours (5), et à certains autres jours, l'usage de la viande était interdit. Ensuite commençaient dans l'église métropolitaine de solennelles cérémonies auxquelles tout ecclésiastique devait assister, à moins de graves empêchements; puis on allait prier sur le tombeau des martyrs, pour le salut de l'Église, du royaume et du roi. L'exposition des saintes châsses venait rehausser l'éclat de la cérémonie, et augmenter le recueillement des fidèles (6).

(1) Surtout depuis 633, Conc. Tol. IV, c. 2, 12, 13, 14. XI, c. 3.

(2) Conc. Tarrac. c. 7, Gerund. c. 10. Emerit. c. 2.

(3) *S. Isid.* de Off. eccl. 1, 3, sq. de Regula monachor. c. 6.

(4) *Braulion.* Ep. 22 (Esp. sagr. t. XXX. App. III). Conc. Brac. II. c. 9. Tol. IV, c. 5. *S. Martini Dumiens.* Liber de Pascha (Esp. sagr. t. XV, p. 413). Du temps de Grégoire de Tours on avait remarqué que la Gaule présentait toujours le spectacle de luttes plus violentes et de combats plus sanglants après les fêtes de Pâques. *Greg. Tur.* Hist. Franc. V, 17, VI, 43, X, 23. Miracul. 1, 24, 25.

(5) Conc. Brac. II, c. 9.

(6) Conc. Brac. III, c. 6. Decretum Chintilæ Regis (*Aguirre*, t. III, p. 406).

La partie la plus importante du culte était la célébration de la messe, ou l'offrande du sacrifice non sanglant destiné à perpétuer celui de la croix, et dont on attribue les prières au bienheureux saint Pierre (1). La cérémonie se composait de deux parties distinctes. La première se terminait à l'offertoire, et les catéchumènes pouvaient y assister; mais sitôt que la seconde partie commençait, ils devaient se retirer; car les vrais croyants avaient seuls le droit d'assister à l'accomplissement du saint mystère. Dans la cathédrale et les paroisses, il y avait des messes toute la journée où l'on priait pour le salut du roi et le bonheur de ses armes (2).

Masdeu n'est pas certain si les sacrements de l'Église wisigothique étaient au nombre de six ou de sept. Il fonde ses doutes sur ce qu'il n'est point question de l'extrême-onction dans aucun des nombreux documents qui nous restent; mais comme ce silence ne prouve pas grand chose, il pense qu'elle était comprise sous le titre de quelque autre sacrement, par exemple, celui de la pénitence que recevaient les mourants (3). Quoi qu'il en soit, on trouve

(1) *S. Isid.* de Off. eccl. I, 19, dit: Ordo missæ, vel orationum, quibus oblata deo sacrificia consecrantur, primum a S. Petro est institutus: cujus celebrationem uno eodemque modo universus peragit orbis.

(2) Conc. Emerit. c. 3. Tol. XVI, c. 8. La liturgie proprement dite de la messe gothique n'est pas venue jusqu'à nous, mais seulement celle appelée mozarabique dont il sera question plus tard. Cf. *Florez*, Dissert. histor. chronologica de la misa antigua de España (Esp. sagr. t. III, p. 187, 360). *Cenni*, l. c. t. II, Diss. VII.

(3) « Es mucho de estrañar en esta materia, que en tantos documentos como tenemos de la España romana y Goda, por siete siglos enteros, no se halle nombrado una sola vez el sacramento de la extrema uncion. » *Masdeu*, XI, 264. Pour cette simple exposition d'un fait, l'auteur s'est vu attaqué par une foule de zélés ecclésiastiques, qui ont mis en doute son orthodoxie. Cependant, comme un historien, en remarquant l'absence de documents sur un fait, ne prétend pas porter préjudice à la religion, ni renoncer à sa foi, Masdeu s'est défendu avec ta-

six sacrements mentionnés distinctement, leur nature et leur usage expliqués. Le baptême, comme nous l'avons observé précédemment, était administré par un évêque ou un prêtre. Les documents ne nous offrent rien de particulier relativement à ce sacrement et à celui de la confirmation, sinon que ceux qui le recevaient étaient oints d'huile, et que dans le premier, on ne pratiquait qu'une immersion, par opposition aux ariens, qui, à raison de leur croyance aux trois natures divines, immersaient trois fois.

Les prélats espagnols ne se rappelaient pas qu'en adoptant cet usage, ils imitaient une autre secte d'hérétiques, celle des sabelliens, qui confondaient les trois personnes en une seule personne indivisible. Dès qu'on avait reçu les deux sacrements, on était admis à celui de l'eucharistie, les enfants comme les adultes. Il paraît que la communion était administrée sous une seule espèce qui consistait en un pain non levé (1). Les prêtres et les diacres la recevaient au pied de l'autel; le bas clergé dans l'intérieur du chœur; les laïques à une distance encore plus grande du lieu de la consécration: il ne faut pas croire cependant qu'on les considérât comme n'étant pas assez saints pour approcher de plus près, puisqu'ils recevaient le même sacrement. La communion était, comme à présent, obligatoire pour tout le monde à la fête de Pâques; mais les personnes plus dévotes la recevaient tous les jours. Toutefois il fallait que ce fussent des personnes non mariées; car pour les personnes mariées, il fallait toujours jeûner et s'abstenir pendant quelques jours *usu matrimonii*, pour procéder à un acte aussi solennel. Nous avons déjà suffisamment parlé de la pénitence qui était de trois sortes, la sacramentelle, la cérémonielle et la volontaire, c'est-à-dire, celle qu'on s'imposait volontairement dans une maladie, dans un cas de danger, en faisant vœu de prendre l'habit monastique, de recevoir la tonsure, et de vivre désormais dans un cloître pour le reste de ses jours, si Dieu rendait le pénitent à la santé. Dans les personnes mariées, cet engagement détruisait pour toujours le *debitum conjugale*. Ils n'étaient pas, il est vrai, tenus de se renfermer dans un monastère, mais de fuir les affaires et les plaisirs du monde, comme des signes de leur irrévocable vocation.

L'Espagne eut ses hérésies sous les Goths, comme sous les Romains. La première fut celle de Nestorius, relativement à l'union mystérieuse des deux natures divine et humaine dans Jésus-Christ; mais elle fut promptement étouffée. Les manichéens et les priscillianistes luttèrent également contre l'Église orthodoxe; mais ils ne furent pas plus heureux. Les ariens et les catholiques se réunirent pour les expulser; l'extirpation complète était réservée à d'autres temps. Après l'avènement de Wamba, lorsque la religion catholique fut la seule reconnue en Espagne, des peines sévères furent prescrites contre tous ceux qui oseraient s'écarter des doctrines de l'Église établie. Sous le règne de Swintila, on décréta, dans un concile tenu à Tolède (le sixième), que dans la suite nul autre que les catholiques ne pourrait rester dans le pays, et que tous les rois suivants jureraient à leur avènement qu'ils ne toléreraient jamais les juifs, les seuls mécréants qui restassent. Une loi subséquente définit encore plus clairement cette odieuse intolérance. Elle défendait, sous peine de confiscation et de bannissement perpétuel, à tous les hommes de quelque condition qu'ils fussent, indigènes ou étrangers résidents, de jamais révoquer en doute, soit en public, soit en particulier, la foi catholique et apostolique, les institutions évangéliques, les définitions des pères, les décrets de l'Église, anciens ou récents, les sacrements ou toute chose quelconque que l'Église tiendrait pour

---

lent dans son vol. 18. Il y déclare, qu'il n'a jamais douté de l'existence du sacrement, et qu'il est sûr qu'il doit être renfermé dans un des autres. Il résulte de cette déclaration d'orthodoxie, qu'après examen il avait renoncé à ses doutes.

(1) Une lettre de saint Isidore à l'archidiacre Redemptus met hors de doute que le clergé wisigoth employait le pain non levé.

sacrée. Les pauvres juifs pouvaient attendre peu de compassion après de pareils décrets. Il est vrai qu'ils n'avaient jamais joui de beaucoup de sécurité depuis la chute de la domination romaine. Sisebuth, Sisenand, Swintila, Chindaswinth, Receswinth, Wamba et Erwich s'étaient montrés les plus ardents dans cet acharnement de persécution. Ils décrétèrent, ainsi que nous l'avons vu, que les juifs seraient baptisés; qu'il leur serait défendu d'avoir des serviteurs chrétiens; qu'ils observeraient le dimanche de Pâques, conformément au rite chrétien; qu'ils respecteraient les empêchements au mariage fixés par les canons; qu'ils mangeraient tout ce que les chrétiens mangeaient, quelque défense que leur en fît leur religion; qu'ils ne liraient ni ne recevraient dans leurs maisons aucun livre contraire à la religion chrétienne; qu'ils ne seraient admissibles à aucun emploi civil; que leur déposition ne serait pas reçue dans une cour de justice, à moins qu'ils ne fournissent des témoignages suffisants de leur moralité; que quand ils seraient en voyage, ils feraient leur profession de foi, et présenteraient un passeport épiscopal à chaque ville où ils entreraient; qu'ils passeraient le jour du dimanche avec des chrétiens, qui seraient témoins de leur dévotion, et qu'ils assisteraient à tous les catéchismes et à toutes les prédications. Mais comme en dépit de toutes ces mesures tyranniques, la sincérité, sinon la conduite des convertis, était naturellement suspecte, on imagina pour eux deux professions de foi conçues dans les termes les plus terribles. On les obligea de jurer en public de la manière la plus solennelle, par le glorieux Nom et les Attributs Incommunicables du Très-Haut, qu'ils abhorraient et reniaient du fond de leur cœur tous les rites, cérémonies, coutumes et solennités qu'ils avaient jusqu'alors observés et respectés; que désormais ils vivraient dans la très-sainte foi de Jésus-Christ, leur créateur et rédempteur; qu'ils observeraient tous les rites de l'Église de Dieu, et éviteraient les relations, même les plus détournées, avec les juifs. Cette malheureuse nation si cruellement opprimée se vengea plus tard d'une manière éclatante sur ses persécuteurs. Elle les vit vaincus et persécutés à leur tour, et contribua pour beaucoup à la chute de leur monarchie.

A côté du mal se trouvait pourtant un peu de bien. Si ces mesures rigoureuses blessaient tous les principes de liberté religieuse, et réduisaient au parjure ou à la misère une foule d'innocents, elles amenèrent dans l'Église espagnole cette unité et cette harmonie, qui firent sa force, et servirent à maintenir un peu de calme dans l'état. Elles lui avaient donné un pouvoir qui allait de pair avec celui des grands et contenait quelquefois celui de la couronne; et comme à cette époque l'Église seule conservait, pour ainsi dire, en dépôt les principes de la morale et tendait à propager peu à peu l'idée de l'égalité de l'homme, il fut peut-être heureux que le clergé eût acquis ce pouvoir. Malheureusement on s'attachait plus aux pratiques extérieures du culte et aux manifestations du repentir qu'au véritable esprit de la religion. La piété sincère, la pureté du cœur ne se rencontraient pas toujours dans l'âme du prêtre; elles se rencontraient encore moins dans celle des laïques que tourmentait l'ambition, et qui ne voyaient dans des dehors pieux qu'un moyen d'atteindre plus sûrement leur but. De là le mal.

Ces mêmes catholiques, si ardents à persécuter, avaient souffert aussi pour leur croyance, du temps de la domination des rois ariens. L'hérésie avait duré quatre-vingt-seize ans en Galice, sous les Suèves, et cent vingt-cinq, dans le reste de l'Espagne. Si la foi catholique n'eut pas alors beaucoup de martyrs, elle eut beaucoup de confesseurs. Ceux-ci furent principalement des prélats, qui sur leur refus d'embrasser les doctrines ariennes, étaient dépossédés de leurs siéges, condamnés à l'exil ou soumis aux plus grandes persécutions. Quant aux martyrs, il n'y en a aucun dont les actes soient assez frappants pour trouver place ici; qu'il nous suffise de renvoyer à l'appendice, où l'on trou-

vera une courte notice sur la fameuse vierge martyre de Santarem (1).

Mais nous ne pouvons passer sous silence les saints, soit ceux qui furent confesseurs, soit ceux à qui il fut permis de vivre dans la paix et le repos. Un des plus fameux est saint Millan-l'Encapuchonné, qui vécut du temps de Leuwigild, et dont les actions et les miracles ont été racontés par saint Braulio, évêque de Cæsar-Augusta, dans le siècle suivant. Cet homme fut d'abord berger; mais dans sa vingtième année, il se fit ermite, et passa, nous dit-on, quarante ans dans le désert, partie sous la direction spirituelle d'un autre ermite, saint Félix, partie dans une cellule séparée. La renommée de sa sainteté se répandit enfin dans le royaume. « Car comment, dit son biographe, une cité placée sur une montagne resterait-elle cachée! » L'évêque de Tarazona qui sentait le prix de l'assistance d'un si saint homme, l'obligea de quitter sa solitude et de se charger du soin des âmes dans la cure de Berga. La charité de saint Millan envers les pauvres lui attira la haine de ses confrères, qui voulaient accaparer pour leur propre usage les revenus de leurs églises. Ils l'accusèrent devant l'évêque de dissiper les revenus ecclésiastiques, et il fut privé de sa cure. Délivré ainsi de ses fonctions de prêtre, saint Millan retourna joyeusement à sa solitude dans les montagnes de Rioja, où il vécut jusqu'à un âge avancé, et mourut en odeur de sainteté. Pendant ses dernières années, une foule de personnes pieuses se rendaient à sa cellule. Quelques-unes, pour profiter sans interruption de ses leçons, fixèrent leur demeure dans le voisinage; plusieurs femmes se réunirent pour fonder un cloître près de la chapelle de son ermitage.

Saint Prudentius (non pas le poète de ce nom), natif d'Alava, parvint aussi à une éminente sainteté. A l'âge de quatorze ans, il quitta la maison de son père, et s'avança vers les sauvages sierrenas des bords de l'Ebre. Son but était de découvrir la retraite de l'ermite Saturius, par les instructions duquel il espérait atteindre aux mêmes vertus. Enfin, dit la légende, il aperçut le saint homme à l'ouverture d'une caverne; entre eux roulait une rivière profonde et rapide que tout autre aurait désespéré de passer; mais lui, ayant invoqué Dieu, s'élança dans la rivière, et à la grande surprise de l'ermite, il la traversa sans presque mouiller ses habits. Ce miracle convainquit Saturius que le Ciel lui avait envoyé un maître au lieu d'un élève, et il se prosterna devant le jeune homme étonné. Prudentius resta là sept ans, jusqu'à la mort de l'ermite. Ayant alors fermé l'ouverture de la caverne, il se rendit à la ville voisine de Calahorra, dans le dessein de communiquer aux autres les grâces qu'il avait reçues. Il fut ordonné par l'évêque de cette ville, et bientôt après promu à l'évêché de Tarazona, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort. Un si saint personnage ne pouvait naturellement disparaître sans quelque manifestation miraculeuse de la faveur céleste. Il mourut, dit-on, à Osma, en revenant à Tarazona. En vain les ecclésiastiques qui l'accompagnaient essayèrent de transporter son corps dans cette ville; la bière qui le renfermait ne voulait pas bouger d'un pas, tant que leurs mains la touchaient; mais du moment qu'elle était abandonnée à elle-même, elle avançait seule, grimpant les collines, descendant les vallées; elle franchit la chaîne des montagnes qui sépare Osma de Logrono, traversa la petite rivière de Licia, monta une nouvelle colline, et s'arrêta à l'entrée d'une caverne, la même sans doute que celle où il avait passé le matin de sa vie. On bâtit sur le lieu une église en son honneur, et plus tard un monastère.

Nous avons ensuite saint Fructueux (Fructuosus), qui se trouva un jour tellement fatigué des milliers de visiteurs qui lui arrivaient de toutes les parties de l'Espagne, qu'il abandonna secrètement les moines et s'enfonça dans le cœur des montagnes, pour y passer le reste de ses jours dans une tranquille méditation. Ce fut en vain; ses moines furent conduits à sa retraite

(1) Voyez l'Appendice O.

par une bande de corbeaux, et il fut forcé de rentrer dans le monde, pour occuper successivement les siéges de Dumium et de Braga.

Après lui, nous trouvons sainte Benoîte (Benedicta), vierge, qui préféra un désert dans le voisinage immédiat de saint Fructueux à un palais avec le noble Goth auquel elle était fiancée; qui méprisa avec fermeté les prières et les menaces du magistrat, et devint par la suite la supérieure d'un couvent qui contenait quatre-vingts religieuses.

Mais la plupart des saints espagnols peuvent être rangés parmi les auteurs. Devant les considérer spécialement sous ce dernier rapport, nous renvoyons, pour les détails de leur vie, au paragraphe où nous traiterons de l'état des sciences et des lettres.

CHAPITRE II.

CONSTITUTION POLITIQUE DES WISIGOTHS.

§ I. DU ROI.

L'esprit fier et indépendant des Wisigoths pouvait bien plier devant une autorité dont le besoin s'était fait sentir dans leur longue lutte contre Rome; mais ils avaient perdu leur ancien sentiment de respect pour la race royale, ou plutôt il n'y avait plus parmi eux de race royale. Depuis long-temps la dynastie des Baltes était éteinte; chaque guerrier puissant se croyait maintenant en droit d'aspirer à la couronne, et son orgueil se révoltait à l'idée de voir le trône devenir le patrimoine d'une seule famille. Cette espèce d'alternative entre deux droits rivaux s'explique naturellement par l'alternative des situations. Un peuple à son enfance, poussé vers les conquêtes par une surabondance d'énergie, sent le besoin d'un chef commun, chargé des intérêts de tous, dans la paix comme dans la guerre, et capable de maintenir en un faisceau serré toutes ces tribus diverses dont se compose une horde barbare. D'un autre côté, dans les idées d'un pareil peuple, la royauté ne doit pas dépendre du hasard de la naissance; elle doit être le prix de la bravoure, de l'habileté, de la vertu, et ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles que le peuple consent à abdiquer, pour ainsi dire, son droit d'élection.

C'est ainsi que les Wisigoths s'étaient écartés un instant de cette règle en faveur d'une famille qu'illustraient probablement de grands services. Une fois fixés en Occident, ils revinrent à leur ancienne coutume; l'élection remplaça l'hérédité, mais non pas sans exciter des plaintes de la part des fils ou parents du dernier roi. Le grand Théodorich l'Ostrogoth intervint pour faire rendre la couronne à son petit-fils Amalrich, et les fils de Witiza appelèrent les Arabes en Espagne pour se venger d'avoir été privés de la couronne de leur père.

La lutte existait donc toujours, la royauté s'efforçant d'étendre ses droits, le peuple de défendre les siens; quelquefois on consentait à laisser au fils la couronne du père, surtout lorsque, comme Thorismund, il avait fait ses preuves sur le champ de bataille. Le fratricide et la violence semblèrent alors devoir fixer la couronne dans cette famille criminelle(1). Malheureusement son dernier rejeton

(1) A Thorismund succéda son frère Théodorich II; à celui-ci le troisième frère Eurich; en

succomba dans une bataille contre les Franks. L'empire naissant de Toulouse était menacé d'une ruine prochaine, et il ne fallait rien moins que le bras de Theudès, pour protéger, au-delà des Pyrénées, la puissance des Wisigoths contre les attaques des Franks. Ce prince dut la couronne, autant à sa propre audace qu'au libre choix de la nation, et son exemple réveilla toutes les ambitions, en leur faisant espérer le même succès. La perfidie, la révolte, l'assassinat furent les moyens qu'employaient les aspirants pour se frayer une route au trône. Les insurrections succédaient aux insurrections; un grand que son crédit plaçait au-dessus des autres, tuait le roi régnant pour occuper sa place, et lui-même à son tour était renversé de la même manière. Le peuple était victime de toutes ces fureurs; le sang coulait, l'anarchie régnait partout, les déprédations restaient impunies; mais après que Reccared se fut converti à la religion catholique et qu'il eut entraîné son peuple par son exemple, le clergé, qui acquit par là une salutaire influence dans l'état, s'occupa de remédier au mal. Comme il n'y avait aucune règle fixe pour la succession à la couronne, son premier soin fut d'en faire une. Les réglements qu'il promulgua à cet égard, ne purent déraciner complètement le mal, mais rendirent du moins à la monarchie un peu plus de repos et de sécurité, et retardèrent sa chute de quelques années.

Sisenand sentant chanceler sous lui le trône qu'il devait à la révolte (633), chercha à légitimer son usurpation par la sanction d'un concile. Il ne montra aucune répugnance à gagner par les plus honteuses concessions le corps des évêques, et ceux-ci en profitèrent pour assurer le repos de l'état par une sage loi d'élection. L'ambitieux qui oserait troubler la paix du roi, fut menacé du courroux céleste. Le trône demeura interdit à la violence; et à la mort du prince, son successeur était choisi par l'assemblée du clergé et de la noblesse, afin que la patrie n'eût plus désormais à souffrir des rivalités. L'exil et l'excommunication étaient réservés aux infracteurs de la loi (1). Telle fut la loi que proposèrent les évêques, et le peuple rassemblé donna hautement sa sanction (2). Et afin que cette loi ne tombât jamais en oubli, il fut décidé qu'à chaque concile, il en serait fait lecture à haute voix (3).

Chintila, successeur de Sisenand, fut élu de la manière qui venait d'être prescrite; en même temps une loi déclara pour toujours exclu du trône tout homme qui n'aurait ni la noblesse du sang, ni la noblesse du cœur, et établit que celui-là seul pourrait être roi qui réunirait le suffrage de tous et descendrait d'une illustre famille gothique (4). Nous avons vu que l'élection devait se faire dans une assemblée publique des grands et des évêques soit à Tolède, comme capitale du royaume, soit dans le lieu de la mort du roi (5). Presque aucune des assemblées ne manquait de renouveler ces prescriptions; mais l'histoire est là pour attester qu'en pareille matière l'ambition de quelques nobles valait plus que tout un code. Le clergé lui-même n'était pas difficile à séduire, puisqu'on ne le voit jamais refuser sa sanction à l'habile ou à l'heureux usurpateur du trône. Les meilleurs réglements ne pouvaient tenir lieu d'une loi d'hérédité formelle et précise; c'est l'absence d'une telle loi qui faisait naître si souvent les divisions, et qui prépara la chute de la monarchie des Wisigoths.

La puissance des rois wisigoths fut toujours limitée, dans les premiers temps par le

suite son fils Alarich II; Alarich eut pour successeur son fils naturel Gesalich, et enfin le beau-frère de celui-ci, Amalrich.

(1) Defuncto in pace principe, primates totius gentis cum sacerdotibus successorem regni concilio communi constituant. Conc. Tol. IV, c. 75.

(2) Les évêques disent : Et ideo, si placet omnibus, hæc tertio reiterata sententia, vestræ vocis eam consensu firmate. Ab universo clero vel (c. à d. et) populo dictum est, etc. ib.

(3) Conc. Tol. V, c. 7.

(4) Id. c. 3, 4.

(5) Conc. Tol. VIII, c. 10.

corps des nobles, dans les derniers particulièrement par le clergé. Ils ne furent presque jamais que *primi inter pares*. Chaque chef de guerre se considérait comme l'égal de son roi, et pouvait en devenir un lui-même. Comme la dignité royale n'était d'abord accordée qu'à la valeur et à l'habileté, les mêmes qualités pouvaient conduire au même succès. C'étaient à leurs yeux les seules qualités requises dans un chef; l'épée leur avait frayé un chemin du fond du nord jusqu'à leurs fertiles demeures du midi, et ce n'était que par elle qu'ils pouvaient les conserver. Jusqu'à ce qu'ils se fussent accoutumés à une vie sédentaire, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé qu'il fallait de la sécurité pour les personnes et pour les propriétés, ils regardèrent avec un souverain mépris les arts du gouvernement.

Anciennement, lorsqu'on procédait à l'élection d'un chef, toute la cérémonie consistait à faire promettre au candidat heureux qu'il se conduirait vaillamment dans la guerre et gouvernerait avec justice pendant la paix, puis à l'élever ensuite sur un bouclier au-dessus de la multitude des assistants, qui le saluaient d'acclamations comme leur souverain.

Plus tard, lorsque le droit d'élection appartint autant au clergé qu'aux grands, on y mit plus de pompe et d'apparat. Les chefs spirituels et temporels étant assemblés à cet effet, le candidat était nommé. Il prêtait alors le serment solennel d'observer les lois, d'administrer la justice avec impartialité, de soutenir la religion catholique, de ne souffrir aucune hérésie, et surtout de poursuivre rigoureusement les juifs (1). En outre il devait promettre de travailler au bien-être de ses sujets, et de les protéger contre tout acte d'arbitraire ou de violence. De leur côté, les grands et le clergé juraient de rester fidèles au prince de leur choix, et de le défendre contre ses ennemis (1). Le dimanche suivant, devant la même assemblée réunie dans l'église cathédrale de Tolède, il était solennellement consacré par le métropolitain de cette ville, et sa tête ointe d'huile ; il devenait dès lors inviolable.

Si le roi manquait à son serment, les évêques se croyaient autorisés à relever la nation du sien, arme terrible à laquelle ils pouvaient recourir dès qu'ils étaient mécontents du monarque (2) ; et pendant que d'un côté ils décrétaient des lois si sévères contre la perfidie, la révolte et l'usurpation, ils se réservaient de l'autre l'arbitraire le plus entier, et tenaient en leurs mains un instrument de révolte toujours prêt.

Les titres qu'on donnait au roi étaient pompeux ; le plus usité était *Votre Gloire*, et l'on y ajoutait souvent les épithètes de *Pieux*, *Conquérant*, etc. Reccared fut le premier roi wisigoth qui prit le surnom de *Flavius*, qui continua d'être ajouté au nom de ses successeurs. Son père, comme nous l'avons observé dans le cours de cette histoire, fut aussi le premier qui entoura le trône d'une magnificence royale, et qui fit frapper des monnaies à son effigie.

Sous Chindaswinth le luxe augmenta ; des manteaux de pourpre, un trône d'argent, un sceptre et une couronne d'or enrichis de pierreries, tels furent depuis ce temps les insignes de la royauté.

Les priviléges du monarque varièrent aux différentes époques : il pouvait faire la paix ou la guerre à son gré ; publier des proclamations qui avaient force de loi, sauf néanmoins les restrictions apportées à ce droit,

(1) Conc. Tol. VI, c. 3, VIII, c. 10. Le cours de l'histoire a déjà amené plus haut l'exposition des mesures contre les juifs, p. 89, 95, 99, 100, 111.

(1) Conc. Tol. IV, c. 75, VIII. Præf. X, c. 2. Leg. visig. l. V, t. 7, l. 19.

(2) Ils déposent Swintila, parce que *crudelissimam potestatem in populis exercuerat*. Conc. Tol. IV, c. 75 (admis dans le Cod. vet. canon. l. 7, tit. 5), Cf. Conc. Tol. VI, c. 6, 17. Leg. visig. l. II, t. 1, l. 8, l. II, t. 5, l. 10. Ainsi ils délient le peuple du serment de fidélité envers Wamba. Conc. Tol. XII, c. 4. Cependant les évêques sont assez habiles pour dire de ces deux rois qu'ils auraient volontiers déposé la couronne.

depuis l'établissement de la monarchie à Tolède.

Ses prérogatives ne se bornaient pas aux affaires purement temporelles : 1° il pouvait faire des réglements généraux pour le maintien de la discipline ou les intérêts de la religion ; mais on peut douter si ces réglements étaient autre chose que des mesures urgentes et temporaires, ou de trop peu d'importance pour exiger les délibérations d'un concile national.

2° Il pouvait présider les tribunaux d'appel, même dans des causes purement ecclésiastiques. Lorsqu'un prêtre ou un moine avait lieu de se plaindre de son évêque, et qu'il portait sa cause devant le métropolitain, si on lui refusait justice, ou si même la décision, quoique favorable, ne satisfaisait pas le plaignant, il pouvait en appeler au tribunal du roi, dont la décision était sans appel. C'est ainsi que la cause d'un moine nommé Terna, qui avait été accusé d'obscénité, et celle de l'évêque Cecil, qui s'était retiré dans un monastère sans le consentement de l'Église, furent portées devant la cour du roi : il paraît que le premier fut en partie disculpé par Reccared ; et le second fut condamné par Sisebuth à reprendre ses fonctions épiscopales. Ce privilége des rois wisigoths, si différent des coutumes qui régnaient dans d'autres pays, est expressément reconnu par le treizième concile de Tolède. Nous en trouvons également une curieuse confirmation dans le corps du code national, dont les articles étaient principalement rédigés, et, par conséquent, sanctionnés par le clergé. Si l'évêque d'un diocèse négligeait de faire exécuter les lois pénales contre les juifs, tout autre évêque pouvait prendre sur lui de le faire, sans être accusé d'empiéter sur la juridiction de son voisin ; et si aucun des prélats ne montrait le zèle nécessaire sous ce rapport, il appartenait au roi, et c'était un devoir pour lui, de les punir de leur négligence.

3° Le roi nommait à tous les évêchés vacants, et pouvait même transférer d'un siége à un autre ; mais cette prérogative ne fut acquise que lentement et par degrés, comme nous l'avons déjà vu.

4° La quatrième et dernière prérogative ecclésiastique du roi était celle de convoquer les conciles nationaux (1), et de confirmer leurs décrets par son autorité (2). Il était ainsi, dans le sens le plus large, et à un degré inconnu parmi les autres états catholiques, le protecteur de l'Église. Ces prérogatives entraînèrent des abus, qui étaient faciles à prévoir ; les évêques devinrent courtisans, et en général, d'une souplesse excessive devant la volonté royale. L'histoire nous a montré comment les pères même des conciles de Tolède se laissaient influencer par la crainte, ou l'espoir de la faveur. Que serait-il donc résulté, si la couronne eût été héréditaire, au lieu d'être élective ?

Sous d'autres rapports, les lois entouraient le roi de beaucoup de respect extérieur. Quiconque conspirait contre sa vie était puni de mort ; ou si le roi faisait remise de la peine capitale, on crevait les yeux au coupable, on lui infligeait la décalvation, et on le condamnait à l'emprisonnement. Celui qui se rendait coupable d'offense envers le roi, s'il était riche, payait l'offense de la moitié de ses biens ; s'il était pauvre, il restait à la disposition du monarque. Quiconque cherchait à flétrir la réputation d'un roi mort, était puni de cinquante coups de fouet. Et cependant, malgré toutes ces précautions, quels rois furent jamais en butte à plus d'outrages et de conspirations que les rois wisigoths ? dans quel état trouve-t-on de plus fréquentes tragédies politiques ? Depuis Ataulf jusqu'à Roderich, le plus grand

(1) Conc. Tol. III. « Edictum regis in confirmatione concilii. » (Aguirre, t. III, p. 234.)

(2) On lit dans le *Conc. Tol.* III. : « Cum princeps omnes regiminis sui pontifices in unum convenire *mandasset*. *Conc. Tol.* IV. » Dum diligentia religiosissimi Sisenandi.... convenissemus, ut ejus *imperiis* atque jussis communis a nobis agitaretur, etc. Voyez les actes de confirmation à la fin des Conciles de Tolède, dans Aguirre, t. III, p. 234, 323, 406 ; t. IV, p. 271.

nombre des rois sont morts assassinés. A quoi attribuer la fréquence de ces crimes en présence des précautions de la loi, sinon au système électif, à l'ambition des grands, et aussi à l'absence d'une force suffisante pour faire respecter la loi? Le clergé avait beau fulminer l'excommunication contre tous les rebelles, laïques ou ecclésiastiques, en les excluant de tout commerce avec les fidèles, et en ne les réadmettant qu'à l'heure de la mort dans le sein de l'Église; comme il était obligé de sanctionner ou de tolérer l'usurpation du coupable quand elle avait réussi, il détruisait ainsi d'avance la force des nouvelles lois qu'il promulguait pour protéger chaque nouveau rebelle couronné (1).

Après le roi, la première place dans la monarchie gothique appartient incontestablement aux assemblées nationales, qui prirent dans les derniers temps le nom de conciles. Ces assemblées dataient d'une époque fort reculée; tous les peuples germaniques les avaient importées du fond de leurs forêts. Seulement, elles n'ont pas d'abord, dans l'empire wisigoth, l'importance qu'avait, chez les Franks, le Champ-de-Mars; chez les Anglo-Saxons, le wittena-gemot (2); mais elles ont néanmoins leur puissance. D'ailleurs les assemblées nationales sont inséparables d'une monarchie élective; il faut que les grands se rassemblent pour conférer la couronne, et quand des guerriers, fiers d'avoir défendu l'État de leurs épées, consentent à se donner un chef, il est naturel qu'ils n'entendent point lui donner un pouvoir sans contrôle, et qu'ils veuillent se réserver une part dans le gouvernement: aussi les voit-on opposer souvent leur volonté à la sienne. Malheureusement il ne nous est resté rien de leurs premières assemblées avant la conversion des Wisigoths à la religion catholique, et le clergé arien ne paraît pas avoir eu jamais une part active au gouvernement. Le clergé catholique fut plus habile et sut parler de plus haut; non-seulement il acquit une grande influence dans le gouvernement du royaume, mais il régularisa encore l'intervention des grands, qui, avant lui, formaient déjà le conseil de la nation.

Il est curieux de suivre la marche ascendante de ce pouvoir nouveau, et de rechercher la manière dont il procédait. Lorsque Reccared convoqua un concile général à Tolède, pour y faire une abjuration solennelle de l'arianisme, la noblesse et les grands officiers du palais reçurent également l'invitation de s'y rendre et d'embrasser la nouvelle foi, à l'exemple de leur prince (1). En effet, les leudes du roi wisigoth firent comme les compagnons de Chlodewig en France. Une double innovation fut le résultat de ce changement: d'un côté, les rois et les grands furent admis dans ces conciles, jusque-là exclusivement réservés au clergé, et le prince et les grands signèrent l'acte authentique qui constatait l'adoption de la nouvelle foi (2); de l'autre, les évêques profitèrent de la circonstance pour faire de leur réunion l'assemblée nationale. Non contents de promulguer une foule de décrets concernant la constitution de l'Église, ils voulurent avoir aussi leur part dans l'administration des affaires temporelles; et ils donnèrent une preuve frappante de leur puissance en ordonnant que désormais les magistrats du canton et les officiers du trésor seraient tenus de comparaître devant le synode annuel de leur province, afin de recevoir des instructions sur les devoirs de leur place, et de rendre compte de leur administration (3). Le clergé n'oublia pas de se faire une belle part dans cette espèce d'échange;

(1) *Conc. Toletana*, III, IV, VI, VIII, IX, X, XII, XIV, etc. *Cod. leg. Visig.* lib. XII, t. 3, l. 2, 11, 24, etc. *Ferreras*, part. III, sig. VI, VII. *Masdeu*, XI, 14, etc.

(2) V. l'Histoire d'Angleterre et l'Histoire de France de la collection, *sub voc.*

(1) Voy. plus haut, p. 105.

(2) Conc. Tol. III. Voy. les signatures apposées sur la profession de foi (*Aguirre*, tom. III, p. 228). Quelques-uns ont réellement signé leur nom; pour les autres, on met: « Similiter et omnes seniores gothorum suscripserunt. »

(3) Conc. Tol. III, c. 18.

il continua d'exclure les laïques des conciles purement ecclésiastiques; et dans ceux même où les délibérations devaient aussi embrasser les affaires temporelles, il y avait toujours deux sortes de sessions distinctes: les premiers jours étaient consacrés aux discussions des affaires du clergé, et lui seul y prenait part; on procédait ensuite à l'examen des questions politiques, et le clergé y participait avec les grands. C'était même toujours un des archevêques qui présidait l'assemblée; dans le principe, c'était le plus âgé, mais dans les derniers temps cet honneur fut abandonné au métropolitain de Tolède. Une autre différence ne devait pas moins assurer la prédominance du clergé, c'était la supériorité du nombre jointe, en outre, à la supériorité des lumières. Dans le huitième concile de Tolède, sous Réceswinth, le premier où l'on trouve que les laïques n'aient pas été simples témoins, mais membres actifs, on ne comptait que sept ducs et neuf comtes, nombre fort inférieur à celui des évêques et des abbés, car il est signé de cinquante-deux évêques; et si l'on se rappelle que l'Espagne renfermait quatre-vingts évêchés, et que c'était un devoir pour les prélats d'assister au concile, ou, en cas d'empêchement, d'y envoyer des représentants, on ne risquera pas de se tromper beaucoup en y supposant quinze ou vingt abbés. Que pouvaient contre ces soixante-quinze ecclésiastiques, exercés à la parole, seize guerriers qui ne savaient que manier leur épée? On trouve dans les autres conciles une proportion analogue: le neuvième compte seize évêques et quatre palatins; le dixième et le onzième n'admirent pas les grands, parce qu'il n'avait à traiter que des affaires de l'Église; mais au douzième parurent quinze grands et trente-cinq évêques; au treizième, seize grands, cinquante-cinq évêques et six abbés.

Le droit de convocation était une prérogative fort utile aux monarques, et ils ne manquaient pas d'en user, toutes les fois que leur intérêt personnel, ou le bien de l'état semblait l'exiger. De leur côté, les évêques ne refusaient pas leur assistance aux princes qui venaient la réclamer, et qui reconnaissaient ainsi à l'Eglise une sorte de pouvoir protecteur. Plus d'une fois ils virent les rois à leurs pieds. Au reste on peut dire que l'assistance était mutuelle; car s'ils prêtaient à la couronne l'appui des armes spirituelles, ils n'avaient pas moins besoin du bras séculier pour faire exécuter les peines prononcées, et donner force de lois à leurs décisions. Aussi se gardaient-ils de contester au monarque sa double prérogative de convoquer le concile et de confirmer ses actes. Il n'y avait pas d'époque fixe pour la convocation d'un concile national; cette époque dépendait du bon plaisir du prince. Voici les cérémonies qu'on observait à l'ouverture d'un concile.

Au point du jour, avant le lever du soleil, les ostiaires ou portiers occupaient l'entrée de la cathédrale, et ne laissaient passer que les évêques. Quand ceux-ci avaient pris place, conformément à l'ancienneté de la consécration, on laissait entrer les prêtres, les abbés, etc., qui se plaçaient derrière les prélats. On admettait ensuite un petit nombre de diacres, qui se tenaient debout devant le banc des évêques. Enfin venaient les laïques qui avaient entrée au concile, ainsi que les notaires chargés de la rédaction des actes. On fermait alors les portes, et l'archidiacre de la cathédrale criait très-haut: *Oremus!* Tous tombaient aussitôt à genoux et priaient en silence, jusqu'à ce qu'un des évêques les plus âgés répétât à haute voix une courte prière, à laquelle les autres répondaient: *Amen!* L'archidiacre criait alors: *Surgite, fratres!* Tous se levaient et reprenaient leurs places comme auparavant. On lisait ensuite la confession de foi, selon le symbole du concile de Constantinople et l'acceptation des quatre premiers conciles œcuméniques. Puis un diacre, revêtu de l'aube, lisait dans le recueil des Canons ceux qui concernaient la tenue des conciles, et ceux qui avaient trait aux objets pour lesquels l'assemblée était convoquée. Enfin la séance ou plutôt la session s'ouvrait par une allocution d'un des métropolitains, qui exhortait ses frères à discuter avec modération et im-

partialité les sujets qu'on allait soumettre à leurs délibérations. A la fin de cette harangue, le roi entrait, accompagné de ses principaux officiers, se prosternait devant l'autel, et priait à voix basse. Puis se tournant vers les ecclésiastiques, il se recommandait à leurs prières, et les engageait à se conformer dans leurs délibérations aux principes de la justice et aux constitutions ecclésiastiques. Il quittait bientôt la cathédrale, et les évêques déclaraient le concile ajourné au lendemain. Les trois jours suivants étaient consacrés au jeûne, aux prières et à l'examen de quelques points contestés de doctrines religieuses. Ce n'était que le quatrième jour que commençaient les véritables délibérations générales du concile (1).

Peut-être les évêques ne virent-ils d'abord dans ces conciles mixtes qu'une extension des assemblées synodales. Mais leur tendance à l'agrandissement de leur pouvoir, et la marche générale des événements ne tardèrent pas à donner à ces assemblées une tout autre importance. Comme le roi y paraissait en personne, et qu'il y amenait nécessairement les grands de sa cour, on s'accoutuma insensiblement à y discuter les matières politiques comme les matières religieuses : ce fut alors que les conciles devinrent de véritables diètes. La présence du souverain et des grands dignitaires de l'état ne pouvait manquer d'être agréable aux évêques ; car c'étaient eux que l'on venait chercher, c'était le pouvoir ecclésiastique qui consentait à recevoir le pouvoir politique, et qui, par conséquent, était reconnu d'une manière tacite comme pouvoir prédominant. En outre, cela lui fournissait l'occasion d'adresser au monarque des remontrances et des avis (2), et les moyens d'imprimer une nouvelle force à ses décisions qui étaient dès-lors obligatoires pour tous les ordres de l'état, et à l'exécution desquelles tous les signataires étaient intéressés (1). Il est aussi digne de remarque, que ce fut à dater de ce moment qu'on demanda aussi la signature d'un certain nombre d'abbés, peut-être pour contrebalancer l'influence du pouvoir politique (2).

Une autre différence existait encore entre les deux ordres. C'était un devoir pour tous les évêques d'assister aux diètes générales ou conciles, et, par conséquent, ils en faisaient toujours partie de droit ; les grands au contraire n'y étaient admis que par un privilége personnel, conféré par le bon plaisir du monarque (3). La présence de ces derniers était indispensable sans doute, puisque l'attention du concile se portait spécialement sur les intérêts temporels de la monarchie, qui se discutaient auparavant dans le conseil privé du roi. Mais les membres laïques pouvaient changer avec chaque caprice du prince ; ils ne formaient pas entre eux un corps permanent, lié par un intérêt commun et une hiérarchie fortement organisée (4). Les dé-

(1) V. Formula qualiter Concilium fiat, dans Conc. Tol. IV, c. 4. Cf. Conc. Tol. VIII, c. 11 ; XI, c. I. Conc. Bracar., I, c. 5, 6. Id. in præfatione. Ordo de Celebrando Concilio, apud Loaisa, Collect. Conc. Hisp.

(2) Aussi en expriment-ils souvent leur joie. Conc. Tol. VIII.

(1) D'abord seize palatins signent au Conc. Tol. VIII. Le Conc. Tol. XII est signé par le premier palatin avec ces mots : Hæc statuta, quibus interfui, annuens subscripsi.

(2) Les abbés signent aux Conc. Tol. VIII, IX, XI, XII, XIII, en nombre différent. *Cenni*, l. c. t. II, p. 97, avance une chose sans preuve, lorsqu'il dit : Abbates confirmabant definita, quæ ad monachos sibi subditos continendos attinebant.

(3) Conc. Tol. VIII, Discours du Roi : In commune jam vobis cunctis, et ex divino cultu ministris idoneis, et ex Aula Regia rectoribus decenter *electis* ; et au Conc. Tol. XII, Erwich leur dit : Illustres Aulæ regiæ viros, quos interesse huic sanctæ synodo *delegit* nostra sublimitas ; Cf. Conc. Tol. XIII, XVII, où Egica dit : Nos illustre Aulæ regiæ decus, ac magnificorum virorum numerosus conventus, quos huic venerabili cœtui nostra interesse celsitudo *præcepit*.

(4) Les conciles s'attribuent expressément le droit de se mêler des affaires de l'état. Conc. Tol. VII, XIII, c. 8. Si quis episcoporum a principe... admonitus... ad veniendum

cisions des conciles tenus sous Witiza ne nous étant point parvenues, nous ne pouvons que faire des conjectures sur la manière dont s'établit cette innovation, qui fit participer les ecclésiastiques à l'administration des affaires temporelles, sans admettre les laïques à l'examen des choses spirituelles (1).

Quant aux traits principaux qui distinguent les conciles nationaux ou diètes, des synodes ou conciles proprement dits, ils sont faciles à constater. Le droit de convocation ou de sanction exercé par le roi, la présence des grands dignitaires du royaume à côté du haut clergé, la nature toute politique des matières qui s'y traitaient, tracent à cet égard une ligne de démarcation distincte (2). Si la majorité numérique des députés du clergé, jointe aux autres causes que nous avons énumérées, lui assuraient la prépondérance, le prince de son côté pouvait à son gré appeler l'attention de l'assemblée sur telle ou telle matière, à l'exclusion de toute autre. Il faisait connaître sa volonté, soit par un discours, soit par une communication écrite (3), et toujours cette volonté rencontrait des esprits disposés à lui complaire. Quant au rôle des grands, il n'allait pas bien loin; ils étaient trop peu nombreux pour qu'on pût les considérer comme les représentants de leur corps; et d'ailleurs ne tenant leur pouvoir que du bon plaisir du roi, ils n'étaient réellement que les représentants des intérêts de la couronne. Quant à la représentation d'un troisième ordre, conception de nos temps modernes, il n'en fut jamais question chez les Wisigoths, et ce serait se tromper gravement que de prétendre en trouver le moindre germe dans l'esprit du temps (1).

Après l'établissement de la monarchie des Wisigoths à Tolède, le pouvoir de la couronne paraît n'avoir été limité que par deux restrictions : 1° le roi ne pouvait condamner sans jugement légal, sans être guidé par les articles du code national; mais il avait la faculté d'adoucir la rigueur de la justice, de commuer la peine, ou d'absoudre tout-à-fait les délinquants traduits devant son tribunal. Les pères du quatrième concile de Tolède émirent même le vœu que dans des accusations capitales le roi ne pût prononcer la peine de mort qu'avec le concours d'autres juges institués par la loi (2); mais nous n'avons aucune preuve que la représentation qu'ils adressèrent à Sisenand sur ce sujet ait produit son effet; 2° la seconde restriction était relative aux décrets du roi, qui devaient être obligatoires pendant sa vie, mais qui ne pouvaient avoir force de loi à perpétuité, à moins qu'ils ne fussent sanctionnés par les signatures des évêques et des grands assemblés en concile. Sous d'autres rapports, le roi avait un pouvoir absolu; il déclarait à son gré la paix ou

---

sive pro causarum negotiis... vel pro quibuslibet ordinationibus principis, etc.

(1) Conc. Tol. XVII, c. 1. Toutes les éditions portent : « Nullo sæcularium assistente. » Mais Florez (T. VI, p. 48) a trouvé dans un manuscrit du cloître de Sahagun la leçon suivante : « Nullum sæculare negotium admittentes. »

(2) Ces Concilia universalia sont déjà regardés comme de véritables diètes par *Moralès*, l. 12, c. 54. *Mariana*, l. 6, c. 9, et dans les temps modernes surtout par D. Francisco Martinez *Marina*, dans sa *Teoria de las Cortes*. Madrid, 1820, 3 vol. D'un autre côté, ils sont considérés comme de purs conciles ecclésiastiques sur des preuves non satisfaisantes par Conc. l. c. t. II, dis. 4, cap. 4. *Florez*, t. IV, trat. 6, c. 11, *Sempere* Memorias para la historia de las constituciones Españolas. Mem. 1 (Paris 1820), cap. 17.

(3) Cette *Propositio Regia* ou *Tomus Regius*, se trouve déjà dans Conc. Tol. III, ensuite avec plus de développements dans Conc. Tol. VIII, XII, XIII, XV, XVI, XVII.

(1) L'exposition de la constitution telle qu'on la trouve dans Aschbach, est très défectueuse dans plusieurs points.

(2) M. Depping commet une erreur quand, interprétant les paroles du concile, il dit : « Le roi ne pouvait prononcer seul une sentence de mort; il fallait que les juges la confirmassent pour qu'elle fût valable. » Ce judicieux écrivain a évidemment pris une recommandation pour un fait. V. Conc. Tol. XIII, can. 75 (*Aguirre*).

la guerre, convoquait ou congédiait l'heerban, et exerçait le droit de justice souveraine; deux prérogatives qui avaient toujours été inséparables dans l'esprit du peuple wisigoth. En vertu de ces prérogatives, le roi nommait à toutes les fonctions de l'état, et se reposait sur ses délégués de l'organisation des armées, et de l'administration de la justice. Nous expliquerons ce double rapport plus au long, lorsque nous examinerons ces deux branches d'administration, la justice et l'armée.

Comme la couronne ne restait pas dans la même famille, et passait continuellement de l'une à l'autre, par un enchaînement naturel, les biens de la couronne étaient considérés comme propriété de la nation, et non du monarque, qui n'en avait que l'usufruit. Il ne pouvait donc transmettre à ses descendants que les biens patrimoniaux qu'il possédait avant son avènement. Nous avons vu combien les conciles avaient été positifs à cet égard (1); mais l'avidité et l'arbitraire du monarque trahirent souvent les prévisions de la loi pour enrichir sa famille.

Nous connaissons maintenant les législateurs du peuple wisigoth; avant de passer à la législation, qui fut leur ouvrage, voyons un peu sur quel terrain ils devaient construire leur édifice; quelle était la composition de la société pour laquelle ils travaillaient.

§ III. DIVISION DES CLASSES. — DES HOMMES LIBRES; DES SERFS.

La nation ne reconnaissait d'autre distinction que celle de la naissance. L'homme libre jouissait de la plénitude des droits politiques, quels que fussent son rang et sa fortune; le serf n'en avait aucun. La société était donc divisée en deux classes générales, celle des hommes libres, et celle des non-libres.

Chacune de ces classes avait ensuite ses subdivisions, qu'il faut connaître.

De tout temps, il y avait eu chez les Goths des familles qui, par leur courage sur le champ de bataille, ou leur prudence dans le conseil, avaient su s'élever au-dessus des autres. Ce qui ne tenait d'abord qu'au bonheur d'un seul, ou au bénéfice du hasard, devint un droit, lorsque la conquête cessa, et que l'empire commença à prendre des bases solides. Dès lors le peuple s'habitua à reconnaître des nobles, et à respecter leurs prérogatives et leurs insignes. Dans les actes publics, ils sont désignés sous le nom de *primores gentis gothicæ*, *primates*, *seniores*; et comme ils ne tardèrent pas à grossir le cortége du monarque et à rehausser par leur présence l'éclat de la cour, on les appela aussi *seniores palatii*, et leur ordre prit le nom d'*ordo palatinus* (2), *officium palatinum*.

La noblesse était héréditaire (3), et dans un état où une naissance illustre donnait seule droit d'aspirer à la couronne, un pareil privilége devait être précieux. Mais la noblesse était accessible à tout homme libre. Les dignités de l'église, de la cour ou de l'état (4), y menaient le plus sûrement; et ces dignités elles-mêmes étaient exclusivement réservées aux hommes libres (5).

La noblesse elle-même se partageait en classes subordonnées l'une à l'autre : à la plus haute, appartenaient le *dux*, le *comes* et

(1) Conc. Tol. VIII, c. 10. Leg. vis. L. II, t. 1, l. 5.

(2) Ils paraissent sous ce nom dans les Conc. Tol. et dans le Code wisigoth.

(3) Leg. vis. L. VI, t. 1, l. 2. Nobiles potentioresque personæ ut sunt primates palatii nostri, *eorumque filii*.

(4) Leg. vis. L. IX, t. 2, l. 8, distingue nobilitas *generis* et *dignitas* nobilium.

(5) Conc. Tol. XIII, c. 6.

le *gardingus* (1); examinons successivement chacune de ces dignités.

Dans le principe, les nobles qui formaient le cortége du monarque prenaient le nom de *comites* (compagnons); nous les appellerons comtes, à défaut du nom gothique. — C'est parmi ses *comites* que le prince choisissait ses généraux d'armée, les *duces* ou *ducs*, gouverneurs de ses provinces. Il n'était pas rare de voir les deux titres réunis dans un même personnage; ainsi, lorsqu'un noble porte à la fois le nom de *dux* et celui de *comes*, on peut en conclure qu'il fait partie des compagnons du roi (2). — Les Wisigoths conservèrent aux fonctions publiques les dénominations romaines, mais sans en garder les attributions. Car une fois la conquête achevée, et les Wisigoths fixés dans la Gaule et en Espagne, on vit les *duces* cumuler le commandement des armées, avec l'administration civile, et l'exercice du pouvoir judiciaire (3). Une loi fondamentale des anciens peuples d'origine germanique, défendait de séparer les deux fonctions.

Immédiatement après le dux, venait le comes, qui remplissait les deux mêmes fonctions dans un cercle moins étendu; chaque ville avait son *comes civitatis* (1). Au reste, le titre de *dux* non plus que celui de *comes*, n'était pas incompatible avec le commandement d'une armée (2). Le nom de *comes* finit par s'appliquer aussi à ceux des compagnons du roi qui remplissaient les premières dignités de la cour. Dans cette classe, étaient compris le grand échanson *(comes scanciarum)*, le trésorier *(comes thesaurorum)*, l'intendant du patrimoine *(comes patrimonii)*, le chancelier *(comes notariorum)*, l'officier des gardes *(comes spathariorum)*, le cham-

(1) Leg. vis. L. IX, t. 2, l. 9, dit expressément: Si *majoris loci* persona fuerit, id est dux, comes, sive etiam gardingus.

(2) On trouve parmi les signatures de plusieurs conciles N. N. *dux et comes*, par ex. Conc. Tol. VIII, XIII. *Comes* était la qualité générale, *dux* le titre particulier.

(3) V. *Savigny* (*Gesch. des rom. R. im Mittelalter*, vol. I, p. 234, nie que le *dux* eût la haute juridiction; il l'attribue au *comes* et les place tous deux sur le même rang. Contre une pareille autorité, qu'il me soit permis de citer les documents suivants en faveur de l'opinion contraire: le code (Leg. vis. L. II, c. 1, l. 16) dit que, si un homme incompétent juge, *Confestim ut causa pervenerit ad provinciæ Ducem, hic debeat tam inlicitam præsumptionem coërcere.* — L. II, t. 1, l. 22: si l'on soupçonne le comte ou juge, on peut en appeler au *dux*; et si l'on soupçonne aussi ce dernier, on peut porter l'affaire devant le roi par le moyen de l'évêque. — L. II, c. 1. l. 26. Les différentes classes de *Judices* sont nommées *dux, comes*, etc. — L. VI, t. 5, l. 12: Si un serf commet un crime digne de mort, le seigneur ou l'*accusator judici loci ubi hoc exortum fuerit, aut comiti vel duci publicare.* — VII, t. 1, l. 1: Si quelqu'un ne veut pas comparaître en jugement, le juge doit, dans le cas où le roi est éloigné, en référer *Episcopo vel duci, ut eorum major auctoritas* hunc judicio faciat præsentari. V. plus loin Conc. Tol. XII, *Tomus regius*: « Totius hispaniæ duces, promulgationis vestræ sententias coram positi prænoscentes, eo ille in commissas sibi terrarum latitudines inoffensibili exerant *judiciorum* instantia, etc. On voit que le *dux* est toujours placé avant le *comes*, et *Venantius Fortunatus*, dit des Franks:

> Rex Childebertus crescens te crescere cogat;
> Qui modo dat comitis, det tibi jura Ducis,

Fredegar. Chron. c. 78, exceptis comitibus plurimis, qui ducem super se non habebant. Cf. *Montesquieu*, Espr. des Lois. L. 30, ch. 18.

(1) Leg. vis. L. II, t. 1. c. 10, L. II, t. 3, l. 10; L. III, t. 4, l. 17; L. VI, t. 1, l. 1; L. VII, t. 1, l. 5; L. VII, t. 4, l. 2; L. VIII, t. 5, l. 26, 29; L. IX, t. 1, l. 20; L. IX, t. 2, l. 1, 3. Le *comes civitatis Toletanæ* était le plus considéré, parce qu'il était voisin de la cour. Dans *Juliani*, hist. Wambæ, c. 6, on trouve Ildericus... Nemausensis urbis curam sub comitiali præsidio agens. — La Leg. vis. L. VIII, t. I. 9, appelle *provinciarum comites* tous les *comites* qui étaient dans la province.

(2) Alors il s'appelle *comes exercitus* ou *præpositus hostis*. Dans Leg. vis. L. IX, t. 2, l. 5, 6, il est comme tel publiquement opposé au *comes civitatis*.

bellan *(comes cubiculi, ou cubiculariorum)*; et enfin, le maréchal *(comes stabuli)* (1).

La troisième classe de la haute noblesse était celle des *gardinges* (2). Il paraît que c'étaient des hommes de noble race, sans fonctions spéciales, mais attachés à la cour. Lorsqu'un *gardingus* revêtait une dignité, il prenait le nom de *comes* et de *procer*. Du reste, il n'était pas exempt du service militaire (1).

Outre ces distinctions, la noblesse possédait encore une foule de priviléges, dont les principaux étaient le droit de justice, et l'exemption de certaines peines (2). Mais il y avait des crimes qui entraînaient la dégradation. Les membres de la haute noblesse, qui étaient tous Goths, s'appelaient ***nobiliores***, pour se distinguer des simples nobles, ***nobiles***. Tout ce qui n'était pas noble, était compris sous le nom de ***viliores***; les esclaves et les affranchis, ***servi et liberti***; et même les ingénus, ***ingenui***; et pour conserver la pureté de la race, toute alliance était interdite entre les familles des deux classes. — On retrouve encore ici les termes romains; mais les choses n'étaient nullement les mêmes que sous la république de Rome. On dut à Chindaswinth (3) l'abolition de la loi romaine qui condamnait l'enfant à suivre la condition de sa mère. Les enfants d'un père esclave et d'une mère libre, étaient esclaves eux-mêmes, aussi bien que les enfants d'une mère esclave et d'un père libre (4). Dans l'origine, la classe des serfs se composait des prisonniers de guerre; mais ce n'était pas là pour elle le seul moyen de se recruter. Le débiteur insolvable devait sa liberté à son créancier (5); et une foule de délits entraînaient la même peine (6).

Il paraît qu'en général la condition de serf était assez supportable. Quant au code des

(1) V. les souscriptions dans Conc. Tol. VIII, IX, XIII, XVI. Leg. vis. XII, t. 1, l. 2. Le mémoire ***De subscriptionibus virorum illustrium officii palatini*** dans ***Aguirre***, t. III, p. 456 sq. applique trop la constitution du royaume ostrogoth au royaume wisigoth.

(2) Les historiens espagnols ne savent que faire de ce ***gardingus***. Moralès pense qu'il remplissait une fonction dans l'administration de la justice; Masdeu, qu'il était le lieutenant du duc, comme le visor était celui du comte. C'était évidemment un fonctionnaire trop considérable pour n'être que lieutenant. D'autres historiens, comme Mariana et Ferreras, parlent de cette haute dignité, sans chercher à la définir. Vossius est d'avis que le ***gardingus*** était le gouverneur des châteaux où demeurait le roi. S'il en était ainsi, il n'eût guère été qu'un capitaine de la garde royale, poste bien au-dessous de celui qu'il occupait réellement. La classe des ***gardingi*** était incontestablement un des grands piliers de la monarchie gothique. Les auteurs allemands ont cherché à deviner la nature de la fonction par l'étymologie du mot. Aschbach le fait dériver de ***gards***, qui dans l'ancien langage des Goths signifie ***maison avec une cour et des terres*** (Cf. Ulphilas, traduction de la Bible, S. Mathieu, 8, 6; S. Luc, 19, 46; S. Jean, 12, 3), ou jardin et terres (S. Jean, 18, 1; S. Luc, 2, 1). Le gardinge serait donc le gardien des biens, des maisons; ce qui se rapporterait à l'opinion de Vossius. ***Thiudangardi*** veut dire le royaume (S. Mathieu, 6, 13), et résidence ou château du roi (S. Luc, 7, 25). Le mot gardinge pouvait donc aussi signifier homme de cour, seigneur du palais. Le conseiller Grimm et d'après lui M. Lembké, ont trouvé que la syllabe ***ing***, est une syllabe finale fréquente.

Les gardiggôs wisigoths, selon eux, paraissent être plutôt des courtisans de distinction que des fonctionnaires, quoique ce dernier sens s'accorde aussi avec le mot. Au reste, V. Conc. Tol. XIII, c. 2. Leg. vis. L. II, t. I, l. I; L. IX, t. 2, l. 4; L. XII, t. 1, l. 3. Le ***Fuero Juzgo*** traduit le mot par ***ricome***, ***ricohome***, homme riche, illustre.

(1) Leg. vis. L. IX, t. 2, l. 9. Que la dignité de gardinge ait été moindre que celle de dux, cela est évident par le passage suivant dans ***Julian***. Hist. Wambæ, c. 7 : Ranosindo Tarraconensis provinciæ duce, et Hildigiso sub gardingatus adhuc officio consistente.

(2) Cela sera développé plus bas dans le paragraghe consacré à l'organisation judiciaire.

(3) Leg. vis. L. X, t. 1, l. 17.

(4) Leg. vis. L. III, t. 2, l. 3.

(5) Leg. vis. L. V, t. 6, l. 5.

(6) Leg. vis., L. VII, t. 2, l. 14; t. 3, l. 3.

esclaves, il était le même que chez les autres races germaniques. La loi punissait beaucoup plus sévèrement l'attentat du serf sur l'homme libre, que l'attentat de l'homme libre sur le serf. Le premier était condamné à une composition considérable (1), et souvent aux châtiments corporels, dans les cas où le second pouvait se racheter par une somme d'argent (2). Le serf n'avait le droit de passer aucun contrat, sans la permission de son maître (3); c'est à peine si son témoignage était valable contre un homme libre (4). Le *servus idoneus*, au-dessus du *servus viles*, par son mérite ou par l'importance de ses fonctions, avait le privilége d'être en première ligne pour les châtiments (5). Le serf dépendait complètement du bon plaisir de son maître, sauf que celui-ci ne pouvait ni le tuer, ni le mutiler (6). Mais tout ce que le serf gagnait par son travail appartenait au maître; en revanche, celui-ci était responsable de tous les méfaits de l'esclave; et cela se conçoit, puisque la personne du coupable ne pouvait répondre de ses fautes. Lorsqu'un maître refusait satisfaction, l'esclave devenait la propriété de l'offensé.

Le serf pouvait être affranchi par son maître, qui alors devenait son patron. L'affranchissement avait lieu de deux manières : ou par un acte public (7), ou en présence d'un prêtre et de deux témoins (8). Les affranchis, aussi bien que les serfs, étaient séparés en deux classes : les *liberti idonei*, et les *liberti viles*. Ils n'avaient pas pour cela les droits de citoyens; mais ils tenaient le milieu entre le vassal et l'homme libre. Ils restaient en quelque sorte sous la dépendance du patron, dont les droits s'étendaient jusque sur leurs descendants qui cependant étaient libres (1).

(1) Leg. vis. L. VI, t. 4, l. 3; L. VII, t. 1, l. 1; t. 2, l. 13, 14; L. VIII, t. 3, l. 12, 14.

(2) Leg. vis. L. VI, t. 3, l. 2; L. VIII, t. 3, l. 15; L. X, t. 3, l. 2.

(3) Ib. L. II, t. 5, l. 6; L. X, t. 1, l. 10.

(4) Ib. L. II, t. 4, l. 4, etc.; L. VII, t. 1, l. 2.

(5) A la place d'un valet tué, un *servus æqualis meriti*, devait être rendu au maître. Ib. l. IX, t. 1, l. 2, 5.

(6) Ib. L. VI, t. 7, l. 12, 13.

(7) Ib. L. V, t. 7, 13, 17, 20, 21.

(8) Leg. vis. L. V, t. 7, l. 2; Cf. L. XII, t. 2, l. 13.

Il y avait ensuite l'affranchissement avec conditions; et la violation des contrats annullait le privilége (2). Il y avait encore l'affranchissement avec restrictions (3). Ainsi, les vassaux de l'église qui demeuraient attachés à la même paroisse, pouvaient bien recevoir leur liberté. Mais l'église conservait une sorte de patronage sur leurs descendants. A chaque avènement, il leur fallait présenter au nouveau prélat leur acte d'affranchissement, afin d'en obtenir la confirmation. L'église prenait sur elle l'éducation des enfants de cette classe de *liberti* (4). Toute alliance était interdite entre un affranchi et une fille libre (5). Tout affranchi coupable d'ingratitude envers le patron, rentrait en plein servage (6). Quant à ceux dont la vie était irréprochable, la loi leur permettait d'entrer dans les ordres (7).

Une condition meilleure encore était celle des hommes du roi, désignés dans la loi sous le nom de *servi fiscales*. Non-seulement ils jouissaient d'un certain rang dans l'état (8), comme étant sous la protection immédiate du prince, et pouvait prétendre aux charges du palais (9); mais de plus, il leur était permis d'avoir leurs esclaves (10), quoiqu'ils fussent eux-mêmes les hommes du roi. Ils jouissaient du droit de témoignage, et c'est à eux qu'appartenaient les emplois subalternes du palais : tels que la surveillance des écuries,

(1) Leg. vis. L. V, t. 7, 13, 17, 20, 21.

(2) Conc. Tol. IV, c. 73. Leg. vis. L. V, t. 7, l. 9, 10, 13.

(3) Conc. Tol. cit. Leg. vis. L. V, t. 7, l. 9, 14. L. XII, t. 2, l. 14.

(4) Conc. Tol. VI, c. 9, 10.

(5) Conc. Tol. III, c. 6; IX, c. 13. Leg. vis. L. V, t. 1, l. 7.

(6) Conc. Hispal. II, c. 8. Tol. IV, c. 68; IX, c. 11, 14, 15.

(7) Conc. Tol. IX, c. 11.

(8) V. Tacite, De Mor. Germ., c. 25.

(9) Conc. Tol. XIII, c. 6.

(10) Ceux-ci s'appelaient ordinairement *mancipia*.

de la vaisselle, des cuisines, etc... Ils pouvaient même avec l'autorisation du roi, fonder des églises et les doter. Lorsqu'ils avaient reçu leur liberté, ils restaient eux et leurs descendants, soumis à une obligation spéciale. Ils devaient, en cas de guerre, se présenter au prince à la première sommation, afin qu'on pût disposer de leur personne. Les réclamations étaient punies par la perte de leur privilége.

§ IV. RAPPORTS QUI NAISSAIENT DES PROPRIÉTÉS DÉPENDANTES. -- DES CLIENTS, OU VASSAUX. -- ORIGINE DE LA FÉODALITÉ. — PROPRIÉTÉS RURALES. -- SITUATION DES VILLES. — IMPOTS. -- DES JUIFS.

Il n'était pas rare de voir des hommes libres ou de pauvres gens hors d'état de se procurer des armes et des moyens d'existence, rechercher la protection des puissants et des riches, afin d'y trouver ce qui leur manquait. En revanche, ils les suivaient fidèlement à la guerre, et leur condition avait beaucoup d'analogie avec celle des serfs, au déshonneur près. Bien que cette institution soit purement germanique, elle se retrouve pourtant dans l'investiture romaine, et les noms des deux parties sont empruntés à la terminologie du patronage romain. Le protecteur prenait le titre de *patronus*, comme à l'égard des affranchis, et le protégé était sous le *patrocinium* du premier (1); on l'appelait également *bucellarius*, parce qu'il mangeait le pain du maître (2). Toutefois, le client avait le droit de changer de patron (3), en restituant ce qu'il pouvait avoir reçu du premier(4). Si les fils du client voulaient rester sous le patronage des fils du maître, ils conservaient la possession de ce que le père avait reçu. Quant aux profits que le client tirait de cette protection, une moitié revenait au patron ou à ses enfants; l'autre moitié était pour le client. Si ce dernier ne laissait qu'une fille, elle demeurait au pouvoir du patron, qui seulement était chargé de lui chercher un époux de même condition, et de laisser à la fille la propriété de ce que les parents tenaient de lui. Mais si contre sa volonté, elle prenait un mari au-dessous d'elle, tout ce que son père tenait du patron revenait à ce dernier ou à ses descendants (1). Tout ce que le fils pouvait avoir reçu du vivant de ses parents, par la grâce du roi, ou la munificence du patron, lui appartenait aux conditions convenues, sans que ses parents y pussent rien prétendre(2). En revanche, le vassal suivait son seigneur sur le champ de bataille, demeurait à ses côtés, et veillait sur sa personne (3).

Le roi, comme premier propriétaire du royaume, pouvait, au moyen des fiefs, s'attacher un grand nombre de clients dévoués à sa personne. Pour la possession de ces fiefs, les feudataires lui devaient foi et service : de là leur venait le nom de leudes ou fidèles (4).

---

(1) V. par ex. L. vis. L. V, t. 3, l. 1.

(2) Ib. de bucella, mie de pain. Le *Fuero Juzgo* traduit *bucellarius* par *vasallo,* il nomme le patron señor ou padron.

(3) C'est par là qu'ils se distinguaient des affranchis.

(4) Leg. vis. L. V. t. 3, l. 1, 3.

(1) Leg. vis. L. V, t. 3, l. 1, 3.

(2) Ib. L. IV, t. 5, l. 4.

(3) On trouve l'expression *regia beneficia* dans Leg. vis. L. IV, t. 5, l. V, où l'on fait aussi mention des Leudes. Les expressions *Regum fideles* paraissent fréquemment, par ex. dans Conc. Tol V, c. 6; VI, c. 14; Leg. vis. L. VI, t, 1, l. 5.

(4) Leg. vis. L. IX, t. 2, l. 9....... Si quisque exercitalium in eamdem bellicam expeditionem proficiscens minime ducem aut comitem aut etiam *patronum* suum secutus fuerit, sed per patrocinia diversorum se dilataverit, ita ut nec in guardia cum seniore suo persistat, nec aliquem publicæ utilitatis profectum exhibeat, nec ei talis profectio imputanda est, sed superiorum ordinem, quæ de vilioribus inferioribusque personi

Plus d'une fois, il est vrai, on renouvela la loi qui défendait au prince de ressaisir les biens mis en fiefs par son prédécesseur (1). Mais la conséquence du système électif fut d'amener une grande incertitude dans ces sortes de possessions : car souvent, au mépris de la loi, les fiefs accordés par un roi étaient retirés par son successeur. Les clients de chaque prince formaient naturellement un parti, qui souvent était hostile à son successeur : et ce ne fut pas une des moindres causes de la dissolution de l'empire.

Lorsque les feudataires se montraient infidèles à leur serment de foi et hommage, le monarque avait le droit de reprendre les fiefs, et de les faire passer en d'autres mains (2). — Le royaume des Suèves était uni à celui des Wisigoths par les liens de dépendance que nous venons de signaler, depuis le règne de Miro, que Leuwigild n'avait laissé sur le trône qu'après en avoir reçu foi et hommage. Eurich, fils de Miro, renouvela ce serment; mais Leuwigild profita de la chute de ce prince, pour réunir le royaume des Suèves à celui des Wisigoths (3).

Les églises avaient aussi leurs feudataires, qui tenaient en fief les terres et autres propriétés du clergé; s'ils manquaient à leurs obligations, ils perdaient aussitôt ce que leur avait accordé la munificence du clergé (4).

Tel était le principe du grand système de la féodalité. Nous pouvons donner le nom de vassaux à ces feudataires; cependant, leur possession n'était pas, à proprement parler, un fief, et leurs devoirs envers le patron étaient encore moins un devoir féodal. En effet, le serment de foi et hommage était un engagement purement personnel, auquel on pouvait renoncer, et qui se transportait d'un maître à un autre, comme dans les fiefs; il n'était point nécessairement attaché à la possession d'une chose concédée (1). La prompte dissolution de l'empire empêcha le patronage de se changer en une vraie féodalité.

Les Wisigoths, sentant le besoin de consolider leurs conquêtes des Gaules et de l'Espagne, et d'en tirer de solides profits, firent trois parts des terres conquises; les deux premières furent pour le vainqueur; et la troisième, abandonnée en toute propriété aux habitants romains. On ne peut assurer si le partage eut lieu par la voie du sort; mais toujours est-il que les lots prirent le nom de *sortes*, et les portions qui échurent en commun à plusieurs s'appelèrent *consortes* (2). Cette distribution fut regardée comme définitive, et la loi défendit à tout Wisigoth, comme à tout Romain, de s'approprier désormais la moindre portion du bien d'autrui (3). Il ne fallait pas moins qu'une possession de cinquante ans, pour amener prescription à cet égard (4). En revanche, les terrains incultes et sans maîtres étaient la propriété de tout le monde, et chacun était libre de s'y établir et de les défricher (5).

Ceux des Wisigoths qui avaient obtenu les plus grosses parts, incapables de les faire valoir par eux-mêmes, en abandonnèrent la propriété à des gens de moindre condition. Mais ne voulant pas renoncer aux profits, ils imposèrent aux nouveaux possesseurs certaines charges et redevances (6). Afin que l'aliénation des biens fonds n'amenât pas l'abolition des charges, elles furent consignées

---

in hac lege decreta sunt, in semetipsum noverit sustinere.

(1) Conc. Tol. v, c. 6, Ut Regum Fideles a successoribus regni a rerum jure non fraudentur pro servitutis mercede. De plus Conc. Tol. vi, c. 14; xiii, c. 1.

(2) Cela résulte du Conc. Tol. xiii, c. 1

(3) V. plus haut, p. 74.

(4) Leg. vis. L. v, t. 1, l. 4. De rebus ecclesiæ ab his possessis, qui sunt ecclesiæ obsequiis mancipati.

(1) En d'autres termes, il n'y avait pas encore de terres dont la possession imposât les devoirs de vassal.

(2) Leg. vis. l. x, t. 1, l. 3, 6.

(3) Ib. l. 8, 16.

(4) Ib. l. 16, t. 2, l. 1.

(5) Ib. t. 1, l. 9.

(6) Cela s'appelle *Caballos ponere, functiones exsolvere, censum reddere*, ib. L. v, t. 4, l. 19.

dans des chartes écrites; et le nouvel acquéreur qui laissait passer l'échéance, sans s'acquitter, perdait le prix de l'achat et la propriété du bien fonds (1). Ces feudataires sont désignés dans la loi sous le nom de *curiales*, quand ils relèvent du roi; et sous celui de *privati*, quand ils tiennent leurs fiefs des particuliers.

La constitution des colonies romaines dut à la conquête d'être changée en un code moins oppressif, et incomparablement plus favorable aux colons. Le colon, qui jusqu'alors ne pouvait sous aucun prétexte, abandonner le terrain ou en être distrait, reçut plus de liberté; et sa condition se rapprocha de celle du fermier de nos jours. Le nom de *colonus* disparut; désormais, les terres furent affermées moyennant une redevance annuelle (2). Le possesseur conservait la propriété et assignait à chaque fermier sa portion de terre, et le genre de produits qu'il en devait tirer. Si celui-ci étendait son exploitation au-delà des limites prescrites, ou sur d'autres terrains que celui qui lui était loué, le contrat devenait nul, et le colon restait à la merci du maître qui pouvait à son gré augmenter le prix du fermage, ou retirer la terre au fermier infidèle (3). Tout fermier qui ne payait pas sa redevance, était exproprié (4). Du reste, on était libre, moyennant un acte, de passer des baux de plusieurs années (5).

La dernière classe était celle des hommes attachés à la glèbe, qui ne pouvaient sous aucun prétexte s'écarter de la propriété dont ils dépendaient. En cas de vente illicite, l'acquéreur perdait le prix de l'achat, et était forcé à la restitution. Ces hommes portaient le nom de *plebeii*. Néanmoins, il ne leur était pas défendu d'avoir des esclaves à eux *(mancipia)* pour la culture de leurs terres (1).

Chaque ville avait, comme nous l'avons déjà dit, son *comes civitatis*, délégué du pouvoir royal. Elle possédait en outre des *magistrats municipaux*, chargés des affaires intérieures de la commune. Nous trouvons nommément le *defensor civitatis*, élu par le peuple, de concert avec l'évêque; charge annuelle d'abord, puis viagère. Il exerçait une autorité indépendante de celle du délégué royal, et il était sévèrement interdit à ce dernier, d'exiger aucune redevance pour l'installer (2). Pour les cas exceptionnels, il y avait l'assemblée de la commune (3), où les premiers du lieu, *seniores loci* (4), avaient la principale influence. — Les petites localités avaient un fonctionnaire nommé *villicus*, chargé de la justice *de paix*, ainsi que du recouvrement des impôts (5). Dans les villes, cette dernière fonction était confiée à un *numerarius*, magistrat électif comme le *defensor* (6). Toutefois, l'intendant du trésor, le *comes patrimonii*, avait le droit de nommer les *numerarii*, avec la sanction de l'évêque (7). Au reste, il paraît que cette charge était méprisée et abandonnée aux gens de bas étage (8).

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur le système fiscal de l'empire wisi-

(1) Leg. vis. ibid. Cf. L. x, t. 1, l. 19.

(2) Terræ, quæ ad placitum canonis datæ sunt. Leg. vis. L. x, t. 1, l. 11.

(3) Ib. l. 13.

(4) Ib. l. 11.

(5) Par une precaria epistola. Leg. vis. L. x, t. 1, l. 12.

(1) Leg. vis., l. 5, t. 4, l. 19. Le *Fuero Juzgo* traduit *plebei* par: «El omne que es solariego.»

(2) L. xii, t. i, l. 2. Les *Tribuni* qui sont mentionnés L. xi, t. i, l. 2, sont probablement les mêmes que les défenseurs.

(3) Il nous semble que c'est ainsi qu'il faut comprendre le *conventus publicus vicinorum*. Leg. vis. L. viii, t. 1, l. 3, t. 4, l. 14, t. 5, l. 6. *Fuero Juzgo*, traduit par *conceio*.

(4) Ib. L. viii, t. 5. l. 6.

(5) Ib., L. viii, t. 1, l. 9, 15; L. ix, t. 1, l. 8; L. x, t. 1, l. 6; L. xii, t. 1, l. 2. Le *Fuero Juzgo* traduit Villicus par *mirino*.

(6) Ib., L. xii, t. 1, l. 2.

(7) Un pareil cas se trouve dans le Fragm. de fisco Barcinonensi dans Conc. Cesar-Aug. ii (*Aguirre*, t. iii, p. 304), et dans Conc. Tol. xvi, in fine.

(8) Cela résulte du passage précité du Conc. Tol. xvi. Cf. *Isid. Hisp.* Origg. ix, 4.

goth. Les possessions romaines étaient soumises à des taxes particulières, que les conquérants ne partageaient pas (1). Les fonctionnaires chargés de la convocation de l'armée et de l'exercice de la justice avaient aussi l'administration des deniers publics. Des lois rigoureuses leur ordonnaient la modération et la justice dans le recouvrement des impôts, aussi bien qu'une fidélité scrupuleuse à l'égard du trésor. Le clergé était chargé par la loi de veiller à l'observation de ces réglements, et de désigner le coupable à la justice royale (2). Pour ôter aux officiers de l'état tout prétexte de saisir les occasions de s'enrichir illégitimement, chaque fonctionnaire avait des appointements fixes (3).

A peine l'église catholique eût-elle assuré son triomphe sur l'hérésie d'Arius, qu'elle tourna tout son zèle et tous ses efforts vers la conversion des juifs, qui se trouvaient assez nombreux dans la Péninsule, par suite d'émigrations successives (4). La résistance fut opiniâtre; généralement les conversions n'étaient qu'apparentes, et la haine entre les deux partis, redoublait de violence. La privation des droits politiques, et les plus rigoureux châtiments pour l'apostasie, tels furent les moyens choisis pour contraindre les sectateurs de Moïse à entrer dans le sein de l'église chrétienne. Tout commerce avec les chrétiens leur était expressément interdit (5); ils ne pouvaient donc, ni avoir de chrétiens parmi leurs serfs (6), ni prendre des épouses chrétiennes : une pareille alliance était nulle, si le juif ne se convertissait pas; quant aux enfants issus de ce mariage, le père n'avait aucun droit sur eux; ils étaient baptisés, enlevés à leurs parents, et confiés aux moines ou à de pieux chrétiens (1). -- Il était interdit aux hébreux de célébrer la Pâque et d'observer le sabbat (2); ils étaient obligés, au contraire, de chômer les fêtes chrétiennes (3). Ils ne pouvaient se marier aux degrés prohibés par la loi chrétienne; et en cas d'infraction, leur alliance était regardée comme incestueuse (4). L'usage de la circoncision leur était défendu (5), et ils ne pouvaient s'abstenir des viandes et des boissons que leur loi regarde comme impures (6). Leur témoignage n'était pas reçu contre les chrétiens (7), et un décret de Sisenand, déclara les juifs exclus de tous les emplois publics (8).

Plus tard, la persécution prit une nouvelle violence. Depuis Chintila, les rois, à leur avènement, prêtaient serment de ne tolérer nulle part les hérétiques (9). Ces rigueurs contraignirent une foule de juifs à prendre les dehors de la foi, pour entrer dans la communauté chrétienne; mais au fond, ils n'en demeuraient pas moins fidèles à la croyance de leurs pères, et l'on n'entendait parler que d'apostasie et de judaïsme clandestin (10). Les relaps furent donc l'objet de mesures spéciales (11). Tout commerce avec les hébreux non baptisés fut interdit aux juifs convertis, sous peine de châtiments corporels: et d'un autre côté, ils ne pouvaient se dispenser d'assister aux fêtes chrétiennes,

(1) Car dans Leg. vis. L. x, t. 1, l. 16, on trouve : Judices..... terras Romanorum ab illis qui occupatas tenent auferant, et Romanis sua executione sine aliqua dilatione restituant, *ut nihil fisco debeat deperire.*

(2) Ib., L. xii, t. 2, l. 1. Conc. Tol. iii, c. 18; xiii, Decretum Regis.

(3) Ib., L. xii, t. 2, l. 1.

(4) V. plus haut.

(5) Conc. Tol. iii, c. 14; iv, c. 62, 66; x, c. 7; xvi, Decr. Reg.

(6) Leg. vis. l. 12, t. 2, l. 14. Conc. Tol. iv, c. 66.

(1) Conc. Tol. iii, c. 14; iv, c. 57; xvii, in fine.

(2) Leg. vis. l. 12, t. 2, l. 5, t. 3, l. 4, 5.

(3) Ib. l. 12, t. 3, l. 6. Conc. Tol. xii, c. 9.

(4) Leg. vis. l. 12, t. 2, l. 6, t. 3, l. 8.

(5) Ib. t. 2, l. 7.

(6) Ib. l. 8, t. 3, l. 7

(7) Ib. t. 2, l. 9.

(8) Conc. Tol. iv, c. 65.

(9) Conc. Tol. vi, c. 3.

(10) Conc. Tol. viii. Discours du roi.

(11) V. surtout Conc. Tol. iv, c. 57, 59, 62, 64.

avec le reste de la communauté, et sous la surveillance spéciale du clergé (1). On continua à leur refuser le droit de témoignage contre les chrétiens, et ce droit n'était accordé à leurs enfants que sous condition de produire des témoins de leur moralité (2). A leur abjuration, les juifs signaient une profession de foi, confiée ensuite à l'évêque, pour être gardée dans les archives de son église (3). Ceux dont la conversion était sincère et sans arrière pensée, recevaient l'exemption des taxes imposées au reste des juifs, et étaient recommandés à la grâce particulière du roi (4). Pour leur ôter tout moyen de retomber dans leurs anciennes erreurs, la lecture des livres contre le christianisme leur était expressément défendue (5).

Quant à la loi cruelle (6) qui condamnait au feu ou à la lapidation, tout juif coupable d'avoir enfreint les ordonnances, elle ne fut jamais mise à exécution. Loin de là, Erwich la déclara injuste (7) et oppressive, et il lui substitua la suivante : « Tout juif qui refusera le baptême pour lui ou pour ses enfants, recevra cent coups de fouet ; il subira de plus, la *décalvation* et le bannissement (8). » Le successeur d'Erwich, Égica, montra d'abord des dispositions plus douces, en tolérant dans le royaume les juifs non baptisés, et en se contentant de leur défendre tout commerce avec les chrétiens, de les soumettre aux taxes habituelles, et de leur confisquer tous les esclaves, maisons ou bien fonds, qu'ils avaient pu acquérir de ces derniers (9) ; mais ayant appris que les hérétiques avaient conclu en secret avec leurs frères d'Afrique une alliance dangereuse contre les chrétiens, le prince revint au parti d'une plus grande rigueur. Tous les juifs furent déclarés serfs du roi, et leurs biens confisqués au profit de la couronne, de telle sorte que le roi put les donner en fiefs à qui bon lui semblait (1). Il n'y eut d'exception que pour une colonie de juifs établis dans les défilés qui mènent à la Galice ; comme ils ne songeaient qu'à défricher ce pays inhabitable et exposé aux invasions des ennemis, ils furent mis sous la protection spéciale du duc de la contrée (2). La surveillance des juifs, le soin de les convertir à la vraie foi et de rechercher leurs délits, étaient confiés au clergé wisigoth (3). Aucun juge temporel ne pouvait entamer de procédure contre un hérétique rebelle, sans l'agrément de l'autorité ecclésiastique (4). Bien plus, un Israélite ne pouvait passer d'une province dans une autre, sans se présenter incontinent devant l'évêque ou le prêtre de sa nouvelle résidence, pour reconnaître son autorité (5). D'un autre côté, il était recommandé au clergé de bien faire connaître aux juifs tous les réglements qui les concernaient, afin qu'ils ne pussent prétexter cause d'ignorance (6).

C'était chez les Wisigoths un devoir de conscience, de conserver le sang national pur de tout mélange hérétique, distinction dont l'Espagnol du moyen âge se montrait d'autant plus orgueilleux, qu'il était plus difficile de lui donner la preuve du contraire. Et toutes les peines, tous les supplices de la sainte Inquisition, dont l'invention (7) est attribuée généralement au zèle ardent de quelques moines

(1) Conc. Tol. IX, c. 17.
(2) Leg. vis. l. 12, t. 2, l. 10.
(3) Conc. Tol. XII, c. 9. Leg. vis. l. 12, t. 3, l. 28. Un pareil Placitum Judæorum se trouve ib. t. 2, l. 16, t. 3, l. 13, 14, 15.
(4) Ib. t. 2, l. 18, t. 3, l. 26. Conc. Tol. XVI, c. 1.
(5) Conc. Tol. XII, c. 9. Leg. vis. l. 12, t. 3, l. 11.
(6) Leg. vis. l. 12, t. 2, l. 12. Quelques manuscrits l'attribuent à Chindaswinth, d'autres à Reccared.
(7) Ib. t. 3, l. 1.
(8) Leg. vis. l. 12, t. 3, l. 3.
(9) Ib. t. 2, l. 18. Conc. Tol. XVI.

(1) Conc. Tol. XVIII, c. 8.
(2) Ib. Discours du roi.
(3) Conc. Tol. XII, c. 9. Leg. vis. l. 12, t. 3, l. 23, 24.
(4) Conc. Tol. cit. Leg. vis. l. 12, t. 3, l. 25, 26.
(5) Ib. l. 20.
(6) Leg. vis. l. 12, t. 3, l. 28.
(7) Néanmoins, il est juste d'observer que si l'inquisition s'est conservée si long-temps en Espagne, c'est qu'au fond cette institution était plus politique que religieuse.

du moyen âge, se retrouvent dans les lois des évêques et des monarques wisigoths; et ce ne sont point les germes d'une institution à venir, mais bien des principes parfaitement calculés pour la fin qu'ils ont à remplir (1).

§ V. LÉGISLATION DES WISIGOTHS.

Du Code. — De l'Organisation judiciaire.

Tant que les Wisigoths furent tenus en activité par leurs expéditions guerrières, tant que la *propriété* leur fut inconnue, tant qu'ils vécurent sans institutions régulières, ils ne sentirent pas le besoin de lois écrites. Les coutumes en usage pour vider les différents, se transmettaient par la tradition; ainsi, le droit se trouvait dans le domaine commun. Mais lorsqu'ils eurent commencé à goûter à loisir les fruits de la conquête, et qu'ils voulurent assimiler la condition des vaincus à la condition des vainqueurs, ils reconnurent la nécessité d'un code écrit, pour faire de leurs propres coutumes, une véritable législation.

Eurich le premier fit faire un recueil des coutumes existantes (1); ces coutumes n'avaient force de loi que pour les conquérants. Car, lorsque les Wisigoths envahirent en vainqueurs la Gaule et l'Espagne, ils ne songèrent nullement à imposer aux vaincus leurs mœurs et leurs institutions : il n'entrait pas dans leur vue d'anéantir la population. Loin de là, les deux races vivaient paisiblement à côté l'une de l'autre; séparées toutefois, par les mœurs, la langue et les lois. Le droit romain demeura donc en vigueur pour la population romaine, et ce fut en vue de cette partie de ses sujets, que le fils et successeur d'Eurich, Alarich, ordonna la rédaction du *Breviarium Alaricianum* (2). Cette rédaction faisait du droit romain une espèce de code à l'usage de la nation conquise, et préparait les esprits à l'œuvre d'une législation ultérieure, dont le besoin ne pouvait tarder à se faire sentir, même parmi les Wisigoths. Bientôt, Leuwigild, monarque puissant et habile, ordonna une révision générale des lois gothiques : il se chargea lui-même des additions que réclamaient les besoins du temps, et des suppressions qui lui parurent convenables. On peut conjecturer, d'après le cours naturel des choses, que les successeurs de Leuwigild cherchèrent aussi à améliorer sous ce rapport la condition de leurs peuples (2). Enfin, lorsque les dernières traces de la domination romaine eurent disparu du sol de la Péninsule, son successeur Chindaswinth ordonna la sup-

(1) V. plus haut, p. 85.

(2) De Savigny, *Gesch. des rœm. Rechst im Mittelalter*, th. II, s. 66, affirme, à la vérité, que les plus anciennes lois existantes sont de Gundemar; mais l'unique loi qui, dans les éditions de Pithœus et Lindenbrog, soit attribuée à Gundemar, est L. IV, t. 2, l. 19, et tous les manuscrits latins et castillans dont s'est servie l'académie de Madrid, ne portent pas le nom de Gundemar. Des raisons spéciales, inhérentes au contenu de la loi, ne permettent pas non plus de croire qu'elle soit de lui. *Lardizabal y Uribe*, prologo, p. 13. L'assertion de *Luc. Tud.* (que suit encore *Aschbach*, p. 269), savoir que Reccared a changé les lois, est sans fondement. Quelques Mss. lui attribuent, L. III, t. 5, l. 2, et L. XII, t. 1, l. 2.

(1) *Montesquieu*, de l'Esprit des lois, l. 28, ch. 1, dit à ce sujet : Nous devons au code des Wisigoths toutes les maximes, tous les principes et toutes les vues de l'inquisition d'aujourd'hui; et les moines n'ont fait que copier contre les juifs des lois faites autrefois par les évêques.

(2) V. plus haut, p. 87. M. Louis Viardot. *Études sur les Institutions de l'Espagne*, commet une erreur en attribuant la conception et la rédaction de ce code à Anianus, qui n'en fut que le copiste.

pression du droit romain, voulant ainsi donner à la législation et à la constitution civile de l'empire une allure plus ferme et plus dépendante de la volonté royale. Toutefois, pour ne pas entraver l'instruction, il permit l'étude du droit romain, comme exercice d'esprit; mais il prohiba l'usage du droit étranger, sous prétexte que son code suffisait à tout (1). Et en effet, le nouveau recueil, augmenté d'une foule d'articles, formait un ouvrage complet, divisé par parties (2). Réceswinth continua l'œuvre de son père; afin d'achever la fusion des deux peuples, il annulla le décret qui défendait toute alliance entre Romains et Wisigoths (3). En même temps, il confirma la suppression du droit romain. Tout homme qui devant la justice, invoquait un autre code que le code wisigoth, était condamné à une amende de 30 livres d'or(4); et la prohibition s'étendit jusqu'aux procédures entamées avant la publication de l'ordonnance (5). Dans un concile convoqué à Tolède, Réceswinth demanda à l'assemblée une révision du code (6), et lui-même ajouta une foule d'ordonnances au recueil de son père, en commençant par établir en principe que les monarques avaient tout pouvoir de créer de nouvelles lois, toutes les fois que la nécessité l'exigeait (1). Quant à la prétendue traduction du code en langue gothique, pour la commodité du peuple, c'est une simple conjecture fondée sur la fausse interprétation d'une phrase de la loi, plutôt que sur aucun témoignage historique (2). Bien que Réceswinth ait mis de l'ordre dans le code (3), il n'en faut cependant pas conclure que la forme sous laquelle il nous est parvenu, soit due à ce prince. Car plusieurs lois qui sont passées dans d'autres législations, et qui se trouvent effectivement dans cet ancien recueil, datent d'une époque plus moderne, et leurs titres sont écrits d'un genre d'écriture plus récent (4). En effet, il se présentait sans cesse de nouveaux cas, qui mettaient au grand jour l'insuffisance du code. Erwich résolut d'avoir recours à la diète ou concile, pour améliorer la législation, combler les lacunes, et insérer de nouvelles lois (5). Mettant lui-même la main à

(1) Leg. vis. L. II, t. 1, l. 8.

(2) Dans L. II, t. 3, l. 4, il se réfère à une loi, « Quæ continetur in libro sexto, titulo primo, capitulo secundo, » si toutefois ces mots n'ont pas été interpollés plus tard, et dans *Juliani*, Hist. Wambæ, c. 37, on trouve : « Deinde legis est relata sententia, in libro II, tit. 1, Era VI, ubi ad locum sic dicit, etc.

(3) Leg. vis. L. III, t. 1, l. 2.

(4) Ib. L. II, t. 1, l. 9.

(5) Ib., L. II, t. 1, l. 12.

(6) Conc. Tol. VIII, Tom. Reg. n. 9. Mais on ne trouve point dans les actes de ce concile, que Réceswinth ait présenté le code à la confirmation de l'assemblée, comme *Aschbach* le raconte, p. 271, etc; le passage cité par lui dans Leg. vis. L. II, t. 1, l. 1, où Réceswinth dit qu'il a promulgué le code en présence des ecclésiastiques et des palatins, se trouve à la vérité dans l'édition de Lindenbrog, mais les éditeurs de Madrid n'ont pas plus admis dans le texte ce passage que celui de l. 5, et ils attribuent principalement la première loi à Erwich.

(1) Leg. vis. L. II, t. 1, l. 12.

(2) *M. de Savigny* lui-même, Th. II, s. 68, cite comme preuve d'une traduction gothique le passage, L. II, t. 1, l. 9, (al. 10), où il est dit : Nullus... præter hunc librum, qui nuper est editus, atque secundum seriem hujus amodo *translatum* librum alium legum pro quocunque negotio judici offerre pertentet ; mais comme on ne trouve nulle autre part des traces d'une traduction gothique, on doit supposer qu'il faut entendre par *translatum* une copie ; on ne peut entendre que des copies qui ont été prises dans l'ordre exact du code. Ainsi on trouve, L. 2, t. 1, l. 1 : « Harum legum correctio, vel novellarum nostrarum sanctionum ordinata constructio, sicuti in hoc libro et ordinatis titulis pacta, et subsequenti est *serie* adnotata, » etc.

(3) Il se réfère aussi dans quelques lois à d'autres passages de la collection. Voyez L. V, t. 6, l. 4, et L. VI, t. 5, l. 13.

(4) Ainsi par ex. L. 3, t. 5, l. 7, qui dans plusieurs manuscrits est désignée comme *antiqua*, ne date que du temps d'Égica, puisqu'elle est prise du Conc. Tol. XVI, c. 3.

(5) Conc. Tol. XII, Tom. Reg. n. 5, 6, 7.

l'œuvre, il opéra les changements et les suppressions qui lui parurent nécessaires, et ordonna que le nouveau code fût mis sur-le-champ en vigueur dans toute l'étendue de l'empire (1). Son successeur, Égica, sentant aussi le besoin d'une réforme judiciaire, chargea la diète du travail; seulement, il ordonna que rien ne serait changé aux lois promulguées depuis Chindaswinth jusqu'à Wamba (2). On doit à ce prince plusieurs nouvellles ordonnances, dont quelques-unes paraissent dater de l'époque où il s'associa son fils Witiza; car le nom du jeune prince figure aussi dans un certain nombre de titres (3). Ce serait donc à cette époque que le code aurait reçu définitivement la forme que nous lui connaissons. Il est divisé en 12 livres, chaque livre en plusieurs titres, et sous chaque titre se trouve une loi. Afin d'en faciliter la propagation parmi le peuple, et de le mettre à portée de toutes les bourses, une ordonnance en fixa le prix à 12 *solidi;* en cas d'infraction à cette ordonnance, le vendeur et l'acheteur recevaient chacun cent coups de fouet (4).

Le code des Wisigoths renferme deux grandes divisions capitales. La première partie contient les lois proprement dites; en tête se trouve le nom de chaque prince auquel elles sont dues (5). La seconde partie est réservée aux *antiqua*, qui ne portent pas de titre. Cette dernière partie renferme les vieilles coutumes de droit gothique, aussi bien que de droit romain et les décrets de l'Église. Pour le droit romain, le *Breviarium Alaricianum* était la plus proche, et probablement l'unique source. Certains passages en sont extraits textuellement (1); un plus grand nombre contiennent seulement quelques dispositions du droit romain, copiées d'abord, puis modifiées, puis enfin supprimées (2). Quant au code Justinien, il paraît avoir été complètement inconnu aux Wisigoths. Enfin on trouve une foule de lois dont les unes se retrouvent mot pour mot dans certains passages du code bavarois (3), et dont les autres ont avec ce même code la plus grande analogie. Mais il est difficile de décider si ces lois gothiques ont été empruntées au code bavarrois, ou si c'est la législation bavaroise qui s'est servie des lois gothiques (4).

Voilà donc les Wisigoths en possession d'un code complètement différent de ceux des autres races germaniques, et en général bien supérieur soit pour le fond, soit pour la forme (5). Certes on ne peut nier que l'expression ne soit souvent vague, obscure, et défigurée par l'abus d'une fausse éloquence. Mais on n'en voit que mieux le but du législateur, qui était d'appuyer la force de la loi par les principes de la raison ou de la nécessité, et de donner au juge les instructions les plus complètes et les plus claires sur les de-

(1) Qu'un travail entièrement nouveau ait eu lieu, cela résulte de Leg. vis. L. II, t. 1, l. I, que l'édition de Madrid attribue avec raison à Erwich.

(2) Conc. Tol. XVI, Tom. Reg. n. 11.

(3) Leg. vis. L. V, t. 7, l. 20, L. VI, t. 1, l. 2.

(4) Leg. vis. L. V, t. 4, l. 22. Ici l'édition de Madrid, sans donner une leçon différente, dit : « Non amplius quam CCCC solidorum numerum. »

(5) Dans la disposition de ces titres, comme dans la division de chaque loi, les manuscrits s'écartent fort les uns des autres.

(1) L. IV, t. 1, est tirée de Paulus, L. IV, t. II; L. VIII, t. 1, l. 2, est en partie tirée littéralement de *Interpr.* L. III, c. Th. 4, 22, et l. V, t. 5, l. 8, 9. en partie littéralement de Interpr. L. II, et Int. L. I, c. Th. 2, 33. Nous devons ces renseignements à M. *de Savigny*, Th. II, s. 72, ff.

(2) M. *de Savigny*, l. c. Les passages cités par lui peuvent encore être augmentés de L. XII, t. 2, l. 13, où l'on donne aux esclaves des juifs *civium romanorum privilegia;* et dans l. 14, on trouve : « Liberare vero servum christianum Judæus si maluerit, ad civium romanorum dignitatem eumdem manumittere debebit.

(3) Voyez le code des Bavarois et des Alemans. *Luden*, Hist. du Peuple allemand, livre VII, ch. 9 (dans cette collection).

(4) M. de Savigny partage la première opinion, th. 2, et M. *Aschbach* la dernière, p. 274 sq.

(5) Il est difficile de comprendre comment *Aschbach*, p. 273, peut dire : « On ne trouvera qu'ici un droit aussi constamment, aussi purement germanique. »

voirs sacrés (1). L'organisation judiciaire n'offre pas moins de dissemblance.

Chez toutes les peuplades de race germanique nous voyons le droit prendre naissance dans l'assemblée des hommes libres ; rien de semblable chez les Wisigoths. Le roi, en sa qualité de chef de la nation, possédait la haute juridiction dont il confiait l'exercice à des juges en sous-ordre, qui y joignaient des commandements militaires, comme les *duces*, *comites*, *tiufadi*, *millenarii*, *quingentarii*, *centenarii*, *decani* (2), ou qui revêtaient les magistratures civiles, comme les *defensores* et les *numerarii* (3). Outre ces juges ordinaires, le monarque avait le droit de nommer des tribunaux extraordinaires pour les cas exceptionnels. Les membres de ces cours spéciales prenaient le nom de *pacis assertores* (4), et les parties avaient le droit de choisir leurs juges (5). En cas d'absence ou d'empêchement, le juge pouvait transmettre ses pouvoirs à un représentant ou *vicarius* (6). La vieille coutume germanique qui remettait les décisions juridiques à l'assemblée des hommes libres du canton avait disparu depuis long-temps ; car le juge de la couronne avait non seulement le droit de présidence, mais le droit de décision.

(1) Le blâme de *Montesquieu* (Esprit des Lois, l. 28, ch. 1) est plus juste sous le point de vue du style des lois que sous le rapport de leur contenu. Cf. *Gibbon*, ch. 38, note 125, M. *de Savigny*, Th. 11, s. 69, porte dans une même page deux jugements entièrement contradictoires. La meilleure édition du code wisigoth, d'après laquelle je cite toujours, est : *Fuero Juzgo en latin y Castellano, cotejado con los mas antiguos y preciosos codices*, por la Real Academia Española. Madrid, 1815, Fol. Il est à regretter que M. *de Savigny* n'ait pas pu s'en servir.

(2) Cette réunion des pouvoirs judiciaire et militaire a déjà été expliquée dans la personne du *dux*.

(3) Leg. vis., L. II, t. 1, l. 25.

(4) Ib. l. 15, 25. *Assertor* signifie *procurator*, qu'une partie nommait pour la défendre en justice. Ib. t. 3, l. 3. Dans *Fuero Juzgo* il s'appelle *personnero*.

(5) Ib. L. II, t. 1, l. 13, 16, 25.

(6) Ib. l. 13.

La marche de la justice était généralement simple, et l'on n'avait pas adopté le système des actions romaines avec ses formes ingénieuses (1). Aussitôt que le plaignant (2) avait porté sa plainte, le juge commençait la procédure par l'assignation du prévenu (3), qui devait faire une déposition écrite, et se pourvoir de témoins (4). S'il tardait à comparaître ou faisait défaut, il payait au plaignant cinq *solidi* d'or et pareille somme au juge. Comme les serfs n'avaient que des droits incomplets, ils ne pouvaient être cités en justice que dans des cas extraordinaires (5). Quant aux rois et aux évêques, leur rang les exemptait de la nécessité de comparaître en personne ; ils se faisaient représenter par des fondés de pouvoirs (6). Tout citoyen avait droit, moyennant les formalités requises, de faire ses affaires par procuration (7) ; seulement une sage disposition défendait de confier ses intérêts à un plus puissant que soi, dans le but d'accabler l'adversaire du poids de son crédit. Dans ce cas le procès était perdu d'avance, quel que fût d'ailleurs le bon droit ; et le puissant représentant était invité à se retirer ; en cas de résistance, le juge avait le droit de prononcer contre le récalcitrant une amende de deux livres d'or et de le faire expulser du tribunal (8).

(1) On trouve expliqué dans le code la marche de la procédure, L. II, t. 1, *De judicibus et judicatis*, et tit. 2, *De negotiorum exordiis*.

(2) Les lois l'appellent *quærellans*, *petens*, *pulsans aliquem*, *interpellans judicem*.

(3) La loi porte *adversarius, qui pulsatur, compellitur, petitur*.

(4) Leg. vis., L. II, t. 1, l. 17.

(5) Ib. t. 2, l. 10.

(6) Ib. t. 3, l. 1. On trouve ici à la vérité : Cæterum, et si Rex voluerit de re qualibet propositionem assumere, quis erit qui ei audeat ullatenus resultare ? Mais l'évêque était puni s'il ne donnait aucune suite à l'assignation. Ib. t. 1, l. 17.

(7) Ib. L. II, t. 3, l. 3.

(8) Ib. t. 2, l. 9 (vraisemblablement de l. an. C. Theod. de act. ad potent. translat. qui est tiré du Breviarum alar.) Cf. t. 3, l. 9.

Au milieu des allégations des deux parties, le juge avait trois moyens d'arriver à la découverte de la vérité (1). Il cherchait d'abord à la découvrir, d'après les dépositions des témoins, toujours assermentés; en conséquence le citoyen appelé en témoignage ne pouvait se refuser à parler (2). En second lieu, le juge devait s'enquérir s'il n'existait pas des pièces propres à jeter du jour sur l'affaire ; et dans le cas où les témoins et les pièces étaient en contradiction, ces dernières obtenaient la préférence (3). Seulement pour être valides, elles devaient se trouver revêtues de toutes les formalités légales (4). Quand ces deux moyens de conviction manquaient, et que rien ne pouvait éclaircir la vérité, c'était alors seulement qu'il était permis au juge d'avoir recours au serment du plaignant, afin que la sainteté de cet acte fût une sûreté contre les mensonges trop fréquents (5). Enfin le juge prononçait son arrêt qu'il devait faire attendre le moins possible (6).

La partie qui se croyait lésée par un arrêt avait deux moyens pour poursuivre son droit. Elle pouvait, selon le rang du tribunal, en appeler du juge subalterne au comte, du comte au duc, et enfin de ce dernier au monarque en personne; ou bien si elle récusait le tribunal laïque, il lui restait la ressource de s'adresser à l'évêque. Celui-ci, assisté d'un certain nombre de prêtres ou de laïques instruits, prenait des informations auprès du juge ordinaire, et chacun de ses assesseurs donnait son avis par écrit. Si le juge, malgré l'invitation de l'évêque, refusait de revenir sur un arrêt injuste, le prélat en prononçait à son tour un autre qui annulait le premier; muni de cette décision, l'opprimé se présentait devant le roi pour en obtenir la confirmation définitive. Le juge convaincu d'avoir prononcé un arrêt injuste avec connaissance de cause, devait au plaignant des dommages et intérêts doubles de l'amende (1). Il semble que ces dispositions auraient dû assurer la marche de la justice; mais les lois elles-mêmes offraient aux juges plus d'un faux-fuyant. En effet, dans le cas même où un arrêt avait été déclaré injuste, le juge n'avait qu'à faire serment d'avoir failli, non par mauvaise volonté, mais faute de lumières, pour être aussitôt acquitté (2). Et si l'appelant ne pouvait parvenir à prouver devant le prince l'injustice de l'arrêt, il était condamné à payer au juge la même somme que le juge aurait payée, s'il avait été reconnu coupable. En cas d'insolvabilité, le délinquant recevait cent coups de fouet en présence de son juge (3). Aussi l'appel au roi n'était-il prudent que dans le cas où le succès était indubitable. Il n'en est pas moins vrai que les injustices préméditées étaient l'objet de sévères châtiments. Si le juge coupable n'était pas en état de payer à l'offensé de doubles dommages et intérêts, il devenait son esclave ou recevait publiquement cinquante coups de fouet (4). Quant à celui qui n'hésitait pas à juger, quoique incompétent, ou qui exerçait dans un diocèse autre que le sien, il était condamné à une amende de deux livres d'or, et aux doubles dommages et intérêts envers le juge compétent (5).

Chez les Wisigoths, la justice n'était pas publique, comme chez les autres peuplades germaniques : la publicité dépendait du bon plaisir des juges (6). Une fois l'arrêt prononcé, quelle que fût d'ailleurs son importance, il en était délivré copie aux deux parties, et le juge en gardait la minute (7). Chaque juge avait, comme exécuteur de ses arrêts, un of-

(1) Leg. vis., t. 2, l. 21.

(2) Ce qui concerne les témoins se trouve L. II, t. 4, *De testibus et testimoniis*.

(3) T. 4, l. 3, t. 5, l. 17.

(4) Elles se trouvent dans L. II, t. 5. *De scripturis valituris et infirmandis*.

(5) Ib., L. II, t. 1, l. 21, t. 2, l. 6.

(6) L. II, t. 4, l. 2, t. 1, l. 20, 22.

(1) L. II, t. 1, l. 22, 28, 29.

(2) Ib. l. 19.

(3) Ib. l. 22.

(4) Leg. vis. L. II, t. 1, l. 19, 26, 27.

(5) Ib. l. 16.

(6) Ib. t. 2, l. 2, 9.

(7) Ib. t. 1, l. 23, t. 2, l. 8.

ficier subalterne, nommé *sajo* (1), pris dans le peuple, et qui recevait des coups de fouet, quand il dépassait les limites de sa charge (2).

Dans le principe, les juges se payaient eux-mêmes sur la valeur de l'objet en litige. Mais pour mettre un terme à leur avidité qui allait souvent jusqu'à s'approprier le tiers de cette valeur, Chindaswinth se vit forcé de renouveler la loi qui défendait au juge de demander plus d'un vingtième; quant au *sajo*, il avait droit au dixième (1). Les juges avaient en outre leurs appointements fixes qu'ils recevaient du roi (2).

§ VI. DU DROIT PRIVÉ. — DU MARIAGE. — DU POUVOIR PATERNEL. — DES RAPPORTS ENTRE LES SEXES. — DES CONTRATS. — DES HÉRITAGES.

Pour le mariage, le consentement des parents de la fiancée était nécessaire. Toutefois l'alliance contractée sans leur permission n'était pas annulée (3) par la loi; mais la femme était déshéritée, si elle ne parvenait pas à obtenir son pardon (4). A la mort du père, les droits passaient à la mère; si elle n'existait plus elle-même, ils revenaient aux frères, et en cas de minorité, à l'oncle paternel, sous la surveillance d'un conseil de famillle (5). L'époux devait être de même condition que l'épouse; toute femme qui prenait un mari au-dessous d'elle était exclue de la succession paternelle, sans perdre pour cela ses droits à l'héritage de ses frères et sœurs et du reste de la famille (6). Quand la femme avait choisi un époux de naissance égale à la sienne, si les frères refusaient leur consentement par motif d'intérêt personnel, elle se passait de leur permission, et conservait ses droits à l'héritage paternel (7).

Selon les lois gothiques, la fin du mariage exigeait que la femme fût plus jeune que l'homme (3).

Les fiançailles devaient précéder la conclusion du mariage. Quant à la cérémonie, elle était pleine de simplicité. Il suffisait de la déclaration devant témoins, et de l'échange de l'anneau nuptial (4). Les femmes étaient honorées chez les Wisigoths; ils avaient conservé la vieille coutume germanique d'acheter par une dot la possession de la fiancée (5). La somme pouvait être fournie par un tiers (6). Mais il fallait qu'aux fiançailles, la dot fût mise entre les mains du père ou du plus proche parent de la fille (7). Quant à la quotité de la somme, elle est fixée dans une ordonnance de Chindaswinth (8). Pour les Palatins et les hauts seigneurs, elle ne pouvait dépasser le dixième de leurs biens. Pour les gens d'une classe inférieure, les parents qui voulaient constituer une dot à leurs

---

(1) Leg. vis., t. 1, l. 16; L. x, t. 2, l. 5, où l'on trouve la forme d'un ordre du juge au sajo.

(2) Ib., II, t. 1, l. 16, 24.

(3) Comme chez d'autres peuples germains. Voyez Leg. Alamann. tit. 54, § 1, *Greg. Tur.* H. Franc. IX, 23. *Luden*, Hist. du Peuple allemand, L. VII, ch. 9 (dans cette collection).

(4) Leg. vis. L. III, t. 2, l. 8.

(5) Ib. t. 1, l. 8.

(6) Ib. l. 9, Cf. Leg. Sal. tit. 46. Leg. Burgund. t. 66, § 1.

(7) Leg. vis. L. III, t. 1, l. 9.

(1) Leg. vis., l. 24. Le juge reçoit *vicesimum*, le sajo *decimum solidum*.

(2) L. XII, t. 1, l. 2.

(3) Ib. l. 5.

(4) Ib. l. 4, t. 4, l. 2, t. 6, l. 3. Cf. *Tac.* Germ. c. 18.

(5) C'est pourquoi on trouve L. III, t. 4, l. 2, *dato pretio*; et L. III, t. 2, l. 8, Et si obtinuerit uti eam uxorem habere possit, *pretium dotis* parentibus ejus, ut justum est, impleatur.

(6) L. III, t. 1, l. 10.

(7) L. III, t. 1, l. 6, 7. Cf. Leg. Ripuar. t. 37. Alamann. t. 54. Saxon. t. 8. Bajur. t. 14, c. 7, § 2. *Marculf*. Form. II, 15.

(8) L. III, t. 1, l. 6.

fils ne pouvaient y consacrer qu'un dixième de ce qui devait lui revenir après leur mort. Il était permis d'y ajouter dix esclaves mâles, autant d'esclaves femelles, vingt chevaux et des bijoux pour la valeur de mille *solidi* (1). Si le mariage avait été précédé d'un commerce illicite, les parents de l'épouse ou l'épouse elle-même avaient le droit d'exiger la dot qui leur plaisait; mais celui qui faisait violence à une femme ne pouvait l'épouser (2). Si l'époux ne laissait pas de postérité, l'épouse conservait la propriété de la dot; si l'épouse mourait sans enfants, la dot revenait à l'époux ou à son plus proche héritier. Il était défendu au fiancé, aussi bien qu'à ses parents de donner plus que la loi ne permettait. La même loi défendait aux gens du peuple de consacrer à l'achat de leur fiancée plus du dixième de leur avoir (3). Quant aux profits et aux pertes qui pouvaient advenir pendant le mariage, les deux époux en prenaient chacun sa part (4).

Le mariage conclu, l'époux avait des droits très-étendus sur l'épouse; si bien que s'il la surprenait en flagrant délit, il la pouvait tuer impunément (5). Bien plus, quand même il n'aurait eu que la conviction de son infidélité, sans preuve oculaire, l'épouse et son complice, avec tous leurs biens, étaient mis à sa discrétion (6). La loi commandait aux deux parties sous les peines les plus sévères de ne point rompre l'engagement des fiançailles (7). Le fiancé ou la fiancée qui rompait son engagement avant l'expiration de deux années, encourait la peine de l'esclavage, peine que partageait son conjoint, et la séparation n'était permise que dans quatre cas: 1° Pour une infidélité avérée de l'épouse; 2° si elle entrait dans un cloître avec l'autorisation du mari (1); 3° si l'époux était convaincu de vices contre nature (2); 4° enfin s'il voulait contraindre sa femme à l'adultère (3). Dans ces cas la séparation devait avoir lieu devant témoins, ou par un acte authentique (4). En général les idées sur la dissolubilité du mariage étaient mal arrêtées. Car il était permis aux époux innocents de contracter de nouveaux liens; mais alors ils ne pouvaient point revenir ensemble et se remarier (5). Les Wisigoths n'en avaient que plus d'horreur pour les infidélités conjugales. Non-seulement les peines les plus rigoureuses étaient prononcées contre l'adultère (6), mais la justice ne négligeait rien pour découvrir le crime et les fruits du déshonneur; les enfants bâtards étaient exclus de tous les droits de famille. Aucune peine n'était prescrite pour une liaison illicite entre deux personnes non mariées.

Le père de famille était roi dans sa maison; les membres de la famille lui devaient une fidélité et une soumission sans bornes. Il avait le droit de punir leurs fautes (7); cependant il lui était défendu de faire abus de son pouvoir, et de jamais prononcer la mort contre un coupable (8). D'après une loi de Chindaswinth le crime d'infanticide entraînait la peine de mort ou la perte des yeux (9). Le père et même l'aïeul avaient le droit d'infliger aux enfants des châtiments corporels; mais il leur était défendu de les vendre ou de les donner (10). L'autorité du mari sur la femme n'allait pas si loin. La femme

(1) Leg. vis., L. III, t. 4, l. 7.
(2) Ib. l. 6.
(3) Ib. t. 2, l. 4.
(4) A peu d'exceptions près. Leg. vis. L. v, t. 2, l. 3. (de l. 31, pr. d. solut. matrim.)
(5) Ib. t. 2, l. 4.
(6) Ib. t. 4, l. 2.
(7) Ib. t. 6, l. 3

(1) Ib. L. III, t. 6, l. 2.
(2) Ib. t. 5, l. 5.
(3) Ib. t. 6, l. 1.
(4) Ib.
(5) Ib. et t. 5, l. 5, t. 6, l. 2.
(6) Ib. t. 4, l. 6, 10, 13, t. 5, l. 7, t. 6, l. 2.
(7) Leg. vis. L. III, t. 3; L. II, t. 4, l. 15; L. IV, t. 5, l. 1; L. VI, t. 5, l. 12.
(8) L. VI, t. 5, l. 18. Excepté que le père pouvait tuer la fille, s'il la surprenait en flagrant délit d'adultère dans sa maison. L. III, t. 4, l. 5.
(9) L. VI, t. 3, l. 7.
(10) L. v, t. 4, l. 12.

pouvait conduire elle-même ses affaires devant la justice, et le mari n'avait le droit de la remplacer que sur sa demande formelle (1). D'un autre côté, c'était un devoir pour le père d'élever ses enfants et de les nourrir; s'il les confiait aux soins d'un étranger, il devait payer leur entretien jusqu'à l'âge de dix ans; plus tard, ils gagnaient leur vie par leur travail (2). Quant aux enfants abandonnés par des parents dénaturés, l'humanité des lois venait à leur secours (3).

Si l'époux survivant formait de nouveaux liens, il conservait l'usufruit de la fortune, mais il était forcé d'en faire un inventaire et d'en conserver la propriété aux enfants (4). Aussitôt que ces derniers avaient atteint leur vingtième année, il devait leur remettre la moitié de leur part à l'héritage (5); et en cas de mariage des enfants, le père ne conservait l'usufruit que du tiers de la fortune. Quant aux biens que le fils pouvait acquérir d'un autre côté, du vivant de son père, ils étaient soumis à la distinction suivante. Tout ce qu'il tenait de la faveur royale ou de la munificence d'un patron, était sa propriété; mais de ce qu'il gagnait comme vassal au service militaire, de tout ce qu'il recevait comme récompense de ses hauts faits, le tiers revenait à son père, s'il faisait ménage commun (6).

Les droits des mineurs étaient si fort respectés chez les Wisigoths, que si le père marié en secondes noces refusait de remplir les devoirs de tuteur à l'égard des enfants du premier lit, la loi leur en nommait un d'office, qu'elle choisissait parmi les plus proches parents de la mère (7). En cas de décès du père, on nommait tuteurs ceux que les liens du sang désignaient comme protecteurs naturels des enfants. D'abord venait la veuve, puis le frère âgé de plus de vingt ans, puis l'oncle, puis enfin les cousins. A défaut d'aussi proches parents, le juge choisissait dans le reste de la famille (1). Quant aux biens du pupile, quant à l'administration du tuteur et aux comptes de la tutelle, il y était pourvu selon le droit romain (2). Chez les Wisigoths la majorité était fixée à quinze ans; toutefois la pleine jouissance des droits civils pouvait être différée jusqu'à un âge plus avancé (3). On se rappelle que dans leur orgueil les vainqueurs avaient d'abord interdit tout mariage entre les Romains et les Goths, et que cette interdiction n'avait été levée que par Récesswinth. Mais les distinctions du serf et de l'homme libre subsistaient toujours. Les peines les plus sévères étaient réservées à l'esclave qui ne respectait pas le sang du vainqueur. Si un esclave violait une femme libre, il était brûlé au poteau; si un homme libre commettait le même crime, il recevait cent coups de fouet, et devenait l'esclave de la femme outragée; si plus tard elle l'épousait, elle était réduite à la même condition que lui. Si un esclave violait une esclave, il recevait deux cents coups de fouet; si le crime était commis par un homme libre, il recevait cinquante coups et

(1) Leg. vis., L. II, t. 3, l. 6.
(2) L. IV, t. 4, l. 3.
(3) Ib. l. 1, 2.
(4) Ib. t. 2, l. 13, 14, l. IV, t. 3, l. 3.
(5) Ib.
(6) Ib. L. V, t. 5, l. 5.
(7) Ib. L. IV, t. 2, l. 13.

(1) Ib. t. 3, l. 3.
(2) L. IV, t. 3, *De Pupillis et eorum Tutoribus.*
(3) C'est ce que dit clairement L. IV, t. 3, l. 1, et l. 4. Il est vrai que *Lindenbrog* met dans le premier passage (l. 1): Infra XXV annos, mais l'édition de Madrid porte avec raison: *Infra quindecim annos.* Car c'est le texte qu'on trouve dans le *Fuero Juzgo*; et dans L. IV, t. 3, l. 3, il est dit expressément: *Si aliquis de filiis jam ad perfectam, id est, usque ad vigenti annorum perveniat ætatem, ipse juniores fratres sua tuitione defendat*; si donc on pouvait être tuteur à vingt ans, la majorité devait avoir lieu bien plus tôt. Au reste on trouve aussi dans l'édition de *Lindenbrog*, dans la l. 4: *Sive in minori ætate, seu etiam quamvis quartum decimum ætatis annum videantur pupilli transire.* Il fixe encore L. II, t. 5, l. 1, plus clairement la majorité à quatorze ans révolus. Nous nous permettons donc de nous écarter de M. *de Savigny*, qui attribue aux Wisigoths le terme romain de vingt-cinq ans.

payait en outre une amende au propriétaire de l'esclave. La fille libre qui péchait avec l'esclave d'un autre, recevait comme lui cent coups de fouet; si c'était avec son propre esclave, tous deux étaient flagellés et ensuite mis à mort. L'homme libre qui péchait avec une esclave dans la maison de son maître, recevait cent ou cinquante coups de fouet, selon la qualité de cette esclave; si c'était dans une autre maison, il échappait à tout châtiment, et le blâme retombait soit sur elle, pour n'avoir pas su se défendre, soit sur son maître, pour n'avoir pas su veiller sur elle. La prostituée publique était punie de trois cents coups de fouet et bannie; si elle revenait au même lieu, elle était dépouillée de tout ce qu'elle possédait et condamnée à devenir l'esclave de quelque pauvre homme. Les pères qui autorisaient leurs filles, les maîtres qui excitaient leurs esclaves à une telle vie, étaient également punis avec rigueur, et les prostituées réduites à l'esclavage. Le rapt entraînait des châtiments encore plus sévères. Si un homme libre enlevait une femme libre et la violait, elle pouvait disposer à son gré de lui et de ses biens; si le dernier crime n'avait pas été consommé, elle avait droit à la moitié de ses biens. Si un esclave enlevait une femme libre, il était mis à mort; si la femme était esclave, il était battu de verges et marqué au front avec un fer rouge. Si un frère était en connivence pour l'enlèvement de sa sœur, il perdait la moitié de sa fortune et recevait quarante coups de fouet. Si un maître permettait à son esclave d'enlever une femme, il recevait le même châtiment que si lui-même avait commis le crime. Si la femme était fiancée, le fiancé avait droit à la moitié des biens du coupable, et même de ceux de son père, si celui-ci avait participé au crime.

Quant aux lois sur les contrats, elles n'avaient rien d'original; elles répondent plus ou moins aux dispositions analogues du droit romain, sans toutefois lui avoir emprunté toutes ses arguties (1). Un contrat ne devenait valable qu'autant qu'il était écrit ou passé devant témoins (1); la première méthode était la plus habituelle (2).

La prescription était aussi connue des Wisigoths (3); trente ans suffisaient contre le fisc, avec cette restriction toutefois, qu'au bout du même temps il rentrait en possession de ses vassaux (4). Tout procès devait être terminé dans l'espace de trente ans, faute de quoi le détenteur du bien en litige était déclaré légitime propriétaire (5). Il y avait cependant certains objets pour lesquels la prescription avait lieu au bout de vingt ans; par exemple des vassaux échappés ou des biens fonds acquis lors du partage des terres (6). La prescription était soumise à différentes conditions : il fallait une possession non interrompue (7); il fallait aussi que les personnes en faveur desquelles on l'invoquait, n'eussent contre elles aucun motif d'empêchement légal, tels que le bannissement ou la prison (8).

Jusqu'à Chindaswinth, les parents avaient le droit de disposer de leur fortune en faveur d'un tiers, à l'exclusion de leurs propres enfants. C'est à lui que l'on doit la suppression de cet abus (9), non moins contraire aux lois de la nature, qu'au bien public; et le privilége ne fut laissé qu'aux parents sans enfants et sans petits-enfants (10). Le droit de succession dépendit donc dès-lors, de la parenté en droite ligne. Si le défunt était mort sans laisser de testament, la succession se réglait dans l'ordre suivant : d'abord les enfants,

(1) Leg. vis. L. v, t. 2, *De donationibus generalibus*. — L. v, t. 4, *De commutationibus et venditionibus*. — L. v, t. 5, *De commendatis et commodatis*. — L. v, t. 6, *De pignoribus et debitis*, etc.

(1) L. II, t. 5, l. 6, 10.

(2) Ib. l. 3, 5.

(3) L. x, t. 2, *De quinquagenarii et tricennalis temporis intentione*.

(4) Ib. l. 4, limité par l. 2, 7, et L. III, t. 2, l. 3.

(5) L. x, t. 2, l. 3.

(6) Ib. t. 1, l. 1, 19, t. 2, l. 1, 2.

(7) Ib. l. 5.

(8) Ib. l. 6.

(9) Ib. L. IV, t. 5, l. 1.

(10) Ib. t. 2, l. 19, 20.

puis les petits-enfants, puis les arrière-petits-enfants. Faute de descendants, les ascendants étaient appelés au partage; venaient ensuite les collatéraux, jusqu'au sixième degré; et enfin, à défaut de famille, les époux héritaient l'un de l'autre (1). A ce sujet, la loi ordonnait ce qui suit : 1° les parents au même degré auront droit à part égale (2); il n'y aura nulle distinction entre l'homme et la femme (3); nulle différence entre les aînés, les cadets et les enfants posthumes (4). 2° Une parenté plus proche exclut une parenté plus éloignée (5), avec cette restriction, toutefois, que les petits-enfants orphelins auront même droit que les enfants (6). Quant aux collatéraux, la loi ordonne que les frères et sœurs du testateur, et ensuite les frères et sœurs de ses parents, passeront avant tout le reste de la famille (7). — Un enfant n'est habile à hériter que s'il est baptisé et âgé d'au moins dix jours (8).

Dans le cas où il n'y avait ni enfants, ni petits-enfants, les parents pouvaient disposer de leur fortune après eux, sans que le reste de la famille eût le droit d'attaquer le testament (1). La loi ne reconnaissait que deux cas où un père pouvait déshériter ses enfants; savoir : quand une fille était coupable de s'être mariée contre le consentement de ses parents (2), et quand un fils était convaincu d'avoir levé la main sur ses père et mère (3). La femme ne pouvait disposer par testament que du tiers de sa dot, dont le reste revenait à ses enfants ou petits-enfants. Le père et la mère avaient toute espèce de droit sur un tiers de leur fortune, et en outre, ils pouvaient disposer d'un cinquième, en faveur de l'église ou de leurs affranchis. Même privilége s'étendait sur tout ce qui leur venait de la munificence royale (4). Pour le reste des dispositions testamentaires, le code des Wisigoths n'a fait que peu d'emprunts au droit romain. Les testaments sont placés par la loi au rang des autres actes, et soumis aux mêmes formalités (5). Toutefois, il existe un réglement de Réceswinth, qui prescrit les conditions requises pour les testaments ordinaires et extraordinaires (6). Pour hériter, il n'était pas besoin de prise de possession, et le code wisigoth ne parle ni de legs, ni de fidéicommis.

---

(1) Leg. vis., l. 2, 3, 5, 6, 7, 11, 12.

(2) Ib. l. 9.

(3) Ib. l. 1, 9. Les Wisigoths se distinguent ainsi des autres peuples germaniques chez qui les femmes ne venaient que les dernières ou étaient complètement exclues.

(4) Ib. l. 9.

(5) Ib. l. 3, 10.

(6) Ib. t. 5, l. 4. On trouve ici que les petits-fils doivent *cum patruis aut avunculis æquales succedere*. Par *æquales* j'entends la division par têtes, car L. 4, t. 2. l. 8, dit : *æqualiter per capita dividant*, et ib. l. 1, *æquali divisione* succédant aux frères et aux sœurs. V. aussi l. 10.

(7) Ib. L. IV, t. 2, l. 5, 7.

(8) Ib. l. 17, 18.

(1) Leg. vis., l. 19, 20.

(2) L. III, t. 2, 8.

(3) L. IV, t. 5, l. 1.

(4) Ib. et l. 2.

(5) Cela résulte déjà de la suscription et de la confrontation du tit. 5, lib. II, *De scripturis valituris et infirmandis, ac defunctorum voluntatibus conscribendis*. Des dix-neuf lois de ce titre, trois seulement traitent exclusivement des testaments, l. 12, 13, 14.

(6) Leg. vis. L. II, t. 5, l. 11, 15.

§ VII. DES CRIMES ET DES CHATIMENTS.

Les articles du code mentionnés dans le cours de cet ouvrage nous ont déjà appris quels étaient les crimes et délits les plus fréquents parmi les Wisigoths, et quels genres de châtiments leur étaient réservés. — Il est bon d'entrer à cet égard dans quelques détails plus précis, et d'expliquer ce qui n'a été qu'indiqué en passant. Le caractère d'un peuple à peine sorti de l'état de guerre, se manifeste plutôt par les emportements de la passion, et par la violence brutale, que par les froids calculs de la perfidie. Ce devait donc être le premier soin des lois de chercher à prévenir ces emportements. Aussi les peines pour blessures et violences sont presque l'unique objet de la législation chez les peuples germaniques. Ainsi, le code wisigoth, à côté d'un certain nombre de dispositions empruntées au droit romain, contient une foule d'articles consacrés uniquement aux règlements sur les peines et les expiations (1). Le caractère national qui se manifestait par la fréquence des crimes perçait aussi dans l'esprit de la législation. La vengeance personnelle, qui était un devoir sacré chez les autres races germaniques, fit insensiblement place à l'autorité de la loi. Celle-ci s'efforça d'abord de remédier à tout par le droit du talion, sans toutefois attaquer le mal dans sa racine, puisque l'exercice de ce droit était livré au juge, souvent même à l'offensé. Mais, lorsque les mœurs s'adoucirent, lorsque les occupations de la paix eurent amené une foule de nouveaux besoins, la soif du sang fut remplacée par la soif de l'or; alors, l'offense put se racheter à prix d'argent, et aux châtiments corporels succédèrent les amendes. Le droit de prononcer les amendes appartenait le plus souvent au juge; leur montant revenait à l'offensé ou à ses ayant-cause. Mais, si l'invention des amendes sembla prévenir l'abus des vengeances personnelles, les législateurs, encore sous l'influence du vieil esprit national, ne laissèrent pas moins subsister une foule de cas où le criminel était livré à l'offensé, afin qu'il se vengeât par lui-même, et fit de son ennemi ce que bon lui semblait. Dans certains cas, le coupable n'était condamné à devenir l'esclave de l'offensé que s'il ne pouvait payer l'amende(1). Dans d'autres, il était livré sans conditions (2), et son maître avait le droit de disposer de lui, selon son bon plaisir (3); il y avait même des cas prévus par la loi, où l'on allait jusqu'à donner à l'offensé droit de vie et de mort sur le coupable(4). En outre, l'innovation des amendes n'était qu'un demi-remède; car le riche se tirait facilement d'affaire, tandis que le pauvre expiait son indigence par la perte du bien le plus précieux, la liberté individuelle. Le plus souvent, l'offensé avait le choix, ou d'accepter la réparation, ou de se contenter de la peine du talion (5). Les débiteurs insolvables étaient assimilés aux criminels, et comme tels, ils perdaient leur liberté (6).

Les Wisigoths se montrèrent assez judicieux pour ne punir que les crimes prémédités (7). La préméditation était passible du

(1) L. III, t. 2, 3, 4, 5, et en entier les l. L. VI, VII, VIII, XII, outre plusieurs lois particulières.

(1) V. ces cas dans Leg. vis., L. II, t. 4, l. 6. L. VI, t. 4, l. 2, t. 5, l. 12; L. VII, t. 1, l. 1, t. 2, l. 13, t. 5, l. 2.

(2) Par ex. L. III, t. 2, l. 3, 4, t. 3, l. 1, 2, 3, t. 4, l. 14.

(3) On dit alors du débiteur *in potestate tradatur*. L. III, t. 1, l. 1, t. 3, l. 2, t. 4, l. 1, 2, 9, 13, t. 6, l. 1, 2, t. 4, l. 2, 3, t. 5, l. 18; L. XI, t. 1, l. 6, etc.

(4) L. VI, t. 1, l. 2; L. VII, t. 3, l. 3.

(5) V. les lois citées et L. VII, t. 2, l. 8.

(6) Leg. vis., L. V, t. 6, l. 5.

(7) L. VI, t. 5, l. 1, 2, 3; L. VIII, t. 3, l. 3, 4, 6, l. X, t. 3, l. 2.

châtiment, quand bien même elle n'avait pas été suivie d'exécution (1). L'ignorance des lois n'était pas une excuse valable (2). La loi faisait une distinction entre les complices et le principal auteur (3). Tout méfait commis par un homme libre à l'instigation de son patron, ou par un serf, sur l'ordre de son maître, était imputé à l'instigateur (4).

A l'égard des châtiments, il existait un principe général qui forme le trait dominant de tous les codes germaniques; c'est que tout attentat commis sur un homme libre méritait double peine de l'attentat commis sur un serf ou sur un affranchi (5). L'homme libre pouvait se racheter par une amende, dans les cas où le serf était soumis à un châtiment corporel (6). Dans ceux où l'homme libre encourait un châtiment corporel, la peine était moindre, et le reste se payait en argent; enfin, la mesure du châtiment était réglée d'après la nature du délit, le rang de l'offensé, et celui de l'offenseur.

Parmi les peines en usage, la flagellation était la plus fréquente. L'exécution avait lieu en public; mais elle n'emportait pas toujours l'infamie, qui entraînait la perte du droit de témoignage (7). Une peine infamante était la décalvation, qui ne s'appliquait presque jamais sans la flagellation. Ce supplice consistait à enlever au criminel la peau de la tête; la perte de sa chevelure le privait de la beauté physique, si fort en honneur chez les peuples germaniques (1). Les autres peines corporelles étaient : la perte de la main (2), du nez (3), des yeux (4); la mutilation (5) et enfin la peine de mort, plus usitée chez les Wisigoths que chez aucun autre peuple d'origine germanique; elle était spécialement réservée à la haute trahison, à l'adultère et au meurtre; souvent même, elle était accompagnée de tortures (6); et un certain nombre de crimes entraînaient le supplice du feu (7). Une autre peine généralement répandue, était la perte de la liberté (8). La nature même des châtiments était déjà assez cruelle; mais leur application l'était encore plus. En effet, combien de degrés différents dans les crimes qui entraînent la même peine, la perte de la liberté! Ainsi, la femme libre qui, violant la loi humaine pour obéir à la loi naturelle, osait s'unir à un serf ou à un affranchi, était punie de mort, comme le parricide, ou le criminel d'état. En revanche, la loi n'étendait pas les suites du châtiment sur les héritiers du criminel, et la confiscation ne s'appliquait qu'au crime de haute trahison (9).

L'homicide prémédité sur un homme libre, était puni de mort (10). Quant aux serfs, les Wisigoths étaient habitués à les considérer comme faisant partie intégrante de la pro-

(1) Leg. vis., L. vi, t. 4, l. 2, 6; L. viii, t. 6, l. 3.

(2) L. vi, t. 4, l. 5.

(3) L. vi, t. 5, l. 12, L. vii, t. 1, l. 4, 6, t. 2, l. 17.

(4) Cf. L. viii, t. 1, l. 1, et aussi L. iii, t. 3, l. 8, t. 4, l. 1, 6; L. vi, t. 4, l. 2, 3; L. vii, t. 2, l. 2, 3, 5, 21. Cependant L. vi, t. 5, l. 12, regarde aussi l'exécuteur en quelque sorte comme coupable. Cf. L. iii, t. 3; L. ii, L. viii, t. 1, l. 4.

(5) Par ex. L. vi, t. 5, l. 8; L. viii. t. 4, l. 16.

(6) L. iii, t. 4, l. 16; L. vii, t. 1, l. 1; L. viii, t. 6, l. 3. Cependant il y a aussi des cas où l'homme libre subit les mêmes châtiments corporels que le serf, et paie en outre l'amende; L. vii, t. 2, l. 14, L. viii, t. 4, l. 30.

(7) L. ii, t. 1, l. 18, t. 4, l. 10.

(1) On dit toujours *turpiter decalvari*. L. iii, t. 3, l. 9, l. v, t. 4, l. 11; L. vi, t. 5, l. 12; L. xii, t. 2, l. 14, t. 3, l. 4, 7, *Grimm, Deutsche Rechts-Alterthümer*, p. 102.

(2) Seulement pour les serfs ou les gens de basse extraction; L. vii, t. 5, l. 1, t. 6, l. 2.

(3) L. xii, t. 3, l. 4.

(4) L. iii, t. 5, l. 5, 6.

(5) L. ii, t. 1, l. 7; L. vi, t. 3, l. 7.

(6) Alors on dit par ex. *atrocibus pœnis afflictus turpissima morte perimatur.*

(7) Particulièrement pour les serfs. L. iii, t. 2, l. 2, t. 4, l. 14; L. viii, t. 2, l. 1; L. xi, t. 2, l. 1.

(8) L. iii, t. 2, l. 2, t. 4, l. 7; L. vi, t. 3, l. 1 l. vii, t. 6, l. 2.

(9) Conc. Tol. xvi, c. 10, Leg. vis. L. ii, t. 1, l. 6.

(10) L. vi, t. 4, l. 2, t. 5, *De cæde et morte hominum.*

priété ; aussi le meurtre d'un serf était un tort fait à la fortune du maître, et pour lequel il suffisait d'un dédommagement ; on lui rendait deux esclaves de même valeur que le mort (1). Quant au maître qui tuait son propre serf, il était puni comme meurtrier, quoique moins sévèrement (2). L'homme libre qui tuait un serf sans préméditation, mais par accident, devait au maître la moitié de la somme qu'il aurait payée dans le même cas pour la vie d'un homme libre (3). Car, pour chaque homicide, la question de préméditation était posée, afin de savoir si le coupable méritait la mort. Quant au meurtre accidentel, il n'était que peu ou point puni (4). La loi ne se montrait pas plus sévère pour le meurtre commis dans le cas de légitime défense, quand bien même le coupable eût été proche parent du défunt (5). Quant aux complices d'un assassinat, s'ils n'avaient point pris une part active au crime, ils étaient condamnés à 200 coups de fouet, à la *décalvation*, et de plus, à une amende de 500 *solidi* envers les parents du mort (6). Le propriétaire était responsable des dégats commis par ses bestiaux, comme des actes de ses serfs ; s'il y avait un homme tué, la loi le condamnait à une amende qui variait suivant la condition, l'âge et la naissance du mort. Pour un homme libre, entre vingt et cinquante ans, 300 *solidi* ; passé cet âge, 100 *solidi* seulement ; pour un homme plus jeune, 60 *solidi*. Pour un affranchi, l'amende n'était que de moitié, et pour un serf, on en rendait, comme nous venons de le dire, deux du même prix (7). L'enlèvement d'un homme libre était en certains cas assimilé au meurtre (8).

(1) Leg. vis., L. III, t. 4 ; L. 16, l. VI, t. 4, l. 3, 9, t. 5, l. 12.
(2) Ib. L. VI, t. 5, l. 12, 13.
(3) Ib. l. 9.
(4) Ib. L. VI, t. 4, l. 3, t. 5, l. 1, 2, 3, 7, 11, L. VIII, t. 3, l. 3.
(5) Ib. L. III, t. 3, l. 6 ; L. VI, t. 4, l. 2, 6 ; L. VI, t. 5, l. 19.
(6) L. VI, t. 5, l. 2.
(7) Ib. L. VIII, t. 4, l. 16.
(8) Ib. L. VII, t. 3.

Les blessures et sévices (1) étaient punis d'amendes, dont la loi fixait le montant, afin que chacun sût ce qu'il avait à exiger, et qu'il n'y eût point jour à l'arbitraire. L'homme libre qui donnait à un homme libre un coup sur la tête, lui payait 5 *solidi* ; si la peau était entamée, 10 *solidi*. Pour une blessure jusqu'à l'os, 20 *solidi*. Les mêmes sévices envers un serf étranger se payaient la moitié. L'amende n'était que d'un tiers pour les serfs entre eux, mais en échange ils recevaient 50 coups de fouet. Le serf qui frappait un homme libre, était condamné à la même amende qu'un homme libre dans le même cas, et il recevait de plus 70 coups de fouet (2). Enfin, nous avons une ordonnance de Chindaswinth, portant qu'un homme libre qui fera subir à un autre homme libre la *décalvation*, qui lui appliquera des coups de fouet ou de bâton, qui lui cassera un membre, qui l'attachera ou l'emprisonnera, sera condamné à la peine du talion. Dans le cas où l'offensé voulait s'arranger avec son ennemi, il avait le droit de fixer la nature de la peine. Toutefois, certains délits étaient exemptés de la loi du talion, parcequ'il eût été trop facile d'en abuser. Dans le cas où la violence était la suite d'une rixe accidentelle, il y avait un tarif pour chaque membre : pour un œil, un nez ou une main, 100 *solidi* ; une moindre somme pour un doigt ou une dent. Dans le cas où l'offenseur était un serf et l'offensé un homme libre, le coupable était livré au bon plaisir de sa victime. — Tout homme libre qui mutilait l'esclave d'un autre, recevait 200 coups de fouet, et devait le remplacer par un autre de même valeur. — Toutes ces dispositions étaient applicables aux femmes comme aux hommes, et les juges étaient chargés de faire rendre justice à chacun, selon l'estimation indiquée par la loi (3).

Les Wisigoths faisaient une distinction entre le vol à main armée, et le simple lar-

(1) Leg. vis., L. VI, t. 4, *De contumelia, vulnere et debilitatione hominum.*
(2) Ib. L. VI, t. 4, l. 1.
(3) Ib. L. VI, t. 4, l. 5.

cin; mais l'un et l'autre crime étaient punis moins sévèrement que chez les Romains. Le voleur était condamné à restituer onze fois la valeur de son vol; si la somme était au-dessus de ses moyens, il devenait le serf de celui qu'il avait volé (1). Même peine atteignait les complices d'un vol avec effraction; et ils recevaient 150 coups de fouet à la place de l'amende, s'ils étaient hors d'état de la payer. Celui chez qui on saisissait l'objet ou une partie de l'objet volé, était forcé de déclarer ses complices. En cas de refus, il était condamné, et s'il était de haut rang, il payait une amende de onze fois la valeur de l'objet volé, et recevait de plus 100 coups de fouet; un serf en recevait 200 (2).

Le vol simple était puni moins sévèrement: si le coupable était un homme libre, il remboursait neuf fois la valeur de l'objet volé; six fois, si c'était un serf: l'un et l'autre recevaient de plus 100 coups de fouet. Si l'homme libre était hors d'état de payer la somme, il devenait la propriété du volé; même sort attendait le serf dont le maître refusait de payer l'amende (3). Dans certains cas, l'amende n'était que de sept fois (4), et dans d'autres, que de quatre fois la valeur (5). Quand le voleur était pris sur le fait, on avait droit de le tuer sans forme de procès, si c'était la nuit; si c'était le jour, on ne pouvait le frapper que dans le cas où il se mettait en défense (6). Celui qui recélait sciemment le fruit d'un vol, était assimilé au voleur (7).

Certaines pratiques superstitieuses étaient également considérées comme des crimes (1); c'est à bon droit qu'on rangeait dans cette catégorie la violation des tombeaux (2).

Les différentes sortes de faux sont détaillées assez au long dans les lois; ce n'est qu'une preuve de plus de la décadence de l'antique esprit national (3).

La loi accordait à tout citoyen le droit de se porter comme plaignant (4). En cas de meurtre c'était un devoir de dénoncer le fait aux plus proches parents de la victime (5), et la dénonciation était encouragée. Le délateur avait droit à une récompense (6); s'il était complice du crime, il achetait sa grâce (7). Toutefois un serf n'avait pas le droit de se constituer partie plaignante (8). En cas d'accusation mal fondée, le plaignant était livré à l'accusé, pour en tirer la vengeance qu'il lui plairait (9). En outre, aussitôt que le crime parvenait à la connaissance du juge, il était de son devoir d'informer, quand bien même personne ne se serait porté accusateur (10). Il assignait le coupable ou le prévenu qui devait se présenter aussitôt, sous peine d'être incarcéré, si le crime était grave (11). S'il s'agissait d'un serf, le maître devait le livrer à la justice (12). Le prévenu était admis à se disculper, soit en produisant des témoins, soit en protestant avec serment de son innocence (13). En cas de haute trahison, de

(1) Leg. vis., l. 2. Cf. avec L. VIII, t. 1, l. 6.

(2) Ib. L. VIII, t. 1, l. 10.

(3) Ib. L. VII, t. 2, l. 13. La même peine, celle de payer neuf fois l'objet volé, existait chez les Langobards, les Bavarois et les Alemans. Voyez ces Codes, *Luden*, l. c.; *Leo*, Histoire d'Italie, liv. II, ch. 2, § 2 (dans cette collection).

(4) Leg. vis., L. VI.

(5) Ib. l. 18, L. V, t. 5, l. 3.

(6) Ib. L. VII, t. 2, l. 15. Cf. leg. Burgund. Addit. 1, t. 16, § 2, 3, 4. Bajuv. t. 8, c. 5.

(7) L. VII, t. 2, l. 7, 8, 9, 18.

(1) L. VI, t. 2, *De maleficis et consulentibus eos, atque veneficis.*

(2) L. XI, t. 2, *De inquietudine sepulcrorum.*

(3) L. VII, t. 5, *De falsariis scripturar.*; t. 6, *De falsariis metallorum.*

(4) L. IV, t. 5; L. VI, t. 1, l. 2; t. 5, l. 14.

(5) Ib. L. VI, t. 5, l. 15.

(6) L. VIII, t. 1, l. 4; L. XII, t. 2, l. 14; t. 3, l. 16.

(7) L. III, t. 5, l. 5; L. VIII, t. 1, l. 3.

(8) L. II, t. 4, l. 4; L. V, t. 4, l. 14; L. VII, t. 1, l. 2.

(9) L. VI, t. 1, l. 5

(10) L. VI, t. 5, l. 14; L. III, t. 5, l. 2; L. IV, t. 4, l. 1.

(11) Ib., L. VI, t. 4, l. 8; L. VI, t. 5, l. 12; L. VII, t. 1, l. 5; t. IV, l. 2.

(12) Ib. L. VI, t. 1, l. 1.

(13) Ib. L. IV, t. 4, l. 2; L. VI, t. 5, l. 5. Sur le

meurtre ou d'adultère, circonstances où to noble ou palatin avait le droit de se prter dénonciateur contre ceux de son ordre, le plaignant devait présenter la preuve sur-le-champ, ou bien apporter au monarque ou aux juges royaux une déposition écrite, signée de trois témoins. Alors, si le prévenu refusait d'avouer de bonne grâce, on employait contre lui la question. Mais si son innocence venait à être reconnue, le plaignant devenait son esclave. Toutefois il avait le droit de conclure tout autre accommodement qu'il lui plaisait. La même disposition s'appliquait aux hommes libres. Un noble ne pouvait être mis à la torture pour aucun autre crime; et s'il n'y avait point de preuves contre lui, son serment suffisait pour le disculper. Quant aux hommes libres de moindre condition, ils pouvaient être mis à la question pour un vol au-dessus de cinq cents solidi. Dans le cas où l'accusateur était de moindre rang que l'accusé, celui-ci se disculpait par son serment, s'il n'existait aucune preuve contre lui; et de plus le plaignant était condamné à un châtiment prescrit par la loi (1). Une coutume stupidement barbare était celle qui permettait de donner la question aux serfs, pour en arracher l'aveu des crimes de leur maître; d'autant plus que la déposition des serfs n'empêchait pas l'accusé de se purger par le serment (2). Afin que la torture ne passât pas les bornes, le juge n'avait le droit de la faire appliquer qu'en présence de témoins; et elle ne pouvait aller jusqu'à la mutilation; encore moins jusqu'à la mort (1). L'évanouissement était regardé comme une preuve décisive.

Un autre moyen de conviction, tout-à-fait conforme à l'esprit du siècle, était le jugement de Dieu. La loi désigne sous ce nom l'épreuve de la chaudière (2). A ce propos, voici comment l'évêque *Montanus de Tolède* se justifia d'une manière éclatante du soupçon d'impureté : il mit un charbon dans sa chasuble, et après avoir dit la messe, il le retira encore tout allumé, sans que l'étoffe eût été endommagée le moins du monde (3).

Après l'examen des preuves, le juge prononçait l'arrêt, dans lequel il était enjoint d'adoucir la rigueur des lois (4).

L'accès du trône était libre à tout accusé, et le condamné pouvait implorer la clémence royale (5). Quant au droit de faire grâce, nous avons vu que les rois y avaient renoncé pour les crimes de haute trahison (6).

Après trente ans, il y avait prescription pour tous les crimes (7). L'exécution de l'arrêt devait toujours être publique (8).

---

serment de purification, Voyez L. II. t. 1, l. 19, 20; L. VI, t. 1, l. 2; L. VI, t. 5, l. 12; L. VII, t. 2, l. 23; L. IX, t. 1, l. 4, 8, 9.

(1) Leg. vis., L. VI, t. 1, l. 2.

(2) Les lois portent: « Servos in capite dominorum torquere. » L. III, t. 4, l. 10, 13; L. VI, t. 1, l. 4; t. 5, l. 12; L. VII, t. 6, l. 1.

(1) L. VI, t. 1, l. 2, 5.

(2) Édition de Lindenbrog, L. VI, t. 1, l. 3; édition de Madrid, L. II, t. 1, l. 32.

(3) V. *Ildephons.*, de Vir. illustr., præf., nº 3.

(4) L. XII, t. 1, l. 1.

(5) Leg. vis., L. III, t. 5, l. 2; L. VI, t. 1, l. 6; L. VI, t. 5, l. 14.

(6) L. VI, t. 1, l. 6.

(7) L. X, t. 2, l. 3.

(8) L. VII, t. 4, l. 7.

§ VIII. CONSTITUTION MILITAIRE DES WISIGOTHS.

Chez les Wisigoths, ce n'était pas la propriété qui était la source de l'obligation au service militaire. Tout citoyen avait le droit de porter les armes, et devait son bras à l'état, en échange de la protection qu'il en recevait. Le peuple wisigoth, comme tous les conquérants d'origine germanique, se trouvait distribué en corps d'armée, à la tête desquels était le *dux*, général en chef, qui avait immédiatement sous lui le *comes* (1). Ce dernier avait sous ses ordres le tiufad (2), chef de la tiufadie, ou compagnie de mille hommes, qui se subdivisait en corps de cinq cents hommes, en centuries et décuries (3), commandées par des officiers portant les titres de centurions et de décurions (4). Lorsque les Goths envahirent l'Espagne, la nation n'était qu'un peuple de guerriers dont le courage ne rêvait que combats. Mais après l'accomplissement de la conquête, lorsque l'esprit national se fut endormi dans les loisirs de la paix, on sentit le besoin d'un code militaire et d'une discipline rigoureuse. Comme chacun faisait ses efforts pour s'exempter du service, ou pour déserter les drapeaux, il fut décidé que le tiufad, qui, moyennant une récompense, aurait accordé le congé à quelqu'un de ses hommes, serait condamné à verser entre les mains du *comes*, neuf fois la valeur de la somme reçue; même châtiment pour le centurion coupable du même délit. Si le tiufad n'avait pas reçu d'argent pour manquer à son devoir, il payait encore une amende de trente *solidi*; la même peine proportionnelle s'appliquait au commandant de cinq cents hommes, au centurion et au décurion (1). Tout centurion qui, devant l'ennemi, abandonnait sa centaine, était puni de mort; seulement, s'il parvenait à gagner le sanctuaire d'une église, il en était quitte pour une amende de 300 solidi, et pour redescendre au-dessous du grade de décurion (2). Tout décurion qui ne rejoignait pas le drapeau, et qui devant l'ennemi abandonnait sa décurie, payait au *comes* 50 *solidi* d'amende. Quant au soldat de la tiufadie, qui regagnait ses foyers, sans une permission du tiufade ou du lieutenant, ou qui refusait de rejoindre les drapeaux, il recevait publiquement cent coups de bâton, et payait 10 solidi (3). Lorsque l'armée devait changer de campement, les hommes du roi étaient détachés comme *compulsores exercitùs*, pour veiller à la marche et sommer de partir. S'ils se laissaient corrompre et accordaient un congé à un soldat, ils étaient condamnés à payer neuf fois la valeur de ce qu'ils avaient reçu (4). Quant au tiufad et au centurion, ils inspectaient l'un, sa centurie, l'autre, sa décurie, pour voir si quelqu'un avait tenté de se délivrer du service, soit par des prières, soit au moyen de l'or; le coupable était désigné au *comes* qui prononçait l'amende: le montant en était partagé par le roi aux hommes de la tiufadie (5).

(1) Le *comes* s'appelait aussi comme tel *præpositus hostis*. Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 6.

(2) Sur l'étymologie de ce nom, V. *Grimm*, *Deutsche Rechts-Alterhümer*, 754; *tiufad* et *millenarius* sont synonymes, car le *Fuero Juzgo* traduit aussi, L. IX, t. 2, l. 1: « El que ha en guarda mil caballeros en la hueste. »

(3) Le *quinquagenarius* (al. quingentenarius), *centenarius* et *decanus*, paraissent dans cet ordre. Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 1.

(4) V. *Luden*, l. c., Constitution militaire des Teutsches ou Germains, liv. III, ch. 6; Constitution militaire des Franks, liv. VII, ch. 6; et *Leo*, Hist. d'Italie, Constitution militaire des Langobards, liv. I, ch. 3 (dans cette collection).

(1) Leg. vis.

(2) Ib. l. 3.

(3) L. IX, t. 2, l. 4.

(4) Ib. l. 2, 5.

(5) Ib. l. 5.

Tous ces réglements ne suffisaient pas pour mettre un terme au funeste relâchement qui s'était introduit dans le service militaire. Les révoltes qui éclatèrent sous Wamba, et qui vinrent échouer contre sa fermeté, décidèrent ce prince à créer un nouveau code militaire dont voici les dispositions les plus importantes : « En cas d'invasion, tout évêque, tout prêtre, duc, tiufad ou lieutenant, doit prendre les armes ; tout *gardingus*, en général tout citoyen instruit du danger de l'état, tout homme voisin de la province envahie, est tenu de rejoindre l'armée à la première sommation de son *dux*, de son *comes*, de son tiufad, ou d'un officier quelconque. Tout récalcitrant est déclaré responsable des dommages causés par l'ennemi ; et si le coupable est un ecclésiastique, hors d'état de payer les frais, il est banni par arrêt du roi. S'il est d'un grade inférieur à celui de diacre, il est dégradé, et tombe dans la condition de serf, ainsi que tout laïque, coupable du même crime, qu'il soit noble ou vilain. Leurs biens serviront à réparer le dommage. En cas de rébellion contre la puissance du roi, tout homme qui tarde à répondre à l'appel, prêtre ou laïque, est puni par le bannissement et la confiscation. » Les malades et les infirmes étaient seuls exemptés du service militaire, et encore devaient-ils faire tout ce dont ils étaient capables (1). Une seconde loi de Wamba vient encore renchérir sur la première ; elle est ainsi conçue : « Le jour où le monarque en personne, ou par son ordre, un duc, un comte, déploient l'étendart royal, tout citoyen doit quitter ses foyers pour se rendre au poste qui lui est assigné par le roi, le duc, le comte ou le tiufad. En cas de résistance, les châtiments pour les hautes classes (le duc, le comte et le gardingus) sont le bannissement et la confiscation. Les classes inférieures, à partir du tiufad, sont passibles de peines corporelles, de la décalvation et de l'amende pécuniaire. Ceux qui ne peuvent la payer, perdent leur liberté. Sont exemptés du service ceux qui ont une dispense royale, les adolescents, les vieillards et les malades. Quant aux personnages désignés plus haut, la loi ne se contentait pas de leur présence au camp, ils ne pouvaient y paraître qu'avec un certain nombre de leurs esclaves, bien armés, qui devait se composer du dixième (1). Les ducs, les comtes et les gardinges, romains ou goths, libres ou affranchis, les hommes du roi eux-mêmes n'étaient pas dispensés de cette obligation. Enfin, comme il arrivait sans cesse qu'on ne refusait pas de se rendre à l'armée, mais qu'une fois en campagne, on mettait tout en œuvre pour se soustraire au service, toute manœuvre coupable eut son châtiment. Wamba augmenta aussi la rigueur des édits concernant les ducs, comtes ou tiufades, qui se laissaient corrompre. Si le coupable était de haut rang, il devait rendre au séducteur quatre fois la valeur de ce qu'il en avait reçu, et, de plus, payer au roi une livre d'or. Les gens de moindre extraction perdaient leur liberté, et devenaient la propriété du prince (2).

Toutes ces dispositions nous montrent que le service militaire dépendait uniquement de la convocation royale, et la loi était bien assez sévère pour remplir les cadres d'une armée imposante et disciplinée. Mais l'esprit belliqueux était tellement éteint chez le peuple wisigoth, qu'Erwich, successeur de Wamba, se vit forcé de modifier les réglements de son prédécesseur, parce que, d'après l'exposé des motifs de la loi, une importante fraction du peuple (presque la moitié) se trouvait dans la catégorie des coupables (3).

Du reste, le monarque était chargé de l'entretien de l'armée. Chaque ville ou bourg

(1) Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 8.

(1) Sous ce rapport, les Wisigoths s'écartèrent donc des autres Germains, chez lesquels les esclaves n'avaient pas le droit de porter les armes. *Grimm*, *Deutsche-Rechts-Alterthümer*, S. 340 ; *Luden*, l. c. ; *Leo*, l. c.

(2) Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 9. Quelques manuscrits attribuent à tort cette loi à Erwich.

(3) Conc. Tol. XII, c. 7.

avait des employés spéciaux, chargés des approvisionnements. Le *comes civitatis* devait fournir aux troupes le nécessaire, sous peine d'être dénoncé au commandant, qui le condamnait alors à payer de ses propres deniers le quadruple de la somme (1). Tout dégât commis dans l'intérieur du royaume, toute exaction illicite était punie par une amende du quadruple (2). Le butin fait sur l'ennemi demeurait au vainqueur, et si un Goth réussissait à reprendre le butin fait par l'ennemi, les deux tiers revenaient au possesseur légitime, et le reste était pour le soldat (1).

Les Wisigoths combattaient de préférence à cheval, et alors ils se servaient de l'épée et de la javeline, qu'ils lançaient sans arrêter leurs chevaux (2). Leurs armes défensives étaient le harnais de cuir, la cotte de maille et un grand bouclier. Leurs armes offensives étaient l'épée à deux tranchants, le poignard, la lance, la javeline et la pique (3). Des jeux guerriers étaient leurs passe-temps habituels; et, depuis Sisebuth, ils osèrent affronter les tempêtes sur des vaisseaux de guerre.

§ IX. AGRICULTURE. — EXPLOITATION DES MINES. — COMMERCE. — ÉTAT DES SCIENCES ET DES LETTRES CHEZ LES WISIGOTHS.

Les agréments de la vie sociale, le luxe et la parure, furent inconnus au peuple wisigoth, nourri dans les camps, jusqu'au jour de la conquête. Ces mêmes hommes, qui dans le combat comptaient leur vie pour rien, dédaignaient de grossir par les arts de la paix, par le commerce et le travail, les trésors conquis sur l'ennemi. Ils mettaient leur richesse dans la possession des terres, des troupeaux et des esclaves. — Leurs principales occupations dans la paix, étaient donc l'agriculture et l'éducation des bestiaux; c'est toutefois cette dernière qui paraît avoir eu la préférence; et c'est pour cela que dans le partage du pays, ils se réservèrent les deux tiers des biens fonds, par cette raison que les pâturages exigent des terrains plus étendus que la simple culture. Celle-ci qui est plus pénible, fut abandonnée presque exclusivement aux indigènes. Plus tard, cependant, après que les alliances entre les Goths et les Romains, eurent amené la fusion des deux peuples, cette distinction s'effaça; et comme les enfants avaient tous des droits égaux à l'héritage paternel, il en résulta le morcellement des propriétés, et par conséquent, chaque portion, pour être productive, exigea dès lors de tout autres soins. Dans la suite, l'agriculture prit une telle extension, que dès Théodorich II, l'Espagne exportait ses denrées en Afrique et en Italie (4). Les bras, autrefois réclamés par la guerre, étaient rendus à l'agriculture. Aussi, Erwich se plaignait-il vivement de voir les propriétaires aimer mieux retenir leurs serfs, pour s'enrichir de leur travail, que de les envoyer à l'armée pour la défense de la patrie (5). Le zèle avec lequel la loi encourage l'agriculture (6) témoigne assez de la prédilection des Wisigoths pour ce genre d'occupation. — Les champs étaient défendus contre les empiètements des voisins, par des rangées d'arbres et par des bornes (7). Les troupeaux étaient enfermés dans des enceintes entourées de fossés ou de haies vives (8); le maître ne devait laisser qu'un étroit sentier pour le passage des bestiaux (9). Et afin de ne pas arrêter la crue des

(1) Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 6. Ces magistrats s'appelaient *errogatores annonæ*.

(2) Leg. vis., L. VIII, t. 1, l. 9.

(1) Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 7.

(2) *Isid. Hisp.*, Recapit. in Gothorum laudem.

(3) Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 9.

(4) *Cassiod.*, Var., V, 35.

(5) Leg. vis., L. IX, t. 2, l. 9.

(6) L. VIII, t. 2, 3, 4, 5, 6.

(7) L. X, t. 3, *De terminis et limitibus*.

(8) L. VIII, t. 4, l. 25.

(9) La première trace du droit de pacage, si

prairies, il y avait certains temps de l'année où le pacage était interdit (1). Toutefois, les voyageurs avaient le droit de laisser paître leurs chevaux et leurs bœufs dans les prés non enclos; mais encore leur était-il défendu de séjourner plus de deux jours dans le même lieu, et d'abattre de grands arbres sans la permission du propriétaire (2). Les champs sans possesseurs n'avaient point de clôture; tout le monde pouvait y mener paître ses troupeaux (3).

Les Wisigoths connaissaient également la culture de la vigne, de l'olivier, des arbres fruitiers, et même la plantation des forêts(4). D'après les peines prononcées contre les destructeurs d'arbres, on peut juger quelles étaient les espèces les plus estimées. Voici le tarif : pour un arbre fruitier, 3 *solidi;* pour un olivier, 5 *solidi;* pour un gros chêne, 2 *solidi;* pour un petit chêne, un seul *solidus;* et pour les autres arbres de grosse espèce, 2 *solidi* (5). — Pour un cep de vigne endommagé, on en devait rendre deux de même valeur (6). Les bois de chênes étaient consacrés à la nourriture des porcs, et on pouvait les mener paître dans les bois étrangers, moyennant une rétribution d'un dixième (7).

On lit aussi dans les lois nombre de dispositions relatives à l'éducation des bestiaux. Quiconque rencontrait des animaux égarés, devait en prendre soin comme des siens propres, et faire savoir la chose à l'évêque, au juge du canton, ou à l'assemblée communale. Quiconque les retenait ou les vendait, était considéré comme un voleur (8). — Il fallait que le commerce des abeilles fut bien estimé chez les Wisigoths, puisque tout voleur d'abeilles était condamné à payer neuf fois la valeur de l'objet, et à recevoir 50 coups de fouets, par dessus le marché (1).

Afin de mettre les champs en plein rapport, et les moulins en mouvement, le pays était coupé de canaux artificiels (2).

L'exploitation des mines, poussée si activement par les Carthaginois, les Grecs et les Romains, paraît avoir été complètement négligée par les Wisigoths. Cependant, on faisait encore le lavage de l'or dans le Tage (3). La Galice avait ses mines de plomb; la Cantabrie, ses mines de vif-argent. Obsidian servait à la préparation des miroirs (4). Les monnaies gothiques, que le temps nous a conservées, sont d'or pour la plupart, mais de bas aloi, et d'un mauvais coin (5). La livre d'or contenait 12 onces; l'once valait 6 *solidi;* le *solidus*, 3 *trémissi;* et le *trémissus*, 8 *siliques*. Ce sont là les seules monnaies dont il soit question dans les lois.

La passion de la chasse n'était pas éteinte chez les Wisigoths; elle paraît néanmoins avoir eu plutôt pour but la destruction des bêtes fauves, qu'un simple délassement; car, les lois recommandent de ne se servir de l'arc et du filet, qu'avec la plus grande circonspection; et jamais, sans prévenir les passants. Il n'était permis d'élever des piéges, que dans les lieux déserts ou incultes, où il ne se trouvait ni route, ni pâturage pour les bestiaux (6).

Si nous voyons dans la loi tant de sages dispositions en faveur des progrès de l'agriculture, il serait inutile d'y chercher aucune trace de mesures prises pour la sûreté ou l'extension du commerce. Nous savons seu-

pernicieux, qui existe encore en Espagne, *de la Mesta*.

(1) Leg. vis., L. VIII, t. 3, l. 12.

(2) L. VIII, t. 4, l. 27.

(3) L. VIII, t. 3, l. 9; t. 4, l. 26.

(4) L. VIII, t. 2, 3, 4, 5, 6.

(5) L. VIII, t. 3, l. 1, 8.

(6) Ib. l. 5.

(7) L. VIII, t. 5, *De pascendis porcis*.

(8) Ib. l. 6, 7, 8.

(1) Leg. vis., L. VIII, t. 6, *De apibus et earum damnis*.

(2) L. VIII, t. 4, l. 3, *De confingentibus molina et conclusiones aquarum ;* l. 31, *De furantibus aquas ex decursibus alienis*.

(3) V. *Isid.*, Etymol., XIII, 21.

(4) Ib., XVI, 22.

(5) Sur les monnaies wisigothes; voyez l'Appendice P.

(6) Leg. vis., L. VIII, t. 4, l. 22, 23.

lement que des marchands étrangers, venant de l'autre côté de la mer, apportaient dans la Péninsule, de l'or, de l'argent, des vêtements et des parures ; mais l'exportation des esclaves leur était interdite (1). D'après l'ancien principe, que chaque peuple devait être jugé selon la loi de sa nation, les différents survenus entre les négociants d'outre mer étaient soumis à ceux de leurs compatriotes établis dans les ports d'Espagne (2). Quant aux Wisigoths, ils ne se faisaient point scrupule d'exporter leurs esclaves, soit par mesure de punition (3), soit simplement afin de s'en débarrasser avantageusement (4). Pour le commerce intérieur, on se servait des fleuves navigables; des travaux spéciaux étaient faits pour les rendre propres à cet usage (5). — L'usure n'était pas inconnue aux Wisigoths; et quoique l'intérêt légal fût fixé très haut (8 p. 0/0), on en exigeait de plus exorbitants encore (6).

La langue et le savoir de la vieille Italie, transplantés de Rome dans la Péninsule, y trouvèrent des esprits disposés à recevoir toute espèce de culture. Les germes de civilisation romaine y prirent de merveilleux développements; si bien que, lorsqu'après la chute de la république, il y eut à Rome disette de grands génies, l'Espagne envoya des maîtres à la métropole.—Ainsi, Corduba (Cordoue) donna le jour à L. A. Seneca, le stoïcien, qui sut si bien sceller sa doctrine par une mort héroïque : Fabius Quintilianus, de Calagurris, ouvrit à Rome une école d'éloquence et de goût, à laquelle Pline le jeune dut son génie. Caius Julius Hyginus, auquel nulle branche de la science n'était étrangère, eut l'honneur d'être nommé par Auguste, directeur de la grande bibliothèque du palais (1). Et si la mort ne permit pas à Lucain de Corduba, de mettre la dernière main à sa *Pharsale*, ce fut un Espagnol, Martialis de Bilbilis, qui prit en main le sceptre de la satire. Il ne faut pas oublier les savants ouvrages de Columelle de *Gades*, sur l'agriculture, et son poème sur les jardins.

La religion chrétienne, opprimée jusqu'alors, étant devenue triomphante sous Constantin, les premiers poètes espagnols prirent pour sujets de leurs chants les louanges du Fils de l'Homme, et les souffrances des martyrs morts pour la foi chrétienne. Le prêtre Juvencus (2) se vit bientôt surpassé par Aurelius Prudentius, poète formé au milieu des orages du monde. Ses chants en l'honneur de la divinité sont remplis d'un parfum de sainteté exquis, et ses hymnes, pleins de feu et de sensibilité, ont immortalisé les souffrances des martyrs.

Le temps avait amené la ruine de tous les établissements fondés sous l'empire pour l'enseignement ; mais comme l'état ecclésiastique exigeait une certaine instruction, ou tout au moins l'intelligence des saintes Écritures, on créa, dans chaque métropole, une école pour les jeunes gens qui se destinaient aux ordres sacrés (3). Les élèves vivaient en communauté, sous la direction d'un chef renommé par ses connaissances et sa moralité. Les textes sacrés et les lois de l'Église étaient le sujet de leurs études (4). Il est à remarquer cependant qu'au VIe siècle l'ignorance du clergé espagnol était si profonde et si générale, que le pape Grégoire-le-Grand ayant recommandé à Licinianus, évêque de Carthago-Nova, de ne point conférer les ordres aux prêtres ignorants, celui-ci fut obligé de lui répondre que, s'il ne suffisait

(1) Leg. vis., L. XI, t. 3, l. 1, 2, 3.

(2) On les appelait *telonarii*. Leg. vis., L. XI, t. 3, l. 2. Le *Fuero Juzgo* traduit *inences*. On voudrait voir en eux le premier exemple de l'institution des consuls; mais il me paraît qu'on ne peut y trouver que l'application du principe général.

(3) Leg. vis., L. VI, t. 2, l. 1.

(4) L. VII, t. 3, l. 3; L. IX, t. 1, l. 10.

(5) L. VIII, t. 4, l. 29 : « Flumina majora... perquæ... quæcumque commercia veniunt navium. »

(6) L. V, t. 5, l. 8.

(1) *Sueton.*, De ill. Grammat., c. 20.

(2) *Hieronym.*, De Vir. illustr., c. 84.

(3) Conc. Tol. II (an. 527), c. 1.

(4) Conc. Tol. IV, c. 24, 25. Ici on trouve : « Ignorantia, mater cunctorum errorum, maxime in sacerdotibus Dei vitanda est. »

pas de savoir que le Christ était mort sur la croix pour la rédemption du monde, il serait fort embarrassé de trouver, dans toute sa province, un homme digne du ministère des autels, et que l'Église serait forcée de se passer de prêtres (1). Plus tard, une loi ordonna que dorénavant l'on ne serait plus reçu dans les ordres, à moins de savoir le Psautier et les hymnes adoptés par l'Église (2). Si donc un certain zèle pour les connaissances se conserva au milieu des ténèbres du moyen âge, ce fut grâce au clergé; c'est lui qui nous a transmis la plupart des trésors de l'antiquité que nous possédons: lui seul avait la science, lui seul l'enseignait. Il entretint, dans le mystère des cloîtres, le flambeau que tant d'orages menaçaient d'éteindre. Si l'on ne considérait que les matières sur lesquelles se portait son ardeur, on serait tenté peut-être de faire peu de cas des services qu'il a rendus; ce n'est pas ainsi qu'il faut les envisager. De stériles spéculations sur les controverses religieuses semblaient, aux savants du jour, les occupations les plus dignes de l'esprit humain; et comme ils ne songeaient pas encore aux autres branches de la science humaine, ils s'en tenaient aux sept arts libéraux de l'école alexandrine. Les enseignements superficiels de Marcianus Capella et de Cassiodore furent posés comme les fondements de la science. Il y eut cependant des exceptions; on vit certains esprits essayer de se livrer à l'étude des lettres, oser même lire dans les ouvrages des anciens; mais la lecture des livres païens fut interdite aux moines par Isidore de Séville, qui les lisait cependant lui-même et savait en retirer tant de fruits (3). Toutefois, la défense d'Isidore était conséquente, et prouvait la connaissance qu'il avait du cœur humain; car comment auraient-ils pu faire abnégation d'eux-mêmes et abjurer tous les sentiments les plus naturels à l'homme, ceux qui se seraient nourris des inspirations sublimes, naturelles et si profondément sociales de l'antique Rome?

Pendant que l'empire d'Occident gémissait sous les mille invasions des peuples germaniques, il ne se trouva pas un homme de génie pour raconter un si grand spectacle, sans préventions, et avec l'impartialité de l'histoire. Le sujet ne demandait cependant pas de brillantes couleurs, il n'y avait besoin que du pinceau de la vérité pour tracer un tableau parlant, un tableau immortel de cette grande décadence du genre humain, qui finit par une si fatale dissolution. Mais le génie de l'histoire s'était retiré comme tous les autres, et il ne restait plus de vestiges de ce talent historique dans lequel les anciens seront éternellement nos maîtres. Précisément à l'époque où le sol espagnol se vit foulé pour la première fois par les hordes germaniques, un prêtre d'Espagne, Orosius (1), disciple de saint Augustin et de saint Jérôme, que, dans sa soif d'instruction chrétienne, il avait été chercher au lieu de sa naissance, entreprit une histoire générale du monde, qui pèche également par le plan et par l'ensemble. En effet, son but était de défendre le christianisme contre ceux qui prétendaient le rendre responsable de la ruine de Rome et des infortunes du temps. Orosius était parti d'un point de vue faux, mais du moins consciencieux. Après lui, l'histoire devint une simple table des faits contemporains, vocabulaire aride, sans âme et sans intelligence. Les premiers auteurs de chroniques furent Julius Africanus, Eusébius, de Cæsarée, et saint Jérôme (Hyeronimus). L'évêque d'Aqua-Flavia (2), Idatius, y joignit le récit aride des tristes événements de

(1) *Liciniani*, Ep. ad Gregor. M. (Esp. sagr., t. v, p. 421 sq.)

(2) Conc. Tol. VIII, c. 8.

(3) *Isid. Hisp.* Regula Monachor, c. 8: « Gentilium libros vel hæreticorum volumina monachus legere caveat: melius est enim eorum perniciosa dogmata ignorare, quam per experientiam in aliquem laqueum erroris incurrere.

(1) *Gennadius*, De Vir. illustr., c. 39.

(2) *Florez* (Esp. sagr., t. IV) montre qu'il l'était, d'après les propres paroles d'*Idatius*, ad. a. 462. Il mourut entre 469 et 474. Cf. *Isid. Hisp.*, De Vir. illustr., c. 9.

son temps, comme il les avait appris par les relations des autres et par sa propre expérience. Johannes, évêque de Gerundum, et Wisigoth de naissance (1), a laissé un ouvrage du même genre, dans lequel il nous raconte les événements contemporains, où il joua lui-même un rôle. A voir le style, on ne croirait pas que l'auteur avait fait à Constantinople un séjour de dix-sept ans employés à apprendre le grec et le latin. A l'époque où le zèle arien de Leuwigild persécutait si activement l'Église orthodoxe, Jean revint dans la Péninsule, où il fonda le cloître de Biclara. — Avec le secours des annales espagnoles, Isidorus Hispalinsis (Isidore de Séville) composa une chronique abrégée, qui embrasse l'histoire depuis la création du monde jusqu'au règne de Sisebuth. Dans une autre œuvre qui se rapproche davantage de la manière de l'antiquité, mais qui est encore bien éloignée de l'esprit des temps modernes, il nous raconte l'histoire des rois wisigoths, vandales et suèves. On regrette d'y trouver tant de flatteries pour les princes et tant de préjugés contre les hérétiques. Le même prélat a laissé une précieuse biographie des pères de l'Église. Quant à l'histoire de l'Espagne sous les Wisigoths, que l'on doit à Maximus, évêque de Cæsar-Augusta, et contemporain d'Isidore (2), il n'en est rien parvenu à la postérité. Enfin, Julien, évêque de Tolède, nous a laissé l'histoire de la glorieuse campagne de Wamba contre l'usurpateur Paulus (3); cet ouvrage, où l'on remarque pourtant une tendance manifeste vers un système historique plus élevé, est écrit dans le style ampoulé du siècle.

Léandre, fils de Sévérianus, Romain établi dans la Carthaginoise, n'était pas Wisigoth de naissance; mais ce n'en fut pas moins l'homme qui eut la plus grande part à la conversion du peuple goth. Il a, de plus, la gloire d'avoir fondé une nouvelle école littéraire. Moine d'abord, puis évêque d'Hispalis, enfin banni par Leuwigild, il se rendit à Constantinople, où il eut quelques liaisons avec Grégoire-le-Grand. Il profita de son exil pour engager une controverse avec les ariens. Grégoire prisait si fort son zèle pour l'Église romaine, que, plus tard, il lui dédia ses *Méditations* sur le livre de Job. Nous avons de Léandre un écrit *sur la Vie religieuse des Femmes*, adressé à Florentina, sœur du prélat, vouée au culte de Dieu; mais son principal ouvrage sont ses *Lettres sur le bien de l'Église;* il s'occupa aussi activement de la réforme de la liturgie (1).

Son plus beau mérite est d'avoir inspiré l'amour de la science à son jeune frère, Isidore (2), son digne successeur au siége d'Hispalis. Isidore était destiné, non-seulement à devenir l'homme le plus savant de son siècle, mais à servir de maître à la postérité, dans toutes les branches de la science. Son savoir est résumé dans un ouvrage en vingt volumes, auquel il donna le titre modeste d'*Étymologie*. Cet écrit ne se borne pas à l'étude aride des mots, c'est une véritable encyclopédie de la science, telle que la comprenait Isidore. La profonde érudition qui règne dans cet ouvrage prouve une rare intelligence des langues grecque, latine et hébraïque, aussi bien qu'une connaissance peu commune de l'antiquité (3). Il est vrai que ses étymologies sont souvent fausses, souvent sans intérêt; que son style n'est ni toujours éloquent, ni même toujours pur. Il est encore vrai que l'auteur ne sait point s'élever à des vues originales, et qu'il s'attache partout à la *division des sciences* qu'avait établie l'école d'Alexandrie. Mais son plan seul suffit pour le mettre bien au-dessus de ses prédécesseurs, Marcianus Capella et Cas-

---

(1) De Scalabis (Santarem). *Isid. Hisp.*, De Vir. illustr., c. 62. Il continue particulièrement la Chronique de Victor Tunnensis.

(2) *Isid Hisp.*, De Vir. ill., c. 65.

(3) *Felix*, Vita Juliani, c. 11.

(1) *Isid. Hisp.*, De Vir. ill., c. 59.

(2) Né vers l'an 560. *Arevali*, Isidoria, t. I, p. 122.

(3) Voyez dans *Arevalo*, l. c., p. 431 sq., les écrivains cités par Isidore.

siodore. Il ne faut pas oublier non plus que tout est relatif. Autre chose est une œuvre qui, au sein des ténèbres de la barbarie, brille seule comme un monument d'infatigable labeur et d'opiniâtres études ; autre chose, le même ouvrage, dans un siècle fécond en productions de tout genre, où la culture de l'esprit est générale, et l'instruction facilitée par une innombrable quantité de ressources. L'œuvre, qui pour le temps dont nous parlons, était étonnante et miraculeuse, parce qu'elle était unique, ne serait dans notre siècle qu'une chose commune et insignifiante. Et de plus, il faut considérer que l'ouvrage d'Isidore fut, non-seulement pour les contemporains, mais plus tard pour le moyen âge, une précieuse encyclopédie qui épargna à ses successeurs la peine de remonter aux sources où il avait puisé. Ce fut aussi un trésor pour la postérité, que son ouvrage sur la *Nature des choses*, qui nous a conservé quantité de fragments de Nigidius, de Varron, de Suétone, etc.... Ses Traités théologiques ne sont pas exempts du mauvais goût de son siècle, mais ils respirent un profond esprit de piété, et prêchent une saine morale. Le même prélat agit puissamment par sa correspondance, sur les esprits de sa trempe, à la tête desquels on peut placer Braulio, évêque de Cæsar-Augusta (1). C'est à ce dernier que nous devons le grand ouvrage d'Isidore, sur les étymologies; car ce fut, sur ses instances que son savant ami l'entreprit (2). Le livre lui est dédié, et il méritait bien cet honneur. Isidore prenait grand plaisir à la lecture des poëtes romains (3), et la langue grecque lui était familière (4). Réceswinth eut recours à son érudition pour rétablir le texte de manuscrits altérés. Nous avons encore de lui une savante lettre au prêtre Fructuosus, où il éclaircit les passages obscurs de saint Jérôme (1).

Le savant Eugenius (Eugène) à qui l'on doit le poëme de Dracontius sur la *Création*, laissa le siége de Tolède au Wisigoth Ildephonse. Comme les plaisirs mondains étaient pour lui sans attraits, le nouveau prélat s'enfonça dans les études théologiques. Le zèle avec lequel il prêcha l'*Immaculée Conception*, parut à ses contemporains si méritoire, qu'ils allèrent jusqu'à croire que la sainte Vierge elle-même l'en avait récompensé (2). Outre bon nombre d'ouvrages théologiques, il entreprit, à l'exemple d'Isidore, une biographie des pères de l'Église (3). Julien ne se montra pas indigne successeur de tous ces savants hommes. C'est le même dont nous avons parlé plus haut, comme historien ; son ouvrage sur la résurrection et la vie future, prouve qu'il était versé dans la langue grecque (4), et le grand nombre de ses œuvres théologiques, témoigne de son érudition en pareille matière. Il s'essaya également dans la poésie, et défendit victorieusement l'Église gothique contre les censures du pontife romain (5). Sa biographie nous a été laissée par son successeur Félix.

L'instruction et le goût des études scientifiques, méprisés par les autres peuples germains comme une occupation indigne de l'homme, trouvèrent de grands encouragements chez les monarques wisigoths. Sisebuth lui-même ne dédaigna pas d'écrire la vie du

(1) *Isid. Hisp.*, Etymol., L. I, II, III.

(2) Il mourut en 651. On trouve sa Vie dans Ildephonse, De Vir. ill., c. 11.

(3) *Braulion.*, Ep. 5, ad Isid.

(4) Dans la Lettre à Tajo (Esp. sagr., t. XXX, p. 331 sq.), il cite Horace, l'Énéide, Ovide, Appius, Térence.

(1) *Braulion.*, Ep. 12.

(2) Ejusd., Ep. 44.

(3) *Cixilæ*, Vita S. Ildeph. (Esp. sagr., t. 5, p. 504.) Juliani, Vita Ildephonsi.

(4) Voy. Ildeph., De Vir. ill. Voy. quelques Discours et quelques Lettres de lui dans *Esp. sagr.*, t. 5, p. 490 sq.

(5) Il donne à cet ouvrage le titre grec *Prognosticon futuri Sæculi*, et dit (Esp. sagr., t. XXIX, p. 446) : « Hoc principaliter huic vocabulum libro dedimus, ut ex meliore et majore parte Προγνωστικόν *futuri Sæculi* appeletur ; » et Felix, *in Vita Juliani* (Esp. sagr., t. 5, p. 487), dit : « (scripsit) Librum de contrariis, quod græce ἀντικειμένων voluit titulo annotari. »

saint évêque Desiderius; il nous reste de ce prince une assez longue correspondance (1). Isidore fait l'éloge de son zèle pour la science, et nous le voyons lui dédier son livre sur la nature des choses, comme à un juge célèbre en pareille matière (2). Ce fut par son ordre que Tajo, successeur de Braulio au siége de Cæsar-Augusta (3) partit pour Rome, afin d'aller demander au pape Martin, un exemplaire des livres de morale du pape Grégoire-le-Grand (4). Tajo eut le bonheur de découvrir l'objet de ses recherches, et d'en rapporter en Espagne un exemplaire qu'il partagea avec Braulio (5). Tajo s'essaya aussi comme écrivain. Nous avons de lui un recueil de sentences tirées des ouvrages de Grégoire-le-Grand et de saint Augustin (6). Réceswinth sut tirer parti du savoir de Braulio, et ce fut ce prince qui lui commanda de revoir le poème de Dracontius.

Les bibliothèques ne manquaient pas en Espagne, comme nous pouvons le voir en nous rappelant la quantité de manuscrits que saint Donat avait rapportés d'Afrique (7). Toute l'érudition d'Isidore peut fort bien avoir été puisée dans les nombreux volumes qu'il avait sous la main; lui-même, dans son grand ouvrage, nous parle avec détail des

(1) *Esp. sagr.*, t. 7, p. 337 sq.
(2) V. ses Lettres dans *Esp. sagr.*, t. VII, p. 318 sq.
(3) Isid. Hisp., Hist. Goth, c. 60. Isid. Pac., c. 6.
(4) Isid. Hisp., De Natura Rerum, ad Sisebutum regem.
(5) Depuis 651.
(6) Isid. Pac., c. 13, raconte comment saint Grégoire apparut à Tajo et lui montra le lieu où étaient cachés les traités; mais Tajo lui-même (Epist. ad Eugenium, episc. Tol., in Esp. sagr., t. XXXI, p. 167,) dit: « Vidimus, vidimus Gregorium nostrum, Romæ positum, non visibus corporis, sed obtutibus mentis. »
(7) Braulion., Ep. 42, ad Tajum (Esp. sagr., t. XXX.

bibliothèques et de leur organisation (1). Chaque cloître avait sa collection de manuscrits (2), et de plus il existait des bibliothèques royales. C'est ainsi que sur la prière de Braulio, nous voyons le prêtre Émilien aller chercher dans la bibliothèque royale du roi, le traité d'Aprincius sur l'Apocalypse; mais il fallait que l'ouvrage fût bien rare, puisque les recherches d'Émilien, se trouvèrent infructueuses (3). Il est à regretter que cette richesse en ressources littéraires soit devenue un trésor inutile, grâce à la prohibition des écrivains profanes; mesure barbare qui dut porter le plus grand préjudice aux sciences.

Tous les écrivains de cette période, romains ou wisigoths, se servent de l'idiôme latin; l'Espagne n'offre pas un seul exemple de livre écrit en langue gothique (4). Cette langue était susceptible de perfectionnement, comme le prouve la traduction de la Bible par Ulfilas. Mais le latin des Wisigoths n'était pas le vieux latin de Rome; il porte le cachet du siècle, et ne dément pas sa parenté avec l'idiôme gothique. La meilleure latinité se trouve dans les ouvrages profonds du bienheureux saint Martin de Dumes (5). Mais aussi n'était-il pas Wisigoth, non plus que Léandre, remarquable par la pureté et la concision de son style. Celui d'Isidore était au moins coulant et facile; mais le style des Wisigoths, Ildefonse et Tajo, est vide et boursoufflé. Braulio et Julien ne surent pas davantage se mettre au-dessus du mauvais goût de leur siècle.

Chez les Wisigoths la médecine était plutôt considérée comme une profession que comme un art; et encore la pratique en était-elle abandonnée aux hommes des basses classes. La loi qui défendait aux médecins de saigner une femme libre sans témoins peut nous donner une idée du peu de considération dont

(1) Tajonis, Sententiarum LL. V. édités par Resco, Esp. sagr., t. 31, p. 171 — 544.
(2) Ildeph., De Vir. illustr., c. 4.
(3) Isid. Hisp., Etymol. VI, 3, 4, 5, 6.
(4) Isid. Hisp., Regula Monachor., c. 8.
(5) Braulion., Ep. 25, 26.

jouissaient les médecins ; et le réglement qui ne leur permet pas de réclamer d'honoraires dans le cas où le malade succombe, montre assez le mépris où l'art était tombé (1). Si la saignée avait des suites fâcheuses pour le malade, le médecin lui devait 150 *solidi* de dommages et intérêts. Si la mort s'en suivait, le médecin était livré aux parents du défunt. Quand il s'agissait d'un serf, il en était quitte pour le remplacer (2). La guérison d'une ophthalmie se payait 5 *solidi* (3). L'étudiant ne devait à son maître que la modique somme de 12 *solidi* (4).

De toutes ces considérations l'histoire impartiale peut conclure que l'esprit des Wisigoths, obscurci par les subtilités théologiques, n'était pas à la hauteur du génie antique et que chez eux, toutefois, les études scientifiques étaient en grand honneur, à la différence des autres peuples germains. Il est vrai que notre siècle, élevé à meilleure école, ne saurait tirer aucun fruit de leurs ouvrages. Mais pour un temps où l'instruction était nulle, c'est beaucoup d'avoir possédé quelques esprits capables de s'occuper de législation, de littérature, et même d'histoire. Pour n'avoir réussi qu'à moitié, l'effort n'en est pas moins méritoire.

§ X. BEAUX-ARTS. — MONUMENTS. — MÉDAILLES ET MONNAIES.

Si les sciences furent cultivées avec assez de succès en Espagne sous les rois wisigoths, il n'en fut pas de même des beaux-arts. Une différence remarquable se manifesta à cet égard entre les deux branches de la grande nation gothique ; car les beaux-arts parvinrent à un certain éclat en Italie sous les Ostrogoths, et l'instruction y fut presque nulle. Tandis qu'on voyait s'élever ici les belles constructions de Théodorich, et l'admirable rotonde de Ravenne, les Wisigoths dégradaient ou laissaient tomber en ruine les monuments que l'Espagne devait à la munificence des empereurs. On pourrait soupçonner peut-être qu'ils ne le faisaient pas autant par mépris pour les monuments eux-mêmes, que par haine contre tout ce qui venait des Romains. Mais il est aussi permis de croire que ces peuples grossiers, habitués à une vie nomade, n'ayant jamais habité dans des villes et ne connaissant guère d'autre occupation que le soin des troupeaux, n'avaient jamais eu beaucoup de temps à consacrer aux arts de pur ornement. Ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est qu'en même temps qu'ils méprisaient comme inutiles, et même comme dangereux les théâtres, les statues, les temples, ils prenaient le plus grand soin des monuments qui avaient pour but immédiat l'utilité publique (1), tels que les ponts, les routes, les aqueducs, etc. Les Goths bâtissaient beaucoup ; mais contre le sentiment de Bossi, tout prouve qu'ils faisaient grand cas de l'architecture, bien que les monuments d'architecture gothique, qui existent en Espagne, appartiennent à une époque postérieure et à une autre nation. L'architecture est au contraire le seul art qu'ils paraissent avoir cultivé. Ils élevaient beaucoup d'églises, de palais, de monastères, et nous ne pouvons nous ranger à l'avis de MM. Pons et Depping, qui pensent que le luxe n'était pas encore assez développé chez cette nation, pour que ces édifices fussent somptueux et magnifiques. A l'appui de son hypothèse, M. Pons nous parle de quelques

(1) Il serait à désirer qu'un homme érudit recherchât, dans les bibliothèques et les monastères d'Espagne, s'il ne serait point conservé quelque part un monument de la langue gothique, peut-être sur des palimpsestes.

(2) S. *Martini Dumiens.*, Opera, in Esp. sagr., t. XV, append. III.

(3) Leg. vis., L. XI, t. 1, *De medicis et ægrotis*, l. 1 ; ib., l. 4. La loi nomme le médecin (ib., l. 5) *hypocrisis*.

(4) Ibid., l. 7.

(1) *Pons*, Viage de España, t. 1, p. 14.

églises de cette époque qui subsistent encore dans les Asturies; elles sont, dit-il, solidement bâties en pierres carrées, mais petites, sombres, sans grandeur ni élégance (1). Le seul mérite qui les distingue, c'est une grande simplicité. Il est possible qu'on trouve dans les Asturies quelques antiques églises qui répondent à cette description, des églises bâties probablement par la dévotion particulière des chrétiens, qui s'étaient réfugiés là après la conquête du pays par les Arabes. Mais tel n'était pas le majestueux temple de sainte Léocadie de Tolède, restauré, ou plutôt relevé par les rois goths, que les historiens nous représentent comme une œuvre d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses; telles n'étaient pas les cathédrales de Séville, de Saragosse, de Merida et d'autres villes, construites par ces rois, ou agrandies et embellies sous leurs règnes. Et quand on nous dit que les conquérants arabes furent émerveillés, en entrant dans les villes, de la magnificence des palais et des églises, il faut bien croire que ces édifices n'étaient pas de si chétive apparence. L'architecture des Goths n'était certainement pas celle qu'on est convenu d'appeler gothique; c'était l'antique architecture romaine corrompue, ou dégénérée; mais les constructions n'en étaient point pour cela moins grandioses. Il est probable que les Goths, tous guerriers à l'époque de l'invasion, n'avaient point amené d'architectes avec eux; mais ils purent employer des artisans espagnols ou des architectes romains qui se trouvaient en Espagne vers la fin de l'empire.

La sculpture était fort négligée des Goths espagnols. Entièrement subordonnée à l'architecture, elle ne s'exerçait que sur des sujets ridicules ou niais, appliqués aux églises et aux tombeaux; le tout était du plus mauvais goût; les figures étaient grossières, mal dessinées, et encore plus mal travaillées. Sur les tombeaux, on sculptait une croix, ou un poisson dont le nom grec faisait allusion à celui de Jésus-Christ (1), un alpha et omega, et autres symboles chrétiens (2). On dit que le plus ancien de ces tombeaux qu'on ait découvert, est de la fin du cinquième siècle : tous les autres sont postérieurs à celui-ci(3). A Talavera de la Reyna on en a trouvé un de marbre blanc, long de huit pieds sur quatre de large, et l'on croit que c'est le plus somptueux des tombeaux de cette époque (4).

Il faut aller jusqu'à la fin du règne des Goths pour trouver quelques monuments dignes d'observation; ce qui doit paraître étonnant, attendu que dans le principe il devait encore rester quelques traces du bon goût apporté dans la Péninsule par les Romains. Deux sculptures, représentant des sujets historiques, ornent le portail de l'église de Saint-Jean de Villanueva; dans l'une d'elles, on voit un guerrier armé, prêt à partir à cheval, tendrement retenu par une femme; dans l'autre, le même guerrier perce de sa lance un ours, qui semble se dresser contre lui. Ces figures dans lesquelles on remarque peu de proportion, mais qui ne sont pas tout-à-fait dénuées d'expression, font allusion à la mort de Favila, tué à la chasse par un ours; et ce fut la princesse Herménésinde, sa sœur, qui fit élever l'église et sculpter les figures en souvenir de ce funeste accident. On le trouve encore représenté dans d'autres monuments de ce temps; ce qui tendrait à faire croire qu'il produisit une grande sensation dans tout le royaume.

Le style des inscriptions s'était altéré avec celui des monuments; les formules simples et nobles des anciens éloges et des anciennes dédicaces ont disparu pour faire place aux phrases entortillées et souvent barbares, destinées à exprimer l'humilité chrétienne.

(1) *Sandoval*, Historia de los Cinco obispos.

(1) Notizia de Cabeza del Griego, dans le troisième volume des *Memor. de la R. Acad. de la Histor.*

(2) Voyez *Masdeu*, España goda, lib. I.

(3) Ibid.

(4) *Moralès*, Cronica de Esp.

Privées de titres, de noms, n'indiquant ni magistrats, ni souverain, ni date précise, n'ayant aucun caractère particulier de style, de langage ou d'écriture, elles ne sont d'aucun secours, soit pour expliquer, soit pour confirmer les faits de cette époque. M. Depping s'arrête sur deux inscriptions semi-barbares du septième siècle (1), l'une de Cadix, l'autre d'Alcazar-de-Sal en Portugal, les trouvant curieuses parce que leurs syllabes finales ont à peu près le même son, et présentent par conséquent un commencement de rime dont l'invention a été faussement attribuée aux troubadours et aux trouvères. « Les vers sont en mauvais latin, dit-il, et leurs consonnances ne sont pas très-exactes, mais on ne peut méconnaître l'intention des auteurs d'avoir voulu faire des rimes (2). C'est une trace de la poésie du Nord que les Goths apportèrent en Espagne, mais qui perdit son éclat sous le climat doux et amollissant de ce pays. » Cette dernière induction n'est pas fondée : l'usage de la rime n'a point été importé par les Goths, et cet auteur aurait pu trouver de nombreux exemples de vers léonins ou rimés dans les antiquités chrétiennes de l'Italie, de la Germanie et peut-être d'autres pays, qui datent de cette époque. La rime, dont quelques érudits prétendent trouver des traces, même dans les meilleurs écrivains latins, parut fréquemment et avec orgueil à l'époque de la première décadence des lettres et de la corruption du bon goût ; elle se conserva pendant tous les siècles de la barbarie, et les trouvères ne firent que l'appliquer avec bonheur à la poésie vulgaire, si même ils ne furent prévenus en cela par les Italiens, et surtout par les Siciliens. L'opinion de M. Depping n'est donc point admissible, bien que les chants de l'Edda, la plus ancienne poésie des bardes, soient rimés. Il avance également un paradoxe, quand il dit que cette poésie perdit de son éclat sous le ciel d'Espagne. Les Goths ne menaient probablement point de poètes dans leurs expéditions et peut-être n'en avaient-ils point dans leur patrie. Ils écrivirent dans la langue du peuple conquis des vers très grossiers, qui ne peuvent donner aucune idée de leur poésie nationale, et les romans poétiques des siècles suivants ne furent point l'ouvrage des Goths. Le mauvais goût qui introduisit les rimes dans les inscriptions, réveilla l'amour des acrostiches, dont on vit beaucoup d'exemples en Espagne, dans le septième siècle. A cette époque d'ignorance, on trouvait beau et merveilleux de disposer les lettres d'une inscription de manière à pouvoir être lue dans tous les sens, à droite, à gauche, en diagonale, etc. L'inscription *Silon princeps fecit*, qui pouvait être lue de trois cents manières différentes (1), offre un échantillon de cette manie qui devint générale.

Parmi les arts manuels, l'orfèvrerie fut certainement celui que les Goths cultivèrent avec le plus de succès. Quoique les mines fussent presque entièrement abandonnées à cette époque, les Goths négligeant cette branche d'industrie comme les autres, l'or devait néanmoins être très abondant, grâce peut-être au butin que les vainqueurs avaient fait dans leurs longues courses à travers toute l'Europe et une partie de l'Asie ; on en faisait un grand usage, surtout pour les vases sacrés et les ornements d'église, parmi lesquels les historiens en citent quelques-uns d'un travail exquis. Depuis que le luxe fut introduit dans la cour des rois goths et dans les ornements des palais royaux, on ne vit plus que des couronnes, des sceptres et d'autres insignes en or, en argent, souvent même enrichis de pierreries et de diamants. On mon-

(1) Voici la première de ces inscriptions :

PARVA DICATA DEO
PARMANSIT CORPORE VIRGO.
HIC SURSUM RAPTA
COELESTI MIGRAT IN AULA.
OBIIT JUNIAS
DECIMO QUARTOVE CALENDAS
HIC ET QUERULIS
ERA DE TEMPORE MORTIS.

(2) *Masdeu*, España goda, t. I, præfacion, ch. 9.

(1) Voyez Depping, vol. II, p. 429.

tre encore en Espagne d'antiques ouvrages d'or et d'argent, admirables par la minutie plus que par la finesse et le bon goût du travail; mais bien loin d'appartenir à l'époque des Goths, ils leur sont postérieurs de quelques siècles, et il ne faut pas s'y laisser tromper.

Les médailles des Goths, tout-à-fait grossières et barbares sous le rapport de l'art, n'offrent pas de meilleures ressources à l'historien. L'envers représente ordinairement une tête, ou plutôt un simulacre de tête, et le revers porte simplement le nom du roi qui fait frapper la pièce (1).

Nous avons essayé de présenter un tableau aussi exact que possible de l'Espagne sous la domination des Wisigoths. Nous avons montré que l'Espagne change complètement de condition et d'aspect à leur arrivée; que les Goths bouleversèrent l'état civil et politique des Espagnols, en s'appropriant une grande partie des terres; qu'ils usèrent d'abord de la victoire avec assez de rigueur, mais qu'après qu'ils eurent adopté le culte des Espagnols, ils formèrent avec eux une société plus intime et plus parfaite. On a vu que le principe de la constitution, l'élection du roi, l'ambition des grands qu'elle nourrissait, le relâchement des mœurs, la perte de l'antique ardeur pour la guerre et les dissentions intestines, ont amené la chute de la puissance gothique. On a vu ensuite dans l'exposition des lois quelle immense influence le clergé exerçait dans leur confection, quel pouvoir il avait dans l'état, et quelle supériorité sa coopération donna au code wisigoth sur les autres codes des nations barbares. Nous savons à quel degré se trouvaient la civilisation, le commerce, les lettres, les arts, et enfin quel était l'état civil, politique et religieux de l'Esgne, à l'époque de l'invasion des Arabes. Nous allons maintenant reprendre leur histoire.

(1) Voyez l'Appendice Q, sur les monnaies des Wisigoths.

APPENDICES

DES TROIS PREMIERS LIVRES.

A.

SANT-IAGO (SAINT-JACQUES).

(PAGE 52.)

« Aprés la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les apôtres allèrent prêcher l'évangile à travers le monde ; et chacun d'eux prit congé, et reçut la bénédiction de la glorieuse Vierge Marie, mère de Dieu. Saint Jacques, frère aîné de saint Jean-l'Evangéliste, comme l'un de ceux qui devaient venir en Espagne, alla voir aussi la glorieuse Vierge pour demander sa bénédiction. La bienheureuse sainte lui dit : « Va, mon fils, accomplis l'ordre de ton maître, et souviens-toi que dans une des villes d'Espagne où tu convertiras le plus grand nombre d'hommes à la foi, tu élèveras une église en mon nom ! » Le saint apôtre quitta Jérusalem, et lorsqu'il fut arrivé en Espagne, il en parcourut plusieurs provinces en prêchant la parole de Dieu. Arrivé à la cité de Saragosse, il y prêcha durant plusieurs jours, et convertit huit hommes à la foi de Jésus-Christ. Or, ceux-ci, afin de mieux s'instruire sur ce qui concernait le royaume du ciel, sortaient de la ville chaque nuit et se rendaient sur les bords de l'Ebre pour y reposer ; et là, après avoir dormi un peu, ils priaient et méditaient ; c'était principalement pour ces deux choses qu'ils avaient quitté le tumulte de la société des hommes. Après qu'ils eurent passé quelques nuits de cette manière, le bienheureux saint Jacques étant avec d'autres chrétiens, tous entendirent une fois à minuit les voix des anges qui chantaient l'*Ave Maria*, et qui commençaient l'office du matin de la glorieuse Vierge. Le bienheureux apôtre se prosterna en voyant la sainte Vierge, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ : elle était sur un pilier, qui semblait de marbre blanc, environnée de myriades d'anges (1). Lorsque les Matines

(1) « Dicta Maria antequam ad cœlos assumeretur cum Jesu-Christo, filio suo et domino nostro, beato Jacobo majori in columna marmorea apparuit, et ab hoc ipsa ecclesia nomen beatæ Mariæ de *Pilori* assumpsit. » Bul. pap. Calixt. III. L'existence de l'église et du pilier est un des arguments employés par Florez (III, 112) pour

furent finies, la glorieuse Vierge appela le saint apôtre, et lui dit: « C'est ici, mon fils Jacques, la place même où il faut bâtir une église en mon honneur. Prends ce pilier, que mon fils ton maître a envoyé, afin qu'il reste ici jusqu'à la fin du monde, et qu'ici de merveilleuses choses soient accomplies par les vertus de mon fils. » Le saint apôtre remercia beaucoup la glorieuse Vierge, et à l'instant la compagnie céleste disparut. Tout ceci se trouve écrit dans la même église, et le pape saint Calixte, selon Florez, le rapporte aussi dans son Livre des Miracles de saint Jacques (1). *Libro de Grandezas y Cosas memorables de España, por el Maestro Pedro de Medina, fol.* CLX.

« Tout ceci est d'une grande autorité, dit le père de l'histoire d'Espagne, Moralès. Qui pourrait douter, si ce n'est un hérétique, de la vérité d'une tradition si uniforme et si ancienne? La relation du martyre du saint à Jérusalem n'est pas moins édifiante. »

Lorsque le glorieux apôtre fut conduit à l'endroit où il devait souffrir le martyre, il se mit à genoux, leva les mains vers le ciel, et ayant fait sa prière, il tendit le cou, et dit: « Que la terre reçoive ce corps mortel qui est fait de terre, dans l'espérance de la résurrection; et puisse le ciel recevoir mon âme immortelle! » Ce qu'ayant dit, le bourreau tira son épée, la leva, la lui rabattit sur le cou et lui coupa la tête. Le sang coula, mais la tête ne tomba point; car par la vertu du Dieu qui était en lui, le glorieux apôtre, avec ses mains qu'il tenait levées vers le ciel, saisit sa tête et la soutint à sa place. Et il resta là à genoux, la tête dans ses mains, jusqu'à la chute du jour, et ses disciples vinrent chercher son corps. Et de tant d'hommes qu'Hérode avait envoyés, aucun ne put arracher la tête des bras du saint. » *Ibid.* f. CXXII.

La translation du corps de Syrie en Espagne est encore plus merveilleuse.

« Le saint apôtre ayant été ainsi décapité, ses disciples prirent son corps pendant la nuit, de crainte que les juifs ne le profanassent, et ils l'emportèrent au port de Joppa. Là ils le déposèrent sur un vaisseau qui, selon quelques-uns, avait été miraculeusement amené pour eux (1), et ils prièrent Notre-Seigneur de diriger leur course vers l'endroit où il voulait que le corps fût enterré. D'autres disent que le saint avait prié ses disciples de transporter son corps en Espagne. » Soit que ce fût par la volonté de Dieu ou celle de l'apôtre, les disciples arrivèrent en Espagne avec le corps; et quoiqu'en venant de la Syrie ils aient abordé sur la côte orientale de l'Espagne, là où la France touche à la Catalogne, ils ne s'y arrêtèrent point, non plus que sur toute la côte qui s'étend depuis là jusqu'au détroit de Gibraltar. Il y avait pourtant beaucoup de villes et de provinces sur ces rivages et sur la Méditerranée. D'où il est aisé de voir que ces saints navigateurs suivaient la volonté et la direction de Dieu. — Moralès, *Cronica general de España*, t. II, fol. 232 (2).

---

prouver la présence de saint Jacques le Majeur en Espagne; il serait peut-être aussi logique de conclure que le pilier a été construit par suite de la tradition.

(1) Voyez la bulle du pape Calixte III, dans Florez, *España sagrada*, III, 435.

(1) « Navim sibi *divinitus* apparatam in littore maris invenerunt. » *Historia compostellana*, lib. I, cap. 1 (*Apud* Florez, *España sagrada*, t. XX). Ecce nata Dei parata affluit navis. — Carta Leonis III (*apud eumdem*, tom. III, p. 407).

(2) Les disciples de saint Jacques, nous dit-on, étaient au nombre de sept. Leurs noms, leur consécration comme évêques par saint Pierre et saint Paul à Rome, vers l'an 63, leur retour en Espagne, avec l'autorisation de célébrer l'office de la messe, les siéges qu'ils occupèrent, leurs succès dans la prédication, tout cela se trouve très-minutieusement détaillé dans Florez. (*España sagrada*, t. III, appendice 6, etc.) Masdeu, *España romana*, VIII, 208, rapporte le tout avec la même confiance, pour ne rien dire des auteurs qui l'ont précédé, tels que Moralès, Mariana, Ferreras, etc.

Un ange du seigneur, dit Medina, précéda le vaisseau, jusqu'à ce qu'il atteignit Iria, maintenant El Padron en Galice.

La raison pour laquelle Notre-Seigneur accorda ces reliques précieuses à ce coin de l'Espagne plutôt qu'à tout autre, c'est parce que c'était l'endroit où le saint avait prêché et séjourné le plus long-temps. Aujourd'hui même on montre encore dans El Padron les lieux où il a le plus résidé, tous ornés d'oratoires ou de croix ou d'escaliers usés par les genoux des pélerins et d'autres signes de dévotion; car les pélerins les visitent et les honorent beaucoup, leur souvenir reposant sur la plus ancienne tradition. L'église où il prêchait et disait la messe possède une fontaine d'eau froide et salutaire, qui coule sous l'autel avec beaucoup de bruit. — *Ibid.*

Le corps, dit-on, ne resta pas long-temps à El Padron; il fut transporté à la ville qu'on appelle maintenant Santiago ou Compostella avec l'arche ou coffre de marbre dans lequel il repose. Cette arche fut aussi façonnée d'une manière surnaturelle; le corps ne fut pas plutôt déposé dessus par hasard qu'elle s'ouvrit d'elle-même, et se trouva parfaitement creusée de manière à former la tombe la plus commode possible. Mais, hélas! les temps de la persécution romaine arrivèrent, et quelques chrétiens cachèrent le corps, personne n'a jamais pu dire où; et il resta caché pendant des siècles, malgré les plus actives recherches des fidèles pour le découvrir. Il aurait pu y rester jusqu'au jour du jugement, si un autre miracle ne s'était opéré.

« Le corps du saint avait été oublié, et sa mémoire était comme perdue dans la Galice pendant plus de cinq cents ans, jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur, cent ans après la destruction de l'Espagne du temps d'Alphonse-le-Chaste, de découvrir le trésor sacré et de le rendre à l'Espagne, pour le bonheur du pays et la gloire de son saint nom. Voici ce que l'on raconte de cette découverte dans l'histoire de Compostelle. Pendant nombre de siècles, un bois épais avait crû sur l'endroit où le glorieux martyr était caché, lequel endroit est le même que celui où il est déposé maintenant, sous le grand autel de sa sainte église. Notre-Seigneur voulant montrer sa faveur à son peuple, fit voir pendant la nuit, à quelques personnes de marque une lumière brillante sur cette montagne. Désirant en savoir davantage, elles s'approchèrent, et non seulement cette lumière leur parut une chose plus qu'humaine, mais encore elles aperçurent des visions célestes, qui les troublèrent beaucoup. Elles allèrent donc trouver l'évêque d'Iria, Théodomir du nom (un saint homme qui méritait que ce fût sa main qui rendît ce précieux trésor à l'Espagne), et lui dirent ce qu'elles avaient vu et remarqué à différentes fois sur cette montagne. Lorsque la nuit fut venue, le saint évêque alla voir ce que ce pouvait être, et ayant aperçu de ses propres yeux la céleste lumière et bien observé l'endroit d'où elle sortait, inspiré par le ciel et rempli de la souveraine espérance que Dieu lui donna, et qu'il reçut avec beaucoup de foi et d'humilité, il ordonna que cette partie de la montagne fût fouillée en sa présence. Le travail ne fut pas plutôt commencé, qu'on découvrit un petit endroit creux, façonné par la main de l'homme en forme de cave, et au fond la fameuse arche ou tombe de marbre, qui renfermait le corps du saint apôtre. Après avoir remercié Dieu d'une si grande faveur, Théodomir se hâta de se rendre auprès du roi don Alphonse-le-Chaste, sous le règne duquel cela arriva, pour lui dire la joyeuse nouvelle; nouvelle qui par son importance ne demandait pas un messager moins vénéré. — *Ibid.* fol. 235.

Le résultat fut, ainsi que nous l'assure la véridique histoire de Compostelle, que le roi transporté de joie d'une si grande marque de la faveur céleste pour lui et son royaume, fit bâtir une église à Compostelle, qu'on appela l'église du Sépulcre de Sant-Iago, à laquelle il accorda un territoire circulaire de trois milles de diamètre et où il transféra le siége épiscopal d'Iria.

Dans les extraits précédents, nous avons préféré les paroles naïves de Medina et de

Moralès à celles du pape Léon III, ou des historiens de Compostelle. On ne peut accuser le premier de vivre dans un siècle crédule ; les relations des derniers se trouvent dans Florez, tom. III et XX, comme nous les avons cités plus haut.

B.

SAINT-EUGÈNE.

(PAGE 52.)

Quelques circonstances relatives aux reliques de ce saint peuvent offrir de l'intérêt au lecteur curieux, et même au lecteur frivole.

Ayant travaillé avec beaucoup de succès dans son diocèse de Tolède, pendant quelques années, ce prélat se rendit dans la Gaule pour visiter son maître, Denys-l'Aréopagite. Lorsqu'il approchait de Paris, des soldats romains lui demandèrent quel Dieu il adorait. « Je suis chrétien, » répondit hardiment le prélat. Il fut à l'instant décapité et enterré, on ne sait où.

Mais Eugène était un trop grand favori du ciel pour que son corps restât à jamais dans l'obscurité. Un certain Hieroldus, homme de distinction, étant malade, un vieillard vénérable lui apparut en songe, et lui ordonna de se lever, d'aller sur les bords d'un lac voisin, d'en retirer le corps d'Eugène, et de l'enterrer avec tous les honneurs convenables. Hieroldus se leva donc, aussi bien portant qu'il l'eût jamais été de sa vie, et accompagné d'une grande multitude, il se rendit près du lac, et en retira le corps dans un état de conservation aussi parfait que s'il venait d'expirer. Il crut qu'aucun lieu n'était plus convenable pour une telle relique que l'abbaye de Saint-Denis ; mais les bœufs qu'il attela ne voulurent pas faire un pas dans cette direction. Quand on les laissa à eux-mêmes, ils se dirigèrent vers un petit champ où l'on érigea une église pour le recevoir. Mais quelques siècles après, ayant été porté à l'église de Saint-Denis et déposé sur le grand autel, il refusa de retourner à son premier lieu de repos ; aucune force humaine ne put le faire changer de place. On en conclut que le disciple voulait rester avec le maître. Les moines alors l'enlevèrent facilement de l'autel, et le déposèrent dans une chapelle du monastère.

La désolation du peuple de Tolède fut extrême quand il entendit raconter ces merveilleuses choses. On agita la question de savoir comment on pourrait obtenir une portion de cette relique précieuse. Le roi de France se laissa persuader avec quelque difficulté d'envoyer un bras ; et un jeûne solennel fut institué pour célébrer chaque année le jour de son arrivée. Enfin du temps de Henri de Valois, Philippe II fut assez heureux pour obtenir le reste du corps, qui depuis a toujours enrichi le trésor des reliques de cette ancienne cathédrale (Extrait de Moralès).

C.

LA PRINCESSE RICHUNDE.

(PAGE 98.)

Chilpérich, roi des Franks, était convenu d'accorder sa fille Richunde au prince Reccared : des deux côtés on s'était envoyé des ambassadeurs pour régler la dot, que le prince devait donner à sa fiancée selon la coutume des Goths. Dans ce moment Leuwigild fut obligé de se mettre en campagne, pour étouffer la révolte de son fils aîné, et les négociations furent suspendues.

Lorsque la guerre fut terminée, une nouvelle ambassade fut envoyée de Tolède à la cour de Chilpérich, pour hâter la conclusion du mariage. Toutes les difficultés étaient aplanies, et les nobles wisigoths étaient sur le point de s'en retourner, emportant le plein consentement de Chilpérich pour la célébration immédiate de la cérémonie, lorsque la mort inattendue d'un prince frank, frère de la fiancée, força le père à demander que la cérémonie fût de nouveau différée.

Lorsque le temps consacré au deuil fut expiré, Leuwigild envoya une autre députation pour amener la princesse à sa cour. Chilpérich voulant qu'elle se présentât à ses futurs sujets avec une magnificence digne de sa race, lui fit les plus riches présents et fixa le jour du départ au 1er septembre 584. Son cortége se composait de cinquante chariots et de quatre mille personnes. Mais il paraît qu'aucun de ses compagnons ne se souciait beaucoup du voyage. Ils redoutaient tellement la férocité des Goths, que les uns cherchèrent à se soustraire à cette obligation pénible, les autres firent leurs testaments comme s'ils allaient à une mort certaine, quelques-uns même se pendirent de désespoir ; tout Paris était dans la consternation et le deuil.

Enfin la cavalcade sortit de la capitale ; mais à peine avait-elle fait quelques pas, qu'un accident arriva au chariot qui portait la princesse et l'obligea de s'arrêter pour attendre que le mal fût réparé. Puis vint une députation de Childebert, oncle de la princesse, qui protesta contre le mariage au nom du roi, et demanda qu'elle revînt sur ses pas. Cependant après quelques délais, le cortége continua sa route. Mais à quatre lieues de Paris, cinquante des gardes de la princesse, qui étaient probablement gagnés par Childebert, décampèrent pendant la nuit avec cent chevaux chargés d'effets précieux et richement caparaçonnés. Malgré cette contrariété, la princesse poursuivit son chemin; mais les désertions se multiplièrent à un tel point, qu'elle n'en conservait plus qu'un petit nombre, lorsqu'elle approcha du midi de la France, et qu'elle fut obligée d'envoyer demander à son père des troupes pour la protéger contre les insultes du peuple, qui n'approuvait ni le mariage, ni les dépenses qu'il occasionait. Comme les paysans étaient tenus de fournir au cortége des bêtes de somme, des provisions, le logement et des gardes, il est facile de s'expliquer leur mauvais vouloir.

Avec les troupes qu'on lui envoya, la princesse atteignit enfin Toulouse. Là on jugea qu'il était convenable pour elle de séjourner quelque temps, en attendant que l'on eût fait des préparatifs pour le passage des Pyrénées, mais au moment même où ces préparatifs étaient terminés, elle reçut la nouvelle de la déposition et de la mort de son père. Presque en même temps arriva un puissant comte du pays avec une forte troupe de cavalerie, qui la dépouilla de

tout ce qui lui restait ; comme cela devait arriver, elle fut promptement abandonnée de tous ses gens, et resta seule dans une ville étrangère, sans argent, sans amis, et sans habitation. Elle fut forcée de chercher un refuge dans une église, où elle resta quelques mois avant que sa mère Frédégunde pût l'envoyer chercher. L'insouciance de son fiancé, qui devait connaître sa situation et qui négligea d'accomplir son engagement, ne lui fait pas beaucoup d'honneur. Il ne paraît pas que jamais il ait accordé dans la suite une pensée à cette infortunée princesse.

D.

DÉCOUVERTE MIRACULEUSE DES *ÉTHIQUES* DE SAINT GRÉGOIRE.

(PAGE 116.)

Sous le règne de Reccared, le pape saint Grégoire avait envoyé à son ami saint Léandre, oncle de ce prince, la moitié de ses traités de morale, que l'on conservait avec une grande vénération dans la bibliothèque de l'archevêché de Tolède. Chindaswind et le clergé de son royaume désiraient avoir une copie complète de cet ouvrage ; Tayo, évêque de Cæsar-Augusta, fut envoyé à Rome pour en demander une au pape saint Martin. Le grand nombre de manuscrits que renfermait la bibliothèque du Vatican, et plus encore la négligence ou l'ignorance des personnes chargées de découvrir l'inappréciable trésor, furent cause que plusieurs jours s'écoulèrent sans résultat. L'évêque voyant qu'il y avait peu d'espoir d'obtenir l'objet de ses recherches avec la seule aide des hommes, eut recours au ciel auquel il adressa ses prières à cet effet. Un ange lui apparut bientôt, et lui indiqua la place même où était le livre. Le pape, plein d'admiration, finit par vaincre la modestie du prélat qui lui raconta comment la découverte avait eu lieu.

Tayo lui avoua donc qu'un soir il avait demandé au sacristain la permission de veiller dans l'église de Saint-Pierre, et que cette permission lui avait été accordée. Vers le milieu de la nuit, comme il était à genoux devant l'hôtel de Saint-Pierre, priant avec une grande ferveur, tout-à-coup l'église fut remplie d'un lumière céleste, trop glorieuse pour être décrite, et les lampes de l'édifice la réfléchissaient d'une manière étonnante. En même temps il entendit une musique divine produite par le son de plusieurs voix, et vit entrer une brillante troupe de saints. Pendant qu'il restait comme terrifié de l'immense honneur qui lui était ainsi rendu, des prières ayant été dites, deux des corps lumineux s'approchèrent peu à peu de la place où l'évêque priait. Le trouvant presque mort de saisissement, ils le saluèrent avec douceur, et le rappelèrent à ses sens. Alors ils lui demandèrent pourquoi il s'était chargé d'une entreprise si difficile, pourquoi il venait d'une contrée située si avant dans l'occident, pourquoi enfin il avait entrepris un si long voyage? Lorsqu'il eut répondu à toutes ces questions, ils l'encouragèrent par un grand nombre de paroles de consolation, et lui montrèrent l'endroit même où était le petit livre. Il demanda à ces deux saints hommes quels étaient les autres personnages divins qu'entourait comme eux la lumière céleste, et ils lui répondirent : « Pierre, l'apôtre du Christ, et Paul, qui ont occupé le saint siége, et qui tous deux sont ensevelis ici.» Il leur demanda ensuite qui ils étaient eux-mêmes, eux avec qui il avait une conversation si miraculeuse ; l'un d'eux lui répondit qu'il était ce *Grégoire* dont il désirait si ardemment se procurer les

ouvrages. L'évêque s'informa encore si saint Augustin faisait partie de la compagnie céleste qui était avec lui, car les écrits de ce saint ne lui plaisaient pas moins que ceux de saint Grégoire. Celui-ci lui répondit seulement en ces mots : « L'homme célèbre dont tu t'informes, saint Augustin, si fort estimé de tous, occupe une place plus éminente que celle où nous sommes. » Et comme l'évêque allait tomber à leurs genoux, ce bienheureux saint, la lumière et tous les autres saints, disparurent soudainement à ses yeux et à ceux du sacristain. Depuis ce jour, le vénérable Tayo, qui jusqu'alors avait été dédaigné comme un homme inconnu, fut tenu en grande vénération par les successeurs de l'apôtre saint Pierre. » — *Isidori Pacencis Episcopi Epitome*, p. 6 (dans la collection de Sandoval, et d'une manière plus exacte dans *Florez, España sagrada*, tom. VIII).

Telle est en substance la relation du bon évêque de Beja. On apprend avec plaisir que même à une époque si reculée (Isidore écrivait vers le milieu du huitième siècle), la bibliothèque de saint Pierre renfermait un si grand nombre de manuscrits.

E.

L'HABIT DE PÉNITENT.

(PAGE 126.)

Vers la fin du cinquième siècle, dit Masdeu (XI, 272), ou vers le commencement du sixième, l'usage s'établit en Espagne que toute personne assez dangereusement malade pour craindre la mort, recevait la tonsure et prenait l'habit de pénitent, qu'elle s'obligeait de porter toute sa vie, si Dieu lui rendait la santé. Comme cet usage devint bientôt assez général pour jeter une certaine défaveur sur la piété de ceux qui ne s'y conformaient pas, il arriva que quand le malade ou le moribond était dans l'impossibilité de demander l'habit, ses parents ou ses amis le lui donnaient eux-mêmes, et sa soumission à une vie de pénitence devenait ainsi non moins sacrée pour lui que s'il en avait contracté l'obligation de sa propre volonté : on supposait charitablement qu'ayant dans le cœur le pieux désir d'être pénitent, il fallait de toute nécessité qu'il le devînt réellement. Cet usage prévalut jusqu'au règne de Chindaswind, qui, convaincu des nombreux abus auxquels il donnait lieu, ordonna que, dans ce cas, l'obligation imposée par d'autres serait nulle à l'avenir, à moins qu'elle ne fût ensuite ratifiée par le malade, jouissant de la plénitude de ses facultés. Les pénitents de cette classe pouvaient rester dans leurs maisons, sans être assujettis aux rigueurs du cloître; mais ils étaient obligés de porter pendant toute la vie la tonsure et l'habit monastique, de fuir les affaires et les plaisirs du monde, et de mener une vie chaste et exemplaire. S'ils étaient célibataires, ils ne pouvaient s'engager dans les liens du mariage; si mariés, les droits et les priviléges de leur état leur étaient interdits; en un mot, quoique ne vivant pas dans le cloître, ils faisaient cependant partie des séculiers, et étaient consacrés à Dieu. »

C'était là une pénitence que s'imposaient non-seulement les personnes qui désiraient expier quelque péché énorme, mais à laquelle se soumettaient volontairement même les individus dont la vie était sans tache, mais qui espéraient par cet acte de surérogation augmenter la somme de leurs mérites. Si le malade mourait de la maladie dont il était atteint, l'intention de son sacrifice était réputée méritoire aux yeux de Dieu; si au contraire il recouvrait la santé, il devenait moine. Un châtiment sévère, tel que l'excommunication ou une retraite rigoureuse dans l'intérieur d'un monastère, était infligé à ceux qui se

mariaient, ou qui usaient de leurs droits d'époux, ou qui abandonnaient l'habit. Toutefois lorsque le pénitent marié était *très-jeune* à l'époque où il avait contracté l'engagement monastique, l'évêque avait le pouvoir, en cas de rétablissement, de lui permettre les plaisirs du mariage pendant un certain nombre d'années, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût atteint un âge qui permît de supposer qu'il aurait assez d'empire sur ses sens pour dompter les désirs charnels. C'est ce qu'on appelait *indulgence* ou *dispensation*, le *debitum conjugale* cessant entièrement par l'effet du nouvel état.

Cette coutume n'est pas encore entièrement éteinte en Espagne; mais comme plusieurs autres du même genre, l'usage s'en affaiblit de jour en jour depuis la révolution française et les rapports plus fréquents des deux nations. Un grand nombre de personnes appartenant aux noms les plus illustres dans les fastes de l'Espagne embrassèrent volontairement la vie monastique, et cessèrent ainsi de faire partie des laïques. De ce nombre fut l'auteur de Don Quixotte.

Tous ceux qui ont lu l'histoire ecclésiastique savent que cette coutume n'était pas particulière à l'Espagne, mais qu'elle s'était répandue dans la plupart des états européens. Le vieil historien de la Pologne, l'évêque Kadlubeck(1), rapporte sur ce sujet une anecdote qui mérite de trouver place ici, tant à cause de ce qu'elle a de plaisant en elle-même que par ses rapports au cas de Wamba.

Une femme ayant de nombreux sujets de plainte et de mécontentement contre son mari qu'elle haïssait mortellement, imagina un singulier moyen de se débarrasser de lui. Un jour elle lui donna une boisson composée du suc d'herbes vénéneuses. A peine l'eut-il prise, qu'il parut non pas ivre, mais comme dans le délire, se tournant de tous les côtés dans son lit, et vomissant beaucoup. Aussitôt sa femme court toute éplorée chez les moines, en criant: « Mes bons maîtres, mon mari se meurt, il a perdu l'usage de la parole; mais tant qu'il l'a conservée, le seul désir qu'il ait manifesté c'était de se faire moine. Dieu me préserve d'être la cause de la damnation de son âme! Je fais vœu d'être chaste tout le temps qu'il vivra, alors même que Dieu lui rendrait la santé. Mais, au nom du ciel, suivez-moi, et donnez-lui l'habit, car il se meurt. » Ses instances étaient si pressantes, que les moines ne purent refuser d'aller avec elle; l'homme fut bientôt rasé, et son chef orné d'une belle tonsure. Le lendemain matin, le mari, revenu de son état léthargique, se réveilla, et grande fut sa surprise, en se tâtant la tête, de se trouver chauve, et de se voir revêtu d'habits monastiques. Lorsqu'il demanda à sa femme l'explication de tout cela, et d'où venait qu'il était déguisé d'une si étrange façon, elle lui répondit en pleurant: « Cher époux, ne te souviens-tu plus comment dans ta dernière maladie tu es devenu moine? C'était le seul objet de tes désirs, quand tes douleurs te tourmentaient si cruellement. Aussi, cher ami, ai-je fait vœu de chasteté (1) par amour pour toi, quoiqu'il me faille désormais vivre seule, comme une veuve inconsolable que je suis! » Et comme il protestait qu'il n'avait nulle envie d'être moine; qu'il voulait continuer de vivre avec elle comme par le passé, elle lui répondit: « Non, non, souviens-toi de mon vœu de chasteté, et de ton engagement dans les ordres religieux. A Dieu ne plaise que jamais un moine couche à mes côtés! N'aurais-tu pas honte, malheureux, d'enfreindre tes promesses? Si tu osais reparaître dans le monde, chacun te traiterait comme un apostat! » Ainsi tant par la crainte

(1) Ce prélat n'est pas l'auteur de cette anecdote; elle est tirée de Philippe de Pergame, écrivain aussi peu connu en France que dans son pays même.

(1) Lorsqu'un homme marié entrait dans les ordres religieux, il ne pouvait prononcer ses vœux qu'après que sa femme s'était solennellement engagée à rester *chaste tout le temps de sa vie*. Si elle se remariait durant la vie de son mari, elle était coupable de bigamie. (Voir, sur ce sujet, le *Fuero Juzgo* et les lois des Partidas.)

du blâme que par la ruse diabolique de sa femme, ce pauvre mari entra dans le cloître, laissant à son épouse sa maison et tous ses biens. — *Vincentii Kadlubkonis Historia Polonica*, lib. III, cap. 28.

Don Miguel Sanchez y Lopez, académicien de Séville, dans sa savante *Dissertacion sobre el Monacato del rey Wamba* (1), soutient que ce monarque n'était pas obligé de tenir l'engagement qu'il avait ainsi contracté. « Profondément intéressé, dit-il, à l'honneur de sa nation, il ne souffrira pas qu'on accuse l'église d'Espagne d'une discipline tyrannique, au point de contraindre un homme innocent (il convient que les criminels d'état, etc., y étaient forcés) à prononcer des vœux solennels. *Masdeu* réfute victorieusement ses arguments et démontre que sa nation ne mérite guère l'honneur que défend avec tant de zèle le savant académicien.

F.

SUR LA SUPRÉMATIE DU PAPE.

(PAGE 127.)

La lettre suivante d'Isidore de Séville à Eugène, archevêque de Tolède, renferme sur ce sujet des choses curieuses.

ISIDORE A EUGÈNE,

ÉVÊQUE TRÈS-CHER ET TRÈS-SAINT.

« J'ai reçu avec plaisir les lettres de Votre » Sainteté, qui m'ont été rendues par Verecund. » Nous rendons de très-humbles actions de » grâce au Souverain Créateur de l'Univers de » ce qu'il vous conserve dans une santé parfaite, pour le bien de son Église; mais afin » de répondre, autant que nous le pouvons, aux » questions que vous nous faites, nous vous » supplions très-instamment de vouloir bien » nous aider de vos prières auprès de Dieu, » pour obtenir de son infinie bonté qu'il nous » délivre des misères qui nous accablent, et » dont nous gémissons tous les jours en sa présence. Bien que je sois convaincu que votre » vénérable fraternité n'ignore pas la résolution » des questions que votre modestie veut bien » nous proposer, et que vous n'avez pas besoin » sur cela de lumières étrangères, cependant, » puisque vous souhaitez de savoir mon sentiment, je vous dirai que l'inférieur ne peut » pas lever la sentence d'excommunication portée par son supérieur, excepté à l'article de » la mort; mais, au contraire, le supérieur a » droit de révoquer la sentence prononcée par » son inférieur. C'est ainsi que les pères orthodoxes l'ont toujours réglé par l'autorité et » l'inspiration du Saint-Esprit; et dire ou faire » le contraire serait d'un très-mauvais exemple, » ainsi que votre prudence le voit bien elle-même, car ce serait comme la hache qui » s'élève contre celui-là même qui s'en sert.

» Quant à ce qui regarde l'égalité entre les » apôtres, saint Pierre a l'avantage par-dessus » les autres; car c'est lui seul qui a mérité entendre de la bouche même de Notre-Seigneur » Jésus-Christ : *Tu es Pierre*, etc. Ce n'est » d'un autre, mais du Fils unique de Dieu et de » la Sainte-Vierge Marie qu'il a reçu immédiatement le premier l'honneur du souverain » sacerdoce dans l'Église de Jésus-Christ. C'est » aussi à lui seul que Jésus-Christ adressa ces » paroles : *Paissez, mes agneaux*, etc., voulant » marquer par ces agneaux les autres prélats de » son Église. Il est vrai que la dignité du sacerdoce et l'autorité qui y est attachée est passée » dans la personne de tous les évêques catholiques, cependant le suprême pouvoir réside » particulièrement, et par un privilége singulier, dans la personne de l'évêque de Rome, » lequel, comme le chef, l'emporte toujours » par-dessus tous les autres évêques, qui sont » comme ses membres. Celui-là donc qui refuse de se soumettre et d'obéir avec respect » au Souverain Pontife, se séparerait de son » chef, et tomberait en quelque manière dans » l'hérésie des acéphales. La sainte Église a

(1) Dans les Mémoires littéraires de l'Académie de Séville, vol. 1, p. 103.

» toujours approuvé et regardé cette doctrine » comme un article de foi, et celui qui ne vou- » drait pas la croire parfaitement, et avec fer- » meté, ne pourrait être sauvé, comme dit » saint Athanase lorsqu'il parle de la foi de la » très-sainte Trinité. J'ai voulu répondre en » peu de mots aux demandes que votre très- » douce charité a eu l'humilité de me faire, et » je n'ai pas voulu m'étendre plus au long, » parce que, comme dit le philosophe: ***Peu de*** » ***mots suffisent à une personne éclairée.***

» Adieu ! »

G.

FABLE DE FLORINDA, OU LA CABA.

(PAGE 136.)

Parmi les dames de la cour du roi Roderich, disent les *modernes* historiens de l'Espagne, il y en avait une d'une rare beauté, nommée Florinda ou la Caba, fille ou femme d'un certain Doyllar, ou don Illan, ou don Julian. Elle eut le malheur de plaire au roi; mais comme elle n'était pas moins vertueuse que belle, elle repoussa ses déclarations avec mépris. Mais les rois, et surtout les rois goths, ne pouvaient éprouver un refus impunément; et Roderich obtint par force ce qu'il n'avait pu obtenir par séduction. Florinda dissimula sa haine mortelle jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'occasion de faire parvenir ses plaintes à son père qui combattait alors contre les Mores. Furieux de l'outrage fait à sa fille et à sa maison, le comte résolut d'en tirer une vengeance dont retentirait toute la terre. Il s'allia aux infidèles, s'engageant à leur livrer la Péninsule entière, à condition qu'il laverait son déshonneur dans le sang de son auteur. Il enveloppa ses projets d'un voile impénétrable, jusqu'à ce qu'il eût arraché sa fille des mains du roi; il alla lui-même la chercher à la cour de Tolède, et fit preuve de tant de respects envers Roderich, que personne ne put se douter qu'il connaissait les torts de ce prince envers lui, et encore moins qu'il était à la veille d'en tirer une vengeance si terrible. De retour à Ceuta *(Septum)*, capitale de son gouvernement, il trouva les Arabes prêts pour l'expédition : il se joignit alors ouvertement à eux, accompagna à Gibraltar l'armée des infidèles, et commença ainsi cette guerre fameuse qui devait se terminer plus tard par l'assujétissement d'une grande nation.

Il est évident que toute cette histoire de Florinda n'est qu'un roman, probablement d'invention arabe, et semblable à mille autres du même genre qui servaient à l'amusement du peuple dans le moyen âge. Le premier qui en fasse mention est le moine de Silos, qui écrivit environ quatre cents ans après l'invasion des mahométans. Nul doute toutefois que le comte Julien n'ait été un des plus actifs et des plus puissants conspirateurs qui appelèrent les Arabes en Espagne.

Le roman chevaleresque de don Rodrigue, autorité à peu près aussi respectable que celle du moine de Silos, nous donne un détail minutieux de cet amour, de ses progrès et de sa fin. Le chapitre 165 nous apprend de quelle manière le roi déclara à la Caba la passion qu'il avait pour elle; le 167, comment il lui demanda ses faveurs; le 168, comment la Caba s'en excusa, prétendant qu'il ne voulait que l'éprouver; le 169, comment le roi l'assura qu'il était sérieux dans tout ce qu'il lui disait; le 170, comment la Caba répondit au roi qu'en cédant à ses désirs elle serait parjure à la reine sa maîtresse; le chapitre 171, comment le roi dit à la Caba qu'étant dame d'honneur de la reine, sa réputation serait à couvert, etc. Florinda toutefois résista aussi long-temps que l'on n'employa que la séduction envers elle.

« Despues que el rey ovo descubierto su

corazon à la Caba, no era dia que la no requiriese una vez o dos, y ella se defendia con buena razon. Empo à la cima, como il rey no pensava tanto como en esto; un dia en la fiesta embio con un donzel por la Caba, y ella vino: y como en esta hora no avia en todo su camara otro ninguno sino ellos todos tres, el cumplio con alla todo loque quiso. Cronica del rey D. Rodrigo, part. I, cap. 165 à 172, fol. 83-84.

D'après l'ensemble de la conversation telle qu'elle est rapportée par cet auteur anonyme, le roi pouvait en effet se croire autorisé à penser que les scrupules de la Caba n'étaient pas invincibles; que le désir était au fond de son cœur, mais qu'elle était retenue par cette pudeur si naturelle à une jeune fille. Et lorsqu'enfin il lui aurait été si facile de jeter par ses cris l'alarme dans le palais, elle étouffa ses gémissements dans la crainte qu'ils n'arrivassent jusqu'à la reine; elle savait « que si ella quisiera dar bozes que bien fuera oyda de la reyna, » et en conséquence, « Calo con loque el rey quiso fazer; y como el rey fizo loque tanto codiciava, etc. »

Southey représente la fille du comte comme un modèle de vertu, et peint Roderich lui-même sous des couleurs non moins favorables. Son poème, de *Roderic*, ou *le dernier des Goths*, est une des productions les plus remarquables de la littérature anglaise moderne.

II.

DES MANUSCRITS D'AHMED-EL-MOKRI.

(PAGE 136.)

Cet auteur étant une de nos principales autorités pour l'histoire des Arabes, nous donnerons ici une courte notice sur sa vie et ses ouvrages.

Abul Abbas Ahmed Ebn Mohammed el Mokri el Mogrebi el Maleki, généralement connu sous le nom d'Ahmed el Mokri, c'est-à-dire, Ahmed le lecteur du Koran, naquit dans la ville de Telemsan en Afrique. Lorsqu'il fut devenu homme et que son éducation fut achevée, il s'établit à Fez. Mais dans le mois de ramadhan de l'an 1027 de l'hégire (septembre-octobre 1618), il se rendit à Kahira pour entreprendre de là un pélerinage aux villes saintes de la Mecque et de Médine.

Il y arriva après un voyage de quatorze mois, et revint à Kahira dans le mohharrem de l'an 1029. De cette ville, il entreprit encore de fréquents pélerinages au tombeau du prophète, et visita même celui du sauveur des chrétiens à Jérusalem, et celui d'Abraham à Damas, où il arriva, l'an de l'hégire 1037. La connaissance parfaite qu'il avait de l'histoire des musulmans en Espagne, connaissance qu'il avait puisée dans de nombreux manuscrits et dans les conversations des habitants éclairés de la ville de Damas, mais surtout les documents qu'il tira du célèbre Lesaneddin, connu, comme écrivain, sous le mom de Ebn Khateb et qu'il donna au vizir Lesaneddin Abu Abdhalla Elsamani, engagèrent celui-ci à le prier d'écrire la vie de cet homme distingué.

Non-seulement Ahmed céda à cette prière, mais il fit plus que ce qu'on lui demandait : il divisa son ouvrage en deux parties, donna dans la première une description et une histoire générale de l'Espagne depuis la conquête des Arabes jusqu'à la prise de Grenade par Ferdinand-le-Catholique; et dans la seconde la vie de ce vizir. Il acheva cet ouvrage l'an de l'hégire 1039 (A.D. 1630), et l'intitula : Haleine parfumée du frais rejeton d'Andalousie et Histoire du vizir andalous Lesaneddin Ebn el Khatib.

Il commença la composition de cette histoire à Kahira, et bien qu'il manquât de ses livres qu'il avait laissés à Fez, il consulta

pour son travail plus de cent écrivains antérieurs, et s'en servit avec tant d'habileté, que non-seulement il fondit en un tout harmonieux leurs récits souvent divers et contradictoires, mais qu'il copia même en grande partie les passages qui concernaient le sujet qu'ils traitaient. Environ la moitié de l'ouvrage comprend les récits tirés des historiens et des géographes ; l'autre, selon la coutume des écrivains orientaux, contient des extraits des poètes arabes.

Ahmed divisa la première partie de son ouvrage en huit livres, terminé chacun par une table des matières en prose rimée. Le premier contient la description de la Péninsule hispanique en général, celle des provinces, des fleuves, des montagnes, des productions naturelles, de l'industrie et des mœurs des habitants, et même l'histoire primitive de l'Espagne, telle que les Arabes la racontent.

Le second renferme l'histoire de la conquête de la Péninsule par Tarek et Muza, et celle des émirs arabes dépendants des khalifes de Damas.

Le troisième expose l'histoire des émirs indépendants de Cordoue depuis Abderrahman el Dakhel, jusqu'à la dissolution de l'empire en plusieurs petites principautés.

Le quatrième renferme une description spéciale de Cordoue, de ses édifices les plus remarquables, de ses maisons de plaisance, etc.

Le cinquième contient l'histoire de plusieurs Arabes espagnols qui ont émigré de la Péninsule dans les pays d'Orient ; il concerne spécialement les savants.

Le sixième au contraire traite des musulmans distingués qui sont venus d'Orient s'établir en Espagne ; plusieurs circonstances relatives à la première conquête se trouvent ici consignées, et particulièrement les faits et gestes de chaque gouverneur dépendant de Damas. On y trouve aussi le portrait des femmes distinguées qui ont passé d'Orient en Espagne.

Le septième livre expose l'état florissant des sciences sous les Arabes, leurs heureures dispositions pour tous les genres de culture intellectuelle, et les merveilleuses productions de leur génie, les monuments qu'ils en ont laissés dans les sciences, dans la théologie, la médecine, la jurisprudence, l'histoire, la poésie, etc. On y trouve également la manière de vivre des savants et de nombreux extraits de leurs ouvrages.

Enfin dans le huitième livre il raconte par quels artifices l'ennemi mécréant parvint à se rendre maître de la Péninsule ; et passe ensuite aux guerres des chrétiens depuis Pélage jusqu'à la prise de Grenade.

La seconde partie de son ouvrage, qui contient la vie de Ebn el Khatib, se divise, comme la première, en huit livres : le premier parle de ses aïeux ; le second rapporte les vicissitudes de sa destinée ; le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième s'occupent de ses œuvres politiques, littéraires et scientifiques ; le septième traite de ses élèves, et enfin le huitième a rapport à ses enfants et à leur éducation.

Il existe en Europe plusieurs copies de cet ouvrage, les unes complètes, les autres défectueuses. La bibliothèque royale de Paris possède deux copies de la première partie, dont Cardonne s'est servi un peu superficiellement pour son histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous les Mores (1). Quelques autres passages en ont été traduits dans le *Journal Asiatique* (2). *Conde*, informé du mérite de l'ouvrage, s'était adressé à Paris pour en obtenir une copie ; mais il mourut sans avoir vu son vœu exaucé (3).

Le savant père portugais João de Souza doit en avoir possédé une autre copie (4).

(1) Paris, 1765.

(2) *Journal Asiatique*, t. IV.

(3) *Conde*, t. I, Prologo, à la dernière page.

(4) Suivant un Mémoire de *Antonio Caetano do Amaral*, dans les *Memorias de Literatura portugueza*, t. VII, p. 64, nota 8, qui contient de graves erreurs et des contradictions, Ahmed a vécu à Grenade vers l'époque de la prise de cette ville par les chrétiens ; il a été l'ami de Lesameddin, et a terminé son histoire en l'an 1628 de l'ère chrétienne.

Une copie de l'ouvrage complet se trouvait dans la collection de manuscrits orientaux du consul anglais à Bagdad (1), M. Rich, qui fut plus tard apportée en Europe, et qui est maintenant, autant que je sache, à Saint-Pétersbourg. Peut-être est-ce de cette copie que le professeur de langues orientales pour la compagnie des Indes, John Shakespear, a tiré la partie proprement historique de l'ouvrage de l'architecte anglais Murphy sur les antiquités arabes en Espagne (2).

Enfin la bibliothèque ducale de Gotha, si riche en manuscrits orientaux, contient, outre plusieurs exemplaires défectueux, une copie complète, très belle et très correcte de la première partie. Elle se compose de 650 feuilles in-folio, et fut achevée dans l'an de l'hégire 1064 (A. D. 1658) par Schemsaddin Mohhammed el Selamuni, et achetée en Orient. C'est ce manuscrit que M. Lembké a consulté pour rectifier plusieurs erreurs des précédents historiens, et donner plus de développements à certaines parties de l'histoire des Arabes espagnols, qui étaient restées obscures.

I.

LA TOUR ENCHANTÉE.

(PAGE 137.)

Roderich, à ce que rapportent l'archevêque de Tolède, Abul Casim, et la chronique fabuleuse, descendit dans un souterrain, ou plutôt ouvrit une tour construite par Hercule, et à l'ouverture de laquelle on croyait que les destinées de l'Espagne étaient attachées. Il n'y trouva que des peintures bizarres représentant des Mores et des Sarrasins, qui, d'après une inscription, devaient sous peu subjuguer l'Espagne.

Comme nous écrivons une histoire, et non un poème ou un roman, nous renvoyons le lecteur curieux de connaître plus en détail cette tour enchantée, aux notes que Scott a mises à la fin de sa vision de don Roderich, et à celles du poème de Roderich, le dernier des Goths, par Southey. Il trouvera dans ces deux ouvrages de nombreuses citations des trois autorités dont nous avons fait mention plus haut.

Une copie de la *Chronica del Rey don Rodrigo* (Fol. Walladolid, 1527), que nous avons sous les yeux, est ornée d'une gravure grossière sur bois, représentant l'ouverture de la tour enchantée. Un homme armé d'une énorme paire de tenailles en brise la porte. A côté de lui paraît Roderich revêtu des insignes royaux; à ses pieds on voit un prélat à genoux, essayant de le dissuader de son entreprise. Un noble Goth, les mains levées vers le ciel, semble tout à la fois exprimer l'étonnement que lui cause la témérité du roi, et l'avertir des conséquences de son audacieuse entreprise. La contenance de Roderich est fière et annonce la résolution.

(1) *Catal. Codd. Oriental.*, qui in Collectione Richiana Bagdadi existunt, livr. III, p. 328.

(2) Voyez History of the mahomedan Empire in Spain, designed as an Introduction to the arabian Antiquities of Spain, by James Cavanah Murphy. London, 1816.

I BIS.

SORT DE RODERICH.

(PAGE 146.)

La plupart des historiens espagnols modernes, et sous cette dénomination nous comprenons tous ceux qui ont écrit depuis Roderigue de Tolède jusqu'à Masdeu, ne veulent pas convenir que Roderich ait été tué par les Mahométans. Quelques-uns d'entre eux prétendent qu'il trouva la mort dans les eaux du Guadalète, en essayant d'échapper à la poursuite des ennemis; d'autres soutiennent au contraire qu'il traversa heureusement cette rivière et se refugia en Espagne où il passa le reste de ses jours dans la pénitence et la prière. Son armure, ses insignes royaux et son noble cheval de bataille, Orélia, furent, dit-on, retrouvés sur les bords du Guadalète, peu de temps après la bataille de Xérès. Ce qui contribua surtout à accréditer cette erreur populaire, fut la découverte qu'environ 200 ans après ce fatal événement, on fit d'un tombeau près de Viseu, en Portugal, et sur lequel était gravée l'inscription suivante :

HIC REQUIESCIT RODERICUS,
ULTIMUS REX GOTHORUM.

Le poème de Scott, qui a pour titre *Vision of don Roderic*, contient sur ce sujet quelques vers pleins de chaleur et de mouvement.

« Ils s'avancent, les voilà ces fiers Arabes au blanc turban ! Vois dans le lointain comme la terre, revêtue d'une robe de neige, gémit sous les pas de leurs nombreuses phalanges ! Vois sous le même étendard réunis et l'habitant infidèle de l'aride Saharah, et le fils de Mahomet et le sectateur d'Allah ! Le Koran ou la mort ! voilà leur cri. Regarde avec quelle ardeur les chrétiens de leur côté s'avancent contre leurs terribles ennemis ! Entends-tu au loin la voix des guerriers qui s'appellent au combat ? Leurs bataillons nombreux se rencontrent dans la plaine : que Dieu et saint Iago protègent l'Espagne !

« Mais, ciel ! la victoire se déclare pour les infidèles; les chrétiens plient ! Leur chef sans courage donne l'exemple de la fuite. Ce lâche couronné abandonne honteusement le champ de bataille. Est-ce toi, Orélia, toi toujours au premier rang, quand la trompette guerrière sonnait la charge, est-ce toi qui fuis le combat ? Dis-moi vers quel lieu, pressé par l'éperon d'un lâche, tu emportes à travers les ronces et les rochers ton maître tremblant ? Ah ! maudit soit l'homme sans cœur, et qu'il périsse atteint par la vengeance divine ! « Silence, s'écria d'une voix terrible le ministre de Dieu, silence ! Prince téméraire, déjà tu n'es plus qu'un fantôme ! »

« Il dit, et le torrent impétueux arrête le fugitif dans sa course. Vainement le roi emporté par la force du courant, essaie de gagner le rivage : homme et coursier, sont également entraînés par le flot rapide, et le fleuve roule leurs corps comme celui de l'obscur voyageur qui, trompé par les ténèbres d'une nuit épaisse, a trouvé la mort dans ses eaux (1). »

Un autre écrivain, mieux versé dans l'histoire et les traditions de l'Espagne, et dont le mérite poétique ne le cède nullement à celui de Scott, a dit : Sur les bords du Chrysus on trouva le char royal de Roderich, son cheval de bataille, la fière Orélia, et ce casque, dont le panache se distinguait toujours au milieu de la plus épaisse mêlée. Le courant rapide l'emporta confondu obscurément

(1) Stan. XX et XXI. — Il y a quatre erreurs dans ces deux stances. Le titre même de l'ouvrage en renferme une : le *don* ne fut en usage que vers la fin du IXe siècle.

avec les autres morts, arabes ou chrétiens, dont ce grand jour vit terminer la carrière.

Mais les fictions de la poésie, quelque brillantes qu'elles soient, doivent faire place à la raison et à la vérité. La découverte du cheval du roi, etc., repose sur des autorités trop contestables pour être accueillie, surtout lorsqu'elle est en contradiction formelle avec le témoignage de deux auteurs contemporains, l'un qui est le continuateur de la chronique de Valclara, l'autre *Isidorus Pacencis*, qui, d'accord sur ce point avec les auteurs arabes, disent en termes positifs que le roi fut tué sur le champ de bataille (1). D'un autre côté, on ne peut également douter, que du temps de l'évêque Sébastien qui rapporte lui-même le fait, on n'ait découvert un tombeau portant l'inscription que nous venons de transcrire. Mais est-il donc impossible de concilier ces deux versions? Ne pourrait-il donc pas se faire que le corps de Roderich, enlevé du champ de bataille par quelque serviteur fidèle, ait été transporté dans une province éloignée où il aurait ensuite reçu les honneurs de la sépulture?

Mais ce qui prouve surtout le peu de créance que méritent, et ceux qui veulent que le roi se soit noyé dans le Guadalète, et ceux qui soutiennent au contraire qu'il le traversa sans accidents, c'est l'impossibilité évidente où il était d'atteindre cette rivière. La bataille dont il est ici question dut nécessairement être livrée en deça de sa rive occidentale; c'est-à-dire dans les plaines de Xérès, car quiconque connaît les localités, doit savoir que les montagnes nombreuses dont est couvert le pays situé au sud de cette rivière, ne permettent pas à deux armées de s'y ranger en bataille. D'un autre côté les Maures s'avançant du sud durent nécessairement occuper le terrain le plus rapproché du Guadalète pour être prêts à recevoir les Goths qui, partis de leur capitale située au nord, marchaient à leur rencontre. Il paraîtrait même, d'après plusieurs passages de la collection de Casiri et de l'ouvrage plus exact de Conde, qu'après la victoire obtenue sur Théudemir, la cavalerie mahométane s'avança jusque vers le Guadalquivir, si même elle n'occupa pas Hispalis, et qu'à l'approche de l'armée nombreuse de Roderich, elle opéra un mouvement retrograde, pour recevoir sans doute des renforts et effectuer sa jonction avec l'infanterie. Or, comment après sa défaite, le roi aurait-il donc pu atteindre le Guadalète sans s'ouvrir un passage à travers l'armée entière des infidèles? Et pourquoi en outre aurait-il dirigé sa fuite vers un pays, où depuis cette rivière jusqu'au mont Calpé, il ne pouvait trouver que des villes et des villages au pouvoir de l'ennemi?

Mais, nous répondra-t-on avec raison, personne n'a jamais supposé que le roi eût pris la direction du sud ou de l'est, mais bien celle du nord ou nord-ouest, en d'autres termes, du Portugal. S'il en est ainsi, comment a-t-il donc pu périr dans le Guadalète? En vérité, les auteurs de cette fable absurde étaient de bien pauvres géographes, sans quoi ils auraient nécessairement substitué le Guadalquivir au Guadalète, un cavalier bien monté pouvant en effet en une heure et demie franchir l'espace qui sépare ses rives des plaines de Xérès. Mais nul homme ne serait assez hardi pour entrepren-

(1) Nous avons déjà cité Isid. Pac.; écoutons maintenant les paroles d'Abu-Abdalla: «Hinc mahometanorum copiis occurrit Rodericus, Romanorum rex, qui prœlio commisso ad amnem Lethen, vulgo Guadalete, haud procul ab urbe Xeres, victus *occubuit. Omniadilarum in Oriente calipharum series* (apud Casiri, tom. 2, p. 182). » Ailleurs il dit ensuite: « Fusis christianorum apud fluvium Guadalete copiis, *interfectoque Roderico,* etc. » *Specimen Plenilunii.* Si on croit que cet auteur est trop *moderne* pour que son témoignage soit d'un grand poids, qu'on écoute el Razi, qui écrivait dans le *troisième* siècle de l'hégire: « *Christianis fusis interfectoque Roderico*, Tudemirus in ejus locum suffectus, etc. » — (Fragmentum Historiæ Hispaniæ, dans la collection précitée, tom. 2, 320.) Mais l'autorité de saint Isidore, écrivain très au courant de tous les événements de son temps, doit suffire pour terminer toute discussion sur ce point.

dre de traverser à cheval un fleuve tel que le Guadalquivir, surtout vers son embouchure.

Les écrivains qui croient que Roderich passa les dernières années de sa vie dans un hermitage, nous ont laissé les récits les plus édifiants de la patience dont il fit preuve au milieu des plus grandes souffrances, et de son courage à résister aux tentations. La chronique chevaleresque consacre plusieurs chapitres à ce sujet. Tantôt c'est le diable qui, sous les traits du comte Julien, cherche à le faire succomber au péché. Tantôt c'est la Caba, puis un ange, etc. Nous renvoyons le lecteur curieux qui n'est pas en état de lire l'original aux notes qu'il trouvera à la fin du poème de Roderich par Southey. Cet illustre écrivain adopte la tradition populaire et représente son héros comme rendu tellement parfait par les souffrances, qu'il n'avait conservé aucune des faiblesses inhérentes à la nature humaine.

K.

ÉPOQUE PRÉCISE DE L'INVASION DES ARABES.

(PAGE 143.)

L'époque de la conquête de l'Espagne par les Arabes a été le sujet de nombreuses controverses parmi les historiens. Mariana et Moret, d'après Rod. Tol. et la chronique générale, la placent en l'an 714 ; les chronologistes Musancius et Laura, en l'an 713; Ferreras et son traducteur, d'Hermilly, en 712; le marquis de Mondejar, Pagi, Masdeu et Gibbon veulent qu'elle ait eu lieu en 711.

Ceux qui ont adopté la première de ces dates ne l'ont évidemment fait que par l'ignorance où ils étaient de l'année *lunaire* des Arabes, qu'ils ont confondue avec l'année solaire des chrétiens. L'année chez les premiers se composait ordinairement de 354 jours, quelquefois de 353 seulement, et jamais de plus 356; tandis que celle des chrétiens est de 365 jours et l'année bissextile de 366; une différence de 10 et 11 jours par an ne laisse pas que d'être importante au bout d'un siècle, puisque, en nombre rond, 97 années *solaires* équivalent à cent années *lunaires*. Or, en admettant avec les meilleurs auteurs arabes, que la bataile de Xérès fut livrée en l'an 92 de l'hégire, tout ce que firent les anciens chroniqueurs fut donc d'ajouter ces 92 années aux 622 de l'ère chrétienne, époque de la fuite de Mahomet de la Mecque à Medine ; de cette manière ils obtinrent, sans beaucoup d'efforts, le nombre 714. Ils ignoraient que ces 92 années arabes n'en faisaient qu'environ 89 de celles des chrétiens ; or, 622+89=711. Ce dernier nombre sera donc celui qui représentera l'époque précise de l'événement mémorable que nous avons rapporté dans le texte. Ce calcul s'accorde parfaitement avec la date que lui assignent le continuateur de la chronique de Valclara, Isidore de Beja et Sébastien de Salamanque, qui tous indiquent l'année 749, année qui correspond exactement avec l'an 711 de notre ère.

Mais s'il suffit d'un faible degré de science pour redresser une erreur grossière d'une année, il n'en est pas de même quand il faut fixer le *mois* et le jour précis où les destinées de l'Espagne furent décidées. Les règles ordinaires sont ici en défaut à cause de la variation des nouvelles lunes dans leurs phases, et de la différence qui existe entre l'année astronomique et civile des Arabes (44 minutes), et celle des chrétiens (48 minutes 48 secondes) et surtout en raison de la difficulté de faire concorder le calendrier de Nicène avec le calendrier lunaire des Arabes.

Le seul moyen d'arriver à cette concordance, c'est de comparer les deux calendriers année par année, mois par mois, jour par jour, en commençant du 15 juillet 622, véritable époque de l'hégire, jusqu'au 11 du mois de xawal de l'an 92 de l'h. Mais qui voudrait entreprendre un pareil calcul? L'époque de la conquête de l'Espagne serait donc probablement restée pour toujours incertaine, si le savant Masdeu ne l'avait fixée d'une manière précise. Dans une série de tables qui occupent plus de 400 pages in-4°, d'un texte très-serré, et où se trouvent indiquées les diverses phases des nouvelles lunes et leur rapport au calendrier de Nicène, non-seulement pendant les 92 années de l'hégire, mais encore depuis l'adoption de ce calendrier en 325, jusqu'aux changements qui y furent introduits par le pape Grégoire en 1582, il démontre de la manière la plus claire que le 11 du mois de xawal de l'année 92 de l'hégire correspond exactement au 31 juillet 711. La chronologie a plus d'obligation à Masdeu et à son guide Pagi, qu'à aucun autre écrivain depuis Usher (1).

Il est inutile, sans doute, de faire remarquer ici combien nous sommes redevables à ce laborieux et savant écrivain, pour la table qu'il a placée au commencement du second volume de son ouvrage. Elle diffère essentiellement de celle que donne Florez. (*España Sagrada*, tom. II, p. 247, etc.) Cette dernière est pleine d'erreurs, et faite sur un plan très-vicieux.

L.

THÉUDEMIR RÉGNA EN MURCIE EN MÊME TEMPS QUE PÉLAGE (PELAYO) DANS LES ASTURIES.

(PAGE 148.)

La confusion qu'offrent les divers récits des chroniqueurs espagnols, relativement aux noms des rois qui régnèrent dans la première moitié du huitième siècle, a donné lieu à de nombreuses discussions parmi les historiens modernes de ce pays. Tandis qu'une opinion, c'est la plus générale, veut qu'aprè un interrègne de cinq ans, Pélage ait été le successeur immédiat de Roderich, une autre place la couronne des Goths sur la tête de Théudemir; une troisième hypothèse a été ensuite imaginée dans le but de concilier ces deux opinions opposées, et l'on a prétendu que Théudemir et Pélayo n'étaient qu'un seul et même individu. Toutefois il faut dire que cette hypothése, en contradiction manifeste avec l'histoire et la chronologie, est trop hardie pour avoir été émise par un Espagnol instruit. Le sujet mérite un examen approfondi, qui trouvera mieux sa place ici que dans le corps même de l'ouvrage.

Ni le continuateur de la chronique de l'abbé de Valclara, ni Isidore de Beja, les seuls auteurs contemporains connus jusqu'à ce jour (Dans Florez, tom. VI et VIII), ne font mention de Pélage. Le dernier de ces deux écrivains dont le témoignage ne saurait être détruit ni même affaibli par la critique la plus sévère, désigne au contraire en termes positifs Théudemir, le même qui avait repoussé les Arabes des côtes de l'Andalousie, comme le successeur immédiat de Roderich (1). Cette assertion est d'ailleurs confirmée par un fragment d'el Razi, qui se trouve dans la collection du savant Casiri, bibliothécaire de l'Escurial. Si après cela il restait encore quelques doutes, il suffirait pour les dissiper entièrement des découvertes récentes de Conde, qui a été assez heureux pour trou-

(1) Masdeu, Historia critica de España, t. XIV. España araba, illustracion 1, p. 5—495.

ver des documents Arabes, dont son prédécesseur Casiri ne soupçonnait même pas l'existence, documents qui prouvent d'une manière incontestable le règne de Théudemir.

Les historiens qui soutiennent que la couronne des Goths passa immédiatement sur la tête de Pélage (et ce sont les neuf dixièmes de ceux qui ont écrit sur ce sujet), suivent les errements de Sébastien, évêque de Salamanque et de l'auteur anonyme de la chronique d'Albelda. Comme ces auteurs écrivaient vers la fin du neuvième siècle, il est impossible de ne pas admettre leur témoignage; car leurs parents ayant pu facilement entendre parler, sinon du couronnement, du moins du règne de Pélage, il n'est pas probable qu'ils eussent commis une erreur si grossière dans leurs chroniques. Et ce qui n'est pas un des traits les moins singuliers de ce défaut de conformité parmi les écrivains nationaux, c'est que d'un côté l'évêque de Béja ne fait aucune mention de Pélage, et que de l'autre ni celui de Salamanque, ni l'auteur anonyme de la chronique d'Albelda ne disent un mot de Théudemir.

Les historiens n'ont pas été médiocrement embarrassés pour concilier ces témoignages en apparence contradictoires. Pierre de Marca, archevêque de Paris, est le premier à notre connaissance, qui ait émis l'hypothèse hardie, que Théudemir et Pélage étaient un seul et même individu, et qu'Athanagild, successeur du premier, n'était pas autre qu'Alphonse Ier. Pellicer et le marquis de Mondejar n'ont pas eu de peine à démontrer l'absurdité de cette hypothèse. Ils font observer avec raison qu'il est nécessaire de distinguer deux choses essentielles dans les récits des anciens historiens, les personnes et les dates. Pélage mourut en 737; Théudemir, à ce qu'il paraît, en 743; Alonso Ier ou le *Catholique*, régna de 739 à 758; Athanagild de 743 à 755. L'archevêque de Tolède ne nous dit pas ce qu'il faut faire de Favila, dont le règne fut intermédiaire entre ceux de Pélage et Froila; mais qu'importe un souverain ou siècle, lorsqu'il s'agit d'une hypothèse? Ce qui achève de ruiner celle-ci, c'est le fait incontestable que pendant que Pélage, Favila et Alonso régnaient dans les Asturies et le royaume de Léon, Théudemir et Athanagild étaient rois tributaires des khalifes de la province de Murcie. Les localités des deux royaumes sont trop clairement désignées dans les ouvrages des écrivains chrétiens et mahométans, pour qu'il puisse exister le moindre doute à cet égard.

Tout absurde que soit cette hypothèse, elle a cependant trouvé des partisans. Le père d'Orléans, écrivain peu scrupuleux (dans son Histoire des Révolutions d'Espagne), l'adopte sans faire connaître les sources où il l'avait puisée, et sans même indiquer d'autorité quelconque. Voltaire à son tour (Essai sur les Mœurs), reproduit la même opinion, mais en observant la même réserve que l'historien jésuite. D'Hermilly, traducteur de Ferreras, la combat dans une note, comme si elle était nouvelle, et qu'elle n'eût pas déjà été refutée par Pellicer et Mondejar.

M.

DE LA PRÉTENDUE TABLE DE SALOMON.

(PAGE 151.)

On se rappelle qu'Aëtius avait envoyé au Wisigoth Thorismund comme portion du butin enlevé à Attila un grand vase d'or pesant 500 livres et incrusté de pierres pré-

cieuses. Ce joyau fut depuis lors si cher aux Wisigoths, qu'ils refusèrent de le laisser livrer au roi frank Dagobert comme prix de son assistance et aimèrent mieux lui donner 200,000 *solidi* (1).

On ne sait rien de positif sur l'origine de ce joyau ; mais les Goths croyaient, à ce qu'il paraît, qu'il avait été enlevé du temple de Jérusalem lors de la prise de cette ville par Titus, puis transporté à Rome, et que lors du pillage de la ville éternelle par les barbares il était tombé entre leurs mains.

On pense que cette table était la même que celle qui fut capturée par les Arabes après la prise de Tolède, et dont Tarek et Muza se disputaient la découverte. On sait que Salomon, fils de David, passe auprès des Orientaux pour un grand faiseur de merveilles; ils lui attribuent généralement la construction des temples et des palais, dont les fondateurs leur sont inconnus, et il était naturel que cette merveilleuse table fût censée venir de lui et portât son nom. Il faut ajouter que suivant leurs historiens, beaucoup de Juifs émigrèrent en Espagne avec le reste de leurs trésors, après la destruction de Jérusalem, et quelques-uns disent même expressément, que cette table sortait des trésors du temple de Salomon. Cependant Ebn Hhajan rapporte une autre tradition sur son origine : selon celle-ci un grand nombre de chrétiens distingués avaient coutume de faire présent de leurs richesses aux églises ; ils donnaient des objets de prix, comme des tables et dés trônes, pour poser les livres des évangiles dans les processions et pour orner les autels; la table trouvée près de Tolède avait probablement été consacrée à cet usage et enrichie par chacun des rois successeurs du donateur.

Tous les Arabes vantent l'immense valeur de la table ; cependant ils s'écartent les uns des autres dans la description qu'ils nous en font ; selon les uns elle était de l'or le plus pur, selon les autres elle se composait de pierres précieuses et était incrustée d'émeraudes et de perles ; la plupart prétendent qu'elle était pourvue de 365 pieds.

Nous avons dit comment cette table fut transportée en Syrie. Walid, le khalife, en fit fondre 36,000 dinars, et dorer les portes de la mosquée à Kaabah, ainsi que les statues du Kaabab elles-mêmes. — Il est difficile de se ranger de l'avis de l'espagnol Marina, qui prétend que tout cela n'est qu'une allégorie, que par table il faut entendre une belle plaine qui, semblable à une belle table placée sur une hauteur, représente la situation de la ville de Medina-Celi ; que c'est à cause de cette situation que les Arabes l'ont nommée la ville de la Table, et que c'est ce surnom lui-même qui a donné naissance à toute l'histoire (1).

M BIS.

SUR LES ARCHEVÊQUES DE TOLÈDE.

(PAGE 167.)

Ce fut Athanagild qui éleva Tolède au rang de capitale du royame wisigoth, mais cette ville n'eut pas immédiatement l'honneur d'être en même temps le siége d'un archevêché. Même après que Reccared eut donné une nouvelle importance à Tolède en y appelant le concile général où il proclama sa con-

(1) Voyez plus haut.

(1) Marina, p. 429. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui encore on trouve de gros morceaux de pierre de jaspe dans les environs de Medina-Celi, d'où Moralès conclut que la table fut trouvée en cet endroit. Voy. *Bowles*,

version à la religion catholique, la ville de Carthagène resta encore le siége de l'archevêché de la province, et *Euphemius* et *Adelphus*, qui vivaient à cette époque, ne portèrent que le titre d'évêques de Tolède. Ce fut le roi Gundemar qui le premier, dans deux synodes provinciaux (610 et 611) fit déclarer Tolède siége métropolitain de la province carthaginoise.

Aurasius fut le premier qui porta le titre d'archevêque; il eut pour successeur (612) *Helladius*, illustre goth, qui avait auparavant rempli un haut emploi à la cour. *Justus*, qui lui succéda, n'occupa le siége archiépiscopal que quatre années (632—636). Il eut pour successeur *Eugenius* Ier, qui se distingua par la pureté de ses mœurs, son esprit et ses connaissances astronomiques. Après lui vint *Eugenius* II (647—658), Goth d'une famille illustre, qui s'était distingué autrefois comme un des généraux les plus expérimentés, et avait occupé le premier rang militaire parmi les ducs. Il était en même temps écrivain et poète distingué.

Ildephonse (658—668), élève de saint Isidore de Séville, fut particulièrement renommé par sa grande éloquence. Il était aussi écrivain : il continua la chronique gothique d'Isidore, écrivit plusieurs ouvrages théologiques, et s'essaya même dans la poésie. Ce fut lui qui contribua le plus à faire honorer en Espagne la sainte Vierge Marie. *Quiritius* (668—680) fut inférieur à Ildephonse sous le rapport de la science, mais il le surpassa de beaucoup comme réformateur de la discipline ecclésiastique; ce fut avec son aide que Wamba établit une meilleure distribution des évêchés et une discipline plus sévère ; aussi le roi paraît-il l'avoir tenu en plus grande estime que les autres métropolitains, de sorte qu'on peut le regarder comme le premier primat du clergé goth.

A sa mort le clergé chercha à mettre à sa tête un homme qui défendît plutôt les intérêts de l'Église que ceux du roi : cet homme estimé aussi du roi Wamba fut *Julien* (680, 690). Il descendait de parents juifs, et ce fut par ses connaissances variées et son grand savoir qu'il arriva à la plus haute dignité ecclésiastique qui fût parmi les Goths. Comme Erwich ne devait qu'à lui seul son avènement au trône, il obtint sous ce roi une si grande considération, que l'on peut affirmer, que ni avant ni après lui, aucun archevêque de Tolède n'en obtint une pareille. Non-seulement tous les ecclésiastiques lui étaient soumis comme au primat du royaume, non-seulement le placement de tous les évêques dépendait de lui, mais encore dans les quatre conciles ou diètes de Tolède tenus sous sa présidence, ce fut lui qui régla toute la constitution ecclésiastique et civile. Lorsque le pape Benoît II, à qui Julien avait envoyé à Rome son écrit intitulé *Apologia fidei*, eut déclaré non orthodoxes quelques passages de cet ouvrage, et ordonné aux évêques d'Espagne de les changer, on vit combien était grande en Espagne l'influence de Julien. Car quoique le pape lui-même eût envoyé un légat en Espagne et pressé fortement les évêques de condamner l'*Apologia fidei* dans le concile convoqué par le roi Egica (688), non-seulement les évêques refusèrent d'obéir, mais ils donnèrent à cet ouvrage leur approbation par un décret et une explication nouvelle, et Sergius, qui pendant ce temps était monté sur le siége papal, jugea à propos de laisser tomber cette dispute.

En aucun temps on ne publia un plus grand nombre de lois contre les Juifs que dans celui où Julien occupa le siége archiépiscopal : il paraît avoir eu beaucoup de part à leur rédaction. Ces lois forment un appendice particulier à la fin du code des Wisigoths; elles sont toutes du roi Erwich. Outre quelques écrits contre les juifs, dont un est aussi attribué à ce roi, il écrivit plusieurs ouvrages théologiques, des lettres, des discours, et composa aussi des cantiques, des épitaphes et des épigrammes. Il se distingua encore comme historien. Sans doute il n'est pas prouvé que la chronique, que nous avons

Introduccion à la Historia natural de España, p. 130 sq.

sous le nom de *Vulsa*, soit de lui, quoique on puisse le conjecturer avec beaucoup de vraisemblance d'après le passage de la conclusion où l'auteur nomme le roi Egica « *son seigneur :* » mais on sait positivement que l'histoire de la première année du règne de Wamba, et de son expédition contre Paulus, a été écrite par lui. C'est le morceau le plus parfait que nous ayons sur l'histoire des Wisigoths en Espagne.

Après la mort de Julien, on éleva à l'archevêché de Tolède (690) *Sisebert*, homme fier et ambitieux, Goth d'origine. Il attaqua avec trop d'ironie les préjugés et la superstition de son temps, pour qu'on pût le lui pardonner. Comme en outre il se montra fauteur de troubles et conspira contre le roi Egica, il fut également haï du roi et du clergé, et déposé par le seizième concile de Tolède (693), ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Bien que généralement on ne fît aucune différence pour l'avancement des autres métropolitains, puisque souvent les abbés passaient des cloîtres à l'archevêché de la capitale, le concile choisit cependant cette fois pour primat le plus âgé et le plus considéré des métropolitains, *Félix*, archevêque de Séville. C'était un homme plein d'esprit et de savoir, qui paraît avoir eu moins d'ambition que son prédécesseur, car la puissance royale, abaissée par les efforts de Julien, se releva sous lui. Malheureusement Félix ne fut que sept ans archevêque (jusqu'en 700), et son successeur *Sisebut* le fut encore bien moins de temps. C'est pour cela qu'on ne le trouve pas ordinairement dans la liste des archevêques de Tolède. On éleva alors sur le siége archiépiscopal vacant, *Gunderich*, homme estimable et rempli de vertus. On rapporte de lui qu'il essaya en vain de détourner de ses vices le roi Witiza ; toutefois, ce ne dut pas être un homme bien ardent et bien décidé, car sous sa présidence, le dernier concile de Tolède prit plusieurs dispositions restrictives de la puissance du clergé. On place sa mort en 707.

Sindered, son successeur, ferme la liste des archevêques de Tolède. Au rapport de quelques écrivains, sa conduite est très-équivoque, et on raconte de lui qu'il accéléra l'immoralité du clergé, en lui donnant le premier l'exemple. On prétend qu'à la chute du royaume wisigoth, il s'enfuit à Rome. Mais d'après d'autres rapports, ce fut *Oppas*, frère de Witiza, qui, déjà archevêque de Séville, fut aussi élu contre la volonté du clergé, primat de l'église gothique ; et, ce qui était contraire à tous les décrets ecclésiastiques, il porta en même temps le titre d'archevêque de Tolède et de Séville. Lors de l'invasion des mahométans, il se montra traître à la patrie, leur livra plusieurs villes, et conduisit lui-même les ennemis de la chrétienté contre les Goths réfugiés dans les montagnes du nord ; ceux-ci, dit-on, le prirent et le tuèrent.

N.

SUR L'*OFFICIUM GOTHICUM*.

(PAGE 183.)

Au quatrième concile de Tolède qui fut tenu en 633 sous le règne de Sisenand, on résolut d'introduire une liturgie générale pour toutes les Églises gothiques de l'Espagne et de la Septimanie ; tous les prêtres étaient tenus de suivre à l'avenir cette liturgie dans la messe et les chants. Le décret (Concil. Tolet. IV, can. 2, dans Colet., t. VI, p. 1450) s'exprime ainsi : Post rectæ fidei confessionem, quæ in sancta ecclesia prædicatur, placuit, ut omnes sacerdotes, qui catholicæ fidei unitate complectimur, nihil ultra

diversum, aut dissonum in ecclesiasticis sacramentis agamus, ne qualibet nostra diversitas apud ignotos seu carnales schismatis errorem videatur ostendere, et multis existat in scandalum varietas ecclesiarum. *Unus* igitur *ordo orandi atque psallendi* nobis per omnem Hispaniam atque Galliam (i. e. Septimaniam) conservetur, *unus modus in missarum solennitatibus*, *unus in vespertinis matutinisque officiis :* nec diversa sit ultra in nobis ecclesiastica consuetudo, quia in una fide continemur et regno : hoc enim et antiqui canones decreverunt, ut unaquæque provincia et psallendi et ministrandi parem consuetudinem contineat.

Comme ce fut l'archevêque Isidore de Séville qui présida ce concile, on croit qu'il est l'auteur de l'ancien Missel (1) ou Bréviaire gothique, qui plus tard se présente sous le nom d'*Officium Gothicum* et aussi sous celui d'*Officium Mozarabicum et Toletanum* (2). On l'appelle aussi *Officium Isidorianium,* de son auteur présumé. Cependant il est extrêmement vraisemblable qu'un pareil officium existait dès avant Isidore; et si l'on en croyait les relations des anciens, on devrait plutôt pencher à regarder l'archevêque Léandre de Séville, prédécesseur d'Isidore, comme l'auteur de cette liturgie, puisqu'on rapporte expressément de lui qu'il s'occupa avec zèle de la forme du culte divin, et qu'il écrivit beaucoup dans ce but (3). Isidore, Ildephonse, Julien, y ont probablement ajouté par la suite.

Du reste cet *Officium Gothicum*, qui s'éloignait de la liturgie romaine dans beaucoup d'usages et de formules, même après la dissolution du royaume wisigoth, fut généralement conservé en Espagne jusque vers la fin du onzième siècle. Alors les papes employèrent tous leurs efforts pour l'abolir. Ils firent leur première tentative au concile de Jacca (1060) dans le royaume d'Aragon, et cet essai fut assez heureux (1). Mais dans la Catalogne on était bien plus attaché à l'ancienne liturgie. Lorsque le pape Alexandre II envoya le cardinal Hugo en Espagne (1064), et en proposa l'abolition dans un concile à Barcelone, les évêques s'opposèrent à ce projet, et envoyèrent trois d'entr'eux au concile de Mantoue, pour y présenter les bréviaires gothiques et tâcher de les justifier (2).

Dans le royaume de Castille et de Léon, où l'on a conservé le plus long-temps l'*Officium Gothicum* (3), la suppression eut lieu par les conseils de Constantia, épouse du roi Alphonse VI, fille du duc Robert de Bourgogne. Comme elle était habituée à la liturgie romaine, la gothique ne lui plaisait pas; elle décida donc son époux à appeler en Espagne Bernard, abbé du cloître de Clugny, et à le faire archevêque de Tolède. Sur ses instantes prières le roi demanda au pape Grégoire VII d'envoyer un légat en Espagne, pour y introduire *l'Officium Romanum*. Le pape dont les désirs s'accordaient si bien avec ce projet, envoya en Castille Richard, abbé de St-Victor-de-Marseille; et quoique le légat du pape, l'archevêque et le roi vissent bien que le clergé, les nobles et le peuple étaient contre l'intro-

(1) Le cardinal Ximenès le fit imprimer pour la première fois à Tolède en 1500 : *Missale mixtum secundum regulam B. Isidori, dictum Mozarabic* (per Alph. Ortiz. Toleti, 1500 f.)

(2) On l'appelle *Mozarabicum*, parce que les chrétiens d'Espagne qui vivaient sous les Sarrazins furent appelés mozarabes, et *Toletanum,* parce qu'il resta le plus long-temps en usage à Tolède.

(3) Isidor. Hispal., De Viris illustrib. sanctæ Eccles., dans Hisp. illustr., t. 2, p. 6 (Leander) *in ecclesiasticis officiis non parvo laboravit studio.*

(1) Mariana, lib. IX, c. 5, dans l'Hisp. illust., II, p. 463.

(2) Mariana, l. c.

(3) Rodericus Toletan., De Reb. Hisp., l. VI, c. 24 (1065) : *Rex* (Ferdinandus I) *cum clericis interfuit matutinis concinens, — et observabatur ibi tunc temporis officium Toletanum.* Luc. Tud., Chronic., p. 77.

duction de la liturgie romaine, ils n'abandonnèrent pas pour cela leur œuvre commencée. Comme c'était autrefois la coutume de recourir aux jugements de Dieu dans les affaires embrouillées, la nombreuse chevalerie réussit enfin à faire décider la chose par un combat singulier. Deux chevaliers furent choisis, l'un par le roi pour combattre en faveur de l'office romain, et l'autre par la chevalerie et le peuple en faveur de l'office gothique. Dès l'abord le premier succomba au grand contentement du peuple assemblé, et la mémoire du vainqueur s'est conservée en Espagne jusque dans les derniers temps, puisque d'anciennes familles se vantent d'en descendre. Mais le roi encore plus excité à ne pas céder par son épouse et par le légat, déclara la chose non décidée, disant que la force brutale ne valait rien en ce cas, que c'était la volonté de Dieu qui devait prononcer, que l'épreuve du feu montrerait de quelle manière le service divin et les chants seraient célébrés à l'avenir en Castille. La révolte des chevaliers et du peuple qui menaçait d'éclater s'apaisa, lorsqu'ils entendirent la décision du roi, car ils croyaient fortement que la divinité favoriserait aussi l'office dont ils honoraient l'auteur ou le correcteur comme un saint.

On allume donc un bûcher en présence du clergé et du peuple, et l'on place dessus deux livres, l'un contenant l'office gothique et l'autre l'office romain. D'après les rapports de l'archevêque Roderigue, la flamme consuma promptement le dernier, et ne nuisit pas le moins du monde au livre goth (1). Le peuple présent à ce spectacle loua hautement le Seigneur de ce qu'il avait favorisé par un miracle leur manière de l'adorer. Mais malgré cette double épreuve le roi resta inébranlable dans sa volonté, et réussit à la faire prévaloir. Au concile de Léon (1091) l'introduction de l'*Ordo Romanus* fut confirmée (1), et en même temps les lettres gothiques ou tolétaines, manière d'écrire formée de l'ancien goth et du latin, furent abolies, et l'écriture romaine déjà usitée en France fut introduite (2).

Cependant plusieurs communautés, et même six églises de Tolède gardèrent l'*Officium Gothicum;* et au temps de Ferdinand-le-Catholique, le fameux cardinal Ximénès fonda à Tolède une chapelle particulière pour cette manière de célébrer le culte divin (3).

(1) L'archevêque Roderigue, de Tolède, décrit avec détails cette épreuve du feu, *De Reb. Hisp.*, l. VI, c. 26 : « Igne consumitur liber officii Gallicani (i. e. Romani) et prosiluit super omnes flammas incendii, cunctis videntibus et Dominum laudantibus, liber officii Toletani illæsus omnino, a combustione incendii alienus. » Mariana, l. IX, c. 18, dit la même chose, d'après Roderich : « Rogo in platea accenso, liber uterque Romanus et Gothicus, in ignem projecti, et Romanus quidem continuo ex igne prosibuit. Id populus victoriam interpretabatur; nam liber alter sub igne et flammis diu permanens illæsus inventus est. » Il est remarquable que Lucas Tudensis ne dit rien de cet événement.

(1) Roderich Tolet., lib. VI, c. 30. Mariana, l. IX, c. 18. Lucas Tudensis, in Chronic. Mundi (Hisp. illustr., t. 4, p. 101), paraît affirmer le contraire : « Statuerunt ut secundum regulam S. Isidori, Hispalensis archiepiscopi, ecclesiastica officia in Hispania regerentur.

(2) Roderigue, Lucas et Mariana, se trompent lorsqu'ils avancent que l'écriture gothique d'Ulphilas fut abolie : elle n'était déjà plus en usage depuis long-temps : il en était résulté une forme particulière d'écriture latine, comme p. ex. la lombarde, et ce fut celle-là qui fut alors abolie.

(3) Mariana, l. IX, c. 18 : « In templo maximo (Toletano) sacellum extat, ubi ex Gothica precendi ratione, Francisci Ximenii, cardinalis, impensis (ne tantæ rei memoriam vetustas obrueret), sacerdotes constitutis sacris dant operam. » Ce sujet est traité en détail par Alvarus *Gomez*, De Rebus Gestis cardinal. Francisci Ximenis (Hisp. illustr., t. 1), et sur l'*Officium Gothicum* principalement; *Bona*, Rer. Liturgic., lib. I. Aguirre, Concil. Hispan., t. 3, p. 258. *Robles*, Compendio de la Vida del card. Franc. Ximenez y del Officio y Missa mozarabe. Toledo, 1604.

Il fit aussi imprimer, pour la première fois, l'*Officium Gothicum*, à Tolède, au commencement du seizième siècle (1).

O.

SAINTE IRÈNE.

(PAGE 187.)

Sainte Irène vivait dans le septième siècle à Scalabis en Portugal (maintenant Santarem), et descendait d'une famille noble. Elle était d'une grande beauté, possédait des talents remarquables, et une vertu plus admirable encore. Elle passait son temps dans des exercices spirituels avec ses deux tantes, et avait si peu d'attachement pour le monde, qu'elle se fixa dans un cloître dont elle ne sortait qu'une fois par an, pour aller prier dans l'église de Saint-Pierre. Un jour, elle fut aperçue par Britaldus, fils du seigneur de l'endroit, qui devint passionnément épris d'elle; mais la réputation de sainteté dont elle jouissait et le crédit de sa famille empêchèrent le jeune homme de lui parler. Il tomba malade et bientôt garda le lit. La sainte fut miraculeusement avertie du danger où il était, et elle résolut de le consoler. Elle alla le voir, et l'efficacité de ses prières fut telle, qu'il guérit promptement. Mais à peine était-elle débarrassée d'un amant qu'il s'en présenta un autre: son tuteur, le moine Remigs conçut pour elle une passion violente et eut l'impudence de la lui déclarer. Elle le repoussa comme il lui convenait, lui adressa de vifs reproches, et l'irrita tellement qu'il jura de se venger. « Sur les avis du diable qui l'assistait en tout, dit la légende, il tira le suc de certaines herbes, et le recommanda à la sainte comme un spécifique excellent pour la santé; malheureusement elle l'écouta et but le suc fatal; en peu de temps son corps se gonfla au point qu'elle avait toute l'apparence d'une femme enceinte. Le bruit de sa faute se répandit avec rapidité et parvint aux oreilles de Britaldus, qui, dans un transport de jalousie, ordonna à un de ses gens de l'assassiner. Un jour qu'elle s'était rendue à la rivière Nabonis, pour chercher un remède à son infirmité, le messager de mort la trouva agenouillée sur le bord, remplit sa sanglante mission, et jeta son cadavre dans la rivière. Mais son innocence fut bientôt reconnue. Une nuit, un songe révéla à son oncle, l'abbé Sélius, tout ce qui s'était passé, et lui indiqua l'endroit de la rivière où l'on trouverait le corps de la sainte. Le lendemain l'abbé, accompagné d'un grand concours de peuple, se rendit à l'endroit, où de nouveaux prodiges accrurent son étonnement. Le Tage avait retiré ses eaux de l'endroit sacré, et laissé le corps à découvert, non point dans la vase, mais dans un magnifique tombeau fait par la main des anges! En vain l'abbé et les assistants s'efforcèrent d'enlever la tombe; ils reconnurent bientôt que le ciel voulait qu'elle restât où elle était. Ils emportèrent cependant, comme reliques, quelques mèches de ses cheveux, *y parte de la comisa*

(1) *Geddes*, Miscellaneous Tracts, London, 1730, vol. 3, p. 32, affirme que le cardinal, qui, comme nous le savons positivement, a introduit quelques changements, a vraisemblablement changé le tout, de sorte que nous ne pouvons plus connaître sa forme primitive. Pour appuyer cette assertion, il dit: « And the thing that makes this more probable, is, the copy, which he had of the mozarabic Liturgy being destroyed, and with it all the rest, if there were any more at that time: there not being, that I can hear of, after much enquiry, a manuscript copy of the mozarabic Liturgy, and where to be met with. »

que tenia vestida. A peine avaient-ils quitté le lit du fleuve, que le Tage y rentra et couvrit la tombe de ses eaux. La bienheureuse vierge resta donc ensevelie là, attendant la trompette de l'archange, comme le glorieux saint Clément, dont l'histoire présente beaucoup d'analogie avec la sienne. La ville qui l'avait vue naître changea son nom de Scalabis en celui de Santarem (Sainte-Irène).»

Cette légende est extraite d'un ancien bréviaire d'Évora et se trouve dans *España sagrada*, XIV, 389. Florez lui-même la raconte avec un certain charme, p. 193, etc.

P.

SUR LE *BREVIARIUM*, OU LE CODE DE LOIS DONNÉ AUX ROMAINS PAR ALARICH II (1).

(PAGE 207.)

Lorsque les Wisigoths eurent occupé l'Aquitaine, et qu'ensuite ils eurent étendu leur domination dans la Gaule jusqu'à la Loire et au-delà du Rhône, et en Espagne jusqu'à la mer, ils partagèrent le pays avec les anciens habitants, qu'ils appelèrent tous Romains (2). Ils en laissèrent un tiers à ceux-ci, et s'approprièrent les deux autres : les parties s'appelèrent *lot* (sortes Gothicæ et Romanæ) (3). Si un Goth voulait acquérir dans la partie romaine une terre ou une maison, il devait l'acheter (1).

La population des indigènes était beaucoup plus forte que la nouvelle population des conquérants. Cette dernière, dans les premiers temps du royaume toulousain, était jugée d'après son propre droit coutumier. Mais ce droit ne pouvait pas être appliqué aux Romains : ils conservaient, comme sujets des rois goths, leur liberté de citoyens ; et pour les rapports civils, ils conservaient leur ancienne juridiction d'une manière même plus indépendante que sous les empereurs. Le premier magistrat d'une ville était le *defensor*, ou duumvir ; il portait aussi souvent le nom de *judex*. Cependant,

(1) Les principaux écrivains sur ce sujet sont J. Gothofred., proleg. Cod. Theodos., c. 5—7. Biener., Progr. Histor. Wisigoth., spec. 1; Lips., 1783, cap. 4 et 5. Vaissette, Histoire de Languedoc, t. I, p. 240—242; et surtout Savigny, *Geschichte des romischen Rechts im Mitel alter*, part. 1, p. 257, S. et P. II, p. 36 — 64, où sont aussi indiquées toutes les éditions qu'on a données du Breviarium.

(2) Paulini Petrocorii, Eucharistic., v. 498 :

> Natis abeuntibus a me
> Non quidem paribus studiis, nec tempore eodem
> Succensis pariter, sed libertatis amore,
> Suam sibi majorem contingere posse putabant,
> Burdigalæ, *Gothico quamquam consorte colono*.

Ainsi s'exprime aussi Sidon. Appollinar., lib. VII, ep. 6 : « Populos Galliarum, quos limes *Gothicæ sortis* incluserit, teneamus ex fide.

(3) Chindaswinth publia une loi particulière à ce sujet, Leg. visigoth., lib. X, tit. 1, l. 8. Divisione inter Gothum et Romanum facta de portione terrarum sive silvarum, nulla ratione turbetur, si tamen probatur celebrata divisio. Nec de *duabus partibus* Gothi aliquid sibi Romanus præsumat aut vindicet : aut *de tertia* Romani Gothus sibi aliquid audeat usurpare aut vindicare. — Plusieurs passages suivants dans les lois wisigothes parlent encore de cette division du pays. Lib. X, tit. 1, l. 14, 16, et tit. 2, l. 1.

(1) Paulin., Eucharist., v. 375 :

> Emtorem ignotum mihi si de gente Gothorum
> Excires, nostri quondam qui juris agellum
> Mercari cupiens, pretium transmitteret ultro.
> Haud equidem justum, verumtamen accipienti
> Votivum, fateor.

cette dernière dénomination indiquait aussi fréquemment le comte goth du district.

C'est une chose à remarquer que presque toutes les nations germaniques avaient pour habitude de laisser à chacun les droits dont il jouissait et dont il avait hérité. On trouve que tous les nouveaux états germaniques qui s'élevèrent dans les provinces romaines n'imposèrent aucune loi étrangère aux peuples vaincus, et leur conservèrent, au contraire, celles qu'ils avaient auparavant. Ce ne fut que plus tard, lorsqu'on vit les inconvénients qui résultaient de la différence du droit entre les citoyens d'un même état, qu'on abandonna ce principe général.

Pour ne pas laisser au bon plaisir d'un juge romain la décision des procès, pour établir plus solidement l'ordre dans l'État, et vraisemblablement aussi pour s'attacher les Romains, Alarich II prit la résolution de leur donner un code particulier puisé dans les sources romaines. A cette fin, il convoqua une assemblée de jurisconsultes romains, auxquels il associa vraisemblablement quelques Goths instruits : du moins tout le travail se fit sous la direction du comte goth (comes palatii) *Gojarich*. Il ne manquait pas de connaissances dans les lois romaines, et sa propre perspicacité paraît l'avoir conduit à reconnaître l'état défectueux des lois de sa nation, ainsi qu'à approfondir les lois étrangères, comme autrefois l'évêque Ulphilas avait approfondi la Sainte-Écriture. Il se pourrait donc que M. de Savigny, cet esprit si sagace, fût allé trop loin en affirmant que les Goths n'avaient eu aucune part à la rédaction du Code romain, et en leur refusant toute propension et toute aptitude à ce travail (1).

Les Goths étaient déjà fixés depuis un siècle dans les provinces romaines; ils avaient vécu dans les cités où la législation des Romains n'avait pas été changée, et l'on conçoit fort bien que quelques Goths aient pu, non pas seulement en prendre une connaissance superficielle, mais encore par un esprit de recherche naturel au peuple wisigoth, trouver du plaisir à pénétrer plus avant dans les secrets de cette législation.

Le nouveau code fut achevé dans la ville d'Aire en Gascogne, en 506. Il est connu sous le nom de *Lex romana* ou *Codex Theodosii* (à cause du premier et du plus important morceau de son contenu), et plus tard, on le cite habituellement sous le nom de *Breviarium* ou *Breviarium Alaricianum*, *Breviarium Aniani*, à cause d'Anianus, secrétaire d'Alarich, qui en signa les copies.

Le roi confirma le code, et chargea Gojarich de le répandre, et d'avoir soin qu'il fût appliqué aux Romains, non pas cependant avant d'avoir convoqué le clergé et la noblesse romaine dont l'assemblée confirma ce travail. Gojarich envoya au nom du roi, à chaque comte de province, une copie signée de la propre main d'*Anian*, référendaire du roi. Les décisions rendues d'après un pareil exemplaire étaient seules valables. A ces copies publiquement authentiques, on ajouta un rescrit, nommé *commonitorium*, où l'on rappelle l'origine de ce code et où l'on recommande de le suivre lui seul, sous des peines sévères. On n'est pas d'accord pour savoir si la signature d'Anian appartient à ce *commonitorium* ou à la fin de l'ouvrage : cependant cette dernière opinion paraît être la meilleure. Mais ce qui est maintenant une chose décidée, c'est qu'Anian n'est pas, comme on le croyait autrefois, l'auteur du code, mais qu'il y a simplement apposé son *recognovit* comme référendaire du roi.

Le *commonitorium* est ainsi conçu:

ALARICI Regis exemplar auctoritatis. In hoc corpore continentur leges sive species juris de Theodosiano et diversis libris electæ, et sicut præceptum est explanatæ anno XXII regnante domino Alarico rege, ordinante viro illustri Gojarico comite. Exemplar auctoritatis commonitorium Timotheo V. S. comiti.

Utilitates populi nostri propitia divinitate tractantes hoc quoque quod in legibus videbatur iniquum, meliori deliberatione corrigimus, ut omnis legum Romanorum et antiqui juris obscuritas, adhibitis sacerdotibus ac nobilibus viris, in lucem intelligentiæ melioris deducta

(1) Ibid., part. II, p. 43.

resplendeat, et nihil habeatur ambiguum, unde se diuturna aut diversa jurgantium impugnet objectio. Quibus omnibus enucleatis atque in unum librum prudentium electione collectis, hæc quæ excerpta sunt, vel clariori interpretatione composita, venerabilium episcoporum vel electorum provincialium nostrorum roboravit adsensus. Et ideo subscriptum librum, qui in tabulis habetur collectus, Gojarico comiti pro distringendis negotiis nostra jussit clementia destinari, ut juxta ejus seriem universa causarum sopiatur intentio : nec aliud cuilibet aut de legibus aut de jure liceat in disceptatione proponere, nisi quod directi libri et subscripti viri spectabilis Aniani manu, sicut jussimus, ordo complectitur. Providere ergo te convenit, ut in foro tuo nulla alia lex neque juris formula proferri vel recipi præsumatur. Quod si factum fortasse constiterit, aut ad periculum capitis tui, aut ad dispendium tuarum noveris facultatum. Hanc vero præceptionem directis libris jussimus cohærere, ut universos ordinationis nostræ et disciplina teneat et pœna constringat.

Anianus vir spectabilis ex præceptione D. N. gloriosiss. Alarici regis hunc codicem de Theodosiani legibus atque sententiis juris vel diversis libris electum Aduris anno XXII, eo regnante, edidi atque subscripsi. Recognovimus. Dat. sub die IV. non. febr. anno XXII Alarici regis Tolosæ.

Il n'est pas dans nos vues d'exposer quels sont les rapports du Breviarium avec les sources du droit romain, puisque nous possédons sur ce sujet l'ouvrage très-précieux du savant M. de Savigny, et que d'ailleurs nous l'avons déjà examiné assez longuement dans le texte. Cependant il est nécessaire de dire ici quelque chose des sources où il fut puisé.

Lorsque le Breviarium fut rédigé, on possédait les sources suivantes de droit romain :

1° La Constitution de Valentinien, à laquelle cinq juristes seulement, Papinien, Paulus, Gajus, Ulpien et Modestin, avaient conservé une force légale.

2° La Collection grégorienne et hermogénienne des rescrits impériaux.

3° Le Code de l'empereur Théodose II, qui contient la collection des édits impériaux depuis Constantin-le-Grand.

4° Les Novelles qui doivent être considérées comme continuation et complément du Code Théodosien.

Le Breviarium fut composé d'après ces sources de droit romain, de la manière suivante :

A. Les constitutions, c'est-à-dire les dispositions impériales (*leges*), et

B. Les écrits des juristes (*jus*) furent admis dans le nouveau code. On donna au Code grégorien et hermogénien, non le titre de *Leges*, mais celui de *Jus*; les morceaux empruntés se suivent dans cet ordre :

A. Leges.

1. Code théodosien, 16 livres.
2. Novelles de Théodose, Valentinien, Marcien, Majorien et Sévère.

B. Jus.

1. Institutions de Gajus.
2. Paulus (receptæ sententiæ), 5 livres.
3. Code grégorien, 13 titres.
4. Code hermogénien, 2 titres.
5. Papinien (lib. I, Responsor.), seulement un petit passage (1).

Les sources du droit romain ne furent pas toujours prises en entier ; dans les constitutions surtout, on laissa beaucoup de choses que l'on regarda comme inutiles : c'est pour cela qu'on rencontre beaucoup d'abréviations, et même souvent des remaniements ; ainsi les institutions de Gajus sont entièrement modifiées. C'est pour cela aussi qu'il leur manque l'*interprétation* dont sont pourvus tous les autres morceaux du recueil (2).

(1) Voyez à ce sujet, de Savigny, part. II, p. 45—50.

(2) Gothofred., proleg. Cod. Theod., cap. 6. Cette interprétation a été rédigée par les mêmes hommes qui ont réuni le Code, et n'a pas été ajoutée plus tard. C'est ce qu'affirme avec raison de Savigny, p. 53, et il dit avec autant de justice, p. 54 : « Dans les derniers temps, cette interprétation a été traitée beaucoup trop frivolement, puisque à chaque fois qu'elle s'éloigne du texte, on est aussitôt prêt à parler de barbarie et d'ignorance; mais il est certain que, dans la plupart des cas de cette espèce, le droit a été changé, car autant on est porté à attribuer

Il n'y a aucun éclaircissement réel, ni développé, ni restreint, ni renvoyé à un autre morceau du livre. Il n'est pas invraisemblable que les Goths surtout aient pris part à cette interprétation; plusieurs nouveaux juristes (1) combattent cette opinion, quoique dans beaucoup de passages le changement (2) de la constitution chez les Goths parle en sa faveur : car les Goths pouvaient plutôt connaître la législation romaine que les Romains la constitution civile des Goths.

Si l'on compare le Breviarium avec les essais du même genre qui ont été faits pour un corps de lois d'après les diverses sources du droit romain, on le trouvera certainement bien inférieur aux Institutes de Justinien qui parurent près d'un siècle plus tard (528—534); mais pour le plan, l'exécution et l'originalité, il surpasse le Code Papien ou le Code romain, chez les Burgundes, comme aussi l'édit du roi ostrogoth Théodorich.

Lorsque le droit romain se trouve dans les codes germains, on peut dans le plus grand nombre de cas prouver qu'il est emprunté au Breviarium. La considération pour ce livre s'affaiblit, il est vrai, dans le royaume wisigoth dès le temps de Reccared, et son usage fut prohibé sous des peines sévères par Chindaswinth et Réceswinth; mais il ne paraît pas qu'on ait réussi à le faire disparaître, parce que, surtout en Septimanie, son application était déjà trop profondément enracinée. Aussi dans tout le moyen âge on trouve le Breviarium comme code de lois dans cette province qui devint franke; ce que l'on peut non-seulement conclure de la multitude des copies, mais même prouver d'après plusieurs documents (1).

Comme travaux particuliers sur le Breviarium on cite (2) :

1° Les *Summæ legum* (imprimé à Anvers, en 1517). Elles sont un extrait du Breviarium. Tous les passages de l'original qui concernent la constitution sont retranchés, ce qui témoigne que la rédaction appartient à un tout autre pays que l'ancien royaume wisigoth.

2° Un extrait encore plus court dans un manuscrit de Wolfenbüttel.

3° Un extrait avec une préface par un moine qui la fit par ordre de son abbé. Il paraît être antérieur aux deux autres déjà cités.

4° Le Code Uticensis ou le remaniement langobard vers 900.

5° L'extrait non imprimé de *Guilielmus Malmesburiensis*, dans le deuxième siècle.

peu de science aux auteurs, autant l'ouvrage, dans son ensemble, paraît digne d'éloges. »

(1) Surtout de Savigny, P. II, p. 54. Biener (Progr. hist. Leg. visigoth., p. 19) va peut-être trop loin lorsqu'il affirme que, par l'interprétation, on avait en vue l'introduction des principes du droit gothique.

(2) Voyez de Savigny, P. I, p. 260—266. L'interprétation du Cod. Theod. II, 1, 12, donne une disposition qui rappelle les échevins germains.

(1) De Savigny, P. II, et l'Histoire de Languedoc, t. 1.

(2) De Savigny traite ce sujet, P. II, p. 57—61.

P.

SUR LES MONNAIES DES WISIGOTHS.

(PAGE .)

La plus grande partie des monnaies qu'on appelle gothiques sont assurément mal nommées. Il faut surtout ranger dans cette catégorie toutes les monnaies de cuivre et d'argent d'une forme grossière et avec une écriture inconnue que l'on ne trouve qu'en Espagne. Ezéchiel Spanheim pourrait bien être dans le vrai, lorsqu'il prétend que la plupart de ces anciennes monnaies espagnoles, qui portent d'un côté une tête sans barbe, de l'autre un cavalier avec une lance, et qui sont empreintes de caractères inconnus, doivent être carthaginoises, et que leurs lettres sont phéniciennes. Mais nous croyons qu'il se trompe lorsqu'il veut attribuer une partie des informes monnaies d'argent qui présentent l'effigie d'un cavalier, plutôt aux Goths qu'aux anciens Espagnols, et qu'il trouve de la ressemblance entre les caractères dont elles sont empreintes et les lettres runiques et gothiques. Mahudel a déjà donné d'excellentes raisons contre l'assertion de Spanheim, et il est superflu de présenter d'autre explication. Si l'on considère que dans un état comme le royaume wisigoth d'Espagne, où l'on avait des monnaies d'argent et d'or avec le buste ordinaire du roi et son nom écrit en lettres de Tolède (c'est-à-dire gothico-latines), on ne pouvait avoir des monnaies aussi informes portant des caractères tout différents. Jusqu'ici même on n'a trouvé sur aucune monnaie gothique reconnue pour telle, l'image d'un cavalier, mais bien plus fréquemment des symboles religieux, comme une croix, des étoiles, un soleil radieux, etc.

On a été long-temps porté à regarder comme gothiques toutes les anciennes monnaies que l'on trouvait dans le sud de l'Europe; si la tête avait à peine une apparence humaine, et que l'écriture manquât complètement ou fût en caractères inconnus, on ne doutait plus de la justesse de l'assertion. Les médailles grecques mêmes que l'on trouvait vers l'embouchure du Danube devaient passer pour gothiques, parce que l'ancienne forme des lettres grecques avait été changée en écriture gothique.

A moins de nous perdre dans des probabilités et des hypothèses, nous ne pouvons citer avec certitude avant le sixième siècle aucune monnaie des rois wisigoths; car que la monnaie attribuée à Alarich Ier soit fausse (1), c'est ce qu'ont déjà démontré Spanheim (2) et Gusseme; et quant aux deux médailles d'or, que l'on dit être de Wallia (3), il y a plus de vraisemblance pour les lui refuser que pour les lui attribuer. On ne peut nier que les rois de Toulouse n'aient fait battre monnaie; cependant avant Alarich II on n'en trouve aucune trace. Avitus Viennensis (4) rapporte que ce roi, lorsque la guerre éclata avec Chlodwig, essaya de se faire de l'argent en altérant les monnaies; mais on n'a découvert jusqu'à présent aucune de ces monnaies altérées.

Les monnaies connues des rois wisigoths sont toutes du temps où la monarchie élective était établie en Espagne; on en a de tous les rois depuis Athanagild jusqu'à Roderich. A juger par les rapports contenus dans le

(1) Peringskiold, in not. ad Cochlæi vit. Theoderici, p. 263.

(2) Spanheim, pr. II, p. 7.

(3) Rasche, Lexicon rei Numariæ, t. V, p. II, p. 732.

(4) Epistol. 78.

Code wisigoth sur les monnaies et par les monnaies existantes elles-mêmes, il paraît qu'elles avaient beaucoup de ressemblance avec les monnaies grecques. Car comme chez les Grecs la livre d'or valait chez les Wisigoths 72 solidi, et chez eux on avait aussi les drachmes et les siliques (1).

Les faux monnayeurs ou ceux qui altéraient les monnaies étaient traités comme les plus grands criminels. Ceux sur qui l'on trouvait de l'or faux étaient aussi punis; si c'était un esclave, il avait la main droite coupée. Si un homme libre était soupçonné de fausser les monnaies, on pouvait mettre ses esclaves à la torture pour tirer d'eux un aveu sur les occupations criminelles de leur maître. Le roi se réservait de fixer la punition du coupable, comme cela arrivait pour les crimes de lèse-majesté. S'il était homme libre, ordinairement tous ses biens étaient confisqués et lui-même devenait serf (2).

Voici d'après la liste des rois wisigoths les monnaies importantes sous le point de vue historique, ou pour l'écriture des noms depuis le roi Leuwigid jusqu'à Roderich. On en a aussi une d'Athanagild (3), et quelques unes de Liuva (1), mais sans importance particulière.

Les monnaies de *Leuwigild* (2) présentent d'un côté le nom du roi, ordinairement LIVVIGILDVS, plus rarement LEOVIGILDVS, ensuite un buste avec un diadême, et une croix sur la tête ou devant la poitrine. De l'autre côté on lit un surnom du roi, précédé du nom de la ville où la monnaie a été frappée (cela se rencontre dans la plupart des monnaies wisigothiques, par exemple TOLETO IVSTUS, NARBONA PIUS, etc., et au-dessous, une croix sur des degrés, ordinairement entre deux étoiles), ou dans les monnaies victoriales ONO (peut-être Onoba) INCLITVS REX, avec une Victoire.

Sous le point de vue historique, les trois suivantes sont particulièrement importantes :

1° D'un côté : LEOVIGILDVS RE. Un buste surmonté d'une croix. De l'autre côté : CORDOBA BIS OPTINVIT, ensuite une croix.

2° D'un côté, comme au n° 1. Au revers : CVM D. OPTINVIT SPI (cum Deo obtinuit spalim), ensuite une croix sur des degrés.

3° Sur le devant : DN. LIVVIGILDVS REX. Buste surmonté d'une croix. Sur le derrière : EMERITA VICTOR. Une Victoire surmontée d'une croix.

Ces monnaies se rapportent à la victoire sur les Grecs, et au prince rebelle *Hermenegild*, dont on a encore une monnaie (3).

D'un côté : ERMENEGILDI. Buste avec une croix. De l'autre : REGNVM BONO OVITA; d'autres lisent : REGI A DEO VITA, ensuite une Victoire.

En somme, les monnaies du roi *Reccared* (4) ont dans la forme beaucoup de ressem-

(1) Dans les éditions ordinaires du Code wisigoth, on ne trouve pas le passage qui donne le nom des monnaies et leur valeur; cependant deux anciens manuscrits les contiennent, et c'est pour cela que Walter, dans le *Corpus Juris germanici*, les a fait imprimer après les lois des Wisigoths, t. 1, p. 669. Le passage est sans doute très-altéré à la fin : « Auri libra I. LXXII solidos auri. uncia una VI. solidos : statera auri I tres solidos : dragma I. XII argenteos : tremisse I quinque argenteos : seliqua I argentium et tertice pars argencii. Baldres faciunt argencontabili (l'autre Codex : argenzotabili). On n'osait pas prendre plus de trois siliques (vingt-quatre faisaient un solidus) d'intérêt par an pour un solidus (ducat). Leg. visigothor., L. V, tit. 6, l. 8; L. IX, tit. 1, l. 7. Les siliques sont aussi mentionnés.

(2) Leg. visigoth., L. VI, tit. 1, l. 4 et 6; lib. VII, tit. 6, l. 2.

(3) Gusseme diccionar. I, p. 295; Rasche, t. 1, p. 1215.

(1) Mariana, De Reb. Hispan., L. V, c. 11.

(2) Gusseme IV, p. 285. Rasche, t. II, p. II, p. 1606.

(3) Gusseme III, p. 160; Rasche, t. II, p. 752.

(4) Gusseme VI, p. 23, 24: Rasche, t. IV, p. 781.

blance avec celles de son père Leuwigild; le nom est toujours écrit avec deux C : RECCAREDVS ou RICCARIDVS. Des deux côtés est un buste avec une croix, et surmonté d'une étoile. Les surnoms du roi placés à côté des villes sont IVSTVS, PIVS, VICTOR.

Les monnaies particulièrement remarquables de ce roi sont les suivantes :

1° Le devant, comme nous l'avons décrit; le derrière : RECCOPOLI. FECIT. Ensuite un buste surmontée d'une croix.

2° Devant : RECCAREDVS REX. Buste avec diadème. Derrière, une croix placée sur un globe, et les lettres M. A. V. II. Autour, VICTORIA AVIONV.

3° Devant : RECCAREDVS REX. La tête entourée de rayons. Derrière : VICTORIA A... CONOB. (Harduin. Num. Sæc. Constant. In Oper. select., p. 427.)

Les monnaies du roi *Witterich* (1) ont des deux côtés un buste avec une croix : sur l'un est le nom du roi (écrit WITTERICVS, WITERICVS et WITTIRICVS); sur l'autre, le nom d'une ville espagnole avec l'attribut royal PIVS ou P.

Il en est de même des monnaies peu nombreuses de *Gundemar* (2) (GVNDEMARVS qui s'écrit aussi GONYEMARVS). La monnaie que Gusseme (VI, p. 286) et Rasche (t. V, part. I, p. 567) attribuent à un autre roi, Conjemar, nom que ne porta jamais un roi goth, est aussi de Gundemar. Le devant a CONYEMARVS. Un buste avec une croix. Sur le derrière : TARRACO. A IVO (pour IVSTVS). Buste avec croix.

Les dix monnaies du roi Sisebut que nous a fait connaître Florez, et après lui Gusseme (3), n'ont rien de particulier : la suivante seule parait se rapporter à la victoire sur les Grecs. Devant : DN. SISEBVTVS REX. Buste. Sur le derrière : CIVITAS EBORA. Croix. Sur le bord tout autour : DEVS ADIVTOR MEVS.

Les monnaies du roi *Swinthila* (1) (on trouve toujours sur elles SWINTHILA) n'ont rien de particulier dans leur forme ni dans l'inscription.

On n'a du roi *Sisenand* qu'une seule monnaie (2). Devant : SISENANDVS REX. Buste surmonté d'une croix. Derrière : TOLETO PIVS, avec buste et croix semblables.

Les monnaies de *Chintila* (3) ont ordinairement une étoile sur la croix ou sur le buste; quelquefois aussi le buste et la croix sont entourés d'une couronne de laurier.

On ne connait qu'une monnaie de *Tulga* (4). Devant : TVLGAN RE. Buste surmonté d'une croix. Derrière : CORDOBA PIVS, avec buste et croix semblables.

Les monnaies de *Chindaswinth* (5) n'ont rien de particulier, si ce n'est qu'une d'elles qui fut frappée à Narbonne, a deux bustes de chaque côté. Le nom est écrit CINDASWINTHVS, CINDASVINTHVS et CHINDASVINDVS.

Il y a deux monnaies du temps que son fils Réceswinth était associé au trône :

1. Sur le devant : CINDA SVINΘVS RX. Buste avec croix. Sur le derrière : RECCESVINΘVS RX. TOLET. Les dernières lettres placées en forme de croix.

2. CINDASVINΘVS RX. Une croix, et à l'extrémité les lettres S. P. A. L. (c'est-à-dire Hispalis). Sur le derrière : RECESVINTVS RE. Buste et croix.

On a plusieurs monnaies de *Recceswinth* seul (6). Elles se distinguent en ce que le buste est ordinairement orné d'un diadème

(1) Gusseme VI, p. 618; Rasche, t. VI, p. 958.

(2) Gusseme, t. III, p. 401; Rasche, t. II, p. 1557.

(3) Gusseme VI, p. 221; Rasche, t. IV, p. II, p. 1150.

(1) Gusseme VI, p. 254, 255, en donne 12; Rasche, t. V, p. I, p. 198.

(2) Gusseme VI, p. 221; Rasche, t. IV, p. II, p. 1151.

(3) Gusseme II, p. 158; Rasche, t. II, p. 512.

(4) Gusseme VI, p. 468; Rasche, t. V, p. II, p. 456.

(5) Gusseme II, p. 157; Rasche, t. II, p. 511

(6) Gusseme VI, p. 25, 26; Rasche, t. IV, p. 782.

et que sur l'autre côté on trouve une croix reposant sur trois ou quatre marches; on trouve aussi souvent par-dessus ou à côté une seconde croix, avec une ou deux étoiles; tout cela est entouré, sur quelques monnaies, d'une couronne de laurier. Le nom est presque toujours écrit avec deux C : RECCESVINTHVS; on ne trouve qu'une fois RECESVINTHVS.

Les monnaies du roi *Wamba* (1) portent devant le nom WAMBA RX (il est aussi écrit WANBA et WABA), les lettres IN. D. I. N. ou IDI. NME ou IDNMN. (c'est-à-dire, IN DOMINI ou DEI NOMINE). Le buste est orné d'un diadème et une fois aussi d'une couronne. De l'autre côté il n'y a aucun buste, mais toujours une croix qui repose sur trois degrés, et par-dessus encore une croix; une fois, à côté de la croix inférieure, on a ajouté deux étoiles, et sur une autre monnaie se trouve aussi, près de la croix, une branche et une étoile avec six rayons.

Les monnaies du roi *Erwich* (2) qui ont devant le nom ERVIGIUS, portent aussi I. D.N. M. N. ou I. D. N.N.N. ou I. DI.NM. Sur une monnaie on voit un soleil avec huit rayons, et sur une autre, un buste avec une barbe, et sur le devant une croix.

Les monnaies du roi *Egica* (3) (le nom y est toujours écrit EGICA) n'ont pour la plupart rien qui les distingue de celles d'Erwich, excepté le nom : on remarque seulement qu'une fois la tête est couverte d'un chapeau, qu'une fois la croix repose sur deux degrés et qu'une monnaie ajoute VCTR (victor) au nom EGICA RX, ce qui se rapporte peut-être à une victoire navale sur les mahométans.

On a plusieurs monnaies de ce roi qui ont été frappées pendant l'association au trône de son fils *Witiza* (1). IN. D. NN. EGICA RX. R. C. (In Dei nomine Egica rex, regni consors.) Ensuite deux têtes ou bustes avec diadèmes et couronnes, entr'elles une croix. De l'autre côté : WITTIZA R. R. C., ensuite le nom de la ville, les lettres placées en forme de croix; ex.

T
T O E
L

On a aussi des monnaies où l'on ne trouve qu'un buste sur chaque côté, et celui d'Egica avec une barbe. La plus remarquable de ces monnaies est la suivante, d'un côté : ID. NN. EGICA. RX. Ensuite deux bustes couronnés, au milieu desquels est une croix, et autour une couronne de laurier. De l'autre côté : WITTIZA PX. Une croix terminée par C. R. G. S. (On explique cela Cæsar-Augustus); le tout entouré d'une couronne de laurier.

On ne connaît que deux monnaies de *Witiza* seul (2); l'une a au-devant le nom (qui ailleurs est toujours écrit WITTIZA) WITTIGES REX, avec le buste; de l'autre côté : PIVS TOLETO.

On ne connaît qu'une monnaie du roi *Roderich* (3); d'un côté : IN. DI. NE. RVDERICVS. RX. Un buste couronné, surmonté d'une croix. De l'autre côté : EGITANIA PIVS. Une croix sur trois degrés ; d'un côté une étoile, et sur le tout une croix.

(1) Gusseme VI, p. 617,; Rasche, t. VI, p. I, p. 957.
(2) Gusseme III, p. 160, 161; Rasche, t. II, p. 756.
(3) Gusseme III, p. 110; Rasche, t. II, p. 532.

(1) Gusseme III, p. III, VI, 618; Rasche, t. II, 533, et VI, p. 960.
(2) Gusseme VI, 392, 619; Rasche, t. VI, p. 961.
(3) Gusseme VI, p. 50; Rasche, t. IV, p. 1065.

LIVRE IV.

LA PÉNINSULE SOUS LES ARABES ET SOUS LES MAURES. 712—1492 (1).

CHAPITRE PREMIER.

EXPÉDITION DES ÉMIRS AU-DELA DES PYRÉNÉES.

712.—Nous avons vu, à la fin du deuxième livre, quelle fut la récompense du conquérant de l'Espagne. Muza jeté en prison, ignominieusement battu de verges, est allé expirer de douleur au sein de sa ville natale ; ses trois fils ont été assassinés par ordre du khalife, tous ses biens confisqués et son nom flétri. Tarek lui-même a été rappelé, et bien qu'aucun châtiment ne l'ait frappé, on ne le vit plus reparaître en Espagne.

La mort d'Abdelaziz avait laissé l'Espagne sans gouverneur. En donnant l'ordre de l'assassiner, Suleïman avait oublié de lui nommer un remplaçant. Les scheiks se réunirent à Séville, et sans attendre le consentement du khalife, ils élurent d'une voix unanime (1) le neveu de Muza, l'habile et sage Ayub ben Ilhabib el Lakmi (2), qui était chéri

(1) Il existe plusieurs ouvrages spéciaux sur la domination des Arabes en Espagne. Cardonne, Murphy, J. Conde et Aschbach, sont, parmi les modernes, ceux qui contiennent le plus de renseignements. Mais ces auteurs ont ignoré ou négligé plusieurs sources importantes. M. Lembkè, qui a consulté tous les livres et les manuscrits arabes qui traitent de ce sujet, entre autres les manuscrits d'Ahmed-el-Mokri, a rectifié plusieurs de leurs erreurs. Nous avons mis à profit son travail, ainsi que les savantes recherches de M. Aschbach. Voyez à la fin de cette époque l'Appendice A, où nous examinons la valeur des différentes sources.

(1) L'an de l'hég. 97. El Dhobi, après Casiri, II, 136.

(2) Sur les noms de Lakhmi, comparez Rasmussen, Historia præcipuorum Arabum regnorum ante Islamismum. Havn, 1817, 4, texte, p. 27—40. En général, pour les noms propres, nous avons presque toujours suivi l'orthographe de M. Lembkè.

des soldats et qui avait, dit-on, pris une part active au meurtre de son cousin. Le premier acte du nouvel émir fut de transporter le siége du gouvernement de Séville à Cordoue (1), afin d'être plus au centre du pays, le divan (2) ou conseil d'état l'y suivit.

Un gouverneur du khalife de Damas régnait donc maintenant sur toute l'Espagne, à l'exception du pays de Tadmir, et de quelques districts montagneux du nord. Les arabes établirent une nouvelle division basée sur les quatre points cardinaux ; ils distinguèrent la province du nord (*al-Djuf*), celle du midi (*al-Keblah*), celle de l'orient (*al-Schargyah*), celle de l'occident (*al-Garb*). Ce dernier nom se conserve encore dans celui des Algarves, province de Portugal.

715.—Les conquérants n'employèrent pas seulement la voie des armes pour s'assurer l'obéissance de leurs nouveaux sujets ; de bonne heure ils recoururent à la voie plus sûre de la colonisation. Comme les sujets chrétiens, que l'on nommait Muzarabes, et qui moyennant un tribut déterminé, conservaient leur religion et leurs lois, formaient l'immense majorité de la population, cette trop grande supériorité du nombre présentait un danger perpétuel. Pour parer à ce danger, on envoya en Espagne de nombreuses colonies d'Arabes, de Syriens, d'Egyptiens, de Mores et de Juifs, à qui on accordait les terres confisquées sur les Goths, qui avaient succombé dans la lutte, ou qui s'étaient enfui dans les montagnes, ajoutant ainsi un nouvel élément de population au milieu de tous ceux dont se composait déjà la nation espagnole. Le moyen réussit ; les vaincus cessèrent toute résistance, il n'y avait plus que la province de Murcie qui conservât encore sous le prince Théudemir une ombre de l'antique liberté germanique ; mais comme cette province était entourée de tous côtés par les Arabes, la liberté ne pouvait y pousser de profondes racines. C'était dans les montagnes du nord qu'elle devait se maintenir en secret pour reparaître plus tard avec un grand éclat.

716. — Ayub, qui venait de prendre en main le pouvoir, n'ignorait pas les oppressions auxquelles les walis se livraient dans les provinces ; ils craignaient que ces oppressions ne réveillassent l'esprit de révolte. Il résolut donc d'y mettre ordre, parcourut le pays, réprimant partout les abus autant qu'il le pouvait. Sa droiture, sa douceur, la sollicitude avec laquelle il écoutait toutes les plaintes et s'empressait d'y faire droit, quand elles étaient justes, lui attirèrent des témoignages universels de reconnaissance, aussi bien de la part des chrétiens que de celle des musulmans, surtout de ceux de Tolède et de Saragosse. Il s'occupa de relever les villes détruites et de faire disparaître les traces des derniers désastres ; on lui doit la construction de la forteresse qui porte son nom, Calatayub (1) (forteresse d'Ayub). Malgré ces sages mesures et l'heureux effet qu'elles produisaient, Suleïman (2), qui ne pouvait voir en charge aucun parent de Muza, refusa de confirmer l'élection d'Ayub. Après avoir nommé gouverneur de Cairwan en Afrique Mohhammed Eben Yesid ben Abi Muslema, meurtrier des deux fils aînés de Muza, il prononça la déposition d'Ayub (3) et envoya à sa place le cruel

(1) Selon d'autres, ce changement n'eut lieu que sous El Horr (Alahor). V. Ahmed, f. 312 b.

(2) *Al Dyouân*, que les Espagnols ont traduit par *Aduana*. On donnait aussi le même nom au bureau de perception des impôts. Les Espagnols l'ont conservé dans cette dernière acception, et nous en avons fait le mot *douane*. Voy. M. Louis Viardot, I, p. 29.

(1) Plus tard Calatayud, petite ville de l'Aragon.

(2) Conde, et d'après lui M. Dunham, commettent ici une erreur de nom et de chronologie : ils attribuent à tort ce refus de confirmation à Omar II.

(3) Murphy et Masdeu disent qu'Ayub gouverna six mois ; Isid. Pacens. seulement un mois ; Conde, c. 19, une année ; Ebn Khaldun,

et terrible El Hhorr ben Abderrahhman el Thakefi (1), connu dans l'histoire sous le nom d'Alahor (716). Quatre cents Africains des plus nobles familles passèrent le détroit à sa suite. Pour faciliter les communications avec une province aussi reculée, le khalife établit en permanence dans la Méditerranée une flotte qui portait ses ordres avec la plus grande rapidité sur les points les plus éloignés de l'Afrique et de l'Espagne; le commandant de cette flotte portait le titre d'amir-al-mâ, d'où est venu notre mot amiral (2).

717. — La charge de gouverneur d'Espagne n'était pas facile ; outre qu'il fallait maintenir dans la soumission les peuples vaincus, satisfaire ou contenir toutes les cupidités qui s'étaient jetées sur cette riche proie, il fallait encore contenter deux maîtres à la fois, le khalife, et le vice-roi d'Afrique, sous la dépendance duquel était placé l'émir d'Espagne; des expéditions heureuses pouvaient seules lui donner les moyens de surmonter toutes ces difficultés; El Hhorr parut l'avoir compris.

Après avoir étouffé par des mesures sévères et énergiques les querelles qui s'étaient élevées entre les Arabes et les Mores, protégé les vaincus contre les violences, retiré la levée de l'impôt chrétien aux agents du fisc, créé une caisse spéciale pour le recevoir, et forcé ceux qui s'étaient enrichis par des exactions à rendre gorge, El Hhorr songea à étendre les conquêtes de l'islamisme. Les riches plaines du pays d'Afranc offraient une vaste carrière à ses talents et à sa soif de renommée. Le premier de tous les généraux musulmans (1), et conformément aux ordres du khalife, il franchit les Pyrénées à la tête d'une nombreuse armée (2), prit et pilla les villes de Carcassonne, de Narbonne, de Beziers, de Nîmes, et s'avança d'un côté jusqu'au Rhône, de l'autre jusqu'à la Garonne (3). Mais les belliqueuses populations de ces contrées se réveillèrent bientôt de leur assoupissement ; le nom des Sarrazins (4) excitait parmi elles une horreur profonde, et les garnisons de différentes villes opposèrent une vive résistance et affaiblirent considérablement l'armée arabe. Après trois années de courses, de ravages et d'efforts infructueux, El Hhorr fut même obligé d'abandonner les villes conquises et de repasser en Espagne, pour réprimer les

ap. Ahm., f. 48 b. ; Ebn Hhajan, ib. f. 342 b. ; El Razi, ap. Casiri, II, 325, six mois. Suivant El Razi, ap. Ahmed, f. 343, El Horr, commença à gouverner dans Dhul Hhedje 97 (juill. 716).

(1) Au lieu de El Hhorr, Ebn Khaldun, ap. Ahmed, f. 48 b., nomme El Hhajan Ben Abderrahaman Ben Othman El Thakefi.—Au reste, les historiens varient beaucoup sur l'orthographe des noms propres arabes.

(2) C'est-à-dire commandant sur mer.

(1) Il n'est pas vrai, comme l'avancent plusieurs historiens, entre autres M. Viardot, que l'émir El Hhorr n'ait fait que suivre les traces de Muza ; nous avons vu que jamais Muza n'avait passé les Pyrénées.

(2) Isid. Pac., 43, p. 302 : « Arabes Romaniam acriter populantur. Pergamum antiquissimam ac florentissimam Asiæ civitatem ultrici incendio concremant. Hujus tempore Alahor per Hispaniam Lacertos judicum mittit, atque debellando et pacificando pene per tres annos Galliam Narbonnensem petit, etc. »

(3) L'Histoire de Languedoc, tome 1, note LXXXII, n. 11; M. Lembkè et d'autres auteurs prétendent que El Hhorr ne vint pas jusqu'à Narbonne, et que cette ville fut prise pour la première fois par El Samahh. Aschbach, Schmidt et l'Art de vérifier les Dates, sont d'un avis contraire. Outre les sources déjà citées, nous avons sur les expéditions des Arabes en France, *Annales* Petaviani, Nazariani, Tiliani, Fontanellenses, Fredegarii, Chron. Scholast. continuat.

(4) On a beaucoup discuté sur l'origine de ce mot. Assemann (Biblioth. orient.) repousse l'étymologie ordinaire, qui fait dériver ce nom du mot arabe *saraca*, voler, et se déclare pour l'opinion d'Étienne de Bizance, qui dit : Σάρακα χωρα 'Αραβιας μετα τους Ναβαταιους : οι οικουντες Σαρακηνοι. Ce nom se trouve déjà dans des écrivains anciens, tels que Ptolémée, lib. V, c. 17 ; lib. VI, c. 7. Pline, VI, c. 28. Ammien-Marcellin, lib. XXXI, c. 16; lib. XIV, c. 4.

mouvements hostiles des chrétiens de la Biscaye et apaiser les murmures des walis qui se plaignaient de la rigueur de son administration ; il commença par marcher contre les chrétiens insurgés, les battit sur les bords de l'Ebre et leur imposa un plus fort tribut ; puis il porta son attention sur les intrigues des chefs subalternes qui l'avaient accusé auprès du vice-roi d'Afrique, il répondit à leurs plaintes par des actes de la plus grande cruauté. Tous sans distinction, chrétiens comme musulmans, éprouvèrent les effets de sa colère et de sa cupidité. Sous prétexte que les fonds du trésor public avaient été dilapidés, il fit jeter en prison et mettre à la torture un grand nombre de fonctionnaires, surtout ceux d'origine more (1). Le vice-roi d'Afrique prêta enfin l'oreille aux plaintes des fonctionnaires irrités et demanda au khalife le rappel du gouverneur espagnol ; le pieux et intègre Omar II, successeur de Suleïman, le destitua donc et nomma à sa place (719) (2), El Samahh ben Malek el Khaulani, qui avait commandé les troupes au-delà des Pyrénées.

719. — Ce choix était heureux : aux talents guerriers le nouveau gouverneur joignait la plus profonde connaissance de toutes les branches de l'administration. Par l'ordre du khalife il établit une nouvelle assiette de l'impôt, et leva comme tribut sur tous les habitants le cinquième des productions (3). En même temps il partagea les trésors et tous les biens mobiliers que les musulmans avaient pris pendant la conquête, de telle sorte que chaque Arabe obtint sa portion ; cependant on conserva les terres, autant pour avoir de quoi récompenser ceux qui se distingueraient à la guerre, que pour ménager une source de revenus à l'état. Après avoir pris des informations exactes sur l'état du pays, il envoya au khalife une statistique détaillée de la Péninsule, avec un tableau de ses ressources agricoles et manufacturières, de ses produits et de sa population.

720. — Après avoir ainsi apaisé le mécontentement et rétabli l'harmonie parmi ses compatriotes, El Samahh aspira à la gloire plus éclatante des conquêtes (1) ; il ambitionnait de reprendre cette Gaule gothique, que ses prédécesseurs avaient tant de fois conquise et perdue. Il franchit donc les Pyrénées à la tête d'une armée formidable, envahit la Septimanie, et s'empara de la ville de Narbonne (2), où il laissa une garnison de troupes d'élite (3). De là il se dirigea vers la Garonne, dans l'intention de prendre Toulouse, capitale de l'Aquitaine. Les belliqueux habitants de ce pays opposèrent aux Arabes la plus vive résistance ; ils ne purent cependant empêcher l'ennemi de s'approcher de leur capitale, de la soumettre à un siége dont la supériorité de ses troupes et ses terribles machines de guerre rendaient le succès peu douteux. Dans cette situation critique, le duc d'Aquitaine, Eudes, allié de la dynastie franke des Merwings, rassembla de nombreuses troupes pour marcher au secours de la ville, et la chose lui fut d'autant plus facile, que ses sujets étaient plus exercés à la guerre qu'aucun autre peuple de cette époque et qu'ils avaient une profonde aversion pour toute domination étrangère. El Samahh était sur le point d'ordonner un assaut, lorsqu'on vint lui annoncer l'approche d'une armée immense qui accourait pour délivrer les assiégés (4). Malgré l'infériorité du nombre,

(1) Isid. Pacens., Chr., c. 44.

(2) Assemani, l. c., p. 83, se trompe quand il place, d'après Almann, le gouvernement de El Hhorr entre 713 et 716. Suivant Isid. Pac., El Hhorr régna trois ans ; suivant Ebn Baschkual, ap. Ahm., f. 343 a., deux ans et huit mois ; suivant Ebn Hajan, ap. Ahm., l. c., El Samahh fut nommé gouverneur dans le Ramadhan 100 (mars 719).

(3) Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 343 a. Ebn Khaldun, ibid., f. 48 a., Cf. Isid. Pacens., c. 48.

(1) Ebn Hhajan, l. c.

(2) Annal. Anian., ou Chron. Moissiac., ap. dom Bouquet, t. II, 654 ; Histoire de Languedoc, t. I, note 82, n. 8.

(3) Isid. Pacens., c. 48.

(4) *Isid. Pacens.*, c. 48, continuat. *Joan. Biclar.* (ap. Florez, Esp. sagr., t. VI, p. 432.)

l'intrépide musulman engagea la bataille sans hésiter.

721. — Les deux armées, dit un auteur arabe (1), s'entrechoquèrent avec violence, comme les torrents qui descendent des montagnes et se précipitent dans les vallées. Elles combattirent avec un égal courage; elles restèrent inébranlables comme des rochers. La lutte était opiniâtre, le carnage horrible, et l'issue resta long-temps douteuse pour les deux partis. El Samahh se ruait comme un lion furieux, tantôt ici, tantôt là; il courait encourager les siens partout où le danger était le plus grand; quand le bruit de la mêlée les empêchait d'entendre sa voix, ils le reconnaissaient aux ravages que faisait son cimeterre. Ses bras ruisselaient du sang de l'ennemi. Les têtes volaient de tous côtés autour de lui; mais tout-à-coup il se trouva entouré d'ennemis; un d'eux le perça de sa lance et il tomba mort. Cette catastrophe découragea la cavalerie arabe, et toute l'armée abandonna le champ de bataille, couvert de cadavres et trempé de sang (2).

L'armée vaincue se donna pour général le brave Abderrahhman ben Abdallah el Gafeki, qui avait fait des prodiges de valeur dans le combat, et qui s'était acquis l'affection des soldats par ses libéralités. Il la ramena à Narbonne, sut lui rendre le courage et lui donner l'espoir de la vengeance, lorsqu'il reçut les renforts qui lui arrivaient de la Péninsule. Le service qu'il venait de rendre était grand; il avait sauvé l'armée d'une entière destruction,

(1) Dans Conde, I, c. 21.

(2) Les Annales frankes sont unanimes sur la date de cette bataille; toutes la placent en l'an 721. Conde donne la date de 720; Ebn Baschkual, ap. Ahm., f. 343 a., Ebn Hhajan, ib., et Ebn Khaldun, ib., f. 48 b., la placent dans l'an de l'hégire 102; El Dhobi, ap. Casiri, II, 137, dans l'an 103; Masdeu (tome XII, p. 34) croit que c'est de cette bataille que parlent Paul Warnefrid et Anastase le bibliothécaire, dans la Vie du pape Grégoire II, et que les Arabes perdirent 375,000 hommes. C'est une erreur; ces auteurs parlent de la bataille de Poitiers. Cf. *Histoire de Languedoc*, t. I, nos 82 et 84.

et le gouverneur d'Afrique s'empressa de confirmer son élection. Mais Ambesa ben Sohhim el Khebi, qu'El Samahh avait nommé commandant des musulmans restés en Espagne, croyait avoir plus de droits que lui à cet honneur; il sut si bien intriguer auprès du khalife Yezid II, et représenter les libéralités de son rival comme des dilapidations du trésor, que celui-ci fut destitué et remplacé de suite par l'habile Ambesa (1). Abderrahhman avait beaucoup fait pendant sa courte administration. Non-seulement il avait conservé la Septimanie et Narbonne, après la malheureuse bataille de Toulouse, mais il avait encore fait rentrer dans le devoir les Basques et les Goths, qui habitaient aux pieds des Pyrénées, et qui à la nouvelle de la défaite des Sarrasins, s'étaient hâtés de courir aux armes. Des nombreux trésors qu'il avait amassés dans ses courses, il en avait mis de côté un cinquième pour le khalife et fait distribuer le reste à ses troupes (2).

Le nouveau gouverneur avait un puissant appui dans son parent, le vice-roi d'Afrique, Baschr ben Hhanthala ben Sefwan el Kelbi, auquel il était principalement redevable de son élévation; en même temps il s'attacha ses subordonnés par ses qualités personnelles, par son courage, son expérience et un extérieur agréable, et il eut en outre la sagesse de ne pas traiter avec trop de fierté son prédécesseur que les troupes chérissaient. Connaissant son peu d'ambition et convaincu que ses talents militaires pouvaient lui être très utiles, il lui persuada d'accepter le commandement d'un corps d'armée qu'il envoyait vers la frontière du nord-est. Il porta ensuite son attention sur la levée des impôts, doubla le tribut des chrétiens, voyagea dans toutes les provinces, rendit partout la justice, sans faire de distinction entre les musulmans, les juifs ou les chrétiens, et publia une foule de réglements utiles. Il fit aussi rétablir le magni-

(1) Dans le Sefer 103 (juill. 721), Ebn Hhajan et Ebn Khaldun, l. c. Isid. Pacens., 48, fait durer un mois le gouvernement d'Abderahhman.

(2) *Conde*, c. 21 et 22.

fique pont de Cordoue sur le Guadalquivir, dont quelques auteurs attribuent la construction à El Samahh (1). Il étouffa promptement une insurrection des chrétiens dans la province de Tarragone, et au lieu du onzième qu'ils payaient, les insurgés durent donner comme tribut le cinquième des fruits de la terre (2). Il trouva une nouvelle source de richesses pour l'état dans l'émigration volontaire d'un grand nombre de juifs; car un de leurs coreligionnaires de Syrie, nommé Zonaria, ou Seremy, qui se donnait pour le Messie, avait appelé tous ceux de sa nation dans la Terre-Sainte et leur avait ordonné d'abandonner tous leurs biens. Beaucoup de juifs d'Espagne obéirent à cet appel, et Ambesa confisqua au profit de l'état tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux (3).

Tout en s'occupant d'améliorer la situation intérieure de la Péninsule, Ambesa, jaloux de venger les défaites de l'islamisme, avait envoyé plusieurs armées au-delà des Pyrénées (4). Mais les Arabes se livrèrent dans le pays à toutes sortes d'excès, brûlant les villes et les villages, massacrant les hommes, emmenant les femmes et les enfants en esclavage, et les malheureux habitants poussés par le désespoir se soulevèrent en masse et forcèrent leurs ennemis à repasser les Pyrénées. Ambesa résolut alors d'aller en personne réparer les échecs de ses lieutenants; il rassembla toutes ses troupes pour cette entreprise, enleva Carcassonne par un coup de main, et s'avança avec une incroyable rapidité jusqu'au Rhône (5). Sa cavalerie légère pénétra avec beaucoup d'audace jusqu'à la Saône, passa le Rhône et envahit la Bourgogne (1). Ils firent un grand butin et emmenèrent beaucoup de prisonniers; mais l'armée était trop dispersée. Les Franks profitèrent de cette circonstance et fondirent sur Ambeza, qui fut contraint de livrer bataille avant d'avoir pu rassembler toutes ses forces; il essuya une défaite complète et reçut une blessure mortelle (725) (2). Quelques jours après il mourut pendant sa fuite, des suites de cette blessure (3). Avant d'expirer, il avait transmis le commandement de l'armée à Odhra ben Abdallah el Fehri (4), qui se retira sur Narbonne et prit le gouvernement du pays. Mais le peuple d'Andalos envoya demander un autre chef au gouverneur d'Afrique, Baschr ben Sefwan el Kelbi. Celui-ci nomma Jahhja ben Salema el Kelbi, grand homme de guerre, qui se fit remarquer par sa douceur et sa justice envers les chrétiens. Mais les rigueurs auxquelles il se vit forcé pour faire rendre aux musulmans le fruit de leurs exactions, excitèrent contre lui une haine générale, et pendant qu'il faisait une expédition dans les montagnes du nord où les chrétiens s'étaient révoltés, ses ennemis profitèrent de son absence pour demander sa destitution au nouveau vice-roi d'Afrique (5), Obaidallah ben Abderrahhman el Salemi, qui choisit Hho-

(1) Aschbach, Gesch. der Ommaijaden in Spanien, I, 59.

(2) Isid. Pacens., c. 52, dit en parlant de cet événement: « Furtivis obreptionibus per lacertorum cuneos nonnulas civitates vel castella demutilando stimulat; sicque vectigalia Christianis duplicata exagitans fascibus honorum apud Hispanias valdè triumphat. » Conde, c. 22.

(3) Isid. Pacens., l. c. Conde, c. 22.

(4) Isid. Pac., l. c. Ambiza et ipse cum gente Francorum pugnas meditando et per directos satrapas (Walis) insequendo infeliciter certat.

(5) Il n'est pas vrai, comme le dit Ferreras, qu'Ambeza ait été défait par Eudes, duc d'Aquitaine. Cet auteur a fait une confusion entre l'expédition d'Ambeza et celle d'El Samahh, battu devant Toulouse. V. Chron. Moissiac., Histoire de Languedoc, t. I, p. 393 sqq., note 84.

(1) Annal. Aman., anno Domini DCCXXV. Saraceni Augustodunum civit (Autun) destruxerunt IV fer. XI. Gal. sept., etc.

(2) Aschbach place cette bataille en 726, mais sans raisons suffisantes.

(3) Isid. Pacens., c. 52. Conde, c. 22. L'opinion de quelques écrivains modernes, qu'il fut assassiné par les chefs musulmans, ne repose sur aucun document.

(4) Conde le nomme Hodeira; Isid. Pacens., Hodera.

(5) Selon Ebn Baschkual, l. c., Iahhja gou-

daifa ben el Hhaus el Kaisi (1), homme insignifiant, qui ne put garder l'autorité que durant quelques mois; il fut déposé et l'on envoya à sa place le vaillant Othman ben Abi Nesaa el Lakhmi. Mais en dépit de ses talents le nouveau gouverneur éprouva bientôt l'inconstance de la fortune. Les mêmes hommes qui avaient demandé à grands cris sa nomination, voyant qu'il ne répondait pas à toutes leurs espérances, ou plutôt qu'il ne se prêtait pas à leurs vues cupides, demandèrent bientôt son rappel avec la même ardeur. Cette fois ce fut le khalife lui-même qui se chargea d'envoyer un gouverneur au pays d'Andalos, et il choisit pour ce poste difficile El Haitham ben Obaid el Kelbi (avril 729). A peine arrivé, celui-ci laissa percer son caractère cruel et avide. Comme une grande confusion régnait dans l'intérieur de l'Espagne, il ne voulut point s'en éloigner, et confia à son prédécesseur Othman ben Nesaa, que les documents chrétiens nomment Munuza, la garde des frontières du nord. Resté lui-même à Cordoue, sous prétexte de rétablir l'ordre, et de faire restituer aux chrétiens les biens qu'on leur avait enlevés, il fit souffrir au peuple musulman tous les genres d'oppression. Une telle conduite excita l'esprit de révolte parmi les musulmans les plus distingués; une conspiration se forma; mais l'unité et la discrétion manquèrent aux conjurés, et il fut facile à El Haitham d'étouffer le complot. La torture, la mort et les confiscations punirent les coupables.

Cependant malgré toutes les précautions qu'il prenait pour ôter aux mécontents (729) tout moyen de communication avec la Syrie, un des principaux conjurés, Zéhad ben Zéhid, qu'il faisait languir dans un cachot souterrain, parvint à transmettre au khalife Hescham un récit détaillé des cruautés de son lieutenant. Le commandeur des croyants, pour rejeter loin de lui l'odieux de ces oppressions, envoya en Espagne Mohhammed ben Abdallah, avec mission d'examiner la conduite d'El Haitham, de le punir s'il y avait lieu et de donner sa place à un plus digne.

Mohhammed arrivé à Cordoue, fut bientôt convaincu de la vérité des accusations; il fit alors connaître l'ordre écrit du khalife, déposa le gouverneur, confisqua ses biens, et ordonna de le renfermer, puis de le promener ignominieusement dans les rues, monté sur un âne, les mains liées derrière le dos, la tête rasée, exposé aux huées de la multitude. Ceux qui gémissaient dans les prisons furent rendus à la liberté et reçurent des dédommagements sur les biens confisqués de leur persécuteur, lui-même fut ensuite remis enchaîné entre les mains du vice-roi d'Afrique (1).

Au bout de deux mois d'une sage administration (2), Mohhammed acquit la certitude,

verna un an et six mois. Selon Assemani, p. 93: « Iahias ab anno 725 ad 728 præfuit. »

(1) Conde, p. 79, et l'Art de vérifier les Dates, l. c., p. 318, et même Ebn Baschkual, ne le placent qu'après Othman. Mais le dernier de ces auteurs se contredit quand il prétend qu'Othman fut nommé en novembre 728 (Schaaban 110), puis déposé, et que Hhodaifa gouverna après lui depuis le 1 Rebin 110 (juin 728); et Ebn Khaldum, ap. Ahm., f. 48 b., dit expressément qu'on n'est pas certain lequel de ces deux généraux gouverna le premier. Isid. Pacens., c. 56, donne évidemment la priorité à Hhodaifa. La narration qui admet deux Othman, dans l'édition de Sandoval, est une interpolation d'un copiste, tirée de Rod. Tolet. On ne trouve qu'un Antuman dans l'édition de Berganza.

(1) Isid. Pac., 57. Selon lui, il gouverna dix mois. Ebn Baschkual, l. c., dit, que selon les uns il régna deux ans, selon les autres quatre mois. On peut conjecturer, d'après tout ce qui se passa sous son gouvernement, qu'il gouverna au moins un an, jusque vers la fin de 730. Ebn Khaldun dit qu'il mourut en l'an de l'hég. 113 (731).

(2) Mohhammed ne gouverna que deux mois. Voyez Ebn Khaldun, ap. Ahm., f. 48 b. Ebn Baschkual, ap. Ahm., f. 344 a. Abderrahhman, suivant ces mêmes écrivains, prit le gouvernement en Sefer 115 (avril 731). Isid. Pacens., 58, s'accorde aussi avec cette date. Conde et Aschbach sont tout-à-fait dans l'erreur.

que parmi tous les chefs de l'armée d'Espagne aucun ne possédait d'aussi rares qualités que le modeste et brave Abderrahhman ben Abdallah el Gafeki, qui avait déjà montré une fois ce dont il était capable ; il le nomma donc gouverneur de toute l'Espagne en vertu du pouvoir qu'il avait reçu du khalife (731).

Tous les musulmans se réjouirent de cette nomination ; il n'y eut de mécontent que le wali Othman ben Abi Nesaa, qui croyait avoir de meilleurs titres à ce poste et qui, voyant ses espérances trompées, jura une haine mortelle à ses coreligionnaires. Il faut ajouter que cette haine avait encore un autre motif, l'oppression sous laquelle gémissaient les Africains ses compatriotes ; il songea donc à se rendre indépendant. Il commandait l'armée cantonnée dans le nord de l'Espagne et dans la Septimanie et dirigeait l'administration du pays. Bientôt le moyen de se venger lui fut offert; dans une de ses excursions au-delà des Pyrénées, Lampégia, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, tomba entre les mains de ses gens, et il saisit cette occasion de faire alliance avec les infidèles. Le duc lui accorda la main de sa fille, et au lieu de tourner ses armes contre les Franks, le traître musulman se joignit à eux pour marcher contre ses compatriotes (1).

Comptant sur l'appui de son nouvel allié, Othman se prépara à lutter contre son rival, et prit d'abord pour prétexte les persécutions que les Arabes faisaient subir aux Africains, persécutions qu'il voulait faire cesser. Comme il était habile général et que ses compatriotes étaient nombreux dans la Péninsule, on s'attendait à Cordoue à voir naître une guerre civile redoutable. Il ne s'était pas encore déclaré en hostilité ouverte, lorsque l'émir, sur la nouvelle de son alliance avec Eudes, lui envoya l'odre de cesser tout rapport avec les Franks et de se tenir prêt à marcher contre eux. Apprenant que cet ordre n'était pas exécuté, Abderrahhman n'attendit pas que le rebelle eût fait tous ses préparatifs, il se hâta d'envoyer contre lui un corps d'élite sous la conduite d'un chef expérimenté. Cette armée accourut avec une telle rapidité qu'elle surprit Othman dans *Castrum Cerritanense* (1), aujourd'hui *Puycerda*, où il séjournait depuis quelque temps et dont il s'était aliéné les habitants par ses cruautés ; il parvint à s'échapper avec sa femme et quelques partisans fidèles, et se jeta dans les montagnes des environs, pendant que ses ennemis le poursuivaient de tous côtés, et s'efforçaient de découvrir ses traces. Il aurait peut-être pu se sauver par une prompte fuite ; mais il ne voulut pas abandonner sa femme, qui, épuisée de fatigue et de besoin, ne pouvait avancer, et les soldats d'Abderrahhman finirent par l'atteindre. Après avoir ordonné à quelques-uns de ses compagnons de sauver sa femme, et combattu en héros de rocher en rocher, hâletant, couvert de blessures, et sentant que ses forces allaient le trahir, il se précipita dans un abîme, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Ceux-ci arrivèrent et lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent au gouverneur avec Lampégie, qu'on avait rattrapée. L'émir, frappé de sa beauté, lui fit un galant accueil et l'envoya à la cour de Damas, comme un présent digne du commandeur des croyants.

Après s'être débarrassé du rebelle wali, avoir partout rétabli le calme intérieur et remis les chrétiens en possession des églises qu'on leur avait enlevées, Abderrahhman se prépara à faire une campagne contre les

(1) Eudes fut sans doute entraîné à conclure cette alliance, parce qu'il avait tout à craindre de Karl Martell, qui gouvernait alors le royaume des Franks. Contin. Fredeg., c. 108. Annal. Metens. (ap. Pertz), p. 325. Fuld., p. 344, parlent de cette alliance d'Eudes avec les Arabes; mais la Chron. Moissiac n'en dit rien. Pagi regarde ce passage comme une calomnie, que le continuateur de Frédégher avait inventée pour faire sa cour à Karl. Cf. Hist. de Languedoc, t. I, p. 693. Mais on peut bien supposer qu'Eudes avait fait alliance avec Othman, et qu'attaqué ensuite par Abderrahhman, il avait cherché un refuge auprès de Karl.

(1) Isid. Pac., c. 58. Conde, c. 24, p. 83.

Franks, la quatrième et la plus formidable qui eut encore été tentée. Il demanda à l'émir d'Afrique un corps de troupes arabes et mores ; et des points les plus éloignés de l'empire du khalife on vit les vrais croyants accourir sous le drapeau blanc (1), qui devait guider les musulmans à la conquête de l'Europe occidentale. A la nouvelle du malheureux sort de son gendre, Eudes prévit bien que l'orage si long-temps suspendu sur sa tête allait enfin éclater ; il avait rassemblé ses vassaux autour de lui, cherché des secours de tous côtés, fait un appel à tous les princes ses voisins. Il y avait de quoi trembler pour lui en effet. Les villes de Nimes et de Narbonne étaient au pouvoir des Arabes, la Septimanie sans chefs, Eudes brouillé avec la dynastie des Franks. Que pouvait le faible duc d'Aquitaine pour arrêter la formidable puissance des Arabes, qui semblaient alors appelés à conquérir le monde ? Car presque en même temps qu'Abderrahhman franchissait les Pyrénées à la tête d'une armée de quatre cents mille hommes (2), sans compter la multitude de colons qui la suivaient, avec ordre à ce qu'il paraît, de soumettre tout le pays des Franks, la Lombardie et l'Italie, qui était déjà menacée du côté de la Sicile, Muslemah, frère du khalife Hescham, combattait avec bonheur contre les Turcomans sur les bords de la mer Caspienne, et le fils d'Hescham faisait prisonnier l'empereur Constantin dans une sanglante bataille. Abderrahhman s'avança par la Navarre, et frappa ses premiers coups sur l'Aquitaine. De nombreux combats, qui furent pour lui autant de victoires, lui frayèrent un chemin jusqu'à la Garonne. Toulouse et Bordeaux furent pris, les églises incendiées et les habitants égorgés. Battu dans toutes les rencontres, chassé de toutes les villes, Eudes s'était retiré derrière la Dordogne (1) ; Abderrahhman accourut l'y chercher. Le malheureux duc y essuya une défaite si sanglante, qu'il put à peine s'échapper avec quelques cavaliers, et qu'il ne lui resta d'autre ressource que d'aller se jeter dans les bras de son plus grand ennemi, le maire du palais Karl Martell (2).

Sa fuite livra l'Aquitaine au vainqueur; les pays d'alentour furent changés en déserts ; des monceaux de ruines marquaient seuls les endroits où s'élevaient naguère des villes. Les églises, loin d'offrir un lieu de refuge pour les infortunés habitants, attiraient spécialement la rapacité des ennemis ; plus le butin était riche et le pillage facile, plus leur avidité semblait s'accroître. La terreur était dans toute la Gaule, l'ennemi ne rencontrait nulle part de résistance, déjà sa cavalerie légère était arrivée jusqu'à la Loire ; ils venaient de livrer aux flammes l'église de Saint-Hilaire de Poitiers (3) et la renommée des trésors entassés dans la basilique de Saint-Martin de Tours les attira bientôt sous les murs de cette ville (4).

732. — Karl, oubliant ses inimitiés en présence du danger commun, répondit à l'appel que lui fit le duc d'Aquitaine. Depuis long-

(1) Le blanc était la couleur de la famille des Ommijades. Les Fatimistes adoptèrent plus tard le vert, et les Abbassides le noir.

(2) Paulus Warnefridus dit à ce sujet (Hist. Langobard., Lib. VI, c. 46, p. 921, éd. Hug. Grot.) : « Saraceni cum uxoribus et parvulis venientes Aquitaniam Galliæ provinciam quasi habitaturi ingressi sunt. »

(1) Suivant Rodel. Tol., Abderrahhman s'avança d'abord jusqu'au Rhône et assiégea la ville d'Arles. Suivant la Chron. Moissiac, la bataille contre Eudes se livra « super Garonna fluvium. » Suivant le contemporain Isid. Pacen. (c. 59) : « Ultra fluvium nomine Garonnam, vel Dornomiam. »

(2) Isid. Pac., l. c., dit que Karl avait été prévenu par Eudes. Il n'est pas vrai, ainsi que le dit Conde, c. 25, d'après les auteurs arabes, que le duc d'Aquitaine ait succombé dans la bataille.

(3) Cont. Fredegar., c. 108.

(4) L'Art de vérifier les Dates, l. c., p. 322, 325, dit : « La ville de Tours elle-même fut prise par les Arabes. » Mais toutes les sources (Rod. Tol. ne peut avoir de poids ici) gardent le silence à cet égard.

temps il voyait la tempête s'approcher du royaume frank et préparait en secret des moyens de résister à cet ennemi redoutable. Après avoir réuni une nombreuse armée de Belges, de Franks, de Gaulois, de Burgundes (1), etc., il s'avança intrépidement vers la Loire, et rencontra l'avant-garde ennemie entre Tours et Poitiers. Pendant sept jours les deux généraux essayèrent leurs forces dans des engagements isolés (2), pour s'assurer le terrain le plus favorable; ils semblaient hésiter à livrer une bataille qui pouvait avoir des suites si terribles; Karl n'était pas sans inquiétude en présence d'un ennemi si supérieur en nombre et jusque-là invincible; Abderrahhman de son côté voyait ses soldats plus occupés du soin de conserver leur butin que de défendre leur gloire militaire. Enfin le huitième jour une bataille générale s'engagea : alors on vit les robustes fils du nord, les Germains et les Franks résister comme une parois inébranlable aux attaques impétueuses des enfants de l'Arabie aux légères armures (3), les uns combattant pour leur foi, leurs foyers et leur liberté; les autres pour la conservation d'un butin qui les embarrassait déjà. Toute la valeur des Arabes vint se briser contre les impénétrables cuirasses des Franks, dont les lourdes épées faisaient de terribles ravages dans les rangs ennemis. Déjà Abderrahhman, le vaillant chef, était tombé sous leurs coups, et le champ de bataille se couvrait de cadavres musulmans, lorsque la nuit vint arrêter le carnage. Aussitôt qu'ils connurent la perte qu'ils venaient d'éprouver, les Arabes rentrèrent en désordre dans leur camp, plus jaloux de mettre en sûreté leur butin que de mourir pour la défense de l'islamisme. Les paroles du brave Mohhammed ne purent les retenir. Les Franks, qui reposèrent sur leurs armes, s'attendaient à renouveler le combat le lendemain; au point du jour ils reprirent leur ordre de bataille, et marchèrent sur le camp musulman; ils furent surpris de n'apercevoir aucun ennemi. Craignant quelque embûche, Karl avança avec précaution, et envoya des espions de tous côtés. Bientôt ceux-ci reparurent pour annoncer que le pays était délivré et l'ennemi en pleine déroute; bonne et joyeuse nouvelle, mais qui ne contenta qu'à moitié l'ardeur belliqueuse des Franks (1).

C'est ainsi que l'héroïque valeur de Karl, qui était venu comme un pesant marteau s'abattre sur la tête des Arabes, sauva l'Europe du joug de conquérants barbares, et le christianisme d'une ruine prématurée. Cette victoire lui acquit une gloire éternelle, et à dater de ce jour il gouverna la France en véritable souverain, bien qu'il laissât encore le titre de rois aux princes mérovingiens. Si après avoir pillé le camp des ennemis, il ne se mit pas à leur poursuite, nous en trouverons une explication naturelle dans la situation et la composition de son armée. Elle était fort affaiblie par la lutte opiniâtre qu'elle venait de soutenir, et il était encore dangereux pour elle de s'engager à la poursuite de celles des Arabes, à laquelle quelque

(1) Masdeu (c. XII, 41), en véritable Espagnol, n'accorde que très-peu de mérite aux Franks dans cette importante occasion. Il dit que la victoire fut principalement l'œuvre des Germains; mais les Franks eux-mêmes faisaient partie de la grande nation germanique.

(2) Isid. Pac., 59.

(3) Isid. Pac., ib. Dum acriter dimicant gentes septentrionales in ictu oculi, ut paries immobiles permanentes, sicut et zona rigoris glacialiter manent adstrictæ, Arabes gladio enecant.

(1) Pour toute cette campagne d'Abderrahhman, et spécialement pour la grande bataille qui la termina, nous suivons spécialement le contemporain Isid. Pac. — Voyez en outre Chron. Moissiac., p. 291; Contin. Fredeg., c. 108; Annal. Tilliani, Nazariani, Petaviani, Metenses et autres. Ces différents auteurs fixent la date de cette bataille au mois d'octobre 732. Ebn Khaldun, ap. Ahm., f. 48 b., et Ebn Hhajan, ib., f. 343 a., la fixent de même dans le Ramadhan 114. Ebn Baschkual, et d'après lui Conde, p. 88, la placent à tort en l'an de l'hég. 115. Les Arabes appelèrent l'endroit où s'était livrée la bataille *la place des Martyrs*.

ambuscade pouvait rendre l'avantage. En outre les différents peuples germaniques qui avaient obéi à son appel se croyaient exempts de tout service après la défaite et la fuite de l'ennemi, et avaient hâte de s'en retourner chez eux, d'autant plus que l'hiver approchait et rendait impossible la continuation de la campagne. Il se contenta de suivre l'armée arabe jusqu'aux frontières de la Septimanie, mais sans pouvoir l'empêcher de ravager le pays sur son passage (1).

La nouvelle de cette défaite répandit la terreur et la consternation parmi tous les musulmans. Le gouverneur d'Afrique Obeidallah ben el Hhedjab s'empressa d'envoyer en Espagne un nombre considérable de cavaliers et de fantassins, et d'élever au poste d'émir Abdelmelek ben Kotan el Fehri (2). Ce choix fut confirmé par le khalife qui ordonna au nouveau gouverneur de venger le sang musulman. Tous les hommes en état de porter les armes furent appelés sous les drapeaux et dirigés sur les Pyrénées. Abdelmelek lui-même se hâta d'accourir aux frontières de la Gaule pour animer les troupes par sa présence. S'apercevant de leur découragement, il essaya de réveiller leur ardeur, en leur rappelant les nombreuses victoires de l'Islam, mais lui-même ne songeait qu'à s'enrichir en opprimant les habitants, et la rapacité de ses officiers eut bientôt épuisé le pays (3). Sur un nouvel ordre du khalife d'attaquer les Franks, il se mit en marche enfin et tenta de passer les Pyrénées ; mais les défilés vomirent contre lui une nuée de chrétiens, qui le repoussèrent avec de grandes pertes. La mauvaise issue de cette expédition décida le gouverneur d'Afrique à le destituer (1) et à lui donner pour remplaçant le vaillant Okba ben el Hhedjadi el Soluli, qui venait de se signaler dans la guerre contre les Berbères (octobre 734) (2).

Sa réputation de sévérité (3) et de désintéressement répandit l'alarme parmi les fonctionnaires. En arrivant il trouva tout le pays dans une grande confusion ; partout l'injustice, l'avidité, l'oppression, frappèrent ses regards. Son premier soin fut de jeter son prédécesseur dans les fers, et de destituer les employés prévaricateurs. Il nomma dans chaque ville des cadis ou juges, pour punir ou apaiser les querelles des grands qui souvent se changeaient en guerres civiles. Il donna aux walis ou gouverneurs des provinces une troupe spéciale d'agens de police armés, nommés kaschifes, qui devaient non-seulement rendre compte de toutes les injustices et de toutes les violences, mais encore empêcher les pillards de se réunir et de devenir dangereux pour les honnêtes gens. En même temps il se montra zélé propagateur de l'islam, bâtit de nouvelles mosquées, et y établit des fonctionnaires publics chargés d'expliquer le koran au peuple. Il n'avait pas moins de zèle pour la diffusion des lumières, et il le prouva en faisant élever des écoles dans tous les endroits populeux, et en leur attribuant une dotation sur le trésor public. Il abolit les priviléges odieux dont quelques personnes et quelques lieux particuliers avaient joui jusque-là au détriment des autres ; ordonna un cadastre général, et répartit les charges de chacun selon ses moyens.

Il exigea la capitation des chrétiens avec la plus grande rigueur, et ordonna un nouveau recensement, afin de pouvoir déterminer le montant du tribut. Cependant il leur

(1) Isid. Pac., l. c. Le récit de Conde (c. 25) s'écarte beaucoup, vers la fin, de celui de l'évêque de Béja : « Los christianos, dit-il, siguerion su victoria y los persiguerion algunas dias, peleando à veces y caminando entre continuos horrores hasta llegar à Narbona. »

(2) Dans le Ramadhan 114 (nov. 732). Ebn Khaldun, ap. Ahm., f. 48 a.; Ebn Baschkual, ib., f. 344 a.

(3) Isid. Pac., c. 60; Ebn Khaldun, l. c.

(1) Dans le Ramadhan 116. Ebn Khaldun, Ebn Baschkual, l. c.; Novairi, ap. Asseman., Scrip. Hist. Ital., t. III, p. 106. Suivant El Wakedi (ap. Ahm., l. c.), il gouverna quatre ans ; suivant El Razi (ap. Casiri, l. c.), environ trois ans.

(2) Il vint en Espagne dans l'an de l'h. 116 ou 117, dit Ebn Baschkual, l. c.

(3) Conde, cap. 27.

rendit le privilége d'être jugés par leurs propres magistrats et d'après leurs propres lois, c'est-à-dire d'après les lois gothiques. Seulement aucun chrétien ne pouvait remplir les fonctions de magistrats supérieurs, comme par exemple, celles de wali(1). Tous les perturbateurs du repos public furent arrêtés par son ordre, jetés dans les fers, et déportés en Afrique. Mais il se montra extrêmement bon et généreux envers ceux qui faisaient leur devoir. Aussi était-il chéri des bons autant qu'il était redouté des méchants (2). Abdelmelek lui-même qu'il avait d'abord traité si sévèrement, éprouva bientôt sa justice; quand il eut examiné sa conduite, il ne le trouva point aussi coupable qu'on le lui avait représenté, et lui confia le commandement de la cavalerie qui gardait les frontières du nord (3). Après avoir fait ces sages réglements, l'émir songea à remplir les ordres du khalife et à satisfaire sa propre ambition; il assembla une nombreuse armée et se prépara à envahir l'empire frank. Okba se promettait une campagne d'autant plus heureuse, que les provinces de la France, qui touchaient à la Septimanie encore soumise aux Arabes étaient en fermentation, et n'attendaient qu'une occasion pour se révolter; mais arrivé à Saragosse, il reçut un message du gouverneur d'Afrique, qui lui mandait que les Berbères, enorgueillis de quelques légers avantages, venaient de se lever en masse. L'intérêt de l'état exigeait donc qu'il accourût au plus vite pour étouffer la rébellion. A cette nouvelle, Okba, sans perdre de temps, se hâta de regagner Cordoue, et après avoir réuni autour de lui une troupe de cavalerie d'élite, il s'embarqua pour le théâtre de la guerre (4).

Pendant ce temps, le wali de Narbonne, Jussef Ebn Abderrahhman, cherchait à profiter des divisions des Franks. Les grands de la Bourgogne, conduits par le duc Mauruntius, qui ne pouvaient supporter le joug de Karl Martel, vinrent eux-mêmes lui proposer une alliance secrète contre le redoutable maire du palais. Celui-ci n'eut garde de refuser. Fort de cet appui, Mauruntius, dont l'habileté de Karl avait déjà déjoué un premier complot, leva une seconde fois l'étendard de la révolte, pendant que Karl était occupé à réprimer un mouvement semblable, qui venait d'éclater chez les Saxons. Les conspirateurs commencèrent par livrer la ville d'Avignon à Jussef, comme gage de leur amitié (1). Le wali traversa ensuite le Rhône, s'empara d'Arles par capitulation (2), et pendant plusieurs années il ne cessa de ravager le pays d'alentour. Les villes d'Uzez, de Viviez, de Valence, de Vienne, de Lyon et d'autres, furent saccagées. Les églises et les cloîtres furent réduits en cendres, les forteresses rasées et les habitants massacrés (3).

Karl Martel, instruit des ravages des Sarrazins et de la révolte de la Bourgogne, se hâta de terminer la guerre contre les Saxons, et envoya sur-le-champ son frère Childebrand et plusieurs autres ducs pour arrêter les progrès des Sarrazins; bientôt il parut lui-même sur le Rhône, emporta d'assaut Avignon, la principale place d'armes de l'ennemi, et toute la garnison fut passée au fil de l'épée (4). Il passa ensuite le Rhône, entra en Septimanie, et vint mettre le siége devant Narbonne, boulevard des musulmans. Le wali Athiman (Othman) (5), qui s'était jeté dans cette place avec un corps de troupes nombreux, fit une brave et opi-

(1) Isid. Pac., c. 61. Neminem nisi per justitiam propriæ legis damnat.

(2) Isid. Pac., ib.

(3) Conde, p. 93.

(4) Isid. Pac., c. 61.

(1) Cont. Fredeg., c. 109; Ann. Met., p. 326; Fuld., p. 344, 445; Chron. Fontanell. (ap. Bouquet, t. II), p. 661.

(2) Chron. Moissiac., p. 291.

(3) Ado Vienn. (Bouquet, t. II), p. 671.

(4) Chron. Fredeg. Contin., III; Fontanell., adan. 737.

(5) Quelques auteurs font un seul et même personnage du wali Athiman, qui défendait Narbonne, et du général Omar ou Amor Ebn Kaled, que l'émir envoyait au secours de cette ville.

niâtre résistance, encouragé qu'il était d'ailleurs par l'approche d'un corps auxiliaire qui venait d'Espagne. Des côtes d'Afrique Okba envoya Omar Ebn Kaled au secours de la ville assiégée. Soit pour éviter le difficile passage des Pyrénées et les attaques des montagnards, soit pour arriver plutôt, celui-ci choisit la voie de mer, espérant remonter le fleuve de l'Aude sur lequel Narbonne est située, et parvenir ainsi sans obstacle jusqu'au camp de l'armée assiégeante. Mais trouvant les rives du fleuve garnies de nombreuses troupes frankes, il continua de longer les côtes de la mer, afin de secourir la ville par terre. Karl n'attendit pas son arrivée. Il laissa le soin de continuer le siége à une partie de son armée et courut à la rencontre de l'ennemi avec le principal corps. Il le trouva campé dans une vallée près d'un ancien palais gothique sur les bords d'une petite rivière appelée Birra (Berre), à une demi-lieue de la mer, et à sept milles de Narbonne. Aussitôt Omar rangea ses troupes en bataille. Karl Martel commença l'attaque avec sa promptitude ordinaire ; les Arabes le reçurent d'abord avec vigueur, et la mêlée devint terrible ; mais Omar étant tombé frappé par le bras de Karl, le désordre se mit dans les rangs de l'ennemi, et bientôt sa retraite ne fut plus qu'une déroute. Une partie voulut regagner les vaisseaux, et se jeta dans un étang voisin, pensant qu'il tenait à la mer. Les Franks les poursuivirent dans des barques, et firent pleuvoir sur eux une grêle de traits, de manière que bien peu purent se sauver (1). Le vainqueur revint devant Narbonne chargé de butin.

Malgré cette brillante victoire, les Franks ne purent encore prendre Narbonne. Karl se contenta de laisser un corps de troupes sous les murs pour forcer la ville à se rendre par un long blocus, et lui-même se dirigea contre les places moins importantes, châtiant celles qui avaient ouvert leurs portes aux infidèles, et rasant leurs remparts, de peur qu'elles ne leur servissent encore un jour de point d'appui. Les villes de Beziers, Agde, Maguelonne furent réduites en cendres. Située dans une petite île, cette dernière avait été jusqu'alors la principale place d'armes des Sarrazins, à cause de la sûreté qu'elle offrait et de la facilité avec laquelle on pouvait faire arriver les secours envoyés d'Espagne. A Nîmes, où l'ancien amphithéâtre romain avait servi de citadelle, il donna ordre de détruire par le feu les murs et les fortifications ; mais l'épaisseur des murs résista à la fureur des flammes (1). Comme il n'avait aucune confiance dans les habitants d'origine gothique, qui détestaient encore plus les Franks que les musulmans, Karl emmena des otages des principales villes pour s'assurer de leur fidélité. Puis il se hâta de rentrer en Neustrie où le fantôme de roi Théodoric IV venait de mourir (sept. 737), et où les ennemis du maire du palais se préparaient à le renverser. Il eut bientôt déjoué leurs complots et consolidé plus que jamais son pouvoir. Bien qu'il y eût encore des princes mérovingiens, il laissa le trône inoccupé, et gouverna pendant le reste de sa vie en prince indépendant.

738.—Les Sarrazins profitèrent de son absence pour recommencer leurs tentatives. Les rives du Rhône devinrent encore une fois le théâtre d'une guerre barbare. Le duc Mauruntius renouvela son alliance avec eux, s'empara de tous les défilés de la Provence jusqu'aux Alpes, et livra les villes aux Arabes, entre autres Avignon (738). Karl ne se fit pas attendre; par son ordre, son frère Childebrand rassembla une armée dans les environs d'Avignon, et Luitprand, roi des Langobards, que Karl avait appelé à son secours, s'y porta d'autant plus volontiers, qu'il

(1) La bataille se livra un dimanche de l'année 737. Chron. Moissiac., p. 292 ; Cont. Fredeg., c. 109; Annal. Sangall. (Pertz), p. 74; Metens., p. 326; Fuld., p. 344; Laurish., p. 115 ; Fontanell., p. 661, etc.

(1) Chron. Moissiac., p. 292 ; Annal. Fuld., p. 384, 385 ; Cont. Fredeg., c. 109 ; Vita Pipini ducis (Bouquet, t. II), p. 608.

craignait pour ses propres états (1), si les Sarrazins venaient à s'emparer du passage des Alpes. Les forces réunies des Franks et des Langobards chassèrent promptement l'ennemi de la Provence, et le traître Mauruntius, acculé au rivage de la mer, fut contraint de se cacher et de fuir de caverne en caverne, pour éviter le sort qui l'attendait. Il ne resta plus aux mahométans qu'une petite langue de terre, de Narbonne jusqu'aux Pyrénées. A partir de ce jour, ils ne repassèrent plus le Rhône ; tout ce qu'ils purent faire, ce fut de se maintenir sur les côtes de la Septimanie.

Cependant Okba était parvenu à relever en Afrique la puissance des armes du khalife. A peine débarqué, il réunit autour de lui les chefs de l'armée musulmane, leur communique son ardeur, marche contre les Berbères, les disperse et les refoule au sein de leurs déserts. Les renforts qu'on lui envoyait de Syrie et de Kairwan n'étaient pas encore arrivés que déjà la révolte était étouffée. Il chargea ces troupes d'aller tenter de nouvelles conquêtes, et plusieurs historiens pensent que ce fut un général d'Okba qui assura aux musulmans la possession de la Sicile (2).

A son retour en Espagne, Okba trouva le pays dans un état peu rassurant. Les walis des différentes provinces étaient en hostilité les uns contre les autres, et chacun gouvernait à sa fantaisie, sans paraître se soucier s'il existait une administration supérieure. Non-seulement les armes musulmanes avaient essuyé de honteux échecs au-delà des Pyrénées ; mais les chrétiens du nord de l'Espagne, qui s'étaient constitués en une espèce d'état indépendant, reprenaient déjà l'offensive, et descendant de leurs montagnes, venaient sans cesse inquiéter les Arabes. Tout le prestige des premiers succès était évanoui, et Abdelmelek ben Kotan, qui seul au milieu de l'égoïsme général, ne s'occupait que du bien de l'état, avait peine à se maintenir contre ces incursions sans cesse répétées. Okba reconnut ses services ; étant tombé malade à Cordoue et sentant sa fin approcher, il le désigna pour son successeur, et mourut au bout de quelques jours, après avoir été cinq ans gouverneur de l'Espagne (1).

---

(1) Cont. Fredeg., III, c. 109 ; Paul. Diac., De Gest. Longob., VI, 54. L'inscription qu'on lit sur le tombeau de Luitprand prouve qu'il assista lui-même à cette expédition.

ROMA SUAS VIRES JAM PRIDEM MILITE MULTO
OBSESSA EXPAVIT. DEINCEPS TREMUERE FEROCES
USQUE SARACENI, QUOS DESPULIT IMPIGER, IPSOS
QUUM PREMERENT GALLOS, CAROLO POSCENTE JUVARI.

(2) Isid. Pac., c. 61 : « Si quos ex eis (Aucupa-Okba) contradictores vel bifarios seu mali machinatores atque hæreticos, quos illi Augures (Berganza : *Asures*, Cod. complut. *Arveres*) vocant, reperit, gladio jugulat. Sicque cuncta optime disponendo et Tinacrios(Sandoval : *Trimacrios ;* Mariana : *Patrios*) portus pervigilando (Mar. *muniendo*) propriæ sædi clementer se restituit. » Qu'il faille lire ici *Trinacrios* (c'est-à-dire *Siculos*), c'est une chose qui n'admet aucun doute, puisque les auteurs arabes eux-mêmes (dans Conde, c. 27) parlent de la conquête de la Sicile faite par un général d'Okba : « Como hubiesen llegado muchas tropas de Syria y Egypto, por ocupar utilmente estas gentes, las enviò Oveidala Ben Alhegag à conquistar la isla de Sicilia y encargò el mando de esta expedicion à Habib Ben Abi Obeida, etc. Desembarcò con gran ventura en ella y la sujetò y allano. »

(1) Isid. Pac., 61, et l'Art de vérifier les Dates, l. c., p. 328. Ebn Khaldun, ap. Ahm. f. 48 b., dit qu'il gouverna admirablement pendant cinq ans, et que sous lui l'armée musulmane poussa ses courses victorieuses jusqu'à Narbonne ; mais que, dans l'an 121 (739), Abdelmelek se révolta contre lui, le déposa, et le tua ou le chassa de l'Espagne. On trouve aussi dans Conde, p. 144, un récit différent : « Ocba — gobernò cinco ànos y dos meses : luego se alsò Abdelmelic Ben Cotan El Fehri contra Ocba y le depuso y mandò un año y casi un mes. » Ebn Baschkual, ap. Ahm., f. 344 a., s'accorde avec Ebn Khaldun ; mais El Razi dit : « Le peuple d'Espagne se souleva contre Ocba en Sefer 123 (déc. 740), et mit Abdelmelek à sa place : Ocba avait gouverné six ans et quatre mois ; il mourut le même mois à Carcassonne. Cf. Assemani, l. c., p. 112, 113.

CHAPITRE II.

DISSENSIONS INTESTINES DES ARABES EN ESPAGNE JUSQU'A L'ARRIVÉE DE L'OMMIJADE ABDERRAHHMAN EL DAKHEL.

(740—746.)

Comme la conquête de la Péninsule s'était accomplie au nom et avec les armes du khalife de Damas, ce pays ne forma d'abord qu'une province de son vaste empire, et l'émir (1) qui la gouvernait n'était qu'un simple fonctionnaire soumis à la volonté, ou plutôt aux caprices du commandeur des croyants. Comme d'un autre côté le gouverneur d'Afrique avait eu l'honneur d'être l'instrument de cette conquête, il avait le privilége de nommer les gouverneurs d'Espagne et se regardait comme l'anneau principal de la chaîne qui liait les deux pays. Bien qu'il n'y eût là-dessus ni lois écrites, ni conventions arrêtées, rarement le khalife refusait sa sanction; mais cette sanction n'arrivait ordinairement que quand le nouvel élu avait déjà fait place à un autre. Cette instabilité, jointe à l'éloignement du centre de l'empire, fut la principale cause de la confusion qui désola bientôt une si belle contrée.

Tant que les successeurs du prophète avaient vécu dans la simplicité et la sainteté primitives, ne songeant qu'à la propagation de l'islamisme, les pays conquis avaient été gouvernés avec douceur, et les peuples s'étaient à peine aperçus du changement de domination. On se rappelle avec quel soin Tarek et Muza recommandaient la modération à leurs troupes. Mais tout changea sous l'administration d'Iézid ben Abdelmelek, et de son successeur Hescham, qui accablèrent leurs peuples pour satisfaire leur besoin de luxe et de magnificence. Le poids excessif des impôts lassa enfin la patience des peuples, et des mouvements hostiles se manifestèrent dans plusieurs provinces. Les Mores d'Afrique, qui avaient tant de fois essayé de secouer le joug, et qui, en raison de cet esprit turbulent, étaient encore plus durement opprimés que les autres, firent alliance avec de nombreuses tribus de nègres, se soulevèrent en masse et défirent le gouverneur d'el Magreb Kolthum ben Ajadh el Kaschiri dans une sanglante bataille près de Tanger. Lui-même, grièvement blessé, se vit contraint de fuir avec son frère Baledj ben Baschr (1). A la nouvelle de cette dé-

(1) Les auteurs arabes l'appellent tantôt wali (præpositus), tantôt émir (princeps), ou amel (gubernator).

(1) Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 344 b. Conde prétend à tort que Kolthum fut tué dans cette bataille. Au reste, toute la période de ces guerres intérieures est extrêmement obscure. Nous suivons principalement Isid. Pac., 63 sq., Ebn

faite, le khalife Hescham entra en fureur, et ordonna au vice-roi d'Afrique Hhantala ben Sefwan d'accourir au plus vite au secours de l'armée vaincue. Celui-ci rassembla à la hâte une nombreuse armée et marcha contre les rebelles, qui, de leur côté avaient fait appel à tous leurs alliés jusque dans les contrées les plus éloignées. Bientôt on vit leurs hordes innombrables se déployer sur les rives du fleuve Masfa, et s'agiter comme des nuées de sauterelles. Presque au même instant l'action s'engagea (742). L'armée arabe était divisée en trois corps : les Syriens et les Arabes étaient commandés par Thaalaba ben Salema el Djadhami; les Egyptiens et ceux de Barca par Baledj ben Baschr, et les Africains restés fidèles par Hhanthala ben Sefwan en personne.

Les deux armées (selon les expressions d'un auteur arabe) se précipitèrent l'une sur l'autre avec des cris épouvantables, au milieu des sables brûlants; des nuages de poussière et d'une grêle de flèches obscurcirent le jour; les fils du désert au teint basané, le corps à demi-nu, tourbillonnaient avec la vitesse du vent sur leurs coursiers rapides; les lances altérées se baignaient dans des flots de sang. Tous combattaient avec un égal courage, ou plutôt avec une égale fureur; on aurait cru que c'étaient non des hommes qui luttaient, mais des tigres ou des lions sauvages qui se déchiraient en morceaux. Le soleil d'Afrique décida de la bataille: les chevaux des Arabes, peu habitués à un tel climat, ne purent résister à la fatigue et à la chaleur. La cavalerie more plus endurcie rompit leurs rangs, les mit en fuite et en fit un horrible carnage. Kolthum périt dans la mêlée. Une partie des fuyards chercha à gagner l'Egypte en longeant le rivage de la mer; une autre sous la conduite des vaillants chefs Baledj ben Baschr et Thaalaba se retira sur Ceuta et voulut s'y embarquer pour l'Espagne (1).

Abdelmelek, qui selon la recommandation d'Okba, avait été pour la seconde fois nommé gouverneur d'Espagne, ne fut pas médiocrement troublé quand il apprit la défaite de l'armée arabe et l'intention où étaient les fuyards de passer dans la Péninsule. Il connaissait la fermentation qui régnait dans le pays, et il craignait que l'arrivée de troupes si nombreuses qui n'étaient pas sous ses ordres n'augmentât la confusion et ne déterminât une révolte (1). Il fit donc rentrer les vaisseaux qui allaient mettre à la voile et refusa le passage aux malheureux vaincus. Mais les Arabes d'Andolos, instruits de la situation déplorable où se trouvaient leurs frères d'Afrique, prirent sur eux de leur envoyer Zéhad ben Amru el Lakhmi avec deux vaisseaux, et jurèrent d'obtenir la destitution du gouverneur (2). D'un autre côté, les Berbères qui se trouvaient en grand nombre en Espagne et supportaient impatiemment le joug mahométan, crurent que le moment était venu d'imiter l'exemple de leurs frères d'Afrique, de s'unir avec eux, et de renverser la domination arabe en Espagne (3). Sans perdre de temps ils se lèvent en masse, se rassemblent avec une grande rapidité de toutes les parties de la Péninsule et forment trois divisions qui marchent sur trois points différents, pour frapper l'ennemi partout à la fois. Le premier corps se dirige sur Tolède, centre de l'Espagne, que défendait Ommijah, fils d'Adelmelek; le second sur Cordoue, résidence du gouverneur, pour la surprendre, et le troisième vers les côtes pour s'opposer au débarquement des débris de l'armée d'Afrique (4). Ce plan si habilement conçu, dont le succès ne paraissait pas douteux, échoua néanmoins complètement. Ommijah défendit Tolède avec opiniâtreté pendant vingt-huit jours, et Abdelmelek, qui se trouvait alors à Saragosse, et qui probablement

Hhajan et Ebn Khaldun, ap. Ahm., l. c., et Conde.

(1) Isid. Pac., c. 63; Conde, p. 98—99; Cardonne, p. 163.

(1) Isid. Pac., c. 64; Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 344 b.

(2) Ebn Hhajan, l. c.

(3) Id.

(4) Isid. Pac., 64.

méditait une expédition au-delà des Pyrénées, eut le temps d'accourir, de battre les assiégeants, et de délivrer la ville. Le corps d'armée qui entourait Cordoue ne fut pas plus heureux; non-seulement le commandant arabe Almuzaor défendit vaillamment la ville, mais il fit une vigoureuse sortie, livra une sanglante bataille à l'ennemi, et remporta une brillante victoire qu'il paya de sa vie; l'autre division avait espéré s'emparer des vaisseaux dans les ports, et couper ainsi au gouvernement toute communication avec l'Afrique, tandis qu'eux-mêmes pourraient recevoir des secours de leurs compatriotes. Mais Abdelmelek fut plus prompt qu'eux. Lorsqu'il se vit pressé de tous côtés par les Mores révoltés, il s'empressa de consentir à recevoir comme auxiliaire Baledj ben Baschr et les débris de son armée. Lorsque les Berbères arrivèrent sur les côtes, les vaisseaux qu'ils espéraient prendre, étaient déjà partis, et l'armée arabe, qu'ils se proposaient d'exterminer, était débarquée au nombre de 10,000 hommes, et s'avançait contre eux en ordre de bataille. Baledj brûlait de venger dans des flots de sang more la défaite que les Arabes avaient éprouvée sur les bords du fleuve Masfa. Il attaqua avec fureur et sans donner aux ennemis le temps de se reconnaître. Leur armée fut en partie taillée en pièces, en partie dispersée, de sorte qu'on put regarder la révolte comme entièrement étouffée dans toutes les parties de l'Espagne (1).

742. — Abdelmelek paraissait maintenant n'avoir plus de révolte à craindre. Mais un ennemi redoutable se leva bientôt parmi ses compatriotes. Il voyait avec inquiétude le séjour de Baledj en Espagne, et il conseilla à celui-ci de repasser en Afrique. De son côté Baledj n'ignorait pas que l'émir ne l'avait admis en Espagne que par un motif d'égoïsme, et son ressentiment n'était pas éteint. Au lieu d'obéir à l'invitation, il répondit donc à l'émir que l'heure de la vengeance était arrivée, et il marcha sur Cordoue avec toute son armée composée en grande partie de Syriens. L'émir envoya aussitôt Abderrahhman ben Alkama à la tête d'une armée au-devant de Baledj, afin d'arrêter sa marche. Mais malgré des efforts héroïques Adderrahhman fut battu, son armée mise en déroute, et le vainqueur parut tout-à-coup aux portes de Cordoue à la tête de ses Syriens (1). Les habitants, effrayés par l'arrivée inattendue de l'ennemi, ne virent pas de meilleur moyen d'éviter l'orage que de livrer le gouverneur et de gagner par une prompte soumission les bonnes grâces de Baledj. Sans respect pour les cheveux blancs du vieillard (2), ils le traînèrent à la tête du pont, où il resta attaché à une croix, entre un chêne et un porc, jusqu'à l'arrivée de son ennemi, qui termina son supplice en lui faisant trancher la tête, qui fut attachée à la porte du pont (3).

(Août 742). Le même jour le peuple et l'armée proclamèrent Baledj émir d'Andalos. Mais il ne jouit pas long-temps de son triomphe. Son compagnon d'armes en Afrique, Thaalaba ben Salema, qui avait passé dans la Péninsule avec lui, était jaloux de son élévation. Après avoir attiré presque toute l'armée de son côté, il représenta la nomination de son rival comme illégitime, parce qu'elle ne partait ni du khalife ni du vice-roi d'Afrique. Il finit par déclarer qu'il allait se séparer de Baledj, pour ne point autoriser la trahison par sa présence, et ne point partager le châtiment qui l'attendait, exhortant tous les sujets soumis au khalife à suivre son exemple. Ces manœuvres obtinrent le succès qu'il en at-

(1) C'est ainsi, ce nous semble, qu'il faut entendre le récit d'Isid. Pac., c. 64. Conde, c. 30, prétend que Baledj, à peine débarqué, se réunit avec les Berbères espagnols contre Abdelmelek, et le défit près de Mertula. Il a évidemment confondu les événements de cette époque avec ceux d'une autre. Est-il vraisemblable, en effet, que les Arabes d'Afrique se seraient joints à l'armée de cette même nation qui venait de leur faire éprouver des pertes si cruelles?

(1) Isid. Pac., 65; Ebn Khaldun, l. c., f. 49 a.; Ebn Hhajan, ib., f. 344 a.

(2) Selon Cardonne, Abdelmelek avait 90 ans; d'autres disent 70.

(3) Conde, c. 30. Cf. Isid. Pac., c. 65.

tendait. La plus grande partie des troupes syriennes partirent avec lui de Cordoue, et prirent la direction de Mérida. Les Égyptiens seuls restèrent fidèles à l'émir. Les Arabes proprement dits, particulièrement ceux du Yémen, qui avaient déjà été en Espagne, se réunirent sous Ommija, fils du gouverneur assassiné, et sous Abderrahhman ben Alkama. Les Mores d'Espagne se rangèrent aussi de leur côté. Depuis que Thaalaba s'était séparé de Baledj, ceux-ci formaient le parti le plus puissant, possédant presque toute l'Espagne orientale et le pays de Narbonne. Ils n'hésitèrent donc pas à marcher sur Cordoue avec une armée de cent mille hommes pour venger le meurtre d'Abdelmelek. Baledj, qui était un des meilleurs capitaines de son temps, se confia dans son habileté, et bien qu'il n'eût que douze mille hommes, il ne balança pas à courir à la rencontre de l'ennemi. Les plaines de Calatrava (Kalat-Rahba) furent le théâtre d'une sanglante bataille entre les Arabes et les Mores sous Abderrahhman ben Alkama et Ommija d'un côté, et les Syriens et les Égyptiens sous Baledj de l'autre. Les chefs des deux armées se précipitèrent avec impétuosité dans la mêlée, se cherchant les uns les autres et combattirent en héros, jusqu'à ce que Baledj, percé d'un coup de lance tomba de cheval. A cette vue les Égyptiens saisis d'effroi s'ébranlent, prennent la fuite, et laissent le champ de bataille couvert de cadavres (1) (juillet 743).

Les débris de l'armée vaincue allèrent se réunir aux Syriens, leurs compatriotes, qui sous la conduite de Thaalaba s'étaient dirigés sur Mérida. Lorsqu'il apprit la fin de Baledj, il se fit proclamer émir par les siens ; mais il trouva peu de partisans; la fortune se déclarait pour les fils d'Abdelmelek, qui en peu de temps se virent maîtres de la plus grande partie de la Péninsule.

A cette époque presque toutes les contrées, qui avaient été si rapidement conquises par l'épée des musulmans, étaient en révolte contre le chef des croyants. Les sanglantes rivalités qui s'agitaient autour du trône retentissaient jusque dans les provinces les plus éloignées. La guerre civile, déchaînée de toutes parts, menaçait de briser le faible lien qui depuis quelque temps maintenait avec peine des éléments si disparates. Heureusement le gouverneur de Kerwan, Hhantala ben Sefwan, par une grande victoire remportée sur les Mores qui s'étaient encore une fois révoltés, venait de consolider l'empire du khalife à l'occident. Il se vit alors en état d'envoyer une armée en Espagne pour y étouffer les factions qui désolaient le pays, et résolut de faire servir à son dessein les Africains mêmes qu'il venait de vaincre. Ayant donc rassemblé environ quinze mille Mogrebins volontaires, des tribus des Zénates et des Musamudes (1), il les fit embarquer sous le commandement du vaillant Abul Khatar Hhesam ben Dherar el Kelbi, qui s'était distingué dans la dernière bataille contre les Mores. Une foule de musulmans espagnols distingués favorisaient le plan du vice-roi et lui avaient demandé un émir qui sût faire taire toutes les ambitions par sa fermeté et sa sagesse.

Lorsqu'il arriva dans la Péninsule, Thaalaba s'était déjà rendu maître de Merida et de Cordoue, et avait répandu la terreur dans tout le pays par ses cruautés. Ayant trouvé mille barbares parmi la garnison de Cordoue, il avait fait conduire hors les portes ces odieux Africains et donné l'ordre de les massacrer. Un de ses lieutenants, Abderrahhman ben Ahubib, s'était emparé de Tolède, et s'y était fait proclamer émir. Mais l'arrivée subite d'Abul Khatar arrêta tous ces projets et força Thaalaba de se soumettre au nouvel émir. A la grande joie des musulmans, celui-ci mit les prisonniers en liberté,

(1) Conde, c. 30; Ebn Khaldun, l. c.; Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 345 a., dit que Baledj fut tué de la main d'Abderrahhman Ben Alkama. Conde confond cet Abderrahhman avec Abderrahhman Ben Hhabib Ben Abi Obaidah Ben Okba Ben Nafe El Fehri.

(1) Conde, c. 32.

et envoya Thaalaba en Afrique pour y rendre compte de sa conduite (1). Il se dirigea ensuite sur Tolède pour en chasser Abderrahhman ben Hhabib. Les partisans des fils d'Adelmelek, qui possédait tout le nord-est de la Péninsule, vinrent au-devant de lui et le reconnurent comme le légitime possesseur de la souveraine puissance (2). Le nouveau gouverneur sut gagner les cœurs des musulmans par la modération et la bonté, et il n'eut pas besoin de violence pour rendre le repos à la Péninsule.

Les fréquents arrivages de nouveaux colons avaient produit un étrange mélange dans la population musulmane. On voyait comme jetés pêle-mêle les Arabes, les Syriens, les Egyptiens, les Iracanéens, les peuples de la Palestine, ceux de Kairwan, les Mores, les Persans, etc. Chaque tribu réclamait les parties les plus fertiles du pays comme sa propriété, et cette avidité mutuelle était le germe des nombreuses dissensions qui s'élevaient constamment; pour les faire cesser, Abul Khatar résolut de désigner à chacun de ces peuples des provinces déterminées, et pour que leurs possessions eussent plus d'attraits pour eux, il fit le partage de telle sorte, que leur nouvelle patrie fût aussi semblable que possible à l'ancienne sous le rapport de la situation, de l'étendue, du climat et des productions. Il transporta ceux de Damas à Elvire; ceux de Hhems (Emessa) à Séville; ceux du Jourdain à Raia et à Malaga; ceux de Kennasrin à Jaen; ceux de la Palestine obtinrent Sidonia et Xérès, les Egyptiens le pays de Tadmir (3); et les Africains les provinces situées entre l'Èbre et le Duero. Les villes espagnoles reçurent de leurs nouveaux habitants de nouveaux noms conformes à ceux de leur ancienne patrie. Par exemple, Elvire fut appelée Damas, Séville Emessa; Jaen, Kinisrin; le territoire de Xérès, Palestine; celui de Tadmir, Misr, et ceux de Raia et de Malaga, Urdan (Jourdain) (1). Les chrétiens qui étaient considérés comme esclaves devaient cultiver les terres et donner le tiers du produit à leurs maîtres. Cette distribution de pays mit fin à la petite souveraineté chrétienne que Théudemir avait fondée dans la province de Murcie. Son fils Athanagild, prince brave et généreux, fut cruellement opprimé par Abul Khatar, qui exigea de lui des sommes énormes pour gagner à son parti les Syriens et les Égyptiens de Baledj. Comme Abul Khatar ne se croyait pas tenu d'observer le traité conclu avec Théudemir, tout le pays de Tadmir fut distribué aux musulmans, et les Goths qui l'habitaient ne furent pas mieux traités que ceux des autres provinces (2).

Les Arabes du Yémen avaient été singulièrement favorisés dans ce partage; malgré leur petit nombre, ils avaient obtenu les provinces les plus belles et les plus étendues. Cette partialité excita la jalousie et le mécontentement des autres tribus, particulièrement des Egyptiens et des Modharites (3) ou Abdharides (Arabes des environs de la Mecque). A leur tête se plaça un guerrier doué de brillants talents militaires, El Samail Ben Hhatem el Kelabi, qui était venu

(1) Conde, l. c. D'après Ebn Khaldun, l. c., Thaalaba se rendit en Orient et se mit au service du khalife Merwan Ben Mohammed.

(2) Conde, p. III.

(3) Ebn Khaldun, ap. Ahmet, f. 49 a.; El Codhai, ap. Casiri, II, p. 32; Ebn El Khateb, ib., p. 253. Ces auteurs diffèrent entre eux dans quelques éditions.

(1) Conde, c. 33, et Murphy, p. 78.

(2) Isid. Pac., c. 39. Athanaildus: — « Erat in omnibus opulentissimus dominus, et in ipsis nimium pecuniæ dispensator: sed post modicum Ahoozam (i. e. Abul Khater) rex Hispaniam adgrediens: nescio quo furore arreptus non modicas injurias in eum attulit, et in ter novies millia solidorum damnavit. » L'assertion de Masdeu (i. c., p. 47), qu'Athanagild fut défendu par les Africains contre l'emportement d'Abul Khatar, sera réfutée plus tard.

(3) Ahm., f. 354 b. De tout temps les Modharites avaient été les plus ardents ennemis des Arabes du Yémen; les premiers descendaient d'Ismaël, les derniers de Kahhtan. Murphy, p. 78, note 4.

en Afrique avec Kolthum Ben Ajadh, avait passé en Espagne avec les Syriens sous Baledj, et dont l'aïeul Sermah de Kufa avait fait partie des rebelles qui avaient assassiné le noble Hussein, fils de l'incomparable Ali. Mécontent de ce que l'émir ne lui avait pas voulu donner le gouvernement de Saragosse, que Baledj lui avait promis, il s'efforça de faire renaître les troubles et les révoltes dans le pays à peine calmé. Après avoir propagé en secret l'esprit de mécontentement, il leva ouvertement l'étendard de la révolte, s'échappa de Cordoue, rassembla ses partisans, et parcourut le pays en le ravageant. Un homme d'un grand mérite, qui s'était distingué dans les guerres d'Afrique, et qu'Abul Kathar avait eu l'injustice de négliger, Tuaba ben Salama el Djedhami se joignit à lui, et lui prêta un puissant appui. Abul Khatar, informé des mouvements d'El Samail, partit à la hâte de Cordoue, pour étouffer l'insurrection à sa naissance (1), et appela tous ses compatriotes sous le drapeau jaune, qui était celui de sa race. Toutes les bandes de pillards qui rôdaient dans le pays se réunirent sous le drapeau rouge, celui des Modharites; tous ceux qui ne se déclarèrent pas sur-le-champ Samail et Tuaba, furent considérés comme ennemis, et les plus affreuses dévastations signalèrent partout le passage des confédérés.

En Redjeb 127 (avr. 745), les deux partis se rencontrèrent près de Sidonia sur le Guadalète; ils étaient à peu près d'égale force; mais l'armée d'Abul Khatar renfermait des traîtres; ceux-ci passèrent à l'ennemi dans la chaleur de l'action, firent ainsi tourner la lutte à son désavantage, et l'émir tomba entre les mains des Modharites (2). Tuaba aurait voulu qu'on l'exécutât sur-le-champ; mais El Samail s'y opposa, et se borna à le faire enfermer dans un cachot à Cordoue, prétextant qu'il en avait reçu l'ordre du khalife. Beaucoup de musulmans crurent à la réalité de cette allégation, et n'osèrent prendre les armes en faveur de l'émir. Cordoue ouvrit ses portes aux révoltés, accoutumée qu'elle était à ces révolutions subites, et El Samail fit proclamer son ami Tuaba émir d'Espagne, pour gagner à sa cause le puissant parti des Arabes du Yémen, ses compatriotes (1).

Aussitôt que les deux fils d'Abdelmelek, Omnija et Abderrahhman ben Alkama, qui gouvernaient les provinces du nord-est de la Péninsule, eurent connaissance de la déposition et de l'emprisonnement de leur ami Abul Khatar, ils pénétrèrent l'imposture des révoltés, et ne doutèrent point que ce ne fût l'ambition des deux chefs, et non l'ordre du khalife qui avait fait jeter l'émir en prison. Les informations qu'ils prirent ayant changé ce soupçon en certitude, ils résolurent de marcher sur Cordoue, d'appeler toute leur province à la défense d'Abul Khatar, et de le délivrer de ses fers. Ils envoyèrent d'abord à Cordoue Abderrahhman ben Ilhasan; celui-ci s'introduisit dans la ville avec trente affidés pendant l'absence d'El Samail et de Tuaba, et au milieu d'une nuit obscure, où toute la ville était ensevelie dans un profond silence, ils se jetèrent sur la garde de la prison, et délivrèrent Abul Khatar (2). En même temps à l'aide d'amis qu'ils avaient dans la ville, ils s'emparèrent des points les plus importants, et le lendemain matin, lorsque les habitants apprirent la délivrance de leur ancien émir, ils se soulevèrent en sa faveur, et les jeunes gens coururent aux armes. Mais quelques traîtres parvinrent à s'échapper et portèrent à El Samail la nouvelle de ce qui venait de se passer. Il ne balança point à marcher sur Cordoue et à l'assiéger étroitement; il espérait l'emporter d'assaut, avant le retour d'Ohnnijah, qui avait été à Tolède pour y chercher des renforts. Pendant ce temps, la jeunesse murmurait de l'inactivité d'Abul Khatar, qui semblait avoir laissé son ancienne valeur dans le cachot. Piqué de ces murmures, il osa tenter

(1) Isid. Pac., 68.
(2) Ebn Ilhajan, l. c.

(1) Isid. Pac., 70.
(2) Ebn Ilhajan, ap. Alm., f. 345 b.

une sortie avec quelques arabes d'élite, et parvint à repousser l'armée d'El Samail. Ce résultat encouragea la bouillante jeunesse à risquer une nouvelle attaque, et Abul Khatar se mit encore une fois à sa tête. Les soldats d'El Samail cédèrent de nouveau; mais ce n'était qu'une feinte pour attirer les imprudents assaillants dans une embuscade, et les accabler par la supériorité du nombre. Abul Khatar se vit tout-à-coup attaqué par derrière, coupé de la ville, et abandonné de la plus grande partie des siens qui passèrent à l'ennemi. Il profita de la confusion de la bataille pour s'échapper incognito, et les vainqueurs qui répandirent le bruit de sa mort ne trouvèrent plus aucune résistance de la part des habitants de Cordoue. Les portes leur furent ouvertes, et Tuaba recouvra sa dignité; il donna à El Samail toute l'Espagne orientale comme gouvernement indépendant. Pendant ce temps Abul Khatar errait dans les solitaires montagnes du nord; enfin il arriva heureusement à Tolède près de ses amis, qui rassemblèrent des troupes pour le défendre, et reparut tout-à-coup devant ses ennemis comme un homme revenu de l'empire des morts. Mais cette fois encore la fortune se déclara pour ses adversaires. Quelques escarmouches malheureuses découragèrent ses troupes, doublèrent celles de l'ennemi et enfin on en vint à une bataille générale, où il succomba avec tous les siens (oct. 745) (1).

Depuis ce temps Tuala régna sans rival à Cordoue, Samail se contenta du gouvernement de Saragosse et de l'Espagne orientale. Mais tous deux étaient plus occupés de satisfaire l'avidité de leurs partisans que de veiller aux intérêts publics. Les chefs subalternes, suivant leur exemple, ne regardaient les districts qui leur étaient confiés que comme des propriétés qu'ils pouvaient exploiter à leur fantaisie. Les musulmans eux-mêmes n'étaient pas exposés à de moindres oppressions que les chrétiens. Le mécontentement était général, l'oppression devenait chaque jour plus insupportable. Ce n'était plus le tiers des produits qu'on exigeait, mais la totalité. Des walis de Tolède et de Merida ne voulaient ni l'émir de Cordoue, ni celui de Saragosse. Toute la Péninsule était donc divisée en une foule de partis acharnés les uns contre les autres, les Arabes du Yémen, les Modharites, les Egyptiens, les Syriens et les Mores continuant à se regarder comme des ennemis mortels, et il ne se trouvait pas un prince qui, par un despotisme salutaire, sût comprimer toutes ces petites rivalités et les soumettre à une seule puissance. En outre les grandes commotions dont l'Orient et l'Afrique étaient le théâtre ne permettaient pas d'attendre de là des moyens de salut.

Dans cette situation critique, dont les chrétiens du Nord profitaient pour s'agrandir, les chefs des plus nobles familles arabes convinrent de se réunir dans une assemblée générale pour se concerter entre eux et aviser aux moyens de remédier aux maux du pays. Dans cette assemblée on convint enfin d'élire un chef qui eût pouvoir sur tous, qui nommât tous les fonctionnaires grands et petits, et eût le droit de tout faire pour maintenir l'ordre, l'obéissance et faire exécuter les lois. On déclara qu'il fallait un homme dont le nom et les qualités personnelles fussent de nature à réunir tous les partis autour de lui, et qui jouît d'un assez grand crédit pour réprimer l'orgueil des puissants et l'avidité sans frein des soldats. Le choix unanime des membres de l'assemblée tomba sur Jussef ben Abderrahhman el Fehri (1),

(1) Tel est le récit de Conde, p. 119—120, et de Rod. Tol., Hist. Arab., c. 17; mais Ebn Hhajan, l. c., dit, qu'aussitôt délivré de prison, Abul Khatar se dirigea vers l'occident de l'Espagne, et qu'ayant cherché à relever sa puissance, il succomba. Selon Cardonne, il fut abandonné par ses troupes, et mourut en fuyant vers l'Afrique. El Razi, ap. Ahm., f. 346 a., dit qu'il fut tué par El Samail en l'an 128. On ne trouve pas moins de confusion sous le rapport de la chronologie; les documents arabes font durer son gouvernement quatre ans; d'autres à peine trois ans; la Chronique d'Albaida deux ans, et Isid. Pac. un an et trois mois.

(1) Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 346 a.; Isid.

qui réunissait à une noble naissance toutes les qualités exigées (en rebin 11. 129). Il descendait de la race de Koraisch, et le vaillant Okba ben Nafe, à qui l'on devait la construction de Kairwan, était son aïeul (1). Jamais il n'avait appartenu à aucun parti, et aucun des nombreux chefs de tribus n'était son ennemi. Toute la Péninsule applaudit à ce choix et se livra à l'espoir d'un meilleur avenir. Comme Tuaba était mort quelque temps auparavant, El Samail n'osa pas se faire proclamer émir contre la nomination d'Abderrahhman; il dissimula la colère qui le dévorait. Pour le satisfaire, Jussef lui conféra le gouvernement de Tolède et donna celui de Saragosse à son fils. Amer ben Amru, commandant des forces navales voyait aussi avec un dépit secret l'élévation de Jussef, et son mécontentement ne dut pas diminuer quand l'émir abolit la charge d'amiral, qui lui semblait inutile, maintenant que l'Espagne indépendante devait avoir peu de relations avec la Syrie et l'Afrique. Amer se vantait de descendre en droite ligne de Moshab, port-étendard du prophète; il possédait de grandes richesses, avait de nombreux partisans, et une ambition démesurée. Pour l'apaiser, on le nomma au gouvernement de Séville (2). Mais le cœur de l'ambitieux, dit un auteur arabe, est semblable à la mer, toujours exposée aux bourrasques, et agitée au moindre vent. Amer ne cessa de nourrir dans son cœur les plus sinistres projets.

L'élection d'un émir par les chefs des musulmans espagnols, sans la moindre participation du khalife, est un évènement remarquable, qui commence pour ainsi dire une ère nouvelle. Un pareil changement ne pouvait arriver qu'à la faveur des troubles qui agitaient l'Orient, et qui amenèrent la chute des Ommijades à Damas. Un rapide coup d'œil sur ces évènements du centre de l'empire ne sera pas sans intérêt.

Dès le règne magnifique et prodigue de Yezid II, l'esprit de révolte et la haine contre les Ommijades avait commencé à se manifester parmi les musulmans; mais lorsque son frère et successeur Hescham (de 724 à 743), poussé par une avidité insatiable, fit gémir toutes les provinces de son vaste empire sous des charges excessives, les porta ainsi à la résistance, et qu'en même temps la défaite de Poitiers vint prouver que les armes des mahométans n'étaient point invincibles, les sectateurs d'Ali crurent le moment venu de faire valoir leurs droits au khalifat au détriment des Ommijades. Zeid, arrière-petit-fils d'Ali, n'eut pas un sort plus heureux que ses ancêtres : il fut trahi par les Arabes de Kufa. Néanmoins le feu de la révolte se propagea parmi toutes les provinces orientales de l'empire mahométan, qui étaient mal disposées pour les Ommijades, pendant que les peuples de l'Afrique s'efforçaient ouvertement de secouer le joug. Ce fut dans ce moment de fermentation que Valid II, qui avait reçu la plus mauvaise éducation, monta sur un trône déjà chancelant. Les trésors immenses que l'avidité de son prédécesseur avait entassés dans six cents coffres, furent dissipés de la manière la plus insensée. Il espérait, en élevant la solde des troupes syriennes, s'en faire une garde fidèle; mais cette partialité ne fit qu'aigrir les uns contre les autres les différents corps de l'armée qui, à dater de ce moment, ne cessèrent de se regarder avec des yeux jaloux; et enfin son administration sans dignité et sans force

Pac., 75. Jussef était alors âgé de cinquante-sept ans. El Razi, ap. Ahm., l. c.; Conde, c. 36; Murphy, p. 79; Cardonne, p. 168. Selon ce dernier auteur, il fut tué par des rebelles, et ne gouverna que pendant quelques mois.

(1) Jussef était né à Kairwan; son père Abderrahhman était venu en Espagne avec Hhabib Ben Abi Obaidah, puis était retourné en Afrique. Mais le jeune Jussef s'échappa d'auprès de son père et s'établit dans la Péninsule.

(2) Elmacin., Hist. Saracenor., lib. I, in-f.; Abulfedæ, Annales muslemic., t. I, p. 440, ed. Reisk.; Abulpharagii, Hist. Dinast., p. 132 sqq., ed. Bruns.; Isid. Pac., c. 73 — 78; Conde, c. 31—40; Asseman, t. III, p. 121 sqq.; Herbelot, Bibl. orient., Mervan et Ohmiah.

excita à la révolte ceux même qui auraient dû lui être attachés par la reconnaissance. Le fils de son oncle Yezid se mit à la tête des mécontents, trouva partout de l'appui, vainquit et fit exécuter le khalife. Proclamé son successeur sous le nom d'Yezid III (avril 744), il se vit bientôt détesté lui-même. Car comme les caisses de l'état étaient épuisées, il fut obligé de baisser la solde des troupes syriennes et celles-ci lui donnèrent un sobriquet, qui ne pourrait guère se rendre que par notre expression de *fesse-mathieu*. Plusieurs provinces lui ayant refusé obéissance, Merwan, petit-fils de Merwan Ier, réclama le khalifat pour les enfants de Walid. Ceux-ci ayant été cruellement assassinés dans les prisons de Damas, la terreur et l'intérêt lui gagnèrent un grand nombre de partisans. Il remporta une victoire sur les troupes d'Yezid, se maintint dans le khalifat, et eut la joie de voir mourir son antagoniste après cinq mois de règne (sept. 744); mais il eut aussitôt à lutter contre le frère de celui-ci, Ibrahim, qui se fit proclamer à Damas et qui envoya contre lui une armée de cent vingt mille hommes. Mais Ibrahim fut battu et obligé de déposer le sceptre au bout de deux mois (nov. 744).

Bien que Merwan II fut alors seul khalife, il ne se trouvait cependant pas encore paisible possesseur de l'empire, sa propre capitale même et les villes de Syrie se révoltèrent; leur soumission par la force des armes ne fit que les aigrir davantage. Toutes ces rébellions avaient la plupart du temps pour cause l'ambition et la jalousie des Ommijades les uns contre les autres. Ils succombèrent presque tous dans les dernières guerres civiles, en combattant, soit pour, soit contre Merwan, et frayèrent le chemin au trône à leurs ennemis les Abbassides, sectateurs d'Ali.

Abbas était oncle de Mohammed et aïeul d'Ali, ses descendants reçurent du dernier rejeton de ce prince les droits de sa maison, et les livres sacrés; Mohammed, l'aîné des fils d'Abbas, avait été souvent sollicité par ses amis de faire valoir les prétentions de la maison d'Ali. Mais la crainte qu'on ne l'abandonnât au moment décisif, l'empêcha d'agir, et lorsque les habitants du Khorasan voulurent se révolter en sa faveur, il les adressa à ses fils Ibrahim, Abul-Abbas et El Mansur. Sous le règne de Walid II, Ibrahim envoya l'entreprenant Abu-Moslem à Khorasan, où celui-ci arbora le drapeau des Abbassides, et se montra vêtu de noir même au milieu des fêtes les plus solennelles. L'esprit de rébellion se propagea rapidement après la défaite du gouverneur du Khorasan, Nasz Ben Siar (747), et la cause des Abbassides fit tant de progrès, que le khalife Merwan sentit la nécessité de convoquer toutes les forces de l'empire s'il voulait se maintenir sur son trône. La prise d'Ibrahim et sa mort ne purent même rétablir les affaires des Ommijades, car son frère Abul-Abbas, parvint à s'échapper, se rendit à Kufa, et s'y fit proclamer khalife (octobre 749, an de l'hégire 132).

Merwan, qui ne manquait ni d'intelligence, ni de talents militaires, leva une armée de cent vingt mille hommes, et marcha contre Abdallah, général d'Abul-Abbas, qui avait à peine vingt mille hommes. Merwan était sur le point de livrer bataille près du fleuve de Zab, tout lui promettait la victoire, lorsqu'un accident malheureux fit croire qu'il avait péri, mit toute son armée en fuite, et procura le khalifat aux Abbassides. L'infortuné Merwan voulut encore, il est vrai, tenter le sort en Egypte, mais ce fut sans succès; il fut vaincu dans une seconde bataille, et périt en fuyant (février 750)(1).

La destinée des autres Ommijades fut horrible. Ils furent partout poursuivis et massacrés par leurs impitoyables ennemis. A Kufa Abbul-Abbas fut excité à la vengeance par les poëtes; à Basra, le cruel Suleiman fit étrangler les Ommijades de son propre mouvement, sans distinction d'âge ou de sexe. Abdallah, oncle d'Abul-Abbas,

(1) V. dans l'Appendice B, la liste chronologique des khalifes Ommijades et des émirs de l'Espagne.

qui avait fixé sa résidence à Damas, paraissait animé de sentiments moins hostiles ; aussi soixante-dix Ommijades vinrent-ils s'établir dans son voisinage et y cherchèrent-ils un lieu de refuge. Mais ils ne firent que fournir aux Abbassides une occasion plus sûre de les prendre. Dans un grand festin où ils avaient été invités, des hommes armés se jetèrent sur eux à un signal convenu et les massacrèrent tous. On recouvrit leurs cadavres de tapis, et les Abbassides et leurs amis continuèrent à se livrer aux joies du banquet. La haine contre les Ommijades alla si loin qu'on brisa leurs tombeaux et qu'on dispersa leurs os de tous côtés. On rechercha avec le plus grand soin tous les descendants de cette malheureuse race ; le moindre lien de parenté avec elle était un arrêt de mort. La grande et nombreuse famille des Ommijades fut ainsi exterminée en Orient. Comme nous l'avons vu, un seul de ses membres eut le bonheur d'échapper à cette extermination générale et de fonder en Espagne un empire puissant.

On a dit, il est vrai, que le dernier khalife Ommijade avait confirmé l'élection de Jussef comme émir d'Espagne ; mais si le fait est vrai, il faut sans doute attribuer cette reconnaissance à la faiblesse (1), en face des dangers qui le menaçaient ; il autorisa ce qu'il ne pouvait empêcher. Car Abderrahhman ben Habib s'était aussi proclamé de sa propre autorité gouverneur d'Afrique, sans que Merwan lui eût déclaré la guerre.

Jussef chercha par tous les moyens possibles à ramener la paix et le bien-être dans la Péninsule et à opérer un rapprochement entre tous les partis (2). Il parcourut les différentes provinces, écouta les plaintes du peuple, déposa les commandants coupables, rétablit la discipline militaire, fonda de nouvelles mosquées et releva les ponts qui étaient tombés en ruines. Il exécuta tous ces travaux avec le tiers du revenu de l'état. Il essaya de donner au pays un gouvernement plus ferme, en le divisant en cinq provinces. Il améliora aussi la situation des chrétiens, envoya son fils Abderrahhman, surnommé Abul Asevad, avec une troupe d'élite sur les frontières des Franks, pour tenir en respect les habitants, qui voulaient profiter des divisions intestines des Arabes, et dirigea une autre division vers les montagnes du nord pour arrêter les progrès des chrétiens, qui prenaient chaque jour de nouvelles forces dans les Asturies. Mais les armes des Musulmans n'obtinrent aucun succès. Non-seulement ils perdirent plusieurs districts au-delà du Duero, mais aussi tout ce qu'ils avaient conservé jusque-là au-delà des Pyrénées, les habitants wisigoths s'étant entendus avec le roi de France, Pépin, pour lui livrer tout le pays. Jussef était précisément alors retenu loin des frontières par les révoltes de ses sujets et ne pouvait venger par les armes ces échecs successifs. Car la nouvelle de la mort de Merwan et de l'anéantissement de la famille entière des Ommijades qui était parvenue en Espagne et avait semblé d'abord ôter tout sujet d'inquiétude à Jussef, avait été pour quelques chefs le signal de l'insurrection contre l'émir.

Amer ben Amru ne put contenir plus longtemps l'esprit ambitieux qui le dévorait, et comme membre de la tribu de Koraischy, il se mit à la tête des nombreux Abdarides. Ses immenses richesses et ses relations semblaient lui donner droit de prétendre à une des hautes charges que possédaient El Samail et son fils comme gouverneurs de Tolède et de Saragosse. Jussef, informé de ses dangereuses machinations, fit surveiller ses démarches avant que son parti fût assez fort pour pouvoir menacer le repos de la Péninsule. Dans une lettre qu'Amer écrivait au khalife, il lui mandait que Jussef se considérait comme souverain indépendant de la Péninsule, que lui et ses partisans se partageaient le pays comme une proie, et qu'El Samail était le vil instrument du perfide émir ; cette lettre tomba entre les mains de Jussef. Il la communiqua à El Samail et à son fils, et tous

(1) Conde, c. 38. « Meruan aprobò y confirmò la eleccion de Amir hecha en España en Jusuf El Fehri, ò fuese confianza o disimulo por no poderlo impedir. »

(2) Conde, c. 37 ; Isid. Pac., 75.

deux jugèrent nécessaire de s'emparer de la personne d'Amer. El Samail, qui se trouvait alors à Schakanda, apprit qu'Amer se trouvait dans le voisinage de cette ville avec un petit nombre de compagnons; aussitôt il envoya une troupe de cavaliers pour l'amener devant lui par force ou par ruse. Lorsque ceux-ci virent que les compagnons d'Amer étaient assez nombreux pour opposer une résistance redoutable à l'emploi de la force ouverte, ils l'invitèrent avec des paroles flatteuses à venir prendre part à un banquet que donnait el Samail; Amer se rendit sans méfiance à leur invitation.

Mais pendant qu'il était à table, se croyant en sûreté sous la protection de l'hospitalité, il entendit un grand tumulte, et comprit qu'on attaquait les siens. Prompt comme l'éclair, il s'élance de table, se fraie un chemin avec son cimeterre au milieu de la mêlée, et parvient à se sauver avec quelques-uns de ses compagnons.

Une guerre ouverte devint alors inévitable; il fallait punir une telle infraction aux saintes lois de l'hospitalité; le sang versé ne pouvait être expié que dans celui des traîtres. De tous côtés les vrais Arabes, les enfants du Yémen, comme ceux du Khatan, accoururent autour d'Amer, dont ils ignoraient toujours les trames perfides. Il parcourut à leur tête les provinces d'Espagne, et parut devant Saragosse, où l'on ne s'attendait nullement à son arrivée. El Samail se hâta de porter secours à son fils; mais les Abdarides marchèrent à sa rencontre, le surprirent dans une gorge de montagnes, où sa cavalerie ne pouvait manœuvrer, et lui firent éprouver une telle défaite, qu'il parvint avec peine à se réfugier derrière les murs de Saragosse. Les Abdarides assiégèrent la ville avec tout l'enthousiasme de la victoire; El Samail la défendit avec la valeur qui le distinguait. Mais voyant que les provisions s'épuisaient, il résolut de laisser son fils dans la ville avec les guerriers les plus robustes, et de s'ouvrir lui-même un chemin à travers l'ennemi, pour aller chercher des secours à Tolède et à Cordoue. Il effectua heureusement son projet, son fils défendit encore long-temps la ville: mais enfin le manque complet de vivres ne lui laissait plus entrevoir qu'une reddition prochaine, et déjà les habitants la demandaient à grands cris. Le jeune guerrier suivit l'exemple de son père, sortit de la ville pendant une nuit obscure, et se fraya un passage à travers le camp des assiégeants. Le lendemain matin Amer ben Amru entra dans la ville abandonnée (1), à laquelle il donna pour gouverneur son fils Wahheb. Lui-même se remit en marche pour poursuivre El Samail qui s'était retiré dans les montagnes (753).

Jussef, qui avait espéré, qu'El Samail avec ses Égyptiens et les Africains de Kairwan, l'emporterait facilement sur le scheik Amer, apprit avec effroi sa défaite. Il se hâta de réunir une nombreuse cavalerie pour voler à son secours; car il sentait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Tout le pays était en feu; les mécontents accouraient de tous côtés se joindre aux victorieux Abdarides. Tous les musulmans d'Espagne furent appelés aux armes, soit pour, soit contre Jussef. Pendant que le sud et le centre de la Péninsule, en grande partie habités par des Arabes du Yémen, des Syriens et des Égyptiens, prenaient parti pour l'émir, les Abdarides qui habitaient le territoire de Séville et les Algarves, la plupart des Mores, des Africains et des peuples d'Irak, établis à l'ouest et au nord-est, combattaient pour Amer, et les malheureux habitants des villes et des villages, qui voyaient leurs maisons pillées ou brûlées, leurs champs dévastés par l'un et l'autre partis, abandonnaient leurs demeures pour se réfugier dans les solitudes des montagnes. La famine apparut bientôt comme la suite inévitable de ces ravages, et le ciel lui-même parut vouloir augmenter la terreur générale par des présages sinistres (2). On vit à la fois apparaître sur un ciel rouge trois soleils pâles et une faucille couleur de feu. Pour comble de malheur, des pirates, qui venaient d'Angleterre, se montrèrent sur les côtes d'Espagne, et ravagèrent le pays (3). Sans aucune

(1) Conde, c. 40; Abu Bekr El Khodai, ap. Casiri, p. 32.

(2) Isid. Pac., 76.

(3) Ibid. « Fame intolerabili omnes partes

sûreté, sans aucune protection des lois, rançonnés et maltraités par une soldatesque qui ne respectait rien, les pauvres Espagnols étaient forcés selon les vicissitudes de la guerre, de se joindre tantôt à un parti, tantôt à l'autre, sans toutefois prendre une part active à la lutte (1).

Les deux partis luttaient avec des succès variés dans les montagnes, vers la source du Tage, où les fantassins d'Amer pouvaient se défendre avec avantage contre la nombreuse cavalerie de Jussef (2). Cependant l'émir parvient à battre si complètement son adversaire, près de Calat-Ayub, que celui-ci fut obligé de chercher un abri avec son fils derrière les murs de Saragosse. La ville fut à l'instant assiégée, serrée de près, et la garnison était si nombreuse que la famine se fit bientôt sentir. Les partisans d'Amer eux-mêmes, découragés par leurs mauvais succès, lièrent des intelligences avec Jussef, et lui livrèrent la ville et leur propre chef (3) (juin 755).

Hispaniæ nutu Dei habitatores Angeli ordinati fuerunt vestantes. Pagi, ad ann. 754, etc.; Masdeu, p. 49, croit que le mot *angeli* signifie *les anges*, ce qui peut paraître assez extraordinaire, si l'on réfléchit à leurs actes.

(1) Isid. Pac., à la fin de sa Chronique, est extrêmement bref sur l'histoire de Jussef. « Cui non post multos dies diversa rebellia Arabes per Hispaniam molientes, suas sine effectu manentes usque ad inferos animas fuerunt tradentes. » Il avait écrit l'histoire particulière de cette époque dans son ouvrage intitulé : *Verba dierum sæculi*, dont il dit : « Sub principio Jucif quo ordine æmuli ejus deleti sunt, nonne hæc scripta sunt in libro verborum dierum sæculi, quem chronicis prætiritis ad singula addere procuravimus? »

(2) Conde, l. II, c. 1.

(3) Conde, l. II, c. 4.

Les scheiks des deux partis qui déploraient la situation du pays et qui entrevoyaient leur ruine commune dans la continuation des hostilités, se réunirent alors et formèrent un tiers-parti, qui ne voulant que la paix, réunit bientôt la plus grande partie de la population musulmane fatiguée de la guerre.

Le malheureux état de l'orient, où un khalife d'une nouvelle famille s'était emparé du trône, fortifiait de plus en plus l'idée de faire de la Péninsule un état indépendant de l'Asie et de l'Afrique et par conséquent à l'abri de l'oppression de gouverneurs temporaires. On résolut enfin de réaliser ce projet, et l'on convint que la riche et fertile Espagne aurait à l'avenir un souverain indépendant, et que ses descendants lui succéderaient par droit d'héritage, afin d'éviter les rivalités et ces guerres intestines qui depuis si long-temps faisaient tant de mal.

On traita de cette affaire dans une assemblée composée de quatre-vingts scheiks syriens, égyptiens et arabes, et l'on convint, sur la proposition de Wahheb ben Zaher, noble Syrien, de nommer pour futur souverain le seul Ommijade Abderrahhman ben Moawijah (1) qui eût survécu au cruel massacre de sa famille; aussitôt on lui envoya une députation pour lui faire connaître le choix de la nation et l'amener en Espagne. Que la plupart des scheiks aient déjà été influencés en faveur d'Abderrahhman par ses émissaires, c'est ce dont on ne peut douter, puisqu'il est certain qu'il avait envoyé long-temps d'avance son affranchi Bedr pour travailler l'esprit du peuple et le disposer pour lui (2).

(1) Conde, l. II, c. 2.

(2) Voyez plus bas, p. 303.

CHAPITRE III.

CONSÉQUENCES DE LA DOMINATION ARABE POUR LES CHRÉTIENS SOUMIS DE LA PÉNINSULE.

La conquête de l'Espagne par les Arabes a eu sur les habitants une tout autre influence que celle des Wisigoths, et avant d'aller plus loin, il importe de donner sur ce sujet quelques développements succincts. Les Wisigoths, qui connaissaient depuis long-temps les mœurs et les institutions romaines, qui étaient unis aux romains par le lien d'une religion commune, arrivèrent promptement par des alliances réciproques, par une législation et une constitution commune, à former un seul peuple avec les vaincus. Bientôt on ne distingua plus les romains aux mœurs policées des barbares grossiers du nord. Les deux nations s'étaient fondues l'une dans l'autre; l'énergie gothique avait été adoucie et façonnée par la civilisation romaine; l'ancienne valeur germanique s'était un peu éteinte au milieu de la corruption des mœurs.

Les suites immédiates de la conquête arabe présentent à l'œil de l'observateur un spectacle tout différent. Les nouveaux venus restèrent séparés des anciens habitants par les mœurs, le langage, les lois et la religion, et la répugnance réciproque, qui naissait de la nature la plus intime de chacun des deux peuples, contribua à maintenir entre eux la même ligne de démarcation.

Les chrétiens de l'ouest de la Péninsule, qui avaient obtenu un sort plus doux par l'entremise de Théudemir, jouirent pendant assez long-temps d'une sorte d'indépendance. Doué de connaissances étendues, d'une grande piété, et de brillants talents militaires, ce prince lui-même sut inspirer de l'estime aux musulmans. Lorsqu'il se rendit à la cour du khalife, pour réclamer son indulgence et la confirmation des traités, celui-ci le reçut avec beaucoup de bienveillance et lui accorda sa demande, comme on l'a vu plus haut. Après sa mort Athanalgid ou Athanaild paraît avoir été l'homme le plus considéré et le plus riche parmi les chrétiens qui habitaient cette contrée (1). Lorsque Abul Khatar arriva en Espagne, les trésors d'Athanagild excitèrent son avidité; il exigea de lui des sommes énormes (2), et ne se croyant sans doute point lié par le traité conclu avec Théudemir, il partagea son pays entre les musulmans. Depuis lors, on ne trouve nulle part un indice que les chrétiens de ce pays aient formé un état indépendant.

---

(1) Qu'il ait été successeur de Théudemir, ou prince de tous les chrétiens d'Espagne, c'est ce qu'Isidore ne dit point.

(2) Isid. Pac., 39.

Du reste, les Arabes ne firent qu'appliquer en Espagne les principes qu'ils suivaient partout envers les vaincus, conformément aux préceptes de leur prophète. Celui qui voulait se convertir à l'islamisme était admis au sein du peuple vainqueur; celui qui refusait était également protégé dans sa croyance, s'il payait la capitation prescrite.

C'est un fait que prouvent plusieurs traités conclus dans le cours de la conquête : le khalife Omar ben Abdelaziz recommanda expressément de laisser les chrétiens en possession de leurs églises et de les protéger dans l'exercice de leur culte, conformément aux traités (1), et l'état prospère des églises, qui ne manquaient pas d'ecclésiastiques distingués, prouve que ces recommandations étaient écoutées. L'évêque Frodoarius était l'ornement de l'église d'Acci (2) : Urbanus et Evantius se distinguaient, l'un comme chantre, l'autre comme archidiacre du chapitre métropolitain de Tolède (3) ; mais l'évêque Cixila eut à gouverner cette même église dans des temps difficiles, et les mortifications ne lui furent pas épargnées (4).

Nous n'avons pas de documents tout-à-fait contemporains sur les charges alors imposées aux chrétiens; mais la suite des événements tend à faire croire qu'elles étaient plus ou moins lourdes, selon le plus ou le moins d'avidité des gouverneurs et la difficulté des circonstances. Il y avait des gouverneurs dont on ne pouvait contenter l'insatiable rapacité ; mais il y en avait aussi d'autres qui s'efforçaient d'adoucir le sort des chrétiens.

Nous avons déjà vu quelles conditions furent imposées aux villes prises lors de la première conquête (5). Sous Abdelaziz ben Muza les revenus de l'Espagne furent confondus avec ceux d'Afrique, et envoyés en Syrie dans une caisse (1). Il paraît que les fonctionnaires commettaient de grandes fraudes dans la levée et la remise de ces impôts. C'est pour cela qu'El Hhorr ordonna de faire des enquêtes sévères et força les percepteurs infidèles de rendre l'argent soustrait ou extorqué (2).

El Samahh ben Melek introduisit dans toute l'Espagne un nouveau système de finances, en partageant toutes les propriétés mobilières et immobilières prises pendant la conquête. Il en donna une partie aux soldats, qui, sans solde fixe jusqu'alors, avaient vécu de rapines et de pillages, et conserva l'autre pour le domaine de l'état (3). Les recherches qu'il fit faire sur la nature et la fertilité du sol et sur l'état de fortune des habitants avaient aussi le même but (4).

Son successeur Ambesah établit une différence entre les chrétiens, qui n'avaient cédé qu'à la force, et ceux qui s'étaient soumis volontairement. Les premiers durent payer à l'état le cinquième de leur revenu, les autres seulement le dixième (5).

La funeste rapidité avec laquelle les gouverneurs se succédaient les uns aux autres était doublement sensible aux chrétiens. Pénétrés de la courte durée de leur autorité, ces fonctionnaires ne songeaient qu'à amasser le plus de richesses possible dans le plus court délai, et ne se faisaient aucun scrupule sur l'emploi des moyens qui pouvaient les conduire au but. Abderrahhman fut le pre-

(1) Conde, p. 67.
(2) Isid. Pac., 49.
(3) Id. 49, 52. Cf. España sagr., t. v, p. 336 sq.; Evantii Tolet., Epistola ao., 730 (ap. Aguirre, t. IV, p. 89).
(4) Isid. Pac., 69; Esp. sagr., l. c., p. 344 sq.
(5) Voy. plus haut, an 711.

(1) Conde, p. 61.
(2) Isid. Pac., 48; Rod. Tol., H. Arab., c. 10; Conde, p. 70.
(3) Isid. Pac., 48 : « Zama... Hiberiam proprio stylo ad vectigalia inferenda describit. Prædia et manualia, vel quidquid illud est, quod olim prædabiliter indivisum retemptabat in Hispania gens omnis Arabica, sorte sociis dividendo, partem reliquit militibus dividendam, partem ex omni re mobili et immobili fisco associat. » On trouve les mêmes paroles dans Rod Tolet., Hist. Arab., c. 11.
(4) V. plus haut, p. 280.
(5) Isid. Pac., 52; Rod. Tol., Hist. Arab., c. 11; Conde, p. 75.

mier qui mit un frein à ces exactions ; il rendit aux chrétiens ce qui leur avait été enlevé de cette manière, et punit la coupable conduite des fonctionnaires arabes (1) ; mais ayant succombé près de Tours sous les armes des Franks, le pays fut tellement épuisé par Abdelmelek ben Cotan, que les mesures énergiques d'Okba purent seules le sauver d'une ruine totale. Il prit sous sa protection les opprimés, déposa les fonctionnaires coupables, les condamna à rendre le fruit de leurs extorsions et répartit les impôts d'après un principe uniforme (2). Cependant, ce n'était qu'à Jussef ben Abderrahhman el Fehri, qu'il était réservé de créer un système de finances bien ordonné (3). Les Arabes eux-mêmes, outre l'impôt ordinaire prescrit par la loi romaine, étaient encore obligés de donner à l'état le cinquième du butin qu'ils faisaient, et des revenus des terres qui leur étaient tombées en partage. C'est ce que recommanda soigneusement le khalife Suleiman ben Abdelmelek à son émir El Horr (4).

La principale mesure qui fut prise pour donner une forme stable au pays, fut la division en cinq provinces, que prescrivit l'émir Jussef el Fehri (5). Ces provinces étaient :

1o Le pays d'Andalos proprement dit (l'ancienne Léontica), situé entre les fleuves Wadi-l-Kebir (6) et Wadi Ana (7), et comprenant les villes de Cortoba, Eschbilia, Carmuna, Estadja, Taleca, Schadhuna, Arkosch, Libla, Malaca, Elbira, Djejàn, etc. (1)

2o La seconde s'appelait Tolaitola (l'ancienne Carthaginoise), ayant pour capitale Tolède, et comprenant les villes de Badja, Mentoscha, Wadi-Asch, Morsia, Mula, Lurka, Auruela, Eldje, Schateba, Dania, Lecant, Cartadjana, Valensia, Wadi-Ilhedjara, etc. (2)

3o La troisième était celle de Mareda (l'ancienne Lusitanie et la Galice), comprenant les villes de Mareda, Baracaro, Leschbuna, Bortokal, Lek, Eschtorka, Bataljos, Elbora, etc. (3)

4o La quatrième était celle de Sarkosta (l'ancienne Celtibérie), et comprenait les villes de Sarkosta, Tarkuna, Dscheronda, Barschaluna, Lareda, Tortoscha, Weschka, Tutela, Bambalona, Barbaschter, Djaka, etc. (4)

5o La cinquième enfin était celle d'Arbuna (la Gaule narbonaise), située hors de la Péninsule, et qui s'étendait depuis le pied du mont El Bortal (5) le long de la mer jusqu'au fleuve Rodhuna (6). Elle formait les frontières du côté de l'empire frank, et comprenait les villes d'Arbuna, Carcaschuna, Macaluna, etc. (7)

Un wali administrait chacune de ces provinces; mais depuis Ajub le siége de l'émir et du gouvernement de tout le pays resta fixé à Cordoue; les commandants des villes fortes s'appelaient alkaïdes (8); les juges des mu-

(1) *Conde*, p. 82.

(2) *Isid. Pac.*, et particulièrement *Conde*, p. 92, 93.

(3) V. plus haut, p. 306. Du reste, *Isid. Pac.* nomme toujours les impôts *vectigalia* ou *census*, par ex. c. 42, 43, 44, 48, 52, 75. Plus tard, ils furent expressément distingués.

(4) Conde, p. 61.

(5) Conde, l. I, c. 37.

(6) Le grand fleuve, aujourd'hui le Guadalquivir.

(7) Aujourd'hui la Guadiana

(1) Cordoue, Séville, Carmone, Ecija, Italica, Sidonia, Arcos, Niebla, Malaga, Illibéris, Jaen.

(2) Baza, Menteza, Guadix, Murcie, Mula, Lorca, Orihuela, Elche, Xativa, Denia, Alicante, Carthagène, Valence, Guadalajara.

(3) Merida, Braga, Lisbonne, Oporto, Lugo, Astorga, Badajos, Evora.

(4) Saragosse, Taragone, Gerone, Barcelone, Lérida, Tortose, Huesca, Tudela, Pampelune, Ballastro, Jaca.

(5) Les Pyrénées.

(6) Le Rhône.

(7) Narbonne, Carcassonne, Maguelone.

(8) *Conde*, p. 82.

sulmans cadis (1) ; les employés du trésor moschawares et mekhteseben (2).

Du reste, on avait pour principe de laisser aux chrétiens leurs propres lois (3), et non seulement des juges subalternes, mais encore un magistrat suprême, portant le titre de comte (4). Bien que celui-ci n'exerçât plus l'autorité que lui donnait la constitution gothique, c'était néanmoins lui qui rendait la justice à tous ses coreligionnaires.

Il n'est pas possible de tracer un tableau exact et détaillé de la Péninsule immédiatement après la conquête des Arabes; les rapports des deux populations étaient encore trop incertains ; les vicissitudes de la lutte y amenaient trop de confusion; il y avait un trop grand mélange des institutions du Nord et de l'Orient. Nous avons vu seulement comment, après de sanglantes guerres civiles et étrangères, un empire arabe florissant étendit sa domination sur presque toute la Péninsule. Nous allons maintenant considérer comment une faible troupe de chrétiens, fidèles à la foi de ses pères et se fiant à la puissance de ses épées, parvinrent à relever le trône de ses ancêtres dans les sauvages et impénétrables montagnes des Asturies.

(1) *Conde*, p. 92.

(2) Id. p. 57, note p. 61.

(3) C'est ainsi qu'*Isid. Pac.*, 61, dit déjà d'Okba : « Neminem nisi per justitiam propriæ legis damnat. »

(4) La suite montrera plus clairement que cette dignité se conserva. Si les documents des bénédictins de Lorvao, près de Coïmbre (que *Sandoval* a publiés), étaient authentiques, nous aurions là un précieux monument de l'organisation civile de cette époque; mais tout prouve qu'ils sont apocryphes.

LIVRE V.

FONDATION D'UN NOUVEAU ROYAUME CHRÉTIEN DANS LES ASTURIES, D'UN EMPIRE ARABE INDÉPENDANT A CORDOUE, ET D'UNE MARCHE FRANKE DANS LE NORD DE LA PÉNINSULE.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU ROYAUME DES ASTURIES, DEPUIS PÉLAGE JUSQU'A ALPHONSE Ier (1).

La trahison envers la patrie, l'égoïsme et les haines de partis avaient attiré les Arabes sur le sol de la Péninsule : l'esprit dégénéré des Wisigoths et leurs propres divisions avaient préparé leur ruine; la plupart s'étaient soumis presque sans résistance au joug d'un peuple qui leur était complètement étranger par les mœurs et la religion. Cependant la dégénération n'était pas tellement générale que l'on ne préférât encore dans maints endroits la révolte et ses suites terribles au sort paisible de l'obéissance. Les chrétiens renonçaient à leurs biens pour sauver leur foi, avec l'espoir de les recouvrer un jour par la force des armes. Ils abandonnaient les murs des villes, pour chercher un asile sûr dans les montagnes du nord et y concerter des moyens de résistance. De tous temps, les montagnes des Asturies et de la Cantabrie avaient été le séjour des peuplades libres et les plus attachées à leur indépendance; les Phéniciens et les Carthaginois ne purent jamais pénétrer dans l'intérieur; Rome ne les soumit qu'après une

(1) Les principaux travaux critiques à consulter pour l'histoire des premiers rois des Asturies, sont : ***Mondejar***, Advertencias à la Historia de Mariana; Madrid, 1795. ***Risco***, Esp. sagr., t. XXXVII, c. 9, etc. ***Florez***, Esp. sagr., t. V, trat. 5. ***Masdeu***, t. XII, et spécialement t. XV, p. 78 sq. ***Ferreras*** et ***Mariana*** s'en rapportent aux chroniques, sans tenir aucun compte des temps où elles furent composées. Les plus anciennes sources sont : Chronicon ***Sebastiani*** et Chronicon ***Abdeldense*** (écrite vers 883); puis viennent Chronicon Iriense (***Florez***, t. XX), Chron. Ovetense: Chron. Monach. silen. (***Florez***, XVII), et ***Rod. Tolet.***, Ahmed El Mokri, Ebn Hhajan, El Razi, Ebn Khalkan, etc.

lutte de deux cents ans, et les Goths eux-mêmes ne parvinrent à s'établir dans ce pays qu'après des efforts répétés. Cette fois, elles servirent de retraite aux chrétiens fugitifs; c'est là, c'est sur ces montagnes stériles et toujours couvertes de neige, qu'ils devaient non-seulement trouver leur salut, mais acquérir une gloire impérissable, propager leur foi, et jeter la base d'un puissant royaume chrétien.

De même que les derniers temps des rois wisigoths sont ensevelis dans une profonde obscurité, de même l'histoire a dédaigné de nous faire connaître, avec vérité et sans mélange de fables, l'origine du nouveau royaume chrétien. Les contemporains même, qui habitaient la Péninsule, et qui ont écrit les événements de cette époque, frappés qu'ils étaient probablement par l'éclat des guerres civiles des Arabes qui les entouraient, ont oublié de nous donner des renseignements exacts sur la renaissance de la liberté vers le nord de la Péninsule. Ils ne nomment pas une seule fois le héros qui la défendait alors avec tant de gloire; mais il a vécu dans la mémoire du peuple, et la renommée de ses exploits s'est transmise de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'enfin les moines espagnols aient recueilli la tradition de Pélage, simple d'abord comme ils l'avaient reçue, puis ornée d'une foule de miracles.

Pelayo, disent-ils, était fils de Favila, ce duc de Cantabrie, qui, chassé de la cour par le roi Egica, avait été tué en Galice par Witiza (1). Pelayo parvint à échapper à la fureur de celui-ci qui voulait lui faire crever les yeux, et se réfugia dans les montagnes de la Cantabrie. Mais lorsque son parent Roderich monta sur le trône, il revint de son exil et lui servit d'écuyer (2). Après la bataille du Guadalète, il ne perdit point courage, il ne désespéra point de la cause de la patrie, mais il alla avec quelques compagnons fidèles chercher un refuge dans les montagnes des Asturies, pour y attendre l'occasion de se venger et de fondre sur les Arabes (1).

Suivant la tradition, la violence faite à la fille d'un noble wisigoth avait puissamment concouru à la ruine du royaume chrétien; ce fut de même, à en croire les chroniqueurs, une aventure amoureuse qui causa la première défaite des infidèles. Munuza commandait pour les musulmans, dans le voisinage de la retraite de Pélage, à Gijon (2), sur les côtes de la mer cantabrique. Epris d'amour pour la charmante sœur de Pélage, il ne voyait aucun moyen d'arriver à son but, tant que ce prince se trouverait sur son chemin. Il feignit donc d'avoir de l'amitié pour lui, et sut lui persuader de faire un voyage à Cordoue. Pendant son absence, il s'établit dans la résidence de la belle chrétienne. Mais Pélage en ayant été instruit, revint promptement et arracha sa sœur des bras de Munuza. Celui-ci ne respira alors que vengeance, et demanda à l'émir de Cordoue de lui envoyer des forces suffisantes pour anéantir le reste des chrétiens qui s'étaient réunis dans les Asturies (3). Une for-

(1) Voyez plus haut. Mais selon le texte de la Chron. Abdeld., 47, Pelayo était fils de Vermudos (*Veremundi*) et petit-fils du roi Roderich.

(2) *Mon. Sil.*, 20; *Luc. Tud.*, p. 71. Selon Rod. Tol., IV, il fut *spatharius* de Witiza. L'invraisemblance est frappante.

(1) Chron. Ovet., l. c.; *Rod. Tol.*, IV, 1.

(2) Toutes les chroniques disent *Gegio*, et le moine de Silos dit expressément : *In Gegione maritimâ civitate*, et non *in Legione civitate*, comme le prétend la Chron. Abdeld., 50. V. Risco, t. XXXVII, p. 59.

(3) Toutes les chroniques nomment Munuza le gouverneur de Gijon (Luc. Tud., p. 71, le nomme Muza); mais Rod. Tol., IV, 1, est le premier qui raconte cette aventure amoureuse. A l'invraisemblance de l'histoire en elle-même, on peut ajouter cette circonstance que Rodrigue dit que Manuza était chrétien. Si l'on se rappelle que Othman Ben Abi Nezaa s'appelle Munuza dans Isid. Pac., 58, etc.; qu'il s'était allié aux chrétiens et qu'il avait épousé une chrétienne, on sera porté à croire que le récit de l'évêque Rodrigue n'est que le résultat d'une confusion avec cette aventure.

midable armée de musulmans arriva sous la conduite d'Alkama (1). On envoya d'abord le traître Oppas, frère de Witiza, pour tenter la voie de la persuasion, avant de recourir à l'emploi des armes (2).

Dans la partie orientale des Asturies, non loin de l'endroit appelé Cengas de Onis (3), s'étend la montagne d'Auseba ; au milieu de cette montagne s'élève un rocher aride d'où jaillit une petite rivière appelée Diva (4). De là elle tombe à travers une vallée sombre, étroite, enfermée entre deux monts escarpés. A l'endroit où ces monts se rencontrent avec le rocher, la vallée devient si étroite, que celui qui, arrivant de Soto ou de Riera monte sur le rocher, n'aperçoit aucune issue devant lui. La nature a formé dans ce rocher une caverne qui portait dès cette époque le nom de *Cova Dunga*; l'entrée était élevée un peu au-dessus du sol, et elle pouvait contenir quelques centaines d'hommes (5). A la nouvelle de l'approche des Arabes, Pelayo s'y renferma avec quelques-uns de ses gens et plaça les autres en embuscade dans les bois qui couronnaient chaque côté de la vallée. Lorsque les musulmans arrivèrent dans cette contrée, ils s'étonnèrent du petit nombre d'ennemis, et pour éviter l'effusion du sang, là où la résistance paraissait une folie, ils chargèrent Oppas d'aller trouver ses compatriotes et de leur persuader de se rendre. Ce fut en vain. Pelayo répondit au traître avec hauteur, bien décidé à opposer aux forces supérieures l'appui du Dieu tout-puissant. Sa confiance fut miraculeusement justifiée. L'évêque appela les musulmans au combat; mais leurs flèches rebondissaient sur les rochers, et retombaient sur eux avec les projectiles des Goths renfermés dans la caverne. La frayeur les saisit, lorsque les rochers et la forêt parurent s'abattre sur eux et qu'ils virent paraître une foule de chrétiens. Ils se replièrent en tumulte ; mais la vallée trop étroite ne leur laissait aucun moyen de s'échapper. Bientôt la déroute devint générale ; les fuyards se choquaient les uns contre les autres, et les chrétiens, enflammés par cette protection visible du ciel, fondirent sur eux, et en firent un horrible carnage. Ce n'était plus pour se défendre, c'était pour exterminer l'ennemi qu'ils combattaient. Pelayo sortit de sa caverne à la tête des siens, s'élança sur la cime de la montagne, et fit rouler d'énormes quartiers de rochers dans la vallée. Le nombre des tués fut si considérable (1), qu'on ne peut l'expliquer que par un miracle du ciel, disent les chroniques. Le général Alkama resta sur le champ de bataille. Mais l'infâme Oppas, cet indigne évêque qui avait trahi sa foi et sa patrie, tomba vivant entre les mains des chrétiens.

De toute l'armée musulmane, il ne devait pas s'échapper un seul soldat pour porter à Cordoue la nouvelle de la défaite; car ceux qui dès le commencement s'étaient sauvés sur la montagne d'Auseba, ayant voulu descendre par un sentier étroit dans la plaine de Libana, une partie de rocher qui surplombait sur la rivière de la Deva, près d'une maison de campagne, appelée depuis ce temps la Casa-Gadia, se détacha de la montagne, tomba sur eux, et les écrasa tous au moment où ils s'apprêtaient à passer la rivière. La multitude d'ossements et d'armes que l'on trouva long-temps après dans ces lieux, surtout au temps des crues d'eau, attestèrent à la postérité ce miraculeux événement (2).

(1) C'est le nom que tous les chroniqueurs donnent au général des Arabes. Il est difficile de deviner la personne qu'on désigne ici. Nous n'avons vu de nom qui lui ressemble que celui du gouverneur de Narbonne Abderrahhman Ben Al Kama, du temps de Jussef El Fehri. Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 346 b.

(2) Selon la Chron. Ovet., il y avait aussi les fils de Witiza.

(3) Les chroniques disent *Canicas*.

(4) Ou *Deva*.

(5) La description du pays est d'après *Risco* (t. XXXVII, p. 77), Moralès (L. XIII, c. 2), Carvallos, Antiguedades de Asturias, t. 9, § 6.

(1) D'après Sebast. Salmant., 10, les musulmans perdirent 124,000 hommes. Le mon. Sil. le copie; mais *Rod. Tol.* réduit le nombre à 20,000.

(2) Sebast. Salmant., 10, et même le Monac.

Lorsque Munuza apprit à Gijon le malheur de ses compatriotes, il ne se crut plus en sûreté et prit la fuite. Mais les Asturiens le poursuivirent, l'atteignirent dans le pays d'Olalle et l'exterminèrent avec toute sa troupe (1). Pelayo, qui était le premier des Goths par sa naissance, et dont la faveur du ciel paraissait confirmer les prétentions, fut alors proclamé roi par le peuple des Asturies (2). Le pays reçut une impulsion nouvelle, les terres furent cultivées, les maisons de Dieu rétablies, et Pelayo régna glorieusement pendant dix-neuf années. Il mourut à Cangas, et fut enterré à côté de son épouse Gaudiosa, dans l'église de Sainte-Eulalie (3).

Tel est le récit que les chroniques espagnoles nous font du règne de Pelayo. Les Arabes, qui de bonne heure aussi connurent son nom racontent les choses d'une manière différente.

Les uns rapportent que le premier qui rallia les chrétiens fugitifs après la bataille de Xérès, fut Pelayo-l'Asturien, qui, resté à Cordoue comme otage, s'était échappé du temps d'El Hhorr ben Abderrahhman. Les chrétiens se soulevèrent à sa voix contre les lieutenants d'El Hhorr, les repoussèrent, et fondèrent un royaume indépendant (4).

D'autres disent : Sous le gouvernement d'Ambesa ben Sohhim, un prince infidèle nommé Pelayo, se révolta dans la Galice; mais bientôt il ne lui resta plus qu'un rocher où il se cacha avec ses compagnons. Les musulmans ne cessèrent de l'attaquer, jusqu'à ce que ses soldats fussent morts de faim. Il ne restait plus que trente hommes et dix femmes, qui vivaient du miel que les abeilles déposaient dans les fentes de rochers. Les musulmans ne s'occupèrent plus d'eux, à cause de leur petit nombre : que pouvaient trente malheureux infidèles! Et cependant leur nombre et leur puissance devaient plus tard s'accroître au-delà de toute croyance (1).

Nous avons cherché plus haut (2) à démêler la vérité au milieu de ces versions contradictoires; nous pouvons ajouter encore d'après le rapport d'un auteur contemporain, que sous le gouvernement d'Abdelmelek une grande armée d'Arabes tenta de soumettre les habitants des Pyrénées (734); mais elle s'égara dans les défilés et ne put atteindre son but. Se confiant dans l'appui de son Dieu, une petite troupe de chrétiens courageux défendit le sommet des montagnes, et força les musulmans à se retirer avec une grande perte (3). Cette expédition est-elle la même

Sil., 24, disent que, quand les pluies font déborder la rivière, *Multa ex eis signa usque in hodiernum diem evidentius ostenduntur.* Tous deux portent le nombre des noyés à 63,000, et *Sebast. Salmant.* dit : *Non istud miraculum inane aut fabulosum putetis*, et compare cette extermination à la submersion des Égyptiens dans la mer Rouge. La *Chron. Abdeld.* dit seulement : «Qui remanserunt de ipso hoste Saracenorum, in Libana monte ruente judicio Dei opprimuntur.

(1) Sebast. Salm., II; mon. Sil., 25; Rod. Tol., IV, 4.

(2) Chron. Abbel., 50 : « Asturorum.... regnum exoritur. »

(3) Sebast. Salm., 11.

(4) Ainsi le raconte Ahmed El Mokri, f. 586 a., d'après des documents arabes.

(1) Tel est le récit de Ebn Hhajan, ap. Ahmed, f. 343 b., et Isa Ben Ahhmed El Razi, ibid. f. 586 b., se sert presque des mêmes expressions. Cf. Murphy, p. 79. Le premier mourut l'an de J.-C. 1070 (Voy. sa Vie dans le Ms. de Ebn Khalkan); le dernier environ un siècle plus tard. L'*anonymus andalusianus*, ap. Pagi ad Baron., ann. 734, § 7, et Assemani., t. III, p. 107, attribue à Okba la guerre contre Pélage. *Cardonne* suit les sources chrétiennes; mais il prétend que sous le nom de Althama il faut entendre Ajub Ben Hhabib El Lakmi. Il est surprenant que dans l'*Art de vérifier les Dates*, l. c., p. 312, on avance qu'aucun auteur arabe n'a donné de renseignements sur l'origine du royaume des Asturies.

(2) V. plus haut l'Appendice sur Pélage.

(3) Isid. Pac., 6 : « Abdelmelic... e Corduba exiliens cum omni manu publica subvertere nititur Pyrenaica inhabitantium juga, et expeditionem per loca dirigens angusta, nihil prosperum gessit. Convictus de Dei potentia, a quo

que celle dirigée contre Pélage? Qui pourrait résoudre cette question? Quoi qu'il en soit, le nom de Pélage fut de bonne heure révéré par ses compatriotes, comme celui de l'héroïque fondateur du royaume des Asturies; ses successeurs immédiats sont fiers de le reconnaître pour leur aïeul (1). Au contraire la mémoire de Julien et des traîtres fils de Witiza était odieuse au peuple qui croyait qu'ils avaient été frappés par la colère du ciel. Car lorsque la nouvelle de la défaite des Pyrénées arriva à Cordoue, le gouverneur musulman soupçonna que ceux qui avaient trahi leur propre patrie pourraient bien jouer le même jeu avec lui, et il les fit exécuter (2).

Les auteurs arabes racontent encore tout autrement le destin des fils de Witiza. Comme Tarek et Muza ne voulaient pas leur accorder les biens qui leur avaient été promis pour prix de leur trahison, dit-on, ils se rendirent à la cour du khalife. Celui-ci les reçut avec beaucoup de bienveillance, et leur fit rendre les domaines de leur père. Dans le cours des temps, leurs descendants s'allièrent et se confondirent avec les plus nobles familles des Arabes établis en Espagne (3).

Lorsque le célèbre Pelayo alla rejoindre ses pères, son fils Favila prit les rênes du gouvernement. Mais son règne fut trop court pour lui donner le temps de faire aucun acte mémorable; il mourut au bout de deux ans: il fut tué par un ours, en chassant dans le voisinage de l'église de Sainte-Croix, qu'il avait fondée (1). Il fut enterré dans cette église, à côté de son épouse Frueliuda (2).

Du temps de Pelayo, un noble duc, nommé Petrus (Pierre), et descendant de Reccared, qui était déjà général sous Witiza (3), avait su conserver son indépendance dans les montagnes de la Cantabrie. Le voisinage et la similitude de situation amenèrent naturellement une sorte d'alliance entre lui et Pelayo, et celui-ci donna sa fille Ermenésinde au fils de Pierre, Alonzo (4). Favila étant mort, et la nation ayant besoin d'un bras vigoureux pour étendre les frontières d'un état à peine formé, le choix tomba sur Alonzo, gendre de Pélage. La Cantabrie, toute la côte jusqu'au pays des Wascons, fut alors réunie aux Asturies, et Alonzo sut porter avec gloire le sceptre que lui avait remis la confiance nationale. Il ne laissa point son épée se rouiller dans le fourreau; il franchit avec son valeureux frère Froila (5), les montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, où il établit l'évêque Odoarius et

christiani tandem perpauci montium Pinnacula retinentes præstolabant (*Sandoval*: postulabant) misericordiam, et devia (*Sandoval*: debita) amplius hinc inde cum manu valida appetens loca, multis suis bellatoribus perditis sese recepit in plano, repatriando per Devia. » Ces derniers mots reportent naturellement la pensée à la rivière *Deva*.

(1) D'abord la charte d'Alonzo (Alphonse) le Chaste, du 18 nov. 812 (Esp. sagr., t. XXXVII, append. 7); puis celle d'Alonzo III, du 13 avril 859 (Esp. sagr., t. XIX, p. 337).

(2) Mon. Sil., 25; Rod. Tol., IV, 4.—Sebast. Salmant., 7, dit, au contraire, qu'ils avaient succombé dans la bataille du Guadalète. Chose singulière, l'*Art de vérifier les Dates*, l. c., p. 313, dit: « Aucun des historiens espagnols ne nous instruit du sort du comte Julien et des fils du roi Witiza. Voyez des détails intéressants sur ce sujet dans le dernier ouvrage de Washington Irwing, intitulé: *Legends of the Conquest of Spain*.

(3) On trouve un récit étendu et un peu énigmatique de leur destinée dans Ebn Saïd., ap. Ahm., f. 56, 57, et dans Ebn Kauthir, ap. Depping, t. II, p. 327. Voyez aussi Cardonne, part. I, p. 63, note.

(1) Chron. Abdel., 57; Sebast. Salmant. 12; Chron. Ovet., p. 64; Isa Ben Ahhmed Razi, ap. Ahm., f. 586 b.

(2) Seb. Salm., l. c.

(3) Sebast. Salm., 13; Risco, t. XXXVII, p. 69.

(4) Chron. Abdeld., 52; Seb. Salm., l. c.; mon. Sil., 26. La Chron. Ovet. donne à Pierre le titre de *dux ex Alava*. Isa Ben Ahhmed el Razi, ap. Ahm., f. 586 b., dit aussi: « Après Pelayo et Favila régna Alphonse, fils de Pierre, chef de la dynastie alphonsienne, qui règne encore aujourd'hui.

(5) Seb. Salm., l. c. Le mon. Sil., le présente comme *regni socius*.

Tuy (1). Puis il passa le Minho, prit Porto, Braga, Viseu, Chaves, Ledesme, Salamanque, Zamora, Avila, Segovia, Astorga, Léon, Saldanha (2), et tout le pays qui s'appelait alors le Champ gothique (3). En partant de la Rioja, il s'empara ensuite de Clunia (4), Arganza, Sepulveda. Les défilés qui séparent les deux Castilles l'une de l'autre paraissent avoir seuls arrêté sa marche victorieuse. Dans les pays plats, où il ne pouvait séjourner avec sa petite troupe, il mettait tout à feu et à sang. Des villes conquises, il ne gardait que celles qui étaient situées près de ses montagnes; mais partout il massacra les garnisons arabes, et emmena les chrétiens délivrés dans les retraites inaccessibles de ses états. Tout le pays depuis Astorga jusqu'à Rioja reconnut son pouvoir. Il y bâtit des églises et des cloîtres, fonda de nouveaux villages, et s'attira l'affection de son peuple, qui l'honora du surnom de catholique. Sa piété était si célèbre, qu'après sa mort, qui arriva au bout de dix-huit ans de règne (1), on attribua une foule de miracles à la vertu de ses reliques.

(1) Voy. ses ordonnances dans Esp. sagr., t. XL, append. 9, 10, 12, 15.

(2) Sebast. Salm., 13, contient les noms des villes. La Chron. Abdeld. cite aussi Léon et Astorga.

(3) « Campos quos dicunt Gothicos usque ad flumen Dorium cremavit, » dit la Chron. Abdeld., l. c. Rod. Tol., IV, 5, dit qu'ils comprenaient les pays « qui ab Estola, Carrione, Pisorica et Doria fluminibus includuntur.

(4) Aujourd'hui Coruña del Conde.

(1) Selon les chroniques espagnoles, Alonzo Ier régna de 739 à 757. Une inscription qui se trouve dans *Sandoval*, Cinco Obispos, p. 355, et un passage de Sallazar (Hist. de la Casa de Lara, t. I, p. 23) tendraient à faire croire qu'il régnait encore en 762. On y lit: « Fecerunt istam civitatem sub rege don Adefonso in Era DCCC, olim Mausina, modo Lara. » Mais il résulterait alors de là que Pelayo n'a pas régné dix-neuf ans. Plus loin, les Actes du cloître de Saint-Martin de Escalada, du 1er août, Era 801, confirment cette conjecture: « Regnando en Asturias don Alonso y el conde D. Rodrigo en Castilla » (*Sandoval*, l. c., p. 101); mais l'inscription ne se trouve que dans une copie postérieure, et sans doute elle a été falsifiée. Sur les miracles attribués au tombeau d'Alphonse, voyez Sebast. Salm., 15; mon. Sil., 26; Chron. Ovet., p. 65.

CHAPITRE II.

FONDATION D'UN EMPIRE ARABE INDÉPENDANT A CORDOUE PAR L'OMMIJADE ABDERRAHHMAN EL DAKHEL.

La puissance de l'Islam avait pris sous les successeurs du prophète de la dynastie ommijade un accroissement qui tenait du merveilleux. La jalousie et l'ambition des descendants d'Abbas étaient fortement excitées. Ils avaient hérité des droits de la dynastie d'Ali, et donnaient sans cesse aux Ommijades des prétextes d'exercer sur eux leur vengeance. A la nuit sombre dans laquelle s'éteignit l'astre de la race de Merwan, succéda l'aurore brillante de la maison des Abbassides. Ils avaient élevé le trône de leur khalifat sur les cadavres des Ommijades; ils poursuivaient en tous lieux tout rejeton ou tout allié de cette famille; mais le sort, plus puissant que leur rage sanguinaire, sauva le dernier descendant d'Ommijah, Abderrahman ben Moawijah ben Hescham ben Abdelmelek ben Merwa ben Hhakem. Agé de vingt ans (1), il s'enfuit dans les déserts, et arriva en Egypte; et se voyant encore trop exposé aux persécutions de ses ennemis, il se sauva à Barka. Mais lorsqu'il apprit qu'Abderrahhman ben Hhabib, créature de la maison d'Ommijah, se tournant du côté du soleil levant, avait mis sa tête à prix, il se rendit à Mogila près des fils du désert, les Berbères de la tribu des Zénates. Ils offrirent une bienveillante hospitalité au noble fugitif, qui leur était allié par sa mère (1). Leur chef le scheik Ansus Abu Karra lui assura sa protection, et sut le soustraire aux soldats envoyés pour le rechercher jusque dans les déserts. Lorsqu'ils entrèrent dans sa tente, sa femme cacha le jeune homme sous ses vêtements et le déroba ainsi à leurs regards scrutateurs. Bientôt le fidèle affranchi de son père, Bedr, que sa sœur lui envoyait avec de l'argent et des pierres précieuses, vint le rejoindre (2). Abderrahhman eut d'abord quelque peine à s'habituer aux vicissitudes de la vie nomade. Il partagea courageusement avec ses compagnons toutes les fatigues et toutes les privations auxquelles

(1) Il était né l'an de l'hég. 113 (A. D. 731), les uns disent à Alija, dans la contrée de Tadmir (Palmyre); les autres à Dair-Hhana, près de Damas. Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 353 a.; Ebn Khaldun, ibid. f. 72 a.; El Novairi, ap. Asseman.; scerr., t. III, p. 129, 130.

(1) Elle s'appelait Rahh, et était Berbère et concubine de son père. Ebn Khaldun, l. c.

(2) Les différentes circonstances de la fuite d'Abderrahhman sont racontées diversement. Suivant Ebn Abd El Hhakem, ap. Ahm., f. 347 a., il resta trois ans caché à Barka, chercha ensuite un refuge près de Banu Restem, et se rendit de là chez les Zenates. Nous avons suivi jusqu'ici Ebn Khaldun. Cf. Conde, p. 147 sq. Lembké.

les exposait le séjour dans les déserts, et se contenta de gémir en secret de se voir si loin de sa patrie. Mais lorsqu'il arriva sur les côtes de la mer, et qu'il apprit dans quelle situation se trouvait le pays d'Andalos, il résolut d'aller y chercher une nouvelle patrie. Avant d'aborder lui-même, il jugea prudent d'envoyer son fidèle Bedr, pour sonder les esprits, et réclamer le secours des partisans de sa maison (1).

Abderrahhman ne pouvait trouver un moment plus favorable pour le succès de ses plans : l'état intérieur de la Péninsule devait le lui garantir. Fatigués par les ravages de la guerre civile, qui avait réduit en déserts des contrées naguères florissantes, dépeuplé le pays et fourni aux chrétiens les moyens de reconquérir ce qu'ils avaient perdu, un certain nombre de musulmans, aussi distingués par leur naissance que par leurs mœurs, s'étaient réunis à Cordoue, comme nous l'avons vu, pour se concerter sur les moyens de faire cesser un état de choses si fâcheux, et ils n'en avaient pas trouvé de meilleur que la création d'un empire indépendant en Espagne. Mais au milieu des ambitions rivales qui s'agitaient, à qui confier la souveraine puissance? Sous la bannière de qui fallait-il se réunir pour soumettre les puissants chefs Jussef el Fehri et El Samail, appuyés sur des armées dévouées (2)?

Cette question qui laissait entrevoir une nouvelle source de dissentions intestines, l'arrivée de Bedr et le récit qu'il fit des destinées d'Abderrahhman la décidèrent. On avait trouvé l'homme qui possédait toutes les conditions nécessaires pour attirer et réunir autour de lui les partisans encore nombreux quoiqu'opprimés de la maison d'Ommijah. Non-seulement sa naissance lui donnait droit de réclamer sa part d'héritage, mais la renommée de ses qualités personnelles qui l'avait précédé, la manière miraculeuse dont il était parvenu à se sauver, firent reconnaître en lui le légitime souverain qu'on devait choisir, l'homme que la providence semblait envoyer pour être le médiateur entre les différents partis.

A la tête des partisans de sa maison se trouvaient, Abu Othman Obaidallah ben Othman et Abdallah ben Khaled; tous deux descendaient des affranchis du khalife Othman et étaient chefs des guerriers cantonnés à Elvire. Bedr leur remit la lettre d'Abderrahhman et ils préparèrent promptement un vaisseau pour aller chercher le prince qui faisait l'espoir de la Péninsule. Onze guerriers de leur troupe, parmi lesquels était Téman ben Alkama (1), passèrent la mer avec lui, et lorsqu'ils débarquèrent près de Mogila et que Bedr annonça la joyeuse nouvelle, la surprise d'Abderrahhman fut égale à l'esprit de résolution qui s'empara de lui. Il voyait dans le nom de Téman, qui conduisait la députation, le gage d'un infaillible succès. Quelques centaines de cavaliers berbères se joignirent à lui, et un vent favorable porta rapidement sur le rivage d'Elvire le futur souverain d'Espagne. Il débarqua près d'El Monkab (2), en septembre 755, et les scheiks de la partie méridionale de la Péninsule accoururent lui présenter leurs hommages : d'abord Abu Othman avec sa famille, et Abu Khaled, Jussef ben Bokht, Djodran ben Amru, El Madjadhi de Malaga, Abu Obaidah el Kellu de Séville, et tous les partisans de la maison d'Ommijah. Les habitants l'accueillirent avec de bruyantes acclamations; ils attendaient de lui la fin de leurs maux, et le retour de la prospérité dans la Péninsule. Sa taille élancée, son front large et élevé, le feu qui brillait dans son œil noir, annonçaient le héros, et la noblesse de ses manières son origine royale. Prenant pour règle les glorieux exploits de ses ancêtres, il devait

(1) Ebn Hhajan, l. c.

(2) Conde, p. 151 sq.

(1) Dans tout ce récit, nous suivons Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 347, 348, 353 b., 71 a.

(2) Aujourd'hui Almuñecar. Le débarquement eut lieu, suivant Ebn Hhajan, f. 348 a., dans le Belim 11, l'an 138; suivant Ahm., f. 353 b. dans le Belim 1, l'an 138; les deux dates se trouvent dans le mois de septembre 755.

alors conquérir par les armes la possession d'un empire, qu'il regardait comme son héritage légitime. De toutes parts le peuple accourait se ranger sous les drapeaux du descendant d'Ommijah. Bientôt seize cents cavaliers bien équippés, alliés ou partisans de sa maison, et quelques Arabes distingués se trouvèrent réunis autour de lui. Il se mit en marche avec eux et se rendit d'abord à Baja, où il fut reconnu, par le peuple et le commandant de la ville Ais ben Masaur; puis à Sidonia, où Atab ben Alkama se joignit à lui; puis à Madrur (1), où il trouva Ebn el Sabahh. Xérès et Séville lui ouvrirent également leurs portes. Les troupes dispersées dans les provinces méridionales vinrent le joindre; les Madharites et les Arabes du Yémen oublièrent leur vieille haine, pour se ranger sous la bannière d'Abderrahhman, et il n'y eut que les tribus des Fehri et des Kaisi qui coururent se rassembler sous leurs chefs Jussef el Fehri et El Samail el Kaisi (2).

Jussef était alors arrivé de Saragosse à Tolède avec ses prisonniers, Amer ben Amru el Abdari et son fils. Après une courte halte il partit pour Cordoue. Mais s'étant reposé un jour à Wadi el Ramba (3), le wali El Samail entra tout-à-coup dans sa tente avec la terrifiante nouvelle du débarquement du dernier des Ommijades. « Ta puissance approche de sa fin, lui cria-t-il, ne tarde pas plus long-temps de mettre à mort les Abdari et les scheiks infidèles qui méditent ta ruine! » A peine avait-il fini de parler qu'un messager envoyé de Cordoue par Abderrahhman, fils de Jussef vint en confirmer l'exactitude et réclamer de prompts secours. Jussef, dans un transport de fureur, donna sur-le-champ l'ordre d'exécuter Amer ben Amru et son fils. Ils tombèrent victimes de sa colère, et leur mort causa sa propre perte; car ses soldats révoltés par cette cruauté sans but, et entraînés par le bonheur qui accompagnait Abderrahhman, profitèrent de l'obscurité d'une nuit orageuse pour abandonner les drapeaux de leurs chefs. Le lendemain matin un triste spectacle frappa ses regards: son camp était vide, ses soldats avaient passé à l'ennemi et sa position devenait terrible (1). Sur l'avis d'El Samail il résolut de se rendre en toute hâte à Cordoue, où son fils et une forte garnison tenaient encore les habitants en échec.

756.—Mais Abderrahhman, à qui ses adversaires donnèrent le surnom de El Dakhel (2), l'usurpateur, marchait aussi sur cette ville. Il voulait montrer que la jeunesse ne l'empêcherait pas de se mesurer avec des chefs qui avaient vieilli dans la guerre. Les deux armées se rencontrèrent sous les murs de Cordoue. Abderrahhman voyant qu'ils n'étaient séparés que par le fleuve, le passa, et Jussef rétrograda jusque dans la contrée de Mosara, à l'ouest de Cordoue. Il fit halte en cet endroit, et Abderrahhman campa vis à-vis de lui. A la première lueur du jour sa cavalerie s'élança sur les escadrons de Jussef; ceux-ci furent promptement rejetés sur les fantassins qui se troublèrent; en un instant la déroute devint générale, et Jussef et El Samail eux-mêmes s'enfuirent l'un à Merida, l'autre dans le pays de Jaen (3). La bataille étant ainsi terminée, Abul Sabahh, chef des Arabes du Yémen, dit aux siens: « Remportons deux victoires en un jour; nous sommes débarrassés de Jussef et d'El Samail, débarrassons-nous maintenant du rejeton imberbe de Moawijad! Emparons-nous ensuite de la puissance, et qu'un de nous se mette à notre

(1) Ahm., f. 353 b.

(2) Le tout d'après les documents d'Ahm., f. 353 b., 71 a.

(3) Gadarrama. Suivant Ahm., f. 71 a. Jussef faisait la guerre aux habitants de la Galice lorsqu'il apprit le débarquement d'Abderrahhman.

(1) Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 348; Abu Beckr Khodhai, ap. Casiri, t. II, p. 32, 33. Cf. Conde, p. 156 sq.

(2) El Dakhel peut aussi bien signifier *intrusus* qu'*ingrediens*. M. Lembkè se décide pour la dernière acception. Cf. Ahm., f. 71 b.

(3) Les circonstances de cette bataille et les événements qui la précédèrent sont racontés avec détails dans Ahm., f. 348 b., 354 a. Cf. Conde, p. 160 sq.; elle eut lieu avant la fin de mai 756.

tête et exterminons ces odieux Modharites.» Mais ses paroles ne trouvèrent point d'écho; le peuple, séduit par la valeur d'Abderrahhman, lui resta fidèle (1).

Abderrahhman s'arrêta trois jours devant les portes de Cordoue, puis il chassa la garnison de la citadelle et entra dans la ville (2). Il ne resta pas long-temps dans ses murs; il se remit à la poursuite de Jussef, après avoir nommé Abu Othman commandant de la capitale. Mais Jussef, informé de ses desseins, avait réuni de nouvelles troupes pendant cet intervalle, et il résolut de surprendre Cordoue pendant l'absence d'Abderrahhman. Marchant par des sentiers détournés et dans l'ombre de la nuit, il arriva sans être attendu sous les portes de cette ville et en chassa la faible garnison. Mais Abderrahhman revint promptement, et à peine Jussef avait-il abandonné la ville, pour donner la chasse aux fuyards, que son adversaire l'atteignit et lui fit essuyer une seconde défaite après la lutte la plus opiniâtre. Poussé à la dernière extremité, Jussef suivit le conseil de son compagnon El Samail, et entama des négociations avec l'héritier des Ommijades que le sort favorisait si évidemment. Celui-ci fut assez généreux pour lui garantir à lui et aux siens l'oubli du passé et toute sécurité pour l'avenir, à condition que Jussef s'obligerait à livrer les places fortes qui se trouvaient encore en son pouvoir, et qu'à l'avenir il séjournerait exclusivement à Cordoue. Comme gage de sa fidélité, il donna son fils Abul Aswad Mohhammed ben Jussef (3). Mais son esprit turbulent ne pouvait rester long-temps dans l'inaction; il préféra violer son traité pour essayer de reconquérir la puissance qui lui avait été si douloureusement enlevée. Il s'échappa de Cordoue, chercha à exciter les habitants de la campagne contre Abderrahhman (659) (1), et parvint bientôt à réunir sous ses drapeaux près de vingt mille hommes de différentes tribus.

Abderrahhman envoya contre lui Abdelmelek ben Omar el Merwan (2), qui s'était enfui de l'Orient avec dix autres hommes de sa tribu et était arrivé l'année précédente en Espagne, où Abderrahhman l'avait nommé wali de Séville. Il rencontra, près de Mérida, les troupes de Jussef qui brûlaient d'en venir à une bataille. Mais le sort se déclara encore cette fois contre le Fehri. Il fut défait, un grand nombre des siens restèrent sur le champ de bataille, beaucoup d'autres trouvèrent la mort dans la fuite; lui-même n'y trouva pas le salut qu'il cherchait. Quelques-uns de ses anciens partisans l'arrêtèrent dans un village près de Tolède. Voyant que sa cause était désespérée, Abdallah ben Amru el Ansari leur cria : « Vous voyez ici le Fehri, qui nous abandonne par une fuite honteuse! Il n'y a plus de salut pour lui!» A l'instant ils tombèrent sur lui, lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à Abderrahhman el Dakel comme gage de leur soumission (3). Celui-ci la fit attacher à la porte de la citadelle de Cordoue, comme une preuve sans réplique, que l'ancien chef de l'Espagne n'était plus.

El Samail, qui avait le premier conseillé la soumission à Jussef et qui avait conservé sa promesse de rester en paix, fut fort bien traité par Abderrahhman, qui lui confia même la défense des frontières contre

(1) Tel est le récit d'Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 348 b. Il ajoute qu'Abderrahhman fit exécuter Abul Sabahh un an après.

(2) Ib. Suivant Conde, p. 163, il entra dans la ville en vertu d'un traité.

(3) Ce traité fut conclu en Sefer 139 (juillet 756). Ahm., f. 348 b., 71 a.; Conde, p. 167, en fixe la conclusion deux mois plus tard.

(1) L'an de l'h. 141. Ahm., l. c.

(2) Son père était Omar ben Merwan ben el Hhakem. Ahm., f. 71 a.

(3) C'est ainsi que Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 349 a., raconte la fin de Jussef. Cf. f. 71 b. Rod. Tol., Hist. Arab., c. 18, dit aussi: « Ipse credens Toleti ut in præsidio liberari, a quibus vitam speraverat, est occisus.» Cardonne, part. I, p. 129, suit cet auteur; mais Conde, p. 175, dit qu'il avait été tué dans la bataille. El Nowairi, dont le récit s'accorde de tous points avec le nôtre, place la mort de Jussef en Redjeb 142 (nov. 759).

les Franks (1). Mais la nouvelle de la mort de son vieux compagnon d'armes paraît avoir rempli son âme de douleur ; il ne se sentit plus la force d'offrir au nouveau souverain un service dévoué et il demanda la permission de terminer ses jours dans sa maison à Schakenda (2). Elle lui fut accordée.

Cependant le wali de Tolèdé, Teman ben Alkama poursuivait les fils de Jussef; l'aîné, Abderrahhman, perdit la vie dans une rencontre sanglante ; sa tête fut envoyée à Cordoue et exposée à côté de celle de son père. Son frère Abul Aswad chercha un refuge derrière les remparts de Tolède. Mais les habitants se virent avec effroi menacés des maux de la guerre ; ils lièrent des intelligences avec Teman, et lui ouvrirent secrètement leurs portes (3). Abul Aswad fut fait prisonnier (mars 760); Kasem, troisième fils de Jussef, s'échappa sous un déguisement. La nouvelle de cette victoire causa une vive joie à Abderrahhman et le disposa à la clémence ; il épargna la vie d'Abul Aswad, et se contenta de le faire enfermer dans un cachot à Cordoue. Kasem trouva un asile dans la maison de Barcerah ben Nooman el Gasani (4), à Djezirat el Khadra. Beaucoup de mécontents qui espéraient trouver dans les vicissitudes de la guerre l'occasion de se livrer sans frein au pillage, se rassemblèrent aussitôt autour de lui. Ils surprirent facilement Sidomia et s'avancèrent jusqu'à Séville dont les portes n'étaient pas même fermées. Mais Abderrahhman ne tarda pas à arrêter leurs succès; lui-même marcha sur Séville avec sa cavalerie et ordonna à Teman ben Alkama d'accourir aussi dans cette province. Barcerah fut tué dans une sortie, et les habitants de Séville accueillirent Abderrahhman avec des acclamations de joie, avant même que Teman fût arrivé. Celui-ci s'efforça de réparer son retard en poursuivant vigoureusement les fuyards. Sidonia fut reprise, et à Djezirat el Khadra les révoltés livrèrent eux-mêmes Kasem. Abderrahhman lui fit aussi grâce de la vie ; mais il le fit conduire à Tolède par Bedr et ordonna de l'enfermer dans une étroite prison.

Cette ville fut bientôt après témoin de l'exécution de l'ancien ami de Jussef. El Samail, se croyant oublié dans sa retraite, avait, à ce qu'il paraît, tenu des propos imprudents, ou formé de nouveaux projets d'ambition ; tout-à-coup il fut saisi sur l'ordre d'Abderrahhman, amené à Tolède et assassiné dans sa prison (1). Le nombre des partisans des Fehri était encore considérable à Tolède. Ils ne virent dans cette exécution qu'un signe avant-coureur de leur propre perte et résolurent de tenter encore une fois le sort des armes. Hescham ben Odrah el Fehri, proche parent de Jussef, se mit à leur tête ; ils chassèrent le lieutenant d'Abderrahman, et délivrèrent Kasem de ses fers. Bientôt ils eurent réuni une armée de dix mille hommes ; mais Abderrahhman rassembla aussi promptement ses troupes, et lorsque sa cavalerie parut dans les plaines de Tolède, les révoltés se hâtèrent de rentrer dans la ville. Sa situation élevée, la force de ses remparts et de ses tours en rendaient le siége difficile. Sur l'avis de Téman, Abderrahhman entama des négociations avec eux ; il promit amnistie générale si la ville se rendait sans combat. Hescham ouvrit alors les portes, se jeta aux pieds du prince et obtint sa liberté ; mais son fils resta comme otage près d'Abderrahhman, et Kasem fut reconduit dans sa prison (2).

Le trône d'Abderrahman parut alors bien affermi. Il gouverna la Péninsule comme émir indépendant, et il pouvait même, en sa qualité de descendant légitime des khalifes, réclamer la propriété de ce titre. Mais les Abbassides, qui comme khalifes de Bagdad, étendaient leur empire sur tous les sectateurs

(1) Conde, p. 170.

(2) Conde, p. 174.

(3) Le 9 de Dhul kada 142. Conde, p. 175, place l'événement vers la fin de l'an 759 ; mais l'*Art de vérifier les Dates* indique avec raison le 2 mars 760.

(4) C'est le nom que lui donne Conde, p. 176 ; mais El Novairi, p. 132, lui donne celui de Razek.

(1) Conde, p. 178; Ahm., f. 349 a.

(2) Conde, p. 179—181 ; El Novairi, l. c.

de l'Islam, ne l'avaient point perdu de vue. Ce fut surtout leur vieille haine contre la dynastie d'Omnijah et leur désir de réunir sous leurs sceptres toutes les possessions des khalifes précédents, qui les engagèrent à porter leurs regards sur l'Espagne. En conséquence le khalife Abu Djafer el Mansur ordonna au gouverneur d'Afrique, El Ala' ben Mogaith el Johhsebi, d'opérer un débarquement sur la Péninsule et d'y arborer le drapeau des Abbassides. Celui-ci obéit, et à peine le bruit de son arrivée se fut-il répandu, que l'on vit accourir autour de lui une foule de mécontents, et que le feu de l'insurrection se ralluma encore dans Tolède. Hescham ben Odrah appela les siens aux armes, emporta la citadelle d'assaut et proclama le khalife légitime souverain de la Péninsule. Abderrahhman envoya contre lui Bedr à la tête d'une armée considérable; lui-même se mit en marche pour aller punir de sa témérité le général abbasside, près de qui s'étaient déjà rendus une foule de gens légers et amis du changement. Il le trouva campé sur le territoire de Séville, où Hescham ben Odrah était déjà arrivé, pour presser Ebn Mogaith de marcher promptement vers Tolède. Fier du premier effet qu'avait produit son débarquement, l'Africain crut pouvoir se rendre maître de la Péninsule par une seule bataille. Mais la fortune fut fidèle à Abderrahhman; les hordes indisciplinées d'El Ala' ne purent soutenir le choc impétueux de sa brave cavalerie; le drapeau du khalife abbasside tomba au pouvoir du vainqueur; 7,000 Africains restèrent sur le champ de bataille, et parmi eux leur chef El Ala' lui-même. Abderrahhman ordonna de couper les pieds et les mains à son cadavre et envoya secrètement sa tête avec plusieurs autres à Kairwan et de là à la Mecque, avec ordre de la faire parvenir au khalife comme un signe de la sanglante défaite que ses troupes avaient éprouvée. Un écrit qui accompagnait cet envoi annonçait que c'était ainsi que l'Ommijade Abderrahhman savait châtier les audacieux. Transporté de rage à la vue d'un tel outrage, le khalife Abu Djafer s'écria : Plût au ciel que les flots de la mer ne nous séparassent point de cet insolent (1)!

766. — Hescham ben Odrah échappa, il est vrai, au massacre général; mais il ne put rentrer dans la ville de Tolède que pressaient étroitement les gens d'Abderrahhman. Il se jeta dans Sidonia où commandait Said ben Hhossain el Matari, et où s'étaient rassemblés tous les mécontents. Ils se mirent à ravager le pays d'alentour et forcèrent les portes de Séville qui étaient à peine gardées. Aussitôt Abderrahhman lui-même se porta contre eux et manda en même temps les commandants de Cabra, d'Ecija et de Carmona. Incapables de résister à de pareilles forces, les rebelles s'enfuirent de Séville après avoir pillé l'arsenal et la citadelle. Le wali Abdelmelek ben Omar s'élança après eux et en tua un grand nombre, entres autre Said ben Hhossain. Il poursuivit les fuyards jusqu'à Sidonia et les y assiégea avec tant de vigueur, que, pour éviter une mort certaine, ils prirent la résolution désespérée de se frayer un passage à travers l'ennemi l'épée à la main. Au milieu des ténèbres de la nuit ils se précipitèrent avec impétuosité de deux portes différentes, et un assez grand nombre parvint à se sauver dans la montagne de Ronda. Mais Hescham ben Odrah tomba avec son cheval mortellement blessé et resta au pouvoir de l'ennemi. De peur que le prince n'accordât encore une fois la grâce au rebelle, Abdelmelek lui fit sur-le-champ couper la tête (2).

766. — Les chefs de ceux qui avaient gagné les montagnes passèrent alors en Afrique, pour y réclamer les secours des gouverneurs abbassides. Le wali de Meknasa, Abdelgafer el Meknasi, qui se vantait de descendre de Fatima, fille unique du prophète, se laissa facilement persuader de ten-

(1) Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 349 a., et Ebn Khaldun, ib. f. 72 a.; Cardonne, p. 132 sq., raconte évidemment d'après eux. Cf. Conde, p. 182 sq.; El Novairi, l. c., p. 132.

(2) Conde, p. 187 sq. Le récit d'El Novairi, l. c., p. 132, s'écarte du nôtre.

ter la fortune dans la Péninsule avec l'appui d'un ramas d'aventuriers africains. Teman ben Alkama, après un siége long et poussé mollement, avait réussi à reprendre la puissante ville de Tolède (1), d'où Kasem s'était échappé à la nage, dès qu'il avait appris le débarquement d'un nouvel auxiliaire. Bientôt la renommée de la libéralité et de la puissance de l'Africain attira de son côté une foule de musulmans mécontents. Le wali d'Elvire leur opposa, à la vérité, une opiniâtre résistance; mais il trouva la mort dans le combat, et appuyé par de nouveaux renforts qui lui arrivaient de différents points, Meknasi se rendit proptement maître de toutes les villes des côtes. Ni les garnisons de l'Andalousie, ni l'habileté du wali de Séville ne purent rien contre lui, parce qu'il évitait toute action générale, et occupait toutes les hauteurs pour harceler de là sans danger les troupes d'Abderrahhman.

766. — Un nouvel ennemi parut bientôt dans un pays où on ne l'attendait nullement. Abdallah ben Habib el Seklebi débarqua avec une troupe d'Africains, sur la côte orientale de l'Espagne, sur le territoire de Tortose, pour espérer une division favorable à ses compatriotes qui luttaient dans le midi. La renommée augmentait tellement ses forces, qu'Abderrahhman crut sa présence nécessaire pour repousser ce nouvel antagoniste. Mais avant d'arriver à Valence, il apprit que ses généraux avaient, non-seulement complètement battu les Africains, mais encore qu'ils leur avaient enlevé tout moyen de retourner dans leur patrie, en brûlant leurs vaisseaux. Les fuyards étaient vivement poursuivis dans les montagnes, où ils s'étaient retirés. Ravi de cette nouvelle, Abderrahhman visita les villes qui lui étaient restées fidèles, récompensa les services des généraux et retourna en triomphe à Cordoue (2).

(1) Conde, p. 191. C'est presque la seule source à consulter, puisque Ahhmed El Mokri ne dit rien de ces événements.

(2) Conde, p. 190—193. Novairi, l. c., p. 133, diffère encore.

La nouvelle du débarquement de Seklebi avait engagé les troupes de Meknasi à descendre des montagnes pour tenter la fortune dans les plaines de l'Andalousie. Elles obtinrent d'abord quelques succès qui augmentèrent leur audace, et ayant formé des intelligences avec quelques mécontents de Séville, elles résolurent de s'emparer de cette ville. Le gouverneur Abdelmelek ben Omar ben Merwan envoya à leur rencontre son fils Kasem, mais ce jeune homme, peu habitué au spectale de la guerre, s'enfuit à la première vue de l'ennemi, et revint en toute hâte près de son père. Indigné de cette pusillanimité, Abdelmelek s'écria : «Meurs, lâche, tu n'es pas de mon sang, tu n'es pas de la noble race de Merwan ! » Et en disant ces mots, il le perça de sa lance. Il marcha lui-même contre l'ennemi et dispersa ses troupes; cependant ses propres pertes ne lui permirent pas de le poursuivre avec vigueur. Meknasi, se fiant sur les partisans qu'il avait à Séville, se hâta d'atteindre cette ville; mais pendant que ceux-ci tuaient le wali et s'emparaient de la citadelle, il fut rejoint devant les portes par l'infatigable Abdelmelek. Après une action sanglante, El Meknasi réussit, il est vrai, à se jeter dans la ville; mais à peine eut-il le temps de piller les magasins d'armes et les trésors enfermés dans l'arsenal; les bataillons d'Abdelmelek entrèrent presque en même temps que lui; El Meknasi se sauva sans être poursuivi jusqu'à Kaschtala (1).

772. — Irrité de voir la province d'Andalousie le théâtre de ravages inouïs, Abderrahhman prit enfin des mesures décisives. Il se mit en marche avec la cavalerie du wali de Mérida, décidé à repousser l'étranger dans les flots de la mer. Meknasi, effrayé, passa le Guadalquivir, pour chercher encore une fois un refuge dans les montagnes; mais la garnison de Séville se mit à sa poursuite et en même temps l'armée d'Abderrahhman l'atteignit dans le territoire d'Ecija sur les bords du Genil. Ainsi attaqués des deux cô-

(1) Aujourd'hui Cazalla. Conde, p. 194—196.

tés, les Africains ne purent résister à des forces supérieures : Meknasi lui-même, déjà blessé, fut tué dans sa fuite par l'alkaïde d'Elvire (1).

C'est ainsi que les forces de l'ennemi cédaient partout devant celles d'Abderrahhman; partout la victoire couronnait ses efforts. Mais pour empêcher à l'avenir de nouveaux débarquements de pirates africains, il résolut d'assurer les côtes par la création d'une puissante marine. Il chargea Teman ben Alkama de faire construire de nombreux vaisseaux de guerre, et depuis lors les ports de Tarragone, Carthagène, Almeria, Almonkab, Djezirat el Khadrat, Cadix et Welba eurent une station navale suffisante pour repousser toute attaque du dehors (2). Teman eut alors le titre de commandant des forces de mer, et ce titre cessa d'être un mot vide de sens. Un grand nombre de vaisseaux sortirent des chantiers et la marine des musulmans espagnols prit un accroissement rapide. Pour récompenser un autre de ses plus braves généraux, Abdelmelek, le khalife le nomma gouverneur de l'Espagne orientale.

(1) Conde, p. 198. Le récit de Novairi, l. c., p. 133, est différent.
(2) Conde, p. 199.

Mais le règne d'Abderrahhman ne devait pas briller par les bienfaits de la paix. Si le feu de la révolte était étouffé dans le sud, il se ralluma avec une nouvelle violence dans le nord. L'Abdaride Hhossain ben Jahhia el Khazardji vivait à Saragosse dans une retraite qui était loin de le satisfaire. Il s'efforçait par des discours incendiaires de détourner les habitants de payer le tribut du dixième au prince, leur représentant que celui-ci ne s'en servait que pour faire la guerre au légitime souverain des fidèles. Il avait un partisan dévoué et ardent dans Solaiman ben Joktan el Arabi el Kelli. Tous deux travaillaient constamment à exciter le peuple contre Abderrahhman l'usurpateur. Cette nouvelle révolte contraria d'autant plus l'émir, qu'il avait formé le projet de laisser son fils Solaiman comme gouverneur d'Andalos, et de s'embarquer lui-même pour la Syrie, afin d'aller s'y mesurer avec la dynastie des Abbassides. La nouvelle de la révolte de Hhossain et des liaisons qu'il avait formées avec les Franks, l'empêcha d'exécuter ce projet (1).

(1) Ahm., f. 353 a.

CHAPITRE III.

TENTATIVES DES FRANKS POUR S'ÉTABLIR DANS LA PÉNINSULE, ET FIN DU RÈGNE D'ABDERRAHHMAN EL DAKHEL.

Depuis que les Arabes avaient abandonné la Provence devant les forces supérieures des Franks, et que leurs propres guerres civiles ne leur permettaient plus d'envoyer des secours hors de la Péninsule pour reprendre ce qu'ils avaient perdu, ils ne conservaient plus en France que quelques places fortes, parmi lesquelles Narbonne était la plus importante. La puissance royale, qui sous les derniers Merwings n'était pour ainsi dire qu'un vain nom, à peine l'ombre de ce qu'elle avait été auparavant, recouvra alors tout son éclat sous Pipin, fils du héros Karl Martell. A peine saint Boniface de Mayence avait-il, en le sacrant, confirmé la légitimité de son avènement, qu'il employa ses efforts à repousser les ennemis de sa croyance (752) au-delà des Pyrénées. Il fut aidé dans cette entreprise par le Goth Ansemund, qui s'était rendu maître des villes de Nîmes, Maguelonne, Agde et Beziers; on ne sait si ce fut par violence ou par la volonté des habitants. Exposé là aux attaques des Arabes de Narbonne, et reconnaissant la supériorité du vaillant Pipin, Ansemund jugea à propos de remettre volontairement ses villes sous sa puissante protection (1). De là Pipin tourna ses armes contre le dernier asile des Arabes, Narbonne. Déjà Waifar, le turbulent duc d'Aquitaine, avait, sans succès, attaqué cette ville (1); mais quoique les guerres intestines des Arabes espagnols ne leur permissent pas d'envoyer des secours à leurs coreligionnaires, la force des murs et l'opiniâtreté de la garnison suffirent pour déconcerter les plans de Pipin. Les attaques de Waifar l'appelèrent bientôt en Aquitaine; il laissa cependant un corps d'armée devant la place; mais durant sept ans les Franks pressèrent en vain la forteresse, et ce ne fut qu'après avoir lié des intelligences avec les habitants d'origine gothique qu'ils vinrent à bout de leur entreprise; ceux-ci ayant obtenu la promesse qu'ils conserveraient leurs droits et leurs lois, tombèrent sur la garnison musulmane, la massacrèrent et ouvrirent les portes aux Franks (2) (759).

Toute trace de domination arabe disparut alors d'en deçà des Pyrénées, et l'accès de

(1) Chron. Moiss., p. 294. Cf. Acta SS. Bened., S. I', p. 194.

(1) Chron. Moiss., l. c.

(2) La Chron. Moiss., l. c., place la prise de Narbonne en l'an 759, ainsi que Gerv. Tilb., p. 940. la Chron. Ucec., ap. *Caseneuve*, le Franc-Aleu de Languedoc établi, etc., p. 285 — 39; *Conde*, p. 174. Les Annal. Metens. (part. I). p. 331, la placent à tort dans l'année 755.

la Péninsule, que les Wisigoths avaient défendu avec tant de valeur pendant des siècles, fut alors ouvert aux Franks. Mais si l'habile et actif Pipin parvint à refouler les musulmans au-delà des Pyrénées, il était réservé à son fis Karl-le-Grand (Charlemagne), de franchir ces montagnes, sur l'invitation même des habitants qui réclamaient sa protection et son secours (777). A un champ de Mai qu'il tint à Paderborn, comme vainqueur des peuplades du Nord, pour recevoir leur soumission, des ambassadeurs arabes, ayant à leur tête le commandant de Saragosse, Solaiman el Arabi (1), vinrent se présenter devant lui et réclamer son secours. Fatigués de la domination d'Abderrahhman l'usurpateur, ces musulmans préféraient se soumettre à Karl-le-Grand, dont la renommée était parvenue jusqu'à eux, et lui livrer les villes confiées à leur garde (2). Le désir d'étendre son empire sur un sol non encore foulé par ses armées, ainsi que l'obligation de porter secours aux chrétiens opprimés de la Péninsule (3), engagèrent le monarque frank à prêter une oreille favorable à l'invitation des Arabes.

778. — L'année suivante on le vit traverser la France à la tête d'une nombreuse armée et franchir les Pyrénées; mais l'exiguité du chemin qui conduisait sur le sommet de la montagne le força de diviser ses troupes; pendant que les levées de l'Austrasie, de la Bourgogne et de la Lombardie, prenaient le chemin de Toulouse, et traversaient la Septimanie orientale, Karl lui-même suivit la ligne droite par l'Aquitaine et la Navarre, enleva Pampelune, et reçut dans cette ville les hommages du gouverneur arabe d'Oca, Abutaurus (1). Sans s'arrêter, il se dirigea de là sur Saragosse, où l'avait appelé Ebn el Arabi. L'autre division de son armée le rejoignit sous les murs de cette ville, et il s'apprêtait à aller chercher le principal corps de l'armée musulmane de l'autre côté de l'Ebre, lorsque la nouvelle d'une insurrection des Saxons le força de repasser les Pyrénées. Il confia aux scheiks arabes qui s'étaient soumis à lui le gouvernement des villes situées entre l'Ebre et les Pyrénées; et en même temps il s'assura de leur fidélité en emmenant des otages. En s'en retournant, il rasa les remparts de Pampelune, de peur qu'ils ne servissent un jour à protéger la révolte (2). Jusqu'alors l'ancien bonheur de Karl n'avait point abandonné ses drapeaux; mais il le trahit au passage des Pyrénées : la nation indomptée des Vascons, ayant à leur tête Lupus, duc d'Aquitaine, qui avait à venger sur les Karolings plusieurs injustices essuyées par sa maison, attendit dans une ambuscade l'armée franke, et la tailla en pièces (3).

(1) Ahm., f. 353 a. C'est sans doute le même que les Franks appellent Ibin El Arabi.

(2) Annal. Lauriss. et Einhardi (pertz I), p. 158—159.

(3) Les Annal. Metens. disent à ce sujet : « Motus precibus et querelis christianorum, qui erant in Hispania sub jugo Sarracenorum. » Toutefois ce passage manque dans les meilleurs manuscrits. L'auteur anonyme *Vitæ Hludovici imp.* (Pertz, II), p. 608, attribue à Karl l'intention : *Laboranti Ecclesiæ sub Sarracenorum jugo Christo fautore suffragari.* Einhard (Annal., p. 159) dit avec plus de justesse : *Ex persuasione prædicti Sarraceni spem capiendarum quarumdam in Hispania civitatum haud frustra concipiens.*

(1) C'est ainsi que les Franks orthographiaient son nom. Il faut sans doute entendre ici Abu Taher, dont parle Conde, p. 233.

(2) « Ne rebellare posset. Ann. Einhard., p. 159.

(3) Cette circonstance, que le duc Lupus était à la tête des Vascons, ne se trouve point dans les sources que nous avons citées jusqu'ici; mais elle résulte d'une charte de Charles-le-Gros en faveur du cloître d'Alaon, de l'an 845 (*Hist. de Languedoc*, t. I, preuves, n° 67), où l'on trouve : « Magnus avus noster Carolus — Lupo — totam Vasconiæ partem beneficiario jure reliquit. Quam ille omnibus pejoribus pessimus ac perfidissimus supra omnes mortales, operibus et nomine Lupus, latro potiusquam dux dicendus, Vifaru patris scelestissimi, avique apostatæ Hunaldi improbis vestigiis inhærens, arripuit. — Attamen, dum simulanter atrox nepos, sacramentum glorioso avo nostro Carolo multiplex dicebat, solitam ejus majorumque suorum

Pendant que les guerriers gravissaient en désordre les sentiers étroits et escarpés des montagnes, les Vascons descendirent des pics les plus élevés, à travers des bois épais qui les dérobaient à la vue, précipitèrent les odieux Franks dans les abîmes, massacrèrent l'arrière-garde qui conduisait les bagages et le butin, et retournèrent triomphants pendant la nuit dans les repaires de leurs montagnes. A la vérité les Franks ne tombèrent pas sans résistance; mais quoiqu'ils l'emportassent sur les Vascons en courage et en tactique militaire, ils furent vaincus par les difficultés du terrain, le poids de leurs propres bagages et un genre d'attaque auquel ils n'étaient pas accoutumés. Plusieurs grands seigneurs de la cour, à qui Karl avait confié des commandements militaires, succombèrent victimes d'une honteuse perfidie : là, dans la vallée de Roncevalles (1) (Roncevaux), périrent Eggihard, intendant de la table royale; Anselm, comte Palatin; Hruodland (Rolland), célèbre margrave des côtes britanniques! L'ennemi disparut comme il était venu, sans laisser de traces; semblable à la bête fauve, qui commet ses ravages et rentre dans la forêt, de manière que toute voie reste fermée à la vengeance. Grande fut la douleur du roi, quand il eut perdu tant de braves guerriers, et, dans sa juste fureur, il fit trancher la tête à Lupus, qui était tombé en son pouvoir (2).

781. — Le départ des Franks laissa de nouveau le pays situé entre l'Ebre et les Pyrénées exposé aux attaques d'Abderahhman; il se présenta sur-le-champ devant Saragosse, pour punir la trahison des révoltés. Pendant deux ans, la valeur des habitants repoussa tous les assauts de l'ennemi (1); mais enfin Hossain trahi et livré par son allié Soleiman (2) fut exécuté, et la ville se rendit à Abderrahhman (3). Mais à peine cette révolte était-elle apaisée, qu'une étincelle ralluma un incendie qui paraissait depuis long-temps éteint.

Depuis une suite d'années, Mohhammed Abul Aswad, fils de Jussef el Fehri, attendait dans un sombre cachot de Cordoue l'heure qui devait lui rendre la liberté. Pour détourner l'attention de ses gardes, il feignit d'être aveugle; compatissant à son malheur et croyant n'avoir rien à craindre, ils lui permettaient de respirer l'air dans les cours et le vestibule. Quelques partisans de son père formèrent des intelligences avec lui, et le fortifièrent dans le projet de fuir. Un soir que ses gardiens sans défiance l'avaient laissé seul pour aller se baigner dans le Guadalquivir, il se laissa glisser d'une fenêtre, traversa le fleuve à la nage, monta sur un cheval qui l'attendait, accourut rejoindre ses amis à Tolède, et de là se sauva dans les montagnes avec une foule de gens avides de combats et de pillage. La nouvelle de cette fuite mit Abderrahhman en fureur; il ordonna aux alkaides d'Elvire et de Segura de

---

perfidiam expertus, in reditu ejus de Hispania dum cum scara latronum comites exercitus sacrilege trucidavit. Propter quod postea jam dictus Lupus captus, misere vitam in laqueo finivit.

(1) Les sources ne donnent pas le nom de l'endroit; mais la tradition l'a toujours donné comme tel.

(2) C'est tout ce que les sources nous ont transmis sur l'expédition de Karl en Espagne. V. Einhard, Annal., p. 159, et Vita Caroli M. (t. II), p. 447—448. Le poëta Saxo, p. 234, et l'auteur Vitæ Hludovici imp. (t. II, p. 608, le copient littéralement, de même que le monach. Silo., p. 280. Cf. Ann. Petav., p. 16; Lauresham., p. 31; Lauriss. min., p. 118. Elles placent par erreur l'expédition dans l'année 779). Chron. Moissiac., p. 296; Annal. Fuld, p. 349. Conde, p. 201, raconte la chose comme si les Arabes avaient repoussé Karl. On trouve des fables tirées du roman du pseudo Turpin dans Rod. Tol., IV, 10; Luc. Tud., p. 75; dans Chronica general, p. 3, c. 5; comparez, faute de mieux, *Dippoldt, Leben kaiser Karl des Gr.*, p. 234 sq.

(1) Cardonne, part. I, p. 139.

(2) C'est ainsi du moins que le raconte Ahm., f. 353 a.

(3) El Novairi, ap. Asseman, p. 134. Conde, p. 199—200, présente un récit différent.

marcher avec leurs gens contre le fils du Fehri, sous les drapeaux duquel plus de six mille mécontents s'étaient déjà rassemblés. Abderrahhman lui-même partit de Cordoue à la tête de sa cavalerie ; les révoltés cédèrent devant lui, pour attendre les secours que Kasem, frère d'Aswad, devait leur amener. Une fatigante guerre de montagnes s'ensuivit : Abderrahhman croyait-il avoir battu et anéanti l'ennemi, celui-ci reparaissait tout-à-coup sur un autre point avec de nouvelles forces ; mais les troupes d'Abderrahhman reçurent ordre de traverser à la fois les montagnes dans toutes les directions, et de déloger les rebelles de toutes leurs retraites. Ce mouvement eut un plein succès et les gens du Fehri se jetèrent dans Cazlona. Là, quelques-uns de ses amis lui conseillèrent de s'abandonner à la clémence du prince, parce qu'il ne lui restait plus aucun moyen de salut. Mais il voulut encore une fois tenter le sort des armes. Il fut vaincu dans une sanglante bataille ; lui-même s'enfuit avec quelques compagnons fidèles à Cazlona et de là dans la partie occidentale de la Péninsule. Les alkaides d'Abderrahhman se mirent à sa poursuite et ses anciens partisans mêmes l'abandonnèrent dans son malheur. Il atteignit Coria sous un déguisement et sans un seul compagnon ; de là il se retira dans les solitudes des forêts pour échapper aux poursuites de l'ennemi ; bientôt la mort termina ses souffrances dans les environs de Tolède (1) (786).

Débarrassé de cet adversaire, Abderrahhman visita les villes du nord et de l'ouest de l'Espagne, fit partout bâtir des mosquées, et traversa Tolède pour se rendre à Tadmir, afin d'anéantir le reste des rebelles qui s'y étaient enfuis sous la conduite de Kasem. Mais sa présence fut inutile, Kasem était déjà prisonnier. Abderrahhman se rendit à Cordoue et y reçut le fils du Fehri enchaîné avec son indulgence et sa générosité accoutumée. Non-seulement il lui accorda la grâce qu'il implorait ; mais il lui donna même des terres dans les environs de Séville, afin qu'il pût y terminer ses jours en paix (1).

786. — Ainsi s'éteignit la dernière étincelle de la guerre que la maison des Fehri avait allumée et qui avait d'abord paru si dangereuse. Depuis ce moment les bienfaits de la paix s'étendirent sur toute la Péninsule (2), et le génie d'Abderrahhman put se diriger en toute liberté vers l'amélioration intérieure du pays. Il créa à Cordoue, sa capitale, de superbes jardins, de somptueux édifices et commença, non loin de son palais de l'Alcazar, sur les ruines d'un temple de Janus, d'autres disent d'une église chrétienne, la construction de la grande mosquée, chef-d'œuvre de l'architecture arabe, qui est aujourd'hui la cathédrale de la ville ; lui-même en traça le plan ; elle devait rivaliser en beauté avec celle de Damas et surpasser en magnificence et en grandeur celle que les Abbassides avaient fait élever à Bagdad. Dix-neuf entrées spacieuses conduisaient par autant de galeries de statues de marbre au Kibili, partie qui regardait l'orient ; ces allées étaient traversées par trente-huit autres rangs de statues de l'est à l'ouest, et il y avait également neuf portes sur chacun des côtés. La hauteur de la grande porte était de deux cent cinquante pieds. Abderrahhman dépensa à cette construction plus de quatre-vingt mille dinars, et cependant il n'eut pas la joie de la voir entièrement achevée (3).

787. — Enfin pour assurer à sa famille la succession au trône, Abderrahhman convoqua à Cordoue les walis des six provinces de Tolède, Mérida, Saragosse,

(1) Conde, p. 203—208 ; El Razi, ap. Casiri, t. II, p. 33 ; El Novairi, l. c., p. 134 ; Cardonne, p. 139 sq.

(1) Conde, p. 209—210. Suivant El Novairi, Kasem fut tué.

(2) Si l'on s'en rapportait à un passage traduit (ap. Murphy, p. 84) d'Ahm., f. 71 b., Abderrahhman aurait même contracté des rapports de parenté avec Karl-le-Grand.

(3) Ahm., f. 716 ; El Novairi, l. c., p. 135 ; *Abulfedæ*, Ann. Moslem., vol. II, p. 61.

Grenade et Murcie, et en outre vingt-deux commandants de places fortes et vingt-quatre vizirs. Dans son palais, en présence du Hhadjeb, le ministre de la justice, le cadi des cadis, de ses secrétaires et de ses conseillers, il proclama son fils Hescham son successeur à l'empire. Tous les assistants rendirent hommage à Hescham comme à leur futur souverain, en lui touchant la main. Hescham était plus jeune que ses frères Solaiman et Abdallah; mais les qualités du cœur et la maturité de son jugement semblaient l'avoir rendu plus digne du trône. En outre sa mère avait su si bien gagner l'affection d'Abderrahhman, qu'il n'obéissait qu'à sa volonté. Par respect pour leur père les frères aînés cachèrent leur dépit; mais ils nourrissaient en secret une haine violente contre celui qui les frustrait de leur héritage. Celui-ci fut encore le seul qui accompagna son père dans un voyage à Mérida, où il tomba malade (1) et expira dans les bras de ce fils chéri à l'âge de cinquante-neuf ans (2) (787). Le nombre des enfants qu'il laissa était considérable; il se composait de onze fils et de neuf filles (3). Le château de Cordoue, qu'il avait habité pendant sa vie, reçut aussi sa dépouille mortelle, et son fils Hescham répéta pour lui la prière des morts(4).

Abderrahhman mérita les éloges qu'on lui donna comme régénérateur de la puissance affaiblie de l'Islam en Espagne; il avait su fonder un trône brillant autant par son habileté et sa clémence, que par le sage emploi de la force et de ses talents militaires. Ses royales vertus, son amour de la justice, sa bonté compatissante, sa libéralité et sa prédilection pour les sciences et la poésie, qui ne le cédait qu'à sa passion pour la chasse, ont été fort admirés de ses contemporains(1). Il avait le teint brillant, la taille noble et élevée, le port majestueux; cependant dans les dernières années de sa vie un accident lui avait fait perdre un œil (2). Les écrivains chrétiens lui reprochent d'avoir accablé leurs coreligionnaires et les juifs d'impôts exhorbitants (3).

Bien que sa naissance, la multitude de ses exploits, la voix du peuple et l'état d'indépendance où il se maintenait, parussent l'autoriser à prendre le titre de khalife, il se contenta de porter celui d'émir, et abandonna au khalife de Bagdad le surnom de commandeur des croyants (4).

Sous son règne le Hhadjeb (5), qui avait

(1) D'après El Novairi, p. 129, il mourut à Cordoue.

(2) Suivant Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 353 a., il mourut le 22 Rebir II, 171 (9 oct. 787). Abulf., Ann. Mosl. II, 61, place sa mort dans la même année. Conde, p. 213, paraît l'avoir suivi; et ce n'est probablement que par suite d'une faute d'impression qu'il marque 778. Suivant un autre récit, ap. Ah., f. 71 b., il mourut l'an de l'hég. 172. On lit f. 72 a., qu'il régna trente-trois ans et quatre mois, par conséquent depuis septembre 755 jusqu'à 789. El Novairi, l. c., indique le Djomade I, 172 (octobre 788), comme la véritable époque de sa mort. Elmacin, II, 6, s'accorde avec lui.

(3) Ahm., f. 72 b.

(4) Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 353 a.

(1) V. son portrait dans Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 349 b., 353 a., 71 b.

(2) Abulfedæ, Ann. Mosl., vol. II, p. 60.

(3) Aussi le représentent-ils sous de tout autres couleurs que les auteurs arabes. La Chron. Moissiac. (pertz t. I, p. 300): « Ibin Maria (i. e., Abderrahhman) debellavit Jusseph Ibin (sc. Abderrahhman) et occidit eum et filios ejus, regnabat pro eo in Spania annis XXXIII, menses IV. Hic crudelior omnibus regibus Sarracenorum fuit qui ante eum fuerunt in Spania, diversis cruciatibus interemit innumerabiles Sarracenos et Mauros, filium quoque patris sui, fratrem suum, truncatis manibus et pedibus igne cremare jussit; christianos in Spania et judæos in tantum tributa exigendo oppressit, ut filios suos et filias suas venderent et pauci relicti penuria afficerentur et per pressuram ipsius tota Spania conturbata et depopulata est.

(4) Emir El Mumenin. Ahm., f. 71 b. Suivant El Novairi, l. c., p. 136, Abderrahhman, pendant les dix premiers mois après son arrivée en Espagne, fit même dire dans les temples la prière pour El Mansur.

(5) Hhadjeb signifie proprement *qui velum*

la faveur d'accompagner constamment le prince, réunissait en lui les plus hautes dignités de l'état; on n'investissait de cette charge que les hommes les plus distingués par leur expérience et leurs qualités personnelles, ou ceux qui avaient particulièrement l'amitié du prince. Le premier qui l'obtint, fut le vaillant Teman ben Alkama; puis Jussef ben Bokht le Persan, hôte d'Abdelmelek ben Merwan; puis Mahran ben el Hhareth; Abderrahhman fils de Mogaith, vainqueur de Cordoue, et enfin jusqu'à la mort de l'émir l'eunuque Mansur (1).

obtendit, c'est-à-dire *janitor*, *conclavis regii custos et præfectus*.

(1) Ebn Hhajan, ap. Ahm., f. 352 a., énumère les hhadjeb et même les vizirs d'Abderrahhman. Ebn Zaidun, ib., présente le nombre et le nom des autres fonctionnaires.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES ROIS DES ASTURIES DEPUIS FRUELA OU FROILA JUSQU'A ALPHONSE (ALONZO) II.

Pendant que la dynastie des Ommijades anéantie en Orient fondait un nouvel empire en Espagne sous Abderrahhman el Dakhel, Fruela Ier, fils d'Alphonse Ier, était monté sur le trône à peine affermi des Asturies (757). S'il manquait de la douceur et des qualités aimables qui avaient attiré à son père l'amour de ses sujets, en revanche l'énergie de son caractère, la rudesse de ses mœurs et sa passion pour le fracas des armes faisaient de lui un adversaire bien autrement redoutable pour l'ennemi de la foi chrétienne (1). Il remporta de nombreuses victoires sur les Arabes ; en Galice, près d'un village appelé Pontumium, cinquante-quatre mille des leurs succombèrent sous son épée : Omar leur chef, qui avait été fait prisonnier, fut même exécuté par ses ordres (2). Les Vascons, appelés plus tard Navarais, qui aspiraient toujours à l'indépendance, secouèrent le joug et se mirent en révolte ouverte; mais Fruela marcha contre eux, les soumit, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait une jeune fille d'une grande beauté et d'une famille illustre, nommée Munia, qu'il épousa dans la suite et qui partagea le trône avec lui. Les peuples indociles de la Galice ressentirent, comme les Vascons, les effets de sa colère. Lorsqu'il eut partout rétabli la tranquillité et fait reconnaître sa puissance, il songea à bâtir dans son royaume une ville, qui fût digne de servir de résidence au roi et à la cour. A quelques milles de l'ancien bois sacré des Romains, nommé Asturum, dans une contrée agréable, quoique solitaire, sur une colline ombragée de forêts, deux ermites, Fromestan et son neveu Maxime, avaient construit une église en l'honneur du saint martyr Vincent (1). Le roi Fruela choisit ce lieu pour l'emplacement de la ville qu'il projetait (762). En peu d'années cette ville, qui prit le nom d'Oviedo, acquit une étendue considérable et devint la capitale des rois des Asturies. La piété de Fruela l'embellit d'une église consacrée au sauveur du monde (2).

(1) Tel est le portrait que font de lui la Chron. Abdeld., 53; Seb. Salm., 16 ; mon. Sil., 27.

(2) Seb. Salm., l. c.; Alm., f. 71 b., fait aussi mention de la victoire de Fruela sur les musulmans, et dit qu'il les chassa de la Galice et prit Lugo, Porto, Zamora et Ségovie.

(1) V. les documents dans Esp. sagr., t. XXXVII, ap. VI.

(2) Actes d'Alphonse II dans Esp. sagr., t. XXXVII, ap VII, VIII, et l'inscription (Masden,

Mais l'esprit inquiet et soupçonneux de Fruela lui fit voir un traître, dans son frère Vimaran, que son air noble, ses manières insinuantes et ses libéralités avaient rendu populaire; il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la haine de son frère, à qui tant de grandes qualités portaient ombrage. —La crainte de se voir dépouillé de la couronne le poussa au fratricide. Les grands du royaume furent révoltés d'une telle action; ils conspirèrent contre lui et le roi tomba sous leurs coups (768) (1).

Il est probable que l'âge tendre d'Alphonse, fils de Fruela et de Munia, ne parut pas propre à soutenir les fatigues de la guerre, ou que la haine contre sa famille empêcha les grands de le reconnaître comme successeur de son père. Ils choisirent Aurelio, fils de ce Fruela, qui s'était acquis, comme frère d'Alphonse Ier, la réputation d'un héros (2). Comme il n'entreprit pendant les six années de son règne aucune expédition contre les musulmans, et qu'il se borna à réprimer un mouvement d'esclaves qui s'étaient révoltés contre leurs maîtres (3), son administration n'a point laissé de traces; c'est une époque presque entièrement stérile pour l'histoire (4). Il paraîtrait même qu'il ne fût reconnu que dans la partie orientale du royaume, dans la Biscaye et la Navarre, les provinces occidentales étant restées fidèles au descendant d'Alphonse-le-Catholique.

774.—Après sa mort Silo, époux d'Adosinda, fille d'Alphonse Ier, monta sur le trône. Il eut la même destinée que son prédécesseur; il vécut en paix avec les musulmans, et (5) n'eut à lutter que contre les rebellions de ses sujets; ils les défit et les ramena à l'obéissance près de la montagne de Cebrero (1). Après avoir régné paisiblement pendant neuf ans, il mourut à sa résidence ordinaire de Pravia (783), sans laisser de postérité (2) et y fut enterré (3).

Alphonse, fils de Fruela Ier, qui jusque-là avait été mis de côté, fut alors proclamé roi par la veuve de Silo, Adosinde et les grands de la cour. Mais Mauregat, fils naturel (4) d'Alphonse-le-Catholique, se révolta contre lui et réussit par ruse ou par force à chasser le jeune Alphonse des Asturies, et à le forcer de chercher un refuge près des parents de sa mère en Biscaye (5). Mauregat se maintint pendant six ans en possession du trône, et mourut à Pravia (6) (789).

---

t. IX, p. 41) où l'on dit que cette église fut détruite par les Sarrazins.

(1) Les sources déjà citées, et Chron. Lusitan. (Esp. sagr., t. XIV, p. 402), donnent à son règne une durée de onze ans et trois mois.

(2) Seb. Salm., 17.

(3) La Chron. Abdeld. les nomme *servi*; Seb. Salm., l. c., *libertini*.

(4) Le monach. Sil. le passe tout-à-fait sous silence.

(5) Ob causam matris, dit la Chr. Abdeld. l. c.

(1) Seb. Salm., l. c.

(2) On trouve, il est vrai, dans un acte (Esp. sagr., t. XXXVII, ap. V): « Ego Adelgaster filius Silonis regis; » mais cet acte est évidemment fabriqué, comme l'a démontré Pellicer, Annal., p. 387 sq. Cf. Noguera, t. III, p. 426.

(3) Que les os de sainte Eulalie aient été apportés de Mérida dans le cloître de Saint-Jean, à Pravia, sous le règne de Silo, c'est une invention de Pélage d'Oviedo, que Pellicer et Florez ont suffisamment réfutée.

(4) De servâ natus. Seb. Salm., 19.

(5) Seb. Salm., 19. La Chron. Abdeld., 56 (d'après le manuscrit de saint Millan) dit seulement de Mauregat: *Tyrannicè acceptoregno.* La charte d'Ordoño II, en faveur du cloître de Samo (Esp. sagr., t. XXXVII, p. 112), fait aussi mention des persécutions et de la fuite d'Alphonse dans sa jeunesse.

(6) Les seules sources pour cette partie de notre histoire sont la Chron. Abdeld., 56, et Seb. Salm., 19. Aschbach, *Gesch. der Ommaijaden*, se livre ici à une foule de suppositions injustifiables d'après les sources. V. *Florez*, Reginas catholicas. Depping, II, p. 354, et Sandoval, p. 113, commettent également quelques erreurs. Rod. Tol. IV, 7, est le premier qui rapporte que Mauregat gagna l'amitié des Arabes en leur promettant un tribut de cent jeunes filles par an. Pellicer, Annales, libr. 9, et Noguera, ont donné les meilleures explications de cette fable. On trouve encore aujourd'hui dans les Asturies une race particulière d'habitants qui

Quoique l'avènement du jeune exilé Alphonse parût ne devoir plus rencontrer d'obstacle, on transmit néanmoins la couronne des Asturies à Bermude (1), fils de Fruela, frère d'Alphonse Ier, surnommé le Diacre, à cause du diaconat qu'il avait reçu dans sa jeunesse. Adonné depuis son enfance à l'étude des sciences, celui-ci avait renoncé au monde, et n'aspirait qu'à gagner le salut éternel; le choix des grands le tira de sa retraite contre sa volonté (2), et ce fut avec joie, qu'après avoir enduré près de trois ans les ennuis de la royauté, il résigna la couronne à son neveu Alphonse, dont la jeunesse avait été éprouvée par tant de traverses (1). La dignité ecclésiastique qu'il reçut ne fit que fortifier son goût pour la solitude. Il nourrit pendant long-temps encore l'espoir de voir réaliser les espérances qu'il avait mises en son neveu; il laissa deux fils, Ramiro et Garcia, qu'il avait eus de son épouse Nunilon ou Ursende (2).

vivent séparés des autres et s'appellent *Maragatos*. V. le traité de Fr.-Martin Sarmiento, in Seminario erudito, t. v, p. 175 sq.

(1) Sebast., 20; mon. Sil., 32.

(2) Mon. Sil., l. c.

(1) La Chron. Abdeld., 57, ainsi que Seb. Salm., 20, disent qu'il abdiqua volontairement.

(2) Seb. Salm., 20; le *mon. Sil.*, l. c., ne parle que de Ramiro.

CHAPITRE V.

EMPIRE ARABE SOUS HESCHAM ET EL HHAKEM. AFFERMISSEMENT DE LA MARCHE FRANCO-ESPAGNOLE.

Règne d'Hescham. 778. — Après avoir fait faire de magnifiques funérailles à son père, Hescham parcourut en grande pompe les rues de Mérida, et le peuple le salua partout d'acclamations joyeuses comme son nouveau maître. Son extérieur annonçait la douleur et la bonté; son respect pour la religion et son attention à observer les lois lui ont acquis le surnom de Juste (1); il était dans toute la force de l'âge (2), paraissant aussi éloigné des témérités de la jeunesse que des infirmités et de l'apathie de la vieillesse. Mais pendant qu'il recevait à Mérida les hommages du peuple, la jalousie de ses frères aînés, Solaiman et Abdallah, méditait des projets de trahison. Ils résolurent de ne point reconnaître la souveraineté de leur frère dans les provinces dont leur père leur avait confié le gouvernement et de les garder eux-mêmes comme princes indépendants; mais Abdallah échoua dans sa première tentative de se faire proclamer souverain à Cordoue; le peuple comme les grands lui refusèrent obéissance; et, pour cacher la trahison sous le masque de l'amour fraternel, lui-même invita Hescham à se rendre au plus vite à Cordoue (1). Mais à peine celui-ci avait-il fait son entrée dans la capitale, que Solaiman évita sa présence, s'enfuit à Mérida, et alla de là rejoindre son frère, pour concerter leurs plans. Leurs premiers pas vers l'indépendance consistèrent dans des actes de violence contre les fonctionnaires de Hescham qui leur étaient opposés. Quand il les somma de se soumettre et de déposer les armes, ils ne répondirent que par des sarcasmes. Alors Hescham n'hésita plus de les déclarer traîtres à l'empire et d'ordonner à tous les généraux des provinces de marcher contre eux. Lorsqu'il s'avança lui-même vers Tolède à la tête de 20,000 hommes, Solaiman abandonna cette ville, en confia la défense à son frère Abdallah et marcha contre Hescham. Il le rencontra près du fort de Buldje; une bataille sanglante et long-temps disputée s'ensuivit (789); mais les derniers rayons du soleil couchant éclairèrent la défaite de Solaiman et l'obscurité de la nuit seule lui permit de s'échapper et de se réfugier dans les montagnes (2). L'armée victo-

(1) Le Noble. Il avait aussi le surnom d'Abul Walid. Assem., l. c., p. 160.

(2) Il était né en Schewal 137 (avril 755). Abm., f. 72 b. Suivant Ebn Alabar, ap. Casiri, t. II, p. 31, le 4 Schewal 139 (1er mars 757).

(1) Conde, c. 25.

(2) Conde, c. 26; Rod. Tol., Hist. Arab., c. 18.

rieuse se porta devant Tolède, pendant que Solaiman rassemblait les débris de la sienne et les conduisait dans les plaines de Cordoue; mais Abdallah ben Abdelmelek le repoussa avec beaucoup de vigueur. Il réclama inutilement du secours auprès du vizir de Mérida; celui-ci tourna lui-même ses armes contre le prince fugitif, et les immenses plaines de Tadmir présentèrent seules un asile à Solaiman (1).

790. — Cependant Abdallah, renfermé dans les murs de Tolède, attendait vainement que l'armée de son frère vînt faire lever le siége. Bientôt le manque de vivres se fit cruellement sentir, et Abdallah, réduit à la dernière extrémité, résolut d'abandonner la ville, et d'aller chercher du secours, ou de réclamer la clémence de son frère Hescham, qui était déjà retourné à Cordoue; muni d'un sauf-conduit, il arriva heureusement dans la capitale, et son frère le reçut à bras ouverts. Tous deux marchèrent vers Tolède; Abdallah fit remettre la ville au légitime souverain, et obtint en retour une immense domaine dans les environs, où il devait fixer désormais son séjour. Solaiman avait à la vérité rassemblé encore autour de lui un certain nombre de partisans dans le pays de Tadmir; mais El Hhakem l'attaqua près de Lorca, et gagna là ses premiers lauriers. Solaiman, complètement battu, s'enfuit à Xucar, et demanda à faire sa soumission; Hescham la reçut; mais pour être tranquille à l'avenir, il ordonna à Solaiman de quitter la Péninsule et de se rendre à El Magreb: pour le dédommager de la perte de ses terres, il lui donna 70,000 mitkales (2).

788. — Le wali de Tortose, Said Ben Hhossain, avait profité des guerres de Hescham avec ses frères pour conquérir une sorte d'indépendance; le wali de Valence marcha contre lui sur l'ordre de Hescham, et l'attaqua avec vigueur; mais il tomba dans une embuscade et périt avec les siens (1). Un corps d'armée plus considérable s'avança contre Tortose sous la conduite d'Abu Othman; cette fois Said Ben Hhossain succomba, fut tué, et sa tête envoyée à Cordoue comme signe de la victoire (2) (790).

Ces mêmes guerres intestines donnèrent occasion au gouverneur des frontières frankes, Bahlul ben Makluk Abulhhedjadi (3), de se rendre maître de Saragosse et de se mettre en relation avec les walis de Barcelone (4), Huesca et Taragone. Abu Othman partit aussitôt de Valence pour aller le combattre, le défit dans plusieurs rencontres et délivra les villes de sa tyrannique domination. La nouvelle de ces victoires engagea Hescham à nommer Otman gouverneur des frontières frankes, en lui ordonnant d'attaquer avec de nouveaux renforts les villes que les Franks avaient enlevées aux Arabes. Il y avait déjà plusieurs années (depuis 785), que la trahison des habitants avait fait retomber Girone au pouvoir des Franks (5), et maintenant que le repos était rétabli dans l'intérieur du royaume, Hescham crut que c'était pour lui un devoir impérieux de reporter la puissance de l'Islam au-delà des Pyrénées. Dans toutes les mosquées les ministres excitèrent le peuple à la guerre sainte contre les infidèles, et de toutes parts accoururent des bandes d'hommes avides de combat et de pillage. Une division sous la conduite de Jussef ben Bokht (6), alla chercher les chrétiens qui s'étaient rassemblés dans les Asturies, rencon-

(1) Conde, l. c.; Novairi, ap. Assemani, l. c., p. 160.

(2) Rod. Tol., c. 18; Novairi, ap. Assemani, p. 161; Ebn Alabar, ap. Casiri, t. I, p. 33; Conde, c. 26.

(1) Conde, c. 25; Cardonne, p. 145.

(2) Conde, c. 26; Novairi, l. c.

(3) C'est le nom que lui donne Conde.

(4) Suivant Novairi, l. c., il était lui-même gouverneur de Barcelone.

(5) Chron. Moissiac., p. 297; Rivipull., in Villanueva Viage literario à las Eglesias de España, t. V, p. 242. Victor Massil., in Esp. sagr., t. XXXVIII, p. 337. Mais il est prouvé que ce n'est pas à Karl lui-même que la ville se rendit.

(6) C'est ainsi que le nomment Assemani, l. c., p. 161; Cardonne, p. 146; Conde, p. 224; Murphy, p. 87, l'appelle Yussufubn-Nujaba.

tra le roi Bermudo, le battit et ravagea les campagnes de la Galice (791) (1), et l'année suivante le vizir Abdelmelek ben Abd el Wahheb ben Mogaitb entra dans ce pays; il en revint également chargé de butin (2). Mais l'attention des musulmans se portait principalement vers les frontières frankes. C'était le moment le plus favorable (792) pour reconquérir les places qu'ils avaient perdues au-delà des Pyrénées; le redoutable Karl était alors occupé des guerres contre les Avares à l'extrémité opposée de son vaste empire, et le jeune Ludwig (Louis) son fils, qui venait à peine de recevoir la couronne d'Aquitaine, avait quitté ses états, pour porter secours à son frère Pépin, à qui la couronne d'Italie était échue, et qui était alors en lutte avec les habitants de Bénévent.

793. — Hescham ordonna donc au vaillant Abdelmelek ben Abd el Wahhed de se porter vers les Pyrénées orientales à la tête d'une nombreuse armée qui avait soif de pillage. Girone fut reprise; les habitants furent, comme traîtres, passés au fil de l'épée (3). Narbonne succomba ensuite; ses faubourgs furent livrés aux flammes, et les hordes musulmanes dans leur sauvage fureur allaient s'élancer sur Carcassonne, lorsque le duc Guillaume de Toulouse (4) passa la rivière d'Orbieu et se jeta au-devant d'elles. Il avait réuni à la hâte des forces assez imposantes et appelé à son secours les comtes à qui était confiée la défense des frontières (5). Il attaqua l'ennemi avec impétuosité; celui-ci soutint le choc sans s'ébranler. Une foule de musulmans, entre autres un de leurs généraux, trouvèrent la mort dans cette première charge; mais les Franks ne purent résister à la trop grande supériorité du nombre. Guillaume fit des efforts incroyables; abandonné des siens, il fut obligé de partager la fuite générale, mais les musulmans achetèrent si cher la victoire, leur nombre était tellement diminué, qu'ils n'osèrent avancer davantage dans le pays ennemi (1). Chargés d'une immense butin, ils reprirent le chemin de leur patrie, et voyant qu'ils ne pouvaient conserver la ville de Narbonne, ils voulurent au moins lui faire sentir leur mauvais vouloir, emmenèrent avec eux un grand nombre d'habitants et les forcèrent, comme des bêtes de somme, à porter les pierres de leurs murs sur leurs épaules, ou à les traîner sur des chariots jusqu'à Cordoue. Ces débris de la ville franke servirent à bâtir une magnifique mosquée devant la porte des jardins impériaux (2). Le butin était tellement considérable, que le cinquième qui revenait à Hescham comme prince, se montait à 45,000 mitkales. Ils furent employés à l'achèvement du chef-d'œuvre de la grande mosquée (3).

794. — Après que l'armée victorieuse se fut reposée de ses fatigues dans ses quartiers d'hiver, elle se remit en campagne au printemps suivant, sous la conduite d'Abdelkerim ben Abd el Wahhed, pour détruire les forteresses et les châteaux élevés par les Goths (4). Abdelmelek, frère d'Abdelkerim, fondit dans le même moment sur la Galice, et s'avança jusqu'à Astorga; bien que le roi de la Galice eût demandé du secours aux Bas-

(1) Ahm., f. 72 a.; Rod. Tol., c. 20.

(2) Ahm., l. c. Cf. Assemani, p. 161, 162. Conde, p. 224.

(3) Ahm., f. 72 a.; Rod. Tol., c. 20; Conde, p. 225; Ebn Alabar, ap. Casiri, t. II, p. 198.

(4) V. Histoire de Languedoc, t. I, p. 703 sq.

(5) On lit dans *Ann. Lauriss.*, p. 179 (Pertz, t. I): « Prælio cum illius limitis custodibus atque comitibus conserto. »

(1) V. sur cette expédition des Arabes, les Annales frankes, dans Pertz, t. I; Ann. Lauresham, p. 35; Alamann., Contin. Murbac., p. 47; Sangall. maj., p. 75; Lauriss., p. 179; Cf. Chron. Moissiac., p. 300; Ann. Fuld., p. 351; Poeta Saxo, p. 250; autor Vitæ S. Wilhelmi, ap. Mabillon, Acta SS. Bened. Sæc., 4, part. I, p. 70.—De plus, Rod. Tol., c. 19, et les documents arabes ap. Ahm., f. 73 a.; Ebn Alabar, ap. Casiri, t. II, p. 198; Conde, p. 225.

(2) Rod. Tol., 19, et Ahm., f. 73 a., traduit littéralement par Murphy, p. 86.

(3) Rod. Tol., c. 19; Conde, p. 225; Ahm., l. c.

(4) Ahm., f. 73 a.

ques; il n'osa pourtant point attendre l'ennemi, et s'enfuit devant lui. Une autre armée, envoyée par Hescham, arriva d'un autre point, se joignit à Abdelmelek, remporta de nombreuses victoires, ravagea tout le pays d'alentour et rentra dans le royaume sans presque avoir éprouvé aucune perte (1).

Pendant que toutes les forces des musulmans étaient ainsi occupées dans le nord de la Péninsule, la tribu des Berbères de Takerna se révolta dans le sud et ravagea le pays; mais Abdelkadr, envoyé contre eux par Hescham, les battit complètement et en fit un tel carnage, que pendant sept ans le pays qu'ils habitaient resta désert (2).

Les victoires de Hescham l'avaient rendu redoutable à ses ennemis; sa piété, sa douceur et sa libéralité l'avaient fait chérir de ses sujets. Le double emploi auquel il consacrait ses largesses en augmentait encore le prix. Il prêtait une oreille favorable à la demande de chaque pauvre, de chaque nécessiteux, qui était de sa religion; rien ne lui coûtait quand il s'agissait de délivrer des prisonniers: il pourvoyait avec une sollicitude toute paternelle, et une grandeur de prince, aux besoins des veuves et des orphelins de ceux qui étaient morts à son service ou dans les guerres sacrées (3). Il considérait l'achèvement de la grande mosquée comme une obligation sacrée que lui avait laissée son père (4); mais en outre un grand nombre d'autres mosquées s'élevèrent à sa voix pour l'édification des fidèles. Le grand pont de Cordoue, qu'El Samahh avait construit, menaçait ruine; il le fit réparer (5) tout à neuf. Pour gagner le suffrage du prince, les grands s'empressaient à l'envi d'employer leurs richesses à l'embellissement de la ville.

(1) Id. l. c.; Murphy, p. 87, et Novairi, ap. Assemanni, p. 162. Cf. plus bas l'histoire d'Alphonse II.

(2) Ahm., f. 73 b.; Novairi, ap. Assemani, p. 163; Cardonne, p. 149; Conde, p. 227.

(3) Rod. Tol., c. 19; Conde, c. 28.

(4) Ahm., f. 73 b.; Rod. Tol., c. 19.

(5) Ibid.

Hescham avait reçu de son père l'amour des sciences, le zèle pour l'instruction de son peuple, qualités si précieuses et si fécondes dans un prince. Il construisit des écoles, dans lesquelles on apprenait aussi aux chrétiens (1) à connaître les richesses de la langue arabe, et par là disparaissaient peu à peu les obstacles qui empêchaient la fusion des Arabes et des chrétiens soumis. Lorsqu'enfin, un astrologue célèbre lui annonça que sa fin approchait (2), en vrai musulman il se résigna sans plaintes à l'immuable volonté du destin, ne perdit rien de sa sérénité, continua à se livrer à la culture de ses jardins et de ses fleurs, à faire des vers, à écouter de la musique et des chants, et à jouer aux échecs; il fit même de riches présents à l'astrologue en disant: Ma confiance est en Dieu; c'est sur lui que je me repose. En même temps il s'occupa d'assurer la succession du trône à son fils El Hhakem. Dans ce but il appela près de lui les gouverneurs des provinces (795), les vizirs, les secrétaires d'état, le ministre de la justice ou hhadjeb, et les invita à reconnaître son fils pour successeur en lui touchant la main. Dès l'année suivante la prédiction de l'astrologue s'accomplit; Hescham fut enlevé à l'amour de son peuple, après environ huit années de règne, et dans la quarante-unième de son âge (3) (fin d'avril 756).

Empire de Cordoue sous El Hhakem (797). — El Hhakem avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône de son père; la noblesse de sa taille, l'éclat de son regard, la fierté de son maintien, tout en lui annonçait un souverain brave et actif. Son éducation soignée, l'exemple de son père, et les recommandations qu'il lui avait faites sur son lit de mort, faisaient espérer au peuple un règne doux et bienfai-

(1) Conde, p. 229.

(2) Rod. Tol., c. 20; Cardonne, p. 150; Conde, p. 229.

(3) Ahm., f. 73 b.; Ebn Alabar, ap. Casiri, t. II, p. 33; Ebn El Khateb, ib. p. 198; Elmacin, L. II, c. 6; Abulfeda, Ann. Moslem., t. II, p. 72; Conde, p. 230.

sant. Mais les premiers jours de ce nouveau règne furent troublés par les guerres civiles. Car son oncle Abdallah eut à peine appris la mort de Hescham, que l'ambition du trône se réveilla dans son cœur; il quitta promptement l'Afrique où il s'était retiré (1), et ne rougit point d'aller réclamer le secours de l'ennemi le plus dangereux de sa foi et de sa nation. Déjà avant lui, Zeid (2), gouverneur arabe de Barcelone (797), s'était rendu à la cour de l'empereur Karl à Aix-la-Chapelle, pour offrir de livrer sa ville au souverain des Franks (3), et Karl avait envoyé son fils Louis en Espagne pour assiéger Huesca. Maintenant qu'Abdallah venait aussi réclamer son appui (4) au pied de son trône, et que son fils Louis s'était retiré d'Espagne à l'approche de l'hiver (5), Karl promit le secours qu'on lui demandait, et ordonna à Abdallah de retourner dans sa patrie sous la conduite de Louis. Aussitôt qu'Abdallah eut repassé les Pyrénées, il tâcha d'attirer à lui comme légitime souverain les provinces du nord. Il parvint à persuader au gouverneur de Tolède, Obaidah ben Hhamza, de lever l'étendard de la révolte; mais l'alkaïde de Talavera, Amruis ben Jussef (6), marcha contre lui et pressa si vivement Tolède, que les habitants, pour mettre fin à leurs souffrances, tuèrent Obaidah et livrèrent la ville (7). Pendant ce temps-là, Solaiman avait débarqué en Espagne avec des troupes assez nombreuses, et déjà les deux frères avaient réuni autour d'eux un parti si considérable, que le jeune prince El Hhakem, qui brûlait de combattre et de se venger, crut devoir marcher lui-même contre eux à la tête de son armée (1) (798). La fortune se déclara aussitôt pour lui; ses troupes étaient exercées aux combats, accoutumées à la fatigue et soumises à une bonne discipline: celles de Solaiman et d'Abdallah, au contraire, bien que fortes par le nombre, ne se composant que d'aventuriers africains qui ne songeaient qu'à faire du butin, ou d'habitants de la Péninsule enrôlés par force, étaient peu disposés à sacrifier leur vie dans une lutte dont l'issue leur était indifférente. El Hhakem purgea bientôt le territoire de Tolède de leurs bandes, prit les forts d'Uclès et d'Ubeda, et renferma les rebelles dans le pays de Tadmir et de Valence, où Abdallah avait réuni son parti (799). Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Tadmir; toutes deux combattirent avec la plus grande valeur pour arriver à une victoire décisive; vers le soir, El Hhakem rompit enfin les rangs ennemis; en vain Abdallah s'efforça de rétablir l'ordre et de rallier les fuyards; en vain Solaiman donna aux siens l'exemple d'une résistance désespérée; une flèche lui perça le cou, il tomba sans connaissance de son cheval, et expira sous les pieds de la cavalerie ennemie. Le lendemain, lorsqu'on apporta son cadavre devant El Hhakem, le prince, se rappelant leur proche parenté, versa des larmes sincères, et le fit enterrer avec tous les honneurs qui étaient dus à son rang (2)

(1) Ebn Alabar, ap. Casiri, Albufeda, l. c., disent que les deux frères étaient en Afrique.

(2) Les auteurs franks le nomment Zatus, Zaddo; Regino Prom. (Pertz, I), p. 561. Tahis.

(3) Einh., Ann., p. 183; Ann. Fuld., p. 351; Poeta Saxo, p. 253; Ann. Xantens. (Pertz, II), p. 223.

(4) Einh., Ann., l. c.: «Cum (Karolus)..... Abdellam Sarracenum filium Ibin Mauge (i. d. Ommijæ) regis, de Mauritania ad se venientem suscepisset, etc.» Cf. Chron. Moiss., p. 300.

(5) Einh., l. c.; Ann. Guelferbyt., p. 45; Alamann., p. 48.

(6) Assemani, p. 168. C'est l'*Ambroz* de Rod. Tol., c. 22, et l'*Amoroz* de Einh., Ann., p. 197.

(7) Novairi, ap. Assem., p. 168; Cardonne, p. 154.

(1) Conde, p. 234, 235, lui fait franchir les Pyrénées et piller Narbonne; mais comme toutes les sources frankes et arabes que nous avons pu consulter ne disent rien de cette expédition, nous n'avons pas cru devoir l'admettre dans notre récit.

(2) L'an de l'hég. 184. Rod. Tol., c. 21; Abulf., Ann., t. II, p. 72. Cf. Conde, c. 31. Le récit de Cardonne, p. 156, diffère en quelques points. Schlosser, *Weltgeschichte*, II, part. II, p. 463, dit à la vérité qu'El Hhakem fit exécuter Solaiman, et transigea avec Abdallah en

800). Mais Abdallah, plus heureux que son frère, s'échappa à la faveur de l'obscurité, se sauva à Valence, et de là envoya à son neveu les serviteurs qui lui étaient restés fidèles pour lui offrir une entière soumission. El Hhakem les reçut avec bonté, et laissa à son oncle la liberté de se retirer où il voudrait, lui demandant seulement de lui envoyer ses fils comme otages. Abdallah se rendit à Tanger, et reçut une pension annuelle de 17,000 mitkales; mais El Hhakem prit ses fils en amitié, et donna à l'aîné sa sœur Alkinza en mariage (1).

A peine El Hhakem s'était-il débarrassé de ces dangereux ennemis de son repos, qu'une nouvelle insurrection se manifesta au centre de son royaume, à Tolède. Cet Amruis, qui avait naguère étouffé une révolte des Tolédans, commandait alors sur les frontières des Franks, et il avait laissé son fils Jussef comme gouverneur à Tolède. L'inexpérimenté jeune homme aigrit l'esprit des habitants par une sévérité intempestive. Les sages représentations de quelques hommes distingués arrêtèrent, il est vrai, l'explosion de la fureur de la populace; mais lorsque Jussef, emporté par son ardeur, voulut se livrer tout entier à la vengeance, ces mêmes hommes qui venaient de le sauver, s'emparèrent de lui, et en référèrent au prince. El Hhakem ordonna aussitôt à Amruis de reprendre lui-même le gouvernement de Tolède, parce qu'une ville aussi turbulente, et aussi remplie de chrétiens, avait besoin de la surveillance d'un homme habile et sage (2).

Enfin, après qu'El Hhakem eut satisfait son ardeur guerrière dans des combats personnels avec les Franks qui franchissaient les Pyrénées, il revint à Cordoue couvert de gloire, et porta alors son attention sur une nouvelle puissance musulmane qui s'élevait dans le nord de l'Afrique. Edris ben Abdallah, descendant de l'illustre famille d'Ali ben Abi Taleb, persécuté et expulsé par les khalifes abbassides, après avoir longtemps erré parmi les tribus berbères, avait trouvé asile et protection chez elles, et arraché à ses ennemis la souveraineté d'El Magreb. Le nouvel empire qu'il y fonda s'éleva sous son fils Edris ben Edris à une telle puissance, qu'El Hhakem n'hésita point à lui envoyer une brillante ambassade pour demander son alliance (805) (1).

Pendant ce temps-là Amruis méditait sur les moyens de tirer vengeance des turbulents habitants de Tolède. Bientôt l'occasion se présenta; El Hhakem envoya son fils Abderrahhman, âgé de quinze ans, sur les frontières des Franks, avec cinq mille cavaliers, pour y cueillir ses premiers lauriers. Lorsqu'il approcha du territoire de Tolède, Amruis alla au-devant de lui, avec les premiers de la ville, pour le prier de les honorer de sa visite. Il se rendit à leur invitation et fut reçu dans le château. Là le vindicatif Amruis convainquit facilement le jeune prince de la nécessité de faire un exemple frappant qui les éloignât de nouvelles révoltes, en faisant périr les grands les plus coupables. En conséquence Amruis invita les victimes désignées à un grand festin que le prince donnait dans la forteresse; celles-ci s'y rendirent sans méfiance au nombre de plus de cent. Conduits en silence dans une chambre basse et écartée, les malheureux tombèrent tous l'un après l'autre sous la hache du bourreau (806). Les cadavres furent jetés dans une fosse préparée d'avance (2). Mais le lendemain, quand le peuple vit les têtes suspendues à la porte du palais, une si

lui donnant Valence; mais il ne donne aucune preuve à l'appui de cette assertion.

(1) Ebn Alabar, l. c., p. 33; Rod. Tol., c. 21; Conde, c. 31. Suivant Novairi et Abulf., l. c., la soumission d'Abdallah n'eut lieu que dans l'an de l'hég. 186 (A. D. 802).

(2) Conde, c. 32. Cardonne, 158, fait prendre Tolède par les Franks, mais contre tous les témoignages historiques. Peut-être a-t-il été conduit à cette erreur par le passage d'Assemani, p. 169, où l'on voit que Jussef était gouverneur de Talavera, et que cette ville tomba au pouvoir des Franks.

(1) Conde, p. 241.

(2) C'est de là que ces assassinats furent appelés *cædes foveæ*. Assemani, p. 170.

odieuse violation de l'hospitalité le révolta et lui inspira la plus profonde horreur (1).

Esbaa, fils d'Abdallah, à qui El Hhakem avait donné sa propre sœur en mariage, se brouilla aussi avec son royal beau-frère; le gouvernement de la province de Mérida lui avait été confié, et comme le vizir de cette province lui déplaisait, il le destitua de son emploi; celui-ci se rendit à Cordoue, se jeta aux pieds du prince, et sut si bien exciter son soupçon contre la fidélité de son beau-frère, que l'émir le déposa honteusement; tant l'oreille des princes s'ouvre facilement aux discours de l'envie et de la haine! Mais fort de sa confiance, Esbaa refusa de rendre sa charge; il ferma les portes de la ville aux troupes envoyées contre lui, et ce ne fut que quand le prince en personne arriva, qu'il se décida à quitter la ville pour ne pas l'exposer à la vengeance cruelle d'El Hhakem. Déjà tous les habitants lui offraient d'exposer leur vie pour sa défense, lorsque son épouse Alkinza accourut, accompagnée de deux esclaves, dans le camp de son frère, se jeta à ses pieds, et sut par une éloquence irrésistible l'émouvoir et obtenir la grâce de son mari. A la joie de tous celui-ci fut rétabli dans son gouvernement (2). L'émir soumit aussi Hhazem ben Waheb, qui avait levé l'étendard de la révolte dans le territoire de Béjà et marchait contre Lisbonne (3). Mais avant de quitter Mérida, il reçut de Kasem (4), fils de son oncle Abdallah, l'invitation pressante de revenir le plus promptement possible à Cordoue. Le peuple de la capitale, toujours avide de nouveautés et fatigué de l'administration sévère d'El Hhakem, avait cherché à profiter de son absence et espérait trouver dans Kasem, descendant d'une famille exclue du trône, un chef tout disposé pour l'insurrection; les principaux conjurés le mirent dans la confidence de leur plan; le jeune homme les écouta pour mieux connaître tous leurs projets; mais bien loin de les seconder et d'aspirer à la puissance, il divulgua tout le secret à El Hhakem et lui dit les noms de trois cents des principaux meneurs. El Hhakem se hâta de prévenir l'exécution de leur plan, et le même matin qu'ils avaient désigné pour l'assassinat de l'émir, le peuple effrayé vit suspendues aux créneaux de la citadelle les têtes sanglantes de trois cents conspirateurs (806) (1).

C'est ainsi que le règne d'El Hhakem présenta le triste spectacle de conjurations continuelles. Bien que la muse de l'histoire n'arrête ses regards qu'avec dégoût sur ces scènes sanglantes et uniformes, l'historien consciencieux ne peut se dispenser de les recueillir pour retracer un tableau exact de l'époque. Elles attestent l'imperfection de la politique musulmane, l'abscence de toute règle dans les rapports entre le souverain et les sujets, et le caractère turbulent de ces derniers que ne ramène point la douceur, et qu'une sévérité froide et impitoyable peut seule faire plier. Ce sont ces conjurations qui expliquent pourquoi ni les efforts personnels d'El Hhakem, ni ceux de ses plus vaillants généraux ne purent anéantir le royaume florissant des descendants de Pélage, ni arrêter les progrès des Franks qui s'avancèrent jusqu'aux bords de l'Èbre (2).

---

(1) Conde, c. 33, ainsi que Rod. Tol., c. 22, 23, placent cet événement dans l'an de l'hég. 190 (806 A. D.). Assemani, p. 170, le place dans l'an 191, ainsi que Cardonne, qui, pour le reste, ne fait que copier littéralement Rod. Tol.

(2) Conde, p. 243, d'après Asseman., p. 172, prétend qu'Esbaa se soumit parce qu'il fut abandonné par les Méridans. Cardonne dit la même chose, p. 164, 165.

(3) Assem., p. 172.

(4) Conde, c. 34; Assem., p. 170, et Cardonne, p. 163, le nomment Mohhammed ben Kasem.

(1) Conde, c. 34. Assem. et Cardonne, l. c., placent cette conjuration avant l'époque véritable. Murphy (ainsi que Ahm.) n'en dit pas un mot.

(2) Les guerres qui eurent lieu entre les musulmans et les rois des Asturies, du temps d'El Hhakem, trouveront mieux leur place dans l'histoire du règne d'Alphonse II, parce que

Pour assurer la succession du trône à son fils Abderrahhman, dont la capacité s'était déjà montrée dans plus d'une occasion, El Hhakem convoqua le hhadjeb et les principaux officiers de l'état, selon la coutume, et leur fit reconnaître le prince comme le futur émir de Cordoue, se proposant lui-même de passer le reste de sa vie dans la paix et les distractions. Il laissa à ses généraux le soin de combattre les infidèles et se renferma dans l'intérieur de son palais; là, entouré d'esclaves et de femmes séduisantes, il menait une vie entièrement consacrée à des voluptés indignes d'un prince. Il se livra même au vice de l'ivresse si odieux aux vrais musulmans, et le peuple ne connut plus son existence que par ses actes de cruauté; les sentiments de mécontentement et de mépris qui s'étaient d'abord exhalés en silence prirent peu à peu une expression plus menaçante. Les plaintes et les accusations des partisans zélés de l'islam, tels que Jahhja ben Jahhja el Leithi et Fakih Talut, excitaient chaque jour la flamme et bientôt l'incendie éclata avec violence (mars 818). Les premiers symptômes se manifestèrent dans le faubourg occidental de Cordoue; la foule irritée s'avança jusqu'aux portes du château d'El Hhakem qui se liait à ce faubourg, vomissant contre lui la menace et les imprécations. Mais alors l'émir sentit se réveiller son ancienne ardeur guerrière; contre l'avis de ceux qui l'entouraient, il se mit à la tête de sa garde et s'élança sur la foule ameutée. La plupart saisis d'effroi s'enfuirent à la hâte dans leurs demeures, et la résistance des autres fut facilement vaincue; la garde encouragée par son chef et enivrée par le succès, en fit un horrible carnage; trois cents des mutins furent pris et empalés sur les bords du fleuve aux yeux de tous. Le lendemain matin El Hhakem ordonna de livrer aux flammes le faubourg rebelle et permit aux exécuteurs de ses ordres de piller et de commettre toutes sortes de cruautés, hors d'insulter les femmes. Au bout de trois jours il fit grâce de la vie au reste des habitants; mais il les bannit de Cordoue. Cette excessive cruauté du prince priva la ville d'une partie considérable de ses habitants les plus actifs et les plus utiles. Plus de quinze mille de ces malheureux passèrent en Afrique et allèrent jusqu'en Egypte. Ayant voulu s'établir à Alexandrie par la force des armes, Abdallah ben Tahw, gouverneur du khalife d'Orient, El Mamum ben el Raschid, les contraignit de sortir de cette ville et de s'embarquer pour l'île de Crête (1); d'autres familles, au nombre de huit mille, trouvèrent un accueil empressé dans la ville de Fez, qui était à peine bâtie, et la partie qui leur fut concédée reçut d'eux le nom de quartier Andalous. El Hhakem, honoré jusque-là du beau nom de *El Mortadhi* (2), reçut alors à cause de ses cruautés ceux de *El Rabdi* (3) et d'*Abul-Aas* (4).

La voix intérieure de sa conscience le tourmentait encore plus cruellement que la voix irritée du peuple. Une tristesse profonde s'empara de son âme; les images sanglantes de ses victimes le poursuivaient nuit et jour; le fracas des armes, les cris des mourants étaient les sujets constants de ses rêves; souvent les serviteurs du palais étaient réveillés pendant la nuit, pour aller calmer les frayeurs de l'émir qu'épouvantait la solitude. Quelquefois cependant son âme oubliait ses tourments dans des compositions poétiques (5), et les accents de la musique avaient aussi le pouvoir de le calmer (6). Après qu'il eut vécu ainsi quatre ans en proie aux re-

leurs suites intéressèrent plus immédiatement les chrétiens que les musulmans. C'est pour la même raison que nous renvoyons également les expéditions des Franks au chapitre suivant.

(1) Ils y restèrent jusqu'à la conquête de l'île par les Franks, dit Ahm., f. 73 b. Cf. Murphy, p. 88; Conde, p. 253, 254.

(2) Le Clément.

(3) Le Faubourien.

(4) Le Cruel.

Les auteurs arabes, et Rod. Tol. et Conde placent cette révolte (prœlium suburbii) l'an de l'hég. 202 (A. D. 818).

(5) Ebn Alabar, p. 199, vante ses poésies.

(6) Conde, c. 37, d'après Ebn Hhajan.

mords d'une conscience agitée, la mort termina ses souffrances (822) (1).

Ce prince, qui avait eu vingt fils et autant de filles (2), surpassa, suivant l'opinion de ses coreligionnaires, tous ses prédécesseurs en courage, en résolution et en science militaire (3). Les institutions militaires qu'il fonda attestent en effet sa supériorité sous ce dernier rapport; il établit pour l'armée une solde régulière et l'attacha par là plus spécialement à son service. Il créa des arsenaux et des magasins publics; il s'entoura d'une cour brillante et éclairée, et sa garde se composait de quinze mille esclaves (1), dont trois mille servaient à cheval. Comme ils avaient été achetés en pays étranger et ne connaissaient point la langue arabe, ces soldats reçurent le surnom de *Muets*. Mais il perdit l'estime des musulmans, parce qu'il achetaient les enfants pour en faire des eunuques (2).

(1) Il mourut le 25 Dhul hedgé 206 (22 mai 821). Novairi, ap. Assem., p. 173; Ahm., f. 74 a.; Ebn el Khateb, ap. Casiri, t. II, p. 198; Abulf., Ann., t. II, 138; Rod. Tol., c. 24.

(2) Ahm., f. 74 a. Cf. Abulf. et Rod. Tol., l. c.

(3) Ahm., f. 73 b.

(1) Ibid.

(2) Le tout d'après Ebn Khaldun, ap. Ahm., f. 74 a., et Murphy, p. 89—90. Cf. Rod. Tol., c. 21; Conde, p. 251.

CHAPITRE VI.

LA MARCHE FRANCO-ESPAGNOLE.

§ Ier. FONDATION DE CETTE MARCHE DANS LE NORD DE LA PÉNINSULE PAR LOUIS-LE-DÉBONNAIRE.

778. — Ludwig (Louis), fils de Karl-le-Grand, avait été dès sa naissance proclamé roi d'Aquitaine, et transporté dans son nouveau royaume lorsqu'il était encore au berceau (1). On établit dans les villes des comtes francks (grafes) pour diriger le gouvernement pendant la jeunesse du prince, et l'on confia la défense des frontières à des margraves (2). Les frontières espagnoles semblaient exiger la plus stricte surveillance pour ne pas être constamment exposées aux incursions des Arabes. On ne se contenta cependant pas de les protéger; on s'en fit un point d'appui pour pousser la conquête plus loin.

En 798, on vit paraître à la diète que Ludwig tint à Toulouse les députés de Bahlul ben Makhluk, ce turbulent gouverneur arabe qui s'était jadis rendu maître des villes de Saragosse et d'Huesca, et qui, maintenant dépossédé par El Hhakem, le puissant émir, venait chercher aide et assistance chez ses belliqueux voisins (3). Ses avances furent reçues gracieusement, comme on pouvait s'y attendre. Toutefois, Ludwig remit à un autre temps la guerre contre les infidèles, et se contenta d'assurer ses frontières. Les villes d'Ausona, de Bastaserra, de Cardona, et les autres places détruites ou abandonnées pendant les dernières guerres, furent fortifiées à grands frais, et reçurent de nombreuses garnisons. La garde en fut confiée au comte Burrel (1). — L'année suivante, Ludwig, envoyé par son père contre les Saxons, ne put être de retour en Aquitaine que vers la fin de l'hiver. Ce fut alors que de nouveaux députés arabes, envoyés par Hhassan, gouverneur d'Huesca, arrivèrent à Aix-la-Chapelle, et parurent devant le trône de Karl, offrant les clefs de la cité musulmane, et de brillantes promesses pour l'avenir (2).

(1) Vita Hludowici imp., c. 4.

(2) Ib. : « Relictis tantum marchionibus, qui fines regni tuentes, omnes, si forte ingruerent, hostium arcerent incursus. » *Markgraves*, comtes des marches, dont nous avons fait nos marquis.

(3) Vita Hludowici imp. (Pertz, II), c. 8. Selon Conde, p. 233, Bahlul et Abu Taher furent vaincus par les Franks l'an de l'hég. 197. Selon El Novairi, l. c., p. 168, Bahlul se révolta contre El Hhakem, et prit Saragosse l'an de J.-C. 797.

(1) Vita Hludowici, l. c.

(2) Ann. Lauriss. et Einhard., p. 186, 187; Fuld., p. 352; Conde, p. 234. Schlosser (*Weltgeschichte*, II, part. I, p. 403, fait un seul per-

Des offres si souvent réitérées ne pouvaient manquer d'obtenir quelques résultats. En même (800) temps que le roi des Franks entreprenait son expédition au-delà des Alpes, pour en revenir empereur de la chrétienté, Ludwig se décidait à sortir de Toulouse, et à se diriger vers les frontières espagnoles. Aux approches de Barcelone, Zeid, gouverneur de cette importante place, se présenta devant le roi, en lui renouvelant ses offres de soumission; mais il ne livra pas la ville. Ludwig, passant outre, alla détruire Lérida, et ravager les riches campagnes d'Huesca : l'approche de l'hiver ramena les Franks dans leur patrie (1).

801. — L'année suivante, le traître Zeid, conseillé par un faux ami et comptant peut-être sur la faiblesse des Franks, qui n'avaient point su prendre Barcelone, ou se flattant d'apaiser le courroux de Ludwig par d'hypocrites protestations, osa se hasarder jusqu'à Narbonne. Mais arrêté dans cette ville, il fut amené devant le roi d'Aquitaine, qui l'envoya à son père (2). Le siége de Barcelone fut alors sérieusement résolu dans une diète tenue à Toulouse.

Le roi en personne se mit à la tête d'une puissante armée d'Aquitains, de Vascons, de Goths, de Bourguignons et de Provençaux. Il partagea ses forces en trois divisions. Lui-même resta dans le Roussillon avec la première; la seconde, sous les ordres de Rostang, comte de Girone, fut chargée du siége; la troisième eut mission de protéger les derrières de l'armée assiégeante contre les surprises des infidèles. Les assiégés se hâtèrent d'envoyer demander du secours à Cordoue; mais au moment où l'armée musulmane venait d'atteindre Saragosse, elle rencontra le vaillant Guillaume, duc d'Aquitaine, et le banneret Hadhemar, suivis de nombreux bataillons (3). Les Arabes s'étant retirés devant ces forces supérieures, tombèrent à l'improviste sur les Asturiens, qui leur firent payer cher leur audace. Cependant les Franks de Guillaume étaient allés grossir l'armée de siége; bientôt la ville fut serrée si étroitement, que la famine commença à y exercer ses ravages. Pour mettre fin à leurs souffrances, une foule d'habitants terminèrent volontairement leurs jours. Les autres attendirent encore, espérant que l'hiver forcerait l'ennemi à la retraite. Mais la consternation fut au comble, lorsque du haut des murs on vit l'armée assiégeante se loger autour de la ville, annonçant ainsi l'intention de braver les rigueurs de la saison. A cette vue, les musulmans découragés livrèrent leur général, parent du gouverneur de Barcelone, et ouvrirent les portes de la ville, à condition qu'ils auraient la retraite libre (1). Ainsi tomba en peu de mois ce boulevard de l'islamisme. Ludwig lui-même arriva à temps pour recueillir la gloire d'une si belle capture. Aussitôt que les assiégeants avaient pressenti la chute prochaine de la ville, ils s'étaient empressés d'appeler le roi, jaloux de lui ménager un triomphe. Pendant six semaines, l'infatigable Ludwig partagea les fatigues de ses fidèles guerriers, jusqu'au jour où la ville se vit contrainte de recevoir le vainqueur. Lorsque la capitulation fut conclue, Ludwig plaça une garnison franke dans la

sonnage de Bahlul et de Hhassan, qui sont distingués l'un de l'autre dans les sources frankes comme dans les sources arabes.

(1) Vita Hludowici, c. 10.

(2) Ibid. c. 13.

(3) On lit dans Pertz (Vita Hludowici, c. 13) : « Erat enim ibi Wilhelmus primus, signifer Hademarus. » D'autres sources portent : « Wilhelmus primus signifer. » Dans Ermoldus Nigellus (Pertz, t. II) on trouve : « Wilhelmus dux et comes Tolosanus. Cf. Hist. de Languedoc, t. I, note XC.

(1) Vita Hludowici, c. 15. Selon la Chron. Moissiac., p. 307, et Ermold. Nigell., au contraire Zeid défendit lui-même la ville jusqu'à la dernière extrémité; mais ayant tenté de s'enfuir à Cordoue pendant la nuit, il fut pris et amené devant Ludwig, qui l'envoya enchaîné à son père. On a conclu, d'après un *Privileg. Caroli Calvi*, que les habitants chrétiens s'étaient révoltés et avaient livré la ville; mais Marca (Marc., Hisp., p. 287), dit que cet acte est apocryphe.

ville. Pour lui, il passa la journée en actions de grâce, et en préparatifs pour son entrée triomphale du lendemain. Au lever du soleil, il s'avança en grande pompe, accompagné du haut clergé, et au chant des hymnes sacrés. Il commença par se rendre à l'église de Sainte-Croix, pour remercier le Tout-Puissant de la victoire (1).

Il nomma ensuite comte de Barcelone le riche wisigoth Bera (2), qu'il mit à la tête d'une nombreuse garnison de son peuple; disposition qui ne pouvait manquer d'être agréable à leurs compatriotes. Ayant ainsi assuré sa conquête, Ludwig retourna dans son royaume. Son frère Karl, envoyé à son secours par le roi, leur père, venait d'arriver à Lyon, lorsqu'il reçut la nouvelle du triomphe des Franks : son assistance devenait dès lors inutile et il n'alla pas plus loin (3).

803.—Les progrès alarmants des infidèles ne pouvaient demeurer long-temps cachés à l'émir de Cordoue. El Hhakem marcha en personne sur Saragosse, et comme il arriva au moment où Ludwig venait de se retirer, il ne lui fut pas difficile de reconquérir la plupart des villes situées entre l'Ebre et les Pyrénées. Pampelune, Huesca, Tarragone, tombèrent au pouvoir de l'émir : en vain l'apostat Bahlul s'efforça d'arrêter sa marche victorieuse (804) : vaincu à Tortose, après une lutte acharnée, il tomba entre les mains du vainqueur qui le fit décapiter (1). Mais bientôt l'émir ayant été rappelé dans sa capitale par les troubles intérieurs du royaume, ses nouvelles conquêtes se virent encore une fois exposées aux attaques des Franks. Les Habitants de Pampelune et de toute la Navarre choisirent ce moment pour secouer le joug musulman, et faire alliance avec leurs frères de l'autre côté des Pyrénées (2) (806).

807. — C'est vers cette époque que la marine arabe commença à devenir redoutable : les îles de la Méditerranée étaient une riche proie; les côtes de l'Espagne et de l'Afrique présentaient aux infidèles une retraite assurée. Les Arabes commencèrent par une descente en Sardaigne; mais les belliqueux insulaires surent bientôt les faire repentir de leur agression. Ils ne furent pas plus heureux dans une tentative sur la Corse: l'amiral arabe trouva son maître dans le maréchal (3) Burchard, envoyé par l'empereur dans ces parages à la tête d'une flotte formidable. Après avoir perdu treize vaisseaux avec leurs équipages, les infidèles se virent forcés de regagner la pleine mer (4).

La lutte entre les Franks et les Arabes fut interrompue pendant quelques années, et Ludwig put prendre part aux expéditions nombreuses de son père, ou s'occuper des affaires intérieures de ses états; mais enfin les progrès menaçants des infidèles le contraignirent de reporter ses regards au-delà des Pyrénées. Barcelone était toujours pour les Franks un puissant point d'appui : Ludwig alla donc y rassembler une grande armée (809), avec laquelle il marcha sur l'Ebre.

(1) Vita Hludowici, l. c. Pagi, ad ann. 801, c. 11, prétend qu'il n'y avait pas encore alors une église de Sainte-Croix, parce que ce nom ne s'est pas encore présenté dans l'histoire; mais on le trouve déjà dans Conc. Barcin., ann. 599. V. Florez, t. XXIX, p. 149.

(2) Hist. de Languedoc, t. I, note 91, et preuves, p. 37.

(3) Nous racontons ce siége d'après Vita Hludowici, c. 13, et Ermold. Nigell., l. I. On peut avec certitude placer la prise de la ville en l'an 801. Il n'y a que la Chron. Moissiac. qui la place par erreur en l'an 803. V. Einhardi, p. 190; Hist. de Languedoc, t. I, note XC, n. 6 sq.; Marca, p. 284; Fuld., 352; Chron. Rivipull. (in Villanueva, t. V); Barcin. (Marca, Hisp.), p. 758; Victor Massil. (Esp. sagr., t. XXVIII), p. 337. Les auteurs arabes la placent également l'an de l'hégire 185. V. Ahm., f. 73 b.; Novairi, l. c., p. 159; Abulf., Ann., t. II, p. 72; Conde, p. 238—239, etc.

(1) Conde, p. 240.

(2) Einhard., Ann., p. 193.

(3) Comes stabuli.

(4) Einhard., Ann., p. 194; Ann. Fuld., p. 354. Le lecteur a déjà remarqué sans doute que les mahométans étaient des infidèles pour les chrétiens, et réciproquement.

Les musulmans furent chassés de Tarragone; pas une ville, pas un village jusqu'à Tortose, ne fut épargné par les flammes. Pour faire le siége de cette place importante, qui commande l'embouchure de l'Ebre, Ludwig partagea ses forces au lieu nommé Santa-Columba (1). La première division suivit le roi devant Tortose; la seconde, commandée par Isambart, Hadhemar, Bera et Burrell, reçut l'ordre de passer l'Ebre en toute hâte, afin de tomber sur les derrières de l'ennemi. Les troupes chargées de cette expédition ne marchaient que la nuit, se cachant le jour dans la profondeur des forêts; la septième journée, les Franks passèrent l'Ebre à la nage : tout le pays d'alentour fut soumis et dévasté en un clin d'œil, et les vainqueurs poussèrent jusqu'à Villa Rubea. Les habitants fugitifs appelaient à grands cris l'armée musulmane. Ce fut dans la Valla Ibana que les Franks rencontrèrent l'ennemi; mais n'osant combattre sur un terrain si dangereux, ils jugèrent à propos d'opérer leur retraite, tout en faisant face à l'ennemi qui voulait les inquiéter. Le vingtième jour cette vaillante troupe rentra au camp chargée de butin. Peu de jours après, désespérant de triompher des fortifications de Tortose, Ludwig leva le siége, et ramena son armée de l'autre côté des Pyrénées (2).

810. — Les Franks s'étaient établis aussi dans le pays de Saragosse et d'Huesca: mais bientôt, profitant de la mort du comte Auréolus (1), leur général, le gouverneur arabe Amruis tomba à l'improviste sur les villes que tenaient les chrétiens. Toutefois, redoutant la vengeance des Franks, il se hâta d'envoyer des députés à l'empereur pour lui offrir sa soumission (2). Mais lorsque les gens de Karl vinrent réclamer l'exécution de ses promesses, le perfide musulman chercha des faux-fuyants. Dans une entrevue qu'il eut avec les lieutenants de l'empereur il renouvela bien ses promesses; mais de jour en jour, il en reculait l'accomplissement. D'un autre côté sa conduite passait pour trahison, à Cordoue. Abderrahhman, fils d'El Hhakem, envoyé contre lui, le poursuivit de Saragosse à Huesca (3). Mais El Hhakem, alors suffisamment occupé par les séditions continuelles de ses turbulents sujets, et par les attaques des chrétiens d'Asturie, prit le parti des négociations. Il envoya donc des députés à l'empereur, et lui rendit le comte Haimrich fait prisonnier dans la dernière guerre. Le prince frank, touché de cette condescendance, regarda la paix comme conclue (4).

Mais comment une paix durable aurait-elle pu exister entre l'ambitieux empereur des Franks et le belliqueux émir de Cordoue? Comment Ludwig aurait-il pu résister à la tentation d'anéantir les dernières traces de la domination arabe, le long des côtes maritimes, depuis l'Èbre jusqu'aux Pyrénées? Bien qu'alors le roi fût contraint de demeurer en Aquitaine, pour repousser les invasions des aventuriers normands, son lieutenant Ingobert n'en conduisit pas moins une armée franke à Barcelone. A l'issue d'un conseil de guerre tenu dans cette ville, Ingobert marcha en personne sur Tortose. Quant à Bera, Hadhemar et aux autres chefs, après trois jours d'une marche silencieuse ils pas-

(1) D'après Marca, p. 200, ce lieu s'appelle aujourd'hui Queralt; selon Risco. t. XLII, p. 96, Santa-Coloma.

(2) Sur cette expédition, voy. principalement Vita Hludowici, c. 14. Comme l'auteur anonyme de cet ouvrage la raconte après la prise de Barcelone, Ferreras, de Marca, Pagi, etc., la placent en l'an 803 et 804; mais Pertz, t. II, p. 613, corrige avec raison ce calcul et indique l'année 809, date que donnent Einh., Ann., p. 196, et Ann. Fuld., p. 354. Conde, p. 247; Novairi, p. 172, et Cardonne, p. 165, disent à la vérité que les Franks furent battus devant Tortose; mais Alm., f. 73 b., ne nomme pas Tortose. Cf. Hist. de Languedoc, note XC, n. 10 sq.

(1) Dans mon. Engolism. (Duchesne, t. II), p. 851, il s'appelle *comes de genere Felicis aureoli petragoricensis comitis exortus*. Cf. Adhemar. Chabann., ap. Labbé, Nova Biblioth., Mss., t. II, p. 171.

(2) Einh., Ann., p. 197.

(3) Einh., Ann., p. 198.

(4) Ibid. et Ann. Fuld., p. 355.

sèrent le fleuve sur des bateaux rassemblés dans le plus grand mystère, afin d'aller surprendre la ville du côté le plus abordable. Mais un accident trahit leur approche, et le gouverneur musulman vint les attaquer. Les Franks, malgré leur vaillance accoutumée, se virent contraints de céder au nombre, et le siége de Tortose fut levé encore une fois (1).

811. — L'année suivante, Ludwig s'avança lui-même contre cette fameuse place, suivi d'Héribert, de Liutard, d'Isambart et d'une nombreuse troupe de guerriers franks. Cette fois, le roi d'Aquitaine fit tant par ses balistes et ses béliers, que le courage des habitants tomba avec leurs murailles; et après quatorze jours de siége, ils apportèrent au vainqueur les clefs de la ville, que Ludwig envoya à son père, dans l'ivresse de la victoire (2).

Non content de s'être assuré la possession des côtes, le roi d'Aquitaine chercha à profiter des nouvelles offres du traître Amruis, pour s'établir dans l'intérieur du pays. Une armée marcha donc contre Huesca, sous les ordres d'Héribert, général de l'empereur Karl. Mais les portes de la ville se fermèrent devant le chef frank : bientôt la garnison, poussée à bout par les sanglants sarcasmes de la fougueuse jeunesse franke, s'élança hors des murs, et attaqua les assiégeants avec tant de vigueur que l'automne les vit contraints de se retirer encore une fois, sans avoir avancé d'un pas (3). En même temps, le roi lui-même venait d'être rappelé au-delà des Pyrénées par une nouvelle révolte des Vascons. Arrivé à Pampelune, il commença à prendre ses mesures pour la pacification du pays; mais il redoutait si fort la perfidie de ces peuplades sauvages, que pour s'assurer le passage de ces funestes défilés, jadis témoins de la défaite des Franks, il fit pendre leurs chefs, et garda en otage les femmes et les enfants des grands jusqu'à ce que l'armée entière fût en sûreté de l'autre côté des montagnes (1).

813. — Il faut croire que l'émir de Cordoue avait été informé par ses ambassadeurs de la puissance de l'empereur Karl, et que la renommée des hauts faits du prince frank était parvenue jusqu'à lui, car il n'épargna rien pour gagner son amitié : en conséquence, une paix de trois ans fut conclue (2). Mais les excursions réitérées de la marine arabe contre les îles de l'Italie n'avaient pu échapper à la vigilance de l'empereur, qui dès lors prit ses mesures pour y mettre un terme. Au moment où les pirates musulmans regagnaient les ports d'Espagne, avec leurs vaisseaux chargés de butin, Irmangar, comte d'Ampurias, tomba sur eux, à la hauteur de Mallorca, leur prit huit navires, et délivra les prisonniers chrétiens. En revanche, les Arabes coururent ravager les côtes d'Italie et de Provence; mais une attaque qu'ils tentèrent contre la Sardaigne fut vigoureusement repoussée (3). Au reste, il est curieux de remarquer comment cette paix de trois ans fut fidèlement observée (4). Les invasions des musulmans ne discontinuèrent pas un instant (5), et les corsaires arabes ne cessèrent de courir la mer, pillant sans cesse les îles de la Méditerranée (6). Toutefois, les musulmans semblent avoir eu une grande idée de la puissance franke, même après que le grand empereur fut descendu dans la tombe. Des ambassadeurs de Cordoue parurent à Compiègne, pour complimenter le nouveau roi (816) : ils le suivirent à la résidence royale, et ne retournèrent dans leur

(1) Vita Hludowici, c. 15.

(2) Vita Hludowici, c. 16. D'après Aschbach, p. 228, Tortose fut prise en 812 par le comte Ingobert.

(3) Vita Hludowici, c. 17.

(1) Ibid. c. 18.

(2) Einh., Ann., p. 199; Chron. Moissiac., p. 309, et t. II, p. 259.

(3) Einh., Ann., p. 200.

(4) Ibid. p. 202; Vita Hludowici, c. 25.

(5) Selon Conde, p. 249, Abderrahhman ben el Hhackem envahit *tierra de Narbona* l'an de l'hégire 197 (A. D. 812—813) : cela veut dire seulement dans le pays des chrétiens franks.

(6) Conde, p. 251—255, etc.

patrie qu'après une absence de trois mois (1).

Après avoir montré comment la puissance des Franks s'étendit au-delà des Pyrénées, sous le roi Ludwig, il nous reste à considérer la forme que prit la nouvelle conquête, et les moyens employés pour qu'elle demeurât enchaînée au vaste empire des Franks.

§ II. ÉTAT DE LA MARCHE ESPAGNOLE SOUS KARL-LE-GRAND ET LUDWIG-LE-DÉBONNAIRE (2).

Le torrent arabe qui avait inondé la Péninsule s'était arrêté aux montagnes de la Catalogne, comme aux montagnes des Asturies. Les lieux élevés furent épargnés; les larges vallées du pays ouvrirent seules un accès à quelques hardis aventuriers qui pénétrèrent sur le territoire frank. Il n'est pas probable que les chrétiens réfugiés dans ces retraites inaccessibles aient commencé par se réunir sous un souverain commun; mais il est dans la nature des choses que ces populations naissantes aient eu, tout d'abord parmi elles, des chefs renommés par la noblesse de leur race, l'éclat de leur valeur, ou la prépondérance de leur fortune (1); dans tous les cas, jamais on n'aurait vu sortir des ruines de l'empire wisigoth une puissance indépendante et funeste aux conquérants, sans les relations établies dès le principe entre ce peuple naissant et le redoutable empire des Franks.

Karl venait d'assurer à son peuple la pos-

(1) Einh., Ann., p. 203.

(2) La situation de la marche espagnole mérite d'autant plus d'être exactement exposée, que le comté de Catalogne s'en est formé, et qu'elle a donné naissance à une foule d'institutions franco-gothiques. L'ouvrage qui a le plus savamment traité ce sujet est l'Histoire de Languedoc; mais les documents y sont réunis dans une telle confusion, qu'il est plus pénible de les parcourir que de recourir aux sources mêmes. La *Marca hispanica* de Petrus de Marca et St-Baluzius (Par., 1688, fol.) passe jusqu'ici pour le meilleur ouvrage sur ce sujet; mais il est écrit avec une partialité marquée contre l'Espagne, parce qu'il était destiné à servir à la rectification des frontières qui eut lieu au congrès de Ceret, en 1659. L'esprit de parti qui anima ces négociations a passé dans l'ouvrage du mandataire français, Petrus de Marca, alors archevêque de Toulouse. Les actes sont sans contredit fort précieux; cependant ils ne sont pas toujours pris sur les originaux, mais sur des copies, et par conséquent sont loin de mériter une confiance absolue, comme l'a remarqué Villanueva, sous un point de vue particulier. (Viage literario à las Iglesias de España, t. VIII, pag. 96 sq.)

(1) Villanueva a découvert dans la bibliothèque du cloître de S.-Maria-de-Ripoll, en Catalogne, un *Codex* in-4º du VIIIe siècle, où l'on trouve, entre autres choses, un registre chronologique. On y lit : « Ab Incarnatione autem Domini Jesu Christi usque in præsentem primum Quintiliani principis annum, qui est Era LXX. quarta (il manque évidemment les nombres DCC) sunt anni DCC.XXX.VI. » — Villanueva conclut de là que le manuscrit a été composé en 736 A. D., comme l'indique en outre le caractère de l'écriture, et qu'un prince nommé Quintilianus, vraisemblablement un Goth du nom de Chintila, régnait alors en Catalogne (V. Viage, t. VIII, p. 47 sq.; t. IX, p. 168; t. X, p. 19). On se demande naturellement dans quel pays ce *Codex* fut écrit. Sans doute en Espagne, puisqu'on y compte les années d'après l'*Era;* qu'il contient en outre les canons des conciles de Tolède et de Tarragone, et que l'écriture gothique cursive s'accorde avec les caractères des autres actes de ce pays vers la fin du VIIIe siècle, que Villanueva a vus à la Seu-d'Urgel. Peut-être a-t-il été écrit par un moine dont l'abbé s'appelait Quintilien, et que, par respect, il nommait *princeps.* On trouve aussi un Espagnol nommé Quintila sous le règne de Charlemagne : « Præceptum pro Hispani. » Ap. Baluz., Capitul., t. I, p. 499.

session de l'Aquitaine, par la création des margraves chargés de la défense des frontières (1). Car son puissant regard veillait à tout, au-dedans comme au-dehors. La fondation des marches du nord et de l'ouest mettait l'empire à l'abri de toute invasion étrangère : quant à la garde des frontières méridionales, elle fut confiée aux comtes d'Aquitaine, et les villes de la marche espagnole reçurent de puissantes garnisons (2). Cependant, la minorité du souverain de l'Aquitaine, nouvel état qui, outre l'Aquitaine proprement dite, embrassait encore Toulouse, la Novempopulanie, la Septimanie et toutes les conquêtes de Karl au-delà des Pyrénées, exigeait de nouvelles dispositions spéciales. Le gouvernement des villes fut donc confié aux comtes, aux abbés et aux grands vassaux (3). Quant au commandement de la capitale, il fut remis aux mains d'un *duc Toulousain* (4). Enfin, pour prévenir les invasions des Infidèles, Karl plaça sur la frontière espagnole des margraves proprement dits, qui avaient à leur disposition une force militaire imposante (5).

Sous Ludwig, l'agrandissement des conquêtes du peuple frank rendit indispensable une nouvelle division du royaume d'Aquitaine. Le pays fut donc partagé en comtés, et les margraves prirent le nom des villes ou contrées où était situé leur commandement. Avant cette époque on rencontre déjà dans l'histoire les comtes de Girone (6), d'Ampurias (1), d'Urgel, et de Cerdagne (2), de Pallar et de Ribagorza (3), et surtout le comte de Barcelone. Sous Ludwig, le devoir des comtes ne se borna plus à la défense des frontières : l'agriculture et la reconstruction des villes et des citadelles furent également confiées à leurs soins, et de toutes parts on vit les cités sortir de leurs ruines. C'est à ce prince que l'on doit les fortifications d'Ausona, l'ancienne Ausa des Romains (4), ville épiscopale sous les Wisigoths (5). Dans la suite, la garnison descendit peu à peu de la colline où s'élevait la citadelle, pour construire des maisons au pied des retranchements : en peu de temps, une ville nouvelle s'éleva à coté de l'ancienne (6). A la dépendance dans laquelle la nouvelle cité se trouva placée par l'épée des chrétiens, vint bientôt se joindre la dépendance religieuse. En effet, Tarragone, l'antique métropole, avait été détruite de fond en comble par les Sarrasins : depuis ce jour les habitants d'Ausona, affranchis du

(1) « Finium tutamen. » Vita Hludowici, c. 3.

(2) Vita S. Genulfi, II, 5, ap. de Marca, p. 253.

(3) Vita Hludowici, c. 3.

(4) D'abord Chorso, en 778, et après sa déposition, en 789, ce Guillaume, du sang des Karolings, dont nous avons déjà parlé plus haut. Vita Hludowici, c. 5.

(5) Vita Hludowici, c. 4 (ad ann. 785). — Einh., Ann., p. 207 : « De marca hispanica constitutum, et hoc illius limitis præfectis imperatum est: » et p. 209 : « Comites marcæ hispanicæ. » — Il faut aussi ranger dans cette liste le comte Burell, dont il est question in Vita Hludowici, c. 8.

(6) « Rostagnus, comes Gerundæ in ann. 801. » Vita Hludowici, c. 13.

(1) En l'an 813. « Irmengarius, comes Empuritanus, » in Einh., Ann., p. 200; probablement le même dont il est question dans le *Præceptum pro Hispanis*, de Karl-le-Grand. Schlosser (*Weltgeschichete*, vol. II, part. I, p. 427, note f), et Aschbach, Ommajaden, part. I, p. 236, note 88, présentent Ampurias et le Lampourdan comme deux provinces différentes.

(2) Le comte Fredelaus., actes de 415, ap. Villanueva, t. X, append. V. Il avait sa résidence à Livia. Le comte Sunifred, dans les actes de 819, ap. Villanueva, t. IX, append. XXVII. On voit aussi, p. 289, un *comitatus Cerdaniensis*.

(3) « Raimundus, Tolosanensis, Anaviensis, Paliarensis et Ripacurensis, divina gratia comes et marchis. » Actes de 792 ou 796, ap. Villanueva, t. IX, append. III; mais Villanueva luimême ne regarde point leur authenticité comme incontestable. V. l. c., p. 32 sq.

(4) Ukert, Géographie des Grecs et des Romains, part. II, sect. I, p. 426.

(5) Vita Hludowici, c. 8.

(6) Vicus Ausonensis, la ville actuelle de Vich, ou Vique.

joug de l'infidèle, mais privés à la fois de leur évêque et de leur métropolitain, ressemblaient à un troupeau sans pasteur. Dans cette circonstance critique, Ausona se vit contrainte par les canons à se ranger sous la bannière de la plus prochaine métropole, celle de Narbonne dont le prélat la prit sous son patronage immédiat; car la communauté était trop petite et trop pauvre pour entretenir un évêque (1).

Le même sort atteignit Urgel, ville située sur les bords du Sègre, au milieu des neiges des Pyrénées (2). Comme Ausona, Urgel avait été soumise au croissant; comme elle, les flammes l'avaient si bien ravagée qu'après qu'elle sortit de ses ruines, sous le roi Ludwig, bien du temps se passa encore avant qu'elle pût reprendre son ancien aspect (3). Mais plus heureuse qu'Ausona, la cité d'Urgel, résidence d'un évêque depuis le cinquième siècle, avait eu le bonheur de conserver sa foi et son église au milieu des sanglantes révolutions de l'époque (4). Au temps où les Franks parvinrent dans la contrée, le siége d'Urgel était occupé par Félix, non moins connu par son érudition théologique que par les persécutions qu'attira sur sa tête l'hérésie dont il se fit l'apôtre. Elipandus, évêque de Tolède, lui ayant demandé si le sauveur du monde, fait homme, était encore le fils de Dieu (5), il répondit que non (1). Cette nouvelle doctrine répandue par Elipandus parmi les chrétiens des Asturies et de la Galice, et par Félix dans les Pyrénées, fut combattue par l'abbé Béatus de Libana, et l'évêque Ethérius d'Osma, tous deux réfugiés dans les Asturies (2). Un concile de Narbonne condamna formellement l'hérésie (3); mais l'empereur Karl, instruit de l'opiniâtreté du prélat schismatique, le somma de comparaître devant un second concile à Ratisbonne. Condamné comme hérétique, Félix fut conduit à Rome pour abjurer son hérésie aux pieds du pape Hadrien I[er]; après sa soumission, son église lui fut rendue (4). Mais un des caractères de l'esprit humain, c'est que la contradiction l'irrite sans le convaincre: aussi, à peine de retour, Félix retomba dans son hérésie, et de son côté Elipandus était si profondément convaincu de la vérité de cette croyance, qu'il écrivit à l'empereur Karl pour le prier de réhabiliter l'évêque d'Urgel, et de lever l'arrêt qui le condamnait (5). Un nouveau concile, convoqué à Francfort, maintint les précédentes décisions, et Félix se vit condamné pour la troisième fois. Toutefois, ni l'arrêt des pères de l'église, ni l'esprit et le savoir d'Alcuin, ne purent ébranler sa conviction. Il répondit à chacun avec amertume (6), jusqu'à

(1) Celui-ci fut confirmé dans le concil. Narbon., dans l'an 791 (Hist. de Languedoc, t. 1, preuves, p. 26); Florez, t. XXIX, p. 179, tient pour fausses la date et les souscriptions de ce concile sur le rétablissement d'Ausone. V. Florez, t. XXVIII, p. 61 sq.; Villanueva, t. VI.

(2) *Orgella*, *Orgelli*, dans le VI[e] et le VII[e] siècles. De Marca regarde cette ville comme l'Orgia de Ptolémée.

(3) Depuis lors elle s'est toujours appelée *Vicus-Urgelli*, jusqu'à ces derniers temps, où elle a perdu ce surnom.

(4) Que la série des évêques d'Urgel n'ait pas été interrompue, c'est ce que soutient Villanueva, t. IX, p. 19.

(5) Florez, t. V, p. 322, prouve que Félix avait été l'ami, mais non le maître d'Élipand.

(1) Einh., Ann., p. 179; Poeta Saxo, p. 248.

(2) Comme ils écrivaient dans l'an 785 (Florez, l. c., p. 359), Félix paraît avoir été évêque d'Urgel dès cette époque.

(3) Conc. Narbon., dans l'Hist. du Languedoc, t. I, preuves, n. VI. On donne comme but de la réunion *Felicis Urgellitanæ sedis episcopi pestiferum dogma evellere;* et cependant Félix signe avec les autres, sans qu'il soit fait mention d'aucune rétractation de sa part. Cf. Marca hisp., p. 343.

(4) Einh., Ann., p. 179; Ann. S. Emmeranni Ratisp. maj., p. 92; Ann. Fuld. ant., p. 95; Einh. Fuld., Ann., p. 350; Ann. Waissemburg, p. III.

(5) La lettre se trouve dans Florez, l. c., p. 558.

(6) Einh., Ann., p. 180; Chron. Moissiac., p. 300; Ann. Lauresham., p. 36; Einh. Fuld., Ann., p. 351; Ann. Xant. (Pertz, t. II) p. 223.

ce qu'enfin le roi, fatigué de son obstination (1), le fit déposer par le concile d'Aix-la-Chapelle, qui l'exila à Lyon (2).

Quant au siége d'Urgel, il fut occupé successivement par une série d'évêques dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous (3), et dont le dernier, Sisebut, paraît avoir été le restaurateur de l'église d'Urgel. Sa fondation datait de loin, il est vrai (4); mais l'église manquait d'une dotation suffisante et de revenus réguliers. L'évêque Sisebut porta remède à ces deux inconvénients par la promulgation d'un décret solennel en présence du comte Sunifred, représentant du roi Ludwig, du haut clergé de son diocèse, et d'une foule d'habitants d'Urgel, de Cerdagne, de Berga et de Pallar (5). Car les biens de l'église d'Urgel, et les paroisses du diocèse, étaient situées dans les contrées d'Urgel, de Cerdagne, de Berga, de Pallar et de Ribagorza (1).

La population de ces contrées ne se composait pas exclusivement de Wisigoths émigrés de la Septimanie, qui conservaient fidèlement leurs mœurs, et leurs coutumes en-deçà des Pyrénées : le pays avait aussi servi d'asile à une foule de réfugiés espagnols qui, fuyant le joug du croissant, accouraient de toutes parts dans les contrées soumises à l'épée des Franks. Du reste, ils étaient tous les bienvenus, car le pays des frontières, dépeuplé et dévasté par la guerre, avait besoin de bras laborieux pour renaître de ses cendres. L'empereur Karl abandonna donc aux émigrés espagnols toutes les terres désertes ; et ces pays parvinrent bientôt à un état si florissant que la prospérité des colons ne tarda pas à exciter la jalousie et l'avidité des comtes du pays. Les plaintes des opprimés arrivèrent aux oreilles de l'empereur : non content de les chasser des terres qui leur avaient été assignées, on leur avait enlevé les villages construits de leurs propres mains. Touché de la justice de leurs réclamations, l'empereur envoya l'archevêque d'Arles à son fils, le roi Ludwig : en même temps, l'ordre fut transmis aux comtes de la marche espagnole de restituer aux colons leurs propriétés, avec défense d'en exiger aucune redevance. De plus, il fut décidé qu'eux et leurs descendants, aussi long-temps qu'ils demeureraient fidèles au roi des Franks, seraient considérés comme légitimes propriétaires de tout ce qu'ils possédaient depuis trente ans (2).

L'organisation définitive du pays est due à l'empereur Louis-le-Débonnaire : ce prince,

Les Ann. Juvav., p. 87, et Lauriss., ont faussement indiqué l'an 793.

(1) Alcuini, Ep. 71, 79, 99.

(2) V. Lecointe, Ann. eccl. Franc., ad ann. 799, n. 30; Villanueva, t. x, p. 25, met en doute qu'un concile ait été tenu à Urgel même, comme Marca, p. 268—345, le prétend. On ne sait point quand Félix mourut, ni s'il mourut hérétique, comme le suppose Ado Vienn. (Pertz, t. II), p. 320. V. Villanueva, t. x, p. 28.

(3) Villanueva, t. x, p. 32—50, rétablit leurs noms d'après les registres de l'église d'Urgel, qui possède les plus anciens qu'on trouve en Espagne. Il nomme entre autres Randulf, en 792 ou 796; Leiderac, entre 799 et 806; Posedonius, en 815.

(4) On lit dans les actes de 806, ap. Villanueva, l. c., app. IV : « Leideradus præsul almæ genitricis Dei Mariæ in Urgello Dei gratia sede præsidente; » et dans l'acte de 819 déjà cité : « Ecclesiæ... S. Mariæ sedis Horgellensis, quæ antiquitus a fidelibus constructa, et ab infidelibus destructa, atque a parentibus nostris temporibus domini et piissimi imperatoris Karoli-Augusti restaurata esse videtur. »

(5) Actes du jour de la Toussaint, 819, in Marca, app. I, et Villanueva, t. IX, app. XXVII. L'acte de donation du comte Sunifred (in Marc., app. II), que Baluze place en l'an 819, n'appartient qu'à l'an 840.

(1) On lit dans l'acte : « Hæc omnia supra scripta, tam in præfatam urbem Hurgellensem, quam in comitatum Cerdaniensem, vel Bergitanensem, sive Paliarensem, atque Ribarcurcensem, cum omnibus rebus supra dictis episcopis pertinentibus....... tradimus, condotamus, etc. »

(2) « Præceptum pro Hispanis qui in regnum Karoli confugerant. » Ap. Baluz., Capitul., t. I, p. 499 sq. Donné à Aix-la-Chapelle en avril 812.

considérant que les colons s'étaient soumis volontairement, en fit des hommes libres, et voulut bien les prendre sous son patronage (1). A partir de ce jour, ils furent soumis aux devoirs des hommes libres : ces devoirs consistaient à suivre le comte à la guerre, à faire un service régulier sur la frontière (2), à donner l'hospitalité aux lieutenants impériaux, et à tous les députés venant d'Espagne ; enfin à leur fournir des chevaux et des transports (3). En revanche, aucune autre charge ne pouvait leur être imposée soit par les comtes, soit par les officiers subalternes de la couronne. Les colons étaient tenus de se présenter devant le comte, soit qu'il s'agît de dissensions civiles, soit qu'il fût simplement question d'une infraction à la loi. S'ils avaient des débats de peu d'importance, ils pouvaient les vider entre eux. Quant aux crimes, leur poursuite appartenait à la juridiction du comte. Ils n'étaient point habiles à devenir propriétaires fonciers ; le bien qu'ils abandonnaient retournait de droit aux mains de l'ancien maître. Ce que les colons auraient pu donner volontairement au comte ne pouvait, en aucun cas, être considéré comme un impôt légal : en qualité d'hommes libres, ils tenaient leurs biens du prince : toutefois il leur était permis, selon la coutume franke, de se reconnaître les vassaux du comte ; et dès lors ils étaient mis au rang des autres vassaux (4). La loi qui contient ces dispositions fut placée dans les archives du palais impérial. Chaque ville espagnole en reçut trois exemplaires : le premier pour l'évêque, le second pour le comte et le troisième pour les colons eux-mêmes (1).

Bien que cette loi parût mettre un terme à l'arbitraire, de nouvelles plaintes s'élevèrent bientôt de toutes parts ; car les plus puissants colons devenaient oppresseurs à leur tour, ne cherchant qu'à déposséder les plus faibles, ou à leur causer du dommage. L'empereur Ludwig se vit donc contraint de renouveler ses ordonnances, et de décider, que ceux des colons qui deviendraient vassaux de leurs compatriotes, devaient posséder les terres, aux conditions souscrites par les deux parties. Sa loi fut déclarée applicable à tous les émigrés espagnols, présents, passés, ou à venir ; et six exemplaires du décret impérial furent portés à Narbonne, Carcassonne, Roussillon, Ampurias, Barcelone et Girone (2). Le nom de ces villes désigne assez les contrées exclusivement occupées par les colons espagnols.

De cette manière la marche espagnole se remplit de propriétaires libres, formant un corps à part, fidèles aux coutumes et aux lois de leur nation (3) ; mais cependant soumis à

(1) « Qualiter.... a Sarracenorum potestate se subtrahentes, nostro domino libera et prompta voluntate se subdiderunt, ita ad omnium vestrum notitiam pervenire volumus, quod eosdem homines sub protectione et defensione nostra receptos in libertate conservare decrevimus. »

(2) « In marcha nostra juxta rationabilem ejusdem comitis ordinationem explorationes atque excubias, quod usitato vocabulo wactas dicunt, facere non negligant. »

(3) « Paratos faciant, et ad subvectionem eorum veredos donent. »

(4) Capitul. 6 : « Noverint tamen iidem Hispani, sibi licentiam a nobis esse concessam, ut se in vassaticum comitibus nostris more solito commendent. Et si beneficium aliquod quisquam eorum ab eo cui se commendavit, fuerit consecutus, sciat, se de illo tale obsequium seniori suo exhibere debere, quale nostrates homines de simili beneficio senioribus suis exhibere solent. »

(1) Ludovici Pii Præceptum I, pro Hispanis qui in regno Francorum manebant. Donné à Aix-la-Chapelle le 1er janvier 815, ap. Baluz., t. I, p. 549 sq.

(2) Ludovici Pii Præceptum II, pro Hispanis. Donné ibid. 10 fév. 816, ap. Baluz., t. I, p. 569 sq.

(3) On trouve encore le nom du tiufade dans l'acte de donation de Fredelaux, comte d'Urgel et de Cerdagne, en faveur du cloître de St-Saturnin de Tabernoles, de l'an 815 (publié par Villanueva, t. X, ap. 5) ; on y lit : « Quod si ego donator, aut ullusque homo, comes, vicecomes, vicarius, tiuphadus, potestas major vel minor, etc. » Et non-seulement le tiufade, mais même le gardinge reparaît encore dans une *Carta elecmosinaria* du comte Asnerius

l'autorité des comtés, pour la plupart, d'origine gothique, et conservant le droit de se faire les vassaux de qui bon leur semblait.

Jusqu'à la mort de Karl, son fils Ludwig, en sa qualité de roi d'Aquitaine, avait pu étendre une sollicitude toute particulière sur la marche espagnole; mais lorsque le grand empereur fut descendu au tombeau, le roi d'Aquitaine, appelé à d'autres destinées, alla s'asseoir sur le trône impérial, et laissa son ancien royaume à son second fils, Pépin (1).

(Archives de Lavar en Catalogne, publiées dans les Memorias de la real Academia de la Historia, t. IV; Mem. 3, p. 58), où on lit : « Comes atque præpositus, sive gardingus, atque tiuphadus, sive aliquis homo. » N'était-ce là qu'une pure forme conservée par le rédacteur de l'acte?

(1) Einh. Ann., p. 201; Vita Hludowici, c. 24.

Ce ne fut qu'après trois ans, et lorsque Ludwig fit à ses fils le partage de l'empire, que Pépin fut solennellement couronné roi d'Aquitaine (1). En cette qualité il reçut l'Aquitaine proprement dite, le pays des Gascons, la marche de Toulouse, le comté de Carcassonne en Septimanie, et en Bourgogne les comtés d'Autun, d'Avalon et de Nevers (2). La Septimanie, et par conséquent la marche espagnole, furent détachées du nouveau royaume, pour former un comté dont Barcelone devint la capitale. Conformément aux lois frankes le comte de Barcelone était en même temps duc de Septimanie, et il ne reconnaissait de maître que l'empereur et son fils aîné, Lothaire, qui dès lors partageait avec lui la dignité impériale.

(1) Vita Hludowici, c. 29; Einh., Ann. p. 204.

(2) Charta divisionis imperii, c. I (ap. Baluz., t. I, p. 573 sq.

CHAPITRE VII.

ROYAUME DES ASTURIES SOUS ALPHONSE-LE-CHASTE. — ÉTABLISSEMENT DE LA COUR A OVIÉDO.

Pendant que l'épée des Franks arrachait à l'islamisme la côte occidentale de la Péninsule, l'avènement d'Alphonse (Alonzo) II au trône des Asturies parut promettre à ce royaume un brillant avenir. Il était temps qu'un prince plein de jeunesse et d'énergie vînt saisir le sceptre pour empêcher l'esprit belliqueux des descendants de Pélage de s'endormir dans les loisirs d'une longue paix. Le nouveau prince ne laissa pas l'épée dormir dans le fourreau : il se porta bientôt à la rencontre des infidèles qui, sous la conduite de Mogaith, venaient d'entrer sur le territoire des Asturies. Les deux armées se rencontrèrent à Lutos, où environ sept mille musulmans tombèrent sous l'épée des chrétiens (1).

La victoire de Lutos ouvrit au prince des Asturies une nouvelle carrière de conquêtes. Il poussa jusqu'à l'embouchure du Tage et planta sa bannière sur les murs de Lisbonne. Les trésors de cette antique cité devinrent la proie de l'armée victorieuse ; et cette conquête parut si glorieuse à Alonzo, qu'il crut devoir envoyer un message exprès pour en porter la nouvelle au roi des Franks, Karl, son allié et son ami (1). Les ambassadeurs, Basiliscus et Froja, emmenèrent à Aix-la-Chapelle sept captifs arabes, avec autant de mulets et d'armures complètes; plus une tente d'une magnificence admirable (2). Ces présents furent bien reçus du souverain des Franks, et il s'établit une telle amitié entre les deux princes que depuis ce jour, ils ne cessèrent de correspondre par lettres et par ambassades (3).

---

(1) Sebast. Salm., 21 ; Chron. Abdeld., 58; mon. Sil., 28; Rod. Tol., IV, 8, nomme cet endroit Lucos. Cf. Risco, t. XXXVII, p. 135. C'est la même expédition que nous avons racontée plus haut d'après les sources arabes.

(1) Dès l'année 797, les Ann. Lauriss., p. 183, et le poeta Saxo, p. 253, font mention d'une ambassade d'Alphonse à Karl, et le poète, p. 254, dit des envoyés cités dans le texte:

Renovantes fœdus avitum
Semper amicitia reges quod junxerat ipsos.

(2) Ann. Lauriss., p. 184; Einh., p. 185 (le roi s'appelle ici Hadefonsus rex Gallæciæ et Asturiæ) ; Poeta Saxo, p. 254; Einh. Fuld., Ann., p. 351, 352; Ann. Xantens. (Pertz, t. II), p. 223; Vita Hludowici, c. 8. Aucun auteur espagnol ne parle de la prise de Lisbonne, si l'on en excepte les Ann. Complut. (Esp. sagr., t. XXIII), p. 300, et Toledanos (ibid., p. 382).

(3) Einh., Vita Karoli M., c. 16; la Chron. Ovet. (Ferreras, t. XVI), p. 65, dit même d'Alphonse: « Habuit sponsam, quam nunquam

Il est probable que ce penchant du roi pour les alliances étrangères finit par déplaire à son peuple ; ou du moins, le vieil esprit de rébellion se réveilla tout-à-coup. Alphonse fut précipité du trône, et confiné dans un cloître (1). Mais les nobles qui lui étaient demeurés fidèles le délivrèrent bientôt, et Theuda, leur chef, lui rendit la couronne (2).

Les guerres que l'émir El Hhakem eut à soutenir, tantôt contre ses rivaux, tantot contre les belliqueuses peuplades frankes, le forcèrent pendant long-temps de tenir ses forces éloignées des frontières de la Galice, et de conserver la paix avec le roi (3). Mais on ne pouvait compter sur la durée de cette paix qui paraissait le repos précurseur de l'orage. L'émir en personne entreprit mainte excursion sur les frontières des Asturies ; enfin Abdallah ben Malchi (4) reçut l'ordre d'aller ravager la Galice. Mais les chrétiens étaient prêts à recevoir la visite de l'infidèle. Abdallah périt dans la première bataille ; sa cavalerie en déroute se jeta pêle-mêle dans un fleuve ; la fuite fut inutile. Tout ce qui ne périt pas dans les flots succomba sous les flèches des chrétiens cachés dans les bois du rivage. Le vaillant Abdelkerim arrivait en hâte au secours des vaincus ; mais il demeura treize jours inactif en face des bataillons chrétiens ; et lorsqu'enfin il hasarda l'attaque, il ne revint pas du combat (1). Cependant de nouveaux essaims arabes accoururent avides de vengeance ; et les chrétiens se virent forcés d'abandonner Zamora (2) ; mais bien que le prince des Asturies ne fût pas toujours en état de garder les conquêtes qu'il faisait dans ses rapides expéditions au sein de la Péninsule, il conserva néanmoins toujours la possession des Asturies et de la Galice jusqu'au Minho, et ce ne fut qu'à grand'peine que les Sarrasins purent se maintenir dans le pays circonvoisin, éternel théâtre des dévastations du redoutable champion de la chrétienté. Le bonheur voulut aussi qu'au milieu des guerres qui désolaient la Péninsule musulmane, le parti le plus faible vînt faire appel à la magnanimité des chrétiens. Ainsi l'on vit Mahhmud, le rebelle de Mérida (3), venir chercher un refuge dans les états d'Alphonse. Reçu en ami, et gratifié de biens considérables sur les frontières de la Galice, il ne put renoncer à ses vieilles habitudes de révolte. Depuis son arrivée, les émigrations musulmanes se réitéraient chaque jour ; lorsque le Sarrasin crut voir autour de lui un assez grand nombre de ses frères, il paya l'hospitalité par la trahison et leva l'étendard de la révolte à Santa-Christina, près de Lugo. Il n'attendit pas long-temps sa récompense : Alonzo en personne vint attaquer la ville, et Mahhmud périt dans

---

vidit ; sororem Karoli regis. » (Luc. Tud., p. 76, emploie les mêmes mots.) Karl avait bien une fille de ce nom qu'il avait mariée à Engelbert ; mais il n'avait point de sœur. Les rapports fabuleux d'Alphonse avec Karl sont mentionnés pour la première fois par Rod. Tol., IV, 10.

(1) Monasterium Abelaniæ. Voyez Risco, t. XXXVII, p. 137 sq.

(2) Chron. Abdeld., 58 ; Rod. Tol., IV, 8.

(3) Conde, p. 245 (l'an de l'hég. 190, A. D. 806) : « Los christianos de los montes de Galicia concertaron treguas con los caudillos muslimes, que las otorgaron al rey que ellos tenian llamado Anfis. »

(4) Conde, p. 248. Dans les chroniques il s'appelle Melih.

(1) Conde, p. 248, d'après Isa ben Ahmed el Razi, place cette bataille en l'an de l'hégire 197 (A. D. 813) ; Ahm., f. 74 a., et Assem., p. 173, en l'an de l'hég. 200 (815, 816). Cf. Cardonne, p. 171. C'est probablement la même défaite des Arabes que racontent la Chron. Abdeld., 58 ; Seb. Salmant., 22, et Rod. Tol., IV, 12, et qui eut lieu, selon les deux premiers, près du village d'Anceo ; selon le dernier, près d'un lieu appelé Naharon, et sur les bords du fleuve Anceo.

(2) Conde, p. 249.

(3) Selon Conde, p. 269, cette révolte arriva en 827, et selon Cardonne, p. 175, Mahhmud se réfugia près d'Alphonse en 832. C'est par erreur que le mon. Sil., 30, place l'arrivée de Mahhmud en Galice dans la trentième année d'Alphonse (821).

la mêlée avec bon nombre de ses perfides compatriotes (1).

Le roi des Asturies ne se fit pas moins de renommée par la paix que par la guerre. L'état chancelant du royaume et l'esprit de turbulence de la noblesse exigeaient des lois fermes, et l'établissement d'institutions solides. Le roi mit donc tous ses soins à faire revivre la vieille constitution nationale (2). Les grands du palais furent rétablis; et voulant remédier aux nombreux inconvénients d'une cour errante, Alphonse lui donna pour siége la cité d'Oviédo (3), dont il chercha à faire une résidence digne des princes des Asturies. A côté des palais s'élevèrent des maisons de plaisance, des bâtiments et des bains publics, d'une architecture aussi brillante que solide (4). Mais la piété du prince s'occupa surtout d'embellir la capitale de nouvelles églises. Il choisit pour métropole l'église déjà dédiée par Fruela au divin Rédempteur avec ses douze autels en l'honneur des douze apôtres (5). Trente ans suffirent à peine pour cette magnifique construction. Au nord de la Métropole s'éleva l'église de la Sainte-Vierge avec deux autels consacrés à saint Étienne et à saint Julien; on construisit à l'ouest une chapelle destinée à recevoir les restes des princes des Asturies. Nous ne devons pas oublier l'admirable église de Saint-Tyrsus, et celle de Saint-Julien, aux autels de marbre, située à une stade du palais royal d'Oviédo (6).

(1) Chron. Abdeld. 58; Seb. Salm., 22; mon. Sil., 30; Rod. Tol., IV, 12. V. les actes d'Alphonse II en faveur de l'église de Lugo, de l'an 832 (in Esp. sagr., t. XL, appendice XV).

(2) « Omnem Gothorum ordinem, sicuti Toleto fuerat, tam in ecclesia quam palatio in Oveto cuncta statuit. » Chron. Abdeld., 58.

(3) Seb. Salmant., 21 : « Iste prius solium regni Oveti firmavit. »

(4) Sebast. Salmant., 21.

(5) Acte de fondation d'Alphonse II, du 16 novembre 812 (in Esp. sagr., t. XXXVII, app. VII), et acte confirmatif, app. VIII.

(6) Chron. Abdeld., 58; Seb. Salmant., 21; mon. Sil., 28. Cf. Moralès, L. XIII, c. 38—39.

A cette cité si riche en saints édifices, il ne manquait plus qu'un évêque, qui vînt siéger dans ses murs, et qui se fit le pasteur de l'église orpheline. Après avoir assuré aux temples des dotations considérables, le roi nomma Adulfus à l'évêché d'Oviédo (1).

Alphonse croyant devoir sa victoire, sur le rebelle Mahhmud, à l'intercession de la Sainte Vierge de Lugo, dota richement cet antique évêché et aggrandit ses domaines en lui assignant les diocèses de Braga et d'Orense, jusqu'à ce que des temps meilleurs permissent le rétablissement de ces deux antiques églises, toutes deux entièrement ruinées dans le cours de la guerre (2).

C'est sous ce prince, comme nous l'avons vu, qu'eut lieu la découverte miraculeuse du tombeau de saint Jacques, et que l'on bâtit une église en son honneur.

Si la haute vénération d'Alphonse pour les saints, dont nous voyons ici un exemple; si sa pieuse sollicitude pour le bien de l'Église, ont dû faire de lui le favori du clergé, la pureté de sa vie et le célibat dans lequel il passa ses jours, lui ont valu le surnom de *Chaste*, alors fort en honneur (3). Après avoir

(1) L'année de la fondation de l'évêché est incertaine; cependant Adulfus signe comme évêque d'Oviédo les actes de 812 cités dans la note 5. On lit dans la charte d'Alphonse II en faveur de l'église de Lugo (Esp. sagr., t. XL, p. 372) : « Et ipsam sedem Ovetensem fecimus eam, et confirmamus pro sede Britoniensi, quæ ab Ismaëlitis est destructa. » Plus tard, Alphonse II attribua plusieurs paroisses de l'église de Lugo à celle d'Oviédo, et en donna d'autres en retour à la première. Mais l'opinion qu'Oviédo fut alors élevée au rang de métropole, doit être rejetée; elle repose principalement sur le prétendu conc. Ovet. (Esp. sagr., t. XXXVII, app. I). V. Noguera, notes sur Mariana, t. III, p. 448 sq.

(2) Actes d'Alphonse II de 832 (in Esp. sagr., t. XL; Ap. XV, confirmé en 841, ibid.; Ap., XVI, XVII). Noguera semble révoquer en doute l'authenticité de cet acte; mais en 897 et 899, et plusieurs fois ensuite, il a été expressément confirmé par Alphonse III et ses successeurs.

(3) Toutes les chroniques louent la chasteté

occupé pendant plus d'un demi-siècle le trône des Asturies, il alla rejoindre ses pères (1). L'église de Notre-Dame-d'Oviédo reçut ses dépouilles mortelles.

de ses mœurs, et on l'honore à Oviédo comme un saint.

(1) Sebast. Salm., 22, place sa mort dans l'Era 880; le mon. Sil., avec plus d'exactitude, dans l'Era 881, comme l'a prouvé Risco, l. c., p. 150. On trouve dans le calendrier de l'église d'Oviédo, écrit vers la fin du XIII[e] siècle: « Die XIII. kal. aprilis. Eo die obiit Adephonsus rex castus Era DCCCLXXX. » Par conséquent le 20 mars 842.

CHAPITRE VIII.

ABDERRAHHMAN II. — ROIS CONTEMPORAINS DES ASTURIES. — COMTES FRANKS DE BARCELONE.

(822 — 852.)

Pendant les dernières années d'El Hhakem, son fils aîné Abderrahhman s'était déjà signalé par ses talents administratifs et guerriers. Gouverneur de la province de Saragosse, il avait guerroyé tantôt contre les Asturiens, tantôt contre les Franks, presque toujours avec avantage, mais sans avoir jamais remporté une victoire décisive. Aussi les ambassadeurs envoyés par l'empereur Ludwig, pour traiter de la paix, furent-ils favorablement reçus; mais on ne put arriver à une conclusion, parce que la flotte d'El Hhakem ravagea les côtes d'Italie, et brûla même une grande partie de la flotte franke, dont elle amena les huit vaisseaux restants dans les ports d'Espagne (1).

En 819, les Sarrasins désespérant de reprendre Barcelone par force, avaient noué des intelligences avec le gouverneur de la place, le comte Bera, si l'on peut toutefois ajouter foi au soupçon sans preuves de l'empereur Ludwig. Le Barcelonien Sanila accusa Bera de trahison, et comme on ne pouvait apporter aucune preuve de son crime, il fallut recourir au jugement de Dieu. Bera fut vaincu par son adversaire Sanila dans un duel à cheval, et par conséquent déclaré coupable (1). La peine de mort fut commuée, pour lui, en un exil à Rouen, et le comte Bernhard fut chargé de gouverner en même temps la Septimanie et la marche espagnole. L'année suivante, celui-ci signala son zèle par des incursions fréquentes sur le territoire mahométan, et s'avança jusqu'à Lerida, pendant que Lother, fils de Ludwig, à qui l'on avait cédé la souveraineté de la marche espagnole (2) depuis 817, faisait de grands préparatifs pour une nouvelle campagne dans la Péninsule.

La dernière année de sa vie, El Hhakem avait complètement abandonné à son fils Abderrahhman la direction de la guerre et s'occupait même en commun avec lui des affaires générales de l'état, de sorte que le changement de règne ne causa aucun ébranlement. L'empire Ommaijade s'étendait alors

(1) Conde, II, c. 36 et 37; Einh., Ann., ad ann. 280.

(1) Ermold. Nigell., Astron. Eginhard., Ann. Fuld., ad ann. 819 et 820.

(2) Elle comprenait Barcelone, Girone, Bezalû, Ampurias, Lampourdan, et était réunie à la Septimanie. Voy. Histoire de Languedoc, t. I, note LXXXVII, n. 14; Marcæ Marca Hispan., L. III, c. 22 et 26, p. 322.

au nord depuis l'embouchure du Duéro jusqu'à Calahorra; tout le pays au-delà de ce fleuve, à l'exception de quelques langues de terre situées entre le Sègre et l'Aragon, était soumis aux Franks, ou aux Navarrais et aux Basques indépendants. Abderrahhman ne régnait donc que sur les deux tiers de la Péninsule; il arrivait à l'empire dans toute la force de l'âge, à trente-un ans (1); les victoires qu'il avait remportées sur les Franks et sur les chrétiens espagnols lui avaient acquis le surnom de El Mudhaffer (heureux vainqueur), et comme il était le second souverain Ommaijade, du nom d'Abderrahhman, on lui donna aussi le surnom d'El Ausat (*medius*) pour le distinguer du premier et du troisième Abderrahhman (2). Ce prince guerrier, versé dans les sciences et les arts de son temps, ne déploya pas moins de valeur et d'énergie dans les guerres contre les ennemis extérieurs et la répression des révoltes intérieures, que de sagesse et d'habileté dans les institutions et les réglemens qu'il établit pour le bonheur de ses états. Il se montra sévère observateur des lois du Koran, s'attira par là l'amour des musulmans, et étendit l'empire de l'islamisme en persécutant les chrétiens qui habitaient ses états, et en faisant continuellement la guerre aux Franks et aux Asturiens.

Comme ses deux prédécesseurs Hescham et El Hhakem, il fut appelé aux armes au commencement de son règne par Abdallah, fils d'Abderrahhman Ier, que la vieillesse n'avait pas rendu plus sage. Ce prince vivait depuis long-temps retiré à Tanger en Afrique, et recevait chaque année des sommes considérables d'El Hhakem pour son entretien. Mais aussitôt qu'il apprit sa mort, il songea pour la troisième fois à faire valoir ses prétentions à la couronne; il rassembla quelques troupes en Afrique et s'embarqua pour le pays d'Andalos à l'âge de soixante-dix ans. Espérant être appuyé par ses deux fils Esbaah et Hakem, qui étaient gouverneurs de villes espagnoles, il marcha contre Cordoue et se fit proclamer émir d'Espagne.

Avant qu'Abdallah eut eu le temps d'attirer à lui les partisans qu'il pouvait avoir en Espagne, Abderrahhman, que ses fréquentes expéditions avaient rendu habile à la guerre, marcha contre lui avec sa cavalerie, le battit dans plusieurs rencontres, et le repoussa dans la province de Murcie, et de là à Valence, qui était en tout temps restée fidèle à Abdallah. Cette ville lui ouvrit ses portes et fut aussitôt assiégée par Abderrahhman. Abdallah résolut d'abord de défendre cette place; mais un peu plus de réflexion lui fit comprendre sa situation désespérée et l'inutilité de ses efforts pour lutter contre la puissance de son rival; il se soumit donc et par l'interposition de ses fils, qui n'avaient pris aucune part à la révolte, il obtint sa grâce. Dans l'entrevue qui suivit, on dit qu'Abderrahhman fut saisi de respect à la vue de la longue barbe blanche et du port majestueux de son grand-oncle. Non-seulement il lui pardonna, mais il lui accorda la province de Tadmir comme propriété pour sa vie durant, et les Africains, qu'il avait amenés avec lui, eurent la liberté de s'établir dans le pays, ou de retourner chez eux. Des larmes de reconnaissance de la part de ses parents, et les applaudissements du peuple récompensèrent la magnanimité du vainqueur. Mais Abdallah ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité, il mourut au bout de deux ans (823) (1). Suivant une

(1) Cardonne et Rod. Tol. lui donnent quarante-un ans lors de son avénement; mais c'est à tort. Un document prouve qu'il n'avait que quatorze ans en 806.

(2) Murphy, p. 93.

(1) Conde, II, c. 38, et Casiri, II, p. 33: « Heschami mortis perlata fama ad Solimanum et Abdallam, hi trajecto mari ingenti classe, Alhakem jam regem affligere statuerunt : cui bello indicto, in pugna quæ triduo durasse fertur, Solimanus interfectus est: Abdalla vero, arrepta fuga, cum Africanis copiis, Valentiam secessit. Is, mortuo interim Alhakemo, et ad regium solium Abdelrahmano ejus filio evecto, novis ex Africa arcessitis copiis, in bellum incubuit. At Abderrahhmo, inita cum eo pace,

autre autorité plus vraisemblable (1), Abdallah mourut en peu de jours, pendant le siége de Valence, et sa mort termina la guerre; Abderrahhman laissa ses immenses possessions comme héritage à ses fils, et les nombreux parents et les femmes du défunt furent mises en possession de l'argent, conformément au testament qu'Abdallah avait laissé. Depuis ce temps, il fut établi comme loi chez les musulmans, que les fils hériteraient des biens du père, et que les femmes obtiendraient une somme nécessaire à leur entretien, leur douaire et les créances à recouvrer que pouvait laisser le défunt. Il fut aussi décidé que tout musulman pourrait dans son testament diposer du tiers de sa fortune en faveur d'étrangers et de parents éloignés (2).

Bien que les renseignements que Conde a publiés sur les événemens qui se passèrent en Espagne du temps des Ommijades, soient les plus étendus, il ne faut pas toujours leur accorder une confiance absolue. Non-seulement la plupart des documents arabes, mais encore le petit nombre de documents chrétiens, qui nous sont parvenus, s'accordent à dire qu'Abderrahhman ne reprit Barcelone pour quelque temps que vers la fin de son règne, et bien que Cardonne et Conde soient d'accord pour placer cet événement en 822 ou 823, les circonstances qui s'y rattachent le plus intimement montrent, ainsi qu'on le verra plus bas, combien cette opinion est erronée. Nous savons par les annales frankes, qu'à cette époque Barcelone était encore occupée par le comte Bernhard, et même que les Franks empiétaient chaque jour sur le territoire mahométan, sans cependant faire des conquêtes considérables (1).

824. — Abderrahhman, qui voyait avec inquiétude ces empiètements, résolut d'appeler les musulmans à la guerre sacrée et de diriger vers le nord deux grandes armées. Il plaça l'une sous le commandement d'Obeidallah, fils de son grand-oncle Abdallah, et l'envoya contre Alphonse-le-Chaste qui fut repoussé dans différentes rencontres (2); l'autre, sous les ordres de plusieurs walis, dut marcher contre les Franks, qui avaient franchi les défilés des Pyrénées et s'étaient avancés par la Navarre jusqu'à Pampelune. Les Basques et les Navarrais, qui combattaient pour leur liberté et détestaient encore plus les Franks que les Sarrasins, se joignirent volontiers à ces derniers, et firent cause commune avec eux. Lorsque les Franks voulurent retourner chez eux, ces troupes confédérées réussirent à les surprendre dans la vallée de Roncevaux, que les Arabes nomment Schezar, et leur firent éprouver une défaite qui ne fut pas moins sanglante, que celle qu'avait essuyée l'arrière-garde de Charlemagne sous Rolland (Hruodland); les deux généraux de l'armée franke, Eblus et Asinarius (Asnar), furent faits prisonniers; le premier fut envoyé à Cordoue, l'autre remis en liberté par les amis ou les parents qu'il avait dans les troupes navarraises (3).

urbem Tadmir ei tributariam fecit, ibique tandem fato functus est, anno heg. 208.

(1) Cardonne, p. 173. Rod. Tol. s'éloigne surtout du récit de Conde: « Abdalla, qui Valentiæ morabatur, ut olim fecerat, rebellavit, sed Abderrahhman continuo exercitum congregavit. Abdalla vero fugam iniit, veritus expectare et post fugam, paucis diebus interpositis, expiravit. »

(2) Conde, II, c. 39; Rod. Tol., Hist. Arab., c. 26.

(1) Astron. et Eginhard., ad ann. 822.: « Comites Marcæ Hispanicæ trans Sicorim fluvium in Hispania profecti, vastatis agris et incensis compluribus villis, et capta non modica præda, reversi sunt.

(2) Conde, II, c. 40; Cardonne, p. 274; Murphy, p. 91, donne une relation différente: « In the year 208 (824) Abdurrahhman dispatched under the command of his minister, Abdulkarim against Ilia and the castles; in which expedition the country was much wasted and the fortress were subdued; so that several of them made peace on condition of paying tribute and releasing the captive moslems. »

(3) Einh., Ann., ad ann. 824: « Eblus et Asinarius comites cum copiis Vasconum ad Pampilonam missi, cum peracto jam sibi injuncto ne-

Mais ce qui aggrava encore considérablement la position des Franks dans la marche espagnole, ce furent les divisions des comtes des frontières (makgraves) et leur esprit de rébellion. Un certain Aizon donna le signal, s'empara de la ville d'Ausone (Vich), et se mit sous la protection d'Abderrahhman. Le fils de l'ancien gouverneur Bera et plusieurs autres comtes suivirent son exemple, poussés en partie par l'espoir du gain, en partie par la crainte de ses forces supérieures. Aussitôt une nombreuse armée de Sarrasins passa l'Ebre, pour profiter de la confusion qui régnait dans le pays, et tenter des conquêtes de concert avec les Franks rebelles. Une armée franke, sous les ordres de Pépin, roi d'Aquitaine, reçut de l'empereur Ludwig l'ordre de passer sur-le-champ en Espagne; mais pendant la marche les chefs de cette armée se soulevèrent contre le comte Bernhard. Avant qu'ils fussent arrivés, les Sarrasins avaient pillé et ravagé les environs de Barcelone; mais n'ayant pu prendre les forteresses, ceux-ci, à l'approche de Pépin, se retirèrent à Saragosse (827) (1). On redoutait, pour l'année suivante, de voir naître de plus grands troubles encore dans la marche espagnole. Lothaire, fils aîné de Louis, reçut donc ordre de se rendre en Espagne à la tête d'une armée; mais comme on apprit qu'Abderrahhman ne faisait aucun préparatif pour une expédition contre les Franks, Lothaire revint à Aix-la-Chapelle (2).

Le motif qui empêchait les Sarrasins d'attaquer les Franks était une révolte terrible, qui venait d'éclater à Mérida (3); mais les Franks ne surent point mettre à profit ce moment favorable, parce qu'ils étaient déjà occupés des querelles scandaleuses qui divisèrent si malheureusement l'empereur Louis et ses fils.

La révolte de Mérida avait été occasionnée par l'énormité des impôts et la rigueur avec laquelle ils étaient perçus. On était tenu de donner au prince le cinquième des revenus de la terre, des produits de l'industrie et du commerce, des mines et des trésors qui en sortaient, afin que le prince pût pourvoir aux frais de la guerre, à la solde des fonctionnaires, à la construction des édifices publics et des routes, etc. (4)

Les habitants de Mérida, ne pouvant supporter des charges aussi lourdes, commencèrent par éclater en plaintes. Mohhammed ben Abdelschebir, qui était gouverneur de Mérida lors de la rébellion d'Abdallah, et qui s'était réfugié en Galice auprès du roi Alphonse après la malheureuse issue de la rébellion, profita de ce moment de mécontentement pour rentrer dans la ville. Non-seulement il y fut bien reçu, mais on lui donna à lui et à ceux de ses partisans qui l'avaient accompagné, des habitations et des propriétés.

---

gotio reverterentur, in ipso Pirinæi jugo perfidia montanorum in insidias deducti ac circumventi, capti sunt, et copiæ, quas secum habuêre, pene usque ad internecionem deletæ; et Eblus quidem Cordubam missus, Asinarius vero misericordia eorum, qui eum ceperant, quasi qui consanguineus eorum esset, domum redire permissus est.» Astronomus dit aussi la même chose. Conde, II, c. 40, s'accorde presque en tout avec ce récit: «Los walies de la frontera vencieron (los christianos de Afrank) con cruel matanza en los angostos valles de los montes de Albortat y en la batalla de Bort Xezar, que est la puerta de tierra de Pamplona, desbarataron a los de Afranc y cautivaron sus caudillos, que vinieron con muchos despojos à Córdoba.» On a souvent confondu cette seconde défaite des Franks dans la vallée de Roncevaux avec la première. On a aussi pensé quelquefois qu'il avait été question de Charlemagne dans cette seconde défaite; c'est une erreur grossière, puisque Karl était mort depuis plus de dix ans. Cette erreur en a causé d'autres; on a cru, par exemple, que Charlemagne avait été deux fois en Espagne, tandis qu'il ne s'y est rendu en personne qu'en l'année 778.

(1) Egin., Ann., ad an. 826 et 827; Astronom., Annal. Bertin., ad an. 826 et 827.

(2) Eginhard., ad ann. 828.

(3) Conde, II, c. 41.

(4) Conde, II, c. 41; note du même sur Edris, p. 78.

Depuis lors il s'efforçait constamment d'exciter les habitants contre le gouvernement au moyen des nombreux amis qui lui étaient restés. La révolte éclata enfin avec une grande fureur contre le wali et les vizirs. Mohhammed se montra lui-même dans la ville, distribua des armes, des habillements et de l'argent parmi le peuple, et fortifia de jour en jour son pouvoir. Les troupes des provinces de Tolède et d'Abgarbe, qui étaient destinées à combattre les Franks, reçurent l'ordre de s'avancer à marches forcées sur Mérida, sous les ordres d'Abdelruf et de Muhamad ben Abdelsalem, et d'y rétablir la tranquillité. La tâche était d'autant plus difficile que 40,000 rebelles armés remplissaient les rues de la ville. Mais leur licence effrénée et leur passion pour le pillage, qui n'épargnaient ni amis, ni ennemis, engagèrent enfin les bourgeois à lier des communications avec les assiégeants, qui pendant ce temps avaient détruit et ravagé toutes les maisons et les jardins situés en avant de la ville. Comme on menaçait de ne punir que les révoltés pris les armes à la main, les bourgeois paisibles de Mérida s'entendirent entre eux et convinrent d'ouvrir les portes aux assiégeants pendant la nuit. Le lendemain matin, les rebelles se virent en la puissance de leurs ennemis; ceux qui ne purent échapper par la fuite, furent massacrés. Les principaux moteurs parvinrent néanmoins à se sauver, entre autres Mohhammed, qui se rendit de nouveau en Galice. La soumission de Mérida eut lieu en l'an 828.

Abderrahhman n'eut pas le temps de jouir du bonheur de voir la tranquillité rétablie dans ses états; car à peine Mérida était-elle rendue, qu'il reçut la nouvelle, qu'une insurrection encore plus dangereuse venait d'éclater à Tolède; celle-ci avait été fomentée en partie par les chrétiens et les juifs qui étaient fort nombreux dans la ville, en partie par les musulmans, qui sous le règne d'El Hhakem avaient été attirés et enfermés pour la vie dans la forteresse de la manière la plus perfide. Hescham el Atiki, jeune homme fort riche de Tolède, sut, par d'abondantes distributions d'argent, gagner non-seulement la masse du peuple, mais encore les Africains, qu'Abderrahhman avait placés dans la forteresse comme garnison, dans la persuasion que c'étaient les troupes les plus inflexibles et les plus hostiles aux intérêts des habitants. Un petit incident, qui survint pendant l'absence du wali Aben Mafot, suffit pour décider le soulèvement du peuple : la garnison, qui était gagnée, feignit une terreur panique, prit la fuite et la forteresse tomba au pouvoir des rebelles; ceux qui résistèrent furent passés par les armes. Abderrahhman se hâta d'envoyer contre Tolède son fils Ommaijah à la tête de troupes nombreuses; il fit même partir une partie de sa garde. Malgré cette merveilleuse promptitude, il n'atteignit point son but. Hescham, chef des Tolédans, marcha contre l'armée d'Ommaijah et le défit dans plusieurs rencontres.

Abdelruf, gouverneur de Mérida, reçut ordre de s'avancer sur Tolède. Enfin, la troisième année après la révolte (838), les rebelles attirés dans une ambuscade devant la ville, furent taillés en pièces par Ommaijah et essuyèrent une défaite complète. Peu de temps après, Abdelruf leur en fit éprouver une seconde non moins fatale; toutefois la ville ne fut pas encore prise, et les rebelles ne se découragèrent pas. Une diversion favorable vint même à leur secours. Depuis le départ d'Abdelruf, Mérida s'était révoltée pour la seconde fois, parce que le rebelle Mohhammed était revenu de la Galice avec une foule de compagnons, et peut-être de chrétiens, et s'était présenté devant la ville faiblement gardée. Le danger était alors si grand et si menaçant, qu'Abderrahhman se mit lui-même en campagne : il rassembla autour de lui toutes les troupes de la province de Cordoue, et s'avança contre Mérida à la tête de 40,000 hommes. Déjà tous les préparatifs étaient faits pour donner un assaut, les remparts et les tours étaient minés, et l'on allait commencer les opérations, lorsque les habitants se laissèrent gagner par la promesse qu'on leur fit de leur pardonner,

s'ils livraient les principaux rebelles. Les chefs les plus coupables eurent encore le temps de s'enfuir de la ville, avant que les portes fussent ouvertes à l'émir; et la douceur et la clémence qu'il montra lui gagnérent promptement l'affection du peuple de Mérida jusque là si indocile.

Pendant ce temps, le siége de Tolède était poursuivi par Ommaijah et Abdelruf (1); il y avait déjà huit ans qu'il durait (de 829 à 837). — Les assiégés se défendaient avec la plus grande valeur: Abderrahhman fut même une fois forcé de lever le siége, après avoir éprouvé de grandes pertes dans une sortie des assiégés. Enfin la famine triompha de leur opiniâtreté; la ville se rendit; le rebelle Hescham fut exécuté sur-le-champ; les habitants obtinrent leur pardon, si nous en croyons les récits des Arabes; mais on éleva une nouvelle citadelle au centre de la ville, et l'on y mit une nombreuse garnison pour tenir en échec une population toujours disposée à la révolte (837) (2).

Les Franks commirent une grande faute politique en ne profitant pas de ces dissensions intérieures pour envahir le territoire des Sarrasins, et cette faute ne fut pas un des effets les moins funestes des guerres de l'empereur Louis avec ses fils. Il est vrai, qu'au commencement de l'insurrection de Mérida, l'empereur tâcha, en écrivant aux habitants (3), de leur faire espérer du secours des Franks; mais cette promesse resta sans effet, parce que Bernhard, qui était devenu grand chambellan, était détesté des fils de Ludwig, qui s'efforçaient d'empêcher tout ce qui pouvait concourir à augmenter l'étendue et l'importance de la marche espagnole.

(1) Conde, II, c. 43; Cardonne, 835 et 836.

(2) Conde, II, c. 41, 43, et Cardonne, p. 175 sq.

(3) Eginhardi Ludovici imperatoris Epistol. XXIX, ap. Bouquet, t. VI, p. 379; Florez, Esp. sagr., t. XIII, p. 416. Le même, l. c., p. 254, a prouvé que dom Bouquet s'était grandement trompé en corrigeant le nom *Emeritanos* pour en faire Cæsar-Augustanos. Il n'y eut à cette époque aucune révolte à Saragosse.

Alphonse, roi des Asturies et de la Galice, paraît au contraire avoir fait passer de nombreux secours aux révoltés, et après la malheureuse issue de l'insurrection, non seulement il reçut les fugitifs dans ses états, mais il accorda des terres sur les frontières de la Galice à Mohhammed (les chrétiens l'appellent Mahmuth), ancien gouverneur de Mérida, et à sa suite. Un si grand nombre de musulmans mécontents se rassembla dans cet endroit, qu'ils furent bientôt en état de rentrer et de reprendre la ville, comme nous l'avons vu plus haut. Après une seconde soumission, les rebelles se refugièrent de nouveau dans la Galice. On ne saurait croire qu'Abderrahhman ait formé des intelligences avec eux (1), pour soumettre les chrétiens de ce pays; il est beaucoup plus vraisemblable que Mahmuth, pour se créer un royaume indépendant dans la Galice, montra bientôt des dispositions hostiles contre Alphonse, s'empara du fort Christina près de Lugo et fit des incursions de tous côtés à la tête de ses nombreuses troupes. Alphonse ne fut pas plutôt informé de l'ingratitude de Mahmuth, qu'il avait soustrait à la vengeance d'Abderrahhman en l'admettant dans ses états, qu'il se hâta de rassembler une armée, attaqua les rebelles par derrière et les entoura de tous côtés. Les retranchements de Mahmuth furent emportés, et lui-même se donna la mort de désespoir. Quinze mille musulmans, parmi lesquels on comptait nombre de femmes et d'enfants, périrent dans cette occasion; un butin immense tomba entre les mains des chrétiens (835) (2).

(1) C'est ce que prétend Ferreras, ad ann. 829.

(2) Les auteurs arabes n'en disent rien par des raisons faciles à comprendre. Sebast. Salmant., p. 486; Chron. Abdeld., p. 452; mon. Sil., 287; Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. IV, c. 12; Luc. Tud., 76, sont ici les principales autorités. Suivant eux, Mahmuth serait venu en Galice dans la trentième année du règne d'Alphonse, et ne se serait déclaré en hostilité contre lui que dans la septième année de son séjour. On reconnaîtra aisément que ces indi-

Après qu'il eut étouffé toutes les rébellions dans l'intérieur du pays (837), Abderrahhman se prépara à la guerre sainte contre les chrétiens. Il éloignait ainsi de ses états tous les esprits remuants et leur ôtait toute idée de révolte intérieure, en les occupant de guerres contre l'ennemi du dehors. L'année suivante (838), deux grandes armées se mirent en mouvement; l'une, dont nous raconterons plus bas les exploits, s'avança contre les Franks; l'autre vers la Galice, pour attaquer le vieux roi Alphonse. Obeidallah (c'est le nom que les auteurs arabes donnent au chef de cette armée) lutta pendant deux ans contre les chrétiens avec des succès variés, sans faire aucune conquête importante. Les campagnes, qui étaient le théâtre de la guerre, furent ravagées et les villages pillés et détruits; puis l'armée mahométane rentra dans ses foyers (1).

Il est très-vraisemblable, que le vieux roi des Asturies, Alphonse-le-Chaste ne se mit pas lui-même en campagne; mais qu'il confia la conduite de la guerre, ainsi que la haute direction des affaires d'état, à son cousin Ramiro, fils du roi Bermude-le-Diacre (2). Comme Alphonse n'avait ni enfants, ni frères, et qu'il faut regarder comme des fables tout ce qu'on raconte sur sa sœur dona Ximene et le fils de celle-ci, le héros Bernardo del Carpio (1), il n'y avait personne, qui pût, en vertu de ses droits de naissance, trouver à redire à cette disposition; mais plusieurs grands du royaume semblent cependant avoir vu de fort mauvais œil, qu'on ne soumît pas à leur arbitre la question de la succession; ce mécontentement se manifesta surtout lorsqu'Alphonse mourut à Oviédo dans la cinquante-unième année de son règne, et dans la soixante-dixième de son âge (20 mars 842) (2).

---

cations ne sont pas exactes, si l'on compare les temps où les documents arabes placent la révolte de Mérida.

(1) Conde, II, c. 44; Cardonne, p. 180; Murphy, p. 91.

(2) Voyez à l'Appendice B la table généalogique. Mondejar, Advert., 147—150, p. 162—166, est évidemment dans l'erreur quand il dit que Ramiro Ier n'était pas fils du roi Bermudes, mais petit-fils de Froila, à qui il donne deux fils, d'après l'arbre généalogique suivant :

FRUELA Ier

El rey don ALONZO EL CASTO — El infante don FRUELA
⋮
El principe don BERMUDO
⋮
El rey don RAMIRO.

Si Mondejar s'appuie pour cela sur la Chronicon Iriense : « Cui (Adephonso) in regno successit Ranemirus filius Veremundi principis nepos suus, filius fratris sui Froilæ, » la Chronicon Sebastiani dit précisément le contraire.

(1) Le nom de Bernard del Carpio n'est pas mentionné une seule fois avant Rod. Tol. et Lud. Tud., auteurs de la plupart des récits fabuleux qui se présentent dans l'histoire d'Espagne, et que Mariana admet sans hésitation. Toute l'histoire de ce héros imaginaire doit évidemment son origine aux nombreux romans qui ont été plus tard composés, du temps d'Alphonse-le-Chaste et de Karl-le-Grand. Suivant leurs auteurs, la sœur d'Alphonse, dona Ximène épousa un comte de la cour, nommé Sancho, à l'insu du roi; mais la naissance de Bernardo trahit le secret, et le roi, irrité au plus haut degré contre sa sœur et le comte, fit crever les yeux à celui-ci, le renferma dans un château de la forteresse de Luna, et confina Ximène dans un cloître pour y pleurer sa faute et la perte de sa liberté. Quant à Bernardo, il fut élevé par Alphonse comme son fils, instruit dans tous les exercices de l'écuyer, et devint, avec le temps, la fleur de la chevalerie espagnole. De concert avec Marsil, roi de Saragosse (le gouverneur Abdelmelek ben Omar), il battit l'armée de Karl-le-Grand dans la vallée de Roncevaux, et fit d'innombrables exploits. Depping a réuni (dans ses romans espagnols) plusieurs romans sur Bernardo del Carpio.

(2) Il y a peu de règnes sur le commencement et la fin desquels les historiens espagnols soient aussi peu d'accord que celui d'Alphonse II, bien que tous les documents le fassent durer cinquante-un ou cinquante-deux ans. Mariana place

Les guerres continuelles qu'il fallait soutenir avec les mahométans, et dans lesquelles les mêmes comtes commandaient pendant plusieurs années des corps d'armée particuliers, élevèrent peu à peu ceux-ci à une sorte d'indépendance, et souvent ils concluaient avec les Sarrasins, sans le consentement ou l'avis du roi, des traités qu'ils trouvaient avantageux pour eux. Ramiro se trouvait précisément alors dans la province qu'on appelait Bardulie (1), et qui prit plus tard le nom de Castille à cause de ses nombreux châteaux forts, soit pour protéger les frontières contre les invasions des Sarrasins, soit, comme le disent les chroniqueurs espagnols, pour y épouser Urraca, fille d'un comte du pays, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort d'Alphonse, et apprit en même temps que Nepotianus, un des seigneurs les plus puissants de la cour (il était *comes palatii*) s'était emparé du gouvernement à Oviédo. Aussitôt Ramiro se fit reconnaître par les autres provinces du royaume, accourut en Galice et rassembla une armée considérable près de Lugo; de là il s'avança vers les Asturies, et rencontra près du fleuve Narceas Nepotianus qui avait également réuni autour de lui de nombreuses troupes, tant infanterie que cavalerie. Dès le commencement de la bataille, la victoire se déclara pour Ramiro, parce que les troupes de Nepotien l'abandonnèrent, et que celui-ci prit la fuite en grande hâte. Il fut bientôt atteint, on lui créva les yeux et on le renferma pour le reste de sa vie dans un cloître.

sa mort en 845, ce qui est évidemment une erreur; ceux qui la placent en 826 ne se trompent pas moins, comme les documents arabes mêmes le démontrent. La Chron. Iriens. semble avoir placé son avénement et sa mort une année trop tôt; mais, du reste, elle donne des dates assez exactes: « Positus est in regno D. Adefonsus XVIII. kal. octobr. Era 828 et regnavit ann. LII. men. V. dies XVIII......n Era 879. Obiit D. Adefonsus rex in Obeto VIII. kal. mart. » La date du calendrier ecclésiastique d'Oviédo me paraît plus exacte: « Die XIII. kal. aprilis (20 mars). Eo die obiit Adefonsus rex castus Era 880 (842). »

(1) Cf. là-dessus Mondejar, advert. 154—156.

Malgré le mauvais succès de cette insurrection, d'autres comtes conspirèrent encore quelques années après contre le gouvernement du roi: ce fut d'abord Alvitus, ou comme d'autres l'appellent, Aldoroitus (845), qui eut aussi les yeux crevés après la découverte du complot, et plus tard (848), le comte Piniolus, qui fut exécuté avec ses sept fils, ses complices, conformément aux prescriptions de la loi contre le crime de haute trahison (1). Si l'on compare les châtiments des rebelles dans les Asturies avec ceux qu'ils subissaient dans les états arabes, le gouvernement musulman, qui faisait souvent grâce aux rebelles, paraîtra le plus doux et le moins cruel; mais il ne faut pas oublier que les émirs étaient souvent forcés à ces actes de douceur par les circonstances; ce n'était pas, comme dans les Asturies, quelques grands seigneurs qui prenaient les armes, mais des populations entières, et principalement la masse du peuple; il en résultait qu'on était dans la nécessité de faire exécuter des milliers d'individus, ou d'accorder une amnistie générale.

La paix qui régna d'abord entre Ramiro et Abderrahhman ne fut pas pour les Espagnols un temps de repos. Un ennemi nouveau, inattendu, plus terrible que tous ceux qu'eût jamais connus le pays, apparut tout-à-coup sur les côtes de la Galice. Les Normands, peuple sauvage et audacieux, qui semblait avoir fixé son séjour sur la mer, et qui ravageait depuis nombre d'années les côtes des royaumes de la Gaule et de la Bretagne, débarquèrent pour la première fois en 843 sur les rivages espagnols (2). Le

(1) Sebast. Salm., p. 486; Chron. Abdeld., p. 452; mon. Sil., 289; Luc. Tud., lib. IV, p. 76; Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. IV, c. 13.

(2) Sebast. Salm. et Chron. Abdeld. Normanni primi in Asturias venerunt. Plusieurs auteurs donnent la date de 841; mais, selon Conde et mon. Sil., ce fut en 843.

Scandinave Vikingur, leur chef, à la tête de soixante-dix voiles, vint s'abattre sur ce riche pays comme sur une proie qui n'avait pas encore été touchée. Dans leur cruauté barbare, ils n'épargnaient rien; hommes, femmes, enfants, vieillards, animaux mêmes, ils massacraient tout par pur plaisir de tuer; ils pillaient les villes, les demeures des particuliers, les églises; brûlaient ce qu'ils ne pouvaient emporter, et détruisaient maisons, vignes et jardins. Enfin, d'après le portrait que nous en font les chroniqueurs, ils semblaient des démons plutôt que des hommes. Inaccessibles à la pitié et portant partout la terreur et le carnage, ces barbares, que les Arabes appelaient Magioges (habitants de Gog ou Magog, c'est-à-dire du nord), débarquèrent dans le territoire de la Corogne et ravagèrent tout le pays d'alentour. Ramiro marcha rapidement contre eux, en fit plusieurs mille prisonniers, leur brûla beaucoup de vaisseaux et leur reprit la plus grande partie de leur butin (1). Les vaisseaux qui échappèrent, et qui en outre furent assaillis par une affreuse tempête, se réunirent avec d'autres nouvellement arrivés, se présentèrent devant Lisbonne au nombre de cinquante-quatre, assiégèrent la ville pendant treize jours, saccagèrent toute la contrée, incendièrent tous les villages, et lorsque les troupes musulmanes se furent rassemblées, pour leur reprendre leur butin et les punir de leurs ravages, ils remirent à la voile et eurent bientôt disparu. Peu de temps après ils se remontrèrent sur les côtes des Algarves et de la Mauritanie, surprirent Nibla et Cadix, et ravagèrent le pays jusqu'à Sidonia. L'année suivante (septembre 844), leurs bâteaux remontèrent le Guadalquivir et vinrent jusqu'à Séville, réduisirent les faubourgs en cendres et, après une bataille sanglante avec les Sarrasins, bataille qui dura trois jours et dans laquelle les Normands remportèrent la victoire, les habitants de Séville quittèrent leur ville pour se retirer à Carmone, abandonnant leurs biens à la fureur et à l'avidité des vainqueurs (1). Cependant Abderrahhman s'était hâté d'envoyer des troupes de Cordoue, et quinze vaisseaux chargés de guerriers d'élite accoururent contre les pirates. Une seconde bataille fut livrée; les Normands perdirent non-seulement beaucoup de monde, mais plusieurs vaisseaux qui furent incendiés par les musulmans. Ils furent donc obligés de se retirer de Séville, mais il emmenèrent avec eux un immense butin et un grand nombre de prisonniers. Lorsqu'ils s'embarquèrent, la flotte mahométane les attaqua une seconde fois et leur brûla encore quatre vaisseaux. Malgré ce double échec, ils reparurent encore de temps en temps devant Lisbonne, Coïmbre, et remontèrent la Guadiana et le Tage; on redoutait beaucoup de les voir débarquer sur les côtes méridionales de l'Andalousie (2). Abderrahhman prit d'habiles mesures pour la sûreté du pays; non-seulement il

(1) Sebast. Salm., Chron. Abdeld. Cf. Ovet. (Ferreras, XVI) n'en parlent que très-brièvement. La Chron. mon. Sil., p. 289, dit expressément : « Classis Normanorum nostra appulit littora gens crudelissima nostris in finibus antea non cognita. Adversus quam, structo milite, dominus Ramirus, jam factus rex, consurgens, juxta farum Bregantinum, maximam ejusdem partem prostravit; traditis igni navibus numero LXX onustus præda ad propria incolumis reducitur. »

(1) Outre les sources arabes, et Rod. Tol., Hist. Arab., c. 26, la Chron. Sebast. Salm. dit aussi : « Qui vero ex iis (les Normands, que Ramiro avait vaincus) remanserunt, civitatem Hispalim irruperunt, et prædam ex eâ capientes, plurimos Chaldæorum gladio atque igne interfecerunt. »

(2) Suivant Cardonne, ils avaient réellement déjà franchi le détroit de Gibraltar et opéré un débarquement sur les côtes méridionales d'Espagne. Conde et Murphy ne parlent point de ce fait; le dernier nomme plusieurs endroits, dont l'autre ne fait aucune mention : « As the fleets of the Moslems had now reached Seville, they directed their course to Ilipula (Niebla), thence to Beja, and lastly to Lisbon : at wich place they re-embarked and quitted the country. » Cf. Rod. Tol., l. c.

fit construire de nombreux vaisseaux à Cadix, à Carthagène et à Tarragone, éleva une ligne de forteresses depuis les principaux ports de mer jusqu'à sa capitale et plaça des troupes dans tous les endroits de débarquement un peu considérables; mais il établit encore des inspecteurs spéciaux des côtes et des détachements de cavalerie sur les routes militaires, afin de pouvoir être instruit avec la plus grande promptitude de l'approche de l'ennemi, et de prendre en conséquence toutes les mesures nécessaires et de donner des ordres dans toutes les directions. Au moyen de cette surveillance constante des côtes et de la résistance la plus vigoureuse, Abderrahhman parvint l'année suivante (845) à chasser tout-à-fait les Normands des côtes d'Espagne (1).

Pendant ce temps, une sorte de trêve tacite existait entre le roi des Asturies et Abderrahhman; l'un et l'autre ayant à lutter contre des troubles intérieurs, que nous avons déjà racontés, ne pouvaient songer à une guerre étrangère, et Abderrahhman avait en outre besoin de tous ses efforts pour expulser les redoutables Normands. Quand ceux-ci furent enfin partis, les musulmans s'occupèrent de reconstruire les édifices détruits, de relever les remparts renversés, et de réparer les dégâts des champs, des vignes et des jardins. Un fléau terrible succéda bientôt aux ravages des pirates du Nord. Il survint une grande sécheresse (846) qui brûla tous les fruits de la terre, toutes les prairies et occasiona par là une terrible mortalité dans les bestiaux. Les contrées qui abondaient en eaux, auraient pu offrir une ressource; mais elles furent couvertes d'innombrables essaims de sauterelles qui ne laissèrent pas une seule feuille verte dans toute la campagne. Cette stérilité causa l'année suivante une famine affreuse, et bien qu'Abderrahhman fit tous ses efforts pour soulager la misère de ses sujets, en leur quittant les impôts et en leur distribuant des vivres, il ne put cependant empêcher, qu'un grand nombre ne mourût de faim. Plusieurs émigrèrent en Afrique, pour échapper à la mort, et s'établirent à Fez et dans le district voisin, où ils trouvèrent des moyens de subsistance (1).

Malgré cette situation déplorable, Abderrahhman ne cessait de se préparer à la guerre sainte, en partie pour profiter des troubles qui divisaient les Franks, en partie pour repousser le belliqueux roi des Asturies, Ramiro, qui menaçait les frontières musulmanes (2). Il serait possible que cette campagne eût aussi pour motif le désir de piller et de faire du butin, parce que les pays septentrionaux de l'Espagne avaient moins souffert de la stérilité que les contrées du sud.

Si l'on en croit la plupart des auteurs arabes (3), les armes des Sarrazins furent partout victorieuses; non-seulement ils passèrent le Duéro, envahirent la Castille et repoussèrent Ramiro, qui campait près de Medina Celi, mais ils s'emparèrent même d'une place forte des frontières. Après qu'Abderrahhman se fut mis en campagne lui-même, et eut pris plusieurs forteresses, il revint en triomphe, ramenant avec lui beaucoup de prisonniers et un immense butin, et envoya une nouvelle armée contre Léon; cette ville que défendaient des murs épais,

(1) Conde, II, c. 45; Cardonne, p. 180—182; Murphy, p. 93; Rod. Tol., H. A., c. 26. Les *Annales Bertiniani*, ad ann. 844, racontent en peu de mots toutes ces courses des Normands: «Nortmanni per Garrondam Tolosam usque proficiscentes, prædas passim impuneque perficiunt: unde regressi quidam Galliciamque aggressi, partim Balistariorum (Asturiorum) occursu, partim tempestate maris intercepti, dispereunt: sed et quidam eorum, ulterioris Hispaniæ partes adorsi, diu acriterque cum Sarracenis dimicantes, tandem victi resiliunt.»

(1) Conde, II, c. 46; Cardonne, p. 183.

(2) Mariana suit le récit tout-à-fait fabuleux de Lucas Tudensis, qui rapporte que la guerre eut pour cause le refus de Ramiro de livrer aux Sarrasins le tribut de cent jeunes filles.

(3) Murphy, p. 92; Cardonne, p. 180; de Reb. Hisp., lib. IV, c. 13.

fut assiégée à l'aide d'énormes machines de guerre. Les habitants effrayés s'enfuirent dans les montagnes, et abandonnèrent leur ville à la fureur des Sarrasins, qui la livrèrent aux flammes. Mais ils ne purent abattre les remparts, qui résistèrent à tous les moyens de destruction; ils se contentèrent alors d'y faire des brèches dans plusieurs endroits; mais qu'ils fussent épais de dix-sept aunes, c'est une exagération des auteurs arabes, qui n'a pas besoin d'être réfutée.

On ne saurait nier que les relations de ces auteurs ne soient aussi incertaines et aussi suspectes que celles des chroniqueurs chrétiens. Ceux-ci font non-seulement remporter deux brillantes victoires à Ramiro, mais les écrivains espagnols plus récents embellissent encore ces victoires des plus grands miracles. Selon l'archevêque Rodrigue de Tolède (1) et Luc de Tuy, Ramiro avait poussé Abderrahhman à la guerre par des incursions fréquentes sur le territoire musulman. Une armée extrêmement nombreuse s'avança donc contre lui; à son approche Ramiro se retira vers Clavijo (dans le voisinage de Calahorra), incertain s'il devait livrer bataille. La nuit suivante, dit l'archevêque Rodrigue, le saint apôtre Jacques apparut au roi, et lui ordonna d'attaquer le lendemain les Sarrasins avec confiance; le matin, Ramiro fit part aux évêques et aux grands qui se trouvaient dans son camp, de ce qu'il avait vu pendant la nuit. Cette apparition miraculeuse fut pour tous un présage certain de la victoire; aussitôt tous, officiers et soldats, se préparent au combat, et fondent sur les Sarrasins en criant: Dieu et saint Jacques nous soient en aide! La défaite de l'ennemi fut si complète, que plus de 70,000 morts couvraient le champ de bataille. Tous les chrétiens crurent qu'on avait vu, pendant le combat, l'apôtre saint Jacques, monté sur un cheval blanc, tenant à la main un drapeau blanc, sur lequel était tracée une croix rouge. La prise d'Alveda (Albaida), Clavijo et Calahorra fut la suite de cette victoire. Quelques écrivains espagnols pensent que c'est par reconnaissance pour le secours que saint Jacques leur avait prêté ce jour-là, que tous les Espagnols, conformément au vœu du roi Ramiro, devaient donner chaque année une certaine mesure de blé et de vin à l'église de Sant-Yago de Compostella.

Ce serait montrer une grande crédulité et trahir son ignorance des sources et de leur authenticité, que de chercher à défendre les insoutenables traditions des écrivains postérieurs. Non-seulement la couleur du récit, mais le silence complet des deux chroniques écrites à cette époque, celles de Sébastien et d'Albaida, et le livre du moine de Silos si plein d'événements miraculeux, prouvent suffisamment que toute la relation de cette bataille est une composition poétique des écrivains postérieurs. Quant à la charte, qu'on dit avoir été donnée à cette occasion, pour établir un tribut annuel, conformément à un vœu royal, plusieurs écrivains espagnols ont démontré avec une grande évidence qu'elle est fausse, et que le tribut ne fut établi que sous le roi Ramiro II en 938, ou plutôt sous Ferdinand II en 1181 (1):

(1) Chron. Mund., lib. IV, p. 76. Mariana suit ces deux écrivains dans son Histoire d'Espagne, lib. VII, c. 15.

(1) Ferreras, ad ann. 849, § 379, qui ne rejette pas facilement un événement merveilleux favorable à l'église espagnole, rejette cependant la bataille de Clavijo, ainsi que la charte, ou le prétendu *diploma del voto* (imprimé dans Esp. sagr., t. XIX, p. 329). Masdeu, XII, p. 138, fait de même. Que l'on compare encore Jos. Perez, *Dissertiones eccles.*, p. 286. La meilleure recherche sur ce sujet est celle de Camino, chanoine de Lugo, dans les *Memorias de la Academia real de la Historia*, in memoria IV, où s'emparant de la suscription: *Ego Rudericus Lucensis episcopus, qui præsens fui, confirmo*, il prouve, avec beaucoup de perspicacité, que cet évêque Rudericus, qu'il ne faut pas confondre avec son successeur immédiat Rudericus II, vivait en 1181. Ajoutons que, dans les archives de Lugo, où se trouve consigné le vœu en faveur de l'église de Saint-Jac-

Mais en rapprochant les documents qui nous restent sur le résultat réel de la guerre entre Ramiro et Abderrahhman, on peut soutenir avec pleine raison qu'Abderrahhman ne prit point Léon, et que Ramiro ne gagna pas davantage sur les Sarrasins une bataille sanglante, dans laquelle succombèrent 70,000 ennemis. Il est très-vraisemblable que la guerre se fit sur les frontières, vers la source du Duéro avec des succès variés; et bien que Ramiro ait battu deux fois les Sarrasins (1), il ne paraît pas avoir fait d'autres conquêtes qu'Albayada et Calahorra (2) : d'autant plus que vers la fin de l'an 847 il eut à combattre des troubles intérieurs et trouva assez de besogne dans ses propres états. De nombreuses bandes de voleurs infestaient le pays et trouvaient une retraite presque toujours assurée dans les montagnes; il ordonna de les poursuivre, fit crever les yeux à ceux qui furent pris et condamna au feu les sorciers et les magiciens, de sorte que tous les hommes tarés le redoutaient pour sa justice sévère (3). Mais après qu'il eut pacifié son royaume, il ne vécut que peu de temps et l'employa principalement à élever de magnifiques constructions, des églises et des palais (4). Il mourut dans la huitième année de son règne (850) (1), sans avoir agrandi son royaume par des conquêtes importantes et laissa à son fils Ordoño le trône des Asturies, de la Galice et de la Bardulie (la Biscaye et une partie de la Castille vieille).

Les armes des musulmans furent beaucoup plus heureuses contre Ramiro que contre les Franks. Depuis l'an 827, ils avaient cessé de rien entreprendre contre la Marche Espagnole, parce que les révoltés de Mérida et de Tolède empêchaient de songer à aucune guerre extérieure. L'empereur Louis-le-Débonnaire, qui était alors en guerre avec ses fils, et qui avait même été une fois dépouillé du trône par eux, était, comme nous l'avons déjà observé, trop faible pour profiter du moment favorable. Bernhard, comte de Barcelone, qui gouvernait en prince presque indépendant, non-seulement la Marche Espagnole, mais encore la Septimanie et depuis 835 Toulouse (2), se trouvait aussi impliqué dans les querelles de Louis et de ses fils, ce qui le fit même priver pendant quelques années (de 832 à 834) de son double gouvernement qui était passé à Bérangar. Quand Bernhard y fut réintégré (835-838), il s'occupa plus de combattre en faveur du fils et du petit-fils de Pépin, Louis, que de guerroyer contre les Sarrasins (3). Abderrahhman saisit le moment, où il avait étouffé les troubles intérieurs de ses états, pour tenter une invasion dans la Marche Espagnole. Son général Musa ben Musa

ques, et qui présentent sur les autres points un grand accord avec celles de Sant-Yago, ne font aucune mention de ce prétendu *Diploma del Voto*.

(1) Sebast. Salm., Adversus Saracenos bis præliavit et victor extitit.

(2) C'est ce qu'on peut conclure de Conde, II, c. 44, bien qu'il n'y ait aucun accord dans ses indications chronologiques, et qu'il nomme les Franks au lieu des Asturiens ou des Galiciens : « Los christianos de los montes de Afranc estendieron sus Algaras hasta Albaida y Calahorra, y robaron los pueblos y quemaron aldeas y talaron los campos (841).

(3) Chron. Abdeld., p. 452: « Virga justitiæ fuit. Latrones oculos evellendo abstulit. Magicis per ignem finem imposuit, sibique tyrannos mira celeritate subvertit atque exterminavit. »

(4) Sebast. Salm., p. 487, et Chron. Abdeld., l. c., mon. Sil., p. 290.

(1) Suivant la Chronique du mon. Sil., VII, ann., mens. VIII, dieb. XVIII. La Chron. Abdeld. ne lui donne que sept ans de règne; Rodrigue et Luc de Tuy, six; la Chron. Compost. (Florez, Esp. sagr., p. 326) dit au contraire : « Ranemirus annos quinque et menses VIII regnavit. Garsea filius ejus annos tres et mensem unum regnavit. » Ordoño ne viendrait donc qu'après ce dernier. Rodrigue de Tolède a aussi commis cette erreur, qui vient évidemment d'une transposition.

(2) Hist. de Languedoc, t. I, p. 505 et 513; Marca, l. III, c. 24, p. 315 sq.

(3) Voyez les annales frankes de cette époque.

parcourut en vainqueur les frontières frankes (838), repoussa partout les faibles postes des Franks, et s'avança jusqu'à Cerdagne (1) : en même temps une flotte mit à la voile, et commit les plus grands ravages dans les îles Baléares (2). Après la mort de l'empereur Ludwig (840), une guerre terrible ayant éclaté entre ses fils, Bernhard, qui était d'abord resté neutre, se déclara, en 841, pour Karl et Ludwig qui venaient de remporter une victoire sur Lothaire et Pépin. Ces luttes intestines occupaient toutes les armes frankes et laissaient la Marche Espagnole exposée aux attaques des Sarrasins. Non-seulement ils prirent alors Pampelune (3) et poussèrent leurs courses jusque dans la Septimanie, mais ils débarquèrent même un nombreux corps de troupes sur le territoire de Marseille, ravagèrent les environs, pénétrèrent jusque dans les faubourgs, firent un immense butin et emmenèrent un grand nombre de prisonniers (842) (4). Lorsque les fils de Ludwig se partagèrent l'empire frank par le traité de Verdun (843), le plus jeune, Charles-le-Chauve, eut pour sa part la France et la Marche Espagnole. Il paraît que Bernhard essaya de se soustraire à sa domination et de s'assurer une complète indépendance. Charles, en ayant été informé, convoqua une assemblée à Toulouse, et somma Bernhard de s'y rendre. Le comte ayant refusé d'obéir, fut pris par les troupes du roi, amené à Toulouse, condamné à mort comme traître par les états assemblés et exécuté sur-le-champ (5). Suivant un autre récit, plus vraisemblable (6), Bernhard vint à Toulouse sur la promesse qui lui fut faite, qu'il ne courrait aucun danger, et Charles aurait fait semblant de se réconcilier avec lui. Lorsque Bernhard entra dans l'assemblée et se jeta à genoux pour baiser la main du roi et lui rendre hommage, Charles descendit de son trône, comme pour le relever, le saisit de la main gauche et lui plongea son épée dans le cœur; Bernhard expira sur-le-champ (844) (1). Cet acte serait d'autant plus cruel, que Bernhard, qui avait, dit-on, vécu dans un commerce intime avec l'impératrice Judith, était généralement regardé comme le père de Charles. La perfidie du prince eut de tristes suites pour la Marche Espagnole. Guillaume, fils de Bernhard, n'eut pas plutôt appris l'infâme assassinat de son père, qu'il rassembla des troupes et jura de venger sa mort. Il s'empara promptement de la ville de Toulouse, mais il ne put la garder, parce qu'il n'y trouva aucun appui, et tourna alors ses armes contre la Marche Espagnole, décidé à faire alliance avec les Sarrasins. On suppose que lui-même se rendit à Cordoue, pour obtenir d'Abderrahhman des troupes auxiliaires contre les Franks. D'autres croient qu'il s'entendit avec Pépin, petit-fils de l'empereur Pépin, à qui Charles-le-Chauve avait enlevé l'Aquitaine, et qu'outre les Sarrasins il appela encore aux armes contre le roi des Franks, les Basques et les

(1) Murphy, p. 92.

(2) Conde, II, c. 45.

(3) Murphy, l. c.

(4) Conde, II, c. 45; Ann. Bertin., ad ann. 842 : « Maurorum etiam piratæ pene Rhodanum prope Arelatum delati, multa passim deprædati, impune oneratis navibus regressi sunt. »

(5) Annal. Bertin., ad ann. 844 : « Bernardus comes Marcæ Hispanicæ...... majestatis reus Francorum judicio jussu Karoli in Aquitania capitalem sententiam subiit. »

(6) L'Histoire de Languedoc, t. I, p. 538, se déclare avec raison pour cette version. V. la note LXXXVII, n. 27, p. 712. Marca, lib. III, c. 26, est ici de peu d'utilité.

(1) Annal. Metens., ad ann. 844 : « Incautum (Bernhardum) et nihil mali ab eo (Carolo) suspicantem, occidit. » Les Annal. Fuld. et Odo Ariberti, dans les *Preuves de l'Histoire de Languedoc*, t. I, p. 83, disent de même : « Cum rex (Carolus) manu lævâ, tanquam sublevandi gratiâ, comitem (Bernhardum) apprehendisset, altera pugione in latus ejus adacto, eum crudeliter interemit, non sine crimine fidei et religionis violatæ, nec sine suspicione patrati parricidii; filius quippe Bernhardi vulgo credebatur, et os ejus mire ferebat, natura adulterium maternum prodente. Post tam nefandam necem, rex de solio sanguine maculato, discedens et pede cadaver percutiens, sic exclama-

Navarrais gouvernés par un prince indépendant (1). Après le meurtre de Bernhard, Sunifrid (2) gouverna la Marche Espagnole qui, réunie à la Septimanie, portait le nom de Gothie, et dont Barcelone était la capitale; mais il ne resta que peu de temps en dignité. Charles désigna pour son successeur (848) Aledran (3), qui reconnut bientôt combien le poste était difficile; car il était entouré de tous côtés d'ennemis puissants et belliqueux, des troupes frankes rebelles sous les ordres de Guillaume, de ses auxiliaires Sarrasins sous Aben Abdelkerim et des Navarrais, qui avaient pris le parti de Pépin contre Karl; de plus, ses propres troupes étaient si peu nombreuses et il était si peu appuyé par Karl que pressaient les Normands, qu'il ne put tenir tête aux forces supérieures de ses adversaires. Il fut donc facile à Guillaume, au moyen des intelligences qu'il établit avec ses amis de Barcelone, de surprendre la ville et de s'emparer de la même manière d'Ampurias, la clef de la Septimanie (848) (4). Presque toute la Catalogne tomba en son pouvoir, et les comtes franks, qui ne se déclarèrent pas volontairement en sa faveur, furent arrêtés et jetés dans les cachots de Barcelone. Pendant qu'il s'avançait sur Girone avec ses auxiliaires Sarrasins, et qu'il luttait avec désavantage contre les Franks autour de cette ville, les comtes Aledram (1) et Isembard, qui étaient prisonniers dans Barcelone, formèrent contre lui une conspiration qui éclata, lorsqu'on reçut la nouvelle de la victoire des Franks devant Girone. Aussitôt qu'il se fut retiré dans la capitale, les conjurés fondirent sur lui, le tuèrent et ramenèrent ainsi la ville sous la domination franke (850).

Dès qu'Abderrahhman reçut la nouvelle de la reprise de Barcelone par les Franks, il rassembla une armée formidable, pour se remettre en possession de cette ville si importante. Pendant que le gouverneur de Saragosse s'avançait vers les Pyrénées, s'emparait de plusieurs forteresses, et faisait beaucoup de prisonniers, l'émir envoyait un second corps d'armée contre Barcelone sous la conduite d'Aben Abdelkerim; lui-même le suivit avec un troisième corps. Il est également vraisemblable, qu'une flotte mit en mer pour opérer des débarquements sur les côtes de France. Car une chronique parle d'un nouveau pillage et de l'incendie des faubourgs de Marseille vers cette époque (2). Effrayés par les forces supérieures de l'ennemi et par la trahison des nombreux Juifs de Barcelone (3), qui entretenaient des intelligences avec Abderrahhman, les chrétiens s'enfuirent au premier assaut avec une grande pré-

vit : Væ tibi, qui thalamum patris mei et domini tui fœdasti! »

(1) Epist. Eulogii ad Wiliesindum episc. Pampilonens., ap. Duchesne, t. II, p. 399, ou Hisp. illustr., t. IV, p. 328. Eulogius voulant, à cette époque, se rendre de Cordoue au-delà des Pyrénées, trouva le voyage inexécutable : « Quoniam stipata prædonibus via et funeroso quondam Wilhelmi tota Gothia (la Marche Espagnole) perturbata erat incursu : qui adversum Carolum regem Francorum eo tempore, auxilio fretus Habdarraghmanis regis Arabum, tyrannidem agens, invia et inadibilia cuncta reddiderat. »

(2) Les écrivains espagnols le passent ordinairement sous silence; Marca lui-même n'en parle pas; l'Hist. de Languedoc, t. I, note LXXXVII, n. 32—34, a donné sur lui des renseignements qui le font suffisamment connaître.

(3) Chron. Fontanell. et Annal. Bertin., ad ann. 849.

(4) Epist. Eulog., l. c.; Annal. Bertin.: « Guielmus, filius Bernardi, Impurium et Barcinonem dolo magis quam vi capit. » Cf. Chron. Fontanell., ad ann. 848.

(1) Selon les Annal. Bertin., ad ann. 850, il s'appelait Aledramnus: Guielmus, Bernardi filius, in Marca Hispanica Aledramnum et Isembardum comites dolo capit, sed ipse dolosius captus et apud Barcinonem interfectus est. Cf. Mariæ Mar. Hisp., lib. III, c. 27, n. 5 et 6.

(2) Annal. Bertin., ad ann. 850; Histoire de Languedoc. t. I, p. 550.

(3) Annal. Bertin., ad ann. 852: « Mauri Barcinonem, judæis prodentibus, capiunt, interfectisque pene omnibus christianis et urbe vastata, impune redeunt. »

cipitation. Abderrahhman, alors maître de Barcelone, les poursuivit jusqu'aux défilés des Pyrénées, s'empara également d'Urgel, et assiégea Girone; mais il n'osa pas, à cause de l'approche de l'hiver, s'engager dans les gorges des Pyrénées, dont des forts imprenables garnissaient toutes les hauteurs. Bien que les relations arabes (1) disent qu'il mit une forte garnison dans Barcelone et qu'il fit réparer les remparts, on doit accorder plus de foi aux auteurs chrétiens, suivant lesquels, après avoir pillé et presque entièrement détruit la ville et rasé ses fortifications, il l'abandonna volontairement, parce qu'il vit probablement plus d'avantage à renverser ce boulevard de son empire, qu'à en défendre la possession incertaine. Une circonstance milite encore en faveur de cette opinion, c'est que l'année suivante (852), la ville retomba au pouvoir des chrétiens. Il paraît qu'Aledram perdit la vie lors de la prise de la ville par les Sarrasins; car nous n'entendons plus parler de lui, et l'on cite depuis 852 Odalrich comme margrave de Barcelone (2).

Abderrahhman n'était pas seulement en guerre avec ses voisins, mais encore avec des pays fort éloignés. Son nom et sa redoutable puissance n'étaient guère moins connus à Constantinople qu'à Oviédo; car la flotte des musulmans d'Espagne possédait alors l'empire de la Méditerranée, et leurs vaisseaux étaient la terreur de toutes les îles et de toutes les côtes jusqu'à la Syrie et à l'Égypte. L'empereur grec Michel-le-Bègue et son successeur Théophile avaient été successivement en guerre avec le khalife d'Orient, Almamun et son successeur Almotasem. Théophile ayant été complétement défait par le dernier et voyant qu'il ne pourrait arrêter ses progrès, avait envoyé des ambassadeurs en Espagne auprès d'Abderrahhman (838), pour l'engager à se mettre en campagne contre les Abbassides, ennemis héréditaires de sa maison, et le prier de lui envoyer en même temps des secours contre le khalife. Abderrahhman accueillit les ambassadeurs avec de grandes marques d'honneur, et promit à l'empereur grec, qu'aussitôt que la tranquillité serait rétablie dans ses états, il enverrait à son secours un corps de troupes et une flotte considérable. Les ambassadeurs reçurent de riches présents et le wali Jahhjah Algazali, homme profondément versé dans la philosophie comme dans la poésie, fut envoyé à Constantinople avec eux pour y conclure une alliance, et il ne revint qu'au bout de quelques années (1). Mais rien n'atteste que jamais ni troupes ni vaisseaux soient partis d'Espagne pour aller au secours de l'empereur grec, fait qui pourrait s'expliquer par l'amélioration de la situation politique de Théophile, et par les nombreuses guerres qu'Abderrahhman eut à soutenir contre ses voisins.

(1) Cardonne, p. 174, et Conde, II, c. 39, en contradiction avec les relations frankes et quelques documents arabes, placent cette conquête au commencement du règne d'Abderrahhman, en l'an 822 ou 23. Rod. Tol., c. 26, la place avant l'arrivée des Normands; mais il est évident qu'il raconte ici les faits sans suivre aucun ordre chronologique. Abubaker, ap. Casiri, vol. II, p. 34, est presque d'accord avec les Annal. Bertin., qui portent l'année 852; car selon lui Barcelone fut prise par Abderrahhman en 851, ce qui pourrait bien être la date la plus exacte. Murphy, p. 92, qui raconte d'après les documents arabes, en approche également beaucoup : « After this (après 848) Abdulkarim led an army into the territory of Barcelona, which he ravaged, then he proceeded throuh the defiles of the Pyrenees into the land of France. »

(2) On l'appelle aussi Udalrich et Adalrich. Mariæ Marc. Hisp., p. 779 et 837; Hist. de Languedoc, t. I, p. 551.

(1) Conde, II, c. 44; Cardonne, p. 179; Murphy, p. 93. Conde semble admettre deux ambassades de Théophile, l'une en l'an 823, et l'autre en 838. Mais l'ensemble du récit, c. 39, montre que c'est une erreur, et que ce qu'il a raconté sous l'année 823, un autre l'a placé en 838. Murphy se trompe encore davantage quand il place l'ambassade de Théophile en 849, car celui-ci était mort en 842.

Mais l'émir d'Espagne montra plus d'activité et de bon vouloir, lorsque Siconulf, duc de Salerne et d'Amalfi, qui était en guerre avec Radelgis, duc de Bénévent, réclama son secours. Déjà la Basse-Italie, d'où les troupes frankes avaient été chassées depuis les guerres de Lothaire avec son père et ses frères, avait été déchirée par de nombreuses dissensions, lorsque Sicard, duc de Bénévent, avait voulu s'emparer de la ville grecque de Naples. Le gouverneur grec avait appelé à son secours contre Sicard les musulmans africains, les Aglabites, qui avaient conquis une partie de la Sicile : mais après sa mort, pendant que Siconulf et Radelgis se disputaient le duché de Bénévent, les musulmans de Sicile s'étaient emparés de la ville de Bari, et d'autres, qui avaient fait voile d'Espagne, de la ville de Tarente (840). Siconulf se joignit à ces derniers, qui firent venir de nouveaux renforts considérables d'Espagne, pour résister et aux chrétiens et aux musulmans africains ou Siciliens : avec leur secours il chassa son antagoniste de Bénévent (843), et ouvrit en même temps aux mahométans espagnols une voie pour conquérir l'Italie, dont ils ravagèrent toute la partie méridionale. Repandant la terreur devant eux, ils s'avancèrent même sur Rome, tentèrent un assaut contre la ville, et anéantirent une armée, qui les avait d'abord repoussés. L'empereur Lothaire se hâta d'envoyer au-delà des Alpes son fils Ludwig à la tête d'une armée formidable, et celui-ci refoula les Sarrasins dans la Basse-Italie, où l'on eut encore long-temps à lutter contre eux (1).

En 849, leurs ravages s'étendirent sur toutes les côtes occidentales de l'Italie jusqu'à la Provence (1).

On pourrait peut-être supposer que par ces musulmans espagnols établis en Italie, il faut entendre ceux qui émigrèrent sous le règne de Hescham en 815, conquirent Alexandrie, puis occupèrent l'île de Crète et de là exerçaient leurs pirateries dans toutes les directions : opinion que confirmerait le silence absolu des écrivains arabes sur ces événements d'Italie. Mais les assertions précises des chroniqueurs italiens, qui ne parlent que des mahométans venus d'Espagne, et cette circonstance, avouée de tous, qu'à cette époque (de 838-852) Abderrahhman entretenait dans la Méditerranée une marine puissante, qui menaça même Marseille et d'autres villes maritimes, prouvent suffisamment, que les mahométans espagnols, qui faisaient alors la guerre en Italie, étaient des sujets d'Abderrahhman II. Toutefois il serait assez difficile de distinguer de 844 à 852 les entreprises des mahométans africains de celles des mahométans espagnols, parce que les chroniqueurs italiens et franks du temps les appellent du nom commun de *Saraceni* ou *Mauri* (2).

---

(1) Les principales sources pour ces événements sont les chroniqueurs italiens : Leo Ostiensis, Jo. Diaconus, p. 314 sq., c. 44 et 45 (Muratori, Script. Rer. Italic., t. I, p. 2), et son continuateur Erchempertus, c. 27 (Murat., t. II, p. 24 sq.), où l'on trouve : « Interea Siconulfus Beneventum crebris præliis graviter affligebat, atque ut dici solet, malo arboris nodo malus infigendus est cuneus, contra Saracenos Rudelgisi, Libicos Ismaëlitas Hispanos accivit. » Consultez en outre Annal. Bertin., de 842 — 843 ; elles ne distinguent les musulmans d'Afrique et ceux d'Espagne que par les mots de ***Mauri***, ***Saraceni***, qui ailleurs ont souvent la même signification. On lit sous l'année 846 : « Mense augusto Saraceni Maurique Tiberi Romam agressi, basilicam beati Petri apostolorum principis devastantes, ablatis cum ipso altari, quod tumbæ memorati apostoli principis superpositum fuerat, omnibus ornamentis atque thesauris, quemdam montem C ab urbe militibus munitissimum occupant. Quos quidem ducum Hlotharii minus religiose adorsi atque deleti sunt Sc. Franci. Pars autem hostium ecclesiam beati Pauli Ap. adiens a Campaniensibus oppressa, prorsus interfecta est.

(1) Annal. Bertin., ad ann. 849 : « Mauri et Saraceni, Lunam, Italiæ civitatem ad prædantes, nullo obstitente, maritima omnia usque ad provinciam devastant. »

(2) Asseman., Script. Hist. Italiæ, t. II,

Pendant que l'émir d'Espagne se montrait ainsi l'ennemi redoutable des états chrétiens qui l'entouraient, il dirigeait également des persécutions terribles contre les Muzarabes ou ses sujets chrétiens, que ses prédécesseurs avaient laissés jouir d'une assez grande liberté. On leur avait accordé le libre exercice de leur culte, et des magistrats ecclésiastiques qu'ils choisissaient à leur gré; à Cordoue même ils avaient des églises où ils pouvaient assembler les fidèles au son des cloches (ce que les mahométans ne permirent dans aucun autre pays). Il leur était défendu de parler injurieusement de l'islam et d'entrer dans les mosquées. Outre la liberté religieuse, ils jouissaient encore d'une plus grande liberté civile, que celle même qu'ils avaient sous les rois wisigoths. Le tribut modéré auquel ils étaient tenus, n'était pas aussi oppressif que les contributions arbitraires qu'ils payaient auparavant; et comme dans les villes ils étaient jugés d'après l'ancien code gothique de Receswinth par un comte de leur choix (*comes*), ils étaient en réalité plus à l'abri de l'arbitraire des princes qu'avant la conquête (1). Malgré cette indulgence assez extraordinaire dans un vainqueur, surtout à cette époque, l'esprit de révolte se montrait de plus en plus dans les villes où les chrétiens se trouvaient en grand nombre et les tentatives pour secouer le joug mahométan, à l'exemple des chrétiens du nord, devenaient de plus en plus fréquentes, bien qu'elles réussissent fort rarement.

Les cruelles persécutions qu'Abderrahhman ordonna pour étouffer leurs dispositions hostiles, ne firent qu'aigrir d'avantage les esprits et les confirmer dans leur foi, bien que plusieurs, pour éviter les persécutions, ou pour conserver leurs biens, feignissent de se convertir à l'islam (1).

Dès le commencement de son règne le Martyrologe d'Espagne nous raconte la mort de quelques saints qui souffrirent pour leur religion; mais il paraît cependant que la persécution générale n'eut lieu que dans les deux dernières années de sa vie. Il faut dire aussi que les fréquentes attaques des chrétiens Muzarabes contre Mahomet, qu'ils insultaient de toutes manières et qu'ils traitaient d'imposteur, comme nous le voyons par les écrits d'Euloge qui vivait alors à Cordoue, forcèrent, pour ainsi dire, Abderrahhman à la persécution, parce qu'il était très-attaché à l'islam; à moins de se convertir au christianisme avec tout son peuple, il ne pouvait supporter avec indifférence les outrages qu'on prodiguait à sa religion et à son auteur.

Abderrahhman reconnut bientôt qu'au lieu d'inspirer la terreur et de faire respecter l'islam, les nombreuses persécutions ne servaient qu'à exciter une foule de confesseurs du christianisme à rechercher la couronne du martyre avec le plus grand mépris de la vie, pour être honorés comme saints par la postérité; il changea de plan alors, fit jeter dans les fers Eulogius comme coupable d'offense envers l'islam et convoqua à Cordoue une assemblée d'évêques Muzarabes, pour se concerter avec eux sur le moyen d'empêcher, sans verser le sang, les chrétiens d'outrager Mahomet. L'évêque Recafrid, qui présidait le concile, émit l'avis, que les chrétiens qui, sans être interrogés et sans nécessité, exciteraient les mahométans à la persécution par des outrages contre l'islam, devaient être considérés, non comme des martyrs, mais comme des coupables qui méritaient châtiment. Mais cet avis fut rejeté avec la plus grande indignation par Euloge et ses amis. Recafrid et les autres évêques qui partageaient son opinion ne furent plus considérés par les ecclésiastiques austères, particulière-

p. 398—414, attribue à tort presque tous ces faits aux mahométans africains.

(1) On trouve les renseignements sur ce sujet dans ***Eulogii Cordubensis opera***, avec les notes d'Ambrosius Morales in Hisp. illustr., t. IV, p. 213 sq. Nous reviendrons encore plus sur les tribunaux des Muzarabes.

(1) Tamago in Martyrologio Hisp., sub. 27, sep.

ment par Euloge et les moines, que comme des demi-chrétiens ; la plus grande partie du peuple même les méprisait, ne voyant en eux que les instruments de la puissance mahométane, et Abderrahhman éprouvait un grand embarras en reconnaissant chaque jour que les exécutions ne faisaient qu'augmenter le nombre des contempteurs de Mahomet (1).

Hommes et femmes, laïques et ecclésiastiques, enfants et vieillards, tous contrevenaient à l'envi à l'édit qui prononçait la peine de mort contre toute personne qui insulterait à la doctrine de Mahomet ; ceux que la persécution frappait étaient honorés comme des saints par leurs coreligionnaires et l'on tâchait de se procurer leurs corps, qui semblaient des reliques inappréciables. Pour y mettre obstacle on les empala et il fut défendu de les enterrer ; ou bien on les jeta dans les flots (2). Comme ces mesures n'atteignaient pas encore le but, Abderrahhman ordonna enfin de brûler chaque fois les corps des suppliciés pour laisser moins de perspective de gloire à ceux qui étaient destinés à la mort. Au milieu de ces persécutions, qui chaque jour devenaient plus violentes, l'émir mourut d'une attaque d'apoplexie dans la soixante-deuxième année de son âge, après en avoir régné trente-et-une et trois mois (en septembre 852) (3). Les chrétiens regardèrent sa mort comme une punition de Dieu. Il laissa quarante filles et quarante-cinq fils (4), dont l'aîné, Muhammed, lui succéda sur le trône de Cordoue.

Le portrait que les auteurs arabes font d'Abderrahhman est bien différent de celui qu'en trace Euloge, qui nous le représente avide de sang, cruel, impitoyable ; suivant eux au contraire Abderrahhman était un prince doux, humain et affable dans la paix, intrépide, ardent et infatigable dans la guerre. Non-seulement il était grand ami de la poésie, mais il composait lui-même des vers fort gracieux dans les divers genres de mètres en usage alors. En outre il aimait passionnément la musique, faisait venir à sa cour les premiers artistes de l'Orient et les payait royalement. On croit que les notes de la musique furent alors introduites en Espagne par le célèbre musicien Aly ben Zeriab (1), qui vint de l'Orient dans ce pays et au-devant duquel Abderrahhman se rendit lui-même ; fait qui démentirait la tradition, qui en attribue l'invention à l'italien Guido d'Arezzo (2).

Pendant les heures où Abderrahhman se reposait des soucis du gouvernement, il aimait à s'entretenir avec les savants et les hommes d'esprit qu'il avait rassemblés à sa cour. Il distinguait particulièrement parmi eux Yahiah Algazali, qui avait vécu à Constantinople comme ambassadeur, et qui avait acquis dans ses fréquents voyages une grande

(1) Voy. là-dessus Eulogii Martyrologium, lib. II. avec les notes d'Ambrosius Morales.

(2) Eulogii Memorial. Martyr., lib. II, c. 9 — 15.

(3) Eulog. M. Martyr., lib. II, c. 16 ; Annal. Bertin. Elmacin. ; Hist. Saracenor ; Rod. Tol., c. 27 ; Abulfeda, t. II, p. 193.

(4) Suivant Murphy, p. 94, ils étaient encore plus nombreux : « The number of his children was one hundred and fifty males and fifty femaes. »

(1) Murphy, p. 91 ; Conde, II, c. 40.

(2) Aly ben Zeriab fonda à Cordoue une école, où se trouvaient réunis les musiciens les plus habiles, entre autres le fameux Ischak el Mausaly. Bien que nous possédions quelques ouvrages sur la musique des Arabes (v. Murphy, p. 295, et Casiri, t. I, p. 347) on ne connaît cependant ni leurs différents genres de ton, ni leurs règles pour le chant. Laborde (Essai sur la Musique ancienne et moderne, t, I, p. 177—sqq.) et Murphy (p. 296) mentionnent quatre mélodies fondamentales, qu'on appelait racines, et dont le nom était tiré de différents pays. Les chants d'amour se chantaient dans la racine Ischak, les élégiaques dans la racine Dughia, et les accompagnements les plus ingénieux ne sortaient pas de l'octave. La grande ressemblance entre les tons musicaux arabes et italiens, rendent très-vraisemblable que l'art du solfège fut emprunté aux Arabes ; en effet, leurs notes s'appellent : A, la, mi, ré ; B, fa, pe, mi ; C, sol, fa, ut. Voyez là dessus Laborde, ouvr. cité.

connaissance des mœurs et des usages des différents peuples. Il se plaisait à converser avec lui, pour satisfaire sa soif de connaissances géographiques. Il avait aussi presque constamment à ses côtés le poète Abdallah ben Schamri, qui était aussi bon courtisan que bon poète, et le savant wali de Sidonia, Aben Gamri, qu'il éleva au poste de premier ministre; et dans ses moments de loisir, il jouait souvent aux échecs avec ce dernier, qui n'avait point de rival pour ce jeu dans toute l'Espagne.

Les principaux traits du caractère d'Abderrahhman étaient la générosité, la bienfaisance et la libéralité. Il poussait même cette dernière qualité jusqu'à la profusion ; qu'un ami l'amusât par la lecture d'une belle poésie ou de quelque autre manière, qu'une de ses esclaves gagnât ses bonnes grâces par ses charmes ou ses caresses, il récompensait l'un ou l'autre par des sommes énormes. Il était surtout généreux pour les esclaves qui peuplaient son harem; non-seulement il payait avec prodigalité chacune de leurs caresses, mais il se soumettait même à leurs caprices et achetait leur bonne humeur par des présents considérables. Les Arabes, qui sont ordinairement fort brefs dans leurs récits des événements les plus importants, tels que batailles, traités de paix, etc., ont recueilli une foule d'anecdotes sur la générosité et la galanterie d'Abderrahhman envers ses esclaves. En voici une qui donnera une idée de toutes les autres. Un jour il mit au cou d'une des plus séduisantes un collier du plus grand prix (d'environ dix mille ducats) ; plusieurs des conseillers qui l'entouraient lui représentèrent que le don était d'un prix trop élevé, et que ce collier aurait pu offrir une ressource dans un moment de pénurie. « L'éclat de ce collier vous a éblouis, répliqua l'amoureux émir; vous êtes comme les autres hommes, vous attribuez une valeur réelle aux choses qui n'en ont aucune par elles-mêmes. Dieu m'a donné les perles et les émeraudes pour en faire un usage convenable, pour en orner le cou d'une jolie femme. » Il se plaignit ensuite à son ami Schamri du peu de goût de ses ministres. « La nature, répondit le poète courtisan en vers harmonieux, abonde en merveilles; mais aucune n'approche de la beauté de l'esclave qu'on aime. Les perles les plus fines de la mer, les hyacinthes les plus belles qui se forment au sein de la terre, n'offrent rien de comparable aux charmes qui ont captivé ton cœur.» Abderrahhman, poète aussi, répliqua sur le même ton, après avoir loué les vers de son ami, qu'il déclara aussi doux que le parfum de la rose, aussi suaves que l'odeur des prairies émaillées, et que l'haleine de la jeune beauté elle-même. Mes yeux et mon cœur sont à elle ; s'ils étaient encore à moi, j'en formerais un collier pour en orner le sein de mon esclave. » Schamri reconnut que les vers du roi étaient bien supérieurs aux siens; qu'il ne méritait pas les éloges qui lui étaient donnés, et que la seule faveur qu'il demandait au ciel c'était de vivre assez long-temps pour transmettre à la postérité les exploits et les admirables qualités de son protecteur. On voit que chez tous les peuples et dans tous les temps les poètes ont connu l'art de la flatterie.

Une autre de ses esclaves qu'il avait offensée, mais qu'il chérissait le plus, se renferma dans sa chambre, et déclara avec serment que, quand même elle devrait payer sa désobéissance de sa vie, jamais elle ne consentirait à recevoir l'émir près d'elle. Les eunuques conseillaient de punir la mutine pour servir d'exemple aux autres; mais loin de suivre leur avis, Abderrahhman fit porter une grande quantité d'argent devant sa porte, s'y présenta lui-même, et la pria avec les expressions les plus tendres, jusqu'à ce que l'esclave lui ouvrît, et lui accordât son pardon.

La plupart de ces esclaves paraissent avoir été fort instruites, et l'on rapporte de l'une d'elles, nommée Kalam, que non-seulement elle avait une écriture extrêmement belle et déclamait très-bien la poésie, mais encore qu'elle était très-versée dans l'histoire et les autres sciences.

Abderrahhman paraît surtout avoir mis sa gloire dans l'éclat et la magnificence de sa cour; tout y était ordonné d'après le céré-

monial de l'Orient. Il augmenta de mille Africains la garde d'El Hhakem, qui se composait de cinq mille hommes, et il fut le premier des Ommaïjades qui introduisit en Espagne l'usage de ne paraître en public que sous un déguisement, pour ne pas rendre la personne du prince familière au peuple.

Quant aux autres institutions de l'état, il perfectionna le système des finances; les impôts se montèrent presque au double de ce qu'ils étaient sous l'ancien gouvernement, et rapportèrent un million de dinars ou ducats, somme énorme, si l'on considère l'élévation de la valeur de l'argent à cette époque.

Sous le rapport du bien-être intérieur du pays, son administration fut extrêmement bienfaisante; pour occuper les pauvres et leur donner des moyens d'existence, il fit construire des mosquées et des alcazars dans les différentes villes et relever les remparts de Séville, que les Normands avaient abattus. A Cordoue il créa de magnifiques jardins sur les bords du Guadalquivir et des aquéducs en plomb, qui conduisaient de l'eau en abondance des montagnes dans la ville. Il fit bâtir des fontaines et des bains en marbre pour l'usage des habitants, ajouta deux portiques magnifiques à la grande mosquée, fit paver les rues de la ville et élever un hospice pour les orphelins, où l'on recevait trois cents enfants.

Des fabriques furent établies dans les villes populeuses, des manufactures d'armes même furent construites à Tolède et à Cordoue; toutes les villes eurent des écoles pour l'instruction de la jeunesse, parce que selon l'émir il était aussi honorable de se distinguer par ses talents et ses connaissances pendant la paix que par sa valeur et son habileté à la guerre.

Si l'on compare la situation de l'Espagne à cette époque avec la civilisation des autres états de l'Europe (1), on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle l'emportait sous tous les rapports, et l'on trouvera naturel que les musulmans d'Espagne regardassent avec dédain les peuples de l'Occident comme des barbares (2).

(1) Voy. les autres historiens de cette collection, *sub annis*.

(2) Conde, II, c. 39, 40, 46; Cardonne, p. 185—189; Murphy, p. 93 et 94.

LIVRE VI.

TROUBLES DE L'EMPIRE OMMAIJADE. — ACCROISSEMENT DE LA PUISSANCE DES CHRÉTIENS. — ÉRECTION DES ROYAUMES DE LÉON ET DE NAVARRE.

CHAPITRE PREMIER.

MUHAMMED Ier. — GUERRES ET CONQUÊTES D'ORDONO Ier ET D'ALPHONSE III SURNOMMÉ LE GRAND (1).

(852—886.)

Deux ans avant sa mort Abderrahhman avait proclamé Muhammed son successeur, et les grands du royaume l'avaient reconnu comme tel. Muhammed est le premier des Ommaijades d'Espagne qui n'eut pas de guerre à soutenir à cause de la succession, bien que son règne n'ait pas été exempt de révoltes, qui prirent un caractère encore plus sérieux que les précédentes.

Le commencement du règne de ce prince fut important sous un double rapport, pour la religion des chrétiens comme pour celle des musulmans. Du temps d'Abderrahhman Ier l'islam était enseigné selon la doctrine et l'explication du khalife de Damas ; mais vers la fin du huitième siècle il s'éleva parmi les sunnites ou vrais croyants, qui outre le koran admettaient encore la sunna (tradition) pour règle de la foi, de la morale et des lois, quatre sectes, qui s'appelèrent du nom de leurs fondateurs, les Hanifites, les Malékites, les Schafeites et les Hanbalites. Les Hanifites étaient en quelque sorte les plus rationnels, et les autres prenaient avec raison le nom de

(1) Les sources pour le règne de Muhammed sont : Conde, II, c. 47—57. Cardonne, p. 190 sq. ; Murphy, 94, sq ; Casiri, biblioth. Escur., II, p. 199 ; Ahm. el Mokr. passim ; Rod. Tol. Hist. Arab, c. 27—29 ; — Sancti Eulogii Memoriale Martyrum, lib. III ; Sebast. Salm. chron., avec la continuation depuis 866, par Sampirus, évêque d'Astorga, et la Chron. Abdeld. ; les annales frankes ne sont d'aucune utilité pour cette époque.

sectateurs de la tradition, puisqu'en effet ils s'en rapportaient principalement à la sunna pour résoudre les points difficiles (1). Dès le temps de Hescham, Said ben Abdus Godei, qui avait long-temps habité l'Orient, avait apporté à Cordoue la doctrine de Malek ben Anas, fondateur de la secte des Malekites, et il fut le premier qui enseigna avec Zyad el Lakmi, qui s'appelait aussi Sabton, que la version d'Ausei était inexacte presque d'un bout à l'autre (2).

Mais lorsque Muhammed monta sur le trône, une grande querelle éclata entre les docteurs des mosquées de Cordoue et Abderrahhman Baqui, qui avait entendu en Orient les leçons d'Achmed ben Muhammed ben Hanbal, et voulait alors propager sa doctrine en Espagne. Tous les docteurs de Cordoue se déclarèrent contre cette fausse version du koran, disant que leur manière de l'expliquer s'appuyait sur la tradition de treize cents savants, tandis que la nouvelle doctrine n'en avait pour elle que deux cent quatre-vingt-quatre, encore y en avait-il à peine dix dans ce nombre qui eussent quelque réputation. L'émir se fit exposer exactement tout le sujet de la dispute, écouta les discussions, examina les ouvrages, et ne trouva aucune différence essentielle dans les diverses leçons, mais beaucoup de préceptes utiles et moraux dans la version de Hanbal. Il permit donc à Abderrahhman Baqui de répandre sans obstacles en Espagne la doctrine de Hanbal. Il paraît qu'elle ne rencontra aucune résistance, et que partout au contraire elle obtint beaucoup de succès (3).

Mais la lutte contre les chrétiens muzarabes présenta beaucoup plus de difficulté. Aussitôt que Muhammed fut monté sur le trône, il renvoya tous les chrétiens, qui occupaient un emploi quelconque à la cour, limita leur liberté à l'exercice de leur culte, ordonna des persécutions cruelles et porta ainsi au plus haut point d'exaspération la haine des chrétiens contre les musulmans. Muhammed avança avec d'autant plus de sécurité dans cette voie, qu'il apprit bientôt qu'une grande partie des chrétiens muzarabes et précisément les plus distingués d'entre eux, organisaient un parti en faveur des mahométans contre leurs frères en religion, pour ne pas perdre leurs honneurs, leurs biens et la vie (1). Au moyen de cet appui inattendu, et de l'exécution de l'archevêque Eulogius, le plus zélé défenseur de la gloire des martyrs, qui avait même converti quelques dames mahométanes au christianisme par la chaleur de son éloquence et les avait entraînées à souffrir le martyre (2), Muhammed se trouva enfin assez fort pour pouvoir diminuer et faire presque complètement cesser les persécutions, sans paraître avoir été vaincu par l'opiniâtreté des chrétiens.

Muhammed avait d'autant plus à redouter les muzarabes qui étaient partout nombreux, que dès la première année de son règne il eut à combattre des rébellions très-dangereuses. Le premier qui leva l'étendard de la révolte fut le vaillant Muza, qui comme gouverneur de Saragosse avait remporté des victoires sur les chrétiens. Il était d'origine gothique (3) et lui-même avait d'abord été chrétien. L'ambition l'avait poussé à embrasser l'islam avec toute sa famille, et Abderrahhman II, qui connaissait ses talents militaires, récompensa cette apostasie en lui donnant le gouvernement de Saragosse. Mais comme bientôt après son avènement Muhammed voulut dépouiller de leurs emplois et dignités

(1) De initiis et originibus religionum in oriente dispersarum, quæ differunt a religione christiana ex arab. Mss. ed. Bernstein, Berol. 1817, p. 40 sqq.

(2) Conde, II, c. 24, 29 et 35.

(3) Conde, II, c. 47

(1) Eulogii Memoriale Martyrum, lib. III.

(2) Vita Eulogii, par Alvarus (in Hisp. illustr. t. IV, p. 314) muzarabe, qui vivait alors à Cordoue ; l'exécution d'Eulogius eut lieu en l'an 859.

(3) Marca (Marc. Hisp., lib. III, c. 27, p. 325) est évidemment dans l'erreur, quand il croit que Muza était natif de Gétulie en Afrique, et n'avait jamais été chrétien.

non-seulement les muzarabes, mais encore les rénégats, Beni Kazzi Muza se révolta avec sa nombreuse armée (1), dont il s'était formé une sorte de garde-du-corps. Beaucoup de muzarabes et une foule de musulmans embrassèrent son parti, et il parvint, tant par force que par ruse, à réduire sous son pouvoir Saragosse, Tudela, Huesca et Tolède. Il nomma son fils Lopia ou Lupus (2), gouverneur de Tolède, lui confia la direction de la guerre contre Muhammed, et lui-même s'avança vers les Pyrénées. Les Navarrais, effrayés par la supériorité de ses forces, se lièrent avec ce puissant voisin; leur prince Garcias épousa la fille de Muza et lui amena un corps de troupes. Muza franchit alors les Pyrénées et fondit sur la France qu'il ravagea (3). Le roi Karl-le-Chauve, qui était trop faible pour repousser l'ennemi par les armes, acheta la paix avec de fortes sommes d'argent et la promesse d'une constante amitié (4). Muza revint alors en Espagne avec un grand butin, de riches présents, et deux comtes franks, Sancio et Epulo, prisonniers, qu'il fit jeter dans les fers. Cependant son fils Lupus, qui avait été appuyé par les chrétiens des Asturies, avait d'abord essuyé de rudes échecs dans ses engagements contre les troupes de Muhammed. Son armée avait été attirée dans une embuscade, coupée de Tolède, et presque entièrement anéantie; douze mille musulmans et huit mille chrétiens avaient succombé dans cette occasion (1). Mais la solidité des remparts de Tolède et l'approche de l'armée de Muza relevèrent le courage des rebelles, et bientôt après ils reprirent tellement l'avantage, que les troupes de Muhammed furent obligées de lever le siége. Lupus fit prisonniers, dans une bataille, le général Alporz et son fils Abdelazis (Azeth), pendant que son père Muza combattait contre Ebn Hamath, taillait son armée en pièces, et se rendait également maître de sa personne. Ces victoires sur les Franks et les troupes de Muhammed avaient donné à Muza tant de puissance et d'orgueil, qu'il s'intitula *troisième roi d'Espagne*, et se déclara même en hostilité contre le roi des Asturies, qui, jusqu'alors, l'avait appuyé; il prit la ville d'Alveda, l'agrandit, la fortifia et lui donna le nom d'Albayda (2).

Toute l'Espagne, si l'on en excepte le comté de Barcelone, se trouva alors divisée en trois

(1) Selon Conde, cette révolte n'eut lieu qu'après la perte d'Albayda. Cet échec attira à Muza la disgrâce de Muhammed, et le gouverneur se révolta pour échapper à une déposition. Cela est tout-à-fait faux.

(2) Les écrivains espagnols le nomment Abenlope.

(3) Marmol diffère quelque peu dans sa description d'Afrique, Paris, 1667, lib. II, p. 228; «Muza passa ses quartiers d'hiver dans la ville de Narbonne, qu'il avait prise, puis vainquit les Français en bataille, et fit deux de leurs généraux prisonniers.» Du reste, Marmol mérite rarement d'être suivi, parce qu'il a puisé à des sources peu sûres.

(4) Conde, qui raconte avec beaucoup de confusion l'histoire de Muza, attribue tous ces faits à Muhammed, c. 48, p, 288. Por parte de Alfranc las algares fueron muy venturosas: pasaron los montes y talaron tierra de Narbona, tomando mucho ganados y cautivos, y los pueblos huian por todas partes de los vencedores muslimes, y aun salian à ofrecerles sus bienes para templar su saña.

(1) Rod. Tol., Hist. Arab., c. 27.; Conde, II, c. 48, fait perdre 8000 hommes aux chrétiens et 7000 aux mahométans. — Murphy, p. 94, ne parle point de la révolte de Muza; mais il prétend que ce général fit plusieurs conquêtes dans la Vieille-Castille, par l'ordre de Muhammed, pendant qu'une autre armée faisait la guerre dans la Marche Espagnole. Puis, l'auteur ajoute: «But, when the people of Toledo rebelled and sought the assistance of the kings of Gallicia and Navarra, he (Muhammad) went against them himself: and having formed an ambush on the Quadacelete, into which they fell, he slew in battle of the people of Toledo, and the trinitarians, twenty thousand persons.»

(2) La Chronique de Sébastien, qui écrivait à cette époque, est la meilleure source pour l'histoire de Muza. Ce que Rod. Tol. raconte, d'après les documents arabes, est défectueux, souvent erroné, et a besoin d'être complété par la Chronique d'Abdelda.

parties à peu près égales : Muhammed régnait au sud; Muza possédait la partie centrale, qui comprenait les provinces actuelles de la Nouvelle-Castille, de l'Aragon et de la Navarre, et Ordoño I[er], fils de Ramiro, la partie septentrionale, qui comprenait la Galice, les Asturies, la Biscaye et le pays riverain du Duéro. Celui-ci avait pourvu de remparts et de tours élevées les villes de Tuda, Léon, Astorga et Amaya (1), ou avait fait rétablir les fortifications renversées. La province de la Biscaye s'étant révoltée contre lui, il la ramena à l'obéissance par la force des armes. Comme il revenait dans les Asturies, il rencontra sur son passage une armée de Sarrasins, sur laquelle il remporta une seconde victoire (2).

Il est très-vraisemblable qu'Ordoño, après s'être bien préparé à la guerre, rompit le premier l'amitié qui le liait à Muza, et tourna les armes contre lui, parce que celui-ci avait reçu dans ses états les Basques rebelles, et avait même fait mine d'envahir le territoire du roi des Asturies, depuis qu'il avait élevé sur les frontières la forteresse d'Albayda. Lorsque Ordoño eut repoussé les troupes auxiliaires envoyées par le gouverneur de Tolède Lupus, il s'avança hardiment avec une nombreuse armée sur Logroño, et se prépara aussitôt à mettre le siége devant Albayda. A cette nouvelle, Muza et son gendre Garcias accoururent avec une armée considérable pour délivrer la forteresse. Mais Ordoño ne leva point le siége; il divisa son armée : il en laissa une partie pour continuer le blocus de la ville; avec l'autre, il marcha au-devant de Muza, qui était campé dans le voisinage, sur la montagne de Laturzo. Dans la bataille qui s'ensuivit, les troupes d'Ordoño, malgré leur petit nombre, se montrèrent si supérieures en courage à celles de Muza, que la victoire ne resta pas long-temps douteuse. Dix mille musulmans et une foule de chrétiens, entre autres Garcias, gendre de Muza, restèrent sur le champ de bataille. Muza lui-même fut grièvement blessé, et ne parvint à se sauver qu'à l'aide d'un ami qu'il avait dans l'armée ennemie, et qui lui donna un cheval. Mais il est probable qu'il mourut de ses blessures peu de temps après, puisqu'il n'est plus question de lui dans l'histoire. Tout le camp, où se trouvaient réunies de grandes richesses, entre autres les présents de Karl-le-Chauve, tomba au pouvoir d'Ordoño. Maître alors de disposer de toutes ses forces, il retourna devant Almayda, et emporta la ville d'assaut après sept jours de siége. Tous les hommes en état de porter les armes qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée, et la ville elle-même fut rasée. Les enfants, les femmes et le butin furent emmenés comme trophées (857).

Aussitôt que Lupus eut reçu à Tolède la nouvelle de la défaite de son père, il n'attendit pas qu'Ordoño marchât contre lui; il déclara sur-le-champ qu'il était prêt à se soumettre, et à combattre la domination arabe en Espagne tant qu'il vivrait. A ces conditions, Ordoño lui laissa la possession paisible de Tolède (1).

Muhammed, ayant reçu des renforts d'Afrique (2), sut mettre à profit les querelles de ses deux adversaires. Peu de temps après la défaite de Muza, il reprit Saragosse et y plaça un de ses fils comme gouverneur; mais il trouva une tout autre résistance devant Tolède, que Lupus, soutenu par les chrétiens des Asturies, défendit avec la plus grande valeur. On combattit pendant plusieurs années avec des succès variés (3);

(1) Annal. Complut., Era 894 (856) : « Populavit rex Ordonius legionem.» Era 898 : « Populavit Rudericus comes (la Chron. Burgense ajoute : «Per mandatum regis Ordonii»). Amaja, les *Annales Compostellani* s'expriment de même.

(2) Sebast. Salm. et Chron. Abdeld., mon. Sil., Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. IV, c. 14; Lucas Tud., Chr. Mund., p. 77.

(1) Sebast. Salm. et Chron. Abdeld.

(2) Marmol, Descript. de l'Afrique, lib. II, p. 229. L'année suivante (858), le roi de Cordoue envoya demander secours aux khalifes de Fez et Cairvan, qui lui envoyèrent grand nombre de cavalerie et d'infanterie, l'un par le détroit de Gibraltar, et l'autre par le royaume de Valence.

(3) Selon Marmol, Ordoño fut battu sur le Tage.

les campagnes des environs furent ravagées, et le superbe aquéduc romain, qui amenait les eaux du Tage, fut lui-même détruit (1).

En 859, Muhammed vint presser en personne le siége que son fils aîné Almondhir avait dirigé jusqu'alors, et il mit une telle vigueur dans ses attaques, que les assiégés, après avoir obtenu une promesse de l'oubli du passé, envoyèrent à l'émir les têtes de quelques-uns des principaux meneurs. Il paraît cependant que Lupus parvint à s'enfuir près du roi des Asturies (2).

A peine cette guerre était-elle terminée, et Muhammed se préparait-il à envoyer une armée contre Ordoño, pour le punir de l'appui qu'il avait donné aux rebelles, qu'une seconde apparition des pirates normands vint de nouveau jeter toute l'Espagne dans la terreur. Leur flotte était formidable, et comptait au moins cent vaisseaux (3). Ils débarquèrent d'abord sur les côtes de la Galice, où ils commirent d'affreux ravages; mais leur triomphe ne fut pas de longue durée. Petrus, général du roi des Asturies, les repoussa vers leurs vaisseaux avec de grandes pertes, en brûla même une partie, et les força à se rembarquer (859).

Peu de temps après, soixante vaisseaux abordèrent sur les côtes de l'Andalousie : les Normands prirent terre près d'Algeziras et remplirent d'effroi tout le pays des côtes jusqu'à Malaga et Alhadra; ils détruisirent une foule de bâtiments, de phares et de mosquées, et lorsque la cavalerie musulmane, qui accourait pour les chasser, arriva, ils s'étaient déjà rembarqués, et avaient fait voile pour les îles Baléares, où ils exercèrent les mêmes ravages. Après avoir poussé leurs pirateries avec succès jusqu'à la Sicile et au-delà, ils reparurent sur les côtes d'Espagne au commencement de l'hiver. Ils débarquèrent encore une fois, firent un grand butin, prirent leur direction vers l'Océan, et on ne les revit plus (860) (1).

Aussitôt que les Normands eurent quitté l'Espagne, la guerre recommença sur tous les points à la fois entre les chrétiens et les mahométans; et les attaques des deux parts devinrent si nombreuses, qu'il est difficile de suivre l'ordre chronologique et d'éviter les répétitions dans le récit d'événements qui ont entre eux tant de ressemblance. Il est toutefois presque indubitable, qu'avant même que les Normands se fussent éloignés, Ordoño passa le Duéro et commença la guerre; non-seulement il s'empara de la ville de Coria et fit prisonnier le gouverneur Zeid ben Casem, mais il tourna sur-le-champ ses armes contre Salamanque, emporta la ville d'assaut, emmena, comme captifs, le commandant Mozeror, sa femme et presque tous les habitants, et après avoir massacré tous les soldats musulmans et détruit tous les ouvrages de fortifications, il repassa le Duéro chargé de butin (2).

---

(1) Les Arabes le représentent comme un pont. Murphy, p. 95, note: «It (the bridge) consisted of one single arch, was three hundred baa (aunes) in length and eighty in breadth. Adjoining to this bridge was a water wheel, ninety cubit in height: which raised water to the top of the bridge, whence it flowed in the city.»

(2) Conde, II, c. 48; Cardonne, p. 193, et Ferreras, placent la soumission de Tolède en 858; c'est une année trop tôt. Mariana indique même l'année 857. Rod. Tol., Hist. A., c. 27, est ici la principale source.

(3) Chron. Iriense, p. 602; Sebast. Salm., 489. On lit dans la Chron. Abdeld., p. 453: «Normanni iterùm venientes in Gallæciæ maritimis a Petro comite interfecti sunt.»

(1) Sebast. Salm., p. 489: «(Normanni) exindè, mari transjecto, Nachor civitatem Mauritaniam invaserunt ibique multos Chaldæorum gladio interfecerunt. Denique Majoricam, Fermentellam et Minoricam insulas agressi, gladio depopulaverunt. Postea Græciâ advecti, etc., reversi sunt in patriam.» Cf. Conde, II, c. 49.; Murphy, p. 95; Cardonne, p. 194; Rod. Tol. Hist. Arab., c. 28: Annal. Bertin., ad an. 859. «Piratæ Danorum, longo maris circuitu, inter Hispanias videlicet et Africam navigantes, Rhodanum ingrediuntur.» Chron., de Gest. Normannor.

(2) Chron, Abdeld., p. 453; mais particulièrement la Chron. Sebast., p. 489. «Multas et alias civitates Ordonius præliando cepit, et

Ces incursions des chrétiens des Asturies déterminèrent Muhammed à la guerre. Il envoya une division de son armée au-delà du Duéro, et le principal corps, sous les ordres de son fils aîné Almondhir, marcha contre la province d'Alava, vers les sources de l'Ebre. Il repoussa partout les chrétiens avec de grandes pertes, s'empara de plusieurs forteresses, passa même l'Ebre, et s'avança jusqu'à Pampelune. Après avoir saccagé tous les champs et les vignobles, il rentra dans les états de son père, emmenant avec lui beaucoup de bestiaux et un nombre considérable de prisonniers. Dans cette expédition (861), les Sarrasins prirent un Navarrais distingué par sa valeur, et nommé Fortun (1), qui fut amené à Cordoue, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de vingt ans. On dit qu'il avait atteint l'âge de cent vingt-six ans (2).

L'année suivante, Almondhir passa de nouveau le Duéro et remporta plusieurs petits succès dans la province d'Alava; mais ces succès n'étaient pas de nature à donner de grands avantages aux Sarrasins. Peu de temps après, la ville de Mérida s'étant révoltée (3), Ordoño profita de la négligence avec laquelle on gardait les frontières de la Galice, fondit sur le territoire musulman, brûla Cintra, ravagea les campagnes, et détruisit les villages jusqu'au Tage (1). Lorsque Muhammed eut ramené Mérida à l'obéissance et rasé ses fortifications, à l'exception de la citadelle, il marcha rapidement contre les chrétiens; mais ceux-ci étaient déjà rentrés dans la Galice avec un grand butin et beaucoup de prisonniers (863).

Que Muhammed se soit ensuite avancé dans la Galice jusqu'à Saint-Jacques, et que, dans le cours des deux années suivantes, plusieurs armées aient passé le Duéro, envahi la Vieille-Castille et défait le roi Ordoño dans différentes rencontres, pendant qu'une autre armée assiégeait Barcelone, les auteurs arabes nous l'assurent; mais leurs relations n'offrent pas beaucoup de certitude (2). Il paraît néanmoins constant que Muhammed fit les plus grands préparatifs pour anéantir, ou du moins pour affaiblir la puissance chrétienne, qui menaçait continuellement l'empire de l'islam. Il essaya de triompher des chrétiens par un moyen que ses prédécesseurs n'avaient point encore employé: non-seulement il attaqua les pays chrétiens du côté de la terre, mais il envoya aussi une flotte sous les ordres de l'amiral Walid ben Abdelhamid, pour opérer un débarquement dans la Galice et porter ainsi la guerre au centre des états chrétiens. La flotte mit à la voile avec un vent favorable, et atteignit sans accident l'embouchure du Minho, où elle essaya de débarquer (866). Selon les relations arabes, une tempête horrible s'éleva et brisa presque tous les vaisseaux contre les nombreux rochers des côtes de la Galice, et il n'y eut qu'un petit nombre d'hommes, entre autres l'amiral Abdelhamid, qui parvinrent à se sauver (3). Mais suivant un court

civitatem Cauriensem cum rege suo nomine Zeth, aliam quoque in confinibus ejus civitatem Talamancam (Salamancam, d'après la Chron. Abdeld.) cum rege suo nomine Mozeror et uxore suâ cepit: bellatores omnes interfecit: reliquum vulgus cum uxoribus et filiis sub coronâ vendidit. Cf. Conde, II, c. 49, p. 292: «Los christianos estendieron sus algaras hasta las cercanias de Salamanca y de Coria, y vincieron al wali de aquella frontera Zeid ben Casim.»

(1) Murphy, p. 95, le dit frère du roi Ordoño.

(2) Conde, II, c. 49.; Rod. Tol., Hist. Arab., c. 28. «Rex Mahomath contra Navarros exercitum adunavit, et circa Pampilonam messes et vindemias devastavit: et obtinuit tria castra, in quorum uno invenit militem, qui Fortunius dicebatur; quem captum Cordubam secum duxit; et elapsis XX annis, suæ domui restituit, cum multis junioribus liberatum.»

(3) Rod. Tol., l. c.; Murphy, p. 95.

(1) Conde, II, c. 50.

(2) Le premier fait n'est mentionné que dans Conde, II, c. 50; le second, dans Murphy, p. 95; le troisième, dans Cardonne, p. 195. Les écrivains chrétiens n'en disent rien.

(3) Conde, II, c. 53.; Rod. Tol. (Hist. Arab., c. 29), qui s'accorde parfaitement avec les auteurs arabes, excepté pour la date, a sans

passage d'une chronique chrétienne (1), la flotte mahométane fut complètement défaite par la flotte chrétienne, ce qui peut s'accorder avec le récit des Arabes, si l'on admet que les Galiciens profitèrent de la connaissance qu'ils avaient des lieux et évitèrent plus facilement les rescifs. La malheureuse issue de cette expédition maritime enhardit les chrétiens; ils firent de nouvelles invasions dans la Lusitanie. Leurs courses s'étendirent encore une fois, d'un côté jusqu'à Salamanque, et de l'autre jusqu'à Coria, dans le voisinage du Tage (2). Les pieux musulmans, qui soutenaient, d'après une interprétation particulière d'un passage du Koran, qu'on n'adorait pas Dieu de la manière la plus convenable, et que, par conséquent, cette expédition ne devait pas réussir, furent d'autant plus affligés à ces nouvelles, que les révoltes toujours plus fréquentes contre l'émir, le penchant au libertinage et à la débauche, le parjure et la corruption des mœurs, semblaient annoncer la chute prochaine de l'islamisme en Espagne.

Ce fut précisément à cette époque qu'un musulman d'une naissance tout-à-fait commune, nommé Omar ben Hafsun, vint ébranler l'empire arabe. C'était un pauvre laboureur ou artisan de Ronda, doué d'une âme fière et énergique; il ne put supporter l'humilité de sa position et se fit bandit. Il organisa d'abord une troupe de brigands dans l'Andalousie; il défia pendant quelque temps dans cette forte position, les poursuites de la justice. Cependant, craignant la vigilance des alcades, il s'esquiva avec toute sa bande, se rendit dans la province de Saragosse, où il s'empara de quelques endroits fortifiés. Avec le secours des habitants chrétiens et de plusieurs gouverneurs musulmans, mécontents de l'émir (1), il réunit bientôt des forces considérables et se rendit maître de presque toutes les villes mahométanes sur la rive gauche de l'Èbre. Cette révolte parut si dangereuse à l'émir, qu'il s'avança en personne contre les rebelles avec les troupes de l'Andalousie et de Tolède, et appela même à lui celles des provinces de Murcie et de Valence. Hafsun, ne se sentant point en état de lutter contre cette armée formidable, fit semblant de se soumettre, prétextant qu'il n'avait excité cette rébellion, que pour entraîner plus facilement à leur perte les chrétiens du nord de l'Espagne; il promit de surprendre l'ennemi dans Barcelone, avec le secours des troupes de Murcie et de Valence, et de chasser d'Espagne les Franks, qui croyaient n'avoir rien à craindre de lui.

Muhammed, gagné par ces promesses, qu'il croyait sincères, assura au rebelle Hafsun le gouvernement de Saragosse, s'il reprenait aux chrétiens et ramenait sous la domination musulmane les forteresses et tout le pays situé au-delà de l'Ebre; en même temps, il ordonna que les troupes de Murcie et de Valence sous les ordres de son petit-fils Zeid ben Casim se joignissent à celles de Hafsun comme alliées. Dès que le perfide musulman eut ainsi atteint son but, il se prépara à exterminer la nuit suivante ses nouveaux auxiliaires, qui se livraient sans méfiance au sommeil. Presque tous succombèrent avec leur chef Zeid ben Casim (866) victimes de cette honteuse trahison; quelques-uns seulement s'échappèrent pour aller porter cette triste nouvelle à Muhammed. Celui-ci jura et fit jurer à tous les walis et vizirs, de tirer une vengeance

doute donné lieu à l'opinion qui place cette expédition beaucoup plus tard, en 879. Cette erreur est d'autant plus facile à réfuter, que la Chronique d'Albayda parle d'une expédition de ce genre, qui eut lieu du temps d'Ordoño, et n'en mentionne aucune sous Alphonse III, dont elle écrit le règne avec détails, jusqu'à 883. Comme la Chronique de Sébastien fut probablement terminée peu de temps avant 866, cette circonstance explique son silence.

(1) Dans la Chron. Abdeld., p. 453 : Mauri in navibus venientes in freto gallicano (Ferreras lit : *in freto Gaditano*) devicti sunt.

(2) Conde, l. c.

(1) On cite entre autres le wali de Saragosse et l'alcaïde de Lérida.

sanglante d'Hafsun et de ses partisans.

Le prince Almondhir, qui guerroyait alors contre les chrétiens des Asturies, reçut ordre de marcher sur-le-champ contre les rebelles, qui combattirent avec le plus grand courage et défendirent les forteresses avec opiniâtreté; mais rien ne put arrêter, dans leur course victorieuse, les musulmans altérés de vengeance, de manière qu'en peu de temps toute l'armée de Hafsun fut anéantie. Mais il parvint à se sauver lui-même, et conseilla à ses amis de se soumettre et de s'attendre à le revoir au milieu d'eux dans des temps plus favorables (1). Il tint parole, comme nous le verrons tout à l'heure.

Malgré les nombreuses révoltes qui troublaient l'intérieur du pays, et la foule d'ennemis qui l'attaquaient au dehors, l'empire des Ommaijades était cependant resté jusqu'à cette époque la puissance prédominante de l'Espagne; mais alors on vit monter sur le trône d'Oviédo un roi qui éleva la puissance asturienne au rang d'une rivale redoutable.

Le roi Ordoño était mort de la goutte, le 26 mai 866, après un règne de seize ans (2), pendant lequel il avait remporté beaucoup de victoires sur les musulmans, et vaillamment défendu son pays contre leurs invasions. On connaît peu de chose sur les réglements qu'il fit pour l'amélioration intérieure de son royaume; il paraît qu'il gouverna avec beaucoup de sévérité, et que s'il récompensait généreusement les vertus, il ne punissait pas moins rigoureusement les vices. On en trouve un exemple dans le récit suivant, récit qui n'est pas très-authentique, il est vrai, et au merveilleux duquel Mariana ajoute encore : Ataulphe, évêque de St-Yago, fut accusé, par les esclaves, d'un vice contre nature; prenant l'imputation pour vraie, le roi, sans entendre la défense de l'évêque, ordonna de lâcher sur lui un taureau furieux et irrité par des chiens et des aiguillons dont on le piquait. L'évêque, fort de sa conscience, attendit tranquillement l'animal, qui, au grand étonnement des spectateurs, oublia à l'instant sa fureur, baissa la tête et vint caresser le prélat. L'innocence d'Ataulphe fut alors reconnue de tous, et il fut sur-le-champ rétabli dans sa dignité; mais il ne la garda point, il se retira dans les Asturies, où il vécut encore quelques années comme ermite dans une grande réputation de sainteté (1).

Ordoño eut la joie de voir, avant sa mort, son fils Alphonse III, surnommé le Grand, reconnu pour son successeur. Lorsqu'il expira, Alphonse fut sacré et couronné le jour de la Pentecôte 866, suivant la coutume introduite depuis Ramiro I[er] (2). Il n'avait encore que quatorze ans (3), et sa jeunesse engagea le comte Froila, fils de Veremund (4), qui gouvernait la Galice, à entreprendre de

(1) Le récit détaillé de la première révolte de Hafsun se trouve dans Conde, II, c. 50, 51 et 52. Cardonne, p. 198, la place à tort dans l'année 882, et la confond avec la seconde, dont il ne dit rien.

(2) Puisque d'après la Chron. Abdeld., p. 453, Alphonse III, en 883, était dans la dix-huitième année de son règne, l'année 866 doit être celle de la mort d'Ordoño. Mariana ne le fait régner que douze ans, et place sa mort en 862, bien que toutes les chroniques lui donnent seize ans de règne. Rod. Tol., de Reb. Hisp. IV, c. 14, est le seul qui dise que quelques-uns le font régner dix ans. Hermilly (notes ad ann. 866) a fort bien réfuté Mariana, sur Ordoño; voyez aussi Masdeu, t. XII, p. 143—153, et Esp. sagr, t. XVIII; Escritur., I, p. 244, Risco, t. XXXVII, g. 201, rapporte une inscription sur Ordoño I[er] : *Obiit sexto kal. junii, Era* 904. Masdeu, t. XV, p. 88, place en conséquence sa mort au 26 mai 866.

(1) Chron. Iriense et Historia Compost. (dans Florez., Esp. sagr., t. XX.)

(2) Chronicon de Cardeña (Florez, Esp. Sagr., t. XXIII). Era de DCCCC e IV años (866). Este rey (don Alfonso) fue ungido en el regno, dia de la Cinquesma (Pentecôte), VII, kal. junii.

(3) Monach. Sil., p. 453, prétend qu'il n'avait que treize ans, lorsqu'il monta sur le trône; la Chronicon Sampiri (Florez, Esp. Sagr., t. XIV, p. 838) lui en donne quatorze.

(4) L'opinion de Mondejar (Advertencia, 187) que ce Froila était fils du roi Bermudo I[er]), ne serait pas facile à prouver.

lui enlever le trône. Il marcha donc sur Tolède à la tête de toutes ses troupes. Alphonse, qui n'était point préparé à la guerre, et dont les troupes étaient campées sur les frontières, prit la fuite vers l'Alava, et Froila entra dans la capitale, où il se fit aussitôt proclamer roi. Mais son règne ne fut pas de longue durée; les comtes goths, qui supportaient encore moins facilement l'usurpation d'un de leurs semblables que l'hérédité d'une famille royale, ne tardèrent point à l'assassiner; sur quoi Alphonse se hâta de revenir; il fut accueilli avec joie par les habitants d'Oviédo comme leur légitime souverain, et reconnu comme tel par toutes les provinces (1).

Aussitôt qu'Alphonse se sentit affermi sur le trône, il déclara la guerre aux Basques et aux Navarrais, remporta sur eux une double victoire, et les soumit à son pouvoir. Pour confirmer les droits qu'il prétendait avoir sur le territoire de Pampelune, il épousa la fille d'un prince navarrais, appelée Ximène (2), et le royaume des Asturies se trouva alors avoir la même étendue que du temps d'Alphonse-le-Catholique. Maître de toutes les provinces chrétiennes, il tourna ses armes contre les Sarrasins, qui possédaient alors de grandes forces militaires, mais qui échouaient dans toutes leurs entreprises par suite de leurs divisions intestines. Dès la deuxième année du règne d'Alphonse, El Mondhir, fils de Mohammed, était venu assiéger Léon avec une nombreuse armée; Alphonse, qui avait à peine seize ans, se mit à la tête de ses troupes, et remporta une brillante victoire sur les Sarrasins: les débris de leur armée prirent la fuite en désordre. Une autre armée musulmane, qui avait fait une invasion dans la Galice, et qui s'en revenait chargée d'un riche butin, fut attaquée tout-à-coup par les chrétiens dans un défilé près de Vergidus, et totalement exterminée (1); le général lui-même, Abu Walid ben Abdelhamid ben Ganim, fut fait prisonnier; mais il obtint bientôt après sa liberté moyennant une forte rançon (2). Ces deux

(1) Chron. Sampiri et monachi Sil. Les écrivains espagnols ont à tort fait rapporter un passage du Privilegium Ordonii II (ap. Florez, Esp. sagr., t. XIV, p. 369), à la dernière année du règne d'Alfonse III; il se rapporte, au contraire, à la première année. Voici ce passage copié exactement sur un manuscrit gothique: « Postea vero vene proavus meus (c.-à.-d. pater meus) jam supradictus dominus Adefonsus adhuc in pueritiâ, remorabit ibidem in Sammanos, et in alium locellum quod dicunt Subregum in ripâ Laure cum fratres multo tempore, in tempore persecutionis ejus. Postquam confirmatus fuit, et unctus in regno, iterum confirmabit eis, atque contestabit ipsum monasterium, etc. » Peut-être même entend-on ici Alphonse II.

(2) Chron. Abdeld.: « Vasconum feritatem bis cum exercitu suo contrivit atque humiliavit. » Chron. Sampiri, l. c.: « Alavam obtentam proprio imperio subjugavit. Eylonem verò, qui comes illorum videbatur, ferro vinctum secum Ovetum attraxit. — Non multo post universam Galliam (c'est ainsi que les écrivains espagnols et arabes appelaient alors la Navarre, et c'est là ce qui a causé l'erreur de Mariana, qui fait de Ximène une princesse française) simul cum Pampilonâ causâ cognationis, secum associat uxorem ex illorum prosapiâ generis accipiens, nomine Xemena. » On trouve dans le monach. Sil., p. 293: « Duxit (Adefonsus) uxorem ex regali gothicæ gentis natione, nomine Xemenam, anno ætatis suæ XXI, ex quâ sex filios et tres filias genuit. » Malgré ces passages, qui ne permettent point le doute, Masdeu, t. XII, p. 153, dit: « Alfonso se casa con una Francesa y cede la Navarra en feudo a un Frances, conde de Bigorra. » Risco, t. XXXII, c. 19, et XXXVII, c. 25, pense avec assez de raison que Ximène était fille de Garsias Iñiguez.

(1) La Chron. Abdeld., l. c.; Chron. Sampiri, l. c. et le mon. Sil., p. 293, rapportent presque de la même manière ces victoires. Conde II, c. 53, raconte les deux défaites des musulmans en l'an 867; mais il paraît qu'il a confondu Pampelune avec Léon, car Cardonne fait mention d'une expédition contre Léon qui eut lieu vers cette époque.

(2) Sampiri, Chron., p. 440. « Sub cujus imperio dux quidem Hispaniæ et proconsul (probablement le Hhadjeb), nomine Abohalit, bello comprehensus, regis obtutibus est præsentatus, qui se redimens pretio, C millia

victoires encouragèrent tellement les chrétiens, qu'ils franchirent sur tous les points les limites de leur territoire. Alphonse s'empara de plusieurs places frontières, entre autres de Coïmbre en Portugal, et peupla ces villes d'habitants chrétiens. Il éleva sur tous les points importants des châteaux et des forteresses, pendant qu'il s'occupa à l'intérieur de construire des églises, et de veiller aux besoins des pauvres, qui trouvaient de l'occupation et des moyens d'existence dans ces nombreux travaux.

Les années suivantes Alphonse fut encore plus heureux dans ses guerres contre Muhammed, parce que celui-ci avait de nouveau à lutter contre deux rébellions dangereuses. Muza, wali de Saragosse (1), qui était probablement un autre que l'ancien rebelle du même pays, mais son parent s'était révolté et rendu maître de la ville de Saragosse, que le prince Almondhir assiégea pendant vingt-cinq jours, et qu'il ne put prendre malgré les plus grands efforts. En même temps, le frère de Muza, Fortun ebn Muza, s'établit à Tudéla, et les turbulents habitants de Tolède (870) proclamèrent pour leur wali Abu Abdallah Muhamed ben Lopia, fils de l'ancien rebelle Lupus, espérant réussir dans leur révolte par la valeur extraordinaire et la sagesse de leur chef, et leur alliance avec les chrétiens victorieux. Mais si cette révolte parut d'abord dangereuse et menaçante, elle fut de courte durée : Muza fut assassiné à Saragosse par les siens, et Abu Abdallah, qui ne fut point appuyé par les chrétiens, se sentit trop faible pour résister à toute la masse des troupes de l'émir. Il s'enfuit donc de la ville et abandonna les Tolédans à leur sort; ceux-ci s'en remirent à la clémence de Muhammed, qui leur pardonna (870) (1).

Si Alphonse ne tira point parti de ces circonstances favorables, il faut l'attribuer à l'agitation qui régnait dans ses propres états. Son frère Froila (2) conspira contre sa vie, et le complot ayant été découvert, il s'enfuit en Castille, pour s'allier avec les musulmans. Alphonse le poursuivit, parvint à l'arrêter, et lui fit crever les yeux comme coupable de haute trahison. Les autres frères, Nunnus (Nuño), Veremund et Odoarius, qui avaient partagé son crime, partagèrent aussi son châtiment. Cependant Veremund, malgré sa cécité, réussit à s'échapper d'Oviédo, et à se maintenir sept ans dans l'indépendance à Astorga, avec le secours des musulmans (3).

Ces dissentions intestines ne permirent point à Alphonse de diviser ses forces, et le forcèrent d'abandonner à son destin Abu Abdallah, qui ne vit alors d'autre parti à prendre que de se soumettre à Muhammed. Par haine contre Alphonse, qui l'avait ainsi délaissé, et par jalousie contre ses oncles, à qui Al-

solidorum in redemptionem suam dedit. » — Ch. Abdeld., p. 454. « Qui (Abuhalit, c.-a.-d. Abu Walid), dum se postea redemit, duos fratres suos et subrigum obsides dedit, quos usque centies mille solidos persolvit. » Conde, II, c. 57, raconte la défaite des musulmans et la capture d'Abu Walid, comme ayant eu lieu en 885, au-delà de l'Èbre; à moins de supposer qu'Abu Walid fut deux fois vaincu et fait prisonnier, et que deux fois il se racheta, la version de Conde est évidemment erronée. L'auteur de la chronique d'Albayda, qui la termine en 883, n'aurait pu parler d'un fait qui serait arrivé en 886.

(1) La Chronique d'Albayda lui donne le nom de Samuel.

(1) Conde, II, c. 53 et 54; Cardonne, p. 195; Rod. Tol. (Hist. A., c. 29), qui nomme Abu Abdallah Abenlope, et avance de dix ans la date de cette rébellion, a été cause qu'on l'a confondu avec son père. La Chron. Abdeld. est ici la principale source.

(2) Le moine de Silos dit, il est vrai « (Adefonsus Magnus) erat unicus Ordonii regis filius; mais la chronique plus ancienne de Sampirus, qui dit précisément le contraire, doit être crue de préférence; il faut dire cependant que dans les chroniques espagnoles l'expression *frater* désigne souvent aussi un proche parent.

(3) Sampiri, Chron., p. 439. Ferreras a placé cette conjuration en l'an 896, probablement parce que la Chronique d'Albayda n'en fait pas mention. Mais tout l'ensemble des événements montre clairement qu'il faut la placer en l'an 870; Mariana la place quatre ans plus tard.

phonse avait confié l'éducation de son fils Ordoño (1), il s'allia avec Muhammed et le rebelle Veremund contre le roi des Asturies. Il en résulta de nombreuses batailles, dans lesquelles les chrétiens furent presque toujours vainqueurs (2), et la guerre continua jusqu'en 883. Dans le cours de la septième année (878), deux armées musulmanes, qui s'avançaient contre Léon et Astorga, furent battues dans deux combats sanglants, l'un près du fleuve Urbego, l'autre près de Zamora, et le prince victorieux contraignit son frère Veremund, qui s'était toujours tenu caché dans Astorga, à s'enfuir chez les Sarrasins (3).

Une stérilité de plusieurs années, la disette et la peste qu'elle amena à sa suite, et qui enlevèrent les habitants par milliers, ainsi qu'un tremblement de terre épouvantable qui détruisit une foule d'édifices et de villages entiers, surtout en Andalousie, produisirent entre les deux royaumes une trêve, qui ne fut interrompue que par quelques incursions au-delà des frontières (1).

Mais aussitôt qu'Alphonse revit les circonstances favorables, il fondit de nouveau (881) sur les terres des infidèles; il passa le Duéro, parcourut et ravagea le Portugal jusqu'au Tage, traversa ce fleuve, et même la Guadiana, et s'avança avec une grande rapidité à quelques milles de Mérida jusqu'au mont Oxifer (branche de la Sierra-Morena), plus loin qu'aucun prince chrétien eût encore pénétré dans l'empire musulman.

Ce ne fut que dans cette contrée qu'Alphonse rencontra des forces ennemies imposantes, et le rapport des chrétiens (2) nous assure que, dans la bataille qui fut livrée, plusieurs milliers d'infidèles restèrent sur la place, et que le roi d'Oviédo revint triomphant dans ses états, non sans avoir conquis

(1) Chron. Abdeld., p. 454.: «Ababdella Mahomat Iben Lupi, qui semper noster fuerat amicus, sicut et pater ejus, ob invidiam de suis tionibus (i. e. patruis), cui rex filium suum Ordonium ad creandum (le verbe espagnol *criar* élever) dederat, cum Cordubensibus pacem fecit fortiamque (i. e. exercitum) suorum in hostem (exercitum) eorum misit.» Ce passage manque dans Ferreras.

(2) Les auteurs arabes dans Conde (II, c. 55, p. 308.) Lui même ajoute: «La gente de Galicia es la mas brava y aguerrida de los christianos, y apenas pasaba dia en que no trabasen muy reñidas escaramuzas.»

(3) La Chron. Sampir., p. 439 sq., conclut en peu de mots, le récit de ces dissensions intestines: Cæcus verò ad Saracenos fugit. Edomuit rex (Adefonsus) Astoricam. « La Chron. Abdeld., Era 96 » Almundar, filius regis Mahomat cum duce Ibenganin (Abu Walid) atque hoste Saracenorum Sturicam atque Legionem venit. Sed manus idem (Mariana substitue avec raison *manus alia*) hostis ex adverso exercitus sequens, qui erant de Toleto, Talamanca, Wathlelhara vel de aliis castris, sub uno XIII millia in locum Polboraria apud fluvium Urbicum a principe nostro interfecti sunt.»

(1) Chron. Abdeld.: «Deindè imperante Abuhalit, pro III annis pax in utrosque reges fuit.» Conde, II, c. 55, est dans l'erreur, quand il confond cette trêve avec celle de l'an 883, pour laquelle Alphonse envoya Dulcidius à Cordoue.

(2) Chron. Abdeld., Era 919: «Postea rex noster Saracenis inferens bellum exercitum movit et Spaniam (ainsi s'appelaient les pays gouvernés par les musulmans) intravit, sicque per provinciam Lusitaniæ, castra de Nepza prædando pergens, jam Taco flumine transito, ad Emitæ fines est progressus; et X milliario ad Emeritam pergens, Anam fluvium transcendit et ad Oxiferium montem pervenit, quod nullus antè eum princeps adire tentavit: sed et hoc quidem in eodem monte XV (Ferreras: XV millia — Pellicer: V millia — Saz: mille) capita ampliùs noscuntur esse interfecta.» La Chron. Lusitanum (Florez, Esp. sagr., t. XIV, p. 403) qui a sans doute tiré beaucoup de choses de la Chronique d'Albayda, ajoute: Urbes quoque istæ a christianis populantur, sc. Bragariensis, Portugalensis, Aucensis, Vicensis, Eminiensis, et ceteros Lusitaniæ limites gladio et fame consumptos usque Emeritam et maris littora emeritavit atque destruxit. La Chron. Conimbricense nomme les villes suivantes: (Florez, XXIII, p. 331) Ildefonsus Ordonii filius cepit Colimbriam Bracaram, Portugalem, Viseum, Lamecum, Egitaneam.

plus d'une forteresse sur le territoire du Portugal actuel. Les historiens arabes ne disent pas un mot de cette expédition des chrétiens, ce qui ne peut jeter aucun doute sur la vérité des événements, parce que les Arabes n'ont pas coutume de raconter leurs défaites.

Alphonse n'aurait pas pu pénétrer si avant dans le territoire des musulmans, si l'émir n'avait pas été alors occupé d'une guerre intérieure et obligé de concentrer toutes ses troupes sur l'Èbre pour écraser les rebelles.

Le rebelle Omar ben Hafsun, après sa défaite près de Saragosse, avait cherché un asile et des secours dans les montagnes de la Navarre; il descendit tout-à-coup de ces montagnes avec une armée formidable, composée tant de musulmans mécontents, que de renégats et de chrétiens navarrais, que commandait leur prince Garcias Iñiguez. Arista lui-même, s'avança dans la Catalogne sans rencontrer de résistance, recruta partout des partisans et augmenta la terreur de son nom par la défaite des walis de Saragosse et d'Huesca, qu'il repoussa au-delà de l'Èbre. Le bruit de ses victoires amena à lui non-seulement les renégats Ebn Muza et Ebn Fortun, qui s'étaient révoltés à Saragosse et à Tudela, mais encore tous les Sarrasins amis du pillage, qui supportaient impatiemment la paix conclue avec le roi des Asturies (1).

Pour arrêter les progrès d'une révolte aussi dangereuse, Muhammed ordonna à toutes ses troupes de marcher contre Hafsun, et dégarnit ainsi les frontières du royaume d'Alphonse, comme il croyait pouvoir le faire en toute sécurité, en vertu de la trève conclue entre eux; mais Alphonse, sans se mettre en peine de sa promesse, profita de la circonstance, et ses succès furent d'autant plus rapides, que nulle part les musulmans n'étaient préparés à une attaque. Pendant ce temps-là on combattait avec opiniâtreté sur les bords de l'Èbre. Le prince El Mondhir, qui commandait l'avant-garde, avait surpris l'ennemi par une marche forcée et l'avait refoulé vers les limites de la Navarre. Bientôt après Muhammed arriva lui-même avec le principal corps d'armée et deux divisions qui s'avançaient latéralement sous Aben Abdelruf et Aben Rustam. Par une manœuvre habile ils réussirent à amener l'ennemi, qui jusque-là avait évité tout engagement, au point qu'il se vit forcé d'en venir aux mains (882). On combattit de part et d'autre avec la plus grande valeur et la plus grande opiniâtreté près d'Aybar, jusqu'à ce qu'enfin l'armée de Muhammed prît l'ennemi par côté et rompît ses rangs. Le prince des Navarrais, Garcias Iñiguez, tomba mort, et Omar ben Hafsun mortellement blessé, prit la fuite; la victoire fut alors décidée, et Muhammed aurait sur-le-champ ramené toute la Navarre sous son pouvoir, si la nouvelle des conquêtes d'Alphonse dans la province de Mérida ne l'avait forcé d'accourir avec la plus grande diligence dans la partie occidentale de son empire (1).

L'émir laissa le soin de poursuivre l'ennemi et surtout de prendre les places fortes au prince El Mondhir et au renégat Abu Abdallah ben Lupus, dont les oncles et les frères avaient embrassé le parti d'Omar ben Hafsun. On tenait tellement à terminer cette guerre, que contre l'habitude, on n'interrompit pas même les opérations militaires pendant l'hiver. Abu Abdallah sut habilement enfermer dans une montagne ses oncles, Ebn Fortun et Ebn Muza, de manière qu'eux et beaucoup de renégats furent obligés de se rendre ses prisonniers. Cette victoire eut pour suite la prise de Saragosse et la révolte d'Abu Abdallah : car Muhammed ayant voulu

(1) Abu Abdalla, ap. Casiri t. II, p. 200: « Ben Haphsun, dictus Omar, gente christianus, humili loco natus, vir fortitudine et audacià celebratissimus, homines perditissimos sibi socios adjunxit: indè occupatà urbe Huescar, accitisque ad se gentibus, sibi suisque principatum quemdam adeptus est, quem ad annum LXX ultra protractum ferunt. »

(1) Conde, II, c. 56. est la seule source pour la seconde révolte de Hasfun, dont les chroniques chrétiennes ne prononcent plus une seule fois le nom.

donner un autre gouverneur à la ville, Abu Abdallah irrité mit ses oncles en liberté et se maintint indépendant à Saragosse.

Cette position était pour lui d'autant plus difficile, qu'il n'avait pas seulement à craindre le courroux de Muhammed, mais qu'il était en outre continuellement attaqué par les comtes des marches de Castille et d'Alava, Didacus et Vigila (Diégo et Vela); pour ne pas se voir ainsi pressé à la fois des deux côtés, il fit demander la paix à (1) Alphonse; mais il ne paraît pas l'avoir obtenue.

Au printemps de l'année 883 le prince El Mondhir conduisit une nombreuse armée contre Saragosse et les autres places fortes que possédait Abu Abdallah; mais voyant qu'il ne pouvait s'en emparer, il se mit à ravager les campagnes, détruisit les villages, fit une incursion dans le comté d'Alava, assiégea inutilement le fort de Celloricum, et après avoir perdu beaucoup de monde dans toutes ses courses, il se retourna vers la Castille; là le comte Didacus lui opposa une égale résistance, et le fit échouer dans toutes ses entreprises contre les châteaux forts. Au mois d'août, le prince voulut encore une fois changer le théâtre de la guerre, et dirigea sa marche vers Léon. Alphonse l'attendait dans les montagnes près de Sublancia, espérant que le prince s'avancerait vers cette ville pour lui livrer bataille. Aussitôt qu'El Mondhir apprit la position inexpugnable d'Alphonse, il décampa pendant la nuit, se dirigea vers Cea et y arriva au point du jour; mais tous les habitants, qui avaient eu connaissance de sa marche, s'étaient enfuis; il ne trouva plus que des maisons vides. Après avoir renversé de fond en comble les églises de Saints-Facundus et Primitivus, les Sarrasins s'en retournèrent chez eux par le défilé de Comalti (2).

Des deux côtés on soupirait après la paix; Muhammed voyait le peu de succès de ses efforts, et désirait une trêve avec les chrétiens, pour concentrer toutes ses forces autour de Saragosse et soumettre Abu Abdallah. Alphonse n'était pas moins disposé à la paix, pour ramener l'aisance dans son royaume, qui avait eu beaucoup à souffrir des fureurs de la guerre. Les propositions du wali Abu Walid furent donc favorablement reçues par le roi d'Oviédo; il envoya comme ambassadeur à Cordoue Dulcidius, prêtre de la ville de Tolède (sept. 883), avec des pleins pouvoirs pour conclure la paix (1).

La Chronique d'Albayda, notre principale source pour cette époque, s'arrêtant ici, et les écrivains arabes ne parlant plus d'aucune guerre entre Alphonse et Muhammed, on doit supposer qu'une paix fut réellement conclue, et régna plusieurs années, pendant lesquelles Alphonse travailla à l'amélioration intérieure de ses états. Muhammed, au contraire, en profita pour diriger toutes ses forces sur l'Èbre, où Abu Abdallah fut bientôt vaincu; mais un adversaire beaucoup plus redoutable, Caleb ben Hafsun, fils d'Omar ben Hafsun, soutenu par les Navarrais, descendit des montagnes de Sacca, s'avança jusqu'à l'Èbre et prit le titre de prince souverain de ces provinces (2).

Ni les chrétiens ni les Arabes ne parlent d'aucune guerre ultérieure qui ait eu lieu sous le règne de Muhammed; seulement on rapporte de Caleb ben Hafsun, qu'à l'approche d'une grande armée qu'El Mondhir dirigeait contre lui, il se retira de nouveau dans les montagnes.

Muhammed était déjà vieux; il chercha à se décharger sur un autre des soucis du gouvernement. Dans les derniers temps, la conduite de la guerre avait été presque entièrement abandonnée à son fils aîné El Mondhir; maintenant que la paix était conclue avec le

(1) Chron. Abdeld., p. 456 et 457

(2) Chron. Abdeld., p. 458.

(1) Chron. Abdeld., l. c.: « Ipse verò Abuhalit dum in terminis Legionensis fuit, verba plura pro pace regi nostro direxit. Pro quo etiam et rex noster legatum nomine Dulcidium Toletanæ urbis presbyterem cum epistolis ad Cordubensium regem direxit septembri mense, undè ad huc usque non est reversus novembrio discurrente. »

(2) Conde, II, c. 57.

roi Alphonse, il jugea à propos d'associer le prince à l'empire, et tous les walis des principales provinces, et tous les membres du divan eurent ordre de lui prêter serment de fidélité et de le reconnaître comme leur futur souverain (884) (1).

A dater de cette époque, El Mondhir dirigea presque seul toutes les affaires de l'état; Muhammed passait tranquillement ses journées au milieu de ses amis, dans les superbes jardins de son Alcazar, que baignait le Guadalquivir. L'anecdote suivante, bien que très-frivole, mérite d'être rapportée, parce qu'elle nous fait connaître l'intérieur de ces monarques musulmans, leurs manières familières, le genre de leurs amusements. Un jour Abdallah ben Ausim, son secrétaire, en entrant dans les appartements de son maître, le vit jouer avec des enfants et en prendre un sur ses genoux; le secrétaire s'arrêta un peu surpris.

« Que me veux-tu? demanda l'émir. Ce n'est pas le moment de songer aux affaires (on était menacé de l'orage). »

« Votre Hautesse sait bien, répondit le ministre, que l'on ne court aucun danger, quand on a des enfants autour de soi. » Puis il lui récita quelques vers d'après lesquels l'homme doit se faire entourer de petits enfants, quand le tonnerre gronde, et éloigner encore davantage le danger en s'asseyant à un banquet.

« Ne vois-tu pas les arbres de ton jardin ployés sous la violence de la pluie et ébranlés par la force du vent. Que pendant qu'ils gémissent des fureurs de la tempête, la coupe circule autour de la table, remplie du délicieux sahba! » Ces vers firent sourire l'émir, qui ordonna d'apporter une collation, et d'introduire des chanteurs et des danseurs. Pendant le repas, le monarque dit au petit enfant qu'il tenait sur ses genoux de jeter la coupe à la tête d'Abdallah (2). Le poète esquiva le coup et reprit sur le même ton: « Aimable enfant, ne sois pas si cruel; la cruauté ne sied pas à la beauté! » L'émir loua le caractère et la poésie de son ministre, et lui fit présent de l'enfant, ou s'il l'aimait mieux, de 10,000 dirhems (environ 3,000 francs). Voyant que l'enfant était un favori, le secrétaire accepta l'argent.

Un autre jour, qu'il était à causer dans ses jardins avec plusieurs de ses serviteurs et ministres, Haxem ben Abdelaziz, le galant wali de Jaen s'écria: « Que les rois sont heureux, les plaisirs de la vie sont faits exprès pour eux; jardins délicieux, palais magnifiques, richesses immenses, instruments et moyens de luxe et de mollesse, tout enfin leur a été accordé par l'arrêt du destin. » — « L'apparence est séduisante en effet, répondit l'émir; mais si le sentier où marchent les rois, paraît semé de fleurs, ne sais-tu pas que les roses ont des épines; puis le plus puissant monarque ne quitte-t-il pas ce monde aussi nu que le plus pauvre paysan? La mort des créatures est l'ouvrage de Dieu et le commencement d'une félicité inexprimable pour les bons; sans son appui, je ne serais par aujourd'hui émir d'Espagne ».

On rapporte que Muhammed se retira ensuite dans sa chambre et qu'il s'endormit d'un sommeil paisible pour ne plus se réveiller. Cet événement arriva à la fin du dixième mois (29 Sefer) de l'hégire 273 (le 6 août de l'an 886); il était âgé de soixante-cinq ans, et en avait régné trente-quatre. De cent et quelques fils qu'il avait eus, trente-trois seulement lui survécurent. On rapporte comme une circonstance remarquable de sa vie, qu'un jour, pendant qu'il priait dans la mosquée, la foudre frappa deux hommes à côté de lui, sans lui faire le moindre mal (1).

(1) Conde, II, c. 57.

(2) Amusement ordinaire des despotes musulmans quand ils sont de bonne humeur. Ces augustes folies sont fort applaudies des écrivains arabes de l'Espagne, surtout quand elles causaient une blessure dont il sortait du sang, comme cela arrivait presque toujours; mais la gaieté du souverain n'avait plus de bornes si le patient faisait une grimace.

(1) Rod. Tol., c. 29.

Quoique Muhammed aimât les savants, et particulièrement les hafites ou conteurs, et qu'il composât lui-même des poésies, il paraît néanmoins être resté bien loin de son prédécesseur Abderahhman II, sous deux rapports; il ne donna ni la même impulsion aux lettres et aux sciences, ni la même activité à la construction des grands édifices; mais les historiens arabes vantent son éloquence, sa libéralité, sa douceur, et surtout ses connaissances en arithmétique (1). Une chose singulière, c'est que dans la distribution des places et des honneurs, il favorisait les Syriens de préférence aux Arabes (2); la raison de cette préférence ne nous est pas connue.

Quant à ce qui concerne ses relations avec les puissances extérieures, il ne paraît avoir entretenu ni en Italie, ni en Afrique, ni en Grèce, les liaisons formées par ses prédécesseurs, ce qui s'explique en partie par l'éloignement des lieux et le peu d'utilité de ces liaisons pour l'Espagne, en partie par les troubles continuels de son royaume et la crainte des invasions des Normands; il n'y eut que le roi des Franks, Charles-le-Chauve, dont les frontières étaient sans cesse troublées par les insurrections de la province de Saragosse, avec qui il entretint des relations amicales. Il lui envoya des ambassadeurs avec des présents magnifiques, vers le temps (863) où les chrétiens des Asturies et de la Galice, conduits par Ordoño, remportaient des victoires sur ses troupes, et qu'une partie des musulmans, aidés des renégats et des muzarabes, se déclaraient en pleine révolte. Charles-le-Chauve reçut fort bien l'ambassade de l'émir (3) et lui en envoya une à son tour l'année suivante (1). Les envoyés français revinrent au bout de quelque temps chargés de riches présents (2). Cette ambassade n'eut d'autre suite que la permission accordée aux ecclésiastiques français d'emporter dans leur pays, moyennant une forte somme, les reliques des saints et des martyrs (3).

Depuis l'exécution de saint Euloge (859), qui avait excité au martyre par ses écrits et ses discours la plupart de ceux qui avaient succombé, les rapports avec les muzarabes étaient devenus moins hostiles; mais la méfiance réciproque qu'avaient engendrée le fanatisme et la persécution, et qui était entretenue par la participation que les chrétiens prenaient aux révoltes continuelles contre l'émir, empêchaient tout rapprochement, toute fusion, d'autant plus que les chrétiens de l'empire musulman eux-mêmes étaient divisés. Hostigesius, évêque de Malaga, fit, conformément à l'ordre de Muhammed, le dénombrement de tous les habitants chrétiens de son diocèse, afin de donner plus de facilité de lever la capitation prescrite. A Cordoue, le comte Servandus, qui était juge souverain pour les chrétiens du

(1) Abubekr., ap. Casiri, t. II, p. 34: « Mahomet, qui fortitudine, liberalitate, comitate, dicendi copiâ, atque poeticâ et calculatoriâ facultate ante se reges longè superavit, prælia a se perpetrata ipse carmine descripsit. »

(2) Conde, l. c.

(3) Annal. Bertiniani sive Hincmari; Annal. ad ann. 863; ed. Pertz, p. 462: « Carolus VIII, kal. novembris legatum Mahomet regis Sarracenorum, cum magnis et multis muneribus ac litteris de pace et fœdere amicali loquentibus solemni more suscepit, quem cum honore et debito salvamento ac subsidio necessario in Silvanectis civitate, opportunum tempus quo remitti honorificè ad regem suum posset, opperiri disposuit. »

(1) Ibid.: « Carolus — intrat Compendium circa kal. julii missum Mahomet, regis Sarracenorum, qui ante hyemem ad se venerat, muneratum cum plurimis et maximis donis per suos missos ad eumdem regem satis honorificè remittit. »

(2) Annal. Hincmari Remensis, ad ann. 865, ed. Pertz, p. 470: « Carolus missos suos, quos præcedenti anno Cordubam ad Mahomet direxerat cum multis donis, camelis videlicet lecta et paviliones gestantibus, cum diversi generis pannis et multis odoramentis in compendio recipit. »

(3) Aimoin, l. I et II, De translatione reliquiarum S. Vincentii, martyris Hispani.

pays (1) se déclara contre la doctrine d'Euloge, et ordonna de déterrer comme coupables ceux qui étaient morts pour leur foi, et de punir ceux qui leur avaient donné la sépulture. Il obtint même de Muhammed l'autorisation de lever un impôt (de 100,000 solidi) sur les chrétiens.—Vers le même temps, deux prêtres muzarabes, Romanus et Sebastianus, enseignaient que le Christ n'avait pas un corps véritable, et que les peines des pécheurs n'étaient point éternelles; ils avaient un antagoniste ardent dans Simson, prêtre de Cordoue. Cependant, au moyen de leurs amis, l'évêque Hostigesius et le comte Servandus, qui en voulaient à Simson, ils obtinrent qu'un concile de six ou sept évêques muzarabes s'assemblât à Cordoue pour rejeter la doctrine de Simson, ce qui eut lieu en effet (2).

Comme dans l'ardeur de la dispute les deux partis n'épargnaient pas toujours les outrages à l'islam, les exécutions des chrétiens recommencèrent. Bien que Muhammed ne se mêlât point des discussions de religion, et que les évêques fussent tout-à-fait libres de se déclarer pour ou contre Simson, dont le concile de Cordoue condamnait la doctrine, Valentius, évêque de Cordoue, qui était d'abord ennemi de Simson, montra, en le plaçant comme prêtre dans la cathédrale de Cordoue, qu'il avait changé de sentiment. Servandus et Hostigesius firent alors tous leurs efforts pour perdre Simson; ils cherchèrent à le rendre suspect à l'émir, en disant qu'il avait mal traduit en latin la lettre arabe adressée au roi de France Charles-le-Chauve; qu'il avait intercalé des choses contraires aux intérêts et à la grandeur de l'émir, et qu'il en avait omis beaucoup d'autres fort importantes. L'accusé s'étant trouvé en état de les convaincre de mensonge, ils manquèrent leur but; mais ils n'abandonnèrent pas pour cela le projet de ruiner cet odieux antagoniste, et réussirent enfin, en prouvant que Simson et Valentius avaient prononcé des discours fanatiques contre l'islam. Valentius fut déposé (863), et bientôt après Simson condamné au bannissement, pendant lequel il écrivit l'apologie de sa doctrine, apologie qui nous a fait connaître ces détails.

Il paraît que sous ce règne beaucoup d'ecclésiastiques muzarabes émigrèrent dans les états du roi Alphonse; cependant ceux qui n'étaient point persécutés à cause de leur religion, et qu'on ne privait point de l'indépendance et du bien-être, restaient volontiers sous la domination arabe, ou vivaient parmi les renégats du nord de l'Espagne. Le prêtre Simson lui-même qui avait été persécuté avec tant d'acharnement, revint à Cordoue en 875, après avoir fait présent d'une cloche à une des églises de la ville, preuve que les muzarabes pouvaient encore se servir de cloches dans la capitale de l'empire ommaïjade.

(1) Dans chaque ville, un comte chrétien rendait la haute justice aux chrétiens, comme on peut le voir par un privilége, en mauvais latin, que Sandoval a publié. On dit que le gouverneur de Coïmbre, Alboacenus, le donna en l'an 734; c'est évidemment avancer son origine d'un siècle. Ce privilége porte : « Ego ordinavi, quod christiani habeant in Colimb suum comitem et in Goadatha alium comitem de suâ gente, qui manuteneat eos in bono juzgo secundum solent homines christiani. Et isti component rixas inter illos, et non matabunt hominem sine jusso de Alcaide seu Alcavile Saraceno : sed ponent illum a pres de Alcaide et moustrabunt suos juzgos et ille dicebit : Benè est; et matabunt culpatum. In populationibus parvis ponent suos judices, qui regent eos benè et sine rixas. » Voy. sur l'organisation judiciaire des muzarabes *Caetan do Amoral*, dans les Memorias de Litteratura portugeza, vol. XII, p. 66, sq. Laborde, Voyage pittoresque, t. II, p. 39, a prouvé d'après les actes, que Servandus était juge suprême des muzarabes à Cordoue, en 861; Adulfo l'était en 872.

(2) Simsonis, Apologia; ed. Morales et Florez (t. XI, Esp. sagr.)

CHAPITRE II.

EL MONDHIR (1).

(886 — 888.)

Lorsque Muhammed mourut, son successeur El Mondhir (2) Abulhakem se trouvait aux bains d'Almeria. Il accourut sans délai à Cordoue, pour s'y faire reconnaître de la manière accoutumée. A cette occasion, le Ilhadjeb Haschem ben Abdelaziz, que Muhammed avait compté parmi ses plus fidèles amis, commença à s'attirer le mécontentement de son nouveau souverain. Lorsqu'El Mondhir arriva à Cordoue, trois jours après la mort de son père (3), il se rendit en toute hâte et en habit de voyage dans la salle du trône, où le peuple avait accès, et y trouva les ministres et tout le conseil d'état rassemblés. Le Ilhadjeb Haschem se leva, tenant à la main le livre qui renfermait les formules du couronnement; lorsqu'en lisant il fut arrivé au passage où il était question du défunt émir Muhammed, son émotion et ses larmes étouffèrent sa voix, de sorte que personne ne le comprit; et lorsqu'il se fut un peu remis, par distraction il lut pour la seconde fois plusieurs passages. El Mondhir irrité lui lança un coup d'œil menaçant, qui présagea à tous la disgrâce de Haschem; mais le Ilhadjeb, absorbé par sa douleur, ne remarqua rien et accompagna en versant des larmes les restes de son ancien maître jusqu'à la fosse.

A peine El Mondhir était-il monté sur le trône, qu'il se trouva engagé dans une guerre civile. A la nouvelle de la mort de Muhammed, le rebelle Caleb ben Hafsun descendit de ses montagnes à la tête de troupes nombreuses, parcourut les campagnes arrosées par l'Èbre et surprit plusieurs villes de l'Espagne orientale. Après s'être emparé de Saragosse et d'Huesca, il passa l'Èbre à la tête de dix mille cavaliers, et entra dans Tolède à l'aide des nombreux chrétiens de cette ville avec qui il forma des intelligences. Il gagna le peuple par ses largesses, de telle sorte que les habitants de Tolède et de Saragosse le proclamèrent émir.

A la nouvelle de ces dangereux mouvements, El Mondhir se hâta d'envoyer contre

(1) Conde, qui raconte d'après Eddobi et Iza ben Ahmed el Razif, est presque l'unique source pour le règne d'El Mondhir; car ce que Rod. Tol., H. A., c. 29, Casiri, vol. II, p. 34, 36, 48, 200, Herbelot, s. v., Mondir, Murphy, p. 95, Cardonne, p. 200, ont publié, est insignifiant, et en partie erroné.

(2) Son nom est écrit de plusieurs manières différentes: Cardonne écrit Almunzir; Conde, Almondhir; Abulfeda, Mondar; Herbelot, Mondir. Les chroniqueurs chrétiens l'appellent Almondar, Almundir, Abulmundir, Immundir.

(3) Abulfeda, t. II, p. 265.

Tolède le Hhadjeb Haschem à la tête des troupes de Mérida et de Cordoue. Caleb ben Hafsun n'osa point se fier à une population légère et inconstante; à l'approche des nombreuses troupes andalouses, il laissa une forte garnison dans la ville, en plaça d'autres dans les forteresses de l'Èbre supérieur, et forma ainsi une ligne de communication avec Saragosse, où il se retira.

Haschem poussa incontinent le siége de Tolède avec une telle énergie, que Caleb ben Hafsun, qui attendait des troupes auxiliaires de Navarre, et peut-être d'Alphonse, roi des Asturies, chercha à gagner du temps par des négociations, afin de donner à ces secours le temps d'arriver. Rusé et perfide comme son père, il recommença le manége qui avait réussi à celui-ci; il se montra disposé à conclure la paix, et déclara qu'il avait été entraîné à la rébellion par les séditieux Tolédans, qui n'aspiraient qu'après la nouveauté. Il promit de se contenter de la province de Saragosse, et de livrer sur-le-champ Tolède, si l'on voulait seulement lui fournir des moyens de transport pour emmener les blessés et les provisions. Haschem, charmé de ces propositions, et de l'espoir de voir la guerre si promptement terminée, accorda à Caleb ce qu'il demandait, malgré les recommandations que lui avaient faites El Mondhir de se tenir en garde contre les ruses du rebelle, et de ne point se laisser entraîner dans ses piéges.

Haschem croyait agir avec toute la prévoyance nécessaire en occupant la ville, après l'évacuation des troupes de Caleb, et en lui permettant d'emmener ses malades et ses provisions. En effet, lorsque l'évacuation fut complète, quelques troupes de Haschem occupèrent la ville, et il manda à l'émir El Mondhir, qui s'avançait avec une nouvelle armée, que la ville de Tolède était rendue et l'ennemi en fuite; celui-ci crut alors la guerre terminée et s'en retourna à Cordoue. Le Hhadjeb lui-même abandonna ses troupes et suivit de près l'émir. Que pouvait-il faire autour de Tolède? Il n'y avait plus d'ennemis à combattre.

A peine était-il parti, que la trahison de Caleb se montra dans tout son jour. Dès que celui-ci avait été rejoint par ses auxiliaires, il avait fait massacrer les conducteurs des transports, et envoyé contre Tolède un fort détachement de cavaliers, qui au moyen d'un certain nombre de troupes restées cachées dans la ville, s'en emparèrent facilement, et parcoururent toute la province en la ravageant. Quand on apporta cette nouvelle à l'émir, sa fureur éclata avec violence contre le Hhadjeb, qu'il considérait comme un traître, ou dont l'imprévoyance ne lui paraissait guère moins coupable; il le fit aussitôt arrêter et amener devant lui. « C'est donc toi, lui dit-il, d'une voix foudroyante, qui m'as donné ce perfide conseil; c'est toi qui as secondé les rebelles: tu mourras aujourd'hui même, pour apprendre aux autres à être plus sages et plus prévoyants. »

Oubliant les anciens services et les bonnes intentions du Hhadjeb, l'émir le fit décapiter le jour même, dans le huitième mois de son règne; l'exécution eut lieu dans la cour de l'Alcazar. La tête et le tronc furent enveloppés dans les habits du mort, et envoyés à sa famille. Cette fin cruelle d'un ministre, qui était généralement aimé à cause de sa douceur et de sa justice, plongea la capitale dans la tristesse, et fit qu'on n'attendit plus rien de bon du caractère emporté d'El Mondhir; ce qui augmenta encore cette pénible impression, c'est que les fils du Hhadjeb, les walis de Jaen et d'Ubeda, furent jetés en prison et dépouillés de leurs biens.

En même temps El Mondhir convoqua de nouvelles troupes et marcha contre Tolède à la tête de sa garde; il emmena même avec lui son frère Abdallah, qui surpassait ses autres frères par ses talents et son habileté à la guerre.

Pendant que celui-ci assiégeait Tolède, El Mondhir, avec l'élite de ses troupes, cherchait Caleb ben Hafsun, pour lui livrer bataille et le punir de son infâme trahison: mais le rusé rebelle évitait toute action décisive avec beaucoup d'adresse, et profitait de la nature du terrain pour traîner la guerre

en longueur, et fatiguer et affaiblir l'ennemi par de petites escarmouches, qui ne pouvaient amener aucun résultat, attendant qu'une occasion se présentât de frapper un grand coup. Une année s'écoula ainsi, pendant laquelle tous les efforts d'El Mondhir aboutirent à l'occupation de quelques petits forts, qui coûtaient toujours de grandes pertes d'hommes. Dans son impatiente fureur, qu'augmentait encore sa haine personnelle contre Caleb, il attaqua un jour les rebelles campés dans une position avantageuse, près du fort de Kebdah, sans faire attention à l'infériorité numérique de ses forces, et parvint d'abord, par une charge impétueuse, à faire plier l'ennemi. A cette vue, son courage l'emporte et il se précipite en furieux au milieu des rangs les plus épais de l'infanterie ennemie; mais aussitôt celle-ci se referme, enveloppe le petit nombre de cavaliers dont il est suivi, et les massacre tous, lui et ses compagnons. A l'instant le bruit se répand dans les deux armées que l'émir est mort; et comme Caleb ben Hafsun portait aussi ce titre, son armée prit la fuite, dans la conviction que son chef avait succombé, sans que Caleb lui-même pût les détromper et les arrêter par sa présence. De son côté, l'armée de Cordoue ne put poursuivre les rebelles, parce qu'elle manquait de chef. Ainsi mourut El Mondhir à l'âge de quarante-cinq ans, après deux ans de règne (en Sefer 275, A. D. juill. 888) (1); c'était un des plus vaillants princes onmaijades qui eussent régné en Espagne. On ne vante point son éloquence et ses talents poétiques comme ceux de ses prédécesseurs, mais il les surpassa tous par l'éclat de sa valeur, et en fut d'autant moins adonné à la mollesse et à l'indolence.

On dit qu'il s'éleva aussi au-dessus des préjugés de son temps et qu'il fut très-indulgent pour ceux qui lui étaient opposés. Il paraît qu'il ne laissa pas d'enfants qui fussent parvenus à l'âge d'homme (2).

---

(1) Conde, l. c., et Casiri, p. 200 : « Rex fortis imprimis et magnanimus, qui ducem Ebn Hafsun dum obsideret, moritur, imperavit annum unum, menses XI, dies XXV. Ita ex suplemento Almohaidi, cui consentit Ebn Alabarus. »

(2) Rod. Tol., c. 29, rapporte d'El Mondhir des choses évidemment inexactes : « Cùm esset liberalis, in principio regni sui Cordubensibus decimas relaxavit : sed immemores beneficii contra eum continuo rebellârunt. Ipse autem agens exercitum vitam finivit, cum regnâsset ferè duobus annis, et reliquit sex filios et septem filias. » Ebn Amid (ap. Herbelot, Biblioth. orientale, p. 622, est encore beaucoup plus mal informé. « Mondir, dit-il, fut tué après 22 ans de règne ou environ, dans la guerre qu'il faisait aux habitants de Cordoue, qui s'étaient révoltés contre lui l'an 295, qui est l'an 907 de J.-C. »

CHAPITRE III.

ABDALLAH (1).

(886 — 912.)

Aucun des Ommaijades ne monta sur le trône de Cordoue dans des circonstances aussi périlleuses qu'Abdallah. Bien que nous manquions de faits historiques pour prouver qu'El Mondhir, son prédécesseur, n'avait pas eu à combattre seulement contre les rebelles, commandés par Hafsun, mais encore qu'une redoutable conspiration s'était formée contre lui, au sein même de ses états, (car par ses mesures despotiques, il s'était aliéné tous les esprits); on verra cependant, par les détails peu circonstanciés de la chronique arabe sur l'intérieur du pays, et par les diverses mesures que prit le nouveau souverain, que beaucoup de complots étaient sur le point d'éclater. Abdallah parvint à en déjouer plusieurs; mais il y en eut d'autres qui bravèrent tous ses efforts et firent explosion. D'abord El Mondhir n'avait pas songé à fixer la succession du trône, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, et cet oubli seul pouvait devenir la cause des plus grandes contestations. Il paraît qu'il n'avait laissé que des fils encore en bas âge. De sorte qu'Abdallah, son frère aîné, occupé alors au siége de Tolède, se trouvait en position pour faire valoir ses prétentions; il se hâta donc de lever le siége de cette ville, et se rendit au plus tôt à Cordoue pour se faire proclamer émir. Dès qu'il se vit maître du trône et qu'il eût fait rendre à son frère les honneurs funèbres dus à son rang, il chercha à se concilier l'amour de ses peuples, en imprimant à son gouvernement une marche toute contraire à celle qu'avait suivie son prédécesseur. Ce dernier s'était attiré la haine universelle par l'exécution du Hhadjeb Haschem ben Abdelaziz, homme généralement estimé, et par l'emprisonnement de ses deux fils. Non content d'avoir fait confisquer leurs biens, dans les derniers jours de sa vie, craignant qu'un complot ne se formât pour leur délivrance, il avait donné l'ordre de les exécuter. Mais sa mort inattendue leur sauva la vie et leur valut même la liberté. En effet Abdallah, après leur avoir rendu la possession de tous leurs biens, nomma Omar, l'un d'eux, wali de Jaen, et l'autre, Ahmed, capitaine de la garde à cheval : cet acte de

(1) Les détails du règne d'Abdallah se trouvent dans Conde, II, cap. 60—67; Casiri, Bibl. Escur., v. II, p. 34—37, 48, 200; Cardonne, p. 201, sq.; Roderic Tolet., Hist. Arab., c. 30. Murphy ne donne de lui que le nom et l'année de sa mort; Herbelot, dans la Bibliothèque orientale, p. 6, donne un récit tout-à-fait faux : il en est de même d'Abulfeda, t. II, p. 323.

justice envers les fils d'un homme d'un si grand mérite causa une joie générale parmi le peuple, chez les savants et dans l'armée. Toutefois les princes de la famille royale virent cette justice d'Abdallah avec défaveur, surtout son fils aîné Mohammed. La grâce et les faveurs accordées aux fils d'Haschem excitèrent d'autant plus son ressentiment que la jalousie et la rivalité les avaient toujours éloignés les uns des autres.

Abdallah, après s'être ainsi assuré du trône de Cordoue, et avoir pourvu au maintien de la tranquillité dans l'intérieur de ses états, en faisant exécuter l'Africain Mersa Honain, dont les doctrines pouvaient faire naître une scission dans la religion, se préparait à marcher contre Caleb ben Hafsun, qui cherchait toujours à se maintenir dans Tolède, lorsqu'on lui apprit que le sud de l'Andalousie était en pleine révolte, que ses fils Muhammed et Asbag, réunis à son frère Alcasim, étaient à la tête des rebelles dans Séville; et qu'en outre les alcaïdes de plusieurs villes et les montagnards de la Ronda s'étaient déclarés sur-le-champ pour le parti des insurgés. Il reçut en même temps la nouvelle du soulevement du wali de Lisbonne et enfin on lui apprit que le wali de Mérida, homme qui lui était très-dévoué, avait été chassé de la ville par le cadi, lequel était parvenu, avec le secours du peuple, à se rendre maître du gouvernement (1).

Bien qu'on ne donne pas les causes de ces soulèvements successifs, il sera facile de les découvrir en suivant la marche des événements. Ce ne furent ni des impôts onéreux, ni la tyrannie de l'émir, qui donnèrent lieu à ce mécontentement général et à l'esprit de révolte, mais l'absence de toute guerre contre les ennemis extérieurs. Les Sarrasins, peuple accoutumé à la vie et au tumulte des camps, se trouvant lassés de ce long repos que leur laissait la paix conclue avec les chrétiens, tournèrent leurs armes contre eux-mêmes et se livrèrent ainsi à toutes les horreurs de la guerre civile. La position d'Abdallah était des plus critiques; il n'avait plus sous son obéissance que Cordoue et les environs. Murcie et Valence lui restaient aussi, mais l'esprit de révolte pouvait facilement gagner ces provinces et les lui ravir. Abdallah montra dans cette conjoncture une activité et une résolution admirables. Pour apaiser la révolte du sud de l'Andalousie, qui lui donnait le plus d'inquiétude, parceque son fils alné, Muhammed en était le chef, il envoya son second fils Abderrahhman, nommé plus tard Almudaffar, en lui recommandant de se servir de préférence des armes de la persuasion pour engager son frère à rentrer dans le devoir. Il dirigea contre le wali de Lisbonne le visir Abu Otman Obeidallah avec une flotte pour effrayer les rebelles par un débarquement et les mettre à la raison. Enfin il marcha en personne sur Mérida à la tête de sa cavalerie; mais avec tant de rapidité que les révoltés, pris au dépourvu, se soumirent sans combat, et se virent réduits à implorer la clémence du vainqueur. Abdallah leur pardonna volontiers.

Ce fut alors que l'émir put faire une guerre sérieuse et active à Caleb ben Hafsun. Cette entreprise, toutefois présentait des difficultés si grandes et si nombreuses qu'il fallait un esprit plus qu'ordinaire et une grande habileté dans la tactique militaire, pour résister aux diverses attaques qu'il avait à soutenir de tous les côtés. Pendant qu'il poursuivait le siége de Tolède, et qu'il s'efforçait de chasser Hafsun de cette province, ce rebelle astucieux était parvenu à se ménager des intelligences avec les insurgés du sud de l'Andalousie, et

(1) Rod.Tol. rapporte en peu de mots, H. A., cap. 30, ce que Conde, II a noyé dans de longs détails : « Sequenti anno (889) contra eum Homar Haben Habson (c'est-à-dire Omar ben Hapsun), unus de principibus rebellavit; et cum eo contra regem gentes plurimæ surrexerunt : Stepa (Astaba) et ulinbona et alia multa castra similiter rebellârunt. » — Abu Abdallah, dans Casiri, p. 200 : « Eo rege Hispania universa, si Cordubam excipias, ab ejus fide defecit, ad hæc Kaleb ben Hapsun bellis eum et incursionibus graviùs in dies vexabat. Inter hæc Abdalla divinâ ope nixus, conscripto exercitu, Hispanos conjuratos armis subjecit. »

de plus il avait réussi au moyen des amis qu'il avait à Cordoue, à soulever la population de cette capitale. Mais ce mouvement fut bientôt réprimé par la vigilance des agents d'Abdallah et des autorités de la ville qui firent rentrer dans l'obéissance ce peuple turbulent. Pendant cet intervalle, Abdallah poussait la guerre contre Caleb ben Hafsun avec une grande activité. Après avoir mis le blocus devant Tolède, il remonta le Tage à la tête d'une armée de quarante mille hommes (1), pour aller à la rencontre de son ennemi. La cavalerie d'Abdallah et celle d'Hafsun se rencontrèrent près des bords de ce fleuve, dans une vaste plaine et engagèrent une bataille sanglante que les rebelles perdirent, malgré leur courage et leurs efforts. Hafsun mieux avisé, reprit alors son ancienne tactique (2); il évita toute bataille décisive, défendit chacune de ses forteresses jusqu'à la dernière extrémité, et fit ainsi essuyer de nombreuses pertes à son ennemi, par les escarmouches qu'il lui livrait à l'improviste. Dans ce pays, dont tous les vivres avaient été transportés dans les forteresses occupées par Hafsun, et qui ne présentait plus qu'un vaste désert, Abdallah parvint néanmoins à se maintenir, au moyen des approvisionnements dont il avait chargé un grand nombre de bêtes de somme qui suivaient l'armée. Hafsun sentant toute la supériorité de son ennemi et la ressource que lui procurait ce mode d'approvisionnement, résolut de lui enlever, ou du moins de détruire cette ressource. Dans ce but, il imagina une tactique très-ingénieuse, qui lui réussit parfaitement. Pendant qu'il harcelait le gros de l'armée, par suite d'un plan d'attaque secret et imprévu, une partie de sa cavalerie tomba à l'improviste sur les bêtes de somme, enleva tous les vivres et les bagages, et transporta le butin en lieu de sûreté, dans une forteresse située non loin de là. Quand Abdallah s'aperçut de cette perte, elle était irréparable; la consternation se répandit aussitôt dans toutes les troupes qui se trouvaient ainsi sans vivres et dénuées de toute ressource (1). Pour tenir plus long-temps la campagne, il fallait s'emparer des forteresses: mais la lenteur de ce genre de guerre et les besoins toujours croissants de l'armée firent éclater dans les troupes un tel mécontentement, qu'Abdallah se vit forcé d'abandonner de nouveau la province de Tolède pour retourner à Cordoue, où d'ailleurs son fils Muhammed cherchait à pousser les esprits à la révolte. Il put voir à cette occasion, par la froide réception qui lui fut faite, combien le peuple de Cordoue avait peu d'amour pour lui. Aucune réjouissance, aucune fête ne célébra son retour.

Cependant le visir Abu Otman Obeidallah, envoyé avec une flotte contre Abdelwahib, wali de Lisbonne, avait combattu avec succès: il s'était emparé de la personne du wali qu'il fit décapiter ainsi que tous les Alcades rebelles qui avaient été faits prisonniers. Si ces nouvelles étaient rassurantes, celles qu'Abdallah reçut de Séville et de Jaen avaient un caractère des plus inquiétants. Son fils aîné, Muhammed, avait repoussé toute négociation de paix, et on avait même lieu de craindre qu'il ne s'emparât de Cordoue au moyen du parti puissant qu'il possédait dans cette ville. La position de l'émir devint encore plus critique, quand Hafsun, fier de ses victoires et enhardi par les troubles de l'Andalousie, envoya dans la province de Jaen une armée, commandée par Obeidallah ben Umia-Assalat, pour s'y joindre au rebelle Suar-ben-Hamdun-el-Caisi, qui avait rassemblé 7,000 hommes sous sa bannière; en peu de temps ils se rendirent maîtres de toutes les forteresses des Alpuxarres, de Alhadra jusqu'au Guadalquivir, de Jaen et de Cazlona, et ils portèrent le ravage et la dévastation jusque près de Cordoue. Leur armée

(1) Cardonne, p. 201.

(2) Selon Roderic Tolet., H. A., I, c. Hafsun se serait soumis: « Rex super eum exercitum destinavit, Homar autem ea facilitate, qua rebellaverat inclinavit, et rex Abdalla petenti veniam concessit. »

(1) Conde, II, c. 61.

se renforça encore et par sa réunion à Uahia ben Sukéla, qui commandait une troupe d'Arabes qu'Abdallah avait dédaignés, et par le puissant parti des Maulidines, de sorte qu'ils virent entrer dans leurs rangs environ six mille nouveaux combattants.

Abdallah, menacé au nord par Hafsun, à l'orient par les rebelles de Jaen, à l'ouest et au sud par ses fils, résolut avant tout de maintenir la tranquillité dans Cordoue; il prit donc le parti de ne pas quitter la capitale. Il envoya de nouveau son second fils contre Muhammad, pour forcer les rebelles à abandonner Séville; il mit devant Tolède un corps d'observation; il fit attaquer les insurgés de Jaen par l'ex-wali de cette province, Ghaad-ben-Abdelgafir. Celui-ci leur livra une bataille; mais les rebelles, bien supérieurs en nombre, le défirent et lui tuèrent 7,000 hommes. Il fut lui-même fait prisonnier et conduit dans le fort de Garnata (Grenade) près de la ville d'Elvire. Cette victoire soumit aux rebelles tout le pays au nord de Jaen et de Cazlona jusqu'à Calatrava, favorisa leur jonction avec Hafsun qui était à Tolède et coupa à Abdallah toute communication avec Murcie et Valence.

La tournure que prit cette guerre malheureuse força Abdallah de se mettre à la tête de sa garde pour marcher en personne contre les rebelles victorieux de Jaen. Il leva le plus de troupes qu'il lui fut possible, en confia le commandement à ses plus habiles généraux, et s'avança contre les rebelles qu'il battit en plusieurs rencontres (890.) La journée d'Elvire fut fatale à ces derniers; le champ de bataille fut jonché de leurs cadavres, la plupart de leurs chefs, ainsi que celui du parti des Arabes, ben Sukela, et Suar ben Hamdun, ou périrent dans l'action, ou tombèrent entre les mains du vainqueur qui les fit tous passer par les armes. Après cette défaite, qui leur coûtait tant de braves guerriers, ils choisirent pour les commander Said-ben-Gudi. Ce chef qui avait plus de courage et d'audace que de prudence, se reposant entièrement sur l'intrépidité de ses troupes, quitta les gorges des montagnes et déboucha dans la plaine. Les deux armées s'étant rencontrées près de Loja, s'y livrèrent bataille. Les rebelles furent taillés en pièces, et Said-ben-Gudi, combattant en héros, à la tête des siens, tomba, couvert de blessures, au pouvoir d'Abdallah. Cet implacable vainqueur le condamna à une mort immédiate; on lui creva d'abord les yeux avec un fer rouge, puis après trois jours de tourments et de douleurs atroces, on lui trancha la tête.

Les débris de cette armée s'étant ralliés près d'Elvire, élurent pour chef un homme habile, prudent et expérimenté, Muhammad el Hamdani, d'origine persanne (1). Ils évitèrent soigneusement toute rencontre avec l'armée victorieuse et parvinrent ainsi à se maintenir sur les montagnes.

D'un autre côté, la guerre contre Hafsun dans la province de Tolède et celle contre le fils aîné d'Abdallah, dans Séville, se continuait toujours, mais avec moins de succès que contre les rebelles de Jaen. Aussi les écrivains arabes, dévoués aux Ommaijades, en parlent-ils très-peu. Malgré ce silence, il paraît que le général Ischak ben Ibrahim el Ocaïli remporta quelques succès sur Hafsun ou du moins qu'il l'empêcha de s'avancer sur Cordoue. Quant à Abderrahhman, qui avait à combattre ses frères et ses oncles, maîtres des villes de Séville, Sidonia, Xérès et Arcos, il fut moins heureux, à moins qu'on ne considère comme un grand avantage pour lui d'avoir empêché les insurgés de porter plus loin le feu de la révolte.

Abdallah, après sa victoire, laissa un corps d'observation pour harceler de temps à autre les débris de l'armée ennemie et rentra lui-même à Cordoue avec le reste de ses troupes. Il envoya ensuite au prince Abderrahhman un renfort de cavalerie, et le mit par là en état de prendre l'offensive contre ses frères et ses oncles. Séville et Carmone ne tinrent pas long-temps, et Muhammad se vit de jour en jour plus vivement pressé et plus resserré dans sa position. Enfin on en vint à une bataille des plus sanglantes, dans les en-

(1) Conde, II, c. 62.

virons de Xérès. Les chefs de ces deux armées, ennemis implacables, quoique frères, avaient communiqué à leurs soldats que le sang et l'amitié auraient dû lier étroitement, le ressentiment et la fureur dont ils étaient animés eux-mêmes l'un contre l'autre.

La victoire resta long-temps incertaine. Le brillant courage des deux frères, passant tout entier dans leurs troupes, prolongea la durée du combat. Mais Muhammad, dont le cheval venait d'être tué sous lui, étant tombé entre les mains des ennemis, cet événement ralentit l'acharnement de ses troupes. La valeur opiniâtre qu'elles avaient constamment déployée jusqu'alors fit place à la crainte, à la confusion, et la désertion devint bientôt générale dans leurs rangs. Le champ de bataille resta couvert de leurs morts; beaucoup furent faits prisonniers, parmi eux, outre le prince Muhammad, se trouvait Alcasim, frère d'Abdallah (1).

La prise des chefs de la faction rebelle rendit bientôt la tranquillité aux villes de Séville, de Sidonia et d'Algésiras. Le prince Muhammad fut mis en prison, on croit qu'il y périt empoisonné, et que ce fut de la main de son frère Abderrahhman d'après l'ordre de son père. De là lui vint le surnom de Mactul (l'assassiné) (2).

Abdallah jugea cet acte de barbare cruauté, nécessaire à sa propre sureté; car tant que Muhammad vivrait, une grande partie de la population serait toujours sur le point de prendre les armes et de se livrer à une réaction formidable en faveur de l'héritier du trône. A peine Muhammad eut-il expiré, qu'on répandit le bruit qu'il était mort de ses blessures, de tristesse et d'abattement (895). Il laissait un fils de quatre ans, nommé Abderrahhman; Abdallah le fit élever à sa cour avec le plus grand soin, et l'aima plus qu'aucun autre de ses fils et de ses petits-fils.

De tous les ennemis d'Abdallah, il ne restait donc plus à vaincre que le perfide Hafsun; toutes les autres provinces mahométanes de l'Espagne étaient rentrées sous la domination de l'émir. Toutefois, au sein des principales familles, animées d'un sentiment de haine et d'un esprit de parti, fermentait sourdement un besoin de vengeance qui, selon les mœurs chevaleresques de ce temps-là, produisit une foule de combats singuliers. C'est ainsi qu'on vit le visir Abdelmelek tuer en duel le favori d'Abdallah, le wali Omar, fils du Hhadjeb Haschem. Abdelmelek éprouva lui-même un sort pareil. Il périt dans un duel avec le prince Almutaraf, frère d'Abdallah. Peu de temps après, Almutaraf, attaqué pendant la nuit sur la voie publique, périt, à l'âge de vingt-quatre ans, victime d'un assassinat. Le soupçon de ce meurtre tomba sur Merwan, fils d'Abdelmelek, qui fut aussitôt jeté dans les fers, où il mourut deux ans après.

Cet esprit de chevalerie qui faisait consister toute la gloire à sortir victorieux d'un combat singulier, infesta bientôt toutes les contrées de l'Espagne, occupées par les Mahométans. Les qualités requises pour la chevalerie ne consistaient pas seulement à posséder du courage, de la force, de l'habi-

(1) Ces événements, que nous ne trouvons détaillés que dans Conde, II, cap. 63, sont indiqués assez obscurément par Roderic Tolet. H. A., I, c.: « Hispalis, quæ similiter rebellaverat, in se bellis civilibus excitatis, se mutuo sanguine cruentarunt; et qui severiores in effusione sanguinis sunt inventi, regis Abdallæ domitio se dederunt sicque in Hispali totale dominium adeptus est. »

(2) Conde, I, c. Le récit de l'auteur arabe dans Casiri, t. II, p. 200, s'accorde sur ce point avec celui de Conde: « Mahometus, regis Abdallæ filius, eruditione, consilio et egregia fortitudine præditus, Hispalis præfectus a patre constituitur. Hic paterno jugo excusso, Omaro ben Haphsun, qui ea tempestate crebris excursionibus Hispaniam affligebat, adjunctus comes, tandem a fratre Almotreph victus et interemptus est die X mensis Schevalis anni Egiræ 282, annum 27 agens. » Abulfeda, t. II, p. 323, montre que cet auteur était mal informé des événements qui se passaient en Espagne, événements dont, au reste, il parle très-peu.

leté à manier la lance, l'épée et l'arc; on exigeait en outre d'un bon chevalier, une réputation sans tache, des manières élégantes, des inspirations poétiques, le talent de l'éloquence, etc. Quand il avait prouvé qu'il réunissait ces différentes qualités, il lui était permis d'entrer dans la lice avec les princes et les grands de l'empire, et de disputer avec eux les honneurs du combat. C'est ainsi qu'on voit le Syrien Said ben Suleiman ben Gudi, aussi célèbre poète que vaillant chevalier, combattre contre le fameux Caleb ben Hafsun, et il l'aurait tué, si les amis de ce dernier n'eussent arrêté son bras. Cette violation des droits de la chevalerie irrita tellement Said, qu'il quitta aussitôt le parti d'Hafsun pour passer du côté d'Abdallah, qui le reçut avec joie et lui donna un emploi dans la province d'Elvire, où il périt sous le fer assassin d'une famille dont il s'était attiré la haine (897).

Au désordre qu'enfanta cet exercice violent du droit du plus fort, vint se joindre une autre calamité : ces guerres civiles, sans cesse renaissantes, une température et des saisons désastreuses amenèrent une affreuse disette dans plusieurs parties de l'Espagne. La famine devint si grande qu'on vit les hommes se dévorer entre eux. A cette calamité succéda une maladie pestilentielle qui enleva beaucoup de monde. Le nombre des mourants était si considérable, qu'on ne pouvait suffire à les enterrer. On rapporte même que beaucoup de malades se rendirent eux-mêmes dans leurs fosses pour y attendre la mort, de crainte de rester gisants dans les rues, sans sépulture. Ceci se passa en l'an 898 (1).

Au milieu des nombreuses et violentes commotions auxquelles la puissance des Ommaijades était en butte, on ne doit pas s'étonner de voir le rebelle Hafsun se maintenir victorieux dans les provinces de Tolède et de Saragosse et accroître sa puissance au point d'oser, plein de confiance en ses forces militaires, faire face à la fois, et à l'émir Abdallah, et aux chrétiens commandés par le roi Alphonse. Depuis le traité de paix, conclu en l'an 883, entre l'émir Abdallah et le roi Alphonse, l'histoire ne mentionne aucun événement militaire entre les chrétiens et l'empire arabe d'Espagne. De là on est fondé à penser que dans l'intervalle des années 883 à 900, les Sarrasins et les chrétiens restèrent constamment en paix. Les Ommaijades y étaient forcés par les troubles qui agitaient l'intérieur de leur état; et Alphonse, à la vue de l'empire des mahométans, déchiré par des factions et des guerres civiles, était trop occupé, soit à préserver son propre royaume d'un tel fléau, soit à déjouer les projets ambitieux de vassaux trop puissants, ou bien encore, fidèle au traité conclu, il ne voulut pas rompre la paix avec les Ommaijades. Et en effet la nouvelle puissance fondée par Hafsun au centre de l'Espagne lui donnait plus d'ombrage que l'empire en décadence de l'émir de Cordoue.

Ceci constaté, il ne paraîtra pas invraisemblable qu'Abdallah, voyant l'autorité d'Hafsun aller toujours croissant, et le nombre de ses fidèles mahométans diminuer chaque jour, s'abaissa jusqu'à implorer le secours d'Alphonse III contre les rebelles, lesquels d'ailleurs, par leurs forces imposantes, menaçaient d'envahir aussi le pays des chrétiens. Abdulcasim Achmed ben Moavia ben Alkithi, général en second d'Hafsun, à la nouvelle du traité conclu entre Alphonse III et Abdallah, rassembla une armée considérable, qu'on fait monter à soixante mille hommes, et dans les rangs de laquelle se trouvaient, dit-on, beaucoup d'Africains. Il tomba à l'improviste sur le pays des chrétiens, et s'avança jusqu'à Zamora, portant partout le pillage et la dévastation. Pendant qu'il faisait ses préparatifs pour prendre cette ville d'assaut, il écrivit au roi Alphonse une lettre insolente, par laquelle il le sommait, s'il voulait conserver sa vie et ses états, de se déclarer incontinent musulman et vassal d'Hafsun; mais tout-à-coup le roi des Asturies se montra à la tête de son armée. On

(1) Conde, II, c. 63.

en vint aux mains près de cette ville, et l'on engagea un combat sanglant qui dura quatre jours. Abulcasim essuya une défaite complète qu'on attribua à la fuite des Africains. Lui-même périt dans la bataille avec la plus grande partie de son armée. On fit un grand nombre de prisonniers que le vainqueur condamna à cultiver les terres (1). Pour perpétuer le souvenir de cette mémorable victoire, les chrétiens firent élever de nombreux trophées qui contribuèrent à rendre leur nom et leur puissance formidables dans toute l'Espagne (901) (2).

Ce triomphe de l'armée d'Alphonse pouvait avoir, pour la domination des Ommaijades en Espagne, les suites les plus funestes. Si la répression de quelques partis factieux n'eût retenu Alphonse dans ses états, il lui eût été facile de renverser en Espagne le faible empire des Mahométans; mais le destin, qui en avait autrement ordonné, avait permis qu'il fût poussé à deux doigts de sa perte, pour le faire reparaître ensuite avec plus d'éclat que jamais. Aussitôt que le bruit de la défaite des Moslems se fut répandu dans le sud de la Péninsule, l'affliction et l'indignation qu'elle y causa furent plus vives que dans les provinces mêmes occupées par Hafsun, dont les troupes venaient d'éprouver ce sanglant échec. Les plus zélés partisans de l'islamisme appelèrent ouvertement le peuple aux armes contre les chrétiens, dans le but de venger le sang des Moslems; tous étaient d'avis qu'on fît alliance avec Hafsun. Mais Abdallah, vu le petit nombre de ses troupes, et lié d'ailleurs par la reconnaissance qu'il devait au roi Alphonse, à cause de la religieuse observation du traité de paix conclu entre eux, demeura inébranlable dans sa résolution d'observer à son tour le même traité. Il fit plus, il envoya à Alphonse comme ambassadeur, le général Obeidalla el Gamri, avec les pouvoirs nécessaises pour conclure une alliance offensive et défensive contre Hafsun et tous les autres rebelles (1).

(1) C'est ce que nous apprend une belle histoire de miracle, que rapporte Conde, II, c. 65, d'après Homeidi et Baschkual. Une pauvre veuve, dont le fils unique était tombé au pouvoir des chrétiens, ne pouvant le racheter à cause de sa pauvreté, exposa son malheur à l'alime le plus considéré de Cordoue, nommé Baqui. Celui-ci la consola et lui dit de mettre sa confiance en Dieu, et qu'il délivrerait son fils. Quelques jours après, la pauvre femme, accompagnée de son fils, vint, pleine de joie et de reconnaissance, remercier Baqui, et lui raconta la manière miraculeuse dont il avait été délivré. Il était tombé au pouvoir des chrétiens avec plusieurs autres musulmans; et chaque jour, il allait labourer la terre sous l'inspection d'une espèce d'intendant. On attachait leurs chaînes avec des anneaux de fer, de peur qu'ils ne pussent s'enfuir. Mais, à l'heure même où la veuve se confiait dans l'intercession de Baqui, les fers de son fils se brisèrent. L'inspecteur s'en étonna, lui en fit remettre de nouveaux, qui se brisèrent également. On alla consulter les moines sur cet événement miraculeux; ceux-ci demandèrent au jeune musulman si par hasard il n'avait pas encore sa mère dans son pays, et quand il eut répondu affirmativement, les moines comprirent que la mère avait prié Dieu, et qu'il avait accordé la liberté à son fils. Ils conseillèrent donc de laisser partir le jeune homme, ce qui fut fait.

(2) La relation que donnent les écrivains espagnols sur les combats qui eurent lieu entre Abdallah et Alphonse, est tout-à-fait inexacte. Voici, à cet égard, les sources où il faut aller puiser: Conde, II, c. 62; Abubaker, dans Casiri, II, p. 35; Sampiri Chronic., p. 447; « Interea sub era DCCCCXXXIX (901) (Chronic. Monach. Silens., DCCCCXXXVII (899) congregato exercitu magno, Arabes Zemoram properârunt. Hæc audiens serenissimus rex, congregato magno exercitu, inter se dimicantes, cooperante divina clementia, delevit eos usque ad internecionem, etiam Alchaman, qui propheta eorum dicebatur, ibidem corruit et quievit terra. »

(1) Conde, l. c. (Abdallah): « Envio al caudillo Obeidalla el Gamri a tratar con el rey de Galicia para conservar su buena inteligencia y mantener sus concertadas treguas. El wali hizo su embajada y concertó sus treguas como el rey deseaba, y dispuso el animo del rey de los christianos à mantener una reciproqua amistad, y hacer la guerra sin cesar à los rebeldes que llegasen à sus fronteras. »

S'il faut ajouter foi à la version de l'archevêque Rodrigue de Tolède, la position d'Abdallah devint tellement critique et désespérée, que pour obtenir les secours et la protection du roi des Asturies, il se vit contraint de recevoir le baptême, d'embrasser la religion catholique et de devenir, en quelque façon, vassal d'Alphonse (1).

Que ces événements se soient ou non passés ainsi, nous ne pouvons l'affirmer. Mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'une tradition généralement accréditée parmi les Moslems donne à ce récit une certaine autorité. On vit en effet dans plusieurs villes d'Espagne les *Alimes* des mosquées (théologiens), pieux et rigides observateurs de l'islamisme, s'élever hautement contre l'émir; ailleurs les imans (les plus anciens) osèrent même supprimer le nom d'Abdallah dans les prières publiques, et à Séville on alla encore plus loin à l'instigation du prince Alcasem, frère d'Abdallah: on substitua dans la chotba le nom du khalife de l'orient, Moctafi Billa.

En même temps Alcasem engageait le peuple à ne plus payer à l'émir l'azaque (le cinquième des revenus ou le tribu). « Cet impôt est injuste, leur disait-il, non pas seulement parce que l'émir est un mauvais moslem, non pas parce qu'il est l'allié des chrétiens, ou qu'il dépense en profusions l'argent du trésor public, et tourne ainsi vos propres richesses contre vous-mêmes, mais parce que c'est un infidèle. » Dès qu'Abdallah eut connaissance des menées de son frère, il le fit arrêter, puis bientôt après empoisonner dans sa prison (1). Un grand nombre de musulmans d'un esprit éclairé, et issus de familles distinguées, qui, dans l'ardeur de leur zèle, s'étaient compromis par des paroles ou des actes injurieux pour l'émir, éprouvèrent le même sort, ou n'échappèrent à la mort que par un exil volontaire.

On comprendrait difficilement comment, au milieu de tous ces éléments de discorde, et avec un peuple aussi mal disposé contre lui, Abdallah put se maintenir au pouvoir, si l'on ne se rappelait pas qu'il s'était entouré d'une garde nombreuse, entièrement composée d'étrangers, surtout de Slaves et d'Africains, cavalerie et infanterie, qui faisaient le service dans l'intérieur de l'Alcazar. Ce corps privilégié, que l'émir comblait de distinctions et d'égards, lui montrait en retour, une fidélité et un dévouement sans bornes; il n'en confiait le commandement qu'à ses amis les plus intimes et aux généraux les plus sûrs. Leurs armes étaient l'épée à deux mains, le bouclier et la massue (2).

Hafsun, qui avait si habilement profité des dispositions insurrectionnelles des sujets d'Abdallah, pour assurer et agrandir sa propre puissance, retourna contre ces derniers les armes qu'il avait si malheureusement employées contre Alphonse. Les trahisons (3) de plusieurs généraux d'Abdallah lui facilitèrent les moyens d'étendre ses conquêtes; elles ne se bornèrent plus aux provinces de Tolède et de Saragosse; mais elles embrassèrent vraisemblablement encore Valence, Murcie, Jaen et les Alpuxarres. Ce nouveau succès le mit à même de faire venir également des troupes de l'Afrique.

Il poussa la témérité jusqu'à s'introduire dans la capitale, à la faveur d'un déguise-

(1) La version de Rod. Tolet. H. A. l., c., d'après la manière dont on l'a interprété, présente un sens faux, puisque, selon lui, ce ne serait pas Abdallah, mais Hafsun, qui, pressé et poursuivi, aurait été obligé d'embrasser la religion catholique: « Ben Abdalla adeo eum fuit variis incursionibus insecutus, quod coactus fuit, et si non animo, ficte saltem ad christiani nominis gratiam se transferre et baptismum suscipere et fidem catholicam profiteri. » Pour faire accorder ce passage avec celui de Conde (H. c. 65) il suffit d'un seul changement, au commencement de la phrase, qui a été visiblement altérée, et qui consisterait à mettre: « Rex Abdalla ab eo (Haphson) fuit variis incursionibus infestatus, etc. »

(1) On lit dans Conde, I, c., et dans Casiri, t. II, p. 200: « Alcasem, rege Mahometo procreatus in custodia ab Abdalla fratre dato veneno periit. »

(2) Conde, II, c. 66.

(3) Conde, II, c. 65.

ment, dans l'espérance de former, à force d'adresse et d'intrigues, une conjuration contre l'émir et d'anéantir ainsi l'empire des Ommaijades (904).

Les vizirs d'Abdallah, après d'actives et nombreuses recherches, étaient parvenus à découvrir l'auteur d'un poème (1) satirique et diffamatoire contre l'émir et ses ministres; cet homme était Suleiman ben Albaga, ex-cadi de Mérida. Il fut arrêté et conduit devant Abdallah : « J'ai bien peur, mon cher Suleiman, lui dit-il, d'avoir été prodigue de mes faveurs envers toi. Ta reconnaissance ne va pas loin. Je ne crois pas mériter les reproches que tu m'adresses dans tes vers, et je pourrais t'en punir; mais je veux encore te faire grâce de la vie. J'exige même que tu me récites tes vers, quand je serai d'humeur à les écouter, et pour te prouver combien j'en apprécie le mérite, tu me paieras mille dinars d'or pour chaque vers que tu composeras. » Le pauvre poète se jeta aux pieds de l'émir, qui lui accorda généreusement son pardon, et lui fit même remettre une grosse somme d'argent : cette grâce et cette faveur, dont le poète satirique s'était rendu indigne, firent de lui un partisan zélé d'Abdallah, d'ennemi acharné qu'il était auparavant. Son premier soin fut de faire connaître à l'émir qu'Hafsun se trouvait à Cordoue; qu'il y avait ourdi un complot contre sa personne et que ses jours étaient en danger. Lorsque, sur le fondement de cette révélation, on chercha à se saisir de la personne d'Hafsun, il avait déjà disparu. Les moyens mêmes qu'on employa pour s'assurer de lui firent son salut. De peur que Suleiman n'allât prévenir le rebelle du danger qui le menaçait, on le retint momentanément renfermé. Cette circonstance s'étant ébruitée, excita les soupçons des amis de Caleb, qui lui conseillèrent de fuir au plus vite. Quelques conjurés furent arrêtés; on les mit à la torture pour savoir d'eux l'endroit où s'était retiré Hafsun. On n'en put rien tirer, sinon qu'il était venu à Cordoue et qu'on l'avait vu, déguisé en mendiant, demander l'aumône de porte en porte.

Dès ce moment Abdallah dut concentrer presque toutes ses forces contre la province de Tolède, d'où Hafsun, à la tête de ses troupes, s'avançait de nouveau vers Calatrava, dans le but, sans doute, d'attaquer Cordoue même. Ce fut le vizir Obu-Otman-Obeidallah, un des meilleurs généraux de l'émir, qui fut chargé de vaincre les rebelles; il engagea promptement un combat des plus sanglants, et fut assez heureux pour tailler en pièces leur armée et pour reprendre la plus grande partie de la province de Tolède, au sud du Tage (908). Toutefois les rebelles conservèrent encore en leur pouvoir les forteresses de cette contrée, et il était difficile de les en expulser.

D'un autre côté, le prince Abderrahhman Almudafar avait réduit à la raison les insurgés des autres contrées, principalement ceux du sud de l'Andalousie et des Alpuxarres : les uns avaient été pris les armes à la main, d'autres s'étaient soumis volontairement, implorant la clémence du vainqueur; le reste avait pris la fuite et s'était réfugié sur les montagnes les plus inaccessibles pour y attendre une occasion plus favorable de reprendre les armes (1).

D'après une chronique chrétienne, il paraîtrait que vers cette même époque, Alphonse aurait dirigé lui-même une expédition contre Tolède; qu'il se serait avancé

(1) Conde, II, cap. 65. Habianse divulgado unos versos harto ingeniosos y satiricos en que se indicaba manifiestamente al rey, dándole el apodo de el Himaro con muchas imprecationes el que le conducia y guiaba, aludiendo à los principales ministros que el rey tenia. » Conde ne donne aucune explication du mot Himaro, et rend par là la satyre obscure, il eut cependant été nécessaire d'en expliquer le sens, car Mervan, dernier khalife ommaijade de Damas, avait le même surnom, comme on peut le voir dans Herbelot, Biblioth. orient., p. 367 : Marvan est communément surnommé Al-Hemar.

(1) Conde, I, c.

avec son armée jusqu'aux pieds des murs, mais qu'ayant compris toutes les difficultés qu'offrirait le siége d'un poste aussi fortifié, il s'était laissé gagner par de riches présents et avait repris le chemin de son royaume (1). Il se serait emparé, en revenant, de la petite forteresse de Quinitialubel, qui se trouvait sur son passage ; en aurait fait passer la garnison au fil de l'épée et aurait emmené avec lui, comme prisonniers de guerre, les femmes et les enfants. Quoi qu'il en soit, le général d'Abdallah poursuivait toujours la guerre contre Hafsun ; mais son âge avancé avait éteint en lui cette ardeur et cette activité d'exécution sans lesquelles les plans les plus savamment combinés peuvent être déjoués par un ennemi rusé et habile. Le prince Abderrahhman-Almudafar, à qui ses constants succès contre les rebelles du sud de l'Andalousie et des Alpuxarres avaient attiré quelque gloire, et qui pouvait se flatter de parvenir un jour au commandement en chef de toutes les troupes de son père, jugea le moment favorable pour supplanter Abu-Otman.

Ce prince n'ignorait pas d'ailleurs que la succession au trône, à laquelle il était appelé comme héritier présomptif, c'est-à-dire, comme l'aîné des fils de l'émir, dépendait souvent, dans ces temps de troubles et de guerre, des succès ou de la gloire des armes, ou bien de l'autorité dont on jouissait dans l'armée.

A la nouvelle des prétentions d'Abderrahhman, Abu-Otman crut qu'il était de la prudence de lui céder le pas. Il lui remit donc son gouvernement de Mérida et le commandement militaire, afin de se soustraire à l'envie et à la haine du prince. Mais il lui jura dans son cœur une haine implacable et conserva contre lui un insatiable désir de vengeance. Pour récompenser les services éminents de ce vieux général, Abdallah lui confia le poste important de commandant des gardes ; c'était lui fournir, sans le savoir, l'occasion la plus favorable d'agir de mille manières contre les intérêts d'Abderrahhman-Almudafar. Il prit d'abord sous sa protection spéciale le jeune prince Abderrahhman, petit-fils d'Abdallah et fils de Muhammad ; il sut lui concilier les faveurs de l'émir, les bonnes grâces des gens de la cour et de presque tous les walis ; en sorte qu'Abderrahhman-Almudafar, qui s'était rendu odieux aux musulmans par son excessive sévérité, dut, dans de telles conjectures, renoncer à l'espoir de parvenir au trône, où l'opinion publique appelait son neveu, qui d'ailleurs y avait des droits.

Malgré cet échec porté à ses ambitieuses prétentions, il n'en continua pas moins avec ardeur la guerre contre Hafsun, et il déploya tant d'activité, qu'il conquit presque toute la province de Tolède, à l'exception de la capitale ; comme il faisait mettre à mort, sans miséricorde, tous les prisonniers ; son nom avait jeté l'épouvante et la crainte parmi les insurgés. Mais malgré cette cruelle sévérité et ses constants efforts, il ne put parvenir à les soumettre entièrement.

Pendant ce temps, la cour de Cordoue continuait d'être le théâtre des rivalités de l'esprit de parti, de l'orgueil du rang, des haines qui divisaient les familles les plus considérables. L'émir contribua lui-même à entretenir cet état de désorganisation intérieure. Pour donner un libre essor à son esprit railleur et satirique, esprit fort à la mode à cette époque, et dans lequel il excellait, il attaquait sans aucun égard les personnages les plus distingués, éloignant de sa cour ses meilleurs et ses plus fidèles serviteurs. C'est ainsi qu'il se priva du commandant de sa garde africaine, Suleiman-ben-Wenasos, homme éclairé, qui se distinguait par les principes de morale et d'honneur les plus rigides, mais brusque, irascible et trop orgueilleux, pour se soumettre au rôle

(1) Sampiri, Chronic., p. 447 : « In illis diebus, quando hostes solent ad bella procedere, rex congretato exercitu Toletum perrexit, et ibidem a Toletanis copiosa munera accepit et inde reversus cepit gladio castellum, quod dicitur quinitia Lubel (peut-être Valladolid), partim gladio truncavit, partim secum adduxit. »

d'esclave. Ce vizir portait une barbe fort longue et très-épaisse, à laquelle il tenait sans doute beaucoup plus qu'à la vie, disent certains auteurs. Un jour qu'il entrait dans l'appartement de l'émir, celui-ci lui répéta quelques vers de sa composition où les longues barbes étaient tournées en ridicule, comme n'indiquant autre chose qu'un long visage; puis il l'invita à s'asseoir en lui disant : « Assieds-toi, longue barbe! » Le vizir obéit, mais il ne put s'empêcher de répliquer : « Nous (les enfants de l'Afrique), qui sommes un peuple nombreux, nous méritons bien la qualification de fous, puisque nous venons de si loin pour ramper dans les palais d'un maître. Combien il nous serait facile d'éviter des humiliations! L'ambition nous aveugle, et nous ne reconnaissons notre sottise qu'au moment où nous descendons dans la fosse. » Et il sortit sans daigner saluer l'émir. Abdallah resta un peu surpris de cette brusque incartade; mais il le fut bien davantage en s'apercevant que Suleiman ne revenait plus à la cour. Il envoya une autre vizir pour l'apaiser; mais l'envoyé eut la plus grande peine à être admis et on lui fit une réception insultante. Suleiman resta assis et ne lui offrit pas de siége. « Pourquoi ne te lèves-tu pas pour me recevoir? demanda le vizir piqué; ne suis-je pas un vizir comme toi? — Une telle cérémonie, répondit Suleiman, était convenable, tant que j'ai été placé comme toi; mais aujourd'hui j'ai brisé mes chaînes! » Tous les efforts du vizir furent inutiles pour engager l'indépendant Africain à reprendre son emploi, ou à revenir au palais. Abdallah regretta de se voir privé, pour une plaisanterie innocente, des services d'un homme dont il avait éprouvé la loyauté et le solide jugement.

Dans les différends assez fréquents, qui avaient lieu entre les familles syriennes et les familles arabes (1), Abdallah, à l'exemple de son père, Muhammed, décidait presque toujours en faveur des premières. Cependant une contestation s'étant élevée entre deux conseillers de la couronne, relativement à une place d'honneur à laquelle ils prétendaient tous deux, l'émir déclara tous les siéges égaux, à l'exception du sien qui avait le premier rang.

(1) Conde, II, c. 66.

Tel est le tableau que présentait cet empire, miné dans ses fondements par des divisions et des guerres intestines continuelles, et menacé au-dehors d'une chute prochaine par la puissance toujours croissante des chrétiens, lorsqu'Abdallah mourut à Cordoue le 1er Rébi, l'an de l'hégire 300 (au commencement de novembre 912), à l'âge de soixante-deux ans et après un règne de vingt-quatre ans (1). Il laissa onze fils et treize filles.

Abdallah était d'une taille moyenne; il avait les traits réguliers; ses yeux bleus étaient grands et bien fendus, son teint clair et coloré. Quant à son caractère, il est assez difficile d'en donner une peinture exacte; en effet, toutes les mesures de son administration, quelque bonnes ou salutaires qu'elles aient pu être dans leur principe, n'ayant jamais produit que des résultats fâcheux ou nuisibles, et le jugement public ne se formant jamais que d'après le succès, il s'ensuit que la plupart des historiens arabes ont exprimé sur ce prince une opinion très-défavorable. Il s'était d'ailleurs attiré le blâme et la haine des musulmans fanatiques par son alliance avec Alphonse III. Du reste, et malgré ce jugement sévère, tous s'accordent à donner à ce prince du courage, de la fermeté, une grande habileté dans la guerre et surtout un sang froid et une présence d'es-

(1) Conde, II, cap. 67. Cardonne se trompe en lui donnant 70 ans; Roderic. Tolet. le fait même aller à 72. Abubeker dans Casiri, p. 34: « Abdalla princeps eloquentissimus et apprime eruditus fuit. Fovente Kalebo ben Haphsun, seditio Cordubæ a militibus excitata est, quos validissimis copiis rex Abdalla adortus oppressit et Kaleb ben Haphsun in turpem fugam conjecit. Obiit diem anno Egiræ 300 jam septesigenarius, postquam regnasset annos XXV. »

prit admirables au sein des troubles les plus violents et au milieu des plus grands dangers. On lui fait aussi un mérite de la sagesse et de la prudence qu'il mettait dans l'administration de son empire, et de la fidélité religieuse avec laquelle il observait les traités conclus avec les chrétiens, bien que ce fût un des motifs principaux de la haine qu'il s'était attirée de la part de ses sujets. Il possédait une érudition extraordinaire pour le temps; quelques-unes de ses productions lui donnent même un rang illustre dans l'éloquence.

Si maintenant que nous sommes arrivés à la fin du règne malheureux d'Abdallah, nous jetons un regard en arrière sur la domination des Ommaijades, Abderrahhman, son fondateur, nous paraîtra d'autant plus grand que ses ennemis du dedans et du dehors, tous ligués pour renverser son empire naissant, étaient plus nombreux et plus puissants que ceux d'Abdallah. Semblable à un habile pilote, il sut conduire avec bonheur le vaisseau de l'état, au milieu des fureurs de la révolte, des orages de la guerre civile et des invasions sanglantes de l'ennemi. Ses trois successeurs immédiats, Hescham Ier, son fils, Hakem Ier, son petit-fils, Abderrahhman II, son arrière-petit-fils, surent gouverner avec la même habileté et la même vigueur. Aussi, malgré des contestations continuelles sur la succession du trône, au milieu des factions et des révoltes, au milieu d'un état de guerre constant avec les Franks, dont la puissance était devenue si formidable, avec les chrétiens d'Espagne et surtout avec les peuplades normandes, ennemis dangereux et terribles, l'empire des Ommaijades resta non-seulement debout, mais il surpassa même tous les états voisins en prospérité et en civilisation. C'est sous le règne de Muhammed Ier, et lorsque la révolte de l'est de l'Espagne, sous la protection des chrétiens, jetait les fondements d'une nouvelle domination que la puissance des Ommaijades commença à péricliter et à marcher vers sa chute. Muhammed acheva de montrer la faiblesse de son empire par le traité de paix qu'il conclut avec le roi des Asturies, faiblesse qui devint de jour en jour plus évidente sous les règnes de ses fils El Mondhir et Abdallah, et par la révolte d'Hafsun, celle de son fils Caleb et les troubles continuels qu'ils entretenaient dans tout le pays.

A mesure que la puissance des Ommaijades s'affaiblissait sous Abdallah par les révoltes et les guerres civiles, la puissance des chrétiens s'élevait dans le nord et l'est de la Péninsule. Les royaumes qui vont se former au nord-est de l'Espagne jettent le plus grand intérêt sur cette époque remarquable. Outre le royaume des Asturies, qui atteint l'apogée de sa gloire, sous Alphonse III, la province de la Catalogne secoue presqu'entièrement le joug des Franks, pour se déclarer état indépendant; le royaume de Navarre se constitue, et la naissance prochaine de celui d'Aragon se laisse déjà entrevoir.

CHAPITRE IV.

ROYAUME DES ASTURIES SOUS ALPHONSE III, SURNOMMÉ LE GRAND.

(866 — 910.)

Le petit royaume des Asturies qu'avait fondé Pélage, et dont son gendre, Alphonse-le-Catholique, avait reculé les bornes jusqu'au Duéro et aux Pyrénées en y ajoutant la Cantabrie et plusieurs autres contrées qu'il avait conquises, ne tarda pas à prendre de l'importance, au point d'embrasser presque le tiers de la Péninsule, et à devenir un sujet d'ombrage et un ennemi dangereux pour l'empire des Ommaijades. Mais les différends que la succession au trône suscita parmi les prétendants, Aurélio, Silo, Maurégat, Bermudès, et l'invasion des Franks sous la conduite de Charlemagne, alors ennemi juré des Asturiens, présageaient la fin prochaine de cet état encore mal affermi, lorsque Alphonse II, dit le Chaste, pendant un règne de cinquante-un ans, le releva et lui rendit des forces, d'abord par son union avec les Franks, puis par son activité et son énergie, par la constante application à répandre la prospérité et à faire fleurir la civilisation parmi ses sujets. Toutefois cet empire était loin d'avoir atteint ce degré de splendeur et de gloire auquel il parvint sous Alphonse-le-Catholique, puisque la Navarre en avait été démembrée, qu'une partie de la Biscaye et des contrées autrefois possédées par les Goths avaient été conquises par le sabre des musulmans. Ramiro Ier et Ordoño, successeurs d'Alphonse II, furent assez heureux pour arrêter les invasions des Normands et des Sarrasins. Leurs armes victorieuses arrachèrent aux ennemis des contrées insignifiantes quant à l'étendue, mais de la plus grande importance pour la sûreté de leur empire. C'est ainsi qu'ils parvinrent à reculer leurs frontières jusqu'au Duéro, et à expulser entièrement les Sarrasins de la Biscaye. Ce fut alors qu'Alphonse III monta sur le trône. Pendant un règne de quarante-quatre ans, il recula les bornes de ses états beaucoup plus loin que ne l'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Il mérita le surnom de Grand, autant par l'éclat et la grandeur de ses victoires que par la sagesse de son gouvernement. Comme nous l'avons déjà dit en exposant le règne de Muhammed, ses armes victorieuses et son alliance étendirent sa domination d'un côté, jusqu'aux Pyrénées, et de l'autre, vers le sud; il planta ses drapeaux victorieux au-delà du Duéro, passa même le Tage et la Guadiana, et pénétra jusqu'à Mérida. Il ne put, il est vrai, conserver la possession de ces provinces, mais plusieurs villes fortes du Portugal d'aujourd'hui, dont il s'était emparé, telles que Coïmbre, Lamégo, Vi-

seu, Coria et Salamanque, furent pour lui des conquêtes de la plus haute importance. Son traité de paix, en 883, avec Muhammed, lui assura la complète possession de ses nouvelles conquêtes; et désormais spectateur paisible des profondes divisions et des sanglantes guerres civiles des mahométans, il put appliquer tous ses soins à l'amélioration intérieure de ses états.

Alphonse fit abattre l'église de bois qui avait été élevée sur le tombeau de saint Jacques de Compostelle, pour en faire construire une en pierre. Il fonda un grand nombre de couvents et d'églises, qu'il dota lui-même richement; il éleva des évêchés dans plusieurs villes conquises. Didacus (Diégo), comte de Castille, fut chargé du soin de peupler la ville de Burgos et de la fortifier, pour arrêter les incursions que les Sarrasins pourraient faire de ce côté. Le comte s'acquitta (1) parfaitement de sa mission. Burgos devint dès lors, pour les chrétiens, un de leurs boulevards les plus considérables de ce côté. On s'occupa ensuite du soin de rebâtir plusieurs villes situées sur le Duéro, telles que Zamora, Toro et Simeneas (2); puis on construisit, près d'Oviédo un château-fort, nommé Gauzo, destiné à conserver les trésors royaux, en cas de surprise ou d'invasion du côté de la mer (3) de la part des mahométans ou des Normands. C'est là qu'Alphonse fit placer la croix précieuse qu'il avait fait faire dès la douzième année de son règne (1).

L'esprit guerrier des chrétiens d'Espagne se révéla bientôt par des révoltes et des guerres intestines, lorqu'ils n'eurent plus d'ennemis extérieurs à combattre. Les premiers désordres éclatèrent dans la Galice; des impôts excessifs, des dîmes imposées au peuple en faveur du clergé, paraissent en avoir été la cause. Ano fut le premier (885) qui agita la torche de la révolte, mais sans succès : lui et ses partisans furent bientôt soumis et leurs biens confisqués et donnés à l'église de Compostelle. Herménégild, qui vint ensuite, éprouva un sort plus funeste. On ne se contenta pas de confisquer tous ses biens au profit de la même église, mais il fut conduit à la mort avec la plupart de ses complices (2). Cette sévérité imprima une crainte salutaire aux esprits turbulents, et procura quelque tranquillité à l'empire; mais les impôts sur la propriété foncière devenant de jour en jour plus écrasants, par suite des priviléges accordés (3) aux églises et aux couvents, une nouvelle insurrection dont

(1) Chronic. Burgense Florez XXIII, p. 307, Era DCCCCXXII : « Populavit Burgos Didacus comes per mandatum regis Alfonsi. » De même dans les Annales compostell., p. 318; Annales complectens, p. 310; sub era DCCCCXX; Populavit Didacus comes Burgos et Ovirna (al. lect. Ovierna Oiurna).

(2) Chronic. Sampiri, p. 446. Trienno peracto (il est ici question du traité de paix de 883), sub era DCCCCXLVIII (le chiffre est évidemment inexact; c'est DCCCCXXVIII, i., c. 890), urbes desertas ab antiquis populari rex jussit : hæc sunt Zemora, Septimancas, et Domnas vel omnes campi gothorum. Namque Taurum dedit ad populandum filio suo Garseano. »

(3) Le passage le plus intéressant de l'inscription qu'Alphonse IV fit placer sur le château de Gauzo. Risco, t. XXXVII, p. 216, porte : « Adefonsus princeps divæ memoriæ, Ordonii regis filius hanc ædificari (jussit) sensit munitionem cum conjuge Simena et quinque natis ad tuitionem munitionis thesauri aulæ hujus sanctæ ecclesiæ residendum indemne, caventes, quod absit, dum navalis gentilitas piratico solent exercitu properare, ne videatur aliquid deperire, hoc opus a nobis offertum eidem ecclesiæ perenni sit jure concessum. »

(1) Cette croix portait une inscription (Risco XXXVII, p. 220, la rapporte tout entière); on y lisait ces mots : Et operatum est in Castello Gauzon, anni regni nostri XII, discurrente, Era DCCCCXVI, qui prouvent que le château de Gauzo existait déjà en 778.

(2) Ferreras (ad. ann. 885 et 886), d'après un privilegium eccles., S. Jacobi dans don Mauro de Castella.

(3) V. les *privilegia* de l'église de Saint-Jacques, dans Moralès, et les *Escrituræ* dans Florez (Españ. sagr) in Append., p. 336-345; Yepes, t. V, Escrituras, p. 428.

Witiza était le chef, éclata bientôt (894), avec des caractères plus alarmants que les précédentes. Toutefois Herménégild, comte de Guy et de Porto, envoyé par le roi, à la tête d'une puissante armée, contre les rebelles, les tailla en pièces dès la première rencontre. Witiza fut pris et mis à mort, et ses biens donnés au vainqueur (1). Un sort pareil fut réservé aux rebelles Sarrasins qui, quelques années après, s'étaient révoltés en Galice.

La tendance du clergé espagnol à se ressaisir de l'influence qu'il avait exercée sous les rois wisigoths, dans les conciles et dans les diètes du royaume, se manifeste de plus en plus. Cependant comme les siéges métropolitains se trouvaient tous alors entre les mains des ennemis, à l'exception de celui de Braga, et que cette ville par sa situation sur la frontière, n'offrait que peu de garantie et de sûreté à un archevêque, le clergé s'était vu contraint de renoncer à la tenue d'un concile, faute d'un archevêque pour le présider.

Dans une chronique de Sampirus, écrite vers le milieu du dixième siècle, on trouve un document fort prolixe, d'après lequel Alphonse III aurait envoyé au pape, Jean VIII, les prêtres Sévérus et Siderich, pour solliciter du saint père la permission de célébrer solennellement la dédicace de l'église de Saint-Jacques, de tenir un concile et de choisir un métropolitain. Le pape accorda toutes ces demandes, et écrivit lui-même, en 871, à Alphonse III, une lettre dans laquelle il se répand en éloges sur le zèle et la piété du roi. Il le prie en même temps de lui envoyer une troupe de ces cavaliers bien armés, nommés en Espagne *caballos affaraces*, pour ranimer l'ardeur et le courage des Italiens dans la guerre qu'il avait à soutenir contre les mahométans d'Afrique, qui faisaient de fréquentes incursions en Italie, lui promettant, pour récompense, la bénédiction de l'apôtre saint Pierre. Outre cette lettre qu'il fit remettre au roi par son nonce Rainald, il en écrivit une autre adressée à tous les évêques et à toute la chrétienté, dans laquelle il approuvait la consécration de l'église de Saint-Jacques et la tenue du concile.

Le roi, la reine (Ximénès), leurs fils, tous les évêques du pays, et les comtes, chargés du gouvernement des provinces et des villes, assistèrent à la cérémonie de la dédicace de l'église de Saint-Jacques. Voici les noms des principaux évêques qui s'y trouvaient : Johannes, évêque d'Auca ou de Burgos; Vincentius, de Léon; Génadius, d'Astorga ; Herménégild, d'Oviédo ; Dulcidius, de Salamanque; Jacobus, de Coria; Naustus, de Coïmbre ; Argimir, de Lamégo ; Théodorich, de Viseu; Gumadus, de Porto; Argimir, de Braga; Didacus, du Tuy; Egyla, d'Orense ; Sisnandus, d'Yria; Récarédus, de Lugo ; Théodosindus, de Britonia, et Eléca, de Saragosse. Parmi les comtes, on distinguait : Alvar, comte de Luna ou d'Idaña; Vérémonde, comte de Léon; Sarasin, comte d'Astorga; Veremonde, comte de Torra ; Bérotus, comte de Déza; Herménégild, comte de Tuy et de Porto, son fils Arius, comte d'Emina (ou de Minho); Pélagius, comte de Bragance ; Odoar, comte de Castille et d'Auca (Oca); Silo, comte de Prucio (en Rioja); Erus, comte de Lugo.

Onze mois après la consécration de l'église de Saint-Jacques, on convoqua un concile à Oviédo; le roi, les évêques et les comtes déjà nommés s'y rendirent; Herménégild y fut nommé métropolitain, et c'est en cette qualité qu'il eut la préséance dans cette assemblée. Après qu'on eut pris des résolutions concernant la discipline de l'Église, la nécessité de propager la religion et la tenue des synodes, qui devaient désormais avoir lieu annuellement, on s'occupa de l'organisation de l'archevêché d'Oviédo, auquel on affecta des revenus immenses, et qui porta depuis le surnom de *Ville des évêques*. Le concile se tint en l'an 907; cette date ne coïncide nullement avec celle de la lettre du pape, ci-dessus mentionnée, qui ferait remonter la tenue du concile à l'année 871.

(1) Selon des documents rapportés dans Moralès, Florès, Yepès, II, cc.

En portant sur cette pièce un examen plus attentif, on y remarque plusieurs contradictions graves, qui font douter de son authenticité. Ce qu'il y a de certain, c'est que Sampirus lui-même ne la rapporte pas dans sa chronique, mais qu'elle y a été glissée plus tard, d'une manière assez maladroite (1).

En premier lieu, ces lettres, écrites en 871, ne peuvent pas être du pape Jean VIII, qui n'occupa le siége papal que de 872 à 882. Le concile ne peut pas non plus avoir été tenu sous Jean VIII, car la *Chronicon Abdeldense* n'en fait aucune mention. Or, il est plus que probable qu'elle n'eût point passé sous silence un événement de cette importance, si effectivement il avait eu lieu. Il n'est pas croyable non plus, que, dans ce temps de guerres et d'orages civils, les comtes eussent pu abandonner leurs provinces. De plus, Dulcidius de Salamanque y est désigné sous le titre d'évêque; or la chronique d'Albayda dit positivement qu'il était encore grand-vicaire lorsqu'en 883 on l'envoya à Cordoue en qualité d'ambassadeur. Nous savons également, par les chroniques, que c'était Didacus et non Odoar, comme on le trouve dans les actes, qui était comte de Castille.

Mais comme d'un autre côté on trouve la date 899 dans le récit de la dédicace de l'église de Saint-Jacques, on a cherché à lever toutes ces contradictions, en reportant la tenue du concile à cette époque sous Jean IX, qui effectivement monta sur le siége de saint Pierre en 898.

D'après ce qui précède, il est évident que les détails sur le concile d'Oviédo, tels qu'ils sont rapportés dans la chronique de Sampirus, ne viennent pas de lui, mais de Pélagius, évêque d'Oviédo, comme l'a démontré avec beaucoup de sagacité le savant espagnol Florez (2). Il faut donc rejeter entièrement ce document qui, écrit au commencement du douzième siècle, ne s'appuie sur aucune chronique précédente, pas même sur celle du moine de Silos, qui cependant a copié littéralement Sampirus (1).

(1) Voyez cette lettre dans Mariana, t. II, p. 106 (trad. franç.).

(2) Florez Españ. sagr., t. XIV, p. 429.

Nous n'ajouterons ici aucun détail sur la guerre d'Alphonse III contre les Sarrasins, sur la bataille de Zamora (901) et sur son expédition contre Tolède (904), puisque ces faits se trouvent déjà détaillés plus haut. Nous nous bornerons à mentionner qu'à son retour dans ses états, on découvrit quelques traces d'une nouvelle conjuration contre ses jours, dans laquelle se trouvaient impliqués ses plus proches parents. Tous ceux qu'on soupçonna, furent arrêtés et mis à mort sur-le-champ (2).

Effectivement la suite de l'histoire, quelque rares et obscurs que soient d'ailleurs les renseignements qu'elle nous donne à cet égard, montrera que, dans la famille même d'Alphonse, un vaste complot avait été ourdi et était sur le point d'éclater. Quant à la cause, elle n'est pas bien connue; on ne sait pas si elle venait de l'impatiente ambition de régner, qui dévorait les fils d'Alphonse, ainsi que la reine Ximenès (3).

(1) Florez, ibid., p. 430 : « Segun esto debe deferirse el mencionado assunto a D. Pelayo, que allando en su Iglesia Las Cartas del papa Juan VIII, las quiso interpolar en el historiador que hablò del rey de Asturias de aquel tiempo, añadiendo todo lo demas encadenado con ellas, revistiendolo como mejor le parecio. Y aunque para aquello se cita à Sampiro es pro hallarse solo en el chronicon de su nombre : pero la autoridad no es mas que de D. Pelayo, Escritor del Siglo XII, y poco fidedigno en materias antiguas.

(2) Sampiri Chronic., p. 447 : « Carrionem venit (Adefonsus), et ibidem servum suum Adamninum cum filiis suis trucidari jussit, eo quod cogitaverat in necem regis. » Dans la Chronic. Monach. Sil., on lit : *A filiis suis*, au lieu de *cum filiis suis*.

(3) Lucas Tudensis, p. 80, en rejette la faute sur la reine : « Regina Ximena, quæ regina de Galliis dicitur, cœpit callide cogitare, qualiter posset virum suum regem Adefonsum a regno expellere et filium suum Garseanum pro eo sub-

A la nouvelle de cet attentat, le roi se rendit en toute hâte à Zamora, où se trouvait alors son fils aîné, Garcias, chef de la conjuration; il le fit saisir et conduire, chargé de fers, à la forteresse de Gauzo, près d'Oviédo (1).

Cette sévérité, qui présageait aux conjurés le sort qui les attendait, loin de les abattre, ne fit qu'enflammer leur audace, et les détermina à essayer leurs forces avant qu'on ne vînt les entraver. A la tête des insurgés étaient la reine (Amélina ou Ximenès) (2), femme dévorée d'ambition, et Muño, comte de Burgos, beau-père de Garcias. A force d'intrigues, de démarches et d'activité, ils étaient parvenus à ranger sous les drapeaux de la révolte, les autres fils du roi, Ordoño, Froila et Gundisalvus, ainsi que la plus grande partie du peuple; maître déjà depuis long-temps de plusieurs points fortifiés, le parti des insurgés avait pu propager la révolte dans le reste du royaume. Alphonse, à qui, sans doute, son armée était restée fidèle, eût pu, malgré la supériorité numérique de ses ennemis, défendre encore long-temps sa couronne, en occupant les meilleures forteresses de ses états; mais il aima mieux céder (3) aux exigences de ses fils rebelles, et épargner ainsi le sang de ses sujets. Ce fut au château de Boides, dans les Asturies, qu'il se dépouilla (910) de la royauté en faveur de son fils aîné, Garcias (1); il confia au second, Ordoño, la régence de la Galice (2), et au troisième, Froila, le gouvernement des Asturies, en subordonnant toutefois leur puissance à l'autorité royale de leur aîné (3).

Ce roi, que nul ennemi n'avait pu vaincre, arraché de son trône par le crime de ses fils, se rendit à l'instant au tombeau de saint Jacques. Là, après avoir adressé sa prière au saint, il revint à Astorga pour solliciter de son fils Garcias le commandement d'une armée qu'il désirait conduire encore une fois contre les Sarrasins. Le roi ayant obtempéré à sa demande, Alphonse marcha contre le rebelle Hafsun qui occupait toujours la province de Tolède. Ce roi déchu, dévaste

stituere. Fabricavit castra in confinio Legionis (sc. Albam), Gauzonem, Arbolium, Lunam et tradidit ea, filio suo Garseano occulte suggerens, ut tyrannisaret contra patrem. »

(1) Sampiri Chronic. : « Et veniens Zamoram filium suum Garseanum comprehendit et ferro vinctum ad castrum Gauzonem duxit. »

(2) Roderic. Toletan. de reb. Hisp., lib. IV, cap. 19 : « Hujus dissensionis causa fuit regina Ximena, quæ dicta fuerat Amelina, quæ satis inhumana studebat nova gravamina et servitutis onera invenire, nihilominus dissidia et schismata procurare. » Lucas Tudensis s'exprime de la manière suivante : « Hæc mulier fuit inhumana et in regno posuit malas consuetudines et serviles conditiones. »

(3) Mariana dit : « In regem tumultuatum est toto biennio bellum vario successu gestum, exitu tandem conjuratis prospero. » Ceci paraît un peu hasardé; car les actes du roi Ordoño II (Florez Españ. sagr., t. XIX, p. 352) prouvent que la guerre dura quelque temps.

(1) Sampiri Chronic. : « Socer quidem ejus (Garsiani) Munio Ferdinandiz tyrannidem gessit et rebellionem paravit. Etenim omnes filii regis inter se conjuratione facta, patrem suum expulerunt a regno, Boides villam in Asturiis concedentes (Sandoval; conscendentem. M. Sil. concedentem). Roderic. Tolet., I, c., donne encore plus de détails : « Rex tam filii, quam suorum persecutionibus coarctatus, in villa quæ Boides dicitur in Asturiis regni regimine se privavit, et filium suum Garsiam (licet invitus) regni constituit successorem præsentibus filiis et potioribus regni sui. »

(2) Chron. Monach Silens., Ordonium insignem militem Adelfonsus pater magnus et gloriosus rex vivens Gallicensium provinciæ præfecerat.

(3) Risco (dans l'Esp. sagr., t. XXXVII, p. 261 et dans l'Historia de Léon, p. 165 et 169), comme aussi Montejo (dans le troisième vol. des Memorias de la real Academia de la historia, p. 251), prétend que le royaume des Asturies était divisé en trois royaumes indépendants les uns des autres, en royaume de Léon, de Galice et des Asturies. C'est avec raison que Masdeu, t. XII, p. 184, dit : « D. Garcia fue rey no solamente de Leon, pero tambiem de Asturias y Galicia, como la habian sido sus antecessores. »

les campagnes, incendie les villages, défait partout son ennemi, sans pouvoir rencontrer une mort qu'il brûlait peut-être de trouver sur un champ de bataille. Vainqueur, il retourne à Zamora, mais à peine y est-il arrivé, qu'il est attaqué d'une fièvre maligne qui l'enlève le 20 octobre 910. Inhumé d'abord à Astorga, son corps fut transporté plus tard à Oviédo, dans le tombeau des rois (1). Il était âgé de cinquante-huit ans et en avait régné quarante-quatre et sept mois (2). Il avait mérité le surnom de Grand (3). On le voit, dans les premiers temps de son règne, l'ennemi implacable des Sarrasins; mais aussi, on peut dire à sa gloire, qu'après le traité de paix conclu avec eux, il observa religieusement sa parole et que loin de profiter des circonstances favorables pour renverser leur puissance affaiblie, il en devint une des colonnes, en marchant en personne contre le rebelle Hafsun. Par ses soins constants à porter la civilisation dans son pays, il en devint le plus grand bienfaiteur. Il reconstruisit et peupla un grand nombre de villes qui avaient été livrées au pillage et à la dévastation. Il fut l'ami et le protecteur des lettres; les savants étaient accueillis avec faveur à sa cour. Il confia l'éducation de son fils Ordoño aux soins des mahométans, qui étaient alors plus instruits que les chrétiens. Beaucoup d'historiens espagnols avancent qu'il est l'auteur de la chronique qui contient le narré de tous les événements qui se sont passés en Espagne, à dater du règne de Wamba jusqu'à la

(1) Chronic. Sampiri et Rod. Tolet., II, cc.; Chronic. Monach. Silens., p. 294; Masdeu, t. XV, p. 88, place la mort d'Alphonse au 29 décembre 910.

(2) Sampiri et Monachi Silens. Chronicon II, cc.; Chronicon de Cardeñas Florez XXIII. Roderic. Tolet. lui donne un règne de 46 ans; Lucas Tudens, de 47 ans.

(3) Quelques écrivains modernes lui donnent à tort le titre d'empereur (emperador). Cette dénomination se trouve, il est vrai, dans quelques anciens documents; mais elle est évidemment fausse. Masdeu, t. XII, donne beaucoup de détails à cet égard.

mort d'Ordoño (1). Il fut d'une piété remarquable, mais il poussa trop loin ses largesses et sa prédilection envers l'Église; ses sujets, ceux surtout qui avaient quelque richesse, en furent les premières victimes; il rendit en effet leurs charges d'autant plus pesantes qu'il diminuait davantage celles de l'Église. Le mécontentement qu'excita une politique si partiale fut, sans nul doute, une des causes principales des nombreuses insurrections qui éclatèrent sur la fin de son règne. D'un autre côté, la dernière conspiration tramée contre lui par les membres mêmes de sa famille, et dont son abdication forcée fut le résultat, prouve assez que la plus grande partie de son armée et de son peuple n'était pas bien disposée en faveur du généreux protecteur du clergé.

Au milieu de ces événements si rapides et si divers, une chose ne laisse pas que d'inspirer de l'étonnement, c'est que Garcias ait pu en si peu de temps asseoir sa puissance avec assez de force et de solidité pour confier sans difficulté une armée à son père, pour marcher contre les Sarrasins.

Alphonse III ferme la liste des rois des Asturies; après lui les princes chrétiens, maîtres des pays au nord du Duéro, prirent celui de rois de Léon. Garcias changea la résidence royale d'Oviédo, et la transféra plus au centre de ses états, à Léon. C'est à peu près vers cette même époque que la Navarre s'érigea en royaume, que Barcelone devint un comté héréditaire et que les comtes de Castille commencèrent à lutter pour conquérir leur indépendance (2).

(1) On peut consulter sur ce point, Florez Españ. sagr., t. XIII, dans les *provenciones* de la *Chronicon Sebastiani* et Nicol. Anton., Biblioth. hist., t. I, lib. IV, c. 10, p. 493.

(2) On prétend généralement que ce fut Ordoño II, frère et successeur de Garcias, qui porta le premier le nom de roi de Léon; mais un document de l'an 912, qui est reconnu pour authentique (dans Yepès Escrituras, t. I; escritur. 30, in Append.), détruit cette assertion, car il porte: « Garcia principe regnum Legionis regente. »

CHAPITRE V.

ORIGINE DU ROYAUME DE NAVARRE ET DU COMTÉ HÉRÉDITAIRE DE BARCELONE.

La Navarre, resserrée au nord-est de la Péninsule, prit sous Alphonse III une grande extension et parvint, après de nombreux combats et beaucoup d'efforts, à conquérir une indépendance complète. Par suite de sa situation géographique entre les états des Arabes, des Franks et des Asturiens, elle avait été tour-à-tour soumise à la domination de ces trois puissances; mais il n'avait été donné à aucune d'elles d'asservir, ni d'enchaîner pour long-temps un peuple aussi belliqueux, aussi passionné pour la liberté. Dès le milieu du IXe siècle, la Navarre se trouva dans les circonstances les plus favorables pour son agrandissement. Elle n'avait rien à redouter des rois de France, qui avaient bien assez à faire de réprimer les envahissements de vassaux trop puissants qui leur disputaient la souveraineté; d'un autre côté, les révoltes fréquentes dont les gouvernements des provinces de Saragosse et de Tolède étaient le théâtre, la garantissaient contre toute attaque de la part des Ommaijades; on peut même soupçonner que, par son alliance avec ces derniers, elle commençait à présenter un voisinage dangereux pour le royaume des Asturies.

Les commencements du royaume de Navarre et de celui d'Aragon qui y fut réuni plus tard, sont enveloppés de ténèbres impénétrables. Tout ce qui a été écrit par quelques historiens indigènes, sur les premiers princes de Navarre, d'Aragon et de Sobrave, ne mérite aucune foi, et ne trouve sa justification que dans l'amour si naturel qui devait les attacher à leur patrie, puisque leur récit n'est appuyé d'aucune chronique authentique, mais seulement de documents très-douteux et écrits à une date postérieure de beaucoup à celle des événements. Nous ne ferons donc ici aucune mention de cette prétendue histoire, parce que nous nous sommes imposé la loi de rejeter tout ce qui ne peut être historiquement constaté (1).

---

(1) Il n'existe ni indices, ni documents authentiques sur les premiers temps des royaumes de Navarre et d'Aragon, si l'on en excepte quelques notes ou remarques qu'on trouve comme jetées au hasard dans les chroniques d'Albayda, de Sébastien et de Sampirus, et les laconiques indications des auteurs arabes. Les documents sur lesquels s'appuient Morez (dans les *investigaciones* et *annales*) et Briz Martinez (Hist. de la fondacion de Sant-Juan de la Peña y de los reges de Sobrarve, Aragon y Navarra), ne peuvent être considérés comme certains et sûrs, de l'avis même des Espagnols les plus érudits. (On peut consulter, à cet égard surtout, Masdeu, t. XV; Illustrac., VII, et Risco, Esp. sagr., t. XXX, p. 416). Tous les historiens s'accordent

Toutefois il paraît constant, comme nous l'avons déjà montré plus haut, en racontant l'histoire des premiers rois des Asturies, que tout le pays de Navarre était demeuré, jusqu'à l'expédition de Charlemagne, sous la domination des princes de Cantabrie, et qu'il avait passé ensuite sous celle des rois des Asturies. Charlemagne s'était emparé de cette contrée, mais sa défaite à Roncevaux lui ravit sa conquête, et comme toutes les places fortes étaient détruites et le royaume des Asturies lui-même déchiré par les guerres de succession, la Navarre devint une proie facile pour les Ommaijades de Cordoue. Ce ne fut qu'au commencement du IXe siècle, après la prise de Barcelone, que les Franks prirent un pied ferme au-delà des Pyrénées, et que la Navarre leur offrit une conquête d'autant plus facile que les gouverneurs arabes qui l'administraient étaient disposés à se révolter, et que tous les chrétiens qui l'habitaient, étaient rentrés de leur plein gré sous la domination des Franks (806) (1).

Dans ces temps de troubles et de guerre, où chaque jour venait donner au peuple un nouveau maître, il ne faut pas s'étonner, car c'est un événement tout-à-fait dans la nature des choses, de voir des hommes puissants se créer des partis et se saisir même de la couronne des rois. L'histoire de cette époque, quoique peu riche en documents, nous en fournira plusieurs exemples.

En 824, les Vascons (Basques) joints aux Navarrais, secouèrent pour la seconde fois le joug des Franks, pour se réunir au parti des mahométans. Une armée franke, envoyée contre eux, sous les ordres d'Asinarius et d'Eblus, fut taillée en pièces près de Pampelune et les deux généraux restèrent prisonniers. Les vainqueurs rendirent la liberté à Asinarius, en considération de ce qu'il était leur compatriote (1). En effet il était comte de la Vasconie franke (2). Sept ans après (831), on trouve un certain Aznar, qu'on croit être le même qu'Asinarius; il était gouverneur de Navarre, où, comme d'autres prétendent, du comté de Jacca, qui fut comme le noyau de la puissance des rois d'Aragon. Cet Aznar, après s'être révolté contre Pépin, roi d'Aquitaine, et fils de Louis, s'était réfugié chez les Vascons d'Espagne, où il avait fondé l'état dont nous parlons. Quelques années après, il périt d'une mort affreuse (836). Son frère, Sancho, lui succéda, refusant également de reconnaître l'autorité de Pépin (3). Depuis cette époque jusqu'au milieu du IXe siècle, on n'entend plus parler de princes indépendants de la Vasconie. Seulement, on lit dans une relation de voyage, dont beaucoup d'écrivains récusent l'authenticité, que, dans la révolte de Guillaume, fils du gouverneur Bernhard, Sancho, comte de Navarre (peut-être le frère d'Aznar), se jeta dans le parti des rebelles contre Charles-le-Chauve, et qu'il s'avança à la tête de son peuple guerrier jusqu'aux Pyrénées, dont il garda les passages du côté de l'occident, afin de défendre aux troupes frankes l'entrée de l'Espagne sur ce

---

à dire aujourd'hui, 1o que la vieille chronique du cloître Peña, écrite dans des temps beaucoup plus modernes; 2o que l'histoire d'Espagne, par l'évêque Roderigue de Tolède, n'ont pas été puisées à des sources sûres, quoique ce dernier, en fait d'histoire, soit un guide plus certain que Marca (Histoire de Béarn), Garibay, Abarca, Blancas, Moret (Investig.) Zurita, qui, s'appuyant sur des documents déjà très-suspects, même dans les temps reculés et plus près des événements, font remonter l'origine de la Navarre et de l'Aragon, au 8e siècle.

(1) « In Hispania vero Navarri et Pampilonenses, qui superioribus annis ad Saracenos defecerant, in fidem recepti. Eging. et Ann. Tilian.

(1) Astronomus dans *Vita Ludov. Pii:* « Asinario tanquam qui eos affinitate sanguinis tangeret, pepercerunt. »

(2) Annal. Metens., ad. ann. 824.

(3) Annales Bertinian., ad. ann. 836: « Azenarius, citerioris Wasconiæ comes, qui ante aliquot annos a Pippino desciverat, horribili morte interiit; fraterque illius Sancio-Sanci eamdem regionem negante Pippino occupavit. »

point (1). Enfin, après l'assassinat de Guillaume, les Navarrais, que Sancho commandait peut-être encore à cette époque, ne se sentant pas de force pour lutter contre les armes victorieuses des mahométans et celles des rois des Asturies, se rallièrent de nouveau à la fortune des Franks (852) (2). Mais les affaires devaient bientôt changer de face en Espagne. Tout-à-coup Muza se soulève contre les Ommaijades; il porte d'abord ses armes victorieuses dans la Navarre et l'Aquitaine. Les comtes Sancho et Epulo deviennent ses prisonniers, et Charles-le-Chauve est forcé de signer un traité de paix honteux. L'alliance qu'il contracte avec les Navarrais se fortifie par son mariage avec la fille de Garcias Iñigo Arista, comte de Bigorre (3), qui jouissait d'une autorité toute royale dans la Navarre, autorité qu'il devait, soit à son alliance avec Sancho, soit à la force de ses armes (4).

Pendant cet intervalle, le roi des Asturies, Ordoño Ier, s'emparait de la Biscaye et se disposait à conquérir la Navarre. Muza et Garcias qui s'étaient partagé tous les dangers des guerres qu'ils avaient eu à soutenir contre les chrétiens et les Sarrasins, se concertent de nouveau pour conjurer l'orage. Ils assemblent donc toutes leurs forces et marchent contre Ordoño. La bataille se livre près d'Albayda (857). Ils la perdent et Garcias périt lui-même dans le combat (1).

Garcias Iñignez, son fils et son successeur, embrassa d'autant plus volontiers le parti des insurgés, surtout celui d'Omar ben Hafsun, qu'il se vit attaqué dans ses états par Alphonse III, quoique celui-ci eût épousé sa fille (ou sa sœur) Ximène (2). Les immenses préparatifs de guerre de Muhammed contre le royaume des Asturies arrêtèrent la marche victorieuse d'Alphonse, et suspendirent le cours des conquêtes qu'il étendait vers les Pyrénées. Garcias put alors porter du secours à Hafsun, son ami et son allié; mais la bataille sanglante d'Aybar, dans laquelle Muhammed fut vaincu (3), et où il

(1) Eulogii Epist. ad Wiliesind. Pampilon. episcop. (Hisp. illustr., IV, p. 328) : « Ad partes pampilonenses diversus putaveram me inde cito migraturum : sed ipsa iterum quæ Pampilonem et Sebuticos (près du fleuve Aragon) limitat, Gallia Comata in excidium prædicti Caroli contumaciores cervices factionibus comitis Sancii Sancionis erigens, contra jus præfati principis veniens totum illud obsidens iter, immane periculum commeantibus ingerebat. »

(2) Chronic. Fontanellens., ad ann. 850 : « Carolum placitum in Vermeria Palatio tenuit in mense junio. Ibi ad eum legati venerunt', Induonis et Mitionis ducum Navarreorum, dona afferentes. Paceque — impetrata reversi sunt. »

(3) Roderic. Toletan., de Reb. Hisp., l. V, c. 21 : « Cum Castella, Legio, Navarra variis Arabum incursionibus vastarentur, vir advenit *ex Bigoricæ comitatu*, bellis et incursibus ab infantia assuetus, qui Enecho vocabatur, et quia asper in præliis Arista (ἄριστος) agnomine dicebatur, et in Pyrenæi partibus morabatur, et post ad plana Navarræ descendens, ibi plurima bella gessit. »

(4) Chronic. Sebast., p. 487.

(1) Chronic. Sebast., p. 487 : « Tanta in eis cæde vacati sunt, ut plus quam X millia magnatorum (Berganza lit Maurorum) pariter cum genere suo, nomine Garscanæ, exceptis plebibus, interempta sunt. »

(2) Chronic. Albedens., p. 453 : « Vasconum feritatem bis cum exercitu suo contrivit. » Cela pourrait bien aussi se rapporter à la Biscaye. On lit dans Sampirus : « Alavam obtentam (Alfonsus) proprio imperio subjugavit; — Eylonem vero, qui comes illorum videbatur, ferro vinctum secum Ovetum attraxit. Non multo post universam Galliam (Navarra) simul cum Pampilona causa cognationis secum associat, uxorem ex illorum prosapia generis accipiens, nomine Ximena. » Roderic. Toletan., de rebus Hisp. IV, c. 15, entend mal ce passage; car il dit : « Gallos et Navarros amicitia sibi junxit, et ex Francorum regali genere uxorem duxit, nomine Amelinam, quæ postea Ximena, mutato nomine, fuit dicta. » Masdeu avait sans doute ce passage devant les yeux, quand il dit, tom. XII, p. 156 : « Alonso se casa con una Francese, y cede la Navarra en feudo à un Frances, Conde de Bigorra. »

(3) Roderic. Toletan., donne aussi Garcias Iniguez pour successeur à son père, Sanche, et le fait assassiner par les Arabes.

perdit même la vie (1), rendit à Alphonse toute sa supériorité, et lui aplanit les voies pour s'emparer de presque tout le pays : il est même probable que dans le traité de paix signé à Cordoue (883), il fut reconnu comme souverain légitime. Fortun, fils ou frère de Garcias, le même sans doute que Muhammed avait fait prisonnier en 865, et à qui il avait rendu la liberté 20 ans après (2), s'était retiré dans les contrées voisines des Pyrénées, où il sut se maintenir avec des chances diverses, combattant tantôt pour, tantôt contre ses voisins, les chrétiens et les Sarrasins. Sancho, qui, en l'an 905, avait succédé à son père, Garcias Iñignez, profita de la défaite qu'Alphonse avait fait essuyer à Caleb ben Hafsun et des troubles auxquels le gouvernement des Asturies était en proie, pour étendre sa propre puissance (3). Il se fit d'abord proclamer roi par les princes de Navarre (4), et presque aussitôt il entreprit une expédition au-delà des Pyrénées, pour porter secours aux Vascons aquitains, enveloppés on ne sait dans quelle guerre. Pendant son absence, le gouverneur de Saragosse, à la tête d'une puissante armée, s'avança contre Pampelune, capitale de la Navarre espérant bien s'en rendre maître; Sancho, à qui la nouvelle de cet événement parvint à temps, franchit à la hâte, pendant l'hiver, les neiges des Pyrénées, surprit les ennemis, et remporta sur eux une victoire éclatante (1). Ce fait d'armes rendit son nom redoutable; il lui valut un grand nombre de villes importantes, qu'il enleva aux mahométans. Il se rendit également maître du comté de Jacca ou pays d'Aragon, que les chroniques nomment ici pour la première fois (2).

Tandis que la province de Navarre s'élevait ainsi au rang de royaume indépendant, le comté de Barcelone se séparait de la Septimanie et formait sous le nom de *marche espagnole*, gouvernée par ses propres comtes, la seule possession que les Franks conservassent encore en Espagne (3), possession même purement honorifique. Le dernier margrave de la Gothie réunie (la Septimanie et Barcelone) fut Humfried, successeur d'Udalrich, comme on le voit par le récit de la translation des reliques de saint Georges et de saint Aurelius, qu'accomplit le moine Usuard, par l'entremise d'Humfried (4). Ce dernier fut dépouillé de toutes ses dignités, déclaré rebelle par le roi de France, Charles-le-Chauve, pour le punir d'avoir, malgré ses ordres, attaqué et pris la ville de Toulouse, et chassé

(1) Conde, II, c. 56.

(2) Conde, II, c. 49; Roderic. Tolet., H. A., c. 28.

(3) C'est dans l'ordre suivant que Masdeu, t. XV, p. 110, donne la suite des princes de Navarre : Sancho Arista, † 883. Vassal d'Alphonse III. La Navarre reste sans souverain de 883 à 885. Garcias Iñignez Ier 885—891. La Navarre indépendante des Asturies. De 891 à 905, régence pendant la minorité de don Sanche Garcez. Il faut rejeter cette suite des princes de Navarre; car elle paraît presque aussi arbitrairement fabriquée que celle de Traggia dans les *Memorias* mentionnés; elle ne s'appuie sur aucun document sûr : Iñigo Arista, né en 698, roi de 740—770. Garcias Iñignez, de 770—784. Fortun Ier, de 784 à 803. Sanche, de 803—830. Ximène ou Garcias † 860. Iñigo Ximènes † 880. Garcias périt dans le combat d'Aybar, 882. Interrègne — Fortun II (ce n'est pas celui qui fut mis en prison à Cordoue). Son Frère Sanche, de 905 à 925.

(4) Moret (Investigationes, lib. II, c. 8.) prétend que les princes de Navarre portèrent le nom de roi dès l'an 858. On peut douter de l'authenticité des documents sur lesquels il s'appuie.

(1) Roderic. Tolet., de Reb. Hisp., lib. V, c. 22.

(2) Vigilæ monachi additio ad Chronic. Albeldens., de regibus Pampiloneusibus. Florez, XIII, p. 463; Chronic. monach. Silens.; Florez, XVII, p. 312; Chronic. Burgense, Era 943 : « Surrexit in Pampilonia rex, nomine Sancius Garsiæ. » Annales Compostell.

(3) Les principaux ouvrages sur la Marche d'Espagne sont : Marcæ Marca historica, et l'Histoire de Languedoc, surtout la note LXXXVIII.

(4) Hist. de Languedoc, t. I, p. 557.

le comte Raymond (1). Humfried se défendit quelque temps dans cette ville, mais pressé de toutes parts, il prit la fuite et se réfugia en Italie, chez l'empereur, après quoi l'on n'entendit plus parler de lui (864). Le margraviat de Gothie resta vacant presque une année entière, de 864 à 865 (2). Charles-le-Chauve y envoya enfin Bernhard, auquel il ne confia que le gouvernement du pays situé en-deçà des Pyrénées, la Septimanie (Languedoc); la partie située au-delà, c'est-à-dire le comté de Barcelone, auquel on conserva le nom de *marche espagnole*, et qui renfermait les comtés de Roussillon, de Conflant, de Gérone, d'Ampurias, de Cerdagne et de Pallas, fut gouvernée par un autre margrave; ces deux margraviats restèrent néanmoins sous la même puissance canonique, et Narbonne fut la ville archiépiscopale des deux pays. On ne connaît pas exactement celui qui exerça le premier les fonctions de margrave en Espagne. (Ce fut probablement Salomon, nommé comte de Cerdagne en 873 et comte de Roussillon en 869.) Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis l'année 873, Wifred, surnommé le *Velu*, gouverna ce pays, avec le titre de margrave (3). Plus tard les poètes, s'étant emparés de son histoire, se sont plu à y introduire une foule d'aventures fabuleuses. Les documents les plus anciens qu'on ait sur ce personnage, se trouvent recueillis dans l'histoire des faits et gestes des comtes de Barcelone, histoire qui a été écrite par un moine du couvent de Ripoll, à la fin du XIIIe siècle (4). Voici ce qu'on y lit :

« Wifred le *Velu*, comte de Barcelone, » était fils d'un autre Wifred, également » comte de cette ville. Ce dernier alla un » jour avec son fils à Narbonne, pour y com» plimenter les députés du roi. Un soldat » français, s'étant approché, lui tira sa lon» gue barbe par pure plaisanterie; mais ce » manque d'égard et de convenance rendit » Wifred furieux; il tira son épée et tua le » soldat français; on se saisit aussitôt de la » personne du comte pour l'amener devant » le roi; mais, ayant tenté de s'évader pen» dant le trajet, il fut assassiné par ceux qui » l'escortaient. Son jeune fils fut néanmoins » présenté au roi, qui, après avoir pris con» naissance de l'affaire, en témoigna beau» coup de mécontentement. Le sort de cet » orphelin lui inspira même un sentiment » d'humanité; il le prit sous sa protection, » et en confia l'éducation aux soins du comte » de Flandre. Wifred séduisit la fille de son » bienfaiteur. La mère de la jeune fille, à » qui tout était connu, tint cet événement » dans le plus grand secret, pour ménager » l'honneur de sa fille; mais elle contraignit » Wifred à jurer qu'aussitôt rentré dans la » possession du comté de ses ancêtres, il » épouserait celle qu'il avait séduite. Celui» ci promit tout. Alors s'étant couvert des » haillons de la misère, et accompagné d'une » vieille femme, il prit le chemin de Barce» lone. A peine y fut-il arrivé, que, malgré » son déguisement, sa mère le reconnut à » l'aspect de sa figure barbue. S'étant pré» senté près de tous les hommes puissants » du margraviat, il eut bientôt un parti à la » tête duquel il alla lui-même tuer de sa » propre main le margrave Salomon, que le » roi avait envoyé à Barcelone, à la mort de » Wifred, son père. Il gouverna sans trou» ble et sans guerre ses petits états. Il épousa, » selon la parole qu'il avait donnée, la fille » du comte de Flandre. Enfin, après avoir » purgé ses états de la présence des Sarra» sins, dont les envahissements s'étendaient » de jour en jour, il obtint du roi le comté » de Barcelone, à titre de seigneurie héré» ditaire. En 888, il fonda le monastère de

(1) Hist. de Languedoc, p. 566 et 569, notes 87. n. 40; Annal Bertinian.

(2) Marca (Marca Hist.) place la séparation en 849. L'Histoire du Languedoc, t. I, note 87, p. 714, a démontré la fausseté de cette date, et, comme les Ann. Bertin., elle indique l'année 865 (Partem ipsius Marchiæ illi committit).

(3) On lui donna aussi, bien qu'à tort, le surnom de Belliqueux; car il faut lire pilosus et non bellicosus.

(4) Gesta comitum Barcinonensium. Dans Marca, p. 539 et seq.

» Ripoll (1). Il laissa quatre fils : Radulf, » Wifred, Suniar et Miro. — Radulf em- » brassa l'état monastique et entra dans le » couvent fondé par son père ; Wifred mou- » rut empoisonné, sans laisser de postérité ; » Suniar fut comte d'Urgel et Miro succéda » à son père, à titre de comte héréditaire de » Barcelone. »

Ce passage qui a été puisé, sans nul doute, dans des romances ou dans quelques récits fabuleux, contient beaucoup de choses qui ne présentent point le caractère de la vérité historique. C'est ainsi qu'il serait facile de démontrer que le père de Wifred ne s'appelait pas Wifred, mais Sunifred (2). D'un autre côté, en donnant la succession du margraviat à Miro et en passant sous silence le temps que l'aurait occupé Wifred, qu'on fait mourir empoisonné, ce document commet une erreur capitale, qui a fait avancer à plusieurs historiens que Wifred le *Velu* régna jusqu'en 912 ou 914, tandis qu'il est constant qu'il était déjà mort en 907 et que Wifred II, son fils, gouverna le comté de Barcelone jusqu'en 912 (1). Toutefois cette pièce, dans son ensemble, restera comme le seul monument capable de jeter quelque lumière sur ces temps si obscurs et si ténébreux.

---

(1) On peut le voir dans les documents rapportés par Marca, p. 817, 823 et 836.

(2) Histoire de Languedoc, t. I, note 87, n. 47, p. 716; preuves, p. 127.

(1) Chronicon Rivipullens., ap. Villanueva, *Viage literario*, t. V, p. 241. DCCCCXII. Ob. Wifredi comitis bonæ memoriæ, cujus pater quiescit in cœnobio S. Mariæ Rivipull. et Marca, p. 838.

LIVRE VII.

SPLENDEUR DU KHALIFAT DE CORDOUE SOUS LES OMMAIJADES, PENDANT LA DIVISION DES ÉTATS CHRÉTIENS D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

SOUMISSION DES REBELLES PAR ABDERRAHHMAN III (1).

Les troubles civils, pendant le règne d'Abdallah, avaient menacé d'une entière dissolution l'empire des Ommaijades, et donné aux chrétiens du nord de la Péninsule l'occasion d'acquérir une telle prépondérance, que désormais la durée de la puissance mahométane en Espagne ne paraissait plus dépendre que de la volonté du roi Alphonse III. Mais, en peu d'années tout changea de face; jusqu'à la fin du IX[e] siècle, l'Espagne chrétienne avait toujours été en grandissant, parce qu'elle avait formé un seul état, gouverné par un seul roi; mais, lorsqu'après la mort d'Alphonse, elle se divisa en plusieurs états séparés, elle perdit le principe de sa force, l'unité; et l'empire des Ommaijades, débarrassé peu à peu de toute guerre intérieure, reprit rapidement une nouvelle vigueur, et obtint une puissance telle qu'aucun prince, depuis Abderrahhman (1),

(1) Les documents arabes, relatifs au règne d'Abderrahhman, se trouvent dans Conde, II, c. 67—87; Casiri, II, p. 37, 38, 49 (d'après Abubekr), p. 201 (d'après Abu Abdallah et Ben Alabar); Murphy, p. 96—104; Cardonne, p. 205—223; Herbelot, p. 9; Roderic. Tolet., Hist. Aràb., c. 31; Abulfeda, Annal. Moslemic., t. II, p. 323, 351, 407, 471. Les récits des guerres d'Afrique, et contre les chrétiens d'Espagne sont cités plus bas. Les principales sources pour ce premier chapitre, sont les relations arabes dans Conde, II, c. 67—73.

(1) Abulfedæ, Annal. Moslemic., t. II, p. 323. « Abderrahhman in avi Abdallæ locum successit *absque controversia*, quamvis adessent multi ætate provectiores, qui, justo titulo, ad regnum adspirare potuissent, defuncti avi qua fratres, qua filii. » Elmacin (Hist. Sarac., p. 236), qui est mal renseigné, appelle Abderrahhman frère d'Abdallah; cependant il avoue lui-même qu'il

n'en avait possédé une semblable. Ce fut Abderrahhman III, le plus grand des Ommaijades d'Espagne, qui réalisa ce rapide accroissement de la puissance mahométane. Il monta sur le trône le 1er Rebie, l'an 300 de l'hégire (novembr. 912), comme fils et héritier du malheureux prince royal Muhammed. Son avénement violait, il est vrai, l'ordre de succession au trône qu'observaient généralement les musulmans, et selon lequel les frères du prince royal marchaient avant ses fils, et qui assurait par conséquent la couronne au second fils d'Abdallah, Almudaffar; mais celui-ci abandonna sans peine ses prétentions et fut un des premiers à reconnaître Abderrahhman pour légitime successeur de son père. Le fait est qu'il chérissait son neveu, qui, à son tour, le payait d'une tendresse vraiment filiale. Cette soumission inattendue écartait tout motif de divisions nouvelles; aussi l'élévation du doux Abderrahhman causa une joie universelle; elle assurait au pouvoir l'appui du parti nombreux de son père et Almudaffar lui gagnait également celui des autres musulmans.

Abderrahhman n'avait pas encore vingt-deux ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il avait reçu l'éducation la plus soignée; et cet avantage était encore relevé par sa grâce naturelle, sa grande beauté et sa taille majestueuse. Sa mère s'appelait Maria et était fille de parents chrétiens. Il possédait dans toutes les sciences plus de connaissances qu'on ne pouvait en attendre de son âge. Dès son enfance il avait appris le koran par cœur, sous la direction des savants les plus illustres. A l'âge de huit ans on avait commencé à l'instruire dans la sunna ou science de la tradition, dans la grammaire, la poésie, la morale, l'histoire et la politique. A sa onzième année il s'était livré aux exercices qui augmentent la souplesse et la force du corps, et que l'on exigeait alors de tout prince chevalier. Il savait gouverner avec beaucoup d'adresse les chevaux les plus fougueux, maniait parfaitement l'arc, la lance et toute espèce d'armes. A ces connaissances variées, il joignait une grande intelligence, une rare bonté d'âme, et beaucoup d'amour pour ses sujets qu'il s'attacha dès les premiers jours de son règne, par la diminution des impôts. Il réussit ainsi, en très-peu de temps, à éteindre les vieilles haines de familles, qui, sous le règne d'Abdallah, avaient mis l'état à deux doigts de sa perte; et ceux qui s'étaient montrés jusqu'alors hostiles au pouvoir, changèrent tellement de sentiments, qu'ils accouraient de tous côtés pour prêter force et assistance au trône, et rivalisaient de zèle pour exécuter les ordres du prince.

Abderrahhman était le huitième souverain Ommaïjade d'Espagne, et le troisième de son nom. Les Arabes, suivant leur coutume, le distinguèrent de ses prédécesseurs du même nom, par des surnoms particuliers, tels que: Abulmotaraf, Abdallah, Annasir Ledinillah (défenseur de la foi divine); c'est sous ce dernier nom qu'on le rencontre le plus souvent. Il fut le premier des Ommaijades de Cordoue, qui prit, comme les khalifes de Bagdad, le titre de prince des croyants (Emir al Mumenin) (1); car ses prédéces-

ne comprend rien à l'histoire d'Espagne: « Post hunc Abderrahhman, nihil ego de illis intellexi. »

(1) D'après les Arabes dans Conde et Murphy, il prit ce titre au commencement de son règne, et le dernier écrivain ajoute encore une circonstance qui s'accorde entièrement avec cette opinion, p. 96: « He it was, who perceiving the reduced state of the khalifs in Asia and the domination of their servants, the Turks, over them (since Munis servant of Mukdatis had even Killed his own master) assumed the title of Amiru'l Muminin, and the honorary name of Annasir Ledinillah, as well as other appendages of the Khilefat. » Abulfeda, II, p. 471, ad an. h. 350, est d'accord avec lui pour le fait, mais il s'en éloigne pour la fixation de l'époque, prétendant qu'Abderrahhman ne prit ce titre que dans la vingt-septième année de son règne, c'est-à-dire en 939: « Perspecta imbecillitate Iracani chalifatus et Alidarum in Africa æmulatione accensus, qui viribus aucti chalifatum etiam sibi titulumque emir El Mumenin sui juris faciebant. »

seurs s'appelaient seulement Emirs (1), et les monnaies mahométanes d'Espagne avaient la même empreinte, la même valeur et la même inscription que celles des khalifes d'Orient; on y remarquait seulement l'indication du pays : « En Andalousie. » Mais, Abderrahhman III, à l'exemple de Mahadi ou Obeidallah, qui régnait alors en Afrique dans la plus grande indépendance, prit le titre le plus élevé de la hiérarchie musulmane, et changea l'empreinte des monnaies d'or et d'argent; d'un côté, il fit placer son nom et son titre; de l'autre, la profession de foi à un seul Dieu et au prophète son envoyé; on lisait le lieu et l'année où la monnaie avait été frappée. Les monnaies de cuivre (appelées feluzes) n'éprouvèrent aucun changement (2).

Ce qui prouve combien Abderrahhman avait créé un tout autre esprit parmi ses sujets, combien il avait relevé la gloire éclipsée de la puissance ommaijade, et rétabli l'unité dans le pays en réconciliant beaucoup d'anciennes familles, c'est la manière dont il fut secondé dès le commencement de son règne, lorsqu'il fit un appel au pays contre les rebelles, commandés par Hafsun, qui se maintenait à Tolède, à Murcie et sur l'Èbre.

Il se présenta tant de guerriers prêts à marcher à l'ennemi, qu'Abderrahhman fut obligé d'en renvoyer un grand nombre pour la sûreté des travaux champêtres et de l'industrie. Il prit seulement 40,000 hommes, s'avança à leur tête contre Tolède, et chassa les rebelles de cette province jusqu'à l'Èbre; mais la forteresse elle-même fut défendue avec la plus grande opiniâtreté par le fils d'Hafsun, Dschafar, fier de ses nombreuses troupes et de ses abondantes provisions. Sans s'arrêter à un siége inutile, Abderrahhman se dirigea sur l'Èbre, où Hafsun avait rassemblé autour de lui une armée formidable (1), et attendait l'arrivée de l'ennemi.

Abderrahhman, selon l'ordre de bataille usité alors, divisa ses troupes en cinq corps et les rangea dans une grande plaine, voisine de Cuenca. L'avant-garde était sous les ordres de son oncle, Almudaffar; lui-même commandait le corps principal ou le centre; il confia les deux ailes et l'arrière-garde à des généraux expérimentés. Hafsun avait pour lui la supériorité numérique et de plus l'avantage de posséder les plus vaillants capitaines de l'Espagne. Il est vraisemblable, en outre, que des chrétiens de Navarre servaient sous ses drapeaux. D'un autre côté, les troupes d'Abderrahhman étaient mieux armées, et se sentaient protégées par une nombreuse cavalerie qui manquait aux rebelles. La bataille commença au bruit des clairons et des trompettes; long-temps elle resta indécise; mais enfin, une charge impétueuse de la cavalerie d'Abderrahhman décida la victoire. Sept mille rebelles restèrent sur le champ de bataille; les troupes de Cordoue perdirent à peine la moitié de ce nombre.

Hafsun se retira alors dans les forteresses de l'Espagne orientale. Le khalife, dont le premier fait d'armes avait été si glorieux, montra un cœur compatissant à la vue de l'horrible spectacle que lui présenta le champ de bataille. Il fit soigner les rebelles blessés comme ses propres troupes, et après avoir laissé à son oncle le soin de continuer la

(1) Abulfeda, l. c. : « Primus inter principes Andalusiæ Ommiadicos, qui titulum califis proprium, emir El Mumenin sibi arrogavit. Nam antea simpliciter privatim publiceque emiri et filii (i. e. posteri) Califarum salutabantur. » Elmacin dit aussi : « (Abderrahhman) primus fuit inter eos salutatus imperator fidelium. »

(2) Sur les monnaies mahométanes, voy. Takiedin Abu Muhamed Ahmed Almacrici qui nous a laissé un ouvrage spécial (Ed. Tychsen Rostock 1797, 8, et S. de Sacy, Paris 1797). Il vivait en 1417; c'est d'après lui et d'après les monnaies connues jusqu'à présent, que Conde, dans les Memorias de la Academia real de la Historia, t. IV, p. 225, a composé la Memoria sobre la moneda arabiga, et a fait représenter, sur cinq planches, une foule de monnaies arabes. Comparez avec cet ouvrage, ce qu'il rapporte dans l'Hist. de los Arabes, etc., II, c. 68.

(1) Cardonne ne donne à cette armée que vingt mille hommes.

guerre contre Hafsun, il retourna à Cordoue à la tête de sa garde.

L'actif khalife ne resta pas long-temps au milieu des fêtes que la capitale célébrait en l'honneur de son glorieux retour. Les Alpuxarres et toute la contrée de Malaga jusqu'à Murcie étaient encore remplies de bandes d'insurgés. Soit que la terreur qu'avait répandue le bruit de sa victoire eût frappé les rebelles, soit que la renommée de sa clémence leur fît espérer leur pardon s'ils se soumettaient à temps, Abderrahhman vit en peu de temps tomber en son pouvoir environ deux cents endroits fortifiés occupés par les insurgés; étouffa presqu'entièrement la révolte dans le sud-est de la Péninsule, et revint une seconde fois en triomphe dans sa capitale. Là, il s'occupa non seulement des affaires les plus pressantes et de la situation intérieure de son royaume, mais son esprit infatigable franchissait probablement déjà les frontières de l'Espagne, dont il pouvait à peine dire que la moitié lui appartenait. En même temps qu'il envoyait à son oncle l'ordre de pousser la guerre avec vigueur contre Hafsun dans l'est de l'Espagne, et renforçait son armée des troupes de Murcie, il pressait avec la plus grande activité la construction des vaisseaux dans tous ses ports. C'était en apparence pour mettre à la raison les nombreux pirates africains qui inquiétaient et pillaient continuellement les côtes de la Méditerranée; mais, dans le fait, ses préparatifs se faisaient sur une si grande échelle, qu'il nourrissait nécessairement de plus vastes projets; c'est ce qu'indique particulièrement la construction de grands vaisseaux de transport. Aussitôt que tout fut achevé, une flotte mit à la voile, chargée d'un grand nombre de troupes, et commandée par l'amiral Ocaila, pendant qu'il dirigeait plusieurs vaisseaux contre Majorque, pour prendre possession de cette île et mieux observer de là les princes turbulents qui agitaient l'Afrique (1).

Cependant, comme Hafsun régnait toujours en prince indépendant dans l'est de l'Espagne et à Tolède, Abderrahhman appela de nouveau ses sujets aux armes pour marcher contre lui. De Murcie remontant les côtes jusqu'à l'Ebre, suivi d'une nombreuse armée, il purgea de rebelles les provinces maritimes, passa ensuite à Tortose et revint de là avec toute son armée devant Saragosse. Quoiqu'il y eût dans la ville beaucoup d'amis et de partisans d'Hafsun, les habitants, surtout les jeunes, ne partageaient pas leur vive inimitié contre Abderrahhman; au contraire, ils entrèrent en négociations pour lui livrer la ville. Aussitôt que les autres habitants virent qu'ils n'étaient pas en état de résister au khalife, ils cherchèrent, par une prompte soumission, à obtenir le pardon de leur révolte. Abderrahhman la leur garantit à tous; il n'y eut d'exclus qu'Hafsun et ses fils. Pendant que le khalife était encore à Saragosse, Hafsun lui envoya des messagers pour lui offrir la paix, s'il voulait lui laisser à lui et à ses descendants la paisible possession des pays situés sur l'Ebre; il promettait en retour de livrer Tolède au khalife, de fournir des troupes auxiliaires et de garder les frontières orientales contre les chrétiens. Abderrahhman rejeta toutes ces propositions comme venant d'un rebelle, et exigea une soumission sans condition. Alors Hafsun résolut de vaincre ou de mourir. Se confiant en l'attachement inébranlable de ses partisans et en la possession de forts presqu'imprenables, surtout de la ville de Tolède; espérant en même temps que les rois chrétiens d'Espagne viendraient à son secours, il se mit de nouveau en campagne avec une armée. Il montra tant d'activité, que pendant qu'Abderrahhman s'arrêtait à Saragosse, il excita, par ses nombreux amis, une nouvelle et formidable révolte dans les Alpuxarres et les montagnes d'Elvire; chose d'autant plus facile, il est vrai, que les percepteurs des impôts exigeaient avec une rigueur inaccoutumée et l'emploi de la force armée, les impositions depuis long-temps arriérées. Aussitôt que le khalife reçut la nouvelle de cette

(1) Conde, II, c. 70, indique l'an 306 de l'hégire (918), comme l'époque de l'équipement de cette flotte.

révolte dans le sud, il confia à son oncle la continuation de la guerre contre Hafsun, retourna promptement à Cordoue, rassembla des troupes des provinces voisines et marcha lui-même à la tête de sa cavalerie contre les insurgés (1). Ceux-ci ne pouvaient opposer aucune résistance en bataille rangée, et durent se réfugier dans les retraites inaccessibles des montagnes ; mais, malgré la prise de quelques forts, Abderrahhman éprouvait la plus grande difficulté à combattre contre des bandes dispersées. Fatigué de cette guerre d'escarmouches, il laissa au wali de Jaen la poursuite des rebelles; et lui-même retourna à sa capitale, où il reçut d'heureuses nouvelles de son oncle Almudaffar. Celui-ci annonçait qu'il avait remporté plusieurs avantages sur les rebelles, et que la mort de leur chef, Omar ben Hafsun, faciliterait beaucoup leur défaite, si ses fils, Soliman et Dschafar, ne montraient pas la même valeur et la même opiniâtreté.

Les années suivantes (2), la puissance d'Abderrahhman courut de grands dangers, qui menacèrent de rendre son règne aussi agité et aussi malheureux que celui de son prédécesseur, Abdallah. Une horrible peste exerça ses fureurs en Espagne, et enleva des milliers d'habitants; d'effroyables tempêtes causèrent les plus grands ravages dans les villages et les campagnes, et de plus les flammes de la guerre embrasèrent presque toute l'Espagne. Les rebelles qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, au sud du Guadalquivir, abandonnèrent leurs châteaux forts et leurs cavernes, sous la conduite de leur chef Asomor, descendirent dans la plaine, livrèrent bataille au wali de Jaen, et réussirent, par une fuite simulée, à l'attirer, ui et son armée, dans une forêt où il essuya une terrible défaite; bien peu des siens échappèrent au glaive des insurgés. Cette victoire rendit Asomor si téméraire, qu'il marcha même contre Jaen; il gagna encore une seconde bataille que lui livrèrent les walis du khalife, et la prise de Jaen et d'autres places fortes fut la suite de cette victoire. La consternation s'empara des troupes d'Abderrahhman, et le wali vaincu, Isaac Ocaili, porta lui-même la triste nouvelle au khalife à Cordoue. Le malheur de ses armes, et ces défaites répétées lui avaient été jusqu'alors cachés par des rapports ambigus, dans lesquels on se bornait à lui dire que la guerre se continuait avec des succès variés. Le wali, Isaac Ocaili, lui exposa le premier, sans détour, la situation des affaires. Abderrahhman l'accueillit avec bonté et sans lui reprocher sa défaite. Cependant, comme il ne le jugeait point, à cause de son grand âge, propre à conduire une guerre aussi difficile, il ordonna au vieillard de passer paisiblement le reste de ses jours à Cordoue. Il jugea que sa présence était nécessaire sur le théâtre de la guerre, fit ses préparatifs avec la plus grande célérité, se mit à la tête des troupes qu'il put rassembler à la hâte, et marcha contre Jaen que les rebelles abandonnèrent. Une grande partie, avec son chef Asomor, se jeta dans le fort d'Alhama, qu'Abderrahhman fit assiéger sans retard, malgré sa situation escarpée, et une garnison nombreuse et résolue. Les murs garnis de hautes tours étaient inachevés et soutenus par des pièces de bois; ils s'écroulèrent quand on y eut mit le feu; la ville fut prise et livrée au carnage le plus horrible; Asomor tomba à demi mort au pouvoir du khalife et fut décapité. Cette victoire décida la soumission du reste de la contrée, et le khalife retourna victorieux à Cordoue.

L'heureuse extinction de la révolte dans le sud de l'Espagne lui donna l'espoir de soumettre aussi les rebelles commandés par les fils d'Hafsun, malgré le puissant appui que leur prêtaient les rois de Léon et de Navarre. Tolède était la place la plus importante qu'ils eussent en leur posssession; ils pouvaient de

(1) Conde, II, c. 72, place cette expédition en l'an 306 de l'hég. (918); mais elle eut évidemment lieu plus tôt, comme nous l'avons montré dans le chapitre second.

(2) D'après Conde, de 918 à 923, on pourrait supposer avec plus de vraisemblance que ce fut le 915 à 918.

là faire des incursions de tous côtés. La presque impossibilité de la prendre d'assaut avait empêché jusqu'alors de l'assiéger régulièrement et elle n'avait par conséquent jamais ressenti les souffrances et les privations de la guerre. Cette fois, Abderrahhman résolut de s'en emparer à tout prix; il espérait qu'après sa chute tous les rebelles de l'Espagne orientale se soumettraient. Il donna donc l'ordre de ravager et de rendre déserte, pendant deux ans, toute la contrée qui environne Tolède, pour ôter ainsi à la ville tout moyen de s'approvisionner. La troisième année, dès qu'Abderrahhman apprit que la populeuse cité commençait à manquer de vivres, il donna l'ordre aux walis de Mérida et de Valence, de l'investir et de commencer le siége. Le chef des rebelles, Dschafar ben Hafsun, qui l'avait prévu, avait peu de temps auparavant abandonné la ville, pour occuper les ennemis où il pourrait hors des remparts, et en cas de malheur, pour porter à la ville des secours plus prompts, au moyen des liaisons qu'il entretenait avec les rois chrétiens. Il avait laissé le commandement à un homme vaillant et très-expérimenté, et quoiqu'il ne restât plus guères de provisions, il espérait cependant que la garnison, qui lui était entièrement dévouée, se défendrait assez long-temps pour lui permettre de venir à son secours. Les assiégeants avaient dressé un vaste camp du côté du nord, parce que le Tage, qui enveloppe la ville du côté du sud, et sa situation, ne permettent pas de tenter un assaut de ce côté. Les assiégés firent, à la faveur de plusieurs vieux édifices situés hors de la ville, de violentes sorties qui causaient beaucoup de mal aux troupes ennemis. Abderrahhman s'en aperçut et se transporta lui-même dans le camp; il donna sur-le-champ l'ordre de détruire ces anciennes constructions qui étaient dans la ville, et qui facilitaient les sorties des assiégés, et recourut à des mesures si énergiques, que tout prit bientôt une autre allure, quoique Tolède, par sa position élevée et ses fortifications presque imprenables, présentât toujours aux assiégeants de très-grandes difficultés. Cette cité si populeuse que ni la valeur, ni le grand nombre des troupes n'avait pu prendre de force, se vit réduite par la disette. Lorsque la garnison qui n'était pas très-nombreuse et qui ne pouvait défendre les remparts qu'avec le secours des habitants capables de porter les armes, vit qu'une grande partie des citoyens désirait de livrer la ville, elle se décida, au nombre de 2,000 cavaliers et de 2,000 fantassins, à tenter une sortie à la pointe du jour et à se frayer un passage à travers le camp des assiégeants. Elle se sauva ainsi au moyen du trouble qu'elle avait causé, et les fantassins s'enfuirent avec les cavaliers, en se tenant fortement attachés aux sangles des chevaux. La ville envoya aussitôt des députés au khalife, pour le prier de ne pas traiter en rebelles les malheureux et paisibles habitants, qui avaient été contraints à la révolte par les troupes d'Hafsun, l'assurant qu'ils étaient prêts à ouvrir sur-le-champ les portes de la ville, et à le recevoir lui et son armée.

Le khalife leur promit sûreté pour leur vie et leurs biens, et oubli pour le passé, s'ils livraient la ville sur-le-champ. C'était plus qu'ils ne pouvaient espérer à raison de leur longue rébellion. Ils le reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie lorsqu'il entra dans la ville à la tête de sa garde à cheval (1) et témoignèrent pour lui autant d'amour et d'attachement que s'il les avait comblés des plus grands bienfaits. Après s'être arrêté quelque temps à Tolède, il nomma wali de la ville le vaillant général Abdallah ben Jali, et s'en retourna de nouveau à Cordoue (2).

Après la chute de Tolède il ne restait plus d'autre parti au fils d'Hafsun Dechafar, que de

(1) Abulfeda et les Arabes, dans Conde, indiquent l'année 315 de l'hégire (927) comme celle de la prise de Tolède; cependant, cette prise paraît être placée dix ans trop tard, comme nous l'avons vu dans le chapitre II.

(2) Conde, II, c. 73. Abulfeda, t. II, p. 351, ad an. 315 (927) : « Abderrahman Naser — Toletum parere negantem diuturna obsidione perdomuit, multisque fœdavit ruinis. » Murphy, p. 96, ne donne que la relation générale.

se réfugier auprès du roi de Léon, de lui offrir ses services comme vassal, et de l'exciter à la guerre contre Abderrahhman, dans l'espoir de reconquérir ses propres états (1). Il pouvait d'autant plus se flatter d'arriver à ce but, que jusqu'alors les chrétiens avaient remarqué avec effroi le pouvoir croissant d'Abderrahhman. L'empire des Ommaijades, qui sous le règne précédent semblait près de sa fin, et qu'Alphonse III avait pris en quelque sorte sous sa protection contre le rebelle Hafsun, s'était relevé en peu de temps et les guerres heureuses du khalife lui avaient rendu une telle puissance, qu'il menaçait maintenant l'existence des états chrétiens isolés autour de lui, si l'on ne se hâtait de poser des limites à son accroissement.

Protéger les nombreuses révoltes avait été jusqu'ici le moyen le plus efficace d'ébranler la puissance des Ommaijades; l'expérience et la prudence avaient appris à mettre à profit chaque circonstance de ce genre. Les chrétiens cette fois préparèrent une grande armée qui fit une irruption sur les pays mahométans et les ravagea. Mais avant de conduire plus loin l'histoire d'Abderrahhman, il est nécessaire de jeter au coup d'œil sur l'état des royaumes chrétiens après la mort d'Alphonse III.

(1) On ne sait plus rien sur le sort des fils d'Hafsun, si ce n'est qu'en 944 ils se maintenaient encore dans l'Espagne orientale, à Lérida et dans les environs. Conde, II, c. 82, p. 432: «En la frontera de Espana oriental el wali Abderrahman ben Muhamad hizo entrada en los montes y echó de Lerida y de sus comarces à los hijos de Hafsun.»

CHAPITRE II.

GUERRES ENTRE ABDERRAHHMAN III ET LES ÉTATS CHRÉTIENS (1).

(912 — 955.)

La bonne intelligence qui avait régné pendant près de vingt-cinq ans entre les princes des Asturies et les Ommaijades cessa à la mort d'Abdallah et d'Alphonse III, et à sa place on vit s'élever des guerres presque continuelles, des incursions réciproques qui n'étaient interrompues que par de courts armistices. La véritable chronologie de ces entreprises et de ces guerres est encore plus difficile à débrouiller à cause des contradictions entre les relations des chrétiens et celles des Arabes, que l'histoire intérieure des états chrétiens espagnols; car les maigres chroniques ou les annales encore plus défectueuses répandent peu de lumière sur ces temps obscurs.

Depuis qu'Alphonse III avait été contraint par violence d'abdiquer la couronne, et que ses fils s'étaient partagé le royaume, ce même royaume avait reçu un coup funeste qui l'avait ébranlé jusque dans ses fondements. Car l'aîné Garsias, était bien de nom souverain de tout le royaume, mais il ne régnait réellement que sur le royaume de Léon et sur les provinces orientales de Castille et de Biscaye. Il avait dû céder à son frère Ordoño la Galice et la partie qui sert aujourd'hui de limite au Portugal jusqu'au Duéro; Froila, troisième fils d'Alphonse-le-Grand, gouvernait les Asturies. Ainsi la puissance chrétienne au-delà du Duéro se divisait en trois états détachés, précisément au moment où Abderrahhman ramenait à son empire une partie de ces provinces rebelles.

Heureusement Garsias, qui avait fait une incursion victorieuse sur les terres mahométanes, et qui avait même pris un chef ennemi, mourut après un court règne de 3 ans (1).

(1) Les relations arabes ont été citées plus haut, chap. I; parmi les sources chrétiennes, la Chronique de Sampirus (p. 449 sqq.) mérite d'être placée au premier rang, à cause de son ancienneté. Le moine de Silos, outre ce qu'il a emprunté littéralement à Sampirus, donne encore une relation (p. 295 à 297) tirée d'une autre source. Joignez-y en outre Rod. Tol., de Reb. Hispan., lib. IV, c. 20 sqq.; l. V, c. 1—10, et Lucas Tudensis, in Chronic. Mundi, p. 80—84. Les annales et les documents plus haut sont cités à leur place.

(1) Chronicon Sampiri, p. 447: « Primo anno regni sui maximum agmen aggregavit et ad persequendum Arabes properavit. Dédit illi dominus victoriam, prædavit, ustulavit, et multa mancipia secum attraxit. Insuper regem Ajolam gladio cepit et dum venit in locum qui dicitur Altremulo, negligentia custodum aufu-

(2 janv. 914). Ordoño réunit alors la Galice et les terres voisines sous le nom commun de royaume de Léon. Mais l'exemple du partage était donné et fut souvent imité par la suite, car les jeunes princes ne soupiraient qu'après la possession d'un pouvoir indépendant.

Immédiatement après la mort de Garsias, Ordoño II s'était rendu de Galice à Léon, et s'y était fait couronner roi en présence des grands du royaume et des douze évêques du pays (1) (entre janvier et juin 914) (2). On ne sait si ce fut au détriment des enfants de son frère, car l'histoire ne dit pas que celui-ci ait laissé de descendants. La situation favorable de la ville de Léon, qui était très-forte et se trouvait à peu près au centre de ses états, le décida à en faire sa capitale (3). Avant son avénement il s'était déjà montré un général habile et grand ennemi des Sarrasins. Comme prince de Galice il avait tenté au-delà du Duéro une incursion qu'il avait poussée jusqu'au Tage et à la Guadiana (4). Devenu roi, il ne changea pas de sentiments; il se prépara au contraire à marcher avec de grandes forces contre l'ennemi de la foi chrétienne, dès que les guerres d'Abderrahhman III avec le fils d'Hafsun offriraient une circonstance favorable.

Les liaisons du roi chrétien avec les rebelles mahométans se laissent plutôt deviner par les courtes explications des relations arabes, qu'elles ne sont exactement prouvées. Les chroniques chrétiennes se taisent sur cette alliance qui leur parait vraisemblablement trop peu honorable pour leurs armes. Mais quand les Arabes rapportent (1) que le fils d'Hafsun, Dschafar, n'excita le roi Ordoño à la guerre contre Abderrahhman qu'après la prise de Tolède en 927, ils se trompent dans tous les cas pour la date chronologique. En effet à cette époque Ordoño II était déjà mort depuis quelques années, et dans les chroniques il n'est question ni cette année ni les trois suivantes, d'aucune expédition contre les Sarrasins. Ainsi la prise de Tolède doit être avancée de dix ans, époque à laquelle nous trouvons dans les chroniqueurs plusieurs expéditions d'Ordoño sur les terres mahométanes. Dès la seconde année de son règne (916) il franchit le Duéro avec une armée nombreuse, conquit Salamanque pénétra jusqu'au Tage où il assiégea Elvora (Talavera de la Reyna) malgré ses grands ouvrages de fortifications, et détruisit toutes les constructions hors de la ville. Abdallah ben Iali, qui fut plus tard wali de Tolède, et qui jusqu'alors avait tenu la campagne contre les révoltés, se hâta de venir au secours de la ville étroitement pressée, mais sans succès. Car

---

git. Rex vero regnavit annos tres, mensem unum, morbo proprio decessit Era DCCCCLII (914).

(1) Chronic. monach. Silens., p. 295 : « Ad Ordonium Christi belligerum successio regni divino nutu pervenit. Omnes siquidem Hispaniæ magnates, episcopi, *abbates*, *comites*, primores, facto solemniter generali conventu cum acclamando sibi constituit; impositoque ei diademate a duodecim pontificibus in solium regni legione perunctus est. »

(2) Sandoval (quinque episcopi, etc., p. 253), Moralès (lib. XV, c. 39), Florez (Esp. sagr., t. XIV, p. 433), prouvent, d'après les documents, qu'il faut placer l'avénement d'Ordoño au commencement de l'an 914. Masdeu, t. XII, p. 189, fait monter Ordoño sur le trône le 19 janv. 914; mais il ne place le couronnement qu'au mois de juin de la même année.

(3) On prend ordinairement l'an 917 comme celui de la consécration de l'église épiscopale de Léon; cependant ce fait ne peut être prouvé d'après les sources.

(4) Chronic. monach. Sil., p. 294 : « Siquidem dum pater adhuc viveret, et ipse (Ordonius) Gallíciensibus dominaretur, collecto totius provinciæ exercitu Bœticam provinciam petiit. Dein vastatis circumquaque agris et villis incensis, primo impetu Regel civitatem, quæ inter occidentales omnes barbarorum urbes fortior opulentiorque videbatur, pugnando cepit : omnesque bellatores Caldæos gladio consumens, cum maximo numero captivorum, spoliorumque ad Visensem reversus est urbem. » Voyez aussi l'inscription tumulaire ci-dessous, note 30, p.

(1) Dans Conde, II, c. 73, p. 381.

Ordoño ne leva pas le siége. Laissant une partie de son armée pour bloquer Talavera, il se retourna avec le reste de ses troupes contre les nouveau-venus beaucoup plus nombreux, les attaqua et les repoussa avec une grande perte. La forteresse assiégée fut bientôt obligée de se rendre à la discrétion du vainqueur. Sa vive résistance avait tellement irrité le roi qu'il fit massacrer toute la garnison avec le commandant. Les femmes et les enfants furent emmenés en esclavage, et d'immenses richesses devinrent la proie des chrétiens. A la première nouvelle que le wali Abdallah ben Iali avait rassemblé une nouvelle armée et s'avançait avec de grandes forces, Ordoño se retira pour mettre son butin en sûreté après avoir fait raser les murs de Talavera. L'armée sarrasine poursuivit les chrétiens pour leur enlever leurs riches trésors, mais inutilement; elle eut seulement la douleur de les voir ravager horriblement le pays sans pouvoir les en empêcher (1).

Cette expédition conduite avec tant de bonheur dans le cœur de l'Espagne mahométane, remplit Ordoño d'une telle confiance en ses armes que dès le printemps de l'année suivante il franchit de nouveau les frontières. Cette fois il passa le Tage, et même la Guadiana, menaça la grande ville de Mérida, et prit d'assaut le fort de Colubri ou Alhanze, où tous les hommes en état de porter les armes furent passés au fil de l'épée et le reste des habitants emmenés prisonniers. Des monceaux d'or, d'argent et d'habits de soie furent le fruit de cette conquête. Les vainqueurs avaient répandu une telle épouvante par leur sauvage barbarie et le cruel massacre de la garnison d'Alhanze, que les habitants de Mérida, ne se regardaient plus comme en sûreté derrière leurs fortes murailles. Ils envoyèrent des députés à Ordoño, pour le prier humblement de les épargner et lui offrir la paix avec de riches présents. Le roi chrétien voyant que son armée ne suffisait pas pour assiéger une aussi grande forteresse, eut l'air d'épargner la ville par considération pour les prières et les présents, et s'en retourna dans son pays avec un riche butin (1).

A peine arrivé à Léon, il fit élever une église à la Sainte-Vierge Marie avec les trésors qu'il avait rapportés; il y érigea aussi un nouveau siége épiscopal, qu'il dota très-richement (2).

Le printemps suivant (918), Ordoño était prêt à une nouvelle expédition, car le succès rend vain et présomptueux. Ce n'était pas assez pour lui d'avoir rasé Talavera, tué ou fait prisonniers ses habitants; il voulait encore détruire entièrement la ville et marcher de là contre Cordoue. Il atteignit son premier but; malgré la courageuse défense du général mahométan (que les chrétiens nomment Ammirates), la ville nouvellement peuplée fut en grande partie pillée et réduite en cendres; le wali même de la ville fut jeté dans les chaînes et emmené en captivité (3). Il paraît que cette seconde expédition contre Talavéra eut lieu immédiatement après la prise de Tolède par Abderrahhman : celui-ci avait jusqu'alors occupé ses troupes contre les rebelles sur l'Ebre, dans la province de Tolède, à Elvira ou à Grenade, et par conséquent n'avait pas pu les employer contre les chrétiens; mais après avoir apaisé les troubles intérieurs, il les réunit toutes pour faire la guerre à Ordoño dont les audacieuses incursions menaçaient la capitale elle-même. Non-seulement Almudaffar, oncle du khalife, qui jusqu'alors avait fait la guerre aux rebelles de l'Espagne orientale et au roi de

(1) Conde, II, c. 78; monach. Sil., p. 295.

(1) Chronic. monach. Silens., l. c.: « Cui (Ordonio) omnes emeritenses cum rege eorum Badalioz (Lucas Tudensis : De Badalioz) civitate obviam exeuntes, curvi pronique pacem obnixius postulando, ei innumerabilia munera obtulerunt. Ipse vero victor et præda onustus in Campestrem Gothorum provinciam revertitur. »

(2) Chronic. monach. Sil., l. c.; Chronic. Sampiri, p. 448, place cette fondation après la bataille d'Estevan de Gormaz.

(3) Chronic. monach. Silens., p. 296.

Navarre, mais encore tous les walis des six districts militaires, durent réunir leurs troupes. Des peuples auxiliaires furent même appelés d'Afrique pour renforcer l'armée musulmane (1).

Conduite par Almudaffar, Abulhabaz et Ben Jsuz, cette immense armée qui devait écraser le royaume de Léon s'avança sur le haut Duéro, franchit ce fleuve et tomba sur les pays chrétiens, en portant partout la mort et le pillage. Les villages furent incendiés, les champs ravagés, les hommes et les troupeaux enlevés; il n'était fait aucun quartier à qui était pris les armes à la main. Presque tous les habitants de la plaine s'enfuirent dans les montagnes. Le butin fut si considérable et le nombre des prisonniers si grand, que les chefs craignaient de ne pouvoir les emmener (2); le manque de vivres fut sans doute le motif qui les fit battre en retraite.

Lorsque les mahométans furent revenus sur le Duéro, dans le pays d'Estevan de Gomaz, ils se virent tout-à-coup assaillis par l'armée entière d'Ordoño, qui jusqu'alors avait toujours évité le combat. Les prisonniers étant extrêmement nombreux, firent mine pendant la bataille de se joindre à leurs compatriotes. Pour prévenir ce danger, les chefs mahométans donnèrent l'ordre de les massacrer tous ensemble (3). Cette cruauté enflamma encore plus le courage des chrétiens qui brûlaient de venger le sang des leurs. La bataille fut très-meurtrière; cependant Ordoño parvint à remporter une brillante victoire sur les ennemis de la chrétienté; la plus grande partie de l'armée musulmane resta sur le champ de bataille (1). Le généralissime Abulhabaz fut lui-même au nombre des morts; sa tête fut coupée et attachée avec celle d'un porc aux murailles d'une ville mahométane qu'Ordoño prit après la bataille. Il n'est pas vrai qu'Almudaffar, l'oncle du khalife, ait aussi succombé dans cette bataille, comme on pourrait le soupçonner d'après les relations chrétiennes (2), puisque les arabes le nomment souvent après cette époque, et que sa mort est racontée beaucoup plus tard. Les Arabes remarquent aussi que dans cette sanglante bataille, ce ne furent pas les chrétiens, mais les mahométans qui restèrent vainqueurs, quoiqu'avec une grande perte; et qu'en retournant à Cordoue Abderrahhman fit relever les murs détruits de Talavera (3).

---

(1) Chronic. monachi Silensi : « Conturbati totius Mauritaniæ barbari, lugubri præconio vociferantes, necessario ad Cordubensem regem legationem mittunt : dicentes impetum christianorum se ulterius sustinere non posse. Ad quorum vociferationem barbarus animum flectens, universis Maurorum regibus cum omnibus copiis ad bella procedere imperat : ea conditione scilicet, ut si quis imperata transgrederetur, regem offenderet. Ad hoc pro expellendo tanto hoste, Tingitanorum præsidia Maurus rogans, immensum Moabitarit coadunavit numerum. »

(2) Conde, II, p. 382.

(3) Conde, l. c. : « Al paso del Duero aparecieron los christianos en considerable numero, y los muslimes para disponerse a peleas sin recelo de sus cantiros, que eran muchos, los degollaron. La batalla fue harto saugriente y los muslimes quedaron vengados. »

(1) Chronic. Sampiri, p. 448, disait : « Ordonius interfecit et delevit eos usque ad mingentem ad parietem. » Le moine de Silos, p. 297, dit en véritable Espagnol : « Mavortius rex turbam Maurorum invadit, tantamque ex iis stragem fecisse fertur, quod si quis astrorum investigator, tot millia Maurorum computare conaretur, profecto præ multitudine cadaverum modum numerus excederet. Siquidem ab ipso Dorii littore, quo barbari castrametati sunt, usque ad Castrum Alenza et Paracollos omnes montes et colles et sylvas et agros, examines Amorræorum arctus tegebant, adeo ut perpauci persequentium manus evaderent, qui nuntium Cordubensium regi fecerunt. »

(2) Chronic. Sampiri : « Ibi regem grassum interfecit nomine Almotarrap. » Dans le moine de Silos on trouve : « Ismaelitarum reges duo nobiles ceciderunt, quorum nomina Abulmutarraph et Hihenmantel erant, necnon et Ulif Abulhabaz in eodem loco occubuit. » Lucas Tudensis, p. 81 : « Rex quoque Maximus Tingitanorum nomine Abolmotarap ibi cecidit. » Roderic. Tolet., lib. IV, c. 21, dit la même chose.

(3) Chron. Sampiri et Chron. monach. Sil.,

Les récits des Arabes, comme ceux des chrétiens, sont évidemment empreints de partialité; aussi est-il difficile de concilier leurs données contradictoires. Les premiers nient ouvertement cette défaite, et célèbrent une victoire remportée peu de temps après, dont les chrétiens ne disent pas un mot; ceux-ci parlent au contraire d'une sanglante bataille près de Mindonia, dont la situation est inconnue, et de la grande perte qu'y éprouvèrent les deux partis; quoi qu'il en soit, il est facile de voir que les chrétiens y ont été battus (1).

Abderrahhman profita de cette victoire pour ébranler le pouvoir croissant du roi de Navarre. Depuis 905 celui-ci avait fondé un royaume près les Pyrénées occidentales, et avait montré dans les combats un courage héroïque et une élévation d'âme qui l'avaient rendu tout-à-fait digne du trône. Pour porter du secours aux Vascons aquitains contre les Normands, il avait passé les Pyrénées en 906. Hafsun, alors gouverneur indépendant de Saragosse, profita de son absence pour assiéger Pampelune, capitale de la Navarre; il espérait que dans le courant de l'hiver, qui ne permettrait pas à Sancho de repasser les Pyrénées, couvertes d'une neige épaisse, il pourrait s'emparer de la ville, mais il se trompait grandement : les habitants de Pampelune opposèrent une opiniâtre résistance. A la nouvelle du siége de sa capitale, Sancho se hâta de revenir en Navarre au milieu de l'hiver et malgré la neige des Pyrénées. Comme il avait eu la sage précaution de distribuer à ses troupes des bottes de peau de bœuf, dentelées (nommées Abarcas), il perdit peu de monde de maladie pendant cette pénible marche, et parut tout-à-coup devant Pampelune jetant l'effroi parmi les assiégeants. Ils furent taillés en pièces, beaucoup restèrent prisonniers, peu échappèrent (907) (1). Cet exploit lui donna l'idée et les moyens de tenter de nouvelles conquêtes : l'année suivante il pénétra dans la province d'Alava, en chassa les Sarrasins, prit d'assaut plusieurs châteaux forts dans la circonscription de Saragosse, et conquit sur l'Èbre les citadelles de Cantabria (909) et de Milagro situées en face de la ville de Logroño. Il chassa les Sarrasins des villes qu'il avait conquises et les peupla de chrétiens. Pendant la guerre d'Abderrahhman III avec Hafsun, dangereux voisin de Sancho, et avec Ordoño, roi de Léon, le roi de Navarre sut fort habilement tirer parti des circonstances favorables pour agrandir ses états; après s'être emparé d'une grande partie des citadelles de la rive gauche de l'Èbre, et y avoir encore ajouté de nouvelles fortifications, il passa ce fleuve (913), prit le fort de Naguera, s'avança devant Bilbio ou Haro di Rioja, et s'en empara.

Ce succès l'encouragea à de plus vastes entreprises, dans lesquelles il paraît qu'il ne laissa pas intactes les terres du roi de Léon; car pendant qu'Ordoño faisait la guerre à

ll., cc., sont les principales sources; il faut comparer avec elles Conde, II, c. 73, p. 382.

(1) Chronic. Sampiri, p. 449 : « Rex Cordubensis — contra R. dominum Ordonium venit ad locum qui dicitur Mindonia (Sandoval lit *Mudonia* : monach. Sil. porte *Mitonia*) et inter se dimicantes et prælium moventes corruerunt ibi multi ex nostris, et ut ait David : varii sunt eventus belli. » Lucas Tudensis, p. 82, s'écarte de ce récit : « Abderrahhman venit cum magno exercitu ad locum qui dicitur *Britonia.* Cui occurrit rex Ordonius et inter se dimicantes ex ambabus partibus corruerunt multi, et neuter illorum vicit vel victus fuit, cum per totam diem usque ad noctem fortiter dimicasset. » Roderic. Toletan., lib. IV, c. 22, lit *Roindonia*, au lieu de *Mindonia.* Mariana, lib. VII, c. 20 : « Abderrahhman per Lusitaniæ fines in eam partem Galliciæ armis penetrat, ut Rondonia sita est, Mindoniam Sampirus ait.

(1) Mariana, lib. VIII, c. 4; d'après Roderic. Toletan., Lucas Tudensis et les actes de Leiria. Quoiqu'il admette, lib. VIII, c. 1, beaucoup de fables qui ont été publiées sur l'origine du royaume de Navarre, il avoue cependant ici : « Multis commentis Vasconum Historiam fœdatam esse nemo mediocri antiquitatis cognitione poterit ignorare.

Abderrahhman,et que les fils d'Hafsun étaient attaqués sur l'Èbre inférieure par Almudaffar, Sancho s'empara des villes de Logroño, Alcanadra, Calahorra et Tudela; bientôt après il prit Agreda, située près des sources du Duéro, et Taragone (1). A partir de ce moment, les rares et courtes relations des chroniques ne parlent plus d'autres conquêtes sur la rive gauche de l'Èbre; et il paraît que particulièrement vers l'an 917, les armes de Sancho ne furent pas heureuses contre les Sarrasins; car Hafsun et son fils furent défaits par Abderrahhman, et Almudaffar pénétra en vainqueur dans le pays que le roi de Navarre avait nouvellement conquis; il occupa vraisemblablement plusieurs villes et parties de territoire dont Sancho s'était emparé. Mais lorsqu'Ordoño répéta ses incursions sur le Tage et au-delà, et que la plus grande partie des troupes sarrasines fut rappelée des environs de l'Èbre pour aller à sa rencontre, Sancho put de nouveau descendre de ses montagnes et recommencer ses conquêtes. Il occupa toute la contrée située entre l'Èbre, l'Aragon et le Gallego, contrée appelée Aragon ou Aragonie, et acquit ainsi un boulevard fortifié par la nature, et très-important pour protéger son royaume contre les incursions ennemies. Sancho déjà affaibli, moins par les ans que par les fatigues continuelles de la guerre, soupirait après le repos; il confia les affaires du royaume à son fils *Garcias* (920), et se retira dans le silence d'un cloître, pour consacrer le reste de sa vie à des occupations pieuses (1).

Pendant ce temps, Ordoño avait été battu par les Sarrasins à Mindonia. Aussitôt qu'Abderrahhman eut repoussé le roi de Léon au-delà du Duéro, il tourna ses armes contre la Navarre. Une grande armée, renforcée de troupes auxiliaires africaines, marcha sur l'Èbre : Agreda, Tarragone, Tudela, Logroño, Vicaria, Naguera, furent aussitôt prises par les forces supérieures des Sarrasins. Sancho, comprenant le danger du royaume qu'il avait fondé, abandonna le froc de moine et reparut à côté de son fils à la tête de l'armée de Navarre, pour la conduire à la victoire comme autrefois. L'exemple du vénérable vieillard enflamma ceux qui jadis étaient ses sujets, à combattre pour une sainte cause. La jalousie des princes chrétiens cessa au moment du danger; des messagers furent promptement dépêchés à Ordoño, roi de Léon, pour réclamer son secours. Celui-ci entrevoyant dans la chute du royaume de Navarre le prélude du sort que lui réservait le pouvoir croissant d'Abderrahhman, n'hésita pas à venir au secours de ce pays avec le plus de troupes qu'il put rassembler. Pendant ce temps les Sarrasins avaient passé l'Èbre, pénétraient au-delà de Viana et d'Estella, et répandaient partout jusqu'à Muez (2) l'épouvante, la mort et la destruction.

(1) La plus ancienne relation sur ce sujet, après le Chronicon Abeldense dans Florez, t. XIII, p. 463, est l'Additio regibus Pampilonensibus; Ferreras, t. XVI, l'a éditée sous le nom d'Appendix Vigilæ monachi. Elle s'exprime ainsi sur Sancho : « In æra 943 (905 de l'ère chrét.), surrexit in Pampilona rex, nomine Sancio Garcianis. Fidei Christi inseparabiliter venerantissimus fuit, pius in omnibus fidelibus, misericorsque oppressis catholicis, etc.—Belligerator adversus gentes Ismaëlitarum multipliciter strages gessit super terras Sarracenorum. *Idem cepit per Cantabriam a Nagerense urbe usque ad Tutelam omnia castra.* Terram quidem Degensem cum oppidis cunctam possedivit. Arbam (Ferreras Arvum, peut-être Urbem) namque Pampilonensem suo juri subdidit; nec non cum castris *omne territorium Aragonense* capit.

(1) C'est ce qu'affirme *Ferreras*, an. 919, et *Moret*, dans les Investigaciones, d'après un acte du cloître Leiria. D'après la Chronic. Sampiri et Monachus Vigila, son règne dura jusqu'en 925 : « Expulsis omnibus (ajoute *Ferreras*, d'après son Ms.), qui sibi violentas injiciunt manus (ce qui manque chez *Florez*), Biotenatis, XX regni sui anno migravit e seculo. » Chronic. Burgense indique comme l'année de sa mort era 962, c.-à-d. l'an 924 de l'ère chrét. Les Annal. Compost., era 967, c.-à-d 929 de l'ère chr. Masdeu, t. XV, p. 112, place sa mort en 924.

(2) Chronic. Sampiri : ad locum qui dicitur Mohis.

Les forces réunies des rois chrétiens, inférieures de beaucoup aux troupes des mahométans, les rencontrèrent dans la vallée de Junquera près Salinas d'Oro; là se livra une sanglante bataille où les chrétiens furent défaits et essuyèrent de grandes pertes (1). Parmi les nombreux prisonniers se trouvèrent deux évêques du roi de Léon, Dulcidius de Salamanque et Hermogius de Tuy; ils furent conduits à Cordoue (2). Ordoño s'enfuit dans son royaume avec les débris de son armée : Garcias et Sancho se refugièrent derrière les murs de Pampelune. Au lieu de s'emparer avant tout de la capitale de la Navarre où ils auraient eu un point d'appui assuré pour poursuivre leurs conquêtes, les Sarrasins, dans l'ivresse de leur victoire, furent assez présomptueux pour laisser derrière eux Pampelune, et pour s'étendre jusqu'aux Pyrénées et même au-delà. Comme les habitants de la plaine s'étaient enfuis dans les montagnes les plus escarpées avec ce qu'ils avaient pu emporter, pour échapper à leurs cruels ennemis, les Sarrasins ne trouvèrent aucune résistance dans les autres villes ni dans les villages. Voyant que les passages des Pyrénées étaient libres et ne craignant rien des ennemis vaincus qu'ils laissaient derrière eux, ils passèrent les montagnes au nord de Jacca, et tombèrent sur la France comme une horde de pillards. Moins on s'attendait à les voir, plus fut grande la terreur qu'ils répandirent. Sans trouver de résistance sérieuse ils pénétrèrent jusque dans la contrée de Toulouse. S'ils ne poursuivirent pas plus loin leurs avantages et s'ils opérèrent bientôt leur retraite, ce ne fut pas à cause d'échecs qu'ils auraient éprouvés en France; car le faible roi Charles-le-Simple, qui régnait alors, n'était pas en état de leur opposer une armée importante. Mais le désir de mettre en sûreté les trésors qu'ils avaient amassés, la crainte de l'hiver et de mauvaises nouvelles qui leur annonçaient les incursions d'Ordoño dans le voisinage de Cordoue, tous ces motifs réunis les décidèrent à s'en retourner chargés d'un riche butin. La soif de la vengeance et l'espoir de leur enlever leurs trésors rassemblèrent autour du roi de Navarre plusieurs troupes d'hommes avides de combats et de pillage. Sancho s'empara des gorges des Pyrénées par où l'armée mahométane devait passer à son retour. Lorsque ses rangs longs et serrés se furent engagés dans les vallées étroites, sans soupçonner l'attaque d'aucun ennemi, les Navarrais sortirent de tous côtés de leurs embuscades, et l'armée d'Abderrahhman essuya à Roncal une défaite semblable à celle que l'arrière-garde de Charlemagne avait éprouvée sous Roland dans la vallée de Roncevaux (921). Une division qui voulut traverser l'Èbre par l'Aragon eut le même sort : tout le butin qui avait été fait en Navarre et en France tomba entre les mains des vainqueurs (1).

(1) Ferreras et Morales placent, d'après une charte, cette bataille en 921. Moret, p. 298, et l'Histoire de Languedoc, t. II, donnent l'année 920; Conde ne dit rien de cette bataille; Murphy dit, p. 96 : « In the year 308 (920 ou 921) he carried his arms into Gallicia : the king of which country, Ordono, son of Alonso, having sought assistance from Navarre and France, had been joined by Sancho, son of Garcias, king of Navarre: Annasir howerer routed them, etc.

(2) Chron. Sampiri : et mot à mot d'après elle la Chronicon Monachi Silensis : « Multi corruerunt in nostris, etiam duo episcopi, Dulcidius salmanticensis, et Hermogius tudensis ibidem sunt comprehensi et Cordubam adducti. Pro isto Hermogio episcopo ingressus est subrinus ejus setus Pelagius Cordubam. Deinde posuerunt eum in carcere, qui postea pervenit ad martyrium. Quos episcopos præfatus rex Ordonius adhuc viventes adduxit. » La chose est rapportée de la même manière par Rod. Tol., lib. IV, c. 22, Lucæ Tudens, Chron. Mundi, p. 82. Une des sources dont nous nous servons ici est aussi la vita S. Pelagii auctore Raguele, presbytero coævo dans Florez, XXIII, p. 230: « Concerto prælio ita populus Dei in fugam versus est, ut etiam ipsi episcopi cum aliquantis fidelibus captivi tenerentur. In quibus autem unus nomine fuit Hermoygius, qui ferro vinctus Cordubæ carcere mansit clausus. »

(1) Cette relation qu'a publiée *Abarca* dans

Cette défaite des Sarrasins releva les chrétiens, qu'avait découragés la défaite de Junquera. Dès avant le retour de France de l'armée mahométane, Ordoño avait profité de l'insouciance des garnisons ennemies placées sur les frontières. A la tête d'une nombreuse armée nouvellement levée, il tomba sur les provinces mahométanes dans les environs de Sintilia et de Zamora, ravagea le pays et prit plusieurs forts, entre autres Sarmaléon, Eliph, Palmacio, Castellion et Magnanza. Semblable à un torrent impétueux sorti de ses bords, il poussa rapidement le cours de ses victoires, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à un jour de marche de Cordoue (1). Ce furent vraisemblablement ces succès inquiétants qui firent rappeler l'armée de France. Mais Ordoño qui ne voulut pas tenter la fortune changeante des combats, ou qui éprouva une trop grande résistance dans le voisinage de la capitale, chercha à mettre en sûreté les trésors qu'il avait amassés; d'ailleurs il avait laissé derrière lui beaucoup de forts dont il n'avait pu s'emparer, et il n'était pas sans inquiétude.

Il revint donc en triomphe à Zamora; mais il trouva son épouse chérie, Doña Elvira, morte après une courte maladie. Les historiens (2) disent que le roi fut aussi attristé de cet événement qu'il avait été auparavant joyeux de sa victoire. Cependant il prit bientôt une seconde femme, Aragonta, fille d'un comte de Galice. Il paraît qu'il ne fut pas content de son choix, car il se sépara d'elle peu de temps après (1).

Cependant Garcias, roi de Navarre, après la défaite des Sarrasins à Roncal, avait reconquis presque toutes ses terres, et même occupé plusieurs places de la province de Rioja. Nagera et Vicaria (2) (Begera) opposèrent seules de la résistance pendant quelque temps; alors Garcias demanda pour la seconde fois du secours au roi de Léon. Ordoño vint avec une grande armée, assiégea et prit d'assaut Nagera, et pour resserrer plus étroitement le lien d'amitié et d'union qui existait entre les deux princes, il épousa la princesse navarraise doña Sancha, sœur de Garcias; puis il s'en retourna fort satisfait à Léon, où la mort l'enleva bientôt après à sa jeune épouse (janvier 924). Il avait régné environ dix ans (3). Ordoño fut un

les *Anales de Aragon* ne sont sans doute pas tout-à-fait certaines. *Murphy*, p. 96, en donne une très-différente, d'après les Arabes : « In the year 312 (924, le nombre est inexact) he made war on Pampelona, conquered the open country, took and razed the forts, and penetraded to the other extremety of the land : the ennemy opposing him upon the mountains and difficult passes only, *without causing him any injury*.

(1) Chronic. Sampiri, p. 449, s'exprime ainsi, mais Lucas Tudensis le fait autrement, p. 82. Per plures dies in terra Maurorum fuit, et in tantum hostiliter profectus est, quod *dimidii* diei spatio ad Cordobam non accessit.

(2) Sampirus et ceux qui l'ont copié, le moine de Silos, Lucas de Tuy et Roderich de Tolède.

(1) Florez parle avec détail des épouses d'Ordoño II, dans les Memorias de las Reynas catolicas de la Casa real de Castilla y de Leon, t. I, Madrid, 1761, p. 78—87.

(2) Sampirus: « Nagera, quæ ab antiquo Tricio vocabatur. » Il nomme Vicaria *Veguera*. Roderic. Tolet., lib. IV, c. 22: « Cepit Anagarum, quod olim Ticium vocabatur. »

(3) Sampirus, monach. Sil. et Lucas Tudensis, placent sa mort dans l'ère espagnole 962, c.-à-d. 924 ap. J.-C., ce qui ne serait pas exact d'après la durée de son règne, qui est de neuf ans et six mois. Voyez sur ce sujet Florez, Esp. sagr., t. XIV, p. 432. Des documents qui, pour la chronologie, ne s'accordent pas avec les chroniques authentiques, ne peuvent point décider la question, si d'ailleurs leur authenticité ne peut pas être prouvée. Comparez encore sur Ordoño II, Florez, t. XVIII, p. 315: Risco, Esp. sagr., t. XXXIV, tit. 34, p. 481: Masden, t. XII, p. 189, et t. XV, p. 89, qui fait durer son règne du 19 janv. 914 en janv. 924. L'épitaphe d'Ordoño II dans la cathédrale de Léon (dans Risco, t. XXXIV, et dans Masden, XII, p. 191) mérite d'être rapportée. Elle est ainsi conçue :

prince très-belliqueux; à une époque d'orages et de dangers il tint d'une main ferme les rênes de l'état et montra une grande habileté dans le commandement des armées; en même temps il fit fort prudemment cesser la division qui existait entre les états chrétiens et chercha à les réunir pour vaincre en commun les musulmans. Quoiqu'il n'ait pas été toujours vainqueur, on doit cependant l'admirer pour n'avoir pas courbé le front sous le pouvoir supérieur du khalife Abderrahhman; loin de là, il pénétra dans les terres de ce khalife plus loin que n'avait osé le faire aucun de ses prédécesseurs. Sa piété et sa libéralité envers l'église sont très-célèbres. Au retour de chacune de ses expéditions heureuses, l'église recevait toujours une partie du butin, qui était employée à construire ces églises, des cloîtres ou autres fondations pieuses. Quoiqu'il soit estimé pour sa justice envers ses sujets et sa compassion dans leurs malheurs, il a néanmoins souillé sa mémoire par la honteuse trahison qu'il commit envers les comtes de Castille. Ceux-ci, d'après le soupçon du roi, paraissaient vouloir établir une souveraineté indépendante à Burgos, capitale de la province de ce nom, dans le royaume de Léon. Ordoño, qui n'osait pas leur faire la guerre, sans doute parce qu'il n'avait pour cela aucun motif suffisant, vu que les comtes ne s'étaient pas publiquement révoltés, leur fit dire de se rendre à une entrevue qui devait avoir lieu sur la rivière Carrion près de Tebulare. Les comtes Nuño Fernandez, Albolmondar (vraisemblablement vassal d'origine arabe), son fils Diago, et Fernando Ausuriez se rendirent sans méfiance au lieu indiqué. Ils furent aussitôt saisis par les gens du roi, chargés de chaînes et envoyés à Léon, où ils furent jetés en prison et exécutés sur l'ordre du roi (1).

Quoique Ordoño eût laissé deux fils de son premier mariage, ils furent supplantés par leur oncle *Froila* II, jusqu'alors roi indépendant des Asturies (*), et qui monta alors sur le trône de Léon. Le troisième fils d'Alphonse-le-Grand se montra tout-à-fait indigne de son père, si nous ajoutons foi aux chroniques qui évidemment ne sont pas entièrement impartiales. Ses cruautés sont le seul souvenir que l'histoire ait conservé de son règne d'un an; aussi l'a-t-on surnommé *le Cruel*. La guerre l'occupa peu ou plutôt point du tout. Il fit exécuter sans aucun motif les fils d'un certain Olimund (peut-être

---

Omnibus exemplum sit quod venerabile templum
Rex dedit Ordonius quo jacet ipse pius.
Hanc fecit sedem quam primo fecerat ædem
Virgini hortatu quæ fulget pontificatu.
Pavit eam donis : per eam nitet urbs Legionis.
Quæsumus ergo Dei gratia parcat ei.
Is rex Alfonsi patris sui vestigio
Prudenter et juste regnum gubernans
Talaveram cepit.
Et Arabes apud castrum sancti Stephani prostravit.
Subjugavitque sibi
Lusitanum et Beticam provincias
Et terram Arabum quæ Sincillam dicitur
Magna strage subegit.
Anagarum cepit et Vicariam
Et octavo (nono) regni sui anno
Cum sex mensibus completis
Zamoræ infirmitate percussus
Ab hoc sæculo migravit
Era DCCCC.XXII (LXII?).

Inscription sur le côté du tombeau :

Princeps iste necdum rex
Inter occidentales fortissimam
Et opulentissimam Regel civitatem
Interfectis habitatoribus destruxit :
Demum assumpto regali sceptro
Principem Cordubæ
Vinctum hic duxit.

---

(1) Sampiri, Chronic., p. 450 : « Nuñus Fredenandi, Abolmondar Albus, et ejus filius Didacus, et Ferdinandus Ansurii filius — venerunt ad palatium regis in rivulo, qui dicitur Carrion, loco dicto Teiiare (autrement Teliare) et ut ait Agiographa : cor regum et cursus aquarum in manu Domini, nullo sciente, exceptis consiliariis propriis, cepit eos et vinctos et catenatos ad sedem regiam Legion. Secum adduxit et ergastulo carceris trudit et ibi eos necari jussit. »

(*) Risco, t. 37, p. 343, cite un acte de l'an 912, où Froila prend le titre de *rex Asturum*.

Veremund); il n'épargna qu'un d'entre eux, l'évêque Fronimius ou Frominius de Léon ; cependant il le bannit du pays (1). Cette action paraît avoir indisposé tout le clergé contre lui. Le roi mourut bientôt après misérablement de la lèpre, comme disent les chroniques (mars 925) (2); il avait régné un an et deux mois. Mais il n'est pas invraisemblable que le poison ait terminé ses jours (3).

Quoique Froila eût laissé de son épouse, dona Munia (4), trois fils, Adefonso, Ordoño et Ramiro, et un quatrième fils illégitime, Azenares, aucun d'eux ne monta sur le trône; mais comme les grands et le peuple possédaient une espèce de droit d'élection qui consistait à choisir le plus digne de la famille royale, on proclama roi le neveu de Froila, fils d'Ordoño II (5), Alphonse IV, surnommé l'*Aveugle* ou le *Moine*. C'était un prince faible, incapable de s'occuper des affaires et d'autant plus malheureux qu'il était lui-même convaincu de son incapacité. La mort de son épouse doña Urraca (quelques-uns l'appellent Ximène) , ayant augmenté son dégoût du trône, il quitta le sceptre qu'il n'avait porté que peu d'années. Quoiqu'il eût un fils, Ordoño, surnommé le *Mauvais*, il déposa volontairement la couronne entre les mains de son frère *Ramiro* II, à Zamora, en présence d'une nombreuse assemblée des grands du royaume, et se retira dans la solitude du cloître de Sahagun (1), près du fleuve Ceja. Soit qu'Alphonse se fût trompé lui-même et qu'il n'ait pas trouvé dans le cloître plus de repos intérieur que sur le trône, ou que les grands ambitieux, contenus par Ramiro, aient obsédé et décidé l'esprit faible du vieillard, le moine royal quitta bientôt son froc ; et pendant que Ramiro faisait à Zamora les préparatifs d'une expédition contre les Sarrasins, il se dirigea vers Léon, réclama le trône avec le même empressement qu'il l'avait abandonné, et trouva un parti important et de puissants soutiens. A peine Ramiro eut-il appris la singulière inconstance de son frère, qu'au lieu de diriger son armée contre les Sarrasins, il la fit marcher sur Léon et y assiégea Alphonse pendant près de deux ans (2).

Pendant ce temps-là une révolte éclata dans les Asturies (3); les chefs étaient les fils de Froila II, Adefonso, Ordoño et Ramiro. Enfin, le roi Ramiro II réussit à prendre Léon et à faire son frère prisonnier. Alors, malgré l'apparente soumission des grands d'Asturie, il se dirigea contre ses trois cousins qui s'étaient révoltés dans la contrée d'Oviédo et avaient usurpé le gouvernement (4).

(1) On soupçonne que Fronimius et ses frères avaient fait une conjuration pour placer sur le trône Alphonse, fils d'Ordoño. Ferreras, ad an. 923.

(2) Sampiri, Chronicon, p. 450; monach. Sil., l. c.; Lucas Tudensis, l. c.; Roderic. Toletan., lib. v, c. 1, placent la mort de Froila dans l'ère espagnole 963 ou 925; Florez, t. xiv, p. 434, t. xviii, p. 426; Risco, t. xxxiv; Masdeu, xv, p. 90, donnent les preuves nécessaires sur la chronologie.

(3) Le Chronic. Sampiri, l. c., ajoute encore: « Præfatus itaque episcopus episcopatum suum tunc recuperavit. »

(4) Florez, dans les Memorias de las Reynas catolicas, p. 87, nomme l'épouse de Froila II Nunilona Gimena, et la seconde Urraca (Maria ou peut-être aussi Aragonta).

(5) Lucas Tudensis se trompe quand il le dit fils de Froila.

(1) Sampir., Chronic., p. 451 : « Properans ad monasterium in loco qui dicitur Domnos sanctos super crepidinem alvei Eciæ monachus fit. » Chronic. Iriense (dans Ferreras, t. xvi, p. 604) : « Adefonsus Ordonii filius regni gubernacula suscepit quæ tenuit annos vi, mens. vi, et assumpto monachali habitu apicem regiminis sponte sua reliquit fratri suo Ranemiro. »

(2) Lucas Tudensis, p. 83 : « Ramirus — obsedit fratrem suum regem Adefonsum in Legione per annos duos. » De même aussi dans Roderic. Toletan., lib. v, c. 5.

(3) Roderic. Toletan., lib. v, c. 5, en donne pour raison : « Astures indignati eo quod in cessione Aldefonsi et in substitutione Ranimiri non fuerant evocati, rebellionem factitabant. »

(4) Lucas Tudensis, p. 83 : « Qui primum eorum scilicet Adefonsum (Froilæ filium) Asturiarum regem violenter præfecerant. »

Il les fit prisonniers, les jeta dans un cachot, et là, dans un même jour il leur fit crever les yeux à eux et à son frère. Quand le roi n'eut plus à craindre leurs prétentions à la couronne, le sentiment de l'humanité se réveilla dans son cœur; il fit bâtir un cloître pour les malheureux qu'il avait privés de la vue, et les y fit traiter d'une manière convenable à leur rang, jusqu'à la fin de leur vie. Alphonse avait possédé le titre de roi pendant cinq ans et sept mois (depuis mars 925 jusqu'à la fin de 930), et il vécut encore deux ans dans la cécité (1).

Aussitôt que la guerre civile fut finie, Ramiro tourna ses armes contre les ennemis de sa foi. Il passa le Duero avec une nombreuse armée, et pénétra jusqu'à Magerit, aujourd'hui Madrid (2); il conquit cette ville, massacra tous les habitants en état de porter les armes et retourna dans son royaume avec un riche butin.

Tant que les événements ne nous sont rapportés que par des relations chrétiennes, elles ne s'écartent pas tellement l'une de l'autre, que l'on ne puisse, jusqu'à un certain point, les concilier. Mais dès que les écrivains arabes racontent aussi les guerres qui eurent lieu entre les rois chrétiens et Abderrahhman III, il faut presque désespérer de trouver une concordance entre leur narration et celle des chroniqueurs espagnols. Les batailles dont parlent ceux-ci ne sont pas mentionnées par ceux-là; et réciproquement, parce que la vanité nationale ne se complaît que dans le récit des victoires. Quand même ils font l'aveu d'une défaite, il est difficile de la trouver d'accord pour le lieu et pour le temps, avec la relation du vainqueur.

(1) Sampiri, Chronicon, l. c.; Lucas Tudensis, p. 83; Roderic Toletan., l. c. La chronologie, qui est ici très-contestable, a été examinée par *Berganza*, dans les Antiguedades, t. I, lib. III, c. 6, num. 58, et Florez, t. XIV, p. 434 et 435. Le dernier donne pour la fin du règne l'année 931, mais sans preuve suffisante. Masdeu, XII, p. 205, fait dater son règne de 925 à 930.

(2) Chronicon Sampiri, p. 452; Chronicon de Cardeña: « Regno D. Ramiro XX años, è cerió à Madrid e prisola è lidiò muchas veces con los Moros è fue aventurado contra ellos. » Roderic. Tolet., lib. V, c. 6, nomme la ville *Majoritum*. C'est la première fois que la capitale actuelle de l'Espagne est mentionnée dans les chroniques.

Plus les sources fournissent d'abondants matériaux, plus s'entassent les contradictions et les difficultés d'une véritable narration historique. La multiplicité des sources sur cette époque jette l'écrivain dans une sorte de labyrinthe, dont les historiens antérieurs d'Espagne ne se sont point doutés.

L'histoire impartiale exige dans de pareils cas, où le jugement de l'historien peut seul décider, qu'il s'abstienne de créer lui-même des liaisons, qu'il donne l'une à côté de l'autre les relations différentes, et surtout qu'il exprime une opinion sur la manière dont le cours des événements s'est vraisemblablement passé.

Le chroniqueur Sampirus, contemporain de ces événements, raconte dans la continuation de la chronique de Sébastien (1), que Ramiro à son retour de l'expédition de Madrid fut prévenu par le comte Ferdinand Gonzalez de Castille, de l'approche d'une grande armée mahométane, qui voulait tirer vengeance du sang versé à Madrid. Le roi de Léon marcha incontinent contre les ennemis, et fit une levée générale de tous les hommes capables de porter les armes. L'armée chrétienne était réunie près de la ville d'Osma sur l'Èbre, lorsqu'elle fut attaquée par les Sarrasins. Malgré l'infériorité du nombre, elle remporta une brillante victoire que, dans sa piété, elle attribua au secours divin. Une grande partie de l'armée ennemie resta sur le champ de bataille, et plusieurs milliers de prisonniers furent emmenés à Léon.

Aussitôt Ramiro réunit une nouvelle armée et dirigea sa marche contre Saragosse.

(1) Florez, t. XIV, p. 452 sq. Presque mot à mot d'après monach. Silensis, Lucas Tudensis et Rodericus Toletanus.

Le gouverneur de cette ville, nommé Abojahia, se soumit à lui et reçut tout le pays comme un fief du roi de Léon. Cette défection d'Abojahia causa une nouvelle guerre avec les Sarrasins. Plusieurs forts situés dans le gouvernement du nouveau vassal, et qui ne voulaient pas se soumettre, furent conquis par Ramiro et replacés sous la domination d'Abojahia. Cependant ce même gouverneur trahit le roi Ramiro et se soumit de nouveau à son premier souverain Abderrahhman.

Vers cette époque, une grande armée sarrasine s'avança et pénétra jusqu'à Soutus Covas: peu de temps après Abderrahhman en conduisit une autre non moins considérable contre Septimancas (Simancas), et le 6 août 938, une bataille meurtrière fut livrée, quelques jours après une grande éclipse de soleil; les chrétiens furent vainqueurs et quatre-vingt mille Sarrasins perdirent la vie. Parmi les prisonniers se trouva Abojahia qui fut conduit à Léon et jeté dans une prison. Les débris de l'armée ennemie prirent la fuite; mais poursuivis par le roi, ils furent atteints près d'Alhandega et presque entièrement exterminés. Abderrahhman lui-même tout couvert de blessures, échappa à peine aux mains des vainqueurs. Les chrétiens firent un butin immense et s'en retournèrent chez eux en triomphe.

De toutes ces victoires des chrétiens, nous ne trouvons que peu de chose ou même rien dans les écrivains arabes (1). Quoiqu'ils avouent des pertes et parlent de la défection d'un wali, ils ne placent pas le théâtre des guerres précédentes sur le Duéro et sur l'Èbre, mais dans le Portugal d'aujourd'hui; ils appellent ce traître wali Aben Isaac ben Ommeia, gouverneur, non de Saragosse, mais de Santarem près de Lisbonne. Almudaffar, l'oncle du khalife, se mit alors en campagne, fit une incursion en Galice et retourna chargé de butin, au-delà du Duéro, à Merida (935). Les années suivantes ils mentionnent brièvement plusieurs incursions et dévastations des chrétiens au-delà du Duéro, dans les terres mahométanes. Enfin, en 939 (de l'hégire 327), au mois de Schaval, trois jours après une grande éclipse de soleil, une sanglante bataille fut livrée près de Zamora, où selon quelques écrivains, les musulmans, selon d'autres, les chrétiens furent vainqueurs; mais ceux-ci se retirèrent promptement. Alors Abderrahhman put prendre d'assaut Zamora, après une opiniâtre résistance et une grande perte. Ce fait d'armes s'appelle la bataille d'Alhandic. Les mahométans évaluent eux-mêmes leurs pertes dans les deux batailles à 40 ou 50,000 hommes.

C'est d'après des relations aussi contradictoires, et ne s'accordant que dans des circonstances accessoires et isolées, que l'historien, ami de la vérité, est obligé de découvrir le cours probable des événements. Quelques indications particulières peuvent seules le conduire dans le droit chemin, et lui faciliter la solution des plus graves difficultés.

Une trève (1) d'environ huit à neuf ans eut lieu entre les Sarrasins et les chrétiens. Ceux-ci étaient occupés de guerres intestines sous les courts et faibles règnes de Froila II, et Alphonse IV. Ramiro II eut lui-même, dans les premières années qui suivirent son avénement, beaucoup de révoltes à combattre. On ne pouvait donc pas penser à faire la guerre aux ennemis extérieurs. Abderrahhman de son côté, malgré plusieurs avantages qu'il avait remportés sur les chrétiens, avait vu par expérience qu'il ne pourrait pas faire de conquête durable dans leur pays, à moins de grands sacrifices. Lorsqu'après la mort du valeureux roi Ordoño II, les incursions sur les terres mahométanes cessèrent, et que les chrétiens furent occupés de leurs luttes particulières, le khalife employa ce temps, non

(1) Conde, II, c. 78 et 80.

(1) Dans *Murphy*, p. 97, se trouvent, il est vrai, des relations différentes dont les chroniques chrétiennes ne disent rien: « After this (après l'expédition au-delà des Pyrénées) he had to contend with one of his own subjects, who had rebelled and sought assistance from the christians. Sometimes after the suppression of this rebellion, Annasir invaded Ilia, and took thirty forts belonging to it. »

pas à faire des incursions dans le royaume de Léon; mais espérant que la guerre civile affaiblirait les ennemis, et que plus elle durerait, moins il aurait lui-même à craindre à l'extérieur, il se tourna vers d'autres conquêtes plus faciles à faire, qui donnèrent une grande extension au pouvoir des Ommaijades, et lui inspirèrent même le projet de reconquérir ses anciens droits, de commander à tous les mahométans. Le khalife de Cordoue tourna donc ses principales forces vers la conquête du nord de l'Afrique. Il espérait, comme cela lui réussit en effet, que renforcé par les secours des peuples africains, il renverserait facilement les états chrétiens en Espagne.

Ce fut vraisemblablement la même année, où Abderrahhman III (932) fut proclamé souverain de Fez, que Ramiro entreprit son expédition contre Madrid. Les Sarrasins, pour en tirer vengeance, préparèrent une grande armée, et marchèrent contre la Castille au-delà du Duéro. Ramiro se hâta de venir à leur rencontre; malgré l'infériorité de ses forces, il battit l'armée ennemie près d'Osma, et fit plusieurs milliers de prisonniers (933) (1). Ce succès des armes chrétiennes fut encore augmenté par la défection du gouverneur mahométan de Santarem, Aben Isaak ben Ommeija. Celui-ci, encouragé par l'éloignement des troupes, et se confiant en un nombreux parti, avait levé l'étendard de la révolte contre Abderrahhman. On donne, pour raison de cette révolte, que son frère, le vizir Muhammad ben Isaak, avait été exécuté sur l'ordre du khalife. On peut supposer que c'était le même qui avait été gouverneur de Saragosse. Une fois révolté, le gouverneur Aben Isaak ben Ommeija (que les chrétiens nomment Aben Aia ou Abejahia) se sentit trop faible pour résister à la puissance d'Abderrahhman : il se jeta donc dans les bras du roi de Léon, et lui prêta, avec plusieurs chefs ses subordonnés, le serment de fidélité (2). Mais plusieurs villes qu'Aben Isaak ben Ommeija avait auparavant sous son gouvernement, n'ayant pas voulu le suivre dans sa trahison, il appela Ramiro à son secours pour les soumettre par la force des armes.

Ramiro s'avança à la tête d'une grande armée, non pas contre Saragosse, comme le disent les chrétiens (1), mais contre Santarem en Portugal, et ravagea le pays jusqu'à Badajos et Lisbonne. Après avoir conquis plusieurs villes et les avoir soumises au wali ben Ommeija (2), il retourna à Léon avec un riche butin (934).

Pendant ce temps Abderrahhman avait fait de grands préparatifs de guerre; il mit à la tête de l'armée et d'une nombreuse cavalerie son oncle, le belliqueux Almudaffar, qui marcha vers le Duéro au-delà de Mérida, à travers le Portugal, et mit partout les chrétiens en fuite. Ces succès des armes mahométanes sont confirmés par le silence absolu des chroniques chrétiennes sur cette campagne (3). Il paraît qu'Almudaffar s'a-

(1) Sampiri, Chronicon, l. c.

(2) Conde, II, c. 73, p. 414; Abulfeda, t. II, p. 407 : « Omnia filius Ishaki animos adversus dominum suum Abderrahman—in urbe *Schantarin* tollebat, et arcessitis Gallæcorum auxiliis nixus, fundebat Muslemos. »

(1) Chronic. Sampiri : « Post hæc Ranimirus — Cæsar-Augustam perrexit. Rex quidem Sarracenorum nomine Abojahia regi magno Ranimiro colla submisit, etc. »

(2) Sampiri, Chronic. : « Rex ipse noster, ut erat fortis et potens, omnia castella Abojahia quæ habebat infesta, edomuit et illi tradidit. » Conde, l. c.

(3) Cependant le court et obscur passage de *Sampir.* pourrait peut-être aussi se rapporter à cette expédition : « Iterum venerunt Sarraceni Cordubenses et fregerunt Soutus Covas. » Annales Complutenses (Florez, XXIII, p. 310) : « In era 836 (798) fregerunt Cordubenses Soutus Covam. » — Annales Toledanos : « Fugerunt Cordubenses Soutus-Covam era 864. » (826. Les nombres sont évidemment faux). Ferreras prend ce lieu pour *Cova Rubias.* Masdeu, t. XII, p. 214 : « Sotuscobas i. e. Cova Rubias. Lo cierto es que los ennenigos llegaron hasta los muros de la ciudad de Leon y la tuvieron cercada per algun tiempo. »

vança jusqu'en Galice, sans trouver une résistance sérieuse de la part de Ramiro ou du gouverneur rebelle. Après avoir fait beaucoup de dégâts et de butin, l'armée revint au-delà du Duero (935) (1). Dans le même temps une autre armée sarrasine pénétra en Navarre, où des divisions troublaient la famille royale; le khalife avait pour but de rétablir sur le trône Garcias qui en avait été frustré par sa mère et les parents de celle-ci; but auquel il parvint (2).

Dans les années suivantes, Abderrahhman, encouragé par le bonheur de ses armes, fit d'immenses préparatifs pour anéantir complètement les états chrétiens d'Espagne. De tous côtés on vit arriver des corps d'infanterie et de cavalerie; tous les chemins étaient couverts de troupes, de bêtes de somme et de provisions de bouche. Tous les musulmans qui n'étaient pas indispensables aux soins domestiques avaient été appelés sous les drapeaux pour cette sainte guerre. On avait fait venir d'Afrique, une foule immense de guerriers en qualité de troupes auxiliaires. Aussitôt qu'Abderrahhman fut averti par les walis des districts militaires que les corps d'armée étaient réunis sur le haut Duéro aux limites du pays ennemi, et prêts à entrer en campagne, il sortit lui-même de Cordoue à la tête de sa garde et de l'élite de la cavalerie, et se rendit au mois de Safar, 327 de l'hégire (938), au camp établi dans la contrée de Salamanque. Après avoir passé en revue toute l'armée qu'on fait monter à 150,000 hommes (3), il la divisa en trois grands corps; le commandement du premier fut confié à Almudaffar, le second au wali de Badajos, Obeidala ben Ahmed, et le khalife lui-même avec les walis de Tolède, de Valence et de Murcie se réserva le commandement du troisième. Dans un seul et même jour le Duéro fut franchi sur trois points différents : les places fortes situées sur ce fleuve, Estevan de Gormaz, Osma, Roa, Aranda, furent prises d'assaut; et pendant qu'un corps d'armée ravageant tout sur son passage, pénétrait dans l'intérieur du pays du côté d'Amaya, l'autre, le plus nombreux, sous les ordres d'Almudaffar, descendit le long du Duéro du côté de Simancas, pour se réunir au troisième commandé par Abderrahhman, qui avait passé le fleuve près de Zamora et avait investi cette ville (1).

Cependant Ramiro, à l'approche de cette épouvantable tempête qui menaçait de renverser son royaume, n'avait pas hésité à opposer la force à son formidable adversaire. Il est vraisemblable qu'il fit une levée en masse, et que les Biscayens et les Navarrais fournirent aussi des troupes pour combattre l'ennemi commun. Les forteresses des chrétiens sur le Duéro étaient toutes tombées entre les mains des Sarrasins : la plus importante, Zamora, tenait seule encore. Cette ville était extraordinairement fortifiée : elle avait sept rangs de solides murailles, un double fossé large, profond et plein d'eau, une forte garnison qui était résolue à défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité, et qui dans de fréquentes sorties faisait beaucoup de mal aux mahométans (2).

Aussitôt qu'Abderrahhman eut connaissance de l'approche de l'armée chrétienne commandée par le roi Ramiro, il ordonna que le corps qui avait pénétré du côté d'Amaya en

(1) Conde, l. c.; Murphy, p. 97, parle de cette expédition dans l'année 325 de l'hég. (937): « He (Abderrahman) invaded Leon and the open country, and afterwards entered Gallicia: when king Ramiro hesitated to meet him in the field, shut himself up in his fortified places, whilst Burgos and many other fortress was taken and demolished by the moslems. »

(2) Murphy, p. 97.

(3) Conde et Murphy ne portent que 100,000 hommes, d'après l'écrivain contemporain *Mesandi.*

(1) Conde, II, c. 80, p. 419; Murphy, p. 97, ne peut servir qu'en partie, puisqu'il donne comme une seule et même bataille celle de Simancas et celle de Zamora. *Cardonne*, qui raconte d'après Mariana, lib. VIII, c. 5, ne fournit ici aucune ressource.

(2) Conde, p. 420; Murphy, p. 96 : tous les deux d'après Mesandi.

remontant la rivière de Pisuerga, se repliât sur Simanca vers le second corps commandé par Almudaffar. Lui-même marcha de ce côté après avoir laissé 20,000 hommes devant Zamora pour bloquer la ville. Les forces mahométanes étaient campées dans le coin de terre formé par le confluent du Duero et de la Pisuerga, et elles attendaient l'ennemi pour lui livrer bataille. Déjà Almudaffar qui commandait la première ligne forte de 40,000 hommes, avait eu une rencontre avec le roi Ramiro, à qui il voulait disputer le passage de la Pisuerga; mais il n'avait pas atteint son but et avait dû se retirer. Le jour suivant, il y eut, vers midi, une grande éclipse de soleil qui dura une heure entière (1). Ce phénomène et les éruptions volcaniques qui avaient eu lieu peu de temps auparavant dans diverses contrées de l'Espagne, et qui avaient été regardées comme le présage de grands événements, jetèrent les deux armées dans la plus grande anxiété sur l'issue de la bataille. Elles restèrent en présence pendant deux jours, sans faire le moindre mouvement. Mais le matin du troisième jour, le 21 juillet 839 (en Scheval 327 de l'hégire) elles se rangèrent en ordre de bataille. Voici quel était celui des mahométans : Almudaffar commandait l'avant-garde et le centre, le wali de Tolède l'aile droite, et celui de Badajos l'aile gauche; la réserve était sous les ordres du khalife lui-même qui voulait se porter partout où sa présence serait nécessaire. Les sources historiques ne nous apprennent point l'ordre de bataille adopté par les chrétiens. Cependant d'après de courtes données on peut conclure que Ramiro confia l'aile où se trouvaient les auxiliaires sarrasins au gouverneur Aben Ommeija, révolté contre Abderrahhman. Lui-même commandait le corps principal : le comte Ferdinand Gonçalez de Castille et le roi Garcias de Navarre commandaient les troupes qu'ils avaient amenées.

Les deux armées s'avancèrent l'une contre

(1) Les récits des chrétiens et ceux des Arabes sont d'accord à ce sujet. Chronicon Sampiri : « Postea Abderrahman, rex Cordubensis, cum magno exercitu Septimancas (Simancas) properavit. Tunc ostendit Deus signum magnum in cœlo, et conversus est sol in tenebras in universo mundo per unam horam. » Conde, II, c. 80, p. 421 : « Al dia siguiente hubo un espantoso eclipse, que cubrio la luz del sol de Amarillez oscura en la mitad del dia, horrorizando los animos de la inexperta juventud. » Murphy, p. 97; Mariana, lib. VIII, c. 4 : « Eodem quo pugnatum est anno, ejus sæculi 34 (*alii quatuor adjiciunt*, ce qui est plus juste) Regibus Ramiro Legionis, Garsia sanctio Pampelonis deliquium solis XIV (XV mallem) kal. augusti, feria VI hora integra, secunda post meridiem, densa caligine terras involvit.—Hæc Ferdinandi diploma ait. Alii ipso quo pugnatum est die defecisse solem confirmant, octavo idibus Augusti, justi et pastoris festo die, qui dies lunæ fuit. » Mariana avait peut-être aussi sous les yeux Luitprand, qui, dans l'Histoire de son temps, lib. V, c. 1 (dans Muratori, Script. Rer. Italic., t. II, p. 461), dit : « Hoc in tempore (938) sol magnam et cunctis terribilem passus est eclipsin, sexta feria, *hora diei tertia*. Qua etiam die Abdaram rex — a Radamiro rege christianissimo Galitiæ in bello superatus est. » Cette éclipse de soleil, d'après les calculs astronomiques, eut lieu le 19 juillet 939, dans la huitième heure. Cf. l'Art de vérifier les Dates, tit. Chronologie des éclipses, p. 70. On peut lier avec ce phénomène celui dont parlent les chroniques espagnoles, et qui est rapporté tout-à-fait dans le même temps. Annales Compostell., p. 318. « Era DCCCCLXXXVII. (939) kal. julii die sabb. (Le Chronic. Burg. kal. junii). Flamma exivit de mari et incendit plurimas urbes et villas et homines et bestias et in ipso mari pinnas incendit : et in Zamora unum barrium, et in carrion et in castro Xeriz, et in Burgos C casas, et in Birbiesca, et in Calzada, et in Pontecorvo, et in Buradon et alias plurimas villas combusit. » Dans le diplôme de S. Millan de la Cogolla on trouve : « Fumicus vapor magnam terræ partem combusit. » Ortiz, dans le Compendio de la Historia de España, t. III, p. 94, a fait sur cette bataille des recherches chronologiques dont voici le résultat : « La batalla de Simancas fue a 19 de julio y a 5 de agosto la del Tormes (c.-à-d. la bataille d'Alhandic). »

l'autre, la bataille ne commença qu'à midi. Au bruit des trompettes et des clairons mêlé des cris de guerre des combattants, les escadrons bardés de fer des chrétiens s'élancèrent sur les rangs pressés des mahométans moins pesamment armés. Un combat meurtrier s'engagea. Les chefs Almudaffar et Ramiro encourageaient leurs soldats par leur exemple; des deux parts l'ardeur était égale (1). Le rebelle Aben Ommeija combattait aussi avec le plus grand courage à la tête de sa cavalerie et portait des coups terribles à ses coreligionnaires. Enfin l'armée d'Abderrahhman après un long combat, ne fut plus en état de résister à l'impétuosité de la pesante cavalerie chrétienne. L'aile gauche, sous les ordres du wali de Badajos, fut rompue et mise en fuite : la victoire était décidée en faveur des chrétiens, si Abderrahhman, voyant la fuite des siens, ne fût promptement accouru avec sa garde et n'eût rétabli la bataille. Le wali de Badajos rallia ses troupes, et se précipita de nouveau au combat qui devint plus acharné qu'auparavant. Là tombèrent plusieurs vaillants guerriers mahométans, et le belliqueux Ahmed lui-même, wali de Badajos. A l'entrée de la nuit qui sépara les combattants, les mahométans reconnurent à leur énorme perte, qui se montait à 80,000 morts (1), qu'ils étaient vaincus. Ils attendaient le matin dans une anxiété mêlée de terreur, car ils ne savaient point si Ramiro avait souffert autant qu'eux. Mais le rebelle Aben Ommeija les sauva. Quoiqu'il eût combattu vaillamment ce jour-là pour les chrétiens, il vit cependant avec peine comme musulman l'entière défaite de ses coreligionnaires. Comme Ramiro avait aussi perdu beaucoup de monde, le wali transfuge lui persuada de se retirer et d'attendre des renforts de Castille, au lieu de poursuivre son avantage et de livrer bataille le lendemain aux ennemis totalement affaiblis; car les chrétiens avaient aussi à craindre que les ennemis n'eussent une réserve (2).

(1) Les Espagnols veulent aussi dans cette bataille avoir obtenu un secours visible du ciel. Deux guerriers montés sur des chevaux blancs combattirent, disent-ils, dans les premiers rangs des chrétiens : quelques-uns les prenaient pour des anges, d'autres pour saint Yago et saint Millan (Æmilien). Les Léonais considéraient le premier comme leur défenseur, et les Castillans le second. Le Diploma del Voto de los Castellanos, d'où ce récit est tiré, est regardé avec raison comme apocryphe par Masdeu, XII, p. 218. Cf. privilegio de S. Millan de la Cogulla, dans Yepes Cronica de S. Benito, t. I, tit. Escrituras, escrit. 20, p. 31 et 32. Llorente, qui donne aussi ce document dans les Noticas hist. de las provincias Vascongadas, t. III, p. 191 — 198, le regarde comme authentique. Le principal passage qu'on y remarque est le suivant, p. 192 : « Ipse prius Legionenses princeps (Ranimirus) cum suis hostes aggressus est in certatione : ante quorum conspectum cœlestes duo equites, candidis sedentes equis divina dispositione armatis visi sunt priores bellum committere : quos fidelibus domini audacter sequentibus, plurima de innumeris pars angelico gladio, pluraque humano prælio corruit : reliqua vero domini potentiæ resistere non valens, in velocitate equorum fugam contra fines suos arripuit. » Le document est signé par Ferdinand, Ramiro, le roi Garcias de Navarre et plusieurs grands et évêques.

(1) D'après le Chronicon Sampiri : « Ibidem dimicantibus ad invicem, dedit dominus victoriam regi catholico, qualiter die II. feria, imminente festo sanctorum Justi et Pastoris, deleta sunt ex eis LXXX millia Maurorum. »

(2) Les anciennes chroniques chrétiennes sont extrêmement brèves sur cette importante bataille : cependant elles s'accordent toutes à dire que le roi Ramiro remporta une brillante victoire. Le passage de Chronic. Sampiri, qui se trouve aussi dans le monach. Silens., a été cité plus haut. La Chronicon Iriense, l. c., p. 604, est encore plus courte : « Cujus tempore (Ranimiri) Abdirahman Cordubensis rex cum omni exercitu suo fugatus et victus est. Les Annales Toled., Florez, 23, p. 382, disent seulement : « Vinieron Moros con el rey Erraman a Sietmancas. » Des historiens chrétiens, outre les Espagnols, parlent aussi de cette bataille, comme Luitprand, Rer. ipsius temporis gestar., lib. V, c. 8, et Hepidani, Annales breves, ad ann. 939; dans Duchesne, t. III, p. 475, où cependant l'on donne des circonstances fabuleuses, le champ

Aben Ommeija, qui avait ainsi sauvé l'armée d'Abderrahhman savait trop bien qu'il n'avait plus rien à attendre du roi Ramiro ; il offrit donc la même nuit sa soumission et ses services au khalife, s'il voulait lui pardonner sa défection, et le recevoir de nouveau en grâce. Il obtint facilement ce qu'il demandait, et sa fuite seule sauva Abderrahhman d'une perte totale ; car cette fuite affaiblit considérablement l'armée de Ramiro, et celle des Sarrasins en reçut au contraire un précieux renfort (1). Aussitôt Abderrahhman marcha contre la ville de Zamora, devant laquelle il avait laissé, comme nous l'avons vu, 20,000 hommes. Il réunit son armée à ces troupes, et se vit ainsi de nouveau entouré de forces assez considérables qu'il employa avec le plus de promptitude et de vigueur possible à la prise de Zamora.

Pendant qu'il préparait tout pour donner l'assaut, Ramiro avait rassemblé de nouvelles troupes. Zamora était la clef du royaume de Léon, et il était pour lui de la plus grande conséquence de secourir cette importante forteresse. Abderrahhman, qui reçut la nouvelle de l'approche de l'armée chrétienne, craignant de se trouver dans une situation périlleuse et d'être à la fois attaqué par les assiégés et ceux qui venaient à leur secours, ordonna immédiatement l'assaut. Des sept rangs de murs, deux étaient déjà rompus et renversés. Les mahométans pénétrèrent dans l'intérieur par un vaste espace libre ; arrivés au milieu de cet espace, ils furent arrêtés par un large et profond fossé que les chrétiens défendirent avec un courage désespéré, jusqu'à ce qu'ils fussent tous tombés morts sur la place. Plusieurs milliers de musulmans achetèrent cette victoire au prix de leur vie. Abderrahhman envoyait toujours des troupes fraîches pour continuer l'assaut. Les cadavres étaient jetés par milliers dans le fossé plutôt rempli de sang que d'eau, et servaient aux mahométans comme d'un pont pour le traverser. Au-delà du fossé commença un combat meurtrier qui ne finit que lorsque les chrétiens, bien inférieurs en nombre et sans réserve, eurent presque tous succombé sous les coups des mahométans qui étaient continuellement renouvelés. Les murs intérieurs furent escaladés avec des échelles, les portes garnies de fer enfoncées ; le faible reste de la garnison, épuisé par les blessures, la fatigue et le combat de cette journée, fut massacré, et l'étendard de l'islamisme flotta sur les tours. La vie des femmes et des enfants fut épargnée, mais on les emmena tous en esclavage (1).

Abderrahhman, qui avait acheté cher la prise de la ville et qui y avait sacrifié plusieurs milliers de ses soldats (2), se trouva dans une pénible position, lorsque Ramiro arriva avec toutes ses forces, et malgré la

---

de bataille est placé en Galicie, et la reine Toda est nommée comme ayant remporté la victoire. Les Arabes, dans Murphy, p. 98, dans Casiri, p. 49 (d'après Abubakr), p. 200 (d'après Abu Abdallah), et dans Conde, II, c. 80, affirment qu'Abderrahhman ne fut pas vaincu ; cependant l'historien arabe Mesandi, qui vivait alors, avoue qu'Abderrahhman ne fut sauvé que parce que le roi Ramiro ne le poursuivit pas sur-le-champ. Quant à la relation d'Abulfeda (t. II, p. 407), selon laquelle les chrétiens ont éprouvé une grande défaite, elle ne prouve rien, car il était peu ou mal instruit, surtout sur l'Espagne.

(1) Sampirus place la défection d'Aben Ommeija avant la bataille de Simancas : « Abojohia regem Ranimirum fefellit et Abderrahmano pro pace misit. » Mais l'Arabe contemporain Mesandi donne, dans Conde, II, p. 423 et 429, des renseignements plus exacts et plus certains ; de même dans Murphy, p. 98 : « After this event (Ummayatu-bu), Ishaac sought a reconciliation with Annasir, who received him graciously on his escaping from Ramiro. » Abulfeda dit autrement, l. c. : « Muslemi stragem in Gallægos ingentem edebant ; unde Ommeija pacem ab Abderrahmano petere coactus impetravit. » Masdeu, t. XII, p. 214, donne, d'après un Arabe, ap. Casiri, la lettre d'Abu Yahia à Abderrahhman ; mais elle paraît apocryphe.

(1) Conde, l. c., p. 424 ; Murphy, p. 98.

(2) D'après Mesandi, dans Conde et Murphy, ll. cc., 40,000 à 50,000 hommes ; vraisemblablement on compte aussi dans ce nombre la perte éprouvée à la bataille de Simancas.

perte de Zamora présenta la bataille à l'ennemi. Le khalife n'avait d'autre alternative que de l'accepter ou de prendre la fuite. Il préféra le premier parti et éprouva une terrible défaite; toute son armée fut massacrée ou faite prisonnière. Abderrahhman lui-même couvert de blessures n'échappa qu'avec peine aux mains du vainqueur et s'enfuit à Cordoue suivi d'un petit nombre de cavaliers (1). Parmi les prisonniers se trouva Aben Ommeija, deux fois traître, qui avait auparavant combattu dans les rangs des chrétiens contre ses coreligionnaires, et qui après la bataille de Simancas était retourné auprès de son ancien maître Abderrahhman. Il fut transporté à Léon et emprisonné (2).

Aussitôt après cette victoire d'Allandega, Ramiro s'occupa de reprendre la ville de Zamora. Abderrahhman avait, il est vrai, dans ce court espace de temps, fait reconstruire en partie plusieurs pans de murs détruits, mais les chrétiens avaient paru trop tôt pour qu'il eût pu les achever. Il ne fut donc pas difficile au roi de Léon de reconquérir cette forteresse; tous les musulmans qui s'y trouvèrent furent sacrifiés aux mânes des chrétiens morts dans le combat (1).

Chargé d'un butin immense consistant surtout en argent, en or et en habits précieux, qui se trouvèrent dans la ville et dans le camp des ennemis, Ramiro retourna à Léon et se prépara à poursuivre sa victoire en faisant une expédition nouvelle.

Deux mois après il envoya une armée au-delà du Duero, contre Salamanque, située sur le fleuve Tormez (2). Là le wali des frontières, Abdalla el Koraischy, fut mis en fuite, et toutes les villes situées entre le Duero et la montagne d'Avila furent peuplées d'habitants chrétiens et fortifiées. On cite particulièrement Salamanque, Ledesma, Ribas, Peña, Los Bagnos (Balneos) et Alhandega.

Les villes situées sur le Duero, qui avant la bataille de Simancas avaient été détruites par les Sarrasins, furent reconstruites et fortifiées par les comtes de Castille, qui prétendaient déjà à une sorte d'indépendance; Roa par Nuño Muñez, Osma par Gonçalo Tellez, Oca, Climia (Coroña) et Etevan de Gornaz par Gonçalo Fernandez, et même Sepulveda située près de Madrid par Ferdinand Gonçalez (3).

Se voyant en possession de plusieurs villes fortes, les deux comtes castillans, Ferdinand

---

(1) Les chrétiens, qui ne disent rien de la prise de Zamora par les Sarrasins, placent cette bataille, qui eut lieu à Alhandic, dans le voisinage de Zamora, immédiatement après la bataille de Simancas. Chronicon Sampiri: « Illi qui remanserant itinere arrepto, in fuga versi sunt rege vero illos persequente. Dum ipsi pervenerunt ad urbem quæ dicitur Alhandega (ce mot signifie en arabe *le fossé*) a nostris ibidem comprehensi et extincti sunt. Ipse vero rex Abderrachmam semivivus evasit. » Les écrivains arabes se taisent entièrement sur cette défaite; mais ils avouent qu'ils firent beaucoup de pertes à la conquête de Zamora, qu'ils appellent *la bataille d'Alhandic* ou *la bataille du fossé*. Conde, p. 424: « Cuenta Mesandi que se decia en fostat de Egypto en su tiempo, que habian muerto en esta expedicion cuarenta ó cincuenta mil muslimes. » Masdeu, t. XII, p. 214, qui attribue ces deux victoires aux Arabes, dans Casiri, t. II, p. 49 et 200, place à tort la bataille du fossé (del foso) avant la bataille de Simancas.

(2) Les chroniques arabes n'en disent pas un mot. D'après Chronicon Sampiri, cet événement arriva immédiatement avant la bataille d'Alhandega: « Abojahia rex Agarenorum ibidem (près de Simancas) a nostris comprehensus est, Legionem adductus et ergastulo trusus: quia mentitus est domino Ranimiro regi comprehensus est recto judicio Dei. »

(1) Conde, II, c. 82, p. 428: « El rey de los christianos — venció á los muslimes y se apodero de Medina Zamora y degolló á los muslimes que la defendian. » Comme les chrétiens ne rapportent pas la perte de la ville, ils ne disent rien non plus de sa reprise.

(2) Sampiri Chronicon: « Deinde post duos menses Azeipham (non pas *ad Zeipham*, comme Rodericus et Ferreras lisent), ad ripam Turmi ire disposuit se. Ranimirus. » Ferreras, d'après Rodericus Toletanus et Lucas Tudensis, a tort de mettre à la place *Abderrahman*. — *Azeipha* signifie *armée*.

(3) Chronic. Sampiri, p. 453.

Gonçalez et Diego Muñez, furent assez présomptueux pour refuser toute obéissance au roi Ramiro (1); et afin de se maintenir dans leur rébellion, ils oublièrent leur religion et leur patrie au point de chercher du secours auprès des Sarrasins.

Quoique les chroniques chrétiennes (2) se bornent à raconter que le roi, informé des projets hostiles des comtes de Castille, les fit surprendre et renfermer dans une étroite prison, l'un à Léon, l'autre à Gordon (3), et qu'il ne les en laissa sortir que long-temps après, lorsqu'ils lui eurent promis sous serment de rester ses fidèles vassaux; quoique ces mêmes chroniques ne disent rien des mouvements ennemis des Sarrasins ou d'une trève conclue avec eux de 939 à 949, cependant il est assez démontré par les écrivains arabes, que dans les cinq premières années les armes des chrétiens ne furent pas heureuses, et qu'alors on conclut une trève de cinq ans. Cette époque n'offrit rien aux chroniqueurs chrétiens qu'ils crussent digne de remarque, et tous les événements de ce temps se réduisent aux suivants.

La première année qui suivit la bataille de Simancas, une armée sarrasine, commandée par le général Abdalla ben Koreischy, s'avança sur le Duero (4) pour marcher contre le roi de Léon, de concert avec les comtes castillans Fernando Gonzalez et Diego Muñez. Mais avant qu'elle atteignît le Duéro, le roi avait déjà pris les traîtres et les avait chargés de chaînes. Les habitants de Castille, surtout la noblesse, exprimèrent hautement leur mécontentement de cette action et virent dans les mahométans qui s'approchaient plutôt des alliés que des ennemis. Malgré cette disposition du peuple à la révolte, Ramiro se confiant en ses troupes accoutumées à vaincre, s'avança en Castille contre les Sarrasins qui étaient déjà campés au-delà du Duéro, dans le voisinage d'Estevan de Gormaz. Soit qu'il ne connût pas le pays, soit qu'il fût certain de la victoire, Abdallah ben Koreischy avait campé vis-à-vis des chrétiens, dans un lieu fermé d'un côté par le fleuve, et de tous les autres par des rochers escarpés. Il eut l'extrême témérité (1) de livrer bataille en cet endroit au roi de Léon, et parvint même à le mettre en fuite. La prise de la forteresse de Gormaz fut la suite de cette victoire ou de la trahison des grands de Castille (940) (2). Qu'il ait en outre conquis Zamora, comme le racontent les historiens arabes, c'est ce qui est très-douteux, puisque peu de temps après

(1) Chronic. Sampiri, l. c. : « Ferdinandus Gundisalvi et Didacus Municonis contra regem dominum Ranimirum tyrannidem gesserunt nec non et bellum paraverunt. »

(2) Sampiri Chronicon et les écrivains qui y ont puisé.

(3) Châteaufort près de Léon, d'après Sampirus, ou peut-être est-ce le château de Ganzo, près d'Oviédo, qui servait de séjour aux prisonniers d'état, d'après Sampiri, Chronic., p. 447.

(4) Que dans ce temps, ou l'année suivante, les musulmans, après plusieurs victoires remportées sur les chrétiens espagnols, comme cela est raconté dans Murphy, p. 98, aient essuyé des revers ou obtenu des succès en France, cela n'est point vraisemblable et n'est confirmé par aucun document. On trouve dans ce passage : « Narbonne whith other cities and castles was taken from moslems in the year 330 of the hegira (941). »

(1) D'après les vers de Koreischy, dans Conde, p. 429 :

De un lado nos cerca Duero
La salida está en vencer,
La sangre de los infieles
Del otro pena tajada,
Y en el valor la esperanza,
Enturbie de Duero el agua.

(2) Outre Conde, l. c., les *Annales Complutenses* (dans Florez, XXIII, p. 311) : « Sub era 978 (c.-à-d. 940 ap. J.-C.) XVI kal. augusti prendiderunt Mauros Gormaz. » La Chronicon de Cardeña en parle aussi (Florez, t. XXIII, p. 370) : « Era de DCCCCLXIII (ici il faut évidemment lire : DCCCCLXXVIII, 940 ap. J.-C.) en el mes de agosto perdieron (lisez *prisieron*) à Gormaz. » La Chron. Sampiri et les écrivains qui le copient, monachus Silensis, Lucas Tud. et Roderic. Tolet. n'en disent rien.

cette ville se trouva entre les mains des chrétiens. Les sources ne donnent aucun renseignement sur les combats et les événements qui suivirent cette époque. Seulement en 944 on rapporte que Ramiro envoya une ambassade à Cordoue auprès d'Abderrahhman pour entamer des négociations. Le khalife reçut fort bien les envoyés et se montra aussi disposé à la paix. Il envoya son vizir Ahmed ben Said qui retourna avec les ambassadeurs à Léon, où, comme il a été dit plus haut, une trève de cinq ans fut conclue (de 944 à 949), et fut aussi exactement observée (1).

Il paraît qu'à cette occasion les deux partis relâchèrent leurs prisonniers, et qu'Aben Ommeija, aussi bien que les deux comtes de Castille, recouvrèrent leur liberté. Ramiro tâcha de s'assurer de leur fidélité et de dissiper leur méfiance par des offres généreuses d'amitié. Voyant combien il était nécessaire aux chrétiens de rester unis entre eux, il crut utile de lier par un mariage sa famille à celle du puissant comte de Castille, Ferdinand Gonçalez. De son épouse Tarasia (Theresia) Florentina, fille du roi Garcias de Navarre, il avait deux fils, Ordoño et Sancho, et une fille, Elvire. Il maria Ordoño, prince royal, avec la fille de Ferdinand, Uraca; sa propre fille prit le voile, et il construisit pour elle un somptueux cloître à côté de son palais royal à Léon (2).

Ramiro employa le temps de la paix à l'amélioration du pays. Il éleva une foule d'églises et de cloîtres, et se montra très-libéral envers le clergé, qui, en revanche, ne fut pas pour lui économe de louanges, mais qui ne raconta cependant point avec assez de détails les faits et gestes de ce grand monarque.

Lorsque la trève de cinq ans fut expirée, Ramiro regarda comme un devoir de religion de reprendre les armes contre les infidèles. Il pénétra au-delà d'Avila dans les terres mahométanes jusqu'au Tage, ravagea le pays jusqu'à Talavera, et défit en bataille rangée une armée qui vint à sa rencontre. Douze mille ennemis restèrent sur la place; sept mille furent pris (du moins c'est ainsi que le rapportent les chroniques chrétiennes) (1). Les Arabes confirment par leur silence la victoire de Ramiro. Chargé d'un grand butin, il retourna à Léon, où il mourut bientôt, après avoir régné avec fermeté pendant près de vingt ans (5 janv. 950) (2). Ordoño III, l'aîné de ses fils, marié à la fille du comte de Castille, Ferdinand Gonçalez, lui succéda. Son frère Sancho prétendit au gouvernement de quelques provinces. Ordoño, voyant combien il serait dangereux de diviser le royaume, s'opposa courageusement à de telles prétentions, qui étaient soutenues par le roi de Navarre et le comte de Castille, car ceux-ci étaient assez insensés pour désirer par amour-propre l'abaissement du royaume de Léon, sans réfléchir qu'alors ils deviendraient tous ensemble la proie du khalife de Cordoue. Ils poussèrent l'aveuglement jusqu'à commencer la guerre civile, malgré l'approche de l'armée ennemie. Ferdinand Gonçalez et Garcias marchèrent avec des troupes sur les frontières d'Ordoño, dans le but de s'avan-

(1) Conde, II, c. 82. Les chrétiens ne disent rien sur ce sujet.

(2) Sampiri Chronic., p. 453.

(1) Sampiri Chronic., p. 454.

(2) Sampiri Chronic. : « Ad Legionem reversus ab omnibus episcopis, abbatibus valde exhortatus (monach. Sil. *valde eos exhortatus*) confessionem accipit et vespere apparitionis Domini ipse se ex proprio morbo regno abstulit. Regnavit annos XIX menses II. dies XXV. Era 988 (c.-à-d. 850 ap. J.-C.) » La Chronicon de Cardeña lui donne vingt ans de règne. Roderic. Tolet., lib. V, c. 8, qui est peu utile dans la chronologie, ne lui donne que quinze ans. Relativement à la chronologie, Cf. Florez, t. XIV, p. 436. Berganza, dans les Antiguedades, lib. III, c. 12, num. 138, et Sandoval (Cinco obispas), comme aussi Moralès, p. 233, ont exposé, d'après les actes, que l'année 950 est celle de la mort de Ramiro. Dans Risco (Esp. sagr., t. 34, p. 455), on trouve encore un acte du roi Ramiro II, VIII. kal. junii Era 988 (950). Cet auteur publie des recherches détaillées sur l'année de la mort de Ramiro, p. 253. Masdeu, t. XV, p. 91, place la mort de Ramiro au 5 janvier 950.

cer jusqu'à Léon pour mettre Sancho sur le trône. Mais Ordoño, homme de circonspection et d'une grande expérience militaire, à la tête d'une armée habituée à vaincre, opposa sur les frontières une telle résistance aux alliés, qu'ils crurent prudent de ne pas tenter plus long-temps la fortune de la guerre et de se retirer sans avoir rien exécuté. Pour se venger de son parjure vassal, le comte de Castille, Ordoño lui renvoya sa fille doña Urraca, et se maria aussitôt avec doña Geloira ou Elvira; de ce mariage naquit Bermudes-le-Paralytique.

Il comprima, par la douceur et la prudence, et sans verser de sang, une révolte qui avait éclaté en Galice. Pour occuper les belliqueux et turbulents Galiciens, il fit une grande incursion sur Coïmbre et le Tage, en ravageant le pays, s'avança jusqu'à Lisbonne, prit la ville d'assaut, s'empara de grands trésors, et retourna ensuite victorieux dans son royaume (1).

Pendant qu'il faisait de ce côté la guerre aux Sarrasins, Ferdinand Gonçalez de Castille s'emparait du château de Corazon. Lorsqu'Ordoño, à son retour, voulut se venger de cette violence, il reçut la nouvelle qu'Abderrahhman faisait marcher une grande armée pour pénétrer jusqu'à Léon à travers la Castille. Le danger commun réconcilia les deux ennemis : le comte Ferdinand Gonçalez reconnut Ordoño III comme son seigneur suzerain, et celui-ci le confirma dans sa dignité de comte de Castille (1). Abderrahhman avait convoqué, pour cette sainte guerre non-seulement les troupes espagnoles, mais aussi des troupes africaines qu'il avait fait venir de Fez. Muhammed, gouverneur de Fez, arriva en Espagne à la tête d'une nombreuse cavalerie, et marcha sur le Duero avec le wali Ahmed ben Saïd. Ils franchirent le fleuve près de Simancas, et pénétrèrent victorieusement en Castille, jusqu'à ce que l'armée réunie du roi Ordoño et du comte Ferdinand les forçât à la retraite, leur fit éprouver une perte sensible au passage du Duero, et leur enlevât une partie de leur butin. Cependant les Arabes se vantent d'avoir été victorieux dans cette campagne (954) (2). Au mois d'août de l'année suivante, le roi Ordoño III mourut à Zamora après avoir régné cinq ans et sept mois (3). Il fut enterré à Léon dans le tombeau de la famille royale.

(1) Lucas Tudensis, p. 84; Roderic. Tolet., v, 9; Sampiri, 455; Conde, II, c. 84: « El rey de Galicia hizò entrada en tierras de Zamora y en la Lusitania: el wali de Mérida y los caudillos de la frontera de Duero avisaron de estas cavaldagas: luego mandò Abderrahhman publicar Algihed. »

(1) Roderic. Toletan., de Reb. Hisp., v, c. 9; Sampiri, Chr., l. c.: « Ferdinandus — qui socer ejus (Ordonii) fuerat, volens nolens cum magno metu ad ejusdem servitium properavit. »

(2) Conde, l. c., p. 441 et 443, parle encore d'une autre expédition : « En la luna de Safar del año 343 el wali de Toledo Obeidala ben Ahmed ben Yali, que tanto se habia distinguido en la entrada al Guf de Badalyox y sus comarcas, entrò en terra de Galicia y derrotò à los christianos y sacò de aquella tierra muchas provisiones y despoyos. »

(3) Dans Risco, t. 34, p. 459, on trouve encore un acte d'Ordoño III, à la date de xv kal. maji Era 993 (955).

CHAPITRE III.

INFLUENCE D'ABDERRAHHMAN III SUR LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS CHRÉTIENS.

(955 — 961.)

Aussitôt que le roi Ordoño III fut mort, l'ambition du comte Ferdinand Gonçalez, que la crainte du faible roi de Léon ne pouvait plus retenir, s'étendit sur l'Espagne comme une flamme dévorante. Ce n'était point assez pour lui de rendre le comté de Castille (1) indépendant de Léon, il aspirait encore à réduire toute l'Espagne chrétienne sous sa domination. Quoique la Bardulie (c'est l'ancien nom de la Castille, qui comprenait proprement les pays montagneux situés entre la Biscaye et Burgos) dépendit déjà sous Alphonse Ier, du royaume des Asturies, nous ne savons cependant rien des comtes particuliers qui gouvernaient alors la province. Plus tard, lorsque les pays nommés *Campi Gothici* ou les plaines de la rive droite du Duero jusqu'à la Pisuerga, virent leurs frontières en sûreté par la construction de plusieurs châteaux, ils furent réunis au territoire de la Bardulie et prirent le nom de *Castille*. Mais comme les incursions des mahométans avaient le plus souvent lieu de ce côté, le roi dut placer un gouverneur spécial pour garder ces frontières si souvent menacées. Le premier comte nommé dans les chroniques, est *Rodericus*, et l'on remarque à son sujet, qu'il peupla la ville d'Amaja sur l'ordre du roi Ordoño Ier (860) (1). Peu de temps après (884), le comte *Didacus* (Diégo) (2), qui avait défendu, pendant plusieurs

(1) On possède plusieurs travaux sur l'histoire ancienne de la Castille; mais ils sont presque tous composés sans aucune critique historique et sans connaissance des relations arabes. Les meilleures sont: Historia del Origen y Soberania del condado y regno de Castilla s. autor D. *Diego Gutierrez*, coronel; Madrid, 1785. — Sobre el principio de la impendencia de Castilla y Soberania de sus Condes desde el celebre Fernando Gonzalez, por el R. P. Fr. *Benito Montejo*, dans la 3e partie des Memorias de la real Acad. de la Hist.; Madrid, 1799, p. 245 sqq. — Masdeu, Hist. critic. de Esp., t. XII, p. 253 sqq., a examiné et jugé sans aucune prévention l'histoire ancienne de Castille.

(1) Chronic. Burgense, p. 307, Era 898: « Populavit Rodericus comes Amajam per mandatum regis Ordonii. »

(2) D'après Gutierrez, qui se fonde sur des documents, mais des documents évidemment suspects, on trouve déjà un Rodericus Ier, comte de Castille, en 800; après lui son fils Didacus gouverna jusqu'en 825. La fille et héritière de celui-ci, Urraca, se maria

années, les frontières de la Castille contre les attaques des Sarrasins, rebâtit, sur l'ordre de son roi Alphonse-le-Grand, la ville détruite de Burgos et en fit le principal boulevart de la Castille (1). Il est évident d'ailleurs que la dignité de comte ne donnait aucun droit de propriété sur ce pays; c'était une simple charge, comme on peut le voir par l'histoire des comtes suivants, quelque courte qu'elle soit. Le nombre de ces magistrats augmentait ou diminuait selon le besoin; il en fallut surtout, lorsque les conquêtes d'Alphonse III eurent ajouté au comté plusieurs districts de la rive gauche du Duero jusqu'aux montagnes de Ségovie et de Sepulvéda, et qu'une ligne de fortifications eut été établie contre la province de Tolède, en partie sur le Duero, en partie sur la chaîne des montagnes. Les querelles d'Alphonse III avec ses fils donnèrent, pour la première fois, occasion à *Nuno* (Muño) *Fernandez*, alors comte de Castille (ou plutôt d'une partie seulement), de se révolter contre le roi. En qualité de beau-père du prince royal Garcias, il prit son parti (2), et son secours fit réussir la conjuration qui enleva la couronne à Alphonse III.

Le bras puissant d'Ordoño II abattit pour quelque temps les orgueilleuses prétentions des grands. Il paraît que, reconnaissant le pouvoir exorbitant des comtes de Castille, il en établit plusieurs; car la chronique de Sampirus, la seule source authentique que nous ayons pour cette époque, cite comme comtes de Burgos, capitale du comté, Nuño Fernandez (sans doute le même, dont nous venons de parler), Abolmondar Albus et son fils Diégo et Ferdinand Ansuriez. Ainsi que nous l'avons raconté au règne d'Ordoño, ils furent soupçonnés de rébellion par le roi. Il les fit prisonniers, les jeta dans un cachot à Léon, et donna l'ordre de les exécuter comme coupables de haute trahison (923) (1).

Depuis ce temps jusqu'au règne de Ramiro II (930), les monuments, qui ont de l'authenticité, ne disent rien de la Castille. Mais des écrivains postérieurs prétendent que les Castillans, révoltés de l'exécution de leurs comtes, érigèrent une *république sous deux juges élus, Nuno Rasura et Flavin Calvus* (2); dont le premier était à la tête de l'administration et de la justice, et l'autre commandait l'armée (3).

C'est avec raison que la critique historique des temps modernes a rejeté cette relation comme une fable. Elle est combattue non-seulement par le silence de Sampirus, mais encore par les documents contemporains qui font mention des comtes Ferdinand d'Ansuriez et Ferdinand Gonçalez (4). Si l'on

avec le roi Ramiro Ier en 842 : de ce mariage naquit Rodericus II, qui bâtit Amaja.

(1) Chronic. Burgense, p. 307, Era 922 (884): « Populavit Burgos Didacus comes per mandatum regis Alfonsi. »

(2) Chronic. Sampiri, p. 447 : « Socer quidem ejus (Garciæ) Munio, Ferdinandi tyrannidem gessit et rebellionem paravit. »

(1) Chronic. Sampiri, p. 450.

(2) Voyez, surtout à ce sujet, l'écrit de Gutierrez, Diss. hist. sobre los Jueces de Castilla Nuño Rasura y Lain Calvo; Mad. 1785.

(3) Roderic. Tolet., de Reb. Hisp., lib. v, c. 1: « Nobiles Barduliæ, quæ nunc Castella dicitur — sibi et posteris providerunt, et duos milites non de potentioribus, sed de prudentioribus elegerunt, quos et *judices* statuerunt, ut dissensiones patriæ et querelantium causæ eorum judicio sopirentur. Unus fuit Nunius Nunii, dictus Rasura, filius Nunii Bellidez : alter dicebatur Flavinus Calvus : iste tamen aut nil aut parum de judiciis cogitabat, sed armis et militiæ insistebat. » De même Lucas Tudensis, in Chronic. Mundi, p. 82, où les noms sont un peu changés : « Nunnus Rasoira de Catalonia et Jainius Calvus Burgensis. » Le fils du premier s'appelait Gundisalvus, et fut probablement le père du fameux comte Ferdinand de Castille. Mais c'est de Flavinus Calvus que descendait, dit-on, le fameux Cid. Chronic. de Cardeña, Esp. sagr., t. 23, p. 377 : « En tiempo del rey D. Fruela ficieron los Castellanos dos Alcaydes Nuño Rasuera et Lain Calvo : de este vino Roy Diaz el Cid: de Nuño Rasuera vino el Conde Ferran Gonsalez. »

(4) Risco, España sagr., t. XXXVI.

admettait, comme l'ont proposé quelques écrivains modernes, que c'était seulement des arbitres chargés d'arranger les discordes civiles, et en outre de maintenir le pays dans la dépendance du royaume de Léon et de soutenir l'administration des comtes royaux, cette supposition ne pourrait pas se concilier avec le pouvoir militaire qui appartenait expressément à l'un de ces juges (1).

Lorsque Ramiro II eut fait sa première expédition, dans laquelle il conquit et brûla Madrid, les Sarrasins voulurent s'en venger, et envahirent la Castille (932). *Ferdinand Gonçalez* avait alors la garde des frontières et il défendit courageusement les forteresses construites, peu de temps auparavant, par les comtes Nuño Muñes (Roda), Gonçalo Telles (Osma) et Gonzalo Fernandez (Oca, Clunia et Gormaz). Qu'il se soit élevé au-dessus des comtes de Castille par sa rare valeur et sa grande circonspection, c'est ce que peut déjà faire supposer cette circonstance, que son nom seul est habituellement cité, quoique Diégo Muñez et d'autres fussent avec lui comtes de Castille. Quelques écrivains contestent qu'il ait pris part à la bataille de Simancas; mais on attribue particulièrement la victoire d'Alhandic à sa valeur et à son habileté. Il est certain que peu de temps après cette bataille il fortifia avec grand soin Sepulvéda sur la frontière, et que dès lors il aspira à rendre la Castille indépendante de Léon. Dans cette vue, il s'allia avec le comte de Castille Diégo Muñez, et tous deux se préparèrent, de concert avec les Sarrasins, à faire la guerre à Ramiro. Nous avons déjà raconté comment le roi de Léon, joignant le secret à la promptitude, s'empara des deux comtes rebelles, les retint à Léon plusieurs années, et ne leur rendit la liberté et leurs biens, qu'après leur avoir fait jurer de rester fidèles vassaux. Pour consolider cette réconciliation, le fils de Ramiro, Ordoño, épousa la fille du comte Ferdinand Gonçalez, nommée Urraca (949) (1).

Une réconciliation forcée ne dure pas long-temps. Ce que le turbulent et ambitieux comte Ferdinand n'avait pu obtenir pendant le règne belliqueux d'Ordoño III, savoir, de se rendre indépendant de Léon, à la faveur des dissensions de la famille royale, il essaya avec plus de bonheur de le conquérir par force, sous le faible Sancho Ier, qui avait succédé à son frère Ordoño, parce que Bermudes, fils de celui-ci, n'avait encore que trois ans.

Il n'y a pas de temps plus favorable aux prétentions des grands ambitieux, que celui où les disputes de succession fournissent des prétextes à la formation des partis. Le comte de Castille saisit avidement l'occasion qui s'offrait; plusieurs grands de Léon, qui regardaient comme une usurpation l'avénement de Sancho, murmuraient et menaçaient de ne point le reconnaître; Gonçalez sut habilement nourrir et attiser leur mécontentement; il ne se borna point à la Castille, il étendit encore ses machinations dans les autres parties du royaume, de telle sorte qu'une révolte ouverte éclata bientôt et menaça la vie du roi. Celui-ci, après un an de règne, fut forcé de renoncer au trône. Il espéra trouver asile et secours auprès de son oncle Garcias, roi de Navarre.

Pendant que Sancho, fixé à Pampelune, songeait au moyen de recouvrer son trône, tout le territoire de Léon était déchiré par les partis. Bien peu se prononçaient pour le roi fugitif; les Galliciens auraient voulu qu'on accordât le trône au fils d'Ordoño III, Bermudes, âgé de trois ans. Pendant ce temps, Ferdinand Gonçalez, qui avait occasioné

(1) Masdeu, t. XII, p. 252: « Nombraron à dos caudillos, uno por lo civil y otro para lo militar, intitulandolos no reyes, ni principes, ni condes, sino solamente *jueces*, paraque el mismo titulo les renovara siempre la memoria de que eran simples executores y defensores de la ley, sin tenes otro mando ni señorio sobre pueblos ò estados. »

(1) Chronic. Sampiri, p. 453. Voy. le savant Florez dans les Memorias de las Reynas catolicas, t. I, p. 101 sqq.

tous les troubles, engageait la plupart des grands à choisir pour roi *Ordono-le-Mauvais*, fils d'Alphonse IV (1). Il maria ce prince avec sa fille Urraca qu'Ordoño III avait chassée. Ordoño IV régna seulement de nom, mais de fait, c'était son puissant beau-père, qui conclut une alliance avec Abderrahhman III, afin d'affermir de plus en plus sa domination (2). Pendant que Sancho essayait de réunir des forces auprès du roi de Navarre, Ferdinand mettait le roi lui-même hors d'état de rien faire en faveur de l'exilé, soit par la force des armes, soit en excitant des troubles dans son pays; il n'avait donc rien à craindre de ce côté.

Dans cette situation dangereuse, la reine Teuda ou Tuda (vraisemblablement Theresia), mère de Garcias, roi de Navarre, et grand-mère de Sancho, roi de Léon, chercha secours et protection pour son fils et son petit-fils auprès de l'ennemi de sa foi, le khalife Abderrahhman (3). Déjà dans les dissensions précédentes le khalife avait décidé par la force des armes en faveur du roi Garcias, et lui avait assuré le trône de Navarre dans le traité de paix, conclu entre lui et les chrétiens (4).

Lorsque des envoyés eurent prévenu le khalife de Cordoue que les rois espagnols avaient l'intention de venir dans sa capitale, et qu'il leur eut assuré de son côté une amicale réception, Tuda, Garcias et Sancho se rendirent à Cordoue (1). Cette circonstance ne dut pas peu flatter Abderrahhman; il dut même concevoir de grandes espérances pour l'avenir, lorsqu'il vit les inimitiés des princes chrétiens en venir au point qu'ils étaient obligés de rechercher sa protection. Avant que Sancho fût arrivé à Cordoue, le comte Vela d'Alava s'y trouvait déjà; en qualité de partisan de Sancho, il avait été chassé de son pays par Ferdinand, et y était venu chercher un refuge, contre l'orgueilleux comte de Castille (2). C'est ainsi qu'Abderrahhman qui avait en vain essayé de soumettre, par les armes, les princes chrétiens d'Espagne, se voyait appelé à être leur arbitre et leur protecteur. Non-seulement l'amitié personnelle qu'il portait aux rois fugitifs, mais encore la prudence le détermina à les ramener dans leurs pays et à anéantir, par la force des armes, le grand pouvoir de Ferdinand qui gouvernait toute l'Espagne chrétienne comme *un royaume*, Ordoño IV n'étant que son instrument.

Sancho n'était pas venu à Cordoue chercher seulement du secours pour remonter sur le trône; il espérait aussi que l'art des médecins d'Andalousie, les plus fameux de

---

(1) Sampiri Chronic., p. 455: « Omnes vero magnates regni ejus (Sancii), consilio inito, una cum Ferdinando comite Burgensi regem Ordonium-Malum elegerunt in regno Alfonsi regis filium, qui orbatus fuerat oculis cum fratribus suis. »

(2) Murphy, p. 101: « In the year 344 (c.-à-d. 956) there (à Cordoue) arrived an envoy from Ordono (IV) to solicit peace; which was established with him: and the next year, he sent to request that Ferdinand, count of Castille, might be comprised in the treaty, which also was granted. »

(3) Sampiri Chronic.: « (Sancius) anno uno regni sui expleto, quadam arte, exercitus conjuratione facta ex Legione egressus, Pampiloniam pervenit, jussus a suis amicis ac missis nunciis, una cum consensu avunculi sui Garseani regis ad regem Cordubensem Abderrahman ire jussus est. »

(4) Murphy, p. 97: « Tuda or Teuda, queen of Navarre, who had taken charge of government in behalf of his son, had instringed the treaty subsisting between them — he (Abderrahman) attacked her, penetrated to Pamplona and on her submission he invested her son Garsias with the sovereignty of the country. »

(1) Dans Murphy, p. 101, les noms sont évidemment changés: le roi de Navarre est nommé Sancho, et fils de Tuda; le roi de Léon, Garcias, et petit-fils de Tuda. Nous savons, par la Chronique de Sampirus, que Garcias était l'oncle de Sancho. Murphy donne l'an 347 de l'hégire (958) comme l'époque du voyage de Sancho à Cordoue.

(2) Lucas Tudensis, p. 85; Roderic. Toletan., lib. v, c. 10.

ce temps, le guérirait de sa maladie, c'est-à-dire d'une corpulence toujours croissante, qui le rendait incapable de rien faire et lui avait fait donner le surnom de *Gros*. Ses espérances furent remplies sous tous les rapports. Le khalife vaillant dans la guerre, généreux dans la paix, oublia toute haine contre les princes chrétiens, les reçut avec bonté à sa cour, leur fit rendre des honneurs extraordinaires et ordonna à ses meilleurs médecins de tout employer pour rétablir la santé de Sancho. Ceux-ci furent si habiles qu'au moyen de quelques herbes ils enlevèrent le mal, et rendirent au roi sa force et son ancienne agilité (1) ; ce fut alors seulement qu'il put entreprendre de retourner dans son royaume.

Les circonstances étaient d'ailleurs très-favorables pour lui : Ordoño IV s'était rendu si odieux par ses cruautés et par l'exécution de plusieurs Espagnols, que presque tout le peuple détestait son gouvernement. La crainte de l'armée du comte de Castille qui régnait réellement, empêchait seule le mécontentement d'éclater en révolte ; plusieurs grands se réfugiaient chez les Sarrasins. Sancho avait toujours entretenu des intelligences avec ses partisans de Léon. Aussitôt qu'il fut instruit de l'état des choses, et qu'il put compter sur une grande partie de la population, il eut hâte d'exécuter son dessein ; voyant cependant que sans un secours étranger il ne pouvait rien contre les forces du comte Ferdinand Gonçalez, il demanda des troupes à Abderrahhman et les obtint. A la tête d'une nombreuse armée mahométane, à laquelle se joignirent les émigrés de Léon, Sancho partit de Cordoue pour rentrer dans ses états.

Pendant ce temps le roi de Navarre occupait en Castille Ferdinand Gonçalez, afin de lui ôter tout moyen de défendre Ordoño-le-Mauvais, et Sancho pénétra presque sans résistance au-delà du Duero. A la nouvelle de son approche Ordoño s'enfuit de Léon pendant la nuit, et Sancho, reçu avec acclamations par son peuple jusqu'alors opprimé, remonta sur le trône de ses pères. Tout Léon se soumit, et le reconnut pour roi légitime (1). Ordoño qui s'était réfugié dans les Asturies fut chassé du pays par les habitants de cette province ; il s'enfuit alors à Burgos auprès de son protecteur le comte de Castille. Là il trouva tout aussi peu de secours que dans le pays qu'il venait de quitter ; car Garcias, roi de Navarre, serrait de près Ferdinand Gonçalez, et après quelques rencontres sanglantes, il eut le bonheur de le vaincre et de le faire prisonnier à la bataille d'Aconia (Circuenga). Ferdinand fut conduit à Pampelune et sévèrement gardé (860) (2). Lorsqu'Ordoño et sa famille arrivèrent à Burgos, les habitants le repoussèrent et ne voulurent garder que son épouse avec ses deux enfants ; il ne lui restait donc plus qu'à chercher un refuge chez les Sarrasins, ses ennemis mortels ; il l'y trouva en effet et y termina sa vie longtemps après (3). L'asile qu'Abderrahhman

(1) Sampiri Chronic. : « Sancius quidem rex cum esset crassus nimis, ipsi Agareni herbam attulerunt, et crassitudinem ejus abstulerunt a ventre ejus, et ad pristinam levitatis astutiam reductus, consilium iniit cum Saracenis qualiter ad regnum sibi ablatum perveniret, ex quo ejectus fuerat. »

(1) Sampiri Chronic., l. c. On lit de même dans Murphy, p. 101 : « A large army was sent with Garsias (c'est inexact ; il doit s'appeler Sancho) by which he was restored to his kingdom : the Gallicians being induced to abjure their allegiance to Ordoño. »

(2) Annales Compostell. (Florez, Esp. sagr., t. 23, Era 998 (960)) : « Fuit captus F. Gonsalvi et filii ejus in Aconia a rege Garsia et transmisit illos in Pampillis.

(3) Sampiri Chronic. : « Ordonius ab Asturiis projectus, Burgos pervenit : ipsum tunc Burgenses, muliere ablata cum filiis duobus, a Castella expulerunt : et ad terram Sarracenorum illum direxerunt : ipsa quidem remanens Urraca nomine alio se sociavit viro. Ordonius adhuc vivens inter Sarracenos mansit et ejulando pœnas persolvit. » Lucas Tudensis, p. 85, qui copie la Chronique de Sampirus sans la comprendre entièrement, dit qu'Ordoño fut chassé du pays par le comte de Castille. De même Roderic. Toletan., lib. v, c. 10.

accorda à Ordoño ne troubla en rien la bonne intelligence qui régnait entre Sancho et les Sarrasins. Le roi de Léon renvoya avec de riches présents ses auxiliaires mahométans, et resta tant qu'il vécut ami intime d'Abderrahhman, à qui il devait le trône et la santé. Il envoya même au khalife une ambassade, à la tête de laquelle était Velasco, évêque de Léon, pour le remercier de son actif secours, conclure avec lui une alliance durable (1), et en même temps pour lui demander le corps de saint Palagius, qui avait sacrifié sa vie en souffrant le martyre pour la foi chrétienne, à Cordoue en 925 (2). Abderrahhman consentit volontiers au traité de paix qu'on lui proposait; mais il refusa le corps de saint Palagius qui sans doute ne lui rappelait pas un souvenir agréable; cette dernière demande ne fut accomplie que par son successeur El Hakem. Cependant la bonne intelligence exista toujours: car, en dépit des fréquentes sollicitations de plusieurs chrétiens exilés qui vivaient à Cordoue, le khalife ne voulut prendre la défense ni d'Ordoño IV, expulsé de son trône, ni du comte de Castille, Ferdinand Gonçalez, qui avait été déclaré par Sancho, traître et déchu de son duché. Mais le roi de Navarre, qui jusqu'alors avait tenu Ferdinand en prison, lui rendit la liberté; on ne sait s'il y fut forcé par les Castillans très-attachés à leur comte, ou si des dissensions étant survenues entre les royaumes de Léon et de Navarre, Garcias aurait voulu se faire un ami de Ferdinand. Dès lors (964), Ferdinand Gonçalez régna en Castille indépendant de Léon (1). Ce qui le prouve, c'est qu'El Hakem, successeur d'Abderrahhman, qui vivait en paix avec le roi Sancho, fit une irruption en Castille sans que ses rapports d'amitié avec le royaume de Léon en reçussent la moindre atteinte : si dans la chronique de Sampirus il est parlé de la Castille comme d'une partie intégrante du royaume de Léon, cela vient de ce que les rois de Léon ne reconnaissaient pas l'indépendance du duché, et ils cherchèrent encore long-temps à faire valoir leurs prétentions.

(1) Murphy, l. c.

(2) Sampiri Chronic., l. c.

(1) Si l'on ajoute foi aux documents (et ceux sur l'Espagne doivent être consultés avec la plus grande circonspection), Ferdinand Gonçalez était souverain indépendant de Castille dès l'an 982. Cependant la Chronique de Sampirus est en contradiction avec ces docnments. Ils se trouvent imprimés dans *Llorente* (Noticias historicas de las tres provincias Vascongadas Alava, Guipuzcoa y Viscaya, parte III; Mad., 1807, ap.), p. 183. Un document de l'an 932: « Ranimiro rex in Legione et comite Ferdinando in Castella; » p. 187 de l'an 937 : « Regnante Regimiro in Legione et comite Ferdinandi Gondisalvez in Castella et in Alava; » p. 191 de l'an 939: « Ego Ferdinandus Gondisalvez universæ Castellæ principatum tenens. » — De même p. 321 de l'an 944, de 945, 947 et 950; p. 328 de l'an 952 : « Regnante rege Ordonio in Legione et comite Ferdinand. in Castella; » p. 333 de l'an 955; p. 335 du 5 mai 964, signé de Ferdinand seul.

CHAPITRE IV.

GUERRES ET CONQUÊTES D'ABDERRAHHMAN III EN AFRIQUE (1).

(931 — 961.)

Pendant que le khalife de Cordoue cherchait à étendre sa domination en Espagne, aux dépens des chrétiens, ses généraux combattaient aussi en Afrique pour y agrandir sa puissance; mais pour l'intelligence de ces guerres, il est nécessaire, avant d'exposer l'état des contrées de l'Afrique septentrionale, de donner un résumé de l'histoire des trois dynasties qui y régnaient; celles des *Édrisides*, des *Aglabites* et celle des *Fatimites*, qui finit par subjuguer les deux autres.

Lorsque les Abbassides s'emparèrent du khalifat d'orient, Muhammed ben Abdallah, de la secte d'Aly, prétendit avoir le plus de droit à gouverner les musulmans, et prit les armes en Arabie contre le khalife Abu Dichafar Almanzor (762); mais ce fut sans succès, car il fut battu et obligé de s'enfuir. Cependant après la mort d'Almanzor il retourna de Nubie en Arabie, où il se maintint quelque temps contre le khalife Mahedi, jusqu'à ce qu'enfin il périt dans la bataille de la Mecque. De ses six frères, *Édris*, pour échapper aux poursuites des Abbassides, s'enfuit en Égypte avec son affranchi Raschid. Comme il ne s'y sentait pas encore en sûreté, il s'enfonça plus à l'ouest, arriva à Cairvan, et de là en Mauritanie ou Almagreb. Il ne resta que peu de temps dans la capitale Tanger, suivi de son fidèle Raschid; il pénétra encore plus loin dans la petite ville de Velilia; là il se fit connaître au gouverneur du lieu, Abdelmeschid Eleurobi; puis par les efforts de celui-ci, il fut proclamé émir de Velilia et de ses environs en 788.

Bientôt après les Zénètes et plusieurs autres tribus berbères le reconnurent; les chrétiens et les juifs de la Mauritanie furent soumis par la force des armes et contraints d'embrasser l'islamisme. Il vainquit Télemsan, et soumit à sa domination les tribus mahométanes de ce pays. Quand le khalife d'alors, Arun al Raschid, apprit les conquêtes d'Édris, il en fut fort alarmé; sur l'avis de son vizir Jahia, ben Chalid Barmeki, il envoya à Velilia pour se défaire d'Édris, Suleiman, homme rusé, qui possédait beaucoup de connaissances, surtout en médecine. Cet homme sut se mettre en faveur auprès d'É-

(1) Sources arabes dans Conde, II, c. 74 — 76; Casiri, II, p. 191; Cardonne, Marmol et Herbelot, sont peu utiles. Abulfeda, t. II, passim.; Dombay, *Gesch. der Maurischen Konige.* Agram., 1794, 1re part., p. 22 sqq. (d'après Abu Hassan Ali ben Abdallah) — Le meilleur travail est : *Schlossers Weltgeschichte.* V. 2 part. 2, p. 481 et s.

dris; et un jour que le fidèle Raschid n'était pas auprès de lui, il lui donna un petit flacon rempli, à ce qu'il disait, d'un baume odoriférant propre à apaiser le mal de dents. A peine Édris eut-il respiré l'odeur qu'il tomba en défaillance et mourut le même jour. Suleiman s'était promptement enfui, et quoique le fidèle Raschid qui poursuivit le meurtrier, l'eût atteint et lui eût coupé la main droite, il ne put cependant s'emparer de sa personne.

Raschid retourna à Velilia, et prit la tutelle du fils d'Édris, qui porta le même nom et naquit deux mois après la mort de son père. Il engagea les tribus qui avaient obéi au père à reconnaître aussi le fils pour leur chef. Il accepta lui-même le gouvernement et le soin d'élever le jeune prince jusqu'à sa majorité.

Lorsqu'Édris II fut parvenu à l'âge de onze ans (803), Raschid fut tué, vraisemblablement par ben Ibrahim ben Aglab, qui gouvernait Cairwan pour les Abbassides, et qui plus tard fonda une puissance indépendante. Le jeune prince, malgré sa tendre jeunesse, prit les rênes du gouvernement, et les tribus montrèrent tant d'attachement pour lui qu'il régna en sûreté, en dépit des intrigues d'Ibrahim ben Aglab. Il accorda beaucoup de prérogatives aux Arabes; aussi plusieurs émigrèrent-ils d'Espagne en Afrique pour vivre sous sa domination. Les querelles des Ommaijades pour le trône de Cordoue, forcèrent aussi plusieurs bannis à se réfugier auprès de lui. Velilia renferma bientôt une si nombreuse population que l'espace manqua aux habitants. L'émir Édris résolut alors de bâtir une nouvelle ville dans une contrée extrêmement agréable et fertile. Il nomma cette ville *Fez* (807). Elle fut bâtie de telle sorte qu'elle se composait de plusieurs quartiers séparés les uns des autres par des murs. Un quartier était peuplé d'Arabes espagnols, et s'appelait le quartier andalou. La plupart des Arabes quittèrent l'Espagne pour Fezz, lorsque la révolte du faubourg de Cordoue en fit bannir plusieurs milliers du pays (815). Il en vint aussi beaucoup d'Asie, parce que les motifs de religion les réunissaient autour du prétendu rejeton d'Aly. Ces circonstances donnèrent une grande prospérité à l'empire des Édrisides, et Édris II pendant un règne de vingt-cinq ans (jusqu'en 828) agrandit considérablement les limites de son royaume.

Édris avait laissé douze fils; l'aîné, Mohamed, lui succéda et eut plusieurs guerres à soutenir contre ses propres frères, à qui il avait donné des districts ou fiefs. La guerre civile affaiblit beaucoup le nouvel état. Après les règnes peu importants d'Ali et d'Jahia, fils de Mohammed, Jahia II, fils du dernier, monta sur le trône qu'il perdit avec la vie à cause de ses cruautés. Son successeur Omar ben Édris fut chassé; il fut remplacé par Jahia III, qui n'était pas en état de maintenir un trône si fortement ébranlé; plus porté aux études littéraires, qu'à l'art de la guerre, il devait nécessairement échouer et contre les dangers du dehors et contre les troubles intérieurs.

Pendant ce temps, les *Aglabites* s'étaient élevés dans Kairwan, à côté des Édrisides. *Ibrahim ben Aglab* avait été envoyé à Kairwan (799) comme wali ou émir par le khalife Arun al Raschid; il gouverna la partie de l'Afrique encore fidèle aux Abbassides. Lorsqu'il se fut attaché ses sujets par sa douceur et sa libéralité, et qu'il se fut défait, par le meurtre, de tous les chefs dangereux, il se déclara dégagé de toute obéissance envers les khalifes de Bagdad, fonda à Kairwan une nouvelle puissance (1), et sut se maintenir contre toutes les révoltes. Il eut pour successeur son fils, Abul Abbas Abdallah (811), qui éleva les impôts d'une manière extravagante et allait faire éclater une insurrection, lorsque la mort le surprit. Son frère Abu Mohamed, plus connu sous le nom de Zeyadat Allah, qui s'était distingué par sa grande modération, et qui lui succéda (817), ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues de lui. Il régna

(1) Assemani, Script. Hist. Ital., t. III, p. 191 sqq. Abulfeda en place la fondation dans l'année 800.

en cruel tyran ; dans tout le royaume éclatèrent des révoltes, et il se vit presque seul et sans défense, parce que les troupes l'abandonnèrent à cause de ses cruautés, et se joignirent aux rebelles. Des circonstances heureuses, et le changement de caractère auquel fut conduit Zeyadat Allah par les rudes épreuves qu'il avait subies, amenèrent un changement analogue dans les affaires. Il reconquit Kairwan, sa capitale, d'où il avait été chassé, et gagna par sa douceur et sa modération les habitants irrités contre lui; la guerre civile s'apaisa complètement, et lui-même put songer à embellir Kairwan de bâtiments magnifiques. Pour occuper les sauvages et belliqueux Berbères, il envoya en Sicile, sous Benafrat et Cadhi, une armée de 10,000 hommes, avec ordre de s'emparer de cette île qui appartenait encore aux empereurs grecs. Il nomma wali des terres nouvellement conquises un de ses parents, Muhammed ben Abdallah ben Aglab, qui fixa sa résidence à Palerme (1).

Après la mort de Zeyadat Allah (837), son frère Abul-Abbas lui succéda, et à celui-ci un autre frère Abul Abbas Muhammed (840). Sous le règne de ce dernier, Enna, la plus forte place de la Sicile, tomba, après un blocus de quatre ans, entre les mains des musulmans. Dès lors ils furent maîtres de toute l'île, et passèrent dans la basse Italie, chose qu'ils avaient déjà tentée long-temps auparavant. Là, tantôt alliés aux Arabes espagnols, tantôt seuls, ils ravagèrent et pillèrent le pays jusqu'à Rome, et occupèrent plusieurs villes. La Sicile reçut des émirs particuliers, mais qui devaient être confirmés par les Aglabites de Kairwan. Abu Abdallah Muhammed II, nommé el Goranie, régna de 856 à 874. Son successeur ne fut pas son fils, comme il l'avait voulu d'abord, mais son frère Ibrahim ben Ahmed Abu Isaac, surnommé le Mauvais. Les commencements de son règne annoncèrent un prince doux, clément et actif; pendant sept ans, il gouverna avec justice, mais après, son caractère, qui avait été contenu par les révoltes, se montra dans toute sa perversité. Il versa le sang avec un plaisir de tigre ; personne ne pouvait plus se croire à l'abri de sa cruauté. Ses amis, ses secrétaires, ses ministres, ses parents, ses enfants et ses femmes subirent la mort dans des supplices recherchés. La beauté et une proche parenté ne faisaient qu'exciter sa soif du sang sans l'adoucir. Plusieurs milliers de nègres, qu'il avait fait exercer aux armes, étaient les instruments de sa tyrannie. Le règne de ce barbare, qui chercha aussi à se distinguer comme poète, trop long pour le malheur de ses sujets, pesa sur eux comme une sombre nuit d'hiver, pendant vingt-huit ans et quelques mois (874—902).

Il est à remarquer, que dans les dernières années de son règne, il ne demeurait plus à Kairwan, ni dans la magnifique résidence de Roqueda, voisine de cette ville, mais à Tunis où il fit faire d'immenses constructions. Sa cruauté étendit ses coups jusqu'en Sicile, dont les Grecs avaient reconquis quelques parties, en liant des intelligences avec les indigènes. Au commencement de son règne, il reprit Syracuse qui était tombée entre leurs mains; et Palerme s'étant révoltée vers la fin, il y envoya son fils, Abul-Abbas Abdallah, pour la ramener à l'obéissance (900). L'expédition réussit et le vainqueur fut associé à l'empire ; Abul Ishaak lui confia le gouvernement de l'Afrique, et passa lui-même en Sicile et en Calabre, où il exerça son naturel sanguinaire contre les chrétiens avec une nouvelle fureur. Enfin, il mourut de dyssenterie avec une grande partie de son armée, devant Cosenza qu'il assiégeait (nov. 902). Son fils, Abul-Abbas Abdallah, régna après lui ; mais son excellent règne ne dura que bien peu de temps. Son propre fils, Abul Nasir Zeyadat Allah, qu'il avait exilé en Sicile, le fit assassiner dans la première année (sept. 903), et les mains souil-

(1) Sur les conquêtes des Aglabites en Sicile, voy. outre les écrits ci-dessus indiqués, Asseman., Script. Hist. Ital., t. III, p. 193 sqq. ; Chronic. Siculum e Codic. Cantabrigiensi, dans Muratori, Script. Rer. Italic., t. I, p. 2, p. 245.

lées du sang de son père, ce monstre monta sur le trône qu'il ne transmit pas à ses descendants.

Pendant que les guerres civiles affaiblissaient la puissance des Édrisides et des Aglabites, vers le commencement du dixième siècle, une nouvelle dynastie, celle des Fatimites, s'élevait dans le nord de l'Afrique. Cette dynastie engloutit d'abord celle des Aglabites; puis, après une longue lutte, elle triompha également de celle des Édrisides, réclama le khalifat comme sa propriété, conquit l'Égypte, surpassa en puissance les khalifes Ommaijades de Cordoue, ainsi que les Abbassides de Bagdad, et leur survécut en durée. Les écrivains arabes ne sont pas d'accord sur le fondateur de la dynastie. Les relations les plus certaines portent qu'*Obeidallah*, qui prétendait descendre d'Ali et de Fatimah, fille de Mohammed, fit des expéditions en Afrique, et se nomma (ou plutôt nomma son fils Mohammed Abul Cassen), *mahadi* ou douzième iman. Déjà avant lui, Abul Abdallah ben Hosein, avait pris ce titre; mais il avait été tué par Obeidallah, qui, le glaive à la main, maintint partout sa dignité de mahadi, quoiqu'elle appartînt nominalement à son fils (1). Suivant une tradition, Mohammed aurait prédit que dans la suite des temps (selon quelques-uns au bout de trois cents ans), le mahadi (2) (le conducteur) viendrait de l'Occident et rétablirait l'empire des musulmans; il porterait le nom même de *Mohammed*, et son père s'appellerait aussi comme le père du prophète (3). Les Perses ont une autre tradition sur le mahadi; ils croient que ce mahadi, en qualité de douzième iman ou douzième successeur de Mohammed, de la famille d'Ali, a les droits les plus légitimes au khalifat. Il est, disent-ils, né à Sermenrai, l'an 255 de l'hégire; il fut caché par sa mère jusqu'à l'âge de neuf ans; ce fut alors seulement qu'il se découvrit à ses disciples et il vécut en secret avec eux jusque dans sa 74ᵉ année. Puis il disparut de nouveau. Mais il vit encore et il restera sur la terre jusqu'à la fin du monde, pour reparaître à côté du Christ et du prophète Élie, et la religion mahométane sera réunie à la religion chrétienne.

Obeidallah avait interprété à son profit la première tradition, et comme il se disait descendant d'Ali, il avait attiré à lui un grand concours de partisans et une nombreuse armée. Il se trouva ainsi en état de battre l'armée de l'Aglabite Abul Nasir Zeyadatallah que son parricide faisait abhorrer, ou d'engager ses troupes à la désertion. Celui-ci fut bientôt réduit à une telle extrémité qu'il quitta la ville forte de Tunis pour s'enfuir à Tripolis. Ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il passa en Égypte, où il invoqua le secours de Moctader, khalife abbasside de Bagdad. La fuite de Zeydatallah (907) rendit Obeidallah maître de tout l'empire des Aglabites, dont la puissance fut ainsi anéantie. Le dernier Aglabite mourut fugitif en Palestine (909). Obeidallah ne se contenta pas du royaume que ses armes avaient fondé en Afrique. Il voulait dominer sur tous les musulmans en qualité de père du Mahadi; il se servait de ce nom, comme d'un levier pour remuer les masses en sa faveur. Il prit donc aussi le titre d'Iman et d'Émir al Mumenin (1). Quoique les Abbassides et leurs partisans les Sunnites l'aient regardé comme

(1) C'est ainsi que les relations contradictoires de Cardonne, Abulfeda, Elmacin, Herbelot, Desguignes, Dombay, Conde, peuvent se concilier.

(2) Sur *Mahadi*, voyez Herbelot, Biblioth. Orient., s. v., et de plus sous les mots Iman, Fatimites, Obeidallah — Sylvestre de Sacy au Kitab Aljuman : Notices et Extraits des Mss. de la Bibl. du Roi, II, p. 148; Conde, II, c. 75 et 76.

(3) Sylvestre de Sacy, l. c. Le fils de cet Obeidallah portait les noms de Mohammed et Abalkassem, qui sont ceux du prophète; et le nom de son père Obeidallah est le diminutif d'Abdallah, nom du père de Mahommed.

(1) Dans l'an 910, d'après Abu Obeid el Becri, dans Conde, II, c. 76. Il doit aussi avoir fait frapper des monnaies d'or et d'argent portant ce titre.

un imposteur égyptien, l'aient nommé Obeidallah al Schiji (l'hérétique), et aient voulu flétrir ses descendants et ses partisans du nom d'Obeidites ou Schijites, le pouvoir de ces Fatimites ou Ismaélites, comme ils s'appelaient eux-mêmes, s'accrut tellement, que leur khalifat fut bientôt plus important que celui des Ommaijades de Cordoue et que celui des Abbassides de Bagdad. Obeidallah prit possession de la Sicile; les tentatives fréquentes, que lui et son fils dirigèrent sur l'Égypte, échouèrent, il est vrai, mais leur expédition contre le royaume des Édrisides à l'ouest eut un plein succès. L'an 918 (de l'hégire 305) Jahia III, prince de Fezz, fut vaincu par un général d'Obeidallah, forcé de payer tribut et de reconnaître Obeidallah pour suzerain (1).

Peu avant cette expédition (915) Obeidallah, suivant la coutume des fondateurs de nouveaux empires, s'était fait une nouvelle capitale qu'il appela de son nom, Almahadia. Pendant son voyage le long des côtes de l'Afrique, il avait découvert une langue de terre qui avait la forme d'une main d'homme; il avait aussitôt formé et mis à exécution le projet d'y construire une ville fortifiée et enrichie de plusieurs édifices somptueux. Chaque porte de la ville était de métal et pesait 100 quintaux. La ville ayant été achevée en très-peu de temps, Obeidallah y transporta sa cour et dit : « Maintenant je puis vivre en sûreté en Afrique » (2). Ce fut principalement avec ses troupes qu'il peupla cette ville.

Tout le nord de l'Afrique lui obéissait : la ville de Nocos et son territoire restaient seuls encore aux Ommaijades d'Espagne. Le wali, Said ben Salhi, fut sommé de se rendre et menacé d'une terrible punition, s'il résistait. Nous connaissons bien la réponse que le belliqueux wali fit faire en vers par un poète, et dans laquelle il tourne en dérision la menace d'Obeidallah et le qualifie d'imposteur, mais on ne dit pas si dès lors les Ommaijades et les Fatimites en vinrent à des hostilités.

La première guerre connue qui éclata entre eux, appartient à une époque postérieure et eut une autre cause. Obeidallah, malgré le tribut payé par Jahia qui cherchait à recouvrer son indépendance, fit une autre expédition contre Fezz, s'empara de cette ville, fit Jahia prisonnier, et nomma Riban gouverneur du pays. Celui-ci se trouva bientôt dans une position très-difficile. El Hasan, fils de Casem et petit-fils d'Édris, se révolta, et le peuple, entraîné par son attachement pour cette ancienne maison, accourut de tous côtés autour de lui. Malheureusement une dissension funeste éclata dans le pays : Musa ben Alafia se révolta contre les Édrisides et chercha à se créer aussi un royaume indépendant. Il prit Fezz et la plupart des villes de l'ancien royaume des Édrisides, et se fit proclamer roi ou émir (925) (1). Plusieurs tribus des Zénètes, mécontentes de lui ou attachées aux Édrisides, envoyèrent des messagers à Abderrahhman III, khalife de Cordoue, pour lui demander du secours contre l'usurpateur.

Dès le commencement du neuvième siècle, des relations amicales s'étaient établies entre les Ommaijades et les Édrisides. En 804, El Hakem, qui avait probablement reçu une ambassade, en envoya aussi une à Édris II, pour le féciliter sur son avénement au trône et lui proposer une alliance offensive et défensive contre leurs ennemis communs. Édris reçut avec distinction l'ambassade des Ommaijades composée de 500 chevaliers andalous, et ne tarda pas à conclure un traité si avantageux pour lui (2). Les exilés d'Espagne se transportaient ordinairement dans le pays des Édrisides; ce qui entretenait toujours les relations entre l'Afrique et l'Espagne. Un quartier de la ville de Fezz était entièrement habité par les Andalous chassés de Cordoue, comme nous l'avons dit plus haut. Les fils aînés d'Abderrahhman Ier, qui

(1) Conde, II, c. 74; Dombay, p. 77.
(2) Conde, II, c. 69 et 76; Leo Africanus, V, 71.

(1) Conde, II, c. 77; Dombay, p. 83 et s.
(2) Conde, II, c. 32.

avaient été exclus du gouvernement, restèrent aussi long-temps à Tanger avec leurs partisans.

Quoiqu'on ne sache pas positivement qu'auparavant les Ommaijades aient envoyé du secours aux Édrisides, il est cependant certain que souvent des troupes africaines ont été envoyées en Espagne. L'année même où les Édrisides étaient réduits à l'extrémité par Mahadi, de nombreuses troupes auxiliaires vinrent de la province de Tanger et assistèrent aux batailles qu'on livrait alors aux chrétiens. Or, Abderrahhman ne possédait en Afrique que la ville de Nocor et son territoire; un wali avec un certain nombre de troupes en avait le commandement. Ces nombreuses troupes d'auxiliaires venaient donc d'autre part.

Depuis long-temps le khalife de Cordoue était inquiet du pouvoir croissant d'Obeidallah en Afrique : il s'alarma surtout, quand il apprit qu'une flotte africaine avait fait des conquêtes en Sicile et dans la basse Italie; après l'entière soumission des Édrisides, le vainqueur de Tanger pouvait aussi vouloir passer en Espagne et soumettre ce pays.

Lors donc que les envoyés des Édrisides vinrent demander du secours contre Obeidallah à Abderrahhman, et lui rappelèrent les anciennes relations des deux dynasties, le khalife de Cordoue assembla un conseil d'état dans lequel on résolut, après une mûre délibération, de protéger la famille édriside contre les usurpateurs, et de lui envoyer des secours. Il donna aussitôt l'ordre à une armée commandée par le wali de Mayorque, Dschafar ben Otman, de passer en Afrique. L'amiral de la flotte stationnée dans la Méditerranée, el Ocaili, effectua le passage et protégea les premières opérations. Le wali espagnol, Said ben Sahli, qui commandait la ville africaine de Nocor, fut chargé de gagner les tribus Zénètes, restées fidèles à la maison d'Édris, ainsi que Musa ben Alafia, qui jusqu'alors n'avait fait la guerre que pour son propre compte, aussi bien contre Obeidallah que contre les Édrisides, et de les engager à combattre l'ennemi commun, les Fatimites.

Les troupes d'Abderrahhman occupèrent Ceuta et Tanger (931, de l'hégire 319), pour avoir un point d'appui solide, et fortifièrent encore ces deux villes. On était convenu avec les Zénètes, qui habitaient les frontières du pays fatimite, qu'ils s'empareraient des places fortes. Musa ben Alafia feignit d'être ami et parut agir de concert avec Abderrahhman.

On vit alors ce qui arrive le plus souvent dans les guerres entreprises pour porter secours à une puissance étrangère. Au lieu de rétablir sur le trône la famille des Édrisides, Abderrahhman chercha à étendre sa propre domination en Afrique et à s'emparer du pays de Fezz. Loin de mettre fin aux dissensions qui s'étaient élevées entre Musa ben Alafia et les princes de la maison d'Édris, il parut au contraire les favoriser. Musa assiégeait ses adversaires dans la forteresse Hidschar Annosor (rocher de l'Aigle), où ils s'étaient enfermés; il aurait éteint toute la famille édriside après la prise de cette place, si ses gens l'avaient souffert. Mais il fut obligé de lever le siége et de retourner à Fezz; cependant il laissa pour bloquer la forteresse le général Abulfeth el Tesuli (1). Musa, de retour à Fezz, après avoir mis ordre aux affaires du royaume et fait périr avec cruauté toutes les personnes suspectes, marcha tout-à-coup contre la ville de Telemsan, gouvernée jusqu'alors par l'Édriside Alhasan. Il s'empara de toute la province. Alhasan s'enfuit dans la ville forte de Melila située sur la mer Méditerranée, où il se défendit avec courage sans compter sur le secours des troupes espagnoles; car il voyait bien que celles-ci en voulaient autant à son pouvoir que les Fatimites et Musa. Il se mit donc du côté des Fatimites (2). En effet, dès que les troupes d'Abderrahhman eurent chassé Musa de la

(1) Une relation différente se trouve dans Dombay, part. I, p. 84; Conde, II, c. 77, place cet événement l'an de l'hégire 317. (929 A. D.)

(2) Conde, II, 77. — Escribiò al Xiyei desconfiando del auxilio de los Andaluces.

ville de Fezz (932 en Schaban 320), le khalife de Cordoue fut proclamé souverain de Fezz et de toute la Mauritanie, et dans toutes les mosquées la chotba ou prière publique fut faite en sa faveur.

A peine Obeidallah eut-il appris ces événements, qu'il envoya ses généraux à la tête de nombreuses armées contre ses perfides auxiliaires. Quoique les dissensions entre Musa et les Édrisides l'eussent jusqu'alors peu occupé, il ne pouvait cependant voir les Ommaijades si près de lui. Son général, Hamid ben Sobeil, marcha d'abord contre Musa qui s'était fait feudataire d'Abderrahhman, et dont le fils, Modin, était resté gouverneur de Fezz. Dans l'espace d'un an, Musa fut battu et enfermé dans la forteresse Ain Ichak, dans le pays de Tesul. Fezz fut reconquise par les Fatimites et rendue à un gouverneur d'Obeidallah. Cette défaite de Musa permit aux Édrisides renfermés dans la forteresse d'Annosor de se relever, ils firent une sortie et défirent le général de Musa, Abulfeth.

Vers le même temps, le wali de Nocor, Ahmed ben Abi Becri, apprit la perte de Fezz, et reçut la nouvelle que le général fatimite avait laissé une garnison dans la ville, et s'était retiré dans son pays. Sans perdre un moment, le wali espagnol sortit avec ses Andalous, marcha à la hâte sur Fezz et prit la ville d'assaut : 7,000 hommes des troupes fatimites périrent dans la lutte. Leur général, Hamed el Hamdani, fut décapité; sa tête et son fils, prisonnier, furent envoyés à Musa ben Alafia, qui les expédia au khalife de Cordoue, comme un témoignage de la victoire.

Celui-ci récompensa le brillant fait d'armes du wali, en le nommant gouverneur de Fezz; mais il céda une partie du gouvernement à Musa qui avait un grand parti parmi les tribus du pays. Quant aux Édrisides, il n'en fut pas question.

Cependant le souverain de Mahadia avait fait de grands préparatifs pour reprendre les pays qu'il avait perdus, mais la mort l'en empêcha (an de l'hég. 322). Son fils, Abul Casem ou Alcayen Bimrilla, qui cacha pendant un an la mort de son père, lui succéda. Il envoya une armée contre Fezz sous le général Maysor el Feti, pour s'emparer de cette ville. Maysor sut se rendre maître, par ruse, de la personne du gouverneur espagnol, Ahmed, et l'envoya chargé de chaînes à Mahadia.

Le général fatimite assiégea Fezz pendant sept mois. Abderrahhman n'envoyait aucun secours, parce qu'il était occupé à faire la guerre aux chrétiens d'Espagne. Les habitants ouvrirent donc les portes, proclamèrent émir Abulcasem et payèrent une contribution de 7,000 dinares. On frappa des monnaies au nom du nouveau prince et la prière publique fut récitée pour lui dans toutes les mosquées.

Pendant que Maysor poursuivait Musa et son parti, les Édrisides se relevaient et reconnaissaient dans les Fatimites plutôt des amis que des ennemis. Ils avaient d'autant plus raison, que ceux-ci avaient refoulé Musa dans le Sahara (grand désert), et l'avaient réduit à une telle extrémité, que sa puissance pouvait être considérée comme anéantie. On dit qu'il fut assassiné par ses ennemis en 940 (de l'hégire 328) (1).

Depuis ce temps, la puissance des Édrisides reprit un accroissement rapide. Jusqu'alors ils avaient été très-chancelants, parce qu'ils ne savaient qui considérer comme leurs plus grands ennemis, des Ommaijades ou des Fatimites. Mais convaincus enfin des vues intéressées d'Abderrahhman, et voyant qu'il ne voulait leur porter secours que pour s'emparer de leur pays, ils se déclarèrent contre le khalife de Cordoue, et

(1) Conde, II, c. 77, à qui l'on doit ces renseignements, tirés de Bornusi, dit de plus, p. 411 : « Algunos dicen que su muerte fue en el año 341, que le sucedió fu hijo Ibrahim, que murió año 350 : despues hubò el mando su hijo Abdala ben Ibrahim hasta que muriò año 360 : y despues le sucedio su hijo Ahmed ben Abdala, y en sus dias acabo el estado de los Alafias do Mequineza año 363. » Cf. Dombay, p. 87.

s'abandonnèrent franchement à la protection des Fatimites (940) (1).

Ce dernier empire ayant été aussi troublé par des dissensions, ils trouvèrent moyen de recouvrer peu à peu leur indépendance. Alcayem Bimrilla, second khalife fatimite, qui avait soumis la Sicile et l'avait conservée à force de cruautés (2), fut assiégé dans sa propre capitale, Mahadia, par un insurgé, nommé Abu Yezid, fondateur d'une nouvelle secte ennemie de la doctrine mahométane. Il mourut dans sa capitale pendant ce long blocus (334 de l'hégire) (945). Sa mort resta cachée long-temps; son fils, Ismaïl al Mansur Billa, qui lui succéda, attendit, pour l'annoncer, qu'il eût vaincu le rebelle, et reconquis son royaume (3).

A cette époque, les musulmans espagnols étaient presque entièrement expulsés d'Afrique, et les Édrisides gouvernaient de nouveau une partie du pays comme vassaux des Fatimites. Cependant des dissensions éclatèrent bientôt parmi eux, ce qui engagea Abu Alaischi Ahmed Alfadil, fils d'Alcaslm Édris, d'après le conseil de quelques tribus zénètes, à rechercher la protection d'Abderrahhman, et à le proclamer khalife dans toutes ses villes. Celui-ci s'en réjouit fort, et saisit avec avidité l'occasion de rétablir sa puissance en Afrique. Il assura à Abu Alaischi qu'il le défendrait contre tous ses ennemis, et renforça en même temps de troupes nombreuses les garnisons de Ceuta et de Tanger. Abderrahhman fut aussi de nouveau proclamé khalife dans la ville de Tahart et dans Fezz; car le Zénète Mohammed ben El Chair Yaferini, qui la gouvernait alors, était, comme ses prédécesseurs, entièrement dévoué aux Ommaijades (4). Pour preuve de son grand attachement, il réunit un grand nombre de cavaliers et les conduisit auprès de son suzerain comme troupes auxiliaires en Espagne, où il prit une part active dans la guerre contre les chrétiens. Pendant son absence, et avec la permission d'Abderrahhman, il confia le commandement de Fezz au Zénète Ahmed ben Abu Becri, son cousin (1).

La raison pour laquelle les choses avaient tourné si promptement en Afrique en faveur d'Abderrahhman, était la faiblesse qui caractérisait alors le gouvernement des Fatimites. Almansur Billa, troisième khalife de cette maison, était mort après un règne de sept ans (an de l'hégire 341. A. D. 952). Il eut pour successeur son fils Moëzz Ledinallah (soutien de la loi divine) Abu Temim Mahad qui, comme ses prédécesseurs, se nomma prince des croyants, mais qui ne fut pas le premier des Fatimites, revêtu de ce titre, comme plusieurs le croient.

Cependant les armes d'Abderrahhman continuaient d'obtenir de grands succès en Afrique. Les habitants dépouillaient peu à peu leur haine contre les Ommaijades; car il se les était conciliés autant par sa libéralité, que par les marques d'estime qu'il accordait aux Édrisides. Il destina la cinquième partie du butin, fait dans la guerre contre les chrétiens, à la reconstruction de la grande mosquée de Fezz, parce que le gouverneur de Fezz lui-même avait pris part à l'expédition. Sur la coupole de la mosquée, on plaça le glaive d'Édris, fondateur du royaume. La même année que cet édifice fut achevé à Fezz (344, de J.-C. 955), Abderrahhman fut proclamé, dans la ville de Telemsan, suzerain et protecteur des Édrisides (2).

On combattit non-seulement en Afrique, mais aussi sur mer. Comme alors les Fatimites, outre la Sicile, possédaient encore la Sardaigne et la Corse, les vaisseaux des Ommaijades qui apportaient des marchandises et des esclaves de l'Égypte et de la Grèce, ou qui transportaient dans ces pays les produits espagnols, se rencontrèrent souvent avec les

(1) Conde, II, c. 82, p. 429.

(2) Conde, II, c. 79. — Abulfedæ Annal. Moslem., t. II, p. 403. Chronicon Siculum Cantabrigense Muratori, t. II, p. 2, 246.

(3) Abulfeda, p. 431.

(4) Conde, II, c. 84, p. 439; Dombay, p. 91.

(1) Conde, p. 441; Dombay, p. 92.

(2) Conde, II, c. 84, p. 443.

vaisseaux ennemis. Abderrahhman, voyant s'accroître le pouvoir des Fatimites sur mer, dirigea toute son attention vers la construction de nouveaux bâtiments; on travailla avec assiduité à en préparer un grand nombre dans tous les ports et dans les chantiers (1).

Un grand vaisseau qui avait été construit à Séville mit à la voile vers 956 pour porter des marchandises en Égypte et en Syrie; en chemin il rencontra un vaisseau africain sur lequel se trouvait un envoyé du fatimite Moezz Ledinillah (2), avec des lettres adressées à son wali de Sicile Alhesan ben Aly. Après un court combat, le vaisseau espagnol fut assez heureux pour s'emparer de son ennemi, et continua ensuite sa route pour Alexandrie où il vendit ses marchandises et les remplaça par des esclaves, surtout de race slavonne, et par des filles grecques habiles dans l'art de chanter; puis il repartit pour l'Espagne.

Pendant ce temps, Moezz avait appris la prise de son vaisseau. Pour en tirer vengeance, il ordonna à tous les vaisseaux de guerre stationnés dans les ports de Sicile de mettre à la voile et de donner la chasse aux bâtiments espagnols. Cette expédition eut un succès complet. Les vaisseaux d'Abderrahhman furent partout pris ou mis en fuite; le bâtiment même dont nous avons parlé, qui était déjà arrivé dans le port d'Almeria, fut capturé avec toute sa cargaison par les vaisseaux de guerre ennemis, et plusieurs autres petits bâtiments furent brûlés (3). Il est probable qu'alors aussi les îles Baléares étaient occupées par les troupes du Fatimite.

Pour mettre des bornes à l'audace de la flotte ennemie qui menaçait de faire une descente en Espagne, Abderrahhman ordonna à son premier ministre, au hhadjeb Ahmed ben Said, de réunir les vaisseaux des différents ports espagnols, et d'attaquer par terre et par mer avec des forces considérables la province d'Afrique ou de Kairwan. Le hhadjeb, dont tous les mouvements étaient protégés par la flotte qui suivait les côtes, se mit en marche avec une armée de vingt-cinq mille Zénètes et Espagnols, pénétra de la Mauritanie dans l'Afrique proprement dite, et défit ses ennemis dans une sanglante bataille. Puis en deux jours de marche, il se porta devant Tunis, importante ville de commerce, où se trouvait un très-grand nombre de riches juifs. Elle fut aussitôt investie par mer et par terre, et vivement attaquée par les Andalous et les Zénètes avides de pillage. Pour éviter une prise d'assaut, la ville qui n'avait aucune espérance d'un prompt secours, offrit une grosse somme d'argent. Le hhadjeb Ahmed finit par accepter cette offre. Mais il demanda et obtint, outre l'argent, une foule d'étoffes et de marchandises précieuses, des bijoux d'or et des pierreries, un certain nombre d'esclaves des deux sexes, des armes, des chevaux, et tous les vaisseaux qui étaient dans le port. Alors, suivi de ses troupes et de la flotte, le hhadjeb revint en Espagne. Abderrahhman fut tellement dédommagé par cette capture, qu'après avoir mis de côté la cinquième partie du butin destinée à remplacer le vaisseau qu'on lui avait pris, il resta encore une somme considérable pour récompenser le hhadjeb et les troupes. En outre une pension annuelle de 100,000 dinares d'or fut accordée au général vainqueur (1).

Abderrahhman régnait alors sur tout l'empire des Édrisides ou la Mauritanie, depuis Tanger jusqu'au désert (Sahara). Il laissait à

(1) Conde, II, c. 82, p. 432: « En el año de 333 se acabaron de construir algunas obras y reparos en las atarazanas de Tortosa y mando el rey construir naves en los puertos del Mediterraneo.

(2) Conde, II, c. 85, est dans l'erreur quand il appelle dès lors Moezz souverain d'Égypte; il ne le fut qu'après la mort d'Abderrahhman.

(3) Conde, II, c. 85; Abulfeda, II, p. 463, ad an. 955.

(1) Conde, II, c. 85. D'après Abulfeda, II, p. 463, on devrait croire que l'expédition ne fut pas heureuse pour Abderrahhman: « Hispanus contra missa classe alia lacessebat Africam, sed ea à Moëzze copiis commisso prelio rejecta domum rediit rebus infectis. »

des walis le soin de gouverner les différentes villes. Celles dont il soupçonnait la fidélité et qui cependant lui étaient d'une grande importance, il les peupla de Zénètes entièrement dévoués à son gouvernement ; par exemple, Tanger où il établit, avec sa tribu, Jali ben Muhammed el Jaferini, dont il avait souvent éprouvé l'attachement (1). Fezz était encore gouvernée par un wali édriside, Alhasan ben Kenuz, que le dernier émir édriside, Abu Alayschi Ahmed ben Alcasim Kenuz ben Edris, son frère, y avait placé. Celui-ci voyant qu'il n'était qu'une ombre de roi, regarda comme plus honorable de périr en combattant les ennemis de la foi musulmane, que d'être plus long-temps un instrument de l'ambition du khalife espagnol. Il lui demanda donc la permission de venir en Espagne pour prendre part à la guerre sacrée. Abderrahhman lui accorda avec plaisir sa demande et donna en même temps l'ordre de le recevoir en Espagne et sur toute sa route avec tous les honneurs possibles. Partout, depuis Algesiras jusqu'à Cordoue, il fut traité en roi, et outre les dépenses ordinaires pour ses besoins et son service, 1000 dinares d'or lui furent affectés par jour. Il fut reçu dans Cordoue même avec de grands honneurs. Le prince royal El Hakem, ses frères et les premiers grands de l'empire, allèrent à sa rencontre et l'accompagnèrent jusqu'au lieu où il descendit, qui était l'alcazar du khalife. Quelques jours après il partit pour la guerre sacrée contre les chrétiens, sur les frontières du nord, et perdit la vie dans une bataille (2).

Moezz ben Ismaël, le Fatimite, voyait avec effroi le pouvoir croissant d'Abderrahhman. Pour se venger du siége de Tunis et des hostilités précédentes des musulmans espagnols, il envoya en Mauritanie (959) son général Dschewar el Rumi (grec de naissance) (3).

(1) Conde, II, c. 87; Dombay, I, p. 93.

(2) Conde, l. c.; Dombay, p. 93.

(3) C'est du moins ce que prétend Cardonne, lib. III; et cela s'accorde avec le surnom El Rumi (le Romain) qui se trouve dans Conde.

Celui-ci avait sous ses ordres 20,000 cavaliers des tribus de Ketama et de Zanhadsch, sans compter les autres troupes (1). Aussitôt que le gouverneur de la Mauritanie, le wali Jaali ben Muhammed el Jaferini, apprit que l'armée fatimite approchait, il rassembla les tribus zénètes qui lui étaient particulièrement attachées, et alla au-devant des ennemis jusque près de Tahart. Là s'engagea une sanglante bataille qui resta long-temps indécise, jusqu'à ce que le wali Jaali ben Muhammed, accablé par le nombre, perdit la vie, percé de coups de lances. Dschewar avait prévu avec raison que la mort du wali ferait gagner la bataille; il avait donc promis une grosse somme d'argent à celui qui le tuerait. Aussitôt que les Zénètes virent tomber leur général, ils prirent la fuite en désordre, et ne se rallièrent que derrière les murs des forteresses.

Dschewar envoya la tête de Jaali à son souverain Moezz qui la fit porter en spectacle dans Kairwan; il poursuivit ensuite sa victoire. Après avoir conquis le pays de Sedschelmessa dont Muhammed ben Feti s'était proclamé souverain, et avoir fait ce prince prisonnier, il se dirigea contre Fezz, assiégea cette ville jour et nuit et la prit d'assaut le treizième jour (en 960; h. 340 le 20 Ramadan). Les troupes andalouses et zénètes qui avaient défendu la ville avec beaucoup de valeur furent toutes massacrées, les maisons pillées, les murs et les portes de la ville rasés, et le gouverneur, le Zénète Ahmed ben Becri, jeté dans les fers. En peu de temps toute la Mauritanie fut soumise aux Fatimites, à l'exception des trois villes de Ceuta, Tanger et Telemsam qui restèrent occupées par les musulmans espagnols (2).

(1) Dans Abulfeda, II, p. 467, on trouve : « Mittebat Moezz Alida ingentes copias ad extrema occidentalis Africæ, duce Abul Hasano Gauhas, mancipio suo, qui adeo creverat favore sui principis et potentia, ut in Veziri gradum evaserit. »

(2) Outre Conde, II, c. 86, Dombay, p. 96. Abulfeda, II, p. 467, s'en écarte, puisqu'il place la prise de Fezz en 959; ce qui est inexact. Leo Africanus (I, c. 13), qui parle

Après une absence de trente mois, Dschewar retourna (961) à Mahadia et emmena avec lui les prisonniers, le wali de Fezz, le souverain de Sedschelmessa et 15 grands musulmans. Ils furent chargés de chaînes et mis dans de grandes cages attachées sur des chameaux. Ils avaient sur la tête de longs chapeaux de feutre avec des cornes. C'est dans cet appareil que les malheureux furent livrés aux insultes et aux huées de la populace dans les rues de Kairwan et de Mahadia ; ils furent ensuite jetés dans les prisons de cette ville où ils moururent par suite de mauvais traitements (1).

Ces événements d'Afrique remplirent Abderrahhman de douleur et du désir d'en tirer vengeance. Dans tous les ports d'Espagne on se hâta de préparer des vaisseaux, et une foule de cavaliers et de fantassins furent envoyés à Ceuta et à Tanger pour reconquérir la Mauritanie, où Dschewar avait placé l'Édriside Alhasan ben Kenuz comme prince tributaire. Aussitôt que celui-ci apprit l'arrivée de l'armée espagnole, il se détacha des Fatimites et se déclara pour les Ommaijades, ce qui contribua beaucoup aux progrès rapides que firent les troupes d'Abderrahhman. Fezz fut reconquis le glaive à la main, et pour expier la mort des Andalous et des Zénètes, toutes les troupes fatimites qui s'y trouvèrent furent massacrées. Abderrahhman fut de nouveau proclamé souverain de toute la Mauritanie, et la prière publique fut récitée en son nom (961) (1). Ces événements arrivèrent peu de temps avant sa mort (961).

aussi de l'expédition de Dschewar, qu'il nomme *Gehoar*, est sans utilité.

(1) Dombay, I, p. 96 ; Conde, II, c. 86.

(1) Conde et Dombay, l. c.

CHAPITRE V.

RAPPORTS D'ABDERRAHHMAN III AVEC LES PRINCES DE SON TEMPS.

Le khalife Abderrahhman Annasir s'était acquis une brillante renommée militaire par ses guerres continuelles avec les chrétiens d'Espagne et les musulmans d'Afrique, bien qu'il n'ait pas toujours été vainqueur. Là ne se bornait point son activité; au milieu même des occupations que lui donnaient ces guerres, il s'efforçait constamment d'élever son empire au-dessus de tous les états voisins, par de sages institutions, de magnifiques édifices, par la protection des arts, des sciences, de l'industrie et du commerce, et il faut avouer qu'il réussit. Il y avait dans l'empire de Cordoue plus de richesse, d'éclat et de civilisation que partout ailleurs. Nous ne dirons rien ici de la magnificence d'Azzahra, résidence d'Abderrahhman, ni des événements intérieurs de l'empire ommaijade; nous ne traiterons dans ce chapitre que des rapports qu'Abderrahhman entretint avec les princes contemporains d'Europe.

Depuis l'établissement des Ommaijades à Cordoue, c'était la politique des empereurs grecs, d'entretenir des rapports d'amitié avec les descendants d'Abderrahhman Ier, de même que d'un autre côté les rois et empereurs franks étaient naturellement amis des Abbassides de Bagdad. Dès le milieu du neuvième siècle et même avant, un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu entre l'empereur grec, Théophile et Abderrahhman II. Des relations commerciales commencèrent entre les deux peuples. Depuis cette époque, les ports grecs et espagnols étaient librement ouverts aux deux nations amies. Ces relations paraissent s'être également maintenues sous les successeurs d'Abderrahhman II, Muhammed, el Mondhir et Abdallah, bien qu'on ne nous parle expressément d'aucune ambassade. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Léon-le-Sage, qui régna à Constantinople de 886 à 912, cherchait principalement à augmenter la prospérité de ses états par le commerce extérieur. Cette circonstance rapportée par les historiens, que la principale salle du palais d'Abderrahhman à Azzahra renfermait une grosse perle, dont l'empereur grec Léon lui avait fait présent, prouve qu'il lui envoyait des ambassadeurs. S'il envoya cette perle durant le règne d'Abderrahhman III, ce dut être peu de temps avant sa mort; car il mourut la même année que ce prince monta sur le trône de Cordoue.

Les écrivains arabes (1) nous ont transmis des renseignements exacts sur les relations de l'empereur grec, Constantin Porphyrogénète, avec Abderrahhman Annasir. Le règne de

(1) V. Cardonne, p. 212 sq.; Conde, II, c. 84. Le récit le plus clair et le plus positif se trouve dans Murphy, p. 98.

tous les deux commença et finit presque en même temps. Une grande amitié paraît avoir existé entre eux ; une foule de circonstances tendent à le prouver; on nous parle souvent des nombreux présents qu'ils échangeaient, particulièrement des matériaux de construction que l'empereur envoyait pour l'érection du palais d'Azzahra, des architectes et des artistes grecs qu'Abderrahhman entretenait en Espagne; et la magnificence avec laquelle Abderrahhman reçut en 949 (1) l'ambassade de Constantin, montre combien il tenait à lui plaire.

Aussitôt que le khalife apprit que l'ambassadeur grec approchait avec sa suite, il envoya au-devant lui un vizir du conseil d'état, pour le recevoir et le conduire à Cordoue en grande pompe. Lorsqu'ils approchèrent de la capitale, Abderrahhman ordonna à sa garde de sortir des murs pour lui faire cortége, et lui assigna pour résidence un magnifique palais dans un des faubourgs de Cordoue. Au bout de quelque temps, le khalife vint d'Azzahra à Cordoue, et reçut l'envoyé grec avec beaucoup de solennité dans une magnifique salle de l'Alcazar, tendue de superbes étoffes de soie et d'or. Devant le palais se tenait la garde à cheval, et plusieurs détachements de fantassins, revêtus de riches costumes. Les vestibules étaient garnis de tapis de Perse, et les murs ornés des tentures du plus grand prix. Le khalife était assis sur son trône ; à sa droite se tenaient ses fils. Plus bas on voyait le hhadjeb ou premier ministre, les vizirs, les alcatibes (conseillers d'état) et leurs fils. L'ambassadeur s'approcha du trône, se prosterna à deux genoux devant le khalife, et remit la lettre de son maître, qui était écrite en caractères d'or et en langue grecque, sur un parchemin bleu de ciel (2). A côté était une liste des présents qu'envoyait l'empereur, liste qui était également écrite en grec sur un fond bleu, mais avec des caractères d'argent. A la lettre était attaché un cachet d'or, qui pesait quatre mitkales : un côté représentait l'image du Messie; l'autre le portrait de Constantin et de son fils Romanus. Le tout était renfermé dans une boîte double, dont l'intérieur était d'argent, l'extérieur d'or, représentant le portrait émaillé de Constantin; la boîte elle-même était dans un carquois d'or.

La suscription de la lettre portait à la première ligne : « Constantinus et Romanus, croyant au Christ, tous deux empereurs, souverains de Rome; » les autres : « Au grand Abderrahhman, d'illustre naissance, en légitime possession de la renommée, — que Dieu accorde longue vie ! » Dans la lettre même, Constantin exprimait le désir de renouveler contre les khalifes de Bagdad les traités de commerce et d'alliance, qui avaient existé entre ses prédécesseurs et ceux d'Abderrahhman.

Le khalife, qui voulait frapper en tous sens l'esprit de l'envoyé grec et de sa suite, et leur faire admirer la grandeur et la magnificence de sa cour, ordonna aux savants qui étaient présents, de louer la puissance de l'islam et du khalife, et de remercier Dieu du maintien de sa sainte religion et de la ruine de ses ennemis. Mais peu s'en fallut, que le khalife ne reçût un affront; car au lieu d'exécuter son ordre, les savants, qui cependant avaient préparé des discours et des pièces de vers pour l'occasion, furent si troublés par l'éclat et la magnificence de l'assemblée, qu'ils baissèrent les yeux vers la terre, et ne purent prononcer que des mots entrecoupés. Enfin Mundhir ben Said, qui ne passait auparavant ni pour un savant, ni pour un orateur ou un poète, les tira de leur pénible embarras. Il improvisa une longue pièce de vers, remplit ainsi le vœu du khalife, obtint toute son approbation, et excita l'étonnement de toute l'assemblée, qui ne pouvait se lasser d'admirer son talent. Abderrahhman n'oublia

(1) Murphy, p. 98 : « In the month Safar of the year 338. » — Août 949 A. D. Un autre auteur a prétendu que cette ambassade arriva en l'an de l'hégire 336, ou deux ans plus tôt.

(2) C'était probablement Constantin lui-même qui l'avait écrite, car c'était un calligraphe distingué.

point de récompenser dignement ce témoignage inattendu d'un brillant génie et d'élever l'improvisateur aux honneurs; il finit par le nommer premier juge de Cordoue, place que Mundhir remplit à la satisfaction générale jusqu'à sa mort.

Après être restée quelques jours à Cordoue, l'ambassade grecque retourna à Constantinople; Abderrahhman envoya à son tour dans cette capitale, le vizir Hescham ben Hadil, pour féliciter l'empereur, conclure une alliance avec lui et lui remettre de riches présents, qui consistaient en chevaux andalous, en armes et en harnais précieux de Tolède et de Cordoue. Hescham revint en Espagne au bout de deux ans, accompagné d'envoyés grecs.

Bien qu'à cette époque, les ambassades que les souverains avaient coutume de s'envoyer, fussent assez rares, si on les compare à ce qui se pratique de nos jours, on doit cependant croire, qu'un prince aussi puissant qu'Abderrahhman, dont on vantait en tous pays la cour, les palais et le courage militaire, devait exciter l'attention, ainsi que l'intérêt des souverains étrangers. Nous avons même des documents qui prouvent, qu'outre l'empereur grec, presque tous les princes contemporains [recherchèrent son amitié et lui envoyèrent des ambassades. Nous avons déjà raconté, dans le chapitre III, les relations qu'il eut avec les princes espagnols, dont quelques-uns vécurent à sa cour comme réfugiés; mais les rois de France, de Bourgogne et de Hongrie lui envoyèrent aussi des ambassades, qui furent reçues avec beaucoup de solennité, et il leur en envoya à son tour (1). Les récits des Arabes à ce sujet sont extrêmement courts, et les noms des princes qu'ils citent, tellement altérés, qu'on a peine à les reconnaître. Il est très-vraisemblable, que Hugues-le-Sage, duc d'Orléans et d'Aquitaine, ainsi que Charles-le-Simple, et après son emprisonnement, la reine, sa femme, qui s'était sauvée en Angleterre avec leur fils, envoyèrent à Cordoue des ambassades, qui se rendirent d'abord à Barcelone, près du comte frank de cette ville, et continuèrent ensuite leur route avec un envoyé spécial du comte (1). Que Hugo, roi de la Haute-Italie, ait été en rapport avec l'Espagne, c'est ce que nous apprend un écrivain chrétien de cette époque (2), qui rapporte également, que les Hongrois entretenaient des relations avec Abderrahhman, qui en admettait un grand nombre dans sa garde. La plus importante de ces ambassades des souverains d'Occident, est celle qu'Otto-le-Grand envoya à Cordoue. Les auteurs arabes n'en disent que peu de chose (3); mais les chro-

(1) Murphy, p. 101, donne seul des renseignements à cet égard : « Other ambassies arrived at Annasir's court; namely, one from the king of the Slavonians, called ducu; one from the king of France behing the Pyrenees, named Ukad; and one from the sovereign of the France on the east side of the country, called Calda. These envoys were likewise receive by Annasir with great pomp and state : and he sent back, with the ambassador of the Slavonians to their Sovereign Hugo Rabia, the bishop, who returned after an absence of two years. »

(1) Murphy, l. c. : « With the ambassador of Calda, queen of the east part of France, where arrival has already been noticed, came also an envoy from the sovereign of Barcelona and Taragona, to solicit peace; which was granted. »

(2) Luitprand, *Historia* rerum ipsius temporis gestarum, L. v, c. 8; Muratori, t. II; Mailath, *Geschichte der Magyaren*, Wienne, 1828, part. I, p. 13, dit, d'après Luitprand: « Ainsi, il est certain que Hugo, pour se débarrasser de ces hôtes dangereux (les Hongrois), leur donna un chef qui devait les conduire en Espagne par les Alpes et les Pyrénées. Ils les traversèrent réellement. Les fils des déserts de l'Afrique et les enfants de l'Asie septentrionale furent alors sur le point de se rencontrer à Cordoue (assertion tout-à-fait fausse). La chaleur accablante, le manque d'eau, et la mort subite de leur chef, obligèrent les Magyares à opérer leur retraite avant d'avoir rencontré l'armée ennemie. »

(3) Murphy, p. 102 : « An envoy came from the sovereign of Rome to court Annasir's friendship; and this was conceded to him. »

niqueurs chrétiens nous en ont conservé un récit détaillé.

Le bruit des grandes batailles et des victoires d'Otto était parvenu jusqu'aux oreilles d'Abderrahhman. Quoiqu'il fût en relations amicales avec les Hongrois, ennemis d'Otto, il envoya une ambassade au roi allemand, soit pour s'offrir comme intermédiaire, soit pour se faire connaître comme un des plus puissants souverains de l'Europe. Que cette ambassade n'ait eu pour but que de proposer une alliance entre les deux princes, comme l'ont pensé quelques écrivains modernes,c'est une erreur; l'orgueil du khalife ne lui aurait pas permis de faire ainsi le premier pas, et si l'intention qu'on lui suppose était réelle, il n'aurait pas confié aux ambassadeurs une lettre qui contenait des expressions injurieuses contre le Christ et la religion chrétienne. L'évêque, qui fut attaché à cette ambassade comme interprète, mourut en chemin et ce fut un accident bien fâcheux. La lettre du khalife jeta Otto dans une grande colère, à ce qu'il paraît: il retint les envoyés pendant trois ans en Allemagne, et ce ne fut qu'après la célèbre bataille qu'il livra aux Hongrois sur la Lech (955), qu'il résolut d'envoyer une ambassade à Cordoue pour répondre à celle qu'il avait reçue. Il avait moins pour but de rechercher une alliance politique qui ne pouvait lui être d'aucune utilité, que de réfuter les outrages d'Abderrahhman contre le Christ et de le convertir. Il lui fallait pour cette mission un homme ferme et décidé, qui ne craignît pas de devenir martyr de sa foi. Lorsqu'il congédia les ambassadeurs mahométans, il envoya avec eux le pieux, prudent et savant Jean, abbé du cloître de Gœrz en Lorraine, qui faute d'hommes d'état qui voulussent entreprendre cette mission périlleuse, s'était présenté lui-même. Jean partit pour l'Espagne en 956, emportant une lettre royale, que Bruno, savant frère d'Otto, et archevêque de Cologne, avait écrite en grec, avec des présents, et une suite convenable, dans laquelle on distinguait Ermenhard, qui avait déjà voyagé en Espagne, le moine Garaman, qui avait une fort belle écriture et un prêtre muzarabe. Ils prirent leur chemin par Dijon, Lyon, descendirent le Rhône et se rendirent par mer à Barcelone; ils y séjournèrent quelque temps, pour y attendre le retour du messager qu'ils avaient envoyé au khalife à Tortose, afin de l'informer de leur arrivée, et obtenir la permission d'entrer sur le territoire musulman. Il paraît que quelques-uns de ses compagnons l'abandonnèrent à Barcelone; du moins le prêtre muzarabe se rendit à Cordoue par un chemin plus court en passant par Saragosse, et il est probable qu'il informa Abderrahhman du contenu de la lettre d'Otto. Pendant ce temps Jean avait continué sa route et était arrivé à Cordoue; on lui assigna une demeure dans un des faubourgs. Comme il ne voulut communiquer le contenu de la lettre royale à aucune des personnes que lui envoya Abderrahhman, et que le khalife savait, soit par les déclarations du prêtre muzarabe, soit par le rapport de ses ambassadeurs, qu'Otto avait répondu aux outrages contre le Christ par des outrages contre Mahomet, il se trouvait dans un grand embarras, la loi prescrivant expressément la peine de mort contre les chrétiens qui insulteraient à Mahomet. Il se voyait pour ainsi dire obligé ou de renvoyer sans l'entendre l'ambassadeur qu'il avait consenti à recevoir, ou de le faire exécuter contre le droit des gens. Lorsque Jean demanda pourquoi on tardait si long-temps à le recevoir, il obtint cette réponse évasive: que les envoyés du khalife ayant été retenus pendant trois ans en Allemagne, il devait attendre trois nouvelles années, avant d'avoir audience. Toute l'année 957 s'écoula en négociations, pour lesquelles les ecclésiastiques muzarabes et les juifs servirent d'intermédiaires. On fit dire à Jean qu'on lui accorderait une audience, s'il voulait promettre de ne point délivrer la lettre de son maître; mais l'abbé fit un refus positif, s'attacha strictement à remplir les ordres d'Otto, et ne se laissa point ébranler par les paroles adroites d'un évêque muzarabe qui lui insinua, que par amour de la paix on de-

vait consentir à renoncer à plusieurs usages chrétiens, quand on se trouvait parmi les mahométans. La menace même d'Abderrahhman d'ordonner une persécution cruelle contre les chrétiens d'Espagne, s'il s'opiniâtrait plus long-temps, ne put le faire fléchir, peut-être parce qu'il voyait bien, que cette menace n'était pas sérieuse.

Enfin on trouva un moyen de sortir d'embarras : il fut convenu que Jean enverrait quelqu'un vers son maître et demanderait d'autres instructions et une autre lettre. Mais une nouvelle difficulté se présenta; personne ne voulait entreprendre le voyage, de peur qu'Otto n'usât de représailles et ne retînt l'envoyé. Enfin un prêtre muzarabe, Recemund, employé de la chancellerie du khalife, et qui connaissait parfaitement les langues latine et arabe, gagné par l'offre que lui fit Abderrahhman de l'évêché de Grenade, consentit à se charger de cette mission. Il arriva à Goerz vers la fin de septembre 958 et au commencement de l'année suivante Adalbero, évêque de Metz, le présenta à Otto, qui fit rédiger une autre lettre et envoya en Espagne avec Recemund, Dudo comme nouvel ambassadeur. Jean de Goerz reçut l'ordre de ne pas remettre la première lettre, mais celle que lui apportait Dudo.

Aussitôt que Recemund fut arrivé à Cordoue (juin 959) et qu'il eut informé le khalife du résultat de sa mission, celui-ci n'hésita plus à donner audience aux envoyés allemands, en commençant par Jean de Goerz; mais lorsqu'on fit entendre à celui-ci qu'il devait se revêtir d'un riche costume pour paraître devant un aussi puissant souverain, il opposa de nouvelles difficultés, et répondit qu'il ne consentirait à se présenter devant le khalife que dans le costume ordinaire de son ordre. Le khalife, pensant que le moine redoutait la dépense, lui envoya une grosse somme d'argent pour acheter des étoffes précieuses; mais Jean distribua l'argent parmi les pauvres, et informa le khalife du vœu qu'il avait fait de ne jamais quitter l'habit de son ordre. Enfin il obtint la permission de se présenter dans son costume ordinaire. Le jour de l'audience différents corps de troupes garnissaient les rues depuis l'hôtel de Jean jusqu'à la ville, et depuis là jusqu'au palais du khalife, comme si l'on était sur le point de livrer une bataille. La cavalerie légère avait des mules, l'autre des chevaux. La cour de l'Alcazar et le vestibule étaient couverts de tapis précieux et tous les murs des plus belles tentures; mais c'était surtout l'intérieur, la salle d'audience qui offrait un spectacle éblouissant. Il y avait une profusion d'étoffes précieuses, de diamants et de richesses de tous genres, qui surpassait toute croyance. Le khalife, suivant la coutume générale de sa nation, était assis sur un lit de repos, les jambes croisées, dans une pièce séparée, dont l'envoyé seul pouvait approcher; il présenta à celui-ci la partie intérieure de sa main à baiser, faveur qu'il n'accordait aux personnages distingués que dans les grandes occasions; puis d'un signe de main, il invita l'ambassadeur à s'asseoir sur un siége préparé pour lui; engagea avec lui un entretien, dans lequel il fit preuve d'un esprit poli et cultivé, et d'une sagacité remarquable. Après que Jean eut remis les présents qu'il avait apportés et demandé une permission de départ, permission que le khalife ne promit d'accorder que quand ils se seraient vus plus souvent, et qu'ils auraient appris à se mieux connaître, le second ambassadeur d'Otto obtint audience à son tour. Quelque temps après Jean fut de nouveau invité à se rendre près du khalife, et dans un entretien presque familier celui-ci s'informa de la puissance, du genre de gouvernement et des connaissances du roi d'Allemagne(1), de la force et du nombre de ses troupes, des richesses, de la manière de faire la guerre, de la civilisation, du commerce et des institutions des Allemands, et quoique Jean déclarât qu'il ne connaissait pas de roi qui égalât son maître en richesse et en puissance, Abderrahhman ne s'en offensa point; il loua au contraire Jean comme un homme courageux, qui éle-

(1) A cette époque, Otto n'était pas encore empereur romain; il ne le fut qu'en 962.

vait son maître au-dessus de tous les autres; mais il ne put s'empêcher de faire remarquer combien son peuple était plus heureux et son gouvernement mieux ordonné. Il blâma particulièrement la constitution germanique, qui accordait trop de droits et de pouvoir aux grands du royaume, et en laissait trop peu au roi lui-même, d'où il résultait que celui-ci avait à lutter contre des révoltes continuelles, qui introduisaient ordinairement des ennemis extérieurs dans le pays (1).

(1) Le récit de l'ambassade de Jean de Goerz se trouve dans Labbe (*Nova Bibliotheca*, mss. libror., p. 770—776); mais il est fort confus et incomplet. On le trouve aussi dans *Actis Sanctorum*, ap. Calmet (Histoire de Lorraine), et dans l'Histoire de Metz, t. II.

CHAPITRE VI.

SITUATION INTÉRIEURE DE L'EMPIRE OMMAIJADE SOUS ABDERRAHHMAN III (1).

Ce fut encore moins l'éclat de ses guerres et de ses victoires qui rendit célèbre le règne d'Abderrahhman, que la magnificence de sa cour, la prospérité du pays et l'état florissant de l'industrie, du commerce, des arts et des sciences. On peut soutenir avec raison, qu'en réconciliant les différents partis qui divisaient les musulmans d'Espagne, Abderrahhman Annasir a plus fait pour relever l'empire chancelant des Ommaijades, que s'il avait remporté de nombreuses victoires sur les chrétiens. Depuis que la domination indépendante d'Hafsun à Saragosse et à Tolède était anéantie, l'unité était revenue parmi les musulmans et leur puissance s'était élevée à proportion que celle des chrétiens baissait. La courte rébellion d'Aben Ommaijah eut peu d'influence, et comme il fut promptement ramené à l'obéissance, et qu'il fut ensuite fait prisonnier par les ennemis, elle laissa à peine quelques traces dans le pays.

Après de nombreuses guerres civiles, le pays, qui ne perdit dans les sanglantes batailles contre les chrétiens que la partie turbulente et superflue de sa population, s'éleva bientôt à un état florissant. Abderrahhman, ami du grand et du beau, donna l'exemple en faisant construire de superbes édifices, pour attester aux yeux de la postérité de quelle prospérité la Péninsule avait joui sous son règne. De tous ces édifices aucun n'est plus célèbre que le palais qu'il éleva dans le voisinage de Cordoue, probablement pour rivaliser avec les Aglabites, qui s'étaient bâti une résidence semblable dans les environs de Kairwan (1). De cette

(1) Murphy, p. 167 sq., est l'historien qui donne les renseignements les plus précis sur l'état intérieur de l'empire ommaijade sous Abderrahhman. Conde, II, c. 79, est moins détaillé, et ne rapporte que quelques faits épars dans les autres chapitres. Cf. Cardonne, p. 217, à la fin du deuxième livre; Casiri, vol. II, dans plusieurs endroits, donne aussi de bonnes indications.

(1) Murphy, p. 167, lui donne pour motif un autre fait qui a bien l'air d'une fable : « One of the khalif's concubines happening to die, possessed of considerable property, he commanded that it should be expended in the redemption of captives; but, on inquiry, not one moslem captive could be found in the dominions of the Franks; at which circumstance Annasir rejoiced and returned thanks to God. Hiss mistress, Azzahra, whom he loved excessively, then said to him : « Build a city that may take my name and be mine. »

manière le khalife avait non-seulement une retraite plus sûre contre la révolte qu'il ne l'aurait trouvée dans la capitale, mais il pouvait encore se livrer avec plus de liberté à ses goûts et à ses penchants, particulièrement à sa manie de bâtir (1).

Il nomma ce palais ou cette ville entourée de magnifiques jardins, qui s'étendirent jusqu'aux faubourgs de Cordoue, Azzahra (c'est-à-dire la fleur ou la beauté), du nom de son esclave favorite. On employa à cette construction les architectes les plus célèbres de Constantinople, de Bagdad, de Fosthat et de Kairwan, et les artistes les plus habiles de l'époque furent chargés des travaux et des ornements de détail.

Si un historien raconte, d'après des auteurs arabes non suspects, les détails de la construction d'Azzahra et décrit toutes les magnificences qu'il renfermait, il court risque de passer pour un esprit léger, et de faire soupçonner, qu'il tire ses matériaux d'un livre des mille et une nuits. Au milieu des édifices qui formaient la résidence d'Azzahra, s'élevait le principal palais, habité par le khalife. Les auteurs arabes rapportent, que chaque jour dix mille hommes étaient employés à sa construction, et que quinze cents mulets et quatre cents chameaux étaient constamment occupés à charrier les matériaux (2). On plaçait par jour, outre une quantité innombrable de pierres brutes, six mille pierres de taille. Le plafond était soutenu par quatre mille trois cent douze colonnes de marbre de diverses couleurs, qu'on avait fait venir d'Afrique, de Grèce, de France et d'Italie. Non-seulement l'intérieur brillait par tout ce que la richesse et l'art peuvent produire de plus merveilleux, mais on avait encore embelli l'extérieur avec le même soin et la même richesse. Le plafond même était fait en marqueterie comme le parquet; il était peint en or et couleur bleu de ciel; les solives et les grosses poutres étaient de bois de cèdre, et ornées des sculptures les plus délicates. La partie la plus admirable s'appelait le salon du khalife, il était entièrement construit en marbre. Le plafond et les murs étaient richement incrustés d'or, de perles, de bas-reliefs et d'arabesques. Au milieu jaillissait une fontaine rafraîchissante, dont le bassin était de jaspe. Elle était entourée d'un groupe de douze animaux d'or massif, et le fond était parsemé de pierres précieuses, pour imiter le fond des sources naturelles. Les animaux étaient disposés de telle sorte, qu'un lion avait un antilope d'un côté et un crocodile de l'autre, et en face un dragon et un aigle. Ces derniers étaient entourés d'un pigeon, d'un faucon, d'un paon, d'un coq, d'une poule, d'un milan et d'une oie. L'eau jaillissait de la gueule de tous ces animaux. Au centre du bassin nageait un cygne d'or d'un travail admirable, chef-d'œuvre des artistes les plus célèbres de Constantinople. Au plafond pendait perpendiculairement sur la fontaine une perle du plus grand prix, présent de l'empereur grec Léon. Les autres salles étaient aussi richement ornées de tentures, de tapis et de rideaux de soie et d'or. Les fleurs, les paysages, les animaux y étaient représentés d'une manière si naturelle et si parfaite, qu'au dire de ceux qui les avaient vus, on les aurait crus vivants et réels.

Outre l'Alcazar ou palais principal, il y avait encore une foule d'autres bâtiments, construits dans le même goût et avec la même magnificence, et l'on pouvait bien donner à leur réunion totale le nom de ville. On y avait également élevé une mosquée ou Aloschama, qui n'égalait pas en étendue la célèbre mosquée de Cordoue, mais qui pouvait rivaliser avec elle de richesse et de beauté. Les écrivains arabes assurent qu'elle fut complètement achevée en quarante-huit jours par mille travailleurs. Parmi les autres édifices, on distinguait la monnaie (zeca),

(1) Murphy, l. c.: « Such was Annasir's passion for building, that he erected monuments of his greatness in all parts of Spain: and through his unremitted attention to the edifice of Azzahra, he absented himself three successive Frydays from the service of the great mosque. »

(2) Murphy, p. 168.

et les casernes de la garde à pied et à cheval.

Les jardins, qui entouraient la résidence d'Azzahra, n'étaient ni moins grandioses, ni moins beaux. Là l'imagination orientale s'était déployée dans toute sa richesse, et avait prodigué tout ce qui pouvait flatter l'esprit le plus capricieux. On aurait dit que la nature et l'art avaient rivalisé pour les embellir; des bosquets de myrtes, de lauriers et d'oliviers se succédaient les uns aux autres, et aboutissaient à des lacs, qui en réfléchissaient les mille beautés. Des jardins particuliers, séparés des autres, renfermaient des animaux des espèces les plus rares. Des milliers d'oiseaux au plumage varié et à la voix mélodieuse, animaient ce charmant séjour; les fleurs les plus belles et les plus odoriférantes flattaient agréablement la vue et répandaient dans les airs les plus doux parfums. On trouvait aussi dans ce merveilleux jardin une foule de bains de marbre de la plus grande beauté.

Au centre, sur une hauteur d'où l'œil jouissait de la plus ravissante perspective, s'élevait le pavillon du khalife; c'est là qu'Abderrahhman avait coutume d'aller se reposer, quand il revenait de la chasse. Cette gracieuse construction, qui avait quelque chose de fantastique, était soutenue par des colonnes de marbre blanc à chapiteaux d'or. Le plafond et les murs à l'intérieur étaient incrustés d'or et d'innombrables pierres précieuses. Au milieu se trouvait une gigantesque conque de porphyre, qui était remplie de vif-argent, et disposée de telle manière qu'il coulait toujours (1). De tous côtés s'ouvraient des portes d'ébène et d'ivoire. Quand les rayons du soleil pénétraient dans l'intérieur, leur éclat réfléchi par les murs était si vif, qu'on ne pouvait y arrêter les yeux. Quand Abderrahhman voulait surprendre ou effrayer un hôte qui ne connaissait pas encore les merveilles d'Azzahra, il n'avait qu'à faire signe à un de ses serviteurs de mettre en mouvement le vif-argent renfermé dans la conque. L'éclat du soleil, renvoyé par le vif-argent, frappait comme la lueur de l'éclair, et tant que durait le mouvement du vif-argent, tout le pavillon semblait osciller comme un vaisseau battu par les flots d'une mer orageuse.

On dit que les dépenses annuelles pour la construction d'Azzahra se montaient à trois cent mille dinares ou ducats, indépendamment de la grande quantité de marbre et d'autres matériaux précieux que les souverains étrangers envoyaient comme présents au khalife. On employa quarante ans (1) à le bâtir; le palais principal fut achevé en 936. On le regardait à juste titre comme la merveille de l'époque.

Sur la principale porte, qui formait l'entrée du palais, était placée la statue d'Azzahra, cette favorite du khalife qui donna son nom à toute la ville. Quelque admiration que les musulmans éprouvassent pour la beauté de ses formes, ils furent révoltés de l'impiété du khalife, qui avait l'audace de faire représenter la forme humaine contre le commandement exprès de Mohammed (2).

Lorsqu'Azzahra elle-même vint au palais pour l'habiter, et qu'elle remarqua le contraste que formait avec le brillant aspect de ce séjour la sombre couleur de la montagne voisine, elle dit au khalife : « Seigneur, ne vois-tu pas cette beauté dans les bras de ce nègre? » Sur cette seule observation, Abderrahhman donna à l'instant l'ordre d'aplanir la montagne; mais ayant reconnu l'impossibilité de l'entreprise, il fit abattre la sombre forêt qui la couvrait, et planter à la

(1) Cardonne, p. 220, la représente comme une source jaillissante.

(1) Murphy, p. 171, dit vingt-cinq ans seulement; mais il se trompe en ne commençant à compter que depuis l'année 936.

(2) Les khalifes violaient également cette défense du koran en faisant graver leur effigie sur les monnaies. On trouve des monnaies arabes, où l'on voit d'un côté la tête du khalife, et de l'autre son nom avec quelques versets du Koran. Cardonne, p. 217, et les notes ajoutées par Murr.

place des figuiers et des amandiers, de manière que du palais l'œil pût se reposer agréablement sur un charmant tableau de fleurs et de verdure.

Un autre ouvrage non moins admirable était un grand aquéduc construit sur une longue suite d'arcades, qui, partant des montagnes, fournissait d'eau non-seulement Cordoue, mais encore les jardins d'Azzahra. Cordoue renfermait encore un édifice particulier, nommé Ammaura (réservoir). C'était un immense bassin à côté duquel était placé un lion de marbre orné d'or et d'une grandeur colossale, dont les yeux brillaient du feu de deux escarboucles; derrière le lion s'élevait une grosse tour, qui vomissait l'eau par-dessus sa tête dans le réservoir (1).

Pendant les tournées qu'Abderrahhman faisait dans le pays au printemps et en automne, il était toujours accompagné d'une partie de sa garde. A sa suite marchait également une foule d'esclaves, de serviteurs, ainsi que les vizirs et les alcatibes (conseillers-d'état) : il voyait encore avec plaisir autour de lui les savants et les hommes d'esprit. Aimant passionnément la chasse, comme ses prédécesseurs, il n'était jamais sans chiens et sans faucons.

La garde du khalife était très-nombreuse : elle comptait douze mille hommes; il y avait quatre à six mille fantassins, d'origine servile, la plupart Hongrois (2); ils faisaient le service dans l'intérieur du palais. Les autres étaient des cavaliers, partie andalous, partie africains (de la tribu des Zénètes); les chefs étaient ou les plus proches parents du khalife, ou des princes zénètes distingués. Ces troupes étaient divisées en régiments, selon la tribu à laquelle elles appartenaient, et chaque régiment montait la garde à son tour. Quand le khalife se mettait en campagne, toutes devaient prendre les armes.

(1) Murphy, p. 175.

(2) Conde, l. c.; Murphy, p. 173 : « It is said that the Sclavonians amounted to six thousand and eigthy-seven. »

La solde de troupes aussi nombreuses, des guerres continuelles en Afrique et en Espagne, les frais d'une cour brillante, les dépenses d'un harem composé de six mille personnes, femmes, concubines et eunuques (1), la construction d'Azzahra et d'une foule d'autres édifices non moins somptueux, la création de plusieurs aquéducs, l'entretien de plusieurs flotilles dans les différents ports d'Espagne, exigeaient des revenus énormes, qui, à ce qu'il paraît, arrivaient au khalife sans accabler les sujets. Ils montaient chaque année à la somme prodigieuse de 12,045,000 dinares ou ducats, sans compter les ressources qui provenaient de l'Azzaque. Les impôts fournissaient 5 millions et demi, les douanes 765,000 dinares (2), et le tribut d'un cinquième, imposé aux chrétiens muzarabes et aux juifs, fournissait le reste. Un tiers de ces immenses revenus était consacré aux dépenses de l'armée, un autre aux constructions (3), et la partie restante entrait dans le trésor.

Pour comprendre comment il était possible, que le pays suffît chaque année à des charges aussi considérables, il faut d'abord savoir dans quel état de prospérité se trouvait alors la Péninsule; on concevra alors que ces rapports ne sont pas exagérés.

A cette époque les provinces mahométanes de l'Espagne étaient les plus peuplées non-seulement de toute l'Europe, mais encore peut-être de toute la terre. Le pays au sud du Duéro, qui comprend maintenant une partie du Portugal, l'Estramadure, la Nouvelle-Castille, l'Aragon, Valence, Murcie,

(1) Murphy, p. 172, porte encore, outre cela, le nombre des serviteurs mâles (dans lesquels la garde était peut-être comprise) à 13,750. Luitprand, L. IV, c. 3, dit à propos du commerce des eunuques : « Casarmatium Græci vocant amputatis virilibus et virga puerorum, quos Verdunenses mercatores ob immensum lucrum facere solent et in Hispaniam ducere. »

(2) Murphy, p. 104, fait par erreur provenir cette somme *from spoils in war*, des dépouilles de la guerre.

(3) Murphy, p. 168.

l'Andalousie et Grenade, avec une population d'au plus neuf millions d'âmes, en comptait alors de vingt-cinq à trente millions. D'après les écrivains arabes, les musulmans possédaient en Espagne, outre les six capitales Cordoue, Tolède, Saragosse, Valence, Murcie et Séville, quatre-vingts villes du premier rang et trois cents du second et du troisième, et de plus une multitude innombrable de villages et de hameaux (1). L'assertion, que le district seul du Guadalquivir en renfermait douze mille, semble une exagération; le dixième de ce nombre aurait déjà quelque chose d'étonnant. La ville la plus peuplée de l'Europe était alors la capitale du khalife ommaijade, bâtie sur la rive droite du Guadalquivir, dans une plaine fertile que la Sierra-Morena protège contre les vents du nord (2). Elle avait une population et une étendue égales à celles des plus grandes villes d'aujourd'hui. L'Arabe Abul Walid Ismaïl Aschakandi rapporte, que la ville avec les faubourgs s'étendait dans un espace de cinq lieues le long du Guadalquivir. Selon d'autres documents, son étendue en longueur était de cinq milles allemands, et sa largeur d'un mille et demi, estimation qu'on devra admettre, s'il est vrai, qu'outre quatre grandes places et jardins, elle renfermait deux cent mille douze maisons (parmi lesquelles on comptait soixante mille grands édifices, six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques et neuf cents maisons de bains), et quatre-vingt-cinq mille boutiques et caravanserais. La ville même avait une ceinture de remparts épais, qui comprenait une circonférence de six lieues : en dehors étaient vingt-un faubourgs, qui étaient pavés comme la ville, et éclairés la nuit par des réverbères. On portait la population entière de la capitale de l'empire ommaijade à plus d'un million d'habitants; aujourd'hui Cordoue compte environ vingt-six mille âmes.

La prospérité des musulmans espagnols découlait de sources nombreuses et diverses : l'agriculture était alors portée en Espagne à un point de perfection qu'elle n'avait atteint dans aucun autre état de l'Europe, malgré l'espèce de dîme qui pesait sur le produit de toutes les terres, et qui était particulièrement accablante pour les muzarabes, puisqu'en vertu des traités, ils étaient en outre obligés de payer un cinquième des fruits de leurs propriétés. De riches mines d'or et d'argent, surtout celles de Jaen, de Bulche, d'Aroche, dans les montagnes du Tage et les Algarves, étaient activement exploitées, et l'on y employait les nombreux prisonniers de guerre. Le produit de ces mines devait être considérable, puisqu'on sait, que de toutes les contrées de l'Europe l'Espagne est la plus riche en métaux précieux.

Une autre source de richesses était le commerce actif que les musulmans espagnols faisaient alors avec presque toutes les parties du monde. D'après les écrivains arabes, l'Espagne exportait principalement alors de la soie brute et des étoffes de soie et de laine, de l'huile, du sucre, du fer, outre beaucoup de minéraux et d'épices. On pêchait du corail sur les côtes d'Andalousie et des perles dans la contrée de Tortose. Il y avait plusieurs mines de rubis, dont les plus célèbres étaient celles de Malaga et de Beja.

(1) Conde, II, c. 94. — Cardonne, l. I. Murphy, p. 101, dit, d'après d'autres documents : « Without Cordova there were three thousand towns and villages appertaining to it. » Il importe peu que les auteurs diffèrent sur le nombre précis; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Espagne était alors beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui.

(2) L'ouvrage le plus important sur la géographie d'Espagne à l'époque de la domination des Arabes, est celui de scherif Idris, plus connu sous le nom de Geographus Nubiensis, que Conde a publié avec des notes et une traduction en regard (Madrid, 1799). Hartmann a publié sur ce sujet quelques dissertations en 1804 et 1805. Murphy, qui ne put obtenir le travail de Conde, tombe dans une grande erreur, quand il croit que ce n'était qu'une traduction latine. Cf. p. 161.

On trouvait des améthystes près de Carthagène. Les armes espagnoles étaient aussi un excellent article d'exportation, parce qu'elles étaient en grande renommée, particulièrement celles qui sortaient des ateliers d'Andalousie (1).

On expédiait principalement ces articles pour le nord de l'Afrique, pour l'Égypte, la Syrie et la Grèce; et l'on rapportait en échange les productions de ces pays, ou, ce qui arrivait souvent, on en achetait des articles de luxe, principalement à Alexandrie, où se trouvait un dépôt des marchandises des Indes, et dans les ports de la Grèce. C'était là qu'étaient aussi les marchés d'esclaves: les cantatrices et les danseuses grecques, les eunuques slaves, qui remplissaient constamment le palais du khalife, formaient le principal article d'achat des marchands espagnols. Le commerce en tous genres entre l'Espagne et la Grèce paraît avoir été considérable, puisque non-seulement les ports des deux pays étaient toujours ouverts aux vaisseaux des deux nations, mais qu'on faisait encore venir en Andalousie une foule d'architectes et d'artistes grecs, pour mettre à exécution les plans de construction d'Abderrahhman.

Quant aux droits d'importation et d'exportation, il fallait payer une accise, charage, ou almorarifazzo, qui était de 12 et 1/2 pour 100, c'est-à-dire un huitième de la valeur des objets: les employés de la douane s'appelaient almorarifazka. L'alcavala (2) était un droit de 10 pour 100 sur la vente des biens. Les produits de l'azzaque étaient destinés aux frais de la guerre, à l'érection des grands édifices, des aquéducs et des ponts, à des secours pour les pauvres, à la solde des savants et des ministres, et à l'entretien de la cour du khalife. Elle consistait dans le dixième de tous les fruits de la terre, des troupeaux et des profits du commerce, de l'industrie et des mines. On était tenu de donner le cinquième des trésors que l'on trouvait. On ne payait cependant point d'azzaque pour l'or, l'argent et les pierres précieuses, employés dans les meubles, les habits, etc. (1). Le taadil (prix courant du marché) était une taxe que l'on imposait aux boutiques. Comment, malgré ces charges inouïes, le commerce florissait-il et la prospérité du pays allait-elle toujours croissant? C'est-là un grand problème, dont la solution ne serait pas indigne d'occuper les veilles d'un homme d'état.

Quant aux institutions, la place du hhadjeb*, ou premier ministre, était la plus haute charge de l'état. Sous Abderrahhman III, elle fut d'abord occupée par Ismael ben Bedr, qui est aussi connu comme écrivain, par sa vie des hommes célèbres. A sa mort, qui arriva en 922, le khalife appela à ce poste important le cadi Muhammed ben Said ben Muza, homme très-savant, qui, malgré son caractère sérieux et inflexible, posséda toujours la confiance de son maître (2). S'il ne conduisait pas l'armée à la guerre, comme jadis les hhadjeb avaient coutume de le faire, c'était lui qui dirigeait presque toutes les affaires d'état. Après avoir rempli cette charge pendant dix ans, il mourut au grand chagrin du khalife, qui n'accorda jamais la même confiance à aucun autre hhadjeb (3). Le wali Ahmed ben Said Abu Amer, qui avait été d'abord envoyé comme ambassadeur à Léon près du roi Ramiro, et y avait conclu la paix en 945, et qui plus tard avait comme général conduit les troupes musulmanes contre le royaume de Léon (950), fut alors élevé à cette dignité en récompense de ses services distingués, et son frère Abdel-

(1) Conde, II, c. 94; Cardonne, p. 224; Murphy, p. 271.

(2) Un impôt ou une dîme s'appelle encore aujourd'hui en Espagne *alcavalos*.

(1) Conde, II, c. 41. Note d'après Mohtasar Azunna. Murphy, p. 304; Cardonne, p. 223; Casiri, t. II, p. 39. D'après Ebn Alabar.

(*) Ce mot, dans son sens propre, signifie *gardien de la porte*, et vizir, *porte-fardeau*, *porte-faix*.

(2) Conde, II, c. 72.

(3) Conde, II, 77.

melek, nommé vizir du conseil d'état (1).

Les présents, que tous deux firent au khalife à l'occasion de leur promotion, suivant la coutume, méritent d'être cités. Outre la cinquième partie du butin, qu'ils avaient fait à la guerre contre les chrétiens, et qu'ils déposèrent au trésor de leur maître, ils firent un présent qui peut donner une idée de leur immense fortune. Selon les écrivains arabes, il se composait de 400,000 dinares d'or monnayé, de quatre cents livres d'or pur (de la valeur de 45,000 dinares), de plusieurs lingots d'argent (de la valeur de 420,000 dirhems, ou sequins d'argent) (2), de quatre cents livres d'aloës, entre autres d'un morceau de cent quatre-vingts livres (3), de cinq cents onces d'ambre, de trois cents onces de camphre, de trois cents pièces d'étoffes tissues d'or et d'argent, de cent dix fourrures de martre fine, de quatre-vingt-huit belles housses de cheval tissues d'or et de soie dans les manufactures de Bagdad, de quatre cents livres de soie en corde, et de mille livres filées, de trente tapis de Perse de la plus grande richesse, de huit cents harnais de chevaux de bataille, de mille boucliers, de cent mille flèches, de quinze étalons arabes, avec de riches harnais d'or, cent chevaux andalous et africains sellés et harnachés, quarante mules avec des selles de femme, quarante jeunes esclaves, et vingt jeunes filles d'une rare beauté, toutes richement habillées; à tout cela était jointe une pièce de vers de la composition d'Amed ben Said en l'honneur du khalife (4).

Abderrahhman fut si enchanté de ces présents, qu'il doubla pour le wali les appointements de vizir, qui se composaient de quatre-vingt mille dinares (1); il l'éleva au-dessus de tous les autres vizirs et lui donna le titre de seigneur du double vizirat (dulvizahratain), lui assigna la première place dans le conseil d'état, et mit son nom à la tête de la liste des principaux fonctionnaires. Depuis ce temps on le voit aussi paraître sous le nom de hhadjeb, dignité qui ne fut possédée que par intermittence, depuis la mort de Muhammed ben Muza (*).

Abderrahhman semble avoir reconnu la trop grande puissance du hhadjeb, et avoir prévu qu'il finirait par s'élever au-dessus du khalife (2). En conséquence, il laissa la place inoccupée après la mort de Said, et laissa le soin de diriger le gouvernement à son fils aîné, El Hhakem, qui était déjà déclaré héritier du trône (3).

El Hhakem fut reconnu comme successeur

---

(1) Conde, II, c. 84. Cardonne, p. 209, se trompe et sur le fait et sur l'époque.

(2) 200,000 thalers selon Murr.

(3) D'après Ebn Farazy.

(4) Conde, II, c. 84. D'après Abu Chalican; Cardonne, p. 210, d'après Ebn Khaldun; Murphy, p. 202 et 203, d'après Ebn Khaldun et Farazi, donnent les détails les plus précis. Ce dernier ajoute encore des choses dont les autres écrivains ne font point mention : «Ten hundred weight of fine lump sugar : a villa, with its domain, in the sowing of which some thousands of measures of grain had been expended by the giver; and the stones for the buildings erected on it, had cost in one year eighty thousand dinars; with twenty thousand trees of the finest and most durable wood and very straight, the worth of which was 50,000 dinars. Besides these articles Ebn Schahib presented Annasir with a christian boy so handsome, that eye had not beheld his like before, and after that, he sent him a maid, the most beautiful of women.»

(1) Selon Cardonne, 100,000 dinares.

(*) Murphy, p. 102.

(2) Conde, II, c. 87, p. 454 : « (Abderrahhman) ya descuidaba los negocios del gobierno en su hijo Alhakem, ya jurado sucesor del trono, que despues de la muerte de Sehid (c.-à-d. Saïd) no quiso tener otro Hagib.»

(3) Un autre passage de Conde, c. 85, p. 446, est en contradiction avec celui que nous suivons. Il rapporte une inscription placée sur une belle fontaine qui se trouvait dans la grande mosquée de Cordoue; il dit à la fin : « Y se acabô esto con ayudo de dios en ia luna Dylhagia año 346 (959) por manos de su siervo wazir y Hagib de sa palacio Abdala ben Batu y del arquitecto Said ben Ayub.» Il est probable que cet Abdallah ben Batu avait été le prédécesseur d'Ahmed ben Said.

de son père vers l'an 949, et selon la coutume les walis, les vizirs et les conseillers d'état (il ne paraît pas qu'il y eût alors de hhadjeb), lui prêtèrent serment de fidélité comme au wali Alahdi (héritier de la couronne). Son frère cadet rivalisait avec lui de zèle pour les sciences, les beaux-arts et tous les exercices de l'écuyer. Malgré la douceur et la libéralité d'El Hhakem, Abdallah sut gagner l'affection du peuple par la supériorité de son esprit et de son affabilité. Il était en outre poète, jurisconsulte, philosophe et astronome et il composa une histoire des Abbassides, qu'il conduisit jusqu'à son époque (1).

D'après Aben Hayan (2), Ahmed ben Muhammed, surnommé Aben Abdilbar, ami et favori du prince Abdallah, l'excita contre El Hakem, en lui représentant qu'Abderrahhman avait commis une injustice en préférant son fils aîné, Hakem, qui était bien moins aimé du peuple et lui était bien inférieur en talents; qu'Abderrahhman Ier, fondateur de l'empire Ommaijade en Espagne, avait agi tout autrement, et qu'à ses deux fils aînés, il avait préféré Hescham, parce qu'il était plus capable; que si Abdallah voulait se confier à l'amour et à l'appui du peuple, et entrer dans une conspiration contre Hakem, il pouvait se promettre une heureuse issue; que le khalife serait alors forcé de lui accorder la couronne, sinon, qu'on pourrait prendre des mesures plus décisives.

Le prince entra dans les projets d'Aben Abdilbar, et si auparavant il s'était déjà acquis la faveur du peuple, il redoubla dès-lors de soins pour se l'attirer encore davantage : quelques-uns des chefs de la garde furent gagnés; les personnages les plus distingués et les plus savants se rassemblaient près du prince Abdallah, dans son palais de Merwan, et le considéraient comme le centre des sciences et de la civilisation de l'Espagne. Aben Abdilbar eut l'imprévoyance de confier le secret de la conspiration à un homme peu sûr, qui se hâta de le révéler au khalife. Abderrahhman apprenant qu'on avait déjà fixé le jour qui devait opérer une révolution complète dans l'état, tint à la hâte un conseil à Azzahra avec son oncle, Almudaffar, et il fut décidé, qu'on s'assurerait sur-le-champ de la personne d'Abdallah. Un vizir de la garde à cheval fut envoyé à Cordoue pendant la nuit avec un détachement : celui-ci, conformément à l'ordre du khalife, se rendit dans le palais Merwan, où il trouva encore près du prince, Aben Abdilbar et un certain chevalier, Ahmed ben Abdallah ben Alatar, qu'on surnommait le seigneur de Rose, probablement un renégat; ils furent arrêtés et envoyés à Cordoue, où ils furent renfermés chacun dans un cachot particulier.

Dans son interrogatoire, Abdallah avoua ses projets de révolte, et bien qu'il assurât que tous ses amis étaient exempts de toute complicité, il désigna néanmoins Aben Abdilbar, comme étant l'instigateur et le chef de la conjuration. Malgré les prières d'El Hhakem, qui demandait grâce pour son frère, Abderrahhman fit taire ses sentiments paternels pour ne songer qu'au repos de son empire; convaincu, que tant qu'Abdallah vivrait, son parti ne serait point soumis, et qu'El Hhakem ne serait pas sûr de lui succéder, il donna l'ordre d'exécuter Abdallah, comme conspirateur, le 10 de dulhadsche, an 338 de l'hégire (1) (A. D. 950), jour où la conspiration devait éclater; l'exécution eut lieu pendant la nuit et dans la prison; le lendemain le corps fut enterré dans la Rusafa; ses frères, Hakem, Abdelaziz-Abulasbag, Abdelmelek Abu Muhammed, et Mondhir et d'autres Ommaijades, accompagnèrent le convoi hors de la ville avec un nombreux détachement de cavalerie (2).

---

(1) Casiri, II, p. 38.

(2) Ou mieux d'après Abu Omar ben Asif, dans Conde, II, c. 83.

(1) Aben Hayan et Eddobi : « Alcodai ben Alabar place la mort d'Abdallah en l'an 339.

(2) Eddobi, dans Conde, II, p. 435, ne semble pas regarder Abdallah comme un rebelle,

Aben Abdilbar s'était donné la mort lui-même la veille de l'exécution d'Abdallah : quant au seigneur de Rose, Abdallah, quelques instants avant sa mort, avait prié son père de lui faire grâce : « Prince, lui avait-il dit, ne punissez pas un innocent pour les fautes que j'ai commises. »

Peu de temps après, mourut le vieil oncle du khalife, Almudaffar, qui était sorti vainqueur de tant de batailles. Abderrahhman, qui le considérait comme un père, fut profondément affligé de cette perte (1).

Quoique en général Abderrahhman ait montré un caractère plein de douceur et d'humanité, il n'en est pas moins vrai que quelquefois et notamment dans l'exécution d'Abdallah, il a fait preuve d'une cruauté égale à celle de ses prédécesseurs; on ne dit point, à la vérité, qu'il ait persécuté ses sujets chrétiens, les muzarabes, comme l'avaient fait Abderrahhman II et Muhammed; mais une foule de prisonniers de guerre chrétiens, surtout les ecclésiastiques, furent chargés de chaînes et jetés dans de sombres cachots, et la barbare exécution d'un enfant de treize ans, nommé Pélage, qui, pour délivrer son oncle, Hermogius, évêque de Tuy, s'était rendu en prison à sa place, porta une rude atteinte à sa réputation d'humanité. La beauté de l'enfant avait excité l'attention du khalife, qui voulut lui persuader de renier le Christ et d'entrer à son service; le refus net et décidé du pauvre enfant lui valut la couronne du martyre; il fut saisi et serré d'une manière atroce avec des tenailles brûlantes, coupé en morceaux avec un glaive et ses membres jetés dans le Guadalquivir; mais de pieux chrétiens les rassemblèrent et les honorèrent comme des reliques sacrées; on fête le 26 juin (926) comme le jour de sa mort (2).

Sous le rapport de la religion, Abderrahhman III, se montra sévère observateur des lois de l'Islam; c'est pour cela qu'il reçut le surnom d'Annasir Ledinillah (défenseur de la foi divine). Quoiqu'il traitât avec indulgence les fautes légères contre les préceptes du koran, ou les opinions des savants qui s'écartaient de sa véritable interprétation, comme le prouve sa conduite envers le ministre de la justice (le cadi des cadis) Sohaib, qui était connu pour un Iracanien et un buveur de vin (1), il était d'une sévérité inexorable envers ceux qui occasionaient des schismes dans la religion et pouvaient ainsi troubler le repos de l'empire. En 936, un certain Hamin fonda dans les montagnes de la Mauritanie, qui était alors soumise au khalife de Cordoue, une nouvelle secte musulmane; au lieu des cinq prières qu'on devait réciter chaque jour, il prescrivit d'en réciter deux seulement en se prosternant trois fois et introduisit de nouvelles formules, fit prier pour lui et une certaine femme nommée Télial, établit encore d'autres usages et d'autres cérémonies, et exigea

---

mais croire qu'il tomba victime d'une cruelle calomnie, à laquelle on soupçonne qu'Abderrahhman ne fut pas étranger. El Razi, ap. Casiri, II, p. 38, s'exprime autrement : « Illum (Abdallah) a patre, ut pote cujusdam seditionis auctorem, interfectum esse tradit. »

(1) Conde, II, c. 83.

(2) Outre la chronique citée plus haut à propos de la bataille de Junquera, on trouve les détails les plus précis sur le martyre de saint Pélage dans la légende du prêtre contemporain Raguel (ap. Florez, Esp. sagr., t. XXIII).

(1) Un auteur arabe (ap. Conde, II, c. 70) raconte comment un jour ce ministre de la justice (son nom était Sohaib ben Munia) s'enivra tellement dans un festin donné par le hhadjeb Muza ben Hodeira, qu'on put lui enlever son sceau sans qu'il s'en aperçût. Au moyen d'un léger changement à l'inscription : « *Ye Alimé cul gaib*, *cun wufé bi Sohaib*, ô toi qui connais tout ce qui est caché, sois propice à Sohaib, » on substitua celle-ci : « *Ye Alimé cul abib*, *cun wufé bi Sohaib*, c.-à-dire : Toi qui connais ceux qui sont adonnés au vin, sois indulgent pour Sohaib. » Le cadi, sans rien soupçonner de ce changement, se servit de son sceau comme auparavant, et le khalife apprit bientôt à quel point son ministre de la justice négligeait l'observation du Koran. Il lui fit de sévères représentations, toutefois il ne le punit pas, parce que l'amateur de vin sut l'amuser par d'excellentes plaisanteries.

la dîme du peuple. Abderrahhman donna l'ordre d'arrêter et de juger ce faux prophète et ce rebelle. Après l'interrogatoire prescrit, il fut décapité sur l'ordre du khalife et sa tête suspendue à Cordoue pour servir d'exemple (1).

Laissant à l'héritier de la couronne, Hhakem, le soin de diriger les affaires de l'état, Abderrahhman passa les derniers temps de sa vie, dans la société des savants, des artistes, des poëtes, dont les plus célèbres étaient constamment appelés dans son palais; il fit venir à Cordoue, pour l'éducation d'El Hhakem, le célèbre savant et conseiller des khalifes de Bagdad, Ismaïl ben Casem Abu Aly el Cali et le combla d'honneurs (2). Parmi les poëtes de la cour, le plus distingué était Ahmed ben Muhammed ben Abdrabihi; il avait chanté Annasir et ses prédécesseurs : El Hhakem, prince royal, fit un extrait en vingt parties de ses nombreux ouvrages poétiques, et lorsque le poëte mourut, une multitude innombrable accompagna ses restes jusqu'à sa tombe (3). Quand on voit ainsi les chefs de l'état honorer les talents, il ne faut pas s'étonner si les sciences et la poésie florissaient avec tant d'éclat en Andalousie. Dans les palais du hhadjeb Ahmed ben Saïd, du prince royal El Hhakem, du Cadi Aben Zarb, et d'autres personnages distingués, on tenait des réunions assez semblables à nos académies, où l'on admettait tous les savants et les amateurs de sciences, et où les érudits et les poëtes voyaient leurs talents appréciés. Ces académies n'avaient pas seulement pour but de cultiver les beaux arts; mais elles avaient aussi des sections, qui se proposaient spécialement l'étude des mathématiques, de l'astronomie et de l'histoire naturelle. A la tête de ces sociétés savantes étaient le vizir Iza ben Ischak et Khalaf ben Abes el Zahrawi, qui étaient en même temps médecins du khalife. Ils étaient si désintéressés et si bienfaisants, que leur demeure était ouverte à tout le monde jour et nuit, et leur cour continuellement remplie de pauvres et de malades, qui venaient chercher près d'eux secours et conseil (1).

Dans les dernières années du règne d'Abderrahhman, le palais Meruan, qu'El Hhakem habitait depuis l'exécution d'Abdallah, et la maison du vizir Obeidallah ben Yahhia ben Edris, étaient les lieux de réunion de tous les savants et de tous les beaux esprits d'Andalousie; les poëtes y lisaient leurs productions, et les savants communiquaient le résultat de leurs recherches, de sorte que ces réunions étaient aussi instructives qu'agréables. Le khalife lui-même y assistait quelquefois, écoutait les lectures de poésies composées à sa louange ou pour son amusement, et y répondait assez souvent. Un jour que le célèbre poëte et conseiller du khalife, Abu Becri Ismaïl ben Bedr, qui avait remarqué la tristesse de son maître, lui envoya une pièce de vers badins, pour essayer de la dissiper, Abderrahhman lui répondit par une pièce de sa composition, en conservant la même mesure et les mêmes rimes finales (2).

Abderrahhman était en proie à une mélancolie profonde; on ne le reconnaît pas seulement à ce beau morceau de poésie, mais encore au goût qu'il éprouvait pour la société d'un homme triste comme lui. Suleiman ben Abdelgafir el Fireschi, d'une naissance illustre et jadis capitaine renommé, s'était retiré du monde dans sa vieillesse et menait une vie ascétique, ne se couvrant que de peaux de mouton, marchant les pieds nus, se refusant tout, même les choses les plus simples, toujours occupé de la mort, et s'affligeant sur la faiblesse de l'humanité; il prenait le nom de Abu Ayub (père Job), soulageait les malheureux, consolait les incrédules, et Abderrahhman faisait porter par ses mains de nombreux secours aux pauvres. C'était dans la compagnie de cet homme repentant, que le

(1) Conde, II, c. 79; Dombay, part. I, p. 114.
(2) Conde, II, c. 82.
(3) Ibid., c. 81.

(1) Conde, l. c.
(2) Conde, II, c. 87, p. 153.

khalife se plaisait le plus, et l'on dit que dans leurs entretiens sur le bonheur d'ici-bas, il lui avoua, que, malgré la longueur et l'éclat de son règne, il n'avait connu que quatorze jours de véritable bonheur.

Il passa les derniers mois de sa vie dans sa retraite chérie d'Azzahra, où il trouvait beaucoup de jouissance dans les entretiens de ses amis ; il aimait surtout à entendre les chants de ses esclaves et de sa secrétaire Mozna, d'Aischa, noble dame de Cordoue, la plus belle, la plus aimable et la plus savante femme de son temps, et de la jolie Safia, poète non moins distingué que femme charmante ; les grâces et l'enjouement de son esclave Noiratedia la rendaient seule digne d'être mise sur le même rang que ces trois femmes, qui jouissaient de la plus haute faveur du khalife.

Retiré dans les délicieux jardins d'Azzahra et consumant ses derniers jours au milieu de tous les plaisirs qui peuvent rendre la vie agréable, il sentit péniblement approcher l'heure de sa mort. Saisi d'une indisposition peu grave en apparence, il passa le deuxième jour du Ramadhan de l'an 350 (A. D. 20 octob. 961) (1) de la magnificence de son Alcazar dans l'éternité, à l'âge de soixante-douze ans. Il avait commencé de régner à l'âge de quinze ans six mois et trois jours.

Abderrahhman Annasir avait reconnu que le trône, comme tous les biens terrestres, n'offre pas de bonheur durable. Dans son journal qu'il écrivit de sa propre main, et où il rend soigneusement compte de sa vie, il a tracé peu de temps avant sa fin les lignes suivantes : « J'ai régné cinquante ans dans la paix et la gloire, aimé de mes sujets, redouté de mes ennemis, estimé de mes alliés et des plus grands princes de la terre, qui ambitionnaient mon amitié. Trône, puissance, honneurs, plaisirs, j'avais tout à souhait : aucun bien terrestre ne me manquait. J'ai compté avec soin les jours où j'ai goûté un bonheur sans mélange ; je n'en ai trouvé que quatorze. » Un écrivain arabe (1) ajoute à cela : « Homme de sens, réfléchis combien peu de vrai bonheur le monde peut offrir, même dans les circonstances les plus favorables ! Le khalife Abderrahhman Annasir, dont la grandeur et la puissance ont passé en proverbe, n'a trouvé dans un règne de cinquante ans sept mois et trois jours, que quatorze jours de bonheur sans mélange. — Loué soit celui qui possède la gloire éternelle et la félicité durable ! Il n'y a de Dieu que lui ! »

(1) Conde, II, c. 87. Murphy, p. 104, indique le 27 octobre 961 d'après un faux calcul. Tous les documents s'accordent à indiquer l'an de l'hégire 350, au mois de Ramadhan ; mais ils diffèrent quant au commencement et à la durée de son règne. Abulfeda (II, p. 451) lui donne soixante-dix-huit ans, et le fait régner cinquante ans et demi. Cardonne et Roderigue de Tolède lui donnent soixante-douze ans, Herbelot soixante-quatorze ; ils comptent évidemment d'après les années lunaires des Arabes, dont trente-trois font ordinairement trente-deux années solaires.

(1) Murphy, p. 105. Cardonne, p. 216, semble croire que c'est Abderrahhman qui a lui-même ajouté ces mots. Conde, II, c. 87, est ici beaucoup trop bref.

CHAPITRE VII.

GUERRES ET TRAITÉS D'EL HAKEM AVEC LES CHRÉTIENS D'ESPAGNE. SES CONQUÊTES EN AFRIQUE (1).

Abderrahhman III avait donné à la puissance des Ommaijades en Espagne une telle extension, que ses successeurs n'avaient besoin que de médiocres talents pour conserver et même pour agrandir ce pouvoir. Mais l'étude des sciences, dont le khalife voulut faire sa principale occupation, dut rendre extrêmement importante la dignité du premier ministre ou hhadjeb, à qui fut confiée la direction de toutes les affaires d'état, et l'on pouvait facilement prévoir à quelle grandeur il arriverait sous un khalife faible ou mineur.

Le lendemain de la mort d'Abderrahhman, son fils, El Hakem, fut proclamé khalife. Il avait déjà atteint l'âge de quarante-huit ans; il était de taille moyenne et bien proportionnée, avait de beaux yeux et un extérieur sérieux, mais agréable. La cérémonie de son couronnement fut plus solennelle que toutes celles qui avaient précédé; près du trône étaient placés ses frères et parents (les Meruans ou Ommaijades, princes du sang royal); venaient ensuite les chefs des gardes slaves, andalouses et africaines; en face du trône se trouvaient les hauts dignitaires de l'empire, le hhadjeb et les vizirs. Les Slaves, rangés sur deux colonnes, l'épée nue à la main et couverts de boucliers, formaient un cordon autour de la salle; les esclaves noirs, habillés de blanc, et munis de haches d'armes, formaient une double ligne à l'entrée; le reste des gardes andalouses, slaves et africaines, magnifiquement habillées et armées comme pour le combat, occupait la cour extérieure.

Tous les assistants portaient des rubans blancs sur leurs habits, en signe de deuil pour la mort d'Abderrahhman (1). Après que l'on eut prêté le serment de foi et d'obéissance, sans réserve ni condition, à El Hakem, proclamé souverain par le peuple, ce prince fit déposer, avec une grande pompe, le corps de son père dans la tombe, au jardin Rusafa. Une grande partie de la population de Cordoue suivit le convoi funèbre, et beaucoup de larmes coulèrent à la mémoire de ce roi bien-aimé. Ainsi qu'Abderrahhman III, El Hakem fit graver sur les monnaies d'or et d'argent : El Hakem Commandeur des Croyants (Emir-al Mume-

(1) Sources arabes dans Conde, II, c. 88—95. Murphy, p. 105—110. Casiri, II, p. 37, 201, 202. Dombay, I, 97—101. Herbelot, Marmol, Roderic. Toletan., Cardonne, étant trop laconiques, ne sont d'aucune utilité.

(1) Chez les Abbassides, la couleur du deuil était noire.

nin), et en bas le nom du hhadjeb, qui était en même temps inspecteur de la monnaie (1).

Dès qu'El Hakem fut monté sur le trône, il n'eut plus que les heures consacrées au repos, pour se livrer à l'étude des sciences et des arts, qui jusqu'alors avaient absorbé tout son temps. Quoiqu'il fût d'un caractère pacifique, et qu'il mît son ambition plutôt à répandre la civilisation parmi ses sujets, qu'à acquérir de la gloire militaire, la tournure que les affaires politiques avaient prise en Espagne ainsi qu'en Afrique, le forcèrent, pour ainsi dire, à recourir aux armes.

Les relations amicales ne furent jamais interrompues avec le roi Sancho, qui devait au père d'El Hakem son trône et le rétablissement de sa santé. Mais il n'en fut pas de même entre le khalife ommaïjade et le comte de Castille, Fernando Gonzalès. Ce vassal puissant du royaume de Léon s'était entièrement affranchi du pouvoir de Sancho, et avait fondé l'indépendance du comté de Castille; l'amitié étroite, qui unissait les rois de Léon et les khalifes de Cordoue, aurait déjà fait de Fernando l'ennemi de ces derniers, quand même son idée favorite n'eût pas été de faire la guerre aux Sarrasins. Aussi tous les chrétiens d'Espagne, animés du même désir de combattre les ennemis de leur croyance, accoururent sous les drapeaux du brave Fernando, et grossirent chaque jour les rangs de son armée. Plein de confiance dans ses places fortes et ses châteaux, il ne craignait pas d'invasions ennemies dans son comté, et cherchait d'autant plus à en étendre les limites. Il faisait donc des incursions continuelles dans les pays soumis aux Sarrasins. La témérité et les succès de ce chef dans ses entreprises inspirèrent des craintes à El Hakem, et il résolut d'écraser, pendant qu'il en était encore temps, la puissance d'un prince aussi ambitieux. Le khalife fit donc, dans la seconde année de son règne, d'immenses préparatifs de guerre contre le comte de Castille; pour les activer et pour être plus près du théâtre de la guerre, il se rendit lui-même à Tolède, où les habitants le reçurent avec de grandes démonstrations de joie.

A l'ouverture de la campagne, El Hakem publia un ordre du jour, pour indiquer aux musulmans la conduite qu'ils devaient tenir dans la guerre sacrée, ou dans la garde des frontières. Tout bon musulman, disait-il, est obligé de marcher à la guerre contre les infidèles; on propose aux ennemis le bienfait de l'islamisme, à moins que, comme cette fois, ils n'aient déjà commencé la guerre; autrement on leur laisse le choix ou de se faire musulman, ou de payer le tribut que paient les chrétiens dans les pays, qui reconnaissent la loi de Mahomet. Si dans les combats, les infidèles ne sont pas deux fois plus forts que les musulmans, celui d'entre ceux-ci qui prend la fuite, est un misérable, et pèche contre la loi et l'honneur des mahométans. Dans les invasions des pays ennemis, il faut épargner les femmes, les enfants, les vieillards débiles, ainsi que les moines et ermites, à moins qu'ils n'aient causé quelque dommage. Celui à qui l'on a promis sûreté, ne doit être lésé, ni dans sa vie, ni dans sa liberté, et aucun pacte ni aucune promesse ne doivent être rompus. La sûreté, accordée par un chef à quelqu'un, sera observée par tous. Tout butin, à part le cinquième, qui revient de droit au khalife, sera partagé sur le champ de bataille; le cavalier aura deux parts, le fantassin, une; quant aux vivres, chacun prendra ce qu'il lui faut. Le musulman, qui reconnaît, dans le butin, un objet comme lui ayant appartenu, jure devant le cadi de l'armée que c'est le sien, et on le lui rend, si sa déclaration a eu lieu avant le partage; mais si le partage est terminé, il reçoit, d'après l'estimation, la valeur de l'objet. Ceux qui servent dans l'armée, sans être guerriers, ou ceux qui sont d'une autre croyance sont récompensés de leurs services, comme les chefs le jugent à propos, de même que ceux qui font quelque action d'éclat ou rendent quelque service, soit dans le combat, soit hors du combat. Que personne,

(1) Conde, II, c. 88.

quelque apte qu'il soit au service, ne serve dans la guerre sainte, ni ne garde les frontières, s'il n'en a obtenu la permission de ses père et mère; toutefois il n'a pas besoin de ce consentement, lorsque la défense du pays réclame son bras, et en ce cas, il est tenu de répondre à l'appel des walis (1).

Après avoir rassemblé toutes ses troupes, El Hakem se mit en marche contre le comte de Castille. Il passa le Duéro et fit assiéger la forteresse d'Estevan. Les Castillans accoururent en troupes nombreuses au secours de cette ville. Si l'on peut ajouter foi aux relations des Arabes, les chrétiens essuyèrent une défaite sanglante; cette victoire fut suivie de la prise d'Estevan, de Simancas, de Cauca, d'Osma et de Clunia, ainsi que de Zamora, la principale forteresse des chrétiens sur le Duéro; la garnison de cette dernière place fut massacrée, et ses murs rasés comme ceux des autres villes. Le khalife retourna à Cordoue avec un riche butin et un grand nombre de prisonniers, et prit, après cette glorieuse campagne, le surnom d'Almostansir Billah (2) (le fort par la confiance en Dieu) (3).

Au milieu de l'état de trouble et d'agitation où se trouvaient alors les chrétiens d'Espagne, il n'était pas difficile au khalife de tenter de telles expéditions et d'en revenir victorieux. Les Normands, qui avaient débarqué en Galice, et commettaient les plus horribles ravages, ainsi que les prétentions de l'évêque Sisenand de S.-Yago, qui avait entouré la ville de murs et suscité une révolte contre le roi Sancho de Léon, occupaient tellement ce prince, qu'il était disposé à tous les sacrifices, pour garantir son pays des invasions des Sarrasins. Dans ce traité, conclu avec El Hakem, Sancho dut s'engager expressément à n'accorder aucun secours aux Castillans, qui étaient d'ailleurs considérés comme des sujets rebelles. Il y avait dans les rangs des Sarrasins un certain comte Véla, qui chassé d'Alava, se portait aux plus grandes cruautés contre ses coreligionnaires, pour assouvir sa vengeance. Mais si la Castille elle-même offrit si peu de résistance, on en trouve encore une cause, qui jusqu'ici n'avait point été signalée (1). Dès avant la campagne d'El Hakem, le comte de Castille soutenait une guerre acharnée contre la Navarre; le roi Garcias fut assez heureux pour faire prisonnier son redoutable adversaire, à la bataille d'Aconia. Il est très-probable que Ferdinand Gonçalez languissait encore dans la captivité, quand les Sarrasins obtenaient tant de succès. A cette époque, où comme du temps du Cid, tout dépendait encore de l'héroïsme et de l'esprit chevaleresque du chef, qui à lui seul valait une armée, la faible main de l'épouse de Ferdinand, Urraca, chargée alors des rênes de l'état, n'était pas capable de résister aux forces des Sarrasins. Les places fortes tombèrent les unes après les autres; la Castille parut per-

(1) Conde, II, c. 89.

(2) Roderic. Tolet., H. A., c. 31, le nomme Almuztacar Bille (defendens se cum Deo). Herbelot, p. 382, dit: « On lui donna le surnom de Mostaker Billah, qui signifie *bien établi de Dieu*. »

(3) *Conde*, l. c. Lucas Tudensis, p. 85: « Cum non posset dictus comes resistere, ceperunt Saraceni Gormaz et Septimancas, et septem Pulvienca (Sepulveda) et multas strages et horrendas perpetraverunt in terra christianorum. Erat cum Saracenis—Vela, nobilis Castellanus, qui propter vindictam expulsionis suæ a Castella humanitatis immemor, trucidabat crudelissime christianos. Eo tempore ceperunt Saraceni Zemoram et subverterunt eam. » *Roderic.* Tolet., de Reb. Hisp., lib. v, c. 12, s'accorde avec Lucas Tudensis; mais il a évidemment puisé à une autre source.

(1) Ferreras, contre tous les témoignages des sources (et contre son habitude il n'en indique aucune), fait remporter à Ferdinand (965) une grande victoire près de Sepulveda, dans laquelle 15,000 Sarrasins auraient succombé. Hermilly, qui n'avait presque aucune connaissance des sources, mais qui regarde Ferreras comme une autorité incontestable, ne fait aucune observation à ce sujet, mais il en fait sur la bataille de Pièdra Hita, où Mariana attribue aussi à tort la victoire à Ferdinand.

due, les ennemis de la foi chrétienne triomphaient et songeaient déjà à préparer le même sort aux autres états chrétiens. Cette perspective effraya le comte de Barcelone, ainsi que le roi de Navarre. Ferdinand Gonçalez recouvra sa liberté (*) et reparut à la tête de son armée. Sa présence remplit tous les chrétiens de joie et d'espoir; car c'était un capitaine aussi habile que supérieur à tous les autres chevaliers de son temps, par sa bravoure et sa force personnelle. Les deux années suivantes (963-965), El Hakem déclara la guerre aux chrétiens, sur différents points. Sancho, roi de Léon, fut probablement le seul avec lequel on maintint encore la paix. Cependant, si certaines relations arabes méritent créance, la guerre contre ce roi aurait commencé presque en même temps qu'une nouvelle armée marchait contre la Castille, et que le gouverneur de Saragosse attaquait le roi Garcias de Navarre, qui avait rompu la paix conclue avec les Sarrasins, pour s'allier avec Ferdinand II. On dit de plus, que dans la campagne suivante, les terres des comtés de Castille et de Barcelone furent ravagées. Cependant on ne donne comme résultats de ces diverses campagnes que la prise des forteresses de Calahorra en Navarre, de Catubia dans le voisinage de Huesca, et d'une forteresse en Castille, Gormaz ou Osma (1).

Un autre ennemi, qui depuis long-temps ne s'était pas montré dans les états des Sarrasins, les Normands, reparurent alors sur les côtes d'Espagne. Ils débarquèrent près de Lisbonne, ravagèrent et pillèrent le plat pays; mais ils furent forcés, par les habitants qui coururent aux armes, de regagner leurs bâtiments, et remirent aussitôt à la voile, de sorte que les vaisseaux des musulmans, qui faisaient force de voiles pour les atteindre, ne trouvèrent plus rien en arrivant (1).

Il est certain, que malgré les succès éclatants qui avaient accompagné ses premières campagnes, El Hakem ne fit plus de conquêtes importantes, après que Ferdinand eut reparu à la tête de ses troupes, et que persuadé de la difficulté de mener cette guerre à une heureuse issue, il fit la paix avec les chrétiens. Les écrivains arabes, il est vrai, voudraient faire croire que le khalife ne leur avait accordé un armistice, que par amour de la paix et pour accéder aux prières des chrétiens. Le traité qui n'avait pas été rompu par la guerre de Castille, fut renouvelé avec Sancho, roi de Léon, et les ambassadeurs de ce prince furent reçus à Cordoue de la manière la plus honorable. Les envoyés du comte de Castille trouvèrent un accueil presque aussi amical et aussi gracieux. Le khalife donna des fêtes splendides en l'honneur des ambassadeurs d'Espagne, à Azzahra, et ne les surprit pas moins par les richesses et la somptuosité de l'Alcazar et des jardins, que par le ton d'urbanité et de politesse avec lequel il les traita. Lorsqu'ils partirent, il les fit accompagner par un vizir du conseil d'état, qu'il envoya avec des lettres au roi Sancho, et qu'il chargea en même temps de lui remettre un présent de deux chevaux richement harnachés, de deux lames de Cordoue et de Tolède et de deux faucons de la meilleure race. Peu de temps après, la paix fut conclue et signée (965) (2).

Pendant le reste de son règne, El Hakem vécut en paix avec les chrétiens, malgré tous les avantages que semblaient lui présenter les circonstances. Beaucoup de comtes et de chevaliers du royaume de Léon, ainsi que de la Castille et du nord-est de l'Espagne, se révoltèrent contre leurs suzerains. Ils vinrent à Cordoue, et ne cherchèrent pas seu-

(*) La délivrance de Ferdinand Gonçalez de sa prison par sa femme Sancha, est une fiction des temps postérieurs rapportée par Alonso el Sabio dans la *Cronica general*, parte III, c. 18, fol. 50. Voy. *Sandoval*, Historias de Idacio, etc., p. 281. Yepes Chronica de S. Benito, t. I, p. 376. *Mariana*, lib. VIII, c. 8.

(1) Murphy, p. 106.

(1) Murphy, p. 107.

(2) Conde, II, c. 89; Sampir., Chr., p. 456.

lement protection près d'El Hakem, qui les accueillit avec bonté et générosité, mais ils s'efforcèrent encore de l'exciter à la guerre contre leurs ennemis. Les walis des frontières, remarquant les dissensions des chrétiens, poussaient vivement à la guerre; mais El Hakem résista avec fermeté, et il répondit à ces belliqueux conseillers par ce passage du Koran : « Soyez fidèles à vos engagements; car Dieu vous en demandera compte (1). »

Dans l'intervalle, le roi Sancho avait péri d'une manière violente; depuis que le comte de Castille avait su conquérir son indépendance, plusieurs grands, qui, comme chefs d'armée, gardaient les frontières ou gouvernaient les provinces, essayaient de suivre son exemple. C'est ainsi que Gundisalvus, gouverneur de la Galice, à qui l'on donne le titre de duc (dux), s'était soulevé contre son roi; les villes de Lamégo, de Viseu et de Coïmbre se déclarèrent pour lui. Apprenant que Sancho avait déjà soumis la Galice au nord du Duéro, il se mit en marche, et alla à sa rencontre jusqu'au bord de ce fleuve. Quoiqu'il eût sous ses ordres une nombreuse armée, il crut cependant plus sûr de perdre le roi par la ruse et la trahison. Il demanda grâce à Sancho par des envoyés, l'invita à un festin et lui fit manger une pomme empoisonnée. Trois jours après, Sancho mourut des suites de l'empoisonnement (967). Il avait régné douze ans, si l'on compte le temps de son exil (2).

Parmi les chrétiens fugitifs qui vivaient dans l'Espagne mahométane, se trouvait aussi l'ancien roi Ordoño IV, fils du roi Alphonse IV. Dès qu'il apprit la mort de Sancho, il alla réclamer le secours du khalife pour marcher contre le roi mineur Ramiro III. El Hakem, qui le reçut avec beaucoup de pompe, promit de l'assister, s'il abandonnait l'alliance de son beau-frère, et s'il consentait à se reconnaître vassal des musulmans. En signe de confirmation de ce traité, le khalife lui tendit la main, et Ordoño lui laissa son second fils Garcias en otage. Il rassembla aussitôt les nombreux chrétiens émigrés du royaume de Léon, qui vivaient à Cordoue et dans les environs, et résolut de tenter rapidement une invasion dans le territoire de Léon, pour rétablir son autorité.

Mais le khalife lui retira tout secours aussitôt que Ramiro, ou plutôt sa mère Thérèse et sa tante Elvire, qui gouvernaient en sa place, eurent envoyé une ambassade à Cordoue, promis de raser quelques forteresses frontières et renouvelé le traité conclu avec Abderrahhman III. Les comtes de Barcelone et d'Urgel, qui envoyèrent en présent vingt jeunes eunuques slaves et une certaine quantité de lames fines, obtinrent de même le renouvellement des anciens traités, en s'engageant de renoncer à toute alliance avec les ennemis de l'islamisme. On vit aussi paraître des envoyés du roi de Navarre, Garcias Sanchez, avec plusieurs évêques et comtes, à qui l'on accorda la paix malgré les hostilités passées. Rudericus Vélasquez, qui, comme comte de Galice, était tombé dans la disgrâce du roi de Léon et avait été privé de ses dignités, s'adressa également à El Hakem pour réclamer son secours ou sa médiation. La mère du comte vint elle-même à Cordoue, montée sur une mule, en grande pompe et avec de superbes présents. Le khalife lui témoigna beaucoup d'égards, envoya de hauts fonctionnaires pour la recevoir, lui donna une audience solennelle en présence de sa cour et lui fit à elle et à sa suite de riches présents. A son départ, elle fut reconduite avec les mêmes cérémonies, et l'on put croire, en voyant les égards du khalife, qu'il avait accepté le rôle de médiateur pour concilier les différends entre le comte et le roi (1). El Hakem conserva aussi en Afrique l'autorité

(1) Conde, II, c. 90.

(2) Sampir., Chron., p. 456; Masdeu, t. XV, p. 92, lui donne onze ans et sept mois de règne, et place sa mort au mois de mars de l'an 967.

(1) *Murphy*, p. 108.

que son père y avait acquise par la force de ses armes.

La Mauritanie demeura en paix quelques années après la mort d'Abderrahhman, sous la domination des Ommaijades, et l'Édriside El Hasan ben Kenuz, qui avait établi sa résidence à Biserta, gouvernait le pays en qualité d'émir dépendant. Toutefois il reconnaissait la suzeraineté du khalife de Cordoue, plutôt par crainte que par fidélité et par attachement. Mais les Fatimites de Mahadia ne tardèrent pas à recommencer la guerre; avant d'attaquer l'Égypte, Balkin ben Zeir ben Menad de Zanhadscha marcha inopinément avec une nombreuse armée contre les tribus des Zénètes, pour les punir d'avoir fait défection aux Fatimites (967).

Il avança sans rencontrer d'obstacle, et puissamment soutenu par l'Édriside El Hasan ben Kenuz, il fut assez heureux pour soumettre tout le pays en moins de trois ans. Après avoir vaincu dans toutes les batailles les Zénètes et les Andalous, et avoir pris les principales villes, il fit assassiner, avec une grande cruauté, les hommes les plus distingués d'origine zénète et ommaijade, et proclamer souverain le Fatimite Moezz (970). El Hakem, qui occupait depuis neuf ans le khalifat de Cordoue, n'entendit pas plus tôt parler de ces pertes, qu'il conclut une paix durable avec les chrétiens d'Espagne, et dirigea toutes ses forces en Afrique. Dès que l'Andalous Dschafar ben Aly El Menusi, excellent capitaine, y fut arrivé à la tête d'une armée considérable, il attaqua et défit Yussuf Zeiri de Zanhadscha (père de Balkin ben Zeiri) dans une bataille, où celui-ci trouva la mort. Au lieu de pouvoir profiter de cette victoire, Dschafar vit avec rage les chefs des Zénètes gagnés par Balkin ben Zeiri, au moyen de fortes sommes d'argent, l'abandonner, et il apprit même qu'ils avaient formé le projet de le saisir et de le livrer aux ennemis. Après la découverte d'une telle perfidie, il ne restait au capitaine des Zénètes d'autre ressource que de prendre la fuite et de retourner en Espagne, où El Hakem le récompensa de ses services en l'élevant au rang de hhadjeb.

On venait de recevoir à Cordoue la nouvelle que Moezz s'était emparé de la domination de l'Égypte. Toute la partie de l'Afrique septentrionale, qui s'étend depuis l'Atlantique jusqu'à la Mer Rouge, était maintenant soumise au sceptre des Fatimites. Cette puissance colossale parut à El Hakem dangereuse pour l'Espagne. Il fit donc équiper des vaisseaux dans tous les ports de mer et lever de nombreuses troupes. Le premier Relie 362 (972), la flotte andalouse, sous la conduite du wali Mohammed ben Alcasim, prince ommaijade, fit voile vers Ceuta, et à peine débarquées les troupes marchèrent au-devant de l'émir El Hasan ben Kenuz, pour le punir de sa défection. On en vint aux mains près de Tanger (près d'Alfohos beni Masrag), où les Andalous furent battus et leur chef tué. Les débris de l'armée fugitive se jetèrent dans les forteresses de Ceuta et de Tanger.

A la nouvelle de cette défaite, El Hakem ne douta pas encore qu'il ne pût ramener la Mauritanie à l'obéissance; il se prépara à une nouvelle campagne et confia le commandement de l'armée à un capitaine expérimenté, Galib, surnommé Sahib Garuba, qui par sa bravoure personnelle, sa grande éloquence et sa libéralité avait su captiver l'affection des soldats.

Les chefs des Zénètes, depuis que Balkin ben Zeiri les avait achetés, étaient des ennemis acharnés des Ommaijades; mais c'étaient des âmes vénales, et en recourant aux mêmes moyens, on pouvait les détacher de leurs nouveaux alliés et regagner leur amitié. C'est pourquoi on mit de fortes sommes à la disposition de Galib. Le khalife le congédia avec ces mots : « Ne reviens que triomphant, emploie tous les moyens pour obtenir la victoire, pour prendre les forteresses et pour soumettre les peuples rebelles; ne te montre donc point parcimonieux et avare dans tes récompenses. »

Aussitôt que Galib fut arrivé en Afrique à la tête d'une armée immense et avec beau-

coup de provisions de bouche (en scharval de l'hégire 362), les affaires des Ommaijades y prirent une meilleure tournure. L'Édriside El Hasan ben Kenuz ne pouvait espérer un prompt secours de la part de Balkin ben Zeiri, à qui Moezz avait confié la côte centrale du nord de l'Afrique, la province de Kairwan. Quant aux Zénètes, c'étaient des troupes peu sûres, s'il ne fallait compter que sur elles seules. Aussi El Hasan, en apprenant le débarquement de Galib, quitta-t-il sa résidence de Biserta et se réfugia-t-il avec son harem et tous ses trésors dans la forteresse inexpugnable de Hidschar Annosor (rocher de l'Aigle). Avant de s'enfermer dans ce fort, il voulut cependant tenter la fortune de la guerre en rase campagne, contre l'armée andalouse. Plusieurs combats, où les succès furent partagés, montrèrent à Galib que sa tâche ne serait pas des plus faciles, s'il remettait tout à la force des armes.

Il entra donc en négociations avec les chefs des Zénètes, et au moyen de fortes sommes d'argent, il engagea le plus grand nombre à quitter la cause des Édrisides pour celle des Ommaijades. El Hasan, abandonné de ses alliés, se retira dans la forteresse de Hidschar Annosor, que Galib fit aussitôt cerner étroitement et à laquelle il coupa tous les vivres. Dès le commencement, le bruit se répandit parmi les troupes, que si à un jour fixé Galib ne s'était pas rendu maître de la forteresse, non-seulement il ne la prendrait pas, mais encore qu'il perdrait toute son armée. Galib, ayant reçu d'Espagne de nouveaux renforts, poussa vigoureusement le siége, parvint même à priver la citadelle d'eau, et El Hasan ben Kenuz se vit réduit à la nécessité d'accepter les conditions du général andalous. Au commencement de l'année 363 (973), un traité fut conclu, selon lequel l'Édriside devait sortir de la forteresse avec ses soldats, et la rendre à Galib. On accorda à l'Édriside, ainsi qu'à sa famille et à ses parents, sûreté pour leur vie et leurs biens, à la condition toutefois qu'ils iraient en Espagne.

Galib retourna en Espagne, après avoir soumis toute la Mauritanie au pouvoir du khalife ommaijade, pris tous les forts, installé de nouveaux gouverneurs à Fezz, et banni ou fait exécuter tous les amis et partisans des Fatimites et Édrisides. A la fin du mois de Ramazan, an de l'Hégire 363 (974), il quitta la ville de Fezz avec El Hasan ben Kenuz et plusieurs membres de la famille d'Édris et de Cadula, et s'embarqua à Ceuta pour Alhadra. Il reçut du khalife la mission d'amener l'émir El Hasan et sa suite à Cordoue, et en même temps des ordres furent expédiés pour que tout le cortége fût reçu et traité en route de la manière la plus honorable (1).

Voulant donner encore plus d'éclat à l'arrivée de l'émir El Hasan à Cordoue, et faire compliment à son illustre hôte, le khalife envoya à sa rencontre une partie de la garde, avec les vizirs et les scheiks les plus distingués. Le khalife lui-même, à cheval et accompagné de plusieurs grands de sa cour, sortit des portes de la ville pour aller au-devant de lui à quelque distance. Lorsqu'ils furent arrivés en présence l'un de l'autre, El Hasan descendit de cheval et s'inclina devant El Hakem. Les autres chefs en firent autant. Le khalife tendit la main à l'émir et l'invita à remonter à cheval; à cette occasion les chefs mauritaniens tinrent les étriers d'El Hasan. Le khalife entra alors en triomphe, à Cordoue, le premier jour de l'hégire 364, ayant à côté de lui le vainqueur Galib que le peuple accueillit avec des cris d'allégresse. El Hasan eut un superbe palais pour sa demeure, et sa suite, composée de sept cents chevaliers, fut également logée d'une manière convenable. De grosses sommes furent affectées à leur entretien, de sorte qu'un grand nombre, gagnés par ces largesses, se montraient disposés à entrer au service d'El Hakem.

---

(1) *Conde*, II, c. 91, et *Dombay*, I, p. 97—101, s'accordent presque entièrement dans leurs récits; seulement le premier entre dans plus de détails.

Mais il en fut tout autrement d'El Hasan ben Kenuz, qui savait bien qu'il n'était pas l'hôte du khalife, comme les apparences auraient pu le faire croire, mais bien son prisonnier. Habitué à commander, El Hasan ne pouvait supporter de vivre à une cour où il était privé de sa liberté. Il demanda donc la permission de pouvoir retourner en Afrique avec sa famille. On éleva des difficultés, le conseil d'état engagea le khalife à garder captif l'Édriside, dont la présence en Afrique pouvait être dangereuse pour la tranquillité du pays. Cependant El Hakem rendit la liberté à son prisonnier, après l'avoir dépouillé de son principal trésor, d'un morceau d'ambre d'une grosseur extraordinaire (1), et lui avoir laissé la faculté de fixer son séjour dans quelque pays qu'il voudrait, excepté la Mauritanie. El Hakem offrit aussi des vaisseaux à El Hasan pour le voyage. Mais l'émir remercia le khalife de son attention, et l'an 365 (976), il fit voile d'Alméria pour Tunis. Puis de cette ville il se rendit en Égypte avec les fils de son oncle, auprès du khalife Moezz, qui l'accueillit amicalement et lui promit de le venger. Moezz écrivit réellement à ce sujet des lettres arrogantes à El Hakem, lettres dans lesquelles il le menaçait de toute sa puissance, et l'appelait usurpateur de la Mauritanie. Cependant on ne déclara pas la guerre à El Hakem, qui d'ailleurs mourut bientôt après.

(1) *Conde*, II, c. 92; *Dombay*, rapporte ce fait autrement. — « El Hasan se trouvait avoir un très-gros morceau d'ambre. — El Hakem, à qui ce morceau d'ambre plaisait, et qui voulait le réunir au trésor royal, fit engager El Hasan à le lui donner, mais celui-ci le lui refusa nettement. Ce refus irrita tellement le roi qu'il enleva à El Hasan tous ses biens, et par conséquent le morceau d'ambre en question, ordonna à cet émir, ainsi qu'aux autres Édrisides, de quitter la ville de Cordoue, et les bannit pour toujours de ses états. »

CHAPITRE VIII.

ÉTAT DES ARTS ET DES SCIENCES EN ESPAGNE DU TEMPS DU KHALIFE EL HAKEM II.

Jamais l'érudition et la poésie ne fleurirent avec autant d'éclat en Espagne que sous le khalifat pacifique d'El Hakem II, qui ne se montra pas seulement protecteur zélé des sciences, mais qui était aussi lui-même savant et poète dans le véritable sens du mot. Son exemple excita l'émulation de tous ses sujets ; plus ils étaient dans un rang élevé, plus ils se faisaient un devoir et un point d'honneur d'imiter leur souverain, et de même qu'autrefois on avait disputé la palme du courage dans les batailles, de même tous les talents cherchaient alors à se surpasser les uns les autres dans les arts de la paix.

Même avant son avénement au trône, El Hakem avait déjà fait preuve d'un goût passionné pour les beaux arts et les sciences. Il n'avait épargné ni les peines ni les dépenses pour conserver les ouvrages les plus précieux de l'Orient et de l'Occident; il avait fait recueillir par des envoyés, soit à titre d'achats, soit au moyen de copies, les meilleures productions des poètes, des orateurs, des historiens, des géographes, des savants et des artistes en tous genres, dans les principales villes de l'Afrique, de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arabie et de la Perse (1). Un grand palais à Cordoue, nommé Meruan, avait été ainsi rempli de 600,000 volumes, enregistrés sur un catalogue qui comprenait quarante-quatre volumes, indiquant les titres seuls des livres (1). La bibliothèque qui portait le nom de Meruanienne, était classée et rangée d'après les diverses branches de la science : il y avait à toutes les salles et armoires des étiquettes élégamment écrites, sur lesquelles étaient les titres des livres qui s'y trouvaient, avec l'indication des sciences et des arts dont ils traitaient. Tant que les affaires du gouvernement ne détournèrent pas El Hakem de ses occupations favorites, des sciences et de la poésie, il resta chargé lui-même du soin de la bibliothèque, et comme il était très-familiarisé avec les

(1) *Conde*, II, c. 88; Murphy, p. 109; Ebn Alabar, dans Casiri, II, p. 202.

(1) Murphy, p. 108, s'écarte un peu de cette relation. Il dit : « It is recorded on good authority, that the catalogue of the names of the books in this khalif's library, filled forty four volumes, in cash of which, twenty leaves were taken up with the mere names of poetical works. » Casiri, t. II, p. 38 : « Quorum (Codicum) tanta confluxerat copia, ut si scriptoribus fides, bibliotheca regia illo ævo ad sexcenta voluminum millia accreverit, quæ non nisi quadraginta quatuor ingenti mole catalogis recensebantur. » *Ebn Alabarus*, p. 202, s'exprime aussi de la même manière.

généalogies des Arabes, il rédigea, avec la plus grande exactitude, un catalogue général des ouvrages, avec les noms des auteurs, leur généalogie, le lieu et le jour de leur naissance et celui de leur mort (1). Toutefois, son secrétaire, Galib ben Muhamad, qui avait fait une liste de tous les lieux de l'Espagne, lui fut d'une grande utilité dans ses travaux. Parvenu au trône, il lui devint impossible de consacrer autant de temps à ses livres et à ses conversations avec les savants, qui étaient ses plus délicieux délassements, dans les moments où les affaires d'état lui laissaient quelques loisirs. Depuis ce temps il confia la direction de sa bibliothèque à son frère Abdelaziz, également grand ami des arts et des sciences, et surtout de la poésie; quant à son autre frère, El Mondhir, il lui laissa le soin de recevoir et de traiter les savants, appelés en Espagne de toutes les contrées connues de l'Asie et de l'Afrique (2). Il n'y eut pas seulement à Cordoue, mais aussi dans presque toutes les grandes villes de province, des bibliothèques et des académies, où les hommes les plus instruits de l'époque faisaient, soit pour l'instruction, soit pour l'agrément, des cours sur les sciences et les arts (3). Les hautes écoles et universités étaient établies dans le voisinage des mosquées; plusieurs avaient en outre des appartements pour recevoir les étudiants; il y avait aussi des assemblées particulières de savants, instituées par quelques hommes riches et considérés. C'est ainsi que l'opulent alfaki de Tolède, Ahmed ben Said ben Cautur el Ansari, ami des savants, avait dans sa maison des réunions où pendant les mois de novembre, de décembre et de janvier, s'assemblaient jusqu'à quarante savants et poëtes de Tolède, de Calatrava et d'autres lieux des environs. La description d'une de leurs séances nous fera connaître aussi bien l'état de la vie sociale que celui de la civilisation de ce peuple. Le parquet de la salle était couvert de tapis en laine et soie; les murs étaient ornés de tentures en soie, ainsi que d'étoffes imprimées. Au milieu de la salle était un tuyau de six pieds, rempli de charbons ardents; autour de cette espèce de poêle étaient assis les membres de l'assemblée. La séance était ouverte par la lecture d'une hizbé (section) du Koran, dont l'interprétation était donnée à celui qui voulait prendre la parole; ensuite on traitait des sujets relatifs à une science ou à un art quelconque. On répandait dans les assemblées des parfums, du musc, de l'eau de rose, et d'autres arômes. La séance était toujours terminée par un repas, composé, ou de viandes, ou de pâtisseries, de lait, de fruits et de sucreries. Pendant les jours les plus courts de l'année, la société passait presque tout le temps à table. L'alfaki de Tolède, dont nous venons de parler, par sa libéralité envers les savants, gagna tellement la faveur du khalife, que celui-ci le nomma grand-juge de la ville; il agit de la même manière, dans presque toutes les villes, et éleva aux premières dignités les hommes les plus savants (1). Lors

(1) *Murphy*, p. 109 : « In the knowledge of biography, history and genealogy, he (Alhakam) was most eminent and incomparable : owing to these circumstances, there were but few books in his immense library, for it is said to have contained no less than four hundred thousand volumes, of which he had not investigated the subject and written in them the genealogies, births and deaths of the authors. »

(2) *Conde*, l. c. Alhomaidi, dans Casiri, p. 201 : « Quo rege quantum in Hispania floruerint litteræ, quot doctissimi viri extiterint, haud facile dictu est. Ille omnium primus conquisitis undique libris pretiosissimis, regiam bibliothecam instituit : nec pauca condidit gymnasia (plutôt des académies), arcessitis viris doctrinæ laude præstantibus, qui disciplinas docerent scriptisque illustrarent. » De même *Ibn. Alabar*, p. 202.

(3) *Conde*, II, c. 88; *Murphy*, p. 214; Casiri, II, p. 38 et p. 201; *Middeldorphii* Commentaria de Institutis litterariis in Hispania quæ arabes auctores habuerint. Gott., 1810, in-4°.

(1) *Conde*, II, c. 93, in fin. Ebn Alabar, dans Casiri, II, p. 202.

même que nous n'aurions pas de renseignements plus précis sur les écrivains de ce temps, on conçoit que sous un tel règne, toutes les branches des connaissances humaines aient atteint un état florissant, et que la poésie et l'histoire, qu'El Hakem aimait particulièrement, aient été cultivées comme elles ne l'étaient alors dans aucun autre pays du monde. C'est donc avec raison qu'on peut appeler le règne d'El Hakem, l'âge d'or de la littérature arabe en Espagne; aussi aucune autre époque n'offre-t-elle autant d'écrivains dans toutes les branches. Il ne sera peut-être pas hors de propos et sans utilité, de citer les auteurs et surtout les historiens les plus importants, et de donner quelques détails sur leur vie.

Le Koran étant en même temps la Bible et le Code des musulmans, les théologiens, les jurisconsultes, les orateurs et les philosophes, qui traitent les questions morales, ne forment chez eux qu'une seule classe; le cadi du lieu ne rendait pas seulement la justice, mais, dans la mosquée, il récitait la prière et prononçait aussi le discours que l'on tenait au peuple assemblé, du haut de la chaire (alminbar) (1). Dans les assemblées savantes de Tolède, dont nous avons parlé plus haut, les conversations roulaient principalement sur la religion, le droit et l'éloquence. Les noms des auteurs en ce genre, qui nous sont parvenus, montrent qu'une foule d'ouvrages ont été composés sur ces matières. Il y eut un aussi grand nombre d'auteurs qui écrivirent sur la médecine, l'histoire naturelle, les mathématiques, l'astronomie et l'astrologie (2), et que nous passerons sous silence; nous ne citerons que ceux, qui, par leurs ouvrages, influèrent sur la marche de la civilisation générale; il nous faudra aussi admettre dans notre liste, les écrivains qui vécurent antérieurement, et surtout ceux qui brillèrent du temps d'Abderrahhman III. Parmi les sciences que devait connaître un musulman bien élevé et avant tout les princes, l'histoire occupait le premier rang; cette science a été traitée sous une forme toute particulière chez les Arabes. Dans leurs ouvrages historiques, ils ne s'étendent que sur les états musulmans; ils ne donnent pas de renseignements, ou du moins, ils n'en donnent que de fort incomplets sur les états chrétiens; du reste les historiens chrétiens de cette époque en font autant à l'égard des musulmans. Comme on accordait une attention toute particulière à la généalogie et à la chronologie chez les Arabes, d'après le modèle de leurs premiers historiens, ils excellent dans l'exactitude des dates, et sous ce rapport, ils surpassent de beaucoup les chroniques chrétiennes.

Les historiens arabes se rapprochent des chroniques dans les relations des phénomènes de la nature, de la peste, de la famine et de la mort des hommes célèbres. Mais il existe une différence sensible entre les écrivains des deux religions, pour la manière dont ils traitent leurs sujets; les chrétiens ont ordinairement un style sec ou mêlé d'applications et d'allusions à l'Écriture-Sainte; les Arabes, au contraire, racontent avec beaucoup d'emphase et interrompent même souvent la narration par des vers, ce qui est cause que l'homme de l'Occident, qui prend leurs hyperboles à la lettre, est facilement porté à les taxer d'exagération. Quant aux ouvrages d'histoire universelle, les Arabes n'en ont que fort peu, ou plutôt ils n'en possèdent aucun. Car les ouvrages auxquels l'on pourrait donner ce nom, ne comprennent que les états musulmans; mais en échange chaque pays avait une foule d'histoires détaillées, non-seulement sur cet état particulier, mais aussi sur ses diverses provinces, ses villes et ses familles. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait eu une grande quantité d'ouvrages sur l'histoire des Ommaijades en Espagne, sur les hommes célèbres de ce temps, et sur chaque ville de la presqu'île Pyrénéenne. Cependant, il n'est souvent pas difficile de prouver que beaucoup de ces ou-

(1) Conde, II, c. 92, et Casiri dans plusieurs passages.

(2) *Casiri*, t. I.

vrages ne sont que des continuations, puisque leur commencement est souvent emprunté littéralement à d'autres livres.

Nous ne possédons que peu d'ouvrages historiques complets du temps des Ommaijades mêmes ; mais nous avons une foule de fragments qui se trouvent dans les grandes compilations historiques.

Parmi les histoires composées avant le règne d'El Hakem, les écrits du vizir Temam ben Amri, qui mourut à 76 ans (905), et qui avait occupé des postes élevés sous Muhammed, El Mondhir et Abdallah, nous semblent les plus importants. Temam avait raconté d'une manière détaillée, et en vers, l'histoire de la conquête de l'Espagne, les faits et gestes des émirs et des Ommaijades, jusqu'au commencement du règne de Muhammed (1). On peut considérer, comme son continuateur, Ahmed ben Mohamed, de Cordoue, qui mourut l'an 940, et chanta les exploits de Muhammed, d'El Mondhir, d'Abdallah et d'Abderrahhman (2). Un ouvrage d'une plus grande valeur historique, est celui de Mesaudi, qui vécut en Égypte du temps d'Abderrahhman III ; son ouvrage, intitulé « *Prairies d'Or*, » existe encore, et il s'en trouve un manuscrit en deux gros volumes in-4°, en caractères africains, dans la bibliothèque de l'Escurial. C'est Mesaudi qui a raconté de la manière la plus circonstanciée les guerres d'Abderrahhman III contre les chrétiens. Mais les plus grands historiens parurent sous le règne d'El Hakem, et cela s'explique : les hommes les plus distingués de ce temps, s'occupèrent d'écrire l'histoire des Ommaijades; ils étaient aidés dans ce travail par le khalife et les trésors de la bibliothèque Meruanienne, qui renfermait toutes les généalogies des tribus arabes, les ouvrages sur les conquêtes de ces peuples et les histoires des diverses branches des musulmans. Un des confidents du khalife, Muhammed ben Jussuf, de Guadalajara, écrivit l'histoire de l'Espagne et de l'Afrique, la vie de leurs souverains et les guerres qu'ils avaient soutenues ; le même composa aussi plusieurs histoires spéciales de différentes villes, surtout de la Mauritanie, qui étaient soumises à la domination des Ommaijades. Quant au savant Abdallah ben Mohamed ben Mogueith, nommé Aben Alsafar, qui, comme l'avait appris El Hakem, s'occupait d'écrire une histoire des Ommaijades, le khalife l'affranchit du service militaire pour qu'il pût se consacrer tout entier à la science, et lui offrit pour résidence le palais d'Almotilla, près du Guadalquivir (1). Abdallah préféra travailler dans sa propre maison, et au bout de quelque temps, il apporta au khalife son histoire achevée.

L'an 967, El Hakem reçut de l'Orient, avec la nouvelle de la mort du célèbre Abulfaradschi ben Mohamed Alhaitam, de la race d'Ommaijah, les œuvres complètes de ce savant. Également versé dans la politique, dans l'histoire des princes et dans la généalogie, Abulfaradschi avait composé à Bagdad le Livre des Chants (Kitab el Agani) avec la musique et l'air qui devait les accompagner. On dit qu'il y travailla cinquante ans ; il avait en outre écrit une grande histoire des Ommaijades d'Orient et d'Occident. Il avait envoyé en secret à El Hakem son livre sur les Ommaijades d'Espagne, lorsque celui-ci n'était encore que prince, et il avait reçu en échange de superbes présents et de fortes sommes d'argent (2).

El Hakem ne se montra pas moins généreux pour le célèbre historien Ahmed ben Said el Hamdani, qui avait commencé une histoire d'Espagne ; le khalife lui donna une maison dans le voisinage de son château d'Azzahra, afin qu'il pût y continuer plus tranquillement ses doctes travaux (3). Pour faciliter les recherches des historiens, El Hakem ordonna à tous les gouverneurs et cadis de l'empire, de rassembler toutes les antiquités, qui pour-

(1) Conde, II, c. 63.
(2) Ibid., II, c. 81.

(1) Conde, II, c. 89.
(2) Ibid., II, c. 90.
(3) Ibid., c. 90.

raient avoir quelque intérêt historique, de recueillir tous les documents, toutes les traditions et de les envoyer à Cordoue (1).

Non-seulement de nombreux ouvrages furent consacrés à l'histoire, mais il y en eut aussi qui eurent pour objet spécial les sciences auxiliaires de l'histoire, telles que la généalogie et la chronologie. Comme El Hakem avait des envoyés dans tout l'Orient et en Afrique, qu'il faisait voyager plusieurs savants à ses frais, le cercle des connaissances géographiques dut nécessairement beaucoup s'agrandir. C'est ainsi qu'Aben Isa el Gasani, après avoir fait un long séjour en Orient et en Égypte, décrivit les pays qu'il avait visités, et présenta, à son retour, son ouvrage au khalife, en signe de reconnaissance (2). Ce même auteur décrivit aussi les environs d'Elvire. Quant à l'Espagne, on en fit plusieurs descriptions exactes, où se trouvaient indiqués, les villes, les bourgs, les villages, leur population, les montagnes, les fleuves et vallées. La statistique n'avait pas été négligée dans ces livres, et l'on y traitait des revenus et des dépenses de l'état, des mines, des douanes, des impôts, des pêches de corail et de perles (3).

La politique, mais non pas une politique machiavélique, fut traitée dans divers ouvrages. C'est ainsi que le cadi de la mosquée de Cordoue, Ahmed ben Aldelmelek ben Haschem, nommé Mocui, présenta à El Hakem un savant ouvrage sur la politique des souverains et les principes d'un bon gouvernement; pour achever ce livre, composé de cent chapitres, il s'était fait aider par le savant Abeidallah el Maaiti. Hakem fut tellement enchanté d'un tel présent, qu'il admit les deux auteurs dans son conseil d'état (meschuar) (1).

El Hakem ne fut pas moins attaché à la poésie qu'à l'histoire; lui aussi, comme tous ses prédécesseurs, fit quelques essais poétiques. Alors, il n'était pas moins honorable pour un prince musulman, de composer des vers, que de manier les armes. Aussi, dans l'éducation des princes, tenait-on à leur donner les meilleurs poètes pour précepteurs. El Hakem avait écrit des poèmes dans toutes les mesures, et quelques-unes de ses poésies se sont même conservées jusqu'à nos jours (2).

Il n'est donc pas étonnant que le khalife honorât et récompensât si généreusement les poètes et que la poésie jetât un si grand éclat sous le ciel propice de l'Espagne; El Hakem appelait à sa cour tous les poètes renommés; mais il paraît que plusieurs d'entre eux prirent trop de liberté envers le khalife, car, autrement, on ne concevrait pas comment ce prince si doux aurait jeté et retenu toute leur vie en prison, les plus célèbres poètes d'Espagne, Aben Ahmed ben Faradschi et son frère Abdallah; on les comparait à des rossignols, qui avaient été pris à cause de leur chant, et se voyaient privés de leur liberté. Ces poètes continuèrent, même en prison, à composer de nouveaux ouvrages (3). Aben Faradschi s'illustra surtout par un recueil de poésies, intitulé *« les Jardins »*; ce livre ressemble au recueil d'Abibecri ben Daud el Ispahani, intitulé *« les Fleurs »*, recueil encore bien plus estimé; il était divisé en cent chapitres, dont chacun contenait cent morceaux, qui tous appartenaient à des poètes espagnols (4).

---

(1) Ebn Alabar, dans Casiri, p. 202: « Viros omni scientiarum genere excellentes undequaque accitos in primis caros habuit; præmiis, honoribus amplissimis cumulavit: quorum alios rerum Hispanicarum annalibus, alios historicæ aut naturali aut literariæ conscribendæ deligebat; id quo accuratius fieret urbium præfectis citerorumque locorum rectoribus negotium dabat et certiores quasque notitias cum ad antiquitatum monumenta, tum ad familiarum origines et stemmata pertinentes diligenter ex incolis exquirerent mittendasque curarent. »

(2) Conde, II, c. 93.

(3) Conde, II, 94.

(1) Conde, II, c. 92.

(2) Ibid., II, c. 97.

(3) Ibid., II, c. 93.

(4) Ibid., II, c. 94.

Le vizir et préfet du trésor, Abdelmelek ben Gehwar, acquit une réputation de poète presque aussi grande, par ses chants sur *la Rose* et sur *le Printemps*, qui surpassèrent même le beau poème d'Abdallah ben Alhakem el Koreischi, sur *la Pluie* (1).

Le célèbre poète, Jussuf ben Harun el Arramedi, surnommé Abou Amar, composa deux superbes poèmes en l'honneur de la chasse et de la chevalerie, et les offrit au khalife, qui en retour lui fit présent d'une maison située dans le voisinage de l'Alcazar. Mais on dit que ce poète perdit bientôt après les bonnes grâces du khalife, et passa le reste de ses jours en prison. Voici à quelle cause on attribue cette disgrâce : Abou Amar, s'étant épris d'une esclave d'une beauté rare, nommée Halewa, célébra ses charmes dans un poème de sept chants, avec tant de verve, que le khalife eut le désir de voir l'objet de tant d'éloges. Ayant appris que le maître d'Halewa, Abu Aly el Cali, devait assister au discours que le cadi, Mondhir ben Said, était chargé d'adresser à l'envoyé chrétien, dans la mosquée, il fit engager l'orateur à parler le plus long-temps possible. En attendant, El Hakem alla voir Halewa, ce que le cadi, Mondhir, indiqua sous une forme allégorique, comme pour s'excuser de son long discours. Cette visite fit naître la jalousie et la discorde; le khalife, ayant trouvé que le poète avait trop exagéré ses louanges, l'accabla de sa colère. Quant à la jeune fille, elle tomba dans la disgrâce de son maître (2).

On établit souvent des luttes poétiques; le wali, Ismail ben Bedr, poète distingué, qui avait été autrefois kaur ou conteur de nouvelles du khalife, et qui savait raconter en beau style les exploits guerriers et les intrigues d'amour entremêlés d'aventures romanesques, obtint le prix dans une lutte de ce genre, lors de l'avénement d'El Hakem au trône, et son poème fut inséré dans l'anthologie d'Aben Feradsch, intitulée : « *les Jardins* » (1).

Quand on réfléchit à la civilisation, au goût pour la poésie et à l'érudition qu'on trouvait alors généralement répandus en Espagne à cette époque, on conçoit sans peine, que beaucoup de femmes, vivant dans la retraite, se soient consacrées aux études et rendues célèbres par des productions poétiques.

De toutes les esclaves d'El Hakem, la belle Lobna fut celle qui se distingua le plus, par ses connaissances approfondies de la grammaire, de l'arithmétique et autres sciences; elle était en outre excellent poète, et avait un style riche et élégant et une écriture superbe, ce qui fit qu'El Hakem l'employa comme son secrétaire, dans les affaires importantes, surtout pour tenir sa correspondance privée. Il n'y avait personne, dit-on, dans tout le palais du khalife, qui fit plus facilement des vers que Lobna, et qui écrivit avec plus de finesse. Fatima, fille d'un des employés de l'Alcazar, avait aussi une très-belle main, et donna au khalife plusieurs copies de bons livres; Aischa, fille d'Ahmed ben Mohamed ben Cadim, de Cordoue, qui était célèbre comme poète, et ne jouissait pas d'une moindre réputation comme calligraphe, brilla autant par ses vertus, que par sa perspicacité et sa grande éloquence; elle fit plusieurs poèmes à la louange du khalife et des princes de son temps; tous les savants admiraient ses compositions et sa belle écriture, tant sur le papier que sur le parchemin; elle avait une bibliothèque choisie d'ouvrages d'arts et de sciences. On rapporte de Cadidscha, fille de Dschefar ben Noseir el Temimi, qu'elle ne faisait pas seulement de bons vers, mais qu'elle les chantait d'une manière ravissante. Maryem, fille d'Abu Iacub el Faisoli, acquit une grande célébrité par les femmes savantes et poètes sorties de son école. Radhia, esclave affranchie du khalife, Abderrahhman III, et puis favorite d'El Hakem, qui l'appelait : « *Son heureuse étoile* », fit l'admiration de ses con-

(1) Conde, II, c. 94.
(2) Ibid., II, c. 92.

(1) Conde, II, c. 85.

temporains, par ses connaissances étendues, par ses beaux poëmes et la richesse harmonieuse de ses narrations; elle voyagea quelque temps en Orient, où elle emporta les suffrages de tous les savants (1).

El Hakem, en propageant les lumières, n'eut pas à déplorer les effets d'une instruction trop raffinée et de la dépravation des mœurs parmi ses sujets; il profita des intervalles de paix pour policer son peuple, et n'oublia rien de ce qui put contribuer à la prospérité de son pays. Dans toutes les provinces, il établit des institutions excellentes, fit élever ou rétablir des mosquées, construire des auberges publiques (menzilles), creuser des puits dans les villes et sur les grandes routes, jeter des ponts et faire des aquéducs. Avant toutes choses, il chercha à encourager l'agriculture; à cet effet des aquéducs et des réservoirs d'eau furent établis partout dans les plaines, et d'après le sol et le climat, les plantes les plus diverses y furent cultivées.

Les chevaliers s'étant aperçus combien le khalife favorisait l'agriculture, se firent un honneur, pendant la longue paix avec les chrétiens, de cultiver leurs jardins de leurs propres mains, et les cadis et les alfaquis prirent plaisir à s'occuper de leurs plantations d'arbres. La plupart des habitants des villes contractèrent l'habitude d'aller à la campagne dans leurs terres, soit au printemps, soit dans l'automne, pour cultiver leurs champs ou pour aider à récolter les fruits. Beaucoup d'hommes du peuple, suivant le goût de leurs ancêtres, conservaient le genre de vie des Bédouins, se livraient à l'éducation des troupeaux, et allaient d'une province à l'autre suivant les saisons et les pâturages (2).

Ce ne fut qu'à la culture de la vigne qu'El Hakem ne se montra pas favorable. Dans les temps de guerre et par le moyen des Iracaniens émigrés, qui croyaient qu'il était permis aux musulmans de boire du vin, l'usage de cette boisson se répandit presque généralement parmi les musulmans d'Espagne; les prêtres (alfaquis) eux-mêmes ne se refusèrent pas ce plaisir, et dans les festins de noces (walimes) et les grands repas, on passait souvent les bornes de la tempérance. El Hakem, qui observait strictement les lois du koran, fut scandalisé de les voir de jour en jour plus méconnues, convoqua les théologiens (alimes et alfaquis) et leur demanda comment il se faisait, que contre les lois du prophète, on buvait en Espagne, non-seulement du vin rouge (ghamar), mais aussi du vin blanc (sahba), ainsi que du vin fait avec des dattes et des figues, etc., et autres boissons fortes et enivrantes. On donna, comme raison de cet abus, que depuis le règne de l'émir Muhammed, il avait été permis aux musulmans qui allaient à la guerre, de boire du vin, pour animer leur courage et leur bravoure dans les combats, et que c'était pour le même motif qu'on avait aussi permis l'usage du vin dans les pays frontières, où des surprises fréquentes des chrétiens avaient nécessité des luttes continuelles. Le khalife, peu satisfait, n'admit point ces raisons, et pour déraciner un tel abus, fit arracher presque toutes les vignes d'Espagne; il n'en laissa subsister que le tiers, pour avoir des raisins et pour en faire du sirop et du raisiné, ce que la loi mahométane permettait (1).

El Hakem fait partie du petit nombre des grands princes, qui ne trouvèrent leur satisfaction et leur ambition que dans le bonheur et la prospérité de leur peuple, et qui ne favorisèrent pas seulement les arts et les sciences, mais qui les cultivèrent eux-mêmes avec amour. Continuellement occupé de lectures, sa vue s'affaiblit à un tel point, que, dans les dernières années de son règne, il fut obligé de renoncer à cette occupation favorite; des attaques d'apoplexie plusieurs fois renouvelées, le ravirent enfin (le 2 sepher, de l'hégire 366) (30 septembre

(1) Conde, II, c. 93; Murphy, p. 233; Casiri, II, p. 150.

(2) Conde, II, c. 94.

(1) Conde, II, c. 90; Casiri, II, p. 202.

976) (1) à son peuple, qui n'avait jamais été plus heureux que sous son règne. Un arabe remarque avec raison, que ses jours se passèrent comme des rêves, dont il ne reste que des souvenirs imparfaits. Il avait régné 15 ans et 5 mois, et était parvenu à l'âge de 63 ans.

Sous le règne d'El Hakem II, la domination des Ommaijades était arrivée à son point culminant; les états chrétiens de l'Espagne étaient abaissés; comme ils étaient pleins de haine et d'inimitié les uns contre les autres, ce fut un bonheur que le khalife voulût leur accorder la paix. En Afrique, la Mauritanie était entièrement soumise aux Ommaijades, et le dernier souverain de la maison d'Édris passa en Égypte le reste de ses jours, comme exilé. Les musulmans d'Espagne vivaient alors dans la plus grande aisance; le commerce, les arts et l'industrie, ainsi que les sciences, étaient dans le plus grand état de splendeur. Cependant, il n'est pas de bonheur de longue durée, l'orage ne tarda pas à gronder et lorsqu'il éclata, il détruisit en peu d'années l'édifice, qui, pour s'élever, avait demandé deux siècles.

(1) Conde, II, c. 94; Casiri, II, p. 37: « Fato functo est anno egiræ 366, die mensis Saphari. »

LIVRE VIII.

DÉCADENCE DE L'EMPIRE DES OMMAIJADES PENDANT LES CONQUÊTES DU HHADJEB ALMANZOR ET DE SES FILS.

CHAPITRE PREMIER.

HESCHAM II EST EXCLU DE TOUTE PARTICIPATION AU GOUVERNEMENT PAR LE HHADJEB ALMANZOR (1).

Avec El Hakem II finit la liste des grands princes ommaijades. Sous le règne de son fils Hescham, enfant mineur, l'exercice du pouvoir fut enlevé au khalife, et devint l'objet des prétentions du hhadjeb. Les frontières de l'empire furent, il est vrai, considérablement agrandies par les talents militaires du premier ministre; des victoires nombreuses furent remportées, plus nombreuses même que sous aucun autre règne précédent; mais la base de la domination des Ommaijades fut minée, la force du souverain, l'unité du gouvernement fut détruite dans ce temps si brillant sous le point de vue militaire; l'administration du hhadjeb Almanzor tendait peu-à-peu à se substituer au pouvoir régulier.

Après la mort et les funérailles d'El Hakem, son fils, âgé de dix ans, Hescham II, qui avait déjà été déclaré son successeur, fut proclamé khalife. Les walis, les cadis, les vizirs et les autres officiers de l'état, qui s'étaient rassemblés dans ce but, prêtèrent le serment de fidélité au nouveau souverain, qui reçut le surnom d'Almuyad Billah (favorisé de Dieu).

L'enfance du khalife rendait une régence nécessaire. La mère d'Hescham, la sultane Sobeiha (l'Aurore), du vivant de son époux, avait acquis une telle influence sur lui par son esprit et par ses charmes, que pendant les dix dernières années, rien ne s'était conclu à la cour sans sa parti-

(1) Conde, II, 95 — 102; Murphy, p. 110 — 111; Casiri, II, p. 38, 49, 50, 64, 202; Abulfeda, II, p. 533 et 607; Roderic. Tolet., H. Arab., c, 32.

cipation. Elle retint naturellement la régence entre ses mains. Le jour du serment, le vizir Abulhassan, plus connu sous le nom de Dschiafar ben Otman El Mushafi, fut, il est vrai, élevé à la dignité de hhadjeb; mais on vit bientôt qu'en faisant ce choix Sobeiha avait agi avec précipitation, ou qu'elle n'avait pas employé son pouvoir contre l'élévation d'un homme qui lui était inutile. Elle accorda toute sa confiance à son secrétaire, *Muhammad ben Abdallah ben Abi Amer el Moaferi*, homme aussi distingué par son esprit que par sa beauté physique, à qui son affabilité, sa valeur et ses talents avaient acquis l'estime, l'amour et le respect de tous les grands, et qui même était compté au nombre des savants à cause de ses vastes connaissances. Sobeiha lui confia toutes les affaires du gouvernement, le nomma tuteur du jeune khalife et en même temps premier ministre de la paix et de la guerre, ou hhadjeb. Cette place était cependant toujours occupée par Dschiafar ben Otman, de sorte qu'il y avait dans le gouvernement deux hhadjebs, ou premiers ministres, chose qui ne s'était jamais vue auparavant, et qui à elle seule annonçait déja un grand désordre (1). Dès lors la haine et la jalousie s'allumèrent entre ces deux hommes; elles étaient entretenues d'un côté par le sentiment de la vengeance et de l'envie, de l'autre, par le soupçon et la crainte.

Sobeiha et le hhadjeb Muhammad prirent toutes leurs mesures pour tenir Hescham éloigné du gouvernement. Il ne fut pas, comme les précédents souverains ommaijades, élevé au milieu des guerriers et des savants, mais loin des armes et des sciences; il s'amollit dans l'intérieur ou dans les jardins de l'Alcazar, occupé à des jeux frivoles ou aux dissipations de la jeunesse parmi les esclaves de son âge. L'esprit pénétrant de Muhammad découvrit bientôt qu'Almughira, oncle d'Hescham, projetait de délivrer le jeune khalife de cette servitude et de lui faire donner une éducation convenable à son rang. Que fit alors le hhadjeb? Il s'entendit et se lia avec celui qui jusque-là avait été son odieux rival, Dschiafar el Mushafi, avec le gouverneur de Médina Celi, le fameux général Galib, et avec les troupes slaves de l'Alcazar. Sous prétexte qu'il prétendait au trône, Almughira tomba sous les coups des conjurés. A peine ce terrible adversaire fut-il écarté, que Muhammad songea à se défaire de tous les employés de l'état, qui ne voudraient pas servir d'instrument à son ambition; mais en habile politique, il se garda d'agir directement; il aima mieux les faire détruire les uns par les autres, afin de paraître lui-même innocent aux yeux du peuple.

Comme il faisait descendre sa famille d'Abdelmelek, successeur de Tarek, conquérant de l'Espagne, il se servit de cette circonstance pour faire croire qu'il était appelé, en quelque sorte par sa naissance même, à de grandes actions. En outre, il gardait Hescham avec tant de rigueur, que personne ne pouvait le voir ou lui parler à son insu et sans sa permission. L'audience n'avait lieu qu'à des jours fixes, pendant lesquels les vizirs étaient admis à saluer le khalife en présence de Muhammad. Il n'oublia pas non plus de se faire de nombreux amis. Il gagna les troupes par sa libéralité, les grands de la cour par des honneurs, par sa courtoisie et son affabilité; les savants, par son attention, ses encouragements, les récompenses qu'il donnait à leurs talents et la protection qu'il accordait aux sciences. Il chercha à s'attacher par de bons offices tous les hommes remarquables de chaque classe; les chrétiens même du pays furent forcés de l'estimer, de l'honorer et de le craindre. Prévoyant et prudent dans le maniement des affaires de l'état, religieux et juste dans ses actions, vaillant et circonspect dans la

(1) Conde, II, c. 95. Dans Casiri, II, p. 49 et 50, d'après Ben Hayen et Alhomaidi: le nom de Sobeiha y est toujours précédé de l'article Al: «Mater (Heschami) turbulentum per ea tempora regnum intuens, filiumque propter ætatem rebus administrandis imparem esse animadvertens, ejus curam Almansori viro probatæ fidei et summæ auctoritatis demandavit.

guerre, sévère et impitoyable pour les insurgés et les ennemis, il épouvanta ses adversaires comme un rival terrible qu'il ne fallait pas songer à renverser, et conserva ses amis dans l'obéissance comme un puissant soutien; il s'assura ainsi le gouvernement sans porter le nom de prince. En même temps il se fit chérir parmi le peuple, principalement, parce que peu de temps après son entrée en fonction, il conclut la paix avec les musulmans d'Afrique, et jura au contraire une guerre éternelle aux états chrétiens, qu'il promit de soumettre de nouveau à la puissance mahométane. Cette déclaration fut très-applaudie par la masse de la population mahométane d'Espagne, qui célébra les louanges du belliqueux hhadjeb et présagea ses victoires futures.

Le hhadjeb Abul Hassan Dschafar et plusieurs conseillers d'état pensaient tout autrement de la conduite de Muhammad. Ils donnaient clairement à entendre qu'il avait mal agi en concluant la paix avec les ennemis les plus ardents de l'empire, les Zénètes d'Afrique, et en déclarant la guerre aux chrétiens d'Espagne, qui depuis plusieurs années avaient observé de la manière la plus rigoureuse les traités conclus entre eux et El Hakem.

La conclusion de la paix avec Balkin ben Zeiri, souverain de Zanhadscha, avait fait retirer la plupart des troupes d'Afrique, et Dschafar ben Aly, fils du hhadjeb Dschafar, qui était assiégé par les Berbères dans la forteresse d'Alcazar-Alocab, se trouva privé de tout espoir de secours. Quoiqu'il priât de la manière la plus pressante le hhadjeb Muhammad, d'envoyer des troupes pour le délivrer, Muhammad n'y fit nulle attention. Il fut donc forcé de rendre la citadelle, ce dont on lui fit un crime, ainsi qu'à toute sa famille. Aussitôt que Dschafar ben Aly fut de retour en Espagne, il fut jeté en prison comme traître, bientôt après décapité, et sa tête envoyée en présent à l'ami de Muhammad, Balkin ben Zeiri. Les parents et les amis du mort regardèrent cette exécution comme une déclaration de guerre ouverte entre les deux hhadjebs (1).

Ils s'étaient d'abord accordés dans leurs vues de ne pas permettre au jeune khalife de prendre part au gouvernement; d'exclure les parents d'Hescham (les Meruans ou Ommaïjades) de toute influence dans les affaires, et par conséquent de se défaire des eunuques slaves entièrement dévoués à la famille ommaïjade. Muhammad fit massacrer par son collègue les huit cents hommes de cette nation, qui formaient la garde du corps du khalife (2); dès qu'il eut frappé ce coup important, il ne vit plus d'autre obstacle à ses projets ambitieux, que celui-là même qui jusqu'alors les avait servis. Depuis l'exécution de Dschafar ben Aly, dont le supplice, ou plutôt l'assassinat, semblait demander une sévère justice, une guerre à mort avait éclaté entre les deux hhadjebs. Muhammad, en faisant la paix avec les musulmans africains, avait acquis de nouveaux auxiliaires, et ses guerres victorieuses contre les chrétiens espagnols, qui lui valurent le nom d'*Almanzor* (le défenseur), l'avaient rendu cher aux musulmans; d'ailleurs il avait gagné l'armée, et particulièrement les chefs par sa libéralité sans bornes. Il était clair qu'Almanzor prenait toutes ses mesures pour la chute de son collègue, et celui-ci ne s'y trompait pas. On le reconnaît aux plaintes qu'il fit contre la trop grande libéralité d'Almanzor envers l'armée. En qualité de préfet du trésor royal, il devait recevoir le cinquième du butin qui revenait au khalife; mais comme cette portion était petite à cause des prodigalités de son rival, il dit en présence de ses vizirs : « Il me paraît que les campagnes du hhadjeb Almanzor, qui sont si glorieuses, au dire de ses amis, ne rapportent pas beaucoup à l'état; car tant d'efforts et de dangers n'aboutissent qu'à la perte de ses troupes et

(1) Conde, II, c. 96.

(2) Murphy, p. III. Nous avons vu qu'elle comptait jadis de 4,000 à 6,000 hommes; il paraît donc que tous ne furent pas mis à mort.

de ses chevaliers; notre bon khalife Hakem savait bien mieux faire la guerre. »

Almanzor, protégé dans toutes ses entreprises par Sobeiha, mère d'Hescham, n'attendait plus qu'une occasion pour se débarrasser de son importun rival. Dans ce but, il gagna par des flatteries et de riches présents le chef des gardes, Galib, le fameux général d'El Hakem; il avait même épousé sa fille, et cette union avait été célébrée avec une magnificence plus que royale. Le hhadjeb Dschafar, trahi par ses propres vizirs, ne soupçonnait pas que les filets fussent si solidement tendus autour de lui, et qu'un mot prononcé avec franchise suffirait au tout-puissant Almanzor, pour hâter sa ruine. Les choses en étaient venues à un tel point, que n'être pas ami d'Almanzor, ou se montrer seulement tiède à faire son éloge, était presque un crime de haute trahison. Comme il était sûr d'avoir toutes les troupes pour lui, dès que les paroles du hhadjeb furent parvenues à ses oreilles, il ne craignit pas de le faire arrêter, de le dépouiller de sa dignité, de le jeter dans une tour et de le charger de chaines. Ses biens furent confisqués au profit de l'état (978) (1). Cependant il n'osa pas le faire exécuter sur-le-champ. Ce ne fut qu'après avoir remporté plusieurs victoires sur les chrétiens d'Espagne, s'être créé une immense puissance militaire et avoir poussé ses conquêtes jusque dans le voisinage de Léon, qu'il donna un libre cours à sa vengeance. Le malheureux Dschafar, après une détention de quatre ans, fut assassiné secrètement dans sa prison, pendant que l'on cherchait à répandre le bruit qu'il était mort de chagrin (2) et de consomption.

Almanzor éloigna ensuite et renversa son beau-père Galib, qui avait tant aidé à la chute de Dschafar; il se servit pour cela de quelques Arabes influents. Ceux-ci reçurent la même récompense; car il les écarta à leur tour (1).

C'est ainsi que par des moyens honteux, par la ruse, le manque de foi, Almanzor parvint à se débarrasser de tous les hommes influents. Toutes les places de l'état, jusqu'à celles de lecteur et de prédicateur dans les mosquées (les mocris et les alchatibs), étaient occupées par ses créatures. Ses talents militaires et sa générosité lui avaient acquis l'armée; elle lui appartenait tout entière, il ne manquait plus rien à sa toute-puissance, que le nom de khalife. Quelques écrivains rapportent (2) qu'il ne laissa pas même à Hescham le nom de souverain; mais cela est faux, des sources meilleures et certaines prouvent le contraire. Hescham vivait dans la plus grande retraite, dans l'intérieur de son palais ou de ses jardins d'Azzahra. Personne ne pouvait le visiter sans la permission de sa mère et du hhadjeb Almanzor. Il n'était fait mention de lui dans aucun document public, pas même dans les inscriptions placées sur les nouveaux bâtiments qui

(1) Conde, II, c. 96; Murphy, p. III.

(2) Conde, II, c. 97; Casiri, II, p. 49, d'après Ahmed Arrazzi, donne une relation un peu différente que voici: « Heschamo Alhakemi filio ad solium evecto anno egiræ 366, Christi 976, feria 2, die 5, mensis Saphari, multis honoribus, amplissimisque ab eo rege (Giaphas) cumulatur. Officinæ enim monetariæ præses fuit, tum ærario præpositus, denique supremus imperii moderator (Haschib). In rerum statu felicissimo constitutus, de opibus augendis, suisque ad honores aulicos promovendis cogitare cœpit, ad hoc impellente ambitione, suique amore adhortante: quæ quidem vitia à viris fortunatis abesse vix possunt. Unde brevi factum est, ut ejus fratres cæterique consanguinei, tota spectante Hispania, nec minus admirante, præcipua regni munera obierint. Quæ res opportunam duci *Abu Amero*, viro infesto et invido, ad illum perdendum ansam præbuit: isque illius mortem maturavit, ac re vera proditionis apud regem accusatur: ubi enim sævit invidia, armatur etiam calumnia. Quare in publica vincula conjicitur, deinde comburi vivus jubetur: quæ acta anno egiræ 372. Giafari mortem aliter refert Alfaredus, qui cum in carcere strangulatum scripsit. »

(1) Murphy, p. III.

(2) Murphy et Desguignes, Histoire des Huns.

ne présentent que le nom de sa mère. Il était seulement prononcé dans la chotba (prière publique du vendredi), et gravé sur les monnaies (1). S'il paraissait dans la mosquée à une grande fête, il ne quittait la tribune grillée, d'où les khalifes assistaient à la prière publique, que lorsque tout le peuple s'était retiré. Entouré de sa suite d'esclaves et d'une nombreuse garde, il retournait alors dans l'Alcazar situé à côté, de sorte qu'il était difficile à qui que ce fût de le voir (2).

Hescham, aussi bien que sa mère, n'avait aucun pouvoir dans l'état; ils n'avaient pas même le droit de décider dans leurs propres affaires de famille, mais il leur laissait encore, pour l'apparence, quelque participation au pouvoir. C'est ce que prouve l'histoire suivante, qui fut en même temps pour les musulmans un exemple de la sévérité et de la justice d'Almanzor.

Un meruan, ou prince du sang royal, petit-fils du khalife Abderrahhman III, jeune homme de dix-huit ans, doué d'un grand talent pour la poésie, et possédant une grande érudition, aimait une esclave de son père avec laquelle il avait été élevé dès l'enfance. Lorsque celle-ci fut séparée de lui, leur passion mutuelle s'accrut encore davantage. Plein du désir de voir sa bien-aimée, Maron (c'était le nom du jeune homme) trouva le moyen de se glisser secrètement dans le jardin où venaient se récréer les esclaves de son père. A l'entrée de la nuit, il trouva celle qu'il aimait sous des bosquets de myrte, et lui communiqua sa résolution de l'enlever; la jeune fille enflammée d'un amour égal pour le jeune prince, consentit à la fuite. Mais à la porte du jardin ils rencontrèrent le père de l'amant; et quoique Maron sût bien qu'aucun autre que son père ne pouvait être dans ce lieu, il le perça de son épée. Aux cris du blessé, les serviteurs de la maison accoururent; Maron essaya de s'ouvrir un chemin au milieu d'eux, mais la jeune fille étant tombée en défaillance, il voulut la protéger; bientôt il fut accablé par le nombre, désarmé et mis sous bonne garde.

Le sahib (préfet) du tribunal criminel ordonna aussitôt de conduire le meurtrier dans une prison, et le ministre de la justice (cadi des cadis), après avoir pris les premières informations sur cet événement, fit un rapport à la mère du khalife, parce que Maron était de la maison Ommaijah et cousin d'Hescham. Almanzor dirigeait alors une expédition contre la Galice. Les cadis, après s'être instruits convenablement de la chose, et avec la permission de Sobeiha, rendirent un jugement, d'après lequel on faisait grâce à Maron de la vie, eu égard à sa jeunesse (car la loi punissait de mort le parricide); mais il fut condamné à rester en prison pendant un nombre d'années égal à celui qu'il avait vécu. Ce jugement reçut la confirmation d'Hescham et de sa mère. Mais lorsqu'Almanzor apprit cette affaire au retour de son expédition, il déclara que le khalife avait jugé comme un jeune homme et un amoureux, et non pas comme un père de famille. Maron resta en prison jusqu'en 995 (hég. 384); il composa pendant sa longue captivité de très-belles élégies et des chants d'amour qui l'ont rendu célèbre (1).

Almanzor aurait bien voulu dans cette occasion voir appliquer la loi dans toute sa rigueur; c'est ce que font assez supposer ses sentiments de haine contre les meruans (2).

(1) Outre les écrivains arabes, voyez aussi Rodericus Tolet., Hist. Arab., c. 32: « Licet multi pro hac potentia laborassent, ipse (Almanzor) consensu omnium omnibus est prælatus, et sic ad se totius regni negotia recollegit, ut rex Issem tantum reguli nomine præmineret et nomen Issem in moneta et pannis et epigrammatibus et epitaphiis ponebatur et fiebat oratio super eum, et expers potentiæ agebatur et quasi clausus in præsidio Cordubensi quidnam fieret ignorabat. »

(2) Conde, II, c. 98.

(1) Conde, II, c. 96 et 100.

(2) Conde, II, c. 101, p. 540. Il est dit en cet endroit qu'Almanzor fit grâce à un grand malfaiteur, fils d'une veuve; mais il eut soin de faire intervenir la volonté de Dieu, pour ne pas s'attirer de la part du peuple, le reproche de laisser impunis les grands crimes. »

Autrement, en qualité de prince il adoucissait souvent la sévérité de la justice. Car l'année qui avait précédé ce meurtre, Ziad ben Aflag, préfet de Cordoue (sahib scharta Almedina), avait prononcé la peine de mort contre Abdelmelek ben Mondar, convaincu de grands crimes, et avait soumis la confirmation de ce jugement au hhadjeb Almanzor; celui-ci l'annula en considération de la jeunesse d'Abdelmelek (1).

Mais le wali de Tolède, ayant tué en combat singulier Abdelmelek ben Ahmed Alcaide, ami d'Almanzor, le hhadjeb le destitua de son gouvernement (878), qui fut donné à Abdallah ben Abdelazziz, nommé Abu Becri. Cet homme était en grande faveur auprès de la mère du khalife; il avait acquis des richesses extraordinaires par son avidité et son avarice qui le firent nommer la *Pierre dure* par les chrétiens mozarabes. On dit qu'il possédait à lui seul plus de mille fermes dans la province de Tadmir (Murcie) (2).

Lorsqu'Almanzor eut éloigné de tous les emplois les musulmans d'origine arabe et syrienne, parce qu'ils étaient dévoués à la maison Ommaijah, et qu'il eut donné leurs places à des Africains dont il était sûr; lorsque par de continuelles victoires remportées sur les états chrétiens d'Espagne et sur les pays africains de la Mauritanie, il eut étendu sa domination sur presque toute la presqu'île des Pyrénées et sur une grande partie de l'Afrique septentrionale, ainsi que nous le verrons plus bas, il jugea qu'il était temps de prendre ses mesures pour laisser à ses descendants le pouvoir que ses efforts lui avaient acquis. Le peuple était entièrement disposé pour lui, à cause de ses victoires continuelles sur les ennemis extérieurs et du bien-être dont on jouissait à l'intérieur. L'armée, qu'il porta, dit-on, au nombre presque incroyable de six cent mille hommes de pied et deux cent mille chevaux, lui était dévouée autant par reconnaissance, que par amour; car il récompensait sans mesure la valeur et les efforts des troupes, et tous accouraient sous ses drapeaux victorieux, attirés par sa réputation de générosité et son grand talent de général. Nul ne savait mieux que lui flatter les savants qui exerçaient une grande influence dans l'état; il se montrait le zélé protecteur des sciences et des arts, et il y prenait même une part active. Il érigeait des académies, assistait lui-même aux séances et excitait les talents par son approbation et sa faveur. Il pouvait donc, sans difficulté, poursuivre la route qu'il s'était tracée. Le nouveau souverain avait aussi besoin d'une nouvelle demeure. La somptueuse résidence d'Azzahra retenait dans ses murs un fantôme de khalife; le hhadjeb dédaigna cette habitation. Il se construisit dans le voisinage d'Azzahra, sur les bords du Guadalquivir, une nouvelle ville, *Azzahira*. Sa construction commença en 979 (hég. 368), et deux ans après le palais principal était déjà achevé et formait un grand château-fort. Almanzor vint y habiter avec sa famille et toute sa cour, en 981. Le trésor de l'état, les magasins, les provisions, les arsenaux étaient à Azzahira. Il fit aussi construire un certain nombre de moulins sur les rives du Guadalquivir. Comme il fixa aussi dans Azzahira la résidence de ses ministres, de somptueux palais s'élevèrent près de l'Alcazar et des jardins d'Almanzor; c'était la demeure des vizirs, des conseillers d'état, des généraux, des gens de cour, et de tous ceux qui désiraient se rapprocher du centre du pouvoir, dans l'espoir d'y trouver faveur, gain ou plaisir. En peu de temps on bâtit tant de maisons, que les faubourgs d'Azzahira touchaient à ceux de Cordoue (1).

Dès lors Almanzor commanda aux walis de

(1) Conde, l. c.

(2) Conde, II, c. 97. Abu Abdallah, dans Casiri, II, p. 38: «Abdallah ben Abdelaziz ben Mohamud ex regia Ommiaditarum stirpe apud Heschanum regem Almoaidum consilio et auctoritate maxime valuit, a quo Toletanæ urbi præficitur, indeque præsidiorum limitaneorum præses ac propugnator deligitur.»

(1) Murphy, p. 174.

toutes les provinces d'Espagne et d'Afrique, soumis à la domination ommaijade, de faire transporter à l'avenir toutes les contributions à Azzahira, et de venir y traiter de toutes les affaires importantes. Toutes les publications de l'état, tous les ordres du jour et les actes publics du gouvernement se firent au nom du hhadjeb Almanzor. Toutes les villes, même Cordoue, étaient soumises à un gouvernement militaire; le commandant de chaque ville, le préfet de la garnison (nommé Sahib el Scharta) avait un tribunal prétorien, qui décidait les affaires tant civiles que criminelles. Pour le khalife Hescham, gardé sévèrement dans Azzahra par une troupe nombreuse d'esclaves achetés (Mameluks), il n'était fait mention de son nom que sur les monnaies et dans les prières publiques. Mais Almanzor partageait avec lui ce double privilége. Il avait, de même que le khalife, une nombreuse garde, composée d'Africains et de Slaves; le nom seul de khalife lui manquait (1).

Il revêtit ses fils et ses parents des plus importantes et des plus hautes dignités de l'état. Il nomma vizir du conseil d'état son frère Abdallah ben Abu Alhakem Omar ben Abi Amur, et au commencement de la guerre avec les Édrisides d'Afrique, il lui confia le commandement supérieur d'une grande armée. Son fils aîné, Abdelmelek, qui avait fait partie des pages du jeune khalife, avait reçu une éducation de prince; Almanzor l'emmena avec lui de bonne heure dans ses campagnes contre les chrétiens espagnols et lui apprit à conduire une armée et à s'endurcir à tous les travaux et à toutes les fatigues de la guerre (2). Lorsqu'Abdelmelek eut donné beaucoup de preuves de son courage et de sa dextérité à manier les armes, il l'envoya à la tête d'une armée en Afrique, où, comme nous le verrons plus loin, il vainquit et fit prisonnier le dernier émir des Édrisides. Depuis lors, il porta en Afrique le nom de hhadjeb et le surnom d'Almudaffar (heureux vainqueur) (1). L'année suivante (985), Abdelmelek revint à Cordoue, où son mariage avec la petite-fille d'Almanzor, Habiba, fut célébré par de grandes fêtes dans les beaux jardins d'Almunia, voisins d'Azzahra. Il paraît qu'Hescham fit présent de ces magnifiques jardins et de leurs superbes bâtiments à son hhadjeb, lorsque celui-ci lui demanda la permission d'y célébrer le mariage de son fils. Depuis ce temps ils reçurent le nom d'Alameria (2). Les écrivains arabes donnent une intéressante description de ces fêtes nuptiales. La fiancée fut conduite en triomphe à travers les principales rues de Cordoue, accompagnée de jeunes filles et d'amies de sa famille. Presque toute la noblesse de la ville formait le cortége. Les jeunes filles, toutes armées d'un bâton d'ivoire orné d'or, gardèrent pendant tout le jour l'entrée du pavillon de la fiancée; à la nuit le fiancé vint, suivi d'une troupe de nobles jeunes gens de sa parenté, et protégé par leurs épées dorées, il pénétra de force jusqu'auprès de sa fiancée, malgré la résistance comique des jeunes filles. Les jardins étaient tout illuminés; dans tous les bosquets, les grottes et sur tous les lacs couverts de nacelles, retentissaient une douce musique et les chœurs des jeunes filles qui chantaient les louanges des nouveaux mariés. Ces fêtes durèrent toute la nuit, et furent continuées tout le jour suivant. Les poëtes les plus distingués de l'époque se disputèrent l'honneur de composer les plus beaux chants. Pour conserver le souvenir de ce jour parmi le peuple et l'armée, Almanzor fit distribuer aux gardes des armes et des habits précieux; il accorda des largesses au peuple, et donna surtout de grandes sommes d'argent aux maisons de mendiants et de pauvres (Zawiyes); il dota un certain nombre de pauvres filles, et récompensa richement tous ceux qui avaient concouru à la beauté de cette fête par la musi-

(1) Murphy, p. 111 et 174.
(2) Conde, II, c. 97.

(1) Conde, II, c. 98.
(2) Le grand-père d'Almanzor s'appelait Abi Amer; les Amérides sont donc les parents d'Almanzor.

que, le chant ou la poésie. Cette fête fut comptée avec raison par les Cordouans au nombre des plus magnifiques qu'ils eussent jamais vues (1).

Le reste de l'histoire d'Almanzor embrasse les guerres qu'il fit en Afrique avec une fortune diverse, et ses quinze campagnes contre les royaumes chrétiens d'Espagne, sous les ruines desquels il s'ensevelit en quelque sorte.

(1) Conde, II, c. 99.

CHAPITRE II.

GUERRES D'ALMANZOR EN AFRIQUE (1).

(984 — 1001.)

Depuis que les Édrisides avaient été faits prisonniers par les généraux d'Hakem et envoyés en Espagne, d'où ils étaient allés comme fugitifs auprès des Fatimites en Égypte, la Mauritanie était restée sous la domination ommaijade. De temps en temps, il est vrai, les Zénètes, vassaux des souverains d'Égypte, tentaient quelques incursions dans l'Afrique occidentale, sans cependant faire des conquêtes importantes. Mais lorsque Hakem fut mort, Almanzor, prenant les rênes de l'état, voulut avoir la paix en Afrique pour deux motifs : d'abord pour faire la guerre sans interruption contre les chrétiens d'Espagne et pour y employer les troupes africaines ; ensuite pour se rendre populaire en se réconciliant avec les musulmans d'Afrique, et écraser avec leur secours le parti arabe ou ommaijade d'Espagne. Il conclut donc la paix avec *Yussuf Balkin ben Zeiri*, qui avait marché de Tunis contre Ceuta, et qui assiégeait cette ville ; il lui sacrifia en même temps les villes occupées par les parents du hhadjeb Dschafar ; car Yussuf faisait la guerre principalement dans un but de vengeance, parce que Dschafar avait tué son père dans un combat précédent (1).

La paix durait ainsi depuis sept ans en Mauritanie, lorsque le khalife fatimite d'Égypte, Nazar ben Moëzz, envoya l'ordre à son vassal, Balkin ben Zeiri ben Menad, de reconduire dans son ancien royaume, en qualité de souverain, l'Édriside Alhasan ben Kenuz. Aussitôt le Zeirite mit trois mille chevaux à la disposition d'Alhasan et fit faire une levée parmi les tribus berbères pour l'accompagner. Les Berbères parurent en plus grand nombre qu'on ne l'avait espéré ; de sorte qu'Alhasan se rendit en peu de temps, maître de presque toute la Mauritanie et se fit partout proclamer émir (roi) (h. 373 — 983).

Aussitôt qu'Almanzor reçut la nouvelle de ce changement dans les affaires, il envoya des troupes en Afrique pour reconquérir ce qu'il avait perdu. Il donna le commandement général de cette armée à son frère, le vizir Abu Alhakem Omar ben Abdallah ben Ali Amer ; il le nomma aussi gouverneur de la Mauritanie. Peu de temps après le débarquement des Andalous, une sanglante bataille s'engagea près de Ceuta, dans laquelle

(1) Les relations de Dombay, part. I, p. 101 — 141, et de Conde, II, c. 95, 98, 99, 101, paraissent avoir une source commune. Murphy, Marmol et Cardonne, sont courts et sans critique.

(1) Conde, II, c. 95.

l'Édriside Alhasan remporta une brillante victoire sur ses ennemis, poursuivit les débris de leur armée jusqu'aux portes de Ceuta et assiégea cette ville. Lorsqu'Omar envoya en Espagne la nouvelle de son malheur, en demandant un prompt secours, Almanzor faisait une grande expédition contre Barcelone. Pour ne pas affaiblir son armée, il en fit lever une nouvelle en Andalousie et l'envoya sous les ordres de son fils *Abdelmelek*, au secours d'Omar bloqué dans Ceuta. Abdelmelek s'était distingué avantageusement dans les guerres contre les chrétiens et s'y était formé comme général. Alhasan, à la nouvelle de son approche, perdit tellement courage et crut ses affaires si désespérées, que non-seulement il offrit la paix aux assiégés de Ceuta, mais que de plus il se déclara prêt à déposer les armes et à vivre en Espagne comme sujet des Ommaijades, si on voulait lui laisser la vie, ainsi qu'à toute sa famille. Almanzor, informé par des messagers de cet heureux changement, fit tout promettre à Alhasan, pour terminer la guerre le plus tôt possible et pour en avoir l'auteur entre ses mains. Car, à peine Alhasan fut-il débarqué en Espagne, que l'ordre arriva de la part du hhadjeb, malgré la convention conclue, de décapiter ce prince turbulent et dangereux pour la paix de l'Espagne, et d'envoyer sa tête à Cordoue. Lorsque l'exécution eut lieu dans la contrée de Tariffa, dans le camp d'Alcazar al Ocab (1), un vent violent s'éleva, dit-on, et emporta la cravate (2) du malheureux décapité, sans qu'on ait pu en découvrir la trace. Ses parents inconsolables ensevelirent le corps, mais la tête fut portée à Cordoue par des cavaliers. Cette exécution de l'Édriside Alhasan ben Kenuz arriva le premier dschumade de l'h. 375; il avait régné avec beaucoup de cruauté (1); la première fois, seize ans (de 347 à 364); la seconde fois, seulement un an et neuf mois (de 373 à 375 de l'h.). Les Édrisides qui restaient encore se retirèrent à Cordoue où ils furent traités avec estime et bienveillance. Toute la domination des Édrisides en Afrique dura près de deux cents ans (172 — 375 de l'h.) (2).

Après qu'Abdelmelek, gouverneur de Mauritanie, eut fait construire dans la capitale de Fezz de somptueux bâtiments sur des proportions prodigieuses (3), il retourna en Espagne pour célébrer son mariage à Cordoue, ainsi que nous l'avons déjà raconté.

Pendant cet intervalle, Balkin ben Zeiri, avec une nombreuse armée, fit une nouvelle invasion dans les provinces de Mauritanie, si souvent perdues et reconquises, et fut assez heureux pour s'emparer en peu de temps de Fezz. L'armée envoyée par Almanzor, sous le général Ascaleha, reprit une partie de la ville, le quartier appelé des Andalous (4). Le quartier des Alcairvans, resta encore quelque temps au pouvoir des ennemis, jusqu'à ce qu'enfin le général andalous qui avait considérablement renforcé son armée, réussit à le prendre dans un assaut où l'émir ennemi, Muhammed ben Amer el Meknezi, perdit la vie. La chotba se fit de nouveau pour les Ommaijades dans toutes les mosquées (5).

L'année suivante, la domination ommaijade s'étendit encore plus loin. Abulbehar ben Zeiri ben Menad de Sanhadscha et son neveu, Mausur ben Balkin ben Zeiri, seigneur de Tunis, se livrèrent de sanglants combats; pour être protégé d'Almanzor, le premier refusa obéissance aux Fatimites et se soumit aux Ommaijades. Appuyé par les troupes andalouses, il s'empara des villes de Tunis, Mahadia, Telemsan et du pays de

(1) Ebulhassan, dans Dombay, part. I, p. 102, raconte autrement; « Mausur, qui ne voulait pas violer extérieurement la promesse que son cousin (Ebulhakem) avait faite à Elhasan, envoya à sa rencontre un inconnu, qui le tua en chemin, lui coupa la tête et ensevelit le corps. »

(2) Dombay, dit le *manteau*.

(1) D'après ben Elfijad, dans Dombay, p. 103.

(2) Conde, II, c. 98; Dombay, part. I, p. 101 s.

(3) Conde, I, c.

(4) Conde, II, c. 98.

(5) Conde, II, c. 99.

Zab, fit faire la prière publique pour Hescham, khalife de Cordoue, dans toutes les villes et les terres qui lui étaient soumises, et envoya en Espagne à Almanzor ses lettres de foi et hommage en 987 (h. 377).

Celui-ci, après l'avoir nommé émir de toutes les provinces nouvellement conquises, récompensa encore son nouveau vassal par des présents magnifiques, de beaux chevaux, un glaive précieux, des habits d'honneur et une somme de 40,000 dinares (1). Mais au lieu de s'assurer par ces présents la fidélité d'Abulbehar, il la perdit; soit que celui-ci attendît des présents plus précieux, soit que les paroles trop impératives d'Almanzor lui eussent déplu, deux mois après, il défendit de réciter dans les mosquées la prière pour Hescham, et se remit sous la protection des Fatimites égyptiens. Aussitôt qu'Almanzor apprit cette nouvelle, il entra en grande fureur, et écrivit à *Zeiri ben Atia*, chef d'une tribu zénète, qui jusqu'alors avait fait la guerre aux Andalous et s'était même emparé en peu de temps de la ville de Fezz. Il se réconcilia avec lui et lui confia le châtiment d'Abulbehar, lui promettant la possession de toutes ses terres, s'il le chassait. Zeiri ben Atia se chargea très-volontiers de cette commission. Ayant réuni de grandes forces, qui consistaient en troupes zénètes, andalouses et berbères, il tomba inopinément sur les terres d'Abulbehar. Celui-ci ne put faire aucune résistance, et fut obligé de s'enfuir en abandonnant toutes ses provinces au vainqueur. Zeiri ben Atia se hâta d'instruire Almanzor du succès de son expédition et lui envoya en même temps de riches présents : 200 chevaux arabes, 50 chameaux, 1,000 caisses d'arcs et de lames d'épées, de grandes cargaisons de carquois remplis de flèches, 1,000 lances, plusieurs giraffes et autres animaux rares, 1,000 caisses des meilleures dattes et 500 caisses d'habits, tissus des plus fines laines (2).

Almanzor fut très-flatté de ces présents, et il ne tarda pas (991) de renouveler avec Zeiri le traité de protection déjà conclu, sans autre condition que de reconnaître la suzeraineté des Ommaijades.

Zeiri ben Atia régna alors du sein de Fezz, sa capitale, sur toute la Mauritanie, et le pays de Zab jusqu'à Tunis et Mahadia, presque comme un prince indépendant. Cet état durait à peine depuis un an, lorsqu'il reçut d'Almanzor, qui aurait voulu l'éloigner de l'Afrique, l'invitation honorable, d'après un ordre d'Hescham, d'accepter les fonctions de wali de la capitale de Cordoue. Cependant, pour écarter de lui tout soupçon, son fils Elmuiz (1) fut nommé pour le remplacer, mais avec l'ordre exprès de fixer sa résidence à Telemsen. On plaça dans Fezz de nouveaux gouverneurs, vraisemblablement des hommes dévoués à Almanzor; Zeiri ben Atia, non moins rusé que le hhadjeb, ne voulut pas éclater d'abord et obéit. D'ailleurs, il pouvait considérer son voyage à Cordoue et son séjour dans cette ville, comme une occasion de connaître de plus près cet Almanzor si redouté et de diriger en conséquence ses démarches futures. Il employa donc tous les moyens par lesquels il pouvait espérer d'obtenir sa bienveillance. Parmi les présents qu'il emporta avec lui et qui furent transportés sur plusieurs bêtes de somme, se trouvaient des oiseaux instruits à dire quelques mots arabes et maures, des muscs, des chameaux, une quantité de juments, de zèbres, de panthères, deux grands lions dans des cages de fer, un très-grand nombre de dattes et des noix énormes ; trois cents chevaliers et autant d'écuyers à pied, l'accompagnaient et lui formaient comme une garde du corps.

Zeiri fut reçu à Cordoue par Almanzor avec de grandes fêtes. On lui donna pour résidence l'Alcazar de l'ancien hhadjeb Dschafar

(1) Dombay, I, p. 125; Conde, II, c. 99.

(2) Les relations de Conde et de Dombay s'écartent peu l'une de l'autre. Il y a également peu de différence entre elles et celles d'Ebn Khaldun.

(1) Conde, Almaan.

qu'Almanzor avait fait exécuter. Il fut aussi présenté au khalife qui le reçut avec beaucoup de distinction et de marques d'honneur, et, d'après l'avis du hhadjeb, lui donna le nom de vizir guibir. Malgré cette réception honorable, le Zénète découvrit bientôt l'intention du hhadjeb de l'attacher à la cour d'Espagne par de vaines politesses, pour pouvoir le renverser ensuite plus facilement. Almanzor vit bien aussi qu'il ne lui serait pas facile d'attirer dans ses filets cet homme fin et pénétrant, à moins d'employer la violence, ce qu'il ne jugeait pas prudent pour le moment. Il ne fit donc aucune difficulté, lorsque le Zénète, apprenant les nouveaux troubles d'Afrique, lui demanda la permission de reprendre sa place d'émir dans ce pays. Avant son départ, les traités furent renouvelés entre les deux rivaux; on lui accorda le pouvoir souverain sur la Mauritanie et les terres voisines qu'il avait conquises, sous la suzeraineté des Ommaijades.

A peine Zeiri fut-il débarqué en Afrique, qu'il dit en portant la main à son front : « Maintenant enfin, je vois clairement pourquoi Almanzor m'avait appelé. » Pour se mettre à l'avenir en sûreté de toute manière contre la puissance de cet homme, il chercha à s'emparer de Tanger, où étaient des troupes andalouses; il y réussit facilement et sans faire d'éclat, en qualité d'émir de la Mauritanie. Dès lors il ne se fit plus donner le titre de *vizir*, qu'il trouvait offensant pour un homme qui régnait sur le pays comme prince et par droit de naissance (1).

Zeiri ben Atia tourna ensuite ses armes contre le prince zénète, Jadoc ben Jali el Yafe-rini, qui, pendant son absence, s'était emparé de la ville de Fezz, et y avait fait périr les Mograwites de la même tribu que Zeiri. Après plusieurs combats on en vint enfin à une bataille sanglante, dans laquelle l'armée de Jadoc fut battue et lui-même tué. Cette bataille décida de la prise de Fezz. Zeiri qui s'enorgueillissait d'avoir tué son adversaire dans le combat, fit couper la tête au cadavre et l'envoya à Almanzor à Cordoue, en témoignage de sa victoire (en 994). Depuis ce temps Zeiri ben Atia fut de nouveau souverain de toute la Mauritanie et redouté de tous les chefs zénètes. Quoique extérieurement il continuât encore ses relations d'amitié avec Almanzor, on pouvait cependant facilement reconnaître à ses préparatifs, que se confiant en sa grande puissance, il secouerait bientôt la suzeraineté pesante du hhadjeb de Cordoue (1).

Comme il ne se fiait pas aux habitants de Fezz et des autres grandes villes, qui étaient en partie d'origine andalouse, il fit construire une nouvelle ville nommée Walida; il l'entoura de solides fortifications, et y fit élever un grand château-fort, où il transporta tous ses trésors et ses richesses. Il peupla la ville d'hommes de sa tribu, de Zénètes-Mograwites, et l'éleva ensuite au rang de capitale de son royaume. Il y fixa sa résidence en 995 (Redscheb de l'h.385). Tant qu'il fut occupé à sa construction, il se tint en repos, quoique quelques dissentiments eussent éclaté entre lui et Almanzor. Mais Zeiri ben Atia s'étant servi d'une expression offensante envers Almanzor, on lui retira ses revenus annuels; en revanche, Zeiri ordonna de retrancher le nom d'Almanzor de la prière publique, fit à peine mention du khalife Hescham, et éloigna de leurs villes plusieurs gouverneurs établis par les Ommaijades; Almanzor vit alors que la paix ne pouvait pas durer plus long-temps. Il envoya en Afrique son général Wadha el Feti à la tête d'une forte armée pour soumettre Zeiri ben Atia.

(1) Dombay, I, p. 129. D'un côté les présents d'Almanzor lui déplurent et lui parurent trop petits, de l'autre le titre de vizir ne lui convenait pas. Il s'écria tout résolu : « Qu'est-ce que le nom de vizir? je n'en veux en aucune sorte, je ne veux être appelé que prince, fils de prince; c'était réellement une ruse de Mansur. Oh! s'il y avait en Espagne un seul homme de cœur, il ne lui laisserait certainement pas cette dignité. »

(1) Dombay, I, p. 131; Conde, II, c. 99.

Wadha étant arrivé à Tanger (997), s'attacha avant tout, à gagner les tribus berbères voisines qui appartenaient à ce gouvernement, et étaient toujours à vendre. Par une distribution libérale d'argent, d'habits et d'armes, il y réussit parfaitement et put renforcer son armée de plusieurs troupes berbères. Cependant Zeiri ben Atia, qui s'était très-bien préparé, conduisit si heureusement la guerre pendant trois mois, que dans plusieurs rencontres il fit essuyer beaucoup de pertes à ses ennemis; enfin il les défit complètement dans un combat décisif et Wadha fut obligé de s'enfuir à Tanger où il se fortifia.

Almanzor apprenant le mauvais succès de la guerre et le danger de Wadha, vint lui-même à Algezira Alhadra, pour hâter l'envoi des troupes, et au cas où cela serait nécessaire, pour prendre lui-même le commandement de l'armée. Mais il envoya d'abord à Tanger, avec de nombreuses troupes, son fils Abdelmelek Almudaffar, qui s'était déjà acquis en Afrique une grande gloire militaire.

Zeiri, qui était d'abord inquiet de l'arrivée de cette nombreuse armée, chercha des renforts dans les tribus zénètes, et s'avança ensuite courageusement contre Abdelmelek. Il livra près de Tanger, à Wadi Mena, une bataille meurtrière qui dura depuis le matin jusqu'au soir. Cette journée fut décidée par un jeune nègre dont le frère avait été tué par Zeiri. Animé par la vengeance, il se précipita sur Zeiri, lui fit des blessures mortelles, et courut en avertir Abdelmelek. Le fils d'Almanzor ordonna aussitôt une vive attaque sur les rangs ennemis, et comme ils étaient privés de leur chef qu'ils croyaient mort, ils prirent la fuite et essuyèrent une grande défaite. Zeiri lui-même, qui s'était éloigné dans le camp pour faire bander ses blessures, ne s'y trouva plus en sûreté et dut suivre les fuyards. Un immense butin et de grandes provisions de bouche tombèrent entre les mains des troupes andalouses.

Zeiri ne perdit pas courage; il rallia ses troupes au défilé de Wadilhaya près de Mekines, et résolut d'attaquer de nouveau Abdelmelek. Mais celui-ci ne l'attendit pas; il envoya le général Wadha el Feti avec cinq mille hommes à cheval, et fit attaquer inopinément Zeiri dans la nuit. Malgré leur grand nombre, les Zénètes furent battus, et l'armée de Zeiri entièrement anéantie. Cette bataille nocturne eut lieu dans le milieu de ramadan, de l'année 387. Mille (1) chevaliers de la tribu de Magrawa furent pris. Abdelmelek qui voulait s'attacher la tribu de Zeiri, les mit en liberté, leur rendit leurs chevaux et leurs armes, et leur laissa le choix de servir Zeiri ou Abdelmelek. Plusieurs préférèrent ce dernier parti. Zeiri dut aussi éprouver que le malheur éloigne les amis, lorsqu'il parut fugitif devant les portes de Fezz. Les habitants les lui fermèrent; cependant ils lui livrèrent sa famille, et lui fournirent des vivres avec des bêtes de somme pour se transporter plus loin. Bientôt après (scheval 387), Abdelmelek fit son entrée dans Fezz dont les habitants étaient accoutumés depuis nombre d'années à recevoir avec des cris de joie chaque nouveau conquérant.

Almanzor attachait tant d'importance à cette heureuse fin de la guerre en Afrique, qu'il crut que tous les musulmans d'Espagne devaient en rendre grâces à Dieu. La relation de la victoire d'Abdelmelek fut lue au peuple du haut de la chaire dans la grande mosquée de Cordoue et ensuite dans toutes les autres, comme on le faisait d'ordinaire pour les grandes victoires. Le même jour qu'Almanzor reçut cette nouvelle, il donna la liberté à quinze cents prisonniers, et à trois cents femmes esclaves, et fit distribuer de grandes sommes en aumônes parmi les pauvres, et pour payer les dettes des familles illustres tombées dans l'indigence.

Le hhadjeb nomma alors son fils Abdelmelek émir de Mauritanie, et l'avertit en même temps d'administrer avec justice et

(1) Dombay, 2000.

prudence les peuples qui lui étaient soumis. Cette nomination fut aussi annoncée dans la mosquée de Fezz. Au printemps de l'année 388 (998), Abdelmelek envoya en Espagne le général Wadha el Feti avec de nombreuses troupes qui devaient être employées dans la guerre contre les chrétiens. Pendant ce temps il établit des fortifications près de Ceuta sur une haute montagne isolée, nommée Gebel Almina, qu'Almanzor à cause de sa situation, avait trouvée très-propre à recevoir une forteresse. Les habitants de Ceuta devaient aussi s'y transporter; ce qui cependant ne fut pas mis à exécution, pas plus que les fortifications elles-mêmes.

Almanzor qui était continuellement en campagne contre les chrétiens, jugea que la présence de son fils Abdelmelek était nécessaire à Cordoue. Il le rappela donc six mois après. Il paraît que son remplaçant à Fezz, Iza ben Said lui devint bientôt suspect, car il le déposa et nomma pour lui succéder le général souvent mentionné plus haut, Wadha el Feti (safar de l'h. 389).

Cependant Zeiri ben Atia réfugié dans le pays de Sanhadscha, avait profité des troubles qu'avaient suscités les différents aspirants au gouvernement de cette province, après la mort de Mansur Balkin ben Zeiri. A l'aide de plusieurs tribus zénètes, il s'était rendu maître non-seulement du pays de Sanhadscha, mais aussi de celui de Zab. Cependant il fit proclamer partout le khalife de Cordoue comme suzerain. Pendant qu'il assiégeait Aschir, capitale de Zahhadscha, il livra aux ennemis une sanglante bataille qui dura du matin jusqu'au soir. Les violents efforts qu'il fit pendant le combat, rouvrirent ses blessures et il mourut par suite d'une grande perte de sang en 391, peu de temps avant la mort d'Almanzor (1).

(1) Conde, II, c. 101; Dombay, part. I, p. 131—141; Murphy, p. 112 est très-court.

CHAPITRE III.

GUERRES D'ALMANZOR AVEC LES ÉTATS CHRÉTIENS D'ESPAGNE (1).

(976 — 1002.)

Lorsqu'Almanzor commença ses expéditions contre les chrétiens d'Espagne, ils étaient divisés en plusieurs petits états séparés, dont la jalousie réciproque et les troubles intérieurs, entretenus par les factions et les révoltes des grands, facilitaient les conquêtes d'un ennemi puissant et circonspect, qui savait tirer parti de toutes les circonstances favorables. Après la mort de Sancho (mars 967), un enfant de cinq ans, Ramiro III était monté sur le trône de Léon. Deux femmes, la superstitieuse reine-mère (2) Doña Theresia, et la sœur du roi défunt, la pieuse none Doña Elvira, prirent dans leurs faibles mains les rênes du gouvernement pendant la minorité du jeune prince. Elles s'efforcèrent de conserver le repos et la paix par l'exécution des traités. Le khalife qui régnait alors, el Hakem II, était pacifique; non-seulement il garantit la paix à ces inoffensives souveraines, malgré les instigations de ses conseillers et des traîtres chrétiens de Cordoue qui le poussaient à la guerre; mais il se prêta même avec empressement à leurs vœux en leur livrant les os de S. Pelage qui avait souffert le martyre sous Abderrahhman. Ils furent transportés à Léon par l'évêque Blasius, et ensevelis en grande pompe en présence des évêques réunis (1): événement qui ne paraît pas moins important aux yeux

(1) Les sources arabes, dans Conde, II, 96 — 102; Murphy, p. 113, sq.; Casiri, II, l. c.; Abulfeda, II. p. 533; Marmol., t. I, lib. II, p. 259 sqq. Cardonne et Herbelot sont inutiles. Les sources chrétiennes sont : la conclusion de *Sampiri Chronicon*, le *Chronicon Pelagii* et *monachi Silensis*, dans la vie des rois Ranimirus III et Veremundus II, les annales et chroniques de Burgos, Compostelle, Iria, Alcala (Complutum) et Tolède. Roderic. Toletan., Historia Arab., c. 32, et Reb. Hisp., lib. V, c. 11—17. Lucæ Tud., Chronic. Mundi, L. IV, p. 85 sqq. La Chronica de España, d'Alphonse-le-Sage, p. III. Les documents dans Risco, Esp. sagr., t. XXXIV, XXXV et XXXVI.

(2) Elle était sœur du comte de Monza, Fernando Ansurez et fille d'Ansuro Fernandez.

(1) Chronic. Sampir., p. 456 : « Habuit pacem cum Saracenis; corpus S. Pelagii martyris ex iis recepit et cum religiosis episcopis in civitate Legionensi tumulavit. Annales Compostell., Florez, XXXIII, p. 318, Era 964. Martyratus est B. Pelagius in Cordoba et in Era M V. translatum est corpus ejus de Cordoba per Blasium episcopum et reconditum est honorifice apud Legionem. Cf. Chronicon II, de Cardeña p. 377.

des chroniqueurs que le gain d'une bataille ou la prise d'une forteresse. A cette époque le royaume de Léon n'avait rien à craindre des mahométans, contre lesquels le protégeaient le Duéro, Coïmbre et une ligne de fortifications qui traversaient le territoire du Portugal actuel. A l'orient, ou du côté de la Castille dont il était séparé par le fleuve Pisuerga, il trouvait sa sécurité dans la crainte qu'avaient les Castillans des invasions mahométanes. Au nord, du côté de la mer, une côte presque inabordable le mettait à l'abri de tout débarquement; il n'y avait donc que les côtes occidentales de la Galice à défendre contre les débarquements des Normands, qui de temps en temps faisaient des descentes en Espagne. Comme il était clair que S. Yago di Compostella, où la pieuse libéralité des chrétiens espagnols avait entassé de grands trésors, serait le but de leurs courses, tant que la ville ne serait pas entourée de murs, l'évêque Sisenand obtint du roi Sancho la permission de la fortifier. Mais on reconnut bientôt que l'ambitieux prélat n'avait en vue que d'opprimer les habitants de son évêché. Le roi le déposa et mit à sa place Rosenand (1), qui repoussa avec beaucoup de courage une descente des Normands (964). Après la mort de Sancho, et pendant le gouvernement des femmes, le prélat déposé reprit son évêché par la force des armes (2). Peu de temps après, dans la deuxième année du règne de Ramiro III (969), les Normands débarquèrent avec cent vaisseaux sur les côtes de la Galice. Sisenand, plutôt guerrier que prêtre, à en juger par ses occupations précédentes, marcha à la tête de ses troupes contre les pillards. A la sanglante bataille de Tornellos il tomba en combattant héroïquement. Sa mort répandit une si grande terreur parmi les Galiciens qu'ils prirent la fuite. Les féroces Normands pénétrèrent alors sans résistance dans l'intérieur du pays, pillèrent les villes non fortifiées, et ravagèrent les campagnes. Ils s'avancèrent jusqu'à la montagne de Cebrero(1), où ils commencèrent à battre en retraite pour mettre en sûreté sur leur flotte le butin qu'ils avaient amassé. Mais pendant ce temps le comte de Galice, Gonzalo Sanchez, avait réuni autour de lui les habitants fugitifs des villes pillées, et en avait formé une armée nombreuse. Il poursuivit les ennemis chargés de butin, les attaqua inopinément et eut le bonheur, non-seulement de les vaincre en bataille rangée et de tuer leur chef Gonderid, mais encore de brûler toute leur flotte (970).

Vers le même temps, les autres états chrétiens d'Espagne avaient reçu de nouveaux souverains. Le comte Ferdinand Gonzalez, fondateur de l'indépendance castillane, était

(1) Historia Compostellana, lib. I, c. 2, dans Florez, Esp. sagr., t. XX, p. 13: « Sisnandum filium comitis Menendi — rex Sancius in tenebrosis carceribus obtrudi (d'après Chronic. Iriense, p. 605, ce fut à cause des oppressions qu'il se permettait envers les habitants de Compostelle) præcepit et Reodosindum Cœlœnovæ relig. monachum ejus in honorem subrogavit.

(2) Chronic. Iriense, p. 606; Historia Compostell., l. c.: « Defuncto igitur R. Sanctio idem Sisnandus a vinculis mox ereptus, armata manu in die natalis domini Compostellam intravit et arrepto ense Reodosindum minatus est decapitare episcopum. » — Reodosind s'enfuit dans un cloître et y mourut. — Cumque Normani (et Frandenses Chr. Iriense) ex portu qui Juncariæ dicitur venientes et Iriam tendentes, partes istas deprædarentur, idem Sisnandus a civitate exiit, et sui exercitus robore circumvallatus in die mediantis quadragesimæ, usque ad prædium quod dicitur Tornellos eos est insecutus, ubi pugnam agressionis acerrimæ cum iis incipiens — sagitta percussus, occisus est IIII kal. apr. E. MVI.

(1) Chronic. Sampiri, p. 457: « Totam Gallæciam deprædaverunt, usquequo pervenerunt ad Alpes montes Eecbrarii. Monach. Silens., p. 307, dit évidemment à tort: « Ad Pyrenæos montes Ezebrarii. » Annales Complutens., p. 311. « Sub Era 1008 (970) venerunt Lordomani ad campos: » ainsi que les Annal. Toled., I, p. 382; Roderic. Tolet., V, c. 11, porte: « Ad locum qui mons dicitur Onagrorum. »

mort en 970 ; son fils Garsias Fernandez (1) lui avait succédé. Cette même année Sancho II, Abarca, prit le gouvernement de la Navarre. La liste des princes de ce pays avant Sancho Garcez, premier roi de Navarre, est aussi obscure et incertaine que celle des successeurs de Sancho est peu connue pendant tout le dixième siècle. Sancho Garcez dont l'histoire a déjà été racontée plus haut, mourut vraisemblablement après un règne d'environ quinze ou vingt ans, en 925. Son fils Garsias lui succéda ; celui-ci régna avec douceur et bonté, et combattit souvent et quelquefois avec succès contre les Sarrasins, pendant un règne de vingt cinq ans (969 ou 970) (2). Il avait le surnom de Tembloso, le trembleur, parce qu'il tremblait toujours avant la bataille, mais une fois qu'elle était engagée, il combattait avec la plus grande vaillance (1).

Le comté de Barcelone, qui depuis le règne d'Abderrahhman III jouissait d'une paix constante avec les mahométans, offre dans la première moitié du dixième siècle peu ou point d'événements importants à l'historien. L'introduction des partages affaiblit considérablement le pays. Lorsque Miro succéda à son frère Wifred II, en 912, il laissa à son plus jeune frère Sunier le comté d'Urgel, indépendant de Barcelone. Quoiqu'ils fussent de nom vassaux du roi de France, ils avaient dans le fait un gouvernement indépendant. A la mort de Miro (928) (2), dont on raconte seulement qu'il réprima quelques révoltes, le comté fut partagé entre ses trois fils mineurs ; l'aîné Seniofred, eut Barcelone, Oliba Cabreta, Besalo et la Cerdagne, et Miro, Girone. Leur oncle Sunier, comte d'Urgel, exerça la régence comme tuteur pendant vingt-deux ans, ou plutôt il gouverna le pays pendant tout ce temps. Ce ne fut qu'après sa mort (950), que son neveu Seniofred (3), comte de Barcelone, prit les rênes du gouvernement qu'il

---

(1) Annal. Complut., p. 311, sub Era MVIII. (970) : « Prisò Garsia Fernandiz condado in Castella die dominico sexto : idus... (vraisemblablement le mot *junii* manque), » car on trouve *Era* MXXIV (nombre évidemment faux) : « Obiit famulus Dei Fernam Gonzaliz in mense junii. » — Annal. Compostell., p. 319, et Chronicon de Cardeña, p. 371, placent la mort de Fernando en 970; mais la *Chronicon Burgense*, p. 368, donne Æra MIX (971). On compte l'indépendance de la Castille ordinairement à partir de l'an 970 ; elle est liée à une narration fabuleuse que nous donne *Mariana*, lib. VIII, c. 7. Il raconte que le comte de Castille vendit aussi à Sancho un cheval et un faucon de grand prix, à la condition que s'il ne recevait pas l'argent au temps fixé, la somme serait doublée au jour de l'échéance. Comme le roi laissa passer le jour et plusieurs autres encore, sans remplir son obligation, la somme s'accrut si fort, qu'il ne put payer le comte qu'en le déliant de son devoir de vassal. Cette fable a déjà été réfutée par Ferreras, t. III, p. 125.

(2) Vigilæ Monachi additio de regibus Pampilonens. Florez, XIII, p. 463. Filius ejus (Sancionis) Garsea rex regnavit an. XL (Ferreras donne XLIV). Benignus fuit et occissiones multas egit contra Sarracenos et sic decessit. Tumulatus est in Castro sct. Stephani. Annal. Compostell., p. 318. Era DCCCCXLIII (905) surrexit in Pampiblis rex nomine Sancius Garsiæ, et obiit DCCCCLXVII (929), post quem filius ejus rex Garsias regnavit annis XXXV (au lieu de XLV) et obiit Era MVIII. Post eum regnavit Sancius filius ejus annos LXV. Iste fuit gener comitis Sancii et obiit Era MLXXIII. — Chronic. Burgense (Flor. XXIII, p. 308). Era DCCCCXLIII (905), surrexit in Pampilonia rex nomine Sancius Garsiæ et obiit Era DCCCCLXII (924). Item filius ejus Garsias rex regnavit annis XXV et obiit Era MVIII (ici il faut lire annis XXXV ou XLV et obiit Era MVIII). Item filius ejus (manque *Sancius Abarca*) regnavit annis LXI. Iste fuit gener comitis Sancii et obiit Era MLXXIII.

(1) Roderic. Toletan., lib. V, c. 22 : « Plusieurs écrivains modernes font régner un Garsias Tembloso de 976 à 1003, ce qui ne peut être prouvé par aucune chronique.

(2) Marca, p. 385.

(3) Chronic. Rivipullensis, dans Villanueva, p. 244 ; Comitum Barcinon. Gest. ap. Baluz., p. 541.

garda pendant dix-sept ans (1). Il donna une preuve de ses sentiments de piété en léguant ses biens aux églises et aux cloîtres, et en affranchissant les serfs dont il n'avait pas hérité et qu'il avait achetés; ces donations paraissent avoir beaucoup affaibli son duché. Une chose remarquable aussi, c'est qu'il ne désigna pour son successeur aucun de ses frères qui vivaient encore (2), mais le fils aîné de son ancien tuteur et oncle, le comte Borrell. On pourrait presque en conclure qu'il existait des contrats particuliers de famille (3).

Les habitants de Barcelone vivaient alors dans une paix si profonde avec les états voisins, que Borrell, dans la première année de son règne (979), suivant l'exemple de son prédécesseur, et accompagné de Hatto, évêque de Vich, fit un pélerinage à Rome, pour aller offrir ses prières au tombeau des apôtres Pierre et Paul (4). Ce voyage fut important pour le comté, en ce que Borrell engagea le pape Jean XIII à transporter à Vich, en faveur de l'évêque Hatto, la dignité archiépiscopale de Tarragone que les Sarrasins avaient encore en leur pouvoir (5). Une circonstance qui prouve que les rois franks possédaient toujours une certaine suzeraineté sur le pays, c'est que les rois karolingiens Louis IV et Lothaire apaisèrent les troubles qui s'étaient élevés entre quelques cloîtres (6).

(1) Chronic. Rivipull., l. c., an 966 : « Obitum Seniofred. Com. fil. Mironis comitis. »

(2) D'après le Chronic. Rivipull., Oliba Capreta mourut en 990. Cf. Hist. de Languedoc, t. II, p. 597.

(3) Le testament de Seniofred, dans Marca, p. 398 et 885.

(4) Marca, p. 403.

(5) Voyez dans Villanueva, Viage literario, t. VI, apend., p. 276 : Joannis XIII litteræ eccles. Gerund. Attoni Ausonensi episc. et Tarracon. metropolitæ subjicientis anno 971 et p. 277. Ejus Joannis litteræ Auson. episc. Attoni pallii usum elargientis anno 971.

(6) Marca, lib. IV, p. 392 sqq., p. 858, 868, 870, 891.

Sans lien entre eux, animés d'une défiance et d'une jalousie mutuelles, tels étaient l'un à côté de l'autre les quatre pays chrétiens d'Espagne, savoir, les royaumes de Léon et de Navarre, et les comtés de Castille et de Barcelone. Il faut ajouter que les grands fomentaient continuellement des troubles, dans l'espoir d'en profiter pour s'élever (1). De plus il y avait à Cordoue plusieurs comtes chrétiens exilés, qui avaient déjà inutilement tenté de pousser El Hakem à la guerre contre leur patrie. Mais lorsqu'Almanzor eut pris en main les rênes du gouvernement, en qualité de hhadjeb et de tuteur d'Hescham, les choses changèrent : après un court espace de paix la tempête éclata avec fureur sur les états chrétiens isolés et chancelants, et ils furent bientôt réduits au même état de misère où ils étaient tombés du temps de Tarek et de Muza.

D'après les relations chrétiennes plus récentes, le comte Vela d'Alava, chassé par Fernando Gonçalez et résidant à Cordoue (2), engagea le hhadjeb Muhammed (il ne s'appelait pas encore Almanzor), à déclarer la guerre à la Castille ou à entreprendre sa première expédition contre les chrétiens. Mais sans nous en tenir à cette donnée qui n'est pas complètement authentique, nous savons que la guerre était dans le plan du hhadjeb. Qu'il ait fait servir à son but les grands espagnols mécontents et exilés, pour entretenir la désunion parmi les chrétiens, c'est un fait très-probable; un homme aussi habile ne pouvait négliger aucun des moyens de succès que lui offraient les circonstances. Lorsqu'en concluant la

(1) Chronic. monach. Sil., p. 311, parle du royaume de Léon : « Post mortem istius (Sancii), ut in tali negotio evenire solet, comites qui provinciis præerant, alii regnum (l. regum sive regni) imperium plus justo perpessum ad memoriam revocantes, alii ambitione imperitandi absque jugo munitiones contraponentes; Ramiro Sancii regis filio, adhuc teneris annis detento, parere recusabant. »

(2) Roderic. Toletan., lib. V, c. 12 et 14.

paix avec les Zénètes d'Afrique, la première année de son gouvernement, il mit dans le traité la condition qu'on lui enverrait chaque année en Espagne un certain nombre de cavaliers et de fantassins, il avait déjà juré aux chrétiens une guerre d'extermination. Avant de la commencer il fit un voyage le long des frontières qui séparaient les pays chrétiens des mahométans. De Saragosse il remonta le Rubricatus, fleuve qui formait la limite du comté de Barcelone; il visita ensuite les châteaux et les postes du côté de la Navarre et de l'Èbre; il se transporta aux sources du Duéro jusqu'à Osma; de là sur la chaîne de montagnes qui sépare maintenant l'ancienne Castille de la nouvelle. Depuis Zamora, le Duéro formait la frontière du royaume de Léon; mais à son entrée dans le Portugal actuel, les limites s'avançaient jusqu'à Viseu et Coimbre, forteresses qui appartenaient encore au roi de Léon. Sur toutes les frontières il ordonna aux walis et aux cadis de tenir les troupes prêtes pour entreprendre chaque année deux campagnes contre les chrétiens, l'une au printemps, l'autre en automne. Cette même année (977), il termina ce voyage de reconnaissance par une invasion qu'il fit avec les troupes de Mérida et de Lusitanie dans les terres voisines des chrétiens, et par conséquent dans celles du roi de Léon. Quand l'armée mahométane eut parcouru les campagnes, fait beaucoup de prisonniers, ramassé des troupeaux et incendié des villages, le hhadjeb s'en retourna à Cordoue avec un grand butin, et sans avoir éprouvé aucune perte.

L'année suivante il marcha contre les pays chrétiens avec une armée plus nombreuse, renforcée de troupes africaines qui avaient été envoyées conformément au traité conclu avec les Zénètes de Tunis. Il est probable qu'il fit une expédition contre la Castille; cependant on ne peut le présumer que parce que les relations arabes emploient l'expression Galice pour désigner toutes les terres au-delà du Duéro. Le hhadjeb fut aussi heureux dans cette expédition que dans les précédentes; il fit un riche butin et beaucoup de prisonniers, entre autres il emmena avec lui à Cordoue l'élite de la jeunesse des deux sexes comme un témoignage de sa victoire et la donna en spectacle aux acclamations du peuple. C'est à cette occasion qu'il reçut le nom d'*Almanzor* (le défenseur). Le butin fut partagé entre les soldats, après qu'on en eut retiré la cinquième partie pour le khalife et l'estafa (on appelait ainsi le droit du commandant général de choisir parmi les troupeaux et les prisonniers). Almanzor rétablit aussi l'ancienne coutume de donner un dîner à l'armée après une victoire; il alla lui-même de tente en tente, et comme il avait une assez bonne mémoire pour retenir le nom de presque tous ses soldats, il appelait par leur nom ceux qui s'étaient distingués dans la bataille, les invitait à sa table, et leur faisait rendre des honneurs particuliers. Depuis cette première campagne contre les chrétiens, il prit l'habitude, chaque fois qu'il revenait du champ de bataille, avant d'entrer dans sa tente, de faire enlever soigneusement la poussière qui était sur lui et de la faire déposer dans une boîte destinée à cet usage; car il voulait qu'après sa mort on l'ensevelît sous cette poussière. Il emporta avec lui cette boîte dans toutes ses expéditions et la conserva toujours comme son plus précieux trésor (1).

Le printemps suivant (hedsch. 369—979), Almanzor envahit de nouveau avec son fils Abdelmelek les pays situés sur le Duéro. L'expédition fut principalement dirigée contre la Castille qu'il regardait avec raison comme le boulevard de la domination chrétienne en Espagne: sans avoir soumis les nombreux châteaux et les forteresses de ce pays, il put non sans danger pénétrer dans le cœur des royaumes de Léon et de Navarre. Le péril commun aurait dû réunir les princes chrétiens; mais le roi de Léon (Ramiro III) ne put envoyer des troupes auxiliaires à cause des révoltes qui désolaient son pays. Le roi de Navarre Sancho II ne tarda

(1) Conde, II, c. 96.

pas à joindre son armée aux troupes castillanes (1).

Les armées ennemies s'arrêtèrent quelque temps vis-à- vis l'une de l'autre sans livrer bataille, dans le voisinage d'Osma et d'Estevan de Gormas. Leur envie réciproque de combattre ne se manifesta que par quelques escarmouches et de fréquents combats singuliers. Les chevaliers castillans se distinguaient principalement par la force, le courage et leur habileté à manier les armes; leurs ennemis mêmes leur reconnaissent ces qualités; au point qu'un lieutenant-général nommé Mushafa, ne put citer à Almanzor dans toute l'armée mahométane que trois chevaliers capables d'accepter un combat singulier d'un chevalier castillan. Ces paroles qui avaient beaucoup étonné Almanzor furent bientôt confirmées. Car au même instant, on vit sortir du camp des Castillans un chevalier bien armé et monté sur un coursier fougueux; il accourt au galop et provoque un musulman au combat. Deux chevaliers de l'armée d'Almanzor qui veulent se mesurer avec lui, sont tués l'un après l'autre après une courte lutte, aux acclamations et aux cris de joie de l'armée chrétienne qui assistait à ce spectacle, tandis que les musulmans gardaient un profond silence et dévoraient leur honte et leur dépit. Le chevalier castillan fier de sa double victoire, s'écria: « Y en a-t il encore un qui veuille combattre seul à seul, ou bien deux ou trois à la fois? » Alors un vaillant chevalier sort des rangs mahométans et accourt à lui; mais après quelques coups il tombe de son cheval mortellement blessé. Le chevalier chrétien retourne près de ses compatriotes qui le reçoivent avec les plus grands cris de joie. Il change de cheval, revient sur un autre aussi bon et demande un nouveau combat. Son coursier était couvert de la peau d'une bête sauvage, dont les pattes se croisaient sur le poitrail de l'animal en forme de nœud, et dont les griffes semblaient être d'or. Almanzor voyant le trouble que ces événements avaient répandu dans son armée, défendit aux chevaliers d'accepter la provocation du Castillan; mais trouvant en même temps que ce serait une honte pour les musulmans, si le chevalier chrétien restait sans adversaire, il était décidé à se mesurer lui-même avec lui, si ce vaillant Mushafa dont nous avons déjà parlé ou son propre fils Abdelmelek, n'en avaient pas eu raison.

Mushafa s'élance contre le Castillan avec impétuosité; les deux armées sont dans l'attente. Le chevalier chrétien avant d'engager le combat, crie à son antagoniste: Qui es-tu? quel rang tiens-tu parmi les nobles musulmans? Sans s'arrêter celui-ci répond en agitant sa lance: Hassa Ginsi, Hassa Nasbi (voici ma famille, voici mon origine). Aussitôt la lutte commence: chacun rivalise de courage et d'adresse; ils se portent de terribles coups de lance, les parent, se joignent, se quittent et leurs coursiers qui semblent les comprendre, tournent et voltigent avec une promptitude admirable. Enfin Mushafa plus jeune et moins fatigué que son adversaire qui avait déjà long-temps combattu, fait tourner son cheval avec plus d'agilité, et porte à son adversaire un coup de lance dans le côté. Celui-ci tombe mort; Mushafa saute à terre, coupe la tête du cavalier, enlève la peau qui pare son coursier, et retourne auprès d'Almanzor qui l'embrasse et récompense sa valeur par la peau qu'il lui avait promise.

Comme cela arrivait d'ordinaire, ce combat singulier fut suivi d'une bataille générale dans laquelle les deux armées perdirent beaucoup de monde; la nuit seule mit fin à l'effusion du sang. Les Arabes prétendent (1) que le jour suivant les chrétiens craignirent de rengager l'action et se retirèrent, et qu'Almanzor retourna en triomphe à Cordoue. Mais cette relation est

(1) D'après les Arabes, dans Conde, II, c. 97, l'armée chrétienne se composait de troupes galiciennes et castillanes, ce qui est très-invraisemblable.

(1) Dans Conde, II, c. 96, p. 503.

évidemment partiale. Cependant elle laisse bien entrevoir la véritable issue de l'affaire : c'est-à-dire qu'Almanzor, ainsi que le rapportent les chroniques chrétiennes, essuya une telle perte qu'il battit en retraite sans attendre la décision de la lutte.

Les campagnes des années 980 et 981 ne durent pas être fort importantes, puisque ni les mahométans ni les chrétiens n'en font mention ; mais en revanche les entreprises militaires de 982 surpassèrent en grandeur toutes celles des dernières années. L'armée à laquelle s'étaient réunies beaucoup de troupes auxiliaires d'Afrique, était nombreuse et bien disposée ; elle brûlait de se mesurer avec les chrétiens. Le belliqueux wali de Tolède, Abdallah ben Abdelaziz, dirigea un corps d'armée particulier, pour occuper les forces des chrétiens sur plusieurs points. Malheureusement pour ceux-ci leurs princes étaient moins d'accord que jamais ; divisés entre eux, ils avaient encore à réprimer les révoltes de leurs propres sujets, et de nombreux chrétiens traîtres à leur patrie, se trouvaient en outre dans le camp d'Almanzor. Celui-ci put donc pénétrer en Castille sans beaucoup d'obstacles ; il ravagea le plat pays et brûla les villages. Toutefois il ne put pas prendre les forts. Il se tourna alors vers Léon, où des grands, rebelles, l'appelaient contre leur roi. En politique habile, il traitait les chrétiens qui se trouvaient dans son camp avec tant de distinction, qu'il décidait toujours en leur faveur les disputes entre eux et les musulmans. Il enlevait ainsi chaque jour des forces à ses ennemis, profitait de leurs fautes, et trouvait un puissant appui pour ses armes dans les dissensions intérieures du royaume de Léon. Zamora et plusieurs autres places frontières furent prises d'assaut ; environ cent villages furent pillés, les jeunes hommes et les jeunes filles emmenés en esclavage, et tous les lieux fortifiés qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi furent rasés (1). Cette expédition rapporta un si grand butin qu'Almanzor put contenter l'avidité de toutes ses troupes, plus qu'elles ne l'avaient espéré. Son retour fut une véritable marche triomphale ; pour la rendre plus brillante, il eut la cruauté de faire chasser devant lui comme des troupeaux de bêtes, neuf mille prisonniers liés ensemble par lignes de cinquante (1).

Le wali Abdallah qui avait ravagé les plaines de la Castille, revint aussi peu de temps après à Tolède avec quatre mille prisonniers ; il en avait fait égorger autant en chemin, parce que la garde de tant de prisonniers lui était pénible (2).

Peu de temps après ces incursions des mahométans, une nouvelle guerre civile plus violente éclata dans le royaume de Léon. Le jeune roi Ramiro III était hautain, artificieux, d'un esprit et d'un savoir bornés. Son orgueilleuse épouse Urraca, paraît aussi avoir exercé beaucoup d'influence sur lui. Malgré sa situation périlleuse et la rupture de la paix avec les Sarrasins, il eut l'imprudence d'offenser les puissants comtes de Galice et de Léon ; il prétendit même au droit de suzeraineté sur le comte de Castille. Le feu de la révolte éclata d'abord en Galice. Les grands élevèrent sur le trône le fils d'Ordoño III, Bermudes II, surnommé le *paralytique* ; il fut sacré roi dans l'église de S. Yago di Compostella, le 15 octobre 982.

Aussitôt que Ramiro apprit cette nouvelle, il marcha contre la Galice à la tête des Léonais qui lui étaient restés dévoués. Mais les rebelles étaient déjà préparés au combat, et Bermudes s'avança à sa rencontre. A Portella de Arenas on vit les deux armées chrétiennes combattre l'une contre l'autre avec le même acharnement qu'elles avaient montré contre les Sarrasins. L'action dura long-

(1) Outre Conde, l. c., voyez aussi Lucas Tudensis, p. 88, et Roderic. Tolet., v, c. 12.

(1) Conde, II, 97; Casiri, II, p. 202 : « Ex Zamorensi prælio XIX millia (captorum) Corduba secum duxisse fertur. »

(2) Casiri, II, p. 38. On place ce fait dans l'an 371 de l'h. Conde, II, l. c.

temps, et cette sanglante bataille ne décida pas à qui appartiendrait la couronnne de Léon (1). Les deux armées considérablement affaiblies se séparèrent pour recommencer le combat aussitôt qu'elles auraient reçu des renforts. Heureusement pour l'Espagne, la mort surprit à Léon le roi Ramiro au milieu de ses préparatifs pour une nouvelle campagne (décembre 982) (2).

Bermudes II fut alors reconnu dans tout le royaume. Quoique son physique parût le condamner à l'inaction, puisqu'il était perclus des deux pieds, et qu'il ne pouvait ni marcher ni aller à cheval ou en voiture ; quoiqu'il fût par conséquent obligé de se faire porter dans les batailles sur le dos de quelques hommes, son esprit était plein de vigueur et d'activité. Son règne forme l'époque la plus malheureuse du royaume de Léon, et cependant il établit des institutions sages et bienfaisantes, qui ne sont ordinairement que les fruits des temps de paix. Il introduisit et fit reconnaître dans tous ses états le code wisigoth, tel qu'il avait été publié sous le roi Wamba. Il chercha à rétablir la discipline ecclésiastique, et à répandre la connaissance des décisions des conciles précédents tenus en Espagne sous les rois wisigoths. Son but principal était de rabaisser par ce moyen les prétentions des grands. Ses efforts parvinrent à mettre un terme aux actes arbitraires et oppressifs que les supérieurs se permettaient envers les inférieurs, et à introduire partout l'exécution de la justice. Il dut nécessairement indisposer par là les puissants du pays, et se faire autant d'ennemis des comtes et des évêques : car tous prétendaient avoir de grands priviléges au-dessus du peuple. On comprend aussi pourquoi l'évêque Pélagius d'Oviédo l'a dépeint sous de si noires couleurs (1), contrairement au portrait qu'en font les autres historiens (2).

Appelé par un grand nombre de seigneurs rebelles, Almanzor dirigea principalement ses expéditions contre le royaume de Léon (3). Il passa le Duéro dans l'automne de 983 (4),

(1) La fin de la Chronique de Sampirus, p. 457, dit : « Rex vero Ranimirus cum esset elatus et falsiloquus et in modica scientia positus cœpit comites Gallæciæ et Legionis sive et Castellæ factis acriter ac verbis contristari. Ipsi quidem comites talia ægre ferentes callide adversus eum cogitaverunt et regem alium nomine Veremundum super se erexerunt, qui fuit ordinatus in sede S. Jacobi Ap. Idibus oct. Era MXX. Quo audito Ranimirus ex Legione ad Gallæciam properavit. Rex vero Veremundus obviam illi exivit in Portella de Arenas et cœperunt acriter præliari. Nullus tandem eorum alteri cedens separati sunt ad invicem. Ranimirus vero reversus est Legionem, ibique proprio morbo decedens XV regni sui anno vitam finivit. » Ce qui suit dans Florez est une addition postérieure.

(2) Masdeu, t. XII, p. 266, est d'une autre opinion : « El rey D. Ramiro despues la perdida de Zamora, parece que vivio todavia otros dos años, si son legitimos los diplomas que llevan su nombre con fecha de 984. » Lucas Tudensis est d'accord avec lui, p. 86 : « Per duos annos continuos inter Legionenses et Gallecos intestinum bellum fuit, quo ex is et illis innumerabiles corruerunt. Chron. Iriense, p. 608, raconte que Bermudes s'empara du trône par le secours d'Almanzor.

(1) Pelagii Chronic., Florez, XIV, p. 466 : (Veremundus) rex indiscretus et tyrannus per omnia fuit.

(2) Monach. Silens., p. 308. (Veremundus) vir satis prudens. Leges a Bambano principe conditas firmavit. Canones aperire jussit : dilexit misericordiam et judicium, reprobare malum studuit et eligere bonum.

(3) Monach. Sil., Chronic., p. 310 : « Christianorum discordiam barbarus audiens, Dorium fluvium, qui tunc temporis pro limite habebatur vado trajecit. Adjuvabat in hoc facto Barbarorum et largitas census, qua non modicus Christianorum milites sibi illexerat et justitia ad judicium faciendum, quam semper, ut *paterno relatu* didicimus, præ omnibus, si fas est dicere, etiam christianis caram habuerit.

(4) Ce ne fut pas à la fin de 371 de l'hégire, comme le dit Conde, mais au commencement de 372, qui correspond à l'automne de l'an 983. D'après monach. Silens., p. 309, cette expédi-

et pendant qu'il marchait contre le roi Bermudes, il envoya le wali Abdallah de Tolède contre la Castille. Le roi de Léon avait fait d'excellents préparatifs, et les chrétiens n'étaient pas des ennemis méprisables pour les Sarrasins (1). Ils n'osèrent pas, il est vrai, risquer une bataille, mais avec une armée vaillante, quoique peu nombreuse, ils harcelaient constamment les flancs d'Almanzor, observaient de loin tous ses mouvements, et se tenaient toujours sur les hauteurs où l'on ne pouvait les attaquer impunément. En outre leurs généraux étaient exercés à la guerre, et savaient profiter de chaque négligence de l'ennemi. Un jour que l'armée d'Almanzor arriva sur le fleuve Ezla, dans une vallée couverte de prairies, il fit faire deux camps (2). Le premier s'abandonna bientôt à la plus grande insouciance, comme s'il n'avait rien à craindre de ses terribles ennemis. Les Léonais n'eurent pas plus tôt aperçu des hauteurs cette occasion favorable, que se glissant sans être aperçus à travers les forêts de la montagne, ils tombèrent sur les infidèles avec une telle promptitude, qu'en un instant le trouble et l'épouvante se répandirent dans tout leur camp. Un petit nombre eut le temps et la présence d'esprit de s'opposer les armes à la main à la violente attaque des chrétiens ; mais ils succombèrent bientôt ou furent emportés par le torrent des fuyards. Le premier camp fut enlevé et rempli des cadavres des Sarrasins. Les fuyards répandirent une si grande frayeur dans le second camp, que les troupes qui s'y trouvaient étaient aussi sur le point de chercher leur salut dans une prompte fuite. Almanzor entrevit sur-le-champ la destruction totale de son armée et la perte de toute sa gloire, si les ennemis n'étaient pas repoussés. Il descend de cheval, enflammé de fureur, quitte son turban, et jure qu'il aime mieux, abandonné de ses troupes, attendre la mort de la main d'un ennemi, que de sauver sa vie par une fuite ignominieuse. Ces paroles couvrent les Sarrasins de honte ; le courage et leur fierté première remplacent le découragement général. Les masses dispersées se rassemblent promptement autour d'Almanzor. Celui-ci s'élance sur son cheval, et à la tête de sa garde, arrête la course victorieuse des chrétiens. Les Sarrasins, sous les yeux de leur général, qui brave partout les plus grands dangers, combattent héroïquement, et réussissent enfin à arracher la victoire des mains de leurs ennemis et à les repousser. Ceux-ci essuyent non-seulement une sanglante défaite, mais ils sont encore poursuivis jusqu'à Léon par Almanzor qui veut effacer la honte de cette surprise. L'époque avancée qui amenait avec elle des pluies violentes, et surtout les grandes fortifications qu'il ne pouvait pas espérer d'enlever avec une armée déja affaiblie, le forcèrent de retourner à Cordoue (1).

Les chrétiens du royaume de Léon ayant appris qu'Almanzor se proposait d'attaquer leur capitale Astorga le printemps suivant

tion arriva sous le règne de Ramiro, ce qui est évidemment faux.

(1) Chronic. monach. Sil., p. 311 : « Veremundus — in ipso principatus sui exordio Mauros solerti cura expugnare cœpit. Cf. Conde, l. c.

(2) Monach. Sil., Chr., p. 310 : « Quidquid infra provinciam interjacet, ferro et igne devastans, animosus super ripam fluminis Estulæ ad bellandam Legionem urbem castra fixit. »

(1) Conde, II, c. 97 ; monach. Sil., Chr., p. 310 : « Commisso prælio usque ad tentoria, eos (Saracenos) ingenti cæde prostravit. Porro Barbarus post ubi suos fœda fuga præbere animadvertit, dedignatus suo solio prosiluit. Fertur enim Almanzor hoc signum calumniæ, dum male pugnavissent, suis militibus ostendere quod deposito aureo galero, quo assidue caput tegebat, humi eum calumnia resideret, quem decalvatum videntes milites barbari alteros alteri cohortantes, nostrosque undique magno cum fremitu circumveniunt atque versa vice eos a tergo perurgentes per medias civitatis portas intermixti irruerunt, nisi ingens nix cum turbine hunc dirimeret litem. » Roderic. Tolet., de Reb. Hisp., lib. V, c. 14.

(984) (1), avec des forces bien plus formidables, s'enfuirent dans les montagnes des Asturies avec tout ce qu'ils purent emporter, leurs richesses, leurs troupeaux et leurs meubles. Ils n'oublièrent pas les ossements des rois ensevelis à Léon et les reliques des martyrs ; ils les mirent en sûreté à Oviédo, ancienne résidence des rois asturiens (2). De nombreuses garnisons furent placées dans Léon et Astorga pour défendre ces villes aussi long-temps que possible. Leur crainte et leur prévoyance n'étaient pas sans fondement. Car dès le commencement du printemps, Almanzor passa le Duéro avec une armée extrêmement nombreuse, dans laquelle plusieurs chrétiens exilés avaient pris du service. Abdelmelek son fils l'accompagnait dans cette expédition. Ils s'approchèrent de la ville de Léon sans rencontrer un ennemi ; toute la contrée était déserte, les champs restaient incultes, les villages et les métairies sans habitants, tous étaient dans les montagnes. Ceux qui avaient l'habitude des armes avaient été se joindre aux défenseurs des places fortes. Almanzor se dirigea avant tout sur Léon. Cette ville était très-forte, entourée de murs épais flanqués de hautes et épaisses tours ; elle avait des portes de fer et des fortifications presque imprenables. Les Sarrasins n'en commencèrent pas moins le siége. Cinq jours de suite la ville fut attaquée ; on employa dans ces assauts de grandes machines de guerre. Les chrétiens sous la conduite du comte Guillaume, combattaient avec la plus grande vaillance ; ils repoussaient toutes les attaques et réparaient pendant la nuit les pans de murs ébranlés ou écroulés pendant le jour. Du sixième au neuvième jour la ville fut constamment menacée du côté du sud ; pendant ce temps la véritable attaque sur la porte de l'ouest était préparée par des travaux cachés (1). Lorsqu'elle eut lieu, Almanzor, un drapeau d'une main, un cimeterre de l'autre, malgré la valeureuse résistance des chrétiens, pénétra un des premiers dans la ville, renversant tout ce qui se présentait devant lui. Le comte Guillaume qui combattait vaillamment, quoique malade, tomba sous ses coups. La ville fut prise vers le soir, mais elle ne fut pillée que le lendemain matin ; tous les habitants capables de porter les armes furent massacrés sans miséricorde, les femmes et les enfants emmenés prisonniers. Almanzor ordonna de raser entièrement les maisons et les fortifications ; mais l'ordre n'était pas praticable, car il fallait du temps pour détruire de si fortes tours. Une partie resta donc debout. D'après les relations chrétiennes, le hhadjeb n'aurait excepté qu'une seule tour de la démolition totale, pour laisser à la postérité un souvenir de ce qu'il avait anéanti (2).

---

(1) A la fin de 373 de l'hég.

(2) Chronic. Pelagii, p. 468 : « Propter peccata memorati principis Veremundi et populi, rex Agarenus, cui nomen erat Almanzor, una cum filio suo Adamelchet et cum christianis comitibus exulatis, disposuerunt venire et destruere et depopulare Legionense regnum. Cum vero audivissent et cognovissent Legionenses et Astoricenses cives illam plagam venturam super eos, ceperunt ossa regum, quæ erant sepulta in Legione et Astorica, una cum corpore S. Pelagii martyris et intraverunt Asturias, et in Oveto in eccles. S. Mariæ dignissime sepelierunt ea.

(1) Roderic. Tolet., lib. v, c. 15 : « Almanzor captioni Legionis ferventer insistens dum fere *per anni circulum* impugnasset, in porta occidentali prima irruptio facta fuit, quarta die post hoc secunda irruptio juxta portam meridionalem. » De même Lucas Tudensis, p. 87.

(2) Conde, II, c. 97 et 98, p. 517 : « Pelagii Chronic., p. 469 : « Destruxit Legionem et Astoricam et Cojancam et circumjacentes regiones devastavit. » Lucæ Tudensis, Chr. Mundi, p. 87 ; Roderic. Tolet., de Reb. Hisp., lib. v, c. 15. Il est à croire que la destruction de Léon ne fut pas aussi complète, puisque plus tard Abdelmeleck fit contre cette ville une autre expédition, dans laquelle il est dit expressément qu'il détruisit ce que son père avait laissé subsister. Un document du roi Veremund II, du 8

Quittant cet amas de cendres, il marcha contre Astorga située à l'ouest. Cette forte cité fut aussi prise après un siége opiniâtre, et partagea le sort de Léon, si nous ajoutons foi aux relations arabes; mais les chrétiens racontent que les habitants épouvantés de la chute de Léon, ouvrirent eux-mêmes leurs portes, et que les fortifications ne furent rasées qu'en partie.

On soupçonne que de là Almanzor essaya de pénétrer dans les Asturies, mais sans succès. Sa puissance échoua contre les forts de Gordon, Luna, Alva et Arbole, situés dans les défilés (1). Voyant la mauvaise saison s'approcher, il fit sa retraite, prit et détruisit encore Simancas et Gormas sur le Duéro, et retourna en triomphe à Cordoue où il fut reçu avec grande joie. L'année suivante il prit tous les lieux fortifiés du royaume de Léon, à l'exception de ceux de la Galice et des Asturies; il prit en particulier la forteresse de Coyensa (Valentia de don Juan), et pilla les richesses du fameux couvent de Sahagun (2).

Après avoir ainsi conquis et soumis à son pouvoir une partie de Léon et de la Castille, il tourna ses armes contre Barcelone qui depuis cent ans n'avait vu aucun ennemi devant ses murs, et depuis 852 n'en avait reçu aucun dans son enceinte. Le 13 dylhadsche 374 de l'hégire (5 mai 985), Almanzor partit de Cordoue à la tête d'une grande armée; il réunit les troupes de Grenade et des environs, et s'arrêta vingt-trois jours (1) à Murcie (Tadmir), pour attendre les troupes et les vaisseaux de l'Algarve. Pendant ce temps il fut magnifiquement traité à Murcie par Ahmed ben Dagim ben Chatib et son fils Abulasbag Muza. Chaque jour on lui préparait, ainsi qu'aux chevaliers de son armée, des bains à l'eau de rose; on lui donnait de brillants festins, dans lesquels étaient prodigués les mets les plus recherchés. Les lits destinés à de tels hôtes étaient faits de précieuses étoffes de soie et d'or, et tous les mets étaient portés dans les vases les plus riches. Aussitôt qu'Almanzor eut réuni ses troupes, il se hâta de continuer sa marche, craignant que son armée ne s'efféminât par un plus long séjour à Murcie. Il récompensa la généreuse hospitalité de ben Chatib qui pendant 13 jours avait entretenu toute l'armée à ses propres frais, en l'exemptant, ainsi que son fils, de toute taxe et de tout impôt; et l'un des poètes qui suivaient constamment Almanzor dans ses expéditions, chanta en vers élégants la libéralité du cadi (2).

Renforcé par les troupes de Valence, de Tortose et de Tarragone, Almanzor arriva devant Barcelone au commencement de juillet. Le comte Borrell, averti à temps des projets de ses ennemis, avait rassemblé une armée, que les mahométans prétendent avoir été plus nombreuse que la leur. On dit que dans cette armée se trouvaient non-seulement des Franks et des Catalans, mais aussi

---

nov. 985 (dans Risco, Esp. sagr., t. 34, p. 472), parle aussi d'une donation en faveur d'une église d'un des faubourgs de Léon. Il s'agit de savoir si ce document est authentique.

(1) Pelagii Chronic., l. c.: « Asturias, Gallæciam et Berizum non intravit: castella quædam sc. Lunam, Alvam, Gordonem capere non potuit. »

(2) Les relations arabes donnent beaucoup de détails sur la conquête de Léon et les événements qui la suivirent. (V. Conde, l. c.) Les chrétiens ne racontent leur défaite que d'une manière brève et obscure. Chronic. monach. Silens., p. 310: « Cui (Almanzor) divina ultio in posterum (annum) licentiam tantam dedit, ut per XII continuos annos christianorum fines totidem vicibus aggrediens et Legionem et ceteras civitates caperet, ecclesiam Scti Jacobi ac sanctor. martyrum Facundi et Primitivi cum aliis compluribus, quas longum est exprimere, destrueret, quæque sacra ausu temerario pollueret, postremo omne regnum sibi subactum tributarium faceret. » Roderic. Tolet., v, 15, est plus détaillé.

(1) Hayan, dans Conde, c. 98, treize jours.

(2) Conde, II, c. 98, particulièrement d'après les écrivains Hayan et Abubekri Ahmed ben Said. Casiri, II, p. 64, d'après les mêmes écrivains.

beaucoup de Basques. Almanzor attaqua avec sa promptitude habituelle les chrétiens qui marchaient à sa rencontre, et les mit en fuite à Moncada, après quelques moments de combat. Une partie se dispersa de divers côtés, l'autre gagna Barcelone. Cette ville fut alors assiégée avec ardeur par terre et par mer; et comme Borrell n'avait aucun espoir d'être secouru du roi de France Lother, il s'échappa par mer le 4 juillet, pendant une nuit obscure, sans être remarqué des vaisseaux qui bloquaient le port.

Deux jours après, la ville se rendit par un traité qui garantissait la vie de chacun, moyennant une rançon de tant par tête. Néanmoins, beaucoup d'habitants furent massacrés; une foule d'enfants et de femmes emmenés en esclavage, la ville pillée, et de plus tous les livres, les ordonnances royales, et autres documents qui étaient conservés dans Barcelone, furent livrés aux flammes (1). Lorsqu'Almanzor eut quitté la ville pour retourner à Cordoue, le comte Borrell profita de l'insouciance des Sarrasins qui y étaient restés. Il rassembla autour de lui plusieurs gens de guerre, tant des débris de l'armée fugitive que des montagnards catalans, et promit les droits de la noblesse à tout homme qui se rendrait sous ses drapeaux avec un cheval et des armes. Aussitôt neuf cents cavaliers répondirent à son appel; ils furent faits chevaliers et s'appelèrent *hombres de parage* (hommes qui sont *pares y yguales* aux chevaliers) (2). Ce fut principalement avec ces chevaliers que Borrell attaqua Barcelone inopinément; il fut assez heureux pour la reconquérir, et bientôt après pour chasser les Sarrasins de tout son duché (1).

Ce ne fut pas seulement Barcelone qu'Almanzor reperdit ainsi, mais encore plusieurs forteresses de Castille et de Léon. Il est donc facile de comprendre pourquoi la prise de plusieurs villes, comme, par exemple, Sepulveda, Simancas, Zamora, est rapportée à diverses époques par diverses chroniques, puisque ces villes furent souvent prises et reprises. Après l'expédition contre le royaume de Léon, dont nous avons déjà parlé plus haut, Almanzor en fit une seconde dans l'automne de 986 contre le roi Sancho II. Il pénétra bien avant dans les montagnes de la Biscaye, sans rien faire d'important. A son retour, il punit les habitants des villes castillanes Osma, Alcoba, Atienza et Sepulveda, qui avaient essayé de se soustraire à la domination sarrasine. On raconte pareillement que trois ans plus tard Osma, Alcoba et Atienza furent détruites, et que le roi de Navarre fut vaincu dans une bataille (2).

Jusqu'à présent la Galice avait été assez

(1) La prise de la ville est racontée dans Conde, II, c. 98, p. 513. Les relations chrétiennes sur ce sujet se trouvent dans Gestis comit. Barcin., p. 542; Chronic. Rivipullense, Gerbert, Epist., LXXI. Zurita in indicibus. Diago, de Barcell. Condes (c. 86). La relation la plus détaillée est la relation franke, dans Bouquet, t. IX, p. 2, anno Domini DCCCCLXXXVI (faussement au lieu de DCCCCLXXXV) imperante Leuthario XXXI anno, die kal. jul. IV cum a Saracenis obsessa esset Barchino et permittente Deo, impediente peccata nostra, capta est ab eis in eadem mense II. non.

(2) Schmidt, Gesch. Aragoniens, p. 80, et les auteurs chrétiens cités par lui note 2; Moreno de Vargas, Discursos de la Nobleza de Esp., explique ce nom par «bien aparesados,» *qui ont paru au temps juste*. Voyez, d'après Escolano, Hist. de la Ciudad de Valencia, I, p. 1106.

(1) Les Arabes, dans Conde, ne disent pas que la ville ait été reprise. Diago (Condes de Barcell.) en parle en détail sans citer sa source. Les Gesta comit. Barcin. n'en parlent que brièvement dans Marca, p. 542: «Borellus, comes, collecta nobilium militum maxima multitudine, Agarenos a Barchinona ac ab aliis suis finibus potentissimè penitus devastavit.»

(2) Conde, II, c. 98, p. 518, et c. 99, p. 522. Les relations chrétiennes sont très-brèves: Annal. Toletan., I, p. 383: «Era MXXIV prisieron Moros Sevulvega.» — Annal. Complut., p. 311: «In Era MXXIV prendiderunt Zamoram VI idibus... Era MXXXVII prendiderunt Mauri Atenza in mense augusti. Prendiderunt Mauri Osma et Alcoba in mense octobri.

épargnée. Les nombreuses forteresses des frontières, Coïmbre, Viseu, Lamégo et autres, les montagnes escarpées et la valeureuse défense des habitants, avaient encore conservé cette province au roi Bermudes, outre celle des Asturies. Mais après que les autres eurent été attaquées et vaincues, le tour de la Galice arriva. Ce fut vraisemblablement en 989 (1) que l'expédition fut entreprise. Coïmbre, forteresse des frontières, fut enlevée et entièrement détruite par Almanzor. Elle resta pendant sept ans en ruines, et ne fut rebâtie qu'après cette époque (2). Il n'est point vraisemblable, comme le racontent les Arabes (3), que, dans cette expédition, le hhabjeb soit venu jusqu'à San-Yago et ait rasé les murs de cette ville; on a confondu cette campagne avec la suivante. Ce qui est incontestable, c'est qu'il prit alors toutes les citadelles au sud du Duéro, de sorte que la Galice n'était plus qu'un prix réservé à une expédition suivante.

Almanzor dut, pendant quelques années, diriger principalement ses armes contre la Castille et la Navarre, parce que ces pays avaient acquis de nouveau une assez grande puissance. C'est pourquoi les conquêtes en Galice avançaient lentement, quoique des chrétiens rebelles soutinssent contre leur patrie les efforts des Sarrasins. Bermudes avait déposé l'évêque Pélagius, de San-Yago, qui s'adonnait à une basse avarice. Les puissants parents de l'évêque aimèrent mieux trahir leur patrie que de sacrifier leurs désirs de vengeance envers le roi. Mais comme Almanzor ne vint pas alors (991) en Galice, les rebelles furent forcés de se soumettre et d'obéir. La révolte de Gonçalez Mellindez, qui éclata l'année suivante, doit-elle être liée à celle-là? C'est ce qui est incertain, faute de relations détaillées; elle fut aussi heureusement réprimée par Bermudes. Mais en 994 (1), Almanzor ayant attaqué la Galice par terre et par mer, les mécontents se réunirent, entre autres le comte Rodrigo Velasquez et les parents de l'évêque déposé de San-Yago (2). Bermudes ne put résister à tant d'ennemis; après avoir fait emporter les trésors de Saint-Jacques, et tenté inutilement de repousser les ennemis, il se retira derrière les impraticables montagnes des Asturies, la seule province qui lui restât encore. Le 10 août 994, les vainqueurs entrèrent dans San-Yago, le lieu le plus saint de l'Espagne. La ville avait été abandonnée de ses habitants; elle fut pillée et entièrement détruite: l'église même du saint apôtre fut incendiée comme les autres, mais le tombeau resta intact, ainsi qu'un vieux moine qui y attendait tranquillement la mort. Les écrivains chrétiens, qui veulent voir partout des miracles, racontent qu'Almanzor fut détourné de son projet de détruire aussi le tombeau par des flammes qui sortirent de la terre, d'autres disent par le tonnerre et les éclairs. Ils ajoutent aussi que les Sarrasins furent attaqués d'une terrible dyssenterie qui en fit périr un grand nombre (3); qu'aussitôt Almanzor

(1) D'après Conde, II, c. 99, p. 521. Les relations chrétiennes placent l'expédition deux ans plus tôt.

(2) Chronic. Lusitanum, Florez, XIV, p. 404. Era MVI (faussement au lieu de MXXVII). Tertio kal. julii Almanzor Benamet cepit Colimbriam et sicut *a multis senibus audivimus* deserta fuit VII annis, postea reædificaverunt eam ismaelitæ et tenuerunt eam. »—Chronicon Conimbricense. Florez, 23, p. 329, Era MXXV accepit Almanzor Colimbriam, IV, kal. jun.

(3) Conde, l. c.: « Al año siguiente (heg. 379) visito la frontera de Galicia y occupa Medina Colimria, y llego à Santyac, destruó sus muros y tomo grandes despojos y muchos cautivos. »

(1) Dans Murphy, p. 113, l'année est faussement donnée: « Almansor departed from Cordova on saturday, the twenty third of the latter Jumady in 387 (3 juillet 997). »

(2) Historia Compostell., p. 14: « Interea Rudericus Velasqui et pater præfati episcopi (Pelagii) cum cæteris consulibus terræ hujus Sarracenos cum duce eorum Almezor in partes istas duxit. »

(3) La conclusion de Chronic. Sampiri, qui est évidemment une addition postérieure: « In-

battit en retraite, et qu'il retourna dans ses terres, non sans éprouver une grande perte dans les engagements contre les chrétiens qui le poursuivaient (1).

Quoique l'on ne puisse pas ajouter beaucoup de foi aux relations arabes, lorsqu'elles rapportent qu'Almanzor étendit encore plus loin ses conquêtes, qu'il parvint jusqu'à Britonia et au cap Finistère, ou jusqu'à la pointe nord-ouest de l'Espagne, et que de là, traversant les terres du roi Bermudes, il marcha contre la Castille (2), il serait possible que les maladies eussent affaibli l'armée d'Almanzor; mais qu'il fut retourné à Cordoue avec beaucoup de butin, de grands troupeaux et quatre mille jeunes gens ou jeunes filles prisonniers. Son arrivée y fut célébrée par de grandes fêtes, et les cloches et clochettes de l'église de San-Yago furent suspendues en guise de lampes dans la grande mosquée (1).

Pendant cette expédition contre la Galice, de grands changements étaient survenus en Castille. Depuis vingt ans, ce malheureux pays était presque continuellement le théâtre de la guerre. Les nombreuses forteresses des frontières méridionales, depuis Sepulveda jusqu'à Osma, avaient été, dans le courant de la guerre, plusieurs fois perdues et reprises, ce qui pouvait facilement arriver, puisque les ouvrages de fortification étaient en grande partie détruits. Almanzor reconnut, malgré ses victoires continuelles, l'impossibilité de soumettre les états chrétiens d'une manière durable, s'il n'emmenait avec lui une partie de leur population; car le bonheur de ses campagnes précédentes, il le devait principalement à ceux qui avaient trahi leur patrie. Il eut donc lieu de se réjouir lorsqu'on lui apporta la nouvelle que Sancho s'était révolté contre son père, le comte Garsias de Castille. Il est même probable qu'Almanzor avait offert son appui à cette révolte. Comme les relations arabes se taisent sur cet événement, et que les chrétiens ne donnent qu'une courte notice sur l'époque de la rébellion (2), nous ne savons point quelle fut l'issue de cette guerre civile, et nous ne pouvons non plus assurer que Sancho ait eu recours aux mahométans. Garsias Fernandez avait eu auparavant le bonheur de reprendre plusieurs forteresses sur le Duéro; mais, par suite de la révolte de son fils, il reperdit Estevan de Gormaz et Clunia de Coruña (3) (994).

---

terim rex Alcorrexi cum multis agminibus Agarenorum per Portugalensem terram intravit Gallæciam et Compostellam venit, et totam ipsam terram depopulavit. Ad ecclesiam ergo sive et ad sepulcrum B. Jacobi cum magna audacia accedere voluit, sed Deo renuente, territus rediit: sed rex noster cœlestis non est oblitus christ. plebem, misit in Agarenos infirmitatem ventris, et nemo ex iis vivus remansit, qui rediret ad patriam unde venerat.» *Pelagius* ne dit rien de ce fait; *Historia Compostell.*, p. 14, en dit quelque chose, et *monach. Silens.*, p. 309, bien peu: «(Almanzor) pervenit ad partes maritimas occidentalis Hispaniæ et Gallæciæ civitatem, in qua corpus B. Jacobi apost. tumulatum est, destruxit. Ad sepulcrum vero apostoli, ut illud frangeret, ire disposuerat; sed territus rediit.» Roderic. Tolet., v, 16.

(1) Roderic. Tolet., l. c.; Lucas Tudensis, p. 58.

(2) Murphy, p. 113: «From this place (San-Yago) the army proceded to the island of St Mabalas, the extremity of the country, to which the moslems never attained before and Almansur then directed his march through the country of Bomond, son of Ordoño, which he wasted till he reached the territories of the confederate counts who were whith him.»

(1) Conde, II, c. 100; Roderic. Tolet., v, 16: «Campanas minores in signum victoriæ secum tulit, et in Mezquita Cordubensi pro lampadibus collocavit, quæ longo tempore ibi fuerunt.» De même Lucas Tudensis.

(2) Annal. Complut., p. 312, Era MXXVIIII: «Rebellavit Sancius Garsia ad patrem suum comitem Garsia Fernandez die II feria, VII idibus Junii.» De même les Annales Toledanos, I, p. 383.

(3) Annal. Complut., l. c., Era MXXXII:

L'année suivante, Almanzor dirigea contre le comte Garsias Fernandez toutes ses forces, qui, peu auparavant avaient été employées contre la Galice.

Almanzor avait, cette fois, fait un secret du but de son expédition, et il avait l'espoir de surprendre, par des marches rapides, les chrétiens de la Castille, qui n'étaient pas préparés à la guerre, et de les soumettre plus facilement au joug; mais il s'était grandement trompé. Craignant de se voir ruinés par le puissant Almanzor, les états, jusqu'alors désunis de Léon, de Castille et de Navarre, conclurent une triple alliance. Bermudes et le roi de Navarre se hâtèrent d'accourir en Castille avec leurs troupes, pour secourir le comte Garsias Fernandez (1). Tous deux déposèrent si bien leur jalousie envers le comte de Castille, qu'ils lui confièrent le commandement supérieur des armées réunies; confiance qu'il méritait à bon droit, car il était aussi habile général que vaillant chevalier. L'apparition d'Almanzor avait été subite, et comme toutes les troupes n'étaient pas encore arrivées des endroits éloignés, Garsias chercha d'abord à affaiblir l'ennemi par de fréquentes escarmouches, et à empêcher autant que possible ses progrès. En occupant d'avance les hauteurs, il choisissait toujours sa position si avantageusement, qu'il ne pouvait jamais être cerné ni attaqué par la cavalerie ennemie, qui était bien supérieure en nombre.

Ce qu'Almanzor ne pouvait faire par la voie des armes, il l'exécutait par la ruse. Comme il avait toujours auprès de lui plusieurs poëtes, même pendant ses campagnes, il invita l'un d'entre eux, Alhassan Seid, de Bagdad, à prédire, pour le jour suivant, une victoire, et même la prise du comte Garcias (2); et il fit ses préparatifs pour la bataille, afin que le poète ne reçût pas un démenti. Elle fut livrée l'un des premiers jours de juin 995, entre Alcocer et Langa, sur les rives du Duéro. Almanzor, après avoir fait, selon son habitude, la prière du matin, communiqua son plan à ses généraux. Le signal fut donné par les trompettes et les cornets, et les armées ennemies s'attaquèrent en poussant des cris terribles. Par leur position sur les hauteurs, les chrétiens avaient un grand avantage, qu'Almanzor voulait leur enlever. Les chefs de l'avant-garde reçurent l'ordre de se retirer devant l'ennemi, de concert, lentement, et en apparence contre leur volonté, pour l'attirer dans la plaine. Celui-ci, encouragé par la fuite des Sarrasins, selon l'expression d'un historien arabe, se précipite par troupes du haut des montagnes, comme un torrent qui rompt ses digues, et en poussant des cris épouvantables qui firent retentir les vallées les plus éloignées. Lorsque l'avant-garde des musulmans eut pris la fuite, et que le centre parut aussi s'ébranler, les chrétiens crurent avoir remporté la victoire, et poursuivirent les ennemis avec encore plus de chaleur. Tout-à-coup la cavalerie de réserve et des deux ailes se replia avec fureur sur les chrétiens; et malgré leur valeur désespérée, cette attaque inattendue, et faite de plusieurs côtés à la fois, jeta parmi eux un tel

«Prendiderunt Mauri S. Stephanum et Cluniam die sabbati XV (XVI mieux) kal. julii.

(1) L'auteur arabe, dans Conde, nomme à tort ce roi Garcias ben Sancho; il devrait être appelé Garcias Abul Sancho.

(2) Conde, II, c. 100, donne là-dessus beaucoup de détails. Abulfeda, II, p. 533, est plus court, mais cependant assez circonstancié : «Saëd, filius Hasani — Mansuro cervum, cui Garsiæ nomen imposuerat, fune de collo revinctum, dono (misit) cum longo carmine encomiastico, e quo dereptum hoc solummodo apponemus:

» Servus (se ipsum innuens) quem brachium velut apprehensum humo sublevasti, et quem garasta (seu plantasti) tua beneficientia, mittit tibi cervum.

» Quem nominavi Garsiam, et mitto quidem eum cum fune suo, quo scilicet in eo (rege — comite — Garsia) in effectum eat ominatio mea.

» Munus hoc si fronte serena acceperis, reputabo id splendidissimum beneficium, quod largiri queat (hoc est queas) vir beneficus et liberalis.»

trouble, qu'ils ne purent résister; il s'en fit un carnage affreux, et les autres prirent la fuite en grand désordre. Leur défaite fut complète; et ce qui augmenta encore leur perte, fut la prise du comte Garsias Fernandez, circonstance dont se réjouit surtout Almanzor, parce qu'il l'avait fait prédire avant la bataille. Le prisonnier était si grièvement blessé, qu'il ne survécut que peu de jours à la perte de sa liberté, quoique Almanzor lui fit donner tous les soins et tous les secours possibles. Il mourut en juin 995 (1). Le corps du comte, enveloppé d'un précieux drap d'écarlate et couvert d'herbes aromatiques, fut, d'après l'ordre d'Almanzor, placé dans un cercueil artistement travaillé, et porté à Cordoue; là il fut rendu aux chevaliers castillans, qui venaient le racheter par de grosses sommes, sans qu'Almanzor voulût accepter ni leur or ni leurs présents (2).

Dans l'automne de la même année, Almanzor dirigea encore une expédition contre les chrétiens pour ne pas leur laisser le temps de reprendre haleine. Il livra au roi Bermudes une bataille que les Sarrasins veulent avoir aussi gagnée. Mais leur assertion paraît suspecte, car ils avouent que bientôt après Bermudes et Almanzor en vinrent à des négociations pour la paix; que, malgré cela, la guerre continua, et qu'enfin le temps des pluies engagea Almanzor à s'en retourner. Lorsque l'ambassadeur envoyé au roi Bermudes, Ayub ben Amer, fut de retour à Cordoue, Almanzor se montra très-mécontent de ce qu'il avait conclu la paix; il l'accusa d'avoir dépassé ses pouvoirs, et en outre d'avoir eu des intelligences avec les chrétiens. Le malheureux Ayub fut jeté en prison, et il n'en sortit qu'après la mort d'Almanzor (1).

Les expéditions des cinq années suivantes sont moins connues que les précédentes, faute de documents contemporains. Nous apprenons seulement par une petite notice, qu'Almanzor, en hiver même et au temps des pluies, 997 (387), tenta une expédition dans la province d'Alava, qu'il y causa de grands dommages, et distribua tout le butin à ses troupes, en y comprenant même le cinquième qui revenait au khalife. C'était une récompense extraordinaire pour une guerre entreprise dans une saison destinée au repos des soldats (2).

Deux ou trois ans plus tard, les chrétiens, ainsi que les Arabes, font mention d'un grand événement; mais il est si brièvement raconté qu'on n'oserait dire avec certitude de quelle manière la chose s'est passée. Le théâtre de la guerre était de nouveau dans l'Espagne orientale, c'est-à-dire en Castille et en Navarre; malgré les nombreuses troupes qu'avaient réunies les chrétiens, et quoique Almanzor fût bloqué dans la forteresse de Cervera par les comtes castillans Sancho Garcia et Garcias Gomez, il fit une sortie si

(1) Les différents auteurs indiquent des époques très-diverses. Les relations arabes, dans Conde, II, c. 100, et Abulfeda, II, p. 533, placent la bataille et la mort de Garcias dans le quatrième mois ou le second rebi 385, qui correspond à la fin de mai et au commencement de juin 995. Le Chronicon Burgense, p. 308, Era MXXXIII (995) dit : « Noto die VIII kal. jan. (lisez jun.) captus et lanceatus fuit comes Garcia Fernandez in ripa de Dorio et V die mortuus fuit et ductus fuit ad Cordobam, et inde adductus ad Caradignam (Cardeña). Les *Annall. Compostell.* donnent à tort l'année 999, les *Annales Toledanos* l'année 1000, les *Annales Complutenses* indiquent bien l'année, mais non pas le mois: « In Era MXXXIII. Prehenderunt Mauri Conde Garci Fernandiz et fuit obitus ejus die II feria IV kal. augusti. » Ferreras et Mariana sont ici tout-à-fait inexacts pour la chronologie.

(2) Conde, II, c. 100; Annales Compost., p. 319. Era MXXXVII (nombre faux, au lieu de MXXXIII, comme le Chronicon Burgense le porte avec raison) VIII kal. januarii (faute de copiste, au lieu de *junii*) captus et lanceatus fuit comes Garcias Ferdinandi à Saracenis inter Alcocer et Langa in ripa de Dorio, et V die mortuus fuit et ductus ad Cordobam et sepultus in sanctos tres et inde ductus fuit ad Caradignam. »

(1) Conde, II, c. 100, à la fin.

(2) Conde, II, c. 101, p. 536.

vigoureuse et combattit avec tant de bonheur, de ruse et de vaillance, qu'il remporta une brillante victoire (1).

Les Sarrasins n'étaient pas encore satisfaits; le pays fut ravagé, les forteresses rasées, les villes et les villages livrés aux flammes. Presque toute la Castille et les provinces environnantes, auparavant si peuplées, ne présentaient plus qu'un triste désert. Les chrétiens eux-mêmes avaient beaucoup contribué à la ruine de leur pays; car ils détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient sauver et mettre hors de la portée de leurs ennemis. Le malheur de l'Espagne chrétienne était alors à son comble. Le comté de Castille n'existait plus. Le comte Sancho qui voyait dans l'entière destruction de son pays une juste punition du ciel pour sa rébellion contre son père et ses liaisons avec les Sarrasins, vivait fugitif avec ses malheureux sujets dans les âpres montagnes des Asturies, de la Navarre et de la Biscaye. Les chrétiens de ces derniers pays n'étaient pas beaucoup plus heureux. Le roi paralytique Bermudes, qui avait eu le bonheur, depuis 995, de conclure une courte paix avec Almanzor, paix pour laquelle il payait tribut, releva, il est vrai, S.-Yago de ses ruines; mais ni ses souffrances continuelles, ni l'affaiblissement total de son royaume réduit aux Asturies et à une partie de la Galice, ne lui permettaient de renouveler la guerre contre les Sarrasins. Le culte chrétien avait presque entièrement cessé en Espagne; les ecclésiastiques étaient morts dans les guerres, ou avaient pris vainement les armes pour la défense de leur patrie. Les cloîtres et les églises tombaient en ruines; les trésors de ces dernières avaient été la proie des infidèles. Le désespoir et l'esclavage restaient seuls aux chrétiens (1). Bermudes n'eut pas le temps de voir l'Espagne chrétienne délivrée du joug musulman; il mourut dans la dix-septième année de son règne à Vierze (vers le mois de juin 999) (2), et ne laissa de son épouse Elvira (3) qu'un fils âgé de trois ans, nommé Alphonse V (4). Les anciennes chroniques espagnoles passent très-vite sur cette époque d'abaissement pour l'Espagne, et sont d'une extrême brièveté. Mais les historiens postérieurs ont orné de narrations romanesques ces temps obscurs

(1) Cette narration est tirée de deux courtes notices, qui se trouvent dans Conde, II, c. 102, p. 543: « En el año de trescientos y noventa (1000) hizo Almanzor (en los cristianos) grave matanza y les dejó infausta memoria de la batalla de *Hisn Dervera;* » et dans les Annal. Complut.: « Era MXXXVIII. Fuit arrancada (sortie) de *Cervera* super Conde Sancium Garcia et Garcia Gomez. » De même les Annal. Toledanos.

(1) Chronic. monach. Sil., p. 309; Roderic. Tolet., Hist. Arab., c. 32: « Tot incursibus et tot cædibus christianorum patrias devastavit, ut cogerentur hostibus supplicare et impeditum transitum expedire, ut Almanzor exercitus transiret, et etiam pro agricultura et semine pretium obtulerunt. »

(2) L'épitaphe du roi Bermudes II est, d'après Florez, Esp. sagr., t. XIV, p. 459:

Hic R. rex Veremundus Ordonii. Iste in finem vitæ suæ dignam Deo pœnitentiam obtulit et in pace quievit. Era MXXXVII.

Dans Risco, t. XXXV. p. 3, se trouvent deux documents de Bermudes II, l'un fixé au IV kal. junii, l'autre au XV kal. junii. Era 1037 (999).

(3) Annal. Complut., p. 312: « Hæc sunt nuptiæ regis Veremundi et reginæ Gelviræ in mense Novbris sub Era MXLI (faussement au lieu de MXXXIII). » *Elvira* n'était pas fille du roi Garcias *Tembloso,* de Navarre, mais de Garcias Fernandez. *Masdeu,* XII, p. 279. La première épouse de Bermudes s'appelait *Velasquita;* elle était sa proche parente, puisqu'elle était fille du roi Ramiro II. Risco, dans Historia de la Ciudad de Leon; Madrid, 1792, p. 232, cite une inscription de lui:

J. N. D. J. Chr. pro cujus amore Velasquita regina prolis Ranimiri ædificavit templum D. scti Salvatoris.

(4) Chronic. monach. Sil., p. 309: « Terra Beriecensi proprio morbo in confessione domini misit spiritum. Regnavit annos XVII. Quo defuncto, Aldefonsus filius ejus, habens a nativitate annos tres, adeptus est regnum, Era MXXXVII. » Chronic. Pelagii, p. 470: « In Berizo vitam finivit, et in Villabona sepultus fuit. — Regnavit autem annos XVII. »

et malheureux, et essayé d'effacer la triste impression que font les défaites des chrétiens par les actions héroïques de quelques chevaliers. C'est à ces fictions romanesques qu'appartient l'histoire des sept infants de Lara (1). Les ecclésiastiques qui sont venus plus tard n'ont pas hésité à attribuer aux grands péchés des chrétiens la honte de l'Espagne à cette époque; et Pélagius, évêque d'Oviédo, dans son zèle religieux, alla jusqu'à présenter les péchés du malheureux roi Bermudes attaqué de la goutte, comme la cause pour laquelle Dieu avait si durement puni l'Espagne. Mais comme l'histoire ne lui fournissait pas de preuves pour soutenir ce qu'il avançait, il ne craignit pas de commettre lui-même le grand péché de calomnie, et chargea le roi de Léon d'iniquités et de crimes dont la postérité l'a déclaré innocent (1).

(1) D'après la Corona de España, que mando componer el R. D. Alonso el Sabio, v. por Docampo Vallad. 1604, fol. 74—84. Mariana a raconté en détail cette histoire, lib. VIII, c. 9. Masdeu, t. XII, p. 282, et Ferreras, la regardent avec raison comme entièrement fabuleuse. « Du comte de Castille Diago Poralli, fondateur de Burgos, dit Mariana, descendaient Nuño Rasura, grand-père de Fernando Gonçalez, et Gustius Gonçalez. Le fils de ce dernier, Gonçalo Gustii, seigneur de Lara, épousa la sœur du comte Rodericus Velasquez, doña Sancha, et eut d'elle les sept infants de Lara. Tous furent faits chevaliers le même jour par le comte de Castille Garcias Fernandez. Peu de temps après, Rodericus Velasquez célébra son mariage avec la fière Lambra, dans Burgos, et y invita ses neveux. Le plus jeune d'entre eux, Gonçalo, eut une dispute, pour un léger motif, avec un parent de Lambra; celle-ci en fut offensée, et quoique les infants lui fissent l'honneur de l'accompagner jusqu'à Barbadillo, elle ne leur pardonna pas. Elle fit jeter, par un valet, au milieu des infants, un concombre plein de sang; ce qui était le plus grand des affronts pour des Espagnols. Aussi le valet fut-il tué sur la place, quoique Lambra cherchât à le protéger. Excité par sa femme, Rodericus ne songe plus qu'à la vengeance. D'abord il envoie à Cordoue, sous un prétexte, le père des infants, et lui donne une lettre d'Uria, en langue arabe. Au lieu de le tuer, le khalife le fit emprisonner; mais la sœur du khalife devint amoureuse du prisonnier chrétien, le visita dans sa prison, et Mudarra Gonçalez fut le fruit de leur amour. Cependant les infants sont sacrifiés à la vengeance. Rodericus les envoie, avec leur gouverneur, Nuño Sallidus, et environ deux cents chevaliers, contre une armée de Sarrasins, qu'il avait fait prévenir d'abord de l'attaque des infants. Quoique Nuño Sallidus conseillât la prudence, parce qu'il avait des soupçons, les infants se laissent emporter par leur vaillance, attaquent les ennemis, et les poursuivent lorsqu'ils se retirent. Ils tombent dans une embuscade et sont massacrés avec ceux qui les suivent. Leurs têtes sont envoyées en présent au khalife, qui a la cruauté de faire connaître au père prisonnier l'expédition de ses fils. Cependant le sort de ce malheureux le touche enfin, et il lui donne la liberté. Aussitôt que son fils Mudarra a atteint sa quatorzième année, il venge ses beaux-frères. Lambra est lapidée et brûlée. Mudarra, fait chevalier par le comte de Castille, est accepté pour fils par sa belle-mère Sancha, et hérite de la seigneurie de Lara. » — Cette histoire a son origine dans les romanciers. Depping, dans les romans espagnols, a recueilli beaucoup de choses sur les infants de Lara.

(1) Voici quelles sont les accusations de l'évêque Pelagius:

1° Que Bermudes jeta en prison l'évêque Gudesteus, et ne l'en délivra que trois ans après, lorsqu'une grande sécheresse et la famine désolaient l'Espagne;

2° Qu'il exposa, à la fureur d'un taureau, l'évêque Ataulph, de San-Yago, calomnié par trois valets. Le même fait est rapporté dans l'Histoire de Compostelle, comme étant arrivé cent ans plus tôt.

3° Qu'il commit un inceste avec ses deux sœurs, ou, d'après une meilleure leçon, qu'il eut deux concubines qui étaient sœurs.

4° Qu'il épousa une seconde femme du vivant de la première, qu'il avait répudiée.—Le moine de Silos ne raconte rien de tout cela; mais il loue le roi comme un prince extrêmement bon, prudent, actif, juste et pieux. Florez, Esp. sagr., t. XIV, p. 460, et Masdeu, t. XII, p. 275, l'ayant justifié, nous nous contenterons de renvoyer à ces auteurs. Dans les Memorias de las Reynas

A la mort de Bermudes, Almanzor ne se crut plus lié par le traité de paix qu'il avait conclu avec Léon, et renouvela aussi la guerre de ce côté. La victoire remportée à Cervera avait de nouveau donné à Almanzor l'espoir de soumettre enfin à son joug ou d'exterminer complètement les chrétiens. Dans ce but il fit venir d'Afrique en 1002 de nombreuses troupes à pied et à cheval, et ordonna en même temps pour cette sainte guerre une levée générale en Espagne. Ces immenses préparatifs n'échappèrent pas aux chrétiens; ils comprirent que l'instant approchait, et qu'il s'agissait de vaincre ou d'être exterminés. Les différents états oublièrent donc leurs inimitiés. Les comtes qui commandaient les armées agirent de concert. Tout ce qui put porter les armes devint soldat. Le comte Menendo Gonçalez, tuteur du jeune roi Alphonse V, conduisait au combat les Léonais, les Galiciens et les Astures; Sancho Garsia, les Castillans fugitifs, car leur pays était entièrement occupé par les ennemis; le roi Sancho Abarca, les Navarrais et les Basques. On ne sait si les Catalans prirent part à la lutte, mais on peut le supposer. Le lieu du rendez-vous de toutes ces troupes était les montagnes de la Biscaye, près des sources du Duéro; on savait qu'Almanzor dirigeait ses forces de ce côté. En effet celui-ci arriva sur le Duéro avec deux armées, et il remonta ce fleuve jusqu'à sa source sans rencontrer d'obstacle. Là se trouvaient les chrétiens dans un camp fortifié près de Calat Annosor (le sommet de l'aigle ou du vautour) (1). Ils avaient partagé leur armée en trois corps; elle était si nombreuse que les Sarrasins en furent à la fois saisis d'épouvante et d'étonnement : ils ne pouvaient croire qu'il eût été possible à leurs ennemis, après tant de défaites, de réunir une si puissante armée. Almanzor lui-même considérant l'immense étendue du camp chrétien, fut d'autant plus surpris de la multitude de ses ennemis, qu'il ne s'attendait pas à une sérieuse résistance dans cette campagne. Des pressentiments d'un malheur prochain paraissent s'être emparés de l'esprit des Sarrasins; car dans les petites escarmouches qui eurent lieu tout en arrivant, ils furent frappés de la valeur extraordinaire avec laquelle les chrétiens se battaient; la nuit qui survint, put seule les empêcher de livrer bataille sur-le-champ. Mais dès que le jour commença à paraître leurs masses s'avancèrent contre les Sarrasins, qui de peur d'une attaque nocturne étaient restés sous les armes, et ne voyaient pas comme autrefois avec joie approcher le terrible moment. Voici comment un historien arabe raconte cette bataille (1). « Les chrétiens se mirent d'abord en mouvement, leurs rangs étaient parfaitement en ordre et la terre tremblait sous leurs pas. Le cri de guerre des deux armées (2), le bruit des trompettes, le roulement des tambours, et le hennissement des chevaux étaient répétés par les montagnes d'alentour, et il semblait que le ciel allait s'écrouler. La bataille commença avec une ardeur et une opiniâtreté égale de part et d'autre, et fut soutenue par les deux armées avec une constance admirable. Les chrétiens sur leurs coursiers bardés de fer combattaient comme des loups affamés, et leurs chefs se montraient en tous lieux exhortant leurs soldats. Almanzor tournait de tous côtés son ardent cheval de bataille; comme une panthère altérée de sang il se jeta avec sa cavalerie andalouse sur les rangs des chrétiens couverts d'armes retentissantes, et se précipitant dans l'endroit où le combat était le plus vif et le plus opiniâtre, il s'irritait de la résistance inaccoutumée et de la valeur sauvage des infidèles. Ses généraux déployaient un courage héroï-

catolicas, t. I, p. 116, on parle aussi des épouses, et p. 129, des *amicæ* du roi Bermudes.

(1) Roderic. Tolet., de Reb. Hisp., lib. V, c. 16 : « In loco quodam qui arabice dicitur Calacanazor, latine autem dicitur Vulturum altitudo. »

(1) Dans Conde, II, c. 102, p. 546.

(2) Celui des Arabes était : *Allah* (hu) *acbar*. Dieu est très-grand ! — Celui des chrétiens était vraisemblablement : *Deus nos juva et sanctus Jacobus !*

que, et sa cavalerie africaine rompit souvent les rangs les plus épais des chrétiens. La poussière qui s'élevait sur tout le champ de bataille obscurcit le soleil avant l'heure accoutumée, la nuit arriva plus tôt qu'à l'ordinaire avec son voile sombre, et sépara les peuples ennemis, sans que l'un ou l'autre eût reculé d'un seul pas. »

Ainsi après cette bataille acharnée où des milliers d'hommes avaient trouvé la mort, l'obscurité de la nuit s'avança comme une bienfaitrice. Comme les chrétiens virent toute la nuit de grands mouvements et entendirent beaucoup de bruit dans le camp musulman, ils s'attendaient à voir recommencer la lutte le lendemain matin. Aussitôt que le jour parut, ils se préparèrent de nouveau au combat. Le silence du champ de bataille couvert de morts et inondé de sang, n'était interrompu que par le gémissement plaintif de quelques malheureux luttant contre la mort. L'armée chrétienne avait devant elle le camp sarrasin, les tentes et tout le reste étaient dans l'ordre accoutumé, mais les ennemis avec qui l'on croyait renouveler le combat avaient disparu.

Lorsqu'Almanzor se fut retiré la nuit dans sa tente, il manda ses généraux, comme il avait coutume de le faire après chaque bataille, mais il ne s'en trouva qu'un petit nombre, car la plupart étaient morts ou grièvement blessés. Il reconnut alors sa défaite et l'impossibilité de recommencer la bataille le jour suivant. Il donna aussitôt l'ordre de commencer la retraite à la pointe du jour par la rive gauche du Duéro, et de la cacher aussi long-temps que possible. Les chrétiens qui souvent dans les combats avaient éprouvé pour leur malheur les ruses de guerre d'Almanzor, soupçonnèrent une embuscade, et ne s'avancèrent que lentement et avec la plus grande précaution, jusqu'à ce qu'enfin ils se convainquirent que les Sarrasins étaient véritablement en fuite. Malheureusement il était trop tard pour les poursuivre avec utilité (1). Cependant de grands trésors dont le camp ennemi était rempli furent une riche proie pour les vainqueurs, et les dédommagèrent en quelque sorte de leurs pertes précédentes. On dit que du côté des Sarrasins il périt dans cette bataille soixante mille fantassins et quarante mille cavaliers (1).

Almanzor ne put survivre long-temps à la honte de sa défaite. Abattu et mélancolique, il s'abandonna au chagrin d'avoir perdu la gloire d'invincible, et il ne fit donner aucun soin à ses blessures qui bientôt devinrent incurables. Il ne voulait ni manger ni boire. Comme il ne pouvait rester à cheval, il fut porté pendant quatorze heures de chemin dans une litière sur les épaules de ses soldats, jusqu'à Walcorari, sur la frontière de Castille près de Medina Celi. Là il rencontra son fils Abdelmelek qui était parti de Cordoue dans l'espérance de saluer son père vainqueur, mais qui le trouva luttant avec la mort. Il expira peu de jours après la bataille, le 27 schaban 392 (2) (1 juillet 1002).

La mort d'Almanzor fut pour ses troupes

(1) Lucas Tudensis et Roderic. Toletan. donnent une autre relation, qui est fausse : « Comes Garsias Ferdinandi (celui-ci était mort depuis six ans) viriliter insecutus eos, qui cædem evaserant fere usque ad internecionem delevit. »

(1) Marmol, p. 264, porte le nombre des fantassins tués à 70,000 hommes.

(2) Conde, II, c. 102, et Casiri, p. 202. D'après Eddobi, Alabar, Hayan et Homaidi, ce fut le 25 Ramazan 392 de l'hég.; d'après Abulfeda et Rodericus Toletanus, ce ne fut qu'en 393 de l'hég. Murphy, p. 114 : « Almansur died on his return from a war, which he conducted against the Franks, in the month Safar of the year 392, according to some, or in the year 394 according to others. » Chronic. monach. Sil., p. 311 : « Siquidem XIII (nombre faux) regni anno post multas christianorum horriferas strages Almanzor a Dæmonio, quod eum viventem possederat, interceptus, apud Metinam Cœlim maximam civitatem, in inferno sepultus est. » Chronic. Burgense donne l'an 1002 comme celui de sa mort : « Era MXL mortuus est Almanzor et sepultus est in inferno. » De même les Annal. Compostell., Roderic. Toletan., V, c. 16.

une bien triste nouvelle ; elles le pleurèrent non-seulement comme un général adoré, mais comme leur bienfaiteur et leur père. Son corps fut porté à Medina Celi et enseveli dans cette ville avec les habits qui le couvraient, et qui avaient été faits par ses propres filles des étoffes du pays (1). La poussière de cinquante batailles heureuses, qui avait été enlevée de dessus sa figure pour être conservée dans une boîte, fut répandue sur son cadavre (2). Toute l'armée accompagna son convoi, et son fils Abdelmelek fit la prière pour lui. L'inscription placée sur son tombeau fut courte, mais expressive : « Ses actions disent quel homme c'était ; l'Espagne mahométane ne verra certainement jamais un défenseur semblable à lui (3). »

La nouvelle de cet événement se répandit avec une grande rapidité dans toutes les villes d'Espagne. Elle causa autant de tristesse et d'abattement aux Sarrasins qu'elle réveilla chez les chrétiens de joie et d'espérance. Dans l'antiquité, les victoires ou les défaites étaient souvent annoncées dans des contrées éloignées et à la même heure, à Athènes ou à Rome, par des apparitions célestes ; de même les écrivains espagnols racontent que le démon d'Almanzor, qu'ils dépeignent comme le diable, se retira de ce grand général ; le même jour qu'il livra cette malheureuse bataille, on vit dans le voisinage de Cordoue sur le Guadalquivir, une figure semblable à un pêcheur, qui se plaignait tout haut et criait tantôt en arabe, tantôt en espagnol : « Almanzor a perdu sa gloire à Calat Annosor (1). »

Muhammed ben Abdallah ben Abi Amer Almanzor mourut dans sa soixante-troisième année (2). Il avait possédé le pouvoir souverain en qualité de hhadjeb pendant vingt-cinq ans, et avait été élevé à ce poste par Sobiha, mère du khalife. Par sa prudence, ses talents et ses heureuses expéditions, il sut non-seulement se maintenir dans sa puissance, mais il l'augmenta de telle sorte que le khalife eut à peine l'apparence de la souveraineté ; c'était lui qui en exerçait les prérogatives dans toute l'étendue du mot. S'il n'a pas enlevé à Hescham le nom de khalife pour le prendre lui-même, cela peut être regardé comme une preuve de sa grande prudence ; car il ne pouvait le faire sans exciter une guerre civile, et il se contentait de posséder la puissance réelle sans se soucier du nom. Par ses guerres il étendit la puissance des mahométans espagnols plus qu'aucun des Ommaijades de Cordoue ; il soumit par son fils Abdelmeleck et d'autres généraux habiles tout le nord-ouest de l'Afrique. Par cinquante expéditions la plupart heureuses, il ruina les pays chrétiens, et les mit hors d'état d'inquiéter la domination musulmane. Pendant tout son gouvernement on n'entendit parler d'aucune de ces révoltes, qui avaient tant affaibli la puissance des Ommaijades. La crainte que chacun avait de lui, faisait que personne n'osait laisser apercevoir la moindre velléité de ré-

(1) Murphy, l. c. : « His shroud, also, he constanthy took with him ; and, that it might not be the acquisition of injustice in any respect, it was formed of materials produced on his paternal inheritance, and spun by his own daughters. »

(2) Conde, l. c. ; Murphy, l. c. : « In all expeditions against the christians, this monarch made a practice of collecting into a bag whatever dust might adhere to his face. »

(3) Casiri, II, p. 50. Une autre épitaphe se trouve dans Conde, II, c. 102, p. 548 :

No existe ya, pero quedó en el orbe
Tanta memoria de sus altos hechos,
Que podràs, admirando, conocerle
Cual si le vieras hoy presente y vivo :
Tel fue que nunca en sucesion eterna
Daràn los siglos adalid segundo,
Que asi, venciendo en guerras, el imperio
Del pueblo de Ismael acrezca y guarde.

(1) Lucas Tudensis (p. 88) a composé vraisemblablement cette histoire sur les paroles du monach. Silens. citées plus haut. Roderic. Tolet. n'en parle pas.

(2) Conde lui donne soixante-cinq ans, mais ce sont des années lunaires ; comme Almanzor est né en 939 (327 H.), et mort en 1002, son âge véritable est facile à trouver.

bellion ou de désobéissance. Ses mesures énergiques avaient dès les premières années de son gouvernement écrasé le germe des révoltes, et il avait entre les mains les moyens de les faire toutes fléchir, soit par les immenses troupes qu'il s'était attachées, soit en donnant à ses amis les principales places de l'état. Aux talents les plus distingués comme souverain et comme général il joignait une éducation scientifique non moins grande, et un sentiment délicat du beau dans l'art et la poésie.

Au milieu des soucis du gouvernement, du tracas des affaires, ou du tumulte des armes, Almanzor n'oubliait jamais les arts de la paix. Il rivalisa sous ce point de vue avec les souverains ommaijades les plus distingués (1). Nous avons déjà parlé des somptueux édifices et des jardins d'Azzahira. Quoique la plupart des autres édifices dont on fait mention, aient été élevés par Sobiha mère du khalife (2), par exemple le grand aquéduc d'Ecija, la mosquée qui porte son nom à Cordoue etc., Almanzor fit aussi ériger des bâtiments qui immortalisent son nom. Sans parler des nombreuses mosquées qu'il construisit et des murs dont il entoura les villes, nous ne citerons que le rétablissement du pont sur le Tage à Tolède, l'agrandissement de la fameuse mosquée de Cordoue, et les constructions d'un travail admirable qu'il ordonna à Fez (2).

Mais c'est surtout par la protection qu'il accorda aux sciences et à la poésie qu'Almanzor se rendit célèbre. Il connaissait le goût et le genre d'études de ses contemporains. Il lui était aussi nécessaire de les tourner à son avantage et de les faire servir à son but, que d'avoir une armée disposée en sa faveur. Depuis le règne d'el Hakem II, la science et la poésie étaient devenues, outre les armes, l'occupation favorite des hautes classes. Presque dans chaque ville s'étaient formées des sociétés pour les progrès des sciences. Comme elles auraient pu facilement se changer en assemblées politiques sans une direction particulière, il était très-important pour Almanzor de se mettre à leur tête pour avoir de cette manière partout la suprême direction entre ses mains. Il gagna les savants et les poètes par des récompenses royales, par des honneurs, des flatteries, des condescendances. Il ne lui fut donc pas difficile de fonder à Cordoue une académie suprême des arts et des sciences ; on n'y reçut que quelques hommes qui s'étaient déjà acquis un nom par un ouvrage savant, un traité, ou une composition en prose ou en vers, ou en d'autres termes ceux dont les principes étaient suffisamment connus du hhadjeb. Pour témoigner l'intérêt qu'il portait aux sciences, il visitait les principales écoles ou colléges, et s'asseyait parmi les élèves, sans que son apparition ou sa sortie dût en aucune manière interrompre les leçons. Les maîtres et les élèves qui avaient le mieux mérité son approbation, étaient récompensés et promus à de hauts emplois. Aussi tous rivalisaient-ils pour satisfaire le hhadjeb, et tous les emplois furent ainsi occupés par ses favoris.

Un jour que le poète Said ben Otman ben Meruan el Koraischi lut devant cette académie un poème de cent vers à la louange de ses heureuses expéditions et de ses victoires, ce poème fut accueilli par des applaudissements tumultueux, et l'auteur reçut le jour suivant d'Almanzor un présent de trois cents dinares d'or (1).

Le grand éclat dont les académies arabes brillaient alors, surtout celle de Cordoue, attirait dans la capitale des Ommaijades les hommes les plus savants de toute l'Espagne, du nord de l'Afrique, de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arabie, de l'Irak et de la Perse. On vit même des Indes lointaines, et des pays de France, d'Angleterre, d'Italie, de Grèce et d'Allemagne, une foule d'hommes

(1) Conde, II, dans plusieurs passages du c. 96—102; Casiri, II, p. 50 et 202; Abulfeda, II. p. 533; Murphy, l. c.

(2) Conde, II, c. 96 et 97.

(3) Conde, II, c. 97, 98, 101; Murphy, p. 176.

(1) Conde, II, p. 518.

avides de savoir, se rendre aux académies fondées par Abderrahhman III, El Hakem II et Almanzor, pour puiser à la source de la science de leur temps. L'abbé Gerbert qui eut autant d'influence sur le gouvernement de la France que sur celui de l'Allemagne, puisqu'il fut le gouverneur du prince Robert et d'Otto III, et que plus tard lui-même monta sur le siége de saint Pierre sous le nom de Sylvestre II, avait dans ce temps, ramassé dans les académies d'Espagne un grand trésor de science, surtout en mathématiques et en physique, ce qui pendant quelque temps le fit même soupçonner d'employer des forces surnaturelles. C'est lui qui porta dans tout le reste de l'Europe la connaissance des chiffres arabes, et qui en établissant des écoles à Bobbio et à Rheims, chercha à imiter les établissements d'instruction des musulmans espagnols.

Parmi les hommes qui, des pays éloignés, se rendirent à Cordoue et se distinguèrent par leur science et leur talent poétique, on compte aussi Yahia ben Malic ben Ayadh; c'était un grand philosophe qui avait voyagé dans l'Inde et dans diverses villes de l'Asie et de l'Égypte (1). Said ben el Hassan, connu sous le nom d'Abulola, n'était pas moins fameux comme poète que comme savant. Il était né en Orient à Diar Musul. Il avait été élevé à Bagdad, et y avait acquis de très-grandes connaissances. La renommée des savants d'Andalousie l'attira à Cordoue, où son esprit, son amabilité dans la conversation, sa science et ses talents, lui acquirent bientôt la faveur d'Almanzor qui le combla d'honneurs et de présents. Quoique Abulola tirât de grandes sommes du fonds qu'Almanzor avait destiné à l'entretien des savants distingués, elles ne suffisaient pas à sa prodigalité. Mais il n'était jamais dans l'embarras; car par son adresse et son esprit qui n'avait d'égards pour aucune personne, pas même pour Almanzor, mais qu'il savait assaisonner d'à-propos et d'adroites flatteries, il trouvait toujours assez d'occasions d'obtenir des présents extraordinaires du hhadjeb, et de subvenir ainsi à ses grandes dépenses. Des réponses promptes, inattendues, heureuses à des questions captieuses que le hhadjeb aimait à faire, rendaient sa conversation encore plus agréable à Almanzor, et lui attiraient de nombreuses marques de bienveillance (1).

(1) Conde, II, c. 99.

On proposait aussi dans les académies des questions pour prix et on établissait des concours poétiques. Dans ces derniers les poètes prenaient ordinairement pour objet de leur muse l'éloge d'Almanzor. Mais on y lisait aussi d'autres poèmes, tel par exemple que celui d'Abu Meruan sur la lune entre les nuages, les poésies sur les rosiers et les roses de tous les mois, adressées au hhadjeb par Muhammed ben Elisai, et des poésies semblables par le général Jali ben Ahmed ben Jali. Almanzor assistait ordinairement lui-même aux séances, et distribuait au vainqueur cent dinares, prix destiné au meilleur poème (2). On établit même dans l'académie des concours pour l'improvisation poétique, où prirent part surtout le poète que nous avons déjà nommé, Abulola, Hussain ben Walid Abulcasim et Dschewar el Tedschebi (3).

L'improvisation surtout n'était pas rare chez les poètes andalous de ce temps. Ainsi nous apprenons que le fameux Obada ben Abdallah ben Masancai Abu Becri, qui écrivit une histoire des poètes espagnols et composa plusieurs éloges en vers, reçut cent dinares d'or pour un petit impromptu qu'il avait fait pour le vizir d'Almanzor ben Soaid ben Hezam (4).

Quand Almanzor allait en campagne, il avait toujours auprès de lui deux ou trois des meilleurs poètes. C'est ainsi que dans l'expédition qu'il fit contre S.-Yago, il avait

(1) Conde, II, c. 99.

(2) Conde, II, c. 99.

(3) Conde, II, c. 102.

(4) Conde, II, c. 98. Un autre exemple de cette espèce, c. 101.

emmené Abdelmelek el Harizi et Aben Deradsch, qui sous les tentes du camp chantaient les batailles que livrait le hhadjeb. Il est fâcheux que de tels poèmes ne soient pas venus jusqu'à nous, ou qu'ils n'aient pas été mis au jour. Ils seraient de la plus grande importance pour l'histoire de ce temps, puisqu'ils décrivaient avec exactitude les circonstances de l'expédition, les mouvements de l'armée, la situation du pays, le caractère des habitants, l'ordre de la bataille, les petites comme les grandes rencontres (1).

Quoique l'Espagne possedât tant d'hommes savants, Almanzor s'efforçait toujours d'en attirer un plus grand nombre. S'il entendait parler d'un fameux poète ou d'un savant d'Orient, il n'épargnait aucuns frais pour le faire venir à Cordoue. C'est ainsi qu'il appela en Espagne Ahmed ben Aly Arabei el Begani, si célèbre en Orient par son immense réputation scientifique ; il le chargea d'enseigner dans la grande mosquée à Cordoue, lui confia en outre l'éducation de son second fils Abderrahhman, et récompensa bientôt ses services en lui donnant l'emploi de cadi, quoiqu'il n'eût que trente-six ans (1).

(1) Conde, II, c. 99.

(1) Conde, II, c. 99.

CHAPITRE IV.

ABDELMELEK ET ABDERRAHHMAN FILS D'ALMANZOR (1).

(1002 — 1008.)

Sous le hhadjeb Almanzor la puissance ommaijade avait acquis en Espagne et en Afrique une étendue qu'elle n'avait jamais eue, depuis sa fondation par Abderrahhman I[er] ; mais en même temps elle avait reçu de profondes atteintes, et ces atteintes lui avaient été portées par le même homme qui avait fait de si grandes conquêtes. Il est évident que le but d'Almanzor était de laisser le pouvoir à ses descendants, non pas seulement en qualité de ministres, mais comme souverains réels qui en porteraient aussi le nom. Semblable aux maires du palais des Franks, il dirigeait tout lui-même, tandis que le nom du prince ne paraissait que comme une vaine formalité. Mais il connaissait trop bien les sentiments de ses contemporains pour oser prendre le nom de khalife ; il aurait par là fourni des armes à ses nombreux ennemis, ainsi qu'aux religieux musulmans, qui considéraient les droits de la maison ommaijade comme un article de religion et de conscience ; son usurpation en aurait fait non-seulement un rebelle, mais aussi un infidèle, puisqu'il ne pouvait, comme les fondateurs des royaumes mahométans, montrer dans ses ancêtres le prophète ou un des premiers imans, ni même le faire croire. Cependant il pouvait nourrir l'espoir qu'Hescham qui n'avait point d'héritier naturel (vraisemblablement par la même raison que l'empereur romain Honorius), adopterait un de ses fils, et qu'ainsi l'unique obstacle de la descendance serait en quelque sorte levé. Mais tant qu'Almanzor vécut, cette adoption ne put avoir lieu ; car le khalife n'avait que trente-six ans, lorsqu'Abdelmelek parvint à la dignité de hhadjeb. Une telle mesure aurait trop trahi les vues ambitieuses de la famille d'Almanzor, et aurait rempli tous les pieux musulmans de mécontentement et de haine contre les usurpateurs. Si Almanzor avait atteint le but de ses guerres d'Espagne, l'entière soumission des états chrétiens ; s'il avait pu s'attacher ces chrétiens mêmes, ce qu'il cherchait à faire de tout son pouvoir, il est vraisemblable qu'alors par leur secours et par la force des armes, il aurait fondé pour lui et ses descendants un nouveau trône sur les ruines de celui des Ommaijades. Mais il mourut avant d'avoir accompli sa première œuvre ; toutefois il la conduisit si loin que son fils Abdel-

(1) Les meilleurs renseignements se trouvent dans Conde, II, c. 103 et 104 ; Murphy, p. 114 sq. ; Casiri, II, p. 203 ; Roderic. Tolet., Hist. Arab., c. 32.

melek Almudaffar fut près d'atteindre le but. Il prit les fonctions de hhadjeb comme un héritage paternel ; la famille et les parents d'Almanzor, les *Alamerides*, étaient presque une famille princière comme celle des Ommaijades. La mère du khalife, Sobiha, qui avait élevé Almanzor et qui avait toujours conservé quelque influence dans le gouvernement, contribua également beaucoup à élever Abdelmelek à la dignité de hhadjeb ; mais il la dut incontestablement surtout à la considération dont il jouissait, à sa valeur, à sa prudence, à son habileté dans la guerre, à d'autres grandes qualités et à l'influence encore vivante d'Almanzor. Sobiha mourut peu de temps après, de sorte qu'il fut encore plus libre de toute contrainte que son père ; Hescham devint tout-à-fait son prisonnier.

Abdelmelek voyant qu'il pourrait mieux conserver la Mauritanie par des traités d'amitié, que par la voie des armes, confirma le fils de Zeiri ben Athia, Almaan ben Zeiri, dans le gouvernement de tout le pays, et lui envoya pour présent en signe de vassalité, un habit magnifique, un précieux glaive et un cheval richement harnaché. Almaan se soumit volontiers à la souveraineté des Ommaijades, mais à proprement parler il avait avec eux des rapports si indépendants qu'il n'avait que l'apparence de la soumission. Il ne payait aucun tribut à Cordoue, il livrait seulement au hhadjeb, comme présents volontaires, des chevaux recherchés, des armes et autres choses semblables. Son fils Manser fut en outre envoyé en otage à Cordoue, où il reçut son éducation et resta plusieurs années, jouissant de l'estime et de l'affection générales.

Abdelmelek avait à cœur la soumission de l'Afrique, mais il tenait encore bien davantage à combattre les chrétiens, qui depuis la mort de son père s'étaient relevés et avaient rebâti plusieurs forteresses. Le belliqueux comte de Castille, Sancho Garchez, avait repris la plus grande partie de ses terres occupées par les mahométans ; c'était surtout autour de lui que se réunissaient de nombreuses troupes de chrétiens avides de combattre, et qui concevaient de grandes espérances depuis la victoire de Calat Annosor.

Ainsi que l'avait fait Almanzor, Abdelmelek résolut d'entreprendre chaque année deux expéditions contre les pays chrétiens. Dès la première année de son règne il pénétra avec une forte armée dans l'Espagne orientale que menaçait surtout le roi de Navarre, et il chercha à tirer vengeance de la malheureuse bataille dans laquelle son père avait trouvé la mort. Les armées ennemies se rencontrèrent près de Lerida et se livrèrent un sanglant combat (1), dont les Arabes affirment que l'issue leur fut favorable ; cependant ils avouent qu'ils essuyèrent une grande perte. Le vaillant général Ayub ben Amer, qu'Almanzor avait fait jeter en prison, comme soupçonné d'intelligence avec les chrétiens, mais qu'Abdelmelek avait remis en liberté, et placé à la tête d'une partie de l'armée, scella, dans cette bataille, sa fidélité de sa mort, qu'il trouva en combattant avec la plus grande vaillance.

Dès l'année suivante, Abdelmelek entreprit une nouvelle expédition contre les chrétiens ; mais cette fois ce fut contre le royaume de Léon. Les Arabes racontent que, près de la capitale du pays, déjà conquise et détruite en partie par Almanzor, il gagna une grande bataille, s'empara de nouveau de la ville et en acheva la ruine. Ce fait ne peut pas être mis en doute, puisque les chroniques chrétiennes (2) parlent aussi d'une seconde destruction de cette ville, malgré la contradiction qui paraît exister entre cette relation et celle qui rapporte qu'Almanzor la rasa de

(1) Outre Conde, II, c. 103, voyez encore Gesta com. Barc. Chron. Riv. ad an. 1003.

(2) Roderic. Tolet., Hist. Arab., c. 32 : « Anno sequenti (1003) cum super Legionem exercitum congregasset, a christianis turpiter effugatus, turpius est reversus, nec adjecit ultra invadere christianos, sed regni negotia utiliter dirigebat. » Documents dans Risco, t. XXXVI, p. 18.

fond en comble. La première destruction ne fut évidemment pas aussi générale que quelques écrivains l'ont dit, et il est très-vraisemblable que les chrétiens en avaient rebâti quelques parties (1). Ce ne fut que plusieurs années après cette seconde et complète destruction que la ville fut reconstruite par Alphonse V.

Abdelmelek répéta encore, quatre ans de suite (1004 à 1008), ses expéditions contre les états chrétiens d'Espagne, et détruisit, pendant l'été, les forteresses des frontières qui avaient été relevées pendant l'hiver. Dans ces expéditions, plusieurs chrétiens, chassés de leur pays par des menées séditieuses, combattaient pour lui, comme ils avaient auparavant combattu pour son père. Tous ces fugitifs étaient reçus très-amicalement par le hhadjeb, et le khalife leur accordait non-seulement la permission d'habiter Cordoue ou les environs, mais il leur donnait même des maisons et des jardins pour leur rendre le séjour de la capitale plus agréable.

Pendant que l'on faisait une guerre non interrompue aux autres états chrétiens, le royaume de Léon obtint un armistice de deux à trois ans. Ce fut le wali de Tolède, Abdalla ben Abdelaziz, de la tribu des Méruans, grand ami d'Almanzor, qui négocia cette paix. Ce wali, remarquant les prétentions des Alameri, cherchait, par des relations amicales avec le roi de Léon, à prendre, autant que possible, une position imposante vis-à-vis du hhabjeb. Voici comment il se lia avec Alphonse. La sœur de ce roi, remarquable par sa beauté, était devenue sa prisonnière ; dès qu'il apprit qui elle était, il la renvoya au roi sans rançon. Celui-ci lui renvoya en retour de riches présents en or, en argent et en pierres précieuses (2).

Abdelmelek découvrit bientôt le véritable motif de l'amitié d'Abdalla pour Alphonse. Il leva, par conséquent, l'armistice, et fit une nouvelle incursion dévastatrice dans le royaume de Léon. Il emmena beaucoup de troupeaux et de prisonniers, rasa Avila et d'autres forteresses que les chrétiens avaient rebâties pendant la suspension d'armes, et pénétra de Salamanque dans l'intérieur de la Galice. En revenant sur le Duéro, il conquit aussi les forteresses de Gormaz et d'Osma, qui, dans le courant de la guerre, avaient souvent été prises et reprises (H. 398 — 1007).

Dans l'automne de la même année, il entreprit une campagne encore plus étendue ; le fils de l'émir de Fezz, Manser ben Almaan, l'accompagnait, ainsi que les walis de Tolède et de Badajos. Une cavalerie d'élite de 4,000 hommes, entièrement cuirassée et richement habillée, formait sa garde ; elle était suivie d'une nombreuse armée à pied et à cheval. Les chrétiens marchèrent intrépidement à la rencontre de leurs puissants ennemis ; ils soutinrent avec un courage inébranlable et une valeur presque surhumaine les attaques impétueuses de la cavalerie musulmane, bien supérieure en nombre. Enfin, Abdelmelek décida la victoire avec sa garde à cheval, et les mit en fuite. Lorsqu'ils se furent retirés sur les hauteurs et dans les passages difficiles où la cavalerie andalouse ne pouvait être d'aucune utilité, ils renouvelèrent la bataille : ainsi que les Arabes le racontent eux-mêmes

(1) Documents dans Risco (t. XXXIV, p. 477) de l'an 985.

(2) Conde, II, c. 103. Les chrétiens racontent ce fait tout autrement. Pelagii Chronic., p. 468 : « Tarasiam post mortem patris sui dedit frater ejus Adefonsus in conjugio, ipsa nolente, cuidam pagano regi Toletano pro pace. Ipsa autem ut erat christiana, dixit pagano regi : Noli me tangere, quia paganus rex es ; si vero me tetigeris, angelus Domini interficiet te. Tunc rex derisit eam, et concubuit cum ea semel, et statim sicut illa prædixerat, percussus est ab angelo Domini. Ille autem ut sensit mortem propinquam adesse sibi, vocavit cubicularios et consiliarios suos et præcepit illis onerare camelos auro et argento gemmis et vestibus pretiosis et adducere illam ad Legionem cum totis illis muneribus. »

ils combattirent comme des tigres furieux et tuèrent une foule de musulmans. La nuit seule mit fin au carnage et sépara les deux armées; chacune d'elles se retira épuisée par cette sanglante lutte.

Peu de temps après son retour de cette expédition, Abdelmelek tomba malade à Cordoue et mourut après d'horribles souffrances, qui étaient vraisemblablement l'effet du poison, dans le mois de sefer 399 de l'H. (oct. 1008) (1). Il avait régné six ans et quatre mois. Sa mort fut très-regrettée par les partisans des Alameri, et presque toute la noblesse de la capitale assista à son convoi.

L'accroissement que prit sous ce hhadjeb le pouvoir maritime des musulmans d'Espagne est digne de remarque. Leurs vaisseaux tentaient audacieusement des descentes sur les côtes d'Italie et extorquaient des contributions des villes. Mais ils ne furent pas heureux devant Salerne, qu'ils assiégeaient pour en obtenir la somme qu'ils demandaient. Les assiégés firent une sortie à l'improviste, et les musulmans essuyèrent une telle défaite, qu'un petit nombre seulement put gagner les vaisseaux (1005) (2).

Sous le rapport des arts et des sciences, Abdelmelek imita l'exemple de son père. La grande académie de Cordoue, qui se tenait dans la maison du vizir Abulasbag Isa ben Said depuis la mort d'Almanzor, et recevait un grand nombre de savants, fut l'objet des attentions particulières d'Abdelmelek. Quoique le poète Abulola, qui avait aussi composé un poème à la louange d'Abdelmelek, se fût retiré et rendu en Sicile, l'académie comptait encore parmi ses membres beaucoup d'hommes illustres. La mort enleva à l'Espagne, sous ce règne, le plus célèbre érudit de son temps, le polymathe Abu Omar Ahmed ben Abdalla, de Séville, surnommé Bégi. Il avait étudié toutes les sciences, et depuis sa tendre jeunesse il n'avait épargné aucuns frais ni aucune peine pour visiter les savants d'Afrique, de Syrie, d'Égypte, de Perse et d'Espagne, et pour jouir de leur entretien; de sorte que, dès l'âge de dix-huit ans, il possédait des connaissances extraordinaires. A cette même époque mourut Jali ben Ahmed ben Jali, aussi distingué comme poète que comme général; il témoigna, dans les derniers instants de sa vie, une profonde douleur de mourir dans son lit et non sur un champ de bataille, comme cela convenait à un guerrier.

Lorsqu'Abdelmelek était en campagne, il honorait de sa visite les savants et les écoles des villes où il s'arrêtait. Pendant son séjour à Tolède, il alla trouver Muhammed ben Ibrahim el Coscheni, philosophe de mœurs sévères et de principes stoïques, qui avait rassemblé plusieurs disciples autour de lui. Quand il sut qu'Abdelmelek venait le voir, il ordonna à ses élèves de ne pas se lever au moment où il entrerait dans la salle. Cette liberté ne déplut pas au hhadjeb (1).

La grandeur des Alameri descendit au tombeau avec Abdelmelek. L'homme du peuple vit leur ruine prochaine dans des signes épouvantables et dans l'apparition de deux comètes; l'astrologue la lut dans les étoiles, et les poètes qui cependant étaient à la solde de ces hhadjebs universellement redoutés, prophétisèrent dans leur enthousiasme poétique que bientôt l'étoile des Alameri pâlirait et s'éteindrait. Leurs partisans parvinreet encore, il est vrai, à faire nommer hhadjeb Abderrahhman, frère d'Abdelmelek et chef de la garde; ils eurent encore assez de pouvoir pour l'imposer au faible khalife Hescham. Mais on vit bientôt que la grande âme de son père et de son frère n'avait point passé en lui.

Il confirma l'émir Almaan ben Zeiri dans

(1) Conde, II, c. 103. Murphy, p. 114: « After a victorious reign of seven years, he died in the month Muharram of the year 399 (sept. 1008) or, as some say, in the year preceding. » Roderic. Tolet., Hist. Arab., c. 32: « Sex annis et octo mensibus tenuit regiminis principatum. Mortuus est autem anno Arabum CCCC. »

(2) Conde, l. c.

(1) Conde, l. c.

la souveraineté de la Mauritanie, après avoir reçu de lui de riches présents en témoignage de soumission. Mais en renvoyant le jeune Manser, son propre fils, qui jusqu'alors avait été gardé comme otage à Cordoue, il contribua à séparer presque entièrement l'Afrique de l'Espagne. Toutefois l'émir resta quelque temps soumis ; il envoyait souvent des présents qui consistaient en chevaux : une fois il en envoya mille.

Abderrahhman qui se donna l'orgueilleux surnom d'Annaser Ledinillah (1), n'était pas même capable de gouverner l'Espagne et de tenir tête à ses ennemis. Tout en se livrant à ses goûts et à ses passions, sans conserver la dignité d'un souverain, ni remplir les devoirs d'un musulman et d'un ministre (2), il prétendait non-seulement au pouvoir, mais au nom même du khalife. Il s'imaginait que sa politesse envers tout le monde lui gagnerait l'amour du peuple, que sa prodigalité lui ferait trouver partout des instruments ; que la gloire militaire, héritage de son père et de son frère, et sa ressemblance extérieure avec Almanzor, inspireraient la crainte aux chrétiens et lui conserveraient chez les musulmans la considération dont avait joui son père. Hescham était complètement en son pouvoir ; il acceptait tout ce que proposait Abderrahhman, car depuis sa tendre jeunesse le khalife était accoutumé à obéir à son hhadjeb. Celui-ci crut donc qu'il ne lui serait pas difficile d'obtenir du khalife sans enfants la succession de la couronne ; il se proposait même de l'y forcer, si cela était nécessaire (3), quoique Hescham ne fût que dans sa quarante-deuxième année, et qu'il y eût encore beaucoup de parents du khalife, méruans ou de la famille ommaïjade. Appuyé sur l'amour apparent et l'inclination du peuple, comptant sur le concours de l'armée qu'il voulait d'abord conduire à la victoire contre les chrétiens, pour s'en servir ensuite comme d'un instrument pour consolider son trône, il avait tout préparé en secret avec Hescham pour être déclaré héritier du trône au retour de son expédition (1).

Malgré le secret avec lequel avait été conduit ce projet, il parvint aux oreilles des Méruans. Ceux-ci irrités qu'on voulût enlever l'empire à leur famille, réunirent tous leurs efforts pour renverser Abderrahhman. Muhammed, petit-fils d'Abderrahhman III, homme très-vaillant, qui après la mort d'Hescham avait le plus de droits au trône, se mit à la tête de la conjuration qui avait pour but de renverser les Alameri. Pour mieux réussir, il se rendit de Cordoue sur les frontières de la Castille où il avait beaucoup d'amis parmi les Alcaides. Bientôt il réunit une nombreuse armée qui se grossit de jour en jour ; alors Muhammed fit savoir partout que le hhadjeb avait forcé le khalife à le nommer son successeur, sans égard pour la famille Méruan à qui appartenait le trône. Tous les ennemis des Alameri se levèrent aussitôt et firent cause commune avec Muhammed ; et la position d'Abderrahhman devint bientôt des plus fâcheuses.

Pour prévenir ses ennemis et les anéantir, avant qu'ils fussent rassemblés, le hhadjeb partit de Cordoue à la tête de la cavalerie africaine et de la garde, et marcha contre eux. Aussitôt les amis des Méruans restés dans

(1) On trouve dans Murphy, p. 115, qu'il porta aussi le surnom d'*Almanun;* mais on l'a confondu avec Abderrahhman IV. Conde, II, c. 104, donne une meilleure relation.

(2) Roderic. Tolet., Hist. Arab., c. 32: « Hic pessimus et perversus, fornicationibus et ebrietatibus insistebat. »

(3) Roderic. Tolet., l. c.: « Issem a regno expellere nitebatur, mortem minitans, nisi eum regni institueret successorem, qui metu annuit postulanti. »

(1) Tel est le récit de Conde, II, c. 104, d'après les auteurs arabes. Murphy, p. 115, s'en écarte un peu: « He adopted the design of restoring the fallen khilafat, and sollicited the khalif Hisham to appoint him heir apparent to that dignity, in compliance whith which request, the latter nominated him such by a public act, dated in the first Rabia of the year 398. » L'année est évidemment fausse, car alors Abdelmelek vivait encore.

la capitale, avertirent Muhammed que Cordoue était entièrement dégarnie de troupes. Celui-ci résolut sur-le-champ de faire avancer contre Abderrahhman une partie de son armée, et d'accourir lui-même à Cordoue avec l'élite de la cavalerie, par des chemins détournés ; il prit par surprise la ville et le château, et dès qu'il se fut emparé de la personne du khalife, il fit publier la déposition du hhadjeb. En apprenant ces événements, Abderrahhman revint en hâte à Cordoue, se trompant toujours sur les dispositions du peuple. Il pénétra sans résistance dans la ville avec sa cavalerie, et arriva jusqu'à la place de l'Alcazar. Là une immense multitude était rassemblée, tant des partisans de Muhammed, que de spectateurs oisifs. On ne tarda pas à en venir aux mains. Abderrahhman donna l'ordre à sa cavalerie d'attaquer, et il espérait que la foule du peuple le protégerait contre Muhammed. Mais elle n'écouta point ses paroles. Lorsque ses cavaliers, qui avaient d'abord fait tout plier devant eux, furent repoussés, la foule s'accrut considérablement du côté de Muhammed. Tout le peuple demandait avec des cris terribles la mort du hhadjeb. Accablé par le nombre, Abderrahhman se retira lentement à travers les masses épaisses de la populace pour sortir de la ville, et signala son passage en versant des flots de sang ; car lui et ses cavaliers combattaient avec une intrépidité extraordinaire, et plus leur nombre diminuait, plus leur fureur était grande. Enfin pressé de toutes parts, il fut précipité de son cheval qui s'abattit percé de coups de lance. Grièvement blessé, il tomba ainsi entre les mains de son ennemi Muhammed, qui le fit aussitôt crucifier. Almanzor avait-il pensé que le pouvoir qu'il avait acquis par plus de cinquante campagnes, et vingt-six ans d'efforts, finirait ainsi honteusement sous son fils, sept ans après sa mort ? Abderrahhman mourut sur la croix le 26 dschumade I (1), 399 de l'h. (18 février 1009). Il n'avait été hhadjeb que quatre mois (2).

La chute d'Abderrahhman fut suivie d'un mépris général pour son nom. Peu de temps auparavant tout le peuple l'admirait et l'aimait ; mais son malheur fit oublier sa politesse, sa libéralité, sa vaillance. Ses biens furent confisqués au profit de l'état ; son nom fut marqué d'infamie par l'addition du sobriquet « le pitoyable Sancho » (3) ; tous ses amis furent détestés et poursuivis par le peuple. Le palais d'Azzahira, sur l'ordre de Muhammed, fut détruit et rasé par la populace en armes, pour effacer toute trace de l'usurpateur Almanzor et de sa famille. Ce Muhammed qu'Almanzor ne croyait pas digne d'attention, fut celui-là même qui extermina la famille du hhadjeb, comme il détruisit tous les édifices qui auraient pu immortaliser son nom (4).

---

(1) D'après *Homaidi*, ce fut dans le mois de redscheb.

(2) Conde, II, c. 104. Dans Murphy, p. 115, il n'est pas crucifié : « They struck off his head and conveyed it to the khalif. » Roderic. Tolet. : « Cum autem Abderrahhman quatuor mensibus et dimidio præfuisset, eum ob suam nequitiam peremerunt. »

(3) Roderic. Tolet. : « Abderramen derisorie Sanciolus dicebatur. »

(4) Murphy, p. 174.

LIVRE IX.

CHUTE DE LA DOMINATION DES OMMAIJADES EN ESPAGNE, ET EXTENSION DE LA PUISSANCE DU ROI DE NAVARRE SUR LA CASTILLE, LÉON ET L'ARAGON.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE CIVILE ENTRE MUHAMMED II, HESCHAM II ET SOLIMAN, OU LES FACTIONS ANDALOUSE, ALAMERIDE, SLAVE ET AFRICAINE (1).

(1008 — 1016.)

Le meurtre du hhadjeb Abderrahhman, fut le signal de la guerre civile. Le parti très-puissant des Alameri se vit poursuivi et exclus de presque tous les emplois. Quoique la masse du peuple eût témoigné contre eux une grande haine, ils connaissaient cependant trop bien son esprit changeant pour ne pas nourrir l'espérance de recouvrer sa faveur.

Muhammed ben Hescham ben Abdeldschabar ben Abderrahhman Annaser, immédiatement après le crucifiement d'Abderrahhman, s'était fait nommer hhadjeb par le khalife Hescham. Pour se rendre agréable au peuple, il ordonna à toutes les troupes africaines, qui formaient en grande partie la garde, et qui étaient détestées des habitants de la capitale, de s'éloigner d'Azzahra et de Cordoue ; mais il s'en fit, par cette mesure, d'irréconciliables ennemis (1).

(1) Roderic. Toletan., H. A., c. 33—43, est ici plus détaillé que dans les autres parties de l'histoire des Arabes. Conde, II, c. 108—110. Murphy, p. 115 sqq. Casiri, II, p. 50, 203, 204. Cardonne, p. 241 sqq. Marmol, p. 268 sqq. Abulfeda, t. III, est moins utile que précédemment.

(1) Murphy, p. 115 : « The hearts of the populace were enraged against them (barbars) to such a degree, that had it not been for the great number of their followers, they would at once have been exterminated. — The khalif forbade their riding on horseback or carrying arms : some

Après qu'il eut éloigné toutes les personnes qui possédaient la confiance du khalife ou qui lui étaient dévouées, et donné à ses amis toutes les places importantes de l'état, il hasarda un pas de plus pour s'emparer entièrement du pouvoir. D'abord, il fit courir le bruit qu'Hescham était attaqué d'une grave maladie. Cette nouvelle eut généralement pour effet de faire regarder le hhadjeb comme le successeur d'Hescham, parce qu'il était son proche parent. Lorsqu'il se fut ainsi assuré des dispositions du peuple, il songea à se débarrasser du khalife. Mais Wada, Slave de naissance, qui, par la faveur d'Almanzor, était devenu chambellan d'Hescham, et qui s'était plus tard insinué dans la confiance de Muhammed, détourna le hhadjeb de recourir à une mort violente, et lui persuada qu'il suffisait d'enfermer le faible khalife pour le reste de ses jours dans une prison obscure et cachée. Muhammed suivit son conseil. Aussitôt qu'Hescham fut emprisonné et confié à la garde d'un homme entièrement sûr, le vizir Husein ben Hay, Muhammed fit enlever de nuit et égorger un chrétien (1) qui ressemblait au khalife par l'âge, la taille et le visage. On le plaça dans le lit d'Hescham, et l'on répandit la nouvelle que le khalife était à la dernière extrémité : aussitôt, comme par un ordre émané de lui, le hhadjeb Muhammed fut nommé son successeur, et la cérémonie du serment eut lieu. Peu d'heures après, la mort du khalife Hescham fut annoncée aux conseillers d'état et aux walis rassemblés. Le cadavre du prétendu Hescham fut enseveli en grande pompe (le 25 dschumade II, 399 de l'h., commencement de 1009), et un tombeau lui fut élevé dans la première cour de l'Alcazar (2).

Muhammed se fit alors proclamer khalife et prit pour surnom *Al Mahadi Billah* (le réconciliateur des cœurs ennemis par l'aide de Dieu). La prière publique fut faite pour lui dans toutes les mosquées, et son nom fut empreint sur les monnaies.

Nous avons dit que l'ordre donné à la garde africaine de quitter Cordoue, ordre qu'il fallait maintenant faire exécuter, avait irrité contre lui cette terrible soldatesque. Les capitaines résolurent de résister à cet ordre, et leur chef Hescham ben Soliman (1) alla jusqu'à cerner l'Alcazar à la tête des Zénètes et des Berbères irrités et à demander la tête du tyran usurpateur, souillé du sang du khalife. Muhammed, avec la garde andalouse et les fidèles Slaves, s'avança contre les Africains, et leur livra un sanglant combat dans les rues de la ville. Le peuple, depuis longtemps révolté des violences des Zénètes et des Berbères se précipita sur eux avec plus d'ardeur et de courage que de réflexion et de prudence. Les vaillants Africains repoussèrent ces masses désordonnées, malgré leur immense supériorité numérique, et firent parmi elles un terrible carnage. Le combat avait commencé vers le soir ; il dura presque toute la nuit, car les Africains poursuivis par Muhammed s'ouvrirent un chemin sanglant à travers les rangs épais des habitants de Cordoue qui voulaient leur couper la retraite vers leurs casernes. Le jour suivant, le peuple réuni en plus grand nombre encore attaqua les casernes avec une nouvelle fureur, pour venger les citoyens qui avaient péri. Enfin, il ne resta plus aux Africains d'autre parti que de se retirer à travers la foule hors de la ville, où une partie de leurs troupes avaient déjà établi un camp fortifié. Ils abandonnèrent leurs casernes, traversèrent la ville, répandant partout la mort, et sortirent pressés de tous côtés par la population que la vengeance animait. Le vaillant chef des Africains, Hescham ben Soliman, qui se montrait partout où le danger était le plus grand, et son frère Abubeker, tombèrent blessés entre les mains de la cavalerie

---

of them were even refused admission at the gate of the palace and the houses of others were plundered of the mob. »

(1) Roderic. Tolet., c. 33.

(2) Conde, II, c. 104; Roderic. Tolet, l. c., Casiri, II, p. 203.

(1) Roderic. Tolet., c. 33, le nomme *Issem Araxit*, c.-à-d. Hescham Arraschid.

andalouse qui les poursuivait. Muhammed les fit aussitôt décapiter, et ordonna de jeter ces deux têtes par-dessus les murs, du côté du camp des Africains. Ceux-ci, exaspérés au dernier point par l'exécution de leurs chefs, mettent aussitôt à sa place son neveu Soliman ben Hakem ben Soliman ben Annaser. Soliman assiégea quelque temps Cordoue, pénétra même une fois dans la ville; mais sans pouvoir s'y maintenir. Reconnaissant l'insuffisance de ses forces, il leva le siége (le 6 schwal 399 de l'h.), et se rendit sur les frontières de Castille, où il demanda au comte Sancho Garcez (1) secours et appui contre Muhammed; il lui assura en revanche la possession de plusieurs forteresses des frontières. Soliman obtint ce qu'il demandait. Sancho, avec une nombreuse cavalerie, vint à son secours; tous deux s'avancèrent vers Cordoue, détruisant et ravageant tout sur leur passage (2). Cependant Muhammed, averti de l'alliance de Soliman avec les chrétiens, avait rassemblé une nombreuse armée, et accourait au-devant de l'ennemi. Une sanglante bataille fut livrée près de la montagne de Quintos (3) (le premier rebie 400 de l'h., 7 nov. 1009); elle fut perdue pour les Cordouans. Ils laissèrent sur la place 20,000 morts (1), parmi lesquels plusieurs des plus considérables et des plus savants hommes du pays. Muhammed, abandonnant Cordoue à son malheur, s'enfuit avec les débris de son armée au-delà de Calatrava jusqu'à Tolède (2), dont son fils Obeidallah était wali. Celui-ci avait jusqu'alors entretenu des relations amicales avec le comte de Barcelone. Comme il était évident que la bataille de Dschebel Quintos avait été décidée en faveur de Soliman par les chevaliers castillans, Muhammed fit entrer son fils en négociation avec le comte de Catalogne, et il reçut, six mois après, moyennant une grosse somme d'argent, le secours du comte Raymond de Barcelone, et de son frère, le comte Ermengaud d'Urgel (3).

Soliman, après la victoire de Dschebel Quintos, avait marché contre Cordoue, dont les habitants, pour ne pas irriter encore davantage les Africains, prirent le parti de se soumettre promptement, espérant par là apaiser la vengeance du vainqueur. Mais Soliman eut d'abord peu de confiance dans les Cordouans, car il resta quelque temps campé

(1) Murphy lui donne à tort le titre de *son of Alfonsus*.

(2) Outre Conde, *Casiri*, II, p. 50 et 204, *Rodericus* et les courtes annales espagnoles. Annal. Complut., p. 312 : « In Era MXLVII (1009). Ingressus est comes Sancius Garsia in terra Maurorum usque in civitatem Molina et destruxit terram Azencam. » Les *Annales Toledanos* placent cette expédition en 1011. Le Chr. Burg., p. 308, dit : « Era MXLVII destruxit comes Sancius Cordubam. » La Chr. Complut., p. 312, donne le plus de détails : « In Era MXLIX (1011) in mense novbr. ingressus est comes Sancius Garsia in terram Saracenorum in Toledo et perrexit in Cordoba et posuit rex Zulemann in regno Cordub. et cum grandi victoria regressus est in Castella in sua provincia. »

(3) Roderic. Tolet. nomme ce lieu autrement : « Victoria de Cantiche. » Casiri, II, p. 50, le nomme Cantos, et donne pour époque le 15 Reb. I, 400 de l'H. De même dans Alhomaidi, p. 204.

(1) Roderic. Toletan., c. 34, élève encore le nombre des morts : « Cæsa fuerunt ex parte Almahadi usque ad XXXV millia Saracenorum. »

(2) Roderic. Tolet., l. c., confond évidemment la fuite de Muhammed à Tolède, avec l'époque postérieure où Soliman assiégeait aussi Cordoue : « Almahadi fugit ad præsidium civitatis, Zuleman cum christianorum exercitu urbem exterius obsidente. Tunc Almahadi eduxit Issem regem, quem olim mortuum simularat et ostendit eum omnibus, manifeste suadens, ut eum in regem reciperent potius quam Zuleman : sed tantus error invaserat audientes, quod nulla suasio poterat demulcere. Et Almahadi jam desperans abscondit se in domo cujusdam Arabis — et inde — Toletum fugit. »

(3) Conde, II, c. 105, d'après les écrivains arabes, donne des noms tout défigurés : « Concerto por dinero que le ayudase el conde Bermond y el conde Armengudi, y vinieron en su ayuda con sus gentes estos esforzados caudillos de Afranc. »

hors de la ville (1), jusqu'à ce qu'enfin il prit la résolution de se faire proclamer khalife. Il entra alors dans Cordoue avec la cavalerie africaine, le 15 du 2 rebie, an 400 de l'h. (8 déc. 1009), et prit le surnom d'*Almostan Billah.* Tous les pays des frontières, depuis Tortose et Saragosse jusqu'à Lisbonne, se déclarèrent pour lui, et toutes les forteresses de ces contrées reçurent pour commandants des hommes qui lui étaient dévoués; tandis que Valence, Murcie, l'Andalousie et même la capitale Cordoue, tenaient pour l'Ommaijade Muhammed, et faisaient de grandes levées pour secouer le joug des Africains. Pour mieux y parvenir, ils cherchèrent à semer la discorde et la désunion parmi les troupes de Soliman. D'abord on trama une conjuration, à la tête de laquelle on plaça Meruan, cousin de Soliman, en lui promettant secours et protection. La vigilance de Soliman découvrit tout; il fit punir de mort 50 conjurés et emprisonner Meruan (2); mais il eut ensuite de vives contestations avec la garde slavone. Jaloux de la faveur dont jouissaient les troupes castillanes, à qui Soliman devait sa victoire, le chef des Slaves, le rusé Wadha el Ameri, voulut persuader au khalife d'attaquer de nuit les chrétiens et de les faire périr, l'assurant que par là il gagnerait l'affection des Cordouans. Soliman, se rappelant les excellents services que les chrétiens lui avaient rendus, rejeta ce conseil avec indignation; et craignant qu'on ne les attaquât, il les renvoya chez eux avec de riches présents et de grandes promesses (1). Cordoue respira alors plus librement, et crut voir déjà renversé le souverain qu'elle détestait. Lorsque Wadha eut ainsi affaibli les forces de Soliman, il fit un pas de plus, et lui communiqua le secret que le khalife Hescham vivait encore; il lui donna même le conseil hardi de le replacer sur le trône, et de gagner tous les cœurs des musulmans par cette généreuse action. Mais comme Soliman ne voulait pas descendre du trône, et que d'ailleurs il pouvait ne pas regarder comme un bien pour le pays qu'un homme faible fût dans ces temps de troubles à la tête du gouvernement, il rejeta également cette seconde proposition, transféra le malheureux Hescham dans une nouvelle prison, et le confia à un nouveau geôlier.

Cependant, Muhammed Almahadi avait rassemblé une grande armée qu'il avait recrutée parmi les musulmans de Tolède, Murcie et Valence, et parmi les chrétiens de Catalogne. Il se dirigeait sur Cordoue à marches forcées. Aussitôt que Soliman reçut cette nouvelle, il quitta sa résidence habituelle d'Azzahra, avec la cavalerie africaine et les troupes du Portugal actuel, pour marcher contre l'ennemi. Quoique celui-ci comptât dans son armée 30,000 musulmans et 9,000 chrétiens, et que Soliman n'eût que la moitié de ce nombre, il n'hésita point à livrer bataille; il attaqua Almahadi avec beaucoup de résolution dans la plaine d'Acbat Albacar (2) (21 juin 1010), et lui disputa la victoire pendant tout le jour. Lorsque vint la nuit, Soliman voyant les pertes immenses qu'il avait faites, s'enfuit à Cordoue, qui

(1) Roderic. Tolet., l. c., raconte autrement: «Zuleman ingressus est Cordubam *violenter* et præsidium occupavit et in regali solio se locavit et mensibus septem regnavit. — Zuleman autem de Cordubensibus non confidens, egressus est civitatem et in vicinis locis morabatur cum exercitu christiano.»

(2) Roderic. Tolet., c. 33, place ce fait immédiatement après l'expulsion des Africains de Cordoue: «Tunc quidam de Barberia, nepotem Issem, qui Zuleman dicebatur, super se principem levaverunt et extra Cordubam peragrabant. Verum quædam pars eorum de Barberia jussi sunt sibi præficere Marhuan consobrinum Zuleme et dederunt ei equum et ensem, ut si Zulemam interficeret, et statim constitueret eum regem. Quod cum Zuleman per quempiam percepisset, illos barbaros fecit decapitari, et consobrinum suum Marhuam in vinculis detineri et treugam cum Sancio filio comitis Garsiæ Fernandi, Castellæ comite obfirmavit.»

(1) Outre *Conde*, l. c., voy. aussi ***Roderic. Toletan.***, c. 34.

(2) Casiri, II, p. 50: «i. e. mons præaltus boum.»

n'était qu'à dix milles du champ de bataille. Il fit transporter toutes ses richesses à Azzahra, et fut obligé de permettre aux Africains furieux, qui croyaient abandonner la capitale pour toujours, de piller l'Alcazar et plusieurs palais; ils emportèrent même de la mosquée principale des lampes d'or et d'argent, des couronnes précieuses, des diamants et autres choses de grande valeur. Soliman se retira à grandes journées à Algeziras Alhadra, dans le dessein de passer en Afrique (1).

L'imprudence de Muhammed fit changer tout-à-coup la face des affaires. Aussitôt que, par la victoire d'Akbat Albacar, il eut rétabli son pouvoir dans Cordoue, et qu'il eut nommé hhadjeb (2) le commandant de la garde slave, Wadha el Ameri, qui savait se maintenir avec tous les partis, il lui confia la garde de la capitale, et se mit à la poursuite des Africains dès le second jour qui suivit son retour à Cordoue. Il les trouva campés sur les bords du Guadiaro, près d'Algeziras, et les attaqua sans laisser respirer ses troupes fatiguées d'une longue marche. Soliman enflamma ses guerriers par ses discours, les exhorta à se comporter vaillamment, et la cavalerie africaine remporta une brillante victoire sur les troupes d'Almahadi, bien supérieures en nombre. Elles furent dispersées de tous côtés, et Soliman les poursuivit jusque dans le voisinage de Cordoue (3).

Almahadi avec un petit nombre de cavaliers rentra fugitif à Cordoue, qu'il venait de quitter dans l'espoir d'anéantir son ennemi. Celui-ci était maintenant devant la ville et la menaçait d'un siége. Les murs et les portes furent réparés avec une promptitude admirable, et on creusa autour de la ville un profond fossé auquel presque toute la population travailla nuit et jour. Le hhadjeb Wada, à qui la garde slave était entièrement dévouée, avait la direction suprême. Il occupait tous les emplois par ses compatriotes ou par les partisans des Alameri, jadis puissants. Il s'était déjà acquis une telle considération, qu'Almahadi le redoutait autant dans l'intérieur de la ville, qu'il craignait Soliman au dehors. L'astucieux Slave l'entraina d'imprudence en imprudence, et profita des pouvoirs qui lui étaient donnés, pour travailler à sa propre élévation. Il commença par le décider à exiler les hommes d'état et les chefs les plus distingués, afin d'exciter la haine contre lui. Puis il répandit le bruit qu'Almahadi songeait à faire périr les auxiliaires chrétiens qui servaient sous les ordres du comte de Catalogne, et les éloigna ainsi de la ville, parce que les Cordouans ne voulaient pas d'alliance avec les chrétiens. En vain Muhammed employa tout pour convaincre les chrétiens de la fausseté de ces bruits, il ne put les retenir, et ils s'en retournèrent à Barcelone. Almahadi, qui avait ainsi perdu son meilleur appui, attendit vainement du secours de l'Espagne orientale et occidentale; partout on disait que sa cause était perdue.

Dans cette situation critique où les amis d'Almahadi devenaient de plus en plus rares, et passaient aux assiégeants, le hhadjeb Wada porta le dernier coup à sa puissance. Il l'effraya d'abord par tous les moyens possibles, supposant des conjurations dans la ville et des divisions dans la garde; il lui exposa ensuite son entier délaissement, et lui indiqua enfin comme unique moyen de salut de replacer sur le trône le khalife prisonnier, Hescham el Muyad. Sans attendre le consentement d'Almahadi, il présenta dans la mosquée

(1) *Conde*, II, c. 106; *Casiri*, II, p. 50 et 204; *Murphy*, p. 116, est trop court et peu utile *Gest. comit. Barcinon.*, p. 542; *Chronic. Riripull.*, p. 244. — *Roderic. Toletan.*, c. 35, qui sans doute a puisé dans des relations arabes, donne de faux noms. Il nomme *Veremudus* Raymund, comte de Barcelone; il change Azzahra en Acafra, fait combattre le Slave Wadha Alameri du côté de Muhammed, et piller et ravager Azzahra par les soldats de Cordoue.

(2) Roderic. Toletan., c. 35 : « (Almahadi) ab omnibus in regem est receptus et Issem, qui rex fuerat, et etiam obedivit, et quia Alhagib Alhameri felicitatem hujusmodi procurarat, suo officio restitutus, omnia disponebat. Almahadi autem solo nomine præsidebat. »

(3) Conde et Casiri, l. c.

aux yeux du peuple, comme son légitime souverain, le malheureux prince qu'on croyait mort depuis long-temps. Toute la ville accueillit cette nouvelle avec de grandes démonstrations de joie, et le peuple salua Hescham des plus vives acclamations, lui souhaitant victoire et bonheur. Almahadi qui s'était caché quelque temps dans l'Alcazar, se vit honteusement trompé par la garde slave, en qui il avait fondé toutes ses espérances. On l'amena devant Hescham que le malheur avait rendu dur et impitoyable. Almahadi l'avait détenu long-temps dans une obscure prison, Hescham voulait s'en venger. Il lui adressa ces paroles : « Recueille maintenant les fruits de ton insatiable ambition. » Et il lui fit trancher la tête en sa présence. Un vizir à cheval porta cette tête au bout d'une lance par les rues de la ville. Le corps fut déchiré en morceaux, jeté sur une place publique, et ne fut enterré que trois jours après dans la cour d'une mosquée (1) (juillet 1010).

Le règne de Muhammed avait duré seize mois. Outre le surnom de Mahadi, il en avait encore d'autres, tels que ceux d'*Addafir*, (qu'il portait depuis la bataille d'Acbat Albacar), et celui d'*Abul Walid* (2).

Hescham était maintenant délivré d'un ennemi ; mais il lui en restait un autre beaucoup plus fort qui assiégeait la ville. Pour donner à ce dernier un exemple qui lui servît d'avertissement, et le portât à l'obéissance, il lui envoya la tête de Muhammed. Mais elle fit sur Soliman une tout autre impression. Il se réjouit de la mort de son adversaire et la fit servir à sa propre élévation. Le fils de Mahadi, Obeidallah avait fait de grands préparatifs pour lutter contre Soliman ; la soif de la vengeance et l'argent de ce dernier (3) changèrent ses vues ; il se réunit à un ancien ennemi, pour précipiter du trône le cruel Hescham, qui était entièrement sous l'influence de Walida.

Voulant empêcher la réunion de deux si puissants ennemis, Wadha (1), qu'Hescham avait nommé hhadjeb, fit plusieurs sorties heureuses, dans lesquelles les Africains furent défaits (2); il se dirigea ensuite vers la province de Tolède, contre Obeidallah, qui s'avançait à grandes marches, et avait pris le titre de khalife. Il confia la défense de la capitale aux Slaves Zakor et Aubar (3). Mais trop faible pour se maintenir en campagne contre les forces supérieures de son ennemi, il pria le comte Sancho de Castille de venir à son secours. Quoique celui-ci eût déjà entamé avec Soliman des négociations qui avaient le même but, et que six forteresses lui eussent été promises pour prix de ses services, il se déclara pour le khalife Hescham, parce que Wadha promit, de sa propre autorité, de lui livrer encore un plus grand nombre de forteresses (4) (toutes celles qu'Almanzor avait prises aux Castillans).

Le hhadjeb marcha en grande hâte sur Tolède, et prit la ville au moyen des intelligences qu'il avait nouées avec les habitants. Obeidallah, qui approchait déjà de Cordoue, dut retourner sur ses pas pour prendre Tolède. On en vint à une bataille près de Maqueda. Obeidallah fut défait, pris et exécuté à Cordoue, sur l'ordre d'Hescham (5). On

(1) D'après *Roderic. Tolet.*, c. 36, Hescham dit à Muhammed : «Tu es proditor Dei et mei, et quia Saracenos interficere procurasti et bona eorum amitti fecisti, et proditiones sæpius tractasti : et fecit eum per alguazilum statim decapitari. »

(2) Conde, II, c. 107; Murphy, p. 117; Roderic. Tolet., c. 36.

(3) Roderic. Tolet., l. c. : «Filius autem Almahadi, qui Obeidalla dicebatur erat Toleti, et a Toletanis plurimum amabatur : cui Zuleman caput receptum misit cum mille Morabinis (Mithcales) quod et Toletani in Mezquita sepelierunt. »

(1) Dans Murphy, p. 117, le nom est écrit autrement : « Wazihu el Aamiry, who had been the chief mover of the attack on Almuhdy was appointed hajib. »

(2) Cardonne, p. 244 ; Roderic. Toletan., c. 37.

(3) Dans Roderic. Tolet., c. 39, ils s'appellent *Zabor* et *Hambar* ; le premier était *justiciarius* ou *alguazil*.

(4) Murphy, p. 117 ; Roderic. Tolet., c. 38.

(5) Roderic. Tolet., c. 39.

traita avec une grande cruauté tous les prisonniers. Wadha devait principalement sa victoire et la prise d'Obeidallah aux chrétiens; cette circonstance lui fut défavorable : on murmura tout haut contre le khalife et son hhadjeb, qu'on accusa d'hérésie, parce qu'ils faisaient la guerre aux musulmans par le moyen des chrétiens (1).

Dès lors, ce fut, à proprement parler, le hhadjeb Wadha qui régna; la garde slave, qui lui était dévouée, lui donnait une puissance sans borne. Les plus hautes fonctions furent données à ses amis, et les gouverneurs des villes les plus importantes étaient slaves. Mais Soliman occupait encore la plus grande partie de l'Andalousie; et le long siége de la capitale, qui n'avait été interrompu que peu de temps par d'heureuses sorties, avait fait beaucoup souffrir les Cordouans. Ils manquaient de vivres et de terribles maladies contagieuses se répandirent parmi eux, de sorte que la mort enleva des milliers d'habitants.

Soliman, averti que plusieurs des principaux chefs étaient mécontents de la grande influence des Slaves et des chrétiens, ainsi que des violences d'Hescham envers ses parents et ses plus fidèles serviteurs (2), entra en négociation avec eux, et leur promit le gouvernement héréditaire de ces mêmes villes dont les Slaves les avaient chassés. Bientôt ces alliances secrètes accrurent tellement les troupes de Soliman, que la situation d'Hescham devint de jour en jour plus critique. Enfin, dans un conseil-d'état, on résolut de combattre Soliman par ses propres armes, et de détacher de lui par de grandes promesses les hommes les plus importants et les principaux chefs. Le khalife écrivit aux deux frères Aly ben Hamud et Alcasim ben Hamud, dont l'un était wali de Ceuta et de Tanger, et l'autre d'Algésiras et de Malaga.

(1) Conde, l. c.

(2) Roderic. Tolet., c. 37, à l'opposé des relations arabes, prétend qu'Hescham, dans les dernières années de sa vie, était un prince actif, bienveillant et généralement aimé.

Ils descendaient de la famille princière des Édrisides, qui jadis avait régné sur toute la Mauritanie. Le khalife leur écrivit, que s'ils amenaient des troupes à son secours, et le délivraient du siége de Soliman, il nommerait Aly ben Hamud héritier du trône. Lorsque les lettres furent écrites, le hhadjeb ne les fit point partir, mais il les garda, parce que vraisemblablement il n'en attendait rien de bon pour lui. Il aspirait évidemment lui-même au trône.

Cependant les souffrances et le mécontentement croissaient chaque jour dans Cordoue. La peste et la fuite dépeuplaient cette ville, naguère si vivante. Soliman noua alors des intelligences avec des Cordouans mécontents, pour s'emparer ainsi plutôt de la ville. Wadha, qui avait montré qu'il était toujours du parti auquel souriait la fortune, ne tarda pas à venir au devant du puissant Soliman, et de lui offrir ses services. Ces relations du hhadjeb avec l'ennemi furent dénoncées au khalife, qui donna aussitôt l'ordre d'arrêter Wadha; et comme dans les fouilles qu'on fit chez lui, on trouva aussi les lettres adressées aux Édrisides, qu'il avait retenues, il fut exécuté sur place comme traître (1). Hescham nomma hhadjeb à sa place le gouverneur Hairan d'Almeria, excellent général, qui avait servi jadis dans la garde slave, qu'avait établie Almanzor; de là venait qu'on appelait ce corps les Slaves alamerides.

Malgré les excellents préparatifs d'Hairan pour ramener le contentement parmi le peuple de Cordoue, et l'exciter à combattre les Africains, ses efforts eurent peu de succès; car Soliman, qui s'était déjà emparé d'Azzahra, recevait des troupes de tous les gouverneurs des villes voisines, et avait en outre gagné une partie des assiégés. Ceux-ci lui facilitèrent l'entrée de la ville, le 6 schawal 403 de l'h. (avril 1013). Hairan accourut avec des troupes fidèles, et livra pendant tout le jour un sanglant combat dans la ville même; mais en dépit de ses efforts, il succomba couvert de blessures, avec ses vail-

(1) Roderic. Toletan., c. 39; Conde, l. c.

lants chevaliers, sous le nombre supérieur des Africains.

Cette vigoureuse résistance avait porté les troupes de Soliman au plus haut degré de fureur. Elles firent un horrible carnage parmi les habitants; et pendant trois jours, toutes les maisons furent livrées au pillage. Dans cette circonstance périrent les plus illustres et les plus savants hommes de l'Espagne; leurs corps furent jetés dans les rues et restèrent quelque temps sans sépulture; ils furent enfin enterrés sans aucune cérémonie religieuse. Ce qui fit surtout détester les Africains, c'est qu'ils pénétrèrent dans les harems des principaux habitants de Cordoue, et y commirent des actes de violence et d'une brutalité sauvage (1).

Malgré ses graves blessures, le hhadjeb Hairan avait réussi à échapper aux poursuites de Soliman, et à se réfugier dans la maison d'un ami fidèle; quelques jours après il put sortir de Cordoue sans être remarqué. Le khalife Hescham ne fut pas aussi heureux. Il fut saisi dans l'Alcazar; les larmes de ses serviteurs et de ses esclaves, qui priaient qu'on lui conservât la vie, ne purent toucher le cœur inflexible de Soliman. Celui-ci regardait la mort du malheureux khalife comme nécessaire à la consolidation de son trône. On ne sait de quelle manière mourut Hescham (2); ce qui est certain, c'est qu'on ne trouva plus aucune trace de lui ni mort ni vivant. Comme le remarque avec raison un Arabe, il ne laissa à son successeur que la misère et la guerre civile.

Ce khalife avait régné près de 36 ans et atteint l'âge de 47 ans. Dès sa onzième année il avait été élevé par les soins d'Almanzor, de manière à être incapable de régner. Il fut vingt-cinq ans prisonnier de ce puissant hhadjeb. Les fils d'Almanzor n'adoucirent pas son infortune; Abderrahhman chercha même à lui enlever la seule chose qui lui restât, le nom de khalife. La guerre civile que causèrent les projets des Alamerides rendirent le sort d'Hescham encore plus triste. Il était comme une balle que se renvoyaient tous les partis; sa vie était à chaque instant en danger, et on ne la conservait que pour la réserver à de plus grands malheurs. Muhammed fit croire à Cordoue et à l'Espagne entière qu'il était mort; et le hhadjeb Wadha le ressuscita, pour ainsi dire, pour s'en faire un moyen de renverser Muhammed. Cependant lorsqu'Hescham fut, pour la seconde fois, élevé sur le trône, il exerça une fureur de tigre contre les hommes qui lui avaient marqué la moindre opposition. Il fit exécuter plusieurs musulmans illustres de sa famille même. Vint aussi le tour de l'infâme hhadjeb Wadha. Mais Soliman renversa cette courte tyrannie, et la fit oublier par des cruautés encore plus grandes (1).

Soliman qui, dès son premier avénement avait pris le surnom d'*Almostain*, se fit, pour la seconde fois proclamer khalife, sous le titre d'Addofar Bihulalla. Il renvoya dans les provinces ses auxiliaires et leurs chefs avec de riches présents; et, après avoir dépouillé de leurs charges et de leurs dignités les Alamerides qui sous le règne d'Hescham étaient revenus en faveur, il donna leurs emplois à des Africains. Son père El Hakem, auparavant wali de Ceuta, vivait depuis quelque temps dans une grande retraite; il le nomma wali de Cordoue, et son frère Abderrahhman wali de Seville.

Mais il affaiblit considérablement le khalifat en donnant à ses partisans des possessions et des gouvernements héréditaires, et en partageant les Africains en six tribus prin-

(1) Murphy, p. 117, dit brièvement : « The conquerors avenged the cause of their wives and children on the inhabitants of the place. » Roderic. Tolet., c. 40.

(2) Conde, l. c. L'arabe, dans Murphy, p. 117 : « Hisham was privately slain. » Roderic. Tolet., c. 40, confond évidemment Hescham avec Hayran, quand il dit : « Cives autem Issem extra Cordubam deducentes, abire libere permiserunt et ille fugiens in Africam transfretavit. »

(1) Conde, II, c. 107. Roderic. Tolet., l. c., peint, il est vrai, tout autrement le khalife Hescham II.

cipales dont chacune était soumise à un chef (1). Il est vrai qu'ils devaient reconnaître sa suzeraineté, lui prêter serment de fidélité, et promettre de lui fournir un contingent de troupes. Mais le principe de la division des forces mahométanes en Espagne était posé, et chaque gouverneur des grandes villes aspira dès lors à une puissance indépendante.

La grande fermentation du peuple, les nombreuses factions des grands et les violences des Africains qui étaient abhorrés, faisaient facilement prévoir que le repos ne durerait pas long-temps. Aussitôt qu'un homme remarquable se mettait à la tête des mécontents, la guerre civile recommençait. Le prudent et expérimenté Hairan Alameri, dernier hhadjeb d'Hescham, s'était enfui vers Almeria ; là il avait trouvé beaucoup d'amis, et s'était emparé de la ville, après un siége de vingt jours. Il prit le wali que Soliman y avait placé, et le fit jeter dans la mer avec ses fils (2). Ayant trouvé une flotte dans ce port, Hairan mit à la voile pour Ceuta en Afrique, où l'Édriside Aly ben Hamud était gouverneur. Il chercha à l'exciter non-seulement en lui apprenant qu'Hescham l'avait nommé son successeur, mais il traita avec lui presque en qualité d'envoyé d'Hescham, comme si celui-ci vivait encore, et demandait du secours aux Édrisides contre l'usurpateur Soliman.

Aly ben Hamud, entraîné par ses projets de domination, autant qu'irrité des cruautés de Soliman, se montra prêt à combattre pour la liberté d'Hescham, ou s'il était mort à devenir son vengeur. Il rassembla donc ses troupes en Afrique. Il se réconcilia avec les chefs de l'Andalousie méridionale, surtout les Alamerides alors poursuivis. Il y réussit par le moyen de son frère, Alcasem ben Hamud, gouverneur d'Algésiras et de Malaga, auprès duquel Hairan se transporta en personne. Bientôt on vit se joindre à eux tous les musulmans instruits ; car la barbarie et la grossièreté des Africains révoltaient presque tous les habitants de l'Espagne, et ajoutaient chaque jour de nouveaux combattants au parti des Édrisides, défenseurs de la famille ommaijade. Tous juraient uniquement de combattre pour le khalife Hescham, serment qui se prêtait avec grande pompe et beaucoup de cérémonies ; mais partout se répandait le bruit qui pouvait avoir quelque chose de vrai, que les Édrisides et les Alamerides n'avaient pas pris les armes pour la famille ommaijade, mais pour s'élever eux-mêmes et se venger de Soliman.

Soliman, prévenu à temps des grands préparatifs que l'on faisait pour le renverser, prit toutes les précautions pour conjurer la tempête qui le menaçait, et demanda de prompts secours à tous ses sujets et ses alliés, mais il ne voyait pas approcher le danger sans une grande inquiétude.—Quelques-uns prétendent que ce ne fut qu'à cette époque qu'Hescham, jusqu'alors conservé en vie, fut tué, parce qu'on le considérait comme l'auteur de cette nouvelle guerre civile. — Alors Soliman, avec l'élite de sa cavalerie, partit sans délai de Cordoue, dont il confia la garde pendant son absence, à son vieux père El Hakem.

Pendant ce temps, toutes les troupes des Édrisides et du hhadjeb Hairan s'étaient réunies à Almunecab, entre Almeria et Malaga. Cette dernière ville avait été prise après une courte résistance. Aly ben Hamud fut unanimement choisi pour commandant supérieur par les scheiks rassemblés.

Soliman qui avait hâté sa marche, cherchait à éviter une bataille générale, parce qu'il n'avait avec lui que peu de troupes. Mais il livrait chaque jour de petits combats avec sa cavalerie d'élite; il espérait par là affaiblir l'ennemi, refroidir son ardeur et gagner du temps pour attendre l'arrivée du reste de ses troupes. Mais le rusé Hairan et

(1) Murphy, p. 117, nomme les Badis à Grenade, les Albarzaly à Carmona, les Harun à Xerès. Les Beni Aftas à Badajos, Beni Dilnum à Tolède, Beni Aby Aamir à Valence, Beni Hud à Saragosse, Beni Moaidi el Aamiry à Denia, commencèrent alors à former des gouvernements indépendants.

(2) Roderic. Tolet., c. 41.

l'expérimenté Aly ben Hamud pénétrèrent ses vues, et le forcèrent, par plusieurs ruses de guerre, à engager une bataille, à la fin de 406 de l'h. (mai 1016). Elle fut très-sanglante, mais elle n'eut d'autre résultat qu'une grande perte pour les deux partis (1).

Les forces à peu près égales des deux armées belligérantes, et l'incertitude des affaires produisaient chaque jour de nouvelles divisions dans la puissance mahométane d'Espagne, et la faisait avancer de plus en plus vers sa dissolution.

Déjà l'Alameride Mugehid Edim ben Abdallah, wali de Denia, avait à ses propres frais équipé une grande flotte, avec laquelle il avait conquis les îles Baléares, Majorque, Minorque et Yviza, et peu de temps après, il avait également soumis l'île de Sardaigne et ses forteresses. Dans le même temps (406), le gouverneur qu'il avait laissé à Denia, le savant et fameux Moaiti de Cordoue, nommé proprement Abdallah ben Obeidallah, qui prétendait aussi descendre d'Ommaija Abdelchems, se fit proclamer émir indépendant de Denia. Le peuple lui jura fidélité et obéissance; dans les mosquées, on récita la prière (Chotba) pour lui, et son nom fut gravé sur les monnaies. Cet exemple fut bientôt imité par les autres gouverneurs. En effet, lorsque Soliman, qui ne s'attendait pas à être secouru par les habitants de Cordoue, qui détestaient les Africains, demanda leur contingent aux walis de l'Espagne orientale, à qui il avait distribué des gouvernements héréditaires, ils s'excusèrent de rester chez eux sur une foule de motifs frivoles, et montrèrent clairement qu'ils aspiraient à l'indépendance. Il ne lui restait plus que le sud-ouest de l'Espagne où son frère Abderrahman avait rassemblé beaucoup de troupes. Ce fut là, sous Talca, dans le voisinage de Séville, que les deux armées se livrèrent encore une bataille meurtrière. Les Africains enflammés par l'exemple de Soliman combattirent tout le jour avec une valeur extraordinaire; mais enfin ils succombèrent à la trahison. Les troupes espagnoles de l'armée de Soliman, qui ne suivaient ses drapeaux qu'avec une grande répugnance, passèrent à l'ennemi au moment décisif, et attaquèrent les Africains par derrière. La défaite de Soliman fut la suite nécessaire de ce mouvement. Lui et son vaillant frère Abderrahman, tous deux couverts de blessures, après avoir eu leurs chevaux tués sous eux, tombèrent entre les mains du vainqueur. Le champ de bataille resta couvert de plusieurs milliers de morts. L'épouvante que répandit l'armée victorieuse lui ouvrit aussitôt les portes de Séville, et après une marche rapide, elle entra également à Cordoue, quoique cette ville fût commandée par El Hakem, père de Soliman.

Aly ben Hamud, après avoir fait son entrée dans la capitale, à la tête des alliés, et s'être emparé de l'Alcazar et de la personne du wali El Hakem, le fit amener en sa présence avec ses deux fils grièvement blessés, Soliman et Abderrahman. Il demanda d'abord au vieillard ce qu'on avait fait d'Hescham et où il était; celui-ci assura que ni lui ni ses fils ne l'avaient tué, et qu'ils ne savaient pas où il était. Alors Aly tira son glaive, et prononça ces paroles : « J'offre ces têtes à la vengeance du khalife Hescham el Muyad, et j'exécute ainsi ses ordres. » Soliman tourna les yeux vers lui, et lui dit en suppliant : « Ne tue que moi seul, mais épargne ceux-ci; ils n'ont commis aucun crime. » Mais Aly ne l'écouta point, et d'un bras vigoureux, il les décapita lui-même tous les trois (le huit de muharrem, l'an 407 de l'h. (18 juin 1016) (1).

Aly ordonna de rechercher partout Hescham avec le plus grand soin. Chaque cham-

(1) Conde et Roderic., l. c.

(1) Outre les récits de Conde, II, c. 109, et Cardonne, p. 245. V., surtout *Abubekr*, dans Casiri, II, p. 51 : « Ali ben Hamud, vir fortissimus et regi Heschamo familiarissimo, cujus necem ulcisci studebat, prælio Solimanum superavit cumque una cum patre Hakemo et fratre, nomine Abdelrahmano, feria I. die 23 Moharrami anno 407 manu sua interfecit. Cf. Alhomaidi et Alabar, p. 205 et 206.

bre, chaque coin de l'Alcazar fut visité sans qu'on trouvât la moindre trace du malheureux prince. On fit donc de nouveau publiquement connaître sa mort. Mais comme le peuple avait déjà été trompé par une fausse nouvelle, il courut une foule de bruits sur les horreurs et cruautés auxquelles était en butte le khalife, qu'on croyait encore emprisonné (1).

(1) Conde, II, c. 109; Roderic. Toletan., c. 42. Celui-ci ajoute encore: « Haly autem timebat, si Issem viveret, regno privari, et ideo Zulemam citius interfecit, quia dixerat Issem vivum. Alii etiam qui sciebant Issem vivere, dicere formidabant. »

Soliman avait régné six ans et demi; d'abord comme khalife opposé à Muhammed II, ensuite à Hescham II, enfin, à Aly ben Hamud. Il n'est nulle part fait mention qu'il ait été parent de la famille ommaijade: au contraire, on rapporte qu'il était africain de naissance. Il est donc facile de comprendre pourquoi les Arabes espagnols, qui méprisaient et haïssaient les Maures, étaient si peu disposés pour lui. Malgré sa cruauté dans la guerre, il se distingua par son talent poétique et sa grande éloquence. Il nous reste encore plusieurs de ses poésies (1).

(1) Casiri, t. II, p. 50; Murphy, p. 118.

CHAPITRE II.

LES ÉDRISIDES ET LES OMMAIJADES SE DISPUTENT LE KHALIFAT DE CORDOUE (1).

(1016—1026.)

L'Édrise *Aly ben Hamud*, fut proclamé émir d'Espagne dans Cordoue, par l'influence du Slave Hairan, le 13 dschumade II, 407 de l'h. (1016). Il prit le surnom de Motuakel Billah (confiant en Dieu), et d'Annasir Ledinillah (défenseur de la loi divine). La Chotba fut faite pour lui dans les mosquées, et l'ordre fut envoyé à tous les walis des provinces de prêter serment de fidélité et de jurer obéissance au nouveau souverain que le khalife Hescham avait désigné pour son successeur.

On reconnut sur quelles faibles bases reposait le nouveau gouvernement, lorsqu'on vit la plupart des walis ne pas obéir. Les gouverneurs de Séville, Tolède, Mérida, Saragosse, se regardaient déjà comme princes indépendants, et ne répondirent pas à l'écrit d'Aly. Il en résulta que le tout-puissant Slave Hairan, à la tête des Alamerides, se détacha de l'Édriside. Le khalife craignant qu'Hairan lui-même n'ambitionnât le trône, voulut l'envoyer comme gouverneur à Almeria pour l'éloigner de ses nombreux amis de Cordoue. Mais ce traitement révolta si fort Hairan, qu'il résolut aussitôt de se venger du prince qui lui devait le trône. L'anarchie du temps et les prétentions ambitieuses des chefs lui facilitèrent les moyens de réunir bientôt autour de lui de si nombreux Alamerides, qu'il put marcher les armes à la main contre son ancien souverain. On ne tarda pas à gagner le peuple pour la nouvelle faction d'Hairan. Plusieurs Alcaïdes de l'Andalousie et de la province de Saragosse, avec leurs walis (1), se réunirent dans Cadix, jurèrent de renverser l'Édriside Aly, et de rétablir sur le trône un prince de la famille Ommaija, à qui la souveraineté appartenait légitimement. Le peuple se laissa aussitôt tromper par cette déclaration, et accourut de tous côtés pour travailler à la restauration de la puissance ommaijade, sous laquelle il avait été si heureux du temps d'El Hhakem II; il ne soupçonnait pas que les walis avaient de tout autres vues, et ne cherchaient à se servir de lui que pour s'assurer la possession héréditaire de leur pays et de leurs villes.

---

(1) Conde, II, c. 110—116; Cardonne, p. 246; Murphy, 118—120; Casiri, II, p. 51, 205 et 206—208; Roderic. Tolet., Hist. Arab., c. 43—48.

(1) Roderic. Tolet., H. A., c. 43 : « Quia Haly non servaverat pacta quædam, Hayram indignatus scripsit Mundar, filio Hyaye domino Cæsar-Augustæ, ut ambo contra Cordubam advenirent et Haly a regni solio removerent. »

Aussitôt qu'Hairan eut rassemblé une armée suffisante, il marcha contre le khalife Aly ben Hamud, qui n'avait sous ses ordres que des troupes d'Afrique et des Algarves. Mais les alliés s'étaient bien trompés, s'ils avaient cru qu'il leur suffisait de s'avancer les armes à la main pour abattre entièrement l'Édriside, et l'empêcher de quitter Cordoue. Au contraire, Aly marcha promptement au devant de ses ennemis, et les mit en fuite dès la première rencontre. Ce qui lui facilita cette victoire, ce fut surtout la désunion qui régnait parmi les alliés (1), dont aucun ne voulait recevoir les ordres de l'autre. Les débris de l'armée battue se dispersèrent dans toutes les directions, et chacun ne songea qu'à sauver sa vie et à conserver ce qu'il possédait.

La cause des Ommaijades était donc entièrement perdue, si l'infatigable Hairan ne l'eût relevée. Il réalisa le projet dont les alliés n'avaient voulu que se faire un prétexte aux yeux du peuple, et gagna par là à son parti non-seulement la force, la considération et la renommée, mais aussi l'unité et la puissance de cohésion nécessaire. Il fit proclamer khalife le wali de Jaen, petit-fils d'Abderrahhman III, *Abderrahhman* ben Abdelmelek ben Muhammed ben Abderrahhman, surnommé *Almortadi* (2), et *Abul Motaraf*, qui était généralement aimé par sa justice et sa loyauté. Ses richesses firent des amis là où manquaient les dispositions; et il arriva qu'il reçut le serment de fidélité et d'obéissance non-seulement des Alamerides, mais aussi de plusieurs autres alcaïdes et walis. Le seul gouverneur de Grenade se déclara pour Aly.

Hairan, qui avait été nommé hadjeb par le nouveau khalife Abderrahhman IV, s'efforça aussitôt de faire servir les dispositions favorables du peuple au gouvernement ommaijade et au renversement d'Aly ben Hamud. Mais il paraît que, malgré sa prudence et sa valeur personnelle, il ne possédait pas les talents d'un général, ou ce qui est encore plus vraisemblable, qu'il comptait toujours plus sur le zèle de ses partisans que ceux-ci n'en montrèrent au moment du danger. Car lorsqu'il livra une seconde bataille près de Baza, aux troupes d'Aly commandées par l'habile général Dschilfeya, il fut défait comme la première fois, et son armée poursuivie de telle sorte qu'elle se dispersa entièrement. Lui-même grièvement blessé, n'échappa aux mains des ennemis qu'en se cachant (1). Abderrahhman, instruit de sa présence secrète, l'envoya chercher par une troupe de chevaliers, qui l'amenèrent en triomphe à Jaen, où le khalife ommaijade faisait sa résidence. On y célébra de grandes fêtes, parce qu'on avait retrouvé le hadjeb qu'on avait cru mort. Les Alamerides et les Slaves se montrèrent de nouveau ardents à combattre les Africains et à rétablir la domination ommaijade. Toute l'Espagne mahométane se déclara pour Abderrahhman Almortadi. Aly, avec ses Africains, ne conservait que Cordoue et ses environs par la crainte de ses terribles soldats; et il avait pour unique allié le wali Saib de Grenade et d'Elvire, qui était aussi africain. Cependant, Abderrahhman était faible, parce que de tous côtés on prenait sa défense plus en paroles qu'en action, tandis que ses adversaires étaient d'une activité extrême. Pendant que le général Dschilfeya et le wali de Grenade attaquaient les troupes d'Abderrahhman Almortadi dans les Alpuxarres, et près de Grenade, Aly ben Hamud assiégeait le hhadjeb dans Almeria, s'emparait de cette ville d'assaut, malgré une vigoureuse résistance, faisait prisonnier Hairan grièvement blessé, et lui coupait la tête de sa propre main (2).

(1) Outre Conde, II, c. 110, aussi Roderic. Toletan, l. c.: « Dissensione inter Hayram et Mundar filium Hyaye accidente, ab invicem discesserunt. »

(2) Dans Murphy, p. 118, il est confondu avec Abderrahhman V : « That part of the army, which was composed of Slaves, together with some of the people of Africa (les Alamerides) in a little while rose up against him and inaugurated Almurtazy, brother of Almahdy. »

(1) Conde, l. c.; Roderic. Toletan., l. c.

(2) Conde, II, c. 111. D'après Roderic. Toletan., II. A., c. 44, Hairan survécut à l'Édriside Aly.

Aly ne jouit pas long-temps de sa victoire. Il croyait avoir tout terminé par la mort d'Hairan, car il savait combien cet homme était inépuisable en moyens de renouveler la guerre. Jusqu'alors pénétré de sa situation critique, il avait toujours agi avec beaucoup de prudence et de circonspection, et il n'avait rien oublié pour conserver l'attachement des troupes. Dans Cordoue même, il avait pris soin qu'aucun excès ne fût commis envers les habitants. Mais le bonheur rend téméraire. Ne songeant qu'à hâter la perte d'Almortadi dans Jaen, où celui-ci tenait sa cour, il ne remarqua pas que dans Cordoue, dans Séville et dans d'autres cités jusqu'alors fidèles, les chevaliers s'éloignaient chaque jour de lui, à cause de sa cruauté, de sa barbarie (1) et de son avarice, et devenaient plus favorables à Abderrahhman, malgré tous les échecs qu'il avait jusqu'alors éprouvés. En dépit de cette disposition des esprits, Aly eut l'imprudence d'envoyer contre Jaen toutes les troupes disponibles; lui-même voulait les suivre. Les Alamerides de Cordoue saisirent cet instant pour le perdre. Ils corrompirent quelques Slaves qui l'étranglèrent dans le bain (2) (10 dylcade 408 de l'h., 30 mars 1018). Les conjurés dirent qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie.

Aly avait atteint l'âge de quarante-huit ans, et en avait régné près de deux. Il avait une belle figure, les yeux noirs, les traits prononcés et une grande force de corps. Quoiqu'il fût vertueux et sévère dans l'exercice de ses devoirs religieux, il montra envers ses ennemis une cruauté impitoyable qui fut la cause de sa mort violente (3).

Ce qui prouve que le parti des Alamerides n'était pas très-puissant dans Cordoue, ou du moins qu'il ne sut pas saisir le moment favorable pour agir, c'est que les chefs de la garde africaine et les partisans d'Aly proclamèrent sans empêchement son frère aîné, Alcasem ben Hamud, souverain d'Espagne, lui donnèrent le nom d'*El Mamun*, et annoncèrent son avénement dans toutes les rues de la capitale. Alcasem était alors dans son gouvernement d'Algezira Alhadra. Aussitôt qu'il reçut la nouvelle de son élévation, nouvelle qui lui parvint avec une rapidité incroyable, il se hâta d'accourir à Cordoue avec quatre mille cavaliers, et y arriva sans que ses ennemis eussent trouvé le temps ou l'occasion de s'opposer à sa marche. Il en résulta que les partisans d'Abderrahhman furent intimidés, se tinrent tranquilles et furent même obligés de jurer malgré eux obéissance au nouveau souverain. Alcasem ben Hamud commença son règne par poursuivre cruellement tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir trempé dans la conjuration qui avait fait périr son frère. On leur arrachait d'abord des aveux avec d'effroyables tortures, et l'exécution s'ensuivait impitoyablement. Les plus illustres familles étaient le plus exposées aux coups de sa vengeance; pour y échapper, plusieurs chevaliers s'enfuirent de Cordoue, et passèrent au parti d'Almortadi, qui tira ainsi avantage des cruautés d'Alcasem. Quelques victoires remportées sur le wali de Grenade, le principal appui des Édrisides, remplirent de nouvelles espérances les amis de la maison Ommaijah, et rendirent le cruel Alcasem toujours plus terrible et plus défiant.

Pour comble de malheur une guerre de famille éclata entre les Édrisides. Aly ben Hamud avait laissé un fils nommé Yahia, qui croyait avoir plus de droits au trône que son oncle. A peine eut-il appris la mort de son père, qu'il partit de Ceuta dont il était

(1) Murphy, l. c.: « Aly laboured to depopulate Cordova and to destroy its inhabitants, endeavoured to prevent the future restoration of sovereignty to their imams in it, connived at the rapacity and oppression of the Barbars, insulted and plundered the chief men of the place and not only expelled the people, but demolished the buildings. »

(2) Murphy, l. c.; Roderic. Tolet., H. A., l. c.; Conde, II, c. 111.

(3) Conde, II, c. 111; Casiri, II, c. 203: « Quidam ex Scalabitis (Illyriens) servus, pecunia corruptus, illum in balneo interficit sub initium mensis Dilcadat, anni heg. 408.

gouverneur, débarqua en Espagne avec toutes ses troupes, et prit ses mesures pour en accroître encore le nombre. Il avait avec lui une nombreuse cavalerie de nègres de Sus, qui avaient juré de périr ou de placer Yahia sur le trône de Cordoue. Plusieurs chefs maures et arabes avec leurs subordonnés suivaient aussi ses drapeaux, et se promettaient la victoire. Alcasem était dans une très-périlleuse situation. Pendant que les partisans des Ommaijades faisaient subir à ses troupes défaites sur défaites dans les Alpuxarres et près de Jaen, il était lui-même menacé par sa famille avec de telles forces militaires qu'il ne pouvait songer à leur opposer une résistance sérieuse. Pendant qu'il marchait contre Malaga où le frère de Yahia, Idris, avait rassemblé une armée, Yahia par un autre chemin s'était avancé devant Cordoue, et y avait pénétré sans résistance (1). Plusieurs combats sanglants furent livrés dans le voisinage de Malaga avec autant de valeur et d'animosité d'une part que de l'autre ; mais enfin les deux Édrisides remarquant les progrès de l'ennemi de leur maison, se réconcilièrent et se partagèrent le gouvernement. Yahia ben Aly dut occuper Cordoue, et Alcasem conduire la guerre contre Abderrahhman IV, dans les Alpuxarres. Après avoir vaincu les Ommaijades, ils devaient régner tous les deux d'un commun accord.

Mais cette réconciliation n'était qu'apparente. Aussitôt que les troupes d'Alcasem furent réunies à celles de son neveu contre l'ennemi commun, et pendant qu'Alcasem rendait au corps de son frère les derniers honneurs dans Ceuta, Yahia fit son entrée solennelle dans Cordoue, accompagné de la cavalerie nègre qui formait sa garde. Celle-ci avec les habitants de la ville, qui abhorraient le vieux Alcasem à cause de sa barbarie, proclamèrent Yahia khalife et le surnommèrent *el Moateli*. Sans plus penser à la convention conclue avec son oncle, il se fit aussitôt prêter le serment de fidélité et déclara qu'Alcasem n'avait aucun droit au gouvernement. Tous les conseillers d'état et les chefs présents furent de cet avis, et promirent au nouveau souverain de le soutenir et de défendre son trône de tout leur pouvoir (1).

Alcasem entra dans une terrible colère en apprenant à Ceuta le manque de foi de son neveu. Quittant le tombeau de son frère, il fit voile pour Malaga et se rendit auprès de l'armée qui sous les ordres de Dschilfeya, faisait la guerre à Abderrahhman IV dans les Alpuxarres. A la tête des meilleures troupes et fortement secondé par l'alcaïde ben Abbad de Séville (2), il marcha contre Cordoue pour punir Yahia de son parjure. Quelques jours auparavant celui-ci avait envoyé ses vaillants Maures contre Jaen pour combattre Almortadi. Se trouvant sans troupes dans Cordoue, il ne lui restait plus qu'à s'enfuir de la capitale, où Alcasem entra sans résistance immédiatement après (h. 413). Il put voir au mauvais accueil qu'on lui fit, combien les habitants étaient peu disposés pour lui. Aucun personnage des principales familles ne vint à sa rencontre. Une masse d'hommes altérés de sang, presque tous de la lie du peuple et qu'il devait mépriser lui-même, se montra seule pour le recevoir avec acclamations.

Il en fut tellement irrité qu'il poursuivit avec un redoublement de cruauté tous les partisans de son neveu. Il en fit torturer et même exécuter plusieurs qui lui étaient suspects. Quoique Cordoue fût mal disposée pour lui, il envoya ses meilleures troupes dans les Alpuxarres pour soutenir le général

(1) Murphy, p. 118. Il indique pour date le 28 rebie I, H. 412 (10 août 1021) ; cette date est évidemment fausse.

(1) Conde, II, c. 113.

(2) Murphy, p. 119 : « His uncle, Almamun, however, escaped to Seville : where he was acknowledged by the cadhy Ibn Abbad : and having collected there an army of Barbars, he returned the following year to Cordova, which be regained on the 19 th of Dulkaada, in the absence of Almuataly at Malaga. » La relation de Conde s'éloigne beaucoup de celle-là.

Dschilfeya. Les premières familles de Cordoue attendaient ce moment avec impatience. On avait tout préparé dans le plus grand silence ; une foule de gens étaient gagnés par de riches distributions d'argent. Vers le milieu de la nuit, les conjurés firent tout-à-coup attaquer l'Alcazar par le peuple qu'ils avaient armé. Malgré la vaillante défense d'une garde peu nombreuse qui soutint un siége de cinq jours, Alcasem qui ne pouvait plus espérer aucun secours des troupes des Alpuxarres, et qui commençait à manquer de vivres, se décida à faire une sortie désespérée pour se frayer un chemin. Mais il n'y réussit pas ; presque toutes les troupes trouvèrent la mort dans les rues de la ville, sous les coups du peuple en fureur. Alcasem lui-même fut assez heureux pour échapper au carnage, ce qu'il dut à la compassion de quelques chevaliers qui le reconnurent. Ils le cachèrent dans la maison d'un vizir et le transportèrent à Xerès dont le wali possédait toute sa confiance. Cette généreuse conservation des jours du khalife par ses ennemis, qui n'a rien d'étonnant dans les mœurs de la chevalerie, arriva l'an 413 de l'h. (1023) (1).

Cordoue était maintenant délivrée du joug des souverains édrisides, et attendait avec impatience l'arrivée de l'Ommaijade Abderrahhman Almortadi, sous le règne duquel on espérait revoir les jours heureux de son bisaïeul. Déjà on élevait des arcs de triomphe et l'on préparait de grandes fêtes pour sa réception, lorsqu'on reçut la triste nouvelle de sa mort. Cet événement malheureux fut pour tous le prélude de nouvelles et continuelles horreurs, du retour des Édrisides et de la guerre civile.

Voici quelle avait été la malheureuse fin d'Almortadi. Jusqu'alors par l'effet de sa résidence à Jaen, il avait toujours combattu contre le wali de Grenade, Manzor ben Saib, et le général d'Alcasem, le valeureux Dschilfeya. Il aurait volontiers abandonné depuis long-temps cette guerre de montagnes, qui ne promettait aucun avantage durable, lors même que les ennemis étaient vaincus ; et il entrait bien plutôt dans son plan de reconquérir la capitale Cordoue, où les Ommaijades avaient beaucoup d'amis, et de rétablir ainsi le centre de leur ancienne puissance. Mais ce plan contrariait sous plusieurs rapports les intérêts des Alamerides. Ils voulaient avant tout purger d'ennemis et assurer leurs possessions dans le voisinage de Grenade ; d'ailleurs ils ne voyaient nullement avec plaisir les Ommaijades revenir à leur ancienne splendeur et menacer ainsi leur propre puissance déjà presque indépendante.

Pour ne pas révolter ses alliés, Abderrahhman IV continua la guerre contre Grenade, et fit tout son possible pour forcer l'ennemi à une bataille. Lorsque le wali Manzor et le général Dschilfeya eurent enfin reçu des renforts d'Alcasem, et que bientôt après celui-ci fut assiégé dans son Alcazar par le peuple de Cordoue, il ne leur resta plus pour le secourir qu'à livrer une bataille et à la gagner. Ils descendirent donc de leurs hauteurs dans la plaine, et presque aussitôt une bataille meurtrière s'engagea de tous côtés. Enfin, après une longue mêlée, la constance et la supériorité de la cavalerie d'Abderrahhman l'emportèrent. Les ennemis prirent la fuite; quelques groupes seulement essayèrent çà et là, par une résistance opiniâtre, de conserver le champ de bataille. Pendant qu'Almortadi poursuivait sa victoire, il fut percé d'un trait mortel, et il expira au moment où on lui annonçait que les ennemis étaient entièrement battus. Ce malheur détruisit tout le fruit de la victoire, abattit le parti des Ommaijades et releva les Édrisides, dont le chef, Alcasem, venait précisément de quitter Cordoue comme fugitif (1). On ne put s'empêcher de soupçonner qu'Almortadi ne tomba pas sous un trait ennemi, mais sous celui de quelqu'un de ses alliés qui déjà lui enviaient son bonheur (1023) (2).

(1) Conde, II, c. 113.

(1) Conde, II, c. 113.

(2) Roderic. Tolet., H. A., c. 44, s'éloigne

Les Cordouans qui venaient de chasser Alcasem, à la triste nouvelle de la mort d'Abderrahhman, se hâtèrent de se choisir, d'accord avec les Alamerides, un nouveau souverain de la famille des Ommaijades. *Abderrahhman ben Hescham ben Abdelschabas ben Abderrahhman Annasir*, frère du fameux Muhammed el Mahadi Billah, n'avait que vingt-trois ans, mais, de tous les Ommaijades qui restaient encore, aucun ne lui était comparable pour la prudence, pour la justice, pour l'instruction et l'éloquence. A ces excellentes qualités, il joignait un port majestueux et un extérieur agréable. On le choisit pour khalife, et tous les walis, les conseillers d'état et les chevaliers d'Andalousie lui prêtèrent serment le 15 du mois de ramadan 414 de l'h. (fin de 1023). Il portait le surnom d'Abul-Motaraf; à son avénement au trône, il reçut le titre honorable d'*Almostadir-Billah* (confiant dans le secours de Dieu).

Après avoir ordonné à toutes les villes et à leurs gouverneurs de lui prêter le serment de fidélité, il commença son règne par mettre un terme à la licence de la garde, surtout des eunuques slaves, qui, pendant les troubles, s'étaient permis dans la ville des excès de toute espèce. Il leur retrancha plusieurs priviléges favorables à eux seuls et nuisibles à tous, et introduisit la sévérité et l'impartialité dans l'administration de la justice. Mais de même que les Prétoriens n'avaient pu souffrir pour empereur le sévère et juste Pertinax, de même les troupes musulmanes, surtout les Zénètes africains, accoutumés à n'être retenus par aucune discipline, ne voulaient point entendre parler de telles nouveautés qui mettaient un frein à leurs désordres. Elles manifestaient tout haut leur mécontentement, et disaient qu'Almostadir aurait mieux fait d'être supérieur de moines dans un désert que khalife dans Cordoue. Ces dispositions contre le khalife étaient partagées par tous les jeunes chevaliers et la populace de la capitale qui n'était pas digne d'un si bon prince.

Lorsqu'une dynastie approche de sa ruine, les querelles de famille accélèrent ordinairement sa chute. Le cousin d'Abderrahhman V, *Muhammed ben Abderrahhman ben Obeidallah*, irrité de n'avoir pas été élevé sur le trône, profita du mécontentement et des dispositions à la révolte des gardes et de la jeunesse de Cordoue. Par ses grandes richesses et ses liaisons, il forma une conjuration qui éclata le jour que le khalife eut fait jeter en prison plusieurs chefs récalcitrants. Les conjurés en armes les délivrèrent par la force, et tous ensemble se précipitèrent dans l'Alcazar le matin du 27 dylcade, massacrèrent les Slaves qui étaient de garde, et pénétrèrent ainsi à grand bruit dans la chambre où dormait Almostadir. Celui-ci réveillé par le cliquetis des armes et les cris des conjurés, saisit son glaive et combattit long-temps (1) contre eux; enfin, accablé par le nombre, il succomba sous leurs coups et fut coupé en morceaux.

Les conjurés ayant dans leurs mains leurs glaives teints du sang du khalife, parcoururent les rues de Cordoue et proclamèrent Muhammed. Ensuite ils pénétrèrent dans les maisons de plusieurs vizirs et autres chefs et les pillèrent, sans que personne, dans cette populeuse cité, se montrât pour venger la mort du khalife. Tous étaient fatigués des

entièrement de Conde. D'après lui, Hayram (qui était alors déjà mort) et Almundar, wali de Saragosse, furent traités d'une manière fière et ingrate par Almortadi, ce qui les révolta beaucoup : « Cum (Abderrahhman) Granatem appropinquasset, inter viros exercitus dissentio fuit orta, et ut dicitur, Hayram et Mundar cum Granatæ domino hoc tractarant, propter injuriam sibi factam. Cumque Granatam Abderrahhmen exercitus impugnaret, qui interius erant extra congredi attentarunt, et quia dissentio exteriorum animos dividebat; sibi fugæ, adversariis victoriæ causam dedit : et fuit ibi Abderrahhmen Mortada interfectus, et sic ingratitudinis pœnas luit.»

(1) Conde, II, c. 141. Roderic. Tolet. raconte autrement : « Abderrahhmen in furno balnei latitantem et repertum continuo occiderunt. »

horreurs de la guerre civile, et les habitants de Cordoue, jadis si belliqueux, aimèrent mieux se laisser conduire comme des agneaux à la boucherie que de prendre les armes pour se défendre. Almostadir n'avait régné que quarante-sept jours, et venait de recevoir des provinces les lettres de foi et hommage des walis, lorsqu'il fut tué pour le malheur de l'Espagne (1).

Muhammed III, qui prit le surnom de *Mostacfi Bi'lah*, étant ainsi monté sur le trône par le moyen des gardes rebelles, et sans que personne osât lui refuser le serment de fidélité, s'efforça de se montrer reconnaissant envers les Zénètes et les gardes par de riches présents et par l'indulgence pour leurs désordres. Pendant qu'il comblait d'honneurs et d'emplois les chefs de cette soldatesque corrompue et qu'il leur laissait faire tout ce qu'ils voulaient, il ne pensait lui-même qu'à rétablir et embellir les jardins d'Azzahra et à mener une joyeuse et luxurieuse vie. L'insensé ne pensait pas que toute la vie peut être empoisonnée par quelques jours d'insouciance.

Comme il s'occupait peu du gouvernement, les walis et les alcaïdes des provinces, surtout ceux des villes frontières, se rendaient de plus en plus indépendants, et disposaient à leur gré des revenus de l'état. Pendant quelque temps Muhammed put entretenir sa brillante cour par ses propres ressources; lorsqu'elles furent épuisées et que le trésor du divan fut aussi vidé par ses prodigalités, il eut recours à de nouveaux impôts oppressifs qui rapportaient, il est vrai, beaucoup d'argent, mais qui étaient loin de suffir aux énormes dépenses de la cour. Au lieu de mettre un terme aux vexations de ceux qui levaient les impôts (Almoxarifka), d'avoir égard aux plaintes du peuple, de changer les impositions, Muhammed se livrait à ses plaisirs; il charmait ses loisirs par les poésies du vizir Zeidun, qui chantait sa jolie fille Habiba (1), et par les vers de plusieurs autres poètes dont il s'entourait et avec qui il s'occupait, comme s'il avait vécu dans les jours heureux du grand Abderrahhman et du pacifique El Hhakem.

Cette inaction et cet abandon des affaires révoltèrent enfin contre lui ses sujets de toutes les conditions. Les gardes elles-mêmes, parmi lesquelles il avait distribué de si grosses sommes d'argent, traitaient maintenant le khalife d'avare, parce qu'elles ne recevaient plus rien, et le peuple le traitait de même parce qu'il payait toujours.

Dans les provinces on ne savait plus qui commandait et qui obéissait : chacun cherchait à s'élever et espérait tirer profit des troubles et de la guerre civile. Cordoue était presque chaque jour le théâtre de mouvements tumultueux. Pour être plus en sûreté, Muhammed se retira dans la forteresse d'Azzahra, mais il vit bientôt que ni les murs ni l'indulgence ne protégent contre une population insurgée. Des hommes turbulents mirent en mouvement la populace de Cordoue

(1) Conde, II, c. 114. D'après Ebn Hayan et Abu Muhammed ben Huzam. Murphy, p. 119, Casiri, l. II, c. : « Princeps insignis moribus et litteris clarus (il écrivit plusieurs poëmes). — D'après Ebn Hayan : « Omnium consensu rex constituitur anno ætatis suæ XXIII et Egir. 414, quo ipso anno insidiis barbarorum, qui illum inopinantem adorti sunt, interfectus esse traditur, postquam dies tantum XLVII regnasset. » Roderic. Toletan., II. A., c. 45 : « Quia (Cordubenses) ante eum (Abderrahhman V) in regem elegerant Zuleman Almortada (?) nec tamen res perveneral ad effectum (rétablir l'état dans sa situation primitive). In sua promotione Abderrahhman pepercit senioribus, qui consenserant in Zuleman, sed securitatis præstitæ post oblitus seniores cepit et carceri mancipavit. Et cum cives factum hujusmodi percepissent, carcerem adierunt et seniores effractis ostiis eduxerunt et inde ad præsidium ascenderunt. »

(1) Conde, II, l. 114. Dans Murphy, p. 232, elle s'appelle *Valada :* « Who is considered as the Arabian Sappho : endowed with equal beauty and genius, she devoted herself entirely to the study of rhetoric and poetry and cultivated the friendship of the most eminent poets of her time in whose conversation she took great delight. »

qui vint en nombre immense assiéger les maisons des vizirs et l'alcazar, et demander avec des cris terribles les têtes de plusieurs employés et la déposition de certains autres; ils finirent par demander avec fureur la tête du khalife lui-même et de ses ministres.

Les amis peu nombreux que Muhammed avait encore dans la cavalerie africaine, le sauvèrent de l'Azzahra et l'emportèrent au fort d'Ucles (1), dans la province de Tolède, dont le cadi, fidèle partisan des Ommaijades, reçut et protégea le prince fugitif. Cependant ses ennemis trouvèrent bientôt l'occasion de le faire périr. Vraisemblablement à l'insu de l'alcaïde, on lui servit une poule préparée avec des herbes empoisonnées; il périt en juin ou juillet 1025 (416 de l'hég.). Il ne laissa pas de successeur, ainsi que son prédécesseur Abderrahhman V; son règne avait en tout duré dix-sept mois (2).

L'anarchie était alors complète. Les soldats faisaient toutes leurs volontés. Pour changer cet affreux état de choses, Yahia ben Aly ben Hamud, qui avait été khalife, fut invité par ses amis et les meilleurs habitants de Cordoue, à reprendre le gouvernement. Après sa fuite de la capitale il était allé à Algésiras; là il s'était fortifié, avait confié à son frère Idris le commandement des troupes de Malaga et des environs, et avait passé lui-même en Afrique où il avait conquis la ville de Tanger et les trésors qui y étaient entassés et qui appartenaient à son oncle (3). Il repassa ensuite en Espagne, où il reçut la nouvelle que son oncle Alcasem était chassé de Cordoue et se trouvait à Xerès. Le malheureux Alcasem, dédaigneusement repoussé par son ancien ami, le wali Muhammed ben Abbad, de Séville, qui maintenant voulait être indépendant, ne trouva pas même à Xerès un lieu de repos. Le peu de troupes qu'il avait passa à son neveu, et lui-même fut pris dans un combat, ou, ce qui est plus vraisemblable, il fut livré par le wali de Xerès. Yahia mit son oncle en prison à Malaga sous une garde sévère. Il y fut selon toute apparence étranglé bientôt après; suivant d'autres relations, il ne mourut que plusieurs années après la mort de Yahia (1).

Depuis la captivité d'Alcasem, Yahia s'était acquis un pouvoir indépendant sur Malaga, Algésiras, Alhadra, Ceuta et Tanger.

Les Ommaijades qui régnèrent à cette époque à Cordoue, Abderrahhman V et Muhammed III, n'étaient pas en état de l'en chasser, et n'essayèrent même pas de le faire. Mais lorsque le dernier eut perdu son trône par la révolte de Cordoue, plusieurs regards se tournèrent vers Yahia ben Aly, souverain jadis estimé, et généralement aimé de ses anciens sujets à cause de sa modération et de sa justice. Plutôt pour céder aux désirs de la plupart des musulmans espagnols que pour obéir à son propre mouvement, il accepta pour la seconde fois le khalifat de Cordoue. A son entrée dans la ville il fut reçu par le peuple au milieu des acclamations et des fêtes. Mais les walis des provinces n'obéirent pas à l'invitation de Yahia de venir à Cordoue prêter serment de fidélité; ils s'excusèrent par toute sorte de motifs frivoles. Plusieurs déclarèrent même qu'ils ne pouvaient pas le reconnaître pour leur souverain légitime, parce

(1) Cardonne d'après Medina-Celi.

(2) Conde, II, c. 115. Murphy, p. 119, ne donne à ce règne que seize mois. Casiri, II, p. 207; Roderic. Tolet., c. 46 : « Regnavit Mahomet uno anno mens. IV. die XXII. »

(3) Conde, II, c. 114. Murphy, p. 119, dit autrement : « (Almuataly) made himself master of Algesiras : and his brother Idris got possession of Tangiers in Africa : which city Almamun had fortified as a place of refuge for himself, and in which he had lodged his treasures. »

(1) Conde, II, c. 114. Murphy, p. 119 : « As Ibn Abbad had assumed the government of that place (Seville), he was refused admittance; and his son, whom he had left there, was brought out and delivered to him. Almamun next proceeded to Xeres : but the Barbars quitted him and joined Almuataly, whom they inaugurated khalif in 415; afterwards, the latter took his uncle, Almamun, captive in an engagement, and kept him in prison at Malaga till the year 427, when he died, either a natural death, or as some say, by strangulation. »

qu'il n'avait été appelé au trône que par un parti méprisable. Du nombre de ces walis rebelles était le gouverneur de Séville Muhammed ben Ismaïl ben Abbad El Casem, qui, par sa prudence et son habileté, avait tellement gagné la faveur d'Alcasem, que tout lui était permis; c'est ainsi qu'il avait pris possession de Séville.

Comme il refusait d'obéir à Yahia, le khalife fit des préparatifs pour punir ce rebelle avant tous les autres, parce qu'en outre il avait auparavant soutenu Alcasem contre lui. Muhammed Aben Abbad ne s'était pas laissé épouvanter par les grands préparatifs de Yahia. Élevé dès sa jeunesse par son père Ismaïl dans ce principe, que par la prudence et la ruse on peut vaincre tous les obstacles, il mit en embuscade une partie de sa cavalerie, et marcha contre Yahia avec le reste de son armée. Il se fit battre par lui et poursuivre jusqu'au lieu où sa cavalerie était cachée. Alors le wali de Séville se retourna tout-à-coup contre ceux qui le poursuivaient, pendant que sa cavalerie embusquée les attaquait par derrière, enveloppait l'armée cordouane et en faisait un massacre horrible. Yahia lui-même tomba mort percé d'un coup de lance. Aben Abbad lui fit trancher la tête qu'il envoya à Séville en signe de sa victoire. L'armée privée de son chef se retira précipitamment du champ de bataille. Cet événement arriva le 7 muharrem 417 de l'hég. (1 mars 1026) (1).

Quoique dans le reste de l'Espagne la puissance des Édrisides ou des Hamuds ait pris fin à la mort de Yahia, son fils Édris se maintint cependant un certain temps à Malaga en qualité de prince. Les habitants lui jurèrent fidélité, et lui donnèrent le nom honorable d'émir Almumenin, d'Olui (l'estimé) et d'Abu Rufei. Sa bienfaisance est très-fameuse. Il distribuait, dit-on, chaque vendredi cinq cents pièces d'or aux pauvres. Mais ce qui a surtout attiré des éloges à son règne, c'est sa politesse, son humanité et son amour pour ses sujets. Il était aussi l'ami des arts et des sciences. Cependant il n'échappa pas au sort réservé à ses parents, de mourir d'une mort violente. Son vizir ou premier ministre, Muza ben Afan, lui fut infidèle et l'assassina, pour se rendre agréable à l'émir de Sanhadscha, Almoezz ben Badis (2).

(1) Conde, II, c. 116; Casiri, II, p. 207. Cardonne, p. 246. Murphy, p. 120, s'éloigne beaucoup de la narration de Conde; d'après lui, Yahia fit encore la guerre au dernier Ommaijade qui va suivre; mais il est contredit par Roderic. Tolet., c. 46 : « Regnavit (iterum) Hyahye mensibus tribus, et diebus duobus. »

(2) Conde, II, c. 117. Roderic. Tolet., c. 46, donne quelques détails différents.

CHAPITRE III.

DISSOLUTION DU KHALIFAT DE CORDOUE SOUS HESCHAM III. SURNOMMÉ EL MOTAD BILLAH (1).

(1026—1037.)

Peu avant la mort de Yahia, le wali de Grenade avait envoyé à la conquête de Cordoue les deux généraux Hyram et Mogueit. Comme il restait peu de troupes dans la capitale et que les habitants se laissaient facilement acheter, les généraux purent s'emparer de la ville sans beaucoup de résistance, et environ mille Africains que Yahia avait laissés à Cordoue en garnison, furent massacrés. Des mésintelligences ne tardèrent pas à éclater entre Hyram et Mogueit, de sorte que l'un et l'autre ne se crurent plus en sûreté et quittèrent la ville(2).

Dans ce temps arriva la nouvelle de la mort inattendue de Yahia ben Aly ; elle jeta dans Cordoue une grande consternation, car Yahia était très-aimé de tous les bons citoyens à cause de sa probité. Pour ne pas abandonner la ville à l'anarchie, le conseil d'état se rassembla, et par l'influence du vizir Abul Hezami ben Gehwar, et des chevaliers alamérides, on proposa au peuple *Hescham ben Muhammed ben Abdelmelek*, arrière-petit-fils d'Abderrahhman III, et frère d'Almortadi. Le peuple, très-content de ce choix, le proclama khalife et lui donna le titre honorable d'*el Motad Billah* (rebie de l'hégire 417). Hescham avait jusqu'alors mené une vie retirée et tranquille sur les frontières de la Castille, sans avoir ni l'intention ni le désir de changer son repos pour un gouvernement inquiet et agité. Il remercia de leur amour pour sa personne et sa famille les envoyés qui lui apportèrent la nouvelle de son élévation au trône, mais il fut longtemps à se laisser persuader par les Alamérides d'accepter la dignité suprême, qu'il ne se sentait pas capable de porter. Pour préparer son arrivée à Cordoue, il fit la guerre aux chrétiens des frontières ; c'était certainement l'unique moyen de ramener l'union parmi les musulmans.

Mais comme le khalife guerroya pendant près de deux ans sans succès remarquable, le peuple de Cordoue fut mécontent de sa longue absence ; de nouvelles insurrections eurent lieu ; les walis dans les diverses villes se rendaient de plus en plus indépendants, ils n'envoyaient plus les impôts à la capitale,

---

(1) Sur la fin de l'empire ommaijade, voyez Conde, II, c. 117. Casiri, II, p. 208, d'après Alhomaidi et Alchatib. — Murphy, p. 120, et Cardonne, p. 247, sont très-courts. Roderic. Tolet., c. 47, est plus utile.

(2) Roderic. Tolet., H. A., c. 46 et 47.

mais les employaient pour eux-mêmes. Le vizir Abul Hezami Gehwar avertit Hescham de ces troubles et le pria instamment de hâter son arrivée à Cordoue. Alors celui-ci ne crut pas pouvoir différer plus long-temps. Le 8 dulhedsche 420 de l'h. (déc. 1029), il arriva dans la capitale et fut reçu par une grande foule de peuple avec une joie infinie et de nombreuses fêtes. Il montra par sa politesse, sa justice et son activité, qu'il méritait l'amour de son peuple. Il visita en personne non-seulement les écoles et les académies, qui malgré la longueur des guerres civiles, florissaient encore, mais il porta toute son attention sur les maisons des malades et des pauvres, nommées Almarestanes. Lorsqu'il remarquait de la négligence dans l'administration d'une fonction, il y plaçait d'autres employés, qui lui paraissaient plus capables.

Mais s'il réussit à gouverner la capitale, il fut très-malheureux dans l'essai qu'il fit de ramener à l'obéissance les walis qui s'étaient détachés de la puissance ommaijade. Eux-mêmes cependant pouvaient voir combien il était nécessaire de rétablir l'unité dans l'empire mahométan d'Espagne pour s'opposer avec efficacité au pouvoir croissant des chrétiens ; mais tous aimaient trop l'indépendance qu'ils avaient acquise pour la céder volontairement.

Quand Hescham vit qu'il ne pouvait soumettre les walis par la douceur, il essaya de le faire par les armes. Mais il eut le chagrin de voir qu'il était trop faible pour pouvoir espérer aucun résultat. Car non-seulement les rebelles étaient plus heureux que lui en campagne ; mais les avantages même que son général Obeidallah ben Abdelaziz el Yahsebi remporta sur les walis de Libla, d'Ocsonoba, de Xilbe et autres villes, il les fit servir à sa propre élévation, et se fonda un pouvoir indépendant dans Gezira Saltis. Outre les principautés indépendantes des Beni Abbed à Séville, des Beni Hud à Saragosse, des Beni Harun à Sidonia, des Beni Alaftas à Badajos, des Beni Dilnun à Tolède, des Beni Badis à Grenade, des Beni Hamud à Malaga ; Mugeih, le souverain des îles Baléares, qui avait aussi conquis pour un certain temps la Sardaigne, se fonda également un pouvoir indépendant à Denia, après en avoir chassé Abdallah el Moaiti, qui avait fait battre monnaie en son nom.

Enfin Hescham, pour terminer la guerre civile, négocia avec les walis rebelles qu'il ne pouvait pas soumettre. Par ce moyen, il souleva contre lui toute la population de Cordoue, qui regardait comme une honte toute intelligence et toute négociation avec les rebelles ; cependant, les Cordouans n'avaient pas fait le moindre effort pour soutenir le khalife dans la guerre. Tout homme non prévenu voyait que l'état penchait chaque jour de plus en plus vers sa ruine. Il était entièrement épuisé par la perte de ses meilleures provinces et par de continuelles guerres civiles. La génération était profondément corrompue et abandonnée à ses passions. Ceux qui cherchaient à se fonder un pouvoir étaient actifs, téméraires, hardis ; les autres étaient lâches, inquiets et sans force. Hescham avait donc raison de dire : « Cette génération n'est capable ni d'obéir ni de commander. » Enfin, lorsqu'il vit que les lois n'étaient pas respectées, malgré des ordres sévères et fréquents, il ordonna à son hadjeb Abenbath, homme de basse extraction, mais ferme et sévère, de dompter cet âge de fer par un joug de fer. Mais on ne pensait pas qu'il fallait pour cela un plus grand pouvoir que celui du khalife et de son hadjeb. La sévérité du ministre souleva contre lui une haine générale, et la punition des citoyens récalcitrants fut représentée comme une violence illégale. La fureur du peuple monta de jour en jour plus haut ; on en vint enfin à une émeute où fut tué Abenbath qu'on détestait (1).

Il ne s'écoula pas long-temps avant qu'une révolte n'éclatât contre Hescham lui-même. Quoiqu'il en fût instruit d'avance, et qu'on

(1) Roderic. Tolet., c. 47. Conde et Murphy ne disent rien de ce fait. Cardonne, p. 247, nomme le ministre Abul Assi, et dit à tort qu'il fut tué avec le khalife.

lui eût conseillé de se retirer de la ville, il ne put empêcher la révolte, et néanmoins il ne voulait pas lâchement s'enfuir. Pendant une nuit obscure, une immense foule de peuple soulevée par des chefs turbulents, parcourut les rues et demanda avec des cris terribles la déposition d'Hescham et son éloignement de la capitale. Il est très-vraisemblable qu'Abul Gehwar, l'un des premiers ministres du khalife, occasionna cette révolte pour se faire un pouvoir indépendant dans Cordoue, comme plusieurs walis l'avaient fait dans les provinces. Il fut le premier à conseiller la fuite à Hescham. Celui-ci ne voyant partout que trahison, et reconnaissant l'impossibilité de relever l'empire ébranlé, abandonna son alcazar avec une partie de la garde qui lui était restée fidèle, et se retira près de Cordoue, sur une montagne fortifiée, appelée Hisn Abi Scherif (h. 422. — 1031). Il y fut assiégé et pris par les Cordouans. Mais il fut assez heureux pour s'échapper de nouveau, et pour trouver protection auprès du wali Soliman Aben Hud à Saragosse, qui le reçut amicalement, et lui donna pour habitation un fort près de Lérida. Là, dans un petit cercle d'amis fidèles, il cultiva la poésie et les sciences, et mena une vie paisible jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 428 de l'h. (1037) (1). Il avait régné quatre ans et quelques mois (1), et vécut environ six ans dans la province de Saragosse. Après lui il n'y eut plus d'Ommaijade sur le trône de Cordoue. Ainsi finit avec ce prince, qui avait mérité un meilleur sort, la puissance des Ommaijades en Espagne, après y avoir duré 276 ans.

On peut juger combien le peuple lui-même était généralement peu disposé pour les Ommaijades, par une histoire que raconte l'historien arabe Alathir. Après la déposition d'Hescham III, un jeune homme de la famille ommaijade manifesta des prétentions au trône. Mais le conseil d'état, comme le peuple, avaient perdu confiance aux Ommaijades; ils craignaient que leur pouvoir ne causât de grands malheurs à l'état, et prenaient même en pitié les infortunées victimes de cette noble famille, contre laquelle le sort semblait s'être conjuré. C'est ce qu'on donna à entendre au jeune prince. Mais le désir de dominer est chez la plupart des hommes plus fort que le désir de vivre. « Faites-moi aujourd'hui khalife et tuez-moi demain, puisque ma mauvaise fortune le demande » s'écriait l'Ommaijade. Mais on n'obtempéra pas à ses désirs. Il disparut ensuite, sans que l'on sût ce qu'il était devenu (2).

Malgré de grandes difficultés et de nombreux ennemis, Abderrahhman Ier avait fondé l'empire ommaijade. Cet empire ne put être ébranlé ni par le pouvoir de Charlemagne, ni par les généraux du khalife Abasside, ni par le royaume d'Asturie, qui survivait encore. Toutes les factions intérieures furent abattues. L'esprit du fondateur de la puissance ommaijade parut avoir passé dans

---

(1) Conde, II, c. 117, fait évidemment une narration fausse. Roderic. Tolet., c. 47, est plus vrai : « Hissem — ivit ad quoddam castrum, quod in montanis Cordubæ erat situm. Cordubenses autem castrum post modicum temporis obsederunt, et Hissem captum custodiæ tradiderunt. Sed inde subjugali vehiculo noctu effugiens Zuleman Aben Hut regem Cæsar-Augustæ in asylum sui periculi præelegit. Qui suscipiens liberaliter et benigne, dedit ei castrum, quod dicitur Acvela (Alzuela) in quo deguit quoad vixit. » Murphy est complétement dans l'erreur lorsqu'il fait combattre Yahia contre Hescham III : « Owing to intestine civil disturbances, he did not return from Lerida on the frontiers, wither he had repaired, till the year 420: when he assumed the government at Cordova under the honorary name of Almuatidd Billah. Against him Almuataly then sent forces and besieged the city of Cordova till in 426 the army deposed Hescham, who fled back to Lerida, where he died in 428. »

(1) Roderic. Tolet., c. 47 : « Regnavit Cordobæ annis duobus, diebus quatuor. In Frontaria autem annis duobus, mensibus VII, diebus VIII. »

(2) Conde, II, c. 117; Roderic. Tolet., c. 47.

son fils Hescham Ier, dans son petit-fils Hakem Ier, et dans son arrière-petit-fils Abderrahhman II. Avec une égale énergie et une égale supériorité, et malgré les disputes de succession, ils domptèrent les agitations intérieures, et défendirent les frontières de leur empire contre les chrétiens espagnols, contre les Franks et les Normands déprédateurs. Les Andalous portèrent même l'épouvante sur la mer Méditerranée jusqu'en Italie. Le règne de Muhammed Ier fut moins heureux. A la vérité, les attaques cessèrent du côté des Franks; mais les chrétiens espagnols s'élevèrent d'autant plus. On conclut avec eux une trève qui fut très-funeste aux Ommaijades, car les Arabes espagnols habitués à une guerre continuelle, tournèrent alors leurs armes contre eux-mêmes. Des insurgés dans l'orient de l'Espagne et au centre du pays, s'alliant avec les Mozarabes opprimés, et les Basques belliqueux, paralysèrent tellement les forces de l'empire, surtout sous el Mondhir et Abdallah, que sa ruine paraissait prochaine.

Alors Abderrahhman Annaser monte sur le trône de Cordoue, non plus en qualité d'émir (roi) d'Andalousie, comme ses prédécesseurs, mais en qualité de khalife ou souverain de tous les croyants. Les révoltés et les fauteurs de troubles sont soumis, l'unité revient, les guerres contre les chrétiens sont reprises, non pas toujours avec bonheur, mais elles ont enfin pour conséquence que le khalife parait accorder généreusement la paix aux princes espagnols et se montre en dernier lieu protecteur des rois légitimes contre les usurpateurs. Quoique l'empire ommaijade ne gagne pas en étendue du côté de l'Espagne, il conquiert la Mauritanie sur les Fatimites, et fait ainsi un pas de plus pour recouvrer les anciens droits de la maison ommaijade en Orient. En même temps, le grand Abderrahhman s'efforce de surpasser les khalifes de Bagdad en favorisant les arts et les sciences, en érigeant des édifices superbes, en favorisant les progrès de la civilisation et du commerce. Il porte ces progrès si haut que son empire est le plus civilisé et le plus riche d'alors, et qu'il reste encore dans le même état sous son fils, le savant et pacifique Hakem II. Mais malheureusement à celui-ci succède un enfant mineur, Hescham II. L'ambition du hadjeb Almanzor tient le khalife dans une captivité constante, pendant laquelle des expéditions continuelles mettent les états chrétiens sur le bord de l'abîme. Le bien-être et la civilisation intérieure ne souffrent pas, et Almanzor est près d'atteindre son but, de renverser les Ommaijades et de fonder un nouvel empire pour sa famille (les Alamérides), lorsqu'il perd la vie dans une bataille décisive contre les chrétiens. Ses fils Abdelmelek et Abderrahhman tâchent d'accomplir son œuvre; mais le dernier le fait avec tant d'imprudence qu'il tombe et entraîne dans sa chute tous les Alamérides. Alors, se montrent les gardes du corps et leurs chefs; des partis se forment; Hescham II, jusqu'alors prisonnier, devient un jouet entre leurs mains. A la tête du parti ommaijade, auquel se réunissent plus tard les Alamérides, se présente d'abord Muhammed II, et contre lui les Africains commandés par Soliman. La guerre civile exerce ses fureurs. L'Alaméride Wadha conduit tout, d'abord il renverse Muhammed et replace Hescham II sur le trône. Mais lorsqu'il essaie d'y monter lui-même, il paie sa trahison de sa vie. Soliman remplace Hescham, et est renversé par l'Édriside Aly ben Hamud. Alors commence une nouvelle lutte entre les Édrisides et les Ommaijades qui se disputent le khalifat de Cordoue. Les premiers tombent d'abord en se combattant eux-mêmes, pendant qu'Abderrahhman IV et Abderrahhman V cherchent à relever la puissance ommaijade. Mais les gardes indisciplinées, les walis rebelles, la corruption du temps, la désunion même des Ommaijades, renversent bientôt leur empire. Muhammed III fait tuer son cousin. Son mauvais règne finit, il est vrai, bientôt, mais son successeur Hescham III, quoiqu'excellent prince, n'est plus en état de s'opposer à la dissolution de l'empire déjà commen-

cée. Dans toutes les provinces, les walis érigent des gouvernements indépendants; le khalife est obligé de s'enfuir de la capitale pour l'abandonner au pouvoir indépendant d'un vizir. Ainsi finit l'empire ommaijade en Espagne, après avoir duré près de trois siècles.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES ÉTATS CHRÉTIENS D'ESPAGNE DEPUIS LA MORT D'ALMANZOR JUSQU'A LA RÉUNION DE LÉON AVEC LA CASTILLE (1).

(1002 — 1037.)

Almanzor, par vingt-cinq années de guerres contre les pays chrétiens, les avait ravagés et presque réduits en déserts. Quoiqu'une grande partie de la population eût succombé au glaive, à la famine et aux privations, la fierté des Goths, qui restaient encore libres, ne fléchit pas sous le joug des Sarrasins. Abdelmelek, pour venger la défaite de son père, et accomplir son œuvre, continua la guerre avec la même vigueur. Mais, quoiqu'il soit parvenu jusqu'à Léon, et ait détruit ce qu'Almanzor avait épargné, il fut dans une grande erreur, s'il crut à une prompte soumission du pays. Toutefois la situation de l'Espagne chrétienne était alors au plus haut point de détresse. Léon était gouverné par un enfant encore mineur, Alphonse V. Sa mère Elvira, secondée du duc Menendus Gonçalez (2) de Galice et de son frère le comte Sancho de Castille, tenait les rênes du gouvernement (1). Il est vrai que la Castille était par là rapprochée de Léon. Mais le comte Garcias Gomez, vassal très-puissant en Castille, voulant se rendre indépendant, s'allia avec les Sarrasins pour hâter la ruine de sa patrie (2). Pour empêcher un plus grand nombre de seigneurs, qui, jusqu'alors, avaient vécu en exil chez les Sarrasins, de suivre son exemple, on proclama une

(1) Les sources sont les Chronic. Pelagii et monachi Silensis, les courtes annales et chroniques données par Florez, t. XXIII, Lucas Tudensis et Roderic. Tolet., de Reb. Hisp. En outre plusieurs documents que Florez, Risco, Marca (Baluzius), etc., ont édités.

(2) Pelagii Chron., p. 470: « Adefonsus filius ejus (Veremundi), habens à nativitate sua annos V successit et adeptus est regnum Era MXXXVII et nutritus est a comite Menendo Gundisalvi et ejus uxore comitissa Domna majore in Gallæcia. »

(1) Risco, Esp. sagr., t. XXXVI, p. 18, dans un document d'Alphonse V du 19 sept. 1012, en très-mauvais latin : « Multis quidem est scitum —quod fui successus in regno avorum et parentum meorum in Sedis Legione, ubi constituti fuerant omnem togam palatii, episcopi et comites Castellæ seu Gallæciæ, nec non et Asturiense Menendus dux Gallæciæ, qui vigarius meus et nutrix meus erat et etiam Tius (oncle) et adjutor meus Sancius comes et genitrix mea D. Gelvira regina. »

(2) Risco, dans le document l. c. : « Erexit super se Garsea Gomiz, qui cum gens ismaelitarum erat ac non multis diebus coadunati fuimus cum omnia gens nostra in Dños sanctos. »

amnistie dans le royaume de Léon pour tous les bannis, si, dans un intervalle fixé, ils retournaient dans leur pays.

L'histoire de Navarre, depuis l'an 970 jusqu'au commencement du onzième siècle, est enveloppée d'une obscurité impénétrable, puisque nous ne pouvons pas même donner avec certitude les noms des rois qui régnèrent durant cette époque (*). Il est très-vraisemblable que Sancho (Major)-le-Grand, qui commence l'histoire propre de la Navarre, n'a pas été le successeur immédiat de Garcias Ier, le Trembleur (1), comme le rapportent les meilleures chroniques; car dans ce cas, il aurait régné 65 ans. Cependant, les deux rois intermédiaires, Sancho II, surnommé Abarca et Garcias II, dont l'un a régné jusqu'en 976, et l'autre jusqu'en 1003, ne sont nommés que par des documents suspects. — En Catalogne, Borrell mourut avant Almanzor, après avoir reconquis son comté sur les Sarrasins, et l'avoir maintenu contre eux dans plusieurs combats. Cependant, la situation du comte de Barcelone était d'autant plus difficile qu'il pouvait moins compter sur le secours de la France, car depuis l'avénement de Hugues Capet (887), il s'était déclaré libre de toute dépendance des rois français (2). A sa mort, qu'il trouva (993), dit-on, dans une bataille contre les Sarrasins (3), son fils aîné Ramon ou Raymond, devint comte de Barcelone, et le frère de celui-ci, Armengaud, fut comte d'Urgel. Cette division affaiblit encore davantage ce pauvre pays, de sorte qu'Abdelmelek put, sans beaucoup de difficultés, remporter à Lérida (1003) la victoire sur les Catalans (1). Les conquêtes que Raymond fit, dit-on, les années suivantes sur les frontières des terres mahométanes, furent, sans doute, peu importantes, ou elles n'ont été faites qu'après la mort d'Abdelmelek.

L'Espagne chrétienne fut relevée de son abaissement par les guerres civiles qui éclatèrent à la mort du hadjeb Abderrahhman. Nous avons raconté plus haut comment le comte Sancho de Castille secourut Soliman contre Muhammed II, vainquit ce dernier dans une grande bataille, et aida ainsi Soliman, non-seulement à prendre possession de Cordoue, mais à monter sur le trône. Sancho retourna dans son comté avec de riches présents, et resta en possession de quelques forteresses qu'il avait conquises (2). Muhammed II, vaincu par les chrétiens, chercha du secours auprès des Catalans par le moyen de son fils Abdallah, wali de Tolède, et obtint ce qu'il demandait. Une armée chrétienne de 9000 hommes, sous le commandement des deux frères, les comtes Raymond de Barcelone, et Armengaud d'Urgel, combattit pour Muhammed à la bataille d'Acbat Albacar, à environ dix milles de Cordoue. Trois évêques catalans, Arnulph de Vich, Aétius de Barcelone, et Otto de Gerone, venus pour prendre part à la guerre, le comte Armengaud et plusieurs chevaliers chrétiens, achetèrent de leur vie une sanglante victoire pour Muhammed (21 juin 1010). Celui-ci prit aussi possession de Cordoue, et renvoya ses amis avec de riches présents (3).

Le départ des Catalans qu'avait particu-

(*) Voyez plus haut.

(1) Roderic. Toletan., de Reb. Hisp., lib. v, c. 23, nomme le fils de Sancho II (Abarca), regardé d'ailleurs comme le même que Sancho Major, *Garsias Tremulosus*. Il avait ce surnom : « Quod quando rumores periculi audiebat, vel debebat in prælio experiri, a principio totus tremulabat, sed postea constantissimus persistebat. »

(2) Marca, p. 420, paraît ne vouloir pas l'avouer. Le contraire est déjà prouvé par la lettre de Gerbert (Epist. 112, dans Marca, p. 412).

(3) Chronic. Rivipull. Dans Villanueva, t. v, p. 244, on trouve brièvement à l'an 993 : « Obitum Borrelli comitis Barchinona. »

(1) Conde, II, c. 103. Chronic. Rivipull. ad ann. 1003 : « Factum est prælium Albesæ cum Saracenis. » Diago com. Barc., p. 86.

(2) Les chroniques arabes et les relations chrétiennes ont été données plus haut.

(3) Conde, II, c. 105 et 107. Diago C., p. 88 et 89. Chronic. Rivipull., l. c. Gesta comit. Barc., p. 542. Sur l'année, voyez Risco, Esp. Sagr., t. XLIII, p. 147 sqq. Marca (Marc. Hisp.), p. 422.

lièrement occasionné l'ambitieux hadjeb Wadha Alaméri, amena la chute de Muhammed Almahadi. Son fils Obeidallah ou Abdallah, qui s'était fait proclamer khalife à Tolède, s'allia avec Soliman, jusqu'alors son ennemi, contre Hescham II, dirigé par son hadjeb. Sancho, comte de Castille, le secourut encore, parce qu'on lui fit de grandes promesses; mais Hescham offrit davantage, il promit de lui rendre toutes les forteresses de Castille, conquises par Almanzor, s'il ne secourait pas Soliman. Sancho resta neutre, ou se contenta de faire une expédition contre Tolède, car les sources ne parlent pas expressément de secours actifs de sa part; cependant, il est vraisemblable qu'ils eurent lieu, puisqu'Abdallah fut aussitôt vaincu et fait prisonnier. Hescham le fit exécuter, comme nous l'avons dit plus haut. Lorsque ce khalife, peu de temps après, eut perdu la vie et le trône, que lui enleva Soliman, les gouverneurs de Saragosse et de Guadalaxara qui avaient secouru celui-ci, s'en retournèrent dans leurs villes; en chemin ils prirent Clunia, et massacrèrent toute la garnison. Cependant, ils durent bientôt abandonner cette place, puisque, peu de temps après, elle se retrouve entre les mains de Sancho (1).

Ainsi, la Castille avait repris ses anciennes frontières, et occupait une place importante parmi les états espagnols; comme sa situation géographique en faisait le point central de la péninsule pyrénéenne, elle faisait pencher la balance du côté où elle se tournait.

Dans le royaume de Léon, qui, depuis la mort d'Abdelmelek (1008) recueillait les fruits d'une heureuse suspension d'armes, se passaient bien des choses nouvelles. Alphonse V, élevé sous la tutelle de sa mère et du duc Menendus, reconstruisit Léon détruite par Almanzor et Abdelmelek, et dont les ruines étaient restées vingt ans éparses (2).

(1) Annales Complut., p. 312: « In Era MLIV mense augusto scil., illa arracanda super christianos in Clunia. »

(2) Risco, Esp. sagr., t. XXXV, p. 19 sqq., a traité en détail de la reconstruction de Léon.

La capitale du royaume avec sa nouvelle cathédrale et de grands ouvrages de fortification, fut consacrée (1020) dans un concile où se trouvèrent les évêques et les grands du pays (1). Ce synode peut, aussi bien que les conciles wisigoths de Tolède, être regardé comme une assemblée politique, car on y parla non-seulement des affaires ecclésiastiques, mais les questions les plus importantes de l'état y furent traitées. Les lois d'après lesquelles on jugeait jusqu'alors étaient les lois wisigothes. Elles reçurent de nouvelles additions par ce qu'on nomme les *buenos fueros*. Déjà quelque temps auparavant (1012) le comte Sancho avait accordé sous le même nom un droit municipal particulier aux villes castillanes (2).

Ce qui jusqu'alors avait été usage et droit de coutume dans la plupart des villes, devint loi par les *fueros* (3). Quelques villes en Castille ne voulurent pas reconnaître le nouveau prince. Le comte entra alors en négociation avec chaque ville en particulier, et lui garantit certains droits et priviléges. D'après leur principe qu'elles reconnaissaient pour leur seigneur celui qui leur accordait le plus de prérogatives, les villes balancèrent entre Léon et la Castille; comme Sancho avait commencé à accorder ces *fueros*, Alphonse V dut suivre son exemple, forcé par la nécessité. Le *fuero* castillan fut nommé *Behetria*, mot qui vient de *Benefactoria*, ou de l'expression basque *Beretiria*, ville libre (4).

(1) Pelagii Chronic., p. 470.

(2) Llorente, part. III, p. 340: « Fueros de la villa de Nave de Albura (sur la rive gauche de l'Èbre) declarados y confirmados en tiempo de D. Sancho Garcez, conde de Castilla, año de 1012. Añales Toledan., I, p. 384: « Murió el conde D. Sancho, el que dió los buenos fueros Era MLV (1017). »

(3) Exordio de tit. 2 de la partida I del R. Alonso del Sabio: « Embargar non puede ninguna cosa las leyes que non hayan fuerza è el poder que habemos dicho sino tres cosas: la prima *uso*, la segunda *costume*, la tercera *fuero*. — Nasce del tiempo *uso*; è del uso, *costume*; è de la costume *fuero*. »

(4) Masdeu, t. XIII, p. 70. Aguirre, Collect. Concil., t. IV, concil. Leg., c. 9, p. 387. Con-

Le *fuero* de Léon qu'Alphonse V donna le 1er août 1020, se composait de 47 lois, dont les sept premières concernaient l'Église. Ferdinand Ier et Alphonse VI, confirmèrent tous deux les *fueros*, et y ajoutèrent de nouvelles lois (1). Cependant, le code wisigoth ne cessa nullement pour cela d'être en vigueur ; il resta comme auparavant dans toute sa force. Les *fueros* étaient presque considérés comme des novelles à leur égard (2).

Du côté de la Castille s'élevèrent des dissensions (3), vraisemblablement à cause de quelques villes frontières, et à cause de la suzeraineté sur ce fief à laquelle le roi de Léon prétendait toujours, prétentions que repoussait fièrement le comte Sancho. Mais ces dissensions n'amenèrent point la guerre. Heureusement, les deux princes parents virent de quel intérêt il était pour leur pays de combattre l'ennemi commun de leur foi, plutôt que de se faire la guerre entre eux. Pendant que Sancho, soit par une reddition volontaire, soit par la force des armes, s'emparait de toutes les forteresses situées sur le Duéro et dans les montagnes de Ségovie, Alava et Sepulveda, donnait ainsi à son comté des frontières sûres, et tenait entre ses mains la clef de la province de Tolède (1), Alphonse V, de son côté faisait de grands préparatifs pour imiter l'exemple de Sancho. Il fortifia de nouveau Zamora, menaça ainsi les mahométans en construisant cette importante forteresse sur ses frontières, et rendit au royaume l'ancien boulevard contre lequel s'étaient souvent brisées les forces de l'ennemi. Les guerres civiles continuelles ne permirent pas aux mahométans de suivre les mouvements des princes chrétiens. Déjà le khalifat de Cordoue s'était divisé en plusieurs gouvernements indépendants, et l'empire ommaijade n'existait plus qu'à Jaen et à Cordoue où une soltadesque sans discipline et une populace encore plus sauvage et plus effrénée le précipitaient chaque jour dans l'abîme. Aussi Alphonse put-il sans obstacle traverser le Duéro à Zamora, ravager le pays et brûler les villages. Le fort de Viseu qu'Almanzor avait enlevé aux chrétiens fit seul de la résistance. Un jour qu'il faisait très-chaud, Alphonse allant à cheval autour de la ville voulait épier l'endroit par où il serait le plus facile d'escalader les murs. Il avait quitté sa cuirasse à cause de la chaleur. Les ennemis qui l'observaient attentivement, tendirent une grosse arbalète et lui lancèrent un trait mortel. Alphonse tomba grièvement blessé, et expira aussitôt (le 13 mai 1027) (2). Il était encore à la fleur de

cil. Coyancense, c. 13, p. 406. — Dans le castillan postérieur, et dans l'espagnol d'aujourd'hui, *behetria* signifie *désordre*.

(1) Risco, Esp. sagr., t. XXXV, p. 411.

(2) Pour parler ici des autres *fueros* du XIe siècle, il est à remarquer que le *fuero de Aragon* et *Navarra*, que l'on place en 716 ou 855, dans le même temps que la fondation fabuleuse du royaume de Sobrarbe, et que l'on nomme pour cela *fuero de Sobrarbe*, d'après les investigac., L. II, c. II, p. 495, du savant *Moret*, doit être placé dans l'année 1076. Le *fuero de Cataluña*, que l'on nomme aussi *Usages*, est de l'an 1068. Le *fuero de Sahagun*, de l'an 1085, est en vingt-huit lois, et a été donné par Alphonse VI pour le cloître et la ville de Sahagun. Voyez sur ce sujet Masdeu, t. XIII, p. 72 sqq. Llorente, l. c., vol. II, c. I. Ce qu'on appelle le *fuero viejo de Castilla*, mis au jour par Miguel de Manuel, est du XIVe siècle.

(3) Document dans Risco, t. XXXV, p. 25 : « Qui erant cum *infidelissimo nostro et Tio comes Domno Santio*.

(1) Annal. Compostell., p. 319 : « Era MLXIX. Dederant comiti Sanctio S.-Stephanum et Cluniam et Osman et Gormaz et dederunt ei L obsides pro Castrobon, et Meronim et Berlanga. » Le Chronic. Burg., p. 308, place à tort ce fait en *Era* MLXI (1023) ; alors Sancho était déjà mort. Au lieu de *Meronim*, on y trouve *Meconia*. Les Annales Complut., p. 312 : « In Era MLVII (1019). Dederunt Saraceni Falifa ad Sancium comitem suas casas i. e. Gormaz, Osma et S.-Stephanum et alias casas in Extremadura. » De même Chronic. de Cardeña, p. 371, à l'an 1011.

(2) Epitaphe (dans Risco, t. XXXV, p. 29), dans la cathédrale de Léon :

Hic jacet rex Adefonsus, qui populavit Legionem post destructionem Almanzor, et dedit ei bonos foros, et fecit ecclesiam hanc de luto et latere. Habuit præ-

l'âge, dans sa trente-deuxième année, et avait régné 28 ans, si l'on compte les années de sa minorité (1). De son épouse, doña Elvira, fille du duc Menendus, il laissa une fille, doña Sancha, et un fils de douze ans, Bermudes III, qui lui succéda (2).

Le règne d'Alphonse V est surtout remarquable par les éclaircissements que les chroniques et les documents de ce temps nous donnent sur l'histoire intérieure du royaume wisigoth. Ce roi, comme nous l'avons dit plus haut, donna à ses sujets, lors de l'assemblée de Léon, outre les lois wisigothes que son père avait confirmées, le *fuero de Léon*. Comme nous ne savons presque rien de l'histoire intérieure de la Navarre durant cette époque, et que la constitution de la Catalogne était en grande partie un mélange de dispositions frankes et gothiques, il ne reste pour objet de nos recherches sur les états chrétiens d'Espagne à cette époque que la *Gothie*. C'est ainsi qu'on appelait l'Asturie, la Galice, Léon et la Castille, par opposition à l'empire ommaijade appelé *Andalusia* chez les Arabes, et *Spania*, chez les chrétiens, et par opposition au pays situé entre l'Èbre et les Pyrénées, habité par des Basques, des Goths, des Espagnols, des Franks, des Arabes, et ordinairement appelé le pays des Franks par les historiens mahométans.

Il paraît que la Gothie n'était presque habitée que par une population descendant des Goths ; et on peut conclure de plusieurs circonstances que les habitants qu'on appelait Espagnols ou Romains, trouvant le joug des Arabes plus supportable que ne le trouvaient les Germains avides de liberté, formaient la plus grande partie des Mozarabes qui payaient le même tribut, et vivaient sous la domination musulmane.

Aussitôt que la puissance des Goths se fut relevée dans les montagnes du nord, la plupart des lois gothiques reprirent leur force dans le nouveau royaume, mais elles furent bien distinctes de la législation romaine. La langue latine était seule si profondément enracinée qu'il n'était plus possible de donner la prépondérance à la langue des Germains. Mais la constitution de l'état fut entièrement semblable à celle des Wisigoths. Le royaume était électif, mais avec la restriction particulière que l'on ne pouvait pas choisir dans les premières familles comme chez les Wisigoths, mais seulement dans l'ancienne race royale de Reccesuinth d'où descendaient Pelage et Pierre de Cantabrie. Les électeurs étaient les grands du royaume parmi lesquels étaient compris les évêques. Depuis Ramiro Ier les rois furent couronnés et sacrés, d'abord à Oviédo, mais plus tard depuis Ordoño II à Léon ; Bermudes II se fit couronner à San-Yago de Compostella. Seulement dans quelques cas extraordinaires, comme pour Ramiro Ier, Garcias, Alphonse IV, Bermudes II, le successeur du roi fut désigné avant sa mort. Mais en Navarre la couronne était héréditaire suivant la coutume franke.

Les rois d'Asturie et de Léon avaient la couronne et le manteau royal pour insignes de leur dignité. Aux cérémonies du serment et dans les fêtes on leur baisait la main. Ils portaient les titres de *Rex*, *Princeps*, *Dominus*, mais non pas ceux de *Serenissimus*, *Gloriosus*, *Catholicus*. Les reines participaient habituellement au gouvernement ; elles assistaient aux assemblées nationales, signaient les documents publics, et occupaient la régence pendant la minorité du successeur,

lia cum Saracenis et interfectus est sagitta apud Viseum in Portugale. Fuit filius Veremundi Ordonii. Obiit MLXV.III non. maji.

Les Annal. Compl., Era MLXVI. Pelagii Chron., p. 470. Chronic. monach. Sil., p. 311. Celui-ci dit de lui : « In ecclesias et pauperes Christi misericordiæ visceribus satis affluentem, atque Barbarorum et eorumdem civitatum strenuissimum expugnatorem. »

(1) Annal. Compost., p. 326 : « Adefonsus — annis XXIX regnavit. » Chron. de Cardeña, II, p. 377 : « D. Alfonso niño de V años, comenzó a regnar et regnò XVII años, etc. »

(2) Pelagii Chronic., p. 470 : « (Menendus et ejus uxor) dederunt filiam suam in conjugio, nomine Gelviram, ex qua genuit duos filios Veremundum et Sanciam. »

comme par exemple Elvira, mère d'Alphonse V.

La puissance royale était très-limitée par les vassaux. La réunion des grands à la cour (appelée chez les Wisigoths *Curia* ou *Comites palatii*) s'appelait *Cohorte* ou *Corte* (1). A ce corps appartenaient tous ceux qui avaient un emploi à la cour. Ce sont sans aucun doute presque les mêmes qui existaient chez les Wisigoths, avec la différence qu'au commencement du onzième siècle un premier ministre ou major-dome sous le nom de *Primas palatii* se trouvait à la tête de toute l'administration; et que l'on reconnaît la grande influence du clergé en ce que la plupart du temps cette place était occupée par un homme sorti de ses rangs. La seconde place était celle de *l'Armiger* (Escudero), dignité d'une grande importance chez les Wisigoths au temps du royaume de Toulouse. Les *Æconomi domus regiæ* (trésoriers) sont les *Comites thesaurorum* et *Comites patrimonii* des Wisigoths; les *Cubicularii* (chambellans) se présentent sous le même nom; les *Secretarii regis* (secrétaires d'état) s'appelaient auparavant *Comites notariorum*, et les *Præfecti cellariorum* (grands échansons) *Comites scantiarum*. On y ajoutait encore les *Capellani palatii* (2).

Il faut distinguer des officiers de la cour (*Comites palatii*) les comtes des provinces. (ils étaient appelés *ducs* chez les Goths, *duces*) (3). Ils avaient à administrer les provinces des frontières, non pas comme un fief héréditaire, mais comme un emploi où le roi les plaçait. Néanmoins, les comtes de Galice, d'Asturie, d'Alava, de Castille, furent souvent si puissants qu'ils cherchèrent à se soustraire à la suzeraineté royale, et ceux de Castille y réussirent. En Catalogne la dignité de comte n'était pas la même qu'en Gothie; là elle n'était pas un emploi, mais un fief héréditaire restant dans la famille, et depuis que les Karolings cessèrent de gouverner la France, les comtes s'étaient faits des princes souverains.

Les évêques étaient ainsi que les comtes considérés comme vassaux du roi. Celui-ci s'arrogeait le droit de les instituer et de les déposer sans consulter ni un concile ni le pape. La suprématie du Saint-Siége ne paraît avoir été admise sans contestation par tous les rois espagnols que peu de temps avant Grégoire VII. La chose eut lieu, il est vrai, beaucoup plus tôt en Catalogne et en Navarre, mais dans la Gothie proprement dite, l'Asturie, la Galice, le royaume de Léon et la Castille, il y avait une église gothique particulière, dont le roi se considérait comme le chef. On vit assez fréquemment des exemples d'évêques déposés et punis par le roi. Ainsi Ordoño Ier punit l'évêque Athaulph de San-Yago, parcequ'il était accusé d'un crime. L'ambitieux Sisenand, aussi évêque de San-Yago fut déposé par Sancho Ier, et le pieux Reodosind fut mis à sa place. On dit que Bermudes II déposa l'évêque rebelle Pelagius de S. Yago; et comme il est raconté plus bas, Bermudes III fit jeter en prison un successeur de Pelagius, le savant, mais immoral Instruarius et le tint captif jusqu'à sa mort (2).

Les chevaliers formaient la basse noblesse; à ce corps appartenaient tous les Goths libres qui paraissaient à l'armée avec un cheval et des armes. Les autres hommes libres dans les villes et les campagnes pouvaient acquérir la dignité de chevalier, dès qu'ils allaient à la guerre et qu'ils pouvaient s'entretenir avec leur cheval. Dans

(1) Plus tard *cortes* désigne la réunion des états.

(2) Cf. Aschbach, *Geschichte der Westgothen*, p. 262, et ce que Masdeu, t. XIII, p. 36 sqq., d'après les documents dans *Yepes Coronica de la Orden de S. Benito* VI *voll.* a rassemblé sur les *corte*.

(3) En Galice ils portaient habituellement le nom de *duces*, comme, p. ex., Gundisalvus, qui empoisonna le roi Sancho Ier.

(2) Chronic. Iriens., p. 606; Hist. Compostell., p. 14.

ces premiers temps il n'est pas encore question d'ordres de chevalerie, quoiqu'on en trouve déjà les commencements.

Le troisième rang des citoyens, les citoyens libres, ne pouvait pas être en Gothie d'une grande importance, puisque chez les Goths, le commerce, l'industrie et les arts étaient presque anéantis par les guerres continuelles avec les musulmans ; et on trouvera très-naturel que les Arabes d'Espagne, plus avancés sous ce rapport, méprisent les Goths comme des barbares ou des hommes à demi sauvages, quoiqu'ils leur rendent justice en les déclarant d'excellents guerriers.

Les villes de Léon, de Castille, etc. ne s'élèvent qu'après la chute de l'empire ommaijade, et obtiennent bientôt par les faveurs particulières des rois auxquels elles sont plus fidèlement attachées que les chevaliers, non-seulement une législation municipale (*buenos fueros*), mais aussi une grande splendeur et beaucoup de richesses.

L'agriculture et presque toutes les industries furent surtout mises en progrès par les nombreux prisonniers de guerre. Ils furent souvent les maîtres de leurs vainqueurs dans les arts et même dans les sciences ; de sorte que la langue et la civilisation arabes furent principalement introduites en Gothie par des esclaves mahométans.

Les cloîtres étaient très-nombreux en Espagne; des rois, des princes et des princesses les choisissaient même pour leur demeure. Ainsi Sancho I[er] roi de Navarre se retira dans un cloître et y mourut. Alphonse IV de Léon en fit autant, mais bientôt il l'abandonna pour reprendre le trône qu'il avait quitté.

Il est remarquable que la fondation de la plupart des couvents est presque toujours racontée dans les légendes comme ayant eu lieu à la même occasion. Un roi, un comte ou un chevalier poursuit un sanglier à la chasse ; il arrive dans un endroit touffu, montagneux, solitaire, où il trouve un autel avec des reliques, et souvent un cadavre encore intact. Bientôt après s'élève à la même place un cloître en l'honneur de quelque saint.

La liturgie était comme chez les Wisigoths l'*Officium gothicum* ou *toletanum*, introduit par S. Leandre ou S. Isidore. Il s'écartait considérablement de l'*Officium romanum*, et ne fut aboli que lorsque la maison royale de Navarre monta sur le trône de Léon et de Castille (sous Alphonse VI) (1).

Pendant cet intervalle, le royaume de Navarre était devenu puissant. Le roi conservant des rapports d'amitié avec la Castille, car son épouse, doña Murcia Elvira, était fille du comte Sancho, saisit le moment favorable des guerres civiles entre les mahométans pour agrandir son pays. Cependant, d'après les sources, nous ne pouvons suivre ses actions guerrières qu'à partir de l'an 1011. Cette année, il passa le fleuve Gallego qui formait sa frontière, envahit et ravagea le pays ennemi, et prit toutes les places fortes. Ensuite, il dirigea sa marche victorieuse dans le pays de Sobrarve, et jusque dans la contrée de Bibagorça. Les nombreux chrétiens de ces provinces, lesquels, ainsi que les Mozarabes du reste de l'Espagne, étaient jugés par leurs propres comtes sous la domination mahométane, secoururent efficacement le roi de Navarre; car, dès son arrivée, ils secouèrent le joug des Sarrasins, et firent cause commune avec lui. Continuant ses conquêtes, le roi soumit le pays situé le long des Pyrénées jusqu'à Roda, et prit aussi cette ville. Guillaume, comte de Ribagorça, qui ne voulait pas se soumettre à Sancho, essaya pour son malheur de prendre les armes. Pendant que Sancho était ainsi occupé, le wali indépendant de Saragosse, Almondar, voulut saisir le moment favorable d'enlever ses conquêtes au roi de Navarre et fit une irruption dans son royaume. Mais il ne le fit pas impunément ; Sancho, après avoir vaincu le comte Guillaume, marcha au-devant des Sarrasins, les rencontra à Funes et les mit en déroute avec une grande perte (1015) (1).

(1) Voyez plus haut.

(2) Moret, dans les *Investigaciones*, à l'an 1015.

Bientôt le fier wali de Saragosse reçut une plus grande humiliation. Il crut faire plus facilement des conquêtes en Catalogne, et tourna ses armes contre Barcelone dont il ravagea les environs. *Ermesinda*, qui après la mort de son époux Raymond (1017) (1), avait la tutelle de son jeune fils *Berenger*, pria les Normands croisant sur les côtes d'Espagne sous la conduite de Roger (2) de venir à son secours contre les Sarrasins. Le secours fut aussitôt accordé et devint si efficace, qu'en peu de temps plusieurs châteaux et plusieurs villes furent enlevés aux Sarrasins par la valeur des Normands. Les Musulmans étaient remplis d'épouvante, mais ce qui les effrayait surtout, c'est que les nouveaux ennemis venus de la mer, passaient chez eux pour des antropophages. En effet les Normands avaient coupé en morceaux quelques prisonniers de guerre en présence des Sarrasins que l'on avait mis ensuite en liberté, et ils avaient fait semblant de se nourrir de chair humaine.

Pour être délivré de ces terribles ennemis, le wali de Saragosse envoya des messagers à Ermesinda, lui demanda la paix et promit de lui payer un tribut annuel. Celle-ci en fut très-contente et pour se montrer reconnaissante envers le chef des Normands, elle lui donna sa fille en mariage (1018) (3).

Dans le cours de peu d'années tout se réunit pour augmenter la puissance du roi Sancho de Navarre. Son rival et voisin le plus dangereux était le comte de Castille qui, pendant les guerres civiles des mahométans, avait non-seulement fait payer son secours par la cession des plus importantes forteresses, mais en avait pris d'autres par la force des armes. Il en résulta que les deux princes conquérants tombèrent bientôt en discussion sur leurs frontières, et il s'en fallut peu qu'une guerre terrible n'éclatât entre la Castille et la Navarre. La prudence et les liens de parenté apaisèrent heureusement ces disputes. Peu après (vraisemblablement le 5 févr. 1021) (1) mourut Sancho Garcez, comte de Castille. On regarde avec raison comme un récit fabuleux qu'il ait tué en France un chevalier français qui lui avait enlevé sa femme, et que la mère de celui-ci qui avait voulu épouser un Sarrasin, ait essayé de l'empoisonner (2). Il ne laissa qu'un fils d'environ dix ans (3), Garcias Sanchez, qui lui succéda, et deux filles dont l'une fut mariée au roi Sancho Major de Navarre, et l'autre nommée Theresia au roi Bermudes III de Léon (4).

Pendant la minorité de l'Infant (c'est ainsi qu'on nommait le prince en Castille) sa mère Doña Urraca eut la régence, mais au bout de quelques années, elle fut tuée on ne sait par qui ni pourquoi (5). Quoiqu'à peine adulte, Garcias prit les rênes du gouvernement, vraisemblablement sous la direction de son oncle le roi de Navarre. Pour se lier plus étroitement avec le roi de Léon, il envoya des députés à Bermudes III, jeune homme à peu près de son âge (6), qui depuis un an seulement était sur le trône de Léon, et lui de-

(1) Chron. Rivipull., p. 244.

(2) Marca, p. 429, croit qu'on devrait lire *Richard* au lieu de *Roger*, dans le *Chronicon* d'Ademar.

(3) Chronic. Ademari Cibar, dans Marca, l. c.

(1) Annales Compostel., p. 319 : « Era MLV (vraisembl. MLIX) (obiit) Sanctius comes mon. Febr. De même Chronic. Burg., mais sans désignation du mois. Mais les Annal. Complut, p. 313, Annal. Tolet., p. 384, donnent 1021.

(2) Masdeu, XII, p. 312.

(3) Il était né en 1009, d'après Chronic. Burg., p. 308. D'après les Annal. Complut., p. 312, seulement en 1013 : « In Era MLI. mense nov. natus est infans ejus filius nomine Garsia Sanchez. »

(4) Luc. Tudens., p. 90.

(5) Annal. Tolet., II, p. 384 : « Mataron à la condessa doña Urraca en Cuevarrubias. » La date 1038 est évidemment fausse. Les Annal. Compost. disent seulement : « Era ML (1012). Urraca comitissa. » Ici manquent les nombres et le mot *obiit*, ou quelque chose de semblable.

(6) Risco, t. XXXV, p. 31, d'après un document de l'an 1036.

manda la main de la princesse Doña Sancha. Bermudes consentit à cette alliance et Garsias se mit en route avec la fiancée et un grand cortége de chevaliers, pour aller célébrer le mariage à Léon. Roderigue, Diego et Iñigo (1), les trois fils de Vela, ancien comte d'Alava, qui avait été chassé du pays par le comte de Castille, étaient long-temps restés à Cordoue comme exilés. Sur la proposition d'Alphonse V, de pardonner aux bannis et de les rétablir dans leurs droits pour terminer la guerre civile, on avait négocié leur retour en Castille. Mais ils s'étaient conduits avec tant d'arrogance et de fierté que Sancho les avait de nouveau chassés de leur comté. Il paraît que le roi de Léon voulait se faire des fils de Vela des instruments pour recouvrer la suzeraineté de la Castille qu'il avait perdue, car les exilés trouvèrent auprès de lui non-seulement protection et réception amicale, mais aussi des honneurs et des dignités (2). Lorsqu'ils ouïrent parler du mariage projeté entre Garsias et Doña Sancha, leur ancienne haine contre la maison de Castille se réveilla. Le fils innocent dut expier le mal que le père leur avait fait. Ils réunirent leurs amis, et ayant appris que Garsias n'était venu à Léon qu'avec peu de chevaliers, ils se rendirent de nuit dans la ville, et se consultèrent sur ce qu'ils feraient le lendemain. Le matin, lorsque le comte de Castille avec sa royale fiancée alla à l'église, les conjurés s'étaient déjà placés à l'entrée. L'aîné des frères, Don Roderigue Velaz, s'approche respectueusement de sa victime, sous le prétexte de lui baiser la main en signe de vassalité ; au même instant il perce d'un poignard le malheureux comte de Castille qui était sans défiance. Les conjurés se précipitent alors sur le mourant avec tant de fureur, l'épée nue, qu'ils se blessent les uns les autres. Les fêtes nuptiales disparaissent ; elles sont subitement remplacées par le spectacle d'un combat meurtrier entre ceux qui suivent Garsias et les conjurés. Les chevaliers castillans et léonais, qui n'étaient pas préparés au combat et ne s'attendaient qu'à des fêtes, étaient peu ou point armés ; aussi les conjurés, quoiqu'en petit nombre, purent soutenir un combat contre une grande multitude, et se retirer enfin en sûreté, sans que les habitants de la ville qui n'étaient pas instruits de la suite des événements, osassent dans leur consternation arrêter les meurtriers. Ils s'échappèrent donc sans obstacle de la ville, le 13 mars 1028 (1).

On ne peut s'empêcher de soupçonner que Bermudes III, alors plutôt enfant que prince régnant, fut instruit de la conjuration et attira Garsias à Léon par l'espérance d'un mariage avec sa sœur, avec une faible suite de guerriers, pour le perdre plus sûrement. Sans cette supposition on ne peut expliquer pourquoi Bermudes aurait choisi précisément cette époque pour s'absenter de Léon et se retirer à Oviedo sans aucun motif.

Doña Sancha se montra inconsolable du meurtre de son jeune fiancé ; il ne pouvait pas avoir plus de dix-sept ans. Elle mêla ses larmes au sang de ses blessures et demanda comme une faveur d'être ensevelie avec lui(2).

---

(1) Lucas Tudensis n'en nomme que deux, *Didacus* (Diego) et *Sylvester*.

(2) Risco, t. XXXV, d'après un document de Era 1064 (1026) : « Rudericus Veilaz qui et armiger regis. »

(1) Risco, t. XXXV, p. 34. Masdeu, t. XII, p. 316, n'aurait pas dû suivre l'autorité des Annal. Complut., qui placent la mort de Garsias en Era MLXIV, 1026, au lieu de Era MLXVI, comme la Chronic. Burgense porte : « Era MLVI (ici manque un X) fuit occisus infans Garsea in Leone. » De même, les Annal. Compost. Un acte dans *Llorente*, Memorias de las provincias Vascongados, t. III, p. 355, dit, il est vrai, de l'an 1027 : « Regnante rege Sanctio in Pampilona et in Aragone et in tota Castella. » Mais il faut encore chercher si le document est authentique, et ensuite si le nombre est exactement copié. — Lucas Tudensis, p. 90, et Roderic. Tolet., de Reb. Hisp., lib. V, c. 25, donnent les relations les plus détaillées.

(1) Le bon Ferreras est tout indigné de cette

Des ornements poétiques peuvent avoir été ajoutés par les romanciers à cette histoire tragique, mais on ne peut en nier la vérité, quoique les deux plus anciens chroniqueurs de ce temps, le moine de Silos et l'évêque Pelagius d'Oviedo n'en parlent pas. Il est évident que le dernier est un violent ennemi des comtes de Castille, et qu'il ne raconte rien de leur histoire, parce qu'il regarde leur indépendance comme un fruit de la rébellion. Le dernier de son côté est très-court précisément à cette époque et ne donne que les faits qui concernent l'histoire des rois de Léon, ce qui explique facilement son silence.

Si Bermudes III est coupable du meurtre du comte Garsias, il a cruellement expié son crime, car tous ses malheurs en furent la conséquence. Don Sancho Major, roi de Navarre, était héritier de la Castille comme époux de la sœur aînée du comte assassiné. Il prit aussitôt possession du pays et s'avança vers le fort de Monson, dans le voisinage de Valence, où les meurtriers s'étaient réfugiés. Comme vengeur de son beau-frère, il avait juré la mort de tous ceux qui prendraient leur défense. Il emporta le fort d'assaut, fit massacrer toute la garnison; il n'épargna que les trois fréres Vela pour les punir bientôt plus cruellement. Il les emmena prisonniers et les fit brûler vifs. Puis il se rendit à Burgos et se fit prêter serment par les Castillans.

Bermudes ne tarda pas à sentir la supériorité de son nouveau voisin. Il avait épousé Doña Urraca Theresia, la plus jeune sœur du comte assassiné, mais les liens de la parenté ne le défendirent pas contre l'ambition et l'arrogance du prince avide de conquêtes. Sancho, qui prétendait y avoir été invité par un miracle, bâtissait à la place de l'ancienne Palentia, une ville de même nom, quoique ce lieu appartînt au royaume de Léon. Bermudes jusqu'alors avait eu à réprimer plusieurs révoltes en Galice; il avait même dû déposer (1) Instruarius, l'évêque mondain et tyrannique de San-Yago; il était donc dans une très-périlleuse situation, lorsqu'il tomba en dispute avec Sancho. Cependant il crut devoir à son honneur et à sa propre considération de s'opposer par les armes aux injustes prétentions du roi de Navarre, qui disait que Palentia était en Castille. Cela prouve, il est vrai, que Bermudes avait beaucoup de courage et de vivacité dans le caractère, mais peu de prudence; car à peine avait-il déclaré la guerre, que Sancho, à la tête de son armée accoutumée à la victoire, passa la Pisuerga et s'empara de tout le pays, depuis le royaume de Léon jusqu'à la rivière Cea (1032) (2).

Le jeune roi de Léon, qui n'égalait le vieux Sancho ni en forces militaires ni en expérience de la guerre, parut disposé à conclure la paix même au prix de quelques sacrifices. Il se retira dans la Galice, pour y chercher des renforts pendant que Sancho, qui avait déjà occupé une grande partie du territoire de Léon, prenait le titre de roi de ce pays (3). Les villes fortes restaient seules fidèles à Bermudes. Mais lorsqu'enfin Sancho eut emporté d'assaut la forteresse même d'Astorga (1034) (4), Bermudes accourut avec toutes ses troupes, pour livrer bataille à son adversaire. Déjà les deux armées étaient en présence, lorsque les évêques, qui selon les mœurs du temps

circonstance, et n'y croit pas : « Car, dit-il, ce sont des faiblesses qui font honte à sa personne et à sa raison. »

(1) Historia Compostellan., Florez, t. XX, p. 15.

(2) Chron. monach. Sil., p. 314 : « Sancius Cantabriensium post mortem Aldefonsi Galliciensium principis, Veremundo teneris annis impedito, partem regni sui, videlicet a flumine Pisorga usque ad Ceyam suo dominio mancipaverat. »

(3) Actes de Ferdinand Ier, de l'an 1059 : « Et surrexit Santius rex et cœpit regere Legionense regnum. »

(4) Annal. Complut., p. 313 : « In Era MLXXII (1034) presit Sancius rex Astorga. » Ferreras croit la date erronée, et donne celle de 1032; ses raisons sont peu solides. Cf. Risco (t. XXXV, p. 38), qui admet deux guerres entre Bermudes et Sancho; ce serait dans la seconde que Sancho aurait pris Astorga.

accompagnaient les rois à la guerre, s'interposèrent et proposèrent un traité, que Sancho accepta, parce qu'il lui était très-avantageux, lui laissant la perspective d'obtenir plus tard le royaume de Léon, et qu'un avantage certain était préférable à l'issue incertaine de la bataille. Voici quelles furent les conditions de la paix : Bermudes donnait en mariage Doña Sancha, à Don Ferdinand, second fils du roi Sancho. Celui-ci abandonnait à son fils le comté de Castille, à quoi le roi de Léon ajoutait encore comme présent de noces les terres comprises entre la Pisuerga et la Cea. Ferdinand devait gouverner le tout sous le nom de roi de Castille (1). Quelque pénible que cette cession fût pour Bermudes, la nécessité et les prières de ses conseillers le décidèrent à la faire ; il espérait au moins affaiblir en la divisant l'excessive puissance de Sancho Major, qui depuis deux ans régnait des Pyrénées aux frontières de la Galice sous le titre de roi de Pampelune, d'Aragon, de Sobrarve, de Castille et de Léon. On dit même que ce prince avait pris le titre d'empereur (2).

Dans la même année, peu de temps après le mariage de Ferdinand et de Doña Sancha, qui fut célébré à Sahagun, et auquel Bermudes assista avec une joie apparente (3), le vieux Sancho, courbé par l'âge, partagea le reste de ses états entre ses autres fils (4). L'aîné, Garsias, obtint la Navarre, la Biscaye et la province de Rioja sur la rive droite de l'Èbre ; Gonçalo, la Sobrarve érigée en royaume, dans le comté de Ribagorça, au pied des Pyrénées, et Ramiro, le plus jeune, né hors mariage, la mince langue de terre qui s'étend de la vallée de Roncevaux aux rives de la Cinca et de l'Ara, sous le nom de royaume d'Aragon. Suivant le récit de plusieurs écrivains, Ramiro dut son royaume à sa belle-mère, la reine Muña Major, parce qu'il voulut défendre son honneur en combat singulier, contre ses deux frères qui l'avaient accusée d'adultère (1). Cette action chevaleresque lui gagna les bonnes grâces de la reine, qui lors du partage des états de son mari, lui fit aussi donner un royaume (2).

Peu de temps après ce partage (février 1035 (3), Sancho Major mourut dans un âge fort avancé, après un règne que les anciennes chroniques portent à soixante-cinq ans. Il laissa une brillante réputation militaire : aucun roi de Navarre n'avait jamais gouverné une aussi grande étendue de pays ; ce qu'il avait réuni, se divisa de nouveau sous ses fils. Mais ce n'est pas seulement comme guerrier que l'on vante Sancho, c'est encore comme fondateur d'un grand nombre d'églises et de cloîtres, comme promoteur ardent du bien-être de ses sujets (4).

---

(1) C'est ce que conteste Risco, t. XXXV, p. 52. Il croit que la Castille ne fut érigée en royaume qu'après le couronnement de Ferdinand à Léon (en 1037).

(2) Lucas Tud., 90 ; Roderic. Tolet. ; Moret, An., p. 459 sqq. ; Zurita, I, 13.

(3) Lucas Tud., p. 91 : « Vermundus largissima manu regales sororis nuptias exhibuit. »

(4) Chron. monach. Sil., p. 313 : « Garsiam primogenitum Pampilonensibus præfecit : Fernandum vero bellatrix Castella jussione patris pro gubernatore suscepit. Dedit Ramiro, quem ex concubina habuerat, quamdam semotim regni sui particulam, sc., ne fratribus eo quod materno genere impar erat, quasi hereditarius regni videretur. »

(1) Rod. Tol., l. V, c. 26.

(2) Ferreras et Moret (*Investigac.*, lib. VIII, c. 3), ajoutent peu de foi à cette histoire. Voyez les principaux documents dans Zurita, l. c. Briz Martinez, p. 377.

(3) Chron. monach. Sil., p. 313 ; Chron. Burg. ; Annal. Complut., s'accordent sur l'année de sa mort ; mais les uns lui donnent soixante-un ans, les autres soixante-cinq ans de règne. La Chron. Rivipull. place sa mort en 1034.

(4) Masdeu, t. XII, p. 245 : « Sancho II (on l'appelle ordinairement Sancho III) reynò segun mis cuentas 64 años y ocho meses, desde de Junio de 970 hasta Febrero de 1035. Un reynado tan largo le diò tiempo para dilatar sus Estados por Francia (petits districts au pied des Pyrénées) Leon, Vizcaya, Castilla y Aragon. — A los principios de su reynado se casò à mi juicio con Urraca la que nuestras historias

Un de ses principaux mérites aux yeux des chroniqueurs, c'est d'avoir fortifié la discipline des cloîtres par l'introduction de la règle des Bénédictins(1), et d'avoir assuré le pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle (2). La famille du roi de Navarre avait uni toute l'Espagne chrétienne avec le reste de l'Europe, et particulièrement avec le pape et le roi de France; d'un côté on a soutenu que cette liaison avait été avantageuse, parce qu'elle avait donné à l'Espagne une position plus imposante et l'avait introduite dans la grande société des états européens: de l'autre on a prétendu, que le pays a été violemment arrêté dans son développement propre par l'influence française, qui s'étendit peu-à-peu de la Navarre et de la Catalogne sur toute l'Espagne.

Aussitôt que le roi de Léon, Bermudes III, eut reçu la nouvelle de la mort du redoutable Sancho, il conçut l'espoir de faire de faciles conquêtes à la faveur du morcellement du royaume navarrais, ou plutôt de reprendre le pays compris entre la Pisuerga et la Cea avec sa capitale Palentia (3). Trop faible pour résister seul au roi de Léon, Ferdinand chercha du secours près de son frère Garsias, roi de Navarre, et en obtint. Ils s'établirent avec leurs armées réunies dans la vallée de Tamaron près de Fromista, et attendirent l'approche de l'ennemi. La petite rivière de la Carrion devint célèbre par la bataille qui se livra sur ses bords. Si Bermudes avait été plus maître de sa fougueuse ardeur, et qu'il eut mieux suivi les conseils de la prudence et de la circonspection, il ne se serait pas, quand il était presque sûr de la victoire, précipité à la tête de sa nombreuse armée au milieu de la plus épaisse mêlée, pour donner le coup de la mort à ses deux antagonistes. Pendant que ses regards cherchaient les deux princes, une main inconnue le perça d'un coup de lance (1). Il tomba aussitôt sans vie de dessus son cheval, nommé Pelagiolus. Ses compagnons ne le crurent pas mort, et cherchèrent à le replacer sur son cheval; lorsqu'ils reconnurent leur perte, la terreur s'empara d'eux, et dans leur trouble, ils oublièrent de songer à leur propre sûreté, de sorte qu'ils furent presque tous massacrés autour du cadavre du roi (2). Aussitôt que les Léonais, les Galiciens et les Asturiens apprirent la mort de leur roi, ils furent frappés d'une terreur panique et prirent la fuite dans le plus grand désordre. Ferdinand aurait pu faire un grand carnage parmi les fuyards, s'il n'avait pas été en même temps frappé de l'idée d'épargner ses nouveaux sujets. Car comme le fils unique de Bermudes, Alphonse, était mort quelques jours après sa naissance, et qu'il ne laissait aucun autre héritier, Ferdinand

---

modernas tienen por Abuela suya y por muger de otro rey Sancho que jamas ha existido. » Cf. Moret, Investigac., lib. III, p. 530; Annal., lib. XII, p. 511; Yepes, Chronica de S. Benito, t. III, escr. II, p. 12; t. VI, escr. XVI, p. 560.

(1) Des trois célèbres cloîtres de S. Juan de la Peña, de Leyria et d'Ogna, ils s'étendirent bientôt sur presque toute l'Espagne.

(2) Chron. monach. Sil., p. 312: « Sancius filius (Garsiæ) — ab ipsis Pyrenæeis jugis usque ad castrum Najara quidquid terræ infra continetur, a potestate paganorum eripiens, iter S. Jacobi, quod barbarico timore per devia Alavæ peregrini declinabant absque retractationis obstaculo currere fecit. »

(3) Monach. Sil., 314: « Veremundus adulta jam ætate, ubi Sancius rex spiravit, paternum regnum vindicare disposuit. »

(1) Annal. Complut.: « In Era 1076 (Mss. 1075 — 1077) die III. feria occiderunt regem Veremutum in val de Tamaron. » Annal. Compostel.: « Era 1075. Interfectus est R. Veremundus in valle Tomaron. » L'inscription du roi Bermudes dans la cathédrale de Léon est ainsi conçue:

H. L. E. (Hoc loco est) conditus Veremundus junior rex Legionis, filius Adefonsi regis: iste habuit guerram cum cognato suo rege magno Ferdinando et interfectus est ab illo in Tamara præliando E. MLXXV.

(Ortiz, Historia de España, t. III, p. 130.)

(2) Chron. monach. Sil., p. 315; Pelagii Chronic., p. 470. Voyez en outre Lucas Tud., p. 91, et Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. VI, c. 8.

se trouvait, comme époux de Doña Sancha, fille d'Alphonse V, héritier de la couronne de Léon. Il fit ensevelir le corps du roi Bermudes avec tous les honneurs royaux, et se transporta ensuite à Léon, où il fut couronné le 22 juillet 1037 (1), et la Castille et Léon se trouvèrent de nouveau réunis.

Bermudes n'avait régné que dix ans (2); il s'était particulièrement distingué pendant ce temps par les faveurs qu'il avait accordées aux ecclésiastiques et la construction d'une multitude d'églises et de couvents. Quoique fort jeune, il possédait des connaissances remarquables pour son temps. S'il avait été innocent du meurtre du comte de Castille, il aurait mérité un meilleur sort. Avec lui s'éteignit la ligne mâle de l'ancienne dynastie gothique, qui tirait son origine du roi Recared, et qui s'était maintenue avec gloire contre la puissance des Ommaijades.

(1) Chron. monach. Sil., l. c. Chron. Pelagii, p. 471 : « Fredenandus obsedit Legionem et post paucos dies cepit eam et factus est rex in regno Legionis et Castellæ. »

(2) Chron. de Cardeña, II, p. 377 : « D. Bermudo.... regnò x años e fizò renovar e mejorar muchas Eglesias e muchos Monasterios. »

LIVRE X.

DOMINATION DES AFRICAINS. — RÉVOLUTIONS PARMI LES MUSULMANS ET PARMI LES CHRÉTIENS (1).

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES ÉTATS CHRÉTIENS DEPUIS LA RÉUNION DE LEON AVEC LA CASTILLE JUSQU'AU PARTAGE DU ROYAUME DE NAVARRE.

1° Ferdinand Ier et ses frères. — 2° Les fils de Ferdinand Ier : Sancho, Alphonse et Garsias. — 3° Raymond Bérenger Ier, comte de Barcelone.

Un grand mouvement se manifeste à cette époque dans toute l'Espagne ; la dynastie des Ommaijades, qui avait régné près de trois cents ans, s'éteint ; la division boule-

(1) Les ouvrages où nous puiserons principalement pour l'histoire du XIe siècle, sont les Chroniques du moine de Silos, de Pélage, évêque d'Oviedo, les Annales de Compostelle, Compluto, Burgos, Coïmbre, Tolède, Cardeña, la Chronicon Lusitanum, Lucas Tudensis, Schotti et Pistorii Hispania illustrata ; Roderic. Tolet., Chronica general de España (composée sur l'ordre d'Alphonse-le-Sage) ; Mariana, Ferreras, Masdeu, Ortiz y Sanz, Florez, Risco, Merino (España sagrada), Villanueva (Viage literario), Hist. de Languedoc ; Sandoval, Histor. de los Reyes de Castilla y de Leon ; Moret, Investigaciones ; Annales de Navarre ; Zurita, Annales de la Corona d'Aragon ; Briz Martinez, Histor. de la Fondacion y Antigued. de S. Juan de la Peña y de los Reyes de Sobrarve, Aragon y Navarra ; Schmidt, Geschichte Aragoniens, etc.

Pour la partie arabe, nous aurons Conde, Cardonne, Murphy, Casiri, Abulfeda, Herbelot, Roderic. Tolet., Art de vérifier les Dates, Murr et Dombay. Ces indications générales nous dispenseront désormais de recourir aussi souvent à des notes particulières.

verse tout l'empire des musulmans ; l'anarchie épuise leurs forces ; il n'y a plus de gouvernement central, plus de pouvoir souverain : tout est renversé. La rapidité de la chute est frappante. Il y avait à peine trente ans que le grand Almanzor avait à sa disposition toutes les ressources de l'Afrique et de l'Espagne, et qu'il menaçait d'une entière destruction les chrétiens, qu'il avait acculés dans un coin obscur de la Péninsule. Maintenant l'Afrique est perdue ; les deux tiers de l'Espagne au pouvoir des chrétiens ; une foule de petits gouverneurs indépendants, qui tremblaient au seul nom d'Almanzor, insultent et bravent le faible souverain de Cordoue. Pendant ce temps, les armes victorieuses de Sancho-le-Grand avaient étendu sa domination sur toute l'Espagne chrétienne, depuis les Pyrénées jusqu'à Saint-Jacques, depuis la mer de Biscaye jusqu'au-delà du Duéro ; car lui et son fils régnaient sur la Navarre et la Castille, et le roi de Léon, Bermudes III, n'était que son vassal. Le moment paraissait donc venu où l'on pouvait facilement anéantir les états mahométans qui s'étaient élevés sur les ruines de l'empire ommaijade. Malheureusement le roi Sancho mourut, et le partage qu'il fit de ses états entre ses quatre fils, divisa de nouveau les forces des chrétiens et sauva les Arabes d'une perte certaine. Leur domination se maintint encore pendant cinq cents ans. Il faut donc toujours scinder notre récit, comme précédemment ; mettre d'un côté l'histoire des états chrétiens, de l'autre l'histoire des états musulmans.

I. Ferdinand, roi de Castille, à qui la mort de son beau-frère, Bermudes III, avait donné Léon, la Galice, les Asturies et les comtés qui en dépendaient, était devenu le plus puissant monarque de l'Espagne. Les états de ses trois frères étaient si peu considérables, que, réunis, ils formaient à peine le tiers des siens. Le fils aîné de Sancho régnait sur la Navarre, berceau de la puissance de sa famille, depuis les Pyrénées occidentales jusqu'aux sources de l'Èbre ; à côté s'étendait le mince royaume de Ramiro, fils naturel de Sancho, sous le titre de royaume d'Aragon ; Gonzalo gouvernait un pays encore plus petit, la Sobrarve, vers le centre des Pyrénées. Le comté de Barcelone, ou de Catalogne, sous Raymond Bérenger, s'étendait des Pyrénées orientales jusqu'aux côtes de la mer, vers l'embouchure de l'Èbre. L'Espagne avait donc alors cinq princes chrétiens.

La partie occupée par les mahométans avait encore un bien plus grand nombre de souverains indépendants. Sur les grandes villes et les principales provinces régnaient des émirs qui avaient sous eux, comme vassaux, un certain nombre de walis et de cadis. Beaucoup de walis cherchaient aussi à secouer toute dépendance ; mais ils ne réussissaient qu'autant qu'un voisin puissant y trouvait ses intérêts. Les capitales des principaux gouvernements étaient Cordoue, Séville, Grenade, Malaga, Valence, Badajos, Tolède et Saragosse. Ces états étaient tantôt alliés, tantôt en guerre les uns contre les autres, au gré de la politique égoïste des émirs.

Le morcellement de l'empire mahométan, les dissensions intestines qui le déchiraient, lui avaient ôté toute puissance de nuire aux princes chrétiens ; ceux-ci n'avaient rien à craindre de ce côté : c'était le moment même de réunir toutes leurs forces pour anéantir et chasser de la Péninsule les ennemis de leur croyance. Mais ils négligèrent d'en profiter. Pleins d'envie et de haine les uns contre les autres, les rois chrétiens aimèrent mieux se faire la guerre entre eux et chercher à s'entre-détruire, que de tourner ensemble leurs armes contre l'islam.

Rien ne nuit plus au repos des états que l'amour des conquêtes dans les princes ; tous les sentiments de justice, d'humanité, d'amour fraternel et de religion, sont sacrifiés à l'ambition de régner sur un pays d'une plus vaste étendue. Il n'y a pas de moyen si honteux qui ne soit employé pour atteindre le but que l'on poursuit. C'est ainsi que

nous trouvons chez les ambitieux fils et petits-fils de Sancho-le-Grand un tissu de crimes et d'atrocités, devant lesquels on reculerait avec horreur si l'on pouvait en suivre chaque fil particulier. Comme l'histoire n'a que trop souvent transmis à la postérité des infamies, qu'on aimerait mieux voir ensevelies dans un éternel oubli, nous ne devons pas nous plaindre ici de ce que les documents nous aient si peu appris sur les guerres sanglantes des fils de Sancho; il faudrait peut-être plutôt nous en féliciter.

Il y avait un an que Ferdinand avait réuni sur sa tête les couronnes de Castille et de Léon, lorsque les deux petits royaumes d'Aragon et de Sobrarve se fondirent également pour n'en plus faire qu'un (1). Gonçalo ne régnait, il est vrai, que sur un état qui méritait plutôt le nom de comté que celui de royaume; et cependant c'est sa souveraineté sur ce petit état qui paraît avoir été la cause de sa mort; car il fut assassiné en revenant de la chasse par un de ses vassaux, et Ramiro, roi d'Aragon, son frère naturel, fut alors élu par le peuple souverain de Sobrarve. Ferdinand et Garsias, frères légitimes de Gonçalo, n'obtinrent absolument rien, ce que les écrivains postérieurs expliquent en disant que la situation de la Sobrarve sur les frontières d'Aragon indiquait naturellement la fusion des deux royaumes; mais cette explication ne nous paraît pas suffisante.

On s'est demandé pourquoi Ferdinand et Garsias, plus puissants que Ramiro, n'ont pas fait valoir leurs prétentions sur la Sobrarve, et l'on a hasardé sur ce sujet plusieurs conjectures. Il est probable que tout se passa si rapidement, que Ramiro se trouva en possession du pays avant que la nouvelle de la mort de Gonçalo fût parvenue à l'oreille de ses deux frères aînés. En outre Ferdinand était alors trop occupé d'enchaîner plus fortement à son trône le royaume qu'il venait d'acquérir, pour pouvoir l'abandonner un seul instant. De son côté Garsias avait, suivant les mœurs des rois de son temps, entrepris un pèlerinage à Rome, et de si loin il ne pouvait lutter contre Ramiro, qui était sur les lieux et déployait la plus grande activité.

Ramiro, enorgueilli du succès de son audace, oublia les liens du sang et de la religion pour tenter de plus grandes conquêtes. Il s'unit aux ennemis de la foi chrétienne, aux gouverneurs musulmans de Tudela, d'Huesca et de Saragosse, pour attaquer le roi de Navarre et s'emparer de ses états. Cette fois la fortune favorisa la bonne cause. Ramiro franchit d'abord sans obstacle les frontières de la Navarre, parce que la guerre n'était point attendue; mais bientôt la forteresse de Tafalla arrêta sa marche victorieuse, et le siége de cette place donna à Garsias le temps de rassembler des troupes. Il profite de la négligence des sentinelles aragonaises et de l'obscurité de la nuit, pour surprendre l'ennemi, l'attaque pendant qu'il est enseveli dans un profond sommeil, et lui fait essuyer une défaite terrible avant qu'il ait pu se reconnaître et saisir ses armes. A peine le roi Ramiro eut-il le temps de s'élancer sur un cheval rapide pour chercher son salut dans la fuite. Tous les soldats furent taillés en pièces ou faits prisonniers; car les habitants de Tafalla firent une sortie à la pointe du jour et complétèrent la défaite de l'ennemi. Il n'y en

(1) Il ne nous est resté aucun document contemporain et authentique sur cette réunion et la première guerre de Ramiro avec son frère paternel Garsias. On trouve bien dans les actes recueillis par Briz Martinez, p. 428, que Ramiro est entré en possession du royaume de Sobrarve en 1038; mais l'authenticité de ces actes est fort douteuse. Il y aurait évidemment erreur à placer la première guerre entre l'Aragon et la Navarre dans l'année 1035. Les expressions de Roderigue de Tolède indiquent déjà un temps postérieur : « Rex Garsias — quicquid Ranimirus a patre habuerat præter Superiarne et ripam Gursiam strenue occupavit. » Ferreras a donné l'année 1042, d'après un acte qui se trouve dans Moret, Annal., I, p. 706.

eut qu'un petit nombre qui furent assez heureux pour échapper par la fuite, comme Ramiro ; entre autres les chefs des auxiliaires mahométans, avec quelques-uns des leurs. Il n'est pas douteux que cet événement ne soit postérieur à l'occupation de la Sobrarve, quoique plusieurs écrivains l'aient placé avant : selon toute vraisemblance, il arriva en 1042.

Bien que cette défaite eût enlevé presque tout son royaume à Ramiro, et qu'il ne se maintînt plus qu'avec peine dans les contrées montagneuses de Ribagorça et de Sobrarve, on le retrouve quelques années plus tard en possession de tout le pays et de toutes les villes, sans que les rares et courts documents de cette époque nous indiquent comment se fit cette révolution. Tout ce qui paraît certain, c'est qu'il ne dut point sa réintégration à la générosité ou à la concession volontaire de son frère.

Pendant ce temps, Ferdinand avait lutté avec avantage contre ses voisins musulmans et considérablement étendu les frontières de son royaume (1). Après avoir soumis ou expulsé les comtes rebelles du royaume de Léon, probablement des parents de la précédente dynastie, qui ne voulaient point reconnaître son pouvoir, il s'avança au-delà de Zamora à la tête d'une armée nombreuse et bien disposée, et pénétra dans le Portugal actuel, pour y reprendre les villes que les Sarrasins y avaient conquises cinquante ans auparavant. Il s'empara d'abord de plusieurs places frontières, et s'avança ensuite jusqu'à Viseu, qu'il emporta d'assaut et réduisit en cendres. Ceux des habitants qui échappèrent à l'épée du vainqueur furent emmenés en esclavage. La charité chrétienne des Espagnols ne connaissait point de pitié à l'égard des mécréants ; mais là où la vengeance particulière se joignait encore à la haine nationale, on ne se contentait point de simples meurtres. L'archer qui, du haut des remparts de Viseu, avait frappé le roi Alphonse V, fut puni d'une manière terrible dix ans après cette action. On lui coupa d'abord les pieds et les mains, et on le fit mourir ensuite dans des tortures affreuses. Ferdinand prit de la même manière Lamego et plusieurs autres places moins importantes, et les peupla de chrétiens, pour s'en faire un boulevard contre les Sarrasins.

L'heureux succès des armes chrétiennes contre l'émir de Badajos et ses vassaux encouragea le roi de Castille à tenter des expéditions semblables contre les émirs de Tolède et de Saragosse. Comme l'ancienne frontière de la Castille, l'âpre montagne de Guadarrama, était déjà reconquise, et que Tolède, ainsi que Saragosse, était menacée d'un siége, les émirs de ces villes aimèrent mieux payer tribut à Ferdinand, et s'assu-

(1) Le moine de Silos parle, dans plusieurs endroits de la vie de Ferdinand, des conquêtes que ce prince fit sur les pays des Sarrasins; mais il ne suit pas exactement l'ordre chronologique. Luc de Tuy et Roderigue de Tolède donnent aussi des renseignements. Pélage ne parle qu'en général des expéditions de Ferdinand, et ne raconte que les conquêtes qu'il fit dans le Portugal actuel. Voici, d'après les annales et les chroniques, ainsi que d'après les documents arabes, dans quel ordre on doit ranger les conquêtes de Ferdinand :

1° Prise de Lamego et de Viseu en 1038. C'est par suite d'une erreur de typographie que la *Chronicon Lusitanum* l'a placée dix années plus tard.

2° Expéditions et conquêtes dans le Portugal, de 1038 à 1046.

3° Expéditions dans les provinces de Tolède et de Saragosse, de 1046 à 1050.

4° Expéditions contre les émirs de Badajos et de Séville, de 1059 à 1063. (Monach. Sil.; Rod. Tol. et Luc. Tud.)

5° Conquête de Coïmbre, dans l'été de 1064. (Monach. Sil.; Chron. Pelag.; Rod. Tol.; Luc. Tud., p. 93; Chron. Conimbric.; Florez, XXIII, p. 330; Chron. Complut., in Florez, XXIII, p. 317.)

6° Campagne contre Valence en 1065, peu de temps avant sa mort. Monach. Sil.; Rod. Tol.; Luc. Tud.; Chron. Compost.; Conde, c. III, p. 28. Les chrétiens ne disent point que Ferdinand entreprit cette campagne comme allié de l'émir de Tolède.

rer son appui dans leurs querelles avec leurs voisins mahométans, que de tenter le sort des armes dans une lutte douteuse contre le tout-puissant roi de Castille.

Après avoir élevé sa puissance aux dépens des infidèles, et assuré la paix par ses victoires, Ferdinand tourna son activité vers les institutions et l'amélioration intérieure de ses états. En 1050, il convoqua à Coyanza (Valentia de don Juan) un concile que l'on peut aussi regarder comme une assemblée nationale. Outre le roi, la reine Sancha et plusieurs grands, il s'y présenta neuf évêques, parmi lesquels était Jean, évêque de Pampelune, du royaume de Navarre. Les résolutions de cette assemblée ou cortez ne sont pas seulement intéressantes sous le point de vue ecclésiastique, mais elles ont encore de l'importance pour l'histoire politique de la Castille. La règle de saint Benoît fut introduite dans tous les cloîtres du royaume; il fut défendu aux ecclésiastiques de porter les armes, de se marier, d'assister aux noces et de s'y livrer aux joies des festins. On leur accorda comme faveur la juridiction des évêques. L'Église reçut en outre beaucoup de priviléges; il fut déclaré, entre autres, que le bannissement ne pourrait pas lui faire perdre ses biens. Pour faire ressortir la distinction entre les chrétiens, les juifs et les mahométans, qui se trouvaient mêlés dans plusieurs villes, on prescrivit, avec la plus grande sévérité, la célébration du dimanche; il fut strictement interdit d'entretenir des relations avec un juif, ou de manger avec lui. On voit déjà par là, ainsi que par le renouvellement de la loi qui accordait le droit d'asile aux églises, avec quelle force les lois gothiques s'étaient maintenues. Mais si les comtes et les juges qui leur étaient subordonnés (les merini), avaient l'ordre exprès de juger bien et justement d'après le code wisigoth, il paraît cependant que dans le royaume de Léon les priviléges accordés par Alphonse V, les *buenos fueros*, dans la Castille les *benefactorias* ou *beretrias* (*buenos fueros de Castilla*), concédés par le comte Sancho, avaient force de loi. Les sujets des deux royaumes devaient conserver à Ferdinand la même fidélité qu'ils avaient gardée aux deux princes ses prédécesseurs. Tout perturbateur ou rebelle était menacé non-seulement de la perte de son honneur et de ses fonctions, mais encore de l'excommunication.

Que du reste l'église ne servît pas seulement d'appui à la royauté, mais encore qu'elle s'efforçât d'exciter la puissance temporelle à suivre les lois de la justice et d'extirper parmi le peuple la croyance à la sorcellerie et à la magie, c'est ce que prouvent les décrets du concile tenu à Saint-Jacques en 1056.

Pendant que Ferdinand répandait la terreur de ses armes parmi les ennemis du nom chrétien, sans négliger de régler l'intérieur de ses nouveaux états, ses frères, les rois Ramiro et Garsias, étaient occupés, soit à élever des églises et des cloîtres, soit à diriger des expéditions sur l'Èbre contre les Sarrasins. Les courts et peu authentiques documents qui nous sont parvenus sur l'histoire de la Navarre et de l'Aragon à cette époque, nous laissent pour la plupart du temps dans l'obscurité. Ce qui paraît certain, c'est que l'aîné des frères, Garsias, était celui qui possédait le plus faible royaume, et que, tandis que Ramiro augmentait ses forces par des acquisitions importantes, ou des alliances avec quelques gouverneurs sarrasins, son frère ne faisait aucune conquête, si l'on en excepte Calahorra.

Garsias voyait d'un œil jaloux le vaste royaume et les belles conquêtes de son jeune frère, Ferdinand. Il nourrissait en secret le désir de s'approprier ses états. La perfidie et le fratricide devaient lui frayer un chemin au trône de l'Espagne chrétienne. Il fit dire au roi de Castille, qu'il était sur son lit de mort, et qu'il désirait le voir encore une fois avant d'expirer. Ferdinand sans se méfier de rien, accourt vers Garsias, dont il découvre enfin, ou dont on lui révèle les perfides projets. Il revient à la hâte dans son royaume, avant que le roi de Navarre ait pu exécuter son crime, jurant de se venger

du frère qui respectait si peu les liens du sang et les droits sacrés de l'hospitalité. Comme Garsias ne savait pas que Ferdinand avait découvert son plan, il n'hésita pas, sur l'invitation du roi de Castille, à lui rendre visite quelques années plus tard. Aussitôt qu'il fut arrivé, il fut saisi et jeté en prison ; mais il trouva bientôt moyen de s'échapper et de retourner dans ses états.

Cet événement fit éclater entre les frères une guerre qui menaçait depuis long-temps. Garsias conclut une alliance non-seulement avec le roi Ramiro, son plus ardent ennemi jusque-là, mais il fortifia encore son armée par des auxiliaires sarrasins, qu'il acheta à l'émir de Saragosse. Le clergé chercha à réconcilier les trois frères altérés de vengeance ; mais ce fut en vain, le sang devait couler, et Garsias se hâta d'entrer en Castille, où il s'avança jusqu'à Atapuerta dans le voisinage de Burgos. Ce fut là que les armées se rencontrèrent et se livrèrent bataille en septembre 1054. La circonspection froide de Ferdinand, et l'attaque impétueuse de la cavalerie léonaise, qui prit les ennemis en flanc, décidèrent la victoire. Garsias, qui combattit avec la plus brillante valeur et n'évita aucun danger, tomba percé d'un coup de lance par un Navarrais, nommé Sancho Fortunez, qui avait passé du côté de Ferdinand, parce que le roi de Navarre avait déshonoré sa femme. Protégé par ses fidèles sujets contre les mauvais traitements des ennemis, Garsias rendit le dernier soupir sur le champ de bataille, dans les bras d'Iñigo, abbé d'Oña. Les Navarrais, à cette nouvelle, prirent la fuite en désordre. On dit que Ferdinand donna l'ordre de ne pas les poursuivre plus loin, afin d'épargner l'effusion du sang chrétien, mais de frapper sans pitié sur les auxiliaires mahométans, qui furent presque tous massacrés ou faits prisonniers (1).

Cette victoire procura un nouvel agrandissement au royaume de Castille. Toute la rive droite de l'Èbre, qui appartenait à la Navarre, fut occupée par Ferdinand. Il laissa le reste du royaume, depuis l'Èbre supérieur jusqu'aux Pyrénées occidentales, au fils du roi défunt, Sancho IV, que les Navarrais avaient élevé sur le trône immédiatement après la mort de Garsias.

Le rapide accroissement de la puissance de Ferdinand effrayait d'autant plus Ramiro, roi d'Aragon, que les frontières de la Castille avançaient de plus en plus vers lui, et qu'il redoutait la vengeance de son frère naturel, en partie à cause du secours qu'il avait prêté à Garsias, en partie à cause de la suzeraineté qu'il s'était arrogée sur plusieurs endroits de la province de Saragosse, et qu'il était menacé de perdre. Malgré la protection que lui donnait le sol montagneux de ses états, il ne se croyait pas assez fort pour opposer une résistance efficace à l'ambition qui dévorait Ferdinand. La communauté du danger resserra l'union des rois de Navarre et d'Aragon ; ils eurent une entrevue sur les frontières de leurs royaumes, dans le cloître de Leyra (1057), et y conclurent une alliance en apparence contre les Sarrasins, mais en réalité contre Ferdinand.

Pendant que le roi de Castille et de Léon dirigeait ses armes contre les mahométans, les rois alliés jugèrent prudent de consacrer l'intervalle de paix qu'il leur laissait à augmenter leurs forces. Ces soins n'empêchèrent cependant point Ramiro de régler les affaires de l'Église, et d'assembler, dans ce but, un concile à Jacca (probablement en 1060) (1). Les canons de ce concile, que l'on

---

(1) Les chroniques nous ont laissé fort peu de renseignements sur la guerre entre Ferdinand et Garsias et la bataille d'Atapuerta. On peut seulement conjecturer, d'après le mot *Ruchones*, qui se trouve dans Rod. Tol., VI, c. 10, que les Aragonais faisaient cause commune avec les Navarrais. D'après les *Annal. Compost.*, Garsias tomba victime d'une vengeance particulière; il périt par la main de Sancho Fortunez, *quia fœdaverat uxorem ejus.*

(1) Aguirre et Masdeu, t. XIII, p. 248, placent ce concile en 1063. Ferreras se déclare, avec Blancas, pour 1060; Zurita pour 1062. Mais Mariana est tout-à-fait dans l'erreur,

peut en même temps considérer comme une assemblée politique, montrent quelle puissante influence le clergé avait acquise en Aragon ; car, outre neuf évêques, on y vit paraître le roi avec le prince royal et plusieurs des personnages les plus importants. Jacca fut déclaré résidence épiscopale, en attendant le rétablissement d'Huesca ; le clergé soustrait à la juridiction temporelle, et l'on décréta que le dixième de tous les revenus, en argent, en fruits ou en tributs des Sarrasins, serait tous les ans envoyé à Rome; celui qui refuserait d'obéir devait être frappé d'anathème. Il est très-vraisemblable que c'était la crainte des armes de Ferdinand qui avait engagé Ramiro à réclamer le secours du pape, et l'avait forcé à se soumettre à cette condition de tributaire. L'Aragon se maintint grâce à la protection du chef de l'Église, de la même manière que, plus tard, le royaume de Portugal défendit son indépendance contre la puissance de la Castille. Du reste, ce fut en partie sur les canons de ce concile que, peu de temps après, le pape Grégoire appuya ses prétentions de suzeraineté sur toute l'Espagne.

Au lieu de tout faire pour éviter une guerre avec Ferdinand, Ramiro le provoqua lui-même. Sur la nouvelle que Ferdinand avait entrepris une campagne contre Séville, et dans la crainte de voir la puissance de la Castille s'accroître par le succès, et devenir plus dangereuse pour les petits royaumes des Pyrénées, Ramiro marcha contre les Sarrasins de Saragosse, d'Huesca et de Tudela, qui payaient jadis tribut à l'Aragon, mais qui étaient devenus, depuis peu, vassaux du puissant roi de Castille. Ramiro rencontra d'abord peu de résistance, parce que les Sarrasins n'étaient point préparés : mais ils se hâtèrent de réclamer le secours de leur suzerain, le roi castillan. Comme celui-ci ne voulait point interrompre sa campagne contre Séville, il envoya au secours de l'émir de Saragosse l'infant Sancho, à la tête d'une division de Léonais et de Castillans, dans laquelle se trouvait, dit-on, le fameux Cid; et les chrétiens, réunis aux mahométans, marchèrent sur-le-champ au-devant des Aragonais, qui assiégeaient la forteresse de Grados. On en vint aux mains dans les environs de cette ville; l'armée de Ramiro fut défaite, et lui-même perdit la vie (1). On dit que les Sarrasins écorchèrent son cadavre, sans que les chrétiens y missent aucun obstacle, tant était grande la haine contre les Aragonais. Il est vrai que des écrivains postérieurs révoquent en doute non-seulement ce fait, mais même toute la guerre, et font mourir Ramiro quatre ans plus tard, d'une mort naturelle (1067); mais cette version ne repose sur aucune base certaine ; ce qui contribue encore à la rendre douteuse, c'est que les auteurs arabes racontent aussi que l'émir de Saragosse, Ahmed, abattit et tua le roi Radmir dans une bataille sanglante (an de l'hég. 460—1068). Une inscription qu'on trouve sur le tombeau de Ramiro, dans le cloître de S. Juan de la Peña, place sa mort au 8 mai 1063. Les trois frères de Ferdinand périrent ainsi de mort violente, Gonçalo par un as-

quand il le fait tenir en 1070, car alors Ramiro ne vivait plus. Les actes se trouvent dans *Mansi Concil.*, t. XIX, p. 932. Masdeu, l. c., remarque encore, à propos de ce concile : « Lo demas, que añaden varios Escritores nuestros y estrangeros, que se reformaron en él las ceremonias de la Misa, prohibiendo el Oficio Godo, son añadiduras modernas. »

(1) L'an 1063 est indiqué comme la date de la mort de Ramiro, non-seulement par une ancienne inscription qui se trouve dans le cloître de S. Juan de la Peña, mais encore par les Annales de Compostelle et de Tolède. Zurita, Ferreras et Schmidt, ont adopté cette date. Garibay, Moret et Mariana, révoquent, au contraire, toute la guerre en doute, dont le moine de Silos, ni Pelagius, ne disent rien, et le font mourir en 1067, de sa mort naturelle. Une relation arabe dans Conde, vol. II, P. 3, c. 5, p. 46, parle aussi de la bataille de Grados, et de la mort de Radmir, tué par l'émir de Saragosse ; mais elle donne la date de 1068, qui est tout-à-fait fausse.

sassinat, Garsias et Ramiro en combattant contre les troupes de Léon et de Castille.

Ferdinand obtint-il une nouvelle acquisition de pays par sa victoire sur Ramiro? C'est ce que les documents ne disent pas. Le fils du roi défunt, Sancho Ier, fut aussitôt proclamé roi par les Aragonais; et fort de l'amour et du dévoûment de ses sujets, il put mettre en sûreté ses frontières contre les attaques de ses ennemis, chrétiens et sarrasins.

Cependant Ferdinand avait heureusement terminé la guerre contre Séville. L'émir de cette ville, effrayé par la supériorité des troupes chrétiennes, fut contraint de promettre un tribut annuel au royaume de Castille. Après avoir accordé la paix aux Sarrasins, avec le consentement des grands de son royaume, il revint, emportant les reliques de sainte Justa et de sainte Rufina, qu'il destinait à la nouvelle église de Saint-Jean, à Léon, où était le tombeau de la famille royale.

Cette heureuse campagne, et les divisions des émirs mahométans, qui rivalisaient pour acheter les secours du roi chrétien, encouragèrent Ferdinand à tenter de plus grandes entreprises. C'est ainsi que l'année suivante (1064), après un siége de six mois, il prit l'importante ville de Coïmbre, en Portugal, et força l'émir de Badajos à payer tribut comme celui de Séville. Il n'oublia pas, dans cette occasion, de consacrer une partie considérable du butin au patron de l'Espagne, saint Jacques de Compostelle. Il fit ensuite, pour son vassal et allié Almamun, émir de Tolède, une expédition dans la province de Valence, et la lui soumit par la force des armes, mais non pas sans se réserver des avantages particuliers. Il revint dans sa capitale de Léon chargé d'un riche butin, avec le pressentiment de sa fin prochaine.

Se sentant dangereusement malade, il demanda à être transporté dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait bâtie et richement ornée des reliques des saints martyrs. Là, déposant au pied du grand autel l'habit royal avec la couronne et le sceptre, il se prosterna et dit à haute voix: « C'est de » toi, Seigneur, que j'ai reçu le pouvoir et » l'honneur du diadème; je les remets au- » jourd'hui tous deux entre tes mains. Ac- » corde-moi la grâce de faire participer mon » âme aux bienfaits de ta miséricorde. » Sur son ordre, il fut enveloppé de l'habit de pénitent, et on lui répandit des cendres sur la tête. Rapporté dans son palais, il mourut le jour suivant (27 décembre 1065), après avoir régné trente-sept ans sur la Castille, et vingt-huit sur Léon et les pays qui en dépendaient (1).

Ferdinand Ier est au nombre des plus grands rois espagnols. Il fut vainqueur dans toutes les guerres qu'il entreprit. Il réduisit à la dépendance et à l'état de tributaires les émirs de Tolède, de Séville, de Badajos et de Saragosse. Ses armes ne furent pas seulement victorieuses contre les rois de Léon, de Navarre et d'Aragon, mais il eut encore ce bonheur particulier, que tous les trois succombèrent dans les batailles qu'ils perdirent contre lui, et qu'il put ainsi jouir complétement des fruits de ses victoires. Que les émirs fussent forcés à payer tribut comme vassaux du roi, c'est une chose évidente; mais il n'en est pas de même des deux rois de Navarre et d'Aragon, Sancho IV et Sancho Ier, qui, bien qu'ils ne possédassent point toute l'étendue de territoire qu'avaient possédée leurs prédécesseurs, étaient cependant indépendants de la Castille. Mais il est très-probable que, dans les dernières années de son règne, les efforts de Ferdinand tendaient à soumettre aussi à son sceptre les royaumes pyrénéens. Le titre d'empereur (2), qu'il prit après sa victoire sur

(1) Voy. l'inscription trouvée sur son tombeau dans l'église de Léon, que donne Sandoval, fol. 16.

(2) Quelques historiens pensent que Ferdinand prit ce titre plus tôt. Sandoval, fol. 2, cite un document de l'an 1056 (Era 1094), où on lit: « Sub imperio imperatoris Ferdinandi regis et Sanciæ reginæ imperatricis, regnum regentes in Legione et in Gallæcia vel in Castella, etc. » Ce que cite Mariana, livr. IX, c. 5, ne peut pas être démontré d'après les sources. De toutes les

son frère Garsias (du moins dès l'an 1056), vient à l'appui de cette conjecture. Il ne voulait pas seulement, par ce titre, indiquer ses droits de suzeraineté sur toute l'Espagne, mais encore lutter contre les vues ambitieuses de l'empereur romain Henri III. Non-seulement il repoussa avec énergie les prétentions de ce prince à se faire reconnaître comme chef temporel de la chrétienté et suzerain de tous les rois chrétiens; mais lors de la double élection des papes Alexandre II et Honorius II, Ferdinand se déclara pour le premier contre son adversaire, que l'empereur Henri IV avait installé, comme protecteur de l'Église, selon le droit que les Romains avaient accordé à Henri III.

Le caractère de Ferdinand porte l'empreinte de son temps dans ses traits les plus prononcés: à la guerre, il était plus chevalier que roi; dans les affaires d'état, la haine ou l'affection décidaient ses résolutions les plus importantes. Au sortir des batailles, dans lesquelles il se montrait surtout impitoyable pour les ennemis de la foi chrétienne, il accourait au pied des autels avec de riches présents pour les églises et pour les cloîtres. Plein de piété et de zèle religieux, il se retirait de temps en temps dans le cloître de Sahagun, où il vivait en tout comme les autres moines, et se soumettait sans réserve à la règle et aux ordres de l'abbé. Dans sa résidence même de Léon, il se conformait exactement à la règle des chanoines de la cathédrale. Sa bienfaisance pour les pauvres était inépuisable. Les trésors qu'il avait amassés péniblement dans ses guerres, il les distribuait pour le soulagement du malheur, pour l'entretien des églises et des cloîtres.

Malgré la triste expérience que l'Espagne chrétienne avait faite en divisant son territoire et sa puissance, le malheur ne la rendit pas plus sage. Ferdinand commit la même faute que son père Sancho-le-Grand, et cette faute eut des suites non moins funestes. Ferdinand, il est vrai, avait fait donner une excellente éducation à ses fils; mais que peut l'éducation sur le tempérament fougueux des méridionaux? La déplorable habitude de ses devanciers le détermina à prendre de son vivant, pour éviter toute querelle entre ses fils dont il connaissait le caractère impétueux, un arrangement qui pût étouffer dans son germe toute espèce de jalousie et de mécontentement, et ce fut précisément cet arrangement qui fit éclater la guerre entre les frères. Un an avant sa mort le roi de Castille avait convoqué une assemblée nationale à Léon, et là du consentement des évêques et des grands du royaume, il avait partagé ses états entre ses trois fils: Sancho, l'aîné, obtint la plus grande partie de la Castille avec la suzeraineté sur les Sarrasins, que gouvernait l'émir de Saragosse, en qualité de vassal tributaire de Castille; Alphonse devint roi de Léon et des Asturies, et comme seigneur suzerain de Tolède, il reçut un tribut annuel de l'émir de cette province; Garcias, le plus jeune, obtint la Galice et le Portugal, comme royaume, avec la suzeraineté sur les émirs de Séville et de Badajos. Il plaça tous les couvents de son royaume sous la haute direction de ses deux filles, Doña Urraca et Doña Elvira; en outre la première reçut la ville de Zamora, forteresse importante sur le Duéro, la seconde Toro et quelques autres places situées sur le même fleuve (1).

Tant que la veuve de Ferdinand, Doña Sancha, vécut, elle sut par son ascendant maintenir l'harmonie parmi ses enfants. Mais aussitôt qu'elle eut été, deux ans après, rejoindre son époux dans la tombe, rien ne retint plus l'âme avide et emportée des trois frères, les rois de Castille, de Léon et de

Chroniques, la *Chronicon* Complut. est la seule qui appelle Ferdinand *imperator*. Mais il porte ce titre dans plusieurs actes; par ex. Florez, Esp. sagr., t. XXVI, p. 456 et 458.

(1) Le partage des états de Ferdinand entre ses trois fils est mentionné dans toutes les sources citées plus haut. Voyez surtout deux passages dans Chronicon Pelagii, p. 486, et dans Chronic. Compostellan., p. 327.

Galice. Le roi de Castille, Sancho, qui régnait aussi sur une portion des Asturies et de la Navarre, que Ferdinand avait occupée après la mort de Garsias, déplorait amèrement de n'avoir pas été comme l'aîné des infants unique héritier du royaume de son père. Dans son insatiable ambition de conquêtes il attaqua d'abord ses cousins du même nom, les rois de Navarre et d'Aragon, et chercha à leur enlever plusieurs places sur le haut Èbre, tentative qui ne lui réussit pas ; mais il ne paraît pas non plus qu'il ait perdu aucune ville ni aucun territoire, bien qu'il ait essuyé (en 1067) une défaite près de Malvadia (plus tard Viana). Au sortir de cette guerre il tourna ses armes contre ses frères, Alphonse et Garcias dans l'espérance d'en finir promptement avec eux, sans doute parce qu'il avait gagné plusieurs de leurs vassaux; mais ses espérances furent trompées : une guerre terrible désola pendant trois ans Léon et la Castille (1) ; deux batailles sanglantes, livrées l'une près de Plantada en Léon (19 juill. 1068), et l'autre près de Golpejares sur la rivière Carrion en Castille (15 juill. 1071) coûtèrent une foule de victimes des deux côtés, sans rien produire de décisif. Alphonse obtint bien l'avantage dans la dernière; mais son humanité, qui voulait épargner l'effusion du sang, ne lui enleva pas seulement le fruit de la victoire ; elle causa même sa ruine totale. Il se retira du champ de bataille, sans poursuivre l'armée de Sancho, qui fuyait en désordre. Lui-même, ainsi que les troupes de la Galice et de Léon, qui avaient remporté la victoire, s'abandonnèrent à un repos imprudent. Cette négligence donna à Sancho le temps de rallier ses troupes, et sur l'avis de son général, le fameux Cid, il tomba sur l'armée d'Alphonse pendant la nuit et en fit un terrible carnage. Alphonse lui-même échappa par une prompte fuite à la mort, mais non pas à la captivité. Sancho lui accorda la vie à la prière de sa sœur aînée, Urraca ; mais Alphonse dut lui céder la couronne de Léon et se retirer dans l'obscurité d'un cloître, d'où l'adroite Urraca parvint encore à lui fournir le moyen de s'échapper. Il trouva près de son vassal, l'émir de Tolède, un asile et une généreuse hospitalité.

Garcias, roi de Galice et de Portugal, n'eut pas un plus heureux destin qu'Alphonse. Sancho parvint d'autant plus facilement à le renverser, que celui-ci s'était enlevé tout appui parmi ses propres sujets par sa tyrannie et par l'élévation d'un favori détesté par les grands. A peine Sancho s'était-il montré sur les frontières de la Galice, que l'on tua sous les yeux de Garcias même l'odieux favori, et qu'une foule de grands et de mécontents, en butte aux persécutions du roi, passèrent du côté de l'ennemi. Garcias prit la fuite, probablement sans avoir tenté la fortune de la guerre dans une bataille ; il s'échappa du royaume, accompagné seulement de sa garde, et se réfugia près de son vassal, l'émir de Séville. C'est ainsi que Sancho s'empara des royaumes de ses deux frères.

Pour leur enlever tout point d'appui et les empêcher de rentrer dans leurs états avec le secours des troupes mahométanes, ou du moins pour rendre ce retour difficile, il ne manquait à Sancho que les deux importantes forteresses sur le Duéro, Zamora et Toro, que possédaient ses sœurs Doña Urraca et Doña Elvira, bien disposées pour les frères exilés. Là aussi s'étaient rassemblés un grand nombre de cavaliers léonais et galiciens, qui n'attendaient que le moment favorable, pour rentrer dans leur patrie les ar-

(1) Comme ni Pelagius, ni Rod. Tol. et Luc. Tud. ne parlent de la guerre entre Sancho II et ses cousins les rois de Navarre et d'Aragon, on l'a révoquée en doute, d'autant plus que la Chronique du cloître de S. Juan de la Peña, qui seule en fait mention, n'est point regardée comme authentique. Quoi qu'il en soit, Moret, Zurita et Schmidt, ont suivi cette source; mais ils se trompent évidemment quand ils prétendent que la perte de la malheureuse bataille de Malvadia enleva à Ferdinand toutes ses conquêtes dans la Navarre. Les chroniques, par ex. Luc. Tud., p. 97 et 98, mentionnent encore, les années suivantes, les *Pampilonenses* comme dépendants de la Castille.

mes à la main. Sancho proposa à ses sœurs de lui céder ces forteresses moyennant un dédommagement qu'il leur offrait ailleurs; les deux sœurs refusèrent; elles eurent même le courage de braver ses menaces de les y forcer par la guerre et la violence, et Toro, qui n'avait que de médiocres fortifications, ayant été réellement prise par les troupes castillanes, Urraca ne se laissa point abattre dans Zamora, mettant sa confiance dans la valeur des chevaliers qui se trouvaient dans la ville et que commandait l'héroïque Arias Gonçalez. Une ville seule entreprit de résister au dominateur de trois royaumes et devint son tombeau. Car la tentative d'emporter Zamora d'assaut échoua, et Sancho ayant voulu la prendre par la famine, il tomba sous la main d'un assassin (4 octob. 1072), non sans qu'on soupçonnât que le meurtre avait été commis à l'instigation de sa sœur, Urraca, ou de son frère Alphonse, ou peut-être de tous les deux à la fois.

L'armée assiégeante se retira en désordre aussitôt après la mort du roi, et Urraca se hâta de faire savoir la vacance du trône à Alphonse qui était toujours à Tolède, et de l'engager à revenir le plus promptement possible. L'histoire de ce retour se trouve compliquée de plusieurs circonstances fabuleuses, tirées des traditions et des romans poétiques, circonstances qui n'ont point le caractère de la certitude historique. En rentrant dans son ancien royaume de Léon, Alphonse obtint promptement la reconnaissance de tous ses droits; mais dans la Castille et les pays qui dépendaient auparavant de la Navarre, les grands firent des difficultés. Ils proposèrent pour condition, qu'Alphonse, s'il voulait régner, se purgerait par un serment solennel du soupçon d'avoir trempé dans le meurtre de Sancho. Alphonse ayant déclaré qu'il acceptait cette condition, aucun grand de Castille n'osa refuser de lui prêter serment, de peur d'encourir sa disgrâce; le comte Roderigue Diaz Campeador de Bivar, surnommé le Cid, le célèbre et brave général de Sancho, ne se borna pas à exiger ce serment, mais il eut même la hardiesse de le faire prêter deux fois au roi, ce qu'Alphonse prit si mal, qu'il ne put jamais le pardonner au Cid. Alphonse fut alors reconnu dans tout le royaume de Castille.

Pendant ce temps le roi de Galice exilé, Garcias, était aussi revenu dans son royaume; il paraît qu'il voulut réclamer une portion de la Castille comme cohéritier de Sancho, et que cette prétention brouilla les deux frères. Alphonse d'après l'avis de sa politique sœur, Urraca, invita Garcias à une entrevue, pour terminer leur différend à l'amiable, disait-il. Mais Garcias fut à peine arrivé au lieu du rendez-vous, qu'il reconnut le piége et se vit arrêté comme prisonnier (févr. 1073). Il fut chargé de fers et renfermé dans le château-fort de Luna près de Léon, où il vécut dix-huit ans; son frère n'osa l'en délivrer de crainte de s'exposer à sa vengeance, que quand les médecins annoncèrent sa mort prochaine. Mais le malheureux refusa alors la faveur qu'on lui accordait si tard. J'ai traîné si long-temps mes fers, dit-il, que je veux les emporter avec moi dans la tombe. Une relation ajoute qu'il se fit ouvrir les veines pour hâter sa mort, et qu'il expira en maudissant son frère (1) (mars 1090).

C'est ainsi qu'Alphonse IV, que ses propres malheurs n'avaient point rendu plus compatissant, réunit les trois royaumes sous son sceptre par la trahison et le crime, et quelques années plus tard il y ajouta encore plusieurs districts de la Navarre, situés sur l'Èbre.

Sancho IV, roi de Navarre, ne régnait que sur un fort petit royaume, puisqu'après la mort de son père Garcias, Ferdinand s'était emparé de presque tout le territoire de la rive droite de l'Èbre. Sancho ne se défendait qu'à la faveur de ses âpres montagnes, et par le dévoûment de ses sujets. L'assertion de quelques chroniqueurs qu'il s'allia aussi avec les Sarrasins de Saragosse contre

(1) Chron. Pelagii, p. 487; Sandoval, f. 27, et Florez, t. III, p. 330; Rod. Tol., VI, c. 30; Lucas Tud., p. 99 sq.

les Aragonais, mérite toute croyance, parce qu'il avait encore plus à craindre peut-être de ce côté que du côté de la Castille. Les princes voisins des Pyrénées n'étaient d'accord que dans leur jalousie envers la Castille; dans tout le reste ils étaient animés de sentiments très-hostiles les uns contre les autres. Pendant que Sancho assurait le trône de Navarre contre les ennemis extérieurs, ses plus proches parents minaient son pouvoir et travaillaient à son renversement. Raymond et Ermesinde, prenant pour exemple la conduite d'Alphonse et d'Urraca envers Sancho de Castille, espéraient arriver au même résultat que lui par l'assassinat. Un jour que le roi était à la chasse, et pendant qu'il considérait du haut d'un rocher élevé la lutte des chasseurs contre un sanglier, il fut saisi par les meurtriers, précipité dans la vallée et assommé (1076). Le fratricide devint si odieux aux Navarrais, qu'ils élevèrent sur le trône le roi d'Aragon, Sancho II, en dépit des efforts de Raymond, qui appela à son secours le puissant Alphonse. Sans avoir égard aux deux fils mineurs du roi assassiné, les rois d'Aragon et de Castille envahirent le pays et se le partagèrent; Alphonse prit pour lui les provinces de Rioja et de Biscaye voisines de l'Èbre; Sancho la partie bien plus considérable qui touchait aux Pyrénées, avec la capitale Pampelune. Raymond se réfugia à Saragosse près des Sarrasins, où il termina sa vie dans l'obscurité, et quant aux deux fils de Sancho IV, Alphonse les fit élever à Léon dans sa cour (1).

III. Pendant que les violences, les trahisons, l'assassinat et les guerres entre frères réduisaient les états espagnols aux deux royaumes de Castille et d'Aragon, et que la puissance chrétienne acquérait par là une supériorité marquée sur les Sarrasins, un nouvel appui pour les chrétiens s'était présenté dans le comté de Barcelone ou de Catalogne, que le comte Raymond Bérenger Ier, surnommé l'Ancien, gouverna durant toute cette période (de 1035 à 1076). Il ne se distingua pas seulement comme défenseur de la chrétienté et vaillant adversaire des Sarrasins, à qui il enleva la rive droite du Llobregat, et dont il força la plupart des princes voisins à lui payer tribut, mais il augmenta encore l'étendue et la force de sa principauté, en réunissant à Barcelone le comté d'Urgel qui en avait été séparé, et en achetant le comté de Carcassonne aux filles de Roger III, qui était mort sans héritier mâle (1067). Non-seulement la réunion de cette portion assez considérable du Languedoc avec la Catalogne lui frayait le chemin à de plus grandes acquisitions, mais, ce qui a surtout de l'importance pour les temps postérieurs, elle opéra sa réconciliation avec la France, dont son comté était resté presque complètement détaché depuis la fondation de l'indépendance de Barcelone, de manière que les belliqueux chevaliers français, qui voyaient dans les guerres contre les Sarrasins une occasion de signaler leur courage et de satisfaire leur passion pour les aventures lointaines, accouraient en foule au secours des princes chrétiens et les appuyaient dans toutes leurs campagnes contre les mahométans.

Sous le rapport des institutions même la Catalogne était aussi pour le reste de l'Espagne un modèle à imiter. Raymond Bérenger voyant que les lois wisigothes, que suivaient les tribunaux du pays, n'étaient plus en rapport avec la situation, convoqua à Barcelone une assemblée des grands de ses états (1068). Dans cette assemblée, à laquelle assistèrent sa femme Almodis et vingt et un grands, il décréta du consentement de ceux-ci, ce qu'on appela les *Usages de Barcelone*, comme complément du code wisigoth, qui jusqu'alors avait été seul en usage; il chercha aussi à opposer un frein à la grossière violence des chevaliers, au droit du plus fort, en instituant la paix de Dieu dans une autre assemblée, où il appela outre les grands et le clergé, les députés des villes, premier exemple d'une assemblée politique euro-

(1) Chron. Burgense, p. 310; Annal. Compost., p. 320 sq.; Briz et Moret, t. II; Sandoval, fol. 52 sq.; Zurita, I, c. 23, fol. 26.

péenne, où le tiers-état fût représenté. Le droit d'asile des églises, que les Français ne respectaient presque plus, fut rétabli dans toute sa force, et l'on arrêta cette disposition remarquable, que l'état protègerait les faibles et les habitants de la campagne contre l'oppression des grands.

Les campagnes que le comte Raymond Bérenger entreprit contre l'émir de Tolède, et en faveur de Séville, rentrent tout-à-fait dans l'histoire des états musulmans; c'est donc cette histoire qu'il faut d'abord exposer (1).

(1) Gesta comitum Barcinon.; Schmidt, Geschichte von Aragonien, p. 84 — 88; Marca, Diago, Zurita, Campany, Histoire de Languedoc, Conde, vol. II, c. 6, p. 46.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DES ÉTATS MUSULMANS QUI SE SONT FORMÉS DES DÉBRIS DE L'EMPIRE OMMAIJADE.

1° Les Édrisides, ou les Beni Hamud et leurs alliés dans le sud de l'Espagne. — 2° Les Beni Abed, de Séville, avec leurs alliés, les Beni Dchewar, de Cordoue, et les Beni Alaftas, de Badajos, dans le sud-ouest. — 3° Les Beni Dilnun, à Tolède. — 4° Les Alamerides, les Attedchibides et les Hudides, dans l'Espagne orientale (1).

La dynastie des Ommaijades, qui comme khalifes de Damas avaient régné si long-temps sur le monde mahométan, et qui avaient ensuite, après leur renversement par les Abassides, fondé un si brillant empire en Espagne, une de leurs anciennes provinces, était enfin tombée comme tout ce qui est terrestre, et son dernier rejeton, poursuivi par le malheur, avait disparu de l'histoire sans laisser de traces après lui.

Un empire qui s'écroule, non pas sous les coups d'un ennemi extérieur, mais par ses propres fautes, excite peu de sympathie. Mais il n'est pas sans intérêt de voir les éléments des nouveaux états sortir des débris de l'ancien.

Le khalife ommaijade d'Espagne périt par l'insubordination des gardes, par l'ambition des gouverneurs, et par la démoralisation du peuple, qui avait perdu son amour et son dévouement pour l'ancienne dynastie. Quiconque possédait du crédit et de la puissance, s'efforçait de l'employer non pas au bien de l'état, mais à sa propre élévation. Les factions qui déchiraient l'empire et amenèrent sa chute, ne disparurent point avec le trône ommaijade; ce fut alors entre elles qu'eut lieu la lutte. L'Espagne mahométane se divisa d'abord en une foule d'états particuliers, de manière que presque chaque ville avait son émir indépendant (roi, prince, gouverneur, ou cadi), selon qu'il régnait sur un grand ou sur un petit territoire; mais bientôt il fut facile de prévoir qu'une telle situation n'aurait pas de durée : les efforts ambitieux de tous et la différence de leurs forces devaient nécessairement amener de prompts changements.

---

(1) Conde, Abulfeda et Casiri. *L'Art de vérifier les Dates*, contin., II, p. 467. Voyez l'Appendice C, sur la liste chronologique de ces quatre dynasties.

Le puissant chercha à soumettre le faible ; celui-ci, pour se soustraire au danger, s'allia à un voisin encore plus puissant, dont il devint vassal, et aida son suzerain à vaincre l'ennemi commun, ou succomba avec lui, quand les secours assez chèrement achetés des princes chrétiens ne les sauvaient pas.

Après une lutte sanglante la multitude de petites principautés mahométanes qui couvraient l'Espagne, se fondit ainsi en quatre états principaux, qui avaient subjugué tous les autres, ou s'étaient alliés avec eux. Le parti africain, ayant à sa tête les Édrisides, ou les Beni Hamud de Malaga, s'était élevé dans l'Espagne méridionale, à Grenade et dans une partie de l'Andalousie ; leurs principaux alliés étaient les princes de Grenade et de Carmona ; ils régnaient en outre sur plusieurs districts du nord de l'Afrique, autour de Melilla, de Tanger et de Ceuta. Ils vécurent en guerre continuelle jusqu'à leur soumission définitive avec les émirs de Séville, les Beni Abed, qui, partie par la force des armes, partie par la persuasion, avaient vaincu ou entraîné dans leur alliance, tous les princes et les gouverneurs de la partie sud-ouest de la Péninsule, même les puissants émirs de Cordoue et de Badajos. Quand les émirs de Séville tentèrent de se rendre maîtres de toute l'Espagne mahométane, ce fut dans les Beni Dilnun, émirs de Tolède, à qui obéissait l'Espagne centrale, qu'ils trouvèrent la plus énergique résistance. Ces derniers y perdirent toutefois leur indépendance, puisqu'ils furent obligés de se rendre tributaires du roi de Castille, pour acheter ses secours contre leurs ennemis. Le quatrième parti, qui occupait l'Espagne orientale, était moins homogène et moins uni que les autres ; il était aussi moins indépendant : car selon que la politique du moment l'exigeait, chaque gouverneur s'alliait aux Édrisides, aux Beni Abed, ou aux Beni Dilnun. Les Beni Alamari de Valence et de Murcie étaient plus exposés à ces revirements à cause de leur position géographique, que les Beni Hud, et les Beni Atteschibi, de Saragosse, de Tudela et d'Huesca.

I. Les Édrisides, qui descendaient d'Ali et de la fille du prophète, Fatima, avaient déjà, comme nous l'avons vu, fondé une puissance dans le nord de l'Afrique à la fin du huitième siècle. Leur empire succomba sous les attaques des Ommaijades d'Espagne et des Fatimites d'Égypte, qui soumirent les Édrisides dans le dixième siècle, et il ne restait plus de cette dynastie que quelques princes exilés qui vivaient en Égypte, en Mauritanie et en Espagne. Pendant les guerres civiles, qui au commencement du onzième siècle éclatèrent parmi les Sarrasins de la Péninsule pyrénéenne, un parti éleva au commandement de l'armée africaine et bientôt après au khalifat de l'Espagne mahométane (A. D. 1015) Aly ben Hamud, de la famille des Édrisides, qui était gouverneur de Ceuta (le khalife Hescham II avait nommé son frère Alcasem ben Hamud, gouverneur d'Algésiras et de Malaga). Son nom passa même aux Édrisides de la Péninsule, qu'on appela Alides ou Hamudides. Bien qu'Aly eût perdu la vie dans une conjuration au bout de deux ans, il avait si bien fixé le pouvoir dans sa famille, qu'on lui choisit pour successeur son frère Alcasem ben Hamud. Mais malheureusement les guerres de succession qui éclatèrent entre Alcasem et le fils de son frère, Yahia, enlevèrent aux Édrisides le khalifat que les Ommaijades reprirent encore une fois. Alcasem lui-même, qui avait été abandonné de ses partisans, tomba entre les mains de son neveu Yahia ben Aly. Celui-ci ne put, il est vrai, conserver le khalifat de Cordoue, mais il garda les provinces qu'il avait en sa possession, avec les villes de Malaga, d'Algésiras, et en Afrique Tanger et Ceuta. Lorsque pour la dernière fois il se rendit maître de Cordoue et prit le titre de khalife, le puissant wali de Séville, de la famille des Beni Abed, se révolta contre lui : Yahia perdit la vie dans une bataille qu'il lui livra (an de l'hég. 417—1026). Pendant le règne du dernier khalife ommaijade, Hescham II, et même après sa chute, Édris, frère d'Yahia,

se maintint comme émir indépendant dans Malaga, Algésiras, et quelques districts d'Afrique situés en face de la pointe méridionale de l'Espagne. De ses nombreux surnoms, celui qu'il porte le plus ordinairement est *Almutayad*.

L'histoire de cet Édris, ainsi que celle de ses successeurs, est pleine de contradictions, et il n'est guère possible de l'éclaircir d'après les relations des écrivains arabes ; il n'y a même aucun accord entre eux sur l'ordre de succession des princes et sur la durée de leur règne. Les guerres continuelles que se faisaient les Édrisides eux-mêmes pour se disputer le trône, les violents changements de règne, la division de la famille régnante en deux branches, dont l'une avait son séjour à Malaga, et l'autre à Algésiras, les rétablissements des émirs déposés et les réunions temporaires de territoires séparés sous d'autres princes, ne jettent pas peu de confusion dans une histoire, qui ne nous est qu'à moitié connue par des fragments de mémoires et des sources défectueuses.

Édris Almutayad gouverna avec beaucoup d'habileté (de 1027 à 1039), tâcha d'apaiser les esprits par le rappel des exilés et de généreux pardons, s'attacha la masse du peuple par d'abondantes distributions d'aumônes, et gagna les savants par la protection qu'il accorda aux sciences et aux lettres. Cependant le fils de son oncle Alcasem ben Hamud, nommé Muhammed, trouva moyen de fonder une puissance indépendante à Algésiras et dans les environs avec le secours des nègres, qui formaient une division particulière de l'armée. En outre les fils d'Yahia, frère d'Almutayad, Édris et Hacen, qui étaient gardés à Ceuta par des scheiks peu sûrs, parvinrent à s'échapper moyennant une forte rançon, ou de brillantes promesses. Il n'est donc pas probable, qu'Édris Almutayad soit mort victime d'un assassinat, mais que ses neveux lui disputèrent les territoires devenus vacants. Pendant qu'Édris II, surnommé Hayan, appuyé dans Malaga par le général Aben Bokina, se fait proclamer émir, le slave Naja proclame son frère Hacen à Ceuta et met à la voile pour l'Espagne, afin de s'emparer de Malaga. Cette tentative ne lui ayant pas réussi, il se contenta d'exiger pour son protégé un traité de partage favorable, qui laissait Malaga et son territoire à Édris II ben Yahia, et accordait les possessions africaines à Hacen ben Yahia. On reconnut bientôt que le vizir Naja n'avait songé qu'à lui ; car peu de temps après, lorsqu'il eut pris toutes ses mesures pour la réussite de ses projets, il fit assassiner Hacen à Ceuta (1042), épousa sa veuve et s'empara des possessions des Édrisides en Afrique, au moyen de l'armée qu'il gagna en lui accordant une solde double. Il fit proclamer pour émir l'Édriside Muhammed Almahdy, d'Algésiras, qui se montra d'abord indécis s'il accepterait cette dignité comme serviteur du puissant vizir, ou s'il volerait au secours de ses parents. Après que Naja eut affermi sa puissance en Afrique, il s'embarqua pour l'Espagne, où il s'empara par trahison, non-seulement de la capitale Malaga, mais même de la personne de l'émir Édris ben Yahia (1053).

Aussitôt que l'Édriside Muhammed ben Alcasem, qui comme nous l'avons vu plus haut, régnait à Algésiras, eut reçu la nouvelle de l'usurpation de Naja, il marcha sur Malaga à la tête d'une armée, pour punir le rebelle. Naja n'hésita point à s'avancer à sa rencontre ; mais bientôt il remarqua avec effroi que ses troupes lui étaient peu attachées, et il résolut pour sa sûreté personnelle de retourner à la hâte à Malaga, d'assassiner l'émir prisonnier Édris ben Yahia et de s'enfermer dans la ville jusqu'à l'arrivée des troupes d'Afrique. Mais en chemin, plusieurs scheiks, dévoués à la maison des Édrisides, l'assassinèrent, et replacèrent aussitôt sur le trône Édris ben Yahia Almuataly, qu'ils tirèrent de son cachot (fin de 1053).

Le prince de Grenade Badis Almudaffar, n'avait pas moins concouru à cette restauration d'Édris, que les scheiks édrisides, et cependant il est arrivé par une singulière confusion de quelques écrivains arabes, qu'on lui a attribué la conquête de

Malaga et le détrônement d'Édris II (en 1053). Celui-ci, après avoir régné encore plusieurs années, recouvré toutes les possessions dépendantes des états édrisides et enlevé Algésiras même à Mohammed Almahdy, qui lui était odieux et qu'il bannit en Afrique, tomba victime de la haine de sa propre famille. L'Édriside Muhammed, descendant d'Alcasem ben Hamud d'Algésiras, forma une conspiration contre lui, le renversa et le renferma dans un cachot, où il mourut plusieurs années après (an de l'hégire 460—1068). Ce Muhammed est-il le même qui portait le nom d'Almadhy, qui s'était déjà emparé du gouvernement plusieurs années auparavant, et qui avait été renversé par le secours du prince de Grenade et banni en Afrique, c'est ce qu'il n'est pas facile de décider ; la similitude d'un nom très-ordinaire, l'obscurité et la brièveté des relations nous laissent à cet égard dans une complète incertitude. Ces continuelles dissensions dans la famille même des Édrisides furent la principale cause de leur prompt renversement par les Beni Abed de Séville, qui employèrent la supériorité de leurs forces à étendre leur domination sur toute l'Espagne méridionale. A la vérité l'aîné des huit fils de Muhammed, Alcasem Almustaly, lui succéda dans le gouvernement au milieu de luttes continuelles contre Séville; mais dès l'an 1072 (de l'hég. 464) Algésiras tomba entre les mains de l'ennemi, et trois ans plus tard Malaga ayant été prise aussi par l'émir de Séville, les Édrisides furent obligés de fuir en Afrique, où ils possédaient encore quelques villes ; leur domination en Espagne finit dès cette époque.

Les principaux alliés et en quelque sorte les vassaux des émirs édrisides de Malaga avaient été les princes de Grenade, d'Elvire et de Jaen, et les seigneurs de Carmona et d'Eciga. Ces deux derniers étaient constamment restés unis à Malaga dans les guerres contre Séville. L'Africain Abu Mothy Zawy (1) (ou Rawy) Almanzor, de la famille des Zeirites, passe pour le fondateur de la principauté de Grenade ; son neveu, Habus ben Macsan en obtint en 1029 le gouvernement, à la condition de rester toujours allié avec Malaga contre Cordoue et Séville ; car c'étaient ces deux villes qui menaçaient alors Grenade du plus grand danger. En conséquence Habus se réunit sur-le-champ à Malaga pour soutenir Mohammed ben Abdallah Albarzeli, prince de Carmona et d'Eciga, qui était attaqué par l'émir de Séville. Déjà Carmona était pris et Eciga assiégé, lorsque les auxiliaires de Grenade et de Malaga parurent dans la plaine, et malgré les échecs que les alliés éprouvèrent au commencement, le prince de Grenade qui commandait lui-même l'armée, parvint à faire essuyer une grande défaite à ceux de Séville, à reprendre Carmona, et même à envahir le territoire de l'émir de Séville qu'il mit à feu et à sang. Mais des querelles de succession ayant éclaté à Malaga après la mort d'Édris Ier, et Habus ben Macsan, l'âme de toutes ces entreprises, étant mort (de l'hég. 429—fin de 1038), de grandes divisions survinrent parmi les troupes alliées, qui s'accusaient réciproquement de trahison. Il ne fut pas difficile aux Sévillans de profiter de ces circonstances pour rétablir leurs affaires et ramener la fortune de leur côté. A Habus ben Macsan succéda son fils Badis Almudaffar, qui chercha d'abord à s'affermir sur son nouveau trône, avant d'entrer en campagne. Ce fut surtout par son actif secours qu'Édris II, émir déposé de Malaga, fut rétabli, et ce fut également lui qui dans son long règne (1038 à 1072) ne conclut pas une seule fois la paix avec Séville et ne cessa de faire la guerre aux Beni Abed de

(1) Conde, Casiri, Abulfeda. L'auteur de l'*Art de vérifier les Dates*, I, c., p. 468, a choisi ici avec raison Abulfeda pour guide : « C'est à tort, dit-il que ce prince (Abu Mothy Zawy Almansour) est presque toujours nommé Habous ben Macsan, ou ben Mosny par Casiri et par Conde, qui l'ont confondu avec son neveu, ou qui lui ont donné mal à propos les mêmes noms. Abulfeda l'appelle Rawy, qui ne diffère de Zawy que par la lettre initiale, le *Z* et le *R* n'étant distingués en arabe que par un point. »

concert avec l'émir de Malaga et le prince d'Eciga et de Carmona. A la vérité ce dernier, Isaac ben Soliman, successeur de Mohammed Albarzeli, perdit une seconde fois Carmona (1053) et ses alliés ne purent reprendre cette forteresse à l'émir de Séville ; toutefois les Beni Abed pouvaient peu de chose contre les excellentes troupes de Grenade et de Malaga. Aussi cherchèrent-ils à affaiblir leurs adversaires par les trahisons et en excitant des querelles intérieures non-seulement entre les alliés, mais même au sein des familles régnantes ; c'est évidemment aux manœuvres des émirs de Séville qu'il faut attribuer les violentes révolutions qui éclatèrent dans la famille des Édrisides et qui finirent par amener sa ruine.

Lorsque l'émir de Séville, Muhammed Almotamed, profitant de la confusion qui régnait dans l'Espagne méridionale, eut conquis Algésiras, Eciga et Malaga (1075) et mis fin par là à la domination des Édrisides et à celle de leur vassal, le prince d'Eciga, Grenade fut aussi menacée de tomber sous sa puissance avec les villes d'Elvira, de Baeça et de Jaen, qui en dépendaient. Un événement inattendu les sauva ; le roi Alphonse VI et l'émir de Tolède, Almamun s'étant emparés de Séville, ses princes furent obligés d'abandonner les conquêtes qu'ils avaient faites dans la province de Grenade. Elle était gouvernée (depuis 465 de l'hég.—1072) par le petit-fils et successeur de Badis Almudaffar, le vaillant et sage Abdallah ben Balkim ben Badis, qui après la chute des Édrisides régna comme émir indépendant sur Grenade, Jaen, Baeça et Elvira, jusqu'à l'avénement des Almoravides.

II. Le plus puissant des Tayfas, ou princes indépendants de l'Espagne mahométane, après la dissolution de l'empire ommaijade, était l'émir de Séville ; les Beni Abed étaient originaires de la Syrie, et leur famille était venue en Espagne vers le milieu du huitième siècle, pendant les guerres civiles, qui causèrent la ruine des Ommaijades au commencement du onzième siècle. Ismaël ben Abed se distinguait entre tous les scheiks andalous par sa sagesse, son opulence et son luxe royal. Il accorda dans sa capitale asile et protection aux exilés de Cordoue et se fit beaucoup d'amis et de partisans par sa bienveillance et sa libéralité.

Ce fut aussi à cause de cette grande influence d'Ismaël que le khalife édriside Alcasem ben Hamud le considéra comme son principal appui à Séville, et qu'il en nomma gouverneur son fils Abulcasem Muhammed ; mais lorsque la guerre civile força le khalife à fuir de sa capitale, Muhammed s'empara par ruse et par violence de la souveraineté sur Séville (1022), avec l'appui des scheiks les plus puissants et les plus distingués. Il récompensa leurs services en leur accordant des terres en fiefs, et les attacha ainsi à ses intérêts par des liens durables. Quoiqu'il dut sa première élévation aux Édrisides, il se montra un de leurs ennemis les plus ardents ; il donna non-seulement le premier exemple de rébellion contre le khalifat de Cordoue, mais il signala même la supériorité de ses forces sur celles du khalife Yahia ben Ali ben Hamud dans une bataille près de Séville, où celui-ci fut battu et perdit la vie (1026). Muhammed étendit alors sa domination en Andalousie, pendant que les derniers Ommaijades luttaient l'un contre l'autre à Cordoue et consommaient leur ruine réciproque.

Aussitôt que le dernier souverain ommaijade, Hescham III, trahi par ses ministres et ses serviteurs, se fut vu obligé de prendre la fuite, Dchewar ben Muhammed ben Dchewar, qui était, comme ses ancêtres, revêtu des plus hautes dignités, s'arrogea la suprême puissance à Cordoue. Comme hhadjeb ou premier ministre du dernier khalife, il avait d'abord tenu pour un autre les rênes du gouvernement ; l'ambition et les attraits du trône le poussèrent à les prendre alors en son propre nom. Mais il fallait une prudence, une fermeté et une habileté consommées pour gouverner dans ces temps orageux, car chacun voulait commander et personne ne voulait obéir.

Pour attacher les scheiks ambitieux à son

pouvoir et étouffer les partis, il accorda aux grands une part dans le gouvernement, système qui s'est vu très-rarement chez les peuples mahométans, et qui n'a jamais été d'une grande durée. Dchewar lui-même ne l'adopta que parce qu'il y fut forcé par les circonstances; car il était d'une sage politique de gagner, par la concession de certains priviléges et l'admission dans le conseil, les scheiks puissants qu'on ne pouvait espérer soumettre par la force des armes. C'était, à proprement parler, cette corporation, composée des hommes les plus influents et les plus distingués, qui exerçait la souveraine puissance; l'émir Dchewar n'en était considéré que comme le président. Cependant il parvint bientôt à faire du conseil d'état son instrument docile, et alors il sut faire retomber sur cette assemblée toutes les mesures sévères ou odieuses, et à ne s'attribuer comme venant de lui que ce qui était agréable au peuple. On ne saurait nier qu'il n'ait gagné le peuple cordouan par une foule d'excellentes institutions. Les impôts énormes, que le luxe et la dissipation des Ommaijades avaient rendus nécessaires, furent extraordinairement abaissés; plusieurs contributions même complètement supprimées. L'émir lui-même montrait, par sa manière de vivre, qu'il songeait à économiser dans l'intérêt du peuple; il vivait avec simplicité et modération, et évitait même, dans le commencement, d'habiter les châteaux royaux, où il eût été obligé de s'entourer d'un plus grand nombre de serviteurs. En congédiant l'armée des courtisans, il s'était d'abord ménagé une grande source d'économies. L'administration de la justice qui, du temps des derniers Ommaijades, se laissait corrompre par les présents et vendait ses arrêts au plus offrant, subit une réforme complète. Un petit nombre de jurisconsultes, qui furent soldés comme juges, trouvèrent alors leur avantage à terminer promptement les procès et à simplifier, autant que possible, les voies de la procédure. Il en fut à peu près de même pour la médecine; on chassa de la ville tous les charlatans, et l'on ne permit l'exercice de l'art médical qu'à des hommes qui l'avaient profondément étudié. Une police parfaite pourvut à l'approvisionnement des moyens de subsistance et en régla le prix d'une manière impartiale. La milice bourgeoise, qui s'était formée pendant les guerres civiles, fut chargée de veiller au repos et à la sécurité de la ville. On rendait chaque année un compte général et public des revenus et des dépenses de l'état, et les collecteurs d'impôts étaient soumis à un contrôle sévère. La ville, que les guerres civiles avaient si long-temps désolée, recouvra ainsi, sous un gouvernement doux et modéré, les bienfaits de la paix. Les sciences, le commerce et l'industrie brillèrent de nouveau, et de magnifiques édifices s'élevèrent bientôt sur les débris des palais incendiés, et se peuplèrent d'heureux habitants qui souhaitaient une longue vie à leur prince.

Comme Cordoue avait toujours été la capitale de l'Espagne mahométane, Dchewar espérait obtenir insensiblement un empire aussi étendu que celui qu'avaient possédé les Ommaijades. Mais cette espérance était d'autant plus hasardée, que son pouvoir n'était reconnu que dans un petit nombre de villes, outre Cordoue, et que les walis, ou gouverneurs des provinces, qui s'étaient proclamés émirs indépendants, pouvaient fort bien défendre leurs états les armes à la main. A proprement parler d'ailleurs, tous n'avaient d'autres droits à la souveraineté que la force et la violence. Lorsque Dchewar somma positivement les princes de Malaga, de Grenade, de Séville, de Tolède, de Saragosse, de Badajos et de Valence, de reconnaître sa puissance, ils ne l'honorèrent pas même d'une réponse; ils ne s'occupèrent que de répandre par toute l'Espagne des accusations de tyrannie contre lui. De son côté, il fit semblant de ne rien savoir de l'indépendance des émirs et de leur conduite insolente; dans les lettres qu'il leur écrivait, il louait leur zèle et leur sollicitude pour le maintien de la tranquillité dans les

provinces qui leur étaient confiées, ajoutant que l'état ne pouvait se consolider que par l'union et l'obéissance.

Celui de tous qui fit le moins de cas des ordres de Dchewar fut l'émir de Séville, Muhammed Abulcasem. Il assiégeait et prenait précisément alors Carmona ; mais les princes de Malaga et de Grenade, étant accourus au secours du prince Albarzeli, chassé de Carmona, ayant battu l'armée sévillane et menacé la capitale même de Muhammed, l'inimitié de Dchewar lui parut alors digne d'attention, et il imagina une ruse pour tenir en échec cet adversaire, ainsi que les autres. Pour donner à sa cause une apparence de légitimité et gagner le peuple dans toutes les provinces, mais surtout pour miner le trône de Dchewar à Cordoue, il fit partout répandre le bruit que le khalife Hescham II (qu'on avait déjà cru mort une fois, et qui avait été rétabli sur le trône) n'avait pas été assassiné, comme on le supposait faussement, mais qu'il vivait encore à Séville, et qu'il avait imploré le secours de Muhammed. La prière publique (la chotba) fut récitée dans toutes les églises de Séville pour Hescham II, et les monnaies qu'on frappa dans cette ville portèrent son nom. Tous les bons musulmans furent invités à garder leur foi à leur souverain légitime, à le reconnaître comme khalife, et l'on demanda le serment d'obéissance aux gouverneurs des villes et des provinces. A la vérité, cette fable ne trouva crédit que chez un petit nombre de princes, par exemple, près des Alamerides, de Valence et de Murcie, qui prêtèrent le serment d'obéissance et promirent des secours. Les autres, qui n'auraient pas obéi à Hescham II, quand même ils l'auraient vu parmi eux, repoussèrent avec mépris toutes les demandes de secours que leur adressait Muhammed. Cependant il atteignit son but, rendit le courage aux siens, et arrêta les ennemis dans leur marche victorieuse vers Séville, en jetant la désunion parmi eux. Ses manœuvres causèrent aussi à Cordoue des troubles et des mouvements de révolte contre le gouvernement de Dchewar, de manière que celui-ci eut assez à faire de les apaiser, et ne put songer à tourner ses armes contre Muhammed. Peu de temps après, des querelles de succession ayant aussi éclaté parmi les Édrisides, et ceux-ci ayant essuyé une défaite dans une campagne contre l'émir de Grenade (429 de l'hég. — 1038), Muhammed fut sauvé. L'habile général Ayub ben Amer ben Yahia Schasebi, qui lui gagna cette victoire, reçut en fief comme récompense la souveraineté de Gezira-Saltis et Welba.

Outre l'émir de Cordoue et l'émir de Séville, il y avait encore dans le sud de l'Espagne les Beni Alaftas, de Badajos, qui possédaient une principauté assez considérable. Ils devaient leur élévation au Persan Sabur, chambellan du khalife Hakem II, et wali d'Algarbe du temps d'Hescham II ; ce wali confia le gouvernement de Merida au jeune Abdallah ben Muslama Attedchibi ben Alaftas de Mékines, et eut recours à ses conseils dans toutes les affaires difficiles. Après la mort de Sabur, et pendant les guerres civiles qui désolèrent alors l'empire, Abdallah ben Alaftas se déclara émir indépendant d'Algarbe, sous le nom d'Almanzor, et fixa le siége de son gouvernement à Badajos. Il avait de puissants alliés dans ses parents, les Attedchibides de la province de Saragosse. Quand Dchewar lui écrivit pour le sommer de se soumettre, il n'y fit aucune attention. Pour mieux désigner comme sa propriété le pays qui comprenait les villes de Badajos, de Merida, d'Evora, de Beja, de Coria, de Lisbonne et de Silves, il nomma pour son successeur son fils, Abubekr Muhammed, qui prit comme émir le nom d'Almudaffar.

Ayub et Ahmed, fils d'Ahmed, wali de Libla (vers 1019), cherchaient à se fonder une domination indépendante en Andalousie, à Welba, Gezira-Saltis et Libla, malgré les prétentions de l'émir de Séville, ou des Beni Alaftas, qui les réclamaient à l'envi comme leurs vassaux ; un petit état s'était également élevé dans le sud du Portugal ; il comprenait Santa-Maria de l'ouest, dans les

Algarves actuelles, et Oksonoba, et était gouverné héréditairement par le vizir Ahmed ben Said Abu Dchafar et son gendre Said ben Harun. Quant à la ville de Santa-Maria de l'est, et à la campagne de Zahila, sur les frontières de la province de Tolède, que Huceil ben Khalf avait reçues en héritage de son prédécesseur, le hhadjeb Iz el Daula Abu Muhammed Huceil ben Racin, et dont la capitale était Albarracin, son possesseur tâchait de la conserver sous la protection de l'émir de Tolède.

Pendant que Dchewar, l'émir de Cordoue, réclamait Santa-Maria de l'est, les Beni Abed, de Séville, s'efforçaient d'étendre leur suzeraineté sur Santa-Maria de l'ouest. Ces derniers, par leur alliance avec les Alamerides, obtinrent bientôt une prépondérance considérable sur les côtes orientales de l'Espagne. Quelque temps avant sa mort, Abulcasem Muhammed ben Abed avait renoncé à faire croire qu'Hescham vivait encore auprès de lui; mais il avait imaginé une autre ruse dont il ne tira pas moins de fruit. Il fit savoir que le khalife Hescham était enfin réellement mort; qu'il l'avait nommé son successeur et chargé de venger ses injures. Les Alamerides saisirent avec joie ce prétexte pour s'allier étroitement avec Séville. Dès lors on ne douta plus de la chute des Édrisides, qui pouvaient être attaqués des deux côtés à la fois.

Au moment même où la guerre contre les Édrisides et leurs alliés allait être poussée avec une nouvelle énergie, l'émir de Séville mourut (1042). Il eut pour successeur son fils Abu Amru Abed ben Muhammed, qui prit le surnom d'Almotadhed Billah, prince aussi distingué par ses talents que par sa beauté physique. Pendant que d'un côté il s'acquérait de la renommée par ses poésies, ses folles amours, sa valeur et sa prodigalité, et promettait de devenir le modèle d'un prince chevalier, de l'autre il se rendait odieux par ses débauches, sa cruauté insatiable et son mépris pour la religion. Quoiqu'il aimât de l'amour le plus tendre la fille de l'Alameride Mudchahed, prince de Castillon et des Iles Baléares, il entretenait un harem de sept à huit cents femmes; quoiqu'il consacrât des sommes énormes à de grandes constructions, particulièrement à la construction de châteaux, de palais et de forteresses, il laissa tomber les mosquées en ruines, et ne s'occupa point d'en élever de nouvelles, contre la coutume des princes musulmans, presque tous possédés de la passion de bâtir. Quoiqu'il comblât ses amis de faveurs et de richesses, leur position n'était cependant pas très-enviable; ils n'étaient jamais à l'abri de ses cruelles exécutions; sa prodigalité avait souvent besoin de grandes sommes, qu'il prenait à ceux qui s'étaient enrichis dans les charges ou par l'effet de ses présents. Il fit exécuter la plupart de ses ministres, et leurs biens lui donnaient de nouveaux moyens de se livrer aux dépenses les plus extravagantes. Dans les salles du palais, on voyait étalées des coupes taillées dans des crânes et ornées d'or et de pierres précieuses, qui rappelaient constamment aux amis du prince le destin qui les menaçait. Dans ses rapports avec ses voisins, il était plein de perfidie, et saisissait toutes les occasions favorables pour agrandir ses états. Sa principale attention se portait sur les Édrisides, qu'il considérait comme les ennemis les plus dangereux de Séville; mais en même temps il ne perdait pas de vue Cordoue et Tolède. Il voyait bien quels avantages il pourrait retirer d'une guerre entre ces deux états, et se réservait en secret de changer aussitôt que possible son titre d'allié en celui de conquérant.

III. Le plus puissant état mahométan de l'Espagne était alors Tolède. On ne sait pas quel prince y régna d'abord après la dissolution de l'empire ommaijade. Les uns prétendent qu'Ebn Iaisch fut le premier qui s'y proclama émir indépendant; mais la plupart des documents s'accordent à dire qu'Ismaïl (ben Abderrahhman ben Ameri), de la famille des Beni Dilnun, ou Beni Dunun, y devint émir (probablement vers l'an 1030), sous le titre de Nasr-el-Daula Almudaffar. Lorsque Dchewar, émir

de Cordoue, l'invita à rentrer sous la domination de la capitale de l'empire, il ne répondit que par le mépris et l'insulte. Il lui conseilla de se contenter qu'on voulût bien supporter son usurpation à Cordoue, et que quelques scheiks consentissent à le reconnaître comme suzerain ; ajoutant que, pour lui, il ne reconnaissait d'autre suzerain que celui qu'il avait dans le ciel.

Trop faible pour faire respecter sa puissance contre les puissants émirs, Dchewar crut prudent d'essayer d'abord ses forces auprès de ses voisins moins redoutables. Il fit sa première tentative contre le souverain de Zahila, qui refusait de reconnaître la souveraineté de Cordoue. La cavalerie de Dchewar soumit avec la plus grande facilité un pays mal défendu ; mais le prince expulsé, Huceil ben Razin, implora le secours de l'émir de Tolède, qui, voyant avec des yeux jaloux chaque agrandissement de la puissance de Dchewar, n'hésita pas à l'accorder. En peu de temps Zahila fut repris, et rendu à son prince par les forces d'Ismaïl, et la ville de Cordoue elle-même menacée de la guerre.

Tout semblait conspirer pour la ruine de la capitale. Au moment même où l'on avait le plus besoin d'un souverain énergique, l'excellent émir Dchewar, que le peuple appelait *le Père de la patrie* et *le Défenseur de l'état*, termina sa carrière ; et malheureusement son fils Muhammed ben Dchewar Abul Walid, qui lui succéda, n'était pas de force à lutter contre les difficultés qui l'entouraient. Il avait, il est vrai, de la prudence et du jugement, mais sa faiblesse physique et son état maladif lui ôtaient toute activité, et l'on vit bientôt que ses faibles mains ne pourraient tenir les rênes du gouvernement dans des temps aussi orageux. Pour prévenir l'issue incertaine de la guerre, Muhammed ben Dchewar fit des propositions de paix aux princes alliés de Tolède et de Zahila ; elles furent repoussées avec arrogance. L'émir de Cordoue fut alors contraint de faire une guerre à mort contre ces intraitables ennemis.

Une guerre violente, qui dura plusieurs années, ruina les pays frontières de Cordoue et de Tolède, et Muhammed ben Dchewar aurait probablement succombé, si Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, n'avait fait à cette époque des invasions réitérées sur le territoire de Tolède et interrompu les hostilités des Beni Dilnun contre Cordoue. Ce ne fut que quand Tolède paya tribut à la Castille, et obtint par là non-seulement la paix, mais des promesses de secours en cas de besoin, que l'on put reprendre la guerre contre Cordoue avec d'autant plus de succès, que les Alamerides de Valence firent cette fois cause commune avec Tolède contre l'ancienne capitale (1).

IV. Le pays des côtes, depuis l'embouchure de l'Èbre jusqu'au-delà d'Almeria, avec les îles Baléares, était partagé en plusieurs principautés, qui étaient toutes alliées entre elles et reconnaissaient la suzeraineté de l'émir de Valence, Abdelaziz Abul Hasan, petit-fils du célèbre hhadjeb Almanzor Muhammed ben Abi Amer. Quoique Almanzor et son parti eussent été la cause principale de la ruine de l'empire ommaijade, ils restèrent néanmoins constamment alliés avec les Ommaijades, depuis les guerres du hhadjeb Hayran Alameri contre les Èdrisi-

(1) Si l'on retranche Ebn Iaisch, qu'Abulfeda seul cite comme fondateur de la souveraineté indépendante de Tolède, cette ville eut quatre émirs de la famille des Beni Dilnun, ou Beni Dinun :

1o Ismaïl ben Abderrahhman ben Ameri ben Dilnun Naser-el-Daula Almudaffar (de 1036 à 1043) ;

2o Yahia ben Ismaïl Almamun (de 1043 à 1077) ;

3o Hescham ben Yahia, en 1077 ;

4o Yahia ben Yahia Alcadir Billah (de 1077 à 1085).

Conde, d'après ses documents arabes, parle d'Ismaïl ben Dilmun et d'Yahia ben Ismaïl Almamun comme d'un seul et même personnage ; ce qui est évidemment faux. Voy. Florez, XXII, p. 404 ; Abulfeda, III, p. 38—39 : Cardonne, p. 410 ; Murphy, p. 124 ; Casiri, passim ; Roder. Tol., VI, 22—23.

des. Néanmoins le khalife Ali ben Hamud, après la défaite de Hayran, laissa le gouvernement de Denia à son parent le Slave Zohair Alameri. Pendant les guerres civiles, celui-ci, aidé de plusieurs scheiks alamerides, s'empara de la ville d'Almeria, qu'avait jusqu'alors gouvernée Muhammed ben Alcasem de Kairwan, soumis à l'émir de Séville. Zohair ne tarda pas à étendre sa domination sur toute la côte, depuis Murcie jusqu'à Almeria et les îles Baléares. Il avait plusieurs grands vassaux, entre autres Ali ben Mudchahed, qui gouvernait Denia, son père Abdallah Abul Deheisch et le scheik Ahmed ben Raschic qui possédaient les îles Baléares, et Abubekr Ahmed qui possédait Murcie. Quant au pays de Valence, il était gouverné d'une manière indépendante par le petit-fils d'Almanzor, Abdelaziz Abul Hasan, étroitement allié avec Zohair (vers 1022). Mais à sa mort, Zohair désigna pour son successeur son ami Abdelaziz, surnommé Almanzor, de manière que celui-ci régnait comme émir indépendant depuis Almeria jusqu'à l'Èbre (1051); car les Alamerides Lebun et Mubaric, princes de Murviedro et de Xativa, étaient aussi vassaux d'Abdelaziz, et il s'était lié par des traités et des mariages avec les Attedchibides de la province de Saragosse. Il nomma gouverneur d'Almeria le fils du wali d'Huesca, Maan Abu Alhwas, à qui il avait donné sa fille en mariage.

De tous les émirs d'Espagne, nul n'était évidemment dans une situation plus difficile que ceux de la province de Saragosse, qui avaient sous eux comme vassaux les walis d'Huesca, de Lerida et de Tortose, tous de la famille des Attedchibides. On n'est pas certain si les Beni Hud de Saragosse étaient une branche des Attedchibides, ou s'ils étaient d'une autre race. Toutefois, la première supposition paraît la plus vraisemblable. Les chroniques ne sont pas d'accord non plus sur l'ordre de succession des premiers émirs de Saragosse. Pendant les guerres qui amenèrent la chute des Ommaijades, Almondar ben Yahia, de la race des Attedchibides, conquit une certaine indépendance (dès 1014), et se donna comme émir le titre d'honneur d'Almanzor. Les rares documents qui nous ont été transmis sur lui se contredisent presque tous les uns les autres; mais il paraît qu'on doit regarder comme positivement fausses les relations arabes, qui le font régner jusqu'en 1039, et portent que le khalife Hescham III trouva près de lui un accueil hospitalier, et qu'il fut tué par un de ses parents dans un voyage à Grenade (1). On pourrait supposer avec plus de raison qu'Almondar mourut en 1026, qu'il eut pour successeur son fils Yahia Almudaffar, que la plupart des écrivains ne nomment même pas, que celui-ci fut dépouillé du pouvoir par Soliman ben Ahmed ben Hud, gouverneur de Lerida, et que, depuis ce temps, les Beni Hud régnèrent à Saragosse. Dans tous les cas cette révolution dut nécessairement avoir lieu avant 1031, puisque des documents authentiques rapportent que, cette année, Hescham III avait trouvé asile et protection près de Soliman ben Had, émir de Saragosse. On pourrait conjecturer, d'après ce qui précède, que Soliman était fils d'Almondar, et que les écrivains arabes ont fait une confusion entre le père et le fils. Soliman, qui comme émir prit le surnom d'Almonstain Billah, maintint son indépendance avec beaucoup de vigueur contre les chrétiens et contre les musulmans. Il repoussa la sommation que lui adressa Dehewar de reconnaître sa suzeraineté. Les gou-

(1) Les documents ne sont pas d'accord sur la durée du règne d'Almondar. Selon Conde, il fut assassiné à Grenade en 1033, de l'hég. 430, et son fils Suleiman ben Mondar ben Hud, jusqu'alors gouverneur de Lerida, lui succéda comme émir au commencement de 431. Casiri, d'après Abubekr, rapporte qu'il fut tué à Saragosse en 1030, et lui donne Abudschafar Ahmed pour successeur. Rod. Tol., Hist. Arab., c. 49, est en contradiction avec lui : « Cæsar-Augustæ insurrexit Mundir filius Hyahye, et post eum filius Yahia Almundaffar. Demum tota terra illa contermina christianis se reddidit Zuleman filio Hamath (non pas Mohamed, mais Ahmed) qui Aben Hoth dicebatur. Hic Zuleman fuerat Mundir filius Hyahye. »

verneurs d'Huesca, de Tortose et d'autres villes situées dans le voisinage de Saragosse, reconnurent, partie volontairement, partie par force, la suprématie des Beni Hud, et comme les Attedchibides étaient étroitement liés par la parenté avec les Alamerides, la province de Saragosse, qui avait beaucoup à souffrir des attaques réitérées de ses voisins chrétiens, pouvait recevoir du secours de Valence, quand la jalousie des Catalans, des Navarrais, des Aragonais et des Castillans, ne les portait pas à lui en fournir les uns contre les autres. La lutte ne fut pas soutenue avec moins de sagesse et de valeur par le successeur de Soliman, Ahmed Abudchafar Almuctadir (1046), qui, pour ne pas succomber sous les attaques des Navarrais, des Aragonais et des Catalans, consentit à devenir tributaire du roi de Castille, Ferdinand I[er], et s'assura ainsi un puissant secours contre tous ses ennemis (1).

(1) Outre Valence, leur capitale, les Beni Alameri avaient encore sous leur domination immédiate Murbiter, Xativa, Cuenca, Xelbe et Alarcon. De 1041 à 1065 les émirs de Valence possédèrent aussi la suzeraineté sur Almeria, Murcie, Denia et les îles Baléares. Voyez à l'Appendice D la liste chronologique des émirs de ces différentes villes.

CHAPITRE III.

GUERRES DES TAYFAS AVEC LES TROUPES AUXILIAIRES CHRÉTIENNES, JUSQU'A LA CONQUÊTE DE TOLÈDE PAR ALPHONSE VI.

(De 1051 à 1088 A. D.)

1° Prépondérance de l'émir de Tolède. — 2° Suprématie de l'émir de Séville. — 3° Conquête de Tolède par Alphonse VI.

Telle était, au commencement de la première moitié du XIe siècle, la situation des états mahométans, qui, pour la plupart, avaient plus de haine les uns contre les autres, que contre les chrétiens, avec lesquels ils ne rougissaient pas de conclure des alliances, et dont ils achetaient les secours à prix d'argent. Le plus puissant émir du centre de l'Espagne lui-même, Yahia ben Dilnun, surnommé Almamun, qui avait succédé à son père Ismaïl en 1043, non content de s'être assuré l'appui de l'Alameride Abdelaziz, prit des cavaliers castillans à sa solde, pour renverser Muhammed ben Dchewar, émir de Cordoue. La perte de ce dernier était inévitable, s'il avait osé lutter seul contre ses ennemis coalisés. Il se décida donc à renoncer à ses prétentions de suzeraineté sur toute l'Espagne, et à reconnaître comme émirs indépendants les Beni Abed, de Séville, et les Beni Alaftas, de Badajos, et à réclamer leurs secours contre l'émir de Tolède, qui menaçait de les perdre tous. Quoique Abed Almotadhed fût encore occupé d'une guerre fort vive avec les Édrisides, il entra volontiers dans l'alliance proposée, parce qu'il s'en promettait de grands avantages pour l'agrandissement de ses états. L'émir de Badajos obéit à des sentiments moins égoïstes ; aussitôt que Dchewar l'eut reconnu comme souverain des Algarves, il offrit généreusement de l'appuyer de toutes ses forces.

Cette alliance des trois émirs de la partie sud-ouest de la Péninsule (conclue en 1051) occasionna en Andalousie une guerre particulière, qui n'augmenta pas peu la puissance et le crédit des Beni Abed, de Séville. Les petits princes de Libla, de Welba, de Gezira-Saltis et d'Oksonoba, auraient bien voulu être admis dans la confédération; mais l'émir de Séville déclara qu'étant ses vassaux (arrayacen), ils ne pouvaient entrer dans une alliance de princes indépendants. En dépit de cette déclaration, ils s'allièrent étroitement entre eux, et plaçant à leur tête Abdelaziz Schasebi, de Libla (qui avait succédé à Ahmed en 1042), ils conclurent avec Cordoue un traité particulier par lequel ils promettaient de s'appuyer les

uns les autres contre toute espèce d'attaques. Mais pendant qu'en vertu de cette alliance ils marchaient au secours de Cordoue avec presque toutes leurs forces, l'émir de Séville, qui n'avait envoyé qu'un petit nombre de troupes à Muhammed ben Dchewar, profita de l'occasion et fit occuper, par de fortes divisions, Libla, Welba, Gezira-Saltis et Oksonoba; les souverains de ces villes durent encore s'estimer très-heureux d'échapper par une prompte fuite à une captivité perpétuelle ou à une exécution immédiate. Abed donna les villes en fief aux parents de leurs anciens princes, mais avec la condition expresse qu'ils ne recevaient point cette faveur par l'effet de leur parenté, mais comme récompense de leurs services. L'émir voulait par là en partie prévenir l'hérédité des fiefs, en partie étendre sa suzeraineté. Le nouveau wali de Libla, Abdallah ben Abdelaziz, fut bientôt après chargé de diriger la guerre contre Carmone, qui fut prise encore une fois (en 1053), comme nous l'avons raconté plus haut.

La guerre entre Tolède et Cordoue, qui se poursuivait déjà depuis quelques années avec beaucoup d'acharnement et des succès divers, prit enfin une tournure très-défavorable pour Muhammed ben Dchewar. Almamun, émir de Tolède, qui, par suite de son alliance avec Valence, Zahila et la Castille, avait reçu beaucoup de troupes auxiliaires, trouva moyen d'attirer son adversaire à une bataille décisive. Les confédérés de Cordoue, de Badajos et de Séville, essuyèrent une sanglante défaite, et le vainqueur se présenta devant les portes de l'ancienne capitale de l'Espagne mahométane, qu'il assiégea sur-le-champ. Les Cordouans ne voyaient plus qu'une seule voie de salut pour eux, c'était le prompt secours que devait leur envoyer Séville. Le prince Abdelmelek y fut député pour presser les alliés d'envoyer le plus promptement possible une armée contre Almamun, afin de le forcer à lever le siége. L'émir de Séville hésita; lorsqu'enfin il apprit que Cordoue était sur le point de succomber, il envoya une armée considérable, sous la conduite de son fils et du général ben Omar, qui avaient reçu des ordres secrets et particuliers. Les assiégeants furent attaqués et forcés de lever le siége après une bataille sanglante. Ils battirent en retraite avec beaucoup de précipitation, et une sortie des assiégés, qui poursuivirent fort loin leurs ennemis, acheva la défaite des Tolédans.

Le général sévillan crut alors que le moment était venu d'agir conformément aux ordres secrets de son maître. Pendant que la garnison de Cordoue, commandée par le prince Abdelmelek, était encore occupée de la poursuite de l'ennemi, ben Omar s'approcha des portes de la ville, et comme on ne soupçonnait aucune ruse de la part d'une armée alliée, elle entra dans la ville sans résistance, et occupa les points les plus importants avant qu'on sût exactement dans Cordoue, que tout-à-coup les Sévillans, d'amis étaient devenus ennemis. L'émir Muhammed ben Dchewar, que la maladie retenait dans son lit, tomba prisonnier entre les mains de ses nouveaux amis; il ne survécut que peu de jours à cette noire trahison. Son fils Abdelmelek n'eut pas un meilleur destin; en revenant à Cordoue de la poursuite des Tolédans, il trouva les portes de la ville fermées. Lorsqu'on le somma de se rendre prisonnier, il comprit sur-le-champ la honteuse perfidie de ses faux amis. Il voulait assouvir dans leur sang la fureur qui s'empara de lui. Il commença contre la foule de ceux qui l'entouraient un combat de vengeance et de désespoir, qu'il soutint jusqu'à ce qu'épuisé par le sang qui coulait de ses nombreuses blessures, il tombât sans vie de dessus son cheval. Le prince mourut quelques jours après en prison en maudissant l'émir de Séville et le peuple de Cordoue qui avait admis si facilement les traîtres (1060 —de l'hég. 452). Ainsi finit le règne des Beni Dchewar, qui avait à peine duré trente ans, le sort semblant vouloir venger sur les innocents descendants de leur fondateur la trahison dont celui-ci s'était rendu coupable envers le khalife Hescham III.

Le plus puissant prince parmi les musulmans espagnols fut alors l'émir de Séville; il s'attacha, par de riches présents, les scheiks des pays nouvellement conquis, gagna le peuple par des fêtes et des combats d'animaux, de manière que bientôt on oublia le gouvernement bienfaisant des Beni Dchewar. Cependant un vengeur survivait : Hariz ben Alhakem, général de l'armée cordouane, s'était retiré avec la cavalerie à Azzahra, l'ancienne résidence des khalifes ommaïjades; ce ne fut que quand il apprit la mort des Beni Dchewar, qu'il abandonna les environs de Cordoue, et se rendit à Tolède près d'Almamun, auquel il avait auparavant livré tant de batailles, et à qui il offrit alors ses services contre l'ennemi commun. L'émir l'accueillit avec joie, et tous deux jurèrent ensemble la perte de leur heureux adversaire.

Almamun voyait avec inquiétude croître chaque jour la puissance de l'émir de Séville. Ses guerres contre les Édrisides prenaient une tournure de plus en plus favorable, et une grande partie des Alamerides, les princes de Castillon, de Murviedro, de Xativa, d'Almeria et de Denia, avaient ouvertement épousé la cause de Séville. Almamun poussa avec énergie ses préparatifs et invita son gendre, l'émir Abdelmelek Almuldaffar, qui avait succédé à son père Abdelaziz dans le gouvernement de Valence (1060), à lui envoyer un corps de troupes auxiliaires; mais celui-ci, par les conseils de son vizir Muhammed ben Meruan, s'excusa sur ce que l'accord de la plupart des Alamerides et des princes de Séville rendait une alliance avec Tolède très-dangereuse pour Valence. Dès qu'Almamun eut pénétré l'intention de son gendre de ne pas livrer les troupes auxiliaires, ou peut-être de se joindre avec Abed Muhammed contre lui, il équipa secrètement une armée et conclut une alliance avec le roi Ferdinand Ier, son suzerain. Prompts comme l'éclair, les alliés se présentèrent devant Valence; il n'y avait pas moyen de résister aux cavaliers castillans tout bardés de fer.

Tout le territoire de Valence tomba au pouvoir de Muhammed (octob. 1065). Abdelmelek dut à son épouse, fille d'Almamun, qu'on lui laissât la vie, et qu'on lui confiât même le gouvernement de Xelba. Le mauvais conseiller, le vizir Muhammed ben Meruan, se donna lui-même la mort pour ne pas survivre à la ruine de son maître, qu'il avait en partie causée. Après avoir nommé le nouveau gouverneur de Valence et réglé l'administration, Almamun ajouta la cavalerie valencienne à la sienne, et revint à Tolède, pour commencer bientôt la guerre contre Séville; mais plusieurs circonstances retardèrent ses préparatifs. Le roi de Castille, Ferdinand Ier, dont le dernier fait d'armes avait été la campagne contre Valence, était mort quelques mois après. Le partage de son royaume entre ses trois fils causa entre eux des guerres fort vives, dont Almamun espérait profiter pour se soustraire au tribut qu'il payait à la Castille; mais d'un autre côté, il avait besoin de l'énergique appui des chrétiens, sans lequel il n'était pas de force à lutter contre l'émir de Séville. Lorsqu'enfin Sancho se fut emparé (1070) de tout le royaume qu'avait possédé son père, et que ses frères se furent réfugiés chez les mahométans, Muhammed Almutamed accueillit Garcias, roi de Galice, à Séville, et Almamun, le roi de Léon, Alphonse, à Tolède.

Abed ben Muhammed Almotadhed, émir de Séville, était enfin mort après un règne glorieux de vingt-sept ans, et à l'âge de cinquante-sept ans (mars 1069). Le chagrin inconsolable que lui causa la mort de sa charmante fille Taira, avait abrégé sa vie. Son vaillant fils Muhammed, surnommé Almutamed Billah, qu'il avait lui-même créé chevalier (le prince portait dans cette circonstance un bouclier bleu d'azur, orné d'étoiles d'or, qui entouraient une lune d'or), et qui avait jusqu'alors fait la guerre avec beaucoup de succès contre les Édrisides et leurs alliés, lui succéda dans le gouvernement de Séville, de Cordoue et de Carmona. Lorsque son couronnement eut

eu lieu, il prit le nom d'Addafir et d'Almuyad Billah.

Muhammed ben Abed Almutamed était, comme son père, doué de grands talents, mais, comme lui aussi, esclave des plus basses passions. Sa prudence, sa valeur et sa générosité lui gagnèrent l'estime et la confiance du peuple; ses efforts pour dédommager ceux qui avaient souffert des cruautés de son père, firent chérir son règne des grands comme des petits. Mais il n'était pas regardé par les alfaquis comme un strict observateur des lois du Koran, parce qu'il buvait du vin lui-même, et que, de plus, il permettait aux troupes d'en boire lorsqu'elles étaient en campagne. Il jouissait d'une grande réputation comme poète, et il avait coutume de rivaliser avec son ami Moezzin, émir d'Almeria, dans les faveurs qu'il accordait aux grands.

Lorsque Muhammed Almutamed arriva au trône de Séville, tous les autres états musulmans de la Péninsule étaient tellement ruinés par les guerres civiles ou par les armées des chrétiens, qu'excepté l'émir de Tolède, qui régnait aussi à Valence, Séville n'avait à craindre aucun adversaire. La suprématie de ces deux émirs était si grande parmi les princes musulmans, qu'ils forcèrent tous les autres à se déclarer pour ou contre eux. Lorsqu'Almamun vit que Séville était absorbée dans une guerre acharnée avec les Édrisides, que les Beni Alaftas, Yahia Almanzor et Omar Almotuakel, se disputaient la souveraineté après la mort d'Almudaffar Muhammed Abdallah, que les Beni Hud et les Attedchibides avaient continuellement à soutenir des batailles sanglantes contre les chrétiens dans la province de Saragosse, il jugea le moment favorable pour surprendre les Alamerides de Murcie et de Tadmir, alliés de Séville, et pour occuper rapidement ces pays, dont il réclamait la suzeraineté comme émir de Valence.

Aussitôt qu'Almutamed, émir de Séville, eut reçu la nouvelle de cette tentative d'Almamun, il envoya l'habile général ben Omar, et les walis Abubekr ben Amru et Ahmed ben Taher, au secours de Murcie, avec une forte division de cavalerie. Mais comme ces forces étaient loin d'égaler celles qu'Almamun avait réunies, les scheiks de Murcie recueillirent une somme de 10,000 pièces d'or, avec laquelle ben Omar acheta les secours de Raymond Bérenger Ier, comte de Barcelone. Après qu'on se fut donné de part et d'autre des sûretés et des otages pour garantir le fidèle accomplissement du traité, Raymond se mit en marche à la tête d'une cavalerie d'élite, traversa Valence, et entra dans le territoire de Murcie, où il se réunit à l'armée fort peu considérable de l'émir de Séville. Mais quel fut son étonnement, et combien il eut lieu de se croire trahi, quand il arriva près de la ville de Murcie, et qu'il la vit assiégée par des masses de Tolédans! Raymond déclara que ce serait le comble de la folie d'attaquer, avec une telle infériorité, un ennemi qui avait sous ses ordres les troupes de Tolède, de Valence, de Cuenca, de Denia, de Murbiter, de Xativa, de Santa-Maria, de Zahila, et qui était appuyé par les nombreux auxiliaires de la Castille et de la Galice, et il annonça qu'il allait opérer sa retraite sur-le-champ, parce qu'il n'était pas disposé à attendre l'arrivée des renforts de Séville. Le découragement est la moitié de la défaite; avant que les Catalans eussent commencé leur retraite, ils furent forcés d'en venir aux mains avec l'armée d'Almamun (1073). Ils éprouvèrent, ainsi que ceux de Séville, une terrible défaite; les vaincus cherchèrent leur salut dans la fuite, et se dispersèrent dans différentes directions. La suite de cette brillante victoire fut pour Almamun la prise de Murcie, d'Auriola et de quelques autres villes, où il se fit aussitôt reconnaître comme émir. Le puissant Almamun régnait alors sur toute l'Espagne centrale, le tiers de la Péninsule.

Vers ce temps, les guerres civiles de l'Espagne chrétienne se terminèrent aussi par la mort de Sancho, roi de Castille, et la capture du roi Garcias, de Galice, par Alphonse VI. Celui-ci n'oublia point que dans des temps malheureux, il avait trouvé hos-

pitalité et protection à Tolède. Il conclut donc avec Almamun une alliance, par laquelle ils s'engageaient à se soutenir réciproquement, et les deux princes, que liait une amitié personnelle, tinrent leurs promesses.

La ruine de l'émir de Séville, principal ennemi de Tolède, parut alors inévitable. Sans lui laisser le temps de se fortifier par une alliance avec les Beni Alaftas de Badajos, ou de soumettre d'abord entièrement les Édrisides, Almamun commença la guerre de trois côtés à la fois, pour être plus sûr de la principale attaque, dirigée contre Cordoue. Pendant que le général ben Lebun, de Murcie, s'avançait en vainqueur contre Jaen, qu'une armée tolédane surveillait les mouvements des Beni Hud, sur les frontières de Saragosse, et qu'on faisait semblant de diriger sur ces deux points les principales opérations de la guerre, la cavalerie, sous les ordres de Hariz ben Alhakem, et les troupes auxiliaires de Castille, se précipitèrent à grandes journées sur Cordoue, qui était mal gardée, de manière que la ville fut prise sans résistance. Ce ne fut que dans la ville voisine, Azzahra, qu'une lutte sanglante s'engagea. La garde africaine de l'émir de Séville, que commandait son fils Serasch-Daula, défendit avec opiniâtreté les palais royaux, jusqu'à ce qu'enfin son vaillant chef tombât blessé et rendît l'âme. Hariz ben Alhakem fit attacher la tête du prince au bout d'une pique, et ordonna de la promener ainsi dans Cordoue en criant : « Voilà l'effet de la colère de Dieu, qui est un terrible vengeur ! » Il voulait montrer cette mort comme le châtiment de celle du prince Abdelmelek ben Muhammed ben Dchewar.

Sans s'arrêter, la plus grande partie de l'armée tolédane se mit alors en marche vers Séville, parce qu'on savait qu'il n'y restait que peu de troupes, Almutamed ayant mené presque toutes ses forces au siége de Malaga, qu'il voulait enlever aux Édrisides. La marche téméraire d'Almamun fut couronnée du plus heureux succès. Il entra facilement à Séville, et ne rencontra de résistance que devant l'Alcazar, que la garde défendit avec bravoure, jusqu'à ce qu'elle eût succombé sous le nombre. Toutes les richesses des Beni Abed tombèrent entre les mains du victorieux émir de Tolède, qui les distribua parmi ses troupes en récompense de leur valeur. Mais il veilla consciencieusement à ce que le harem d'Almutamed fût respecté.

Almamun commit une grande faute en ne terminant pas promptement la guerre; au lieu de se mettre sur-le-champ à la recherche de l'ennemi, et de lui livrer bataille, il passa six mois dans l'inaction à Séville. Pendant cet intervalle, Almutamed avait poursuivi avec beaucoup de bonheur la guerre contre les Édrisides; non-seulement il était en possession d'Algeziras, mais il avait même pris Malaga, de sorte que la puissance des Édrisides était tout-à-fait anéantie. Le prince de Grenade, Abdallah ben Balkin ben Badis, s'était vu aussi enlever quelques districts. Almuctadir, émir de Saragosse, allié de Séville, avait combattu avec avantage contre les troupes d'Almamun, et il menaçait déjà Valence. Almutamed ne considérait donc pas sa cause comme perdue; quoiqu'il vît ses deux capitales occupées par l'ennemi, il ne désespéra pas de les reprendre; aussitôt qu'il eut fini la guerre contre les Édrisides, il se mit en marche avec toutes ses troupes pour reconquérir Séville. Il était probable que les nombreux habitants, qui lui étaient attachés, appuieraient sa cause; à peine Almutamed avait-il commencé le siége de la ville, que le sort se montra favorable pour lui. Le vieux et maladif Almamun mourut (dylcade de l'hég. 468, juin 1076); son fils Hescham, qu'il avait associé à l'empire et nommé son successeur, était déjà mort avant lui; Almamun, avant d'expirer, avait prescrit que son second fils Yahia, surnommé Alcadir Billah, que quelques écrivains disent son petit-fils, lui succéderait. Comme il était encore mineur, on lui donna pour tuteurs et régents, jusqu'à sa majorité, outre quelques walis, le général Hariz ben Alhakem et le roi Alphonse VI. Almamun avait une confiance particulière en ce dernier, parce qu'il le

considérait comme son ami le plus intime et comme le principal appui de Tolède ; il était loin de prévoir jusqu'à quel point ce même prince se montrerait hostile plus tard. Le bonheur des Beni Dilnun s'évanouit avec la mort d'Almamun ; tant qu'il avait vécu, Tolède avait été le premier état mahométan de l'Espagne et le centre du luxe et de la magnificence. Il se rendit particulièrement célèbre par la construction d'édifices immenses, construction sur laquelle on raconte une multitude de fables. On dit, entre autres, qu'il fit élever sur le Tage un palais dont le toit était de cristal et réfléchissait les mouvements des poissons qui nageaient dans le fleuve.

II. Quoique l'on eût caché pendant quelque temps la mort d'Almamun aux troupes, et que ses généraux eussent opposé une grande valeur et une grande habileté aux attaques d'Almutamed, ils n'étaient cependant pas en état de lui résister long-temps. On préféra donc abandonner la ville, d'autant plus qu'on ne pouvait retenir les habitants dans les bornes de l'obéissance qu'avec beaucoup d'efforts ; à l'aide de sa nombreuse cavalerie, l'armée tolédane put se frayer un chemin à travers les assiégeants, et gagner Cordoue sans éprouver de grandes pertes. Mais la retraite des Castillans, qui rentrèrent dans leur patrie, parce que l'hiver approchait, et des mouvements séditieux dans les pays conquis par Tolède, obligèrent les généraux d'Alcadir de faire rétrograder les troupes encore plus loin. Hariz ben Alhakem resta à Cordoue comme gouverneur, se flattant de l'espoir d'y régner bientôt comme émir indépendant, bien qu'il ne commandât pas à des troupes nombreuses.

Hariz n'eut pas le temps de mettre à exécution ses ambitieux projets ; car Almutamed, à qui le sort s'était montré si favorable sous les murs de Séville, poursuivit ses avantages avec la plus grande rapidité. Il se présenta devant les portes de Cordoue avant qu'on eût appris sa sortie de Séville. Hariz remarqua aussitôt avec rage que les Cordouans aimaient mieux l'émir de Séville que lui ou son maître. Trahi et abandonné par ceux qu'il avait regardés comme ses soutiens, il prit la fuite vers Tolède, mais si tard, qu'Almutamed, qui avait fait une entrée brillante à Cordoue à la tête de son armée, eut encore le temps de l'atteindre avec sa cavalerie, et de lui plonger lui-même sa lance dans la poitrine. Il voulait venger par là la mort de son fils Serasch-Daula. Le cadavre de Hariz fut attaché à un poteau sur le pont de Cordoue, et un chien pendu à côté pour surcroît d'outrage. Hariz laissa un fils, nommé Ahmed, qu'Alcadir nomma gouverneur de Calatrava.

Le bonheur qui avait abandonné Tolède se tourna alors tout-à-fait du côté de l'émir de Séville. Non content d'avoir recouvré les pays et les villes perdues, il enleva à Alcadir les territoires de Valence et de Murcie ; car après qu'il eut envoyé le rusé ben Omar dans ces contrées, et excité contre les Beni Dilnun les Alamerides, qui y étaient restés, le wali Abdelmelek ben Abdelaziz, de Xelba, auparavant émir de Valence, leva l'étendard de la révolte, et s'empara, sans beaucoup de difficulté, de la ville de Valence et de son ancienne royauté, qu'il laissa bientôt par sa mort à son fils Abubekr (470 de l'hég. — 1078). Mais celui-ci fut plutôt vassal d'Almutamed, qu'émir indépendant. Il ne fut pas aussi facile pour ben Omar de gagner le wali de Murcie, Abderrahhman ben Taher, fidèle partisan des Beni Dilnun, de Tolède. Il soutint un siége pendant quelque temps avec vigueur, et ce ne fut que quand les moyens de subsistance lui manquèrent qu'il ouvrit les portes (1079). Il fut puni de cette résistance ; l'émir de Séville lui ôta le gouvernement de la ville et le donna au vainqueur ben Omar, comme récompense de ses longs services.

Toutes ces acquisitions n'étaient point assurées pour Almútamed, tant que l'émir de Tolède, Alcadir, pouvait recevoir des secours du roi de Castille. Quelques sacrifices qu'il en dût coûter pour arracher ce puissant allié aux Beni Dilnun, l'émir de Séville les regarda comme indispensables, s'il vou-

lait obtenir la souveraineté de l'Espagne mahométane. S'il pouvait parvenir à s'assurer l'amitié d'Alphonse, et que celui-ci tînt Tolède en échec, les gouvernements isolés des Beni Badis, de Grenade, et des Beni Alaftas, de Badajos, seraient forcés de se soumettre au sien, et les Beni Hud, de Saragosse, qui étaient entourés de tous côtés par des peuples belliqueux, devraient aussi reconnaître son sceptre. Déjà Almuctadir, qui régnait à Saragosse depuis 1046, et qui n'avait été sauvé contre l'ambition des rois d'Aragon, Ramiro Ier et Sancho Ier, que par la protection de la Castille achetée à prix d'argent, et plus tard par son alliance avec la Navarre, avait reperdu tous les avantages qu'il avait obtenus dans des luttes de plusieurs années; le roi d'Aragon, Sancho Ier, avait réuni la plus grande partie de la Navarre à son royaume, s'était avancé contre le territoire de Saragosse avec des forces doublées, et avait pris les châteaux des frontières les uns après les autres.

Les circonstances étaient donc très-favorables aux vues ambitieuses de l'émir de Séville; mais il voyait bien qu'il fallait se hâter de conclure une alliance avec le roi de Castille, s'il ne voulait être prévenu par un autre émir: à la vérité, au cas qu'Alphonse ne voulût pas se détacher de ses anciens alliés, les Beni Dilnun, de Tolède, Almutamed avait déjà fait renouveler des négociations amicales avec Barcelone par le wali de Murcie, ben Omar, et promis de grosses sommes pour un certain nombre de troupes auxiliaires. Toutefois il croyait plus sage et plus conforme à ses vues de rechercher avec la plus vive ardeur l'amitié du roi de Castille et de Léon, qui devait être plus avantageuse. Le négociateur ordinaire, ben Omar, fut donc envoyé à Léon, résidence actuelle d'Alphonse, et parvint à conclure un traité entre les deux souverains. Le roi de Castille s'engageait à envoyer des troupes auxiliaires à l'émir de Séville contre tous ses ennemis musulmans; celui-ci lui promettait en retour non-seulement de lui payer de grosses sommes d'argent comme subsides, mais de ne pas l'empêcher de faire la conquête de Tolède, condition qui gagna principalement Alphonse. Almutamed sacrifia ainsi le boulevard de l'Espagne mahométane pour pouvoir réduire sous sa domination les pays de Grenade, de Badajos et de Saragosse.

Le négociateur de ce traité, ben Omar, reçut d'Alphonse VI, comme récompense de ses peines, deux anneaux très-précieux, et si l'on ne doit pas admettre que le roi castillan, pour fortifier l'alliance, ait épousé Zaida, fille d'Almutamed, il est néanmoins très-probable qu'Alphonse, par suite de cette alliance ou d'une autre postérieure, l'admit à côté de sa femme dans son harem, imitation des coutumes musulmanes, qui n'était pas très-rare chez les princes chrétiens, malgré le zèle avec lequel le clergé la combattait.

III. Conformément au traité conclu, Alphonse commença la guerre contre Tolède, où il avait jadis trouvé un refuge contre les persécutions de son frère Sancho, malgré l'amitié constante qui l'avait lié aux Beni Dilnun, malgré le serment qu'il avait fait de défendre et de maintenir en possession de ses états le fils de son bienfaiteur; tant il est facile aux princes avides de conquêtes d'oublier la reconnaissance, l'amitié et les serments les plus sacrés. La connaissance des localités de Tolède, qu'il avait acquise pendant son séjour dans cette ville, il la fit servir à la perte de ceux qui lui avaient accordé protection et hospitalité. Les écrivains chrétiens contemporains, qui sentaient sans doute l'injustice de la guerre, ne disent pas un mot du traité d'Alphonse avec l'émir de Séville, et racontent le cours des événements de la manière la plus obscure possible, pour en couvrir l'indignité.

Avant qu'Alphonse se fût mis en campagne, une révolte du peuple avait forcé l'émir Alcadir Billah à fuir de la ville; il est fort probable qu'il fut rappelé par les révoltés, lorsque les Tolédans apprirent la marche du roi de Castille contre leur ville.

Comme Almutamed s'avançait en même

temps à la tête d'une armée contre Grenade, pour en soumettre l'émir Abdallah ben Balkin ben Badis, et que le roi d'Aragon, Sancho Ier, après avoir enlevé successivement et avec rapidité les bourgs et les forteresses de Bolea, de Grados, de Pietrajada, d'Arguedas et de Monzon, pressait de plus en plus Almuctadir à Saragosse, il n'y avait qu'un seul prince musulman qui pût accourir au secours de Tolède, c'était l'émir de Badajos, Yahia ben Alaftas, surnommé Almanzor. Il rassembla ses forces et s'avança au-devant d'Alphonse, qui mettait tout à feu et à sang dans la province de Tolède; mais celui-ci, qui ne voulait d'abord faire qu'une guerre de ravages pour enlever aux forteresses tout moyen d'approvisionnements, se retira à l'approche d'Almanzor. L'émir de Badajos retourna aussi dans ses états, où il mourut peu de temps après, vivement regretté de ses sujets (473 de l'hég.—1082). Il eut pour successeur son frère Muhammed Omar Almotuakkel, qui régnait auparavant sur Évora. De ses deux fils, l'un, Alfadl, fut gouverneur de Merida; l'autre, Alabas, gouverneur d'Évora.

Les années suivantes, Alphonse renouvela ses incursions dévastatrices dans la province de Tolède. Almutamed, qui avait déjà enlevé aux Beni Badis, de Grenade, Jaen, Ubeda, Baeça et Martos, ne pouvait, il est vrai, faire marcher directement ses troupes contre Tolède; mais, en dirigeant contre l'Algarbe une armée qui menaçait de marcher sur Badajos, il empêcha les Beni Alaftas de porter cette fois secours aux Beni Dilnun. Valence, qui s'était de nouveau déclarée en faveur de Tolède après la mort d'Abubekr, était contenue par l'émir de Denia; Yussef Abu Amer Almútemen, qui avait succédé à son père, le vaillant et savant Almuctadir, comme émir de Saragosse (1081), voyait bien la nécessité d'appuyer énergiquement Alcadir ben Dilnun, pour ne pas devenir lui-même la proie des chrétiens ou des Beni Abed; mais ses guerres continuelles avec l'Aragon et Barcelone ne lui permettaient guère de tourner ses faibles armes contre la Castille. Il tenta du moins de perdre Alphonse par ruse. Par ses conseils, un scheik opéra une révolte apparente dans la forteresse imprenable de Roda, et offrit de la livrer entre les mains d'Alphonse. Mais celui-ci conçut des soupçons, et il envoya à sa place les princes exilés de Navarre, qui vivaient à sa cour, et quelques seigneurs castillans, pour recevoir les clefs de la forteresse. Les Sarrasins levèrent alors le masque et massacrèrent les envoyés, sans qu'Alphonse pût venger cette honteuse perfidie, en raison de la position inexpugnable de la forteresse.

Il y avait déjà plusieurs années que le roi Alphonse saccageait la province de Tolède et détruisait toutes les récoltes; un grand nombre de places fortes même étaient déjà prises. Dans la sixième année, il assiégea Tolède même avec une nombreuse armée, et coupa toute voie de communication à cette ville populeuse. Yahia Alcadir, qui était plus accoutumé à vivre dans la mollesse et au milieu des femmes que dans un camp sous les armes, et qui ne possédait pas même l'affection de ses sujets, à cause de sa cruauté, essaya d'implorer encore comme dernier moyen de salut le secours des Beni Alaftas, de Badajos, qui avaient déjà forcé Alphonse à la retraite. Omar Almotuakkel était lui-même menacé par les armes de Séville; cependant il crut de son devoir de ne point abandonner tout-à-fait Alcadir. Il envoya son fils Alfadl, wali de Merida, à la tête d'une armée, pour faire lever le siége de Tolède; mais l'armée d'Alphonse était supérieure. Alfadl fut battu dans toutes les rencontres, et obligé de retourner à Merida sans avoir rien fait, avec la triste perspective que la chute de Tolède était inévitable, et qu'elle entraînerait avec elle la ruine de tous les musulmans d'Espagne.

Alcadir, privé de tous secours, menacé même d'une révolte de la part de ses sujets, qui manquaient de vivres, offrit au roi de Castille de lui payer tribut et de reconnaître sa suzeraineté. Il espérait à ce prix conjurer

l'orage qui menaçait de l'anéantir. Alphonse repoussa toutes les propositions, et exigea une soumission sans conditions et la reddition de la ville. Le courage de quelques hommes déterminés, qui voulaient mourir pour la liberté et l'indépendance, ne trouva ni écho ni imitation chez le peuple, qui soupirait après la fin de ses maux. Alcadir se vit dans l'impossibilité de défendre plus longtemps la ville; elle fut rendue à Alphonse après qu'il eut promis aux habitants la vie, la conservation de tous leurs biens et de leurs grandes mosquées, le libre exercice de leur religion, le maintien de leurs lois et de leurs magistrats, et la permission d'émigrer sans obstacle dans les états mahométans. La citadelle, comme toutes les autres forteresses, se soumit au roi de Castille, qui perçut les impôts payés jusque-là aux Beni Dilnun. Ce fut le 27 moharrem an 478 de l'hégire, A. D. 25 mai 1085, qu'Alphonse VI fit son entrée dans l'ancienne capitale du royaume wisigoth; après être restée trois cent soixante-douze ans entre les mains des musulmans, elle rentra sous la domination des chrétiens; le roi de Castille y établit sa résidence, et elle devint de nouveau la capitale de l'Espagne chrétienne. Peu de temps après, l'archevêque de Tolède se replaça également à la tête de l'Église espagnole, comme ses prédécesseurs y avaient été sous le règne des rois wisigoths.

Comme la ville avait toujours renfermé beaucoup de chrétiens, et que beaucoup de juifs s'y étaient aussi maintenus, les habitants musulmans diminuèrent rapidement. Pendant que, d'un côté, une foule de chrétiens de Castille et de Léon venaient s'établir dans la nouvelle capitale du royaume, de l'autre, une foule de Sarrasins émigrèrent et accompagnèrent leur émir Alcadir à Valence, dont il reçut volontairement ou par force le gouvernement; ainsi finirent les Beni Dilnun à Tolède.

La bonne intelligence entre Alphonse et l'émir de Séville cessa avec la prise de Tolède; car comme le premier non content d'occuper cette importante forteresse, s'empara encore de tout le pays situé sur les deux rives du Tage, avec les forteresses de Madrid, Maqueda, Guadalaxara et Calatrava, et qu'il menaçait même Cordoue, Merida et Badajos, Almutamed conçut des craintes, et rompit son alliance avec le roi chrétien. Il déchargea d'abord sa colère sur le négociateur de cette alliance, le vizir ben Omar, qui s'était rendu célèbre par ses talents de général, de poète et d'habile diplomate. L'émir, irrité, le fit arrêter et exécuter, malgré ses nombreux services et les prières de ses puissants amis. Quelques auteurs prétendent que l'émir le sacrifia pour détourner de lui toute responsabilité et satisfaire l'indignation des musulmans, qui l'accusaient d'avoir fait alliance avec les chrétiens et trahi la cause de l'islamisme. On ajoute qu'il fit lui-même en prison l'office de bourreau.

Il écrivit ensuite à Alphonse de ne pas étendre ses conquêtes au-delà de Tolède, parce que cela était contraire aux clauses de leur traité. Le roi de Castille ne se laissa point arrêter dans sa marche victorieuse par les représentations de son allié. La province de Tolède, dit-il, appartenait à lui et à son ami l'émir Yahia Alcadir, de Séville. Pour prouver que, de son côté, il observait ponctuellement le traité, il envoya cinq cents cavaliers bardés de fer, comme troupes auxiliaires, contre Grenade.

Pendant que l'émir de Séville surveillait avec jalousie tous les progrès d'Alphonse, des cavaliers castillans apparurent tout-à-coup dans les environs de Séville; il fit promptement la paix avec Grenade pour aller repousser ces nouveaux ennemis.

Aussitôt que ceux-ci furent retournés à Tolède, Alphonse montra ouvertement que son dessein était de conquérir toute l'Espagne mahométane. Comme l'émir de Séville refusait d'abandonner au roi de Castille quelques forteresses de la province de

Tolède, qu'il avait en sa possession, celui-ci lui déclara la guerre, ainsi qu'à tous les autres émirs d'Espagne, qui virent alors comment, par leurs anciennes divisions, ils avaient fourni à leur ennemi les moyens d'étendre sa puissance et de préparer leur perte commune.

Alphonse tourna d'abord ses armes contre Saragosse. Almutemen, émir de cette province, n'avait pas à se reprocher d'être resté inactif pendant le siége de Tolède; il avait, comme les Beni Alaftas, de Badajos, fait tous ses efforts pour aider Alcadir. Mais continuellement attaqué par le roi d'Aragon et le comte de Catalogne, en guerre en même temps avec les princes musulmans de Denia et de Castillon (Burriana), il lui était impossible de réunir ses forces sur un seul point. Il donna de brillantes preuves de sa valeur dans une sanglante bataille près de Lerida et d'Huesca, sans voir ses efforts couronnés de la victoire. Peu de temps même avant sa mort, il eut la douleur d'apprendre la chute de Tolède. Sa perte fut profondément déplorée par tous les vrais musulmans, parce qu'ils voyaient en lui le principal appui de leur religion. Suivant les traditions, le Cid, banni de Castille, vécut plusieurs années près de lui, et combattit pour sa cause dans presque toutes les batailles livrées aux chrétiens et aux musulmans. Mais ces traditions ne sont, pour la plupart, que des inventions poétiques, et n'appartiennent point à l'histoire.

Le fils d'Almutemen, Ahmed Abudschafar, surnommé Almostain Billah, avait à peine succédé à son père (1085), qu'il fut attaqué par Alphonse, et que Saragosse se vit menacée du même sort que Tolède. Ce ne fut que quand les princes musulmans virent tous approcher le moment de leur chute qu'ils se réunirent pour arrêter les conquêtes du roi de Castille; et, reconnaissant que leurs forces étaient insuffisantes pour cette tâche, ils résolurent d'appeler à leur secours les Almoravides d'Afrique.

Dans une assemblée des princes et des chefs musulmans, les cadis les plus influents proposèrent de faire un appel au célèbre conquérant africain Yussef ben Taschfin, dont le bras semblait seul capable de sauver l'islam en Espagne. La proposition fut accueillie avec applaudissements par tous les assistants; ils ne réfléchirent pas, que quand une nation admet dans son sein un allié plus puissant qu'elle, c'est un maître qu'elle se donne. Le wali de Malaga seul, Abdallah ben Zagut, eut le courage de combattre cette dangereuse démarche : « Vous voulez appeler, dit-il, les Almoravides à votre secours! Ignorez-vous que ces féroces habitants des déserts ressemblent aux tigres qui les entourent? Ne les laissez pas, je vous en supplie, entrer dans les fertiles plaines de l'Andalousie et de Grenade. Sans doute ils briseraient le joug de fer qu'Alphonse nous prépare; mais vous n'en seriez pas moins condamnés à porter les chaînes de l'esclavage. Ne savez-vous pas qu'Yussef s'est emparé de toutes les cités d'Almagreb? qu'il a soumis les puissantes tribus de l'est et de l'ouest, et substitué partout le despotisme à la liberté et à l'indépendance? » Le vieux Zagut parla en vain; il fut même accusé d'être un partisan secret des chrétiens, et l'ambassade fut décidée. Mais Zagut n'était pas le seul qui prévoyait la catastrophe à laquelle conduirait cette ambassade. Al Raschid, fils d'Almutamed, partageait le même pressentiment; en réponse à son père, qui, après la séparation de l'assemblée, s'étendait sur l'absolue nécessité de solliciter l'alliance de ben Taschfin, comme la seule mesure capable de préserver le reste de l'Espagne mahométane du joug d'Alphonse, il dit : « Ce ben Taschfin, qui a soumis tant de pays, nous sauvera comme il a déjà sauvé les nations d'Almagreb et de Mauritanie; il nous chassera de notre pays. » — « Sacrifions tout, répliqua le père, plutôt que de devenir la proie des chrétiens! Voudrais-tu que les musulmans me maudissent? J'aimerais mieux devenir humble berger, conducteur des chameaux d'Yussef, que de con-

sentir à régner sous le bon plaisir de ces chiens de chrétiens! Mais ma confiance est dans Allah. » — « Puisse Allah te protéger toi et ton peuple! » reprit tristement Al Raschid, qui vit que le sort en était jeté (1).

(1) Florez, Casiri, Rod. Tol., Luc. Tud., Conde.

CHAPITRE IV.

ORIGINE DES ALMORAVIDES, ET CAUSE DE LEUR PASSAGE EN ESPAGNE.

(De 1050 à 1085.)

1° Abdallah ben Yasim. — 2° Conquêtes d'Yussef ben Tachfin en Afrique. — 3° Dangers de l'islam en Espagne. — 4° Alphonse VI souverain de l'Espagne mahométane. — 5° Yussef se décide à passer en Espagne.

I. Au-delà de la chaîne du mont Atlas, dans les plaines de l'ancienne Gétulie, vivaient les Lamtunes, ainsi nommés à cause de leur simple vêtement, qu'ils appelaient *lamt;* comme les tribus de Dchedala et de Mustafa, ils tiraient leur origine de la grande famille de Sanhadscha, si fameuse dans l'histoire arabe. A quelle époque ils avaient émigré de l'Arabie, nul ne pouvait le dire. Ils ne le savaient pas eux-mêmes; mais la tradition leur apprenait qu'ils étaient établis dans les déserts africains depuis un temps immémorial. Vivant sous la tente, et allant d'une oasis à une autre, ils avaient ainsi atteint les contrées les plus occidentales de l'Afrique, sur les bords de l'Océan Atlantique. Les sciences, les arts et l'écriture même, étaient inconnus parmi eux, et, malgré le voisinage des peuples musulmans, ils avaient toujours ignoré les doctrines du Koran. Leur religion était le fétichisme. Ils manquaient, il est vrai, des bienfaits que la civilisation procure aux hommes; mais ils ignoraient aussi les vices, qui ne sont que trop ordinairement les fruits des besoins de la vie civilisée. Comme le Scythe Anacharsis, vers le milieu du XIe siècle de l'ère chrétienne, le Lamtune Yahia ben Ibrahim conçut le dessein de voyager chez les peuples étrangers, pour y puiser les connaissances qui manquaient à sa nation. En parcourant le nord de l'Afrique et de l'Arabie, il s'instruisit non-seulement des lois de l'islam, mais il s'appropria encore les lumières et l'érudition du monde musulman d'alors. Il sentit alors douloureusement combien ses compatriotes étaient en arrière des nations policées. Il forma donc la résolution de tout tenter pour faire connaître aux Lamtunes la doctrine de l'islam et les avantages de la civilisation. Il avait besoin, pour cela, d'un musulman instruit; à Kairwan, il fit connaissance d'un alfaqui fameux, originaire de Fez, Abu Amram. Questionné par son nouvel ami sur la religion et les mœurs de ses compatriotes, il répondit qu'ils étaient plongés dans une profonde ignorance, par l'effet de leur situation isolée

dans le désert, mais qu'ils étaient étrangers à toute cruauté, et qu'ils se prêteraient volontiers aux desseins de quiconque voudrait les instruire. Il pria même l'alfaqui de permettre à un de ses disciples de l'accompagner dans son pays natal; mais nul ne se souciait d'entreprendre un voyage si long et si périlleux. Enfin, il rencontra l'homme qu'il lui fallait dans Abdallah ben Yasim. C'était un de ces esprits dominateurs, qu'heureusement pour la paix de la société la nature produit rarement. La tâche difficile de civiliser les grossiers nomades du désert plut à son imagination et le remplit d'enthousiasme. Le nouvel apôtre fut d'abord reçu avec indifférence par les tribus de Lamtuna, de Dchedala et de Mustafa, comprises sous le nom commun de *Multimin* ou *Molathemin* (qui se couvre la face), soit parce que, dans les cérémonies des noces, ils portaient une espèce de voile, soit parce que, dans une bataille, leurs femmes avaient jadis combattu le visage couvert, afin d'être prises pour des hommes. Abdallah ne se découragea point; bientôt ses doctrines trouvèrent accès près de ces simples enfants de la nature; et quand il vit l'influence qu'il avait prise sur eux, il aspira à un succès plus brillant : de prédicateur il résolut de se faire souverain, et de fonder un empire au sein de ces vastes régions. Sous prétexte que la propagation d'une sainte religion et des lumières était le plus impérieux des devoirs, il persuada à ses dociles disciples de faire la guerre à la tribu de Lamtuna, qui se montrait un peu plus récalcitrante. Cette tribu fut bientôt soumise, reconnut son autorité spirituelle, et l'aida avec zèle dans son grand dessein de gagner des prosélytes par l'épée. Il eut bientôt réduit de la même manière toutes les tribus du désert. Le chef des Lamtunes lui-même, Abu Yahia Zacaria ben Omar, se déclara disciple et sujet d'Abdallah, et se contenta du privilége de commander sur le champ de bataille les propagateurs de l'islam. Abdallah, qui dominait tout en qualité d'iman, le nomma donc son émir et son général, et donna aux *Multimin* un nouveau nom, celui d'Almorabethun, ou Almoravides, selon la prononciation des peuples européens (hommes confédérés qui se consacrent volontairement au service de Dieu, ou suivant une autre étymologie, les zélés confesseurs de l'islam, retirés du monde, du mot *rabita*, ermitage, cellule) (1).

Les enfants du désert, enflammés de zèle pour leur nouvelle religion, excités aux conquêtes par leurs chefs, volaient de victoire en victoire. La Mauritanie, qui s'était séparée de l'Espagne au commencement du XI[e] siècle, et que gouvernaient alors presque entièrement les Zeirites zénètes, fut inondée de la nombreuse armée des Almoravides, qui se composait non-seulement d'une excellente cavalerie, mais d'une bonne infanterie parfaitement exercée au maniement des armes. Les premiers rangs formaient une phalange des guerriers à pied les plus intrépides, armés de lances d'une longueur énorme. L'opiniâtreté et la fougue des Almoravides triomphaient dans presque toutes les batailles; et l'exemple de leurs chefs, qui combattaient toujours dans les rangs les plus avancés, achevait d'enflammer leur courage. Un jour même le général Yahia Abu

(1) Abulfeda, III, p. 158. Cardonne, p. 93. Abulfeda dit à propos de la seconde étymologie: « Sunt qui sic dictos illos indè perhibent, quod pro more Arabum omnium vulgare faciem calyptrâ Letam dicta, nubere solent, deinde vero quum imperium in Occidente adipiscerentur, hanc suam vittam in peculiarem aliquem modulum componerent, quasi notam discriminis aliquam eo affectantes. » Le mot Almorabethun vient de Marbath. D'après Herbelot, Biblioth. orient., il signifie généralement sévère observateur de la religion. » Ce nom se présente déjà sous le premier khalife, Abubekr. Suivant Ebulhassan, dans Dombay, I, 185, le mot aurait une autre origine; il viendrait du mot *rabita*, hutte ou cellule, et Abdallah l'aurait adopté parce qu'il habita d'abord dans des huttes avec quelques membres de la tribu de Dchedala. Dans une note du III[e] vol., p. 675, d'Abulfeda, Reisk dit : « Excubantes pro causa Dei et veræ religionis. » V. Casiri, II, p. 219.

Zacaria porta la témérité si loin, que l'iman Abdallah, irrité, le fit punir de vingt coups de verge. Malgré cette leçon, Abu Zacaria ne put dompter son ardeur à se porter toujours au plus épais de la mêlée; il succomba en héros dans une bataille sanglante, mais les siens remportèrent la victoire.

L'iman, en vertu de son crédit tout-puissant, éleva à la dignité d'émir le frère d'Abu Zacaria, Abubekr ben Omar; mais l'année suivante Abdallah lui-même perdit la vie, un jour que, se fiant trop à son bonheur, il s'était avancé sans les précautions nécessaires contre les musulmans de Tamisna (451 de l'hég. — 1059).

Le fondateur de la puissance almoravide était dominé par un fanatisme extrême, et il avait su l'inspirer aux peuplades du désert. Il aurait voulu voir anéantis tous ceux qui n'adoptaient pas sa doctrine sans réserve et dans toute son étendue; et assez souvent la chose avait lieu quand il en avait les moyens. Toujours modéré dans sa manière de vivre, doué d'une éloquence irrésistible et de connaissances étendues, il était comme un dieu pour les simples habitants des déserts. Il avait acquis une telle influence sur ces demi-sauvages, qu'il avait pu les conduire en conquérants contre les Mauritaniens. Sa doctrine était très-simple, et se liait à une politique plus simple encore : la prière, les aumônes, le don de la dîme, étaient les devoirs les plus élevés d'un pieux almoravide; le butin fait dans les batailles, à l'exception du cinquième réservé pour l'iman, était partagé entre les soldats, et leur servait de stimulant pour les pousser à de nouvelles conquêtes.

II. Ce ne fut qu'après la mort d'Abdallah, qu'Abubekr régna sans partage; car, auparavant, il n'était, à proprement parler, que le général de l'iman. L'émir (c'est le titre que se donnait Abubekr) trouvant que la ville de Verikia (1), où il avait établi sa résidence, était trop petite pour la foule réunie autour de lui, et d'une situation peu convenable, chercha un emplacement sur lequel il pût poser les fondements d'une grande ville, destinée à devenir la capitale d'un vaste empire. On en trouva bientôt un dans la vallée d'Eylano, sillonnée de courants d'eau et couverte de prairies, et l'on vit rapidement s'élever une foule de maisons et de palais. La ville prit le nom de Marroco (Maroc), et bien qu'elle n'ait pas été achevée par Abubekr, tâche qui était réservée à son successeur, c'est lui que l'on doit néanmoins regarder comme le fondateur de cette ville célèbre (454 de l'hég. — 1062).

Abubekr était encore occupé de la construction de sa nouvelle capitale, lorsqu'une guerre entre les deux tribus almoravides de Dchedala et de Mustafa l'appela dans le désert. L'extirpation d'une des deux tribus paraissait inévitable, s'il n'intervenait promptement, tant on se battait avec fureur de part et d'autre, sans que l'on pût indiquer la cause de la guerre. Comme on ne pouvait ramener la paix parmi les parties belligérantes, l'émir accourut avec ses meilleures troupes près des Lamtunes, ses compatriotes, pour les soutenir contre leurs adversaires. Il laissa le commandement de la nouvelle résidence et la surveillance des constructions à son cousin, Yussef ben Tachfin ben Ibrahim ben Tarkit, de la tribu de Sanhadscha.

Les écrivains arabes représentent la personne et le caractère d'Yussef sous les couleurs les plus favorables. Ils nous disent qu'il avait la taille élevée et noble, la figure prévenante, les yeux noirs et perçants, la barbe longue, la voix harmonieuse, le corps fort, robuste et accoutumé à la fatigue; que son âme répondait à son extérieur, que sa générosité, sa sollicitude pour les pauvres, sa sobriété, sa justice, son zèle pour la religion, exempt d'intolérance, faisaient de lui l'admiration des étrangers et l'idole de son peuple. Mais, quelles que fussent ses vertus, on verra bientôt que la reconnaissance, l'honneur et la bonne foi, n'étaient pas du nombre; à peine son parent avait-il quitté la ville, qu'il s'occupa de mettre à exécution la résolution qu'il avait formée de s'emparer

(1) M. Dunham l'appelle Agmat.

de la suprême puissance. Son affabilité, ses largesses, le mépris de toutes les jouissances frivoles, le firent bientôt chérir du peuple et de l'armée, pendant que, d'un autre côté, la rigidité de sa discipline lui assurait partout une prompte obéissance.

Tout en faisant élever à Maroc une magnifique mosquée, un château fort et une foule d'édifices (1070), Yussef ne négligeait point la guerre. Il n'était pas seulement entouré d'une garde de deux mille nègres, qu'il avait fait acheter sur les côtes de Guinée, et d'un corps de plusieurs centaines d'esclaves chrétiens d'Espagne, qui étaient habiles dans tous les exercices, mais il avait encore une nombreuse armée, qui comptait environ cent mille hommes, et se divisait en cinq grands corps; au bruit du tambour, chaque bataillon venait se ranger sous son étendard particulier, et marchait en ligne contre l'ennemi. Toute la Mauritanie succomba sous les attaques dirigées par l'habile Yussef, et la forteresse même de Fez fut obligée de se rendre. Cette brillante prise apporta dans ses trésors des sommes immenses, qu'il extorqua par la frayeur aux juifs nombreux qui habitaient la Mauritanie.

Sa politique ne visait pas seulement à fonder sa puissance par des exploits guerriers. Il avait long-temps aimé, ou du moins aspiré à épouser la belle Zainab, sœur d'Abubekr; mais la crainte d'essuyer un refus de l'orgueilleux chef de sa famille, lui avait fait dissimuler sa passion. Maintenant il dédaigna même de demander le consentement de ce chef; il épousa la princesse et poursuivit avec une nouvelle hardiesse ses projets ambitieux.

Abubekr avait enfin terminé heureusement la guerre contre la tribu de Dchedala et poussé ses expéditions victorieuses jusqu'à la Nigritie; il revint vers Maroc en 466—A. D. 1073. Lorsqu'il approcha de cette ville, il invita avec une apparente amitié Yussef à une entrevue, parce qu'informé de ses vues ambitieuses et de sa grande puissance, il voulait lui retirer par ruse et non par force le gouvernement qu'il lui avait confié; mais Yussef vint au lieu du rendez-vous accompagné d'une cavalerie si nombreuse, qu'Abubekr perdit tout courage et renonça même à l'espoir de conserver une ombre de puissance. Il déclara sur-le-champ, qu'il était prêt à céder à son cousin toutes les conquêtes des Almoravides avec la ville de Maroc et à se contenter de régner sur les Lamtunes du désert. Yussef n'hésita pas à accepter ses propositions, et se fit aussitôt prêter serment par les nombreux scheiks qui l'entouraient, et les deux princes se séparèrent après des protestations réitérées d'amitié. Le lendemain Yussef envoya à son cousin un riche présent, qui consistait en 5,000 couronnes d'or, 70 chevaux de la meilleure race, tous magnifiquement harnachés, 150 mules, 100 turbans d'un grand prix, autant d'habits précieux, 400 turbans communs, 200 manteaux blancs, 1000 pièces d'étoffes, 200 pièces de toile fine, 150 esclaves noirs, 20 belles jeunes filles, avec une quantité considérable de parfums, de blé et de bestiaux. Abubekr retourna ensuite près des Lamtunes, où il mourut selon certains documents, après avoir guerroyé pendant trois ans contre les nègres du voisinage; ou selon d'autres, il fit de nouveaux préparatifs militaires pour recouvrer sa puissance, et succomba dans une bataille contre Yussef, de la main même de l'ingrat dont il avait commencé l'élévation (1).

Quoique Yussef eût refusé le titre d'Almumenin, qu'il regardait comme appartenant uniquement au khalife de l'Orient, il changea le titre d'émir en celui d'Almuslimin (2), ou prince des croyants, et de Nazaredin, défenseur de la foi. Il régnait sur toute l'Afrique occidentale, depuis les frontières de

(1) Herbelot, Dictionnaire oriental, sub voc. Abu Abdallah, apud Casiri, II, p. 216; Abu Bekr, ibid, 41; Ximenes, c. 48; Conde.

(2) Suivant Conde, c. II, in F. Yussef ben Tachfin ne s'intitulait qu'Émir Almuzlimin, Souverain des Musulmans, titre qui disait moins que celui d'Émir Almumenin, et qui ne blessait point directement les droits du khalife abasside de Bagdad.

la Guinée jusqu'à la Méditerranée ; son empire avait pour bornes à l'ouest, l'Océan Atlantique, à l'est, la province de Carthage. En 1070 Tanger, qui était gouvernée par les Édrisides exilés de Malaga, étant aussi tombée en son pouvoir, par le secours d'Almutamed, émir de Séville, qui lui avait envoyé des vaisseaux de guerre et avait fait assiéger la ville du côté de la mer, pendant qu'Yussef l'assiégeait par terre, il ne lui manquait plus que Ceuta, pour avoir en sa possession toutes les côtes d'Afrique situées vis-à-vis de l'Espagne.

La puissance almoravide s'étant aussi étendue à l'est (en 472 de l'hég. — 1080) par la prise de Tunis, Tanger succomba enfin après un long siége (1084), et ce fut alors que la Péninsule hispanique s'offrit comme une proie facile à l'heureux vainqueur, en venant réclamer son secours contre les chrétiens. Il avait déjà dédaigné une demande semblable, qui lui avait été faite par Omar, émir de Badajos, non pas qu'il fût indifférent à la gloire de servir sa religion, et encore moins à l'avantage d'étendre ses conquêtes, mais parce qu'il n'avait pas encore suffisamment consolidé son pouvoir. Maintenant qu'il se voyait paisible possesseur d'un immense empire, il assembla les chefs de ses guerriers pour avoir leur avis sur une expédition qu'il avait résolu d'entreprendre. Tous s'écrièrent aussitôt qu'il fallait sans hésiter entreprendre la guerre pour la défense de l'islamisme chancelant. Toutefois avant de rendre une réponse définitive à l'émir de Séville, il insista pour que la forteresse d'Algesiras fût remise entre ses mains, sous prétexte, que si la fortune lui était contraire, il lui fallait une place où il pût se réfugier. Une telle demande aurait dû ouvrir les yeux à Almutamed, mais il n'en fut rien ; on pourrait croire avec les auteurs arabes, qu'il était condamné par le destin à tomber par ses propres mesures.

III. Le roi de Castille, Alphonse VI, s'était allié, à ce qu'il paraît, avec Sancho Ier, roi d'Aragon et de Navarre, et le comte Raymond Bérenger de Barcelone, pour anéantir la puissance musulmane en Espagne. Quoique les Sarrasins eussent possédé pendant près de quatre cents ans la plus grande partie de la Péninsule, les chrétiens espagnols ne croyaient cependant pas leurs droits périmés par le temps ; ils regardaient toujours le sol de l'Espagne comme leur propriété et nourrissaient la ferme conviction, qu'un jour ils recouvreraient tout le pays et en chasseraient les conquérants étrangers. Alphonse VI, crut que ce temps était venu. Toutes les ligues et toutes les querelles entre les états chrétiens, qui avaient jusqu'alors paralysé leurs forces, avaient cessé ; tous dirigeaient en commun leurs armes contre l'ennemi de la foi chrétienne. L'unité pouvait d'autant plus se réaliser, que depuis long-temps les forces chrétiennes n'avaient été aussi peu divisées qu'à cette époque : la Galice, une partie du Portugal, les Asturies, Léon, la Castille et la Biscaye obéissaient au sceptre d'Alphonse VI. Sancho Ramirez régnait sur l'Aragon et la Navarre, et le comte Raymond Bérenger sur Barcelone et Urgel. Les espérances des chrétiens espagnols étaient donc fondées, et ce qui les confirmait encore, c'est que le boulevard de la puissance musulmane en Espagne, la ville forte de Tolède, était entre leurs mains. Tout paraissait alors possible.

Pendant qu'une nombreuse armée s'avançait de Galice et de Léon vers l'Andalousie, prenait Coria aux Beni Alaftas, brûlait les villages et ravageait les campagnes dans les environs de Séville, et qu'une division de cavalerie passait Sidonia et pénétrait jusqu'à Tarifa, à la pointe extrême de la Péninsule, les Castillans, sous la conduite même d'Alphonse, et probablement de concert avec les Aragonais et les Catalans, assiégeaient, comme nous l'avons vu, l'importante forteresse de Saragosse. Après la chute de cette ville tout le rivage de l'Èbre devait nécessairement tomber au pouvoir des chrétiens, ainsi que presque toutes les côtes de la Méditerranée.

La province entière de Saragosse fut mise à feu et à sang par les chrétiens, qui dans les guerres contre les mécréants ne connais-

saient aucun sentiment d'humanité. Il n'y avait que dans les forteresses que les Sarrasins faisaient une énergique résistance, parce que l'émir Almostain promettait aux siens de prompts secours de la part de leurs coreligionnaires de l'Espagne méridionale. Mais la ville de Saragosse était de jour en jour plus vivement pressée par les chrétiens, et tous les musulmans de la Péninsule gémissaient à l'idée de la prise de cette importante forteresse. Le secours de leurs coreligionnaires d'Afrique pouvait donc seul les sauver. En attendant, le roi de Castille continuait ses conquêtes et ses ravages. On redoubla de vigueur contre Saragosse, et l'on attaqua simultanément les Alamerides de Denia et les Beni Alaftas de Badajos. Alphonse les menaçait de détruire toutes leurs villes, s'ils hésitaient à se soumettre à ses armes victorieuses. Le savant Omar, émir de Badajos, répondit par une longue lettre à cette sommation; mais elle n'empêcha point Alphonse de poursuivre le cours de ses victoires.

IV. Comme Yussef différait de passer en Espagne, soit parce que ses préparatifs n'étaient point encore achevés, soit parce que les forteresses qu'il demandait ne lui étaient pas encore livrées, plusieurs émirs cherchèrent à acheter la paix, ne fût-ce que pour un moment, en accordant au roi de Castille un tribut et des cessions de territoires (1). L'émir de Séville lui-même se résigna à cette soumission honteuse. Alphonse VI avait envoyé un ambassadeur à Séville (les Arabes le nomment Carmat Albarhan), et fait remettre à l'émir une lettre arrogante dans laquelle il s'intitulait empereur et maître des deux nations et des deux lois. Les documents arabes prêtent à l'émir une réponse encore plus fière et plus menaçante; mais comme ils avouent qu'en voyant le retard d'Yussef, il avait consenti à payer un humiliant tribut, cette lettre nous paraît fort douteuse (1). Alphonse avait donné pour compagnon à son envoyé Carmut Albarhan, un juif nommé Ebn Galib, qui lui fut très-utile dans les affaires d'argent. Il paraît qu'Alphonse avait reçu quelquefois des émirs tributaires des pièces fausses; il fut donc recommandé au juif de ne point se laisser tromper sous ce rapport par l'émir de Séville. Lorsque les ministres lui remirent la somme qu'Almutamed ben Abed devait payer au roi de Castille, le juif ne voulut pas recevoir l'or comme étant de bon aloi, avant de l'avoir soumis à l'épreuve; cela occasionna de vives disputes, auxquelles l'envoyé castillan crut mettre fin, en demandant, au lieu d'argent, quelques vaisseaux de guerre pour son maître, disant qu'il avait la recommandation expresse de son souverain de n'accepter ni or ni argent, qu'après une épreuve préalable.

Cette exigence irrita encore davantage l'émir, à tel point qu'il déclara ne pouvoir plus supporter l'insolence des chrétiens, et que, contre le droit des gens, il exerça une vengeance cruelle sur les envoyés. Un document arabe porte qu'Almutamed creva les yeux, de sa propre main, à l'envoyé; que de sa suite, qui se composait de trois cents hommes, trois seulement s'étaient échappés, et qu'on avait d'abord à demi assommé à coups de bâton, puis crucifié le malheureux juif. Suivant une autre relation arabe plus

(1) Dombay, I, p. 227, après avoir raconté comment Alphonse s'avança jusqu'à la pointe méridionale de l'Espagne, ajoute encore que le héros castillan, comme autrefois Okbah, en Afrique, poussa son cheval dans les flots de la mer, et s'écria : « Voici l'extrémité de l'Espagne, maintenant je l'ai soumise. » Suivant la *Chronic. Pelagii*, p. 488, Alphonse VI aurait pris les villes suivantes : « Cepit Toletum, Talaveram, S. Eulaliam, Maquedam, Alfamin, Arganzam, Magerit, Olmos, Canales, Casatalifam, Talamancam, Uzedam, Guadalfarjaram, Fitam, Ribas, Caraquei, Moram, Alarcon, Alvende, Consocram, Ucles, Massatrico, Concham, Almudavar, Alaet, Valeranicam; ex alia parte Cauriam, Olisbonam, Syntriam, Sancta-Iren. Populavit etiam totam Extramaduram, castella et civitatem Salmanticam, Abulam, Concam, Arevalo, Olmedo, Medinam, Secobiam, Iscar, Cuellar. »

(1) Voyez les deux lettres dans l'Appendice E.

digne de foi (les chrétiens ne parlent point de ce fait), l'émir se montra moins cruel envers l'envoyé d'Alphonse. Comme lui et sa suite restaient en dehors de la ville, sous des tentes, un certain nombre d'esclaves (sans doute par l'ordre d'Almutamed), pénétrèrent dans la tente du juif et l'assassinèrent, lui et les chrétiens qui formaient sa suite. Mais la vie de l'ambassadeur fut respectée, conformément au droit des gens. Celui-ci partit aussitôt pour Tolède, en menaçant de la vengeance de son maître.

Lorsque le sang-froid revint à l'émir, il comprit toutes les conséquences de ce qui venait de se passer, et ses vizirs lui conseillèrent de représenter toute la scène comme l'effet de la colère de la populace contre l'odieux juif, de promettre satisfaction à Alphonse, et de conjurer ainsi la tempête qui s'approchait. Almutamed n'en voulut rien faire; il résolut de s'en remettre entièrement au secours des Almoravides, et d'opposer Yussef à Alphonse.

V. L'émir de Séville envoya donc en Afrique une nouvelle ambassade, qu'il chargea de remettre à Yussef une lettre autographe. Dans cette lettre, il nommait le souverain des Almoradives, Prince des Croyants (*Emir al Mumenin*), et Défenseur de la Foi (*Nasreddin*) (1). C'était une démarche hardie, puisque personne, jusque-là, n'avait osé réclamer ce titre, sinon ceux qui descendaient réellement, ou du moins qui prétendaient descendre du prophète Mahomet. Yussef reconnaissait toutefois la suzeraineté du khalife abasside de Bagdad, et une relation arabe dit même que le khalife Mostactir l'avait nommé souverain de l'Afrique septentrionale, avec toutes les formalités d'usage.

Dans sa lettre (supposé qu'elle nous ait été transmise telle qu'elle était), Almutamed dépeint d'abord la situation agitée et périlleuse où les querelles et les divisions ont réduit l'Espagne mahométane, et il s'exprime ensuite avec la plus grande amertume sur le roi Alphonse; il dit comment celui-ci, semblable à un chien enragé, ravage tous les territoires musulmans, avec une fureur de plus en plus intolérable, s'empare des forteresses, emmène les habitants en esclavage, et foule tout aux pieds, sans qu'un émir se lève pour défendre les opprimés, chacun contemplant tranquillement la ruine de ses parents, de ses amis. Il attribue cette indifférence et cette léthargie à la douceur du climat de l'Espagne, au penchant pour les plaisirs, aux bains d'eaux odoriférantes, à la bonne chère, et à une manière de vivre tout efféminée. Il ajoute qu'Yussef, le puissant prince qui régnait sur tant de peuples et de pays, ne devait donc pas hésiter à passer en Espagne, et à combattre contre l'ennemi qui, sans foi et plein de ruse, poursuivait les fidèles dans la vue d'anéantir l'islam. Le secrétaire d'état (alkatib), Abubekr, y avait joint une seconde lettre, dans laquelle il exposait surtout, avec beaucoup de vérité, que les divisions et l'engourdissement des Sarrasins étaient seuls cause de la ruine de la puissance musulmane en Espagne; que dans leurs luttes les uns contre les autres, ils s'affaiblissaient de jour en jour, pendant que les chrétiens se fortifiaient par l'union, et qu'usant tour à tour de la violence et de la ruse, des menaces et des promesses, de l'épée et de la parole, ils s'emparaient successivement de toutes les terres et des forteresses des musulmans; que les mosquées abandonnées se remplissaient de moines des mécréants, et que sur les tours (minarets) du haut desquelles on appelait jadis les fidèles à la prière, on voyait maintenant s'élever des croix, et que des cloches appelaient à la messe, là où l'on récitait naguère l'azzala.

(1) Suivant le témoignage d'Abulfeda, III, p. 351, Yussef ben Tachfin reconnaissait la suzeraineté spirituelle du khalife abasside de Bagdad: « Bagdadum miserat, et ab Abbasico chalifo Mostactero investituram rogaverat, quam etiam cum consuetis ceteris honoribus obtinuit. » Les monnaies mêmes qu'Yussef fit frapper, et qui portent l'empreinte des khalifes abassides, confirment l'assertion d'Abulfeda.

Enfin, Alkatib mettait toutes ses espérances en Yussef, qu'il croyait destiné par Dieu à sauver l'islam (1).

Mais comme Yussef avait déjà déclaré auparavant qu'il ne passerait en Espagne avec une armée que quand on lui aurait livré la forteresse d'Algesiras, l'émir de Séville consentit encore à ce sacrifice, malgré toutes les représentations du prince al Raschid. Almutamed, après avoir informé Yussef qu'il lui accordait volontiers cette demande, transmit à son fils, Yezid Radila, gouverneur d'Algesiras, l'ordre de livrer la ville aux Almoravides qu'Yussef ben Tachfin enverrait.

Pour se rendre favorable le souverain des Almoravides, et pour hâter autant que possible son arrivée en Espagne, l'émir Almutamed mit secrètement à la voile pour l'Afrique, pour faire une visite à Yussef. Il le rencontra à trois jours de marche de Ceuta, où il était occupé d'immenses préparatifs de guerre.

Almutamed parvint incognito jusqu'à l'entrée du palais du souverain des Almoravides. Là des gardes l'arrêtèrent : « Allez dire au Prince des Croyants, répondit-il, que ben Abed est à sa porte. » Lorsque ces paroles furent rapportées à Yussef, il fut d'abord fort effrayé, pensant que l'émir était arrivé avec des troupes ; mais aussitôt qu'on lui apprit son erreur, il s'empressa d'aller au-devant de l'émir et l'accueillit avec beaucoup d'amitié ; il lui fit bientôt entendre qu'il devait retourner en Espagne, et y faire tous les préparatifs nécessaires pour la réception de son armée, qui débarquerait incessamment en Andalousie. Là-dessus l'émir de Séville s'en retourna fort mécontent, parce qu'il n'avait pas atteint le but de son voyage, qui était de se faire nommer gouverneur almoravide de l'Espagne musulmane. Quant à Yussef, il donna presque immédiatement l'ordre de faire embarquer l'armée.

(1) Que l'émir de Séville et les Sarrasins espagnols aient appelé les Almoravides en Espagne, pour les secourir contre Alphonse VI, c'est un fait qu'attestent toutes les relations arabes. Il est tout-à-fait faux, comme le dit Rod. Tol., de Reb. Hisp., VI, c. 31, que ce soit Alphonse qui ait imploré leur secours contre les Sarrasins. Mais le même historien, Hist. Arab., c. 48, est dans le vrai quand il dit : « Mahomath Avenhabeth Aldefonsi, regis, qui Toletum ceperat, anno Arabum 477, timore turbatus contra eum, Yuceph Aben Tessufin in auxilium evocavit. »

LIVRE XI.

DOMINATION DES ALMORAVIDES AU TEMPS D'ALPHONSE VI, ROI DE CASTILLE, ET D'ALPHONSE-LE-BATAILLEUR, ROI D'ARAGON.

CHAPITRE PREMIER.

CONQUÊTES DES ALMORAVIDES EN ESPAGNE, SOUS YUSSEF BEN TACHFIN ET SON FILS ALI, JUSQU'A LA BATAILLE D'UCLÈS.

(De 1086 à 1108.)

1º Guerre d'Yussef contre Alphonse. — 2º Soumission de l'Espagne méridionale à la domination des Almoravides. — 3º La province de Saragosse. — 4º Prise de Valence par le Cid. — 5º Dernière année du règne d'Yussef. — 6º Avénement et règne d'Ali jusqu'à la bataille d'Uclès (1).

I. Ce fut dans le mois de rebiulachir 479 de l'hégire, ou au commencement d'août 1086 de l'ère chrétienne, qu'Yussef ben Tachfin embarqua son armée à Ceuta; à peine la flotte

(1) Les principales sources arabes pour l'histoire des Almoravides, depuis l'arrivée d'Yussef jusqu'à la bataille de Fraga, se trouvent dans Conde, vol. II, c. 15—33, d'après le témoin oculaire Abu Meruan; dans le contemporain Abu Yahia et les historiens Abdelhalim et Ebulhassan, dans Dombay, part. I, p. 233 et sq. On peut consulter en outre Cardonne, part. II, p. 119 sq., part. III, p. 190 sq. Murphy, p. 125 sqq. Abulfeda, III, p. 264. Casiri, II, p. 39...53...216. Rod. Tol., Hist. Arab., c. 48 et 49. On ne saurait compter parmi les sources les récits fabuleux de Marmol.

Les sources chrétiennes sont à peu près les mêmes que celles indiquées dans le livre précédent. Chron. Pelagii; Rod. Tol., lib. VI, c. 21; Luc. Tud., p. 100 sqq.; Chron. Lusitan. et Florez (Esp. sag.), XXIII; Histor. Compostell., ib., XX, c. 2—47; Gregorii VII, Urbani II, Paschali II, Epist.; puis Sandoval, Chron. Alphonsi imperatoris; Orderic. Vital., Histor.

avait-elle mis à la voile, qu'Yussef monta sur le pont de son vaisseau, éleva les bras vers le ciel, et s'écria : « Dieu tout-puissant! » si mon expédition est destinée à sauver les » croyants, et tu le sais, ô Seigneur! apaise » les flots de cette mer, et rends-la douce à » notre navigation; sinon, excite les tem» pêtes pour empêcher notre passage. » Aussitôt, disent les pieux musulmans, la mer devint calme, le ciel serein, et la flotte traversa le détroit, et aborda sur les côtes d'Andalousie avec la plus grande rapidité. Dès qu'Yussef eut pris terre près d'Algesiras, il se prosterna et récita sa prière, pour commencer son entreprise avec la faveur de Dieu, et se fit ensuite livrer par l'émir Almutamed la forteresse d'Algesiras. En y entrant, il y trouva presque tous les émirs d'Espagne réunis avec de nombreuses suites d'alcadis et de chevaliers pour lui faire une réception solennelle: à leur tête, il vit son ami Muhammed Almutamed, l'émir de Séville. Celui-ci voulut descendre de cheval et baiser la main au prince africain en signe de soumission ; mais Yussef, qui ne voulait encore être regardé que comme allié, et non comme suzerain, refusa cet hommage, pour l'obtenir un jour avec d'autant plus de certitude de tous les émirs. Il commença par faire mettre dans le meilleur état les fortifications d'Algesiras, laissa des troupes d'élite pour garder cette clef de l'Espagne, y entassa une immense quantité de provisions de bouche et de guerre, pour avoir une retraite sûre en cas de revers, et se mit ensuite en marche vers Séville. Il fut prescrit aux émirs espagnols quel nombre de troupes et quelle quantité de vivres chacun devait fournir, où et quand chacun d'eux devait amener son contingent. L'émir de Séville avait déjà habilement pourvu, par de grands approvisionnements, à la réception d'une nombreuse armée, et s'était assuré par là la bienveillance toute particulière d'Yussef.

A Séville même, le prince des Almoravides ne s'arrêta que peu de jours, en partie pour y réunir toutes ses troupes, en partie pour y attendre l'arrivée des contingents des émirs espagnols; avant de se remettre en marche, on enleva à l'armée tout bagage superflu. En partant de Séville, on se dirigea vers le territoire de l'émir de Badajos, où son frère Almostanser avait pourvu à l'entretien des hommes, des chevaux et des bêtes de somme. Voici quel était l'ordre de la marche : l'avant-garde, qui se composait de dix mille cavaliers almoravides, était commandée par Abu Soliman Davud ben Aischa ; puis venaient les différentes divisions des émirs espagnols, dont Muhammed ben Abed avait le commandement en chef. Les Sarrasins espagnols formaient une armée particulière, distincte de l'armée almoravide, qui se composait de peuplades africaines. Celle-ci suivait, à la distance d'un jour de marche, sous les ordres d'Yussef, en sorte que le camp que l'émir de Séville abandonnait le matin, devenait le soir celui du prince africain. On arriva ainsi dans le voisinage de Badajos, à Artuscha, où l'armée se reposa trois jours.

Cependant la nouvelle de l'arrivée des Almoravides en Espagne était parvenue avec une grande rapidité au camp des chrétiens, devant Saragosse. Alphonse VI avait dirigé ses principales forces contre cette place forte, pour en hâter la chute. Mais le danger qui menaçait sa capitale, Tolède, et ses provinces méridionales, le détermina à lever le siége sur-le-champ ; après avoir tenu un conseil de guerre avec les grands de son royaume, il fit d'immenses préparatifs militaires pour soutenir glorieusement la lutte contre les vainqueurs de l'Afrique ; et comme

---

Eccles., lib. XIII ; anonymus Limosinus ; Chron. de San Juan de la Peña ; Yepes, Aguirre, Risco, Moret, Briz, Marca, Villanueva, etc. Les *Fueros de Leon*, le *Concilium Coyacense,* et les Fueros de Sahagun, sont aussi des monuments historiques de la plus haute importance.

Plusieurs de ces sources sont partiales, et l'historien a besoin de se tenir en garde et de les confronter soigneusement les unes avec les autres, pour ne pas tomber dans de fréquentes erreurs.

le besoin conseille l'union, il s'allia étroitement avec le roi d'Aragon, Sancho Ramirez, qui régnait aussi à Pampelune, et avec le comte Bérenger Raymond, dont l'un assiégeait alors Tortose, et l'autre était sur le point de tenter une expédition contre Valence.

Ils abandonnèrent alors leurs entreprises et réunirent leurs forces avec celles d'Alphonse, qui avait déjà rassemblé de nombreux bataillons de la Galice, de Léon, de la Biscaye, des Asturies, de la Castille et des provinces mahométanes nouvellement conquises. On vit même accourir des provinces méridionales de la France, du Languedoc, de la Guyenne, de la Bourgogne et de la Provence, des essaims de chevaliers qui brûlaient de lutter contre les infidèles, espérant conquérir sur eux de grands trésors et travailler efficacement au salut de leur âme. Suivant les relations arabes, dont il faut à la vérité se méfier à cause de leur exagération, Alphonse avait sous ses ordres une armée de cent mille fantassins et de quatre-vingt mille cavaliers, moitié grosse cavalerie, moitié cavalerie légère. Dans ce nombre se trouvaient environ trente mille cavaliers, que fournissaient les Sarrasins placés sous la domination d'Alphonse. Les écrivains chrétiens, qui, comme les Arabes, dissimulent le nombre des leurs, portent l'armée sarrasine à plus de cent mille hommes, ou prétendent qu'elle était aussi innombrable qu'une nuée de sauterelles. Je pense qu'on s'approchera assez de la vérité, si l'on suppose de chaque côté de cent trente à cent cinquante mille hommes. Car il n'est pas probable, que l'armée almoravide, qu'Yussef avait transportée en Espagne, comptât plus de soixante-dix mille hommes, et les émirs n'avaient guères pu fournir un plus grand nombre. Or rien n'autorise à croire que l'armée des chrétiens fût plus nombreuse que celle des Sarrasins, d'autant plus que peu de temps après ils tâchèrent d'en lever une seconde presque aussi considérable.

Les deux armées établirent leur camp à quelques lieues de Badajos, dans une plaine couverte de bosquets, que les Arabes nomment *Zalaca*, ou *Zalla* (Sahla), et les chrétiens *Sacralias* (1). Une petite rivière, appelée par les Arabes *Nahar-Hadschir*, séparait les combattants. Yussef avec ses Almoravides avait placé son camp derrière une hauteur et à part des Andalous. Ceux-ci s'établirent en face des chrétiens, dont les masses de cavalerie, qui s'étendaient à perte de vue, firent presque douter aux émirs espagnols du succès de leur cause.

Une innombrable multitude d'hommes avec peu de magasins menaçait les deux armées de la famine, si elles s'arrêtaient quelque temps dans le même lieu. Yussef envoya donc au roi de Castille une lettre, dans laquelle il lui faisait ces trois propositions : 1° de se faire musulman, ou 2° de consentir à devenir, comme chrétien, tributaire du prince almoravide, ou 3° enfin de se préparer à la bataille aussitôt que possible. Il ajoutait encore, qu'il avait appris comment Alphonse avait voulu naguères se procurer des vaisseaux, pour passer en Afrique et y chercher les Almoravides; que pour lui éviter cette peine, le puissant souverain des peuples de l'Afrique était venu lui-même en Espagne, pour y chercher le roi des chrétiens et que Dieu les avait enfin réunis sur la même plaine, pour mettre des bornes aux prétentions et à l'arrogance des infidèles.

Lorsqu'Alphonse eut lu cette lettre, il la jeta à terre dans sa colère, et dit à l'envoyé : « Va dire à ton maître, que nous nous verrons sur le champ de bataille ». Relativement à l'indication du jour de bataille, le roi chrétien fit dire au souverain musulman : « Comme c'est demain vendredi, jour de fête des mu-

(1) Pour toute cette bataille, voyez Conde, vol. II, c. 16 — 17, p. 134 — 149, d'après Abu Meruan, Abu Yahia et Abdelhalim. Dombay, d'après Ebulhassan, I, p. 233 sq. Casiri, II, p. 39, 210 et 217, d'après Abubekr et Alchatib. Abulfeda, III, p. 264. Murphy, p. 128 sq. Chron. Lusit., apud Florez, XIV, p. 418. Pelagii Chron., p. 488. Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. VI, c. 32. Chron. Conimbr. et Complut.

sulmans, ce jour ne peut être choisi; après demain les Juifs célèbrent leur sabbat, et comme il y a beaucoup de Juifs dans les deux camps, ce jour ne convient pas davantage, non plus que le suivant, qui est dimanche, jour de fête des chrétiens. Je propose donc lundi; chacun pourra ce jour-là employer tous ses efforts pour obtenir la victoire sans blesser sa religion. » Yussef accepta cette proposition, et le lundi 26 octobre 1086 fut indiqué pour livrer bataille.

Suivant le principe peu honorable, qu'à la guerre toutes les ruses sont permises, Alphonse se crut en droit d'employer le mensonge pour endormir l'ennemi, pouvoir l'attaquer à l'improviste et le battre avec plus de sûreté. Malgré les conventions arrêtées entre lui et son adversaire, il résolut donc d'attaquer le lendemain vendredi.

Bien que la bataille fût remise à plusieurs jours d'intervalle, les Sarrasins ne négligeaient rien pour se prémunir contre une surprise. L'émir de Séville en particulier n'avait aucune confiance en Alphonse, parce qu'il avait déjà été dans plusieurs occasions la dupe de ses ruses de guerre. Le soir il fit donc partir des espions, pour surveiller exactement tous les mouvements qui se feraient dans le camp des chrétiens. Aussitôt que ceux-ci eurent remarqué des préparatifs de bataille, ils revinrent à la hâte près d'Almutamed, qui avait déjà mis ses troupes sous les armes, avant que celles d'Alphonse fussent sorties de leur camp. Yussef même, qui commandait le second camp, composant le centre et la réserve, fut le plus promptement possible instruit des mouvements hostiles des chrétiens.

Alphonse, qui avait partagé son armée en deux corps, ordonna au premier sous les ordres des comtes Garcias et Roderigue de se précipiter avec impétuosité sur le camp des Andalous d'Almutamed, espérant que cette attaque imprévue jetterait la terreur et la confusion parmi les ennemis. Mais à leur grand étonnement, les chrétiens, avant même d'avoir atteint le camp des musulmans, rencontrèrent un corps de six mille cavaliers almoravides commandés par le vaillant Almudaffar Davud ben Aischa, un des meilleurs généraux d'Yussef. A la vérité il ne put soutenir la masse et l'impétuosité des chrétiens, bien qu'il fût appuyé par une nombreuse division d'archers et de frondeurs, mais sa vigoureuse résistance avait du moins tellement rompu la violence du premier choc des chrétiens, que fatigués de leurs efforts ils se retirèrent pour se reformer en deux ordres de bataille. Alphonse avait confié le commandement des deux ailes de son armée au roi d'Aragon, Sancho Ramirez, et au comte Bérenger Raymond (les Arabes l'appellent Albarhanis); le roi de Castille en personne commandait le centre. Leur attaque fut annoncée par un terrible cri de guerre et par les sons éclatants des trompettes. L'émir de Séville, qui avait un astrologue près de lui, et le consultait sur l'issue de la bataille, reçut d'abord une réponse accablante, mais qui fut bientôt suivie d'un autre très-favorable, de sorte qu'il ne douta point de la victoire. Cependant il ne put s'empêcher de trembler, lorsqu'il vit les masses ennemies se ruer sur son camp en rangs pressés. Les escadrons de chevaliers tout bardés de fer, qui s'abattirent comme un orage sur les andalous et dont les épées semblaient lancer des éclairs, inspirèrent une telle frayeur aux émirs espagnols, qu'ils crurent tout perdu, avant même d'avoir engagé la lutte et cherchèrent leur salut dans une honteuse fuite; ils furent poursuivis dans leur déroute jusque sous les murs de Badajos. Il n'y eut que la cavalerie de Séville, commandée par le vaillant Almutamed, qui sauva en partie l'honneur des musulmans espagnols. Enveloppés par une multitude de cavaliers ennemis, ces braves combattirent comme des lions irrités par leurs blessures; et appuyés par la cavalerie almoravide de Davud, qui avait déjà reçu si héroïquement le premier choc des chrétiens, ils soutinrent pendant quelque temps une lutte inégale.

Alphonse croyait déjà avoir remporté la victoire, parce que la résistance d'Almutamed devenait de plus en plus faible et la

fuite des Andalous générale. L'armée d'Yussef, qui était dans le second camp derrière une hauteur et qui ne pouvait être remarquée des chrétiens, n'avait encore pris aucune part à la bataille ; les dix mille cavaliers almoravides de Davud étaient les seules troupes africaines qui eussent été conduites au combat. Malheureusement pour Alphonse, il croyait qu'il avait eu affaire à toute l'armée ennemie.

Dans ce moment décisif et quand déjà la vigueur des chrétiens faiblissait, l'armée almoravide s'ébranla. Yussef envoya au secours d'Almutamed plusieurs détachements de Zénètes et de Berbères, rétablit ainsi la bataille qui semblait perdue pour les Sarrasins, et lui-même par un mouvement rapide se porta contre le camp d'Alphonse avec sa nombreuse garde de Lamtunes et d'Almoravides, qui lui avaient gagné toutes ses victoires en Afrique; de sorte que l'armée espagnole se trouva enveloppée et menacée sur ses derrières. Alphonse, dans la plus épaisse mêlée, poussant toujours les siens en avant, avait enfin mis en fuite Almutamed malgré le secours qui lui était arrivé du camp almoravide, et en poursuivant l'ennemi, il tomba tout-à-coup sur les fuyards chrétiens, qui avaient été chassés par Yussef du camp confié à leur garde. On apprit avec terreur que le prince africain avait pénétré dans le camp chrétien, en avait en partie abattu les tentes, s'était emparé des trésors qui s'y trouvaient et avait livré aux flammes tous les bagages.

Aussitôt qu'Alphonse eut reçu cette nouvelle, il fit cesser la poursuite des Andalous et des Almoravides mêlés à eux et se hâta de revenir sur ses pas pour reprendre son camp à Yussef, et mettre également ce nouvel ennemi en fuite. Mais Yussef n'attendit pas l'attaque d'Alphonse. Ses bataillons, accoutumés à la victoire, se précipitèrent comme un torrent sur les chrétiens; ceux-ci, malgré la fatigue d'une lutte déjà longue, combattirent contre les Africains avec tant d'opiniâtreté et de bravoure, qu'Yussef, en dépit de son attaque inattendue et de ses troupes fraîches, doutait presque de la victoire. Monté sur un cheval rapide, il volait d'escadron en escadron, exhortant partout les siens : « Courage ! musulmans ! courage ! vous combattez pour une cause sainte ! Déjà Dieu a diminué le nombre des infidèles ! le paradis est la récompense de votre martyre ; déjà vos frères qui ont succombé jouissent des plaisirs les plus doux et d'une récompense éternelle dans le séjour des bienheureux. » Yussef n'encourageait pas moins par son exemple que par ses paroles. A la tête de ses gardes il s'élançait sur les rangs les plus épais des ennemis; trois chevaux avaient déjà été tués sous lui : une main céleste semblait détourner de lui les traits. Les Almoravides combattaient en ce jour pour conquérir la couronne du martyre et semblaient chercher avidement la mort dans la mêlée la plus épaisse pour participer aux joies du paradis. Les chrétiens de leur côté ne combattaient pas avec moins d'ardeur pour leur sainte foi et pour leur chère patrie. La mort fit de terribles ravages pendant quelques heures. Les soldats tombaient par milliers, comme les épis sous la faucille du moissonneur ; le sang inondait le champ de bataille et plus d'un blessé étendu par terre, étanchait sa soif dans celui qu'il avait fait couler ; enfin l'issue de la journée fut décidée peu de temps avant l'arrivée de la nuit. L'émir de Séville et Davud ben Aischa avaient remarqué dans leur fuite vers Badajos, qu'Alphonse avait cessé tout-à-coup de les poursuivre. Informés des avantages qu'Yussef avait remportés, ils rallièrent leurs troupes et retournèrent au combat en grande hâte. Les chrétiens se trouvèrent alors attaqués de deux côtés en même temps, et leur défaite fut décidée. Il ne leur restait plus de choix qu'entre une lutte de désespoir et la fuite ; les vainqueurs du matin n'avaient plus qu'à chercher une mort honorable, là où le sort leur avait d'abord souri si favorablement. Lorsque la nuit fut venue et que ses ombres se furent étendues sur la plaine couverte de sang et de cadavres, les faibles débris de l'armée chrétienne se sauvèrent par la fuite, laissant

sur le champ de bataille les cadavres des héros qui avaient succombé glorieusement en combattant pour leur patrie contre les infidèles.

Alphonse, grièvement blessé lui-même d'un coup de lance à la jambe, en conduisant ses escadrons contre l'ennemi (car il avait combattu comme le plus brave chevalier), ne voulait point survivre à sa défaite. Il était brûlé d'une soif ardente, causée par sa blessure, et l'on ne pouvait trouver une goutte d'eau; enfin on se procura un peu de vin, que l'on fit boire à l'infortuné monarque. Cinq cents cavaliers le prirent presque par violence au milieu d'eux, l'emportèrent sur une hauteur, d'où ils atteignirent Coria à la faveur de la nuit.

Cette double bataille, qui fut livrée le 23 octobre 1086, ou le 12 redgeb 479, n'est citée par les Arabes que sous le nom de bataille de la plaine de Zalaca; les documents chrétiens nomment le premier engagement contre l'émir de Séville et Davud ben Aischa bataille de Roda, le second contre Yussef bataille de Sacralias. La brièveté du récit, que font les écrivains espagnols de cette grande victoire de l'islam sur le christianisme, est une nouvelle preuve de la répugnance avec laquelle les vaincus racontaient leur défaite. Mais cette obscurité et ces réticences du récit ont été cause que de cette seule bataille on en a fait deux, livrées à des époques et dans des lieux différents.

Le nombre de ceux qui succombèrent doit avoir été très-considérable; les chrétiens eux-mêmes avouent, que de leur côté les pertes furent énormes; mais les auteurs arabes exagèrent évidemment, quand ils font monter à 180,000 le nombre des chrétiens tués et prisonniers, et qu'ils racontent qu'Alphonse arriva à Tolède avec seulement cent cavaliers, tandis que les Sarrasins n'auraient perdu que trois mille hommes. Certainement la perte des musulmans n'était point aussi inférieure à celle des chrétiens.

Les musulmans passèrent la nuit sur le champ de bataille, parmi les cadavres et les blessés, et mêlant leurs chants de victoire aux gémissements et aux cris des mourants, et le lendemain matin, après avoir récité la prière (alsohbi), sur la plaine ensanglantée, ils réunirent les détachements de prisonniers, et mirent en tas les trésors et autres choses précieuses pour en faire le partage. Yussef donna aux yeux de l'armée, comme trophée de son œuvre de sang, un spectacle cruel et bien digne d'un Africain. Il ordonna de couper la tête aux cadavres des chrétiens, d'en former des tours pyramidales sur le champ de bataille, et d'appeler à la prière du haut d'une de ces pyramides, comme du haut d'un minaret. On dit que vingt mille têtes furent entassées de cette manière, et ce nombre ne paraît point exagéré. Nous trouvons moins de vraisemblance dans l'assertion d'un écrivain arabe qui prétend que, des têtes coupées, Yussef en envoya dix mille à Séville, dix mille à Cordoue, dix mille à Valence, dix mille à Saragosse et à Murcie, et distribua les autres quarante mille dans les villes d'Afrique, afin qu'on eût partout un monument de sa mémorable victoire.

La nouvelle de la grande bataille de Zalaca se répandit rapidement dans tous les pays. Yussef en fit faire un récit et l'envoya en Afrique, où il fut lu dans les mosquées de toutes les villes de son empire; et la victoire qui avait sauvé l'islam en Espagne fut célébrée par de solennelles actions de grâces en-deçà et au-delà du détroit de Gibraltar. Les poètes choisirent les exploits héroïques de la journée de Zalaca pour sujet de leurs vers; l'émir de Séville lui-même, le vaillant Almutamed, qui avait reçu six blessures, décrivit, dans une sorte de dithyrambe, cette fameuse bataille, immédiatement après en être sorti. Le même soir il informa encore son fils Al Raschid, resté à Séville, de l'heureux succès des armes musulmanes et de la défaite totale des chrétiens. Un pigeon, qu'il avait emporté avec lui dans le but de communiquer plus rapidement avec sa capitale (1),

(1) Ce doit être là le premier exemple de l'emploi des pigeons comme messagers, que l'on rencontre dans l'histoire du moyen-âge, chez les musulmans. On suppose ordinairement que la

porta en quelques minutes l'heureuse nouvelle de Badajos à Séville. Le prince ordonna aussitôt de l'annoncer dans les grandes mosquées, de réciter des actions de grâces, et d'illuminer la ville en signe de fête : ainsi on célébrait déjà la victoire à Séville, éloignée de quelques jours de marche de Zalaca, la nuit même où l'armée sarrasine n'avait pas encore abandonné le champ de bataille. Quant à l'assertion de quelques écrivains arabes et chrétiens que, depuis cette victoire, Yussef avait porté le titre de commandeur des croyants, ce serait une erreur de date, s'il est vrai, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il l'avait déjà pris avant de passer en Espagne.

Cette brillante victoire aurait pu avoir des suites incalculables pour les Almoravides, s'ils avaient su en profiter, ou si Alphonse s'était montré moins actif. De même qu'après la bataille de Xerès de la Frontera, le royaume wisigoth était tombé en moins d'une année, de même la domination chrétienne aurait été aussi promptement anéantie, si les vainqueurs avaient marché rapidement en avant, comme les conquérants Tarek et Musa, et n'avaient pas laissé aux chrétiens le temps de se relever de leur défaite. Par bonheur pour l'Espagne chrétienne, elle n'était pas alors gouvernée par un roi faible comme Roderich, mais par un prince héroïque, inépuisable en ressources.

Sans se laisser abattre, il s'occupa sur-le-champ et avec ardeur de rassembler une nouvelle armée. Une circonstance fort heureuse lui fut d'un grand secours dans sa position critique; Yussef reçut d'Afrique la nouvelle de la mort de son fils Abubekr Seir, qu'il avait laissé à Maroc pour diriger le gouvernement en son absence. Il se hâta donc avant tout de retourner en Afrique, dans la vue de reprendre en personne la poursuite de la guerre d'Espagne, après avoir fait les arrangements nécessaires à Maroc. Il confia le suprême commandement de l'armée almoravide, qui avait été extraordinairement affaiblie par la bataille de Zalaca, au vaillant général Syr ben Abubekir. Celui-ci, de concert avec l'émir de Badajos, s'avança dans le centre du Portugal actuel, vers le Tage, ravageant et pillant tout, et emmenant en captivité les malheureux habitants. Quant à l'émir de Séville, Almutamed, il pénétra à la tête d'une nombreuse cavalerie, dans la province de Tolède, prit entre autres villes Uclès, Cuenca, Opta, Consuegra, se tourna ensuite contre le pays de Murcie, où de gros détachements de chevaliers chrétiens, sous les ordres d'un célèbre Campeador, tentaient, pour leur propre compte, des expéditions contre les villes musulmanes. Peu de temps auparavant même, ils avaient pressé si vigoureusement l'émir d'Almeria, que celui-ci n'avait pu conduire ses troupes à l'armée de Yussef avant la bataille de Zalaca. L'émir Almutamed, se confiant dans le bonheur accoutumé de ses armes, et plein de mépris pour le petit nombre des chevaliers chrétiens, se laissa assez légèrement entraîner dans un engagement avec eux, fut battu, et perdit, à sa grande honte, tous les fruits de sa dernière victoire. Lui-même n'échappa à la poursuite de l'ennemi qu'en se jetant dans la forteresse de Lorca, près de son ami le wali Muhammed ben Lebun. Comme il ne s'y trouvait pas encore en sûreté, il se rendit à Cordoue, abandonnant Murcie à son destin. Les chevaliers chrétiens, renforcés par plusieurs détachements de Castillans, qu'Alphonse leur avait envoyés, menacèrent d'autant plus sérieusement les Sarrasins de ces contrées, qu'ils avaient toujours dans le fort imprenable d'Alid, situé à un jour de marche au sud de Lorca, un refuge assuré, d'où ils s'échappaient comme des nuées

---

poste par le moyen des pigeons est une invention de Nureddin, sultan d'Alep et de Damas; mais voilà un exemple antérieur qui prouve le contraire. Comparez, sur ce sujet, *la Colombe messagère*, par Sabbagh, trad. de l'arabe par Sylv. de Sacy, *l'Art de vérifier les Dates*, contin. II, p. 484, et les écrits qui s'y trouvent cités. *Reiske*, in Abulfedam, t. III, p. 645 et 675; t. IV, p. 328 et 445; Volney, Voyage en Syrie, t. I, p. 271.

de sauterelles pour ravager les alentours.

Cependant Alphonse avait, avec une incroyable célérité, rassemblé une nouvelle armée. Des essaims de chevaliers français et normands accouraient le rejoindre. L'esprit chevaleresque de cette époque, qui se signala bientôt après avec tant d'ardeur dans les croisades, poussait alors tous les hommes avides d'aventures et de combats vers l'Espagne, pour y défendre la croix contre le croissant.

Moins d'un an après sa terrible défaite, le roi de Castille put déjà se présenter en face de ses ennemis; plus puissant qu'eux, parce qu'ils n'avaient pas encore réparé leurs pertes de Zalaca par de nouvelles troupes d'Afrique, et que les émirs espagnols avaient séparé leurs contingents de la grande armée pour retourner chez eux. Les écrivains espagnols assurent d'une manière positive que dès l'an 1087 Alphonse poussa de nouveau une expédition jusque dans les environs de Séville, pendant qu'une autre armée castillane, de concert avec les chevaliers du fort d'Alid, inquiétaient Murcie, et que Saragosse et Valence étaient tenues en échec par les attaques continuelles des princes des Pyrénées.

Il y avait peu d'unité parmi les émirs espagnols; la jalousie et l'égoïsme dominaient chez eux; Almutamed, qui avait le plus souffert du changement survenu, puisque les émirs qui lui étaient immédiatement soumis s'étaient de nouveau rendus indépendants, chercha comment il pourrait non-seulement recouvrer son ancienne puissance, mais même l'augmenter. Il en vit le moyen dans l'armée auxiliaire almoravide, qu'il voulait faire servir à ses vues. Dans ce but, il se rendit lui-même en Afrique près d'Yussef, lui représenta comment les émirs espagnols étaient divisés entre eux, combien les chefs des troupes almoravides avaient de crédit et de puissance près des Andalous, malgré la victoire de Zalaca, et chercha ainsi à persuader au souverain d'Afrique de lui confier le commandement des troupes almoravides et le soin de tout diriger en Espagne. Quelle fut la surprise et la frayeur de l'émir, quand, au lieu de la nomination qu'il attendait, il reçut d'Yussef l'annonce que, pour réparer les pertes des musulmans depuis la bataille de Zalaca, et gagner de nouvelles victoires en faveur de l'islam, lui-même se préparait à passer en Espagne avec une nouvelle armée. Almutamed fut renvoyé à Séville avec cette déclaration.

Au mois de juin 1088, Yussef débarqua en Andalousie, près d'Algesiras, avec une nombreuse armée. Almutamed avait fait tous les préparatifs nécessaires pour le recevoir. Cette fois, l'armée almoravide se dirigea, par Malaga, vers Murcie, où les musulmans étaient alors le plus vivement pressés par les chrétiens. Le prince africain avait envoyé à tous les émirs espagnols l'ordre de venir le rejoindre avec leurs contingents dans le pays de Murcie, près du fort d'Alid. Outre l'émir de Séville, on vit arriver Temim ben Balkin, wali de Malaga, son frère Abdallah ben Balkin, émir de Grenade, les puissants walis de Baeça, Jaen, Lorca et Murcie, qui se considéraient plutôt comme princes indépendants que comme vassaux d'Almutamed. L'émir d'Almeria, Almutasim, parut au milieu de ses chevaliers habillés de blanc, sous le costume noir des guerriers almoravides, comme un corbeau au milieu d'une bande de colombes au plumage de neige, suivant l'expression d'un auteur arabe. Quoique le fort d'Alid ne fût défendu que par 12,000 fantassins et 1,000 cavaliers chrétiens, les forces réunies des Sarrasins, malgré leur multitude et leurs machines de siége, ne purent s'en rendre maîtresses. Les fréquentes sorties des assiégés leur faisaient essuyer des pertes sensibles, et Yussef, comme Almutamed, finirent par reconnaître l'inutilité de leurs efforts. Pour ne pas perdre le temps à une entreprise sans résultat possible, et ne pas laisser à Alphonse le loisir de faire encore mieux ses préparatifs, ils résolurent de lever le siége. Dans le conseil de guerre, où Almutamed fit connaître cette résolution aux émirs et aux walis espagnols, ceux qui

avaient leurs villes et leurs terres dans la province de Murcie et les environs d'Alid, la combattirent vivement comme une trahison que l'on commettait à leur égard. Le wali Abdelaziz ben Rasih, vassal d'Almutamed, modéra si peu son humeur, que, sur l'accusation de son suzerain d'avoir fait secrètement alliance avec Alphonse, il tira son épée pour punir l'accusateur ; à la vérité, le téméraire fut à l'instant arrêté, sur l'ordre d'Yussef, et livré à Almutamed pour être sévèrement gardé; mais les suites de cette mesure furent d'une grande importance pour la campagne, car aussitôt que les Sarrasins de la province de Murcie apprirent l'emprisonnement de leur wali, ils s'attroupèrent, quittèrent le camp des Almoravides, malgré toutes les représentations, se retirèrent avec leurs chefs dans les montagnes des frontières de leur province, et coupèrent les vivres à l'armée, dont naguères ils faisaient partie. Non-seulement l'armée d'Yussef se trouva ainsi bientôt dans une grande disette, mais plusieurs walis espagnols, qui ne pouvaient plus supporter l'orgueil d'Almutamed, profitèrent de cette circonstance pour se retirer.

Alphonse apprit bientôt cet état de choses par ses espions. Il fit rapidement avancer son armée vers Murcie. Lui-même, à la tête d'une cavalerie d'élite, parut si inopinément dans le voisinage de la forteresse d'Alid, qu'Yussef retrograda à la hâte vers Almeria, et retourna bientôt après en Afrique, sans avoir livré une bataille. Almutamed, avec l'armée andalouse, eut à peine le temps de lever le camp. Il se retira dans la montagne de Lorca, pour surveiller de là les mouvements de l'armée chrétienne. La plupart des émirs espagnols s'en retournèrent chez eux avec leurs troupes : toute cette immense armée se dispersa ainsi sans avoir presque rien exécuté (1).

Alid était donc délivré pour le moment ; mais Alphonse prévoyait bien que cette forteresse, située au milieu de pays ennemis, ne pourrait être gardée sans une très-nombreuse garnison. Il détruisit donc les fortifications, après en avoir fait sortir les soldats survivants, cent cavaliers et mille fantassins, sur treize mille qu'elle renfermait au commencement. Il retourna ensuite à Tolède, chargé de butin et couvert de gloire, pour avoir déjoué tous les plans de ses ennemis (1090 — de l'hég. 483).

II. A l'époque de l'adversité des chrétiens, quelques traîtres s'étaient trouvés parmi eux, qui avaient fait cause commune avec les ennemis de leur foi ; l'histoire place en tête de ces lâches déserteurs de la cause nationale le comte Garcias Ordonez. La même chose arriva bientôt parmi les musulmans ; au milieu de l'état de troubles où se trouvait l'Andalousie, les princes, dans leur ambition, ne songeaient qu'à conquérir ou à conserver leur indépendance, à quelque prix que ce fût, et souvent c'était aux dépens de l'islam. Les Almoravides étaient plus à charge aux émirs espagnols que les chrétiens ; plusieurs n'hésitèrent pas à entrer en intelligence secrète avec le roi Alphonse, espérant pouvoir expulser, par son secours, ces mêmes Africains, qu'eux-mêmes avaient appelés.

Le souverain des Almoravides fut informé de cette disposition des émirs espagnols par son général Syr, à qui il avait laissé, pendant son absence, le commandement de l'armée. Il resta donc le moins de temps possible en Afrique, et revint en Espagne, sans y avoir été appelé par aucun émir. Cette fois il résolut de mettre d'abord fin à la domination des princes andalous ; il espérait pouvoir ensuite lutter avec avantage contre les armes des chrétiens.

Sans communiquer son plan à personne,

(1) Conde, II, c. 18 et 19, p. 157 sq. Dombay, I, p. 247. Cardonne, l. c., p. 126. Les paroles de Rod. Tol., de Rebb. Hisp., VI, c. 32, semblent se rapporter à l'expédition d'Alphonse pour la délivrance d'Alid : « Amiramonenius multos haberet cum comite Garcia Ordonii christianos, non tamen ausus fuit regi occurrere venienti. Et rex Aldefonsus reversus est præda et victoria gloriosus. »

il parut vouloir diriger toutes ses forces contre les chrétiens. Les nombreuses masses qu'il avait fait passer de Ceuta à Algesiras eurent ordre de se rendre, par différentes directions, au centre de l'Espagne. Il ne demanda cette fois aucune troupe auxiliaire aux émirs ; eux-mêmes n'en offrirent aucune, parce qu'ils surveillaient déjà, avec la plus grande sollicitude pour leur propre sûreté, les démarches des Almoravides. Yussef, après avoir pénétré dans la province de Tolède avec le principal corps d'armée, et s'être avancé jusque dans le voisinage de la capitale de la Castille, en ravageant tout sur son passage, se retourna tout-à-coup, revint en Andalousie, dirigea des corps particuliers sur différentes villes, et se porta lui-même sur Grenade.

L'émir de cette ville, Abdallah ben Balkin ben Badis, était le plus suspect à Yussef, qui le croyait d'intelligence avec Alphonse, et l'accusait en particulier de fournir de l'argent à l'ennemi des croyants. Lorsque les Almoravides approchèrent de la ville, Abdallah ne savait s'il devait fermer les portes, ou aller au devant du prince africain, et, par une réception amicale, conjurer l'orage qui menaçait. Car que Yussef ne réservait rien de bon à Grenade, c'est ce qu'annonçaient suffisamment les mouvements de ses troupes. Les écrivains arabes ne sont pas d'accord sur la manière dont il se rendit maître de la ville ; mais ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'en empara par ruse. Il dissimula ses vues, et fut admis amicalement par l'émir ; mais aussitôt que les Almoravides eurent occupé la ville, Abdallah fut arrêté et envoyé avec sa famille à Agmat, dans le voisinage de Maroc, et l'on fit savoir aux autres émirs espagnols que Grenade avait été occupée par suite d'une cession volontaire d'Abdallah, qui avait reçu, pour dédommagement, de vastes territoires en Afrique (septemb. 1090 — schaban 483). Les ambassadeurs des émirs de Séville et de Badajos, qui avaient été envoyés à Grenade sous différents prétextes, mais en réalité pour s'assurer de la véritable manière dont l'occupation de cette ville avait eu lieu, furent fort mal reçus, ne purent même pas avoir une seule audience du prince, et s'en retournèrent près de leurs maîtres pleins d'inquiétude et de colère. Les démarches ultérieures d'Yussef n'indiquaient que trop clairement combien le destin d'Abdallah menaçait les autres émirs d'Espagne ; à la vérité, il ne réussit pas à retenir le fils de l'émir d'Almeria, Obeidallah Iz-Ed-Daula Abu Meruan, qui s'était rendu à Grenade pour les mêmes raisons que les envoyés de Séville et de Badajos, parce qu'il s'échappa à la faveur d'un déguisement ; mais Temim ben Balkin, wali de Malaga, partagea le sort de son frère Abdallah ben Balkin, et fut envoyé en Afrique comme prisonnier, et les troupes almoravides occupèrent sa ville.

Pour faire venir encore plus promptement de nouvelles troupes de Ceuta, Yussef s'y transporta lui-même, laissant toujours comme son remplaçant à Grenade Syr ben Abubekir (1).

Il fit avancer à la fois quatre grandes armées, sous des généraux particuliers, contre les émirs de l'Espagne méridionale, pour les empêcher de réunir leurs forces, et pour mettre plus promptement fin à leur puissance. Le plus puissant d'entre eux, Almutamed, souverain de Séville, Carmona, Ecija, Cordoue, et de plusieurs districts de Murcie, fut naturellement attaqué le premier. Sa chute devait entraîner celle des autres. Voici quelles furent les dispositions prises : une armée sous les ordres du général Syr ben Abubekir, s'avança contre Séville pour prendre cette ville, et attaquer ensuite Badajos ; une seconde division, sous les ordres d'Abdallah ben Dchiag, eut ordre de marcher sur Cordoue pour y attaquer le fils d'Almutamed, Abu Nasser Alfetah, qui

(1) Conde, p. 162 ; Dombay, I, p. 249 ; Casiri, II, p. 213 et 256 ; Abulfeda, III, p. 264, commet une erreur de chronologie. La prise de Malaga, ville dépendante alors de Grenade, eut lieu à la même époque. V. Conde, l. c.

en était gouverneur; la troisième, sous le Lamtune Carur, s'avança dans le pays de Ronda contre Yezid Radila, également fils de l'émir de Séville; quant à l'ami le plus fidèle de ce dernier, l'émir d'Almeria, Almutasim, le soin de le combattre fut confié à Abu Zacaria ben Vesein. Yussef resta à Ceuta avec une armée de réserve, pour porter secours lui-même de l'un ou de l'autre côté en cas de besoin. Ces mesures prouvaient suffisamment qu'on voulait la ruine des émirs espagnols, malgré les soins avec lesquels les généraux almoravides, suivant les instructions d'Yussef, s'efforçaient de cacher leurs desseins. Mais le Lamtune Syr ben Abubekir ayant trouvé Almutamed préparé, lorsqu'il entra dans le royaume de Séville, jeta promptement le masque de l'amitié. Almutamed n'hésita pas à entrer en campagne contre les troupes bien supérieures des Almoravides: bien qu'il évitât soigneusement toute bataille décisive, il livrait une foule de petits combats, par lesquels il espérait affaiblir les forces de l'ennemi et traîner la guerre en longueur. Mais comme les Almoravides étaient trop nombreux et qu'ils attaquèrent à la fois sur plusieurs points, les petits succès d'Almutamed n'aboutirent à rien ou à peu de chose. Une division almoravide emporta Jaen d'assaut; les vainqueurs se joignirent ensuite à la division de Carur, qui avait été repoussée devant Cordoue, et l'ancienne capitale de l'Espagne mahométane se vit alors hors d'état de résister à des forces si supérieures. Elle préféra donc la sûreté de la vie et des biens, qu'on lui promit, moyennant une prompte soumission, à une défense incertaine. Mais l'Africain Carur observa aussi fidèlement la sainteté du serment envers les Andalous, que son compatriote Hannibal l'avait autrefois observée envers les Romains. Beaucoup de Cordouans furent massacrés, un plus grand nombre encore pillés et emmenés en esclavage. Parmi les personnes assassinées se trouva le fils d'Almutamed, le vaillant Abu Nasser Alfetah, jeune homme qui donnait les plus belles espérances (1091 — 484 de l'hég.). L'autre prince sévillan, qui commandait à Ronda, fut aussi assassiné après la prise de la ville, presque dans le même temps, et contre toute foi et toute humanité, puisqu'on lui avait solennellement promis la vie.

Almutamed ne conservait plus que deux villes, Carmona et Séville. Déjà les Almoravides avaient même conquis les villes frontières de la province de Tolède, et ils commençaient à inquiéter le territoire des chrétiens : après la prise de Calatrava, qu'ils enlevèrent d'assaut, la Castille leur fut ouverte. Dans cette situation critique, l'émir de Séville, Almutamed, ayant imploré le secours d'Alphonse, celui-ci oublia leur ancienne inimitié; le danger commun les rendit amis de nouveau. Il n'est pas improbable que ce fut seulement alors que, pour resserrer leur alliance, Alphonse épousa la fille d'Almutamed, Ceida, qui fut baptisée sous le nom de Marie, ou d'Élisabeth selon d'autres, ou plutôt qu'il l'admit dans son palais sous le titre d'épouse, mais réellement en qualité de maîtresse.

La ville de Carmona, réputée imprenable, ayant aussi succombé après un court siége, l'émir de Séville n'avait plus d'espérance que dans les auxiliaires chrétiens, qui s'avancèrent jusque dans le voisinage de Cordoue sous la conduite du comte Gomez, au nombre de 40,000 hommes de pied et de 20,000 chevaux. Mais là ils rencontrèrent le général Almoravide Ibrahim ben Ischak avec les plus braves troupes africaines; une sanglante bataille s'engagea et les derniers remportèrent une brillante victoire, non pas cependant sans avoir essuyé de grandes pertes. La fuite des chrétiens livra Séville aux mains des Almoravides, qui l'assiégeaient déjà, sous les ordres de Syr ben Abubekir (1). A

(1) Voy. sur la quatrième expédition d'Yussef en Espagne et la prise des villes d'Almutamed, Conde, II, c. 20. Yussef prit Jaen, Baeça, Ubeda, Cordoue, Ronda, dans le premier mois de l'an 484 de l'hégire, ou au printemps de 1090 A. D., la bataille entre Ibrahim ben Ischak et le comte Gomez eut lieu immédiate

la nouvelle de la défaite des chrétiens Almutamed perdit tout espoir de délivrance; il n'est pas probable, qu'il ait continué la lutte jusqu'à ce que Séville fût prise d'assaut, comme le disent quelques relations. Il est plus croyable, qu'il rendit la ville aux Almoravides sous la promesse pour lui, les siens et les habitants, d'avoir la vie sauve et de conserver leurs biens (Redgeb an 484, ou sept. 1091) (1).

La fin de Muhammed ben Abed Almutamed fut bien digne de pitié et présenta un triste exemple des vicissitudes de la fortune; l'homme, qui pendant près d'un quart de siècle avait eu entre les mains le sort de l'Espagne, qui avait régné sur la presque totalité de la partie méridionale de la Péninsule, à qui Alphonse devait la possession de Tolède, qui avait introduit les Almoravides en Espagne, termina sa glorieuse carrière dans la plus profonde misère, au milieu des plus grandes douleurs et au fond d'un obscur cachot. Après la prise de Séville, il fut envoyé en Afrique comme prisonnier avec ses femmes, ses fils et ses filles (on dit qu'il avait plus de cent enfants). Lorsqu'ils furent en mer, ils remplirent le vaisseau de leurs cris et de leurs lamentations, en voyant successivement disparaitre les toits des magnifiques alcazars et les hautes tours des mosquées, comme les souvenirs d'un rêve d'une grandeur passée. Yussef traita ces malheureux avec une dureté impitoyable et sans aucun égard pour leur position antérieure. L'émir fut transporté à Agmat, pour y être renfermé dans la plus affreuse prison et y souffrir un long martyre. Car il y vit mourir de chagrin son épouse la plus chérie, l'aimable et spirituelle Saida Cubra, qui ne put supporter la vue du malheur et de l'abaissement d'Almutamed. Ses filles, couvertes des haillons de la misère, furent réduites à gagner en filant des moyens de subsistance pour leur père : ce spectacle ne faisait qu'augmenter le chagrin et les douleurs de l'infortuné. Toutefois Almutamed ne se laissa pas tellement abattre par l'adversité, qu'il oubliât son ancienne grandeur : quoique revêtu de mauvais habits, il savait encore si bien conserver sa dignité, qu'elle semblait briller sous les haillons comme les rayons du soleil à travers un nuage. Sa seule jouissance, ou plutôt la seule nourriture de sa douleur était la poésie, qu'il avait toujours beaucoup aimée. En se rendant à sa prison, il donna à l'Arabe Abulhasan Hasuri trente-six pièces d'or pour une pièce de vers dans laquelle le poète déplorait ses malheurs. Ce fut la dernière récompense royale qu'il put donner. Ses poésies élégiaques, qui roulaient presque toutes sur ses malheurs, devinrent si répandues parmi le peuple à cause de leur supériorité, que presque tout le monde les savait par cœur. Après une captivité de plusieurs années, la mort le délivra enfin de ses maux. (en 1095—488). Le dernier des Beni Abed avait été émir de Séville pendant vingt-trois ans. Ceux de ses fils qui lui survécurent errèrent en Afrique dans la plus grande misère. L'histoire ne dit plus rien d'eux, ni de leurs descendants (1).

La ville d'Alméria fut prise presque en même temps que Séville par le général Davud ben Aischa, qui seul entre les Almoravides se distinguait encore par l'humanité et la bonne foi. Cette ville avait pour prince l'Attesdchibide Muhammed Abbu Yahia, surnommé Moezzeddaula, Almutasim, et Alwatek Billah. Depuis quarante ans il s'était attaché ses sujets par un gouvernement juste

ment après la prise de Carmona. Conde nomme le comte Gomez *Gurmis*, et Dombay, p. 252, *Elkarmisch*.

(1) Relativement aux circonstances de la prise de Séville, Dombay et Cardonne diffèrent de Conde; les premiers prétendent que la ville fut prise d'assaut par les Almoravides; Conde dit, au contraire, que la reddition eut lieu par suite d'une capitulation. Sur la date de l'événement, voyez ces auteurs, et, de plus, Rod. Tol., Hist. Arab., c. 48.

(1) Conde, c. 20, p. 169 — 171; Dombay, p. 256; Cardonne, p. 128; Abulfeda, III, p. 300 sq.; Luc. Tud., p. 101, et Rod. Tol., de Reb. Hisp., VI, c. 31, fournissent peu de renseignements.

et doux. Il était connu dans toute l'Espagne comme le protecteur et l'ami zélé des arts, des sciences et de la poésie, et il pouvait rivaliser sous ce triple rapport avec les savants, les poètes et les princes les plus distingués de son temps; à la guerre même il était plein d'humanité envers les ennemis qui tombaient en son pouvoir. Aussi son danger excita-t-il une sympathie universelle, non-seulement parmi les musulmans, mais même parmi les chrétiens, lorsque les Almoravides tournèrent leurs armes contre Almeria et menacèrent de faire partager à Almutasim le sort de son ami, l'émir de Séville. Quoique Moezzedaula eût appuyé les Almoravides dans toutes les occasions et qu'il eût même adopté leur costume noir, il ne put échapper au destin qu'Yussef avait réservé à tous les émirs d'Espagne. Almeria fut assiégé en même temps par terre et par mer, et avec une telle ardeur, que le vieil émir, désespérant de tout secours, et ne redoutant que l'esclavage et les mauvais traitements, abrégea ses jours par le poison, ou mourut de chagrin. Son fils Ahmed Abu Meruan Eddaula, qui avait déjà été associé au pouvoir du vivant de son père, lui succéda immédiatement (rebulachir 484); mais son règne ne dura qu'un mois; car informé de la chute de Séville, sans espoir d'être délivré, et pressé par une horrible famine, il entama des négociations pour se rendre. Mais comme les traités précédents lui avaient appris à se méfier de la perfidie des Almoravides, il ne voulut point se fier à leurs promesses. Il atteignit le but qu'il se proposait en négociant; les ennemis se relâchèrent dans leurs efforts du côté de la mer; il en profita pour s'échapper sur un vaisseau avec sa famille et ses trésors et gagner le nord de l'Afrique. Le lendemain les Almoravides occupèrent Almeria sans résistance, et les autres villes et bourgs qui en dépendaient se rendirent peu de temps après (1). Ainsi dans le court espace de dix-huit mois les villes de Grenade, Malaga, Jaen, Cordoue, Séville et Almeria, étaient tombées au pouvoir des Almoravides.

Sans laisser reposer ses troupes et donner aux Sarrasins espagnols le temps de se réunir contre les Almoravides, Davud ben Aischa entra dans la province de Murcie, marcha sur Denia et Xativa, prit ces deux villes, et menaça alors Murviedro, Valence et Albarracin. Bien que tous les princes de ces contrées se fussent étroitement unis entre eux, malgré l'énergique résistance qu'ils firent dans les places fortes et les secours fréquents qu'ils reçurent des chrétiens, et particulièrement du Cid, ils succombèrent sous les forces supérieures des Almoravides. Les villes tombèrent les unes après les autres, jusqu'à la capitale même, Valence, où s'était renfermé l'émir Yahia ben Dilnun Alcadir. Quoiqu'il eût de nouveau consenti à se reconnaître vassal d'Alphonse, et qu'il eût reçu un corps considérable de chrétiens et des troupes auxiliaires musulmanes de Murcie sous la conduite de Ben Tahir, il ne put se soutenir long-temps.

La trahison vint se joindre à son infériorité et hâta la chute de la forteresse. Les chrétiens mêmes voyant l'impossibilité de tenir, quittèrent la ville et se frayèrent un chemin à travers l'ennemi. Un traître cadi, Ahmed ben Dchahaf Almaferi ouvrit les portes aux Almoravides. Ceux-ci parcoururent la ville les armes à la main, massacrant tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Alcadir succomba-t-il alors héroïquement entouré des siens, ou périt-il dans une sortie qui avait eu lieu peu de temps auparavant; ou fut-ce son fils du même nom, qui tomba en combattant pour les derniers débris de la puissance des Beni Dilnun, c'est ce que nous ne pouvons savoir; les documents arabes ne sont point d'accord sur ce point. Mais il est certain que la domination des Dilnunides, qui avaient été jadis si puissants à Tolède, et qui avaient ensuite transporté leur résidence à Valence, finit à cette époque (an 485 de l'heg. — A. D. 1092). Le traître Ahmed fut

(1) Conde, p. 174; Dombay, p. 254; Cf. les relations d'Alchatib et d'Alabar, ap. Casiri, II, p. 214, et Abulfeda, III, p. 271.

nommé wali de Valence par Davud ben Aischa (1).

Pendant que Davud faisait ainsi des conquêtes dans l'Espagne orientale, Syr ben Abubekir s'avançait en vainqueur vers l'Algarbe. Après la soumission de Séville, il pénétra sur le territoire de Badajos, que gouvernait alors l'émir Omar ben Muhamed ben Alaftas, surnommé Almotuakkel Billah. Les forteresses de Xelba et d'Evora tombèrent après une courte résistance. Bientôt on vit une immense armée almoravide déboucher sur les campagnes de Badajos, sur lesquelles gisaient encore les os des chrétiens tués à la bataille de Zalaca ; cette fois elle ne venait pas pour soutenir les musulmans d'Espagne, mais pour leur faire une guerre plus cruelle que les chrétiens.

L'émir et ses fils combattirent avec la plus rare valeur à la tête de leurs vassaux ; mais que pouvaient-ils contre l'heureuse fortune des Almoravides ! Le peuple, effrayé par une prophétie qui annonçait que les émirs espagnols seraient soumis par un conquérant africain, se déclara pour les Almoravides, pour ne pas engager une lutte inutile contre le destin. En outre le changement de domination devait être assez indifférent au peuple, si même il ne le souhaitait pas dans plusieurs endroits, attendu que si le séjour de plusieurs cours dans de petits états jette beaucoup d'argent dans la circulation, il élève aussi beaucoup les impôts. On avait trouvé jadis un rempart contre les chrétiens dans l'union des princes ; mais cette union n'existait plus ; les querelles des émirs laissaient l'Islam sans défense et les pieux musulmans pouvaient désirer un protecteur pour leur religion. Yussef ben Taschfin ne tourna donc sa cruauté que contre les princes, et il trouva le moyen d'en détacher promptement le peuple, parce que les intérêts du peuple et des princes étaient tout différents ; l'un voulait l'unité, les autres la division.

Les troupes d'Algarbe furent vaincues en bataille rangée, les deux fils d'Almotuakkel, Alfaldl et Alabas, faits prisonniers, et il ne restait plus à prendre que Badajos, où l'émir s'était renfermé. A la vérité il était décidé à défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité ; mais les habitants n'étaient pas animés des mêmes sentiments. Ils le contraignirent à négocier une capitulation avec les Almoravides. La perfidie africaine se montra encore là dans toute sa turpitude. Quoique le général almoravide Syr ben Abubekir eût promis à l'émir de lui permettre à lui et à ses partisans de se retirer librement (probablement dans le pays des chrétiens) et d'emporter tous leurs biens mobiliers, il viola honteusement sa parole. Lorsqu'Omar eut abandonné la ville avec les siens et que Syr l'eut fait occuper par ses troupes, un détachement de cavalerie africaine fut envoyé après l'émir. On le fustigea d'abord horriblement lui et ses fils, puis pour surcroît de cruauté, on décapita Alfadl et Alabas sous les yeux de leur malheureux père, et on l'acheva ensuite lui-même. On épargna son plus jeune fils, Reym-Daula, gouverneur de Santarem, pour le réserver au supplice d'une longue captivité. Ainsi finit la domination des Beni Alaftas à Badajos (en sefer 487 — au commencement de mars 1094) (1).

Les poètes les plus distingués de l'époque célébrèrent la fin tragique d'Omar et des siens dans une multitude de poésies élégiaques, où l'on représentait comme exemple de la fragilité des choses d'ici-bas le destin

(1) Conde, c. 20, p. 174 ; Dombay, p. 255 ; Abulfeda, III, p. 272. Conde parle de deux Alcadir Abu Yahia, père et fils, qui auraient été émirs de Valence ; Casiri n'en nomme qu'un, qui aurait été tué dans son palais par le traître Abu Ahmed ben Dchefar ben Hadschef (Abulfeda lui donne le nom de Almaf Ibn Dschahaf). Rod. Tol., Hist. Arab, c. 49, est d'accord avec Casiri : « Yahye, dictus Alchadir Bille, postquam Toletum perdiderat, ivit Valentiam, quæ ad suum dominium pertinebat et annis XVI (il y a erreur, c'est VII qu'il fallait dire) vixit ibidem, et interfecit eum judex (cadi) quidam, qui Abenjahab dicebatur. »

(1) Conde, c. 22, p. 179 — 186 ; Abulfeda, l. c. ; Casiri, II, p. 66 et 213.

des Beni Alaftas. On vante particulièrement la complainte que composa le vizir de l'émir assassiné, Abdelmeschid ben Abdun. Non-seulement l'émir Omar avait été lui-même ami éclairé des sciences et poète distingué, mais il avait passé la plus grande partie de son temps dans la société des savants et des poètes, et il y trouvait un tel plaisir, que souvent il y oubliait toutes les autres affaires. Il est donc naturel que sa mort ait été déplorée par tous comme une grande perte pour les sciences et les arts.

Presque dans le même temps que tombait Badajos, la flotte almoravide attaquait les îles Baléares; le gouverneur, qui descendait de la famille de Schohaib, et avait été vassal des émirs de Valence et de Denia, était trop faible pour faire résistance, et la conquête fut bientôt achevée (1). Toute l'Espagne musulmane, à l'exception de la province de Saragosse, se trouva ainsi soumise aux Almoravides dans les six premiers mois de 1094.

III. De tous les émirs espagnols, Ahmed Abu Dchafar Almustain Billah était le seul qui eût tiré avantage du secours des Almoravides, sans l'avoir payé par la perte de sa puissance. Car la première arrivée d'Yussef ben Taschfin en Espagne délivra Saragosse, qu'assiégeait alors Alphonse VI, et après la défaite des chrétiens dans les plaines de Zalaca, la domination des Beni Hud, qui comprenait les territoires de Saragosse, Lerida, Barbastro, Huesca, Tortose, Calatayud, Tudela, Fraga, Daroca, Medina Celi, Guadalaxara, etc., reprit son premier éclat (2). Mais bientôt des orages terribles menacèrent les villes frontières de la province de Saragosse. Le roi d'Aragon, Sancho Ramirez, qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'était fortifié par l'occupation d'une partie de la Navarre et l'adjonction de nombreux détachements d'auxiliaires français, descendit en vainqueur des sommets des Pyrénées vers l'Èbre. Il n'est pas facile de décider, si le fameux Cid, banni de la Castille par son roi, combattit alors pour l'émir de Saragosse contre ses coreligionnaires et l'aida à gagner la victoire, parce que la biographie du héros, tirée des romances et des poésies chrétiennes, est évidemment mêlée de beaucoup de fables. L'armée de Sancho, forte d'environ vingt mille hommes, rencontra dans le voisinage d'Huesca celle d'Almustain, qui était à peu près aussi nombreuse. Les clairons et les trompettes appelèrent les chrétiens au combat; les Sarrasins marchèrent à leur rencontre au son des tambours, et les deux armées luttèrent long-temps avec fureur sans que la victoire se déclarât ni pour l'une ni pour l'autre; mais enfin l'infatigable persévérance et l'impétuosité des chevaliers chrétiens firent fléchir les rangs des musulmans et les mirent en fuite. La forteresse voisine d'Huesca reçut les fuyards et sauva l'armée d'une entière destruction. A la vérité les

(1) Conde, c. 22, in fin., p. 184. La conquête des îles Baléares eut lieu en mai 1094 — de l'hég. 487.

(2) L'histoire de la province de Saragosse et du royaume de Léon, de 1086 à 1096, est fort obscure et fort incertaine. Les relations arabes qui se trouvent dans Conde, vol. II, c. 18, p. 153 sqq., c. 21 et 22, et dans Cardonne, III, p. 134, sont presque constamment en contradiction avec les relations chrétiennes. Conde place la bataille d'Huesca et la prise de cette ville immédiatement après la bataille de Zalaca, par conséquent en 1086 ou 1087. Les annales espagnoles sont ici les meilleurs guides. Les *Annal. Compost.* placent la mort de Sancho en 1094. La Chronic. Rivipull. (Villanueva, V, p. 246) en 1094. Les annal. Complut., p. 315, racontent cette bataille deux années plus tard. Les annal. Tolet. donnent une fausse date. La Chronic. Dertusense et Rivipull. (ap. Villanueva. V, p. 236 — 246, placent la prise d'Huesca en 1097. Comp. en outre Rod. Tol., de Reb. Hisp., VI, 1; Gesta comit. Barcinon., p. 548; la Chronique de Saint-Juan de la Peña, qui a probablement puisé beaucoup de choses dans Roderigue, ne doit pas être prise pour une source tout-à-fait authentique, ainsi qu'elle l'a été par Zurita, Moret et Briz. Quant aux *Gesta Roderici* ou *Historia Campidocti*, qu'a publiés Risco, et qu'a suivis Schmidt, dans son Histoire d'Aragon, nous montrerons ailleurs la confiance qu'ils méritent.

Aragonais l'assiégèrent sur-le-champ avec des machines de guerre, mais à l'aide de sa position naturelle et des fortifications que l'art y avait ajoutées, la ville opposa la plus vigoureuse résistance, et fit éprouver de cruelles pertes aux assiégeants par de fréquentes sorties. Cependant comme les Aragonais étendaient toujours leurs conquêtes, prenaient Fraga et serraient Huesca de plus en plus près, le courage d'Almustain tomba, et il perdit l'espoir de pouvoir se soutenir sans secours étranger. Après s'être adressé à Alphonse, roi de Castille, qui voyait d'un œil jaloux les conquêtes de Sancho, et avoir promis de lui payer tribut en retour de son appui, il abandonna de nouveau cette alliance, parce qu'il s'aperçut qu'Alphonse, menacé par les Almoravides, ne voulait ou ne pouvait pas employer ses forces contre les Aragonais. La mort du roi d'Aragon, qui arriva sur ces entrefaites, lui fit espérer que la guerre prendrait une meilleure tournure pour lui. Un jour Sancho Ramirez sortit à cheval pour examiner l'inexpugnable forteresse d'Huesca, et croyant remarquer un endroit plus accessible que les autres, il dirigea une attaque subite sur ce point. Mais les assiégés firent une sortie dans le même moment et le roi d'Aragon y fut mortellement blessé d'une flèche. Moins occupé de lui que du bonheur de son peuple, il rassembla promptement autour de lui les grands qui se trouvaient dans l'armée. Après qu'ils eurent prêté serment de fidélité à son fils aîné Don Pedro, il fit également jurer au prince de poursuivre le siége d'Huesca jusqu'à la prise de la ville. Son second fils Alphonse fut encore obligé de lui faire un semblable serment. Tranquille alors sur ce sujet, il n'hésita point à déclarer à ceux qui l'entouraient, qu'il avait le sentiment de sa mort prochaine; il retira la flèche de sa blessure, et mourut comme le thébain Épaminondas, avec la conscience d'avoir conduit son peuple à la victoire (6 juillet 1094).

Pressé par les chrétiens et resserré dans l'Espagne orientale et méridionale par les conquêtes des Almoravides, l'émir balança quelque temps dans ses résolutions. Il fallait cependant prendre un parti. Enfin il se décida pour une alliance avec ses coreligionnaires, qui venaient précisément alors de prendre Valence et les îles Baléares. Yussef ben Tachfin voyant lui-même que l'émir de Saragosse protégé par ses montagnes, ses forteresses, et l'attachement de ses sujets, s'unirait aux chrétiens à la première attaque des Almoravides contre son royaume, se contenta d'accepter les propositions d'Almustain et de lui promettre du secours moyennant tribut. L'émir de Saragosse, qui avait acquis de grandes richesses par son commerce avec l'Égypte et la Syrie, envoya des présents si considérables en Afrique, qu'Yussef put les considérer comme un tribut et un signe de soumission. Pour conclure l'alliance, Almustain envoya son fils Abdelmelek à Maroc, et ses vives représentations du danger que courait Huesca déterminèrent Yussef à faire passer à son nouvel allié un premier secours de six mille fantassins et de mille chevaux, avec la promesse d'en envoyer sous peu de plus considérables, et les walis de Denia, de Xativa et d'Albarracin eurent ordre d'aller soutenir Almustain. Malgré cette augmentation de forces, auxquelles vint se joindre encore le comte chrétien Garcias Ordonez avec ses vassaux, Almustain n'était pas encore en état de résister à l'armée du jeune roi d'Aragon Don Pedro. Celui-ci, quittant le siége d'Huesca, marcha au-devant des troupes Sarrasines et les battit près d'Alcoraza, et cette victoire amena la chute d'Huesca (fin de 1096). Le roi d'Aragon y transporta alors sa résidence. La principale mosquée fut sur-le-champ convertie en église chrétienne, et on y entonna des chants de louanges au Très-Haut pour la brillante victoire d'Alcoraza, qu'on attribua au secours de saint Georges, patron de l'Aragon. Ce ne fut qu'alors que les restes du roi Sancho furent confiés à la terre : car suivant son serment Don Pedro ne pouvait lui rendre les derniers devoirs qu'après la prise d'Huesca.

La conquête d'Huesca était aussi impor-

tante pour l'Aragon que celle de Tolède l'avait été pour la Castille onze ans auparavant. Quand ce principal boulevard de l'Espagne musulmane fut tombé, le chemin de Saragosse fut ouvert aux Aragonais, le chemin de l'Andalousie aux Castillans. Les grands efforts des Sarrasins et les divisions des princes chrétiens purent seuls retarder encore quelque temps les conquêtes qui auraient dû suivre immédiatement la chute de ces deux puissantes forteresses.

La conquête d'une troisième forteresse, de laquelle on pouvait menacer toutes les côtes orientales de l'Espagne musulmane, n'eut qu'un éclat passager et ne produisit pas les magnifiques résultats qu'on en attendait. Il n'est pas difficile de déterminer d'après la diversité des relations arabes et chrétiennes, si cette conquête eut lieu avant ou après la prise d'Huesca. Si Huesca fut prise par Don Pedro en 1094, comme le prétendent quelques écrivains, la conquête de Valence par le Cid est évidemmnet postérieure. Mais comme il y a de meilleures raisons de placer la chute d'Huesca vers la fin de 1096, ce fut Valence qui tomba la première entre les mains des chrétiens, probablement après la première moitié de l'année 1094.

IV. La conquête de Valence ne fut pas accomplie par un des souverains chrétiens de l'Espagne, mais par un simple chevalier, dont le peuple espagnol a fait son héros le plus célèbre, par le comte Roderigue (Rudericus) Diaz, nommé aussi le Cid et le Campeador de Bivar. Si la critique historique ne doit regarder tous les exploits du Cid antérieurs à cette conquête que comme des traditions poétiques, parce qu'ils sont presque tous en contradiction avec les renseignements des sources, le plus brillant fait d'armes du héros espagnol, la prise de Valence, n'en reste pas moins incontestable.

Quant aux exploits et aux destinées antérieures du Cid, si l'on admet que les compositions poétiques et les récits qu'on en a tirés plus tard, contiennent la vérité, la plupart appartiennent plus à la biographie d'un individu qu'à l'histoire générale d'Espagne. Quant à ses combats en Andalousie pour Séville contre Grenade, à ses guerres pour les musulmans de Saragosse contre le comte de Barcelone, les rois d'Aragon, Sancho Ramirez et Pedro, et l'émir de Denia, Alfagib, s'ils sont en contradiction avec les sources et par conséquent fort douteux, c'est dans un appendice particulier que nous nous réservons de le montrer (1).

Ce fut dans la dernière année du règne de Ferdinand, que Rudericus, fils de Diago (Diaz), se distingua pour la première fois dans les luttes contre les Aragonais et les Sarrasins. Lorsque Ferdinand eut partagé son royaume entre ses trois fils, le comte Roderigue, comme grand de Castille, se trouva sous la domination de Sancho, qui le distingua bientôt entre tous les autres chevaliers et le plaça à la tête de ses troupes. Roderigue assista à toutes les batailles que Sancho livra contre ses frères, pour les chasser de leur héritage, et contribua à les gagner : ce fut probablement dès cette époque qu'il reçut le surnom de Campeador ou Campidoctus (grand général). Lorsque Sancho fut tombé sous le fer d'un assassin devant Zamora, et que son frère Alphonse, qui avait vécu en exil à Tolède, eut pris possession de tout le royaume de son père, les Castillans, on se le rappelle, ne voulurent le reconnaître qu'après qu'il se fut justifié par serment du soupçon d'avoir trempé dans le meurtre de Sancho. On se rappelle également que le Cid eut la hardiesse de faire répéter deux fois ce serment au roi de Castille, quand tous les autres grands se taisaient. De là la rancune d'Alphonse contre le Campeador et la facilité avec laquelle il prêtait l'oreille aux calomnies de ses ennemis.

Que Roderigue ait été envoyé par Alphonse comme ambassadeur à Séville près d'Almutamed, c'est ce qui semble résulter clairement des documents arabes. Mais cette ambassade se rapporterait à une époque où les traditions chrétiennes le supposent déjà banni pour la première fois de la Castille.

(1) Voyez l'Appendice F.

Quelle fut la cause de ce bannissement? Où le chevalier séjourna-t-il pendant son long exil? Prêta-t-il l'appui de son bras à l'émir de Saragosse contre Barcelone, l'Aragon et Denia? Quand retourna-t-il en Castille? Pourquoi fut-il une seconde et une troisième fois banni de sa patrie? Fit-il de nouveau la guerre contre le comte de Barcelone et quels motifs le portèrent à attaquer les Sarrasins de Valence et de Denia? Ce sont là des questions auxquelles il est impossible de faire des réponses satisfaisantes, si l'on compare les traditions de sa biographie avec les sources historiques. La seule chose qui paraisse certaine, c'est que Roderigue, homme avide d'aventures, qui aimait mieux faire la guerre pour son propre compte que sous les ordres d'un roi avec lequel il n'était pas bien, quitta volontairement la Castille, et que comme il était connu dans toute l'Espagne pour un habile capitaine et un brave chevalier, les guerriers chrétiens et musulmans les plus intrépides se rassemblèrent en foule sous sa bannière qui les conduisait au pillage et aux conquêtes. Celui qui payait le mieux le puissant bras du chevalier indépendant, était sûr d'avoir son appui, qu'il fût chrétien ou musulman: la race ou la religion importait peu. Les princes qui régnaient entre l'Èbre et les Pyrénées avaient déjà donné auparavant des exemples d'une semblable conduite. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un simple chevalier, banni de son pays et se voyant à la tête d'une troupe de braves combattants, se soit peu inquiété si c'était un prince chrétien ou musulman qui achetait son secours. Les nombreux contacts qu'avaient alors entr'elles les différentes populations de l'Espagne, avaient amené une certaine indifférence en matière de religion, toutes les fois qu'il s'agissait d'acquérir de la puissance, des terres et de la renommée. Un autre Campeador, l'adversaire du comte Roderigue, le comte Garcias Ordonez, dont les biens étaient situés sur le haut Èbre, avait conduit ses chevaliers aux Almoravides et combattu avec ceux-ci contre les chrétiens. Plus tard, lorsque le roi Don Pedro assiégeait Huesca, le même Garcias Ordonez, envoyé par les Almoravides, accourut au secours de l'émir de Saragosse, et il paraît même qu'il combattit face à face avec Roderigue.

Ce n'est qu'après que Roderigue à la tête de ses bandes chrétiennes et musulmanes eut livré une foule de batailles dans l'Espagne orientale et parcouru en plusieurs sens le pays, des rives de l'Èbre à celles de la Ségura, et lors de la prise de Valence et de Denia par les Almoravides (en 1092), que nous trouvons le nom du Cid (seigneur) mentionné dans les sources historiques (ses ennemis l'appelaient Albarhan, tyran) et des détails plus particuliers sur ses exploits. Après avoir fortifié quelques châteaux bâtis sur des rochers dans la province de Valence, y avoir établi des garnisons plus nombreuses et s'être allié avec les princes musulmans d'Albarracin, de Xativa, de Denia et de Murviedro, violents ennemis des Almoravides, il se prépara à enlever Valence à ceux-ci. A la tête d'une armée assez nombreuse de chrétiens et de musulmans, et probablement aussi avec des troupes castillanes, que le roi Alphonse lui avait envoyées, le Cid assiégea Valence et la pressa tellement, que les habitants, opprimés sans doute par la domination almoravide, forcèrent le commandant, le wali Ahmed ben Dchahaf, à ouvrir les portes aux assiégeants, parce qu'il n'y avait aucune perspective d'une prompte délivrance, comme on le demandait. La reddition de la ville fut convenue aux conditions suivantes: Que le wali Ahmed ben Dschahaf obtiendrait pour lui, sa famille et tous les habitants, sûreté complète, de manière qu'ils n'auraient à courir aucun danger ni pour leur vie, ni pour leurs biens, et que la place même de wali resterait à Ahmed. A ces conditions le Cid entra dans Valence avec ses alliés dans le mois de mai 1094 (Dchummade I, 487 de l'hég.).

Le vainqueur tint d'abord exactement ses promesses; mais lorsqu'il demanda au wali les trésors de l'émir Yahia Alcadir ben Dilnun, Ahmed ayant répondu qu'il ne les avait pas, et ne savait où ils avaient été cachés,

le Cid le fit jeter en prison avec toute sa famille. Comme ni les prières, ni les menaces, ni les tortures ne pouvaient arracher un aveu du wali, on prépara un grand bûcher sur la place du marcher de Valence, pour y brûler Ahmed et sa famille. Lorsque la foule des spectateurs, aussi bien les chrétiens que les musulmans, entendirent le commandement, ils déplorèrent le sort des femmes et des enfants et supplièrent le Cid d'épargner au moins les innocents, grâce qu'il finit par accorder. Quant au wali, il fut placé dans un trou pratiqué exprès, on mit le feu au bois, et les flammes l'eurent bientôt consumé. Cet événement arriva l'année même de la prise de la ville.

Le Cid partagea la souveraineté de Valence avec son allié, le prince Abu Merwan Abdelmelek d'Albarracin auquel il permit en outre de nommer wali Lebun ben Abdelaziz. Cette politique n'était pas mal habile; par cela même qu'un gouvernement musulman administrait au nom de tous les deux, les Valenciens supportèrent plus facilement la domination chrétienne. Car le roi Alphonse, comme suzerain du Cid, était bien évidemment le souverain de Valence. Cela explique pourquoi un document arabe attribue la conquête de Valence, non au Cid, mais au roi Alphonse, et pourquoi les documents chrétiens regardent comme une honte pour le royaume de Castille la perte de Valence qui suivit de près la mort du Cid.

Tant que le Cid vécut, tous les efforts des Almoravides pour reprendre Valence, échouèrent. Tout ce qu'on raconte des exploits et des destinées ultérieurs du Campeador, est soumis à la même incertitude que son histoire avant la prise de Valence. C'est ainsi que les uns racontent qu'il s'allia avec Don Pedro, roi d'Aragon, contre les Almoravides et qu'ils livrèrent ensemble une grande bataille au général africain, Syr ben Abubekir, le conquérant des Iles Baléares, tandis que d'autres documents contradictoires disent que ce roi, don Pedro d'Aragon, fut fait prisonnier par le Cid. Il en est de même de la conquête postérieure de Murviedro, ville dont le prince était allié du Cid, et de la part que le comte de Barcelone Raymond Bérenger III, encore mineur, prit à la défense de cette place contre le héros castillan. Il faut encore rejeter la nomination de Jérôme à l'évêché de Valence, nomination qu'il aurait faite avec la permission du pape, comme le prétendent des relations postérieures et des actes sans authenticité. Le peu qui soit historiquement certain, c'est que le Cid, régnant encore sur Valence, est mort dans le voisinage de cette ville (1099), et que la troisième année qui suivit sa mort, le roi Alphonse fut obligé de l'abandonner aux Almoravides après un long siége et plusieurs rencontres sanglantes (1102).

Arrivé à la fin de l'histoire du Cid, nous croyons que c'est le lieu d'exposer nos vues sur ce personnage. Si l'on recherche pourquoi il a conservé une si grande renommée parmi le peuple espagnol, pendant que les exploits d'autres comtes de Castille et d'autres défenseurs de la patrie, loin d'être restés dans la mémoire de la nation reconnaissante, sont tombés dans un oubli presque complet, on trouve que le Cid dut la célébrité de son nom et le haut rang qu'il occupe parmi les héros espagnols aux circonstances d'alors. Ce ne furent pas seulement ses mérites, mais la sympathie de toute l'Europe pour la cause qu'il défendait, qui lui valurent une gloire impérissable. Tous les poètes chantèrent ses louanges et comme Achille, le Cid fut immortalisé par la poésie. Il vécut à l'époque agitée de la première croisade. Le pape n'ayant pas voulu permettre aux chrétiens espagnols de prendre part à la conquête de la Terre-Sainte, un vassal du roi de Castille, tombé dans la disgrâce de son souverain, rassembla autour de lui une armée d'aventuriers castillans et aragonais pour tenter une expédition contre Valence, dans le même moment où Godefroy de Bouillon partait à la tête de l'armée française pour la conquête du Saint-Sépulcre. Le Cid, plus près du but de son entreprise, était déjà en possession de la ville, que le chef des croisés s'était à peine mis en route.

La même année où mourut le Cid, encore

paisible possesseur de Valence, Jérusalem fut prise par les croisés, et la plupart des chroniques espagnoles du treizième au quinzième siècle, mêlent souvent les récits des deux expéditions, et confondent même souvent les dates, preuve qu'on établissait une certaine liaison entre elles. Quand la joyeuse nouvelle de la conquête de la ville sainte se fut répandue en Europe et que les noms des principaux héros de la croisade furent dans toutes les bouches, les belliqueux Espagnols, qui avaient été exclus de l'expédition, piqués d'émulation, voulurent chanter et transmettre à la postérité les exploits analogues de leurs héros, qui s'étaient bornés jusque-là à défendre leur pays contre les Sarrasins et n'avaient par conséquent pas été jugés dignes du chant des légendaires. La conquête de Valence était l'événement qui ressemblait le plus à la conquête de Jérusalem, parce qu'elle avait été accomplie par des chevaliers et non par un roi. C'est pourquoi le Cid devint le principal héros des poètes espagnols. Son nom représenta la chevalerie de l'Espagne; en lui se personnifia l'idéal d'un chevalier brave, pieux, noble et généreux. Il était dès lors tout naturel que les faits réels se confondissent si étroitement avec les inventions poétiques, que dès le commencement du treizième siècle, pas plus de cent ans après la mort du Cid, on ne pouvait déjà plus distinguer ce qui était historique de ce qui était fabuleux.

V. Lorsque toute l'Espagne musulmane fut soumise aux Almoravides, les Beni Hud de Saragosse avaient aussi cessé d'être indépendants. Yussef déjà avancé en âge voulut visiter encore une fois l'Espagne, pour y tout régler avant sa mort. Ce fut en 1103, peu de temps après la prise de Valence, que le prince africain passa pour la quatrième fois dans la Péninsule, non plus dans des vues hostiles aux Sarrasins espagnols, mais dans leur intérêt, parce qu'alors il les considérait comme ses sujets. Il avait amené avec lui ses deux fils Abu Tahir Temim et Abulhasen Ali; bien que le dernier fût le plus jeune, le père le désigna pour son successeur, parce qu'il possédait à un plus haut degré que son frère aîné les qualités requises pour gouverner un grand nombre de peuples.

Yussef fit bientôt connaître le motif qui l'amenait en Espagne. Après s'être assuré de la bonne administration des provinces et avoir récompensé les généraux et les gouverneurs de leurs services, il les convoqua à Cordoue, qui était redevenue la capitale du gouvernement musulman en Espagne. Il appela à cette grande assemblée non-seulement les grands des provinces espagnoles, mais les scheiks et les gouverneurs des peuplades africaines. Là il leur communiqua sa résolution de nommer pour son successeur son fils cadet Ali, et aussitôt il leur ordonna de lui prêter serment d'obéissance et de lui rendre hommage comme à leur souverain futur. Yussef avait fait rédiger par son secrétaire d'état un acte qui indiquait au jeune prince la marche à suivre lors de son avènement et la part qu'il aurait dans le gouvernement. Mais la clause principale portait, qu'après avoir bien tout considéré, le prince des croyants, Nasreddin Abu Iacub Yussef ben Tachfin, avait trouvé que son plus jeune fils Abul Hassen Ali était le plus propre aux choses grandes et difficiles, et qu'il l'avait jugé le plus capable de porter le lourd fardeau du gouvernement, qu'en conséquence il le désignait, le nommait et l'élevait à la haute dignité et à la majesté du trône, après en avoir conféré avec les hommes les plus instruits, les plus sages et les plus habiles de l'empire, qui de concert avec les scheiks et les chevaliers de ses états, avaient donné à entendre librement et sans contrainte, qu'ils étaient satisfaits du successeur choisi, et qu'ils l'acceptaient et le reconnaissaient avec joie. Ce fut à ces conditions seules qu'ils prêtèrent serment au prince Ali, pourvu toujours que son père l'eût réellement choisi et jugé digne de la majesté et de la haute dignité du trône.

Après que le prince eut juré à son père en présence du conseil d'état assemblé d'observer les conditions auxquelles il était déclaré héritier de la couronne, le secrétaire d'état

lut l'acte énonçant que tous les membres de l'assemblée étaient contents de cette élection, qu'ils l'acceptaient et la confirmaient, les membres présents par eux-mêmes, et les absents par des pleins pouvoirs. Le secrétaire d'état signa ensuite l'acte au nom du prince. Cette cérémonie eut lieu au mois de duheldche 496 (1103) (1).

Voici quels étaient les préceptes que Yussef avait laissés pour son fils Ali en ce qui concernait l'Espagne: il ne devait confier tous les commandements, ainsi que les charges de juges dans les places fortes, les villes et les provinces, qu'à des Almoravides de la tribu de Lamtuna; entretenir constamment en Espagne une armée bien payée de dix-sept mille cavaliers almoravides, qui serait nourrie gratis par les villes, et distribuée de telle sorte qu'il y en eût quatre mille dans la province de Saragosse, sept mille à Séville, trois mille à Grenade, mille à Cordoue et les autres deux mille sur les frontières de l'ouest. La garde des frontières et la guerre contre les chrétiens devaient principalement être confiées aux musulmans espagnols, parce qu'ils étaient plus exercés et plus expérimentés dans ce genre de lutte que les Africains. Pour entretenir le zèle des Andalous, il fallait récompenser ceux qui se distinguaient à la guerre, par des dons d'armes, de chevaux, d'habillement et d'argent; il lui donnait en outre le conseil de ne pas offenser les turbulents habitants de Cordoue et surtout de conserver pour amis les Beni Hud de Saragosse, qui lui étaient indispensables pour lutter avec avantage contre les chrétiens.

Après avoir ainsi réglé les affaires d'Espagne, Yussef ben Tachfin retourna en Afrique, où il resta encore quelques années à la tête du gouvernement, malgré son âge avancé et ses infirmités toujours croissantes, jusqu'à ce qu'il terminât sa carrière à l'âge de cent ans environ dans sa capitale de Maroc (au mois de Moharrem 500, ou en septembre 1106).

Yussef était un de ces hommes rares qui semblent destinés à changer toute la direction des affaires humaines. Ce fut lui qui soumit, pacifia et réunit en un vaste et puissant royaume les différentes parties de l'Afrique septentrionale morcelée par les partis, et qui sut par de nouvelles institutions et de sages mesures communiquer aux peuples soumis à son pouvoir un tel enthousiasme, qu'avec eux il pût faire des prodiges. Ce ne fut pas lui, il est vrai, qui déposa sur le sol africain le germe de cette révolution; mais ce fut sa vaste intelligence qui, en s'emparant des dispositions de la Mauritanie, sut achever cette révolution à son gré et la faire tourner selon ses vues. Ce fut aussi lui qui donna au nouveau royaume une capitale, la ville de Maroc. Par ses guerres en Espagne contre les chrétiens et surtout par sa victoire de Zalaca, il ajouta à la renommée de conquérant le titre glorieux de défenseur de l'islam, qui était menacé d'une ruine prochaine dans la Péninsule et qui fut rétabli par son intervention. Lorsqu'il voulut soumettre l'Andalousie à sa puissance, il se montra, il est vrai, perfide, violent, et même barbare envers les émirs; mais comme c'étaient leurs querelles égoïstes et leur ambition qui avaient réduit l'Espagne à la triste situation dans laquelle elle se trouvait, la masse de la population musulmane vit dans le prince almoravide, non pas un conquérant, mais un bienfaiteur et la verge dont se servait la providence pour châtier les princes. Dans le vaste empire des Almoravides, qui s'étendait de l'Océan Atlantique jusque dans le voisinage de l'Égypte, depuis la Méditerranée jusqu'à la Nigritie, y compris les vastes déserts de sable que parcouraient les caravanes almoravides, et en Espagne des rives de l'Èbre à l'embouchure du Guadalquivir et au détroit de Gibraltar, on ne connaissait pas un seul impôt, une seule contribution ni dans les villes ni dans les campagnes, sous le règne de Yussef: les présents volontaires, les dîmes, le cinquième du butin fait à la guerre formaient les seuls

(1) Conde, vol. II, c. 23, p. 188 sqq.; Abulfeda, III, p. 356; Dombay, part. I, p. 215—16; Casiri, II, p. 158—174.

revenus du gouvernement. Il fallait toutefois que ces revenus fussent considérables, puisque Yussef laissa en mourant un trésor qui se montait à plusieurs millions. Ajoutons que les juifs d'Afrique, que l'on forçait à embrasser l'islam, mais qui rachetaient presque toujours la liberté de leur culte par de grandes sommes d'argent, avaient dû aussi contribuer à grossir le trésor du souverain.

Depuis la grande victoire de Zalaca, Yussef avait changé l'empreinte des monnaies d'or. On lisait au milieu: « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah; Muhamed est son prophète et Yussef ben Tachfin le souverain des croyants, » et autour: « La foi de celui qui suit une autre loi que l'islam ne sera pas reçue, et au jour du jugement il sera jeté parmi les réprouvés. » Mais sur le revers la suzeraineté spirituelle du khalife abasside de Bagdad était en quelque sorte reconnue. On lisait au milieu: « L'Émir Abdallah, l'Abasside, commandeur des croyants. » Autour étaient indiqués l'époque et le lieu où la pièce avait été frappée.

On vante encore beaucoup dans Yussef son amour pour la justice; il abolit la peine de mort; l'emprisonnement pour la vie était la peine la plus sévère qu'on pût infliger à un coupable; il simplifia les voies de la procédure et voyagea lui-même de temps en temps dans les provinces de son royaume, non-seulement pour s'assurer de l'exécution de ses ordres, mais encore pour juger du bonheur et du contentement, ainsi que pour entendre en personne les plaintes de ses sujets.

VI. Immédiatement après la mort de son père Abul Hassen, Ali ben Yussef fut proclamé à Maroc émir Almumenin, et la Chothbah fut récitée pour lui dans les innombrables mosquées de son vaste empire. Il n'y eut qu'à Fez, dont son neveu Yahia ben Abibekr ben Yussef était wali, qu'on ne voulut pas reconnaître son pouvoir. Mais Ali eut bientôt soumis par la force des armes le rebelle qui osait lui contester sa couronne. Le nouveau souverain des Almoravides était encore fort jeune, à la vérité, puisqu'il sortait à peine de sa vingt-deuxième année; cependant il gouverna avec beaucoup de sagesse et de justice, en suppléant à ce qui lui manquait du côté de l'expérience par les conseils des hommes prudents et éclairés dont il s'entoura. A un extérieur agréable il joignait des qualités qui lui gagnèrent l'amour et l'estime de ses sujets; car il était très-libéral et compatissant pour les souffrances des pauvres et des malheureux. Quand il paraissait en public, il avait de la noblesse et de la dignité sans orgueil. Il fut le premier prince musulman d'Afrique qui s'entoura de chrétiens; non-seulement il admit les chevaliers chrétiens dans sa garde, mais il leur donna même des emplois à sa cour. Ce penchant à s'environner de chrétiens ne devait pas venir uniquement de ce que sa mère Romaica était chrétienne, mais bien de la confiance qu'il pouvait mettre en des étrangers qui se laisseraient moins facilement entraîner dans des conjurations par les grands du pays. Malgré son entourage chrétien, Ali ne laissa cependant pas de pousuivre la guerre contre les chrétiens d'Espagne.

Ali, comme son père, passa plusieurs fois dans la Péninsule. La première fois il visita l'Andalousie peu de temps après son événement, pour se faire reconnaître à Algesiras et pour confirmer les walis et les cadis dans leurs places, ou pour en nommer de nouveaux. Il retourna en Afrique sans avoir rien entrepris d'important.

Dès l'année suivante (1107, ou au commencement de 1108), il visita de nouveau la Péninsule, mais dans la vue d'attaquer les chrétiens avec toutes ses forces. Il confia les fonctions de généralissime à son frère aîné, Abu Tahir Temim, qu'il avait nommé wali de Valence; celui-ci, à la tête d'une immense armée, se dirigea de Grenade vers les frontières chrétiennes, brûlant de montrer par ses talents militaires, qu'il était aussi digne qu'Ali de monter sur le trône, si c'eût été la volonté de son père; il entra rapidement dans le royaume de Castille et sa marche ne fut arrêtée que devant la forteresse assez importante d'Uclès, qu'il assiégea inconti-

nent. Lorsque le vieux roi Alphonse VI en reçut la nouvelle, son âme belliqueuse maudit la faiblesse de l'âge, qui ne lui permettait plus de s'élancer à la tête de l'armée chrétienne contre les ennemis de sa croyance. Pour enflammer le courage des troupes, il fit partir avec elles par le conseil de la reine, son fils unique, l'Infant Sancho, qu'il avait eu de Ceida, fille de l'émir Muhammed ben Abed, quoique le jeune prince n'eût encore que onze ans. Aussi recommanda-t-il non-seulement au comte Garcias de Cabra, qui était chargé de l'éducation de Sancho, mais à tous les chefs de l'armée, de veiller attentivement aux jours de son fils.

Aussitôt que l'armée chrétienne fut arrivée près d'Uclès, Abu Tahir Temim voulut lever le siége et prendre la fuite. Les vieux généraux almoravides obtinrent avec peine qu'il se décidât à livrer bataille. Mais la position de l'armée almoravide était telle, que si elle ne remportait pas la victoire, toute voie de retraite lui était fermée.

A la pointe du jour les Sarrasins attaquèrent l'armée chrétienne avec une telle valeur et une si grande impétuosité, que rien ne put résister à leur fureur. Les chrétiens furent rompus et repoussés malgré des prodiges de courage. Malheureusement l'infant Sancho tomba dans la foule. Les ennemis dans leur poursuite l'atteignirent. Le comte Garcias couvrit de son bouclier le rejeton royal et combattit avec le courage du désespoir pour le sauver; ce fut en vain: le comte tomba, fidèle à son devoir, et à côté de lui l'héritier du trône de Castille. Dès que ces terribles paroles, « Sancho est mort, » eurent retenti dans l'armée chrétienne, tous les soldats prirent la fuite en désordre. Les vainqueurs en firent un grand carnage, et profitèrent du premier moment de terreur pour prendre Uclès d'assaut. Plus de vingt mille chrétiens restèrent sur la place avec sept des comtes de Castille les plus distingués. Mais les Sarrasins avaient eux-mêmes payé la victoire fort cher. Cela explique pourquoi ils ne poursuivirent pas leurs avantages et ne s'avancèrent pas plus loin dans la province de Tolède. Il n'y eut que les villes voisines d'Uclès, Cuença, Amastrigo, Hueste, Aurelia, Ocania et Consuegra qui tombèrent en leur pouvoir (1).

La victoire d'Uclès, qui fut gagnée le 29 mai 1108, forme l'apogée de la puissance almoravide en Espagne. Depuis ce temps elle tomba d'année en année; l'esprit de révolte la mina en Afrique, comme en Andalousie, et l'on put dès lors prévoir sa ruine prochaine.

---

(1) Voy. sur l'avénement d'Ali et la bataille d'Uclès, Conde, II, c. 24, p. 193 sq.; Ebulhassan, ap. Dombay, part. I, p. 257 sq.; Alchatib, ap. Casiri, II, 208 et 218; Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. VI, c. 33; Lucas Tud., p. 102. La Chronique du contemporain Pélage est extraordinairement brève sur cette grande bataille. Voyez, en outre, l'*Historia* Compostell., c. 29, p. 67, ap. Florez, t. XX, ainsi que les courtes annales recueillies par Florez, t. XXIII, par ex. la Chronic. Burgense.

CHAPITRE II.

1° DISPOSITIONS D'ALPHONSE RELATIVEMENT A LA SUCCESSION. 2° LE COMTÉ DE BARCELONE.

La roi de Castille Alphonse VI eut plusieurs femmes; cependant à sa mort il ne laissa point d'héritier mâle. Il avait d'abord épousé par des fondés de pouvoir Ajuda (Agathe), fille de Guillaume-le-Conquérant, roi d'Angleterre. Mais en se rendant en Espagne la fiancée tomba malade et mourut en France, où elle fut enterrée. Bien que le mariage n'ait pas été consommé, elle est citée par quelques historiens comme la première femme d'Alphonse. Celle qui le fut réellement s'appelait Agnès et était fille du duc de Guienne et de Poitiers, Guillaume VI. On a droit de s'étonner que ce mariage ait été cassé au bout de six ans par le pape Grégoire VII, sous prétexte qu'Agnès était proche parente d'Agathe; le mariage n'ayant pas été consommé avec celle-ci, la parenté ne semblait pas un obstacle. Agnès fut contrainte de signer l'acte de divorce; elle épousa dans la suite le comte Èlias de Lémans.

Alphonse n'eut pas d'enfant de son mariage avec Agnès; i épousa ensuite Constantia, fille du duc de Bourgogne, Robert I[er], de la maison des Capet, et il n'eut d'elle qu'une fille (1080), Dona Urraca, qui dès l'âge de dix ans fut mariée au comte Raymond de Bourgogne, qui était venu en Espagne. Constantia était une catholique très-zélée, fanatique même; ce fut principalment par son influence que le pape réussit à abolir la liturgie gothique et l'écriture dite tolédane, et à mettre l'église espagnole d'accord avec l'église romaine (1). Après sa mort, qui arriva en 1092, Alphonse épousa Bertha, que quelques écrivains disent princesse de Toscane, mais à qui d'autres donnent le titre de sœur du comte Raymond, époux de l'Infante Urraca. Dès la troisième année la mort l'enleva au roi sans qu'elle lui eût donné aucun descendant. Celle qui lui succéda, Élisabeth, fille du roi Louis de France, ne lui donna pas de fils, non plus, mais deux filles, dont l'une, Sancha, fut mariée au comte Roderigue, et l'autre, Elvira, à Roger, roi de Sicile. Peu de temps avant sa mort, et probablement peu de temps après la bataille d'Uclès, où périt l'infant Sancho, fils de sa concubine Zaida, il se remaria encore une fois pour avoir un héritier. Cette cinquième et dernière femme fut Béatrix, fille du marquis d'Este, de Vérone et de Toscane (2).

La manière de vivre et les mœurs des mu-

(1) Voy. plus bas le livre sur les institutions de l'Espagne au moyen-âge.

(2) Chronique du contemporain Pélage, p. 489; Florez, Memorias de las Reynas catholicas, t. I, p. 174; Orderic. Vital. (Helias comes), Chronic. Malleacense S. Aquitanicum, ap. Labbe, II, ad an. 1069; Ann. Compostell.;

sulmans, tout opposées qu'elles fussent à celles des chrétiens, ne laissaient pas que d'exercer une certaine influence sur les princes espagnols. Plusieurs rois de Léon et de Castille avaient adopté l'usage d'avoir, outre leur femme légitime, un nombreux harem. Leurs concubines étaient presque regardées comme épouses, et à défaut d'héritiers légitimes, et même quand il en existait, ils pouvaient hériter de certains districts. On ne cite que les deux plus distinguées des concubines d'Alphonse, Ximena Nuñez, d'une illustre famille galicienne, et Zaida, fille de l'émir Almutamed de Séville. La première lui donna deux filles, Doña Theresia et Doña Elvira. Celle-ci épousa le comte Raymond de Toulouse et fit avec lui la croisade en Terre-Sainte; l'autre eut pour mari Henri de Besançon, parent de la reine Constantia. Pour récompenser les services que ce dernier avait rendus à la Castille en combattant contre les Sarrasins, Alphonse lui donna le pays situé entre l'embouchure du Duero et du Tage, qu'il avait enlevé aux Sarrasins par sa valeur, et fonda ainsi un nouveau comté indépendant sous le nom de Portugal pour ce prince et ses descendants (1094).

Il n'est pas vrai, comme quelques écrivains le prétendent, qu'Alphonse n'ait épousé la fille de l'émir de Séville, Zaida, qu'en 1096, puisqu'alors il y avait déjà plusieurs années qu'Almutamed était dépouillé de sa couronne et renfermé dans la prison d'Agmat en Afrique. Ce qui est certain, c'est que l'émir Almutamed la donna au roi de Castille avant 1091, pour resserrer l'alliance qu'ils venaient de conclure. L'émir, qui avait lui-même un nombreux harem ne pouvait être blessé qu'elle ne fût que concubine. Il n'y avait pas encore long-temps que des rois chrétiens avaient donné leurs filles à des princes musulmans contre les préceptes de leur religion; pourquoi le prince sarrasin aurait-il été blessé d'un usage que sa religion permettait? Du reste Zaida fut la seule femme qui donna au roi un fils, nommé Sancho. Alphonse le chérissait tant, qu'il l'avait désigné pour son successeur. Cette mesure détruisit les espérances du comte Raymond, son gendre, à qui il avait non-seulement confié le royaume de Galice à gouverner comme province particulière, mais à qui il avait même fait entrevoir la succession de la couronne. Car le frère d'Alphonse, Garcias, jadis roi de Galice et de Portugal, qui avait été retenu en prison pendant dix-huit ans, quoique considéré comme successeur présomptif d'Alphonse, était mort en 1091; Urraca était par conséquent la plus proche héritière. Son mari étant mort en 1106 et l'unique enfant qu'elle avait eu de ce mariage n'étant encore qu'un enfant de trois ans, le vieux monarque Alphonse avait reporté toutes ses espérances sur son fils chéri Sancho, d'autant plus que dès sa plus tendre jeunesse celui-ci se distinguait par sa valeur et une grande fermeté de caractère. Il le désigna pour son successeur et déjà il voyait verdir sur la tête du jeune prince les lauriers qui commençaient à se flétrir sur la sienne. Mais souvent le destin déjoue les plus beaux rêves des mortels. Comme nous l'avons vu, l'infant succomba à la bataille d'Uclès avec 20,000 Castillans. Bien que son gouverneur, le comte Garcias de Cabra, soit resté fidèle à son devoir et l'ait défendu jusqu'à la dernière goutte de son sang, il paraît que la plupart des grands de Castille n'eurent pas pour lui le même dévouement; on a même exprimé le soupçon qu'ils l'avaient à dessein exposé au danger, ou qu'ils l'avaient vu périr avec plaisir, parce que cette mort leur épargnait la peine de combattre un jour l'avénement d'un prince non issu de mariage légitime. Il faut ajouter même qu'une alliance secrète contre l'avénement de Sancho avait déjà été conclue entre les deux plus puissants vassaux d'Alphonse, ses deux gendres Henri et Raymond (1), tous

Sandoval, fol. 49; Baron., t. XI, ad an. 1080; Roder. Tolet., VI, c. 22; Ferreras, ad an. 1080 et 1090; monachus Floriac, ap. Pithæi scrip. Hist. Franc., XI, p. 88; Risco, Esp. sagr., t. 36, p. LXXXIV; Sandoval, fol. 96; Chron. de Cardeña, II, p. 379. Voy. l'App. II.

(1) Cf. Rod. Tol., VI, c. 33, 34; Luc. Tud., p. 102; Hist. Compostell., lib. I, c. 29, 48, 40.

deux s'étaient engagés à s'appuyer mutuellement lors de la mort du roi et à se partager le royaume et les trésors, de telle sorte que Raymond eût les deux tiers et Henri l'autre. Celui-ci devait obtenir, pour ajouter au Portugal, ou Tolède avec les contrées environnantes (la Nouvelle-Castille), ou la Galice, mais à la condition de reconnaître Raymond pour son suzerain. La mort précoce de Raymond, puis celle de Sancho et les dernières dispositions d'Alphonse VI relativement à la succession déjouèrent le plan de partage du comte Henri.

La mort d'un fils chéri acheva d'épuiser le vieux roi déjà courbé par l'âge, et les fatigues de la guerre lui causèrent une longue maladie. Il s'occupa alors de transmettre tous ses états à sa fille Urraca, veuve du comte Raymond. Mais il sentait la nécessité qu'une main ferme tînt avec elle les rênes du gouvernement et tempérât la fougue d'une femme emportée. Les grands de Castille exprimèrent le désir qu'Urraca épousât l'un d'entre eux, le comte Gomez de Campospina; non-seulement Alphonse n'eut aucun égard à ce vœu, mais son orgueil s'irrita même que des vassaux eussent pu songer à former une alliance avec leur reine. L'extension de leurs états paraît aux princes ambitieux le comble du bonheur. Non-seulement Alphonse avait cette manière de voir, mais il paraît même que sa pensée favorite était de réunir tous les états chrétiens de l'Espagne sous un seul sceptre, et cette réunion lui tenait tellement à cœur, qu'il désigna pour l'époux d'Urraca, le roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse I[er], prince vaillant et noble chevalier. Cependant avant de conclure le mariage, le roi castillan convoqua les états de son royaume (cortès) à Léon. Cette assemblée ne se composa pas seulement des évêques, des comtes, des gouverneurs des provinces et des villes et des commandants de quelques corps d'armée, par conséquent du clergé, de la haute noblesse et des fonctionnaires civils et militaires, mais encore de l'ordre des chevaliers et d'un grand nombre de bourgeois libres. Ce fut dans le sens propre du mot une assemblée nationale, comme celles que les ancêtres des Goths avaient tenues jadis, et auxquelles tout homme libre avait droit d'assister (1).

Les dispositions prises dans cette assemblée, que le peuple approuva en frappant des armes, avaient principalement rapport au réglement de la succession. Urraca devait être reine de Léon, de Castille et d'Asturie; son fils Alphonse Raymondez aurait comme infant la Galice, sous la suzeraineté de la Castille, de même que le comte Henri, gendre d'Alphonse, gouvernerait le Portugal comme

---

p. 67; Annal. Tolet. et Compostell.; l'*anonyme* de Sahagun, c. 15. Voyez l'Appendice G sur les comtes Raymond et Henri.

(1) Histor. Compost., p. 95 et 96 : « Hic rex cum ejus generum consuiem Raymundum a visione præsentis lucis fata funditus subduxissent et ejus filius qui adhuc triennii tempus nequaquam expleverat, piissimi regis præsentaretur, et internæ pietatis affectu super eum misericordiæ viscera commovens, omnes Gallæciæ nobiles, consules et principes, qui ejus præceptione cum puero iverant apud Legionem, tali alloquio affatus est : omne equidem Gallæciæ regimen et jus pueri pater obtinuit et ideo vos omnes, qui ejus jura et honores eo vivo tenuistis et eo mortuo adhuc tenetis, filio ejus, nepoti meo, procul dubio famulatores exhibeo et totam *ei Gallætiam concedo*, si ejus mater Urraca virum ducere voluit, nec ab eo etiam mihi ipsi ulla ulterius obsequia deposco et ut omnibus his in auribus vestræ præsentiæ profero sine ullo scrupulo dubietatis, fidem adhibeant præsente Viennense archiepiscopo præfati pueri patruo : in manibus D. Didaci secundi eccl. S. Jacobi divina dispensatione episcopi, discreti videl. viri, hujusmodi jusjurandum vos dare præcipio, quatenus præsentem puerum in dominum suscipiatis et susceptum cautius et vigilantius custodiatis : honorem etiam, quem vobis præsentibus ei attribuo, etiam contra me ipsum, si injuriosus ipsi extitero, totis viribus defendatis. » Les *Annal.* Compost., p. 329, sont fort brèves : « In cujus omnes Hispaniarum Comites Principes et Potestates, quos ipse in expeditione super Saracenorum convocaverat, milites (chevaliers) quoque et pedites (c.-à-d. bourgeois libres) totius regni ejus pariter interfuerunt. »

vassal de la couronne castillane. Dans le cas où la reine Urraca n'aurait point d'enfant de son union avec le roi d'Aragon, tous les états que gouvernait Alphonse VI devaient considérer son petit-fils Alphonse Raymondez comme leur roi. Son éducation fut confiée à son oncle Guido, archevêque de Vienne (plus tard pape sous le nom de Calixte II) et au comte galicien don Pedro Froilaz de Trava; l'enfant fut mis en possession du royaume de Galice sous la tutelle de ces deux personnages, et les grands du pays durent lui prêter foi et hommage, et jurer de le défendre dans tous ses droits et de toutes leurs forces, quand même il plairait au roi Alphonse, son grand-père, de reprendre ce pays.

Ces résolutions furent à peine prises et l'assemblée dissoute, que la mort délivra doucement le vieux roi des soucis qui l'attachaient encore à la vie, 1109, ou 1149 de l'ère espagnole. Tout le peuple le pleura. Dans un règne de quarante-quatre ans il fonda la puissance de la Castille pour des siècles, et les guerres civiles et les partages de pays même ne purent détruire son ouvrage. Ce grand roi se distinguait par sa piété, sa générosité, qu'il déployait particulièrement envers le clergé et les pauvres, par sa sagesse, son amour de la justice et son affabilité. Quelque grande que fût sa puissance, il n'oubliait jamais que le dernier de ses sujets était son égal par la loi de nature, et qu'il devait aimer en lui un frère, comme l'ordonne la religion chrétienne. Par ses talents militaires il était digne de marcher à la tête des vaillants chevaliers espagnols de son temps. Sa plus brillante conquête fut la prise de Tolède, ville qu'on nommait avec raison le cœur de l'Espagne, et de laquelle on pouvait attaquer avec avantage toutes les parties de la Péninsule. Sans les innombrables essaims d'Almoravides, dont la puissance était alors à son apogée, la domination des Sarrasins aurait été entièrement anéantie en Espagne. Le vainqueur de l'Afrique vit ses conquêtes s'arrêter devant les vaillants escadrons d'Alphonse. Le roi castillan gagna dans trente-neuf batailles le surnom glorieux de *lumière et bouclier de l'Espagne*; plus puissant que les rois, il prit aussi le titre d'empereur dans ses lettres et dans ses actes. C'est depuis que l'empereur Henri III voulut rétablir l'empire universel de Charlemagne et considérer tous les princes chrétiens d'occident comme ses vassaux, en exigeant d'eux de lui rendre hommage, que le roi de Castille prit le titre d'empereur (1). Alphonse VI avait un but en cela, il voulait montrer qu'il tenait un rang plus élevé que les autres souverains d'Espagne; car il considérait comme ses vassaux, non-seulement les princes musulmans soumis par lui et les comtes bourguignons de Galice et de Castille, mais même les souverains de Catalogne et d'Aragon, quoique ce dernier pays ne se reconnût pas dépendant de la Castille, et que par sa réunion avec la Navarre il eût acquis assez de force pour défendre ses prétentions. Mais Barcelone était beaucoup plus faible et ses comtes, qui avaient réellement besoin d'appui, s'estimaient trop heureux d'être sous la protection de la Castille.

Raymond Béranger Ier, dont nous avons plus haut raconté l'histoire, avait eu la malheureuse idée d'ordonner dans son testament, qu'à sa mort ses deux fils Bérenger Raymond et Raymond Bérenger II, gouverneraient en commun (1076). Le bon accord ne dura pas long-temps; de vives disputes s'élevèrent entre les frères sur l'héritage paternel; elles furent d'abord apaisées par l'intervention des grands du pays, et il fut convenu que tous deux porteraient le titre de comte de Barcelone et régneraient chacun

(1) Rod. Tol., lib. VI, c. 29: « Cum (Aldefonsus) tanta gloria emineret (après la conquête de Tolède) in privilegiis quæ personis vel ecclesiæ conferebat, imperatorem se Hesperiæ vocabat. » Ibid., lib. VI, c. 34; Lucas Tud., p. 101. Il existe aussi des actes dans lesquels ce titre se trouve. Sandoval, p. 38, soutient qu'on a même des actes authentiques de 1079, dans lesquels Alphonse s'intitule empereur. On trouve dans un acte de 1088 (Florez, Esp. sagr., t. XVI, p. 468): « Dei gratia totius Hispaniæ rex et imperator. »

à son tour pendant six mois. Raymond Bérenger II, gendre de Robert Guiscard, duc de la basse Italie, qui passait pour un chevalier brave et généreux, périt par un assassinat (1082). Le soupçon de ce crime tomba sur son frère, et des traditions postérieures le lui attribuent positivement. Bérenger Raymond régna alors seul dans le comté de Barcelone ; car il gouvernait aussi comme tuteur pour son neveu mineur Raymond Béranger III.

Si l'on ajoute une foi entière à l'histoire du Campeador éditée par Risco, le Cid, que l'on fait alors combattre pour l'émir de Saragosse, aurait seul empêché la victoire du comte de Barcelone contre les Sarrasins. Suivant cette relation le Cid aurait d'abord vaincu Bérenger Raymond près d'Almenara (1083), plus tard il l'aurait empêché de continuer le siége de Valence (1089), l'aurait fait prisonnier avec quelques milliers de chevaliers, lorsqu'il voulait voler au secours de l'émir de Denia attaqué par lui et l'aurait ensuite généreusement rendu à la liberté. L'inimitié qui les avait animés jusque-là se serait alors changée en une vive amitié : la fille du Cid, Maria, aurait épousé le neveu et successeur du comte Bérenger Raymond, et lorsque celui-ci partit pour la Terre-Sainte, il aurait confié Raymond Bérenger III, âgé de onze ans, et tout le comté de Barcelone, à la garde du Cid, parce qu'il prévoyait qu'il ne reviendrait pas.

Quoique les annales catalanes de cette époque soient fort courtes et qu'elles ne rapportent même qu'avec répugnance les défaites des comtes de Barcelone, le rôle qu'on fait jouer au Cid dans l'histoire de Catalogne n'en reste pas moins fort singulier et fort suspect, puisque ces annales ne citent pas une seule fois le nom du principal héros de l'Espagne. Ajoutez encore, qu'à l'époque où le Cid aurait lutté contre les comtes de Barcelone, Bérenger Raymond était allié avec le roi de Castille Alphonse VI, et croyait avoir pris le meilleur moyen d'agrandir ses états en se plaçant sous la protection et la suzeraineté de celui-ci. Il se joignit à l'alliance qu'Alphonse VI et l'émir de Séville avaient conclue pour amener la reddition de Tolède. Mais après la prise de la ville, l'émir ayant montré des dispositions hostiles contre le roi de Castille, Bérenger Raymond, que les écrivains arabes nomment Carmut Barhanis, se rendit en ambassade à Séville comme vassal d'Alphonse, pour rappeler à l'émir ses obligations et sa dépendance. Le comte assista à la bataille de Zalaca, qui eut une issue si malheureuse pour les chrétiens, et deux ou trois ans après il tenta une expédition contre Valence qu'il ne put prendre toutefois. Ayant peu de temps après entrepris un pélerinage à la Terre-Sainte, il mit Raymond Bérenger III et le comté de Barcelone sous la protection de son suzerain, le roi de Castille Alphonse VI. Dès l'âge de quinze ans le jeune comte se distingua par ses exploits chevaleresques contre les Almoravides, qui depuis l'an 1106 faisaient des incursions dévastatrices en Catalogne (1).

(1) L'histoire du comté de Barcelone, sous Bérenger Raymond, Raymond Bérenger II et la minorité de Raymond Bérenger III, se trouve brièvement racontée dans les *Gesta comit. Barcinon.*, plus au long dans *Diago Condes*, p. 132. Les actes y relatifs de l'Histoire de Languedoc, t. II, p. 252, et preuves XII ; Marca Hispania, Villanueva, V, t. V, X ; Schmidt, p. 89, et Huber (Vie du Cid, p. 40... 63...71... 152 et 168, ont suivi l'*Historia Campidocti*. La Chronic. Dertusense et la Chronic. Rivipull. ne donnent que de courtes indications chronologiques.

CHAPITRE III.

ALPHONSE-LE-BATAILLEUR ET SON ÉPOQUE.

(De 1105 à 1134.)

1o Guerres entre les chrétiens et les Sarrasins, depuis la bataille d'Uclès jusqu'à la retraite d'Alphonse d'Andalousie. — 2o La reine de Castille Urraca. — 3o Querelles d'Alphonse, roi d'Aragon, avec Alphonse Raimondez. — 4o Derniers exploits, mort et testament d'Alphonse-le-Batailleur.

Depuis Pelage aucun roi espagnol ne vit une aussi grande étendue de pays soumis à son sceptre, qu'Alphonse Ier, roi d'Aragon, qui après la mort de son beau-père réunit à ses propres états d'Aragon et de Navarre ceux de sa femme Urraca, c'est-à-dire les royaumes de Léon, de Castille et d'Asturie, et étendit sa suzeraineté sur les comtés nouvellement fondés de Galice et de Portugal. Comme le comté de Catalogne ou de Barcelone lui appartenait encore, il régnait réellement sur toute l'Espagne chrétienne. Dès 1105 il avait succédé sur le trône d'Aragon à son frère Pedro Ier (1), dont le fils unique du même nom était mort quelque temps auparavant. Pendant son règne de dix ans Pedro s'était montré roi chevalier et pieux chrétien, la conquête des importantes forteresses de Barbastro et d'Huesca lui avait ouvert le chemin de Tudela (1) et de Saragosse ; dans une ex-

(1) Zurita, lib. I, c. 32 sq. ; Roderic. Tol., Gesta Roderici Campidocti ; Conde, Briz, Moret. Schmidt a raconté d'après tous ces auteurs : mais il n'a point soumis la véracité des sources à une critique assez sévère. Moret place la mort de don Pedro en 1104, le 28 septemb., date que donnent aussi les Annal. Compostell. et la Chronic. Dertus., p. 237; mais Briz, IV, c. 15, rapporte des actes de ce roi jusqu'en 1105. Pedro donna des *buenos fueros* aux nouveaux habitants de Barbastro : diplom. d'Alphonse Ier, donné en 1115 à Traggia, dans les Memorias d. l. Acad. de la H., t. III, p. 581 : « D. rex Petrus simul cum eis prenderunt Barbastro et popularunt Barbastro ad bonos fueros, quod non debebant facere hoste nec cavalgata nec ulla peita nec malum censum dare. » Alphonse Ier confirma ces priviléges : « Ut sitis franchi et infanzonis et liberi de hoste et cavalgata et de tolta et de forza et de omni malo censo. »

(1) Conde, II, c. 24, p. 200, et c. 25, p. 202 sq. L'époque de la prise de Tudela est indiquée dans les actes publiés par Briz, p. 725, et Moret, II, p. 237 sqq.; Casiri, II, 57, place la mort d'Almostain en 1109 : « Prope Tudelam occubuit feria I, die I, ragebi, anno 503. » Quant à l'invasion que les Sarrasins avaient

pédition qu'il poussa jusque dans les environs de Valence, et que l'on a quelquefois confondue avec les courses du Cid, il déploya un caractère non moins brave et audacieux qu'entreprenant. Il fonda des églises et des cloîtres dans les villes conquises, dota les évêchés et manifesta ses sentiments de piété par de riches donations envers les églises. Il accorda des priviléges particuliers aux nouveaux habitants chrétiens des villes musulmanes, pour les encourager à l'agriculture, et comme au moment du danger ils étaient obligés au service militaire en raison du voisinage de l'ennemi, la classe des simples hommes libres, qui étaient presque égale à la noblesse, s'éleva bientôt à un tel degré d'importance, qu'elle influençait puissamment sur tout le gouvernement à une époque où il n'était presque encore pas question d'elle dans le reste de l'Europe.

Encouragé par le succès des premiers croisés, qui venaient de prendre Jérusalem, le pape Paschal II prêcha une nouvelle croisade contre les Sarrasins d'Espagne. Comme il était interdit aux chrétiens de la Péninsule de s'engager dans les croisades pour la Palestine, Pedro et une foule de ses sujets prirent avec enthousiasme la croix pour défendre leur propre pays et leur religion contre les Sarrasins. Il assiégea bientôt Saragosse; mais le moment n'était pas favorable pour cette entreprise, les Almoravides reprirent presque aussitôt Valence et se trouvèrent ainsi en état d'appuyer vigoureusement l'émir Almustain ben Hud. Il fallut donc lever le siége.

Alphonse, après la mort de son frère Pedro, s'élança avec éclat sur les traces de ses ancêtres. Doué de talents plus brillants, en possession de plus grands moyens, il frappa et attira l'attention publique dès ses premiers pas. Devenu maître de l'Espagne chrétienne par son mariage avec la fille du roi de Castille, Urraca, il eut à sa disposition des forces immenses, qu'il s'occupa avant tout d'employer à la soumission de Saragosse. Les Almoravides avaient occupé cette importante place forte contre la volonté de l'émir Almustain (1108). De là ils faisaient des incursions en Catalogne et en Aragon, sans y gagner pourtant beaucoup de butin; car Alphonse savait bien le leur enlever lors de leur retraite. Les troupes mêmes de l'Almoravide ben Alhadsch et du wali Abubekr ben Ibrahim de Murcie, firent de telles pertes dans une bataille sanglante contre les chrétiens, qu'Alphonse put entreprendre le siége de Tudela. L'émir de Saragosse, Almustain, sentant l'importance de la place, accourut avec une armée pour la délivrer; le brave Sarrasin fut complètement battu et ne voulut point survivre à sa défaite; il succomba en combattant héroïquement. La prise de Tudela fut la suite immédiate de cette glorieuse victoire des Aragonais (février 1110).

A la nouvelle de la mort d'Almustain, son fils Abdelmelek bed Ahmed Abu Meruan, surnommé Amaddaula, fut aussitôt proclamé son successeur à Saragosse. C'était un prince plein de bravoure, à la vérité, mais il ne possédait point la prudence et l'habileté de son père, pour pouvoir maintenir dans un moment critique son indépendance entre ses puissants voisins.

Deux fois cependant il sauva Saragosse en quelques années et fut même cause que Tudela retomba au pouvoir des Sarrasins. Ce fut alors que s'éleva la guerre honteuse d'Alphonse avec sa femme Urraca, qui occupa pendant quelque temps la plus grande partie de ses forces. Ajoutez à cela, que le prince des Almoravides amena d'Afrique de nombreuses troupes. On fait monter leur nombre à cent mille cavaliers et à trois cent mille fantassins, nombre du reste évidemment exagéré (1). Pendant qu'Alphonse lui-

faite peu de temps auparavant dans le comté de Barcelone, voy. outre Conde, Dombay, part. I, p. 263, et l'*Art de vérifier les Dates*, contin., t. III.

(1) Dombay, p. 265; Annal. Tolet., Chron. Lusitan., ad ann. 1110 et 1111; Conde, II, 205; Histor. Compost., lib. I, c. 90, p. 168; Chron. Rivipull., ap. Villanueva, V, 246; Salvati Martini vita Suriensis, acta SS., 13.

même était occupé en partie par ses querelles avec la reine de Castille, en partie par le soin de couvrir les frontières de l'Aragon contre les invasions des musulmans, Ali ben Yussef entra dans la province de Tolède avec ses meilleures troupes, prit quelques douzaines de petits forts et de châteaux, ravagea les campagnes, emmena les habitants en esclavage et porta la terreur jusqu'aux portes de la capitale de l'Espagne chrétienne. A la vérité Tolède résista, protégée par sa position, l'épaisseur de ses remparts, ainsi que par sa nombreuse garnison; mais Madrid, Guadalaxara, Talavera de la Reina et d'autres lieux, furent pris l'épée à la main, et les habitants massacrés pour les punir de leur vigoureuse résistance. Ce ne fut qu'alors que le monarque almoravide crut pouvoir se retirer glorieusement vers Cordoue, laissant derrière lui de terribles traces de son passage. Après avoir confié au général Mezdeli le soin de recommencer de semblables expéditions, Ali s'embarqua pour l'Afrique, pour ne pas rester trop long-temps éloigné de sa capitale Maroc, centre de son vaste empire.

Presque au même moment où Tolède était menacé par Ali, une autre armée almoravide, sous la conduite du général Syr ben Abu Bekir, s'avançait en Portugal contre le comte Henri, prenait Zintria, Badajos, Javora, Santarem, Lisbonne, et menaçait la capitale du comté, Coimbre; une troisième division, commandée par le gouverneur de Murcie, se porta de Saragosse sur la Catalogne et assiégea pendant vingt jours Barcelone. Les Sarrasins ne levèrent le siége que quand Alphonse s'approcha à la tête d'une forte armée d'Aragonais et de Catalans. Une sanglante bataille qui s'engagea coûta de grandes pertes aux deux partis, sans donner la victoire ni à l'un ni à l'autre. Cependant les Sarrasins abandonnèrent la Catalogne en commettant les plus horribles ravages (1111).

Les Almoravides renouvelaient presque chaque année ces incursions dans les pays chrétiens et souvent ils s'en retournaient avec un grand butin et beaucoup de prisonniers. A la vérité la campagne de Mezdeli contre Tolède échoua, parce qu'après huit jours de siége les machines de guerre furent brûlées par les chrétiens; mais malgré le secours du comte de Galice et l'approche d'Alphonse qui accourait avec une grande armée, Coria fut pris par la trahison des chrétiens mécontents; on ne put sauver que Belanga, qui était déjà assiégé.

L'année suivante (1114) Mezdeli recommença ses incursions dans la Castille avec encore plus de bonheur, et le comte Rodrigo Nuñez, seigneur de Guadalaxara, l'ayant attaqué dans sa retraite, le général musulman combattit avec tant d'habileté, qu'il repoussa les chrétiens avec de grandes pertes. Ce succès lui donna tant de présomption, que dans une nouvelle invasion il se laissa entraîner au combat sans toute la prévoyance nécessaire contre une armée de beaucoup supérieure, et il y périt avec tous les siens. Son fils Muhammed ben Mezdeli hérita de son commandement et de son indomptable valeur.

Vers la même époque (1115) les Almoravides reprirent les îles Baléares qu'ils avaient récemment perdues; les Catalans, de concert avec les Provençaux et les Pisans qui avaient fourni les vaisseaux, étaient devenus maîtres de l'île de Majorque: ils avaient souillé leur victoire par le massacre de la population musulmane. La vengeance ne se fit pas attendre; car les Almoravides, sentant combien il était facile de diriger des îles Baléares des attaques contre les provinces de Valence et d'Afrique, se hâtèrent d'équipper une flotte, reprirent l'île de Majorque et exercèrent de cruelles représailles en massacrant tous les chrétiens.

Pour tirer de la flotte le meilleur parti possible, on en dirigea une division sur les côtes de la Galice et des Asturies, où les chrétiens, qui ne redoutaient aucune attaque de ce côté, avaient laissé tomber les forteresses en ruines. Le débarquement inattendu des musulmans, auxquels se joignirent bientôt des pirates anglais, jeta la terreur et la consternation parmi les habitants de ces contrées. La présence d'esprit et la prudence de l'évêque de Saint-Jacques furent d'un grand

secours dans ce pressant danger. Il fit promptement entrer les gens de la campagne dans les villes, surprit des détachements sarrasins isolés, et releva le courage de tous par la construction d'un grand nombre de galères, que montaient d'habiles marins de Gênes et de Pise.

Le ravage des campagnes du centre de l'Espagne par de continuelles incursions et de mauvaises récoltes causèrent dans toute la Péninsule une terrible famine qui fit plus de victimes que toutes les guerres (1117).

Si les incursions des Sarrasins en Castille n'étaient pas plus énergiquement repoussées, c'était à cause des guerres de la reine Urraca avec son mari. Il leur arrivait souvent d'employer plutôt leurs forces pour se perdre mutuellement, que pour vaincre les Sarrasins en Castille, où la population même s'était divisée, un partie tenant pour le roi, l'autre pour la reine.

Aussitôt qu'Alphonse remarqua qu'une partie des Castillans lui était hostile, il chercha à s'assurer d'eux en plaçant des garnisons sûres dans les forteresses et occupa principalement le reste de ses forces à arrondir ses états héréditaires de Navarre et d'Aragon. Les secours des chevaliers français et anglais, qui prenaient volontiers part aux expéditions contre les Sarrasins, dans lesquelles ils combattaient à la fois pour le salut de leur âme et l'augmentation de leurs biens terrestres, lui furent très-utiles. Le comte de Perche prit Tudèla par ruse (en août 1114). Le vainqueur reçut du roi la ville en fief, et la concession de plusieurs priviléges y attira bientôt une foule d'habitants chrétiens.

Les regards d'Alphonse se reportèrent alors sur Saragosse, dont la possession lui semblait indispensable pour la sûreté de son armée et la libre navigation de l'Èbre. D'année en année il avançait ainsi plus près de ce but de ses conquêtes, bien que les Almoravides ne négligeassent aucun moyen pour soutenir l'émir Abdelmelek ben Hud. Le vaillant général Abu Muhammed Abdallah ben Mezdeli força même le roi d'Aragon à s'éloigner de nouveau de Saragosse. Mais bientôt de grandes querelles s'élevèrent entre le général almoravide et l'émir de Saragosse, et ces querelles hâtèrent la chute de la ville. Abdelmelek ben Hud, irrité des prétentions des Almoravides, qui voulaient faire les maîtres à Saragosse, se sépara d'eux, et s'étant retiré au château fort de Roda avec sa famille, il conclut avec Alphonse une alliance en vertu de laquelle il réunit ses troupes à celles des chrétiens. Les Almoravides se trouvèrent trop faibles pour se soutenir contre des forces aussi supérieures; non-seulement ils furent défaits dans une bataille meurtrière, où resta Mezdeli, mais ils furent même obligés d'abandonner les villes alliées de Lerida et de Saragosse (commencement de 1117).

Les Almoravides tentèrent de recouvrer ce qu'ils avaient perdu; mais une expédition commandée par le frère d'Ali ben Yussef, le vaillant Temin, qui avait sous lui une nombreuse armée, échoua complètement contre l'habileté et la vigilance d'Alphonse. Ses gardes des frontières, ou Almugavares, l'informèrent à temps de l'approche de l'armée ennemie; malgré son infériorité numérique il fut obligé d'accepter la bataille que lui offrit Temim. Mais ici ce fut le talent des généraux et non le nombre des soldats qui décida tout. Temim, battu, s'enfuit à Valence avec dix mille hommes, faible débris de son immense armée. Les alliés célébrèrent leur victoire dans un pays entièrement délivré d'ennemis.

Jusque-là la bonne intelligence avait été parfaite entre Alphonse et l'émir; mais elle cessa bientôt quand ils n'eurent plus à craindre l'ennemi commun. Le roi d'Aragon demanda la cession de Saragosse, qu'Abdelmelek refusa avec fermeté. Il fit même tous ses préparatifs pour repousser par la force des armes les prétentions de son nouvel adversaire. Mais avant qu'il eût suffisamment pourvu la ville de subsistances, une armée aragonaise se présenta devant les portes. Beaucoup de seigneurs français, attirés par la perspective d'une récompense, étaient

venus grossir l'armée d'Alphonse. A la vérité Saragosse opposa d'abord une opiniâtre résistance aux assiégeants; mais bientôt on reconnut l'insuffisance des provisions. Les magasins, peu fournis, furent bientôt épuisés; on n'avait aucune perspective de secours ni de délivrance; on n'avait plus qu'à choisir entre une lutte inutile et désespérée et une capitulation. On se décida donc à entamer des négociations, dans lesquelles Alphonse entra volontiers, pour arriver plus promptement à l'occupation de cette importante ville.

On garantit aux habitants de Saragosse la sûreté de la vie et des biens, la liberté de leur culte et la conservation de leurs magistrats et de leurs lois; on leur laissa la liberté de rester ou de vendre leurs biens et d'émigrer : après qu'Alphonse eut ratifié ces conventions, les portes de la ville furent ouvertes, et il y entra le 18 décembre 1118. Quant à l'émir Abdelmelek, il se rendit dans le fort de Roda avec ses trésors, son harem et sa garde. Beaucoup d'habitants même l'accompagnèrent; mais un beaucoup plus grand nombre émigrèrent à Murcie et à Valence, préférant un sol étranger au sol national, où chaque jour la puissance de la croix resserrait de plus en plus les défenseurs du croissant (1).

Avec Saragosse tomba le second boulevard des Sarrasins; ils l'avaient possédé pendant quatre siècles. Le roi d'Aragon éleva cette importante ville au rang de sa capitale; la grande mosquée devint l'église de Saint-Salvator, et l'on y fonda un évêché; les droits et les priviléges de la petite noblesse furent accordés aux habitants. Les seigneurs français qui étaient restés dans l'armée jusqu'à la prise de la ville furent aussi récompensés, surtout le vicomte Gaston de Béarn, qui reçut en fief le quartier de Saragosse qu'avaient habité jusque-là les chrétiens mozarabes. Il prit même à cette occasion le titre de *seigneur de Saragosse*.

Les musulmans possédaient encore dans les environs de Saragosse plusieurs villes considérables, dont la situation escarpée et les fortifications rendaient le siége fort difficile. Mais Alphonse profita de la terreur que la prise de la capitale avait excitée, et, après avoir fait les réglements nécessaires à Saragosse, il s'avança dans la Sierra-Molina, qui sépare l'Aragon de la Castille, et où les musulmans possédaient encore d'importants points d'appui. En moins de trois années, il prit Tarragone, Calatayud, Daroca, et plusieurs châteaux forts des environs. On rétablit le siége archiépiscopal à Tarragone : Calatayud ne tomba qu'après qu'Abu Tahir Temim, frère d'Ali, qui accourait à son secours avec une forte armée, eut perdu vingt mille hommes près de Cutanda (1120 —an de l'hég. 514, reb. II). Alphonse fonda dans le voisinage de cette ville, dans un lieu jusque-là désert, le nouveau fort de Montréal, et y établit un nouvel ordre de chevalerie, institué pour la défense de la foi.

(1) Les brillants exploits d'Alphonse d'Aragon sur l'Èbre, jusqu'à la prise de Saragosse, ne nous ont été transmis que par de courtes notices. Les auteurs traduits par Conde, c. 25, p. 206 — 209, le nomment Aben Radmir, nom sous lequel les écrivains arabes citent ordinairement les rois aragonais, parce que le premier roi d'Aragon s'appelait Ranimirus ou Ramiro. Ebulhassan, dans Dombay, et la plupart des relations et des actes (Moret, II, 278), s'accordent avec Conde pour la date de la prise de Saragosse. Schmidt, l. c., a déjà montré que la date de 1115 était erronée. Alcodai, *apud* Casiri, II, 57; Histor. Compostell., et Annal. Compostell.; Annal. Complut., la placent en 1118, qui est la date exacte. Sur les secours qu'Alphonse reçut alors des chevaliers français, voyez Hist. de Languedoc, t. II, p. 381 sq.; Orderic. Vital., Hist. Ecclesiast., lib. XIII, p. 604—607. Les Annal. Compostell. donnent comme la suite de cette importante conquête la prise de Cutanda, Daroca, Calatayud, Tirasona, Borgia, le ravage des environs de Lerida et de Fraga, et la construction de nouvelles forteresses pour effrayer Fraga. Comparez Conde, p. 209, et Dombay, p. 269. Les Annal. Tolet. placent la bataille de Cutanda en 1121 au lieu de 1120.

Ali, qui avait passé lui-même en Espagne (1121), éprouva la plus vive douleur en apprenant ces pertes, et ce fut pour lui une pauvre compensation que de ravager la province de Tolède et le Portugal, et même de prendre l'importante forteresse de Coïmbre et d'en massacrer tous les habitants, ou de les emmener prisonniers, événement dont, au reste, les documents chrétiens ne parlent pas. Après cette campagne, il retourna à Cordoue, puis de là en Afrique, en laissant à son frère Témim la conduite des affaires d'Espagne (1).

Depuis lors le ciel s'obscurcit toujours de plus en plus pour les Almoravides : à Cordoue, où la garnison almoravide commettait toute sorte de violences contre les habitants, il éclata une telle insurrection, qu'Ali lui-même accourut d'Afrique, avec une grande armée, pour l'étouffer. La ville fit d'abord une vigoureuse résistance; mais, après quelque temps de blocus, les habitants furent obligés de se soumettre et d'acheter leur pardon par de grosses sommes d'argent. A peine Ali avait-il réprimé cette rebellion, qu'une autre plus formidable éclata en Afrique, et réclama tous ses efforts; de sorte qu'il ne put encore faire que bien peu de chose pour rétablir les affaires de la Péninsule. Cette insurrection fut le commencement de l'élévation des Almohades, qui finirent par renverser les Almoravides, élévation qui fut considérablement accélérée par les troubles qui éclatèrent dans les provinces espagnoles, aussitôt que les Almoravides furent occupés par leurs guerres d'Afrique.

Le bonheur des armes chrétiennes, qui avaient soumis, dans les dix dernières années, les deux plus importantes villes de l'Espagne musulmane, encouragea les nombreux chrétiens mozarabes de l'Andalousie, et leur fit espérer qu'ils pourraient, à la faveur des guerres d'Ali en Afrique, et de la situation agitée de ses possessions dans la Péninsule, secouer le joug que l'islam faisait peser depuis quatre cents ans sur le christianisme. A la vérité leur position était supportable, car ils avaient le libre exercice de leur culte, leurs lois et leurs juges et ne payaient qu'un tribut modéré. Mais une nation qui a été libre et indépendante peut-elle se trouver heureuse, même avec toutes les douceurs de la vie, si elle, qui était jadis souveraine, se voit esclave d'un peuple que sa religion lui rend odieux ? Ajoutez à cette disposition générale la fureur de zèle religieux qui s'était alors répandue dans tous les pays de l'Europe et qui poussait tout le monde à gagner le ciel en combattant contre l'islam.

Sans les secours étrangers les mozarabes d'Andalousie ne pouvaient rien entreprendre; car toutes les forteresses étaient entre les mains de l'ennemi; en outre ils étaient trop dispersés. On ne pouvait penser à une réunion, à moins que les musulmans ne fussent occupés d'une guerre dans le pays même. Ils envoyèrent donc des messages au roi d'Aragon, dont la prise de Saragosse avait considérablement augmenté la renommée. Après lui avoir décrit soigneusement la situation du pays et des forteresses, ils le priaient d'y entreprendre une campagne, lui promettant de l'appuyer de leurs conseils et de leurs bras, de lui fournir des guides et des soldats.

Comme Alphonse hésitait de s'engager dans une telle entreprise, à cause de l'éloignement des lieux et du peu de fondement qu'il y avait à faire sur de telles promesses, les mozarabes renouvelèrent leurs prières : en même temps ils lui promirent de lever douze mille hommes et l'assurèrent que les nombreux chrétiens de l'Espagne méridionale se joindraient tous à son armée, dès qu'il se montrerait dans le pays; qu'ils le reconnaîtraient tous avec joie pour leur seigneur et roi, et qu'il acquerrait ainsi les plus belles et les plus fertiles contrées de l'Espagne.

Cette perspective était trop séduisante pour le roi chevalier, pour que la pensée des difficultés et de la témérité de l'entreprise pût

(1) Conde, p. 208 et 210; Dombay, l. c.; Chron. Lusit., p. 420. C'est évidemment à tort qu'elle place cette expédition en l'Era 1155. Hist. Compost., II, c. 40, p. 324, c. 50.

l'arrêter. Il mit donc de côté cette réflexion, que pour entrer dans la province de Grenade il faudrait laisser derrière soi les nombreuses forteresses des provinces de Murcie et de Valence, encore au pouvoir de l'ennemi, et que là il n'aurait pas un seul point d'appui, si ce n'est les incertaines promesses des mozarabes. Mais l'esprit du temps lançait facilement dans des entreprises téméraires; on se fiait sur le secours du Très-Haut, qui devait aplanir toutes les difficultés. La conquête de Jérusalem en offrait aux chrétiens un brillant exemple.

En juillet 1125 (schaban 519), Alphonse se mit donc en marche avec toute sa chevalerie, ou suivant les relations arabes, avec environ quatre mille chevaliers, qui jurèrent de vaincre ou de mourir. Guidés par les mozarabes, ils se présentèrent devant Valence. Sans s'arrêter au siége de cette place, ils traversèrent en les ravageant les provinces musulmanes et arrivèrent dans le voisinage de Grenade, Alphonse laissa derrière lui les villes ennemies de Xucar, Denia, Murcie, Baeça, Jaen et d'autres places fortes, et son armée se fortifiant de jour en jour par l'affluence des mozarabes (que les musulmans nommaient Muhahidines). Si Alphonse était parvenu à surprendre la ville de Grenade, où se trouvaient beaucoup de chrétiens, qui avaient des intelligences avec le roi d'Aragon, la guerre aurait pu prendre une tournure fort dangereuse pour la domination des Almoravides. Mais le wali de cette ville était un homme résolu : quelque faible que fût la garnison, il empêcha par la terreur et d'énergiques mesures les mozarabes de Grenade de tenter aucune révolte et les tint en respect par sa vigilance, sans les exaspérer par ses persécutions. Il leva avec une merveilleuse promptitude des troupes dans les environs, et après avoir fait tous ces préparatifs, il attendit les attaques de l'armée chrétienne. Celle-ci s'était accrue jusqu'au nombre de 50,000 hommes et elle se sentait si forte, qu'elle commença le siége sans hésiter. Mais le mauvais temps, les pluies et des ouragans empêchèrent les chrétiens de faire un blocus régulier, et ils perdirent dans l'inactivité un temps précieux, les premières semaines du siége; pendant ce temps les habitants de Grenade revinrent de leur frayeur et des secours s'approchèrent sous la conduite d'Abu Tahir Temim. Cette circonstance força Alphonse à lever le siége, et comme il était abondamment pourvu de vivres par les mozarabes, il forma la résolution aventureuse de laisser encore cette ville derrière lui sans la prendre, de s'avancer jusqu'à la Méditerranée et de se réunir avec les chrétiens de Malaga et des Alpuxares.

Sans cesse harcelé dans cette marche périlleuse par la nombreuse cavalerie almoravide, qui saisissait chaque occasion d'attaquer avec avantage, Alphonse parvint malgré tous les obstacles jusque dans la contrée de Lyrena, place située entre Grenade et la Méditerranée. Les Almoravides trouvèrent le terrain favorable pour un combat de cavalerie, et les cavaliers africains ne purent plus contenir leur ardeur. Ils attaquèrent l'avant-garde des chrétiens, la mirent en fuite, et croyant avoir vaincu toute l'armée ennemie, ils se dispersèrent sans précaution pour se partager le butin, lorsqu'Alphonse tomba inopinément sur eux avec ses chevaliers bardés de fer, comme un oiseau de proie du haut des airs, leur reprit le butin perdu, y ajouta leurs propres dépouilles et les poursuivit jusqu'à l'arrivée de la nuit. Ce brillant fait d'armes délivra l'armée chrétienne, qui put alors traverser sans obstacle les défilés des Alpuxares et s'avancer jusqu'à une baie de la Méditerranée, entre Almeria et Malaga : le roi et les chevaliers s'étaient vantés qu'ils poursuivraient leur marche jusqu'à la mer. Alphonse fit construire une barque et s'amusa à la pêche, pour prouver combien il était fidèle à son vœu, et afin que la postérité sût qu'un roi d'Aragon, parti de Saragosse, laissant derrière lui plusieurs pays ennemis, avait pêché sur les côtes situées en face de l'Afrique comme sur les siennes (1).

(1) Conde, c. 29, p. 232—241. Orderic. Vit., Hist. Ecclesiast., lib. XIII, ap. Florez, t. X,

Ce ne fut qu'après avoir joui de cet amusement qu'Alphonse commença sa retraite: une foule de chrétiens des Alpuxares se joignirent à son armée, et Alphonse se dirigea encore une fois sur Grenade. Mais comme il ne pouvait prendre une ville aussi bien fortifiée, à moins de faire un long siége, et que les forces de l'ennemi augmentaient chaque jour, il se dirigea vers la ville de Guadix (Cadix) dans le voisinage de laquelle il avait laissé une division de son armée pour protéger sa retraite. L'intempérie de la saison, on était alors en hiver, les marches forcées à travers des montagnes, et des maladies contagieuses diminuèrent considérablement ses troupes : les Sarrasins avaient aussi beaucoup souffert; ils avaient fait des pertes inouïes, et une sorte de terreur inexprimable s'était emparée d'eux. L'expédition réussit, et si l'on ne fit pas de conquêtes, l'effet moral n'en fut pas moins puissant. L'armée aragonaise, constamment harcelée par la cavalerie almoravide, parvint à retourner dans sa patrie après une absence de six mois, en traversant les provinces de Murcie, de Xativa et de Valence. Douze mille chrétiens mozarabes s'étaient joints à elle, aimant mieux abandonner leur patrie que de rester exposés à la vengeance des musulmans. En effet leurs frères qui étaient restés sur le sol natal ne tardèrent pas à éprouver le ressentiment du souverain almoravide. Sur son ordre ils furent transportés par milliers en Afrique et dispersés dans différentes contrées, où la plupart périrent par l'effet du climat, ainsi que par le défaut de moyens de subsistance. D'autres mozarabes eurent un meilleur destin; Ali ben Yussef les admit dans sa garde et ils méritèrent bientôt ses bonnes grâces par leur fidélité servile envers les oppresseurs de leurs coreligionnaires.

L'expédition d'Alphonse à travers tant de pays ennemis et avec si peu de troupes mérite bien d'être comparée à l'entreprise des 10,000 Grecs dans l'empire de Perse. La longueur de la route est sans doute fort différente; mais l'audace est pour le moins égale. Si dans ces temps de valeur chevaleresque on ne s'était pas fié uniquement à la puissance de son bras et que dans les entreprises militaires on eût plus consulté les combinaisons de l'intelligence que les inspirations du moment, un roi espagnol, semblable à un Alexandre-le-Grand, aurait fait servir l'entreprise la plus téméraire à l'entière destruction d'un ennemi national. Si les Castillans et les Léonais avaient pu oublier leur haine contre le roi d'Aragon et appuyé son expédition en envoyant des armées contre Valence et Cordoue, pendant que les Portugais et les Galiciens auraient menacé Séville, Alphonse déjà favorisé par le soulèvement général des mozarabes d'Andalousie et l'insurrection des Almohades en Afrique, aurait pu anéantir l'islam en Espagne trois siècles et demi plutôt qu'il ne l'a été réellement. Tant il arrive souvent qu'une entreprise bien ou mal conduite décide du sort des peuples pour des siècles.

II. Une circonstance fortuite déjoue souvent les plus sages calculs des hommes. Alphonse VI mourut avec la ferme confiance,

---

p. 607 sq. Suivant lui, le séjour d'Alphonse en Andalousie dura six semaines. Les sources dans Conde donnent, les unes six mois, les autres quinze; il est probable que l'expédition dura au moins six mois. Annal. Compost., Ann. Tolet.; la Chronic. Alphonsi imper., p. 339, commet une erreur de chronologie en plaçant l'expédition en 1132. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ne se trompent pas moins quand ils avancent que les sources espagnoles ne fournissent aucuns renseignements sur l'expédition d'Alphonse en Andalousie. Schmidt, p. 64, n'a pas suivi la direction de la marche de Grenade à la mer, et il est, par conséquent, moins exact dans cette partie de la vie d'Alphonse. V. sur le destin des mozarabes restés en Andalousie, et que l'on transporta presque tous en Afrique Conde, l. c., Chronic. Alphons. imp., p. 370 : «(Itali) dilexit eos (christianos) super omnes homines orientalis gentis suæ. Nam quosdam fecit cubicularios secreti sui, quosdam vero millenarios et quingentarios et centenarios, qui præerant militiæ regni sui, etc.»

que le mariage de sa fille Urraca avec le roi d'Aragon fonderait le bonheur de l'Espagne et détruirait pour toujours la puissance de l'islam. Au lieu de cela, cette alliance n'apporta que troubles et malheurs aux chrétiens, les plongea dans les guerres civiles et arrêta le cours de leurs victoires sur les Sarrasins. Les désordres du royaume de Castille eurent pour principale cause les querelles du royal couple : Urraca, femme fière et avide de domination, gâtée par la docilité de son premier mari, le comte Raymond de Bourgogne, réclama comme lui appartenant le gouvernement de Castille et des pays qui en dépendaient, prétentions que son mari ne voulut pas admettre. De là toutes leurs querelles et toutes leurs guerres. Pour s'assurer davantage du pouvoir, Urraca destitua tous les fonctionnaires qu'elle croyait plus dévoués à son mari qu'à elle, et éleva ses favoris aux plus hautes dignités. Cette audace irrita nécessairement le roi, qui regardait presque comme un point d'honneur de ne rien céder de ses droits royaux.

Dès qu'une fois la mésintelligence eut éclaté entre les deux époux, il ne fut point facile d'opérer une réconciliation sérieuse, parce que leur ressentiment était profond, et que ce n'était pas l'amour qui les avait unis. La manière flatteuse dont Urraca avait déjà distingué quelques grands de Castille, distinction qui fut interprétée comme l'effet d'un commerce coupable, aigrit encore davantage le roi, qui surveilla soigneusement toutes ses démarches.

La reine offensée, parla alors de rompre un mariage qu'elle avait toujours eu en horreur à cause de la proche parenté, bien qu'avant la cérémonie on eût demandé et obtenu la dispense du pape. Le degré de parenté n'était pas non plus très-proche ; il consistait en ce que les aïeux d'Urraca et d'Alphonse étaient fils de Sancho el Mayor, roi de Navarre. Le roi d'Aragon, qui aurait perdu par le divorce le droit de régner en Castille, ne voulut point en entendre parler ; il fit tous ses efforts pour déjouer les intrigues de la reine, qui cherchait à soulever les Castillans. Sous prétexte d'assurer la Castille contre les invasions des Sarrasins, il fit occuper la plupart des forteresses par des garnisons aragonaises et y plaça des gouverneurs qui lui étaient dévoués. La reine elle-même fut tout-à-coup enlevée et transportée comme prisonnière dans le château fort de Castellar, parce que, comme le roi le déclara, elle cherchait à exciter des révoltes et blessait la dignité royale par sa conduite inconvenante.

La reine étant parvenue à s'échapper, cette circonstance jeta Alphonse dans de grands embarras, parce que vivement attaqué en ce moment même par les Sarrasins en Castille et non moins menacé en Arragon, il avait le plus grand besoin du secours des Castillans. Or, ceux-ci tenaient en grande partie pour la cause de la reine, et ce fut principalement leur intervention, qui, pour éloigner le danger du côté des musulmans, opéra une sorte de réconciliation entre Alphonse et Urraca.

Mais cette concorde apparente ne dura pas long-temps. L'orgueilleuse reine par ses prétentions et son commerce criminel avec le comte castillan Gomez, porta bientôt le roi à de nouvelles violences ; sans plus s'inquiéter des droits de la reine, il prit en main le gouvernement de toute la Castille et agit en maître souverain (1).

Après s'être querellé pendant un an, on en vint à une guerre ouverte. Les comtes et les chevaliers de Castille, de Léon et des Asturies, détestaient la domination des Aragonais : pour s'en délivrer, ils se déclarèrent champions des droits de leur reine. Dans une assemblée tenue à Sahagun, on déclara dépouillés de leurs biens et de leurs fiefs les grands castillans qui n'obéiraient point à la reine et ne combattraient point pour elle. Cette résolution effraya tellement les comtes de Castille, à qui des forteresses étaient con-

(1) Histor. Compost., préface, lib. I, c. 64. p. 115 sq., et 138. Rod. Tol., lib. VII, c. 1—4, etc. Orderic. Vit., XIII. Lucas Tud., p. 103. V. l'Append. I.

fiées, qu'ils les livrèrent aussitôt à la reine, malgré le serment qu'ils avaient prêté au roi d'Aragon. Un noble vieillard, Pedro Assurez, ne put s'empêcher d'épouser aussi la cause de Castille et livra également les places confiées à sa garde ; mais il ne voulut pas être traître, ce que ses principes d'honneur lui défendaient. Couvert d'un habit rouge, monté sur un cheval blanc, et la corde au cou, il alla trouver le roi d'Aragon, pour se soumettre au châtiment que le roi jugerait à propos de lui infliger pour avoir violé son serment. Il ne craignait pas la mort, dit-il, même une mort honteuse ; mais il n'avait pu rester étranger à la cause de sa patrie. La magnanimité chevaleresque d'Alphonse sut honorer cette résolution. Malgré la fureur qu'il ressentit d'abord, il pardonna à l'homme qui au risque de la vie avait voulu rester à la fois fidèle à son pays et à l'honneur.

Malgré la défection des grands de Castille, Alphonse y conserva cependant encore beaucoup de châteaux et de forteresses, qui étaient occupées par des troupes aragonaises; il conserva même aussi la capitale, Tolède. Quand les Castillans essayèrent d'assiéger ces forteresses, le roi d'Aragon accourut pour les délivrer. Pendant que les Sarrasins ravageaient constamment les frontières des pays chrétiens, les Aragonais et les Castillans se livraient des luttes acharnées et épuisaient leurs forces les uns contre les autres. Le comte Henri de Portugal s'était déclaré pour Alphonse, parce qu'il avait peu à craindre de l'Aragon, et qu'il lui était au contraire difficile de se soustraire à la suzeraineté de la Castille. Les deux armées se rencontrèrent le 26 octobre 1110 dans le voisinage de Sépulveda, sur un plaine appelée Campo de Spina, et se livrèrent une sanglante bataille. Les Castillans, commandés par les favoris de la reine, les comtes Garcias et Pedro de Lara, perdirent la journée : Gomez resta sur le champ de bataille avec plusieurs milliers de ses compatriotes; Pedro trouva son salut dans la fuite. Les vainqueurs, le roi Alphonse et le comte Henri de Portugal, poursuivirent leurs avantages et prirent la capitale de la Vieille-Castille, Burgos; Palencia, Léon, Carrion, Sahagun, tombèrent aussi entre leurs mains sans résistance. Les évêques et les ecclésiatiqnes, qui s'étaient prononcés en faveur de la reine, prirent partout la fuite devant les Aragonais. Alphonse en fut tellement irrité, qu'il se crut en droit, pour les punir, de faire partout piller les églises et les couvents. Il faut ajouter aussi qu'il avait grand besoin d'argent pour fournir aux frais de la guerre. Les victoires d'Alphonse répandirent d'abord une telle frayeur, que les villes les plus reculées de la Galice, sur lesquelles il n'avait encore émis aucune prétention, se soumirent à lui; mais les ecclésiastiques, employant leur influence sur les masses, excitèrent toute la population du nord et de l'ouest contre les pilleurs de temples, les meurtriers, les adultères, les voleurs de grandes routes, les tyrans (c'était par ces épithètes et d'autres semblables qu'ils désignaient le roi d'Aragon et ses troupes) l'entraînèrent dans une lutte acharnée et l'appuyèrent de toutes leurs forces.

Le plus ardent et le plus entreprenant des ennemis d'Alphonse était l'évêque de Saint-Jacques, Diégo Gelmirez. La Galice était alors déchirée par les partis, qui s'emparaient tour-à-tour de l'infant Alphonse, fils du comte Raymond de Bourgogne, pour diriger l'éducation de leur futur souverain. Ce ne fut qu'à l'approche du danger, lorsque les Aragonais étaient déjà entrés en Castille, que les partis, guidés par leurs chefs, l'évêque Gelmirez et le comte Arias Perez, se réconcilièrent. On convint d'agir de concert avec la reine Urraca, et pour avoir un point de réunion dans l'infant, de le couronner sur-le-champ roi de Galice, bien qu'il n'eût encore que six ans. La cérémonie eut lieu le 25 septembre 1110, dans l'église de l'apôtre Saint-Jacques, avec toutes les formalités d'usage ; l'évêque Diégo le sacra roi, lui remit l'épée et le sceptre, et le couronna d'un diadème d'or. Après une messe solennelle, le nouveau roi fut conduit dans le palais, accompagné du clergé et des grands de Galice, dont quatre, les comtes Pedro, Ro-

derigo, Munio et Bermudes, le servirent à table.

Les solennités de ce couronnement n'étaient pas encore passées, lorsqu'on reçut la foudroyante nouvelle de la victoire d'Alphonse à Campo de Spina et de ses conquêtes ultérieures. Le danger était d'autant plus grand, que plusieurs places de la Galice commençaient à chanceler dans leur fidélité pour Urraca et que la reine elle-même était assiégée dans Astorga par l'armée aragonaise.

L'âme de toutes les entreprises contre les Aragonais était toujours l'évêque Diégo Gelmirez. Ce fut lui qui releva tout le parti castillan que ces dernières nouvelles avaient abattu. Il ramena promptement à l'obéissance les places de Galice qui avaient fait défection, entre autres Lugo, sépara de l'Aragon le comte Henri de Portugal, à qui le bonheur excessif d'Alphonse donnait des inquiétudes pour la sûreté de ses propres états, le gagna à la Castille, et ce qui était de la plus grande importance, il dirigea l'enfant royal avec une armée galicienne vers Astorga, afin que les fidèles défenseurs du royaume de Léon se réunissent autour de leur souverain futur. Alphonse n'eut pas plutôt été informé de ce mouvement, qu'il se mit en marche avec une partie de ses troupes, pour aller au-devant des Galiciens et enlever le jeune roi. Il y eut une rencontre sanglante (1111) près de Villa Daños, non loin de Léon. L'objet de la lutte était l'infant, que l'on s'arracha tour-à-tour, et qui fut enfin heureusement sauvé par l'évêque Diégo, quoique les Aragonais restassent maîtres du champ de bataille. Urraca parut encore une fois perdue, parce que la Galice était en proie à des troubles violents, qu'avait excités le comte Pérez, gagné par le roi d'Aragon. Alphonse put donc pousser le siége d'Astorga avec toute la vigueur possible, et si la reine n'avait pas reçu promptement des secours de la Galice, la guerre était finie. La conspiration du comte Pérez échoua contre la vigilance et l'activité de l'évêque. A force de promptitude il parvint à faire en sorte qu'une nombreuse armée Galicienne s'avançât vers Astorga de concert avec les troupes portugaises, pendant que l'on formait dans les montagnes de Castille des guerillas, qui enlevaient les provisions et les renforts envoyés aux troupes aragonaises. Ajoutez à cela, qu'Alphonse avait dans son armée des soutiens fort peu sûrs, puisqu'il y avait admis des Castillans, des Léonais et des Biscayens.

Il fut donc obligé de lever le siége d'Astorga (1112), et battit en retraite, pour ne pas se laisser fermer le retour dans son royaume; il tenta encore une fois la fortune de la guerre contre l'armée ennemie, que commandait Petrus de Lara. Si l'on s'en rapporte aux récits du parti castillan, Alphonse fut tout-à-coup enveloppé par les troupes de la reine dans une contrée montagneuse et bloqué ainsi pendant assez long-temps, sans qu'on indique comment il fut délivré de cette position difficile. On suppose qu'il obtint le passage libre par l'entremise du légat du pape et sous la promesse de rendre plusieurs forteresses de Castille : mais le roi qui ne se faisait aucun scrupule de manquer à sa parole, poursuivent ses adversaires, n'aurait pas plutôt vu le danger éloigné, qu'il aurait violé toutes ses promesses. Cette relation peu digne de foi est contredite par celle de l'archevêque Roderigue de Tolède, qui ne prend jamais parti pour Alphonse et qui mérite plus de croyance. Il rapporte, que dans sa retraite l'armée aragonaise enveloppa l'armée castillane près de Palencia, et qu'après lui avoir fait essuyer quelques pertes, elle se retira victorieuse sur l'Èbre (commencement de 1112).

L'année suivante la guerre civile continua avec fureur, fréquemment interrompue par les incursions des Sarrasins. L'Espagne chrétienne était divisée en trois partis : le plus puissant était celui qui avait à sa tête le roi d'Aragon : car outre ses états héréditaires, la Navarre et l'Aragon, il possédait encore les places les plus importantes de la Castille, et avait dans son armée un grand nombre de chevaliers français. Le second parti, celui de Castille, avait pour chef la reine Urraca;

le clergé non-seulement de la Castille et de Léon, mais même de la Galice et de Portugal, l'appuyait de toutes ses forces et lui gagnait la masse du peuple. Le troisième, qui se composait particulièrement de la haute noblesse, ne voulait pas plus se soumettre à un gouvernement de femme, qu'à la domination aragonaise; il portait ses espérances sur le jeune roi de Galice, Alphonse Raimundez; il avait pour lui non-seulement la chevalerie de ce pays, mais encore celle des Asturies et en partie celle de la Castille.

Le désordre occasioné dans les états par ces divisions, et les incursions toujours plus terribles des Sarrasins, qui assiégèrent même une fois étroitement la capitale, Tolède, faisaient généralement souhaiter que le roi et la reine se réconciliassent; les chevaliers castillans même commencèrent à se plaindre que leur reine laissât tout le maniement des affaires à son favori, le comte Pedro de Lara. Sans les efforts du clergé les bourgeois des villes auraient même abandonné son parti; car elle avait beaucoup perdu dans leur estime, depuis qu'elle avait manifesté l'intention d'épouser son amant. Pour apaiser le mécontentement en Castille, on convoqua une assemblée nationale, à laquelle assistèrent non-seulement les évêques, les comtes et les princes fonctionnaires du royaume, mais très-probablement aussi les députés des grandes villes, qui jouissaient de privilèges particuliers *(buenos fueros)*. Une partie de l'assemblée demanda avec insistance que la reine se reconciliât avec Alphonse pour terminer la guerre; mais l'évêque Diégo de San-Iago combattit cette motion avec une grande chaleur, en démontrant la nullité du mariage et le crime qu'il y aurait à réconcilier des époux séparés. Ce discours excita une grande agitation dans l'assemblée; les bourgeois de Burgos étaient tellement exaspérés contre le prélat, qui voulait voir la guerre se prolonger, qu'ils l'accablèrent d'outrages, et que s'il ne s'était pas échappé, protégé par quelques comtes, il aurait essuyé les plus mauvais traitements malgré sa haute dignité.

L'archevêque Bernard de Tolède se montra plus prudent et plus ami de la paix : il conseilla, relativement à l'affaire du mariage, d'attendre la décision du pape, qui devait être donnée l'année suivante au concile de Palencia. Elle le fut en effet, et elle porta que la proche parenté annulait le mariage. Mais le roi d'Aragon n'était nullement disposé à se soumettre à la décision du pape; il faisait continuellement la guerre contre la Castille, mais non plus cependant avec la même vigueur. Son principal but était de conserver les forteresses castillanes situées près du royaume d'Aragon; il occupa la province de Rioja, qui dépendait auparavant du royaume de Navarre, et favorisa la révolte des comtes galiciens, que le belliqueux évêque de Sant-Iago, qui était inépuisable en ressources, et qui savait manier à la fois l'épée et la parole évangélique, sut bientôt ramener à l'obéissance.

Pendant les quelques années qu'Alphonse employa à la conquête de Saragosse et de plusieurs autres places voisines, les Aragonais laissèrent la Castille tranquille, il est vrai; mais la situation de ce royaume et des pays qui lui étaient alliés, était alors si critique, qu'on doit s'étonner que les Sarrasins, en attaquant à la fois ces pays par terre et par mer, n'aient pas fait des conquêtes plus importantes. Les pirates anglais inquiétaient aussi les côtes du nord, et les croisés appuyaient les révoltés de Galice contre l'évêque Diégo Gelmirez.

Ce prélat rancuneux se brouilla enfin avec la reine Urraca, dont il avait été jusqu'alors le principal appui. Tantôt il paraissait tenir pour le jeune roi de Galice, tantôt pour la reine, sa mère, qui voulait régner sans lui. La sœur d'Urraca, doña Theresia, qui, depuis la mort de son époux, le comte Henri (1112), gouvernait le Portugal au nom de son fils mineur Alphonse, ne se montrait pas plus sûre dans son amitié. Tous deux, l'évêque aussi bien que la comtesse, voulaient évidemment, en changeant à caqhue instant de parti, faire acheter leur appui, et retirer de la situation les plus grands avan-

tages possibles pour eux-mêmes. Les comtes de Galice, ayant à leur tête le comte Pedro Frolaz, gouverneur du roi, assiégèrent la reine à Soberoso, et la forcèrent à condescendre à leur vœu. Les articles de la paix furent arrêtés dans les cortès de Sahagun, et seize chevaliers de chaque côté en jurèrent l'observation en se portant garants.

La mère et le fils devaient gouverner en commun la Galice, Léon et les Asturies; mais on assura au fils, conformément au testament d'Alphonse VI, la succession du royaume de Castille, qu'Urraca se réserva de gouverner seule jusqu'à sa mort.

Lorsqu'on croyait enfin avoir terminé la guerre civile, elle éclata de nouveau dans un autre endroit, comme un feu mal éteint. L'évêque Diégo Gelmirez, qui avait déjà été plusieurs fois chassé de Saint-Jacques à cause de ses actes despotiques, s'étant fait bannir de nouveau pour la même cause, fut ramené par la reine; ce retour causa un si grand soulèvement dans toute la ville, que la reine, l'évêque et leur suite furent obligés, pour échapper à la fureur du peuple, de se réfugier dans l'église du saint apôtre. Les révoltés ne pouvant parvenir à enfoncer les portes, y mirent le feu, sans égard pour la sainteté du lieu, objet des pélerinages de tout l'Occident; et lorsque les flammes commencèrent à s'élever, ils crièrent: « Que la reine sorte; mais que l'évêque et ses partisans périssent dans les flammes! » Quand la reine se présenta, le peuple était tellement irrité contre elle, qu'il l'accabla d'injures, et quelques-uns même, oubliant la dignité royale, allèrent jusqu'à lui donner des coups de poing sur la figure. Elle ne se sauva que par une prompte fuite dans l'église voisine de Sainte-Marie, grâce à la protection de quelques bourgeois plus modérés. L'évêque réussit aussi à s'échapper sous un déguisement, malgré la garde sévère que les révoltés faisaient autour de l'église. Mais les hommes de sa suite ne furent pas aussi heureux; ils périrent tous dans les flammes, ou sous le fer, en voulant se frayer un chemin à travers leurs ennemis.

On n'éteignit le feu que quand on apprit la fuite de l'évêque, et l'église fut ainsi sauvée. La reine fut obligée de passer sur ces désordres pour ne pas en exciter de plus grands encore. Quant au rusé Diégo Gelmurez, il trouva bientôt moyen de se faire chérir de nouveau des bons bourgeois de Saint-Jacques.

Le jeune roi de Galice avait alors atteint sa douzième année; déjà il avait combattu plusieurs fois contre les Sarrasins, à côté de généraux expérimentés. Les chevaliers du royaume de Léon et une partie des évêques lui étaient tellement attachés, qu'ils le proclamèrent roi dans l'ancienne capitale. Non content de régner sur deux royaumes, il aspirait encore à celui de la Castille, le plus grand des trois. La majeure partie de la noblesse de ce pays était dévouée à la reine, il est vrai; mais elle voyait dans l'infant Alphonse Raimondez son souverain futur, et elle soutenait volontiers ses entreprises guerrières. Les principales forteresses de la province de Tolède ou de la Nouvelle-Castille étaient encore dans les mains des Aragonais. La capitale même de l'Espagne chrétienne, Tolède, leur appartenait encore. Le gouverneur, Alvar Fañez, avait repoussé avec énergie et habileté tous les assauts et toutes les attaques des Sarrasins et des Castillans. Malheureusement pour le roi d'Aragon, ce brave général fut tué dans une révolte des bourgeois de Ségovia, ville également occupée par des troupes aragonaises, et sa mort fut une grande perte pour Alphonse. Son successeur, Rodrigo Nuñez, montra bien le même zèle pour son roi, mais la situation de Tolède devenait de jour en jour plus critique, parce que la ville était presque constamment bloquée des deux côtés: les Sarrasins la menaçaient au sud, les Castillans au nord. Une affreuse famine força les braves Aragonais à ouvrir les portes au jeune Alphonse Raimondez (1117), et il monta ainsi le premier degré du trône castillan.

Urraca perdait de jour en jour de son crédit: ses mœurs, qui avilissaient la majesté royale, les distinctions accordées à son

amant, le comte Pedro Gonçalez de Lara, lui aliénèrent les grands de Castille. Les villes même de la province de Tolède, Segovia et Soria, que les troupes castillanes venaient d'enlever à la domination aragonaise, reconnurent pour leur roi Alphonse Raimondez, ainsi que la ville de Léon. Une partie de la chevalerie castillane, ayant le jeune roi à sa tête, s'empara de la personne de Pedro de Lara (1119), et le jeta en prison, d'où celui-ci parvint à s'échapper, et se réfugia près du comte de Barcelone, qui l'accueillit honorablement. La chute de son favori eut pour la reine cet avantage, que les grands de Castille obéirent dès lors plus volontiers à ses ordres, et que la ville de Léon même revint à elle.

Le roi d'Aragon, remarquant la répugnance des Castillans pour sa domination, et sentant la difficulté de conserver ce pays, se contenta du titre d'empereur d'Espagne, qu'il avait pris à l'exemple de Ferdinand et d'Alphonse VI, et tourna ses armes contre les Sarrasins de l'Èbre, guerre qu'il croyait plus utile et plus glorieuse pour l'Aragon. En effet par la prise de Saragosse et la conquête des montagnes qui séparent la Castille de l'Aragon, il rendit de plus grands services à son pays et acquit une plus brillante renommée que s'il avait gagné cent batailles contre les Castillans.

De toutes les provinces d'Espagne, la Galice était celle qui se trouvait alors en proie aux plus grands troubles. Les belliqueux seigneurs se faisaient la guerre entre eux, sous prétexte de combattre pour Urraca ou son fils, et cherchaient à se rendre indépendants. En outre, il y avait toujours pour agiter le pays l'ambition de l'évêque de S.-Iago, que le pape Calixte II (1120) venait d'élever à la dignité d'archevêque. Il se mit en campagne lui-même, et déploya la rudesse et la bravoure d'un soldat; aussitôt qu'il eut étouffé par la force des armes les révoltes de la Galice, il entreprit avec la reine une expédition contre le Portugal, parce que la comtesse Theresia avait fourni des secours aux rebelles et occupé la ville de Tuy. On vit bientôt que l'archevêque ne voulait pas que le Portugal fût tout-à-fait soumis; avant que la guerre fût terminée, il congédia ses troupes, et fit soupçonner à la reine qu'il pouvait bien être un traître. Elle le fit donc arrêter avec ses trois frères: l'archevêque de Braga et l'évêque d'Orense, qui se trouvaient aussi dans le camp, se hâtèrent de prendre la fuite, parce qu'ils étaient impliqués dans l'affaire de Diégo.

Les puissantes alliances de famille de l'archevêque et les violences de la reine mirent tout St.-Iago en révolution. Laïques et ecclésiastiques, tous étaient violemment irrités contre doña Urraca; lorsqu'elle arriva pour la fête de St.-Iago, elle remarqua sur toutes les figures la tristesse, le mécontentement, la colère: l'église du saint apôtre même fut tendue de noir le jour de la fête. Mais rien ne put décider Urraca à relâcher l'archevêque. Ces mêmes habitants qui, quelques années auparavant, avaient voulu exterminer le prélat, et n'avaient pas même épargné la reine à cette occasion, étaient cette fois décidés à le délivrer, sans avoir aucun égard au pouvoir de la reine. C'était probablement à dessein qu'on avait fait venir le jeune roi, Alphonse Raimondez; lorsqu'il parut, accompagné de sa garde, toute la ville se souleva, insultant la reine, et menaçant de se porter à des violences, si l'on ne remettait pas l'archevêque en liberté. Urraca fut bien obligée de céder (1121).

Mais à dater de ce moment, elle nourrit une haine implacable contre l'archevêque; comme elle ne pouvait le priver de sa liberté, elle lui enleva plusieurs domaines épiscopaux. Cette confiscation donna lieu à une nouvelle querelle et à une nouvelle lutte. Non-seulement l'archevêque attira dans ses intérêts la plupart des grands de Galice, et la comtesse de Portugal, toujours disposée à la guerre, mais encore le jeune roi Alphonse Raimondez, qui se mit à la tête du parti, pour donner plus de poids à la cause. On n'épargna pas même les armes ecclésiastiques; le pape Calixte II, ami de Diégo,

lança une bulle d'excommunication contre Urraca et ses partisans.

Déjà les Espagnols se retrouvaient en guerre les uns contre les autres; déjà le sang avait coulé dans plusieurs rencontres; déjà la guerre menaçait de devenir plus violente, lorsque la reine reconnut que ses ressources ne lui permettaient pas de soutenir une lutte inégale. Elle restitua donc à l'archevêque les biens confisqués.

Mais les partis ennemis conservèrent leur méfiance; les factions continuèrent en Galice parmi les grands; la comtesse de Portugal et le roi d'Aragon entretenaient les révoltes par leurs intrigues; la bonne intelligence ne put se rétablir entre la reine Urraca et son fils. La reine avait toujours contre l'archevêque une haine implacable. Dans les affaires même de l'Église, on ne savait pas qui commandait, à qui il fallait obéir, la direction suprême étant réclamée tantôt par l'archevêque Bernard, de Tolède, comme primat, tantôt par l'archevêque de Compostelle, tantôt par le légat du pape, tantôt par le pape lui-même. L'anarchie régnait donc à la fois dans l'Église et dans l'État.

Le pape Calixte II employa tous ses efforts pour mettre fin à cette malheureuse situation; il envoya légats sur légats dans la Péninsule, convoqua plusieurs conciles (qui étaient en même temps des assemblées politiques), pour rétablir l'ordre et réconcilier les factions ennemies, et enfin on parvint à obtenir dans l'assemblée de Valladolid en 1124, que la reine se réconcilierait entièrement avec son fils, et qu'ils gouverneraient en commun tous les pays qu'Urraca avait hérités de son père. Mais la paix ne dura pas long-temps; l'esprit turbulent des grands, surtout de ceux de Castille, renouvela bientôt les discordes; plusieurs assemblées d'états furent tenues sans résultat: car la haine de la reine contre quelques grands remettait sans cesse en mouvement les esprits à peine calmés, et la fougue du caractère méridional renouvelait à chaque instant les révoltes et les guerres.

Enfin la mort de la reine rendit le repos à ces pays après de si longues luttes. Elle fut emportée subitement, le 7 mars 1126, à Saldaña près de Carrion. Ses ennemis attribuent sa mort à plusieurs causes, et la racontent d'une manière odieuse. Les uns disent qu'elle mourut par suite d'un accouchement prématuré, invention qui ne peut mériter aucune croyance, puisque l'âge seul de la reine en est une réfutation suffisante; d'autres prétendent que sa mort fut une punition du ciel, parce qu'elle était dans ce moment en train de voler les trésors de l'église de Saint-Isidore à Léon. Les efforts des écrivains espagnols des temps modernes, pour justifier toute la vie de la reine Urraca, sont risibles, et la manière dont ils s'y prennent, fort plaisants; ils soutiennent qu'une personne du sang royal ne peut pas mener une vie scandaleuse, ou si l'on comprend bien ce qu'ils veulent dire, ils prétendent, que pour ne pas outrager la majesté royale, on ne devrait point répandre une lumière préjudiciable sur la vie des personnes royales (1).

Tout ce qu'on peut regarder comme certain d'après les monuments, c'est que la reine Urraca était une femme entreprenante, et d'un caractère plus convenable dans un homme que dans une femme: l'amour du pouvoir était sa passion dominante, elle y sacrifiait l'amour conjugal et maternel, et elle ne rougit pas de mettre pendant près de vingt ans toute l'Espagne chrétienne à feu et à sang, pour retenir dans ses mains les rênes du gouvernement, droit qui appartenait proprement à son mari d'abord, et à son fils ensuite. Jusqu'alors l'Espagne n'avait jamais su ce que c'était que le gouvernement d'une femme; c'était une innovation qui ne pouvait se réaliser qu'à la faveur des troubles qui bouleversaient alors le pays. Bien que sa mort n'ait pas eu une cause aussi scandaleuse que le disent d'anciens écrivains, il est impossible de contester ses coupables amours. Elle eut

(1) Hist. Compost., c. 107, 108 sq., c. 113—117. Chron. Alphons. imper., 320. Florez, Memorias de las Reynas catholicas, t. I, p. 250.

de son favori, le comte Gomez, un fils dont elle accoucha secrètement, et qui reçut le nom de Ferdinand Furtado. Ses liaisons criminelles avec le comte Pedro Gonzalez (elle eut de lui plusieurs fils et plusieurs filles) qui aspira même à monter sur le trône de Castille, comme époux de la reine, irritèrent particulièrement les grands de Castille, qui aidèrent en conséquence Alphonse Raimondez à chasser l'orgueilleux comte du pays. A l'exception du courage et d'une mâle résolution, Urraca ne possédait aucune des qualités qui sont nécessaires pour gouverner. Elle régna tyranniquement et avec toutes les faiblesses de la femme et excita par là la révolte, le désordre et les guerres civiles dans le royaume de Castille. Il se passa long-temps avant que les plaies infligées par elle au pays fussent cicatrisées.

L'archevêque Bernard de Tolède, primat de l'Eglise espagnole, était mort un an avant la reine, après avoir rempli ses hautes fonctions avec fermeté pendant près de quarante ans (1). En introduisant dans le pays les Bénédictins, auxquels il donna les premières places, il contribua beaucoup à y répandre la civilisation des autres états de l'Europe occidentale ; on peut lui reprocher avec raison d'avoir trop peu épargné les éléments de la civilisation nationale et d'avoir procédé avec trop de violence contre ce qui restait des anciens usages gothiques. Son successeur, Raymond, évêque d'Osma, était également un bénédictin né en France (2).

III. La mort d'Urraca mit son fils Alphonse Raimondez en pleine jouissance de ses droits royaux sur les états de son grand-père. Ce ne fut qu'alors qu'il fut solennellement couronné à Léon par l'archevêque Gelmirez. Mais il lui fallut encore beaucoup de peines et d'efforts avant de soumettre les grands turbulents et peu accoutumés à l'obéissance. En Castille les partisans de la famille Lara, ayant à leur tête les deux frères Pedro et Rodrigo Gonçalez, se montrèrent les plus opiniâtres. Le premier avait été le favori de la reine Urraca, et avait eu presque tout le gouvernement entre les mains, ce qui avait fort excité la jalousie des grands. Il y avait à la vérité quelques années qu'il était banni de Castille ; mais après la mort d'Urraca il y revint et causa beaucoup de troubles. Alphonse Raimondez le contraignit de se retirer dans les montagnes impénétrables de Santillana.

En Galice les révoltes succédaient aux révoltes sans interruption ; le droit du plus fort s'y déployait dans toute sa violence : les églises et le clergé même n'étaient pas épargnés. Le belliqueux comte Arias Gomez était un des principaux moteurs de troubles ; cependant il fut enfin réduit à la raison par le comte Gutierre Fernandez et l'archevêque de Compostelle. En Castille le comte Rodericus se distinguait par sa rudesse, sa cruauté et ses violences. Il attelait ses prisonniers à une charrue avec des bœufs ; ils étaient obligés de manger de l'herbe et de boire dans le ruisseau comme leurs compagnons d'attelage. Après tous les mauvais traitements possibles, il chassait les infortunés, pour chercher d'autres objets sur lesquels il pût exercer sa cruauté. Alphonse prétendait à des droits de suzeraineté sur le Portugal, que Doña Theresia gouvernait au nom de son fils mineur Alphonse Henriquez. Theresia se rendit à Ricorado, au confluent de l'Urbicus et du Duéro, pour y avoir une entrevue avec le roi Alphonse Raimondez, et conclut avec lui une trève pour régler à l'amiable leurs différends ; mais on ne dit pas qu'elle ait rendu hommage au roi de Castille et qu'elle l'ait reconnu comme suzerain.

Les rapports avec l'Aragon étaient des

(1) Sandoval et Ferreras placent la mort de l'archevêque Bernard en 1125, Mariana en 1126, Lucas et Roder. Tol., VII, c. 4, en 1128 ; mais il est certain qu'il mourut avant la reine, par conséquent en 1125. Chronic. Compostell., apud Florez, XX, p. 611 ; Orderic. Vit., ap. Florez, X, p. 609 ; Sandoval (Vida de D. Alfonso), VII, fol. 135 ; Chronic. Lusit., 424.

(2) Voy. plus bas au chapitre qui traite de la situation de l'Église au Xe et XIe siècles.

plus hostiles (1). Jusqu'à la mort de son infidèle épouse, Alphonse Sanchez avait toujours possédé en Castille plusieurs forteresses que lui avait gardées l'attachement des garnisons et des habitants. Mais lorsque Urraca fut morte, les liens qui les unissaient aux Aragonais parurent complètement brisés, et les troupes et les habitants se déclarèrent, contre la volonté des gouverneurs, en faveur du roi de Castille qu'ils reconnurent pour le roi légitime. Il n'y eut que la ville de Castro-Xeriz qui resta fidèle aux Aragonais. Que le roi d'Aragon n'ait fait aucune tentative pour conserver ces places, on se l'explique, parce qu'il était alors en Andalousie, ou luttait encore dans sa retraite en traversant les pays de Murcie et de Valence. En outre quand il fut de retour dans ses états, il y trouva tant de troubles et de désordres, qu'il ne pouvait guères porter son attention hors des frontières de l'Aragon. Les Sarrasins, depuis les villes de Lérida et de Tortose, qu'ils possédaient encore, avaient fait de terribles incursions dans le voisinage de Saragosse ; sans les prompts secours du comte de Catalogne, Raymond Bérenger III, ces invasions auraient pu être plus funestes encore. Pour prévenir de nouvelles attaques de ce genre, Alphonse Sanchez crut devoir avant tout conquérir les places que les musulmans conservaient dans son royaume ou sur les frontières ; ce serait seulement alors que ses peuples pourraient jouir du repos et de la sécurité.

Mais il n'eut pas assez de temps pour mettre ce projet à exécution ; car il fut presque aussitôt entraîné dans les guerres de Castille, qui réclamèrent l'emploi de toutes ses forces. Soit pour se rendre aux invitations des grands turbulents de Castille et de Galice et de la comtesse Theresia de Portugal, soit pour arrêter l'accroissement rapide de la puissance du roi castillan, il franchit les frontières de Castille à la tête d'une nombreuse armée et renouvela ses prétentions de suzeraineté sur ce royaume (1127).

Pendant trois ans les deux partis se livrèrent une foule de petits combats avec des succès divers. Chaque fois que l'on se préparait à une grande bataille, les ecclésiastiques des deux armées s'interposaient et exhortaient les deux souverains à épargner le sang chrétien et à donner à leur courage une plus noble direction en combattant contre les Sarrasins. Leurs efforts réitérés parvinrent enfin à amener une trève entre la Castille et l'Aragon. Alphonse l'Aragonais renonça au titre d'empereur d'Espagne, qu'il avait porté jusque-là, céda à son beau-fils Alphonse Raimondez toutes les places qu'il possédait en Castille, en retour de quoi celui-ci laissa à l'Aragon la province de Rioja, qu'Alphonse VI avait enlevée à la Navarre.

La valeur castillane, qui avait beaucoup perdu de sa renommée, ne la reprit que dans cette guerre. La chevalerie de Castille, la plus célèbre de l'Espagne du temps d'Alphonse VI, dont le courage, l'opiniâtreté et l'adresse dans tous les exercices ne souffraient pas de comparaison, avait combattu à la tête de l'armée dans toutes les rencontres, s'était précipitée la première dans les rangs ennemis et avait presque constamment décidé la victoire. Mais sous le gouvernement efféminé de la reine Urraca tout avait beaucoup changé en peu d'années. Le luxe, la cupidité, l'oisiveté et une vanité féminine avaient étouffé les grandes vertus guerrières que les Castillans possédaient auparavant. Les chevaliers aragonais, enflammés par l'exemple de leur héroïque souverain, Alphonse-le-Batailleur, acquirent bientôt une telle supériorité sur les Castillans, qu'ils étaient persuadés qu'il leur suffirait d'être un contre deux pour soutenir avantageusement la bataille. Il arriva même qu'un petit détachement d'Aragonais mit en fuite une masse de Castillans en leur lançant l'épithète de *femmes* ; tant était grande

(1) Histor. Compostell., II, c. 84, 85 ; Chron. Alphonsi imper., p. 321 sq. ; Rod. Tol., VII, c. 3 ; Histor. Compost., lib. III, c. 7, p. 482, c. 24, p. 518 ; Orderic. Vital., p. 609 (inexact) ; Schmidt, Geschichte Aragoniens, p. 66 ; Briz, Zurita, etc, ; Ferreras, n. 1, 2 et 4.

la terreur que répandaient les armes aragonaises. Ceux qui se distinguaient particulièrement étaient les Almugavares, espèce d'ordre de chevaliers qui vouaient leur vie à la guerre, surtout contre les Sarrasins; ils étaient mal vêtus, attestaient par leur maigreur la sobriété de leur genre de vie, et leur froid cerveau ne s'échauffait que quand la mort planait sur un champ de bataille.

IV. Après que les longs différends avec la Castille furent arrangés, Alphonse Sanchez fut appelé à faire la guerre au-delà des Pyrénées, contre Bayonne. On ne sait pas bien clairement quelle fut la cause de cette guerre; il est probable que les comtes de Bigorre et de Béarn, vassaux du roi d'Aragon et ses fidèles alliés dans toutes ses guerres, étaient opprimés par Guillaume IX, comte de Guienne et de Poitiers. Alphonse n'hésita pas à voler au secours de ses fidèles compagnons d'armes; Bayonne fut assiégé et succomba après une assez longue défense (1131) (1). A dater de là, le souverain d'Aragon et de Navarre prit aussi dans les actes le titre de roi de Bayonne. Mais cette acquisition ne resta pas long-temps au royaume d'Aragon. Elle lui fut enlevée pendant les troubles qui survinrent bientôt dans le pays.

Pendant qu'Alphonse faisait cette conquête, l'ancien émir de Saragosse, Abu Meruan Abdelmek ben Hud, surnommé Amaddaula, qui possédait encore plusieurs forteresses dans le voisinage de la capitale de l'Aragon, était mort (juillet 1130—schaban 524). D'après les documents arabes il est douteux, s'il fut vassal du roi Castille, ou du roi d'Aragon, parce que la similitude de leur nom les a fait souvent confondre, et qu'il est évident qu'ils désignent souvent le roi d'Aragon Alphonse Sanchez par le nom d'Alphonse ben Remund, qui était celui du roi de Castille. Il est donc très-probable que le fils d'Abdelmelek, Abu Dchafar Ahmed Saif Eddaula, surnommé Almostansir et Almostain Billah, fut le premier qui se détacha de l'Aragon et passa sous la suzeraineté de la Castille. Les Almoravides possédaient la plus grande partie de ses forteresses; en outre ils avaient encore Tortose, Lérida, Fraga, Méquinenza; il céda Roda, sa résidence jusqu'alors, et quelques autres places au roi de Castille (1132), qui lui donna en retour des domaines aux environs de Tolède.

Alphonse d'Aragon ne voyait rien de plus important pour son royaume que d'en étendre les frontières sur la Méditerranée et de lui assurer la libre navigation de l'Èbre. Pour arriver à ce but il fallait prendre la ville musulmane de Tortose située à l'embouchure de ce fleuve, et en conséquence il résolut de l'attaquer par terre et par mer. Une foule de seigneurs et de chevaliers français prirent part à l'expédition. Avant d'entreprendre le siége de Tortose, il était nécessaire de s'emparer de plusieurs villes situées dans l'intérieur du pays; les Almoravides possédaient Méquinenza au confluent de la Ségra et de l'Èbre : cette ville fut emportée d'assaut; mais la prise de Lérida et de Fraga sur la Cinga présenta plus de difficultés, la dernière surtout qui était dans une situation très-élevée et entourée de fortifications solides. Lorsqu'on l'assiégea, on éprouva non-seulement une vigoureuse résistance de la part des habitants, mais Yahia ben Gania, gouverneur de Lérida, accourut avec une nombreuse armée de Valence et de Murcie au secours des assiégés, et dix mille Almoravides d'élite partirent à la hâte de l'Espagne méridionale pour venir délivrer Fraga. Toutefois Alphonse n'abandonna pas son plan; le siége fut poursuivi et il jura publiquement, comme son père l'avait fait quarante ans auparavant devant Huesca, de prendre Fraga ou de mourir. Vingt de ses plus illustres vassaux prêtèrent le même serment; ainsi le voulait la coutume. Ceux qui étaient le plus rapprochés du roi rivalisaient avec lui d'héroïsme, de mépris de la mort et d'esprit chevaleresque. Pour enflammer encore davantage son armée, le roi fit porter dans le camp les reliques des saints, et les évêques et les abbés

(1) Chronic. Alphonsi imperat., p. 339; Briz, V. c. 9; Marca, Bearn, p. 423; Monet, Annal., II, 317.

commandèrent des divisions, aussi bien que les comtes. Après que les chrétiens eurent mis deux fois en fuite les Sarrasins qui venaient pour délivrer la place, les habitants de Fraga furent si découragés, qu'ils offrirent de rendre la ville sous des conditions raisonnables. Mais Alphonse repoussa toutes les propositions, on ne voulait devoir cette conquête qu'à la valeur aragonaise. De là la résistance désespérée des habitants et la dernière tentative des Almoravides de délivrer la ville par l'envoi d'une plus nombreuse armée. Ce que la force ne pouvait exécuter, la ruse l'accomplit. En abandonnant un convoi de vivres, l'ennemi attira les Aragonais dans une embuscade, où succombèrent les plus ardents guerriers, entre autres les chevaliers et les comtes français, les évêques d'Huesca et de Roda, l'abbé de Saint-Victorien et une grande partie de l'armée.

Que devint Alphonse? c'est ce qu'il est difficile de décider; presque tous les récits qu'on nous fait de sa mort, qui eut lieu pendant ou peu après la bataille, diffèrent l'un de l'autre. Un écrivain contemporain, qui vivait alors en Catalogne, rapporte que le roi ne prit la fuite qu'après l'entière défaite de son armée, qu'il n'était accompagné que de deux cavaliers, et qu'il mourut de chagrin huit jours après la bataille (le 25 juillet 1134) dans le couvent de Saint-Juan de la Peña à Saragosse. Un autre auteur est en contradiction avec ce récit; il prétend qu'Alphonse, en voyant succomber les siens avait cherché la mort dans la mêlée, mais que l'évêque d'Urgel lui avait ordonné au nom de Dieu de se sauver; qu'il s'était éloigné du champ de bataille avec seize chevaliers; que dix seulement échappèrent; qu'Alphonse rassembla de nouvelles troupes, qu'il recommença bientôt la lutte, pour réparer sa défaite; mais qu'attiré dans une embûche le 7 septembre 1134, et enveloppé d'ennemis il avait péri glorieusement sur le champ de bataille, de la mort d'un héros, et que ses compagnons, au nombre de trois cents, avaient partagé le sort de leur roi.

Le plus grand nombre des écrivains rapportent qu'Alphonse succomba le 17 juillet 1134 dans la bataille de Fraga; mais que, malgré toutes les peines qu'on se donna, on ne put le trouver parmi les morts. Cette circonstance, et l'incertitude dans laquelle on était sur le sort du roi, ont bien pu donner lieu aux différentes fables publiées par Rodrigue de Tolède et la Chronique de S.-Juan de la Peña (1).

Alphonse l'Aragonais, qui, pendant un règne de trente ans, n'avait cessé de guerroyer, soit contre les Sarrasins, soit contre les chrétiens, s'était ainsi acquis le surnom de Batailleur (*Batallator*), et était sorti vainqueur de toutes les batailles, excepté de celle de Fraga, doit être mis au nombre des plus grands hommes de l'Espagne au moyen-

(1) Conde, vol. II, c. 33, comprend presque tous les documents arabes sur la mort d'Alphonse. Mais on l'y nomme à tort Alfonso ben Remund (p. 270). Orderic. Vital., l. c.; Florez, t. X, p. 610 sq., qui donne le récit le plus détaillé, diffère des autres sources dans beaucoup de circonstances, particulièrement en ce qu'il ne fait pas périr Alphonse dans la bataille. V. p. 614: « Hildefonsus fortis rex laboribus et ærumnis fractus paulò post ægrotavit, *in lecto decumbens, post octo dies animam exhalavit.* La Chron. Alphonsi imperat., p. 340—342. Roderic. Tol., de Rebb. Hisp., lib. VII, c. 3. La Chron. Dertus. et les Annal. Toletan. s'accordent à dire, avec Conde, qu'Alphonse périt à la bataille de Fraga. La Chron. S. Victoris Massil. (apud Florez, t. 28, p. 345), émet une assertion particulière: « An. 1134, rex Aragoniæ Alfonsus tricesimo anno regni sui post plurima bella, quæ gessit cum Moabitis apud Hispaniam et post totius Hispaniæ lustrationem, apud Fragam ab eisdem debellatur Mohabitis ipsius urbis, *nec multo post ad Almunien castrum diem clausit extremum.* La Chronica de S. Juan de la Peña, p. 564, qui, comme Rodrigue de Tolède, a principalement contribué à remplir de fables l'histoire espagnole, nous laisse également indécis sur le genre de mort d'Alphonse. Cf. Moret, Annal. de Navarra, II, p. 323, p. 469; Traggia, in Memorias de la Acad. de la Historia, t. III, p. 469 sq.

âge. Ce qu'Alphonse VI avait fait pour la Castille par la prise de Tolède, il le fit pour l'Aragon par la prise de Saragosse. Il aurait incontestablement surpassé son prédécesseur, peut-être aurait-il complètement expulsé les Sarrasins d'Espagne, si sa déplorable lutte avec sa femme Urraca n'avait pas divisé, et souvent même paralysé ses forces.

Par son expédition d'Andalousie, pour délivrer les chrétiens mozarabes de ces contrées, il montra comment avec des forces médiocres (pourvu que ce fussent des troupes d'élite) on pouvait causer des maux infinis à l'ennemi sur son propre territoire. Si Sancho, père d'Alphonse, eut le bonheur d'agrandir du double le petit royaume d'Aragon, en y réunissant la Navarre, Alphonse eut le mérite de l'arrondir et de lui assurer des forteresses et des montagnes pour frontières, ce qui lui manquait encore; en outre, il sut, par l'exemple de ses vertus chevaleresques, et de nouvelles institutions militaires, élever les Aragonais au rang de la première nation de l'Espagne. Les Castillans, les Léonais, les Galiciens, les Astures, les Portugais et les Catalans, n'osaient nulle part lutter contre eux à forces égales.

Les écrivains aragonais et castillans représentent le caractère d'Alphonse sous des couleurs bien différentes. Pendant que les uns le peignent comme un prince pieux, chevaleresque, libéral envers les églises et le clergé (ceci, les actes le prouvent), les autres l'appellent tyran impie, sans croyance, parjure à sa parole, pillard, qui, dans ses guerres contre les chrétiens, ne respectait ni les églises, ni les cloîtres, ni leurs reliques, ni le clergé, ni même les femmes, pour satisfaire sa cupidité, ou pour tenir en bonne humeur sa soldatesque effrénée. L'esprit de parti va même jusqu'à regarder sa défaite et sa mort près de Fraga comme une juste punition des sacriléges commis à Léon et dans le couvent de Sahagun, etc.

Comme Alphonse n'avait point d'enfant, et que son frère Ramiro était dans les ordres, il prit, dans son testament, qu'il avait fait rédiger dès l'an 1131, lors du siége de Bayonne, et qu'il avait confirmé peu de temps avant sa mort, une disposition qui caractérise bien l'esprit de son époque. Il ordonna que tout son royaume fût partagé en trois portions : il destina l'une pour le salut de son père et de sa mère, pour la rémission de ses propres péchés et l'obtention d'une place dans le ciel, au tombeau du Christ et aux saints hommes qui le gardaient; la seconde, aux pauvres et aux chevaliers de l'Hospice de Jérusalem, et la troisième aux templiers, comme étant les défenseurs de la chrétienté près du temple du Seigneur.

Mais les Aragonais, non plus que les Navarrais, ne se crurent nullement liés par le testament qui avait ainsi disposé de leur royaume sans leur avis. Comme ils avaient concouru à le conquérir, ils se croyaient en droit de prendre part au choix du nouveau souverain; ils n'étaient pas moins d'accord dans la résolution de repousser la domination castillane; car Alphonse Raimondez, qui descendait par sa mère de Sancho Mayor, pouvait élever des prétentions au royaume d'Aragon; mais il s'était déjà formé un certain esprit de nationalité dans les différents royaumes d'Espagne. Les Aragonais comme les Navarrais craignaient d'être subjugués par les Castillans et de perdre leur liberté et leurs lois nationales, de même que leur roi Alphonse-le-Batailleur avait jadis porté plusieurs atteintes aux priviléges castillans.

Après qu'on eut élu et établi des gouverneurs *(gubernatores)* pour la défense du pays et l'administration de la justice, les trois états du royaume d'Aragon, le clergé, la noblesse et les députés des bourgeois, s'assemblèrent à Jacca pour procéder au choix d'un nouveau roi. On était disposé à élire le puissant baron Pedro d'Atares, qui descendait par une ligne illégitime de Ramiro Ier; mais son orgueil intempestif lui enleva la couronne qu'on lui destinait. Bientôt on convint de nommer le frère du roi défunt, Ramiro, qui avait déjà vécu plus de quarante ans dans les ordres comme moine,

abbé et évêque (1). Les Navarrais n'admirent pas ce choix, se séparèrent des Aragonais, et élurent à Pampelune l'infant Garcias Ramirez, petit-fils du roi Sancho, qui avait été assassiné à Peñalen en 1076 (1). L'Espagne chrétienne se trouva ainsi divisée de nouveau en plusieurs états, et le roi de Castille, Alphonse Raimundez ne parvint qu'avec peine à rétablir par sa supériorité une certaine unité entre les pays rivaux.

---

(1) Traggia (Ilustracion del Reynado de don Ramiro II de Aragon, dicho el Monge. Dans les Memorias de la Acad. de la Histor., t. III, p. 469 sq.) a réuni tout ce qui peut servir à l'histoire de ce roi. Ramiro fut d'abord moine dans le couvent de St-Ponce de Tomeras. Il devint ensuite abbé de Sahagun, lorsqu'en 1112 les bourgeois eurent chassé l'abbé Dominicus, qui était en même temps seigneur de la ville. En 1114 il devint évêque de Burgos, puis de Pampelune, et enfin de Roda et de Barbastro. D'après les actes, son règne commença le 8 septembre 1134. Il vient immédiatement après la mort d'Alphonse, et, par conséquent, Traggia confond les cortès de Borgia et Monzon, puisque ces deux assemblées n'auraient pas eu le temps de se réunir. Il croit aussi que Ramiro n'avait pas été sacré prêtre, et il soupçonne qu'il avait reçu une dispense du pape pour se marier. Mais comment aurait-il pu être évêque sans l'ordination? et s'il n'était pas prêtre, il pouvait sans difficulté obtenir la dispense du pape. Si l'on consulte les sources, une foule d'objections s'élèvent contre les conjectures de Traggia. Le contemporain Orderic. Vital., l. c., dit expressément : « Quo (Alphonso) defuncto, quia filium non habuit, turbatio de successore subjectos inter bellicos strepitus *aliquamdiu delituit*. Denique Aragones ad Regimium *Sacerdotem* et *Monachium*, quia frater regis erat, elegerunt, et regem sibi constituerunt. Navares autem Garsionem *satrapam* sibi præposuerunt. » La Chronic. Alphonsi imper., p. 343, dit que Ramiro II fut élu dans l'assemblée de Jacca. Cf. Rod. Tol., lib. VI, c. 2; Chronic. de S. Juan de la Peña, p. 564 (ap. Traggia); Gesta comit. Barcinon., p. 549, ap. Marca; Zurita, Histoire de Languedoc, Beuter, etc.

(1) Mêmes sources que pour l'avénement de Ramiro II. La Chronic. Alphonsi imper., p. 343, dit : « (Navarri) elegerunt super se regem, nomine Garciam Radimiri, ille qui fugit cum rege de Fragano prælio. » Traggia montre, d'après les actes, que Garcias régna d'abord en Navarre, comme vassal de Ramiro : « Era 1173, 1 jan. (1135). In civitate Osca, regnante me Dei gratia in Aragone et in Subrarbi sive in Ripacurcia, Garcia Ramirez *sub manu mea* rex in Pampilona. »

LIVRE XII.

CHUTE DE LA DOMINATION DES ALMORAVIDES (1).

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT FLORISSANT DE L'EMPIRE CASTILLAN SOUS ALPHONSE RAIMONDEZ.

(1126—1144.)

1° Premières guerres d'Alphonse VII contre les Sarrasins. — 2° L'empire d'Espagne et les états dépendants de Navarre, de Catalogne et d'Aragon. — 3° Guerres des chrétiens contre les Almoravides, depuis la mort d'Alphonse l'Aragonais jusqu'au commencement de la dissolution de l'empire almoravide.

Sancho Major, roi de Navarre, qui avait réuni dans sa famille la domination de toute l'Espagne chrétienne (à l'exception de la Catalogne), eut une race de héros pour descendants. Une suite de grands princes illustres, Ferdinand Ier son fils, Alphonse VI son petit-fils, et Alphonse-le-Batailleur son arrière-petit-fils, se montrèrent dignes de leur illustre aïeul et donnèrent l'exemple fort rare d'une énergie qui se perpétue pendant plusieurs générations dans la même famille. Cette race de héros, qui avaient signalé leur courage dans leurs propres querelles, aussi bien que contre l'ennemi, était alors près de s'éteindre. En Aragon il ne restait plus qu'un faible moine, qui avait été élevé presque malgré lui sur le trône et qui était tout-à-fait étranger aux armes. En Navarre, la couronne était portée par un prince fugitif, qui se donnait pour le petit-fils de Sancho-le-

(1) Voyez pour les sources arabes, Conde, II, c. 34, 35, 37, 38, 40, 41, 42 et 44; Dombay, II, p. 57 sq.; Casiri, II, p. 51, 59 et 220; Cardonne, III, p. 169; Murphy, p. 130; Abulfeda, III, p. 492—516; Rod. Tol., VII, c. 8; et pour les ources chrétiennes, les chroniques déjà citées.

Noble (IV), ou l'arrière-petit-fils de Sancho-le-Grand. En Castille la ligne masculine s'était éteinte avec Alphonse VI ; mais sa fille Urraca avait eu de son premier mariage avec Raymond de Bourgogne, un fils nommé Alphonse, qui surpassa encore par ses exploits l'éclat et la grandeur de ses ancêtres maternels, malgré les troubles de l'Espagne chrétienne et les luttes qu'il eut à soutenir pour rétablir l'unité.

Tout son règne est une suite non interrompue de guerres contre les Sarrasins et les chrétiens. Élevé au milieu du fracas des armes, il ne connaissait que guerres et batailles. Les partis s'étaient long-temps disputé sa personne même, et il avait eu sans cesse à craindre les attaques et les menées publiques et secrètes des grands révoltés, d'une mère criminelle et d'un beau-père irrité. Instrument de l'ambition de ses gardiens, à six ans il fut proclamé roi de Galice; à douze il régnait sur une partie du royaume de Léon ; un an plus tard il entra à Tolède comme roi de Castille. Mais sa mère lui disputa alors le pouvoir, et plus tard ce fut son père. Il sortit victorieux de ces luttes. La mort enleva sa mère peu de temps après, et l'archevêque de San-Iago le couronna alors roi de Castille à Léon, l'ancienne capitale de l'Espagne chrétienne (1126). Depuis l'occupation de Tolède il fut en guerre continuelle avec les Sarrasins. Il ne se passa pas une année sans que ceux-ci fissent des incursions en Castille ou que les chrétiens en fissent en Andalousie. Depuis la révolte des Almohades qui avait paralysé la puissance des Almoravides en Afrique, et la mort du prince almoravide Abu Tahir ben Temim (1126), qui avait su maintenir l'Andalousie dans l'ordre par sa grande prudence et son habileté, le ciel s'était considérablement obscurci pour la domination almoravide en Espagne. La haine des Andalous et des Beni Hud contre les Almoravides, qu'augmentait encore chaque jour les violences et les extorsions de gouverneurs avides et grossiers, permit au roi Alphonse Raimondez d'attaquer avec succès les Sarrasins, malgré la situation encore agitée de ses propres états et ses querelles avec ses voisins chrétiens. Il fut merveilleusement secondé en cela par la valeur castillane, qui ne recouvra le premier rang parmi les nations espagnoles qu'après la mort d'Urraca. Le roi castillan sut avec beaucoup de sagesse entretenir les divisions parmi les ennemis de la foi chrétienne; comme les Almoravides pressaient chaque jour de plus en plus Saif-Eddaula (les chrétiens l'appellent Zafadola), le dernier des Beni qui régnât dans la Manche (1), il le reçut à Tolède, où il lui accorda même de grands domaines. En retour l'émir dut céder au roi de Castille plusieurs forteresses imprenables, entre autres Roda, ou Rot-Aleyud, qui assuraient les frontières de la Castille contre l'Aragon. Vers la même époque (1131) le souverain almoravide, Ali ben Yussef, envoya en Espagne sous la conduite de son fils Taschfin, une armée immense, que les documents arabes font monter à cinq cent mille hommes, pour marcher contre Tolède et assiéger la capitale des Castillans. Cette expédition eut aussi peu de succès que les précédentes ; tout ce que purent faire les Africains fut de commettre d'horribles ravages et d'emmener prisonniers beaucoup d'habitants de la campagne. Pour reprendre leur butin aux Sarrasins, les populations armées de Segovia, Avila, et de plusieurs villes castillanes, traversèrent la Sierra-Morena et marchèrent sur Cordoue. S'étant avancées sans précautions, elles furent tout-à-coup enveloppées par toutes les forces de Tachfin. La grandeur du danger doubla le courage et les efforts. Il faisait nuit; on engagea la lutte au milieu des ténèbres; les chrétiens parvinrent non-seulement à sortir de leur position critique, mais ils mirent même leurs ennemis en fuite et leur reprirent dans la pour-

(1) Les documents ne font connaître qu'obscurément et par fragment le destin du dernier des Beni Hud dans la province de Saragosse. Suivant le récit de Conde, II, c. 33, on devrait croire que Saif-Eddaula avait cédé la forteresse de Roda à Alphonse-le-Batailleur; mais, à la p. 268, il ne laisse plus douter qu'il veut parler du roi de Castille. Voy. Abdelhalim, Casiri, II, p. 57.

suite la plus grande partie du butin. Cette défaite ne découragea point Tachfin et ne l'empêcha pas de renouveler l'année suivante ses incursions dévastatrices. Mais cette fois il fut plus prudent; il rentra en Andalousie, avant que le roi de Castille fût arrivé avec son armée, et mit ainsi son butin en sûreté.

Pour tirer vengeance de cette invasion, Rodrigue Gonçalez de Lara, gouverneur de Tolède, eut ordre de passer au-delà de Badajos avec une armée considérable, et de marcher contre Séville; les chrétiens s'efforcèrent de surpasser leurs ennemis en cruautés et en dévastations. Quand ils furent bien chargés de butin, ils commencèrent leur retraite, qu'Omar, gouverneur de Séville, essaya de leur couper; mais Rodrigue avait si bien pris ses mesures, qu'après un combat long et acharné, les Sarrasins furent mis en fuite et poursuivis jusque dans les environs de Séville. Omar lui-même resta sur le champ de bataille. Rodrigue revint en triomphe à Tolède, et les trésors qu'il avait rapportés encouragèrent à renouveler de semblables expéditions.

Les Salamanquois, rendus téméraires par le succès de Rodrigue, passèrent aussi Badajos, dans l'espérance de faire un grand butin, et s'avancèrent jusque dans le voisinage du célèbre champ de bataille de Zalaca (lieu de triste souvenir pour les chrétiens). Tachfin, ambitionnant la gloire de son aïeul, tomba sur les pillards si inopinément, que, sans la nuit, qui arriva presque aussitôt, ils eussent été complètement anéantis. Mais ils n'échappèrent pas pour long-temps à la fureur de l'Almoravide; le massacre même qu'ils firent de leurs nombreux prisonniers, pour conserver leur propre vie, ne les sauva pas. La cavalerie de Tachfin avait complètement enveloppé les chrétiens pendant la nuit, et, le lendemain, elle vengea, par leur extermination générale, la mort de ses coreligionnaires: à son tour, Alphonse ne pouvait laisser une telle cruauté sans vengeance. On fit d'immenses préparatifs dans tous les états de Castille, pour une expédition en Andalousie. Tachfin, qui avait déjà fait une nouvelle invasion dans la province de Tolède (1133), se retira promptement à l'approche de l'armée chrétienne, pour l'attendre derrière les murs des forteresses. C'est ainsi que cette guerre de pillage passait tour à tour d'un pays dans l'autre. Le roi de Castille et son ami Saif-Eddaula entrèrent en même temps en Andalousie, à la tête de deux armées; après une pénible marche de quinze jours, à travers les âpres montagnes de la Sierra-Morena, les deux armées se réunirent dans les environs de Cordoue. La rage de destruction qui animait les soldats se déchaîna avec une violence inouïe sur les campagnes, les jardins, les plantations d'arbres, les villages, les troupeaux et les hommes. Les fertiles campagnes du Guadalquivir furent dévastées; les villages et les hameaux incendiés, les mosquées abattues, les livres du Koran jetés au feu, les troupeaux, les enfants, les femmes, enlevés; les hommes massacrés; les alfaquis (prêtres) livrés à des supplices horribles. Tout cela ne se faisait que pour venger les cruautés commises en Castille par les Sarrasins. Ces ravages des chrétiens, qui envoyaient de tous côtés des détachements de cavaliers légers, appelés algares, s'étendirent depuis Cordoue jusqu'à Séville. Ce ne fut qu'après une tentative infructueuse des plus jeunes chevaliers sur la presqu'île de Léon, qu'Alphonse commença sa retraite vers Tolède. Tachfin, espérant anéantir par une attaque subite l'armée castillane, comme il avait fait des Salamanquois, risqua une bataille, dans laquelle il essuya une défaite complète. Les remparts de Séville dérobèrent seuls les débris de son armée à la poursuite des chrétiens. Ceux-ci continuèrent alors leur route sans obstacle, les Sarrasins, que la défaite de Tachfin avait effrayés, venant de tous côtés implorer la clémence des vainqueurs et promettre de leur payer tribut.

Les changements amenés dans l'Espagne chrétienne par la mort d'Alphonse, roi d'Aragon, réclamèrent tellement l'attention du roi de Castille, que les années suivantes (jusqu'en 1138) il ne put commander en

personne les armées dirigées contre les Sarrasins : il en confia la conduite à des généraux habiles, qui tantôt envahissaient et ravageaient l'Andalousie, tantôt défendaient les frontières occidentales de la Castille et de l'Estramadure contre les attaques de l'ennemi (1). On ne faisait point de conquêtes importantes; les avantages et les pertes se balançaient à peu près de chaque côté. Rodrigue Fernandez, gouverneur de Tolède, et Muño Alphonsez, commandant de la forteresse de Mora, située sur la frontière occidentale, étaient continuellement en campagne contre les deux gouverneurs Ebn Azuel, de Cordoue, et Ebn Ceta, de Séville: pendant qu'une armée chrétienne dévastait les pays musulmans riverains de la Guadiana, les Sarrasins mettaient à feu et à sang une partie de la province de Tolède. La guerre continua ainsi avec des chances à peu près égales, jusqu'à ce que le roi de Castille, après avoir ordonné les affaires de l'Espagne chrétienne, pût déployer de plus grandes forces contre l'ennemi de sa foi.

II. La mort d'Alphonse-le-Batailleur avait amené de grands changements dans la situation des différents états chrétiens. Sans avoir égard aux dispositions de son testament, les Aragonais avaient élevé sur le trône Ramiro II, son frère, comme nous l'avons vu; mais les Navarrais, qui espéraient peu de protection d'un moine ou d'un évêque, et qui ne pouvaient oublier qu'ils avaient jadis formé un peuple indépendant, choisirent pour leur souverain Garcias Ramirez, de la race de leurs anciens rois, et se séparèrent de l'Aragon.

Le comte de Barcelone, Raymond Bérenger IV, profita sagement du partage de ce puissant royaume voisin, pour faire de la Catalogne un état important. Déjà son père, Raymond Bérenger III, avait beaucoup fait pour l'agrandissement du comté pendant un règne de trente-neuf ans (de 1092 à 1131) (1). Dans les guerres avec les Almoravides, où il combattait presque toujours contre des forces de beaucoup supérieures, il avait constamment déployé un esprit chevaleresque et une brillante valeur, sans cependant remporter de grands avantages, car il perdit l'île de Majorque, qu'il avait conquise en 1115 de concert avec les Pisans. La croisade qu'il fit quelques années plus tard à l'instigation du pape Calixte II, contre Tortose, Lerida et Fraga, n'eut pas de suites importantes, bien qu'on dise que ces villes furent forcées à payer tribut; et la grande entreprise qu'il devait faire, de concert avec Roger de Sicile et les Génois (1127), n'eut pas lieu, parce que ces derniers, occupés d'une guerre contre les Pisans, ne purent tenir leurs promesses. Raymond Bérenger se contenta d'assurer ses frontières contre les invasions des Almoravides. Les acquisitions qu'il fit au-delà des Pyrénées, dans la France méridionale, furent bien plus importantes pour l'agrandissement de son comté. Déjà Raymond Béranger I[er] s'était emparé de grands districts dans le Languedoc; Carcassonne et Rasez avaient été incorporés à la Catalogne. Non-seulement Raymond Bérenger III conserva ces pays contre les attaques de puissants voisins, mais il y ajouta même, par héritage, les deux comtés de Bessalu et de Cerdagne, et par son mariage avec la comtesse Dolce (1113) il acquit les comtés de Provence, Gévaudan, Carlad, une partie du Rouergue, et plusieurs autres possessions en Languedoc. Depuis ce temps il prenait le titre de *comte de Barcelone et d'Espagne*, *comte de Besalu et de Provence*.

(1) Conde, II, c. 30, 32 et 33; Dombay, part. I, p. 270 sq.; Chron. Alphonsi imper., p. 323 sq., et 361 sq.; Annal. Tolet., I, p. 389, et II, p. 405.

(1) Les sources de l'histoire de la Catalogne, sous le gouvernement de Raymond Bérenger III, sont assez pauvres. La *Chronic. Ripol.* et Dertus; les *Gesta comit. Barcinon.* ne donnent que de courtes notices. Les actes se trouvent dans Marca, Villanueva, et Hist. de Languedoc, t. II. Cf. Diago (Condes), Schmidt, 91; Chronic. Pisan., ad an. 1116, et Laurentii Carmen Veronens., ap. Muratori, script. rer. ital., t. VI; Florez, Esp. sagr., t. XXIX, p. 472.

Le comte de Toulouse lui disputa la possession de la Provence ; un traité de partage termina leur querelle en 1125. Le comté fut divisé ; mais ils se promirent réciproquement l'héritage de leur portion, en cas qu'ils ne laissassent point de descendants.

Raymond Bérenger III se distinguait, non-seulement par sa valeur chevaleresque, mais aussi par une grande piété, qualité qui ne pouvait jamais manquer à un vrai chevalier. Non-seulement il combattit pour la foi dans une multitude de batailles, mais il alla plus loin encore ; il plaça ses états sous la protection du pape, et promit de payer chaque année trente pièces d'or au Siége-Apostolique, comme on peut le voir par les actes de l'assemblée nationale de Taragone en 1125. Dans ses derniers jours, il entra dans l'ordre des templiers, et consacra sa vie au service de Dieu, en luttant contre les infidèles. Mais la mort ne lui permit pas d'accomplir entièrement son vœu. Dans son testament, il assigna à son fils aîné, Raymond Berenger IV, les comtés de Barcelone, de Besalu, de Cerdagne, de Carcassonne et de Rasez ; son second fils, Béranger Raymond, eut les autres possessions françaises, parmi lesquelles la Provence était la plus considérable.

La prédilection particulière de Raymond Bérenger III pour les templiers ne fut pas seulement cause qu'il entra lui-même dans cet ordre ; mais elle le poussa encore à y faire entrer son fils, qui, pour montrer combien il respectait la mémoire de son père, accueillit les templiers avec la plus grande faveur en Catalogne. Il en demanda un grand nombre au grand-maître de Jérusalem, fonda le premier cloître de cet ordre en Espagne, lui donna beaucoup de biens et de priviléges, et eut bientôt à se réjouir de sa rapide extension, parce que le courage de ses membres rendit les plus grands services aux chrétiens dans leurs luttes contre les infidèles. C'est cette circonstance seule qui explique pourquoi Alphonse, roi d'Aragon, légua tous ses états à l'ordre des chevaliers de Jérusalem. Il est vrai qu'ils ne furent jamais mis en possession de ce legs ; mais Ramiro, pour se les concilier, leur accorda en Aragon des biens et des priviléges comme ils n'en avaient point encore eus en Europe (1).

La politique du comte Raymond Bérenger IV était de se maintenir en bonne intelligence avec la Castille, le principal état de l'Espagne, afin de s'étendre, par son secours, sur l'Èbre et vers les Pyrénées. Lorsqu'Alphonse Raimondez, peu de temps après la mort du roi d'Aragon, parut sur l'Èbre avec une armée castillane, occupa Najera, Calahorra, Taragone, et même Saragosse, et attaqua ainsi en même temps les deux royaumes de Navarre et d'Aragon, le comte Raymond Bérenger IV vint se présenter à lui devant Saragosse, avec le comte Alphonse de Toulouse ; ils promirent, non-seulement de prêter un secours actif au roi contre les Aragonais, mais ils lui rendirent même hommage, et lui prêtèrent le serment de vassalité. Le mariage de Bérengaria, sœur de Bérenger IV, avec le roi de Castille, en 1128, fortifia encore l'amitié des deux princes. Les deux rois des Pyrénées furent tellement effrayés par la supériorité de leurs nouveaux ennemis, qu'ils aimèrent mieux ne posséder qu'un demi-royaume que d'engager une lutte inégale. Ramiro II abandonna donc Saragosse au roi de Castille, et se retira dans les montagnes de Ribagorça, berceau du royaume aragonais ; et Garcias, roi de Navarre, se résigna à tenir sa couronne comme vassal de Castille. Le comte de Portugal, Alphonse Henriquez, sentit aussi que seul il ne pourrait rien contre la supériorité des forces castillanes ; il attendit des circonstances plus heureuses, et ne se refusa point à reconnaître la suzeraineté qu'Alphonse prétendait posséder sur le Portugal. La puissance du roi castillan s'étendait ainsi peu à

(1) Chronic. Ripol. et Dertusense ; Gesta comit. Barcinon. ; Hist. de Languedoc, t. II ; Marca, Villanueva, Diago, Schmidt, Gesch. Arag., p. 91 ; Chronic. Pisan, ad ann. 1116, et Laurentii Carmen Veronens., ap. Muratori, Script. rer. ital., t. VI, Esp. sagr., t. XXIX, p. 472.

peu sur tous les états chrétiens de l'Espagne, et il n'y avait, dans la Péninsule, aucun prince qui pût lutter avec lui. Un souverain qui tenait sous lui des rois et des comtes trouva que le nom de roi ne suffisait plus pour désigner sa toute-puissance; le titre d'empereur, que deux rois de Castille et Alphonse, roi d'Aragon, avaient déjà porté, lui parut mieux exprimer sa prééminence et la suzeraineté qu'il exerçait sur toute l'Espagne chrétienne. Il fut proclamé empereur d'Espagne dans une brillante assemblée tenue à Léon, et à laquelle assistèrent la reine Bérengaria, la sœur du roi Sancho, le roi de Navarre, les envoyés de Catalogne, d'Aragon, de Portugal, la haute noblesse et le clergé de tout le royaume castillan. Les grands du royaume allèrent le chercher au palais royal, et le conduisirent dans la cathédrale, où le primat de l'Église espagnole, l'archevêque de Tolède, Raymond, se trouvait avec le clergé réuni. Alphonse, couvert d'un riche manteau, garni de pierreries, fut conduit à l'autel, où l'archevêque lui mit la couronne sur la tête et le sceptre dans la main. A sa droite était Garcias, roi de Navarre, et à sa gauche, l'évêque de Léon, Arianus, qui lui tenaient la couronne sur la tête, et, pendant toute la durée du service solennel qui fut célébré, l'assemblée ne cessa de faire retentir les cris de *Vive, Vive l'empereur don Alphonse!* Le clergé reconduisit le nouvel empereur à son palais, et les grands le servirent à table (1).

Cette assemblée de Léon a obtenu une certaine célébrité par les mesures qui y furent prises. La plus importante est celle qui avait déjà été arrêtée à Léon en 1126, et confirmée la même année à Najera; elle prescrivait que, dans tout le royaume de Léon et les pays qui s'y trouvaient incorporés, on gouvernerait et jugerait selon les lois et les priviléges locaux (*buenos fueros*), qui existaient du temps d'Alphonse VI. On déclarait par là même que beaucoup d'institutions aragonaises et de priviléges que quelques grands avaient arrachés par la violence étaient abolis. On restitua aussi aux églises et aux cloîtres ce qui leur avait été enlevé pendant les guerres civiles. On ordonna de reconstruire les villes et villages détruits, et de remettre en culture les champs qui avaient été ravagés. Pour prévenir les invasions des Sarrasins, on établit, parmi les habitants des frontières, une sorte de garde nationale, dont aucun homme en état de porter les armes n'était exempt. Un grand progrès vers l'égalité des classes fut la loi qui ordonnait que tous les crimes seraient jugés sans acception de personne. Toutefois, la suite montra que de bonnes lois ne suffisent pas toujours pour faire le bonheur d'un état; il faut encore que le gouvernement ait, non-seulement la volonté, mais la force de les faire exécuter. Or, c'est ce que l'insolence des grands, trop puissants, rend souvent impossible. Une transaction entre le prince et le vassal n'assure que trop souvent l'impunité à celui-ci. A une époque où le droit du plus fort était, pour ainsi dire, la loi de la société, chacun n'était sujet qu'autant qu'il rencontrait une puissance au-dessus de la sienne. Il pourrait paraître étrange, qu'à une époque où les fautes réelles étaient souvent peu ou point punies, on prescrivit des peines rigoureuses contre des fautes imaginaires. La superstition d'alors avait établi la peine de mort contre les magiciens, les sorciers et les hommes qui faisaient naître les orages.

La première année qui suivit le couronnement d'Alphonse Raimondez, comme empereur, les princes chrétiens lui montrèrent assez de soumission; mais peu à peu ils éprouvèrent et réunirent leurs forces, et cherchèrent à secouer le joug odieux de la vassalité. Le comte de Catalogne resta seul fidèle à l'empereur, son beau-frère; encore l'intérêt personnel, l'espérance de s'agrandir, fut-il le seul motif qui le retint.

Ce fut le roi d'Aragon, Ramiro II, qui

(1) Chronic. Alphonsi imper., p. 343, 344, 345 (Sandoval, fol. 156 sqq.); Histor. Compostell., lib. III, c. 51, p. 585.

fournit le premier prétexte de guerre. Malgré son grand âge, et son ancien titre d'évêque, il avait épousé la fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine; le pape Innocent II lui avait accordé une dispense. Une fille unique, Petronella, fut le fruit de cette union (1136). Le faible monarque, qui s'occupait plus des affaires de son premier état, de donations aux églises et aux cloîtres, que de gouvernement, avait beaucoup perdu, pour deux motifs, dans l'estime et l'attachement de ses sujets. D'abord il avait accepté la proposition de l'empereur de marier sa fille avec l'infant de Castille, Sancho, ce qui mettait en danger l'indépendance de l'Aragon. Le projet échoua contre la résistance des grands aragonais. Que Ramiro II ait fait assassiner les états assemblés à Huesca pour cela ou pour toute autre cause, un ancien monument l'atteste; mais le caractère peu énergique du roi rend la chose fort douteuse. Le roi de Navarre, qui devait, suivant les traités, hériter du trône d'Aragon, si Ramiro II mourait sans descendants, éprouva une vive contrariété lorsqu'il apprit que Petronella avait été déclarée héritière de la couronne. Il paraît que l'empereur Alphonse lui-même avait fait concevoir l'espérance de la succession à Garcias et promis de l'appuyer.

Cette tournure inattendue des affaires mit Garcias dans une position fort peu sûre: entouré de deux côtés par deux puissants royaumes qui avaient déjà résolu le partage de la Navarre, il déploya des talents remarquables et profita habilement, pour se défendre, des ressources que lui présentaient les montagnes de ses états. Il trouva un allié empressé dans Alphonse Henriquez, comte de Portugal, qui avait, jusque-là, supporté patiemment la suzeraineté de la Castille. La guerre éclata donc à la fois sur l'Èbre et sur le Minho (1136). Le sort sembla d'abord vouloir favoriser l'empereur, qui entra en Navarre à la tête d'une armée considérable, ravagea le plat pays et assiégea les forteresses. Mais tant que celles-ci n'étaient pas prises, il n'y avait rien de fait. En outre, il fut bientôt appelé sur un autre point de ses états par la nouvelle des succès des Portugais en Galice, et il se vit obligé d'abandonner la Navarre pour ne pas perdre une de ses meilleures provinces. Vers le même temps, les Sarrasins menaçaient de faire de nouvelles invasions dans la partie méridionale de la Castille. La Navarre échappa donc heureusement au danger.

Tandis que l'empereur combattait tour à tour contre les Sarrasins et contre les Portugais, la situation de l'Aragon s'améliorait rapidement, malgré l'inutilité de ses tentatives pour faire des conquêtes en Navarre. Ramiro II n'avait su conquérir ni l'autorité par sa rigueur, ni l'affection par sa clémence; une partie de ses sujets le voyait avec horreur, parce qu'il s'était marié, malgré son caractère de prêtre; les autres le méprisèrent, parce qu'il n'avait pas de courage militaire: la faiblesse de l'âge et l'habitude de vivre dans la solitude réclamèrent leurs droits. Ramiro résolut de choisir un gendre pour sa fille unique Pétronella, de lui laisser le fardeau du gouvernement et de se retirer des affaires. Du consentement de l'empereur, peut-être même à son instigation, il convoqua les états d'Aragon à Barbastro, pour régler cette affaire. L'âme magnanime de Guillaume de Moncada se montra sous le plus beau jour dans cette assemblée. Il avait été autrefois sénéchal de Catalogne; le comte Raymond Bérenger IV l'avait ensuite banni. Loin de se laisser dominer par le sentiment de la vengeance et de la jalousie, Guillaume parla des grandes qualités de son ennemi avec tant d'éloges, et le recommanda si éloquemment comme le plus digne d'être l'époux de Doña Pétronella, que ses paroles décidèrent l'assemblée à le choisir, et le roi Ramiro ne refusa point son consentement. Le comte Raymond Bérenger consentit volontiers à être l'époux de l'héritière d'un royaume, bien que celle-ci n'eût pas encore deux ans. Lors des fiançailles il fut décidé que si Pétronella mourait avant l'accomplissement du mariage, son fiancé n'en resterait pas moins héritier du royaume. Le comte prit sur-le-champ les rênes de l'administra-

tion en qualité de régent, sans changer toutefois son premier titre, parce qu'il aimait mieux, pense-t-on, être le premier des comtes que roi du second rang. Mais il est plus probable que c'était parce que Ramiro II lui-même conservait encore le titre de roi, bien qu'il se fût retiré dans un cloître, où il vécut encore dix ans loin de toutes les affaires (jusqu'en 1147, peut-être même jusqu'en 1155). Quant à la princesse elle-même elle porta dès lors le titre de reine; elle partagea avec son mari les droits de la souveraineté, mais non le titre royal. Les deux pays, la Catalogne et l'Aragon, ne formèrent un même état que sous les descendants de Raymond Bérenger et de Pétronella, et même alors chaque pays conserva encore ses lois et ses institutions. La Catalogne qui s'était considérablement enrichie par son commerce, forma d'abord le principal état, bien que le nom d'Aragon soit resté au royaume uni.

L'empereur n'hésita pas à confirmer de son approbation l'élévation de son beau-frère, à laquelle il avait peut-être travaillé en secret. Raymond Bérenger se rendit à Carrion auprès d'Alphonse Raimondez; celui-ci accorda comme suzerain sa sanction aux dispositions de Ramiro II, et pour donner une preuve de sa générosité et de son amitié, il céda au régent d'Aragon toutes les forteresses sur l'Èbre, entre autres, Saragosse; mais en retour Bérenger dut lui prêter encore une fois serment de fidélité et lui promettre de l'appuyer dans toutes ses guerres avec les forces de l'Aragon, de la Catalogne et du Languedoc (1).

Il était de l'intérêt de tous les deux d'attaquer leur ennemi commun, le roi Garcias de Navarre; Raymond Bérenger considérait ce royaume comme dépendant de l'Aragon. L'empereur en voulait au roi navarrais, parce qu'il s'était soustrait à la soumission qu'il lui avait jurée et qu'il avait conclu une alliance avec le comte de Portugal qui avait également secoué la suzeraineté impériale. Comme l'Aragon seul ne pouvait espérer de remporter de grands avantages sur la Navarre, l'empereur voulait, pendant que Raymond Bérenger attaquerait au sud, envahir ce petit royaume du côté de l'Èbre avec une armée si considérable, que toute résistance de la part de Garcias paraîtrait impossible. Mais souvent le sort déjoue les combinaisons les mieux préparées. L'empereur entra victorieusement en Navarre, il est vrai, et s'avança sans obstacle jusqu'à Pampelune (1139), qu'il assiégea sur-le-champ. Mais l'armée aragonaise, qui devait se réunir aux troupes impériales devant Pampelune, fut non-seulement arrêtée par les habiles mouvements de Garcias, mais poussée dans une si mauvaise position, qu'elle essuya une défaite complète. Garcias était trop prudent pour se laisser entraîner par son succès et lancer sa petite armée contre celle de l'empereur. Se bornant à un guerre d'escarmouches beaucoup plus fatigante pour l'ennemi, il atteignit complètement son but, qui était de délivrer son royaume, sans que nulle part ses adversaires eussent fait la moindre conquête. Les alliés retournèrent dans leurs quartiers d'hiver, fort confus du peu de succès de leur expédition, et bien décidés à réparer cet échec par une brillante victoire l'année suivante.

Lorsque la campagne s'ouvrit au printemps, le roi Garcias, toujours prudent, accepta la médiation du clergé espagnol et du comte de Toulouse qui faisait alors un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Des changements survenus dans la situation politique de la Péninsule lui en avaient pour ainsi dire fait une loi. Le fidèle allié de la Navarre, Alphonse Henriquez, qui avait peu de temps auparavant pris le titre de roi de Portugal, effrayé d'un côté par la défaite qu'il venait d'essuyer en Galice, occupé de l'autre à repousser les attaques des Sarrasins, était peu en état d'aider Garcias (1). L'empereur, pendant l'automne de 1140, ayant encore une fois envahi la Navarre et dirigé sa marche par Calahorra, tandis que Raymond Béren-

(1) Chronic. Alphonsi; Rod. Tolet., VII, c. 7.

(1) Histor. Compostell., lib. III, c. 51, p. 585.

ger brûlait de venger sur un autre point la défaite de l'année précédente, Garcias sentait sa cause perdue et la confia au clergé, qui parvint à fléchir l'empereur. Mais le roi de Navarre fut obligé, pour garder son royaume, de reconnaître de nouveau la suzeraineté de l'empereur ; comme garantie d'une paix et d'une amitié durable, un mariage fut conclu entre le fils aîné de l'empereur, l'infant Don Sancho et l'infante de Navarre Doña Sancha. Ce traité termina, il est vrai, la querelle de la Navarre et de la Castille ; mais il n'apaisa point l'Aragon qui continua à élever ses prétentions sur la Navarre et chercha à les faire valoir par la force des armes.

Les Aragonais n'étaient pas non plus parfaitement contents de l'empereur, qui sans aucun égard pour ses alliés, avait conclu la paix avec l'ennemi commun. Pendant qu'il dirigeait de nouveau ses armes contre les Sarrasins, la guerre continuait toujours entre la Navarre et l'Aragon. Les succès furent assez long-temps balancés, et ce ne fut que quand Garcias eut remporté des avantages considérables et pris la ville de Taragone (1143), que l'empereur reporta son attention sur cette guerre, parce que le roi de Navarre, enhardi par ses victoires, faisait mine de vouloir se soustraire de nouveau à la suzeraineté de la Castille. C'en était assez pour décider Alphonse à reprendre les armes contre lui ; il reparut sur l'Èbre réuni à Raymond Béranger ; mais Garcias fut encore assez sage pour éloigner l'orage en faisant sa soumission à temps. Non-seulement il promit de cesser toute hostilité contre l'Aragon, mais il rendit encore les places conquises ; il reconnut de nouveau la suzeraineté de l'empereur, et comme il avait perdu quelques années auparavant sa femme Marguerite, il épousa, pour resserrer l'alliance de la Navarre et de la Castille, Doña Urraca, fille de Gontroda, une des concubines de l'empereur. Le mariage fut célébré à Léon avec une grande magnificence, le 24 juin 1144 ; l'empereur, sa femme Bérengaria, la sœur de l'empereur, Doña Sancha, qui portait aussi le titre de reine, la noblesse castillane et navarraise assistèrent à la fête. Des concerts, des courses de bague, des tournois, des combats d'animaux et d'autres fêtes amusèrent l'immense multitude qu'avait rassemblée la cérémonie ; le jeu qui amusa le plus fut un combat d'aveugles ; on plaça un porc au milieu d'eux dans un espèce de cirque et on leur dit de le poursuivre et de le tuer à coups de bâton, qu'il serait leur récompense ; mais à chaque instant ils se trompaient, et se frappaient les uns les autres, croyant avoir rencontré le porc (1).

Lorsque les fêtes furent finies, l'empereur et les vassaux pensèrent de nouveau à la guerre, qu'ils résolurent de faire contre les Sarrasins avec toutes leurs forces réunies.

III. La première année qui suivit la mort d'Alphonse-le-Batailleur, les princes chrétiens étaient, comme on le pense bien, trop occupés des affaires intérieures de leurs états pour pouvoir entreprendre de grandes expéditions contre les provinces musulmanes, et ils durent se borner à défendre leurs frontières contre les invasions de l'ennemi. Mais maintenant que l'empe-

(1) Chronic. Alphonsi, p. 354 : « Thalamus vero conlocatus est in palatiis regalibus, sunt in Scto Pelagio ab infante D. Sancia et in circuitu Thalami maxima turba istrionum, et mulierum et puellarum, canentium in organis et tibiis et citaris et psalteriis et omni genere musicorum. Porro imperator et Garcias rex sedebant in solio regio in excelso loco ante fores palatii imperatoris, episcopi, abbates, et comites et principes et duces sedilibus paratis in circuitu eorum : alio autem potestates. Verumtamen Hispaniæ delecti, alii equos calcaribus currere cogentes justa morem patriæ, projectis hostilibus instructa tabulata, ad ostendendam tam suam quam equorum pariter artem et virtutem percutiebant. Alii latratu canum ad iram provocatis tauris, protento venabulo, occidebant. Ad ultimum cæcis porcum quem occidendo suum facerent, campi medio constituerunt ; et volentes porcum occidere, sese ad invicem sæpius læserunt et in risum omnes circumstantes ire coëgerunt. »

reur avait pacifié et soumis l'Espagne chrétienne, il se hâta de se remettre en campagne en personne contre l'ennemi de sa foi, l'an 1138. Cette expédition n'eut pas de suites heureuses. Coria, forteresse importante, sur la droite du Tage, ne put être prise malgré des assauts répétés. En revanche, une expédition que les Sarrasins entreprirent l'année suivante contre la province de Tolède, fut repoussée, malgré le nombre immense de leurs troupes, et l'empereur leur prit même peu de temps après Oreja (Aurelia), qui était comme la clef de Castille et de la province de Tolède. On célébra cette prise à Tolède comme une grande victoire et avec des réjouissances extraordinaires. La noblesse et le peuple allèrent au-devant de l'empereur au milieu des danses, des chants et de la musique. A l'entrée de la ville il fut reçu par le clergé ayant l'archevêque à sa tête, et conduit ainsi à la cathédrale, où l'on entonna aussitôt un chant d'actions de grâce.

Le renouvellement de la guerre entre les princes chrétiens obligea l'empereur à cesser la guerre contre les Sarrasins, qui menaçaient alors plus le Portugal que la Castille. Mais en 1141, la négligence du commandant de Mora, Muño Alfonsez, ayant fait tomber cette place importante entre les mains des musulmans, et la Castille se trouvant exposée à de nouveaux ravages, l'empereur réunit des forces imposantes, donna ordre à Roderigue Fernandez, gouverneur de Tolède, de passer la Guadiana, de marcher contre Cordoue et d'avancer même jusque dans les environs de Séville, et il assiégea lui-même pendant deux mois la forteresse de Coria. Elle tomba au pouvoir d'Alphonse en juin 1142, parce que l'armée envoyée en Andalousie empêcha l'ennemi de lui porter secours. On dit que l'armée chrétienne emmena à Tolède dix mille prisonniers musulmans.

L'année suivante Muño Alfonsez effaça par une campagne heureuse contre Cordoue la honte qu'il s'était attirée en laissant prendre Mora. Il ravagea les fertiles campagnes du Guadalquivir et des environs de Cordoue, fit un riche butin, et remporta une victoire brillante sur une armée musulmane quatre fois plus nombreuse, qui voulait lui couper la retraite. Les deux généraux ennemis, Azuel, gouverneur de Cordoue, et Ebn Ceta, gouverneur de Séville, couvrirent le champ de bataille de plusieurs milliers de morts. La victoire coûta cher aux chrétiens, mais ils recueillirent un butin plus riche qu'on n'aurait osé l'espérer. Muño Alfonsez fit une entrée triomphale à Tolède semblable à celle des anciens généraux romains; les prêtres prélevèrent la dixième partie du butin, que le général avait vouée à l'église avant la bataille; les têtes des deux généraux musulmans étaient portées au bout de longues perches; puis venaient les prisonniers. Les grands et les chevaliers chargés de chaînes marchaient les premiers et étaient suivis des simples soldats les mains liées derrière le dos. On voyait ensuite les chevaux, et les mulets pris sur l'ennemi, et qui portaient les armes et les choses précieuses, fruits de la victoire. Le triomphateur lui-même s'avançait à la tête de l'armée victorieuse, qui l'accompagna en chantant et en poussant des cris de joie jusqu'à la cathédrale, où l'impératrice Bérengaria, le haut clergé, la noblesse et une foule immense de peuple l'attendaient. Comme l'empereur était alors absent de Tolède, le spectacle du triomphe fut renouvelé pour lui quelques jours après. Outre le dixième du butin, l'église en obtint encore une portion considérable pour le tombeau de Saint-Jacques-de-Compostelle; l'empereur suivant la coutume reçut le cinquième avec les chevaux et les mulets les plus beaux; Muño et ses compagnons d'armes se partagèrent le reste. Les têtes des deux généraux musulmans furent attachées à la porte du palais impérial suivant les mœurs de l'Orient. L'épouse de l'empereur, obéissant aux tendres sentiments de son sexe, fit cesser ce spectacle cruel et ordonna de bien laver les têtes et de les renvoyer aux femmes des deux généraux.

Cette défaite avait jeté les Sarrasins dans la plus grande terreur. Aussitôt que le sou-

verain almoravide d'Afrique en eut reçu la nouvelle, il entra en fureur à l'idée d'un tel affront pour les armes musulmanes. Afin de donner une nouvelle énergie à la guerre, il nomma gouverneur de toute l'Espagne almoravide le vainqueur de Fraga, Yahia ben Gania, et lui ordonna de venger sur les chrétiens la défaite des musulmans. Pendant que l'empereur pénétrait avec une armée dans le cœur de l'Andalousie, menaçait Carmone et Séville, et ravageait le plat pays, les Sarrasins s'avançaient d'un autre côté sur Calatrava, entraient en Castille et y commettaient les plus horribles dévastations. Muño Alfonsez, espérant remporter une victoire non moins brillante que l'année précédente, résolut, avec plus d'audace que de prudence, d'engager une bataille contre des forces bien supérieures et fournit ainsi au général ennemi l'occasion d'exécuter l'ordre du prince africain. Les chrétiens essuyèrent une grande défaite. Muño lui-même tomba percé de plusieurs flèches. On lui coupa la tête, le bras droit et la jambe droite; on les envoya d'abord à Cordoue et à Séville pour consoler la douleur des femmes des généraux musulmans tués dans la précédente bataille; puis on les transporta à Maroc pour prouver au prince almoravide que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés. Quant au reste du cadavre, il fut enveloppé dans du linge fin et envoyé aux Castillans pour être enterré. Les mœurs de la chevalerie exigeaient cette politesse comme compensation du renvoi des têtes d'Azuel et d'Ebn-Ceta. Les têtes des chrétiens les plus distingués restés sur le champ de bataille furent suspendues aux plus hautes tours de la ville de Calatrava.

A Tolède la nouvelle de la mort du brave Muño excita une tristesse et une terreur générale, bien qu'on la considérât comme une punition du ciel, parce que dans un accès de colère Muño avait tué de sa propre main sa fille qu'il avait surprise en conversation amoureuse avec un jeune homme. L'empereur lui-même déplora la perte d'un si habile général, et jura de venger sa mort. Il renouvela (en 1144) ses courses dévastatrices en Andalousie. Rien ne fut épargné. Partout on voyait les villages et les hameaux saccagés ou livrés aux flammes. L'armée chassait devant elle les hommes et les troupeaux et emportait tout ce qui lui paraissait avoir quelque prix. Les maradeurs ou algares chrétiens ravagèrent ainsi les environs de Cordoue, de Séville, de Carmone, de Grenade, et même d'Alméria; ceux qui pouvaient se sauver, se réfugiaient dans les forteresses. L'empereur revint en Castille avec un butin immense.

Depuis lors les affaires des Almoravides ne cessèrent d'empirer et bientôt on put prévoir leur ruine certaine. La disparition de tout ordre dans l'Espagne musulmane, les guerres civiles qui la déchirèrent, et la chute de l'empire almoravide en Afrique facilitèrent les conquêtes aux chrétiens. Avant de les exposer nous allons raconter le destin du dernier souverain almoravide en Afrique (1).

(1) Voyez sur les guerres contre les Sarrasins, de 1137 à 1141, Chronic. Alphonsi imperatori, p. 361, 369—392. Les Annal. Tolet. ne donnent que de courtes notices, et Conde ne dit absolument rien sur ces guerres.

CHAPITRE II.

LA DOMINATION ALMORAVIDE RENVERSÉE EN AFRIQUE PAR LES ALMOHADES (1).

(De 1120 à 1146.)

1° Abdallah ben Tamurt, surnommé El Mahadi, fondateur de la domination des Almohades.— 2° Guerres d'Abdelmumen, l'Almohade, avec Ali ben Yussef.—3° Luttes de Tachfin avec Abdelmumen.—4° Ibrahim, dernier souverain des Almoravides en Afrique.

Vers l'an 1120 de l'ère chrétienne, après qu'Ali avait déjà régné plusieurs années sur les Almoravides, Abdallah ben Tamurt, du pays de Suz., et de la tribu de Masamuda, visita, suivant l'exemple des érudits de son temps, les académies les plus célèbres de l'Orient et de l'Occident. Après avoir étudié les sciences à Cordoue et au Caire, il se rendit à Bagdad pour y entendre les leçons du célèbre philosophe Abu Hamid Algazali. Celui-ci avait publié un livre que l'académie de Cordoue avait condamné comme hérétique à cause des doctrines contraires à la foi sunite ou orthodoxe qu'il renfermait. Le souverain almoravide, Ali ben Yussef, ne se borna pas seulement à confirmer cette condamnation, mais il donna même l'ordre de brûler tous les ouvrages du philosophe qui se trouveraient dans ses états.

Ce fut précisément alors qu'Abdallah ben Tamurt arriva à Bagdad près d'Algazali. A son langage, à son costume, à ses manières, le philosophe reconnut aussitôt que le jeune homme était un étranger, et lorsqu'il eut appris qu'il venait de l'occident et qu'il avait long-temps étudié à Cordoue, il lui demanda comment son ouvrage sur la renaissance des sciences et de la loi avait été accueilli. A cette question Abdallah répondit franchement que l'ouvrage avait été déclaré hérétique et

(1) On a donné plusieurs explications du mot *Almohade*. Rod. Tolet., lib. VII, c. 10, dit : « Ab ejus nomine *Almohadi* complices hujus sectæ *Almohades* nominantur. Alii tamen dicunt Almohades *unitos* interpretari. » Dombay et Cardonne se déclarent pour cette dernière explication ; mais Abulfeda assure que le mot veut dire *croyants* en un seul Dieu (unum Deum profitentes). Il est dit expressément dans Conde, vol. II, p. 26, in fin., que le Mahadi et ses disciples avaient enseigné l'unité de Dieu aux Mauritaniens, en langue berbère; que comme le peuple était fort grossier et fort ignorant, que la doctrine de l'unité de Dieu était simple, facile à comprendre, et qu'on ne parlait point au peuple de l'islam et du Koran, leurs discours trouvèrent de l'écho, et qu'on adopta promptement la nouvelle doctrine.

brûlé par ordre du souverain almoravide, d'après l'avis des académies de Cordoue, de Maroc, de Fez et de Cairwan. C'était la première nouvelle qu'Algazali recevait du sort de son livre dans l'occident. Aussi en fut-il visiblement troublé, et lança-t-il ses malédictions contre tous ceux qui l'avaient condamné et brûlé. Il maudit particulièrement Ali ben Yussef, en levant les mains vers le ciel et s'écriant : « Allah ! anéantis son empire comme il a anéanti mon livre, et retire-lui la souveraineté sur ses pays ! » A ces mots Abdallah ajouta : « Prie Dieu, ô Iman, qu'il exauce tes vœux par mes mains, » et Algazali ; « que la chose se fasse, ô Seigneur, par les mains de cet homme ! »

On pourrait croire que cette circonstance remplit Abdallah de l'idée qu'il avait reçu une mission divine ; car aussitôt qu'il fut de retour dans son pays (an de l'h. 510—1116), il entreprit de propager la nouvelle doctrine dans plusieurs villes de la Mauritanie et acquit une grande considération dans le peuple par la singularité de son costume, l'austérité et la sainteté de sa vie, et l'éloquence mâle avec laquelle il dénonçait les vices des grands, comme les défauts des basses classes. On accourait de tous côtés pour entendre ses discours qui exprimaient tout-à-fait les sentiments de ceux qui étaient mécontents de leur situation, ainsi que des déréglements et du luxe de la cour et des grands. Il était donc naturel que les walis des villes où il prêchait, inquiets de l'immense concours de ses auditeurs, voulussent l'arrêter comme un perturbateur du repos public ; mais chaque fois cet homme rusé réussit à s'échapper ou à trouver une retraite chez des amis fidèles. Déjà il avait plusieurs disciples qui lui étaient dévoués corps et âme, il distingua parmi eux le beau jeune prince Abdelmumen ben Ali, l'instruisit soigneusement de la nouvelle doctrine, et le nomma son vizir.

Après avoir parcouru en prêchant un grand nombre de villes de la Mauritanie et trouvé partout des partisans et des persécuteurs, Abdallah arriva enfin, accompagné de ses plus fidèles disciples, dans la capitale de l'empire almoravide, à Maroc. Le vendredi, à l'heure de la prière, il se rendit à la grande mosquée, où le peuple était réuni. Au grand étonnement de toute l'assemblée, Abdallah s'installa à la place de l'émir Almumenin. Un garde de la mosquée ayant voulu l'en éloigner, Abdallah se retourna vers lui avec calme et gravité et lui dit ces paroles du Koran : *Certainement, les temples sont à Dieu seul*. Et il entama un sermon sur ce texte à la grande surprise des assistants.

Lorsque le souverain des Almoravides arriva pour entendre la prière, tout le peuple se leva comme à l'ordinaire. Abdallah seul ne bougea pas de la position qu'il avait prise ; il ne jeta point les yeux sur le prince et ne témoigna par aucun mouvement qu'il se fût aperçu de sa présence. Ce ne fut que quand la prière fut terminée, qu'Abdallah salua le prince et lui adressa ces libres paroles : « Corrige les vices et les injustices qui sont dans ton empire, parce que Dieu te demandera compte de la manière dont tu auras gouvervé tes peuples ». La foule trouva que ces paroles n'étaient pas déraisonnables ; ce qui parut même en augmenter la justesse, c'est qu'Ali n'y répondit point. Celui-ci avait cru qu'Abdallah était un ces moines austères, que les musulmans nomment Morabethun, et que les paroles d'un tel homme ne pouvaient offenser un prince. Il se contenta donc de lui demander s'il désirait quelque chose. Abdallah répondit : « Mes affaires ne sont pas de ce monde, je n'y suis que pour combattre la corruption et les déréglements des peuples. »

Il ne se passa pas long-temps avant que l'attention d'Ali fût appelée de nouveau sur cet homme extraordinaire. Il prêchait sur les places publiques de la capitale et dans les mosquées au milieu d'une foule innombrable et se déchaînait avec véhémence contre les vaines joies du monde et les folies des grands. Ali ordonna à ses alimes de lui dire leur avis sur ce nouveau réformateur après l'avoir bien examiné. Leur décision fut qu'Abdallah ne tendait à rien autre chose qu'à séduire le peuple par toutes sortes de nouveautés et à le

pousser à la révolte ; que pour prévenir les troubles, il fallait enlever à cet homme dangereux tout moyen de communiquer avec le peuple et le renfermer dans une prison sûre. Un des alimes ajouta même : « Oui, seigneur, jette cet homme dans les chaînes, si tu ne veux pas que demain il se présente contre toi à la tête d'une armée. »

Mais le vizir Othman ben Omar se déclara contre tous moyens violents, disant qu'ils laisseraient voir une trop grande frayeur, et que les persécutions donneraient une trop grande importance à cet homme insignifiant. Ali se rangea de cet avis ; on n'employa aucune mesure sévère contre Abdallah et on le laissa continuer ses prédications sans obstacle. Il paraît cependant qu'on lui interdit le séjour de la capitale, puisqu'il l'abandonna bientôt après et se rendit à Fez, où il prêcha avec la même liberté. Au bout de quelques années il revint à Maroc (514—A. D. 1120) et recommença ses prédications violentes en présence de la cour. Sur les places publiques et dans les mosquées il tonnait contre les vices et l'immoralité, contre l'habitude de boire du vin et la passion des plaisirs. Dans l'ardeur d'un saint zèle il brisait les instruments de musique qui accompagnaient les danses, ou des chansons licencieuses. Comme Abdallah allait chaque jour plus loin et bravait de plus en plus la dignité du souverain ; comme il ne se bornait plus à blâmer les vices, mais qu'il attaquait même les personnes et les désignait à la haine du peuple, toute la cour d'Ali qui était plongée dans le luxe et les plaisirs, conjura la perte du prédicateur incommode. On représenta au prince almoravide l'extrême danger qu'il y aurait pour lui à permettre plus long-temps des prédications aussi séditieuses. Ali fit enfin venir Abdallah devant lui, le reçut avec bonté et lui demanda si ce qu'on lui avait dit était vrai, qu'il cherchait à pousser son peuple à la révolte. Abdallah répondit : « Que peut-on te dire de moi, si non que je suis un pauvre pèlerin, qui soupire après un autre monde et n'attend rien de celui-ci ? Je n'ai en cette vie d'autres affaires que les miennes propres, qui ont toutes pour objet la vie future ».

Ali, surpris, ne savait trop que penser de cette réponse; comme il n'était point irrité lui-même contre Abdallah, il fit une dernière tentative pour terminer la querelle d'une manière amicale. Il ordonna aux alimes de sa cour de soutenir en sa présence une discussion sur la nouvelle doctrine avec Abdallah. Après qu'on eut beaucoup parlé de part et d'autre, Ali se prononça contre la nouvelle doctrine, et se laissa enfin persuader par ses alimes d'interdire au réformateur toutes prédications nouvelles dans la capitale et de le bannir même de Maroc. Cette dernière mesure eut pour principale cause l'insolence d'Abdallah, envers la sœur d'Ali ; l'ayant vue se promener à cheval le visage découvert, il lui avait non-seulement reproché l'inconvenance d'une telle conduite, mais il l'avait même frappée au point de la faire tomber de cheval.

Aussitôt qu'Abdallah fut ouvertement persécuté, sa cause fut gagnée. Accompagné de ses plus fidèles disciples et du vizir Abdelmumen, il se rendit dans un lieu solitaire non loin de Maroc, où il bâtit sa hutte au milieu des tombeaux. Bientôt de grandes foules de peuple se rassemblèrent autour de lui et demandèrent à l'entendre. Il était constamment environné de quinze cents hommes, qui étaient prêts à tout faire et à tout souffrir pour leur maître.

Ce fut alors seulement qu'il dépeignit le gouvernement des Almoravides sous les couleurs les plus odieuses. Il représenta comment ils propageaient l'incrédulité, la corruption, le luxe et la débauche, ajoutant que si on ne luttait pas contre cette influence funeste, c'en était fait de l'islam. Il commença alors pour la première fois à se dire le Mahadi que Dieu avait promis d'envoyer pour être le restaurateur de la vraie foi et de la moralité des croyants, et qui devait les instruire dans la vérité, la justice et la connaissance d'un seul Dieu. Le pouvoir d'Abdallah augmenta avec la plus grande rapidité ; le nombre de ses partisans s'accrut

d'une manière si alarmante pour les Almoravides, qu'Ali donna l'ordre de saisir à tout prix le réformateur et de le mettre à mort. Mais Abdallah, informé de cet ordre, échappa par une prompte fuite, se sauva à Agmat et de là à Tinmal dans le pays de Suz, accompagné de ses sectateurs les plus ardents.

Là, rentré dans sa patrie, il parla de sa mission au milieu d'un concours de peuple toujours croissant, et excita à la révolte contre les impies Almoravides. Comme ceux-ci s'étaient rendus odieux aux pieux musulmans par leur orgueil, leurs excès et leur mépris pour plusieurs usages religieux, les discours du Mahadi trouvèrent partout crédit et bon accueil. Le nouveau prophète n'oublia pas de créer un nouveau gouvernement et d'achever ainsi le soulèvement contre les Almoravides. Il se fit jurer une obéissance absolue en toutes choses par dix de ses plus zélés disciples, qui lui promirent également de le défendre au péril de leur vie et de leurs biens. Une foule de Mores prêtèrent un serment semblable et portèrent à dater de ce moment le nom d'Almohades les confédérés, les croyants en un seul dieu. Tout le peuple qu'Abdallah gouvernait, il le sépara en dix classes : les personnages les plus éminents et les plus distingués, avec lesquels il partagea le gouvernement, étaient les dix hommes, qui lui avaient les premiers juré fidélité. Il en fit ses ministres et ses généraux. La seconde classe comprenait le conseil supérieur des Cinquante, la troisième le conseil inférieur des Soixante-Dix ; c'était une sorte de représentation du peuple, qui surveillait la distribution des emplois, la répartition des secours aux pauvres et appuyait les Dix dans le gouvernement de l'état. Les alimes ou savants composaient la quatrième classe, les hafizes ou interprètes des traditions la cinquième, les parents de la famille d'Abdallah la sixième, la tribu du Mahadi la septième, le peuple de Tinmal la huitième, celui de Chirinba la neuvième, et les guerriers de plusieurs tribus la dixième. Il avait déjà rassemblé autour de lui vingt mille hommes, parmi lesquels il en choisit dix mille, les pourvut de drapeaux blancs (ceux des Almoravides étaient noirs) et les plaça sous les ordres d'Abu Muhammed Albaschir, un des décemvirs.

Ali se trouvait précisément en Espagne, lorsqu'il fut informé des préparatifs militaires d'Abdallah. Il envoya sur-le-champ contre les rebelles une armée commandée par le wali Abubekir. Mais Abdallah avait tellement augmenté ses troupes, que le général almoravide n'osa risquer un combat et résolut d'attendre des renforts. Dès qu'il les eut reçus, il présenta la bataille aux Almohades. Mais une terreur panique s'empara tout-à-coup des Almoravides, et avant que l'action fût engagée, ils prirent la fuite et laissèrent la victoire à l'ennemi (hég. 516—1122). Une seconde armée almoravide, qui se montra moins lâche et soutint une lutte opiniâtre contre les Almohades, fut également mise en fuite. Une troisième éprouva le même destin et toute énergie parut abandonner les conquérants de l'Afrique. Le Mahadi eut même l'audace de publier qu'il sommait Ali de se soumettre. Les Almoravides eux-mêmes avaient perdu toute confiance en leurs armes. Lorsque le vaillant frère d'Ali, Abu Tahir Temim, qui avait si glorieusement combattu en Espagne contre les chrétiens, conduisit une nouvelle armée contre les Almohades, elle prit la fuite pendant la nuit, avant même d'avoir vu l'ennemi. Mais au milieu de l'obscurité les fuyards tombèrent dans des précipices et des fondrières et perdirent honteusement une vie qu'ils auraient pu sauver en combattant avec courage.

Après d'autres victoires, que décida en grande partie le fanatisme des Almohades, le Mahadi fortifia Tinmal, qu'il avait choisi pour sa capitale. De là il fit des campagnes funestes contre Maroc et causa les plus graves dommages aux Almoravides, sans que ceux-ci pussent en tirer vengeance. Non content de cela, le Mahadi se crut alors assez fort pour prendre la capitale de l'empire almoravide et mettre fin par là à la domination d'Ali. Étant tombé malade lui-même, il confia au général Abu Muhammed Albaschir le com-

mandement d'une armée de quarante mille hommes que celui-ci conduisit contre Maroc. Ali avait mis cent mille hommes en campagne pour soutenir sa capitale et il fut cependant vaincu par le fanatique Almohade dans une bataille meurtrière. Maroc fut à l'instant assiégée par les vainqueurs.

D'abord il ne paraissait pas probable, grâce au découragement des Almoravides, que cette ville pût tenir long-temps, malgré sa garnison de quarante mille hommes. Heureusement pour les Almoravides, le gouverneur de Sedschelmassa, Mehemed, et les chrétiens andalous de la garde relevèrent leur courage. Ces derniers remportèrent un avantage marqué sur les Almohades dans une sortie et montrèrent que l'ennemi n'était pas invincible. On prépara alors une grande sortie, les Almoravides combattirent comme des lions et gagnèrent la journée. Le général des Almohades, le vaillant Abu Muhammed Albaschir, succomba dans la mêlée, et la plus grande partie de ses troupes couvrirent le champ de bataille de leurs cadavres. Un des décemvirs, Abdelmumen ben Ali, ramena les débris de l'armée à Agmat (1125—519) et fut continuellement harcelé sur sa route. Cinq des décemvirs perdirent encore la vie dans la retraite. Lorsque le Mahadi reçut la nouvelle de cette défaite, il ne montra pas le moindre trouble, parce qu'il apprit en même temps qu'Abdelmumen vivait encore. « Avec lui la souveraineté nous reste toujours, dit-il. »

Cette victoire des Almoravides sur les Almohades eut des résultats importants; non-seulement la capitale fut délivrée, mais encore plusieurs tribus mores rentrèrent dans l'obéissance, et Ali put reporter son attention sur les affaires d'Espagne, qu'il avait presque oubliées pendant un certain temps. Alphonse d'Aragon venait précisément alors d'entreprendre son expédition contre Grenade, et non-seulement les chrétiens mozarabes, mais les musulmans andalous eux-mêmes faisaient mine de vouloir secouer le joug odieux de la domination almoravide. Ali transporta en grande partie les Mozarabes en Afrique et tint les musulmans andalous en échec au moyen de fortes garnisons. Pour les occuper encore davantage, de nouvelles armées furent dirigées contre les états chrétiens sous les ordres de Tachfin, fils d'Ali, dont nous avons déjà raconté les campagnes.

Les Almohades restèrent trois ans dans l'inabordable forteresse de Tinmal, à réparer leurs forces, avant de pouvoir reparaître en campagne. Se relever ainsi d'une telle défaite, c'était prouver combien ils avaient de ressources et combien leur crédit était grand parmi le peuple more. Ali parut reconnaître aussi que l'orage qui menaçait son trône n'était point dissipé; car immédiatement après sa victoire, il fit augmenter les fortifications de Maroc.

Le Mahadi toujours malade envoya Abdelmumen à la tête de trente mille hommes contre l'ennemi; aussitôt les tribus qui les premières avaient embrassé le parti des Almohades se séparèrent de nouveau des Almoravides et augmentèrent tellement les forces d'Abdelmumen, qu'il osa présenter la bataille au prince Abu Bekir ben Ali, qui commandait une armée de cent mille hommes, remporta la victoire après une lutte de huit jours et rétablit ainsi la réputation militaire des Almohades. Ceux-ci pousuivirent les vaincus jusqu'aux portes de leur capitale, qui fut de nouveau assiégée (redjeb 524—A. D. 1130). Abdelmumen se rappelant le premier échec qu'il avait essuyé devant cette ville, retourna à Tinmal près du Mahadi, sans chercher à poursuivre ses avantages.

Sentant sa maladie et sa faiblesse augmenter chaque jour, celui-ci assembla les siens et leur fit tranquillement ses adieux, disant qu'il allait bientôt rejoindre celui qui l'avait envoyé. Mourut-il réellement peu de jours après (ramadan 524) ou vécut-il encore quelque temps, ou du moins fit-on croire au peuple qu'il vivait encore? Les relations arabes ne sont pas d'accord là-dessus (1).

(1) Il est probable que la cause de cette diversité de dates vient de ce qu'Abdelmumen cacha encore quelque temps la mort du Mahadi

Abdallah ben Tamurt, surnommé le Mahadî, avait la taille moyenne, le teint brun, les cheveux noirs et de beaux yeux. Il possédait une éloquence remarquable et beaucoup de connaissances. Il était sévère dans ses mœurs et sa manière de vivre; mais il avait une cruauté qui versait volontiers le sang non-seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, quand ils n'exécutaient pas sur-le-champ ses ordres. Quand il voulait infliger un châtiment plus cruel que la mort, il faisait enterrer vivant. Il conduisait les guerriers au combat en leur promettant de magnifiques récompenses, qui les attendaient en Paradis, s'ils mouraient pour la défense de la vraie foi. Il leur enseignait de petites prières, qu'ils devaient réciter sans se prosterner pour ne pas perdre de temps. C'est ainsi que le Mahadi cherchait à faire de ses partisans des soldats fanatiques et prompts, et il réussit.

II. Après la mort d'Abdallah les quatre décemvirs survivants, le conseil des cinquante, et celui des soixante-dix, se rassemblèrent pour procéder au choix d'un nouveau chef. Tous furent unanimement d'avis que nul ne convenait mieux que le zénète Abdelmumen; c'était lui que le Mahadi avait le plus particulièrement distingué comme son premier et plus fidèle disciple. Il l'avait nommé son vizir, lui avait confié le soin de ses funérailles et avait souvent dit que la nouvelle domination n'aurait rien à craindre, tant qu'Abdelmumen vivrait. Celui-ci avait en effet déployé les plus grands talents à la guerre, les avait tous sauvés dans leur désastre. Ces qualités qu'aucun autre ne possédait au même degré, devaient à juste titre lui assurer le pouvoir suprême. Tous le reconnurent aussitôt pour leur maître absolu, lui donnèrent le nom de Khalife et lui prêtèrent serment d'obéissance; d'abord ses trois anciens collègues, puis les conseils des Cinquante et des Soixante-dix et enfin tous les autres Almohades.

Du reste il y a encore sur l'avénement d'Abdelmumen une autre relation qui n'est pas sans vraisemblable. D'après cette relation le Mahadi serait mort peu de temps après la première défaite des Almohades. Abdelmumen seul connaissait ce secret; il le cacha soigneusement et dirigea pendant trois ans toutes les affaires du gouvernement au nom du Mahadi, comme s'il vivait encore. Sachant que chacun des autres décemvirs pouvait faire valoir d'aussi bonnes prétentions que lui à la succession, et craignant de voir l'empire se dissoudre par les divisions et les guerres civiles, il s'assura du gouvernement par une ruse assez habile. Pendant le temps qu'il gouvernait au nom du Mahadi, il éleva un jeune lion, qu'il faisait obéir comme un chien : il apprit en outre à un oiseau à répéter les mots suivants en arabe et en berbère : «Secours, puissance et victoire au khalife Abdelmumen, commandeur des croyants, l'appui et la défense de l'empire!» Lorsque l'oiseau fut en état de répéter exactement ces mots, et que le lion qui avait grandi fut bien habitué à toutes les caresses de son maître, Abdelmumen fit construire en dehors de Tinmal une vaste salle dans laquelle il fit toutes les dispositions nécessaires pour tirer parti de son lion et de son oiseau. Lorsque la salle fut achevée, il y convoqua les scheiks et les Almohades les plus distingués ; lui-même se plaça sur un siége élevé et annonça avec une grande émotion la mort du Mahadi, qui avait à son dernier moment exprimé le vœu que les Almohades, sacrifiant individuellement leurs intérêts et leurs passions, confiassent toute la puissance à l'un d'entre eux, et le reconnussent pour leur souverain. Après qu'il eut fait cette communication, toute l'assemblée pleine d'incertitude gardait un profond silence; tout-à-coup on entendit ces mots comme prononcés du haut du ciel : «Se-

au peuple. Dombay, p. 38—40, examine cette question. Conde, c. 30, donne le mois de ramadan de l'an 524 de l'hégire; Dombay la même année et le même mois, avec une indication plus précise du jour (le 25, c.-à-d. fin de septembre 1130); Casiri, II, p. 219, s'écarte un peu de cette date: «Anno egiræ 524, feria IV (rectius III) die 3 ramdani.» V. Abulfeda, p. 405.

cours, puissance et victoire à notre maître le khalife Abdelmumen, prince des croyants, l'appui et la défense de l'empire! » En même temps Abdelmumen en pressant un ressort, ouvrit la porte de la cachette du lion, et l'animal furieux s'élança au milieu des assistants, qui tous reculèrent de frayeur : car il montrait les dents, agitait sa queue et ses yeux semblaient lancer des flammes. Abdelmumen s'avance vers le lion; à l'instant et au grand ébahissement des spectateurs, celui-ci calme sa fureur et lèche doucement la main d'Abdelmumen. Les Almohades voyant ce prodige, ne doutèrent plus qu'Abdelmumen ne fût l'élu du ciel. Ils le reconnurent sur-le-champ pour leur souverain et lui jurèrent fidélité. Depuis ce jour le lion ne cessa d'accompagner Abdelmumen comme un chien fidèle; dans les mosquées même il était à ses côtés pendant la prière publique. L'élévation d'Abdelmumen au khalifat eut lieu en 526—1130. A dater de cette époque il prit le surnom d'émir Bimrallah (souverain par la grâce de Dieu) (1).

Abdelmumen chercha incontinent à consolider sa puissance par de brillants exploits militaires. Il vola rapidement de victoire en victoire, de conquête en conquête. Il campa pendant quelque temps devant les portes de Maroc; ses forces s'accrurent par la défection des tribus mores qui abandonnèrent les Almoravides, dont elles voyaient l'étoile pâlir chaque jour davantage. Des défaites continuelles, la perte de plusieurs villes et de plusieurs provinces, les frais immenses de la guerre avaient épuisé le trésor d'Ali, et la diminution des sujets eut pour conséquence l'augmentation des impôts, qui répandit l'esprit de mécontentement jusque dans les provinces les plus dévouées.

Dans la quatrième année de son règne, le victorieux Abdelmumen, qui prenait généralement le titre d'émir Almumenin, fit frapper des monnaies de forme carrée pour les distinguer des monnaies rondes des Almoravides. Elles portaient pour inscription : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et toute domination vient de Dieu. Il n'y a d'autre puissance que celle qui est en Dieu. » Autour on lisait : « Dieu est notre maître, Muhammed son prophète, et le Mahadi notre iman (prince). »

Comme le souverain des Almohades poursuivait le cours de ses conquêtes et que le danger augmentait chaque jour pour les Almoravides, Ali rappela près de lui son fils Tachfin, qui faisait la guerre en Espagne avec persévérance et non tout-à-fait sans succès; il espérait pouvoir par ses talents rétablir les affaires de l'empire de Maroc. Cette mesure ne fit qu'accroître le mal, car les provinces espagnoles soumises à la puissance des Almoravides étaient déjà depuis long-temps fatiguées de l'insolence et des extorsions des gouverneurs africains. Ce n'était qu'avec beaucoup de peine que la sagesse et la justice d'Abu Tahir Temin et de Tachfin avaient pu réprimer les révoltes dans les villes de l'Andalousie et de l'est de la Péninsule. Mais l'augmentation des impôts et les oppressions des gouverneurs, qui se trouvèrent plus libres après le départ de Tachfin, épuisèrent la patience des Andalous, qui se soulèvent dans

(1) Conde, d'après Yahia, II, c. 31, p. 253, et d'après Abdelhalim, ou plutôt d'après Ali ben Muhammed, abréviateur de l'Histoire d'Afrique, p. 254, donne des détails différents sur l'avénement d'Abdelmumen. Ebulhassan, ap. Dombay, II, p. 50 sq., paraît avoir suivi la même source. Comme confirmation de la dernière relation, Conde, p. 286, cite les vers suivants du poète Abi Ali Anas :

Fiero leon con erizado cerro
Fué tu auxiliar para subir el trono :
Las avecillas con humanas voces
Pregonan tu virdud y Amir te llaman :
Bien mereciste Bimrala (par la grâce de Dieu) llamarte.

Dombay, II, p. 55, dit : « La reconnaissance particulière d'Abdelmumen par les dix associés du Mahadi (il n'en existait plus que trois, outre Abdelmumen) eut lieu le 14 ramadan 524—1130); mais la reconnaissance générale par tout le peuple n'eut lieu que deux ans après la mort du prince Mahadi, dans la mosquée de Tinmal, le 15 rebiuleuwel 526 — fin de 1131.

presque toutes les villes contre les Almoravides, dont ils voyaient déjà la puissance sur le point d'être anéantie en Afrique par les Almohades. Ajoutez à cela que Tachfin emmena avec lui à Maroc l'élite des troupes almoravides d'Espagne. Il prit également pour faire partie de sa garde quatre mille chrétiens mozarabes d'Andalousie, qui étaient parfaitement exercés aux armes et servaient tous à cheval. Car on avait déjà fait la triste expérience que les chrétiens, qui étaient étrangers aux idées religieuses du Mahadi, combattaient mieux contre les Almohades, que les musulmans africains, qui considéraient plus au moins le Mahadi comme un être envoyé de Dieu. Tachfin ne fut pas plus heureux contre Abdelmumen que les généraux qui l'avaient précédé dans cette guerre. Malgré le nombre de ses troupes il eut le dessous dans plusieurs rencontres et essuya de grandes pertes. Ali vit ainsi s'évanouir sa dernière espérance. Le chagrin et les soucis abrégèrent la vie du vieillard : il mourut (redjeb 537—févr. 1143) dans l'alcazar de Maroc, à l'âge de 59 ans et après en avoir régné 37. Il descendit dans la tombe avec le pénible pressentiment que bientôt le pouvoir serait arraché à sa famille. Sa mort resta cachée pendant trois mois (1).

III. Tachfin, fils aîné d'Ali, monta alors sur le trône de Maroc, et les grands de son empire et des provinces qui n'étaient pas encore au pouvoir des Almohades lui prêtèrent serment d'obéissance. Il annonça aussi son avénement aux gouverneurs d'Espagne, Abu Zacaria Yahia ben Gania Ozman ben Adha et à son oncle Ali ben Abi Bekir. Ceux-ci envoyèrent aussitôt leur acte de reconnaissance et firent réciter la prière publique en son nom dans tous les temples.

Pendant ce temps Abdelmumen, sortant des montagnes situées entre Fez et Télemcen et portant ses incursions dévastatrices dans le pays plat, avait causé de grands préjudices aux Almoravides. Un instant la fortune parut vouloir changer. Tachfin parvint à surprendre une division de l'armée almohade et à la tailler en pièces. Cette perte décida Abdelmumen à se retirer dans les sauvages montagnes de l'Atlas; il craignait d'être enveloppé en plaine par les forces supérieures de l'ennemi, d'autant plus que sa cavalerie était loin d'égaler celle des Almoravides. Tachfin augmentait ses forces de jour en jour; des contrées les plus éloignées accouraient des tribus belliqueuses, qui brûlaient de lutter contre les nouveaux conquérants. Il poursuivit donc de près Abdelmumen, qui rétrograda vers Telemcen. Celui-ci avait dans les montagnes une surabondance de provisions, dont manquaient au contraire les Almoravides, et lorsque l'hiver arriva, il survint un froid si extraordinaire pour ce pays, que Tachfin, en raison de la rareté du bois, fut obligé de faire brûler les cabanes, les tentes, la paille, les pieux et les lances pour chauffer son armée. Dès que le temps devint plus doux, Abdelmumen lança ses troupes du haut de ses montagnes et les poussa vers Télemcen pour ravager les environs.

Tachfin, qui souffrait déjà beaucoup du manque de vivres, fit tous ses efforts pour attirer Abdelmumen dans la plaine et le forcer à accepter la bataille. Il envoya pour cela une division dans les montagnes pour menacer l'ennemi des deux côtés à la fois. Mais le dessein de l'Almoravide n'échappa pas à Abdelmumen. Il se précipita avec la rapidité de l'éclair, et à la tête de toutes ses forces, sur les troupes détachées de Tachfin, qui étaient peu exercées à une guerre de montagnes, les battit, les dispersa et tombant ensuite dans la plaine, il attaqua avec impétuosité le principal corps des Almoravides déjà troublé par la fuite des autres.

(1) Conde, vol. II, c. 36, p. 286, commet évidemment une erreur quand il place la mort d'Ali ben Yussef, en redjeb 539—1144, puisque son successeur régna deux ans et deux mois, et qu'il ne mourut qu'en 539. Cf. p. 594; Casiri, II, p. 218: « Obiit (Ali) anno egiræ 537, p. 108 : « Decessit die 17 regebi anno eg. 537 (c.-à-d. févr. 1143); Dombay, part. I, p. 271, s'accorde avec cette date, bien qu'il se trompe sur l'année de l'ère chrétienne, et qu'il indique 1142. V. l'*Art de vérifier les dates*, III, p. 13.

Malgré leur immense multitude, ceux-ci ne disputèrent pas long-temps la victoire aux troupes d'Abdelmumen, qui les poursuivirent fort loin.

Une semblable défaite aurait tout-à-fait découragé un prince moins résolu que Tachfin. Elle ne servit qu'à faire ressortir son activité avec plus déclat. L'héritier présomptif de la couronne, Abu Yschak Ibrahim eut ordre d'amener d'Espagne, où il avait commandé jusqu'alors, quatre mille chrétiens mozarabes et tous les cavaliers almoravides qu'on pouvait sans trop de danger enlever aux garnisons. Bientôt Tachfin se retrouva en face des Almohades avec une armée plus nombreuse que celle qu'il avait naguère. Cependant Abdelmumen, fier de ses victoires antérieures, n'hésita point à lui livrer bataille. Il avait avec une habile tactique rangé ses troupes en forme d'un grand carré : aux premiers rangs étaient les plus braves lanciers et les hommes pesamment armés; derrière eux se trouvaient les frondeurs et les archers. Au milieu du carré il plaça la cavalerie pour laquelle il laissa de libres issues, afin qu'elle put s'élancer contre l'ennemi dans toutes les directions comme du sein d'une forteresse, sans que ses mouvements causassent le moindre désordre dans l'infanterie.

Le choc des Almoravides fut terrible, mais les rangs pressés des Almohades, qui présentèrent leurs longues piques, et repoussèrent les assaillants par une grêle de traits, restèrent inébranlables. Lorsque les Almoravides eurent épuisé leurs forces en efforts inutiles, la cavalerie almohade s'élança du milieu du carré, jeta le désordre dans les rangs ennemis, les culbuta et décida la victoire. Tachfin s'enfuit à Telemcen avec les débris de son armée; mais Abdelmumen l'ayant suivi de près, il continua sa fuite jusqu'à Oran, port d'où il pouvait au besoin passer en Espagne; il avait même déjà transmis l'ordre à Almeria de lui envoyer dix vaisseaux à Oran, pour faire passer en Andalousie ses trésors et son harem. Abdelmumen ne se relâchait point dans sa poursuite. Aussitôt que Tachfin eut abandonné Telemcen, cette ville fut entourée par les Almohades. Abdelmumen à la tête d'une division poursuivit le prince fugitif jusqu'à Oran, assiégea immédiatement la place et chercha à couper les communications avec la forteresse du port. Tachfin crut encore pouvoir échapper à son ennemi pendant l'obscurité de la nuit, mais malheuseusement son cheval s'abattit sur le bord de la mer dans un endroit escarpé, et le lendemain on trouva sur le sable le corps du cavalier et du cheval. Il est naturel que la mort inattendue de Tachfin ait donné lieu à plusieurs histoires qui diffèrent presque toutes l'une de l'autre (1). Abdelmumen fit clouer le cadavre à un saule après qu'on lui eut coupé la tête, qui fut envoyée dans sa résidence de Tinmal pour y être conservée. Trois jours après les Almohades étaient maîtres d'Oran, qui fut pris d'assaut.

Tachfin ben Ali mourut à la fin de 539—

(1) Presque tous les documents diffèrent sur la mort tragique de Tachfin ben Ali. Nous avons suivi la version de Conde, c. 36, p. 287—294. Dombay, I, p. 274, et II, 56, n'en diffère pas beaucoup. Il n'en est pas de même d'Abulfeda, III, p. 406, et de Cardonne, IV, p. 63. Ce dernier prétend que Tachfin s'était rendu, pour la célébration d'une fête, dans une mosquée, près d'Oran, et qu'aussitôt que les Almohades le surent, ils prirent leurs mesures pour s'emparer du prince. Ils n'atteignirent point leur but, mais Tachfin, en fuyant, périt de la manière dont nous l'avons raconté. La Chronic. Alphonsi imper., lib. II, p. 379, prétend qu'Abdelmumen fit lancer un feu artificiel contre Oran (c'est peut-être la première mention qui soit faite de l'emploi de la poudre chez les Arabes); qu'une tour dans laquelle se trouvait Tachfin prit feu, et que celui-ci périt dans les flammes : « Obsedit eum in castello et misit *fortissimum ignem* quem vocant de *Alcatram* in illam turrem cum ballistis et sagittis, ubi sedebat rex Texufinus et combusit illam turrem et R. Texufinus crematus est in illa. » Conde donne pour date muharem 540 — juin 1146; Casiri, II, p. 218 : « Obiit anno eg. 539 mense schabano — mars 1145.

mars 1145 : il n'avait régné que deux ans et deux mois, pendant lesquels il avait été constamment en guerre avec les ennemis héréditaires de sa maison, les Almohades.

IV. Dès que la mort de Tachfin fut connue à Maroc, on jura obéissance et fidélité à son fils Abu Ischak Ibrahim, qui avait été déclaré héritier du trône du vivant même de son père. Son oncle, Ischak ben Ali, qui avait lui-même des prétentions à la couronne, se déclara contre lui. Les querelles de succession hâtèrent donc encore la chute de l'empire almoravide, qui paraissait déjà presque inévitable.

Abdelmumen poursuivit sans s'arrêter le cours de ses victoires : après avoir pris la populeuse Telemcen malgré une défense héroïque, et passé cent mille habitants au fil de l'épée pour les punir d'avoir résisté, il assiégea Fez, la plus grande ville de la Mauritanie après Maroc. Tous les efforts des assiégeants échouèrent d'abord contre la courageuse défense de la garnison et des habitants, que dirigeaient le prince almoravide Yahia ben Ali et l'Andalous Abdallah ben Chajar. Abdelmumen lui-même échoua dans la tentative inouïe de renverser les murs par la violence de l'eau. Il avait arrêté par des digues l'eau d'une petite rivière qui traversait la ville, puis tout-à-coup il fit lâcher toute cette masse d'eau contre les remparts, espérant pouvoir se rendre facilement maître de la ville à la faveur des ravages qu'elle causerait. Mais la profondeur de l'eau empêcha les assiégeants d'entrer. Les assiégés s'efforcèrent de réparer le plus vite possible les brèches des remparts, et réussirent. Ce que n'avaient pu ni les armes almoravides, ni les éléments, la trahison le fit enfin. Abdallah l'Andalous se brouilla avec Yahia ben Ali, et par vengeance contre le prince almoravide, il ouvrit à l'ennemi la porte qui avait été confiée à sa garde (dulcade 540—1145). Le traître passa au service des Almohades : Yahia ben Ali s'enfuit avec sa famille à Tanger et de là en Espagne. La chute de Fez, dont les habitants furent en grande partie massacrés et les murs rasés, fut promptement suivie de la prise de la plupart des autres villes mauritaniennes (1).

Abdelmumen ne laissa point aux Almoravides le temps de se reconnaître. Pendant qu'il envoyait une armée en Espagne, pour réduire sous sa domination les provinces qui s'étaient révoltées, il s'avança lui-même contre Maroc, pour donner le coup de grâce à la puissance de ses adversaires. Maroc était alors la plus populeuse ville d'Afrique ; elle était entourée d'excellentes fortifications et c'était le dernier refuge d'un peuple puissant naguère. Voyant que la résistance désespérée de la garnison et des habitants faisait traîner le siége en longueur, Abdelmumen fit bâtir sur une éminence voisine une nouvelle ville avec des mosquées et des tours, pour montrer qu'il ne se laisserait point décourager. Les sorties servirent peu aux assiégés et leur coûtèrent beaucoup de monde. Abdelmumen, qui reconnut que Maroc ne pourrait être emporté d'assaut, espérait tout de la famine qui devait résulter de l'étroit blocus de la ville. En raison de son immense population la disette de vivres augmenta bientôt à un tel point, que non-seulement on recherchait et payait fort cher les aliments les plus détestables, mais qu'on dévorait les cadavres et que même dans les prisons les détenus se dévoraient les uns les autres. La faim, les douleurs, et les maladies que produisirent des mets contre nature, causèrent une telle mortalité, surtout parmi les enfants et les jeunes gens, qu'en peu de temps il périt plus de deux cent mille personnes, suivant les écrivains arabes. Les survivants erraient comme des ombres parmi des tombeaux et n'avaient plus la force de combattre. Un silence terrible s'étendit sur cette ville naguère si vivante, silence semblable à celui qui règne à l'approche d'une grande tempête. On dit que dans cette horri-

(1) Cardonne, IV, p. 161—163 ; Dombay, II, p. 57, s'accorde avec Conde, c. 39, p. 308—312. Les détails les plus circonstanciés se trouvent dans Conde, c. 40, p. 315—320.

ble situation, les chrétiens mozarabes d'Andalousie, qui formaient les meilleurs cavaliers d'Ibrahim et qui avaient été pour cela admis dans sa garde, vendirent la ville à l'ennemi. A une heure fixée ils livrèrent aux Almohades les portes qui leur étaient confiées, et les troupes d'Abdelmumen se précipitèrent dans la ville comme des loups furieux dans un bercail de brebis timides (chewal, 541 — 1146). Elles trouvèrent peu de résistance dans ces rues déjà habitées en grande partie par les morts, et où les vivants différaient peu de ceux-ci. Elles ne furent un instant arrêtées que devant l'alcazar, où Ibrahim s'était réfugié avec les plus vaillants Almoravides. Le carnage fut horrible; il dura depuis le matin jusqu'au soir. Le prince Ibrahim et ses officiers les plus distingués furent faits prisonniers et conduits hors de la ville par Abdelmumen. Il parut d'abord ému de la douleur du prince, et disposé à lui accorder la vie; mais ceux qui l'entouraient le prièrent de se délivrer pour l'avenir de tout sujet d'inquiétude. Le souverain almoravide s'étant abaissé jusqu'à demander la vie à genoux, cette action ne fit que le rendre plus méprisable et plus indigne de ce qu'il demandait. L'émir Sirin Aladschi, son parent, lui cria : « Pourquoi t'humilies-tu ainsi, prince, jusqu'à prier un barbare? Sâchons mourir sans lâcheté. Il vaut mieux mourir que de devoir la vie à un tel homme. » Ces paroles mirent Abdelmumen en fureur; il ordonna de fustiger l'émir jusqu'à la mort, et d'exécuter Ibrahim avec tous les grands almoravides. Le massacre dura trois jours dans la ville. On prétend que soixante mille habitants de Maroc y périrent (1). C'est ainsi qu'Ibrahim paya, dans une tendre jeunesse, pour les actes de rébellion dont ses ancêtres s'étaient rendus coupables. Il n'avait régné que deux ans et quelques jours; avec lui s'éteignit la domination des Almoravides. Sur leur trône s'assirent les Almohades, après s'y être frayé un chemin par des torrents de sang. Les provinces et les villes qui tenaient encore furent successivement réduites, et bientôt enfin l'Espagne musulmane partagea le sort de l'Afrique.

Si l'on reporte ses regards sur l'histoire de la domination almoravide, qui dura à peine un siècle, on trouve qu'elle dut sa fondation (comme celle des Almohades) à un enthousiaste qui, pourvu de grandes connaissances, voulait réformer les mœurs et la religion de ses compatriotes. Abdallah ben Yasim n'a d'abord d'autre but que de donner aux Lamtunes de meilleures mœurs et de meilleures lois. Le crédit qu'il s'acquit parmi eux en fit bientôt le général en chef des simples, mais braves habitants des déserts. Il guide les Almoravides aux conquêtes, et son successeur désigné par lui, Abubekr, les continue avec un grand éclat. Celui-ci fonde la capitale de Maroc, et en confie l'achèvement à son neveu Yussef ben Tachfin, qui bientôt, par la supériorité de ses talents, arrache à son oncle l'autorité, que celui-ci semble lui céder de bonne grâce. La renommée des brillantes conquêtes d'Yussef dans le nord de l'Afrique se répand jusqu'en Espagne, où les états musulmans étaient sur le point d'être anéantis par Alphonse VI; ils préfèrent la servitude musulmane à la servitude chrétienne, et invitent le conquérant de l'Afrique à faire aussi la conquête de la Péninsule. La mémorable bataille de Zalaca sauve l'Espagne musulmane; mais la défaite d'Alphonse n'entraîne pas après elle la ruine des royaumes chrétiens. Avant même que l'Almoravide ait eu le temps de bien préparer ses attaques contre les chrétiens, il faut qu'il tourne ses armes contre ses coreligionnaires. Bientôt il devient pour eux un tyran non moins odieux qu'Alphonse, du joug duquel il était venu les sauver.

Yussef transmet à son fils et successeur Ali la souveraineté de la plus grande partie de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne méridionale. La domination almoravide atteint son apogée à Uclès, où Alphonse VI

(1) Les mêmes autorités, et de plus Abulfeda, III, p. 408.

perdit la bataille et l'héritier de sa couronne. Le luxe et la mollesse prennent le dessus à la cour d'Ali; l'arrogance et l'oppression des gouverneurs irritent les peuples subjugués; le mépris des usages musulmans enlève à la dynastie almoravide tout caractère sacré, et favorise les vues ambitieuses du nouveau réformateur Abdallah ben Tamurt, qui se donne pour le Mahadi envoyé de Dieu. L'insouciance que montre d'abord Ali augmente l'audace d'Abdallah; celui-ci enlève aux Almoravides la considération, Abdelmumen leur enlève la puissance. Tachfin, l'habile fils d'Ali, ne peut arrêter le cours des victoires des Almohades. Encore plus malheureux que son père, il laisse à son fils Ibrahim Abu Ischak, après un règne fort court, l'empire que celui-ci ne semble recevoir que pour le perdre. Ainsi tomba en peu d'années cet édifice que des princes puissants et heureux avaient mis plus d'un demi-siècle à élever.

CHAPITRE III.

FIN DE LA DOMINATION ALMORAVIDE ET DE L'EMPIRE CHRÉTIEN EN ESPAGNE.

(Depuis 1144 jusqu'à 1157.)

1° Révoltes des Andalous contre les Almoravides. — 2° L'empereur Alphonse tour-à-tour allié avec les Almoravides et les Almohades. — 3° Passage des Almohades en Espagne et premières conquêtes qu'ils y font. — 4° Entreprise des chrétiens contre Almeria, Lisbonne et Tortose. — 5° L'empereur Alphonse allié avec les Almoravides contre les Almohades. — 6° Les dix dernières années du règne de l'empereur Alphonse.

Les commotions et les guerres qui troublèrent l'Afrique, et qui privèrent les Almoravides du pouvoir, devaient nécessairement causer aussi en Espagne des révoltes, des troubles et des changements de gouvernement. Les Andalous, composés en grande partie de tribus arabes et syriennes, et accoutumés à l'indépendance, trouvèrent l'oppression et l'arrogance des gouverneurs almoravides insupportables. La crainte seule des forces immenses de leurs oppresseurs pouvait les retenir dans l'obéissance; aussi dès que les événements d'Afrique eurent dissipé cette crainte, les flammes de la révolte s'allumèrent à la fois dans toute l'Espagne musulmane : les Arabes, se souvenant de leurs ancêtres qui avaient soumis toute l'Afrique septentrionale, ne songèrent plus qu'à secouer le joug des Mores.

Ce fut une secte religieuse qui excita la première révolte ; comme le Mahadi, elle faisait remonter ses doctrines jusqu'au fameux Algazali, dont les livres, condamnés comme hérétiques par les Almoravides, avaient été interdits en Espagne, où on livrait aux flammes ceux que l'on découvrait. Ahmed ben Hussein ben Cosai Abulcasem, d'origine romaine, mais natif de Silves en Espagne, marchand de profession, poète assez distingué, homme intelligent et rusé, prit pour modèle son prophète Muhammed (Mahomet), avec lequel son genre de vie avait plusieurs traits de ressemblance. Il distribua tous ses biens aux pauvres, se retira pendant quelque temps dans la solitude, rechercha, à Almeria, les entretiens des savants les plus célèbres, et reparut ensuite à Silves, sa ville natale, où il professa publique-

ment la doctrine proscrite d'Algazali. Il ne tarda pas à être entouré d'une nombreuse troupe de disciples, dont il se proclama l'iman, et à qui il inspira un si ardent fanatisme qu'ils étaient disposés à tout faire pour leur maître. A Séville, où il prêcha au commencement de 539 — juillet 1144, Muhammed ben Yahia de Saltis adopta ses doctrines, et lui amena un nombre considérable de nouveaux disciples et de partisans. Bientôt Ahmed ben Cosai put donc jeter le masque de prédicateur et se présenter sous son véritable caractère de chef de parti. Il paraît qu'il n'affecta d'abord aucun sentiment d'hostilité contre les Almoravides, et qu'il se borna à exciter les Andalous à se reconstituer en puissance indépendante, lorsque la domination almoravide aurait succombé en Afrique. Toutefois il n'est pas vraisemblable que les Almoravides aient jamais favorisé les menées d'Ahmed, comme un auteur arabe voudrait le faire croire.

La première action guerrière d'Ahmed fut la prise d'une forteresse assez importante des Algarves, Mertula, qui tomba au pouvoir des Andalous par surprise (séfer 539 — août 1144). De cette forteresse, qui lui servit à la fois de place d'armes et de point de réunion, Ahmed ben Cosai put tenter des entreprises plus considérables. L'ami de sa jeunesse et son zélé partisan, Muhammed ben Omar ben Almondar Abulvalid, lui amena de nouvelles forces. C'était un des habitants les plus distingués de Silves, homme fort instruit, jouissant d'une grande influence, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres, et vécu pendant quelque temps dans la solitude, sur les bords de la mer, comme disciple d'Algazali. Abu Muhammed Sid Rai, fils du wali d'Évora, se joignit à lui (1).

Ces deux hommes distingués contribuèrent puissamment à donner de la consistance au parti d'Ahmed, et lui facilitèrent la prise de Silves et d'Évora. La révolte se répandit avec la rapidité de l'éclair, et le succès des armes des insurgés, qui non-seulement battirent les Almoravides en rase campagne, mais qui les chassèrent même des forteresses, jeta un tel découragement parmi la garnison de Beja, qu'elle rendit la ville et se sauva à Séville. A l'instant s'éleva un nouveau gouvernement, à la tête duquel se plaça Ahmed ben Cosai. Il nomma Muhammed ben Omar gouverneur de Silves, et Sid Rai gouverneur d'Évora et de Beja; ces hommes, par leur influence et leur crédit, étaient naturellement les meilleurs appuis du nouveau pouvoir. Bientôt même Ahmed ben Cosai, sentant qu'il n'était pas de force à soutenir seul le poids des affaires, partagea le commandement des armées et le gouvernement avec son ami Muhammed ben Omar, qui prit, suivant la coutume des princes, le surnom d'*Aziz Billah*. Aussitôt que celui-ci eut tiré de nouvelles troupes des villes d'Oksonoba et de Merida, qui s'étaient aussi déclarées pour les révoltés, il passa la Guadiana et s'empara des forteresses de Wuelba et de Niebla, qui n'opposèrent qu'une faible résistance, car les habitants souhaitaient d'être délivrés du joug oppressif des garnisons almoravides; ce fut même la trahison qui livra Niebla aux rebelles.

Le bonheur encouragea à tenter des entreprises plus grandes et plus hardies. Les rebelles, après la prise de Niebla, résolurent de marcher sur-le-champ contre la puissante ville de Séville, où Ahmed ben Cosai comptait aussi de nombreux amis. Déjà les forts avancés, l'Alcazar, le Tolliata et l'Azzar, étaient tombés. Toute la province accourait se joindre à l'armée d'Ahmed, qui augmentait de jour en jour. Plusieurs forteresses et tout le pays des Algarves fut conquis dans l'espace de quelques mois. Ces progrès rapides de l'insurrection engagèrent Abu Zacaria Yahia ben Gania, commandant en chef de toutes les troupes almoravides en Espagne, à réunir le plus promptement possible une armée pour les arrêter, et étouffer la révolte s'il était possible. Les insurgés, qui venaient de prendre

(1) Voyez l'Append. L.

Triana, près de Séville, et qui tenaient cette dernière ville étroitement bloquée, n'apprirent pas plutôt l'approche de forces supérieures, qu'ils prirent la fuite et se sauvèrent au delà de la Guadiana; mais Abu Zacaria ben Gania s'élança après eux, les atteignit et les tailla en pièces. Les murs de Niebla purent seuls les préserver d'une entière extermination.

Le général almoravide assiégea Niebla et Silves; mais, malgré la supériorité de ses forces, il ne put rien contre le courage désespéré des rebelles. L'hiver devint fort rude et fit beaucoup souffrir ses troupes. En même temps Abu Zacaria reçut de tous côtés des nouvelles de révoltes qui semblaient réclamer encore davantage sa présence que celle des Algarves; il fut donc obligé de lever promptement le siége des deux villes.

Aussitôt qu'Abu Zacaria ben Gania se fut éloigné de Cordoue pour se porter vers Séville, les ennemis des Almoravides profitèrent de l'occasion pour travailler cette ville, faiblement gardée, et pour entraîner les autres villes par l'exemple de la capitale.

Abu Dschafar Hamdain ben Muhammed se plaça à la tête des conjurés, tua le cadi, se fit proclamer émir dans la grande mosquée, sous le titre d'*Almanzor Billah* (5 ramadan 539 — mars 1145), et persécuta avec la plus grande cruauté tous ceux qu'il soupçonnait d'être attachés aux Almoravides. Toute l'Espagne musulmane se révolta presque comme en un seul jour; toutes les villes arborèrent l'étendard de la révolte, et les garnisons almoravides furent ou chassées, exterminées, ou assiégées dans les citadelles. A Valence, le wali Abu Muhammed Abdallah ben Gania fut obligé de fuir pendant la nuit avec les siens, pour ne pas être pris par les rebelles. Il se rendit à Xativa, où il avait quelques troupes. Aussitôt on constitua un nouveau gouvernement, à la tête duquel on plaça le général Abu Abdelmelek Meruan ben Abdelaziz (schewal 539 — avril 1145). Celui-ci prit immédiatement des mesures pour poursuivre et attaquer à Xativa le wali fugitif.

Douze jours après la révolte de Cordoue (17 ramadan 539), le peuple de Murcie se mit aussi en pleine révolte; seulement on ne savait d'abord pas à quel chef il fallait confier le commandement. Cependant le parti qui soutenait qu'il fallait se joindre à l'émir de Cordoue finit par l'emporter. Le cadi de Cuenca, Abdallah el Thogray, ami de Muhammed ben Hamdain, entra même dans la ville avec ses troupes et appuya l'élévation d'Abu Dchafar ben Ali Dchafar comme cadi de Murcie. Mais cet homme ambitieux, qui fit exécuter avec beaucoup de cruauté les Almoravides prisonniers, ne se contenta pas de ce poste; il aspirait à une souveraineté indépendante, et au bout de quelques jours il se fit proclamer émir sous le titre d'*Annasir Ledinillah*, se maintint pendant quelque temps à Murcie et dans le pays de Tadmir contre les manœuvres de plusieurs scheiks, et s'allia à Meruan ben Abdelaziz, émir de Valence, contre les Almoravides qui s'étaient enfermés dans la forteresse de Xativa.

Le cadi d'Almeria, Ali ben Omar ben Adha Abulhassen, poëte distingué, était plus dévoué à l'émir de Cordoue que le cadi de Murcie. Il avait aussi, à l'instigation de Hamdain, chassé les Almoravides d'Almeria, après en avoir massacré une partie dans un combat qu'il lui avait livré. Toutefois, la citadelle resta au pouvoir des Almoravides.

A Malaga, le peuple se révolta aussi vers le même temps contre le wali Almanzor ben Muhammed ben Alhad; et, choisissant pour chef Abu Alhakem, il chassa les Almoravides dans le fort, qu'ils ne rendirent qu'après un siége de sept mois (rebic II, 540 — sept. 1145).

Lorsque le généralissime almoravide ben Gania reçut la nouvelle de ces révoltes, il sentit qu'il lui était impossible de rétablir l'ordre dans les Algarves, et que si l'insurrection embrassait ainsi toutes les provinces andalouses, c'en était fait de la domination almoravide. En conséquence, il

donna à son frère Muhammed, qui était wali de Séville, l'ordre de s'emparer le plus promptement possible des îles Baléares, tant pour s'y procurer un refuge sûr que pour y avoir un point d'où il pourrait toujours menacer les villes insurgées et les ramener à l'obéissance.

Cette mesure de précaution eut des suites funestes. A peine les vaisseaux chargés des troupes almoravides se furent-ils éloignés de Séville, qu'un cadi des frontières, Abdallah ben Maymon, s'empara du gouvernement de la province, et profita des bonnes dispositions des habitants de Séville à son égard pour se rendre maître de la ville; les Almoravides qui y restaient encore, et leurs amis, tombèrent victimes de la haine du peuple.

Grâce à l'esprit turbulent des habitants de Cordoue, les révolutions se succédèrent rapidement dans cette ville (1). Une foule de partis se formèrent, et l'égoïsme et l'ambition détruisirent toutes les institutions qui pouvaient ramener l'ordre. L'émir Hamdain Almanzor Billah n'y posséda le pouvoir que pendant quatorze jours (jusqu'au 17 ramadan). Les partisans de Saif-Eddaula Ahmed ben Abdelmelek ben Hud, à qui l'empereur Alphonse avait accordé des terres dans la province de Tolède pour le dédommager de celles qu'il lui avait prises dans la province de Saragosse, avait profité de ce temps pour faire travailler l'esprit mobile des Cordouans et les détacher de Hamdain par des promesses et des présents. Lorsque Saif-Eddaula lui-même arriva à Cordoue à la tête de troupes chrétiennes, que lui avait données le souverain de Castille, le peuple toujours avide de nouveautés fut séduit par les richesses et les belles qualités du rejeton d'une race royale. Hamdain fut déposé et obligé de fuir de la ville, et l'on proclama Saif-Eddaula émir, sous le nom d'Almostansir Billah. Si les réjouissances furent grandes lors de son élévation, la durée de son gouvernement fut bien courte, car il ne régna pas même aussi long-temps que son prédécesseur. Les Cordouans ne supportèrent que huit jours les violences et les excès du visir d'Almostansir, Ebn Schankh, et la vue des troupes chrétiennes. Ils tuèrent le vizir et forcèrent l'émir à chercher son salut dans la fuite. Il se rendit d'abord à Forum-Julii, plus tard à Jaen, où l'on reconnaissait son autorité.

Ce changement fut évidemment amené par les manœuvres du parti de Hamdain, l'émir proscrit; le parti des grands, qui travaillait pour les rebelles des Algarves, y contribua aussi beaucoup; ils voulaient faire proclamer émir de Cordoue Muhammed ben Omar, collègue d'Ahmed ben Cosai. Déjà celui-ci, après qu'Abu Zacaria ben Gania eut levé le siége de Niebla, s'était avancé jusque dans le voisinage de Cordoue avec des troupes, lorsqu'il reçut l'accablante nouvelle que Hamdain l'avait prévenu, était rentré dans la ville à la tête de son nombreux parti (10 dylhedche), et y avait été une seconde fois proclamé émir aux acclamations du peuple. Il jugea donc prudent de rétrograder et de retourner vers les Algarves. Pendant que Hamdain réduisait sous sa puissance Ronda, Arcos, Xeres, Sidonia, Cuenca, et même Murcie, Abu Zacaria ben Gania était toujours retenu dans les Algarves par les rebelles avec la plus grande partie des troupes almoravides, et une foule de partis déchiraient Grenade, la plus importante des villes que possédassent encore les Almoravides. Les menées des partisans de Hamdain gagnèrent également le peuple de cette ville, et la faible garnison fut obligée de se réfugier dans la citadelle ou *cazaba*. Chaque jour de petits combats avaient lieu entre les assiégeants et les assiégés. Le chef des rebelles, le cadi Muhammed ben Simek, y perdit la vie; le peuple mit à sa place l'ancien cadi d'Almeria, Abulhassen Ali ben Omar ben Adha, qui, d'abord ami des Almoravides, les avait expulsés de sa ville natale, et conquis Almeria à Hamdain, en y établissant pour wali Abdallah ben Mardenis. A Grenade Abulhassen Ali ben Omar se montrait, il est vrai, ardent adversaire des Almoravides; mais il hésita

(1) Voy. l'Append. M.

quelque temps s'il se déclarerait pour Hamdain ou pour Saif-Eddaula. Il réunit des troupes de différents côtés (entre autres des troupes auxiliaires de l'émir Abu Dchafar, de Murcie), de manière à former une armée de 12,000 hommes. Les Almoravides rassemblèrent également toutes leurs forces sous les ordres d'Ali ben Abibekr, petit-fils d'Yussef ben Tachfin; et appuyés par une sortie de la garnison de la cazaba, ils défirent les alliés dans une sanglante bataille. Abu Dchafar, prince de Murcie, resta sur la place; les siens et les débris de l'armée battue prirent la fuite en désordre. Les vainqueurs retournèrent à Grenade, et reprirent bientôt Almeria.

A Murcie, on choisit pour émir le scheik Abderrahhman ben Tahir, homme aussi versé dans les sciences, le droit et l'histoire, que bon général; mais il avait si peu d'égoïsme et d'ambition, que ne voyant que le bien de sa patrie, il renonça à une souveraineté indépendante, proclama émir de Murcie Saif-Eddaula ben Hud, qu'il considérait comme le restaurateur de l'indépendance d'Espagne, et se contenta d'être son wali. Les partisans de Hamdain furent fort mécontents de cette conduite : beaucoup d'hommes distingués émigrèrent en conséquence de Murcie et se rendirent à Cordoue près de Hamdain, qui leur fit bon accueil et nourrit l'espoir de reprendre bientôt la ville. Il forma même un corps spécial d'émigrés et chercha à débaucher les chefs des troupes de Murcie. A cette époque d'anarchie et de révolutions continuelles, où chacun ne songeait qu'à ses avantages particuliers, ceux qui arrivaient au pouvoir ne pouvaient s'y consolider, parce que toujours de nouveaux partis se formaient pour élever un nouveau chef. C'est ainsi que Ben Tahir ne posséda que cinquante jours la souveraineté de Murcie. Le cadi Abu Muhammed ben Ayadh, qui commandait un corps sur les frontières, et dont l'amitié était recherchée de deux partis, celui d'Ahmed ben Hud et de Hamdain, se fit proclamer à Oriola émir de Murcie, et bientôt après, sans que Ben Tahir pût l'en empêcher, il fit son entrée dans la capitale (le 10 dchumade 540—nov. 1145) au milieu des acclamations de la population murcienne. Malgré les exigences de ses partisans qui lui demandaient la mort de Ben Tahir, Ayadh n'eut pas seulement l'humanité d'épargner la vie de son prédécesseur, mais appréciant son intégrité et sa sagesse, il lui permit même de vivre paisiblement à Murcie.

Il ne régnait pas moins de trouble et d'agitation dans l'état de Valence, où l'on ne semblait élever des gouvernements que pour les renverser (1). Lorsque les Almoravides en eurent été chassés, et que les grands se furent emparés du gouvernement, il fallut en quelque sorte forcer Abu Abdelmelek Meruan ben Abdelaziz à accepter le pouvoir, parce qu'il connaissait l'inconstance du peuple et les passions envieuses des grands. Les Almoravides de Xativa ayant poussé leurs ravages jusqu'aux portes de Valence et emmené des prisonniers, il prépara une armée et marcha sur Xativa. De concert avec Abu Dchafar, émir de Murcie, il s'empara de cette ville après un siége de plusieurs mois. La garnison obtint la vie sauve et la liberté de se rendre à Almeria, qui était retombée entre les mains des Almoravides. Cette victoire, ainsi que la prise d'Alicante et de plusieurs autres places, augmentèrent considérablement les états de Méruan. A son retour il fit une espèce d'entrée triomphale à Valence, monté sur un magnifique dromadaire, couvert de riches habits, d'armures brillantes, entouré des grands et de l'élite des chevaliers, et au mileu des bruyantes acclamations du peuple (dchumada 540). Au bout de quatre mois les habitants de Valence étaient déjà fatigués de son gouvernement, et songeaient à le déposer. A cette occasion un écrivain arabe dit avec raison : La faveur du peuple était alors si inconstante, qu'il renversait le lendemain celui qu'il avait voulu pour souverain la veille, et trouvait son gouvernement et son caractère insupportables. Les principaux de la ville, les cadis

(1) Voy. l'Append. N.

des villes voisines d'Alicante, Leiria, Xucar, Murviedro, Xativa, etc., invitèrent le nouveau prince de Murcie, Abu Muhammed ben Ayadh, à venir prendre aussi les rênes du gouvernement à Valence et à ramener à l'unité l'état que divisait une foule de petites factions. Méruan Ben Abdelaziz voulut prendre des mesures contre ces menées séditieuses; mais aussitôt une révolte éclata et le força d'abandonner son palais, de se cacher chez ses amis et de franchir les remparts pendant la nuit au moyen d'un échelle, pour sauver sa vie par la fuite. Le malheureux fugitif échappa, il est vrai, à la fureur de ses sujets, mais trompé par un guide, il tomba dans les montagnes d'Almeria entre les mains des Almoravides, qui le reconnurent malgré son déguisement, le jetèrent dans les fers et lui épargnèrent toutefois la vie. Il fut enfin conduit à Majorque, où il se racheta moyennant une forte somme. Il termina sa vie à Maroc chez les Almohades dans un âge fort avancé. Son parent Abdallah ben Muhammed ben Sad ben Mardanis reçut de ben Ayadh le gouvernement de Valence. Pendant ce temps Saif-Eddaula Ahmed ben Hud, après avoir été chassé de Cordoue par les intrigues de son adversaire, s'était emparé de Jaen, Ubeda et Baeça, grâce aux troupes auxiliaires de Castille. Il trouva dans le cadi de Jaen ben Gozei, un homme animé contre les Almoravides d'une haine aussi violente que la sienne. Réuni à lui, il marcha contre Grenade dont le cadi Abulhassen ben Adha, tour-à-tour partisan zélé des Almoravides, de Hamdain et de Saif-Eddaula, s'avança à pied à sa rencontre, pour le recevoir et lui faire honneur. Il invita même Saif-Eddaula et son fils Amaddaula à prendre leur logement dans sa maison et les traita avec magnificence. Lorsque le cadi présenta à son illustre hôte un verre d'eau, que l'émir lui avait demandé, un assistant avertit celui-ci de ne pas accepter, parce que l'eau était empoisonnée. En effet on trouva en l'analysant, qu'au lieu de sucre et de jus d'orange, on avait jeté dans l'eau un poison âcre qui devait tuer promptement celui qui l'aurait avalé. Il n'est pas vrai que le cadi en goûta lui-même pour montrer son innocence et qu'il mourut sur-le-champ : car il est encore cité plus d'une fois après cette époque comme l'actif adversaire des Almoravides. Craignant de nouvelles embûches, Saif-Eddaula abandonna la ville et dirigea plusieurs attaques contre la Cazaba Alhambra, où les Almoravides avaient encore une garnison. Les assiégés firent plusieurs sorties et plusieurs engagements fort vifs eurent lieu, sans que Saif-Eddaula y gagnât rien. Le huitième jour du siége même les Almoravides remportèrent un avantage assez considérable sur leurs adversaires, les mirent en fuite, prirent Amad-Daula, fils de l'émir, et l'amenèrent à la Cazaba, où il mourut de ses blessures le même jour. Les ennemis eurent la générosité d'ensevelir le cadavre dans un riche cercueil garni de franges d'or et de l'envoyer au père. Désespéré de la perte de son fils et mortifié de la générosité des assiégés, Saif-Eddaula ne resta plus qu'un mois devant Grenade et se retira ensuite vers Jaen, parce qu'il prévoyait l'inutilité de ses attaques contre la Cazaba Alhambra. Mais Abulhassen ben Adha, qui était resté dans la ville à la tête du gouvernement, conclut une trêve avec les Almoravides et accorda à ceux qui le desiraient la liberté de se rendre au port d'Almunecab, d'où ils s'embarquèrent pour Majorque ou l'Afrique.

Saif-Eddaula fut plus heureux à Murcie et à Valence qu'il ne l'avait été à Grenade. Invité à s'y rendre pour y prendre l'autorité suprême, il y entra accompagné de nombreux bataillons chrétiens. L'émir de Murcie et de Valence, ben Ayadh, ainsi que ses gouverneurs Muhammed ben Sad ben Mardanis et Abdallah ben Sad, se soumirent à lui (redjeb 740—janv. 1146), et toute la côte depuis Lorca jusqu'à l'embouchure de l'Èbre reconnut son pouvoir. Aussi prit-il une telle confiance en ses forces, qu'il crut pouvoir congédier les troupes auxiliaires chrétiennes commandées par les comtes Amalric, Pontius et Martin, qui avaient repris les villes rebelles de Jaen, Baeça et

Ubeda et exercé de grandes violences contre les musulmans. Il exigea non-seulement qu'elles lui cédassent les villes conquises, mais encore qu'elles lui livrassent les prisonniers et le butin. Elles devaient surtout cesser les incursions dévastatrices qu'elles faisaient dans les montagnes de Xativa et d'Ubeda de concert avec l'ambitieux cadi de Cuenca, Abdallah el Thogray; car il ne lui était pas permis, disait-il, de souffrir que des villes et des campagnes qui lui étaient soumises fussent ravagées par les chrétiens ses alliés.

Comme les représentations et les négociations n'atteignaient point le but, l'affaire fut remise à la décision des armes: les comtes chrétiens et le cadi Thogray, qui ne reconnaissaient pas la souveraineté de Saif-Eddaula, après avoir inutilement assiégé Xativa, s'avancèrent contre les troupes de Murcie et de Valence, et une bataille sanglante s'engagea dans la plaine d'Albacete près de Chingila (20 schaban 540—4 fév. 1146), entre les chevaliers chrétiens et musulmans les plus célèbres de l'Espagne. A la fin les musulmans furent mis en fuite par les chrétiens, Saif-Eddaula lui-même fut fait prisonnier et exécuté à la grande mortification des généraux chrétiens et à l'insu de quelques chevaliers. Le gouverneur Abdallah ben Sad resta sur le champ de bataille. Ben Ayadh sauva les débris de l'armée et les conduisit à Valence. Abdallah el Thogray marcha sur Murcie avec les auxiliaires chrétiens, pour y attaquer le gouverneur Muhammed ben Sad Mardanis. Celui-ci osa risquer une seconde bataille contre un adversaire habile et de beaucoup supérieur; on combattit avec une brillante valeur de part et d'autre; à la fin cependant le nombre triompha et el Thogray remporta la victoire: Muhammed ben Sad put à peine se sauver à Alicante et abandonna aux vainqueurs la ville de Murcie, dont Abdallah el Thogray prit le gouvernement (1 dylhedche 540—mai 1146). Mais n'ayant pu empêcher les troupes chrétiennes d'entrer aussi dans la ville, il irrita contre lui les habitants, qui détestaient les chrétiens, et malgré tous ses efforts pour se concilier les esprits, on ne le supportait qu'avec peine. Aussi ben Ayadh, qui avait rassemblé une nouvelle armée dans la province de Valence, put-il reprendre la ville. A son approche les habitants eux-mêmes coururent aux armes et se jetèrent sur les troupes d'Abdallah, en même temps que ben Ayadh donnait l'assaut (décembre 1146). Abdallah lui-même, qui avait combattu avec une rare valeur, fut enfin obligé de prendre la fuite avec un petit nombre des siens, vivement poursuivi par l'ennemi. Son cheval, effrayé par une pierre qu'on lui lança, fit un écart, le jeta par terre et le livra ainsi à ses persécuteurs, qui lui tranchèrent aussitôt la tête. Abu Muhammed ben Ayadh obtint donc pour la seconde fois la souveraineté de Murcie: il pardonna aux habitants, qui avaient tenu pour Abdallah el Thogray, mais il n'accorda aucun quartier aux chrétiens qui se trouvaient dans la ville et les fit tous exécuter. A la vérité, ben Ayadh régna de nouveau sur toute la côte depuis Lorca jusqu'à l'embouchure de l'Èbre; mais les partisans d'Abdallah et les chrétiens se maintinrent dans les forts des montagnes depuis Cuenca jusqu'à Uclès et Baeça, et malgré tous ses efforts il ne put les soumettre.

II. L'anarchie faisait chaque jour de nouveaux progrès dans l'Espagne musulmane; il n'y avait plus ni subordination, ni lois. Les partis se multipliaient, s'élevaient et tombaient. Les chefs étaient à chaque instant remplacés par des sujets ambitieux, qui profitaient de l'inconstance du peuple pour changer continuellement le gouvernement. Bien que la pensée dominante des musulmans espagnols fut de se délivrer de l'oppression étrangère, chrétienne ou almoravide, l'union et l'ensemble manquaient, parce que la violence de l'esprit de parti détruisait toute subordination. C'était encore Saif-Eddaula Ahmed ben Hud qui avait eu le plus de partisans, surtout depuis qu'il s'était séparé de ses auxiliaires chrétiens et qu'il leur avait même déclaré la guerre. Sa fin malheureuse replongea tout dans l'anarchie

et procura même aux Almoravides le moyen de se relever.

Pendant que l'Andalousie en proie à l'esprit de révolte et aux guerres civiles présentait l'image d'une mer bouleversée par la fureur des éléments, l'empire almoravide succombait en Afrique sous les coups des Almohades : il était impossible de faire passer des secours au généralissime des troupes almoravides en Espagne, Abu Zacaria ben Gania. N'ayant que de faibles ressources, entouré d'ennemis nombreux, celui-ci fit réellement tout ce qui était en son pouvoir. Non-seulement il arrêta les progrès d'Ahmed ben Husein ben Cosai et de ses partisans dans les Algarves, reprit Almeria et Séville, conserva Majorque, Grenade, Carmona et d'autres villes, dont les citadelles presque imprenables offraient un refuge assuré aux Almoravides, et d'où ils pouvaient continuellement inquiéter les Andalous, mais il sut encore profiter habilement des divisions et des fausses mesures des chefs andalous pour relever la cause de son souverain. Déjà il avait à peu près réduit à la raison les rebelles des Algarves, lorsqu'Ahmed ben Cosai, à la nouvelle que l'empire almoravide d'Afrique était presque anéanti, envoya une ambassade au chef des Almohades, Abdelmumen, pour lui faire savoir, que guidé par les doctrines du célèbre Algazali et du Mahadi, il s'était aussi révolté contre les Almoravides, leur avait enlevé beaucoup de pays dans les Algarves et leur avait livré plusieurs batailles ; qu'il se soumettait à la souveraineté du prince Almohade et l'invitait à passer dans la Péninsule. Abdelmumen témoigna à l'envoyé la satisfaction que lui causait une telle invitation et nomma le traître qui vendait sa patrie wali des Algarves (rebie 540 — octob. 1145). Aussitôt que le général en chef des Almoravides fut informé de cette démarche d'Ahmed ben Husein ben Cosai, il en profita pour semer la discorde parmi les rebelles des Algarves et débaucher les partisans d'Ahmed. Il réussit même à exciter dans l'âme de Sidi-Ray et de Muhamed ben Omar, qui jouissaient d'une grande puissance à Évora et à Silves et commandaient une partie des troupes insurgées, de la jalousie et de la haine contre lui et les Almohades, parce que ceux-ci menaçaient d'imposer un joug encore plus dure que celui des Almoravides. Les patriotes andalous pouvaient encore regarder ceux-ci comme des amis plutôt que comme des ennemis en comparaison des nouveaux conquérants d'Afrique. Sidi-Ray et Muhamed Omar n'hésitèrent donc pas à se séparer de leur allié et à conduire leurs troupes aux Almoravides. Ils se chargèrent même de diriger la guerre contre Ahmed ben Cosai, et Abu Zacaria ben Gania saisit cette occasion pour se porter contre Cordoue.

Ahmed ben Cosai, environné de forces supérieures, et laissé sans secours par les Almohades, se tourna dans cette circonstance critique vers le roi de Portugal, Alphonse Henriquez, vers le tyran ben Errik de Coïmbre, comme l'appellent les écrivains arabes, et lui demanda des secours contre ses adversaires, lui promettant en retour un riche butin et de grands présents. Il est même vaisemblable qu'il lui proposa de lui payer tribut comme vassal. Alphonse n'hésita pas : il accourut au secours de son nouvel allié avec ses escadrons de chevaliers, qui commirent de terribles ravages dans les environs de Béja et de Merida ; plusieurs combats sanglants furent livrés sans que la victoire se tournât de l'un ou l'autre côté. Lorsque la mauvaise saison fut arrivée (schaban 540 — janvier 1146), les Portugais retournèrent dans leur pays avec un riche butin et beaucoup de présents. Quant à Ahmed ben Cosai, il se rendit suspect à ses propres partisans par son alliance honteuse avec les chrétiens et la servilité avec laquelle il se conduisit envers le roi de Portugal. C'est au point qu'il fut abandonné des siens dans la forteresse de Mertula qu'assiégeaient ses ennemis. Sidi-Ray n'eut donc pas de peine à s'emparer de la citadelle, fit Ahmed prisonnier et l'emmena avec lui à Béja, où il le fit incarcérer. Mais Abdallah ben Ali ben Samail, qui lui était resté fidèle, prit Béja et délivra son ami.

La chute de la domination almoravide en Afrique, la supériorité des forces andalouses, supériorité qu'elles conservaient en dépit de leurs divisions, l'appui que le roi de Portugal donnait aux rebelles des Algarves, et surtout la terreur qu'inspirait la prochaine arrivée des Almohades en Espagne, décidèrent le généralissime almoravide, qui ne recevait aucun renfort d'Afrique, à réclamer le secours des troupes chrétiennes. On peut croire qu'il n'obtint pas ce secours du plus puissant des princes espagnols, l'empereur Alphonse, sans lui avoir fait de grandes promesses. Celui-ci parut alors vouloir soutenir l'empire chancelant des Almoravides aussi bien contre les Andalous qui aspiraient à l'unité, que contre les puissants almohades, qui faisaient mine de vouloir passer en Espagne. Après avoir soutenu tour-à-tour les partis de Saif-Eddaula ben Hud, d'Abdallah el Thogray et d'Ahmed ben Cosai, les chevaliers chrétiens, réunis aux Almoravides dont ils avaient été jusque-là les plus ardents ennemis, marchèrent contre Andujar, Baeça et Cordoue. Hamdain était encore émir de cette dernière ville. Il ne pouvait être difficile aux Almoravides fortifiés par les troupes des Algarves qui avaient abandonné Ahmed, de prendre Cordoue et les villes voisines; mais ce qui était difficile, c'était de maintenir l'unité parmi des hommes égoïstes et ambitieux, de contenir les partis dans les villes conquises et de satisfaire l'avidité insatiable et l'orgueil des auxiliaires chrétiens. Ceux-ci étaient entrés à Cordoue malgré tous les efforts d'Abu Zacaria ben Gania pour les en empêcher (fin de schaban 541—commencement de 1147), avaient fait célébrer une messe solennelle par l'archevêque de Tolède dans la principale mosquée, au grand mécontentement des musulmans, logé leurs chevaux dans le parvis, manié de leurs mains impures la relique la plus sacrée de l'Espagne musulmane, le Koran du khalife Othman, et irrité les habitants par une foule de mauvais traitements, en violation des conditions auxquelles la ville s'était rendue. Mais lorsqu'il fut question de décider qui devait régner à Cordoue, il s'éleva de bien plus grandes divisions encore : l'empereur Alphonse voulait garder la ville comme dédommagement des frais de la guerre, et le général almoravide sentait bien qu'il ne pouvait accéder à cette exigence sans donner le coup de la mort à son parti. Il offrit à l'empereur pour compensation Baeça, de grands trésors et de fortes sommes, ainsi que l'hommage de vassalité et un tribut annuel. Alphonse finit, il est vrai, par accepter ces conditions; mais à dater de cette époque la bonne intelligence fut détruite entre l'empereur et les Almoravides, et l'émir expulsé de Cordoue, Hamdain, trouva près des chrétiens des secours aussi empressés que son adversaire, ce qui ne fit qu'augmenter encore la confusion dans l'Espagne méridionale. Voici comment les choses se passèrent. Lorsque Hamdain fut assiégé par Abu Zacaria à Andujar où il s'était réfugié, il se déclare vassal d'Alphonse et acheta ainsi son secours. Ferdinand Ibañez, duc de Limia, se hâta de lui conduire un corps d'armée sur l'ordre d'Alphonse.

Lorsque les chrétiens, chargés de butin, eurent abandonné Cordoue et que Baeça eut été pourvue d'une forte garnison sous les ordres du vaillant comte Almanric, une querelle éclata entre Abu Zacaria ben Gania et Muhammed ben Omar de Silves, tous deux prétendant à la possession de la ville. Les Cordouans s'étant déclarés pour le dernier et l'ayant proclamé émir, son antagoniste céda. Toutefois dès le premier jour le nouveau prince reconnut l'impossibilité de gouverner un peuple qui n'était plus accoutumé à l'obéissance, et qui était constamment agité par les intrigues des partis. Il abdiqua donc au bout de dix jours et prit la fuite pour échapper à une déposition violente. Il fut fait prisonnier en combattant dans les Algarves contre Abu Muhammed ben Samail, ami d'Amed ben Cosai, qui lui fit crever les yeux. Il ne fut délivré que long-temps après par les Almohades, lorsqu'ils prirent Béja; ils l'emmenèrent en Afrique, où il mourut dans un âge assez avancé (1163).

Au moment même où Cordoue venait

d'être pris par les alliés, et où l'on s'en disputait la souveraineté, on y reçut la nouvelle que les Almohades avaient débarqué à Gezira Alhadra et que leurs armes victorieuses faisaient des progrès rapides. Ce fut une des raisons qui décidèrent le général almoravide à céder; mais il n'en retira toutefois aucun profit.

III. Pendant que le souverain des Almohades, Abdelmumen, était encore occupé d'assiéger Maroc, capitale de l'empire almoravide, et s'efforçait d'enlever ce dernier lieu de refuge à son adversaire, il ne perdait point de vue la Péninsule pyrénéenne, où son wali dans les Algarves, Ahmed ben Hussein ben Cosai était chaque jour de plus en plus pressé par les Almoravides et leurs alliés. Il y fit passer (fin de 540, ou en mai 1146) dix mille cavaliers et vingt mille fantassins sous les ordres de son général Abu Amra Muza ben Said qui, après une assez vive résistance, prit avec le secours des cavaliers de Cosai la forteresse d'Algesiras occupée par l'ennemi, et y fit son entrée en moharrem 541 —juin 1146. A Algesiras la garnison se fit jour à travers le camp ennemi et s'enfuit à Séville. Gibraltar et Xerès ouvrirent leurs portes aux Almohades sans résistance et Abdelmumen récompensa cette soumission volontaire par des priviléges particuliers.

Après une courte halte, les Almohades auxquels s'étaient jointes les troupes d'Ahmed ben Cosai et de Sid-Ray, se présentèrent devant Séville, où le parti de Hamdain, qui dominait, se réunit aussi aux Africains (schaban 541) et leur facilita la conquête de cette grande et importante ville. Les Almoravides, cédant à des forces trop supérieures, avaient abandonné la citadelle et s'étaient retirés dans la place plus forte de Carmona. La prière publique fut alors récitée à Séville et bientôt après à Malaga pour Abdelmumen, souverain des Almohades. La haine contre les Almoravides hâta les progrès des Almohades, bien que les premiers ne promissent pas un sort meilleur aux Andalous. On se réjouissait aussi des mesures inhumaines des vainqueurs, qui expulsaient les chrétiens et les juifs de leurs propriétés et les persécutaient avec la plus grande cruauté (1).

Cependant les Almohades s'étaient aussi emparés de Maroc, et la domination des Almoravides était anéantie en Afrique. L'Espagne devint alors le but particulier de leurs conquêtes, et de grandes armées y furent envoyées. Mais l'empereur Alphonse, comprenant le danger, qui pour la troisième fois allait fondre de l'Afrique sur la Péninsule, ne se contenta plus de la conquête de Calatrava et de quelques autres places des frontières. Comme ami et allié de presque tous les partis en Andalousie, des Almoravides comme des mécontents de Valence et de Murcie, et même de Hamdain, il résolut de s'avancer dans le cœur de l'Espagne méridionale avec l'armée réunie des princes espagnols.

L'empereur était alors parvenu à calmer un peu les hostilités de la Navarre et de l'Aragon, et à ramener en quelque sorte une paix générale parmi les états chrétiens. Il fallait consacrer ce temps de tranquillité à une expédition commune contre l'Espagne masulmane bouleversée par ses divisions intestines. Car l'Espagne du sud-ouest se partageait entre les Almohades, Ahmed ben Husein ben Cosai et le parti de Hamdain. Le pays des côtes depuis Almeria jusqu'à l'embouchure de l'Èbre était depuis la mort de Ben Ayadh (rebie I, 542) sous l'autorité d'Abu Abdallah Muhammed bed Sad:

(1) Conde, c. 40; Dombay, II, p. 58; Casiri, II, p. 51 et 220; Rod. Tol., H. Ar., in fin, et de Reb. Hisp., VII, 10; Chron. Lusitan., p. 426; Chron. Alfonsi imper., c. 101, p. 398: « Gentes quas vocant *Muzmotos*, venerunt ex Africa et transierunt mare Mediterraneum et facto magno ingenio impetu bellando præoccupaverunt Sibillam et alias civitates munitas et oppida in circuitu et a longe et habitaverunt in eis et occiderunt nobiles ejus et christianos, quos vocabant muzarabes, et judæos, qui ibi erant ex antiquis temporibus et acceperunt sibi uxores eorum et domos et divitias. » Beaucoup de chrétiens de Maroc émigrèrent aussi à Tolède.

l'intérieur du pays, sur les bords du Guadalquivir, était en grande partie occupé par les Almoravides, quelques autres territoires par Hamdain et les anciens partisans de Saif-Eddaula. Ce qui favorisa particulièrement les expéditions des chrétiens, c'est qu'Abdelmumen, qui après l'exécution du dernier prince almoravide Ibrahim, se croyait pour toujours en paisible possession de la Mauritanie, eut à soutenir une nouvelle lutte, qui faillit lui enlever toutes ses conquêtes. A Sale, un homme appelé Muhammed ben Hud, qui prenait le surnom de Hedi ou Mehedi, s'éleva avec tant de succès contre la domination des Almohades, qu'en fort peu de temps Abdelmumen perdit toutes les provinces et les villes de son empire, à l'exception de Maroc et de Fez, et que l'état à peine existant des Almohades se vit à deux doigts de sa perte. Mais une victoire qu'Abdelmumen remporta contre les rebelles, et dans laquelle le Mehedi lui-même succomba, lui rendit la possession de ces pays aussi promptement qu'il les avait perdus. Toutefois cette guerre n'en détourna pas moins pour quelque temps les Almohades de pousser leurs conquêtes en Espagne.

IV. A l'instigation des Génois qui envoyèrent une ambassade à l'empereur, afin de se concerter avec lui pour réprimer les pirateries des musulmans espagnols, une expédition fut dirigée contre Almeria. C'était là le principal repaire de ces corsaires qui infestaient non-seulement les côtes d'Espagne, la Galice, les Asturies, Barcelone et le Portugal, mais encore la France méridionale, l'Italie et même l'empire grec. Il ne paraît pas qu'Almeria fut alors sous la domination de Muhammed ben Sad, qui était en guerre avec les chrétiens et les Almoravides. Les pirates de cette ville formaient donc, selon toute probabilité, un état particulier et indépendant, parce que l'empereur était allié avec tous les autres partis de l'Andalousie, et qu'on ne dit pas que la ville ait reçu du secours d'aucun côté. Quant aux Almohades, ils n'avaient pas fait encore assez de progrès pour être en possession d'Almeria.

Comme on ne pouvait espérer la réussite du siége qu'en bloquant aussi la ville du côté de la mer, l'empereur envoya l'évêque d'Astorga au comte de Barcelone, Raymond Bérenger IV, et à Guillaume, comte de Montpellier, pour les engager à prendre part à l'expédition maritime. Déjà les Génois et les Pisans, à qui l'empereur avait donné trente mille pièces d'or pour l'équippement d'une flotte, avaient annoncé leur arrivée près d'Almeria pour le premier août 1147. Les deux comtes n'hésitèrent pas à envoyer leur contingent au jour fixé. Dès le mois de mai l'empereur avait réuni toutes ses troupes à Calatrava; il y passa la revue des différents corps. A la tête des Galiciens était le comte Ferdinand Ibañez, distingué par son esprit chevaleresque et son illustre origine. Les Léonais, qui formaient en quelque sorte la garde de l'empereur, étaient commandés par le comte Ramiro Froilaz, d'une branche bâtarde de la famille royale; les Astures par Pedro, fils d'Alphonse. Les guerriers de Castille, d'Estramadure et de Tolède, renommés par leur audace et leur valeur, avaient pour chefs les comtes Ponce, Martin, Gutier Ferdinandez de Hita et Castro et Alvar Rodriguez. On comparait ce dernier au fameux Cid, à cause de sa bravoure chevaleresque. Le comte Ermengaud d'Urgel commandait les Catalans, le roi Garcias ses Navarrais. L'empereur en personne remplissait les fonctions de généralissime de toute l'armée. Un auteur arabe décrit de la manière suivante l'expédition contre Almeria :

« Les chrétiens inondèrent le pays de troupes innombrables, ravagèrent les campagnes, enlevèrent les troupeaux et s'avancèrent jusque devant Almeria. Le commandant en chef de l'armée était l'Embalatour Aladfuns : il avait sous ses ordres une incalculable multitude de cavaliers et de fantassins, dont les montagnes et les vallées étaient tellement couvertes, que l'eau des sources et des rivières ne suffisait pas pour étancher leur soif; l'herbe et les plantes pour apaiser leur faim; les collines tremblaient et re-

tentissaient sous les pas des chevaux et des hommes. Parmi les autres chefs étaient le cónsul Fredeland de Galice, le comte Radmir, le comte Armengudi et d'autres comtes d'Afranc et des autres pays frontières des chrétiens. Par mer vint le comte Remand avec beaucoup de vaisseaux, et la ville d'Almeria se trouva ainsi bloquée par terre et par mer, de sorte que l'aigle seul pouvait y entrer et que bientôt on y manqua de vivres. Donc les Moslimes, qui n'espéraient de secours d'aucun côté, qui versaient inutilement leur sang dans des sorties et conservaient à peine assez de force pour continuer la défense, entamèrent des négociations et se rendirent enfin à l'Embalatour après un siége de trois mois, à condition d'avoir la vie sauve. Ceci arriva à la fin de l'an 542 de l'hégire. »

D'après les relations chrétiennes le siége commença dans les premiers jours d'août, dès que la flotte des Pisans et des Génois se fut réunie avec le comte Raymond de Barcelone et Guillaume de Montpellier, et dura jusqu'au 17 octobre 1147. La ville fut prise d'assaut, et la garnison qui s'était vaillamment défendue, passée au fil de l'épée. Le butin que les pirates avaient entassé dans la ville et qui fut alors distribué aux vainqueurs, était immense : l'objet qu'on croyait le plus précieux et qui échut aux Génois était une pierre verte que l'on prit faussement pour une émeraude. Après que l'on eut ainsi fait le partage du butin, partage dans lequel on favorisa particulièrement les Génois et les Pisans et l'on accorda tous les prisonniers au comte Raymond, l'empereur fit occuper la ville par une forte garnison et chacun s'en retourna chez soi à cause de l'approche de l'hiver (1).

A peu près vers le même temps Lisbonne tomba aussi entre les mains des chrétiens. Le roi Alphonse de Portugal, qui avait déjà tenté des expéditions au-delà du Tage contre les Algarves qui s'étaient séparés d'Ahmed ben Cosai, assiégea avec toutes ses forces Lisbonne qu'il avait déjà plusieurs années auparavant inutilement pressée avec le secours des croisés français. Comme la ville, outre une population fort nombreuse, avait encore une forte garnison, les Portugais désespérèrent de pouvoir s'en emparer, faute d'avoir une flotte assez considérable pour la bloquer du côté de la mer. Aussi le roi Alphonse désirait-il vivement que les deux cents vaisseaux, stationnés alors à l'embouchure du Duero, qui portaient des croisés anglais, flamands et allemands (ces derniers des contrées du Rhin et du Weser) débarquassent pour prendre de l'eau fraîche, et fussent retenus par les vents contraires. Au moyen de grandes promesses et de l'espoir d'un riche butin, sans compter la gloire de combattre pour la foi contre les Sarrasins, les croisés sous les ordres du comte flamand Arnolf d'Arschot, se laissèrent persuader de naviguer pour Lisbonne et d'aider les chrétiens à prendre la ville, d'autant plus que la bonne saison était déjà passée et qu'ils ne pouvaient guère continuer leur marche. Les efforts réunis des Portugais et des croisés parvinrent enfin à prendre la ville malgré l'opiniâtre résistance des assiégés. Sans espoir de délivrance, n'ayant d'autre alternative que de mourir de faim, ou sous le fer de l'ennemi, ceux-ci rendirent la ville et obtinrent en retour leur libre sortie, avec la condition toutefois qu'ils laisseraient leurs armes et tout ce qu'ils possédaient. Les immenses richesses qu'on trouva furent partagées entre les Portugais et les croisés qui passèrent tout l'hiver dans le pays. Le siége

(1) Conde, c. 41, p. 324; Chron. Alphonsi imp., p. 398 sqq.; Sandoval, fol. 189 sq.; Chron. Dertus., II; Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. VII, c. 11, et Lucas Tud., p. 103. Les historiens génois et pisans mentionnent aussi la prise d'Almeria. Il ne faut pas confondre l'émeraude qu'obtinrent les Génois avec un vase en émeraude (*il sacro catino*) qu'ils reçurent lors de la prise de Césarée en 1101. Wilhelm Tyr., X, 16; Wilken, *Geschichte der Kreuzzuge*, part. II, note II, p. 8. V. aussi Sigebert. Gimblac., ad ann. 1148.

de Lisbonne avait duré depuis le 28 juin jusqu'au 21 octobre 1147, par conséquent quatre mois, et la prise n'eut lieu que quelques jours après celle d'Almeria (1). Cette conquête fut de la plus grande importance pour le Portugal, en ce qu'elle enleva aux Sarrasins les clefs du Tage.

Le succès qui accompagnait les armes chrétiennes engagea le comte Raymond de Barcelone, que l'inutilité de ses tentatives pour prendre Tortose n'avait point d'écouragé, à faire de concert avec les Génois et les Pisans une attaque contre cette clef de l'Èbre, qui fermait aux Aragonais l'entrée de la mer. La forteresse entourée par terre et par mer tomba entre les mains des chrétiens après un siége de six mois (1er juill.—31 décemb. 1148), malgré les secours que lui envoya l'émir de Valence, Muhammed ben Sad. Les Génois, les Pisans et le comte Guillaume de Montpellier obtinrent en fief les deux tiers de la ville comme prix de leur assistance; le reste demeura en propriété au prince d'Aragon. L'année suivante Raymond enleva à l'émir Muhammed ben Sad quelques autres places, que les Sarrasins possédaient encore sur la rive gauche de l'Èbre, entre autres les importantes forteresses de Mequineza, Lerida et Fraga (2), de manière que la capitale même, Valence, pouvait être attaquée, sans qu'il y eût moyen de l'empêcher.

V. Cependant les Almohades n'avaient pas pu étendre leurs conquêtes au-delà du territoire de Malaga, parce qu'immédiatement après la révolte de Muhammed ben Hud ou Mehedi, une autre insurrection éclata à Ceuta dans le but de rétablir les Almoravides. Les Almohades, qui ne se sauvèrent point par une prompte fuite, furent brûlés vivants et le cadi de la ville Ayadh ben Muza, qui était à la tête des révoltés, se mit aussitôt en rapport avec les Almoravides d'Espagne, dont il fit proclamer souverain le généralissime Abu Zacaria Yahia ben Gania. Après que celui-ci lui eut envoyé un corps de troupes auxiliaires sous les ordres du général Darawy et que l'insurrection eut pris de l'extension, les alliés, malgré l'infériorité de leurs forces, eurent la témérité d'engager une bataille en rase campagne contre les Almohades. Ils furent battus et cette seule défaite anéantit la révolte. Les Almoravides d'Espagne qui avaient envoyé la plus grande partie de leurs troupes en Afrique pour y relever leur puissance se trouvèrent tellement affaiblis, que malgré l'énergique appui de l'empereur ils durent nécessairement succomber.

Aussitôt qu'Abdelmumen eut rassuré sa domination en Afrique, il fit passer de nombreuses troupes dans la Péninsule: elles dirigèrent leur marche sur Cordoue, où Yahia ben Gania avait encore la plus grande partie de ses troupes. Après un assaut terrible la ville succomba par la trahison du wali Yahia ben Ali. Yahia ben Gania avait déjà fui à Grenade. La garnison obtint la liberté de se rendre dans cette ville; une partie gagna Carmona, qui obéissait encore aux Almoravides. Les Almohades occupèrent Cordoue en mai ou juin 1148, et l'on récita la prière publique pour leur prince dans la grande mosquée, après l'avoir préalablement

(1) Chron. Lusitan., Chron. Conimbricense. On prit ensuite Santarem, Sintria, Almadana et Palmela. Deux lettres, l'une écrite par un prêtre flamand, Arnulph, l'autre par un moine allemand, Dodechin, contiennent des détails précis sur la prise de Lisbonne par les croisés; tous deux furent témoins oculaires de l'événement. La lettre du premier se trouve dans Martenne et Durand, Collect. ampl., t. I, p. 800; l'autre est imprimée dans la Continuation de Marianus Sotus, ap. Pistorius, Script. Rer. Germ., ed. Struv., t. I, p. 676. V. Wilken, *Gesch. de Kreuzzüge*, p. III, p. 264; Alberic. Chronic., Leibnitz, Acc. hist., p. 317; Robert Dumont et Helmold.

(2) Annal. Toledan., Chron. de Tortosa, du cloître de Ripoll., ap. Villanueva, t. V, p. 236 sqq.: « Anno 1148, tertio kalend. jan. capta est Dertusa, ann. 1149, IX kalend. nov. captæ sunt civitates Ilerdæ et Fraguæ. » Chron. Rivipul. a mis le IX kalend. octob. La Chron. Barcinon. (Florez, 28, p. 331) donne aussi IX kalend. nov. au 1149. Abulfeda, III, p. 506.

purifiée. Quant au précieux Koran, que les Ommaijades avaient apporté de Syrie en Espagne, un des plus anciens exemplaires du temps des premiers khalifes, il fut envoyé à Maroc. Ainsi Cordoue avait changé plusieurs fois de maître dans le laps de trois années, puisque pendant ce temps elle fut occupée deux fois par les Almoravides, deux fois par Hamdain, une fois par Saif-Eddaula, deux fois par Muhammed ben Omar, une fois par l'empereur Alphonse et en dernier par les Almohades.

Abu Zacaria ben Gania était tellement irrité contre le wali de Cordoue, dans lequel la prompte reddition de Cordoue lui fit bien soupçonner un traître, que quand celui-ci arriva à Grenade, il lui trancha la tête de sa propre main. Dans le fait Cordoue aurait pu être facilement délivrée par les secours des chrétiens qu'on attendait. La perte de la capitale de l'Espagne mahométane produisit un effet si funeste sur les esprits, que l'on perdit presque tout espoir de résister aux Almohades. La nombreuse cavalerie castillane même, que le comte Almanric conduisit aux Almoravides, ne put rien. Après avoir pris Carmona et livré plusieurs combats heureux dans les environs de Jaen, les Almohades attaquèrent Abu Zacaria ben Gania et assiégèrent avec toutes leur forces réunies Grenade, le point de défense le plus important des Almoravides. Si l'on en croit les témoignages arabes, le général almoravide tomba en combattant héroïquement en rase campagne contre ses adversaires (schaban 543— fin de décemb. 1148), et fut enterré dans grenade. Mais si l'on s'en rapporte à un document chrétien, qui du reste est plein de contradictions, il fut fait prisonnier par ses propres alliés, par les troupes du comte Almanric et massacré à Jaen par les habitants, pour le punir de ce qu'il avait médité d'attenter à la vie de l'empereur Alphonse (1).

La mort d'Yahia ben Gania fut très-sensible aux Almoravides. Il avait été près de seize ans à la tête de l'Espagne musulmane, avait repoussé avec beaucoup d'énergie les incursions des chrétiens, gagné la bataille de Fraga, où Alphonse-le-Batailleur perdit la vie, et maintenu encore quelque temps la souveraineté des Almoravides en Espagne contre les révoltes et les Almohades, après que cette souveraineté avait cessé d'exister en Afrique. Les musulmans virent une tache à sa renommée dans ses liaisons avec les chrétiens. La haine contre ceux-ci était si grande, que les Andalous aimèrent mieux courber leur tête sous le joug doublement oppresseur des Africains que de se voir délivrés par le secours des ennemis de leur foi.

Comme les armes des Almohades faisaient chaque jour de nouveaux progrès, prenaient Jaen (1149) et menaçaient Almeria d'un siége, l'empereur qui se plaçait de plus en plus à la tête des Almoravides entreprit, de concert avec le roi de Navarre, Garcias, une grande expédition en Andalousie, pour laquelle il convoqua tous ses vassaux. Il assiégea Cordoue au printemps de 1150, après avoir commis de terribles ravages dans les contrées environnantes et mis en déroute

(1) Conde, II, c. 42 et 44; Dombay, II, p. 65 sqq.; Cardonne, l. c.; Abulfeda, III, p. 504. Les Annal. Tolet. diffèrent tout-à-fait des Arabes dans Conde, sur la fin d'Aben Gania: « Era 1186. Dixo Abengama al emperator que fuese con èl, è quel darie Jaen, e quisolo prender a trayson, è fuè con el Conde Marrich e prisieronlo allà, è otros Ricos-omes muchos con èl a trayson: mas despues muriò Abengama, è los que los guardan, dieronlo de mano al Conde è todos los otros. » V. Abulfeda, III, p. 515. L'*Art de vérifier les Dates*, c. III, p. 29: « Conde, d'après les auteurs arabes, dit que Ben Mardenisch était allié de l'empereur Alphonse, roi de Castille; mais suivant les auteurs espagnols, il s'était rendu vassal de Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone. Ils le nomment Mahomet Abensat, et plusieurs Abenlop et le roi Loup. Ce fut lui qui envoya de riches présents d'or, de soie, de chevaux et de chameaux à Henri II, roi d'Angleterre. » Cf. Villanueva, Viage lit., t. III, p. 22, et Casiri, II, p. 37; Luc. Tud., p. 105; Rod. Tol., de Reb. Hisp., lib. VII, c. II.

une armée des Almohades, qui voulaient dégager la ville. La vigoureuse résistance de la garnison, la solidité des fortifications, et la nouvelle que le redoutable prince des Almohades, Abdelmumen lui-même, passait en Espagne avec une nombreuse armée, sauvèrent la ville; l'empereur qui ne voulait point sacrifier l'élite de ses guerriers dans un assaut inutile, leva le siége, et pour ne pas s'en retourner sans avoir rien fait, il se porta contre Jaen qu'il prit d'assaut. Il y plaça une garnison et revint à Tolède, afin de faire de nouveaux préparatifs pour l'année suivante.

Les dangers, dont l'armée des Almohades menaçait l'Espagne, devenaient de plus en plus grands pour les chrétiens. A la vérité plusieurs révoltes retenaient encore Abdelmumen en Afrique, mais cela ne l'empêchait point de poursuivre la conquête de la Péninsule pyrénéenne. Il envoya une nouvelle armée avec une flotte en Espagne sous la conduite d'Abu Hafas et de son fils Cid Abu Said, pour assiéger par terre et par mer Almeria qu'occupaient alors les chrétiens. Le danger commun réconcilia avec les chrétiens et les Almoravides l'émir Muhammed ben Sad ben Mardenis, qui régnait à Valence et à Murcie, de manière qu'il n'y eut plus que deux partis en Andalousie, celui des Almohades et de leurs adversaires. Malgré tous leurs efforts les Almohades ne purent parvenir à prendre Almeria, d'un autre côté Muhammed ben Sad réuni aux chrétiens ne put délivrer la ville. En conséquence il se tourna contre Ubeda et Baeça qu'il enleva aux Almohades (1152), pendant que les Almoravides sous la conduite du prince Ali de Grenade luttaient contre les Almohades. Cette guerre dura jusqu'à la mort de celui-ci, qui arriva en 1156 au port d'Almunecab, probablement par l'effet du poison.

Bien que les documents chrétiens et arabes ne donnent que des renseignements fort courts et fort incomplets sur les événements de la guerre depuis 1151 jusqu'à 1157, il est néanmoins évident, d'après le résultat, que les Almohades conservèrent l'avantage, et, malgré les efforts des alliés, ils finirent par conquérir toutes les villes de l'Andalousie que possédaient encore les Almoravides et les chrétiens. Seulement l'émir de Valence et de Murcie se maintint encore dans ses provinces avec le secours des chrétiens, et s'empara même pour quelque temps de Grenade, d'où il chassa les Almohades qui peu auparavant l'avaient enlevée aux Almoravides. Mais lorsqu'enfin Almeria fut occupée par les Africains après un siége de plusieurs années, dix ans après sa prise par les chrétiens, et que les villes de Jaen, d'Ubeda, d'Andujar, de Baeça et de Guadix furent aussi tombées entre leurs mains, Grenade fut attaquée de nouveau et Abdelmumen ordonna à ses généraux de s'en emparer à tout prix. Les Almoravides, les chrétiens, les habitants de Valence et de Murcie, firent tous leurs efforts pour la délivrer. L'empereur Alphonse, accompagné de l'héritier de la couronne Sancho et de l'archevêque de Tolède, entreprit une grande expédition en Andalousie, livra à l'ennemi plusieurs combats sans succès, et après avoir enlevé comme par miracle Baeça à des forces supérieures, il fut obligé d'opérer sa retraite, et mourut le 21 août 1157, dans le défilé de Muradal. On ne sait si c'est par suite de ses blessures, ou de ses fatigues, ou de douleur d'avoir vu échouer son expédition. Avant sa mort il put encore recevoir la nouvelle que les Almohades dans un assaut terrible avaient pris Grenade, massacré le général chrétien et la garnison tant chrétienne que musulmane, et gagné par là un nouveau boulevard pour leur puissance. Les faibles débris des troupes almoravides s'enfuirent d'Almunecab à Majorque, leur dernier lieu de refuge; mais dès lors on put dire que leur domination avait cessé en Espagne.

VI. Lorsque par la conquête d'Almeria et d'une grande partie de l'Andalousie l'empereur Alphonse eut donné à son empire une extension que n'avait jamais obtenue aucun prince chrétien avant lui, le célèbre monarque, qui s'intitulait empereur d'Espagne, roi de Galice, de Léon, de Castille,

de Najara, de Saragosse, de Tolède, d'Almeria, de Baeça et d'Andujar (1), avait atteint le faîte de sa puissance. Le petit état de Portugal, gouverné par son nouveau roi Alphonse Henriquez, avait le premier ébranlé les fondements de l'empire : l'arrivée et les conquêtes des Almohades en Espagne, particulièrement la prise de Séville, Cordoue, Almeria et Grenade, anéantirent en Andalousie la domination chrétienne à peine établie et la dissolution des liens de famille avec les princes d'Aragon et de Navarre rendit fort précaire la suzeraineté castillane sur ces royaumes.

Dans l'espace d'un an (de 1149 à 1150) la mort enleva à l'empereur non-seulement sa femme Bérengaria, sœur du comte Raymond de Barcelone, qui avait toujours travaillé à resserrer si étroitement les liaisons de la Castille et de l'Aragon, mais encore son gendre Garcias IV, roi de Navarre, qui s'était réconcilié récemment avec l'empereur. Le feu à peine étouffé de la guerre entre la Navarre et l'Aragon éclata de nouveau, et il fallut de grands efforts de la part de l'empereur pour conserver la paix parmi des esprits animés de sentiments si hostiles. Car Sancho VI, fils et successeur de Garcias, faisait mine de vouloir secouer le joug odieux de la suzeraineté castillane, et Raymond, comte de Barcelone, devenu souverain réel de l'Aragon, après la mort du roi Ramiro II et par le testament de sa jeune épouse, la reine Petronella, tenait peu à l'appui de la Castille, qui l'empêchait évidemment de prendre possession de la Navarre, sur laquelle le prince aragonais prétendait avoir des droits.

L'empereur chercha sur-le-champ à renouer les liens de famille que la mort avait ainsi dissous, et à consolider la paix parmi les princes chrétiens de l'Espagne. Il avait aussi préalablement pris des mesures pour régler la succession dans ses états. Ne pouvant s'écarter tout-à-fait de la dangereuse coutume des rois ses prédécesseurs, de partager le royaume entre ses deux fils, il voulait autant que possible remédier au danger de diviser la puissance chrétienne en Espagne, en les associant tous les deux au gouvernement et en leur confiant de son vivant l'administration de leurs états futurs. Il est fort probable que cette disposition de l'empereur ne date que de l'année 1149, et qu'elle fut prise à l'instigation de deux puissants vassaux, le comte Amalric de Lara et Ferdinand de Transtamara, qui pouvaient le mieux faire servir à leur avantage personnel une division de l'empire. Sancho, l'aîné des infants, reçut le royaume de Castille, la Biscaye et la suzeraineté sur les royaumes pyrénéens : Ferdinand, le plus jeune, Léon, l'Estramadure, la Galice, les Asturies et le Portugal qui était toujours contesté. A dater de cette époque tous deux signent comme rois les actes publics, ainsi que l'empereur, leur père (1). Pour assurer à l'avenir par une alliance la paix entre la Castille et la Navarre, Sancho dut épouser Doña Blanca, sœur du

(1) D'après un acte publié par Sandoval, fol. 210, le titre complet de l'empereur était : « Adefonsus imperator, gloriosus, pius et semper invictus, Galletiæ, Legionis, Castellæ, Najaræ, Cæsar-Augustæ, Toleti, Almeriæ, Baeciæ, Anduxarræ. » Lucas Tud., p. 104, expose l'étendue de sa domination dans les termes suivants : « Tantam illi dominus gloriam et gratiam consulit, ut omnes Hispaniarum reges et principes christiani et barbari sub imperio se subderent. Etenim rex Garsia de Navarra et Raymundus comes Barchilonensis, qui tum Aragonense regebat regnum et reges Saracenorum scilicet Abephandil (c.-à-d. Hamdain) et Zaphadola (Saif-Eddaula) et rex Lupus (Aben Sad Ben Mardenis) uno et eodem tempore (ceci n'est pas tout à fait exact) ejus vassali fuerunt. » Florez, Esp. sagr., t. XVI, p. 486, au concile qui se tint à Salamanque en 1154; l'empereur signe de la manière suivante (Risco, 38) : « Imperante ipso imperatore Toleti, Legione, Gallecia, Castella, Nayara, Saragozia, Baezia et Almaria. » Après lui signent : « Comes Barchilon. et sanctius rex Navarræ, vassali imperatoris. »

(1) Rod. Tol., lib. VII, c. 7; Florez, Esp. sagr., 227, p. 867.

roi navarrais Sancho (1151). Lorsque deux ans après le roi se remaria et célébra à Soria son union avec Rica (Frederica), fille du roi de Pologne, Ladislaw II, il y convoqua ses vassaux, les princes de Navarre et d'Aragon; il obtint d'eux par ses représentations, qu'ils se réconciliassent entre eux, bien que Raymond eût déjà fait des préparatifs pour une expédition contre la Navarre. Le jeune roi de ce dernier pays fut non-seulement créé chevalier par l'empereur à l'assemblée de Soria, mais il obtint encore la main de l'infante Doña Beatia, née de l'impératrice Bérengaria; quant à l'infante Doña Sancha, que l'empereur eut l'année suivante de sa nouvelle épouse Rica, il la fiança à Alphonse, fils de Raymond et de Petronelle, souverain futur de l'Aragon et de la Catalogne, mais qui n'était encore qu'un enfant. C'est ainsi qu'on fiançait les princes dès le berceau, pour assurer la paix future de deux états voisins.

Mais ce ne fut pas seulement avec des princes espagnols que l'empereur Alphonse contracta des alliances de famille. Le roi de France, Louis VII, après s'être séparé de sa première femme, la riche mais infidèle Éléonore, sous prétexte de proche parenté, obtint la main d'Élisabeth, fille de l'empereur, qui prit ensuite le nom de Constantia (1154) (1). Comme Alphonse avait eu jadis une concubine d'une illustre famille asturienne, nommée Gondrada, et que celle-ci lui avait donné quelques filles, le roi Louis VII put facilement concevoir le soupçon, que sa femme n'était pas fille de l'impératrice Bérengaria, comme on le lui avait assuré, mais d'une concubine vulgaire de l'empereur. Il paraît qu'on ne voyait pas avec plaisir l'amitié intime de l'empereur et du roi de France et qu'on ne se fit aucun scrupule de dire des mensonges au faible Louis sur le compte du souverain castillan. Pour s'assurer de la vérité de ces dires, Louis entreprit lui-même un voyage en Espagne, sous prétexte de visiter le tombeau de l'apôtre saint Jacques à Compostelle (1155). Mais on ne laissa point ignorer à l'empereur le véritable motif du voyage de son gendre. Il alla à sa rencontre jusqu'à Burgos avec son autre gendre, le roi Sancho de Navarre, et l'y reçut avec tant de magnificence, que Louis en fut tout étonné. Et cependant cette réception n'était rien encore en comparaison de celle qui l'attendait à son retour à la cour impériale de Tolède. Alphonse avait tout disposé pour étaler ses richesses et faire paraître sa puissance dans tout son éclat. Tous les grands de son empire, chrétiens et musulmans, eurent ordre de venir à Tolède avec de nombreuses suites et toute la pompe possible (1). Le roi de Navarre et le comte Raymond, souverain d'Aragon, y parurent aussi et rendirent hommage à l'empereur en présence de Louis. Le roi de France, frappé d'étonnement, avoua que jamais il n'avait vu une telle magnificence, une cour aussi brillante et une noblesse aussi nombreuse. L'empereur lui dit en lui présentant Raymond: « C'est de Bérengaria, sœur de ce prince, que j'ai eu Constance, aujourd'hui reine de France. » Raymond se tournant vers lui, dit: « Oui, ta femme est ma nièce: traite-la avec grand honneur et estime, autrement attends-toi à nous voir bientôt sur les ponts de Paris comme ennemis, moi et l'empereur, mon souverain. » Depuis lors Louis fut persuadé de la noble naissance de sa femme; il apaisa le mécontentement des deux princes, mais il ne voulut accepter des nombreux pré-

(1) Rod. Tol., l. c.; Luc. Tud., p. 103; Chron. Alph. imp., p. 353. V. les actes dans Sandoval et Florez.

(1) Rod. Tol., lib. VII, c. 9; Luc. Tud., 105. Le but de ce voyage, que Ferreras passe sous silence et que conteste d'Hermilly son traducteur, par ignorance des sources, se trouve expliqué dans les deux écrivains précités. Rod. Tol. dit: « Quidam maligni inter eum et regem Franciæ volentes odium seminare regi Franciæ obrepserunt, dicentes Elisabeth uxorem suam esse ortam ex vilissima concubina et R. Ludovicus volens experiri suggesta iter arripuit ad St. Jacobum veniendi.

sents qui lui furent offerts qu'une grosse émeraude, que l'empereur avait reçue de Saif-Eddaula. L'archevêque Roderigue prétend qu'on l'a trouvée cent ans plus tard encore bien conservée à Saint-Denis.

Louis retourna dans ses états, et l'empereur, après avoir apaisé les nouvelles querelles qui avaient éclaté entre la Navarre et l'Aragon, termina glorieusement son active carrière dans une expédition contre les ennemis de la foi chrétienne. Comme nous l'avons dit plus haut, il voulait, de concert avec son vassal, l'émir Ben Sad de Valence, délivrer Almeria assiégée par les Almohades et empêcher les nouveaux conquérants de l'Afrique de prendre Grenade, dernier lieu de refuge des Almoravides. La tentative échoua; Almeria succomba : les derniers débris des Almoravides furent anéantis, les Almohades emportèrent la célèbre forteresse de Grenade, et l'empereur déjà courbé sous le poids de l'âge et des infirmités fut forcé de regagner ses états sans avoir rien fait, et mourut sur les frontières d'Andalousie et de la province de Tolède, le 21 août 1157, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait régné quarante-sept ans sur la Galice, près de quarante ans sur Léon et la Castille, et comme empereur il avait gouverné presque toute l'Espagne pendant vingt-deux ans.

Alphonse VII (ou Alphonse VIII, si l'on met Alphonse-le-Batailleur au nombre des rois de Castille) ferme la liste des princes qui ont pris le titre d'empereurs d'Espagne. Il est le chef de la maison de Bourgogne, qui occupa le trône de Castille jusqu'au XVe siècle. Son gouvernement se distingua par la sagesse, la justice et l'énergie. Malgré l'esprit intraitable des grands, il maintint avec rigueur ses droits de suzerain, et réprima avec force et promptitude les mouvements séditieux qui avaient été si fréquents sous le gouvernement de sa mère Urraca. En même temps qu'il punissait et effrayait les rebelles et augmentait ainsi son ascendant, il savait aussi récompenser la valeur et les services rendus à l'état et s'attirer l'attachement. Pendant la paix il mettait l'ordre dans son royaume, visitait les provinces et s'assurait par ses yeux de l'exécution de ses ordres ; pour avoir plus rarement à punir, il punissait avec sévérité (1) : il était permis à tout le monde, même au dernier des sujets, de porter ses doléances devant l'empereur. Il était à la fois le modèle parfait d'un vrai chevalier, pieux et généreux protecteur des églises et des couvents,

(1) V. Histor. Compostell.; Chron. Alph. imp. passim; Luc. Tud., p. 103. Celui-ci cite, p. 104, un remarquable exemple de la sévérité avec laquelle l'empereur punissait le mépris de ses ordres :

« Quam sedulus fuerit in justitia facienda et superborum audacitate et contumacia extirpanda, ex hoc potest adverti, quod cum quidam nobilis in Gallæciæ partibus nomine Fernandus, cuidam rustico hæreditatem suam auferens ei injuriam intulisset, ipse Toletum ad imperatorem properans de dicto milite querimoniam fecit. Imperator autem statim per ipsum rusticum suis litteris præcepit ei, ut visis litteris statim justitiam rustico exhiberet, mandans Majorino terræ, ut cum rustico veniret ad militem et videret qualiter ei justitiam exhibebat, et hoc sibi rescriberet. Miles vero, qui erat nobilis et potens, ut rusticum vidit cum litteris Imperatoris, succensus ira cœpit rustico mortis inferre minas, nolens illi satisfacere. Reversus est autem rusticus ad Imperatorem Toleti inferens testimoniales litteras Majorini, quod noluerit illi miles justitiam exhibere. Imperator ut hæc audivit, vocatis secretariis suis, præcepit eis, ut ipsum dicerent ægrotare et nullum permitterent intrare cubiculum ejus. Præcepit etiam sibi et duobus militibus tantum secrete parari equos et diebus ac noctibus nullo alio sciente, ad Gallæciam properavit. At ubi ventum est ad locum, ubi præfatus miles erat, vocavit Imperator secrete Majorinum terræ, et diligenter ab eo, et ab aliis super facto militis et rustici perquisita veritate, fecit vocari plures et stans ad ostium militis, misit ad eum dicens: Egredere, quia vocat te Imperator. Quod miles ut audivit, nimio timore perterritus, intelligens quod futurum erat, fugere paravit; sed præventus a ministris (i. e. sajonibus) Imperatoris captus est et eo jubente in ostio domus suæ suspensus. »

brave et audacieux dans les batailles, négligent de sa personne, ennemi ardent et la terreur des infidèles, tant qu'il fut en guerre avec eux, mais généreux envers les vaincus et ami dévoué pour ceux des musulmans qu'il avait pris sous sa protection. Il passa rapidement d'une alliance à l'autre, selon que l'exigeait l'avantage de la Castille, se présentant tantôt comme médiateur, tantôt comme allié, tantôt comme ennemi déclaré ; il sacrifia en cela les règles sévères de la loyauté à l'intérêt de son pays, et échoua devant le même écueil, où la gloire des princes les plus fameux, qui ont avant tout recherché l'agrandissement de leurs états, est toujours venue se briser. Il est déplorable que nous possédions aussi peu de documents sur un prince aussi grand qu'Alphonse Raimondez : car la chronique écrite en mauvais latin par un moine inconnu, et qui raconte sa vie, ne nous est encore parvenue que mutilée : elle n'embrasse que le temps où il régna seul sur la Castille depuis la mort de sa mère jusqu'au commencement du siége d'Almeria. Il reste par conséquent dix années sur lesquelles on ne trouve que de courtes notices dans les annales, et dans les grandes chroniques de Lucas de Tuy et de Roderigue de Tolède, et encore la chronologie n'y est-elle pas exactement observée.

APPENDICES

DES IV–XII LIVRES.

A.

SOURCES POUR L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE.

(PAGE 266.)

L'histoire de la domination des Arabes en Espagne n'est pas encore bien connue ; elle n'a pas encore été soumise à une critique assez sévère, à des investigations assez approfondies. Il existe, nous le savons, plusieurs ouvrages modernes qui traitent du même sujet. Mais ils sont ou superficiels et écrits sans connaissance des sources et par conséquent inexacts, ou ce ne sont que de simples traductions des historiens arabes, sans examen critique des faits. Passant sous silence ceux qui n'ont aucune valeur pour l'histoire, nous citerons spécialement les écrivains qui ont traduit les auteurs arabes et peuvent être regardés comme sources.

Vers la fin du XVe siècle *Marmol* le premier a tenté de donner une histoire d'Espagne et d'Afrique d'après les documents arabes et chrétiens. Bien qu'on ne puisse contester le mérite de cet ouvrage devenu assez rare, surtout en ce qui regarde l'histoire des peuples africains et les derniers temps de l'empire des Maures en Espagne, il est presque complètement inutile pour l'histoire des Ommaijades. Il a en général mal choisi ses sources, et négligé toute critique.

Dans le cours du XVIIIe siècle on s'occupa beaucoup de l'histoire d'Espagne pendant le moyen-âge et une nouvelle et brillante lumière jaillit de ces différents travaux. Les riches trésors en manuscrits arabes qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Escurial, de Paris et de Rome, furent étudiés et en partie traduits. *Casiri,* dans le deuxième volume de sa *Biblio-*

theca arabico-hispana Escurialensis, publia des fragments d'un grand nombre d'historiens arabes. Ses extraits d'Abbu Abdalla, Alhomoido, Abubaker, Alabar, etc., sont particulièrement utiles pour l'histoire des Ommaijades. *Joseph-Simon Assemani*, qui a tiré de précieux matériaux des ouvrages syriens déposés au Vatican, s'est aussi servi des écrits arabes pour éclaircir plusieurs parties de l'histoire occidentale. Les courtes relations d'Almacin (*histoire des Sarrasins*) et d'Abulfeda (*Annales des Moslimes*) ne le satisfirent pas : il consulta le grand ouvrage d'Ahmed Iben Abdelwaheb, connu sous le nom de *Noveiri*, qui, outre d'autres ouvrages, a écrit l'histoire des Ommaijades d'Espagne et une histoire d'Afrique, et il en donna beaucoup d'extraits précieux dans le troisième volume de ses *Scriptores historiæ Italicæ*. *D'Herbelot*, qui était profondément versé dans les langues de l'orient, et qui put à son gré fouiller les riches dépôts de manuscrits à la bibliothèque royale de Paris, a fourni dans son grand ouvrage (*Bibliothèque orientale*) la véritable clef de l'histoire de l'Orient. Mais les articles sur l'Espagne et spécialement sur les Ommaijades sont fort incomplets et souvent tout-à-fait inexacts, tant sous le rapport des noms que sous celui de la chronologie et des événements. *Cardonne* a écrit en trois parties une histoire des Arabes en Espagne, pour laquelle il a consulté plusieurs auteurs arabes, particulièrement Noveiri, Ebn Ahmed el Mogrebi, Ebn el Kautir, Ebn Khaldun, el Chatib, el Ahmar, en les comparant avec la chronique de Roderigue de Tolède et l'histoire d'Espagne de Mariana. Mais son ouvrage est si bref, si défectueux et souvent si inexact, qu'il peut à peine être considéré comme source. *Masdeu* et *Murphy* n'ont pas fait beaucoup plus. Le premier dans son histoire critique d'Espagne en douze volumes donne, d'après les fragments de Casiri, une histoire des princes Ommaijades d'Espagne, mais elle se trouve intercalée d'une manière assez confuse dans l'histoire des rois des Asturies et de Léon. Comme il n'a suivi d'autres sources que les chroniques chrétiennes et qu'il n'a même pas consulté les excellentes recherches des historiens de Languedoc et d'Assemani, il commet beaucoup d'erreurs qu'il aurait pu éviter. Du reste son ouvrage mérite la première place parmi tous les travaux historiques espagnols, particulièrement comme histoire critique des royaumes espagnols. L'ouvrage de *Murphy*, qui comprend la domination des musulmans en Espagne, et n'est que la traduction de l'histoire arabe d'Ebn el Khatib, donne sur plusieurs points de la domination Ommaijade des éclaircissements précieux ; il est particulièrement important par les détails qu'il contient sur l'architecture et les antiquités arabes. Mais il y a des parties dont on ne peut faire aucun usage, à cause de leurs inexactitudes, et plusieurs règnes, par exemple celui d'Abdallah qui dura quarante ans, n'y obtiennent qu'une seule ligne.

Au-dessus de tous ces ouvrages se place la compilation plus récente de Conde, qui s'était déjà fait connaître par une géographie de l'Espagne d'après l'arabe Scherif Aledris et un traité sur les monnaies musulmanes. Son ouvrage divisé en quatre parties comprend toute la domination des Arabes en Espagne. Mais il a peu de critique et ne répond nullement aux exigences actuelles de la science historique. Il n'a fait aucune comparaison entre les chroniques contemporaines, n'a point soumis à l'examen l'exactitude des sources et n'a songé qu'à fournir des matériaux à l'historien. Peut-être est-ce la mort qui l'a empêché de mettre la dernière main à son travail. Les principaux auteurs arabes qu'il a traduits, sont el Homaidi, Eddobi, Aben Alabbar el Codai, Abu Merwan ben Hazan el Chalf, Mesaudi, Baschkual, etc. Vivant presque tous dans le XIIe siècle et écrivant d'après les témoignages encore conservés des historiens antérieurs, ils sont par conséquent des autorités plus authentiques que les recueils précités de Noveiri, d'Ahmed el Mokri, el Khatib, d'Ebn Khaldun, qui vivaient dans le XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles, et qui ont commis un grand

nombre d'erreurs faute de recherches historiques suffisantes. Ebn Khalegan, dont le célèbre orientaliste de Hammer a récemment trouvé un manuscrit complet, appartient aussi à cette classe.

Avec ces divers auteurs on n'a encore qu'une face de l'histoire d'Espagne au moyen-âge ; on n'en a pour ainsi dire que la version arabe. Il faut voir maintenant la version des chroniques chrétiennes. Ce n'est qu'en confrontant sans cesse et rectifiant l'une par l'autre ces deux espèces de sources que l'on peut espérer rencontrer la vérité. La première place ici appartient naturellement aux chroniqueurs contemporains, qui sont assez exacts, à l'exception de Pelagius, évêque d'Oviédo et du moine de Silos. Seulement il est malheureux que leurs renseignements soient si brefs et écrits en un latin aussi barbare. Si l'on suit la chronologie et que l'on exclue ceux qui ont écrit après le XII[e] siècle, *Isidorus Pacensis* (évêque de Beja), commence la liste des chroniqueurs espagnols. Il fut contemporain des premiers gouverneurs de Cordoue pour les Ommaijades; son *Epitoma Imperatorum et Arabum ephemeridis una cum Hispaniæ chronico* est la principale source non-seulement pour la domination chrétienne qui alors existait à peine en Espagne, mais encore pour la domination musulmane jusqu'en 754, époque où elle s'arrête. La première partie de cet ouvrage, qui commence en 610, est peu intéressante, à l'exception de ce qui concerne directement l'Espagne; mais la seconde est une des chroniques les plus importantes pour la première moitié du VIII[e] siècle, parce qu'elle donne des renseignements fort impartiaux sur tout l'orient et l'occident. Ce qu'il dit des temps qui l'ont précédé est tiré de sources douteuses; pour le commencement du VIII[e] siècle, il n'a fait que continuer *Johannes Biclarensis*, qui finit à l'an 722. Pour les événements des temps postérieurs, Isidore fut témoin oculaire. Il peut paraître étrange que les historiens aient rarement consulté cet auteur malgré l'importance de ses témoignages. Le latin barbare dans lequel il a écrit, les fautes qu'y ont encore ajoutées les copistes, en ont effrayé plus d'un. Florez est d'avis qu'il faut mettre la mauvaise latinité du livre sur le compte des copistes, de même que les fautes fréquentes de chronologie et d'orthographe dans les noms. Mais si l'on peut admettre la dernière assertion, la première est beaucoup trop exagérée. Dans son histoire des Arabes et de l'Espagne, l'archevêque Roderigue de Tolède a presque tout puisé ce qui dans la chronique d'Isidore concerne l'Espagne. Il s'est efforcé de corriger le langage barbare de son auteur, mais on voit dans plusieurs endroits qu'il n'avait pas compris l'original. Il paraît que les deux ouvrages d'Isidore, qui sont perdus, *l'Epitome Temporum* (histoire des guerres intestines des musulmans espagnols) et les *Verba dierum Sæculi* (sur le règne d'Yussef) n'existait déjà plus du temps de Roderigue (au XIII[e] siècle), puisque cet écrivain ne les nomme pas.

Ce n'est que cent ans après Isidorus Pacencis que nous retrouvons des chroniques chrétiennes contemporaines sur l'Espagne; il en paraît deux en même temps : la *Chronicon Sebastiani Salmanticensis sive Alphonsi Magni*, et la *Chronicon Albeldense, sive Amelianense*. La première va depuis le roi wisigoth Wamba (673) jusqu'à la mort d'Ordoño I[er] (866). Ferreras et Nicol. Antonio l'attribuent sans raisons suffisantes au roi Alphonse III, surnommé le Grand, d'autres, en particulier le marquis de Mondejar et Florez, l'attribuent avec plus de vraisemblance, à Sébastien de Salamanque. Cette chronique donne peu de renseignements sur les musulmans d'Espagne; mais elle raconte avec plus de détails que les autres le commencement du royaume des Asturies. On ne peut nier d'un autre côté, qu'elle ne soit écrite avec beaucoup de partialité contre Witiza et pour Roderic; elle est en outre ornée de plusieurs apparitions miraculeuses.

Ce n'est pas tout-à-fait sans raison que Nicol. Antonio croit que Pélage, évêque d'Oviédo, a rayé plusieurs passages de cette chronique et y a inséré des interpolations. Il

est même évident, qu'on y a exagéré outre mesure les victoires des chrétiens et les défaites des musulmans. Toutefois elle est encore moins remplie de fables et d'exagérations que les chroniques postérieures du moine de Silos, de Roderigue de Tolède et de Lucas de Tuy.

On doit accorder une beaucoup plus grande valeur à la chronique presque contemporaine d'*Albelda*, qui commence à la création du monde, donne la série des rois wisigoths d'après Isidorus Hispalensis, Ildephonsus et Julianus, et raconte non-seulement les exploits des rois des Asturies jusqu'à 883, avec la durée de leur règne, mais fait encore la même chose pour les princes musulmans. On n'est pas d'accord sur l'auteur de cette chronique : *Joseph Pellicer*, qui l'a publiée le premier (Barcelone, 1663, in-4°) d'après un ancien manuscrit, nomme l'auteur : *Dulcidio Presbytero de Toledo, Obispo de Salamanca, y Embaxador del Serenissimo Rey D. Alphonso el Magno tercero deste nombre, al Califa de Cordova.* Mais la fin de la chronique montre que Pellicer s'est trompé, puisque l'auteur y parle de Dulcidius comme d'une personne étrangère; le jésuite *Moret*, qui a le mieux étudié les antiquités de la Navarre, possédait un manuscrit qui avait jadis appartenu au couvent de Bénédictins de Saint-Émilien, et nomme en conséquence la chronique *Æmiliense. Ferreras* en a fait une édition sous le titre de Chronicon *Albeldense*, d'après un manuscrit du cloître d'Albailda. Ce cloître était situé près de Logrono dans l'endroit où s'élevait jadis la ville du même nom, qui fut détruite par Ordono Ier. Cette chronique est incontestablement la plus impartiale et la plus importante pour l'histoire primitive du royaume des Asturies. Elle est la plus exacte sous le rapport chronologique et c'est par elle seule que nous pouvons constater le véritable point de commencement du royaume des Asturies sous Pélage. Elle donne des renseignements assez détaillés sur les derniers temps et les guerres d'Ordono Ier, et les dix-huit premières années du règne d'Alphonse III, et il serait à désirer qu'on eût donné une continuation aussi explicite; car le court appendice du moine *Vigila* ne contient que quelques documents sur les premiers rois de Navarre (de 905—976).

Une continuation immédiate de la chronique de Sébastien est la *Chronicon Sampiri*, qui va de 866 à 982. L'auteur fut d'abord notaire ou secrétaire royal, puis évêque d'Astorga. Son style est détestable, mais son récit est digne de foi. Cependant il faut en excepter les interpolations de l'évêque Pélage d'Oviédo, particulièrement ce qu'il dit sur le prétendu Concile d'Oviédo sous le règne d'Alphonse III.

Pélagius, évêque d'Oviédo, a donné dans sa chronique une continuation de Sampirus, depuis 982 jusqu'à 1109, ou jusqu'à la mort d'Alphonse VI. Cette continuation est plus remplie de fables que tout ce que nous avons cité plus haut. Aussi donne-t-on à cet évêque, qui vécut jusqu'en 1143, le nom de *Fabulosus*. Il ne se contentait pas de livrer à la postérité un récit des événements de son temps plein d'inventions poétiques et de mensonges, mais il falsifiait même le texte de plusieurs chroniques, ajoutant ou retranchant suivant son caprice, de manière qu'il a fallu long-temps et de pénibles recherches pour retrouver la vérité sous ces falsifications. Florez et Risco se sont acquittés de cette tâche avec beaucoup de sagacité.

Le *moine de Silos*, contemporain de Pélage, et que Sandoval prend à tort pour Pedro, alors évêque de Léon, forma la résolution d'écrire la vie d'Alphonse VII. Il raconta comme introduction la chute du royaume des Wisigoths et la naissance du royaume des Asturies, copiant presque mot pour mot la chronique de Sampirus. Du reste la partie même de la chronique qui était l'objet de son travail, la vie d'Alphonse VI, n'est point parvenue jusqu'à nous; elle finit à la mort de Ferdinand Ier, père d'Alphonse VI (1165). Pour la partie qui nous est parvenue, on peut à bon droit accuser le moine de Silos d'avoir suivi les traces de l'évêque d'Oviédo et d'avoir introduit une foule de fables dans l'histoire d'Es-

pagne. Il est le premier qui rapporte l'histoire des amours de Roderich et de la Cava, ainsi que leurs suites funestes.

Lucas Tudensis et l'archevêque de Tolède, *Roderieus Ximenez*, et le roi Alphonse-le-Sage sont de quelque temps postérieurs. Nous en dirons peu de choses ici. Ce qu'ils donnent de nouveau et qui ne se trouve point dans les chroniques antérieures, n'est en grande partie qu'erreurs et inventions poétiques. Ajoutons seulement que l'archevêque Roderigue, dans son histoire arabe qu'il a séparée de l'histoire espagnole, contient des renseignements courts, mais curieux. On voit qu'il suivait les auteurs arabes en composant cet ouvrage.

La série des annales espagnoles a aussi son mérite. La plupart ont été écrites vers la fin du XIIe ou le commencement du XIIIe siècle. Elles sont de la plus grande importance pour la chronologie. Voici celles qui ont été éditées :

Chronicon Ovetense (ap. Ferreras, t. XVI, qui vont p. 59), va depuis les migrations jusqu'à la mort de Ramiro Ier. Son authenticité est suspecte.

Deux *Chronica Iriensia* (Ferreras, l. c.), qui vont depuis les rois wisigoths jusqu'à doña Urraca, fille d'Alphonse VII, contiennent de bons renseignements. Il faut y joindre l'*Historia Compostellana* (Florez, Esp. sagr., t. XX), qui a été écrite au commencement du XIIe siècle, sur l'ordre du premier archevêque de S. Iago, Gelmirez, et qui a en particulier de l'importance pour l'histoire de l'Église espagnole.

Chronicon Lusitanum (Florez, Esp. sagr., t. XIV, p. 402), depuis 311 jusqu'à 1174. Elle est fort courte, mais assez exacte pour la chronologie.

Les courtes chroniques qu'a publiées Florez, dans le XXIIIe tome de son *España sagrada*, sont moins importantes et ne peuvent guère servir qu'à établir les dates des principaux événements. Elles commencent presque toutes à la naissance de Jésus-Christ, ou la migration des Goths, et vont jusqu'au XIe, XIIe et XIIIe siècles.

Chronicon Complutense, jusqu'à 1065.

Annales Complutenses, jusqu'à 1126.

Chronicon Compostellanum, jusqu'à 1126.

Chronicon Conimbricense, I, jusqu'à 1168.

Continuation en portugais, jusqu'à 1404.

Chronicon Burgense, jusqu'à 1212.

Annales Toledanos, I, jusqu'à 1219.

Continuation en castillan, jusqu'à 1390.

Annales Compostellani, jusqu'à 1248.

Chronicon de Cardeña, I et II, jusqu'au commencement du XIVe siècle.

Plusieurs chroniques et annales frankes contiennent aussi des documents fort importants pour l'histoire de l'Espagne au moyen-âge, principalement celles qui ont été écrites du temps de Pipin, de Karl-le-Grand et de Ludwig-le-Pieux.

Il existe une deuxième classe de sources, ce sont les légendes. Elles le cèdent de beaucoup aux chroniques sous le rapport de l'authenticité ; mais elles font connaître la vie intime du peuple, elles nous initient aux sentiments, aux opinions de telle ou telle époque et sous ce rapport elles sont d'une grande valeur.

Les principales légendes, qui ont une valeur historique, sont celles de Saint-Euloge (Eulogius), évêque de Cordoue, qui a décrit dans son *Memoriale Sanctorum* les persécutions d'Abderrahhman II et de Muhammed, et qui fut exécuté le 11 mars 859 sur l'ordre du dernier de ces princes. Son ami intime, Alvarus de Cordoue a écrit sa vie et son martyre. L'authenticité de la lettre d'Euloge à l'évêque de Pampelune, Wilisind, est contestée par Jos. Pellicer, mais à tort assurément. Cette lettre est remarquable en ce qui est relatif au frère d'Euloge, nommé Isidorus Mercator, que l'on croit être l'auteur des fausses décrétales d'Isidore.

Un livre de la même nature que celui de Saint-Euloge, c'est l'*Apologeticum adversus Hostigesium Malacitanum præsulem*, par l'abbé Samson (écrit en l'an 890), qui atta-

que avec beaucoup de véhémence la démarche de l'évêque Hostigésius et du comte Servandus de Cordoue qui s'étaient interposés pour calmer les querelles des mozarabes et des musulmans. C'est donc plutôt un libelle de parti qu'un document historique.

La légende du martyre de l'enfant Pélage, qu'Abderrahhman III fit cruellement exécuter à Cordoue le 25 juin 925, a moins d'importance pour l'histoire d'Espagne. Elle a été écrite par un témoin oculaire, le prêtre Raguel de Cordoue. Nous avons aussi sur ce martyre une légende de la célèbre nonne allemande Hroswitha, qui a été écrite en vers d'après le récit d'un témoin oculaire, à ce que nous assure la nonne.

Une troisième classe de sources est celle des archives et des inscriptions; elles sont de peu d'importance pour cette partie de l'histoire d'Espagne, parce que la plupart sont évidemment fausses et fabriquées à une époque postérieure. On peut donc regarder comme apocryphes tous les actes qui sont en contradiction avec les chroniques, et il faut consulter les autres avec une grande circonspection. Les plus suspectes sont les archives relatives à l'histoire primitive de la Navarre, de l'Aragon et de la Sobrave ; celles qui ont trait à cette époque se trouvent imprimées dans les recueils de Mauro de Castella, Morales, Yepes, Marca, Moret, Florez, Risco, Villanueva, etc.

Il faut en outre consulter :

Abarca, Los Reyes de Aragon en anales historic. Zaragosse, 1682; 2 vol. fol.

Abu Zacaria Iahia Ebn Alvam, De Agricultura, ed. Banquieri. Madrid, 1802; 2 vol. fol.

Adonis, Viennensis Chronicon, ap. Bouquet, t. II.

Aguirre (Jos.-Saenz), Collectio Conc. omn. Hispan., 4 vol. Rome, 1754, in-4°.

Anastasius Bibliothecarius, De Vitis Romanorum Pontificum, ed. Blanchin. Rom., 1718, in-fol.

Antonii (Nicol.), Bibliotheca Hispana vetus et nova sive Hispan. scriptor. Madr., 1788, 4 vol. in-fol.

Astronomi, Vita Ludovici Pii, ap. Duchesne, t. III.

Alvari, Cordubensis opera (dans Hispania illustrata, t. IV).

Berganza, Antiguedades de España. Madrid, 1719, 2 vol. in-fol.

Blancæ (Hyernonym.), Aragonensium rerum commentarii dans Hispan. illustr., t. III.

Bouquet, Rerum Gallicarum scriptores.

Briz-Martinez, Historia de la Fondacion y Antiguedades de S. Juan de la Peña y de los Reyes de Sobrarve, Aragon y Navarra, que dieron principio á su real Casa. Zarag., 1620, in-fol.

Deguignes, Hist. générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux. Paris, 1746, 4 vol. in-4°.

Diago (Franc.), Historia de los Condes de Barcelona. Barcel., 1603, in-fol.

Dombay, Ebul Hassan's Geschichte der mauritanischen Konige. Agram, 1794, 2 theile, 8.

Duchesne (Andr. et Franc.), Historiæ Francorum scriptores coætanei. Paris, 1636, 5 vol. in-fol.

Eginhardi, Annales, ap. Pertz, t. I.

Elmacini, Historia Saracenorum, ed. Erpenius. Lugd., 1625, in-fol.

Epistolæ Gerberti (papæ Sylvestr. II), ap. Duchesne, t. II.

——— Papæ Hadriani ad Carolum Magnum, ap. Duchesne, t. II.

——— Papæ Joannis XIII, ap. Villanueva.

Erihemperti, Chronicon, ap. Muratori, t. II.

Ernoldus Nigellus, De rebus gestis Ludovici Pii, ap. Menken, Script. rer. Germ., t. I.

Farazy (Ibn), Vitæ virorum doctorum Hispaniæ, ap. Murphy.

Fredegarii, Scholastic. Chronicon cum continuationibus, ap. Bouquet, t. II.

Garibay (Estevan de), Los XL libros del Compendio historial de los Chronicas y universal Historia de todos los Reynos de España. Barcel., 1628, 4 vol. in-fol.

Gervasii, Tisleberiensis otia imperalia, ap. Duchesne, t. III.

Gesta comitum Barcinonensium scripta a quodam monacho Rivipulliensis, ap. Marca.

Gutierez (Diego), Historia del Origen y Soberania del condado y reyno de Castilla. Madr., 1785, in-4°.

——— Diss. histor. sobre los Jueces de Castilla Nuño Rasura y Lain Calvo. Madr., 1785, in-4°.

Hepidani, Annales breves, ap. Duchesne, t. III.

Hispaniæ illustratæ, S. rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ scriptores varii, ed. Schott. et Pistorius. Francf., 1603, 4 vol. in-fol.

Hincmari, Remensis Annales, ap. Pertz, t. I.

Labbé, Nova Bibliotheca librorum Mss. Paris, 1657, 2 vol. in-fol.

Laborde, Voyage pittoresque en Espagne. Paris, 1807, 4 vol. in-fol.

Llorente (Juan Ant.), Noticias historicas de las tres provincias Vascongadas con un apendice o colleccio diplomat. que contiene escrituras de los siglos VIII al XI. Madr., 1806, 3 vol. in-4°.

Luitprand, Historia rerum ipsius temporis gestarum, ap. Muratori, t. II.

Marca, Marca Hispania, S. limes Hispan. Paris, 1688, in-fol.

——— Histoire de Béarn. Paris, 1640, t. II.

Mariana (Juan de), Historia de Rebus Hispaniæ, lib. XXX, dans Hispan. illustr., t. II.

——— Illustrada de Tablas chronolog., notas y observaciones criticas. Valentia, 1783, 9 vol. in-4°.

——— Con notas historicas y criticas, por el Dr D. J. Sabau y Blanco. Madrid, 1817, 20 vol. in-4°.

Memorias de la real Academia de la Historia. Madrid, 1796, 6 vol. in-4°.

——— de Litteratura portugeza publicadas pela Acad. real das sciencias de Lisboa. Lisboa, 1790, 10 vol. in-8°.

Middeldorpfii, Comment. de Institutis literariis in Hispania, quæ Arabes autores habuerunt. Gotting., 1811, in-4°.

Montejo (Benito) sobre el principio de la impendencia de Castilla y Soberania de sus condes.

Notices et Extraits des Mss. de la Bibliothèque du Roi. Paris, 1787, 4 vol. in-4°.

Ocampo (Florian de), Los IV partes enteras de la Cronica general de España, que mandó componer el rey D. Alonso el Sabio. Valladolid, 1604, in-fol.

——— Cronica general de España con la continuacion de Morales y Sandoval. Madr., 1791, 15 vol. in-4°.

Ortiz y Sanz, Compendio cronologico de la Historia de España. Madr., 1791, 7 vol. in-8°.

Paul. Warnefrid, Diacon. Historia Longobardorum, ed. Hugo Grotius. Amsterdam, 1665, in-8°.

Pertz, Monumenta Germanicæ Historiæ. Hanover, 1826, in-fol.

Poeta saxo, ap. Pertz, t. I.

Raguel, Vita vel passio Sct. Pelagii, ap. Florez, t. XXIII.

Reuberi, Veteres scriptores. Francofurti, 1583, in-fol.

Ripa, Difensa historica por la Antiguedad del reyno de Sobrarve, 1675, in-fol.

Saavedra, Corona Gothica, Castellana y Asturiaca continuada por A. N. de Castro. Amberes, 1681, 3 vol. in-8°.

Sandoval (Prudencio), Historias de Cinco obispos, Idacio, Isidoro, Sebastiano, Sampiro et Pelagio. Pampl., 1634, in-fol.

Schlosser (F. C.), Weltgeschichte. Francfort, 1817, in-8°.

Schmidt (F. Al.), Geschichte Aragoniens in Mittelalter. Leipsig, 1828, in-8°.

Schoepflini (J. D.), Diatriba de origine, fatis et successione regni Navarræ. Argentor., 1720, in-4°.

Sigebertus, Gemblucensis, ap. Pistorius, Rerum Germanicarum scriptores, t. I. Ratisbonne, 1726, in-fol.

Sota, Chronica de los principios de Asturias y Cantabria. Madrid, 1681, in-fol.

Traggia, Memoria sobre el origen y sucesion del reyno Pirenaico.

Turpini, Vita Caroli Magni et Rolandi, ap. Reuber.

Villanueva (Fr. Jayme), Viage literario a las Iglesias de España. Madr., 1803, 10 vol. in-8°.

Yepes (Anton. de), Cronica de la orden de San Benito. Vallad., 6 vol. in-fol.

Zurita (Geronimo), Anales de la Corona de Aragon. Zaragossa, 1610, 7 vol. in-fol.

—— Indices Rerum Aragonens., dans Hispan. illustr., t. III.

B.

LISTE DES GOUVERNEURS MUSULMANS

ET DES PREMIERS SOUVERAINS OMMAIJADES D'ESPAGNE.

D'après Chronicon Albeldense (FLOREZ, Esp. sagr., t. XIII, p. 460).

(PAGE 288.)

Duces arabum qui regnaverunt in Spania.

MUZA IBEN MUZEIR, regnavit an. I, mens. III.

ABDELAZIZ IBEN MUZ, reg. an. II, mens. VI (Isidor. Pacens., an. III).

AIUB, regn. mens. I.

ALHOR, regn. an. II, mens. X (Isid., an. III).

ZAMA, regn. an. III.

ABDERRAHMAN, regn. I (Isid., mens. I).

HODERA, regn. an. I.

IAHIA, regn. an. I, mens. VI (Isid. Pacens., mens. III).

HODIFFA, regn. mens. VI.

AUTUMAN, regn. mens. IV.

GELEITAM, regn. mens. X.

ABDELMELIC, regn. an II (Isid., an. IV).

AUCUBA, regn. an. IV, mens. V (Isidor., an. V).

ABDELMELIC iterum, regn. an. I, mens. I (Isid., an. I).

ABULHATAR IBEN DIMARI, regn. an. II (Isid., an. I, mens. III).

TAUBA, regn. an. I, mens. II (Isid., an. I).

Sub (uno) annos XXVII, mens. XII (proprement XXV ans VI mois).

Émirs indépendants de Cordoue.

IUZEF, regn. an. XI.

ABDERRAHMAN IBER MAVIA, regn. an XXXIII.

EISCAM, regn. an. VII, mens. VI.

ALHACAM, regn. an. XXVI, mens. VI.

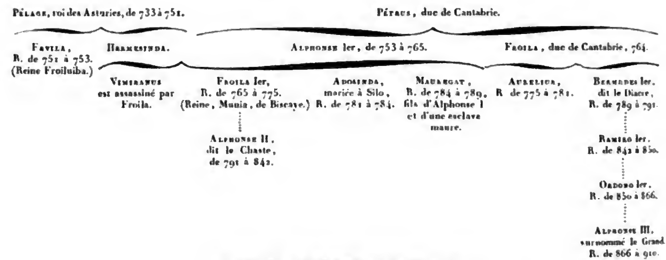
ABDERRAHMAN, regn. an. XXXII, mens. VI.

Illo regnante ORDONIUS princeps christian. in Spania victorias multas egit.

MAHOMATH tricesimum secundum regni peragit annum.

TABLE GÉNÉALOGIQUE

DES ROIS ASTURES DEPUIS PÉLAGE JUSQU'A ALPHONSE III.



LISTE CHRONOLOGIQUE

DES KHALIFES ET DES GOUVERNEURS MUSULMANS EN ESPAGNE.

DE 711 A 755.

DATE DE L'AVÉNEMENT.		KHALIFES.	ÉMIRS OU GOUVERNEURS.	ADMINISTRATION.		
An de J.-C.	Hégire.			Commencement.	Durée.	
Octobre 705	86	Walid I.	Tarek ben Zeyad.	Avril 711	1 ann.	2 mois.
			Musa ben Noseir.	Juin 712	1	3
Février 715	96	Soleiman.	Abdelaziz ben Musa.	Septembre 713	2	6
			Ayub ben Habib.	Mars 716	»	6
Octobre 717	99	Omar II.	El Hhorr ben Abderrahhman.	Septembre 716	2	3
Février 720	101	Yezid II.	El Samahh ben Malek.	Mai 719	2	6
			Abderrahhman ben Abdallah.	Novembre 721	»	1
			Ambesa ben Sohim.	Décembre 721	4	5
Février 724	105	Hescham.	Odhra ben Abdallah el Fehri.	Avril 726	»	1
			Yahhja ben Salema el Kelbi	Mai 726	1	6
			Hhodaifa ben al Hhauy el Kaisi.	Octobre 727	»	6
			Othman ben Abi Nesaa el Lakhmi.	Avril 728	»	9
			El Hhaitam ben Obaid el Kelbi.	Janvier 729	»	10
			Muhammed ben Abdallah.	Novembre 729	»	1
			Abderrahhman ben Abdallah.	Décembre 729	2	10
			Abdelmelek ben Kotan.	Octobre 732	3	6
			Okba ben Alhegag, ou Alkama.	Mai 736	5	2
			Abdelmelek (iter).	Juillet 741	1	1
			Baledj ben Baschr.	Août 742	»	6
Février 743	125	Walid II.	Thaalaba ben Salema.	Février 743	»	5
Avril 744	126	Yazid III.	Abul Khatar Hhesam ben Dherar el Kelbi.	Juillet 743	2	3
Septembre 744	126	Ibrahim.	Thuaba ben Salema.	Octobre 745	1	1
Novembre 744	127	Merwan.	Yusef ben Abderrahhman.	Novembre 746	9	9

TABLE SYNCHRONIQUE

DES PRINCES QUI ONT RÉGNÉ EN ESPAGNE DANS LE VIIIe ET IXe SIÈCLE.

PRINCES OMMAIJADES.			ROIS ASTURES.		MARCHE ESPAGNOLE.		
Hégire.	An de J.-C.	Noms des princes.	An de J.-C.	Noms des rois.	Rois franks.	Comtes de Barcelone.	Princes de Navarre.
			733	Pélage.			
			751	Favila.			
			753	Alphonse I le Catholique.			
Rebie I 138	Août 755	Abderrahhman I el Dakhel.					
			765	Froila I.			
			775	Aurelius.			
					778 Karl le Grand en Espagne.		
			781	Silo.			
			784	Mauregat.			
Dschum I 172	Oct. 788	Hescham I Abul Walid.					
			789	Bermudes I le Diacre.			
			14 sept. 791	Alphonse le Chaste.			
Sefer 180	Avril 796	El Hakem I.					
					801 Louis le Pieux prend Barcelone.	801 Bera.	
						820 Bernard.	
Duheldsche 206	Mai 822	Abderrahhman II.					
							831 Aznar.
						832 Beranger	
						835 Bernard (iter) (Guill.)	
							836 Sancho.
			20 mars 842	Ramiro I.			
					843 Karl le Chauve		
						844 Sunifred.	
						848 Aledran.	
			1 févr. 850	Ordono I.			
Rebie I 238	Sept. 852	Muhammed I.				852 Udalrich	
						857 Humfred	857 Garcias Innigo Arista comte de Bigorre.
						865 Salomon	
			26 mai 866	Alphonse III le Grand.			
					877 Louis le Bègue		
					879 Karlomann.		
							882 Garcias Iniguez.
							882 Fortune.
					884 Karl le Gros.		
Sefer 273	Août 886	El Mondhir Abul Hakem.					
Sefer 275	Juill. 888	Abdallah.					
						888 Wilfred I rend le comté héréditaire.	
					892 Karl le Simple.		
							905 Sancho I, premier roi de Navarre et seigneur d'Aragon.
						907 Wilfred II	
			Déc. 910	Garcias, premier roi de Léon.			
Rebie 300	Nov. 912	Abderrahhman III.				912 Miro.	

C.

LES ÉDRISIDES ET LEURS ALLIÉS DANS L'ESPAGNE MÉRIDIONALE.

(PAGE 579.)

Les Édrisides ou les Beni Hamud régnaient à la fois sur Malaga et Algesiras en Espagne, sur Tanger, Ceuta et Melilla en Afrique. Tantôt il y avait trois souverains différents, tantôt il n'y en avait que deux, selon que Malaga avait un gouverneur particulier, ou qu'elle ne formait qu'une indépendance du gouverneur d'Afrique. Voici les noms des émirs édrisides dans leur ordre chronologique (d'après Conde, Abulfeda, Casiri et l'Art de vérifier les dates).

I. Beni Ali, ou Beni Hamud à Malaga, Algesiras (Ceuta et Tanger).

1° Ali ben Hamud (khalife), de 405—408 (1015—1018).

2° Al Cassem ben Hamud (khalife), de 408—415 (1018—1025).

3° Yahhia ben Ali (khalife), de 415—417 (1023—1026).

4° Edris Ier ben Ali Almutayad, de 417—430 (1027—1039).

5° Edris ben Yahia Almuataly. 430=1039.

6° Hacen ben Yahia, en Afrique jusqu'à 433—1042.

7° Muhammed ben el Casem Almahdy (417=1027), souverain d'Algesiras et de Malaga avant 1053. Edris ben Yahia de nouveau en 1053—1057. Almahdhy pour la seconde fois de 1057—1068.

8° El Cassem ben Muhammed Almostaly de 460—467 (1068—1075). Fuit à Melilla en Afrique en 1073.

II. Emirs de Grenade (de la tribu des Zeirites), qui régnaient en même temps sur Elvir, Jaen, Baeça et Ubeda.

1° Abu Mothy Zawy Almansor de 403—420 (1013—1029).

2° Habus ben Macsan ben Balkin de 420—429 (1029—1038).

3° Badis ben Abus de 429—465 (1030—1072).

4° Abdallah ben Balkin de 465—483 (1072—1090).

5° De 1075 à 1085, Séville exerça les droits de suzeraineté sur Malaga: le gouverneur qui y résidait pour les Beni-Abed s'appelait Abdallah ben Zagut. En 1086 ou lors de l'arrivée des Almoravides Abdallah ben Balkin, émir de Grenade, se rendit maître de Malaga, et il en resta souverain jusqu'à sa mort en 1090.

Les Beni Abed de Séville, les Beni Dschewan et les Beni Alaftar dans le sud-ouest de la Péninsule.

A. Les Beni Abed de Séville.

1° Abulcasem Muhammed ben Ismael ben Abed de 417—433 (1026—1042).

2° Abu Hamru Abed ben Muhammed Almotadhed de 433—461 (1042—1069).

3° Abulcasem Muhammed ben Abed Almutamed de 461—484 (1069—1091). † 1095.

B. *Émirs de la famille des Beni Dschewar à Cordoue.*

1° Dschewar ben Muhammed ben Dschewar 422—435 (1031—1043).

2° Abulwalid Muhammed ben Dschewar 435—452 (1043—1060).

C. *Les Beni Alaftas à Badajos* (Sapor le Persan,

fondateur de la principauté, n'était pas Émir, il n'appartenait même pas à la famille) sont au nombre de quatre :

1° Adallah ben Muslama Attedschibi ben Alaftas.

2° Abubekr Muhammed ben Abdallah.

3° Yahhia ben Muhammed Almanzor, 460—473 (1068—1082).

4° Omar ben Muhammed Almotuakel de 473—487 (1082—1094).

Les vassaux de Séville n'étaient d'abord que les walis de Wuelba, de Gezira Saltis (Cadix) et Libla : en 1053 ils soumirent également Carmona et quelques années plus tard Eciga ; et en 1060, ils obtinrent en outre la souveraineté de Cordoue et de ses environs.

D. *Les Beni Dilnun de Tolède.*

Si l'on rejette Ibn Iaisch, qu'Abulféda seul cite comme le fondateur de la principauté indépendante de Tolède, cette ville eut quatre émirs de la famille des Beni Dilnun, ou Beni Dunun.

1° Ismael ben Abderrahhman ben Ameri ben Dilnun Naser-Eddaula Almudaffar, de 1036—1043 (421—424).

2° Yahia ben Ismael Almamun, de 1043—1077 (434—469).

3° Hescham ben Yahia en 1077 ou 469.

4° Yahia, ou ben Yahia Alcadir Billah de 1077—1085 (469—477), de 1085 à 1092 émir de valence, province qu'Almamun avait déjà gouvernée comme émir de 1065—1077, mais qui était passée sous la suzeraineté de Séville de 1078 à 1085. Le prince d'Albaracin, ou de Santa-Maria de l'est, était vassal d'Almamun.

D.

LES BENI ALAMERI ET LES BENI HUD DANS L'ESPAGNE ORIENTALE.

(PAGE 589.)

A. *Émirs de Valence de la famille des Alaméri :*

1° Abulhassan Abdelaziz ben Abderrahhman, de 411—452 (1021—1060).

2° Abdelmelek 452—457. Iterum de 469—470 (1060 à 1065 et de 1077—1078).

3° Abubekr ben Abdelmelek, de 470—477 (1078—1085).

B. *De la famille des Dilnun :*

1° Yahia Almamun, en même temps émir de Tolède de 457—469 (1065—1077).

2° Yahia Alcadir, de 477 — 485 (1085 — 1092).

B. *Émirs qui régnaient sur Murcie, Dénia et les iles Baléares :*

1° Zohair (d'origine slave), de 1018—1041 (408—432).

2° Abdelaziz ben Abderrahhman (en même temps émir de Valence), de 1041—1060 (432—452).

3° Abdelmelek (en même temps de Valence (de 1060—1065 (452—457).

4° Almamun (en même temps de Tolède), de 1065—1077 (457—469).

5° Almutamed (en même temps de Séville), de 1078—1085 (470—477).

C. *Émirs d'Almeria :*

1° Zohair (en même temps de Murcie), de 1018—1041 (408—432).

2° Abulawas Man Attedschibi, de 1041 — 1051 (432—442).

3° Abu Yahia Mohammed Moezzdaula, de 1057—1091 (442—484).

4° Abu Merwan Obeidallah, 1091 (484).

D. *Émirs de Saragosse :*

Les *Beni Alledschibi.*

1° Almundir ben Yahia Almanzor, de 1014 — 1026 (de 40 — 417).

2° Yahia ben Mundar Almudaffar, de 1026 — 1028 (417—419).

Les *Beni Hud.*

3° Soliman ben Ahmed ben Hud (Casiri, p. 21, l'appelle Abu Ayub ben Mohammed Almostain Billah), de 1029 — 1046 (420—437).

4° Abudschaffar Ahmed Almutadir, de 1046—1081 (437—473).

5° Abu Amer Yussef Almutemen, de 1081 — 1085 (473—477).

6° Abu Dchafar Ahmed Almostain, de 1075 à 1110 (477—503).

7° Abu Merwan Abdelmelek Emadeddaula, de 1110—1118 (503—512†1130—524 hég.)

8° Abu Dschaffar Ahmed Saif-Eddaula, 1146—540.

E.

LETTRES D'ALPHONSE VI, ROI DE CASTILLE,

ET D'ABEN ABED, ÉMIR DE SÉVILLE,

RELATIVES A LA RUPTURE DE LEUR TRAITÉ APRÈS LA PRISE DE TOLÈDE (1086).

(Traduction de M. Viardot.)

(PAGE 606.)

Lettre d'Alphonse VI.

Le souverain seigneur des deux nations et des deux lois, l'excellent et puissant roi Alphonse, fils de Ferdinand, au roi Ben Abed (que Dieu éclaire son entendement pour le déterminer à suivre le vrai chemin); salut et bienveillance de la part d'un roi *agrandisseur* des royaumes et défenseur des peuples, dont les cheveux ont blanchi dans la connaissance des affaires, l'exercice des armes et la suite des triomphes, dont les drapeaux sont le siége de la victoire, qui fait brandir les lances de ses chevaliers et revêtir de deuil les femmes des Musulmans..... Vous savez ce qui s'est passé dans la ville de Tolède, capitale de toute l'Espagne, et ce qui est arrivé à ses habitants lorsque je l'ai prise. Si vous et les nôtres avez échappé jusqu'à présent, voici votre temps qui est venu. Il n'a été retardé que par ma volonté et mon bon plaisir; et si vous êtes encore en repos, rappelez-vous que la prudence de l'homme est de se méfier de lui-même et de bien considérer ce qu'il convient de faire avant de tomber dans un malheur qui n'ait plus de remède.

En vérité, si je ne faisais attention aux traités qui existent entre nous et aux paroles que nous nous sommes données (car je n'ai rien de plus présent que de garder la foi promise), j'aurais déjà envahi votre pays à feu et à sang, et je vous aurais chassé de l'Espagne, sans attendre des demandes et des réponses, et sans qu'il y eut entre nous d'autre ambassadeur que le choc des armes, le hennissement des chevaux, le bruit des tambours et des trompettes; je veux vous donner cet avis par avance, pour vous ôter toute excuse. Et selon que vous ferez, vous verrez mes œuvres. salut. »

Réponse d'Aben Abed.

Du roi victorieux et grand, soutenu par la miséricorde de Dieu et confiant en sa divine bonté, Muhamad Aben-Abed, au superbe ennemi d'Allah, Alphonse fils de Ferdinand, qui s'intitule roi des rois et seigneur des deux nations (que Dieu brise ses vains titres); salut à ceux qui suivent le droit chemin. Quant à te nommer seigneur des deux nations, en vérité les musulmans ont plus de droit de se glorifier de ce titre que toi, parce qu'ils ont possédé et possèdent encore des terres des chrétiens, par la multitude de leurs vassaux, la richesse de leurs armes et de leurs tributs. Jamais ta loi et tes partisans ne pourront élever ton pouvoir jusqu'au nôtre..... Déjà nous sortons de notre sommeil et nous nous levons de notre mollesse. Jusqu'à présent nous pensions te payer tribut, et toi, non content de cela, tu veux occuper nos villes et nos forteresses. Mais comment n'as-tu pas honte de faire de telles demandes, et de nous commander comme si nous étions tes vassaux. Je m'étonne de la hâte que tu mets à accomplir ta vaine et superbe volonté. Tu t'es énorgueilli de la prise de Tolède, sans considérer que tu ne la dois pas à ta puissance, mais à la destination divine qui l'avait ainsi déterminé dans ses décrets éternels. Tu sais bien que nous avons aussi des armes, des chevaux et des braves que n'épouvante pas le bruit des batailles et qui regardent sans pâlir l'horrible mort.....

Nos chefs s'entendent à ordonner des lignes, à diriger des escadrons.... Nous savons dormir sur la terre ou faire des rondes de nuit..., et, pour que tu voies que c'est comme je te le dis, nous te préparons la réponse de ta demande, en aiguisant nos épées et nos lances.... Il est sûr enfin qu'il n'est point de mal qui ne produise quelque bien, et que vite on se repent quand vite on se détermine.... Je vois que ceux qui te conseillent sont comme des bêtes sans entendement, et, en même temps, des gens de si peu de valeur, que jamais leurs œuvres n'accréditent leur vaine jactance. Ainsi nous ne les tuons jamais en combattant en rase campagne, mais cachés dans leurs tours et derrière leurs murailles. Ces conseillers doivent croire sans doute que nous manquons d'entendement, et qu'il n'y a point de changement dans les hommes et dans les royaumes. Il est vrai qu'il y a eu des traités entre nous pour que nous ne tournions pas nos armes l'un contre l'autre, et pour que je n'aide pas ceux de Tolède de mes forces et de mon conseil. J'en demande pardon à Dieu, ainsi que de ne m'être pas plus tôt opposé à tes intentions ambitieuses; mais, grâce à lui, tout le châtiment de notre faute se réduit aux vaines paroles dont tu nous insultes. Comme elles n'ôtent pas la vie, je me confie en Dieu dont l'aide me défendra contre toi, et tu me verras bientôt entrer avec mes troupes sur tes domaines, car Dieu favorise la vraie loi, et donne la force à ceux qui connaissent et suivent la vérité.

F.

SUR L'HISTOIRE DU CID.

(PAGE 625.)

On considère les *Gesta Roderici Campidocti* comme la principale source pour l'histoire du Campeador de Bivar. Les savants allemands qui ont écrit sa biographie, Jean de Müller et Huber (Geschihte des Cid, etc., bremen 1829) les ont pris pour base de leur travail. Mais Masdeu (Historia critica de España, vol. 20 ou España restauradora, t. I, Madrid, 1805, p. 147—372), les a contestés de point en point, soutenant qu'aucune des choses qu'on raconte du Campeador n'était historique (p. 370 : Resulta por consequencia legitima, que no tenemos del famoso Cid ni una sola noticia, que sea segura ó fundada,

ó merezga lugar in la memorias de nuestra nacion).

Quant aux *Gesta Roderici* même, Risco en a donné une édition comme appendice au livre intitulé : la *Castilla y el famoso Castillano*, édition qu'il prétend tirée d'un manuscrit du couvent de Bénédictins de Saint-Isidore de Léon, et des mots : Saraceni verò post recessum ejus (Adefonsi regis) urbem Valenciam quamvis arsam intraverant, et eam cum omnibus finibus habitaverunt et *nunquam eam ulterius perdiderunt*, on a conclu que le manuscrit avait été écrit avant 1238, date de la reprise de Valence par Jacques Ier, mais probablement après la mort du Cid, au commencement du XIIe siècle. Mais Masdeu répond avec raison : les mots *nunquam eam ulterius perdiderunt* prouvent évidemment que l'auteur vivait long-temps après la perte de Valence, et que l'on doit par conséquent placer la date de l'ouvrage au XIIIe siècle. Il a été composé avec des romans et des traditions poétiques et ne mérite par conséquent point une grande croyance. Masdeu ne se contente pas encore de cette réfutation. Il croit que les mots précités, et le manuscrit lui-même ont été fabriqués dans un temps postérieur, et il donne clairement à entendre qu'il regarde Risco comme l'auteur de ce manuscrit. Comme la mort emporta Risco peu de temps après les attaques de Masdeu, il n'eut pas le temps de se justifier. Quant à ce qu'on trouve dans l'histoire de la littérature espagnole de Bouterweck (édit. espagnole, t. I) sur les *Gesta Roderici*, cela ne peut leur donner aucune valeur historique, parce que toujours le contenu montre que l'ouvrage a été fabriqué ou d'après des traditions poétiques, ou à une époque tout-à-fait récente, pour faire croire aux fiers Espagnols que l'auteur possédait une ancienne biographie du premier héros de l'Espagne. Il faut admettre, ou que les relations arabes publiées par Casiri et Conde sur le Cid sont l'œuvre de temps postérieurs, ou que le manuscrit de Risco mérite ce titre. Or il faudrait être bien novice en critique historique, pour éprouver à cet égard la moindre indécision. Les *Gesta Roderici* ne s'accordent que rarement avec les sources authentiques ; les relations arabes s'y accordent presque en tout.

Les *Gesta Roderici* rejetés, il ne nous reste plus aucun document tout-à-fait contemporain sur le Cid. Car Masdeu a suffisamment démontré que les trois actes concernant sa femme Ximène, l'évêque Hyeronymus, et la dotation de Valence, étaient apocryphes. On doit par conséquent s'étonner que Villenueva (viage literario, t. I, p. 46 seq.) qui feint d'ignorer, ou ignore réellement le travail de Masdeu, ne doute nullement de l'authenticité de ces prétendus actes. Pélage et le moine de Silos ne disent pas un mot du Cid ; il est vrai que le dernier n'avait aucune occasion d'en parler dans sa vie de Ferdinand et que sa chronique ne va pas au-delà. Le plus ancien renseignement sur le Cid, que l'on pourrait presque dire contemporain, se trouve dans une chronique écrite dans la France méridionale avec laquelle l'Espagne avait alors beaucoup de relations. C'est la *Chronicon S. Maxentii vulgo dictum Malleacense* qui finit en 1134 (*ap. Labbé*, Nova bibl. Mss., lib., t. II, p. 216) ; on y lit : « In Hispania apud Valentiam Rodericus Comes defunctus est, de quo maximus luctus christianis fuit et gaudium inimicis paganis. » On trouve aussi le nom du Cid mentionné dans la relation poétique du siége d'Almeria, écrite peu de temps après cette chronique. (Florez, Esp. sagr., t. XX, p. 415.)

Ipse Rodericus, mio Cid semper vocatus,
De quo *cantatur*, quod ab hostibus haud superatur,
Qui domuit Mauros, comites domuit quoque nostros,
Hunc extollebat, se laude minore ferebat,
Sed fateor virum quod tollet nulla dierum,
Mio Cidi primus, fuit Alvarus atque secundus.
Morte Roderici Valentia plangit amici
Nec valuit Christi famulus eo plus retinere, etc.

Mais les chroniques et les annales du XIIe siècle, qu'a publiées Florez (Esp. sagr., t. XXIII), ne disent pas un mot du Cid. La chronicon Burgense, qui finit en 1212, est la première qui en parle, et elle n'en dit que ces mots : « Era 1117 (3099) obiit Rodericus Campidoctor. » Viennent ensuite les

Annal. Tolet. II de l'an 1219, les *Annal. Compost.* qui finissent à l'année 1246. Mais on ne trouve de renseignements détaillés sur les exploits du Cid que dans les chroniques de Lucas Tudensis et de Rodericus Toletanus, écrites au milieu du XIIIe siècle. Il est probable que ces auteurs empruntèrent ces détails à la vie d'Alphonse VI, par le moine de Silos, qui est maintenant perdue, et aux traditions poétiques.

On trouve dans Luc. Tud. les passages suivants sur le Cid :

P. 98. Après la bataille de Golpejar, 1070 : « Sed in illis diebus surrexerat miles quidam nomine Rodericus Didaci armis strenuus, qui omnibus suis agendis extitit victor. Hic cum jam esset magni nominis, regem Sancium adhortatus est, dicens : Ecce, inquit, Gallæci cum fratre tuo Adefonso post hodiernam victoriam quiescunt securi in tentoriis nostris. Irruamus igitur super eos primo mane illucescente die, et obtinebimus ex eis victoriam. Rex Sancius acquievit consiliis ejus, etc. »

P. 100 : « Cumque nullus esset, qui juramentum a rege auderet accipere, suprafatus Didaci miles strenuus juramentum a rege accepit. Quapropter rex Adefonsus semper habuit exosum. »

P. 101 : « Eodem tempore Rodericus Didaci miles strenuus pugnavit cum Petro rege Aragonum in Campo, et cepit eum. Post hæc obsedit Valentiam et cepit eam. Deinde vicit barbarorum regem Buchar, et interfecit multa millia Sarracenorum. »

Dans Rodericus Tol. De reb. Hisp. VI, c. 16. Après la bataille de Golpejar : « Erat autem cum rege Sancio miles strenuus dictus Rodericus Didaci Campiator : hic regem suum devictum animans persuasit, ut quoad posset fugientem exercitum revocaret, et in aurora Legionensibus et Gallicis improvidis adveniret. »

Ibid. lib. VI, c. 19. Lors du siége de Zamora : « Rodericus Didaci Campiator zelo domini interfecti eum (Athaulphum) prosequitur sine mora, et fere in ipsa urbis janua interfecit, sed velocitatem Belidii non potuit prævenire. »

C. 21. « Cum nemo vellet ab eo (Adefonso) recipere juramentum, ad recipiendum se obtulit solus Rodericus Didaci Campiator. Unde et postea licet strenuus, non fuit in ejus oculis gratiosus. »

C. 27. « Hyeronymum de partibus Petragoricæ, quem tempore Roderici Campiatoris fecit episcopum Valentinum, sed in brevi civitate deperdita eum dominus Bernardus, metropolitanus ejus et prima, in civitate posuit Zamorensem. »

C. 29. « Rodericus Didaci Campiator, qui ex causâ, quam diximus, non erat in oculis ejus (Adefonsi) gratiosus, conferta manu consanguineorum et militum aliorum proposuit *per se* Arabes infestare. Cumque versus frontariam Aragoniæ obtinuit contra eum et etiam vivum cœpit, sed continuo manumisit. Et inde procedens pervenit Valentiam et obsedit. Cumque ad succursum Valentiæ Buchar rex Arabum cum exercitu advenisset, inito certamine obtinuit Rodericus, et Buchar fugit vix vitæ relictus, cæsa tamen ex suis multitudine infinita. Et in continenti civitas se reddidit Roderico et eam habuit quoad vixit, et fuit in ea Hyeronymus, de quo diximus, in episcopum consecratus a domino Bernardo, primate archiepiscopo Toletano. Sed postea mortuo Roderico Didaci fuit civitas iterum ab Arabibus occupata. Corpus autem Roderici Didaci inter insultus Arabum fuit a suis fideliter et strenue deportatum ad monasterium S. Petri de Cardigna, ubi hodie etiam quiescit humatum. »

Lib. VI, c. I. « Hic est Petrus (rex Aragoniæ), qui in bello post modum a Roderico Didaci fuit captus, sed hostis clementia continuo liberatus. »

Historia Arabum, c. 49. « Interfecit eum (Yahye regem Valentiæ) judex quidam, qui Abenjahab dicebatur : postea cepit eam (Valentiam) Rodericus Didaci Campiator. »

Il est bon de comparer avec ces passages ceux qui se trouvent dans les auteurs arabes de Casiri et de Conde.

Casiri II, p. 43. D'après Ebn Hayan, qui vivait dans le XIIe siècle : « Anno Egiræ 487 (Christi 1094), *quum imperator Alphonsus* maximo adducto exercitu, ad urbem Valentiam castra posuisset, Ben Althaherus annis et virtutibus plenus decessit. Ferunt Valentinos post toleratam per dies aliquot obsidionem, urbem imperatori tradidisse his nempe conditionibus : ut in primis populis vita et libertas una cum bonis servarentur, deinde ut prætor Abi Ahmedus ben Giaphar ben Hagiaph Almoapheraeus neque fortunis, neque dignitate ullo pacto deturbandus esset. Annuit tunc imperator : sed anno vix exacto, Abi Ahmedum tota cum familia in carcerem inclusit, verbera et mortem, nisi pecuniam publicam traderet, minatus. Quum autem id frustra tentasset, ad flammas eum cum uxore et filiis damnavit, quibus tamen Alphonsus, unanimi christianorum et mahometanorum deprecatione motus, pepercit.

P. 121. D'après Alcodai de Valence, qui mourut en 1258 : « Mohamad ben Iahia —— litteris Valentiæ operam dedit : quam a christianis anno Egiræ 488 captam deserere cogitur, urbemque Jaen ad tempus coluit. Inde Valentiam, quam Arabes christianis eripuerant mense Ragebe anno 495, rediit. »

Conde, vol. II, c. 18, p. 155 (Aben Abad) « envió sus cartas al rey Iuzef ben Taxfin, avisandóle de las entradas y correrias que los christianos hacian en tierras de Muzlines, asi en la parte oriental como en el medio dia de España, en especial le hablaba de los algaras de Cambitur, principe cristiano, que infestaba las fronteras de Valencia. »

C. 21. Dans l'année 485 (1092) Iuzef ordonna à son général Davud ben Aixa de marcher sur Denia. Celui-ci se mit aussitôt en route et prit cette ville, ainsi que Xatiba. Ces deux villes obéissaient à Aben Moncad, et leurs amis, ainsi qu'Abu Méruan Huzeil, d'Aben Razin, Murbiter et Valence, s'étaient alliés avec les chrétiens commandés par le général Ruderic-le-Campeador, avec le secours duquel ils croyaient pouvoir repousser les Almoravides. Mais Aben Aixa occupa ces villes sans beaucoup de difficulté et sans grande effusion de sang.

Le principal passage sur la prise de Valence par le Cid se trouve au chap. 22 adann. « Le prince de Santa-Maria d'Aben Razin, Abu Meruan Abdelmelic ben Huzeil, allié et parent d'Alcadir, émir de Valence, gagna les seigneurs de Murbiter, Xatiba et Denia, qui avaient été comme les autres blessés dans leurs intérêts par les Almoravides, et tous les quatre s'unirent avec Ruderic (Conde remarque : d'autres le nomment roi ou tyran du Tage), célèbre général des chrétiens connu sous le nom de Campeador (Cid), qui se déclara sur-le-champ pour leur ami et allié. » Le récit du siége et de la prise de Valence et de l'exécution du wali Ahmed s'accorde assez avec celui d'Ebn Hayan et d'Alcodai dans Casiri. Cependant Conde ajoute encore : « Le Cambitur régla ensuite le gouvernement de la ville, qui resta occupée par les chrétiens pour la sûreté des musulmans alliés et la quitta aussitôt avec Abdelmelic Abu Meruan ben Huzeil, seigneur de Santa-Maria d'Aben Razin. Mais Abu Iza ben Lebun ben Abdelaziz, seigneur de Murbiter, resta à Valence comme naibe ou gouverneur d'Abu Meruan. » Plus loin, à propos de la reprise de Valence par Syr ben Abubekir (c'est-à-dire le roi Buchar), on lit : « Les chrétiens et les musulmans leurs alliés, virent bien qu'ils ne pourraient pas défendre la ville contre des forces si supérieures, et comme ils n'avaient de secours à attendre d'aucun côté, ils abandonnèrent la place après un long siége, pendant lequel on avait livré beaucoup d'escarmouches sanglantes, et enfin, avec l'assistance de Dieu, le courage et la constance des Almoravides, rendirent heureusement la ville à l'islam au mois de redjeb 495 (1002). »

Les orientalistes français n'ont rien trouvé de nouveau dans les trésors des bibliothèques de Paris ; car dans l'*Art de vérifier les dates*, ils n'ont rien ajouté aux récits de Conde.

Voici la liste que donne Masdeu, p. 320, des compositions poétiques faites sur l'histoire du Cid :

1° *Poëma del Cid :* comparez là-dessus Bouterweck, *literatura española*, t. I, et les jugements qui ont paru sur ces ouvrages dans les journaux de Vienne en 1831 et 1832.

2° *Romances del Cid :* du XIIIe au XVe siècle (*Romancero del Cid Ruy Diaz de Vibar*, por Juan de Escobar. Francoforto 1828).

3° *Genealogia de Cid Ruy Diaz* (du commencement du XIIe siècle), c'est probablement là le document qui a servi de base à l'ouvrage postérieur *Gesta Roderici*, qu'a publié Risco.

4° *Cronica general* (du XIIIe siècle); on y raconte déjà les exploits du Cid d'après le *Poëme* et les *Romances*.

5° *Cronica del famoso caballero Burgense*, après le XIIIe siècle.

6° *L'Historia del Cid*, por Aben Alfange; se trouve citée dans le numéro 4 et 5; mais on n'en connait aucun manuscrit, non plus que de la

7° *Chronicon Didaci Campidocti.*

8° *Chronicon del muy esforzado caballero Cid*, etc. Brussel. 1588, est rare et ce n'est qu'un extrait de la *Cronica general.* Deux manuscrits se trouvent dans la bibliothèque de Madrid.

9° *Historia Cidi Roderici didaci*, etc.

10° *Cronica del Cid Ruy Diaz.*

11° *Tratado breve de los hechos y batallas del Cid.* Sevilla, 1498 (très-rare).

12° Fundacion de la Parroquia de S. Estevan. Copie d'un manuscrit du XIIIe siècle.

G.

SUR LES COMTES BOURGUIGNONS RAYMOND ET HENRI.

(PAGE 634.)

Les deux comtes Raymond et Henri, qu'Alphonse choisit pour ses gendres, devinrent par cette alliance les chefs des deux familles royales de Castille et de Portugal. Voyez sur ce sujet le *Monach. Floriac.*, apud *Pith.*, t. XI, p. 88. *Luc. Tud.*, p. 103. *Roderic Tolet.* VI, c. 21. Celui-ci désigne d'une manière plus précise l'origine du comte Henri par l'addition *ex partibus Bisontinis* (de Besançon) : une mauvaise leçon antérieure portait *ex partibus Bizantinis*, ce qui a occasioné beaucoup d'erreurs. L'*historia Compost.* est l'ouvrage qui donne le plus de détails sur Raymond, comte de la Haute-Bourgogne (comitatus trans Ararim), fils de Guillaume. V. lib. I, chap. I; sa mort est racontée, c. 23, p. 60. On trouve des actes de lui dans Florez, Esp. sagr., t. XVIII, p. 335. Nous reviendrons dans la partie de cette histoire spécialement consacrée au Portugal sur l'origine de ces deux comtes.

Une chose fort curieuse, c'est l'alliance secrète qu'ils avaient formée contre l'avénement présumé de Sancho, alliance que nous ont fait connaître D. Achery, *Speciley. veter. Script.*, t. III, p. 122 et ensuite Schmauss, *neuster Staat von Portugal.* part., I, p. 230. Il est évident que cette alliance fut contractée de 1104 à 1106. On mit l'abbé Hugo de Clugny dans le secret et on lui envoya une copie du traité. Le voici :

Domino atque reverendissimo Cluniacensi Abbati Hugoni, omnique beati petri congregationi, Raymundus Comes, *ejusque filius* et Henricus Comes ejus familiaris, cum dilectione salutem in Christo. Sciatis, clarissime pater quod postquam vestrum vidimus legatum, pro Dei omnipotentis atque beati Petri Ap. timore, vestræque dignitatis reverentia quod nobis mandastis in manu domini Dalmatii Ceret. fecimus.

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Pignus integræ dilectionis quo conjuncti sunt in

amore Raymundus C. Comesque Henricus et hoc juramento.

Ego quidem Henricus absque ulla divortii falsitate tibi Comiti Raymundo membrorum tuorum sanitatem tuæque vitæ integram dilectionem, tuique carceris invitam mihi occursionem juro : juro etiam quod post obitum regis Ildefonsi tibi omni modo contra omnem hominem atque mulierem hanc totam terram regis Ildefonsi defendere fideliter ut domino singulari atque adquirere præparatus occurram. Juro etiam, si thesaurum Toleti prius te habuero, duas partes tibi dabo, et tertiam mihi retinebo. Amen.

Et ego C. Raymundus tibi C. Henrico tuorum membrorum sanitatem, tuæque vitæ integram dilectionem, tuique carceris invitam mihi occursionem juro. Juro etiam quod post mortem Regis Ildefonsi me tibi daturum Toletum, terramque totam subjacentem ei, totamque terram, quam obtines modo, a me concessam habeas tali pacto, ut sis inde meus homo et de me eam habeas Domino, et postquam illas tibi dedero, dimittas mihi omnes terras de Leon et de Castella : et si aliquis mihi vel tibi obsistere voluerit : et injuriam nobis fecerit, guerram simul in eum, vel unusquisque per se ineamus, usque quo terram illam mihi vel tibi pacifice dimittat et postea tibi eam præbeam. Juro etiam si thesaurum Toleti prius te habuero, tertiam partem tibi dabo et duas remanentes mihi servabo.

(Fiduciam quam C. Raymundus fecit in manum Domini Dalmatii Ceret.)

Si ego C. Raymundus non possum tibi Henrico dare Toletum ut promisi, dabo tibi Gallæciam tali pacto, ut tu adjuves mihi adquirere totam terram de Leon et de Castella : et postquam inde Dominus pacifice fuero, dimittas mihi terras de Leon et de Castella. Igitur Deo jubente sic quoque sancta Dei ecclesia piis orationibus interveniat. Amen.

II.

SUR LES FEMMES D'ALPHONSE VI.

(PAGE 633.)

La chronique de Pélage, la plus ancienne, puisqu'elle est écrite sous le règne d'Alphonse, donne sept femmes au roi de Castille, p. 489 : « Hic habuit quinque uxores legitimas, primam Agnetem, secundam Constantiam reginam — tertiam Bertam, Tuscia oriundam : quartam Elisabeth — quintam Beatricem, quæ mortuo eo repedavit in patriam suam. Habuit etiam duas concubinas, tamen nobilissimas, priorem Xemenam Munionis, ex qua genuit Geloiram —— et Tarasiam uxorem Henrici Comitis — posteriorem nomine Zaydam filiam Aben Abeth, regis Hispalensis, quæ baptizata Elisabeth vocata, ex hac genuit Sancium, etc. »

Parmi les modernes Florez (Memorias de las Reynas catholicas, t. I) est celui qui parle avec le plus de détails des femmes d'Alphonse. *Orderic. Vit.* dit de la première, Agnès, qu'Alphonse répudia sous prétexte de proche parenté (Helias Comes) : « Agnetem filiam Guillelmi, Pictavorum ducis, relictam Hildefonsi senioris Gallæciæ regis (les Franks et les Catalans appelaient ordinairement les rois de Castille rois galliciens) uxorem ducit. » La *Chronic. Malleacense s. Aquitanicum*, dans Labbe II, ad ann. 1069, dit aussi : « His diebus Hildefonsus, rex Hispanorum, duxerat filiam Guidonis comitis ducis Aquitanorum. » Les *Annal. Compostell.* placent sa mort en l'an 1098. Sandoval, fol. 49, donne une bulle de Grégoire VII (Baron., t. XI, ad ann. 1080) dont les mots « Illicitum connubium, quod cum uxoris tuæ consanguinea iniisti, » s'appliquent à cette Agnès, qui était parente de la première fiancée d'Alphonse, Ayuda ou Agatha, fille de Guillaume-le-Conquérant. D'autres les appliquent à Ximène, mère de Thérèse, à qui Pélage donne la qualification de concubine.

Alphonse épousa sa seconde femme, Constantia, en 1080, si l'on s'en rapporte aux actes et aux historiens espagnols, Roderic. Tolet. VI, c. 22, et Ferreras ad ann. 1080 et 1090. Mais comme sa fille Urraca épouse le comte Raymond dès 1090, on pourrait bien faire remonter cette union quelques années plus tôt. Le *Monach. Floriac.* ap. Pithæi Scrip. Hist. Franc. XI, p. 88, dit à ce sujet : « Rex autem Adefonsus etiam Toletum maximam urbem (Maurorum) suo subjugavit imperio partem eis auferens. Hic filiam Roberti Ducis Burgundionum duxit in uxorem nomine Constantiam, de qua suscepit filiam, quam in matrimonium dedit Raymondo Comiti, qui Comitatum trans Ararim tenuerat. »

On trouve sur la troisième, Berta, d'autres renseignements que ceux que donnent Rod. Tol. c. 21 et les archives (Risco, Esp. sagr., t. 36, p. LXXXIV). Elle s'appelle Huberta dans un acte de 1096, p. LXXXIX. Dans un autre acte elle s'appelle Berta. Ferreras et Pellicer prétendent qu'elle était sœur du comte Raymond, probablement par suite d'une confusion avec la cinquième, Beatrix, à propos de laquelle Rod. Tol. ajoute : Ex partibus Gallicanis.

Les auteurs donnent sur la quatrième, Élisabeth, les renseignements les plus divers. D'après la chronic. Pelagii, Lucas Tud., p. 100 et Rod. Tol. VI, c. 21, ajoutent à son nom : « Ex qua genuit Sanciam, quæ fuit uxor Comitis Roderici et Geloiram, quam duxit Rogerius, rex Siciliæ. » Ferreras, Dieze et d'autres, croient que cette Élizabeth et Zaida, fille de l'émir de Séville, qui reçut ce nom à son baptême, sont une seule et même personne. Cette opinion a contre elle le témoignage fort explicite de Pélage et l'addition de Lucas Tudensis : « Elisabeth, filia Ludovici regis Franciæ. » C'est évidemment à elle que s'applique l'inscription, que rapporte Sandoval, fol. 96 :

H. R. regina Elisabet, filia Ludovici regis Franciæ, uxor regis Alfonsi, qui cepit Toletum. Obiit era 1145 (1107).

Florez (dans les Memorias de las Reyn. cathol., t. I, p. 174, est aussi de cet avis.

Quant à la cinquième Béatrix, qui était, pense-t-on, de la maison d'Este, il est fort probable qu'Alphonse l'épousa après la bataille d'Uclès, dans l'espoir d'avoir encore un fils pour remplacer Sancho qu'il venait de perdre. La plupart des auteurs ne nomment pas cette cinquième épouse ou la confondent avec la troisième.

Ximène Nuñez fut la première des deux concubines d'Alphonse. On a prétendu qu'Alphonse l'avait épousée, mais que le clergé ne voulut pas regarder le mariage comme valide à cause de la proche parenté; que la bulle de Grégoire VII, qu'on applique ordinairement à la reine Agnès, se rapporte plutôt à Ximène. Mais cette opinion est contredite par la chronique de Pélage, qui dans ce cas aurait dû compter Agnès au nombre des concubines. Du reste il est très-vraisemblable que Ximène était petite-fille de Menendus, duc de Galice, dont Alphonse VI était arrière-petit-fils; car sa mère Sancho était petite-fille de ce même duc. Que la chronique postérieure de Cardeña II, p. 379, appelle Ximène épouse d'Alphonse, cela ne prouve rien. On ne s'est évidemment donné tant de mal pour faire considérer Ximène comme épouse légitime d'Aphonse, que parce que sa fille, Thérèse, a été la souche de la maison de Portugal. Que Thérèse n'était pas née d'un légitime mariage, c'est un fait que savaient non-seulement les plus anciens chroniqueurs espagnols, mais encore les chroniqueurs étrangers, qui s'occupaient des événements de la Péninsule. Le *Monach. Floriac.* dit expressément (Andefonsus) : Alteram filiam, sed *non ex conjugali thoro* natam Hinrico, uni filiorum filio ejusdem Roberti (Ducis Burgundionum) dedit.

On a émis des opinions non moins diverses sur la seconde concubine d'Alphonse. Voyez ce que disent là-dessus Florez (Memorias de las R. C.) et Huber (Leben des Cid, p. 169 seq.). Roderic. Tolet., lib. VI, c. 31, l'élève au rang d'épouse légitime : « Mortuis autem uxoribus, quas habuerat successive

Agnete Sc., Constantia, Berta et Elisabeth, *duxit* Ceidam filiam Avenabeth, principis Hispalensis, quæ postea baptizata fuit *Maria.*» Dans tous les cas elle se trouvait près d'Alphonse avant 1192, puisque cette année l'émir de Séville fut emmené en Afrique avec ses femmes et ses enfants, par conséquent à une époque où Constantia vivait encore.

Sandoval fol. 91, donne sur Ceida l'inscription suivante trouvée à Léon :

H. R. regina Elisabet uxor reginis Alfonsi : filia Benabet regis Sebiliæ, quæ prius Zayda fuit, vocat.

Mais cette inscription remonte-t-elle à une époque ancienne ? C'est ce qui n'est pas constaté.

I.

SUR LES QUERELLES D'ALPHONSE, ROI D'ARAGON,

ET D'URRACA, REINE DE CASTILLE, SA FEMME.

(PAGE 645.)

Il n'existe réellement que deux ouvrages qui puissent servir de sources sur ce sujet, et tous deux sont écrits avec beaucoup de passion. L'un est l'*Historia Compost.* déjà souvent citée, qui ne parle presque jamais du roi d'Aragon sans lui donner l'épithète de tyran. On y épouse chaudement le parti d'Urraca, tant que celle-ci favorise l'évêque Diego Gelmirez. La partialité ressort de toute l'histoire, mais particulièrement de la préface : Didacus Dei gratia Compostell. Sedis Archiep. jussit hunc librum fieri, et in Thesauro B. Jacobi reponi et si aliquis per eum legere voluerit, legat, et cognoscat quantos honores et quantas hereditates et ornamenta et dignitates ipse Archiepiscopus suæ ecclesiæ acquisivit, et quantas persecutiones et pericula *a tyrannicis potestatibus* pro suæ Ecclesiæ defensione pertulerit : et postquam legerit, et omnia cognoverit, in suo loco eum reponat, et semper ibi permaneat, et nemo eum inde rapiat, aut aliqua fraude, vel invidia auferat : quod si fecerit, aut ignorantia rapuerit, seu aliquo dolo eum destruxerit, autoritate omnipotentis Dei et b. Mariæ Virginis et beatorum apostolorum Petri et Pauli et beatissimi Jacobi et omnium sanctorum Dei et nostra auctoritate sit maledictus et excommunicatus et cum Juda Domini proditore et cum Dathan et Abiran, quos vivos terra absorbuit, in inferna perpetualiter sit damnatus. Amen, Amen. »

L'autre source est l'ouvrage de l'archevêque de Tolède, qui écrivait environ cent ans après l'auteur de l'Histor. Compostell. Toutefois il ne paraît pas avoir eu connaissance de cette histoire. Ce qu'il raconte (lib. VII, c. I) des querelles d'Alphonse et d'Urraca, est moins empreint de haine contre le premier, que le récit de l'auteur galicien. Toutefois il est facile de reconnaître aussi, qu'il prend parti pour la reine de Castille, quoique il la ménage moins. Orderic. Vital., hist. eccles., lib. XIII, ap. Florez X, p. 609, est animé de sentiments fort hostiles pour la reine Urraca, sans être ami particulier d'Alphonse. Car il l'accuse de manque de parole envers les troupes auxiliaires françaises. Urraca, dit-il non sans raison, « Consilio et instinctu Galiciensium contra maritum suum rebellaverat, eique perniciem tam veneno, quam armis machinata, multis causa perditionis fuit. » Lucas Tud., p. 103, se montre si mal informé relativement à l'histoire

d'Alphonse, qu'on ne peut guère faire usage de son récit rempli d'erreurs grossières.

L'Historia Compostell. se tait sur les événements militaires des premières années, et même sur la bataille de Campo de Spina. Toutefois il en est question d'une manière générale dans le discours véhément de la reine Urraca au comte Ferdinand, qui était sur le point de faire couronner roi son fils Alphonse, c. 79, p. 138; on y représente surtout sous les plus noires couleurs les dévastations et le pillage des églises et des cloîtres, ainsi que les mauvais traitements que les Aragonais faisaient éprouver aux ecclésiastiques. Rod. Tol. VII, c. 2, et Luc. Tud. p. 103, n'épargnent pas non plus sous ce rapport le roi d'Aragon. Mais celui qui se distingue le plus par sa haine violente contre Alphonse, c'est l'anonyme de Sahagun, parce que le roi avait laissé piller ce couvent et lui avait enlevé ses privilèges (buenos fueros). M. lib. I, note 12, p. 377. Les Annal. Comp. se bornent à dire : Era 1148, VII. Kalend. Nov. R. Adefons. Aragon. et comes Henricus occiderunt comitem D. Gomes in Campo de Spina; les Annal. Compostell. sont encore plus brèves. « Occiderunt comitem Gometium. » Mais l'Histor. Compostell. raconte avec beaucoup de détails les évènements de la Galice, la lutte des partis, qui s'efforçaient de s'emparer de l'éducation d'Alphonso Raymondez, et son couronnement à Saint-Iago, le 25 sept. 1110 (lib. I, c. 48—66, p. 98—121). Voici la description des solennités du couronnement (p. 120) : « Infantem qui regnaturus erat, ad S. Jacobum cum magna et nobili pompa cunctis exultantibus adduxerunt. Episcopus vero pontificalibus ornamentis indutus, cæterique clerici vestimentis ecclesiasticis decenter ornati, gloriosa processione eum susceperunt : quem accipiens pontifex ante altare B. Jacobi Apostoli, ubi corpus ejus requiescere perhibetur, gratulanti animo perduxit, ibique juxta canonum instituta religiosa eum in regem unxit, ensem quoque et sceptrum ei tradidit, et aureo diademate coronatum, in sede pontificali regem constitutum residere facit. Deinde missa ex more solemniter celebrata, regem novum deducens ad palatium suum, Episcopus omnes Gallæciæ proceres ad regale invitavit convivium, in quo clarissimus comes Petrus, regius dapifer, extitit, ejusque filius Rudericus clypeum et frameam ad regis scapulas Alfericeus tenuit, Munio Pelagides, regalis offertorius, Veremundus Petrides vinum et siceram omnibus mensis abundantem ministrari præcepit, sicque omnibus diversis ferculis accurate satiatis, dies illa in hymnis jubilationis et canticorum canticis peracta pertransiit. » La relation d'Orderic. Vital. L. C. est plus courte et pas tout-à-fait exacte : « Gallæcii tam grave dissidium inter virum et conjugem ejus ut viderunt, nec pacem eis adhibere suadendo potuerunt, Petrum (il faut probablement lire puerum) Hildefonsum Raymundi Francigenæ comitis filium ex filia Hildefonsi Magni regem sibi statuerunt et huc usque parvum regem vocitantes libertatem regni sub eo viriliter defendunt. »

L'Hist. Compost., lib. I, c. 68, p. 121 et lib. II, c. 53, p. 365, décrit avec détails le combat de Via Daños (en IIII) que Lucas Tud. appelle Via de Angos et Rod. Tol. Via Anguis. Elle dit c. 73, p. 128 sq., à propos du siége d'Astorga (IIII), qu'auprès du roi d'Aragon étaient les Najareni, Burgenses, Palentini, Carrionenses, Cemorani, Legionenses. On les appelle « homicidæ, malefici, fornificatores, adulteri, latrones, scelerosi, raptores, sacrilegi, incantatores, arioli, fures odiosi, apostatæ execrati. »

Elle rapporte ainsi, c. 73, *in fine*, l'investissement de l'armée aragonaise près Carrion : « (Urraca) persequuta est *crudelem regulum* Aragonensem, castra sua et tentoria, suumque exercitum circumponens, cum Carrione obsedit, obsessumque diuturno tempore tenuit. Cf. c. 84, p. 155. Roderic. Tol. VII, c. 2, ne parle point de ce fait; il dit au contraire que l'armée d'Alphonse rentra triomphante en Aragon. « Rex Aragonum per partes Castellæ rediens fautores Petri comitis devastavit et eos persequens in Montione prope Palentinum coercuit, ubi fugientes

se receperant cum regina et ex eis aliquos ibi cepit : et sic in Aragoniam rediit triumpho duplici coronatus. »

La réconciliation que le légat du pape avait opérée n'était qu'apparente : Histor. Compost., c. 79 et 80. Une nouvelle guerre éclata bientôt, c. 83 ; — Burgos tomba entre les mains de la reine, c. 85, p. 157. Elle ne donne que des détails partiaux et peu satisfaisants sur l'assemblée qui se tint dans cette ville, c. 89, p. 163—168.

On place avec plus de raison le *Concilium Palentinum* en 1114. Florez se déclare pour l'année 1113.

K.

SUR LE RÈGNE ET LA MORT DE LA REINE URRACA.

(PAGE 656.)

Pour les querelles entre Urraca et son fils V. l'Hist. Compost., c. 108 sqq. Pour la réconciliation, c. 113. « Determinatur quantum regni regina sibi et puer sibi proprie habeat.» L'année suivante (1117) Alphonse fit avec sa mère la campagne contre Tolède, ville qui fut enlevée au roi d'Aragon. Annal. Tolet. et H. C. I., c. 117. Le couronnement d'Alphonse Raymondez à Léon n'eut lieu qu'après la mort d'Urraca : Hist. Compost. II, c. 80, p. 432 : « Archiep. Legionem proficisceretur, ut ipsum regem ibi coronaret. Cf. c. 81, p. 437. Chron. Alphonsi Imperat. p. 320.

Pour les événements de la Galice de 1116 —1124 ; pour la lutte des partis qui la divisaient, pour l'inimitié qui éclata entre l'archevêque Diégo Gelmirez et Urraca, et la mésintelligence de la reine et de son fils, l'Hist. Compost. lib. I, c. 107, p. 204, et lib. II, c. 64, est la seule source. Il en est de même pour la querelle entre les archevêques de Tolède et de Saint-Iago, II, c. 64 sq., c. 73. On place la mort de l'archevêque Bernard de Tolède en 1124. On lit, c. 80, sur la fin de la reine de Castille : « D. Regina Urraca VI, idus Martii debita naturæ in Era 1164 (10 mars 1126) in Campaniæ partibus persolverat. Chronic. Alphons. Imperator., p. 320 : Urraca regina obiit Era MCLVIIII (au lieu de MCLXIIII), idibus Martii regn. ann. XVI, mens. VIII, dieb. VII. » Les Annal. Compost. fixent cette mort en 1164 (Era) VII. idib. decembr. Sandoval et Ferreras placent la mort de l'archevêque Bernard de Tolède en 1125, Mariana en 1126, Lucas Tud. et Rod. Tol. VII, c. 4, en 1128. Mais il est certain qu'il mourut avant Urraca, et par conséquent en 1125 selon toute probabilité.

L'Histor. Compost. n'indique point la cause de la mort d'Urraca ; mais ce n'était pas une raison pour rejeter toutes les autres relations, comme on a voulu le faire. On lit dans la Chronic. Compostell. ap. Florez, XX, p. 611 : « Regnavit tyrannice et muliebriter XVII annos et apud castrum Saldaña VI. Idus Martii in Era 1164, in partu adulterini filii vitam infelicem finivit ; dans Orderic. Vital. (Florez, X, p. 609) : Difficultate partus periit. » Sandoval (Vida de D. Alfonso VII, fol. 135) dit qu'Urraca mourut subitement, au moment où elle venait d'enlever les trésors de l'église de Saint-Isidore à Léon. L'archevêque Roderigue VII, c. 2, dit des amours de la reine : « Comes Gometius ad reginæ connubium anhelabat— a Magnatibus fuerat protractum. Sed regina Urraca clanculo, non legitime comiti Gometis satisfecit—— et (comes) genuit ex regina filium furtive, qui dictus fuit Fernandus Furatus. Interim autem quidam comes Petrus de Lara reginæ gratiam clandestine procurabatur (al. lectio : procurabat) ; quod voluit, impetravit, ut exitus comprobavit.——Spe-

rans illud (familiare commercium c. regina) matrimonio confirmare, omnibus præeminebat et cœpit regis officium exercere et quasi dominus omnibus imperitare; sed Magnates alii infamiam dominæ non ferentes, cœperunt ei resistere et matrimonii propositum impedire.» L'Histor. Compost. lib. III, c. 24, p. 518. et la Chronic. Lusitanum, p. 424, donnent là-dessus des détails analogues. Les peines que se donne Ferreras, pour disculper Urraca sont risibles; ce que dit Florez (Memor. de las R. C. t. I, p. 250 sq.), vaut beaucoup mieux. Mais tous ses efforts n'ont pu justifier la reine, quoique on ne puisse nier que ses ennemis l'ont peinte sous de trop noires couleurs.

L.

AHMED BEN HUSEIN BEN COSAI

ET ABULWALID MUHAMMED BEN OMAR,

OU RÉVOLTE DES ALGARVES.

(PAGE 682.)

Conde, c. 34—38 et 40, donne, il est vrai, les détails les plus circonstanciés sur ce fauteur de la première insurrection qui éclata en Espagne sous les Almoravides, ainsi que sur ses partisans Muhammed ben Omar et Sid-Rai. Mais les fragments de Casiri répandent aussi beaucoup de lumière sur ce sujet, bien qu'ils renferment en même temps un grand nombre d'erreurs qui ne pouvaient être corrigées qu'avec l'ouvrage de Conde. Nous donnons ici ce que Casiri a publié sur l'insurrection des Algarves.

Casiri, II, p. 50 sq. (d'après la *Vestis serica* d'Abubekr Alcodai, de Valence ✝ Eg. 658).

Ahmad ben Alhassain ben Casa Abulcassemus, origine *Græcus* (i. e. Romanus), patria Hispanus, in urbe Silves natus, poëta non ignobilis, sed ingenio et arte percallidus, primum mercanturam exercuit, inde facultatibus distributis in loca secreta secessit, ubi pietatem simulans, insidiasque animo volutans, complures quos habuit socios ad arma capienda pellexit. Quorum ductor factus, prope Almeriam (?) (vraisemblablement Santamariam ou Santarem) discurrere visus est: inde parva manu collecta, humiliora atque inferiora loca occupavit. Auctis demum viribus, anno Eg. 539 (1144/5) arcem Myrtilim munitissimam (hodie Mertola), circumsedit, eamque post mensem expugnavit. Ubi autem res hæc ex rumore ad Almoravidarum (sunt quidam Mahometani Monachi) aures pervenit, cum clamore et cantu, veluti solent, catervatim accurrunt eumque sibi summum antistitem eligunt (?). Hinc eodem duce Eboram, Silves atque Hispalim anno videl. Egir. 541, Chr. 1147, in suam potestatem redegerunt. Illius autem nimiam crudelitatem ac ambitionem aversati, ad Almohaditas desciscere statuerunt. Quo factum est, ut ille ne solus misere interiret, principis Uracæ (évidemment Enrici) regis filii auxilium implorare sit coactus, qui Ahmedo cum militibus et armis præsto fuit. At a suis civibus, nempe Silviensibus bis victus, anno Eg. 546, desperatis tandem rebus veneno sibi mortem conscivit. Silviensium annalium scriptores tradunt Ahmedum hanc factionem in Hispania jam extinctam (?) cum suis auctoribus nomine Almolthamin, omnium primum excitasse malisque artibus promovisse. Sed hoc loco diligenter observandum est, Almolthamin eosdem ac Almoraviditas atque ita inde dictos, quod eorum mulieres Amazones belli-

cosæ velata facie cum viris pugnarent. » *Sur Muhammed ben Omar ben Almonder Abulwalid*, Casiri dit, page 52 : Profligato duce Abi Mohamedo, Eboram occupavit : interfectis Almoraviditis, arcem nomine Margec (hodie Mergecar) in Silvensi territorio sitam ad deditionem coëgit : Hispalim quoque pullis Almoraviditis expugnavit (?) parta victoria, urbis Silves Prætor creatus, Mahometo, vulgo Samiel, Begæ principi, qui novæ monarchiæ progressus sistere, eamque evertere conabatur, bellum perpetuum indixit. Est sane supra fidem, quot labores in expeditionibus pertulerit, quot pericula subierit. Non suis, sed Ahmedi commodis inserviens, quem Hispaniarum *regem* constituere maxime studebat. Itaque an. Eg. 539, ingenti cum exercitu fluvium Anam transmisit, castrisque apud oppidum Huelva positis, eo potitus copias ad urbem Nibla traduxit : quam tandem expugnavit, fusis Almoraviditis qui arcibus confidentes, victori sese tradere voluerunt. Hinc Hispalim repetens, munitissimas illius arces Hosn Alcazar, et Tholiata — occupavit, donec adbarcem Hosn Alzaher (hodie Peñaflor) pervenit. Quum autem in oppido Athriana (h. Triana) versaretur, in ejus conspectum venit exercitus, cui Abi Zacharia ben Ganiat imperabat. Quem statim sibi socium adjungens (ceci arriva beaucoup plus tard), Cordubam oppugnaturus contendit. Postquam vero conatus prorsus inutiles animadvertisset, illam obsidione solvere statuit, moxque ad arcem nomine Frangulos (Frexenal) se recepit, ubi spem cunctando maxime alebat. Quæ certe eum minime fefellit, ut rei eventu comprobatum. Nam senatus Cordubensis Ahmedo ben Abdelmalekho rege pulso, interfectoque ejus Viziro Eben Schankho, imperii summam illi (Omar videl.) detulit, quod gratum et acceptum habuit. Verum is Mohamed (sc. ben Omar), quippe ingenio et usu callidus, sibi metuens XII post diebus fuga saluti consuluit. Fait prisonnier par un vizir rebelle, qui lui creva les yeux, il est délivré par les Almohades en Sale 558 de l'hégire. On a encore de lui des poésies.

M.

RÉVOLUTION A CORDOUE, ET LE HUDIDE SAIF-EDDAULA.

(PAGE 681.)

Les documents sur les révolutions de Cordoue et les destinées de Saif-Eddaula ben Hud se trouvent dans Conde, II, c. 34, 35, 37 et 38, qu'il faut comparer avec ceux de Casiri, p. 57, et la Chronicon Alphonsi imperatoris. Ces trois auteurs diffèrent beaucoup l'un de l'autre. Voici ce que dit Alcodai, ap. Casiri :

« Almostanserus imperio Almoraviditarum jam declinante anno Egiræ 539 rerum Cordubæ civium conniventia potitus est, fuso fugatoque Ben Hamdaineo, qui ut in tuto esset in arcem nomine Fornahuelos se recepit (Conde fait le même récit de la fuite d'Almostansir). Sed vix dum expletis diebus XII (Conde parle de huit jours), Cordubenses mutato consilio primarium Almostanseri, seu Saipheddaubati Vizirum interfecere. Itaque Almostanserus populi furentis audaciam metuens, urbem Jaen petiit, eumque non multo postquàm erat castra metatus, profligato Eben Giozeo, tunc temporis Prætore, in suam potestatem redegit. Mox ingenti sibi comparato exercitu, Granatam ingressus est, quam intra paucos dies, exortis inter cives dissidiis, jam captam deseruit. Inter hæc Ibn Aiad, Murciæ Prætor, vir per ea tempora potentissimus et Almora-

viditis maxime infensus, Almostanserum in Valentiæ et Murciæ regnum induxit; Rex que fuit salutatus, anno Egiræ 544, feria 5, die 18, mensis Ragebi : Qui cum tandem quam velocissime ad Sætabis (Xativæ) subsidium, quam Alphonsus rex vi, fame, multoque milite obsidebat, contendit. Illis maximo cum exercitu occurrit Alphonsus apud locum Albasith (vulgo Albazete), ubi signis collatis certatum est, magnaque tum a Christianis quam a Mahometanis edita fortitudinis exempla. Victi tandem Arabes terga dedere; illorum vero dux Almostanserus fugiens, a duobus amicis suis, ne in hostis potestatem veniret, interfectus (ceci s'écarte tout-à-fait de Conde et de Chronicon Imp. Alphonsi). Hoc prælium Mahometanis fatale commissum esse ferunt eodem anno supra memorato, nempe 540, die 20, mensis Schabani.

La relation de la Chron. Imperatoris Alphonsi, qui fut écrite par un contemporain, est toute différente, p. 393, sqq.

Agareni mittentes vocabant regem Zafadolam (Saif-Eddaula) et omnem semen regum Agarenorum, ut venirent et bellarent contra Moabitas (i. e. Almoraviditas). Et in Era 1183 et in mense octobris, Mahometus dux, qui erat de semine regio, occidit omnes Moabitas qui erant in Mertula et in omnibus finibus ejus. Deinde illi qui erant in Valentia et in Murcia et in Lerida et in Tortosa et aliis multis castellis ab Agarenis in pugnam occisi sunt. In diebus illis Zafadola rex et omnes cives Cordubæ, et Jahen et Ubedæ et Baæcæ et Anduger et Sibilæ et Granatæ et Almeriæ, et illius regionis quæ est circa mare Mediterraneum usque in Toletum, omnes commiserunt bellum cum Moabitis et Abengama duce eorum, et mortua sunt multa millia militum Moabitarum et Agarenorum; et Agareni prævaluerunt et ejecerunt Aben-Gamam de Corduba et omnes Moabitas et de multis aliis civitatibus et oppidis : qui ejectus contendit in turribus excelsis Cordubæ, quas nostra lingua dicit Alcazar, et in Almodavar et in Mancor et in Carmona et in Sibillia. Sed omnes Moabitæ qui evaserunt a gladio Agarenorum fugerunt ad eum et facti sunt illi in magnum firmamentum.

In illo tempore erat quidam sacerdos in Corduba secundum legem Mahometi, de semine Agarenorum et nomen ejus Abesandi (c'est-à-dire Hamdain), et erat dives super omnes homines qui morabantur in Corduba : qui vocavit ad se Farax Adali de Calatrava et omnes majores Cordubæ et parentes et amicos et habuit cum eis consilium ministerii sui, ut regem Zafadolam interficerent et ipse regnaret pro eo : quæ causa non latuit regi Zafadolæ et vocavit omnes suos *fideles milites et pedites christianos*, quos habebat in comitatu suo, et exiit cum eis de Corduba, et Farax Adali cum eo et dixit rex Zafadola Farax Adali : Quia tu meus proditor esse voluisti, et ne tu ad id pertingere valeas, conabor : et respiciens Christianos ait : Irruite in eum et interficite : qui statim interfecerunt eum. Qua occasione accepta, Abefandi et Cordubenses voluerunt regem Zafadolam interficere et persecuti sunt eum. Sed ille abiit in Jahen, et inde in Granatam, et commisit multa prælia cum Moabitis et accepit civitates et oppida eorum. Tunc rex Zafadola misit nuntios imperatori dicens : Terra Ubedæ, Baæcæ et eorum oppida nolunt obedire mihi necnon dare tibi tributum. Quo audito imperator vocavit comites Malricum, Ermengod, et Pontium et cum his Martinum Fernandum et dixit eis : Ite et subjugate mihi et regi Zafadolæ Baæcam et Ubedam et Jahen et omnes viros rebelles, non parcat gladius vester ulli eorum. Illi autem abeuntes cum magno exercitu destruxerunt totam illam terram rebellem et fecerunt magnas prædas et captivationes.—Sed postquam cives illius regionis viderunt se valde oppressos, miserunt legationem regi Zafadolæ dicentes : Veni, libera nos de manibus Christianorum et securi serviemus tibi. Qui statim venit cum magno exercitu; quo relicto in facie Christianorum, pacifice venit ad castra eorum et dixit comitibus : Reddite mihi captivationem et prædam quam fecistis et ibo vobiscum ad imperatorem et quidquid mihi præcepit im-

perator faciam. Cui comites responderunt : absit hoc a nobis, quia tu misisti nuntios imperatori dicens : Viri Ubedæ rebelles sunt mihi et tibi et nunc mitte exercitum, qui destruat eos et terram suam, et sicut tu et imperator nobis præcepit, ita nos fecimus. Quibus Zafadola respondit dicens : Si mihi non dederitis omnem captivationem et prædam armatus pugnabo vobiscum. Cui comites responderunt : Modo est tempus et hora, et protinus paratis aciebus commiserunt bellum et ingravatum est prælium nimis. Postremo Agareni terga vertentes victi sunt, et rex Zafadola captus est in bello à militibus comitum, quem tenentes ut adducerent in tentoria sua supervenerunt milites, quos vocant Pardos, et cognoscentes interfecerunt eum. Hoc videntes comites nimium contristati sunt et miserunt nuntios imperatori, qui erat in Legionensem Civitatem Regiam, qui nuntiaverunt ei omnia verba belli. Cæterum postquam dixerunt : Amicus tuus rex Zafadola mortuus est, rex nimium contristatus est, dixit: Mundus ego sum a sanguine Zafadolæ, amici mei, cognoverunt omnes Christiani et Saraceni ab Arabia, quæ est juxta flumen Jordanis usque ad mare Oceanum, quod imperator numquam conscius extitit mortis regis Zafadolæ.

Les Annal. Tolet., p. 390, n'indiquent que les principaux faits.

Era 1183. Fue Cahedola en el mes de Janero a Cordoba et matò a Farach Adali et fuxò a Grenada et pues que fuxò Cahedola levantaron a Aben Hamdin Rege en Cordobe en el mes de Marcio. Era 1184. Lidiò Cahedola con Christianos è mataronlo en el mes de febrero.

N.

RÉVOLTE ET CHANGEMENT DE GOUVERNEMENT A VALENCE ET A MURCIE.

(PAGE 685.)

Les révoltes et les fréquents changements de gouvernement à Valence et à Murcie se trouvent racontés fort au long dans Conde et Casiri, et les deux narrations se complètent l'une par l'autre. Mais les monuments chrétiens n'en disent rien ; ce n'est que plus tard, lorsque Muhamed ben Sad régna sur le pays, qu'ils traitent de l'histoire de ces provinces. Les documents sont fort opposés sur Abdallah el Thogray. Voici ce qu'en dit Casiri, II, p. 55 : « Anno Egiræ 539, die 15, Schevali Abu Mohamad ben Alhageus per ea tempora Lorcæ prætor et civis, Murciæ regem constituit ben Hamdaineum, quem paucis post diebus Abdalla ben Fetah Alzogri, i. e. ex Hispaniæ Bæticæ confinibus originem ducens, depulit et Saipheldaulatum Ebn Hud intrusit. Hic quoque a Murcianis X, vix expleto die, regno depulsus est, suffecto Abu Giaphareo Mohamad ben Abdalla Alkhoschaeo, professione jurisconsulto, sed invito, qui unum diem duntaxat regnasse dicitur: quo tempore is Abu Abdelmaleko ben Abdelaziz (émir de Valence ; Conde raconte ses destinées, c. 34, 35 et 37 ; Casiri, II, p. 54). Sæbatim (Xatibam) ab Almoraviditis occupatam obsidenti, vires suppeditavit : quumque Granatam oppugnaret, lethali accepto vulnere occubuit. » Ahmed ben Saheb Alsalat fait un autre récit qu'Alcodai répète, et c'est à lui que Conde emprunte en grande partie le sien. Suivant cet écrivain, Abdallah ben Fetuch était wali ou gouverneur de Cuenca et tenta inutilement de faire proclamer son ami Hamdain émir de Murcie. Abudschafar lui fut préféré le 16 scheval 539 et celui-ci périt le 5

sefer 540 devant Grenade en combattant contre les Almoravides. On élut à sa place, le 27 Rebie 1 pour émir de Murcie Abderrahhaman ben Thaher (poète et historien, Casiri, p. 54), qui reconnut Saif-Eddaula ben Hud comme son suzerain. Mais il fut attaqué par Hamdain et son parti chassé de Valence. Casiri se trompe à ce propos et dit de Hamdain ce qu'il aurait dû dire de ben Tahir.

Il n'est pas vrai non plus que Hamdain soit parvenu à recouvrer sa puissance par le secours d'Abderrahham ben Abdelaziz de Valence, le 10 dschumad 1 de l'an 540; ce fut Saif-Eddaula qui succomba dans la bataille d'Albacete. Ahmed ben Saheb continue : « Abu Mohamed ben Aiad in regnum successit, obtrectante Abdallah ben Fetuho (sc. Alzogri) qui regis Alphonsi copiis adjutus, Murciam non parum vexavit, verum prælio victus, anno 542, die 7 Ragebi cecidit. Ex eo tempore Abu Mohamad ben Aiad quiescere tantisper cœpit, donec in pugna adversus Christianos suscepta telo confossus, anno Egiræ 542, die 22 Rabii 1 periit, postquam annum unum, menses novem et xx dies regnaverat (Conde, c. 40, ne lui donne que deux ans et neuf mois de règne). Abi Abdelrahman ben Thaherus, ubi mortem illius fama accepit, in spem certam adductus est recuperandi regni, et spe cecidit, simul ac Abi Abdalla Mohamad Eb Mardanis, vir opibus et armis potentissimus, intellexit regem fuisse renunciatum. Desperatis itaque rebus, Marochum petiit, ubi diem obiit anno 574. »

L'histoire de Grenade n'offre guère moins de confusion à cette époque que celle de Valence et de Murcie. Mais autant qu'on puisse en juger en comparant les monuments, il paraît qu'au milieu de toutes les vicissitudes que subit Valence, la citadelle, la Cazaba Alhamra fut toujours occupée par les Almoravides : il en fut de même à Almeria, où Ali ben Omar ben Adha, surnommé Aschomor, gouverna d'abord (Casiri, II, p. 55), et fut remplacé ensuite par Abdallah ben Mardanis (Casiri, p. 54, et Conde, c. 34); Ali ben Adha fit proclamer d'abord Hamdain, puis Saif-Eddaula ben Hud émir d'Alméria et de Grenade, où il présida plus tard à l'administration comme wali. Casiri, p. 54, et Conde 37 ab init., parlent de ses liaisons avec le prince Abudschafar de Murcie et de sa défaite par les Almoravides. Le premier raconte d'après Alcodai : Verum paucis interjectis diebus Ahmedus ben Hud copiis auxiliariis defectus (Cf. Casiri, p. 57; — Conde, c. 37 in fin., parlent du secours du cadi de Jaen) Granatensibus quoque pecunia corruptis, per portam Morur — aditum sibi patefecit, Almoraviditas ejecit, rerumque Grenadæ potitus est, inde post x ad oppidum Cazabam Alhamram, i. e. arcem rubram, successit, hostium insidias veritus. Cf. Conde, c. 37, l. c., l'empoisonnement d'Ali appartient à une époque postérieure. Casiri, l. c., Ali (ben Adha) veneno sublatus est anno Egiræ 551, quum Granata *Almohaditarum* imperio esset obnoxia.

O.

ALLIANCE DU ROI DE PORTUGAL ET DE L'EMPEREUR CONTRE LES ANDALOUS.

(PAGE 689.)

Nous avons raconté l'alliance d'Ahmed avec le roi de Portugal d'après Conde, c. 38. Alphonse Henriquez y est nommé el tiranno Aben Enrik señor de Colimbria. Dans Casiri

on l'appelle par erreur Urracæ regis filius. Les documents chrétiens ne parlent pas de cette alliance. Ils passent également sous silence l'alliance de l'empereur Alphonse avec le général en chef des Almoravides, Ebn Gania, dont Conde, c. 40, p. 320, dit expressément : « Aben Gania con auxilio del embalatur (imperator) de los cristianos, recobrò la ciudad de Baiza y vinò a poder cerco à la ciudad de Cordoba, sin que osaron salir contra él los del bando de Hamdain, etc. » Il est étrange que la Chronicon Alphonsi Imper. ne parle ni de l'alliance de l'empereur avec les Almoravides, ni de son entrée à Cordoue. Il est très-probable qu'il y a une lacune vers la fin du livre et avant le c. 97; car on lit, c. 101, p. 393 : Eodem anno quo *supradicta victoria Cordubæ* a Deo facta est, etc. Les Annal. Tolet. indiquent exactement l'époque : Era 1188, el R. Abengama sacó el R. Aben Hamdain de Cordoba en el mes de febr. Despues en el mes de mayo prisò el emperador à Cordoba e despues diòla à Abengama. Les Annal. Compost. placent la prise de Cordoue en 1183, c'est-à-dire en 1145. Rod. Tol., lib. VIII, c. 8. Postea cum magna suorum multitudine metuenda urbem aggressus est Cordubensem. Cumque prope eam venisset princeps Avengamia, qui Cordubæ præsidebat, de viribus non confidens exivit obviam imperatori et claves obtulit civitatis ejus dominio se trahens. Cumque imperator acceptasset oblata, recepit etiam civitatem et in Mezquita Raimundus Primas et Archiep. Toletanus ritu catholico solennia celebravit. Cum vero civitas esset nimium populosa, nec imperator sufficeret tot ibi ad conservationem dimittere bellatores, qui possent resistere incolis, si vellent forte malignari, demum consilio minus sano Avengamiæ, qui ei civitatem dederat, commisit custodiam civitatis et ille super librum Mahometi, qui Alcoranus dicitur, sibi et regi Sancio filio suo fecit hominium et juravit. Lucas Tud., p. 104, s'écartant de l'ordre chronologique, raconte l'occupation de Cordoue après la prise d'Alméria : Obsedit Cordubam.——Sarraceni—tradiderunt civitatem, ita tamen quod ipsi Sarraceni habitarent in ea et Christiani essent in arce ipsius civitatis. Ce passage fera comprendre combien il est nécessaire de comparer les récits des deux partis, si on le rapproche de la relation arabe (Conde, c. 40). Ce n'est pas Conde qui dit que l'empereur a prêté secours à Hamdain contre les Almoravides; c'est la Chronic. Alph. Imper. Lorsque Hamdain fut assiégé en Andalousie par Aben Gania, elle dit, p. 394, c. 93: « Abefandi postquam vidit se nimium oppressum, misit nuntios imperatori dicens : Ecce Abengama et omnes ejus milites obsederunt me; sed tu miserere mei secundum misericordiam tuam et libera me et securus serviam tibi ego et amici mei. Post verba audita nuntiorum Abefandi, imperator vocavit ad se Fernandum Joannis, fidelem amicum et ducem Limiæ, ipse qui auxiliatus est imperatori contra Adefonsum regem Portugalensem in Limia, et dixit ei : accipe de meis militibus quos et quot volueris et vade in Andujar : et tu et Abefandi retinete civitatem usque ego vadam. » L'ordre de l'empereur fut exécuté et l'auteur ajoute : « Fernandus Joannis et Christiani qui cum eo erant et Abefandi et sui commiserunt multa bella cum Abengama. » Conde dit seulement en général, que l'empereur soutenait à la fois trois partis en Andalousie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

APPENDICES DES IV—XII LIVRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



